

LIVRE 4



FAMILLE
& FIFTY SHADES DE GREY



E L James

La trilogie Fifty Shades

*Qui domine les autres est fort.
Qui se domine est puissant.*

*

*Être aimé donne de la force
Aimer donne du courage
Lao Tzeu*

FAMILLE

Par
FIFTY SHADES de GREY

LIVRE IV

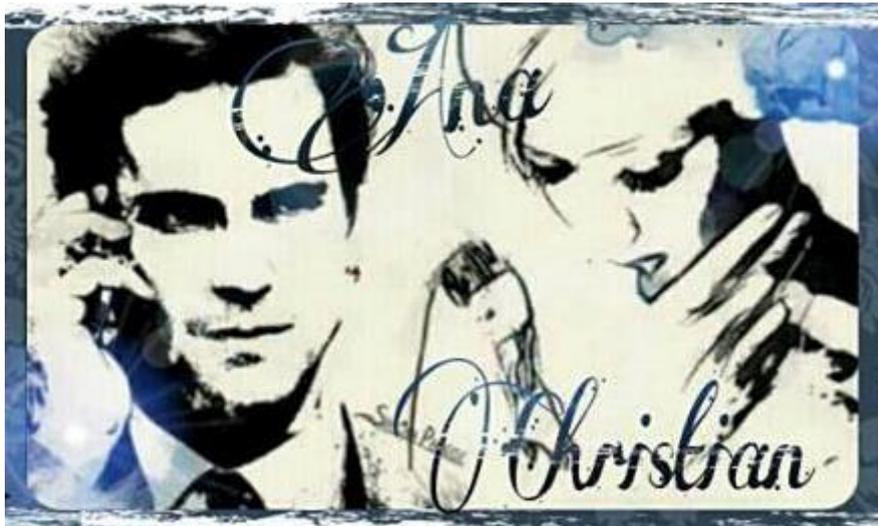


Table des matières

Au fil des Mois.....	7
2011	7
Bol d' Air	7
Changement Hormonal	20
Mauvais Pressentiment.....	23
Crise de Jalousie.....	29
Coup de Fil Inattendu	34
Duel Inégal.....	38
Diner en Famille.....	44
Allo, Maman ?.....	52
Dossier : Linc Timber	55
Chez le Dr Flynn	60
Ô Brother !.....	64
Soirée Intime	67
Dossier : Elena Lincoln	71
Scène Conjugale.....	74
Au Revoir, Olivia.....	83
Fuites Dans la Presse.....	86
Ana à GEH.....	88
Projets	102
Souvenirs.....	107
Paparazzis	110
Contre-Offensive.....	119
Intouchable.....	125
Mise au Point	129
Action et Réaction.....	137
Leçon de Self-Control	143
Coupable Inattendu	148
Nouveau Suspect.....	153
Séance d'Introspection	156
Tête-à-Tête	164
Enfin, des Nouvelles	170
Mariage de Taylor	175

Thanksgiving.....	181
Visite Imprévue.....	186
Chez IKÉA.....	190
Questions Existentielles	195
Fringales.....	203
À Aspen	211
À Bellevue	223
Protocole	227
Noël.....	237
Soirée GEH	243
2012	254
Action de Grâce.....	254
Essayages	259
Destination, les Bermudes	261
Anniversaire de Kate.....	268
Mariage de Kate et Elliot.....	285
Grey Publishing.....	294
Problème Hormonal	297
Le Diplôme d'Elliot	299
Déjeuner en Famille	308
Casse-Tête.....	312
Brainstorming à SIP	319
Réminiscences.....	330
Fête des Mères	344
Naissance Teddy	354
À la maternité.....	372
Joyeux Anniversaire !.....	377
Crise de Nerfs.....	383
Père et Fils.....	386
À Bora-Bora.....	388
Cash Stone	391
Comportement indécent	399
Le Goût de la Vengeance	408
Cadeau d'Anniversaire	415
Accident d'Elliot.....	423
Les clochettes.....	432

Au fil des Années	443
2013	443
Nouveau P-DG	443
Idées Saugrenues	448
Anniversaire de Christian	457
Premiers Mots	461
Le Coussin	467
Fashion Week.....	478
Jour 1 – Plan A.....	478
Jour 2 – Plan B.....	486
Jour 3 – Plan C.....	507
Phase 4 – Offensive.....	519
Phase 5 – Confrontation	543
Unfashion Week.....	556
Le Temps des Bilans	567
Menace Insidieuse.....	578
Nuit d’Angoisse	589
Bonnes Nouvelles.....	595
Retour à la Maison	603
Le Jeu de la Vérité.....	608
Fin de l’Interlude.....	619
Dom Ana.....	620
Thanksgiving.....	626
Noël à Aspen	640
2014	644
<i>Bis Repetita Placenta</i>	644
Saint Valentin.....	652
Dispute entre Kate et Elliot	655
Les Balcons du Ciel	662
Naissance Ava.....	668
Woodland Park.....	681
Farniente	683
Anniversaire Teddy.....	695
À Signer	701
Le Harceleur.....	706
L’Accident	712

Retour à la Normale	720
Naissance Phoebe.....	723
Vers la Lumière.....	731
Matin de Noël.....	737
2015	745
Tu seras un homme, mon fils	745
Promesse Tenue	749
Week-end Surprise	753
2016	765
Premier Jour de Classe	765
Querelle par mail.....	771
Séparation	779
2017	787
Retour à la Maison	787
Fête des Pères.....	790
Surprise à GEH	803
<i>Le Grace II</i>	810
Le Verdict	815
2018	823
Week-end Camping.....	823
Vie Quotidienne	837
2019	839
Claude Bastille	839
Leçon de ski	845
Skateboard.....	855
Épilogue	867

Au fil des Mois

2011

Bol d'Air

Août 2011

Christian

Ces derniers temps, Elliot a envers moi un comportement bizarre. D'accord, il plaisante et cherche à m'emmerder, comme d'habitude, mais je vois bien qu'il a quelque chose sur le cœur. Et malheureusement, je devine la nature du problème... Merde, je n'ai aucune envie d'avoir cette conversation avec mon frère, mais Ana ne cesse d'insister pour que je « communique » davantage.

— Christian, Elliot a demandé à ta mère pourquoi Elena ne faisait plus partie de son cercle d'amis. Il n'est pas idiot, il se doute bien qu'il y a anguille sous roche. Tu sais, il pose aussi des questions à Kate. Elle refuse d'y répondre, mais je sais que ça lui pèse. Ce n'est pas juste qu'un secret qui te concerne trouble leur relation. Ils vont se marier, ils ont besoin d'être honnêtes l'un envers l'autre. Il faut que tu parles à ton frère.

— Je sais, baby, je le ferai.

Quand les poules auront des dents...

Ana me connaît mieux que je l'imagine, parce qu'elle fronce les sourcils et déclare d'un ton plus ferme :

— Fais-le ! Et vite ! Le plus tôt possible.

— Mrs Grey, je te trouve bien autoritaire.

Elle paraît surprise, puis elle bat des cils et déclare avec un sourire aguicheur :

— Tu as raison. Je mérite peut-être une punition... Hmm ?

Mon sexe manifeste instantanément son approbation.

— Baby, mon but dans la vie est de te satisfaire.

Bien sûr, notre session dans la salle de jeu a été plus que satisfaisante, mais Ana sait se montrer entêtée. Elle revient régulièrement sur le sujet. Je ne pense pas pouvoir échapper plus longtemps à cette confrontation.

Aussi, quand Elliot me téléphone pour me proposer de passer « un moment entre mecs », je me laisse aller à accepter. Je manque annuler cette idée absurde quand Elliot parle d'une tournée des bars de Seattle, mais il éclate de rire et affirme qu'il plaisantait.

— *Même au téléphone, je « vois » la tronche que tu tires, frangin, remarque-t-il goguenard Tu marches à tous les coups. Je ne suis pas suicidaire : Kate me couperait les couilles si je déconnais comme ça !*

Il n'a pas tort. Et la Walkyrie est tout à fait du genre à se charger elle-même de l'opération. Je n'arrive pas à comprendre qu'Elliot ait décidé d'épouser une femme pareille. Quand il parle d'avoir bientôt « la corde au cou », j'ai l'image mentale d'un échafaud. Selon moi, mieux vaut une mort rapide qu'une sentence à vie...

J'ai perdu le cours de la conversation, mais un mot attire mon attention.

— ... *que dirais-tu d'une randonnée ? Calme et tranquille, pas de téléphone.*

Excellente idée. Depuis quand ne suis-je pas allé en balade avec Elliot ? La dernière fois, c'était à Portland, je venais juste de rencontrer Ana... Bien sûr, ça date de quelques mois à peine, mais vu façon drastique dont ma vie a changé depuis lors, ça me paraît être une éternité.

— Pourquoi pas dimanche ?

Je sais qu'Ana a invité Kate et Mia ce week-end, elle désire un « changement de look ». Je tremble déjà. Ana m'a parlé de ses cheveux. Alerté par l'éclat décidé qu'elle avait dans les yeux, j'ai insisté pour que ce soit Franco qui s'occupe d'elle. Même si Ana demande une coupe punk ou une teinture violette, il refusera. Je me méfie des lubies que ma sœur ou Miss Fout-la-merde risquent de mettre dans la tête de ma femme. Trop impulsive, Ana agit souvent avant de réfléchir. Je le sais d'expérience.

Rappelle-toi quand elle a accepté de devenir ta soumise le jour de sa remise de diplôme, Grey...

Et puis, il y a de grandes chances pour que le trio envisage de discuter *ad nauseam* du prochain mariage de Kate et Elliot. J'ai à peine survécu aux préparatifs du mien, je ne tiens absolument pas à réitérer cette épreuve.

— *Si tu veux, je passe te chercher,* propose Elliot.

— Non, c'est moi qui viendrai.

Je préfère avoir ma voiture et suivre mes horaires. Sur certains points, je ne changerai jamais.

Après avoir raccroché, j'appelle Taylor pour lui indiquer la modification de mes projets.

— *Dois-je vous accompagner, monsieur ?*

— Inutile, Taylor, vous avez prévu de passer le week-end avec votre fille, ne changez rien. Sawyer restera ici avec Mrs Grey. Je compte juste aller avec mon frère sur la péninsule Olympic. Le circuit pédestre est assez ardu. Je l'ai souvent parcouru.

— *Mr Grey, il n'est jamais prudent d'avoir une routine.*

— Bordel, ça fait plus d'un an que je n'y suis pas retourné ! C'est un sentier de quinze kilomètres, nous en aurons à peine pour deux heures. De toute façon, je veux parler en tête-à-tête à mon frère.

— *Très bien, monsieur. Gardez votre BlackBerry avec vous. Je préviendrai Welch. Un de ses hommes sera d'astreinte sur le parking, là où vous laisserez votre voiture, au cas où...*

Je soupire, résigné. C'est le mieux que je puisse obtenir.

Dimanche

Je suis presque prêt. Il ne me reste que mes chaussures de marche à enfiler. Je croise Ana dans le salon.

— Ne fait pas cette tête, dit-elle moqueuse. Tu adores faire de la randonnée avec ton frère. Pourquoi ne pas l'admettre ?

— Je préférerais rester tranquille avec toi, dis-je, en lui frottant le ventre.

Je glisse la main sous son tee-shirt. Sa peau est toujours aussi douce, mais il me semble sentir un léger changement : elle a le ventre moins plat, moins tonique. Imaginer notre enfant qui grandit en elle me flanque un choc. J'ai toujours la trouille. Souvent, Ana me fait une piqûre de rappel en affirmant que je serai un bon père. J'ai du mal à la croire. Comment est-ce possible ? Comment un salopard aussi tordu que moi peut-il devenir un bon père ?

Ma femme est capable d'accomplir des miracles, j'ai confiance en elle.

— Tu sais, si tu préfères rester...

Elle a une voix envoûtante à laquelle tout mon corps répond.

— ... tu vas assister à un spectacle passionnant : nous allons nous vernir les ongles, manger du chocolat, papoter sur nos diverses connaissances, pendant que Franco nous coiffera toutes les trois. Nous avons ensuite prévu de regarder *Dirty Dancing*.

Quoi ?

— *Personne ne laisse Baby dans un coin !* Ajoute-t-elle en forçant sa voix, comme pour imiter un homme.

Mais de quoi parle-t-elle ? Je secoue la tête.

— J'imagine que tu viens de citer une des phrases de ce film, Ana, je ne l'ai pas vu. Et d'après son titre, je n'en ai pas du tout envie.

— Tu ne sais pas ce que tu perds. Je devrais sans doute te passer la scène où Patrick Swayze danse avec Baby, c'est très sensuel, surtout quand il enlève sa chemise avant de lui faire sauvagement l'amour toute la nuit.

— Quoi ? Si on annulait tout, baby, et si nous passions directement à la baise sauvage ?

Elle éclate de rire

— Non, ce serait trop facile ! Il faut d'abord que tu regardes le film.

— D'accord, Mrs Rabat-joie. Je préfère aller marcher.

Sans cacher mon rictus sarcastique, j'embrasse ma femme avec ardeur, histoire de bien lui démontrer ce qu'elle manque.

— Ne cherche pas tes chaussures dans le placard de l'entrée, crie-t-elle quand je m'éloigne. Je les ai mises au pied du lit.

Peu après, je suis dans la voiture, j'ai la sensation de m'être évadé de prison. J'imagine Sawyer, coincé à l'Escala et obligé de supporter... hum, de *veiller* sur Ana. Je ne lui envie pas sa tâche. À mon avis, il va se planquer dans le bureau de Taylor et regarder ses écrans. Je ne l'en blâme pas.

Je récupère Elliot chez lui et prends ensuite la direction de la péninsule Olympic. J'ai choisi mon Audi Quattro 4x4, j'aime bien surplomber la route. La vue est à tomber. Elliot bricole la radio jusqu'à trouver une station qui diffuse de la musique espagnole, à la guitare. Il garde le silence. C'est inhabituel de sa part. En général, quand il a un problème, il l'exprime. Il est d'un naturel expansif et ouvert,

contrairement à moi. Son mutisme ne me gêne pas, je saurai bien ce qu'il me veut quand il se décidera à parler. Et puis, c'est une des règles essentielles dans les affaires, tout comme au poker : laisser l'adversaire se découvrir avant de montrer ses cartes. Je n'aime pas trop penser à mon frère comme un « adversaire », mais l'entretien va être animé, je le sens. Alors, je me prépare.

Un quart d'heure après, nous nous retrouvons, Elliot et moi, à marcher sur ce sentier que nous connaissons tous les deux par cœur. Je me revois le parcourir étant enfant, avec Carrick. Plus tard, à l'adolescence, il y avait pas mal de tension entre mon père et moi, aussi je l'évitais autant que possible. Bien entendu, je ne l'accompagnais plus en randonnée.

Je suis rentré très tôt dans l'âge adulte : j'avais vingt ans quand j'ai commencé à travailler, vingt heures par jour...

Elliot se décide enfin :

— Christian, vas-tu me dire ce qui se passe ? Pourquoi maman ne parle plus à Elena ? Et personne n'est autorisé à poser la question. Je suis certain que ce merdier à un lien avec toi. Kate ne veut rien me dire...

Il hausse le ton :

— Ce qui est vraiment chiant ! Elle dit que ce n'est pas *son* affaire. Franchement, c'est quoi ce bordel ? Je suis ton frère.

Il a débité tout son discours avec urgence, sans faire de pause. Merde, il paraît bouleversé, presque blessé. Je n'avais pas pensé à ça. Je le croyais juste vexé de ne pas être au courant. Mia ne sait rien non plus, et ça ne paraît pas la gêner. Je regrette qu'Elliot ne soit pas dans le même cas.

Sans même attendre ma réponse, mon frère insiste :

— Ça te concerne, frangin, exact ?

Bien, je sais ce qu'il veut, mais que lui dire au juste ? Je l'ignore, alors je le regarde un moment, en silence. Il m'est difficile de rompre un secret après tant d'années. Je me contente de marmonner :

— Oui, tu peux le dire.

— Est-ce que Elena a un problème avec Ana ? Parce que je n'arrive pas à comprendre ! Franchement, Ana est adorable. Comment peut-on ne pas s'entendre avec elle ?

Je soupire. Manifestement, je ne vais pas y échapper.

— Elles ne s'aiment pas...

Grey, je te rappelle que tu es censé être intelligent.

Elliot me regarde, plein d'expectative. Il attend davantage, c'est flagrant. Me faut-il vraiment replonger là-dedans ? Cette idée me révolse.

— Elliot, cette merde remonte à il y a longtemps.

Il me fixe, les sourcils froncés, à la fois perplexe et énervé. Génial ! Ça commence bien !

— Que veux-tu dire ? Tu as rencontré Ana il y a à peine quelques mois, et pour tout dire, frangin, tu lui as sauté dessus vraiment très vite...

Il continue à parler, mais je n'écoute plus, perdu dans mes pensées... *Ana*... Oui, je lui ai sauté dessus très vite, mais pas comme l'imagine Elliot...

— Pas exactement.

— Waouh ! Tu l'as sautée avant la lune de miel ?

Quoi ? Mais qu'est-ce qu'il raconte, ce con ? Je le regarde, furieux. Je ne veux pas qu'il parle comme ça d'Anastasia ! Je dois tirer une sale tête parce qu'il lève les deux mains et s'excuse instantanément :

— Désolé mec, tu sais bien que j'adore Ana, je ne pensais à rien de mal en disant ça. Je trouve formidable que vous ayez, tu sais...

Il agite les bras, ce qui couvre un large terrain de suppositions. Je me passe les mains dans les cheveux, avec frustration, ça va être bien plus difficile que prévu.

Elliot revient sur le problème d'Elena avec Ana...

— Qu'est-ce qu'il y a au juste ? Et pourquoi dis-tu que « ça remonte à longtemps », hein ? Parle, frangin ! exige-t-il. Crache le morceau.

Bon, Grey, c'est maintenant ou jamais.

Par où commencer... ?

Je me lance à contrecœur :

— Tu te souviens comment ça se passait quand j'avais quinze ans ?

Je déteste évoquer mon passé, ce défilé de thérapeutes qui ne cessaient de me faire répéter les mêmes conneries. Grâce au ciel, John a vite compris qu'il valait mieux mettre la pédale douce, mais même lui, de temps à autre, revient en arrière – quand je le laisse faire.

Elliot avait quitté la maison, il commençait dans le bâtiment, et moi...

— ... je cumulais les ennuis, tout le temps.

Elliot me regarde, le visage grave.

— Ça, c'est sûr.

— C'était... une sale période pour moi.

Merde, Grey, c'est la litote de l'année, sinon du siècle, du millénaire.

Comme je l'ai fait pour Ana, il y a quelques semaines, j'évoque ma situation d'alors : mon thérapeute était un sale con ; je buvais du bourbon volé dans l'armoire de papa ; je me battais tout le temps... ce qui était ma seule façon d'avoir un contact physique avec les autres. Et les filles à l'école...

Eh bien, je pense qu'Elliot peut imaginer le contexte.

— Je... c'est juste... je ne pouvais pas.

Bon, j'ai l'air fin maintenant, je préfère ne pas regarder mon frère. Je ne veux pas lire sur son visage de la pitié ou je ne sais quoi d'autre... Je continue les dents serrées :

— Elena... elle m'a offert un job d'été, tu te rappelles ?

— Oui, dit-il, les yeux étrécis. C'était juste avant ton seizième anniversaire.

— ... j'ai fait plus que travailler dans la cour d'Elena, Elliot.

J'aimerais qu'il comprenne sans que j'aie besoin de m'expliquer davantage.

— Hein ?

D'accord, c'est raté, il va falloir que je lui mette les points sur les I.

— Nous avons baisé, Elliot.

Il a aussi surpris que si je venais de lui annoncer que les femmes n'apprécient pas le chocolat. Comme je ne suis pas certain qu'il ait bien saisi la première fois, je préfère répéter, en accentuant chacun de mes mots :

— J'ai. Baisé. Elena. Souvent. Très. Très. Souvent.

Dans toutes les positions par tous les trous – avec ma queue, mes doigts, ma langue et d'innombrables objets plus ou moins contondants. Des visions me reviennent – que je trouve déplacées dans le contexte...

Je me tourne pour dévisager Elliot...

Il a la bouche grande ouverte, je vois ses amygdales, j'ai peur que sa mâchoire se décroche. Nous sommes quand même perdus au milieu de nulle part : si je dois le ramener en urgence à l'hôpital, j'aurai un problème.

Ce n'est pas le moment de faire le mariole, Grey.

— Tu te fous de ma gueule ? s'exclame enfin mon frère en secouant la tête. Toi et Elena ? Mais tu n'avais pas seize ans ! Comment est-ce possible ? Je veux dire... ne le prends pas mal, Christian, mais es-tu sûr que ce n'est pas un fantasme d'ado – un faux souvenir ? J'ai entendu dire que les gens qui passent trop de temps avec des psys peuvent finir par tout mélanger, merde et réalité.

Je le savais ! J'en étais certain ! J'ai toujours soupçonné Elliot de regarder en douce *Discovery Channel*¹.

Je reprends d'un ton bas :

— Elliot, j'ai baisé Elena Lincoln presque tous les jours pendant...

Euh... Longtemps. Si j'additionne mes trois ans de lycée, les deux à Harvard, et après, ça fait presque six ans. De quinze à vingt-et-un ans.

Quand Elliot sifflote, je pense qu'il me croit enfin. Bien entendu, je n'ai pas l'intention de lui donner les détails les plus scabreux.

— Pourquoi n'as-tu jamais rien dit, Christian ? Merde quoi, je suis ton frère. Je pensais... j'aurais pu t'aider ou faire quelque chose.

Je secoue la tête.

— Je ne pensais pas avoir besoin d'aide... Elena m'a donné un cadre. Hum, de la discipline, si tu préfères. Grâce à elle, j'ai arrêté de boire et je me suis mis à travailler à l'école, mais ce n'est pas comme ça que maman voit les choses...

Je serre les dents en admettant ce qui me bouffe vraiment :

— Anastasia non plus.

Elliot me fixe d'un air entendu. Je déteste quand il prend cette tête, comme s'il en savait plus que moi.

— Ça t'étonne, Christian ? ricane-t-il. Bordel, être dépucelé à quinze par une chouette bonne femme plus âgée, ouais, ça peut paraître bandant pour un mec, mais pas pour une autre femme. Franchement, Elena n'avait pas loin de trente berges et c'était une amie de notre mère. Je peux comprendre que maman la voie comme une sorte de pédophile.

¹ Chaîne de télévision américaine diffusant des programmes axés sur les sciences et la nature

Je grimace en entendant sa remarque. Ce n'est pas la première fois que j'entends traiter Elena de pédophile et ça commence à bien faire.

Elliot pense sans doute m'avoir vexé parce qu'il s'empresse de s'excuser :

— Désolé, mon vieux.

Il affirme avoir dit ce qu'il pensait. Il a de la chance de pouvoir le faire. Moi, je cherche plutôt à cacher ce qui existe en moi. Je hausse les épaules. Mon frère a raison, bien sûr – puisqu'Ana le pense aussi, ainsi que John et ma mère. Grace a été très claire : elle considère que j'ai été abusé par une prédatrice sans scrupules ni conscience. Pourtant, ce n'est toujours pas comme ça que je vois les choses. Personne n'a l'air de comprendre, mais Elena m'a sauvé à l'époque. Et j'en avais sacrément besoin. Je me demande toujours où je serais si elle n'était pas intervenue dans ma vie. Le Dr Flynn n'est pas d'accord. Il prétend que j'aurais trouvé un autre moyen pour régler mes problèmes, ma colère incessante, mes crises de rage et de violence. Mais il ne me connaissait pas alors, il ne m'a pas vu aux prises à mes cinquante nuances de folie. Je suis ce que je suis grâce – ou à cause – de mes rencontres et expériences, certaines bonnes (mon adoption par les Grey), la plupart catastrophiques. Je suis conscient que l'essentiel de mes tourments reste verrouillé en moi, ce qui explique sans doute qu'après tant d'années, je n'en sois toujours pas libéré.

Une question d'Elliot me ramène au présent :

— Et tout ce temps, elle a été mariée à Linc ?

J'acquiesce même si je devine qu'il va faire la corrélation...

C'est le cas. Elliot écarquille les yeux et déclare tout à coup :

— Alors, quand Linc a tabassé Elena, c'était parce que...

— ... parce qu'il a découvert qu'elle baisait avec moi, Elliot. Pendant six ans.

— Oh, mec... souffle-t-il.

Il se renfrogne et repart sur le même refrain :

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit, Christian ? Je t'aurais aidé, j'aurais pu faire quelque chose, quoi que ce soit.

Je le regarde, impassible. Il m'est difficile – mettons même intolérable – de lui exprimer tout ce que ses paroles évoquent pour moi. Même aujourd'hui, alors qu'Ana a libéré certains de mes démons, j'ai du mal à exprimer mes sentiments, mais autrefois ? Ça m'était impossible. Quelque part, je réalise que j'ai failli à mon frère. Il a toujours été là, à mes côtés, fidèle et fiable, et moi... Je n'ai été qu'un parasite, je n'ai rien partagé avec lui...

À mon avis, il ne sait même pas combien je tiens à lui.

Comment le saurait-il, Grey ? Tu ne le lui as jamais dit.

D'une voix contrôlée, j'essaie de lui expliquer mon point de vue :

— Qu'est-ce que tu aurais fait, Elliot ?

Et là, je repense à Elena, à l'hôpital, quand j'ai été la voir autrefois... Je crache avec une amertume nouvelle :

— Qu'est-ce que tu aurais pu faire ? C'était une situation de merde, je voulais qu'Elena aille porter plainte

Elle ne voulait pas... elle voulait l'argent que Linc lui avait promis pour son silence. *Peut-être aussi éviter la prison pour détournement de mineur, Grey.* Tout était à cause de moi. Je voulais tuer Linc... si je l'avais croisé alors...

Je ricane en disant à Elliot :

— ... tu serais en train de me parler au parloir d'une prison à cet instant, parce que je l'aurais buté ce salopard vindicatif.

Il hoche la tête, mais je ne sais pas s'il comprend, parce qu'il paraît toujours aussi attristé.

— Et Ana est au courant ?

— Je lui ai tout raconté.

Elle ne m'a pas vraiment laissé le choix...

— Et papa et maman savent aussi ? insiste Elliot.

J'avoue avec un soupir :

— Ils savent les grandes lignes. J'ai essayé de leur épargner certains... détails. Ils sont furax contre moi. Et ils se blâment de ne rien avoir vu, bien sûr.

Elliot lève les yeux au ciel et ricane.

— C'est normal, frangin. Ils ne s'attendaient pas à ce qu'une amie de la famille traque et abuse leur fils de quinze ans.

Nous continuons à marcher en silence pendant quelques minutes, chacun plongé dans ses pensées. J'imagine qu'Elliot digère ce que je viens de lui dire, mais je suis bien certain qu'il n'en a pas terminé. L'interrogatoire ne va pas tarder à reprendre.

Et bien sûr, j'ai raison

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé à ton anniversaire ? demande-t-il tout à coup Pourquoi tout a dégénéré à ce moment-là, alors ? Aurais-tu baisé Elena derrière le dos d'Ana ? C'est ça, pas vrai ? Putain, Christian !

Il s'emballe aussitôt à cette idée grotesque. Mais il est con ou quoi ?

— Non ! Non, je ne tromperais jamais Ana, jamais.

Elliot recule d'un pas. J'imagine que mon visage n'est pas particulièrement aimable ; son accusation m'a énervé. Comment peut-il si peu me connaître ?

Parce que tu n'as jamais pris la peine de t'expliquer, Grey

— Désolé. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça... alors, que s'est-il passé ?

J'inspire profondément, en espérant que l'oxygène va soulager la pression qui me comprime la poitrine. J'évoque une seconde les insinuations d'Elena concernant mes « besoins » qu'Ana ne saurait satisfaire, mais je ne peux pas aller plus loin : tout en moi proteste devant ce débailage. Aussi je trouve une échappatoire en concluant hâtivement :

— Ana ne l'a pas bien pris... Elle a jeté son verre à la figure d'Elena, un des cocktails au citron de papa.

Elliot paraît éberlué. Il a un vrai sourire.

— Non, tu déconnes ! La petite Anastasia Steele se mettant en rogne ! Oh, mec ! J'aurai aimé voir ça. Y a-t-il eu crêpage de chignon ? Parce que j'aurais payé une fortune pour y assister.

Je ne peux m'empêcher de sourire. Parfois, Elliot ne réagit pas du tout comme on s'y attend. Nous avons ce point en commun.

— En fait, oui, mais c'est maman qui a giflé Elena. Elle a entendu deux minutes de conversation, assez pour comprendre ce qui s'était passé entre nous.

— Waouh ! Maman a frappé Elena ?

À voir son sourire, il est impressionné. Notre mère n'est pas exactement du genre qu'on imagine réagir, comme ça, sur une impulsion. Je commence à respirer, parce que je pense que cette foutue conversation est terminée, mais Elliot fronce les sourcils et repart de plus belle sur mon « dépuceage » – *un mot innocent qui correspond si mal à mon initiation* – par Elena...

— ... ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi n'as-tu n'as jamais montré aucun intérêt envers les femmes, Christian ? Tu dis que votre liaison a cessé quand tu avais vingt-et-un ans. Donc, pourquoi... ? Enfin, tu n'as jamais évoqué de femme, jamais ramené personne à la maison, jamais eu de rencart.

« Rencart » Quelle connerie ! J'ai eu des rencontres... d'un genre différent. Malgré moi, pour une fois, je m'oppose aux assertions d'Elliot me concernant.

— J'en ai eu.

— Eu quoi ? s'étonne-t-il.

— Des rencarts.

Je regrette déjà mes paroles, je n'ai pas l'intention de m'attarder sur le sujet.

— Avec des mecs ? s'enquiert Elliot d'un ton prudent

— Non, Elliot !

Bon, si je commence à beugler, c'est que ma patience atteint ses limites.

— C'était avec des femmes. C'est juste... qu'elles n'étaient pas du genre que je voulais présenter ma famille.

— Hey, attends une minute : cette nana foldingue qui te harcelait, celle qui se trouvait dans l'appartement de Kate, c'était une de tes ex ?

Il paraît en colère, je ne peux le blâmer.

— Oui. Elle en avait après Anastasia.

— Putain, Christian ! Avec quel genre de tarées es-tu sorti ? Y en a-t-il d'autres ? Est-ce que Kate va encore trouver une folle armée jusqu'aux dents dans son appartement ?

Il pense en priorité à sa fiancée, ça aussi je le comprends et je le rassure de mon mieux. Welch va y veiller. Elliot se passe les mains dans les cheveux. C'est un tic que j'ai souvent. Tiens, serait-ce donc de famille ? Je sais qu'il est frustré, peut-être même plus que ça... Et ça m'énerve, ça m'énerve que mon passé de merde puisse ainsi atteindre mon frère et ma famille. J'ai fait tellement d'efforts, durant si longtemps, pour les en préserver. Chaque fois que je fais un pas vers la lumière, je suis repoussé en arrière, je dérois les êtres auxquels je tiens le plus – et qui se soucient de moi

Merde, je ne les mérite pas. Tout comme je ne mérite pas ma femme, ma belle et merveilleuse Anastasia. Pourquoi m'aime-t-elle ? J'ai fini par croire à son amour, mais je ne le comprends toujours pas. Sans elle, je n'aurais pas de vie – du moins pas de vie digne d'être vécue.

— Elliot, j'ai pris des mesures pour que ça ne se reproduise pas.

Radouci, il me regarde songeur. Je suis surpris de l'entendre demander :

— Combien ?

— Pardon ?

— Combien d'ex, frangin ? Parce que tu commences vraiment me faire peur.

Je ne suis pas certain que répondre à Elliot soit l'idée la plus intelligente du siècle. Je ne tiens pas à entrer en compétition avec lui, surtout sur ce terrain-là, nous ne sommes plus des ados qui cherchent à jouer les gros bras. Malgré les scores impressionnants d'Elliot, j'ai plus baisé que lui. Mais il n'a pas besoin de le savoir. Aussi, je me contente de lui citer mes relations « à long terme ».

— Quatorze autres, en plus de Leila et Elena.

Il écarquille les yeux, sidéré...

— Je suppose que tu as été très occupé, petit frère.

Il se renfrogne tout à coup.

— Toutes ces soirées où soi-disant tu travaillais tard, hein ? Christian !

Ses soupçons me mettent en colère. Je travaillais tard, c'est la vérité, merde ! Quant à mes soumises...

— ... elles ont dû s'adapter... à mon planning.

— Waouh, Frérot ! s'exclame Elliot, amusé. Tu en parles comme si elles t'obéissaient au doigt et à l'œil.

Il paraît très content de lui, comme s'il venait de découvrir un des secrets de l'univers. Puis il se met à délirer que c'étaient des putes, que c'est pourquoi je ne les ai jamais ramenées à la maison pour les présenter à la famille.

Grey, tu les payais, quand même...

— Non, Elliot !

Je suis en colère, mon ton est plutôt sec.

— Ce n'étaient pas des prostituées, bon sang. Je n'avais pas le temps de me consacrer à une compagne attirée. Ces femmes étaient... intéressées par ce que j'avais... à leur offrir. Elles ont accepté le fait que je ne voulais pas d'une relation traditionnelle.

Grey, tu t'embourbes !

— Qu'est-ce que tu qualifies de « relation non traditionnelle » ? demande immédiatement Elliot.

Quel enfoiré ! *Sale fouineur, en quoi est-ce que tout ça te regarde ?*

— Et merde, Elliot ! Je les baisais... c'est tout. Elles étaient satisfaites et moi, j'avais ce que je voulais.

Il a un petit sourire de connivence.

— Mec, tu étais super bien organisé. Franchement, tu avais ce dont rêvent la plupart des mecs : du sexe à volonté et aucune contrainte ! Pas besoin de faire semblant de s'intéresser aux films sur les vampires et autres merdes, pas besoin d'acheter des fleurs et des chocolats. Putain, qui n'en voudrait pas ?

J'éclate de rire, il a une façon de présenter les choses tout à fait irrésistible.

— Alors, pourquoi as-tu arrêté, ça me semblait le plan idéal ?

Je lève les yeux au ciel. Elliot est redevenu obtus et lourdingue.

— J'ai rencontré Ana. Avec elle... Je voulais plus.

Il hoche la tête. Son expression redevient grave

— Ouais, je comprends. Il y a un moment où un homme doit mûrir, arrêter de déconner. Mais ce qui m'échappe, c'est que tu ne m'aies jamais rien dit.

Je l'écoute à peine, perdu dans un passé que je cherche à oublier depuis ma rencontre avec Ana.

— Ma vie privée ne regardait personne. Elle n'était pas... conventionnelle.

— Merde. Tu aimes les trucs tordus : les fouets et autres accessoires ?

— Non ! (*Enfin, oui, mais ça ne te regarde pas.*) Je voulais juste dire que mes relations n'étaient pas de type classique.

— Ouais, je crois que je comprends.

Il paraît attristé, et je préfère ne pas imaginer ce qui se passe dans sa tête. Puis il a un sourire et l'expression moqueuse que je lui connais bien :

— Mec, vu la façon dont les filles te courent après, toi et moi aurions pu baiser la moitié de Seattle.

Il paraît oublier qu'il a passé des années à chercher à m'entraîner dans ses plans foireux. *Merci, mais non merci.*

— Hey, attends, reprend-il après quelques phrases que je n'ai pas écoutées. Est-ce qu'Ana est au courant pour ces relations « non conventionnelles » ?

— Elle sait.

— Waouh ! Et elle n'était pas en colère contre toi ?

Si, et pire encore, mais ça ne te regarde pas davantage

— Nous en avons discuté ; elle comprend.

— Merde. Kate, le sait-elle ?

— Elle en a une vague idée. Je ne sais pas ce qu'Ana lui a raconté. Et je ne veux vraiment pas que tu évoques ma vie sexuelle avec ta fiancée, Elliot.

Il m'adresse un grand sourire... ce qui m'inquiète franchement.

— Crois-moi, mon frère, nous avons beaucoup d'autres choses à nous dire que parler de ta vie sexuelle.

— Bien. Fais en sorte que ça reste ainsi. (*Bon, j'en a marre !*) Peut-on changer de sujet, s'il te plaît, Elliot, avant que je meure d'ennui ?

Je ne veux plus ressasser toute cette merde !

— Oui, bien sûr, frangin. Mais tu sais quoi ? J'espère que John Flynn a signé l'un de tes foutus accords de non-divulgation.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Tu te fous de ma gueule, Christian ? ricane-t-il d'un air entendu. Imagine quel genre de livre il serait capable d'écrire s'il pouvait publier tous tes trucs de taré. Franchement, il faudrait que ce soit de la fiction parce que personne ne croirait jamais qu'un homme soit aussi tordu, mais une chose est sûre – ça ferait un sacré best-seller. *Fifty Shades de Grey* !

Elliot Grey est vraiment en grande forme aujourd'hui, j'éclate de rire... et le reste de la randonnée se passe en silence.

À l'Escala

— Petit Pois va naître en mai, ça ne tombe pas bien du tout, geint Anastasia. C'est la date à laquelle Kate et Elliot envisagent de se marier.

Je m'en contrefous ! Je suis sûr qu'Elliot comprendra et acceptera de modifier la date de ce mariage. Quant à Kate... je me fiche de ce qu'elle pense. Je ne le dis pas à voix haute pour ne pas créer une dispute avec Ana.

Grey, est-ce que tu n'aurais pas tendance à n'en faire qu'à ta tête ? Sans jamais te soucier des conséquences de tes diktats sur la vie d'autrui ?

Oui, c'est certain, et alors ?

Pour la première fois, cette attitude me paraît égoïste. Durant des années, j'ai fait d'énormes efforts pour préserver la famille de la vérité – de qui j'étais... En réalité, je les ai blessés parce qu'ils me croyaient indifférent. *L'enfer est pavé de bonnes intentions*. Celui qui l'a dit devait connaître son affaire. Il me semble que, grâce à Ana, j'ai comblé certains fossés avec ma famille, mes parents, mon frère, ma sœur... Mais j'ai encore des progrès à faire. C'est évident.

À ma grande surprise, je m'entends dire :

— Ana, je suis vraiment content que mon frère et moi nous soyons trouvé tous les deux à Portland, ce soir-là. Maintenant, je t'ai, nous allons être parents. Quant à Elliot, il a obtenu Kate... (Je réussis à ne pas faire la grimace.) J'ai toujours craint qu'il fasse un gosse à une de ces blondes débiles qu'il fréquentait – gros nichons et pas de cervelle...

Mentalement, je ricane, parce que Kate correspond à la première partie de cette description. N'importe quel homme (sauf moi) la trouverait superbe. Elle est intelligente et décidée, je dois le reconnaître mais aussi autoritaire et d'une franchise trop brutale.

Je jette un coup d'œil à Ana, j'espère qu'elle n'a pas mal pris ma réflexion.

— Je suis désolé, baby. Je ne voulais pas dire...

— Ne t'inquiète pas, coupe-t-elle. Je connais Kate. Je sais que tu ne parlais pas d'elle. Elle a été mon amie depuis notre première rencontre dans le hall de l'Université... (Ana a un petit rire gêné.) J'étais paumée et elle paraissait si sûre d'elle, si compétente... Et si elle ne m'avait pas aidée pour le loyer, j'aurais eu du mal à payer mes études. Ma bourse ne couvrirait pas tout. J'ai dû prendre un petit boulot à temps partiel.

J'ai le cœur serré. La femme que j'aime a connu des années difficiles tandis que moi, je dépensais des sommes folles à des fins égoïstes. Kate a été là pour Anastasia, je ne dois pas oublier. Mais je n'ai plus envie de parler d'elle...

— J'ai suivi tes conseils, baby. Je me suis expliqué avec Elliot.

— C'est vrai ? Quand ? Comment ? Pendant votre balade de l'autre jour ? Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ?

Parce qu'il m'a fallu le temps de digérer ...

Je suis soulagé, c'est un fardeau de moins sur mes épaules. Je fais à Ana un résumé de notre conversation, elle m'adresse un sourire béat.

Tu apprends, Grey. Tu apprends...

Changement Hormonal

Septembre 2011

Christian

Encore un lundi. J'ouvre les yeux avant que le radioréveil se déclenche avec les nouvelles du jour. Je tiens Ana dans mes bras, mon corps lové autour du sien. Dès que je roule sur le dos en retirant mon bras de sous sa tête, elle s'étire, pivote sur elle-même et se recouche sur moi, en enfouissant son visage contre mon cou. Son corps est doux et chaud, sa peau soyeuse ; ses seins s'écrasent sur mon torse. Mon érection matinale devient douloureuse lorsqu'elle se frotte à moi d'un mouvement sensuel.

Avec un sursaut, Ana relève la tête, un sourire enchanteur aux lèvres.

— Bonjour, cher mari.

— Hey.

Redressant le cou, je l'embrasse doucement.

— Hmm, à ce que je sens, tu es content de me voir, chuchote Ana, d'une voix endormie.

— Baby, si tu ne te sens pas bien, nous ne sommes pas obligés de...

Ma voix s'étrangle parce qu'elle a glissé la main entre nous pour se saisir de ma queue. Son toucher à la fois délicat et érotique m'enflamme, des vagues de désir me traversent de la tête aux pieds, mes orteils se recroquevillent. Elle a vraiment un don pour m'électriser.

— Nous avons passé le week-end à faire l'amour, Christian, je ne suis pas en sucre. Je ne vais pas me briser.

Avec un grondement, je lui empoigne les hanches pour la plaquer contre moi. En même temps, je l'embrasse voracement, lui exprimant ma passion de la façon la plus éloquente qui soit. Elle geint dans ma bouche, à la fois signe de reddition et cri de victoire. Resserrant sur elle mon emprise, je nous fais rouler et l'écrase sur le matelas, tout en continuant mes tendres attouchements.

Tout à coup, elle chuchote :

— Christian, j'ai faim...

Quoi ? Maintenant ?

Incrédule, je me redresse. En temps normal, quand Ana est excitée, rien ne peut la détourner de ce qui se passe entre nous. Pas cette fois. Elle se mord la lèvre – avec un regard d'ogresse : elle pourrait presque me dévorer.

Un gargouillement bruyant émane de son estomac. Elle fait une grimace.

— J'ai faim !

Je suis écartelé entre mon désir pour elle et mon besoin instinctif de la nourrir ; je m'écarte et quitte le lit, plutôt perturbé.

— Très bien, dans ce cas... allons prendre notre petit déjeuner.

Si je m'attendais à ce qu'elle proteste, je suis déçu. Elle hoche la tête avec vigueur et se précipite sur son peignoir de soie. Je baisse les yeux vers mon sexe tout raide, une goutte de sperme perle sur le gland

engorgé. Quand ai-je ainsi été abandonné... sans satisfaction sexuelle alors que j'en crève d'envie ? J'ai du mal à m'en souvenir...

Ça doit dater de du temps de ma soumission envers Elena. Et ce n'est pas un passé que j'ai envie de ressasser.

J'hésite à prendre une douche froide pour me calmer. Ana se tourne vers moi, les yeux brillants :

— Je veux de la glace au chocolat !

Comme petit déjeuner ? Je teste cette idée dans ma tête... berk. D'un autre côté, d'après ce que j'ai lu concernant les envie de femme enceinte, Ana aurait pu me demander des fraises, du corn-beef ou des betteraves au vinaigre. Je ne m'en tire pas si mal : je ne suis pas obligé de me précipiter, à l'aube, à la recherche d'un magasin ouvert dans Seattle. Je suis quasiment certain que Gail garde de la glace chocolat au congélateur.

— Je pense que ça peut s'arranger, dis-je, en tentant de cacher ma déception. Tu es certaine de ne pas vouloir un *vrai* petit déjeuner ?

— Je vais commencer par une sucette.

Ana a les yeux brillants. Avant que j'aie le temps de comprendre son intention, elle est agenouillée devant moi et ses lèvres brûlantes se referment sur son sexe. Oh merde... Je crispe mes doigts dans ses longs cheveux bruns ébouriffés. Bon Dieu que c'est bon ! Si elle veut, je vais lui acheter une boutique de glaces : Ben & Jerry, ou même Häagen-Dazs.

Après le petit déjeuner, glace au chocolat et bacon pour Anastasia – à vomir ! – omelette au fromage et café pour moi, nous retournons dans la chambre le temps de prendre une douche. Ce n'est pas notre routine habituelle, mais quelle importance ?

À genoux sur le tapis de la salle de bain devant ma femme, je la sèche avec attention, en tapotant son ventre arrondi et ses longues jambes adorables.

J'aimerais qu'elle retourne se coucher et qu'elle profite de la matinée pour se reposer ! Je n'aborde même pas le sujet. Je sais qu'elle tiendra à aller travailler. Comme d'habitude. Je préfère ne pas gâcher ma bonne humeur par une rébellion inévitable.

— C'est Sawyer qui te conduira à SIP, dis-je d'une voix sévère.

— Oui, monsieur.

Elle a répondu en baissant les yeux.

Elle le fait exprès pour te provoquer, Grey.

Et ça marche, je bande déjà.

— Oh, Mrs Grey, que vais-je faire de toi ?

Elle éclate de rire. J'aime la voir heureuse, je ne retiens pas mon sourire avant de la serrer dans mes bras.

— Ana, je t'en prie, suis le protocole de sécurité que Taylor a instauré pour toi. Tu n'es plus toute seule, tu dois penser à notre enfant.

Je pose la main sur son ventre en insistant :

— Tu n’oublies pas Junior, j’espère ?

Elle me regarde, ses grandes prunelles bleues tout écarquillées. Oui, bien sûr qu’elle pense à Junior. Elle s’en veut encore des risques qu’elle a pris en allant affronter Hyde toute seule. Mais avec Ana, il vaut mieux parfois enfoncer le clou.

— Tu ne quitteras pas SIP de toute la journée ?

Elle se renfrogne. Merde, quoi encore ?

— C’est aujourd’hui que Ray sort de l’hôpital. Avec sa convalescence et sa réadaptation, ils l’ont gardé plusieurs semaines, mais à présent, il va bien. J’aimerais lui faire mes adieux. J’ai eu très peur pour lui, Christian.

Je sais. Ana était dans un état de quasi-catatonie lorsque je l’ai retrouvée dans cet hôpital à Portland, au chevet de son père : Ray était dans le coma.

— Bien sûr, baby. (Une autre idée me vient :) Tu n’as toujours pas annoncé à Ray qu’il allait être grand-père ?

— Non, je n’ai pas encore trouvé le bon moment. Peut-être aujourd’hui ? (Elle rit.) Je le pense assez remis pour accepter la nouvelle.

— Tu crois qu’il va mal le prendre ?

— Tu sais, pour un père, il n’est jamais facile d’envisager sa fille comme une femme. Et devenir mère... c’est vraiment devenir adulte. (Elle a un autre petit rire étouffé.) Ray a toujours été très attentif vis-à-vis de moi, à tous les âges, bébé, enfant, ado. Je ne pense pas qu’être grand-père le rebutera, mais il risque de trouver que nous avons été un peu vite.

— Il n’est pas le seul...

Je n’ai pas pu me retenir de marmonner ce commentaire.

Ana se dresse sur la pointe des pieds pour m’embrasser. Ce qui me fait taire.

— Il faut que j’aille m’habiller. Sinon, je vais finir par être en retard.

Elle n’a pas tort. C’est aussi mon cas.

Mauvais Pressentiment

À *GEH*
Christian

Assis dans mon bureau, j'ai les coudes sur la table et la tête entre les mains. Quelque chose me pèse sur le cœur, mais quoi ? Un mauvais pressentiment... ou bien juste mon éternelle angoisse de perdre Ana ?

Elle est chez SIP, Sawyer est avec elle. En principe, elle ne risque rien. Mais il y a ce sinistre précédent avec Elizabeth Morgan. Welch a eu beau examiner en détail les dossiers de tous les membres de SIP, il n'avait rien trouvé d'anormal chez cette femme. Alors une pensée me ronge : et s'il restait dans cette foutue boîte d'autres complices que Hyde a infecté de sa haine, contre Ana ou contre moi ? Comment savoir ? Comment être certain qu'Ana ne va pas avoir une autre idée dangereuse, une impulsion grotesque ? Parfois, j'ai la sensation d'avancer dans un champ de mines, avec des snipers tout autour. Ce n'est pas moi qui suis dans leur ligne de mire, c'est Ana... et l'enfant qu'elle porte.

Mon enfant. Mon fils... du moins, je l'espère.

J'aimerais en être certain. Je n'ai pas encore entamé ma campagne pour convaincre Ana de demander une certitude au Dr Greene lors de sa prochaine échographie. Je ne suis pas patient mais, quand il le faut, je suis capable d'attendre le bon moment pour avancer mes pions.

Je lève les yeux vers l'immense photo en noir et blanc accrochée sur le mur de mon bureau. *Ana*. Elle affiche un grand sourire, heureuse. J'adore ce portrait ! La seule chose qui me contrarie à son sujet, c'est ce foutriquet de José Rodriguez est le photographe ayant réalisé cette prise magnifique.

José a-t-il renoncé à ma femme ? Ou au contraire, l'aime-t-il encore ? Moi, à sa place, je n'aurais pas renoncé. Jamais. Je comploterais afin de récupérer celle qui m'était destinée. Et je ne peux pas dire que cette idée soit rassurante.

Une lumière rouge s'allume sur mon interphone.

- Quoi ?
- Votre rendez-vous de 11 heures est arrivé, Mr Grey, annonce Andrea.
- Faites-le entrer.

À défaut d'acheter une entreprise de glace au chocolat pour combler les désirs pervers de mon épouse, je vais acquérir une société qui crée des logiciels, ou plutôt des applications destinées aux Smartphones. Malheureusement, le contrat n'a rien de compliqué, je pourrais le gérer même en dormant. Il ne m'aidera pas à oublier mes ruminations.

Vers 11 h 30, je téléphone à Sawyer.

- Comment va ma femme ?
- *Très bien, Mr Grey.*
- Ou est-elle à présent ?

— *Dans son bureau, monsieur, avec son assistante.*

— Qui d'autre a-t-elle vu ce matin ? À qui a-t-elle parlé ?

— *À Claire Murphy, la réceptionniste. Il y a eu aussi quelques bonjours échangés dans les couloirs, en arrivant, mais personne d'autre n'est entré dans le bureau de Mrs Grey.*

— Qu'a-t-elle prévu à déjeuner ?

— *Je dois aller lui chercher un bagel au saumon fumé. Ensuite, elle a sa réunion hebdomadaire avec Mr Roach et les autres éditeurs.*

— Prévenez-moi s'il y a le moindre changement dans son planning, Sawyer. Prenez-moi en photo tous ceux qui demandent à parler à ma femme. Surtout si c'est imprévu.

— *Très bien, monsieur.*

Alors que je raccroche Taylor pénètre dans mon bureau, le visage fermé.

Quoi encore ?

— Welch a téléphoné, monsieur. Lincoln a été relâché ce matin sur caution.

Évidemment. Dans son agression envers ma femme et ma famille, ce fumier ne s'est pas sali les mains : il a agi en utilisant des intermédiaires. La justice ne peut rien, mais moi, si. Je n'en ai pas encore terminé avec l'ex-mari d'Elena.

— Welch le tient à l'œil ?

— Oui, monsieur. Il le fait suivre en permanence.

— Parfait.

Je réfléchis quelques secondes.

— Taylor, je veux Welch et mon avocat, dans mon bureau, demain. Voyez avec Andrea si j'ai un créneau disponible. Dans le cas contraire, faites annuler un de mes autres rendez-vous. Je veux un rapport complet de nos options légales pour envoyer Lincoln derrière les barreaux.

— Je m'en occupe, Mr Grey.

Lorsqu'il est sorti, je téléphone à Andrea.

— Andrea, je veux un rendez-vous demain à 17 heures avec le Dr Flynn.

— *Et s'il est indisponible, Mr Grey, auriez-vous d'autres...*

— Non !

John n'est *jamais* indisponible quand j'ai besoin de lui. Avec ce que je le paye, il n'aurait pas besoin d'autres patients. Il les garde pour « *ne pas perdre la main* », comme il dit. Et depuis quand mon assistante ne répond-elle plus un simple « *oui monsieur* » quand je lui donne un ordre ?

Bordel, il est temps de la reprendre en main.

— Andrea, j'ai dit 17 heures. Ni 16 h 55, ni 17 h 05. La seule excuse que j'accepterais, c'est que John Flynn soit mort. C'est compris ?

— *Oui monsieur.*

Très bien. Là, je suis dans le monde que je connais. J'ai cru un bref instant être passé dans un univers parallèle.

Quelle heure est-il ? 12 h 45. Ana n'est pas encore en réunion avec Roach et les autres. Je ressens le besoin compulsif de l'entendre. Je n'ai qu'un bouton à presser, elle est sur ma liste des contacts immédiats.

J'appuie. Et je compte les sonneries... *quatre... cinq...* Merde ! Pourquoi ne répond-elle pas ?

Juste avant que s'enclenche le répondeur, j'entends sa voix tout essoufflée.

— *Allooo ?*

— *Baby, est-ce que ça va ?*

Elle déglutit, puis il y a une sorte de gargouillements au téléphone. Elle boit... Elle a toujours une bouteille d'eau à portée de la main.

— *Oui, très bien, c'est le saumon fumé qui...* (Sa voix se casse.) *Beurk. Disons que mon estomac ne l'a pas bien supporté. J'étais aux toilettes. J'ai entendu le téléphone en revenant. Je savais que c'était toi. J'ai couru... J'ai même failli me tordre le pied avec mes talons.*

— *Quoi ?*

Je suis déjà redressé. Taylor, en poste, près de la porte de mon bureau, me regarde, l'œil alerte. Je le rassure en secouant la tête.

— *Ana, ça va ?*

— *Bien sûr, Christian, je ne suis pas tombée à quatre pattes cette fois, j'ai juste trébuché. Mais j'avais très envie de t'entendre. Tu me manques.*

— *Toi aussi, baby.*

— *Au fait, j'ai appelé mon père. Il doit voir son médecin entre 14 et 15 heures. Il sera ensuite libre de partir. Je vais demander à Roach la permission de quitter SIP vers... 15 h 30, je pense.*

— *Ana, je veux venir avec toi. Ou plutôt... (Merde, à 15 heures, j'ai un rendez-vous important, mais je peux annuler les suivants.) Je te retrouverai à l'hôpital dès que j'aurai fini. Qui s'occupe de ramener Ray à Montesano ?*

— *Les Rodriguez. C'est José qui conduira, mais son père sera aussi dans la voiture.*

Je serre les dents, sans répondre. Ana reste silencieuse quelques secondes, puis elle chuchote.

— *Tu as fâché contre moi ?*

— *Non.*

— *Christian...*

— *Baby, je ne suis pas fâché contre toi, mais le jour où je ne serai pas jaloux, c'est que je serai mort.*

— *Ne dis pas ça !*

Je suis certain qu'elle touche du bois contre le mauvais œil.

— *Je suis à toi, Christian. Je t'aime et je t'aimerai toujours. Tu n'as aucune raison d'être jaloux. Tu es mon mari, le père de mon enfant...*

Elle a raison. Cet enfant est la preuve vivante qu'Ana est à moi. Que nous sommes une famille indissociable. Elle va annoncer la nouvelle de sa grossesse à Ray, il en parlera probablement aux

Rodriguez dans la voiture. Et José saura qu'il est baisé – ou plutôt qu'il ne l'est pas et qu'il ne le sera jamais... parce qu'Ana est ma femme.

— Très bien, alors à tout à l'heure.

Je lève les yeux, Taylor a disparu. Alors, je chuchote :

— Je t'aime, baby.

— *Je t'aime aussi.*

— Ana ?

— *Oui ?*

— N'oublie pas que Sawyer reste avec toi. Il te suit partout, à l'hôpital, dans la chambre de ton père... Je le veux en permanence sur tes talons.

Elle a un petit rire

— *Il n'était pas avec moi dans les toilettes. Et c'est aussi bien : je ne tiens pas avoir de témoin lorsque je vomis.*

— Il était devant la porte au moins ?

— *Oui monsieur ! s'écrie-t-elle.*

Elle ne s'exprime pas comme une soumise idéale, mais peu importe, elle me fait rire.

— Je sais que tu lèves les yeux au ciel en ce moment précis, baby.

En guise de réponse, elle glousse.

— Mrs Grey, dis-je, menaçant, tu sais quel effet ça provoque chez moi.

— *Oui... souffle-t-elle. Je sais... À tout à l'heure, Mr Grey. Raccroche. Il faut que j'aille à ma réunion.*

— Je veux que tu raccroches la première.

— *Non, Christian, je...*

Elle est interrompue par une voix féminine – Hannah sans doute – lui rappelant qu'il est bientôt 13 heures.

— *Très bien, tu as gagné, Mr Grey. Je t'aime.*

Gagné ? Je n'ai pas le sentiment d'avoir gagné. Je regarde mon téléphone. *Bip-bip-bip*. La ligne sonne occupé. Je voudrais ma femme avec moi, contre moi... et je ne la reverrai pas avant quelques heures.

Ça me paraît une éternité.

La réunion est presque terminée. Je manque à nouveau regarder ma montre, mais je me ravise. Ça ne changera rien, je sais exactement l'heure qu'il est.

— Très bien, Ros, je vous laisse faire signer ces messieurs, dis-je, en me redressant. Une urgence m'appelle.

Elle lève un sourcil, mais déjà, elle distribue les dossiers autour de la table. Subjugués, les trois hommes me saluent d'un signe de tête et se tournent vers elle. Ils vont signer, j'en suis certain – au point où nous en sommes, ça leur coûterait beaucoup plus cher de ne pas le faire. Je n'ai pas besoin d'assister au dernier acte

Une fois dans la voiture, j'appelle Ana... elle ne répond pas. Je n'aime pas ça. Selon mes instructions, elle devrait toujours avoir son téléphone sur elle. En général, elle me répond toujours, elle court même pour répondre à la sonnerie particulière qu'elle m'a attribué : *Your Love Is King*².

Je laisse un message pour annoncer à Ana être en route. Je lui demande aussi de me rappeler. Je patiente cinq bonnes minutes avant un nouvel essai. Toujours rien. Merde ! Y aurait-il un problème avec Ray ? Il devait voir son médecin... Il m'a paru en forme ces derniers temps, je ne vois pas ce qui aurait pu déclencher une rechute.

Je me penche vers Taylor, qui est au volant.

— Vous n'avez rien reçu de Sawyer ?

— Non, monsieur. Pas depuis une demi-heure, quand il m'a indiqué quitter SIP pour conduire Mrs Grey à l'hôpital.

Dans le rétroviseur, je croise le regard noisette de responsable de ma sécurité. Ses yeux expriment une inquiétude latente.

J'appelle Sawyer. Lui non plus ne répond pas. Je tombe sur sa boîte vocale. Ce qui m'énerve... Intensément.

Je laisse un message hargneux : *C'est quoi ce bordel, Sawyer ? Pourquoi ne répondez-vous pas ? Où est Mrs Grey ? Pourquoi ne répond-elle pas non plus ? Je veux des nouvelles.*

Merde ! Il n'a pas pu se passer grand-chose en une demi-heure... En désespoir de cause, j'appelle le standard de l'hôpital.

— *Ici l'hôpital...* commence une voix de femme.

Je la coupe, je n'ai pas de temps à perdre avec des formalités.

— Je suis Christian Grey. Je veux savoir si Raymond Steele va quitter l'hôpital.

— *Je suis désolée, monsieur. Nous ne donnons aucune indication concernant nos patients par téléphone. De tels renseignements sont réservés à la famille.*

— Justement, je suis sa famille, je veux parler au médecin responsable du dossier de mon beau-père, Raymond Steele. Passez-le-moi. Immédiatement !

D'accord, je hurle, mais cette petite dinde me crispe.

— *Inutile de crier, monsieur. Je ne suis pas sourde. Cela ne vous coûterait rien de rester poli. Je vais vous passer le Dr Polanski. Ne quittez pas.*

J'ouvre la bouche pour lui interdire de me mettre en attente, mais c'est déjà trop tard. Une musique épouvantable me crève le tympan.

— Taylor, plus vite, je veux arriver à l'hôpital dans les plus brefs délais.

Je deviens nerveux, il doit le sentir parce qu'il accélère brusquement.

² Chanson du groupe de musique Sade, qui date de 1984

— *Bonjour monsieur, ici le Dr Polanski...*

C'est une voix de femme. Je lui explique brièvement mon cas : je veux savoir si Raymond Steele sort aujourd'hui. Je l'entends un froissement de papier à l'autre bout du fil.

— *Oui, Mr Grey. Mr Steele a signé sa décharge, il y a un quart d'heure.*

— Ma femme était-elle avec lui ?

— *Il me semble, oui,* répond-elle au moment où Taylor pénètre dans le parking de l'hôpital, dans un crissement de pneus.

Crise de Jalousie

Au Northwest Hospital Christian

Je lève les yeux, nous sommes devant l'entrée principale.

— Je vais vous laisser sortir ici, monsieur, déclare Taylor. Je vous retrouve dans quelques minutes après avoir garé la voiture.

— *Allô, Mr Grey ? s'impatiente le médecin à l'autre bout du fil. Auriez-vous besoin d'autres renseignements ?*

— Sauriez-vous aussi ma femme est encore à l'hôpital ?

— *Non, monsieur, je ne l'ai pas revue depuis que Mr Steele a quitté mon étage. Je sais juste qu'il attendait une voiture devant le ramener chez lui.*

— Merci.

J'ai un autre appel. C'est Sawyer. Je lui réponds dans un cri de rage :

— Qu'est-ce que vous foutiez ? Où étiez-vous ? Pourquoi ne répondiez-vous pas au téléphone ?

— *Je suis désolé, monsieur, mais Mrs Grey s'est sentie mal. Je l'ai accompagnée jusqu'aux toilettes, elle a été malade. Elle tremblait si fort que Mr Steele a insisté pour contacter une infirmière et la faire examiner. Vous avez appelé pendant que j'étais moi-même au téléphone pour contacter le Dr Greene...*

Il a pu en dire autant parce que je suis resté sans voix en apprenant qu'Ana avait eu un malaise.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— *Hum... elle a vomi, si je dois en croire les bruits que j'ai entendus. Mr Steele a voulu l'aider, mais je ne l'ai pas laissé entrer dans les toilettes. J'ai cru bon de parler d'un virus et d'un risque de contagion, mais je ne pense pas qu'il m'ait cru, les Rodriguez non plus. Maintenant, la situation est tendue : Mr Steele veut savoir ce qu'a Mrs Grey, les deux Rodriguez crient en espagnol et Mrs Grey...*

— Où est-elle ?

— *Dans le cabinet du Dr Greene. Je suis devant la porte.*

— Au deuxième étage, c'est ça ?

— *Oui monsieur. À droite, en sortant des ascenseurs, au bout du corridor, à gauche à l'intersection.*

— Merci, Sawyer.

Je sens que je l'ai surpris : il est très rare que je remercie un de mes employés. Ana m'en fait souvent la réflexion. Sous forme de critique !

Sawyer me rappelle avant que je raccroche.

— *Mr Grey ?*

— Quoi ?

- *Mr Rodriguez se trouve avec moi dans le couloir. Il paraît très énervé.*
- Où sont Mr Steele et Rodriguez senior ?
- *Ils ont été prendre un café.*

Je préférerais qu'ils soient déjà en route pour Montesano, mais je comprends très bien que Ray refuse de quitter sa fille sans savoir ce qui a provoqué ce malaise. Il ne croit pas à cette histoire de virus, c'est bien pour ça qu'il a insisté pour faire ausculter Ana. Et maintenant, suite à l'intervention de Sawyer, elle est dans le cabinet du Dr Greene, un *gynécologue*, ce qui doit être inscrit sur la plaque de sa porte. Ray doit avoir une idée de la « maladie » de sa fille...

Je trépigne d'impatience devant l'ascenseur. Il arrive au moment précis où j'envisageais de prendre l'escalier pour aller plus vite. Les quelques personnes qui sortent de la cabine me jettent un coup d'œil étonné. Accroché à mon téléphone, je cache mal ma colère et mon angoisse. Tous font un détour pour éviter de passer trop près de moi. Sans les regarder, je me précipite dans l'ascenseur. Je suis déjà venu avec Ana au cabinet du Dr Greene, mais je n'ai pas vraiment prêté attention à ce labyrinthe de couloirs qu'est un hôpital digne de ce nom. En suivant les indications de Sawyer, je le retrouve sans peine.

Il me salue, l'air inquiet. Déjà, José Rodriguez se précipite déjà sur moi.

- Christian !

Je me demande pourquoi j'ai accordé à ce con le droit d'utiliser mon nom. D'ailleurs, prononcé d'une voix aussi accusatrice, il ne s'agit pas d'un salut.

- José.

J'ai répondu d'un ton très sec. Je ne sais quelle mouche l'a piqué, mais je n'ai pas de temps à perdre avec lui. Au moment où je pose la main sur la poignée du cabinet médical, José commet l'erreur de s'accrocher à mon bras. D'instinct, je réagis en lui balançant un coup de coude qui l'envoie bouler à plusieurs pas.

- Qu'est-ce qui te prends ? dis-je, d'un œil mauvais.
- Ana ? halète-t-il. Qu'est-ce qu'elle a ?
- Rien.

— menteur ! Je ne l'ai jamais vue aussi malade, même le jour où elle avait trop bu après les examens. Elle a failli vomir sur Ray. Il est aux cent coups et mon père aussi. Ils sont tous les deux cardiaques, merde ! Ana ne s'est pas remise de cette commotion cérébrale, c'est ça ? Pourquoi est-elle retournée travailler ? Pourquoi tu ne lui as pas laissé un temps de convalescence ?

- C'est fini les accusations ?

Vu la tête qu'il tire, il ne fait que commencer, Grey...

Je me contrefous de ce qu'il pense. Manifestement, ce comique ne connaît pas si bien Ana : comme si demander à ma femme de se reposer suffisait à la faire obéir. Ana est une tête de mule, elle tient beaucoup à son travail, elle m'a affirmé qu'elle s'ennuierait à mourir si elle devait rester oisive...

- Et tu prétends l'aimer ! jette José méprisant.

Là, j'explose. J'empoigne le col de sa minable chemise en nylon pour le plaquer contre un mur peint en jaune pisseux.

- Anastasia ne souffre pas des séquelles de sa commotion !

J'entends des pas arriver en courant.

— Luke, merde ! Qu'est-ce que tu fous à bayer aux corneilles ? crie Taylor

Sans accorder un regard à mes deux agents, je précise à Rodriguez :

— Ma femme est enceinte, connard. Voilà pourquoi elle est malade.

Quand je le relâche, il vacille, mais plus sous le choc de ma révélation que du manque d'oxygène dont il a souffert un moment.

— Enceinte... enceinte...

Il se plie en deux avec un spasme nauséeux. Est-ce qu'il compte me vomir dessus ? Je me prépare à m'écarter vite fait, mais il se reprend. Il appuie les deux mains derrière lui contre le mur, le visage haineux, les yeux révoltés.

— Salaud ! Tu l'as engrossée ? Déjà ? Elle n'a que vingt-deux ans... Tu lui as pourri l'esprit avec ton argent et maintenant, tu lui colles un gnard ?

Je vais le tuer

Au même moment, la porte du cabinet s'ouvre et Ana sort d'un pas rageur, suivie du Dr Greene. Ana est livide. Elle a entendu la tirade de Rodriguez. Jamais je n'ai vu ma femme aussi en colère. J'ai la sensation de voir émerger de l'Olympe une jeune déesse guerrière, sauvage et déchaînée. Une vraie Némésis³. Je comprends mieux qu'elle ait pu tirer sur Hyde et sauver Mia.

Ses yeux brillent de fureur implacable.

— Va-t'en, José ! Jusqu'ici, au nom de notre ancienne amitié, j'ai supporté tes accusations et ta jalousie mais là, tu viens de dépasser les bornes.

Rodriguez ne connaît rien aux femmes. Et Ana n'a jamais voulu de ce gamin. Il n'est pas mon rival – je viens seulement de le réaliser.

Au lieu de la boucler, ce con cherche à se justifier.

— Ana... dit-il en me désignant du doigt. Il cherche à te manipuler.

— Pour qui te prends-tu, José ? De quel droit oses-tu accuser mon mari ? Je n'ai pas besoin de toi pour me protéger, surtout pas de lui.

— Mais Ana, cet enfant...

— Tais-toi ! Cet enfant est mien. Et tu as osé le traiter de « gnard » ?

Elle s'essuie les yeux d'une main vif. Elle se tient bien droite, le visage figé. Je la trouve splendide. Quant à Rodriguez, il a reçu chacune de ses paroles comme un gnon au menton, ce qui lui est bien plus douloureux que tout ce que j'aurais pu lui balancer, physiquement parlant. Du coin de l'œil, je repère Taylor et Sawyer : eux-aussi fixent aussi ma femme. Taylor a un sourire paternel étincelant de fierté, Sawyer a la bouche ouverte et les yeux écarquillés. Ah ! Je parie qu'après cette petite scène, il ne verra plus jamais Ana du même œil.

Le responsable de ma sécurité s'interpose :

— Mr Rodriguez, il vous faut partir à présent. Votre présence est indésirable.

³ Déesse de la juste colère des Dieux de la mythologie grecque, parfois assimilée à la vengeance.

— Ça, c'est sûr ! s'exclame le Dr Greene, ulcérée. C'est une honte ! Je vais appeler la sécurité et vous faire expulser, jeune excité.

— Je m'en occupe, madame, affirme Taylor.

— José Luis Rodriguez !

Ce cri émane de Mr Rodriguez senior. Et il n'est pas DU TOUT content.

— *Cállate papá...* commence José.

— Il suffit. Ton attitude est inadmissible. Présente tes excuses à Mr et Mrs Grey. Ensuite, nous partirons. Nous devons ramener Ray à Montesano.

Merde, Ray.

Je me retourne... le père d'Ana est là, lui aussi. Il affiche un visage consterné.

— Ray, dites quelque chose ! s'écrie José qui se tord les mains.

— Ma fille et son mari attendent un heureux évènement, José. J'en suis ravi et fier. Quant à toi, tu t'es conduit de façon indigne, tu fais honte à ton père. Disparais. Mais pas avant de t'être excusé.

José marmonne quelques mots... inaudibles. Il se tourne vers Ana et lui tend les mains. Elle recule avec une grimace de dégoût.

— Ana ! crie-t-il, pathétique et odieux. Je suis désolé. Tout est de ma faute ! Je n'aurais jamais dû te laisser partir avec lui ce soir-là. Je n'aurais jamais dû tenter de te forcer...

Il s'interrompt en entendant Ray rugir :

— Quoi ?

Ana s'interpose pour retenir son père. D'une voix toujours aussi glaciale, elle porte à Rodriguez le coup de grâce.

— De ta faute ? Non, je ne crois pas, José. Tu te donnes trop d'importance. Christian et moi nous étions déjà rencontrés, nous étions donc destinés à nous revoir. Je te l'ai dit et redit, mes sentiments à ton égard n'étaient que fraternels. Tu n'as jamais voulu m'écouter. Tu es jeune, égoïste, immature. C'est un homme que j'aime.

— Parce qu'il a de l'argent !

— José !

Cette fois, l'interruption provient de Mr Rodriguez. Il prend son fils par le bras et le secoue fortement. Ce qui m'arrête dans mon élan pour massacrer ce petit fumier, jaloux et mauvais perdant. Ana réagit : elle lui met une gifle retentissante, en pleine figure.

Le bruit résonne fort et fige tous les participants.

Oups ! Grey, ta mère a une très mauvaise influence sur ta femme !

Sur ce, Ana éclate en sanglots. Je la prends dans mes bras, elle noue ses bras autour du cou. José nous regarde, le regard défait, vaincu. Son père l'entraîne. Sans un mot de plus.

J'espère qu'il va définitivement disparaître de notre vie.

N'y compte pas trop, Grey.

Alertés par le Dr Greene, les agents de l'hôpital finissent par arriver. Taylor les prend à part pour leur indiquer ce qui s'est passé. Le Dr Greene, après avoir adressé à Ana quelques mots rassurants, va les rejoindre. La cavalerie est arrivée... mais trop tard, comme à Fort Alamo⁴.

Je me tourne vers mon beau-père.

— Ray, je préfère que Sawyer vous reconduise à Montesano. Je ne pense pas que les Rodriguez soient en état de faire de la route ce soir.

— Merci, Christian. J'accepte avec plaisir.

— Oh, papa, je suis désolée ! Quelle scène affreuse !

— Ce garçon est amoureux fou, Annie. Il est donc idiot. Il s'en remettra. Son père doit être mort de honte. Je m'excuse au nom de mon vieil ami, puisque José n'a pas été fichu de le faire...

— Ce n'est rien, Ray.

Ayant gagné par KO, je me sens d'humeur charitable.

Ray s'attarde le temps de certifier à Ana qu'il est enchanté à l'idée de devenir grand-père. Il me serre la main et s'éloigne d'un pas ragailardi. Le mec est solide et la nouvelle, aussi brutale qu'elle ait été, a égayé sa journée.

— Je n'avais pas prévu que Ray l'apprenne comme ça, se lamente Ana.

Assez parlé de Rodriguez. Passons à des choses plus importantes.

— Que t'a dit le Dr Greene, Ana ?

— Rien. Tout va bien. C'est normal. C'est juste des nausées matinales.

Quoi ? Est-ce que Greene se shooterait au LSD ? J'envisage déjà un nouveau gynéco pour Ana.

— Matinales ? Mais c'est quoi ces conneries ? Je te signale que l'après-midi est quasiment terminé !

— Ce n'est qu'une formule, Christian. Elle m'a... hum, déconseillé le saumon fumé. Je vais me mettre au régime crackers salés.

— Et rien d'autre ?

Je suis effondré de ce diagnostic grotesque. C'est décidé : je compte chercher un nouveau médecin dès que nous rentrons à l'Escala.

— Non, pas quand j'ai des nausées. Et c'est temporaire.

Je me sens (un peu) rassuré.

— Tu as eu une échographie ?

— Non, mais j'ai pris rendez-vous le mois prochain pour en faire une.

Ah...

⁴ Siègne d'un fort qui fut, en 1836, un tournant majeur de la guerre américano-mexicaine

Coup de Fil Inattendu

À l'Escala *Christian*

Quand Taylor et moi arrivons dans l'appartement, je ne trouve pas Ana dans le salon. Je passe dans notre chambre, elle n'y est pas davantage. Étonné, je vérifie dans la bibliothèque, une pièce que je lui ai attribuée en guise de bureau. Mais rien... pas d'Ana assise à sa table de travail, ou endormie dans un fauteuil...

J'effleure du regard le billard. Je garde d'excellents souvenirs de nos sessions ici, en particulier la première, quand Ana m'avait lancé un défi au jeu. Mmm... Je la revois, étalée sur le velours vert de ma table, la peau encore rougie de sa fessée. À cette évocation, mon sexe durcit. Je suis plus désireux encore de retrouver ma femme.

Dans la cuisine, ma gouvernante s'active aux fourneaux.

— Bonsoir, Mrs Jones. Sauriez-vous où se trouve Mrs Grey ?

— Je lui ai parlé, il n'y a pas une demi-heure, monsieur, elle m'a demandé d'ajouter des couverts pour le dîner, puis elle s'est éloignée dans le couloir... vers sa chambre.

Je fronce les sourcils.

— Des couverts ? Y aurait-il des invités ce soir ?

Gail est effectivement en train de touiller le contenu d'une immense cocotte à l'arôme délicieux.

— Oui, monsieur. Vous serez huit. Mrs Grey n'a pas eu le temps de me dire de qui il s'agissait, parce qu'elle a reçu un appel téléphonique. Elle n'est pas revenue ensuite.

Là, je deviens nerveux. Et si ce connard de Rodriguez cherchait à recontacter Ana ?

Où peut-elle être ?

Mon téléphone vibre dans ma poche, je le sors et... Quoi ? Elena ? Je n'arrive pas à croire qu'elle cherche encore à me contacter. Il y a plusieurs semaines que je n'ai plus entendu parler d'elle. Pourquoi maintenant ? Pourquoi ce soir ?

Je me précipite dans mon bureau dont je referme la porte derrière moi.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— *Charmant accueil !*

— La ferme, Elena. Je t'ai déjà indiqué qu'entre nous, c'était terminé.

— *Je sais, Christian. Mais j'ai entendu ce qui se passait, alors...*

Elle marque une pause lourde de sous-entendus. Elle a toujours aimé jouer au chat et à la souris. Elle n'a pas changé. Moi si. Je vis avec une femme ouverte et franche, qui m'exprime tout ce qui lui passe par la tête. C'est rafraîchissant. Rien qu'en entendant la voix rauque d'Elena et ses insinuations, je me sens souillé. J'ai presque envie d'aller prendre une douche.

— Elena, je n'ai pas de temps à perdre avec tes conneries. Ce que tu fais ne m'intéresse pas, ce que tu penses encore moins. Si tu as quelque chose à dire, dis-le, sinon...

— *Tu as beaucoup changé ! s'exclame-t-elle d'un ton sec. Très bien, puisque tu me forces la main, il s'agit de Linc.*

Ah. J'ai rendez-vous demain avec ce fumier et ses avocats. Comment Elena l'a-t-elle appris ? Je croyais qu'elle n'avait plus aucun contact avec son ex... Un horrible soupçon me vient... Elena déteste Ana. Depuis le début, elle a œuvré en douce pour nous séparer. Il m'a fallu du temps pour ouvrir les yeux. Elena est venimeuse et sournoise. Inventive et intelligente aussi... Aurait-elle poussé son ex à agir contre Ana ?

— Je t'écoute, dis-je froidement.

Elle se lance avec volubilité dans son discours, manifestement préparé :

— *C'est Linc qui a payé la caution de Hyde, ce malade qui a forcé la porte de ton appartement, qui a enlevé ta sœur et envoyé ta femme à l'hôpital.*

Sa tonalité a changé en prononçant ces deux mots : « ta femme ». Je reste sans voix devant les images horribles que ses paroles évoquent pour moi. Je suis certain qu'Elena le fait exprès. Déjà autrefois, lorsque j'étais son soumis, elle n'utilisait pas toujours contre moi ses fouets, triques ou cannes. Parfois, les mots suffisaient à provoquer des blessures encore plus douloureuses. Merde, pourquoi est-ce que je lui laisse encore un tel pouvoir sur moi ?

Tu devrais raccrocher, Grey.

— Comment le sais-tu ?

— *La police est venue me demander si j'avais eu de récents contacts avec Linc.*

Tiens, c'est une idée. Welch y a-t-il pensé ? Il s'est beaucoup intéressé au cas d'Elena ces derniers temps, surtout en cherchant une éventuelle complicité avec Hyde. Elena fait partie des rares personnes susceptibles d'en vouloir à Ana, mais ni Welch ni moi ne l'avons reliée à Linc.

— *Christian, tu es venu me voir à l'hôpital autrefois, susurre Elena. Tu te rappelles ce qu'il m'avait fait ?*

— Oui.

Le mot échappe avec peine de mes lèvres rigides. Oui, je m'en rappelle. C'était à cause de moi, Linc venait de découvrir notre liaison... J'étais alors un apprenti dominant et Elena avait offert d'être ma soumise, mais cette formule ne me convenait pas. J'avais décidé de rompre avec elle. Dans son état, je n'ai pas pu...

Elle t'a manipulé, Grey. Elle a deviné ta culpabilité, elle l'a utilisée.

— *Je t'avais prêté cent mille dollars, ajoute Elena, plus mielleuse encore. Linc ne l'a pas supporté. Si j'avais dépensé cette somme pour un collier de diamants, il n'aurait rien dit, au contraire, il aurait paradé à...*

Je la coupe :

— Elena, le passé ne m'intéresse pas. Tu n'avais qu'à porter plainte. Mon père te l'a conseillé, et moi aussi. Tu n'as pas voulu. Tu as obtenu un divorce avec une énorme compensation financière. Seul l'argent t'intéressait. Tu as tiré tous les avantages de la situation. Comme d'habitude.

Elle se tait un moment. Elle est en colère, je le sens. Je le sais. Je l'imagine, les lèvres pincées, les narines frémissantes. Elle n'aime pas que ses flèches ratent leur but.

Elle a un ricanement mauvais

— *Ainsi, tu as choisi d'oublier ta dette envers moi ? Comme c'est pratique !*

— Je n'ai plus de dette envers toi, Elena. Tu m'as prêté de l'argent, je te l'ai rendu. Avec intérêt. Ensuite, j'ai financé ton projet quand tu as voulu te lancer dans les affaires. J'ai payé pour tous tes autres salons. Et je t'ai cédé mes parts quand nous avons rompu.

Ce n'est pas ce qu'elle voulait. Loin de là. Elle tenait à garder son emprise sur moi. Avant ma rencontre avec Ana, j'étais un dominant, mais je vivais dans l'ombre. Mon mode de vie étant un secret, Elena était ma seule confidente, mon exutoire. Un rôle qu'elle adorait et auquel elle accordait de l'importance. Trop sans doute. Désormais, je n'ai plus à me cacher. J'ai une femme, une famille, et un futur où Elena n'a aucune place.

Je la soupçonne aussi d'avoir difficultés financières. La conjoncture est dure et Elena a sous-évalué l'influence de ma mère sur sa clientèle – et ses bénéficiaires. Sinon, jamais elle aurait couru le risque de perdre un tel appui. Avec un rictus sarcastique, j'imagine les regrets d'Elena après sa scène lamentable au cours de ma soirée de fiançailles. Ce soir-là, elle a tout perdu : sa position sociale, son assise financière, et même ce qui restait de notre amitié. *Amitié ?* Est-ce le terme juste ? Je ne le pense plus...

— Tu me parlais de Linc ?

— *Oui ! crache-t-elle furieuse. Tu es censé être intelligent, non ? Le mariage semble te troubler l'esprit. Je te rappelle qu'autrefois, Linc m'a frappée au visage pour me donner une leçon. Ta femme n'a-t-elle pas reçu le même traitement ? Tu ne vois pas le parallèle ?*

— Ton ex a la rancune tenace, toi et moi avons rompu depuis des années.

— *Linc est aux abois. Ses sociétés sont au bord de la faillite. Je connais sa façon de penser : pour lui, tout a commencé à dérailler après notre divorce. Il te juge responsable.*

— Il a surtout dû te verser une fortune compensatoire qu'il a prélevée sur sa société. S'il devait en vouloir à quelqu'un, ce serait à toi, pas à Anastasia.

— *Linc se fout de ta chère Anastasia !*

Je me demande ce qui met Elena dans un tel état de rage. J'attends en silence.

— *C'est toi qu'il a voulu atteindre à travers elle,* conclut Elena d'une voix plus calme.

Dans ce cas, Linc a bien choisi sa vengeance. Perdre Ana m'aurait détruit. Je vais lui régler son compte. Quand j'en aurai terminé avec lui, il ne restera rien de son empire – dont il ne touchera pas un cent. Demain, Linc Timber sera comme Carthage après le passage des Romains : détruit, rasé, anéanti.

*Delenda est Carthago*⁵.

— Je vais m'occuper de ton ex, dis-je, avec force.

— *Christian, c'est pour te protéger que je n'ai pas porté plainte, il y a six ans. Imagine ce qu'auraient enduré tes parents ! Ils auraient été la risée...*

Un brusque élan de rage me fait voir rouge.

— Ferme-la, Elena ! Tu n'as pas porté plainte parce que tu aurais été jetée en prison, pour pédophilie. Tu te fous de mes parents. Tu as agi pour toi, rien que pour toi. Comme d'habitude. Tu n'es qu'une égoïste.

⁵ Citation latine à l'authenticité syntaxique incertaine, traditionnellement attribuée à Caton l'Ancien, mort en 149 av. J.-C., et qui signifie « Il faut détruire Carthage ! »

— *Et alors ? L'égoïsme, tu connais, pas vrai ? Je t'ai dressé à mon image. Toi aussi, tu ne penses qu'à toi. Toi aussi, tu utilises ce qui t'entoure quand ça t'arrange. Toi aussi...*

— Où est l'argent ?

— *Q-quoi ? Quel argent ?*

— Linc a dû traiter en espèces, il ne pouvait laisser de traces suspectes dans sa comptabilité. Il a toujours jonglé avec l'IRS⁶. Il devait garder sous la main de quoi refaire sa vie ailleurs. Tu as vécu avec lui. Où gardait-il son argent ?

— *Je n'en sais rien... répond-elle après un moment de réflexion. Dans son bureau, j'imagine. J'y allais rarement, mais je sais qu'il y avait un coffre-fort.*

— Tu as revu Linc récemment ?

J'entends au bout du fil la respiration d'Elena se bloquer. C'est très bref, mais je sais qu'elle va mentir. Donc, elle a rencontré son ex. Pourquoi ? Et quand ? Je vais demander à Welch de fouiller un peu dans les récents transferts d'argent des différents comptes d'Elena. J'ai travaillé avec elle des années durant, je les connais tous. Je ne pense pas qu'elle ait pris la précaution d'ouvrir un compte offshore⁷. Elle s'illusionne concernant son talent dans les affaires. D'accord, elle a de l'allure et un certain flair pour utiliser les gens, aussi bien son personnel que sa clientèle, mais niveau gestion, elle n'y connaît rien. C'est toujours moi qui devais la guider.

— *Non, déclare-t-elle, l'air de rien.*

Elle ment, Grey.

— Dans ce cas, tu n'as rien à m'apprendre, Elena. Ne t'approche pas de Linc. Il va couler, inutile qu'il t'entraîne dans sa chute. S'il a besoin d'argent, il risque de t'en réclamer.

— *Je n'ai rien à lui donner !*

Chaque fois, elle dit la vérité.

Je raccroche. Puis je me passe les mains dans les cheveux, à la fois frustré et anxieux. Pourquoi Elena m'a-t-elle téléphoné ? Qu'a-t-elle cherché à obtenir au juste ? Elle ne m'a rien appris, elle ne m'a rien demandé... mais elle n'est pas du genre à agir sans motif caché. Le problème, c'est que je ne discerne pas le sien. Je décide de ne plus accepter ses appels.

Ana serait furieuse de ce qui vient de se passer.

Où est ma femme ?

⁶ *Internal Revenue Service* – agence gouvernementale qui collecte l'impôt sur le revenu aux États-Unis

⁷ Terme anglais qui peut se traduire par « extraterritorial » et correspond en général, dans le domaine de la finance, à un paradis fiscal.

Duel Inégal

Christian

Je retourne dans la cuisine, Mrs Jones y est encore.

— Où est ma femme ?

— Vous ne l'avez pas vue ? Elle vous cherchait aussi. Je lui ai dit que vous étiez probablement dans votre chambre, elle est partie vous y retrouver. Mr Grey, vos invités ne vont pas tarder.

— Mais qui, bon D...

Je m'interromps, de justesse. J'évite de jurer devant Mrs Jones. Je suis sûr que ma mère apprécierait de voir que (parfois) sa bonne éducation porte ses fruits. De plus, ça mettrait Taylor en rogne.

— J'ai posé la question à Mrs Grey, monsieur. Il s'agit de votre famille.

Hein ?

Primo, il est rare que mes parents... *Merde, six couverts ?* Ana a aussi dû inviter Elliot, Mia et les deux Kavanagh. Je reçois peu ma famille à l'Escala, surtout pour y manger. Ça a dû arriver une fois ou deux au cours des derniers mois. Toujours le week-end. Jamais en semaine.

Pourquoi Ana ne m'a-t-elle rien dit ? Je déteste les imprévus !

Je suis encore dans le couloir lorsqu'elle sort de la chambre. Elle porte un élégant fourreau de soie en drapé bleu et noir. Avec un nœud à l'épaule. J'ai envie de tirer dessus, ce serait comme déballer un cadeau de Noël. Ana est à peine maquillée, les cheveux relevés en queue de cheval, à la fois naturelle et sophistiquée. En clair : irrésistible.

— Mrs Grey, je te cherchais, dis-je en la dévorant des yeux.

— Je suis là.

Mon désir latent s'enflamme de plus belle. Je prends son visage en coupe avant de me baisser pour l'embrasser. En la serrant contre moi, je passe les mains dans son dos, largement dénudé. Glissant sous le tissu, je lui empoigne les reins pour la plaquer contre mon bas-ventre. Je sens ses doigts fins se resserrer sur mes cheveux et s'y accrocher.

Ma décision est prise. Je soulève Ana du sol avant de marcher, d'un pas de conquérant, jusqu'à notre chambre. Je réussis à manœuvrer la poignée à l'aveuglette et referme la porte d'un coup de pied.

— Christian, murmure-t-elle entre deux baisers. Ils ne vont pas tarder.

— Pour le moment, baby, je n'en ai rien à battre. Même si le pape arrivait pour nous promettre la béatitude éternelle, je ne pourrais pas te lâcher. Tu es ce que je veux, tu es ce qu'il me faut. Je tiens dans mes bras mon paradis.

Ana me fixe, les yeux écarquillés, les prunelles alanguies. Lâchant mes cheveux, ses mains glissent sur mes épaules, mes bras, et s'accrochent à mes biceps.

En deux enjambées, j'arrive devant le lit, je me penche pour l'y étendre. Le poids de mon corps entre ses jambes produit l'effet désiré, Ana se cambre et se tortille. Je veux la baiser ; elle aussi le désire. Je l'embrasse avec passion, le feu se répand dans mes veines, dévorant et brûlant.

Elle passe les mains sous ma veste et tire sur les pans de ma chemise afin d'atteindre ma peau nue. Je me soulève un peu, arrache mes vêtements et les jette à travers la pièce. Ana est de plus en plus impatiente. Ses doigts fébriles s'agitent sur ma ceinture, cherchant à détacher mon pantalon.

— Sauvage ! dis-je avec un sourire appréciateur.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps. Vite, viens. Je t'en supplie. Prends-moi. Christian, vite. Dépêche-toi !

Elle réussit l'exploit de me supplier tout en étant autoritaire. Surpris de la voir aussi avide, je me demande ce qui déclenche en elle un tel désir, mais je ne vais pas m'en plaindre, bien au contraire.

N'ayant jamais eu de compagne attirée (avant Ana), j'ignore comment les autres couples communiquent et résolvent leurs problèmes conjugaux. Pour moi, le sexe est la meilleure des formes de communication. J'ai de la chance, Ana est toujours avec moi sur ce plan-là. Depuis le premier jour.

Je me penche sur elle pour l'embrasser de plus belle. En même temps, je relève sa jupe, arrache le string de satin qu'elle porte en dessous, lui écarte les cuisses et la pénètre d'un seul coup de reins. Elle hurle, mais de plaisir, puisqu'elle s'accroche à moi et cherche à se soulever du matelas.

Sa réaction m'enchanté, je la maintiens par les hanches tout en la martelant à une cadence frénétique. J'ai la sensation de renaître avec elle, en elle, pour elle. Chaque fois que je la prends, je suis un homme nouveau, meilleur. Je veille cependant à ne pas lui faire supporter mon poids : elle porte mon enfant, même si ça ne se voit toujours pas.

— Oh baby, que c'est bon !

Machinalement, je baisse les yeux à l'endroit où nos deux corps se joignent, le spectacle est d'un érotisme torride. Ana plante ses ongles dans mes l'avant-bras et renverse la tête, la bouche ouverte et les yeux clos. Je me penche pour boire sur ses lèvres ses gémissements de plaisir.

Nous explosons ensemble dans un orgasme libérateur et intense.

Durant quelques minutes, il n'y a plus dans la pièce que le souffle rauque et rapide de nos respirations sifflantes.

Notre répit est de courte durée. Un hurlement retentit, juste devant la porte.

— *Taylor ! Poussez-vous ! Ce n'est pas normal qu'Ana soit dans sa chambre à une heure pareille. Peut-être n'est-elle pas bien ? Je veux la voir.*

Ana et moi sursautons et tournons la tête à l'unisson. Cette harpie, c'est la délicieuse Katherine Kavanagh.

Je ne retiens pas mon grognement. Ana éclate de rire.

— Pauvre Taylor, chuchote-t-elle

— *Miss Kavanagh...* commence Taylor.

Bien entendu, elle ne lui laisse pas le temps de finir sa phrase. Elle pousse un rugissement. À mon avis, même une lionne serait impressionnée.

— *Ana sort à peine d'un coma, Taylor. Et elle m'a raconté son malaise tout à l'heure à l'hôpital. Je veux la voir. Dégagez.*

Je milite depuis toujours contre le port d'armes, mais là, ma conviction vacille – pour la première fois. Un duel entre Taylor et la Walkyrie ? Hmm...

Ana est déjà debout. Affolée, elle fouille dans le tiroir de sa commode pour en tirer une culotte – un string en dentelle noire qui met en valeur son cul superbe.

— Christian ! chuchote-t-elle, en m'incitant d'un geste à me lever.

Quelle chieuse cette Kavanagh ! Manifestement, je n'aurais pas la paix ce soir.

J'ai raté la suite de la réponse de Taylor, qui ne cède pas.

— *Mrs Grey n'est pas seule, Miss. Il n'est pas question que vous fassiez irruption dans la chambre de Mr et Mrs Grey.*

— *Je peux au moins frapper à la porte ?*

— *Non Miss. Ils sortiront quand ils seront prêts.*

Ouais, Grey et si tu te bougeais ?

Difficile d'affronter la fiancée de mon frère le pantalon ouvert. Je me rajuste et me redresse. Ana est passée dans la salle de bain.

— *Taylor...*

C'est Mia qui parle cette fois.

— *... Et si Ana est malade ? Et si Christian est tellement dépassé qu'il ne peut pas appeler à l'aide ?*

Je lève les yeux au ciel. Je n'ai jamais entendu de prétexte plus débile pour forcer une consigne. On pourrait croire que Mia n'a pas deux neurones dans la cervelle, mais je sais que ce n'est pas vrai. Elle utilise simplement son arme de prédilection : jouer la dinde pour obtenir d'un homme qu'il cède à ses caprices. Elle terrorisait Taylor au début, lorsqu'il est entré à mon service. Il changeait de couleur chaque fois qu'elle s'approchait de lui. Ce souvenir me fait marrer.

— *Miss Grey...*

Est-ce mon imagination ou bien la voix de Taylor est-elle plus aiguë que d'ordinaire ? Mon agent de sécurité se racle la gorge avant de continuer :

— *Miss, il y a dans la chambre un bouton d'alerte générale. Et... hum, Mr Grey n'est pas du genre à être dépassé, quels que soient les événements. De plus, la porte est fermée. Selon nos protocoles, c'est une exigence de privauté.*

Je ne peux le laisser plus longtemps affronter tout seul deux adversaires aussi déterminées. Je fais quelques pas et tends la main vers la poignée de la porte.

— *Et si on criait pour les prévenir de notre arrivée ?* propose Kate.

Comme elle paraît plus calme, elle doit parler à Mia.

— *On pourrait hurler !*

Ma sœur est folle...

— Oh lala, chuchote Ana, revenue à mes côtés.

Elle a les joues rouges, les lèvres gonflées, les yeux pleins d'étoiles. Personne, en la regardant, ne doutera de ce qui s'est passé derrière cette porte close.

Au même moment, il y a un choc lourd dans le couloir, de l'autre côté du panneau. Bordel, que... ?

Un bref instant, j'ai la vision de Taylor saisissant par la gorge Kate ou Mia et plaquant violemment contre le mur un corps dont les pieds dodelinent à plusieurs centimètres du sol. J'en perds mon sourire amusé. Non... impossible. Pour un tel impact, Taylor aurait dû empoigner les deux femmes en même temps. Il en est physiquement capable, certes, mais...

Et là, je comprends : c'est Kate et Mia qui se sont jetées ensemble sur lui, c'est son poids à lui qui a ébranlé cette porte qu'il défend au péril de sa vie. Taylor n'a aucune chance ! Ces deux folles vont en faire de la charpie, le transformer en serpillière et piétiner son ego. Il ne s'en remettra jamais. Ma main s'est figée sur la poignée en laiton. Je ne peux sortir : Taylor serait trop humilié si j'étais le témoin de sa défaite. Que faire ? Je jette un coup d'œil en direction de la porte-fenêtre. En faisant le tour par la terrasse vers la bibliothèque ou mon bureau, je...

— *Que se passe-t-il ici ?*

Ana et moi affichons le même air coupable. Pourtant, cette voix sévère ne s'adresse pas à nous – qui sommes toujours enfermés dans la chambre...

Jamais je n'ai entendu Gail Jones parler avec une telle autorité, une telle force. Un silence pesant résonne dans le couloir. J'imagine les participants de la mêlée tétanisés – comme nous. Gail est-elle armée de ses instruments habituels ? Dans ma tête, je la vois un bandeau sur l'œil, brandissant un couteau de cuisine, ou peut-être un hachoir ...

— *Mr et Mrs Grey senior sont dans l'ascenseur, continue ma gouvernante toujours aussi durement. Miss Kavanagh, Miss Grey, puis-je vous demander de me suivre au salon ? L'apéritif est servi.*

— *Oui, Mrs Jones.*

Elles ont répondu en même temps, matées. Ça ne m'étonne pas. Diane « Birdie » Kavanagh et Grace Trevelyan Grey sont toutes les deux des mères capables de hausser le ton pour faire obéir des têtes chaudes.

Après quelques secondes de silence, je me hasarde à ouvrir la porte. Taylor est seul au milieu du couloir, occupé à resserrer nerveusement le nœud de sa cravate. Il suit du regard le trio féminin qui s'éloigne, il a aux lèvres un sourire comme je ne lui en ai jamais vu. Je savais déjà qu'il aimait Gail Jones puisqu'il m'a annoncé son désir de l'épouser prochainement, mais ce que je lis sur son visage ce soir, c'est de l'amour... un amour passionné, celui qu'un homme n'éprouve qu'une seule fois dans sa vie pour la femme qui lui est destinée.

Taylor est quelqu'un de très bien, je suis heureux pour lui.

Il met une ou deux secondes de plus que d'habitude pour réaliser notre présence derrière lui. Quand il se tourne vers nous, il a repris son air impassible. Moi aussi.

Pour donner le change, je m'en prends à Ana.

— Qu'est-ce qui t'a pris d'inviter ma famille ce soir ? Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— C'est Kate qui m'a téléphoné la première. Je crois que José...

Elle s'interrompt, les sourcils froncés, une lueur féroce dans le regard. Parfait. Elle n'a toujours pas pardonné à ce petit con cette scène inadmissible à l'hôpital.

Mais je ne veux plus qu'elle y pense, aussi j'insiste.

— Et alors ?

— Je ne sais pas ce que José lui a dit au juste, mais elle a appris que j'avais eu un malaise. Elle a insisté pour passer me voir ce soir...

Une fois encore, Ana s'interrompt en me regardant d'un air inquiet. Comment peut-elle agir en véritable tigresse, gifler Rodriguez en public, se comporter ensuite en séductrice et femme fatale, puis redevenir tout à coup une ingénue timide et indécise ? Les mille et un visages de ma femme ne cesseront jamais de me surprendre. Je lève un sourcil interrogateur pour lui demander de continuer.

Ana reprend doucement :

— J'ai expliqué à Kate être juste allée à l'hôpital pour faire mes adieux à Ray, mais... (Elle fait une grimace,) elle ne m'a pas laissé parler. Elle a été très volubile, elle aussi m'a infligé un sermon...

Ana lève les yeux au ciel. Ce geste, qui ne m'est pas destiné (pour une fois), ne provoque en moi aucune réaction de violence. Au contraire, j'ai le sourire.

— Et ensuite ?

— J'en ai assez ! Je ne veux pas que mes amis, aussi bien intentionnés soient-ils, me donnent des conseils sur la meilleure façon de vivre ma vie. Je ne veux pas qu'ils me conseillent de me reposer alors que moi, j'ai envie de travailler.

— Je vois.

J'ai du mal à ne pas éclater de rire. Ana prend l'air coupable. Elle baisse la tête et chuchote :

— La discussion est devenue houleuse, alors, pour arranger les choses, j'ai demandé à Kate de passer ce soir vérifier par elle-même que j'allais très bien. Du coup, je me suis dit que je pouvais aussi bien inviter tes parents – hum, en guise de renfort. Kate a parlé à Elliot. Il prenait un verre avec Mia et Ethan, ils m'ont téléphoné pour s'inviter à leur tour.

Ana secoue la tête avec un sourire tendre.

— Tu sais, reprend-elle, je crois que Mia se sent coupable depuis cette histoire avec Hyde. Elle ne sait plus quoi faire pour m'exprimer sa reconnaissance.

Je la prends dans mes bras et la serre contre moi.

— Oh baby...

Le nez enfoui dans mon tee-shirt, Ana marmonne :

— Maintenant que Ray est au courant, j'ai pensé annoncer ce soir l'arrivée prochaine de Petit Pois. Tes parents sont déjà au courant, bien sûr, mais ils ont gardé notre secret. J'espère que tout le monde sera content pour nous. Tu as vu la façon dont José a pris la nouvelle...

Elle tremble dans mes bras.

— Baby, bien sûr qu'ils seront contents. Pour Rodriguez, c'est différent. Il était jaloux – depuis le début. Depuis qu'il te connaît, il...

Je ne peux pas continuer. La colère me revient, brutale et incendiaire. J'évoque la première fois où j'ai posé les yeux sur ce foutriquet de photographe, à Portland, il y a déjà plusieurs mois. Quand il tenait Ana dans ses bras, sur le parking d'un bar minable, quand il cherchait à l'embrasser de force. Elle se débattait. Elle ne voulait pas de lui.

Parce qu'elle était destinée, Grey... Même si tu ne le savais pas encore.

— Je ne veux pas penser à José, Christian, déclare Ana d'une voix contrainte. Après ce qu'il a dit ce matin, je ne sais pas si je pourrais lui pardonner un jour. Il s'est attaqué à mon bébé !

— *Notre bébé.*

Ana s'écarte un peu de moi et m'adresse un sourire radieux.

— Tu as raison, *notre bébé.* Un peu de toi, un peu de moi... Tu sais, j'y pense souvent. À qui ressemblera-t-il ? Aura-t-il tes cheveux cuivrés ?

Elle passe la main sur ma tête. Puis m'effleure les paupières et souffle :

— J'aimerais tant qu'il ait tes yeux gris !

J'ai la gorge serrée d'émotion. Pour le cacher, je me penche et l'embrasse.

— Baby, il faudrait quand même que nous allions au salon. J'aimerais autant ne pas revivre un deuxième épisode de *Kate Woman*.

— Pauvre Taylor ! glousse Ana.

— En tout cas, il a été brillant ! Il a empêché Kate et ma sœur de pénétrer dans la chambre et me surprendre la queue en l'air.

— Christian !

Elle jette un regard affolé autour d'elle, pour vérifier que nous sommes seuls.

— Tu as une façon de t'exprimer ! C'est...

Elle éclate de rire, ce qui enlève beaucoup de poids à sa réprimande.

Dîner en Famille

Christian

Quand nous pénétrons dans le salon, Elliot pousse un cri de sioux et se met à danser sur place en tournant sur lui-même, un poing en l'air, l'autre main sur sa bouche pour scander ses hurlements. Il est grotesque.

Je fronce les sourcils.

— Elliot, chéri, intervient ma mère. Du calme, s'il te plaît.

Mon frère ne tient (hélas !) pas compte de cet excellent conseil

— Frangin ! hurle-t-il. Pas trop tôt ! Je m'apprêtais à envoyer une mission de sauvetage. J'avais peur que vous soyez coincés et incapables de vous en sortir tout seuls.

Ana devient ponceau.

Kate se relève, saute sur mon frère, et le bourre de coups de poing. Ah. Que c'est agréable !

— Grosse brute insensible ! Je t'interdis d'embêter Ana.

— Mais oui, susurre Mia, les yeux brillants de malice. Ana a sûrement fait un autre malaise, et Christian a dû pratiquer sur elle le bouche-à-bouche.

Je lui jette un regard assassin.

Elliot retient d'une seule main les deux poignets de sa douce compagne et l'immobilise avec aisance. Il regarde sa montre avec une expression faussement admirative.

— En tout cas, je suis ébloui, frérot. C'était de la livraison ultrarapide.

— Fous-moi la paix, Elliot !

— Si tu veux des conseils pour faire durer les... choses, n'hésite pas à venir m'en parler, insiste-t-il, l'air béat.

Pour démontrer le sens de son sous-entendu, il se penche et roule un patin à une Kate ulcérée. J'espère qu'elle va le mordre. Au contraire, elle s'alanguit contre lui. Ces deux-là n'ont jamais été fichus de bien se tenir en public !

Bon, Elliot est en grande forme ce soir. La meilleure solution est de l'ignorer. Avec un temps de retard, je me penche pour embrasser ma mère et serrer la main de papa. J'adresse un signe de tête à Ethan Kavanagh. Assis les jambes croisées sur mon canapé blanc, il nous regarde comme un ethnologue étudierait une race d'indigènes aux mœurs primitives, inquiétantes, mais intéressantes. Il doit bien connaître sa sœur, puisqu'il ne tique même pas devant son exhibition. À l'idée qu'il agisse de la même façon vis-à-vis de Mia, j'ai le sang qui bout.

— Bon, Elliot, c'est fini, oui ? grommèle mon père.

Il jette un coup d'œil à Ana. Je sais que Carrick, ayant senti sa gêne, s'est efforcé de l'aider sans en avoir l'air. Depuis qu'Ana a sauvé Mia, il ne sait pas quoi faire pour lui prouver sa reconnaissance. Il y a eu un grand froid entre ma femme et mon père après son insistance grotesque pour établir entre nous un contrat de mariage, mais je crois que le fossé est en train de se combler. Tant mieux. Si mon père et moi ne voyons pas toujours la vie de la même façon, c'est un homme droit, honnête, sincère. Je ne lui

ai pas toujours facilité les choses, j'en suis conscient. Et même, je le regrette. Nos relations évoluent ces derniers temps – grâce à Ana. Il est difficile d'effacer des années d'éloignement, mais nous faisons tous les deux des efforts. Ce qui me rend plus heureux que je n'aurais pu l'imaginer.

Kate finit par se détacher d'Elliot, elle lui envoie en prime un grand coup de coude.

— Tiens-toi bien, dit-elle, féroce. Ana ne sait plus où se mettre.

Elliot se tourne vers ma femme avec un grand sourire.

— Désolé, mon chou. Tu nous as fait très peur, tu sais, avec ce malaise à l'hôpital. Kate était dans tous ses états. Je voulais juste lui démontrer que tu allais... (Il a un grand sourire lubrique,) beaucoup mieux.

Cette déclaration lui vaut un autre coup. Il fait semblant de se plier en deux, mais c'est pour cacher son fou rire.

Mia s'approche pour serrer ma femme dans ses bras.

— Comment vas-tu ma belle ? Mmm ! Tu m'as tellement manqué. Tu sais, j'ai été horriblement inquiète quand Elliot nous a dit que tu t'étais évanouie à l'hôpital. J'ai eu peur que ton père ait de nouveaux soucis de santé.

Mia s'écarte. Elle a une bonne tête de plus qu'Ana. Elle lui pose les deux mains sur les épaules pour l'examiner.

— Je vais très bien, chuchote Ana, mal à l'aise d'être le point de mire de l'attention générale.

— Tu as bonne mine en tout cas ! crie ma sœur. Tu es toute rouge. C'est peut-être la fièvre ?

Elliot ricane. Ethan s'étouffe avec le vin qu'il s'apprêtait à déglutir. Kate jette à Mia un regard exaspéré, tout comme mes parents et moi.

Papa se décide à intervenir. Enlaçant Ana, il l'embrasse sur le front. Quant à Elliot, il saisit ma femme par la taille et lui fait faire une pirouette.

— Tu ne pèses rien du tout, mon chou. Ça va, tu es sûre ?

Ethan se lève à son tour pour examiner Ana de près.

— Il a raison, Ana. Tu as perdu du poids. Franchement, tu n'en avais pas besoin. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je serre les dents en voyant Ana passer de bras en bras. Je ne vais pouvoir me retenir plus longtemps. Je récupère ma femme, la serre contre moi, et adresse à Elliot et Blondin un regard furibond assorti d'un « *Foutez-lui la paix !* » muet.

Elliot tend à Ana un grand verre de vin blanc à la paroi embuée.

— Tiens, Ana. Tu me parais en avoir bien besoin.

Mrs Jones, qui s'approchait de nous avec un plateau garni d'amuse-bouche se fige. Ma mère aussi. Je récupère le verre avant qu'Ana n'ait le temps de bouger.

— Merci, Elliot.

Kate m'adresse un regard meurtrier. Sans doute me croit-elle coupable d'incorrection ou d'égoïsme en me servant avant ma femme ?

Ses premiers mots me démontrent mon erreur :

— Christian, tu devrais de temps en temps envisager qu'Ana est une adulte, pas une enfant ou une incapable majeure. Laisse-la répondre, merde ! Arrête de toujours décider pour elle. Elle n'a rien d'une alcoolique, un verre de vin ne la tuera pas, même après un malaise. Au contraire, ça peut la réconforter.

Autrefois, j'aurais cédé à ma colère, sans me soucier des blessures infligées. Je ne supporte pas les gens qui interviennent dans une situation qui ne les regarde pas, sans rien y comprendre. Je ne supporte pas plus ceux qui se trompent dans leurs conclusions trop hâtives.

Elliot me connaît depuis des années. Il a dû repérer les symptômes de ma rage explosive. Inquiet, il intervient très vite :

— Christian, Kate veut seulement...

Mia l'interrompt pour apporter son grain de sel.

— Tiens, Ana, prends mon verre. Je n'y ai pas touché.

Et là, c'est le chaos. Un cri strident fige tout le monde sur place. Une banshee⁸ ? Non, c'est Ana.

— Ça suffit ! hurle-t-elle, déchainée et superbe. Je vais très bien, je n'ai pas besoin qu'on prenne ma défense. Et Christian me connaît mieux que personne. Fichez-lui la paix !

Tous les yeux se tournent sur elle, stupéfaits. Je réalise avoir moi aussi la bouche ouverte. Je n'ai jamais entendu ma douce et tendre épouse hausser le ton en public, encore moins devant ma famille.

Mais Ana est lancée. Elle se met arpenter le salon de long en large, en agitant les bras :

— Oui, d'accord, j'ai été attaquée. D'accord, je suis restée dans le coma quelques jours, avec une fracture du crâne...

Je manque d'éclater de rire. *Baby ! Ce n'était qu'une commotion cérébrale bénigne !* Mais je ne la reprends pas. Manifestement, Ana tient ce soir le premier rôle dans un drame tragi-comique familial.

— ... j'ai eu des côtes cassées, reçu des coups etc. etc. maintenant, je vais très bien. Ce malaise, tout à l'heure, à l'hôpital, il n'a rien à voir avec tout ça. Je ne suis pas malade. Je suis enceinte.

Un quadruple cri étouffé lui répond. Mes parents ne bronchent pas. Quant à Gail Jones, elle a un sourire secret. Elle était au courant, bien entendu...

Ana affronte Elliot, Kate et Mia, le doigt pointé.

— Alors, vous comprendrez que le vin m'est déconseillé pour les mois à venir. Vous tenez à ce que mon bébé naisse débile parce que sa mère s'imbibe ?

Elle termine sa tirade sur un hurlement.

Taylor est apparu à la porte. Vu le boucan, je m'étonne qu'il n'ait pas brandi son arme. Il lève le poing en l'air. *Yesss !*

Victoire par quadruple KO.

Ana soupire et me regarde en silence. Je sais ce qu'elle me demande. Je hoche la tête pour lui marquer mon approbation. Puis je la prends dans mes bras. Mes parents nous regardent, les yeux brillants, un sourire bienveillant aux lèvres.

— J'avais pensé attendre trois mois révolus pour en parler, déclare Ana avec émotion, mais tout à l'heure à l'hôpital... (Elle secoue la tête.) Je ne veux pas que tout le monde s'inquiète pour ma santé. Je

⁸ Créature surnaturelle de la mythologie celtique, magicienne ou messagère de l'Autre monde

vais très bien, je suis enceinte. Voilà ! C'est une nouvelle merveilleuse. Christian et moi sommes très heureux.

Sa voix n'est plus qu'un chuchotement rauque. Malgré ça, tout le monde a perçu le moindre mot tant le silence dans la pièce est assourdissant. Il ne dure qu'une seconde de plus, peut-être deux. Puis, avec un bel ensemble, Mia et Kate poussent un cri de guerre. Le visage rayonnant, elles se précipitent sur Ana, me l'arrachent des bras et se la disputent. J'évoque une bataille de demoiselles d'honneur qui cherchent à récupérer le bouquet de la mariée – avec l'espoir d'être la suivante à se présenter à l'autel. J'ai toujours trouvé cette superstition ridicule.

— C'est dingue ! C'est dément ! crie Mia sans cacher la joie qu'elle ressent.

D'un mouvement bien exécuté, elle a réussi voler Ana à Kate comme un linebacker affrontant le *quarterback*⁹ de l'équipe adverse. Je surveille la scène d'un œil attentif, mais Kate ne paraît pas se ruer sur ma sœur et ma femme.

— Steele, tu m'impressionnes ! Un bébé ? Tu as vraiment fait un bébé ? Je suis ravie pour toi. Il est prévu pour quand ?

Par ces quelques mots évocateurs, elle surprend Mia qui relâche son étreinte. Kate reprend Ana dans ses bras. *Bien joué* ! En bonne journaliste, elle connaît l'impact du verbe. Je vois son regard vert jade se poser sur Ana... Un message muet passe entre elles. Je me souviens alors qu'elles se connaissent depuis leur premier jour à WSU. Étrangement, je n'en suis pas jaloux. Durant trois ans, Kate a veillé sur Ana. Elle a sans doute été étouffante parfois, mais je suis mal placé pour ne pas comprendre cette forme de possessivité.

Grey, tu te ramollis ou quoi ?

Kate s'écarte et pose la main sur le ventre d'Ana.

— On ne voit rien. On ne sent rien encore.

— Je vais devenir tante ! déclare gaiement Mia.

— Ouaip. Moi aussi, répond Kate.

Les trois femmes se regardent et éclatent de rire, pour une raison qui m'échappe. Voir Ana heureuse a toujours été ma priorité, mais j'aimerais bien comprendre aussi ce qui se passe dans sa tête. Il n'y a pas une minute, elle prenait ma défense avec feu – un plaisir rare que je n'ai pas encore pris le temps d'analyser – et maintenant, tout va bien, l'ambiance est au champagne. Pas pour Ana, bien entendu, mais je me comprends...

Une grande claque dans le dos me prend par surprise et me propulse en avant de quelques pas. Comme j'ai encore à la main le verre d'Ana, je renverse du vin sur le marbre étincelant de mon salon. Je me retourne, furieux, pour fusiller Elliot du regard.

Il m'adresse un sourire béat.

— Mes félicitations, frangin. Après tout, tu ne t'y prends pas si mal. Avec un peu de bol, tu réussiras même à faire un garçon.

— Elliot, fous-moi la paix.

Entre nous, cette formule est presque devenue un rituel. Je l'ai utilisée enfant quand Elliot me conseillait d'avoir davantage d'amis, puis à l'adolescence, quand il voulait me voir fréquenter des

⁹ Ou « quart-arrière » en canadien, poste offensif au football américain.

« copains de mon âge », et aussi plus tard, devenu adulte, quand il cherchait à me coller dans les pattes les « copines » de sa conquête du moment ou qu'il devenait lourd dans ses vannes et allusions concernant ma supposée orientation sexuelle... Bref, cette phrase est entre nous aussi naturelle que « bonjour » et « au revoir ». Une sorte de code fraternel. Si Elliot aime à plaisanter, il a un cœur d'or. Je sais qu'il est sincèrement enchanté. Il n'a pas peur. Il ne considère pas l'éventualité que je sois un père effroyable. Il faudra que je lui parle de mes doutes... J'évoque cette randonnée que nous avons faite ensemble. Sur le coup, ça m'a été très difficile de rompre un silence ayant duré plus d'une décennie. Mais ensuite, je me suis senti soulagé. Libéré.

Mrs Jones approche avec une bouteille de champagne et de l'eau pétillante pour Ana.

Elliot éclate de rire.

— Ana, regarde ! À défaut d'alcool, tu auras les bulles ! Du moins, si mon frère t'autorise une telle folie ?

— La faculté approuve, déclare le Dr Grace Trevelyan Grey avec un grand sourire. Je suis si heureuse, ma chérie.

Elle embrasse Ana sur les deux joues. Ana rougit de plus belle. La guerrière a disparu, la jeune femme timide est de retour. Je m'en fiche, j'aime tous les aspects de sa personnalité.

Mon père félicite Ana, Ethan Kavanagh est le dernier à s'approcher d'elle, la main tendue, le sourire chaleureux, les yeux attentifs. Et comme je ne suis pas moi-même ce soir, je n'éprouve envers lui aucune crainte jalouse. Il fait des études de psychothérapie, il s'intéresse aux êtres, à ce qui les fait réagir, à leurs problèmes et leur complexité. Je suis certain qu'il sera un jour un excellent thérapeute, un homme comme John Flynn, plus intéressé par le bien-être de ses patients que les articles à publier et la célébrité retirée d'un cas difficile.

— Mes félicitations, Ana.

Il me jette un regard et ajoute :

— À toi aussi, Christian. Si c'est un fils, tu auras quelqu'un pour t'accompagner à la pêche.

L'enfoiré ! Nous avons passé un après-midi ensemble, au bord de la rivière à Aspen il y a quelques semaines. Je cherchais à découvrir ses intentions vis-à-vis de Mia. Sans beaucoup de succès d'ailleurs, Etna était resté très discret. Et même aujourd'hui, je n'en sais pas plus long sur le sujet. Bien sûr, j'ai été perturbé ces derniers temps, mais quand même...

Mia parle avec Grace, un sourire radieux aux lèvres. Elle paraît avoir oublié son épreuve avec Hyde. Tant mieux. Elle est résiliente. Elle l'a déjà prouvé, après avoir connu sa part de déceptions et difficultés. Je sais que son séjour à Paris n'a pas été un long fleuve tranquille. Depuis son retour, j'essaie de me faire à l'idée que ma petite sœur est devenue une femme. C'est difficile. Et pourtant, ce soir, je la regarde avec des yeux nouveaux. Très grande, très belle, elle a le port de tête d'un mannequin. Mais grâce au ciel, pas la maigreur ! Elle possède des courbes voluptueuses qui...

Mais enfin, Grey, c'est la sœur ! Tu n'as pas à penser à elle de cette façon !

Et si l'enfant qu'attend Ana est une fille ? Et si cette fille – ma fille ! – devient un jour une femme ? Oh bon Dieu ! Je ne le supporterai pas. J'en suis certain. Je ne...

— Christian, ça va ?

Je réalise qu'Ethan examine d'un air inquiet. Par chance, j'ai l'habitude de dissimuler mes sentiments en public, j'affiche un visage de joueur de poker.

— Très bien.

Puis poussé par une impulsion, j'avoue :

— J'ai parfois du mal à réaliser que bientôt, je serai père. C'est une responsabilité... énorme.

— C'est certain. En être conscient me paraît une preuve de lucidité, tu sais.

Mia nous interrompt en se jetant sur moi pour serrer ses deux bras autour de la taille.

— Christian, je suis tellement heureuse pour toi !

Elle est si sincère, si entière. Ma petite sœur chérie. Je lui tapote l'épaule, d'un geste maladroit. Je lui ai dit que je l'aimais, au téléphone, le lendemain de son enlèvement. Quand j'étais au chevet d'Ana inconsciente à l'hôpital. Des mots que je n'ai jamais plus répétés.

Je sens des regards peser sur moi : celui d'Ana, de mes parents, d'Elliot et des Kavanagh.

Le bruit d'un bouchon de champagne qui saute fait tourner toutes les têtes. J'en suis soulagé. Je n'aime pas être ainsi dévisagé. Mrs Jones pose sur la table basse un plateau de coupes, Elliot se charge de les remplir.

Les minutes qui suivent résonnent de cris, de plaisanteries, des propositions – grotesques – de noms pour l'enfant. Je n'écoute que d'une oreille, les yeux fixés sur le visage d'Ana. En examinant son ventre où repose notre bébé, je remarque que le tissu de sa jupe est tout froissé. Ce qui me fait retomber sur terre. Notre intermède de tout à l'heure a été si passionné. Mmm... J'espère être le seul à avoir noté le désordre de sa tenue. D'un autre côté, quelle importance ?

— La naissance est pour quand ? demande Mia.

— Pour mai, répond Ana. Le Dr Greene nous donnera une date plus précise lors de la prochaine échographie, mais je pense que c'est pour le milieu du mois.

— Mai ? s'exclame Kate. Merde, et notre mariage ? Pas question que mon premier témoin me pose un lapin sous prétexte qu'elle est en train d'accoucher.

— Tu n'as qu'à repousser la date, KAK, propose Ethan, moqueur.

Je ricane, mais Elliot et Kate n'approuvent cette proposition. Je m'interroge sur le surnom que Blondin vient de donner à sa sœur. KAK ? Quel est le deuxième prénom de Kate Kavanagh ? Il me semble l'avoir lu quelque part, dans son dossier, mais j'ai oublié. J'espère qu'Ethan ne parle jamais d'Ana avec ses initiales. ARS ? Ça me fait penser aux impôts. IRS... Ça ne lui convient pas du tout. D'ailleurs, ses initiales sont maintenant ARG... C'est mieux, ça évoque le sexe. Un gémissement. Un râle.

— À quoi penses-tu, Christian ?

C'est ma mère. Je baisse les yeux sur elle. J'esquisse un sourire sans répondre : pas question (bien entendu) de partager mes fantasmes érotiques.

En silence, je lève ma coupe et heurte légèrement la sienne avant de siroter le champagne. Du Bollinger Grande Année Rosé 1999. Excellente cuvée.

Kate et Elliot semblent se disputer, Ethan les regarde avec un sourire amusé.

— Mais enfin, Kate, nous avons bien le temps de trouver une date qui satisfasse tout le monde ! affirme Elliot.

En me souvenant du chaos ayant précédé mon propre mariage, j'ai presque envie de donner mon avis. Je ne le fais pas. Elliot découvrira bien assez tôt le casse-tête de s'accorder aux lubies des diverses organisatrices. Pourquoi lui gâcher la soirée ?

— Bien le temps ? proteste Kate. Non mais tu te rends compte ? Mes parents vont vouloir inviter tous leurs amis, je veux aussi avoir tous les miens, plus les tiens, ceux de tes parents... À mon avis, nous serons trois cents. Sinon quatre cents – ou plus. Impossible d'organiser ça chez eux, même avec un chapiteau... Il faudra louer une salle en ville... Tu as bien vu comment ça se passait pour le mariage d'Ana. Il y a d'innombrables préparatifs...

— Je vous conseille Toya Mitchell, intervient ma mère aimablement. Elle est très efficace, elle a d'excellentes idées et connaît toutes les bonnes adresses de Seattle.

Elliot a les yeux écarquillés et la bouche ouverte. À mon avis, il ne s'est pas remis d'apprendre qu'il aurait trois cents personnes pour assister à son mariage et se goberger à ses frais. Il se voit déjà à Las Vegas devant un juge de paix déguisé en Elvis Presley.

Aucune chance, grand frère. Ça ne marchera jamais.

— Est-ce que vous allez faire un bébé tout de suite après votre mariage comme Ana et Christian ? demande Mia.

Sa question tombe comme un pavé dans la mare. Les discussions s'interrompent et tous les yeux se tournent vers elle. Je réprime un fou rire. Mia a un don pour exprimer à voix haute des vérités à garder secrètes.

— Quoi ? insiste-t-elle, faussement ingénue. Ce serait sympa que les petits cousins jouent ensemble, non ? Si vous avez des filles, elles pourraient être les meilleures amies du monde.

Oh merde. Une fille ? Encore ? Il me faut un autre verre. Sinon, une bouteille. Un container.

Elliot est en état de choc. Est-ce que lui aussi s'imagine avec une petite fille dans les bras ? J'ai presque pitié de lui. Presque...

Je ricane avant de lui asséner :

— Elliot, si tu ne t'y prends pas trop mal, tu réussiras peut-être à faire un garçon.

Tout le monde me regarde. Quoi ? D'accord, comme vanne, ce n'est pas terrible, mais mon frère a déjà fait pire en provoquant l'hilarité générale.

Justement, Grey. Ce genre de plaisanterie n'est pas ton style. Et si tu la bouclais ?

— *Touché*¹⁰, petit frère, chuchote Elliot.

Cette fois, tout le monde éclate de rire. À ses dépens ou aux miens ? Aucune idée. Et je m'en fous. Parce qu'Ana me fixe avec de grands yeux lumineux et heureux. J'en oublie tout le reste.

— Mrs Grey, le dîner est servi, annonce Mrs Jones.

Quel dîner ?

Lorsque les portes de l'ascenseur se referment sur nos invités, je me tourne vers Ana.

¹⁰ En français dans le texte original

— Alors ? demande-t-elle. Ils ont plutôt bien pris la nouvelle, non ?

— Ils ont paru ravis. Évidemment, pour eux, c'est facile, ils n'auront que le bon côté des choses : ils deviendront oncles, tantes, grands-parents... C'est sur nous que retomberont toutes les responsabilités.

Je prends ma femme dans mes bras. Je voudrais lui exprimer combien je suis fier d'elle, de la façon dont elle a géré la situation. Je voudrais lui dire... Je ressens une émotion si forte que j'en ai la gorge serrée.

— Je vais faire la vaisselle, déclare Ana.

Quoi ?

Elle a dû sentir que je me raidissais, parce qu'elle s'écarte de moi pour m'expliquer :

— La table n'est pas débarrassée, Christian. Il faut que je mette tout ça dans le lave-vaisselle.

— Anastasia, Gail s'en chargera demain matin.

C'est pour ça que je la paye, baby.

— Mais...

— Pour le moment, je veux emmener ma femme dans ma chambre et la mettre au lit. Tu as eu une journée fatigante, tu dois être épuisée.

Je la prends par la main et fais quelques pas en direction du couloir.

— Viens.

Allo, Maman ?

À l'Escala
Christian

Il est 23 heures quand le BlackBerry d'Ana sonne, ce qui nous surprend tous les deux. Elle le prend, regarde l'écran, et paraît surprise. Mon attention s'éveille : qui l'appelle à une heure pareille ? Serait-ce Rodriguez ? Je jette à ma femme un regard impérieux assorti d'un ordre muet. En vain. Elle ne tourne pas la tête dans ma direction.

Question autorité, Grey, tu repasseras...

— Hey, maman, dit-elle en décrochant.

Carla ? Pourquoi téléphoner aussi tard ? Voilà qui ne lui ressemble pas. J'espère qu'il ne s'agit pas d'une mauvaise nouvelle, Ana n'en a pas besoin – surtout après ce qui vient d'arriver à son père. Merde, Ray est sorti de l'hôpital il y a quelques jours à peine.

— Ray ? Oui, il est rentré à Montesano... Normal que tu n'aies pas pu le trouver à son ancien numéro... Non, il doit juste suivre une rééducation durant quelques mois... Son téléphone portable ? Je ne sais pas...

Je ne sais pourquoi je m'attarde. Je n'ai rien contre Carla Adams, mais ce n'est pas mon genre de femme. Elle est trop exubérante, trop prompte à exprimer ses larmoyantes émotions. Bob Adams est un saint !

Bien, j'ai du travail. Durant le dîner, Welch m'a laissé un message en me demandant de le rappeler. J'ai aussi le dossier de Lincoln à revoir avant demain.

Je n'en ai pas pour longtemps – une petite demi-heure, pas plus.

Ana

Il est tard, qui m'appelle ? C'est maman... Oh lala. Elle passe volontiers des heures au téléphone, mais si je ne réponds pas, elle va s'inquiéter.

— Hey, maman, dis-je en forçant un peu mon enthousiasme.

— *Bonsoir, chérie, j'espère que je ne dérange pas, comment va ton père ?*

— Ray ?

— *Je l'ai appelé à l'hôpital, son numéro ne répond pas. J'ai insisté mais toujours rien. Le standard m'a dit qu'il était parti. Tu étais au courant ?*

— Oui, il est rentré à Montesano.

— *Mais ça ne répond pas non plus... Attends, ça me revient à présent. Est-ce qu'il n'a pas récemment changé d'opérateur ?*

— Si. Normal que tu n'aies pu le trouver à son ancien numéro.

— *Tu es sûre qu'il peut vivre seul ? Il n'a plus besoin d'être surveillé ?*

— Non, il doit juste suivre une rééducation durant quelques mois.

— *Tu as son nouveau numéro ?*

— Son téléphone portable ? Je ne sais pas...

— *C'est sans importance, je dois l'avoir quelque part. Je finirais bien par le retrouver. Ray doit être très heureux d'être rentré chez lui. (Elle glousse.) Je ne sais pas comment tu as obtenu de le faire rester à l'hôpital aussi longtemps.*

À l'autre bout du fil, elle continue sur un débit rapide. La ligne grésille, je ne saisis pas tous les mots.

— *... espère... va bien.*

Je soupire.

— Mais oui, maman, il va bien. Pourquoi ne l'appelles-tu pas directement ?

— *J'ai peur de le déranger s'il se repose, chérie. J'ai préféré t'appeler.*

— Ça m'étonnerait beaucoup qu'il continue à dormir autant qu'à l'hôpital, maman. Je t'assure qu'il va très bien. Il est de retour à Montesano. Christian s'est chargé de faire accompagner.

— *Tant mieux, tu me rassures. Je ne sais pourquoi, mais au cours des derniers jours, j'ai eu un mauvais pressentiment concernant Ray. Et toi, chérie, tout va bien ?*

— Oui...

Je ne dois pas être très convaincante, parce que maman s'écrie d'une voix stridente :

— *Ana, que se passe-t-il ? Tu as mal à la tête ? C'est ta commotion ? Tu veux que je vienne ? Tu aurais dû te reposer bien plus longtemps. Je t'avais dit que recommencer à travailler aussi tôt, c'était imprud...*

— Maman ! Et si tu me laissais le temps de te répondre ?

Je lève les yeux au ciel.

— *Désolé, mon chou. Je m'inquiète pour toi. C'est bien normal, tu es mon bébé et je suis loin de toi alors que...*

Et bla-bla-bla. J'ai l'habitude de cette logorrhée verbale, je souris tendrement tout en jouant avec mes cheveux.

— *Tu disais ?* demande enfin ma mère.

— Maman, si je suis fatiguée en ce moment, c'est que je suis enceinte. J'ai des nausées matinales.

Un silence éloquent suit ma déclaration. *Un... deux... trois...* Je n'ai pas le temps de compter plus loin, Carla pousse un hurlement qui me transperce le tympan. Je grimace et écarte mon BlackBerry de mon oreille. Je crois entendre des sanglots étouffés.

— Maman ? Maman, est-ce que ça va ?

— *Chérie, je suis tellement heureuse. Je vais devenir grand-mère...*

— Oui...

Une fois encore, elle remarque mon hésitation.

— *Qu'est-ce que tu as ? Tu voulais ce bébé, non ? Tu es mariée, tu en as les moyens, tu...*

— Bien sûr, maman, ce bébé est une merveilleuse nouvelle. Christian et moi sommes très heureux. Je jette un petit regard autour de moi, Christian est parti.

— Mais ces malaises le matin, c'est très handicapant. Le docteur ne s'inquiète pas, alors j'imagine qu'il n'y a rien à craindre, mais quand même...

— *Je suis désolée, c'est de moi que tu tiens ça. J'ai vécu la même chose avec toi. Mes premiers mois ont été épouvantables. Ton père était si adorable...*

Sa voix se casse, comme toujours quand elle évoque mon père biologique. Franklin Aaron Lambert. Je ne l'ai pas connu, il est mort à vingt ans – et le lendemain de ma naissance. Je ne porte même pas son nom puisque Ray m'a adoptée peu après avoir épousé Carla.

— Maman, dis-je à mi-voix, très émue.

— *Frank était très présent durant ma grossesse, mais j'ai dû être hospitalisée. Je perdais trop de poids, ils ont dû me nourrir par intraveineuse.*

J'écarquille les yeux, affolée.

— Pourquoi ?

— *Parce qu'ils craignaient que je perde mon enfant. N'oublie pas de bien te nourrir, Ana chérie, tu manges pour deux désormais.*

Si Christian était là, il approuverait.

— Merci, maman.

— *De quoi ? s'étonne-t-elle.*

— De ne pas avoir avorté malgré ton jeune âge, d'avoir veillé sur moi, même avant ma naissance. Je ne serais pas là si tu n'avais pas fait tout ça.

— *Chérie, c'est valable pour tous les enfants de la terre. Heureusement que je t'avais... Sinon, je n'aurais jamais tenu le coup à la mort de ton père.*

Elle se remet à sangloter bruyamment au téléphone. Je lève les yeux au ciel. Maman est si émotive, elle pleure quand elle est triste, mais aussi quand elle est heureuse, ou surprise... Bob, son mari actuel, est très patient envers elle. Il considère ces pleurs – *Fifty parle d'inondations* – comme naturels.

— Maman, ne pleure pas. Je t'aime. Je suis très heureuse.

— *Moi aussi, mon bébé. Dis bonjour à Christian de ma part et transmets-lui toutes mes félicitations. Et tu sais, tu peux m'appeler quand tu veux si tu as besoin de réconfort.*

— Merci, maman.

Christian revient dans la chambre. Quand je raccroche, je m'essuie les yeux avant de se tourner vers lui.

— Voilà, maintenant tout le monde est au courant.

— De quoi ? s'étonne-t-il.

— De l'arrivée prochaine de Petit Pois.

— Ana, « tout le monde » me paraît un tantinet excessif vu qu'il s'agit juste de ta famille et de la mienne, plus notre équipe de sécurité – et ton médecin, bien entendu.

Christian

*Carpe Diem*¹¹.

Depuis que j'ai vu ma femme à l'hôpital, dans le coma, depuis que j'ai admis ne plus avoir sur ma vie le même contrôle qu'auparavant, j'ai décidé que *Carpe Diem* serait mon nouveau credo.

Je saisis donc toutes les opportunités d'embrasser Ana, de l'aimer, de déclarer au monde entier qu'elle est la femme de ma vie. Ça, c'est le bonheur.

Malheureusement, je ne passe pas tout mon temps en sa compagnie : parfois, la réalité reprend ses droits. Le quotidien. Les affaires. Les règlements de compte. Bref, le merdier...

Ce matin, je dois rencontrer Linc et ses avocats. L'ex-mari d'Elena est au courant de mon OPA contre sa société, il est en colère. Très en colère. Il a même été violent envers un journaliste lui ayant posé une question à ce sujet. Du coup, il s'est mis la presse à dos. Les vautours, pour une fois utiles, creusent dans son passé, déballent la moindre rumeur et le couvrent de boue. Plusieurs agents de Welch le suivent aussi depuis le jour où j'ai appris son rôle dans la libération sous caution de Hyde. Pour le moment, RAS¹². Le mec est prudent. Il ne rencontre personne, sauf ses avocats.

Je pénètre avec Taylor dans le hall d'entrée de GEH où de nombreux employés se hâtent vers leurs tâches respectives, en direction des ascenseurs et de leurs bureaux. Tous ceux que je croise me saluent – avec plus de crainte que de respect, il me semble. Je leur adresse un vague signe de tête sans me donner la peine de les reconnaître. Toute mon attention est d'ores et déjà concentrée sur la réunion qui m'attend.

Quelques minutes plus tard, les portes de la cabine s'ouvrent au vingtième et dernier étage, celui de mon bureau. Une jeune femme blonde au carré parfait s'élance vers moi, dans un tailleur-pantalon gris acier. Andrea Parker, mon assistante personnelle depuis déjà plusieurs années, a toujours le même look.

— Bonjour, Mr Grey, dit-elle aimable, mais sèche.

C'est ce qui me plaît chez elle : elle ne perd pas de temps en amabilités inutiles, elle va droit au but. De plus, elle me connaît bien, elle sait déchiffrer mes humeurs. Elle exécute parfois mes ordres avant même que je les lui donne.

— Merci, Andrea. Où sont-ils ?

— Dans la salle de conférence, monsieur.

Parfait. Jamais Andrea ne laisse entrer quiconque dans mon bureau en mon absence. Je ne reçois jamais des ennemis dans mon domaine privé.

Une salle de conférence, c'est anonyme.

— Je les rejoins dans dix minutes.

Andrea marque une brève hésitation. En temps normal, à peine arrivé, je vérifie avec elle mon emploi du temps de la journée. Pas aujourd'hui. Ce qu'elle devine en voyant mon visage se fermer. Rien ne

¹¹ Locution latine extraite d'un poème de Horace, traduite en français par : « Cueille le jour présent sans te soucier du lendemain ».

¹² Rien À Signaler.

comptera pour moi avant d'avoir détruit l'homme qui a fait courir à Ana un risque mortel. Et Linc a agi de façon délibérée. Pour se venger de moi.

Devant la porte de mon bureau, je trouve Welch. Il me salue et échange quelques mots avec Taylor, qui, comme toujours, est sur mes talons. Je passe dans mon bureau quelques instants.

Quand j'en ressors, je demande à Welch :

— Des nouvelles ?

— Non, monsieur. Comme vous le savez, Mr Lincoln a eu un problème avec un journaliste du *Seattle Times*. Le mec a porté plainte pour coups et blessures. Il a une minerve. À mon avis, c'est du flan, juste pour se faire plaindre, mais la campagne de dénigrement porte déjà ses fruits.

— Oui, j'ai vu. Les petits actionnaires se délestent de plus en plus vite de leurs stocks, au fur et à mesure que les rumeurs se répandent d'une ruine imminente. Linc ne s'en tirera pas. Même son conseil d'administration a voté *ad nutum* son renvoi.

— Mr Lincoln ne possède-t-il aucune part de sa propre société ?

— Si, mais pas suffisamment. Le conseil a d'autant plus facilement obtenu la majorité requise – 75 % – que mon représentant possédait déjà 52 % du capital. Du moins, à ce moment-là.

Aujourd'hui, c'est beaucoup plus.

Je pénètre peu après dans la salle de réunion. À ma grande surprise, Linc n'y est pas. Par contre, quatre hommes se lèvent. Le plus âgé prend la parole.

— Larry Bodmer, se présente-t-il, du cabinet Bodmer, Bodmer, Jones et Washington. Voici Edward Washington, mon confrère et associé, et deux de nos stagiaires assistants, Barman et Stilton.

— Où est Linc ?

L'avocat prend un air cauteleux.

— Mr Lincoln m'a informé des... différends existant entre vous, Mr Grey. Je suis son porte-parole. J'ai toute autorité pour trouver un compromis qui permettrait...

Je lève la main pour l'interrompre.

— Je ne veux aucun compromis. Je tenais juste à exprimer à Linc mes intentions. Ma position est très simple : je vais le détruire. Je vais liquider sa société et ses filiales, il ne restera rien. Il n'aurait pas dû s'attaquer à ma femme. Comme il n'aurait jamais dû aggraver la sienne. Transmettez-lui ce message. Il est foutu.

L'avocat reste bouche bée de stupéfaction en me voyant quitter la pièce d'un pas décidé.

Bien, affaire réglée. Ça a duré une minute. J'avais prévu une demi-heure.

— Vous vous êtes déplacé pour rien, Welch. Linc est un lâche. J'aurais dû me douter qu'il n'oserait pas m'affronter en personne. Il se fiche de ses salariés et des gens qui couleront avec lui. Il a dû préparer sa fuite, il doit garder un magot quelque part.

— Le juge Sebag vient d'être arrêté, Mr Grey. Il a été dénoncé par sa maîtresse. Lincoln l'avait payé pour verser discrètement la caution de Hyde. L'IRS s'intéresse de très près à l'origine des fonds.

— Comment Sebag peut prouver d'où vient cet argent ? J'imagine que tout s'est fait de la main à la main, non ?

— Le juge a beau s'être vénal, il n'est pas pour autant idiot. D'après ce que j'ai compris, Mr Lincoln avait sur lui un moyen de pression. De plus, il s'est montré condescendant et odieux. La transaction a eu lieu dans un restaurant. Le juge a donné les noms de plusieurs témoins : ils font partie du personnel du restaurant et sont susceptibles d'attester sous serment que Lincoln s'est bel et bien présenté, les deux fois, dans un salon privé qu'il avait lui-même réservé. Au cours du second rendez-vous, le magistrat félon a aussi pris soin d'enregistrer toute la conversation.

— Méfiant, le mec. Ce genre de preuve sera-t-elle recevable en justice ?

— Peut-être pas s'il n'y avait que ça, mais avec le témoignage de la serveuse, du gérant, et les accusations du juge qui, pour une remise de peine, est prêt à tout déballer, je dirais que le dossier de Mr Lincoln s'aggrave à vue d'œil. (Welch se rembrunit.) Faites bien attention à vous, Mr Grey.

Je note que Taylor se rapproche d'un pas.

— Linc ne me fait pas peur, dis-je, hargneux.

— Mr Grey, rétorque Welch, le visage grave, Mr Lincoln est un homme rancunier, orgueilleux et aux abois. Il est donc dangereux. Je l'ai examiné de près lorsque la presse l'interrogeait concernant votre OPA. Il a gardé son calme tant que les questions concernaient sa banqueroute, mais quand le journaliste a prononcé votre nom, il a... Il est devenu livide. Je n'ai jamais vu un visage changer à ce point. Je parle d'une rage meurtrière, monsieur. Ce coup de poing qu'a reçu le reporter ? C'est un moindre mal. Si Mr Lincoln avait eu à sa disposition un couteau ou un revolver, le journaliste serait mort.

— Vous exagérez.

— Je ne crois pas. D'ailleurs, pourquoi croyez-vous que Mr Lincoln se soit fait remplacer ce matin par quatre juristes ? Il ne supporterait pas de vous voir. Il a une double personnalité. Comme le Dr Jekyll et Mr Hyde¹³.

Je grince des dents en entendant ce nom : Hyde. Mais Welch n'a pas tort : pourquoi *quatre* avocats ?

— Qui est ce Bodmer au juste ? dis-je, le regard étreint de suspicion.

En vérité, c'est une des raisons pour laquelle j'ai rapidement quitté la salle de conférence. Cet avocat au sourire visqueux m'était antipathique. Que sait-il de mes « différends » avec Linc ? J'ai du mal à imaginer que l'autre enfoiré ait avoué avoir été cocu, même pour se disculper d'avoir agressé un journaliste. Et puis, il y a cette histoire avec Elena : durant leur divorce, elle a fait chanter son mari pour obtenir de lui une compensation exorbitante. Même après toutes ces années, elle a dû garder des preuves contre lui.

Elena...

Pourquoi m'a-t-elle téléphoné hier ? Pourquoi me parler de Linc ? Est-elle sa complice ? Elle a besoin d'argent en ce moment. Et elle sait que Linc en possède. Assez pour se refaire une vie, sous un autre nom, ailleurs. Elena aime l'argent. Presque autant qu'elle aime la domination... Jusqu'où irait-elle si elle se sent acculée ?

Welch pénètre avec moi dans mon bureau, il me tend une enveloppe.

¹³ *L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde*, roman anglais de Robert Louis Stevenson publié en 1886.

Plongé dans mes pensées, je la prends machinalement, sans la regarder. Je veux parler à Welch de José Rodriguez. À mon avis, ce petit salaud risque de recontacter Ana. Pour le moment, elle est furieuse contre lui, mais un jour ou l'autre elle risque de lui pardonner. J'imagine déjà la scène : Rodriguez plaidera la folie passagère en prétendant que l'amour lui a tourné la tête ; il évoquera le choc de son accident... Que sais-je encore ? Foutaises. Le mec est vert parce que j'ai obtenu Ana. C'est moi qui la baise – et pas lui.

Laissant l'enveloppe sur le bureau, je pose la main dessus.

— Et pour Rodriguez, vous avez toujours un agent à ses trousses ?

— Oui monsieur, répond Welch.

Taylor est planté devant la porte. Il nous écoute, ça ne me gêne pas.

— Quoi de neuf ?

— Il est chez son père. Mon agent a surpris une conversation concernant... Mrs Grey. Il l'a notée dans son rapport.

Oh merde. Je ne réponds pas. Welch prend le taureau par les cornes :

— Vous voulez un résumé ?

Je hoche la tête, les dents serrées.

— Oui.

— Très bien, Rodriguez senior n'a pas apprécié la scène de l'hôpital, surtout devant son vieil ami, Mr Steele. Il a dit que son fils avait eu trois ans pour conquérir à Miss Steele à l'Université. Il a ajouté avoir guetté une éventuelle... romance. Il aurait aimé l'avoir comme belle-fille. Il était très fâché concernant une réflexion indiquant que Mrs Grey s'intéressait avant tout à l'argent et à la position sociale.

Je suis surpris, je dois l'avouer. J'ai du respect pour le vieux Mr Rodriguez, mais j'aurais cru qu'un père prendrait le parti de son fils sans se soucier d'être impartial.

Toi, tu l'aurais fait, Grey.

Welch continue son rapport :

— Comme vous le savez, leur ligne téléphonique est sur écoute. Mr Steele a téléphoné. Il a passé un sacré savon au gamin. Il n'était pas content d'avoir appris « la nouvelle » de cette façon, il n'était pas content non plus d'avoir entendu traiter sa fille aussi mal. En raccrochant, Mr Rodriguez senior a dit un truc comme...

Welch plisse le front pour réciter sa citation :

— *L'amour est un don, mais qu'il soit partagé est dans les mains de Dieu.*

Ah ouais ? Je préfère quand même donner un petit coup de pouce au destin.

Une idée saugrenue me vient :

— Dites-moi, Welch, est-ce qu'ils ne parlaient pas espagnol ?

— Si, monsieur, admet-il avec un léger sourire.

Apparemment, Welch parle espagnol. Et Taylor aussi. Pas moi. Merde quoi ! Pourquoi ai-je appris le français ?

Parce que tu préfères le champagne à la sangria, Grey.

— C'est tout ?

— Non, le vieux Rodriguez a conseillé à son fils d'oublier cette femme qui est celle d'un autre. Il a dit que... hum... – je cite – *que José n'avait aucune chance, parce que la petite était amoureuse et que jamais elle ne regarderait un autre que son mari.*

Je revois le regard éperdu que José posait sur Ana quand je suis revenu chez moi, le soir de mon accident avec Charlie Tango... Il espérait consoler la veuve – et ne tenait contre lui qu'un corps sans âme. Ana croyait m'avoir perdu, elle était dans un état de quasi catatonie. Comme le jour de l'accident de ray.

Tu n'étais pas plus brillant à son chevet à l'hôpital, Grey.

— Laissez tomber la surveillance, Welch.

C'est ma voix. D'où vient cet ordre grotesque ? Qu'est-ce qui me prend ?

Taylor me jette un regard qu'il veut impassible, pourtant, je devine sa surprise. Je hoche la tête, confirmant ma décision impulsive, mais instinctive. Je n'ai pas confiance en José Rodriguez, mais je crois en Ana. Ma femme. Mon amour et ma vie. Si ce malotru cherche à intervenir dans nos vies, Ana et moi gèrerons la situation. Ensemble.

Waouh, Grey, tu grandis ! Pas trop tôt mec. Je craignais que tu passes d'une adolescence attardée à une sénilité précoce sans étape intermédiaire.

Je n'ai plus envie de me venger de José. Mon altruisme m'éblouit presque.

Tu parles ! C'est juste parce qu'il est déjà KO. Pour lui, le pire des châtiments est d'avoir perdu Ana. Sans compter cette gifle qu'elle lui a donnée.

N'en rajoute pas, Grey.

Chez le Dr Flynn

Christian

Je me demande bien pourquoi j'ai parlé à John de cette histoire Rodriguez. En fait, je n'ai rien à cacher à mon psy – qui en a entendu d'autres. Simplement, je ne veux pas que ce photographe continue à m'emmerder. Mais John voulait des nouvelles de ma femme, je lui ai exprimé mes inquiétudes et, d'une chose à l'autre, nous sommes arrivés à cette visite à l'hôpital. Du coup, le nom de Rodriguez est tombé dans la conversation comme un crachat dans la soupe.

Grey, tu as des comparaisons d'un distingué !

— Christian, je suis désolé qu'Anastasia ait ce genre de malaise. Vous savez, Rhianne a eu notre premier fils très facilement, mais pour le second, les choses n'ont pas été aussi simples. L'obstétrique n'est pas mon domaine, le Dr Greene a une excellente réputation et...

— Dans le cas contraire, je ne lui aurais jamais confié Ana.

John esquisse un sourire. Il me connaît, il sait que je cherche l'excellence, même si c'est une notion quelque peu illusoire.

— Bien sûr. Donc, le Dr Greene suit Anastasia de près. Si elle ne s'inquiète pas, vous ne devriez pas le faire non plus.

— Ana était furieuse contre Rodriguez. Pour une fois, elle n'a pas cherché à le défendre. Elle a enfin vu pour ce qu'il est : un raté aigri et envieux.

— Vous exagérez. J'ai rencontré ce jeune homme le jour de votre mariage, il est évident qu'il éprouve envers Anastasia une forte attirance. Vous devriez ressentir vis-à-vis de lui une certaine empathie. Imaginez ce que vous ressentirez si l'objet de votre flamme n'avait pas répondu à vos sentiments.

Peuh ! Je l'aurais convaincue de changer d'avis...

— Je n'arrive pas à admettre qu'un prétendu amour soit aussi égoïste, dis-je, furieux. José a attaqué Ana et l'enfant qu'elle porte !

— Christian, vous avez beaucoup changé au cours des derniers mois. Il y a un an à peine, vous pensiez que l'amour n'était pas dans vos aptitudes. Et même lorsqu'Anastasia vous a déclaré qu'elle vous aimait, vous avez d'abord refusé d'y croire.

Tu étais vraiment con, Grey !

— Et alors ? J'ai appris de mes erreurs. J'ai progressé. Aujourd'hui, ce qui compte pour moi, c'est le bonheur de ma femme. Plus encore que le mien.

— Et c'est tout à votre honneur. Anastasia avait de l'amitié pour ce jeune homme. Elle est en colère, ce que je comprends, elle se sent trahie. Et vous, que ressentez-vous ?

— Du soulagement. J'espère qu'on entendra plus parler de lui.

Je sais que c'est improbable.

Pour une raison que j'ignore, John se croit obligé de noter plusieurs lignes sur le bloc qu'il tient toujours à sa disposition durant nos séances.

Il relève ensuite la tête.

— Christian, l'amour implique des sacrifices. J'ai plusieurs fois tenté de vous le faire comprendre. Il arrive que l'on fasse de la peine à ceux à qui l'on tient le plus.

— Ma mère m'a dit quelque chose de ce genre, à l'hôpital, lorsqu'Ana... (Ma voix devient plus rauque.) Ça me rendait dingue qu'elle ne se réveille pas. Ma mère est venue... Nous avons parlé... Je me rappelle ses paroles : *On souffre toujours par ceux qu'on aime*. Sur le coup, je n'étais pas certain d'avoir compris ce qu'elle voulait dire... j'avais du mal à réfléchir. Elle avait raison. En tenant à quelqu'un, on lui donne le pouvoir de vous décevoir et de vous blesser. Ma mère a aussi prétendu qu'il fallait aimer très fort quelqu'un pour prendre la peine d'être en colère contre lui.

Je fronce les sourcils. Merde. Ana tenait à Rodriguez – elle y tient toujours, probablement. Quand je l'ai connue, elle n'avait pas beaucoup d'amis. Juste lui et Kate Kavanagh. Maintenant, il y a aussi Elliot et Mia, mais ils sont de la famille. Ce n'est pas pareil.

— Christian ?

Le ton interrogateur de John m'indique qu'il aimerait savoir où m'ont emmené mes réflexions.

— Je me fous de ce que deviendra Rodriguez, John, mais Ana y tient beaucoup. C'est son ami.

— Voilà une concession importante de votre part.

— Pourquoi ?

— Parce que vous aimeriez garder Anastasia pour vous, mais par amour, vous êtes prêt à la partager. L'amour implique des sacrifices. Voyez, par exemple, votre mère...

— Grace ?

— Non, votre mère biologique.

— Je n'arrive pas à avoir un lien entre José Rodriguez et la p...

Je m'interromps. Ana n'aime pas m'entendre dire « la pute à crack », mais je ne veux pas appeler Ella Watson « ma mère ». Ma seule mère, c'est Grace. Ella n'en a jamais mérité ce titre.

— Christian, rappelez-vous votre ressenti en apprenant la grossesse d'Anastasia. Quel adjectif utiliseriez-vous pour évoquer votre état d'esprit ?

— Terrorisé, furieux, perdu, inquiet... incompetent, floué...

— Et aujourd'hui ?

— Je suis inquiet. J'ai peur pour Ana. J'ai failli la perdre une fois, ce qui m'a tout remis en perspective...

Après un bref moment de réflexion, un aveu m'échappe :

— J'ai toujours peur mais d'autre chose. Peut-être d'être nul dans le rôle de père. Anastasia affirme qu'elle m'aidera. Avec elle à mes côtés, je pense être assez solide pour tout affronter.

Avec elle à mes côtés... Oui, c'est là mon problème. Une fois, elle m'a quitté. Pour de bon. Une autre fois, elle a simplement prétendu le faire – et durant quelques secondes, je l'ai crue. Et ensuite, Hyde l'a agressée et elle s'est retrouvée dans le coma... Que me réserve le futur ? Et si Ana a un accident ? Et si elle tombe malade ? Comment pourrais-je oublier l'image de ma femme inconsciente étalée sur le béton d'un parking sordide... ?

Il me faut une bonne minute pour réussir à parler.

— J'ai failli tuer Hyde en découvrant ce qu'il avait fait à Ana. Cet enfoiré a aussi fait courir un risque à mon enfant à naître.

John a cessé d'écrire, il me regarde avec attention.

— Vous avez songé à l'enfant ? Même à ce moment-là ?

— Bien entendu. Ce bébé est à moi. Il est innocent, incapable de se défendre, c'est à moi de le protéger. C'est la moindre des choses, vous ne croyez pas ?

— Et vous réalisez ce que ça veut dire ?

Étrange, mais je suis furieux.

— Non. Quoi ?

— Vous avez eu, d'instinct, la réaction d'un véritable père. Je n'arrive pas à comprendre que vous vous inquiétiez sur votre capacité à aimer cet enfant après sa naissance, vous y tenez déjà alors qu'il existe à peine.

— Ana y tient beaucoup...

— Et vous aussi.

Je ne réponds pas. John a raison, je tiens à cet enfant. Il sera un lien de plus entre Ana et moi. À nous trois, nous formerons une famille. Plus seulement un couple, mais une cellule, soudée et forte. Quelle drôle d'idée... ! En quittant Harvard, à vingt-et-un ans, pour me lancer dans la vie active, j'ai fait de mon mieux pour me séparer de ma famille adoptive, mes parents, mon frère et ma sœur. Je voulais les protéger de moi et de mes cinquante nuances de folie. Et aujourd'hui, grâce à Ana, ma famille est devenue plus solide que jamais. Mieux encore, elle s'agrandit.

— Vous ne regrettez pas votre ancienne vie ? demande John comme s'il savait que je pense à mon passé.

— Non ! Absolument pas. Ana me donne tout ce dont j'ai besoin, le sexe mais aussi la passion, l'appartenance, l'acceptation. Elle connaît tout de moi et elle est toujours là. Bien sûr, je l'aime, mais cette expression est bien trop galvaudée. Ce que je ressens pour elle est si fort, si intense, si fondamental. Ana est toute ma vie, mon objectif, mon début et ma fin. J'ai l'intention de m'occuper d'elle et de la rendre heureuse aussi longtemps que j'existerais. Cet enfant matérialise le lien qui nous unit. Maintenant que je l'ai compris, j'ai accepté qu'il intervienne en tiers entre nous.

— José l'a compris aussi. C'est bien pour ça que la jalousie l'a rendu fou.

— Ce n'est pas une raison pour insulter cet innocent ! C'est d'ailleurs ce qui a fait réagir Ana si violemment.

— Elle a vraiment giflé ?

— Absolument. Bien sûr, j'avais aussi envie de lui balancer mon poing dans la gueule, mais je vous assure que l'effet aurait été bien moindre. Et puis, Ana voulait annoncer la nouvelle à son père en douceur. À cause de Rodriguez, Ray a appris cette naissance de la pire des manières.

— Il était en colère ?

— Pas du tout. Au contraire, il a paru ravi. Je pense qu'au début de ma relation avec Ana, son père se méfiait un peu de moi. Depuis son accident, nous nous sommes rapprochés. Comme je vous l'ai expliqué une fois, Ray a été très protecteur envers Carla, la mère d'Ana. Trop sans doute... il n'a pas

réussi à la garder. Ana m'a expliqué qu'en grandissant, son père était très strict envers elle. Mais elle savait qu'il agissait ainsi par amour, pour son bien, elle ne lui en a pas voulu.

— Qu'il s'agisse d'amour ou d'amitié, le pardon est parfois nécessaire. Ne l'oubliez pas si Anastasia revoit un jour José Rodriguez.

— Oh, elle va lui pardonner, j'en suis certain. J'en ai même déjà pris mon parti. Je pense avoir quelques semaines de tranquillité, sinon quelques mois ... C'est toujours bon à prendre.

En quittant le cabinet, quelques minutes plus tard, je trouve Taylor dans la salle d'attente. Je salue la réceptionniste, Edna avant de redescendre dans la rue où est garée l'Audi Quattro.

— Taylor, je veux passer voir mon frère.

— Où est-il, monsieur ?

— Sur le chantier de notre nouvelle maison, à Broadview.

Ô Brother !

Christian

Il ne faudrait pas que ça devienne une habitude. Ça me terrorise, mais j'ai envie de parler à mon frère. Et comme je suis du genre à agir sous l'impulsion du moment, je me suis mis en route sans même le prévenir.

Je lui envoie juste un SMS.

Veux te voir. Serai là dans cinq minutes.

C.

Elliot est censé travailler la grande maison, je pourrai donc lui parler en tête-à-tête. Cette séance avec Flynn m'a plus énervé que calmé. Je ne veux pas demander à Elliot de me retrouver plus tard, dans un bar, en ville, sinon je sens que je vais m'enivrer. Je préfère la pleine nature. J'ai toujours adoré la vue sur le Puget – et peut-être que le vent du large m'éclaircira les idées. De plus, si je rencontrais Elliot en dehors de ses heures de travail, il me faudrait donner des explications à Ana, et lui risquerait d'en parler à Kate.

Rien qu'à cette idée, je frissonne

Mon téléphone émet un « bip ». C'est la réponse d'Elliot

Pourquoi, bordel ?

Je ne réponds pas. Deux minutes plus tard, mon téléphone re-sonne. Encore Elliot. Je ne réponds pas. Il est con ou quoi ? Il ne comprend pas que, si je demande à le rencontrer, ce n'est pas pour lui raconter ma vie au téléphone ? Une chance que je ne conduise pas : je n'ai pas la tête à faire deux choses à la fois. Il ne manquerait plus que je me plante !

Ce serait le pompon, Grey.

Taylor s'est à peine garé devant le perron que la porte d'entrée s'ouvre avec fracas. Mon frère en jaillit, il paraît très agité. Il porte un casque de chantier bien que les gros travaux soient terminés. J'imagine que c'est pour lui une habitude.

— Tu m'as foutu la trouille avec ce texto à la con ! hurle-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

Plusieurs de ses hommes se retournent et nous regardent. Génial. Moi qui avais besoin de discrétion.

J'empoigne Elliot par le bras en grinçant des dents :

— J'ai un problème. J'ai envie de te parler. Tu m'as toujours dit que le rôle d'un grand frère, c'était d'écouter et de conseiller, pas vrai ?

J'ai presque envie de rire, malgré mes soucis. Franchement, La tête qu'il tire ! Il est sidéré, la bouche ouverte, les yeux exorbités, sans plus savoir quoi dire. Il finit par hausser les épaules.

— D'accord.

— Viens jusqu'à la pairie, dis-je en désignant l'endroit du menton. Nous y serons tranquilles.

À dire vrai, je regrette déjà mon idée grotesque d'être venu jusqu'ici. Ana risque de s'inquiéter si je suis en retard. Je préférerais aussi être dans un bar, parce qu'un verre de bourbon me ferait le plus grand bien.

— Christian, qu'est-ce qu'il y a ?

Elliot n'a pas tenu dix minutes. Il n'a aucune patience. Il ne ferait pas un bon soumis. Ni un bon dominant. Il n'a pas assez de maîtrise. Oh merde... Mais pourquoi je pense à ça ? Qu'est-ce que ça peut foutre ?

Je m'assois dans l'herbe, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains. Je ne réponds pas. Elliot s'énerve très vite.

— Arrête ce cinéma, il y a des années que je te demande de te confier. Pour une fois, tu parais prêt et tu recommences à la boucler ? J'en ai marre. Parle.

— J'ai déconné, Elliot. Maintenant, je ne sais plus quoi faire.

— Si tu as trompé ta femme, je t'assure, je te tue !

Je n'ai jamais vu mon frère si enragé. Le visage empourpré, les yeux furibonds, il me menace d'un doigt. Son autre main forme un poing. Il est vraiment prêt à se battre avec moi pour défendre Ana ?

Je trouve ça... attendrissant.

— Dégage.

Je l'écarte d'un geste brusque, dans un élan de colère. Comment ose-t-il penser ça de moi ? C'est lui qui a baisé tout Seattle, pas moi. C'est lui qui changeait de femme comme de sous-vêtements. Pas moi.

Moi, je suis resté monogame. À ma façon...

— Je n'ai jamais trompé Ana. Je l'adore. Mais ces derniers temps... Je m'habituais à peine à la vie mariée. Et maintenant... tout est foutu.

— Tout est foutu ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? Christian, je me suis levé à 4 h 30 ce matin pour être à six sur ce putain de chantier. Je te signale que si tu veux que tout soit fini à Noël, il faut que je mette les bouchées doubles. Alors, ne me fais pas perdre mon temps. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne veux pas que tu en parles, ni à ta fiancée, ni aux parents.

— Je ne le ferai pas.

— Et surtout pas à Mia, dis-je pour couvrir toutes les bases.

— Mais bon sang, qu'est-ce que tu as fait ? Tu commences à m'inquiéter.

— Enfin, tu as entendu la nouvelle l'autre soir : Ana est enceinte.

— Et alors ?

— Elliot, j'ai la trouille d'avoir un enfant. Et s'il était comme moi, hein ? Tu te rappelles à quel point j'étais tordu quand les parents m'ont adopté. Tu étais là ! (Je ricane.) Et puis, un enfant, ça fout en l'air un couple. Plus de sexe, plus de temps libre... juste des couches et des biberons.

— Tu n'es qu'un sale égoïste, répond Elliot d'une voix très calme, presque atone. Tu n'avais qu'à y penser avant de grimper ta femme vingt fois par jour.

Il soupire et enchaîne :

— Tu as l'argent nécessaire, j'imagine, pour engager les meilleures nurses. D'ailleurs, maman se proposera sûrement pour garder le petit aussi souvent que tu voudras. Christian, je ne sais pas quel père tu seras, mais je ne vois pas pourquoi il faudrait que tu le décides aujourd'hui.

« Qu'est-ce que tu t'imagines ? Que certains hommes sont destinés à être pères ? Pas du tout, mon vieux, on apprend sur le tas. J'ai été abandonné, tout comme toi, dans des circonstances différentes, je ne crois pas à la génétique. Du moins, ça te donne juste ta couleur de peau, tes cheveux et tes yeux. Le reste, tu l'apprends au jour le jour, en fonction de la façon dont tu vis.

— Je n'arrive pas à comprendre qu'Ana reste si calme !

— C'est parce qu'elle est forte. Sa mère s'est souvent remariée. Kate m'en a parlé. Ça n'a pas été facile, Ana a appris à vivre au jour le jour, avec ses projets, ses rêves. Et depuis qu'elle t'a rencontré, Ana ne voit le futur qu'à travers toi.

— Je l'aime. Je la voudrais tout à moi.

— Je vais t'annoncer un truc, frangin : l'amour, ça ne se partage pas. Ce n'est pas un gâteau dont chacun prend une part. L'amour, ça se donne tout entier, à chaque fois. Ta femme ne te prendra rien en aimant ton enfant, au contraire. Vous formerez une famille. Une vraie. Alors, arrête tes conneries, arrête tes caprices d'enfant gâté, d'adolescent boudeur, de solitaire neurasthénique, de grand patron mégalo. Grandis et assume. Et si ce n'est pas le cas, je te massacre.

— C'est la deuxième fois que tu me menaces en moins d'un quart d'heure.

— On ne frappe que ceux qu'on aime, Christian. Pour leur faire rentrer une leçon dans leur crâne de pioche.

Je regarde l'heure, il est déjà tard. Ana doit être rentrée à la maison.

J'ai désespérément envie de la serrer dans mes bras.

Soirée Intime

Christian

Tenir Ana dans mes bras me procure toujours la même satisfaction, instantanée, intense et enivrante. Ce soir, ma femme est tout en contrastes, étonnant mélange de naturel et de sophistication. Elle porte des ballerines et une robe Prada – en soie, aux teintes crème et marron glacé – avec une queue de cheval et des diamants aux oreilles.

— Mrs Grey, tu m’as manqué aujourd’hui.

C’est la vérité. Mon âme a besoin d’elle en permanence pour ne pas dépérir. Je la dévore du regard. Déjà, un sombre désir se répand dans mes veines, aussi je m’approche d’elle et prends son visage en coupe avant de me pencher sur elle.

— Christian... chuchote-t-elle, la voix rauque.

Elle ne peut en dire davantage parce que je l’embrasse, une main au creux de ses reins. Mmm... J’aime le contact de la soie sur Ana. Je sens sa culotte en dessous, mais je cherche plutôt le bombé de son cul ferme. Empoignant Ana aux fesses, je la plaque contre moi. Je me frotte à elle. Je bande. J’ai envie d’elle. Mon baiser devient plus violent. Elle m’agrippe aux cheveux et répond à mon appel muet avec la même sauvagerie possessive et primitive. Sans quitter ses lèvres, je soulève Ana du sol pour l’emporter... Où ? *Le lit est trop loin...*

Sur une impulsion, je pivote pour coller Ana au mur, puis je passe ses jambes autour de ma taille.

— Ici ? s’étonne-t-elle.

— Ici. Maintenant. Tout de suite.

Ma voix a changé, mes ordres sont secs et urgents. Elle y répond en s’amollissant contre moi, abandonnée et offerte.

— Oui monsieur.

Je la maintiens d’une main ; de l’autre, je remonte la soie de sa jupe jusqu’à sa taille. Comme je m’en doutais, elle porte des bas. Parfait. J’effleure la dentelle qui marque la démarcation entre le fin tissu et sa cuisse nue, dont la texture est tout aussi soyeuse, mais bien plus chaude, vivante et ferme.

Je n’ai pas envie de perdre du temps à la déshabiller et sa culotte et un obstacle à mes dessins. Je l’arrache. Amusée, Ana glousse doucement en frottant son visage contre mon cou. Elle s’accroche à deux mains à mes épaules, les jambes grandes ouvertes.

Glissant la main sur son sexe, je vérifie qu’elle est prête à me recevoir. C’est le cas. Elle est trempée. Elle réagit à mon envie d’elle. Notre connexion sexuelle a toujours été très forte, depuis le premier jour. Je suis heureux de voir que le temps n’a rien changé à notre attirance mutuelle et que même sa grossesse n’empêche pas Anastasia de me désirer. Au contraire, le bouleversement de ses hormones ne la rend que plus déchaînée. Ses seins sont plus sensibles, plus gonflés, je dois les manipuler avec soin.

C’est avec des doigts humides que je détache ma ceinture, mon bouton, ma fermeture éclair, pour libérer mon sexe rigide. Je me positionne et je pénètre ma femme d’une seule poussée. Elle pousse un cri. Moi aussi.

— Oh baby...

— Ne t'arrête pas ! s'écrie-t-elle. Vas-y. Prends-moi. Prends-moi fort.

Je suis plus que prêt à répondre à sa demande – à ses ordres mêmes. Je la martèle et son dos heurte le mur en cadence, un bruit érotique et sensuel qui m'enflamme davantage alors que je n'en ai pas besoin. Ana geint et cherche à étouffer ses cris contre ma gorge.

— Les murs sont insonorisés, baby. Personne ne nous entendra. Hurle, je veux t'entendre. Hurle, Ana.

Elle renverse la tête pour me regarder, les paupières mi closes, la bouche gonflée. Elle se mordille la lèvre, je m'interromps une seconde pour l'embrasser avant de reprendre mes coups de reins.

— Je vais... Je vais... halète-t-elle.

Il fut un temps où je lui aurais conseillé – non, ordonné – de retenir son orgasme afin d'exacerber ses sensations. Quitte à la menacer d'une punition si elle n'obéissait pas. Mais pas aujourd'hui. Au contraire, je suis enchanté de constater qu'elle atteint si vite la jouissance. Nous avons tout le reste de la nuit pour nous aimer plus longuement.

— Jouis pour moi, Ana.

Elle réagit instantanément et je sens ses spasmes. D'abord, sous mes mains qui la retiennent aux cuisses, puis sur ma queue, délicieusement malaxée par ses muscles intimes. En fait, Ana tremble contre moi de tout son corps. Ce qui déclenche mon propre plaisir. C'est si violent que ça me coupe les jambes, je dois plaquer une main contre le mur pour ne pas m'écrouler. Je presse mon front humide contre le sien, nos souffles sont aussi pantelants l'un que l'autre.

Quand je retrouve un minimum de contrôle, je me laisse glisser à genoux, puis assis, Ana toujours serré contre moi. Une fois le dos au mur, je serre ma femme dans mes bras. Elle est toute molle, abandonnée, les yeux clos. Elle a aux lèvres un sourire satisfait.

Quant à moi, je suis heureux.

— Tu es à moi, dis-je, tout bas.

Elle soulève les paupières, l'air étonnée.

— Bien entendu. Pourquoi ? Tu en doutais ?

Non, mais je repense à ce que m'a dit John sur les concessions de l'amour, ses tourmentes, ses difficultés. Rien n'est jamais acquis en ce bas monde. Dans le milieu professionnel, j'en suis conscient depuis longtemps. Et je découvre que dans un couple, c'est la même chose. Chaque jour offre une aube nouvelle, pleine de surprises et de découvertes. Le futur s'ouvre devant moi, lumineux, partagé...

En évoquant ces années à venir, je n'ai plus peur... enfin, presque plus.

J'aimerais dire quelque chose d'important pour marquer cette révélation...

— Ta robe est toute chiffonnée, baby.

Grey ! C'est consternant.

— Ce n'est pas grave, répond-elle en souriant. Quand tu es arrivé, je m'apprêtais à prendre une douche avant le dîner. Tu veux la prendre avec moi ?

— J'adorerais, baby, mais je dois vérifier mes mails. Si je vais dans la douche avec toi, je sais très bien comment cela finira.

Ana se renfrogne.

— Tu as déchiré ma culotte. Comme elle venait de chez Victoria Secret, je n'ose même pas imaginer son prix.

— Tant pis. Ça valait le coup. J'étais pressé. Mais elle était très jolie et je serais heureux de la remplacer.

Quand j'ai connu Ana, elle portait de sages culottes en coton blanc. Personnellement, j'adore la lingerie fine, le satin, la soie et la dentelle. Ana ne s'est pas (trop) fait prier pour satisfaire mon fétichisme, mais elle s'offusque encore du prix de ces sous-vêtements. Surtout quand j'en fais de la charpie.

Le lendemain matin

Je suis réveillé en sursaut quand Ana quitte le lit pour se précipiter aux toilettes. Je soupire parce que je reconnais cette urgence : elle est encore malade. J'attends d'entendre le bruit de la chasse, puis l'eau qui coule dans le lavabo avant de la rejoindre dans la salle de bain.

Elle se regarde dans la glace, le visage ruisselant d'eau.

— Ana, tu ne devrais pas aller travailler.

— Christian, nous avons la même discussion tous les matins. Ça va aller. D'après le Dr Greene, ces malaises ne devraient pas tarder à disparaître. De plus, Gail me propose des petits déjeuners adaptés à mon état, je réussis à les garder. Le plus souvent...

Ana esquisse un petit sourire d'excuse et reprend :

— Je ne perds pas de poids. Le bébé se développe normalement. Ne t'inquiète pas. Tout va bien.

Je prends une serviette pour lui essuyer le visage. Elle s'est librement aspergée, sans doute pour se rafraîchir après sa nausée. Hier soir, elle était une séductrice, une enchanteresse. Ce matin, elle paraît toute jeune et fragile. Je me sens d'autant plus protecteur envers elle.

— Tu es certaine que tu ne veux pas retourner voir le médecin, baby ?

— Non, j'ai rendez-vous avec elle dans quinze jours.

— Je viendrai avec toi.

— Tu te rappelles que le Dr Greene a prévu de me faire une nouvelle échographie ? Ça risque de prendre plus longtemps que d'ordinaire.

— Je sais. Je viendrai avec toi.

Je jette un coup d'œil sur ma montre. Il est encore très tôt.

— Ana, tu n'as pas besoin de te lever avant 45 minutes. Pourquoi ne retournerais-tu pas te coucher ? Tu es très pâle.

— D'accord.

Une fois que je l'ai aidée à s'étendre, elle me retient par le bras.

— Mets-moi une corbeille près du lit, s'il te plaît. J'ai failli ne pas réussir à atteindre les toilettes à temps ce matin.

- Tu n’as rien mangé ! Tu n’as plus rien à vomir.
- Si, de la bile... (Elle fait la grimace.) Et ce n’est pas très agréable.

Merde ! Cette grossesse l’épuise. Tout le monde a beau m’expliquer que c’est normal, je ne supporte pas de voir Ana dans cet état. Elle est si mince. Si jeune. Si petite... je me contrefous que toutes les autres femmes subissent les mêmes difficultés, je veux que ce soit différent pour la mienne. Mais je ne peux rien faire. Ce que je ne supporte pas. Quelque part, j’ai la sensation que tout est de ma faute.

Évidemment, Grey, c’est toi qui lui as fait ce bébé !

— Qu’as-tu de prévu pour aujourd’hui ? Dis-je, dans l’espoir de démontrer à Ana que sa présence à SIP n’est pas indispensable.

— Lire, essentiellement. J’ai une pile de manuscrits à trier et annoter. Dans l’après-midi, je dois aussi rencontrer un auteur pour déterminer la date de publication de son premier roman.

— Un homme ?

Mon ton est plus sec que je ne l’aurais voulu.

— Non, Christian, c’est une femme.

Je pose la main sur le front d’Ana. Elle n’a pas de fièvre. Au contraire, sa peau est fraîche. En fait, peut-être même trop... Je la trouve aussi moite. Est-ce une sueur froide ou bien l’eau du robinet ? Je n’en sais rien. J’examine Ana de près : elle a les yeux écarquillés et sa peau d’albâtre n’est pas du rose délicat de la santé, mais légèrement jaunie, comme le plus fin des parchemins. Bon Dieu ! Je m’en veux terriblement de l’avoir fait veiller hier soir. Ana a besoin de sommeil, bien plus que moi. J’aurais dû la laisser dormir.

— Tu es certaine d’être obligée de te lever ? Je pourrais téléphoner à Roach pour te faire remplacer quelques jours. Je pourrais aussi demander à Hannah de déplacer ton rendez-vous.

— Mais non, ça va aller.

Elle soupire, puis m’adresse un sourire en disant :

— Si tu veux faire quelque chose, apporte-moi un petit déjeuner au lit. Des toasts, sans rien dessus, et du thé, du Twinings avec le sachet...

—... à côté, oui je sais, Ana.

Enchanté à l’idée de pouvoir lui être utile, je me suis relevé d’un bond. Je file vers la porte. Au moment où je mets la main sur la poignée, une idée me vient. Je fronce les sourcils.

— Tu peux prendre du thé en étant enceinte ? Je croyais que tous les excitants étaient à éviter.

Ana éclate d’un rire amusé.

— Christian, j’ai besoin de m’hydrater. C’est important.

Elle a raison. Une fois dans le couloir, je réalise qu’elle m’a manipulé : elle n’a pas rien promis, elle a détourné mon attention en me donnant une tâche à accomplir. Elle a très bien réussi à me distraire de mon obsession à son sujet.

Elle apprend vite.

Normal, Grey. Je te rappelle qu’elle vit auprès du roi des manipulateurs.

Dossier : Elena Lincoln

À Grey House
Christian

— Alors, Welch, qu'en pensez-vous ?

Nous sommes tous les trois dans mon bureau, Welch, Taylor et moi. Il s'agit d'Elena Lincoln et Taylor est crispé. Il n'a jamais supporté Elena, maintenant moins que jamais. J'ignore la nature exacte de la scène ayant eu lieu, le jour de mon mariage, entre le responsable de ma sécurité et mon ex-dominatrix, mais manifestement, Taylor est passé du mépris glacé à la rancœur tenace.

— À quel sujet, monsieur ? demande Welch, toujours précis.

— Concernant votre entrevue avec Elena. Après son étrange coup de fil de l'autre soir, je vous ai demandé de l'interroger, que vous a-t-elle dit ?

— La même chose qu'à vous, que son ex-mari et est un homme méticuleux, rancunier, violent. Qu'il cherchera encore à se venger de vous.

— Elle a eu des contacts avec lui ?

— Oui, répond Welch, mais simplement au téléphone. Il cherchait à lui emprunter de l'argent. Elle a refusé. Il n'a pas apprécié. Il n'a rien dit de précis, sachant qu'une menace sous-jacente est tout aussi efficace. Elle vous a téléphoné pour accuser son ex. elle souhaite que vous l'en débarrassiez.

En clair, Elena cherche à m'impliquer dans ses problèmes. Pas question ! Mais Linc Timber s'est attaqué à Ana, il est devenu une menace pour moi et ma famille. Je vais lui régler son compte sans que ça n'ait rien à voir avec Elena.

— Il a de l'argent caché, c'est évident...

— Un de mes hommes cherche à découvrir ses comptes offshores. Comme je vous l'ai dit, l'IRS s'y intéresse aussi. Ils sont lents, mais ce sont de véritables pit-bulls : ils n'abandonnent jamais. Lincoln va devoir quitter le pays pour leur échapper. Dans ce cas, il ne sera plus une menace. Je doute qu'il ait le bras assez long pour faire agir des complices sans être sur place.

— Je ne veux pas de doute, Welch. Je veux des certitudes. Je veux voir Linc en prison ou dans son cercueil. Point final. Vous le surveillez toujours 24 heures sur 24 et sept jours sur sept ?

— Oui monsieur. Pour le moment, il a quitté Seattle.

— Pardon ?

— Il est en vacances aux Caraïbes.

C'est quoi encore cette connerie ? Ce n'est pas le genre de Linc d'aller se doré la pilule au soleil quand ses sociétés sont menacées, sa sécurité financière ébranlée et que d'innombrables problèmes restent en suspens.

Très énervé, je commence à arpenter mon bureau de long en large, en sentant les yeux de Taylor braqués sur moi.

Welch reprend :

— Depuis que le juge Sebag a été arrêté et que la police a appris qui se trouvait derrière la libération sous caution de Hyde, Lincoln a un comportement erratique. Il a perdu son seul atout : l'anonymat. Jusqu'ici, il tissait sa toile dans l'ombre. Il réagit maintenant comme un homme qui n'a plus rien à perdre. Bien sûr, son impulsivité le rend dangereux, mais son comportement prouve qu'il est au bout du rouleau.

Je ne suis pas d'accord.

— S'il a encore à sa disposition des millions cachés je ne sais où, il peut s'acheter des complicités !
Welch secoue la tête.

— Mrs Lincoln affirme ne rien savoir. Elle est divorcée depuis plusieurs années et, durant leur mariage, son mari la traitait comme une blonde sans cervelle. Elle pense qu'il gardait une certaine somme dans le coffre-fort de son bureau, mais c'est le premier endroit où les agents de l'IRS iront regarder.

— Fouillez du côté de ce foutu avocat, Bodmer. Il a quelque chose de pas net. S'il représente Linc, il doit connaître ses affaires.

— Oui monsieur, mais discrètement. Si nous mettons trop de pression sur lui, Lincoln risque de le lâcher. Et nous perdrons l'avantage.

Bon Dieu ! Ça n'en finira jamais. Après Leila et Hyde, c'est maintenant Linc qui menace ma femme, ma famille. Quand aurai-je la paix ?

Dès que je me retrouve seul, je téléphone à Ana pour savoir comment elle se porte. D'ailleurs, j'ai besoin d'entendre sa voix.

— *Ça va, répond-elle, guillerette. Je n'ai fait que lire toute la matinée, j'ai bien avancé. Deux des manuscrits sont très intéressants, tu sais, je pense que...*

Je l'interromps : si Ana se lance dans ses projets d'édition, elle en aura pour un bon moment.

— Comment va le bébé ?

— *Oh...*

Elle marque une pause, puis chuchote :

— *Tu penses au Petit Pois ?*

— C'est à toi que je pense en priorité, Ana. Durant toute ta grossesse, je m'inquiéterai pour toi. Je ne peux rien faire d'autre... cet enfant est en toi, c'est toi qui en subis tous les inconvénients. Quand tu as mal, je souffre aussi. J'en ai parlé à John l'autre soir. Tu sais... de mon nouveau rôle de père. J'essaie de m'adapter. Ça me terrifie toujours, mais j'essaie...

— *Je sais. C'est merveilleux Christian, tout ce que tu fais. Je t'aime.*

— Moi aussi... (*Mais ce n'est pas le moment. Passons aux choses pratiques.*) Que comptes-tu manger à déjeuner ?

— *Une salade de pâtes. C'est plein de sucres lents, c'est à la fois nourrissant et frais. En plus, j'ai faim.*

Faim ? Je lutte contre l'impulsion grotesque de me précipiter chez un traiteur pour commander un wagon de pâtes pour ma femme. C'est inutile. Elle ira acheter ce qu'il lui faut dans la sandwicherie au bout de la rue, à moins qu'elle n'envoie Sawyer... ou que...

— Gail t'a préparé un repas ce matin ?

— *Oui. Elle dit que les salades sont bien meilleures faites à la maison.*

Mrs Jones est une femme remarquable et une cuisinière hors pair. Taylor s'y est intéressé dès qu'il est entré à mon service. Bientôt, ils se marieront... Bientôt, nous déménagerons tous les quatre – tous les cinq, si je compte Junior – dans la grande maison...

— *Tu parais préoccupé ?*

— Juste un problème de plus... Je t'en parlerai ce soir, il n'y a rien d'urgent.

— *Très bien, alors à ce soir, Christian.*

En rattachant, je réalise que je compte expliquer à Ana ma position vis-à-vis de Linc Timber. Elle ne va pas apprécier le retour d'Elena, mais je veux qu'elle soit au courant. Plus question de ne rien lui dire dans le but de la protéger. Cette histoire avec Hyde a été une catastrophe. Je ne veux pas répéter la même erreur.

Ma femme a beau être très jeune, elle a la tête sur les épaules. Elle comprendra ma position.

Bien entendu, ce n'est pas le cas.

Scène conjugale

Christian

— Elena ! hurle une Ana déchaînée. Encore Elena ! Quand serons-nous enfin débarrassés de cette sale bonne femme ?

— Elle m'a simplement téléphoné pour...

— ... pour te remettre le grappin dessus ! Pourquoi as-tu décroché ?

Oui, je me suis posé la même question... L'habitude, j'imagine.

Tu tiens une couche, Grey !

— Elena et nous avons un ennemi commun : Linc Timber. C'est lui qui...

— Tu peux gérer Linc sans avoir besoin de l'avis de son ex-femme, coupe Ana péremptoire. Ils sont divorcés depuis plusieurs années, elle ne sait rien de lui. Et vu qu'elle passait son temps à le tromper avec un ado, je doute qu'elle ait mérité le titre d'Épouse de l'Année.

Ana parle d'une voix dure que je ne lui connais pas. Elle change de personnalité dès qu'Elena intervient dans la conversation. C'est très étrange. Dans son état, je ne veux pas la bouleverser. Aussi, au lieu de me mettre en colère, je cherche à être conciliant :

— Ana, calme-toi. J'ai chargé Welch d'aller discuter avec Elena. Il est d'accord avec toi : elle ne sait rien. Fin de l'histoire.

— Tu parles, Charles !

Son insolence ne me plaît pas du tout. Je serre les dents pour me contrôler. Inconsciente d'être sur une pente dangereuse, Ana déambule dans la chambre en marmonnant des mots inaudibles, puis elle s'arrête devant sa coiffeuse et commence à déboutonner son chemisier bleu roi.

Je suis le moindre de ses mouvements. Elle porte en dessous un ravissant soutien-gorge balconnet, d'un rose très pâle qui tranche à peine sur sa peau si blanche. Ses seins renflés sont présentés comme des fruits mûrs et délicieux.

Dans la glace, Ana croise mon regard avide. Elle se fige. Je vois une rougeur apparaître sur ses joues, descendre le long de son cou et sur sa gorge.

— Tu te rappelles ce qu'a dit le Dr Greene concernant les envies soudaines d'une femme enceinte ? susurre-t-elle, d'une voix rauque.

Merde ! Si elle veut des fraises, je vais devoir rappeler Taylor...

— Baby...

— Je veux te baiser.

J'en reste comme de ronds de flanc. Comme ça ? Au milieu d'une dispute ?

Déjà, elle s'approche de moi, les yeux brûlants, les lèvres retroussées sur un rictus. Prédatrice. Mangeuse d'hommes. Ma petite Anastasia ? Je contemple, fasciné, cette nouvelle facette d'elle.

Dès qu'elle tend les mains vers moi, griffes en avant, mon instinct de dominant reprend le dessus. Je lui empoigne les poignets, lui fais passer les bras dans le dos et la plaque contre moi.

- Tu es sûre que c'est bien ce que tu veux, Mrs Grey ?
- Oui, crie-t-elle, en se frottant à moi.

De ma main libre, je lui empoigne un sein. Immédiatement, un petit mamelon érigé émerge de sa prison de dentelle. Ana gémit et renverse la tête en arrière, se cambrant pour mieux s'offrir. Elle est tellement excitée qu'elle n'aimerait pas de longs et attentifs préliminaires. Elle a besoin de brutalité, de violence même. Je la relâche et m'écarte de quelques pas. Elle feule de colère et de déception.

- Qu'est-ce que tu fais ? proteste-t-elle.
- J'ai besoin de mon kit d'urgence.
- Quoi ?

Je manque éclater de rire devant son regard éberlué.

Je vais jusqu'à ma penderie récupérer une boîte en bois laqué qui contient quelques objets de ma salle de jeu. Je les ai spécifiquement sélectionnés pour une occasion de ce genre. Ana me suit du regard, la bouche ouverte, j'ai la sensation que tout son corps palpite d'anticipation. Avant de revenir vers elle, je branche mon iPod et la voix basse de Leonard Cohen¹⁴ résonne tout à coup dans la chambre. Ana tremble de plus belle.

Quand j'approche enfin ma femme, je suis prêt. Elle aussi. Elle est si belle... Elle le serait encore plus nue. Je pose la boîte sur le lit et je l'ouvre. En voyant ce qu'il y a à l'intérieur, Ana pousse un gémissement d'un érotisme torride.

Ana

Ces derniers temps, j'ai du mal à me reconnaître. Durant vingt-trois ans, j'ai été une fille calme, discrète, introvertie. Pour moi, le reste du monde n'existait pas vraiment, je vivais dans ma tête, avec mes livres, mes rêves, et mes fantasmes informulés. Ballottée depuis mon plus jeune âge entre les différents maris de ma mère, j'ai vécu un traumatisme à l'adolescence. Il m'a été très dur de perdre Ray Steele, mon ancre et ma bouée de sauvetage, pour le « Mari N° 3 », un homme effroyable qui a sapé le peu de confiance que j'avais en moi. Même après être revenue vivre avec Ray, je me suis renfermée sur moi-même. Et quelque part, sans m'en rendre compte, je suis devenue égoïste. D'un égoïsme tranquille qui ne faisait pas de vagues, certes, mais quand même...

J'ai honte de l'admettre, mais ma réaction initiale vis-à-vis de Christian, n'a été que physique. Et Dieu sait s'il déteste qu'on ne voie en lui qu'un beau visage. Il affirme que ses traits ne proviennent que d'un heureux – ou malchanceux, selon lui – coup du sort. En voyant pour la première fois le mystérieux et richissime Christian Grey, P-DG de GEH, au cours de cette interview calamiteuse qui a transformé ma vie, j'ai eu la sensation qu'un de mes héros de roman avait échappé aux pages d'un livre... C'était... magique. Par la suite, j'ai vécu plusieurs semaines dans une transe d'incrédulité, perdue dans un monde alternatif dont j'ignorais toutes les règles. Je me suis contentée d'être ballottée au gré de ses caprices. A posteriori, je ne trouve pas que ce soit flatteur.

Tout a changé quand nous nous sommes séparés. La douleur ressentie, aussi atroce qu'insoutenable, m'a ouvert les yeux. J'ai compris que Christian était bien plus qu'un mannequin : un homme torturé et

¹⁴ Poète, romancier et auteur-compositeur-interprète canadien né en 1934

complexe se cachait derrière cette superbe apparence. Et ça me troublait. Je ne pouvais plus nier la connexion unique existante entre nous. Sans compter qu'il m'avait fait découvrir le sexe, éveillant en moi de sombres désirs... Mmm...

Et puis, ce besoin qu'il a de moi est addictif. Tout représenter pour lui est à la fois enivrant et effrayant.

Malgré tout, quand Christian a paru refuser mon enfant – le nôtre –, une autre femme est née en moi. Une mère, j'imagine. Ne dit-on pas que toutes les femelles de toutes les espèces sont prêtes à tuer pour protéger leur progéniture ? J'ai réalisé que certains instincts ne se maîtrisaient pas. Lorsque ma belle-mère, le très respectable Dr Grace Trevelyan Grey, a giflé Elena Lincoln le soir de nos fiançailles, j'ai été choquée par la violence de ce geste. Mais quand José Rodriguez, mon ami de toujours, s'est attaqué à mon enfant, je n'ai pas réfléchi : je me suis jetée sur lui pour le frapper au visage.

Comment Christian a-t-il pu rester sain d'esprit en étant sujet durant des années à des pulsions de violence ? Je l'ignore. Personnellement, je suis encore à la phase d'adaptation.

Du coup, je regarde différemment les êtres qui m'entourent. Kate d'abord, mon amie, mon soutien, mon bouclier... Depuis le jour de mon arrivée à WSUV, elle a été à mes côtés, fidèle et protectrice. Je l'aime beaucoup. Je me suis efforcée de toujours lui offrir une oreille attentive, mais est-ce suffisant ? Je ne lui ai jamais vraiment fait part de ce que je ressentais, je l'ai... tenue à l'écart, sans même le réaliser. Ces derniers temps, je sens que Kate se rapproche de Mia. Et il me faut souvent étouffer les miasmes de ma jalousie. Pour être honnête, je dois avouer que leur entente me démontre mes propres lacunes. Il est normal qu'elles s'entendent : elles ont eu le même genre d'éducation avec des parents fortunés. Elles possèdent toutes les deux de l'aisance, du style, une beauté éclatante. On pourrait croire que tout a été facile pour elles. Ce n'est pas le cas. Je sais les difficultés que Kate a rencontrées pour s'affirmer vis-à-vis de son père, Keith Kavanagh, un homme bon, mais exigeant et autoritaire. Je sais que mon amie a des blessures intimes, qu'elle cache derrière une façade d'agressivité et d'assurance. Quant à Mia, je devine qu'il n'a pas dû être évident pour elle d'arriver après deux grands frères protecteurs qui l'ont maintenue dans un rôle infantile. De plus, tout enfant adopté en garde des séquelles. Il y a d'abord la question primordiale : *pourquoi mes parents n'ont-ils pas voulu de moi ?* Et s'il s'agit d'un orphelin, la question est : *pourquoi est-ce sur moi que le destin s'est acharné ?* J'ignore comment Mia est arrivée chez les Grey. Christian m'a juste dit que c'était le jour de ses cinq ans, son plus beau cadeau ayant été ce bébé, avec un gros nœud rose... Sa petite sœur... Le seul être au monde qui, pour lui, ne représentait aucune menace.

Depuis le premier jour chez les Grey, Mia m'a accueillie à bras ouverts, affirmant haut et fort qu'elle voulait être mon amie. Son exubérance et sa spontanéité m'ont quelque peu effrayée, je n'ai pas répondu à cet appel. Du coup, elle ne m'a jamais confié ce qu'elle vivait avec Ethan. J'aime beaucoup le frère de Kate, un garçon discret, mais intense. Il fera un excellent psychologue. Physiquement, il ressemble à sa sœur, il y a entre eux une complicité évidente. Encore un grand frère... Encore un protecteur. Étant enfants, ils ont sans doute fait bloc contre leurs parents pour regarder leur personnalité sans être « formatés ».

Et Elliot... C'est un homme adorable, toujours souriant, agréable et ouvert. Qu'y a-t-il derrière ce regard d'un bleu candide ? Quelles blessures, quelles cicatrices ? D'après Christian, son frère aîné a toujours été là pour lui, prêt à l'assister dans les épreuves et les tourmentes. Je sais que Christian aime beaucoup Elliot, même s'il l'exprime peu. Que c'est étrange cette difficulté à communiquer son amour, qu'il soit amical, fraternel ou passionné...

José par exemple. À Portland, José prétendait m'aimer. Kate m'en avait prévenue, mais je ne ressentais pour lui que de l'amitié. Je lui avais expliqué ma position, je pensais le problème réglé. Malgré

ça, José a tenté de m'embrasser un soir d'ivresse, ce qui m'a propulsée dans les bras de Christian. Mon destin était en marche... mais José n'a jamais accepté mes choix de femme, d'épouse et de mère. Il est resté bloqué dans ses regrets, qui peu à peu sont devenus de la rancœur. Même le jour de mon mariage, il a cherché à s'interposer entre Christian et moi « *Ana, je serai toujours là pour toi... si jamais tu as besoin de moi.* » Mais pourquoi ? Je n'ai jamais été amoureuse de lui, ni à l'université, ni aujourd'hui. José, pour moi, c'était le quotidien... sans imprévu, sans découverte. Comment a-t-il osé me faire cette scène affreuse à l'hôpital ? Devant le Dr Greene ? Devant Ray et Mr Rodriguez ? Je ne suis pas certaine de pouvoir le lui pardonner. Et pourtant, je ne me serais jamais crue capable d'être rancunière. Une fois encore, je me découvre une facette inconnue. Je ne suis pas certaine d'aimer cette femme que je deviens.

J'évoque alors un de mes livres préférés, *Rebecca*, de Daphné du Maurier, au moment où l'héroïne perd enfin sa naïveté (touchante peut-être, mais embarrassante) pour devenir adulte. Son mari, Maximilien de Winter, lui dit : « *Il est parti pour toujours ce drôle d'air jeune et vague que j'aimais. Il ne reviendra jamais... Il est parti en 24 heures. Tu es tellement plus mûre.* »

Je me demande si Fifty pense la même chose en ce qui me concerne. Je me sens plus mûre après ce que j'ai vécu... Après avoir tiré sur Hyde pour protéger Mia, après avoir vaincu Elena en arrachant Christian à ses griffes, après avoir (enfin) obtenu de mon mari des confidences et des concessions... D'après Mrs du Maurier, les humains sortent meilleurs et plus forts de la souffrance parce que, pour progresser en ce monde, il faut subir l'épreuve du feu. Fifty et moi avons tous deux connu la peur, la solitude et une grande détresse. Désormais, nous sommes plus unis. Et l'union fait la force.

J'émerge de ma rêverie et regarde autour de moi : je suis à l'Escala et non en Angleterre, à Manderley, dans le château de Winter hanté par le fantôme de Rebecca...

Ce qui m'a ramenée au présent, c'est le claquement d'une porte. Christian est rentré.

J'en suis heureuse... Malheureusement, mon euphorie ne dure pas. J'ai bien senti au téléphone tout à l'heure qu'il avait une contrariété. Sans se faire prier, il me parle des manigances de l'ex-mari d'Elena Lincoln. De façon saugrenue, je me demande quel est le véritable prénom de cet homme. Je l'ai entendu surnommer Linc. Il me semble que Timber est le nom de sa société. Il doit aussi s'appeler Lincoln non ? Tout ceci n'est pas très clair.

— Il s'appelle Richard Timber Lincoln, répond Fifty étonné par ma question. Lorsqu'il utilisait son premier prénom, Richard, les gens se sont mis à le surnommer « Dick¹⁵ »...

Il ricane d'un air mauvais avant d'ajouter :

— Bien sûr, ça lui allait très bien, mais cette tête de nœud n'a pas apprécié l'humour de la situation. Sa société était déjà connue sous le nom de Timber, il a dès lors usé de son deuxième prénom. Le con ! Timber¹⁶ est presque pire que Dick, non ? En fait, il est ensuite devenu « Linc ». Pourquoi cette question ?

— Je ne sais pas, ça m'est venu comme ça.

— Tu sais, Linc est un nouveau riche, un parvenu. La seule chose qui comptait pour lui, c'était d'obtenir un statut social. Il s'est enrichi sans trop se soucier des moyens employés pour écraser ses concurrents. Il a racheté de façon assez louche une maison non loin de chez mes parents, à Bellevue. Ensuite, il a réalisé qu'il lui fallait une femme pour recevoir... Ce n'a pas été facile avec sa cinquantaine bien entamée, son vernis d'éducation et sa réputation sulfureuse. Il a eu du mal à enlever la terre, au

¹⁵ Signifie aussi « queue » en anglais

¹⁶ Signifie « bois », et aussi « cocu » en anglais. *Timber !* est le cri préventif des bûcherons avant que tombe un arbre scié.

sens littéral, de sous ses ongles. Il se les faisait régulièrement manucurer, c'est ainsi qu'il a connu Elena, jeune esthéticienne qui voulait échapper à tout pris à son milieu modeste. Elle a accepté de l'épouser.

— Elle était vénale ! Ça ne m'étonne pas !

Je n'ai pas pu me retenir. Je ne supporte pas d'évoquer cette sorcière.

Fifty hausse les épaules.

— L'argent achète tout, Ana, y compris une femme jeune et belle. Tu ne changeras pas le monde. (Il secoue la tête.) Elena s'est très vite ennuyée sans son rôle de potiche décorative et oisive. Linc dépensait largement son argent pour redorer son blason. Il exigeait la présence de sa femme à ses côtés à toutes les manifestations susceptibles de lui apporter une certaine notoriété. Elena a rencontré ma mère lors d'une récolte de fonds pour son hôpital.

Je connais la suite : Christian n'était qu'un enfant et, sans le savoir, Grace a fait entrer chez elle une prédatrice. Je sais qu'elle ne se le pardonne pas. J'ai un frisson...

— Tu me parlais de Linc. S'il est aux Caraïbes, que peut-il contre nous ?

— Justement, je n'en sais rien. Et je ne supporte pas ce genre d'incertitude. Linc est vicieux et acculé. Welch et Taylor sont d'accord pour admettre qu'il constitue un risque inacceptable. Avant de s'enfuir, il a téléphoné à sa femme pour la menacer, Elena m'a dit...

Quoi ? Quand ? Une colère effroyable me prend. Je hurle :

— Elena ! Encore Elena !

Mais ce n'est pas vrai ! Quand serons-nous débarrassés de cette sale bonne femme ? Christian cherche à se disculper, il me parle d'un simple coup de téléphone. Je suis soulagée de savoir qu'il ne l'a pas rencontrée en personne, mais quand même, il est évident qu'elle veut lui remettre le grappin dessus.

— Pourquoi as-tu décroché ? dis-je d'une voix mauvaise.

Fifty me regarde avec des yeux inquiets. Il me rappelle que notre ennemi, c'est Linc Timber, mais je suis au-delà de tout bon sens. Je ne veux rien avoir en commun avec la sorcière, même pas un ennemi. D'ailleurs, que sait Elena de son ex-mari plusieurs années après son divorce ? Rien. Rien du tout.

Et même auparavant...

— ... vu qu'elle passait son temps à tromper son mari avec des adolescents, je doute qu'elle ait mérité le titre d'Épouse de l'Année.

Fifty paraît choqué par la violence de mes paroles. Il tente de me calmer.

— J'ai chargé Welch d'aller discuter avec Elena. Il est d'accord avec toi : elle ne sait rien. Fin de l'histoire.

— Tu parles, Charles !

Je ne veux pas être calmée. Je veux pouvoir oublier l'existence d'Elena. Christian a beau dire que le passé ne peut être effacé, je veux l'enterrer très très profond. Sans même le réaliser, je me mets à tourner en rond dans la chambre, en énumérant tous les sévices que j'aimerais faire subir à cette garce pédophile. Ma colère est si forte qu'elle s'échappe de moi par tous mes pores. J'ai trop chaud. Le frottement de mes vêtements contre ma peau me devient insupportable et je commence à me déshabiller. Tout à coup, je vois dans la glace une femme inconnue, avec des yeux brûlants de haine, des lèvres retroussées, des dents découvertes. C'est moi ? Un peu affolée, je reprends conscience du décor qui m'entoure. Christian

se tient derrière moi. Il me fixe et je croise son regard dans mon miroir. Lui aussi a des flammes dans les yeux... Mais ce sont les feux de la passion.

Je le veux. Maintenant. Je veux lui faire oublier Elena. Je veux le baiser.

J'ai le cerveau mitraillé d'images torrides : des corps nus, en sueur, du sexe sauvage et primitif... D'après le Dr Greene, les femmes enceintes ressentent des envies très fortes, dues au bouleversement hormonal. Je m'en fiche. Je ne me soucie pas d'explication, je veux simplement faire baisser ma pression.

Je me retourne. Ah ! Mon mari est magnifique. J'en ai l'eau à la bouche. Je pourrais presque le dévorer vif. J'imagine son sexe palpitant dans ma bouche, son goût, son odeur... Mon ventre se crispe, mes seins durcissent.

— Je veux te baiser.

Oups ! Je n'avais pas prévu de le dire à voix haute.

Sidéré, Christian me dévisage avec des yeux ronds comme des soucoupes. Quoi ? Je n'ai jamais été sa soumise, j'ai le droit d'exprimer mes désirs comme toute femme adulte et responsable, non ? Il me semble que c'est un droit civique et constitutionnel en Amérique. Et si ce n'est pas le cas, ça devrait. Comme Christian ne bouge pas, je m'approche de lui. Il réagit enfin quand je l'empoigne. Me maîtrisant facilement, il me plaque contre lui, avec force, avec violence. Ouiiii... J'aimerais bien que nous montions dans la salle de jeu, mais je n'ai pas le temps. Tout à l'heure peut-être...

Au lieu de m'embrasser, Christian se penche sur moi et demande :

— Tu es sûre que c'est bien ce que tu veux, Mrs Grey ?

Le salaud ! Il le fait exprès. Il cherche à me torturer. Il sait que je le veux – il est toujours capable de deviner mes désirs.

— Aargh...

Une main dure s'est refermée sur mon sein. Depuis que je suis enceinte, ma poitrine est plus gonflée, plus sensible. Un éclair de douleur-plaisir part de mon mamelon pour me traverser tout entière et exploser entre mes jambes. C'est intense. C'est si bon.

Mais ça ne dure pas. Christian m'a lâchée. Quoi ? Il est fou ? Qu'est-ce qu'il fait ? J'en veux encore !

— J'ai besoin de mon kit d'urgence, déclare-t-il calmement.

Son... Quoi ? Mais qu'est-ce qu'il raconte ? Ce n'est pas le moment de jouer. Je vais me consumer sur place. Je suis tellement frustrée que je n'arrive pas à parler. En fait, je serre les dents pour retenir mes cris. Je m'imagine, la tête renversée en arrière, hurlant à la lune comme une louve en chaleur. Je remarque à peine que Christian disparaît de mon champ de vision parce que la voix rauque d'un chanteur canadien résonne dans la chambre, elle me caresse la peau, l'électrisant davantage. Je tremble. D'énervement. Excitation. Je ne sais pas. Je ne sais plus...

Christian est revenu. Où était-il passé ? Il porte une boîte en bois. Oh... Des sex-toys ? Il est allé dans la salle de jeu ? Si vite ?

Il soulève le couvercle... je vois ce qu'il y a dedans, mon sexe prend feu...

Oh pétard... je vais jouir avant même qu'il me touche.

Christian sort de la boîte des menottes – en cuir. Il n'a plus jamais utilisé sur moi de bracelets métalliques après avoir vu les traces qu'il m'avait laissées durant notre voyage de noces. Chaque fois

qu'il m'attache, m'immobilise, me ligote, il vérifie plusieurs fois que je ne risque pas de me meurtrir. J'ai la peau fine qui marque facilement, aussi il s'inquiète en permanence à mon sujet. Je n'arrive pas à comprendre qu'il ait pu prendre son pied des années durant à fouetter ses soumises – elles devaient bien avoir la peau tannée, non ? Un souvenir me revient en mémoire... l'annexe 4 de ce fichu contrat que Christian tenait tant à me voir signer. Ça concernait les limites majeures : *aucun acte qui laisserait sur la peau des marques permanentes...* Je frissonne. Que tout ceci me parait loin !

Un cliquètement me ramène au présent. J'ai un poignet attaché. Oh lala. Alors que je tends l'autre main, Christian me surprend en refermant le second bracelet sur ma cheville. Je suis obligée de garder le genou plié et ma jupe tirebouchonne sur mes cuisses. Je sens un courant d'air frais passer sur le tissu trempé de ma culotte. Christian va le remarquer. C'est le genre de détail qui ne lui échappe pas. Effectivement, je l'entends rire doucement.

— Oh, baby...

Deux secondes plus tard, un autre jeu de menottes me bloque de la même façon le côté gauche. Je suis troussée comme une dinde de Thanksgiving. Penché vers moi, Christian ouvre l'agrafe de mon soutien-gorge – un modèle « multi-way », tout un programme, non ? Il sort de son kit des pinces à seins qu'il accroche sur chacun de mes mamelons. La sensation est délicieusement torturante. Je cherche à me cambrer, mais je ne peux pas bouger. Alors, je geins en creusant le ventre pour retenir mes spasmes. Je sens mon sexe se gonfler de sève et palpiter. C'est comme un cœur vivant, comme un petit soleil... Je me mords les lèvres. Christian gronde un avertissement muet, son regard gris est assombri par le désir charnel.

— Ne ferme pas les yeux, m'ordonne-t-il. Je veux te voir. Je veux savoir tout ce que tu ressens.

Je n'ai plus de voix. Je hoche la tête. Il fronce les sourcils et tire sur la chaînette qui relie entre elles les deux pinces à seins. Je crie.

— Réponds ! exige Christian.

— Oui monsieur.

— C'est bien.

En guise de récompense, il m'effleure entre les jambes. C'est bon, mais la sensation est trop fugace pour déclencher mon orgasme. Mon ventre se tord, frustré et douloureux. Les muscles de mes cuisses, contractés par ma position, commencent à trembler. Douleur et plaisir, les deux revers de la même médaille, comme le dit toujours mon dominant préféré. J'entends sa voix dans ma tête : *l'un n'existe pas sans l'autre, Ana. Je peux te prouver à quel point la douleur peut être un plaisir.*

Une vive claque sur la fesse droite me fait sursauter – et ouvrir les yeux. Oups, j'ai déjà oublié la consigne. Christian me fixe, l'air furieux. Pour bien faire entrer la leçon, il me frappe sur l'autre fesse. Une chaleur brûlante glisse de mon arrière-train malmené à mon entrejambe en feu. J'en frissonne.

Christian se penche et pose la bouche sur moi, à travers ma culotte. Il me mordille. Avec un hurlement, je jouis. C'est dingue, il m'a à peine touchée... Je suis encore au firmament lorsqu'il me retourne d'une main ferme. Je me retrouve plus ou moins à quatre pattes, le nez enfoui dans le matelas, poignets et chevilles attachés, et le cul en l'air. Il fait glisser ma culotte à mi-cuisses, ce qui libère mes rondeurs postérieures. Je me sens encore plus nue de ne pas l'être complètement. En plus, je ne vois même plus ce qu'il fait maintenant. Je sais par contre ce qu'il y avait dans cette boîte. Je voulais du sexe sauvage, mais quand même... des perles anales ? Je n'ai connu à cet endroit-là que son petit doigt et un (tout petit) plug – une seule fois !

Je me revois dans la salle de jeu, lorsque j'ai examiné par curiosité le contenu du « tiroir anal ». Très troublée par le regard intense de Christian posé sur moi, à la fois brillant et insondable, j'en avais sorti sans réfléchir un objet en latex, long et noir, constitué de plusieurs boules lisses de tailles dégressives toutes reliées les unes derrière les autres.

— *Des perles anales. Ça fait un sacré effet si tu tires dessus au moment de l'orgasme.*

— *C'est pour moi ?*

— *C'est pour toi.*

Il y a ce chapelet dans la boîte. Va-t-il vraiment... ?

Oh ! Je sens une bouche humide et avide se poser entre mes fesses. Je crie de surprise et de plaisir. Christian me lèche à un endroit où je n'aurais jamais cru l'être et... c'est si jouissif que j'en oublie tous mes préjugés. S'il me propose une sodomie ici et maintenant, je vais accepter. Je vais...

Il plonge ses longs doigts dans les plis de mon sexe gorgé de sucs, puis les remonte pour humecter mon entrée secrète. C'est indécent, décadent, sublime. J'étouffe mes cris dans le drap tout en me tortillant. Je ne peux plus attendre. Il le sait puisque les perles commencent à s'infiltrer en moi. La sensation est étrange. Je me fige, inquiète. Ma conscience, horrifiée, est pâmée dans sa méridienne ; ma déesse intérieure fait la danse du ventre sur le balcon... Puis ce que je ressens devient un peu trop intense et je me crispe.

Christian s'interrompt. Il me flatte les reins et le dos d'une main apaisante.

— Là, là, chuchote-t-il. Ne crains rien.

Il ouvre son pantalon, j'entends le crissement de sa fermeture qui descend. Son sexe se présente à l'orée de mon corps. Ah, je me retrouve en terrain connu. Je me cambre, prête à le recevoir. Il me pénètre plus doucement que d'ordinaire et je comprends pourquoi en sentant les perles jouer dans mes entrailles. Oh lala. Dès que Christian ondule en moi, je recule vers lui pour mieux m'empaler. Une nouvelle perle me dilate. Perdue dans un raz de marée de sensations fortes, je me détends. Et Christian sent ma reddition parce qu'il accélère sa cadence. Mmm... C'est bon, c'est divin. Un nouvel orgasme se prépare, plus fort que le précédent. Je suis prise comme jamais, des deux côtés à la fois. Mon ventre est lourd, mes muscles tétanisés par des éclairs de feu et de plaisir. Je remarque tout à coup que Christian me pilonne au tempo sensuel de la musique. C'est dingue ! Comment peut-il rester assez concentré pour entendre les notes ? Moi, c'est le sang qui pulse à mes oreilles. Le battement de mon cœur ; je ne suis plus que sensations.

Il glisse une main sous moi et décroche une des pinces. Le sang se rue dans mon mamelon et je hurle de plus belle. La seconde pince détachée provoque la même étincelle de jouissance.

Se redressant, Christian me claque les fesses, une fois... *deux... trois...* Je sens son regard posé sur moi – et j'imagine le spectacle que je dois présenter, les jambes ouvertes, avec cet objet bizarre planté en moi. À la quatrième claque, je jouis avec un grand cri.

Ça dure et dure... je chevauche des crêtes, chaque vague m'emmène plus haut. Quand je crois que tout va s'arrêter, Christian me martèle et je repars en vol pané. Au moment où je manque m'écrouler sur le lit, il arrache les perles – tiens, je les avais oubliées. La sensation est indescriptible ! Un frisson nouveau m'enflamme le ventre, un nouvel orgasme... ou bien est-ce le même ?

Christian gronde et se répand en moi.

Quand il me lâche et s'écarte, je retombe lourdement sur le ventre, mes membres se détendent enfin. Ma dernière pensée cohérente, c'est : je n'ai même pas remarqué qu'il avait détaché mes menottes.

Je m'endors comme une masse.

Christian

J'espère que je n'ai pas été trop brutal envers Ana. Elle paraît lessivée.

Je passe dans la salle de bain faire un brin de toilette puis reviens dans la chambre avec une serviette humide. Je rafraîchis Ana avec un sourire. Pour une initiation, ça s'est bien passé. C'est vrai qu'elle était prête à tout essayer. Il reste des accessoires dans ma boîte, mais elle a connu un premier orgasme si rapide que j'ai été pris de court. Du coup, j'ai dû accélérer les choses.

Et maintenant, elle dort – sur le ventre, une jambe allongée, l'autre repliée. Elle a les cuisses écartées, ce qui l'expose tout entière à mon regard. Dieu qu'elle est belle ! Elle porte sur les fesses les marques de ma main et j'adore voir son délicieux petit cul rosi.

Ceci ne changera jamais, Grey.

Au Revoir, Olivia

Octobre 2011

Andrea

Je tends sans mot dire à Olivia le dossier que j'ai préparé pour elle. Elle a terminé son stage. Si elle s'attendait à ce que Grey House lui propose un contrat définitif, elle doit être déçue

Mais il est rare qu'une étudiante obtienne de rester. Depuis que je travaille ici, je n'en ai vu qu'une se voir offrir un CDI. Marion Denison était là depuis six semaines seulement lorsque Mr Grey l'a convoquée dans son bureau. Je m'étais absentée deux jours pour soigner une mauvaise grippe, Marion m'a remplacée au pied levé. Apparemment, elle s'en est bien sortie. Et elle travaille toujours quelques étages en dessous, au service de la gestion prévisionnelle.

Mais Olivia... Dès le premier jour, j'ai su qu'elle ne ferait jamais l'affaire. Elle a commencé par commettre une erreur fatale : tomber amoureuse du patron. Avec un soupir, je me souviens de ma première rencontre avec Mr Grey, un homme magnifique au magnétisme puissant. Il est jeune, riche, célèbre. Un cocktail léthal. Moi aussi, j'ai eu des papillons dans le ventre en le regardant. Mais j'ai très vite abandonné tout espoir. Un homme comme lui... Pourquoi aurait-il regardé quelqu'un comme moi ? Si tout le monde m'appelle la Reine des Glaces, ce n'est pas pour rien. Je me suis forgé une armure solide.

Hier, quand j'ai prévenu Olivia que ce serait son dernier jour, elle a paru choquée, puis en colère, avant de fondre en larmes. Seigneur ! Voilà une autre de ses tares irréversibles : elle n'arrête pas de pleurer. À la moindre réflexion, bêtise, ou erreur, elle s'enferme des heures dans les toilettes. Je n'arrive pas à comprendre qu'elle ait tenu six mois sans que Mr Grey la flanque à la porte. Sans doute sait-il qu'il n'est pas facile d'obtenir un stage pour une étudiante.

Sur le papier, Olivia était parfaite : GPA¹⁷ à 3.4, SAT¹⁸ à 1800...

Comme quoi, les statistiques peuvent se tromper !

La sécurité vient de me prévenir : Mr et Mrs Grey sont dans l'ascenseur. Je sais que Mr Grey vient récupérer dans son bureau certains contrats urgents qu'il lui faut lire et signer, il m'a annoncé qu'il travaillerait quelques jours chez lui. Quant à Mrs Grey, je ne l'ai pas revue depuis... son retour de voyage de noces. Au cours des dernières semaines, il y a eu dans tous les journaux cette affreuse histoire d'enlèvement. Mrs Grey a été blessée, elle est restée plusieurs jours dans le coma. Durant tout ce temps, Mr Grey n'a pas remis les pieds à Grey House. Il n'a même pas téléphoné, sauf à Ms Bailey. Ce qui ne lui ressemble pas.

Je me demande comment va Mrs Grey. J'espère qu'elle s'est complètement remise.

La porte de la cabine s'ouvre. Je m'avance vers eux.

¹⁷ Grade Point Average, système d'évaluation des étudiants aux USA, allant de 0.0 à 4.0

¹⁸ Scholastic Achievement Test, évaluation annuelle des étudiants, sur 2400, 2000 représente 97 % de réussite

— *Bonjour Mr Grey. Bonjour Mrs Grey. Je suis heureuse de vous voir en pleine santé.*

C'est incroyable ce qu'elle est belle ! Radieuse même. On dirait qu'elle sort d'un séjour en balnéothérapie et non de l'hôpital. J'ai du mal à la reconnaître. Je me souviens d'elle la première fois qu'elle est venue... si timide, effacée, mal habillée. Pas à dire, le bonheur aide à l'épanouissement d'une femme.

L'argent aussi.

— *Merci, Andrea, comment allez-vous ?*

Elle s'approche de moi et me serre la main avec un sourire amical. Elle est toute petite. Avec mon mètre 70 – et mes talons – je me sens gigantesque auprès d'elle. Mr Grey a déjà disparu dans son bureau.

Nous échangeons quelques banalités. J'ai peu à dire sur moi-même : je travaille beaucoup, il n'y a pas de place dans ma vie pour la romance. De plus, Mr Grey n'est pas du genre à encourager les bavardages durant les heures de bureau. Mrs Grey le connaît mieux que personne, elle doit bien le savoir.

Je l'examine discrètement, je sais qu'elle a reçu des coups au cours de son agression, en particulier à la tête puisqu'elle est restée inconsciente plusieurs jours. Cela ne se voit pas. Elle marche avec grâce. Derrière elle se tient un grand brun, au visage attentif. Luke Sawyer, son agent de sécurité.

Je ne l'ai jamais vu d'aussi près. Je m'en souviendrais...

Mon interphone sonne, c'est Mr Grey.

— *Andrea. Venez ici.*

Mrs Grey lève un sourcil à ce ton sec et autoritaire, mais j'ai l'habitude. Je suis déjà en route, mon agenda électronique à la main.

— *Oui monsieur ?*

— *Rappelez-moi ce qui est prévu question déplacement pour octobre.*

— *Vous avez été invité le 20 à Montréal pour un gala d'inauguration dont vous devez donner le discours principal. Vous avez aussi votre rendez-vous trimestriel à WSU à Portland, le dernier vendredi du mois.*

— *Très bien, prenez contact avec Ms Maury, à SIP. Je veux que Mrs Grey m'accompagne à Montréal.*

Je le regarde... je ne suis pas certaine que Mrs Grey soit au courant de cette modification de son emploi du temps. Mr Grey remarque mon hésitation

— *Un problème ?*

— *Non monsieur. Je m'en occupe. Autre chose ?*

Il me renvoie d'un geste. Quand je reviens à mon bureau, Mrs Grey a disparu. J'ai à peine eu le temps de me demander où elle a pu se rendre que Mr Grey ressort, tenant à la main un attaché-case où il a probablement mis les documents dont il avait besoin.

— *Où est ma femme ? s'exclame-t-il, avec impatience.*

En entendant des voix au bout du couloir, nous nous retournons : Mrs Grey et Ros Bailey apparaissent.

— *Christian, déclare-t-elle. Ros nous invite à dîner à la fin de la semaine, avec elle et Gwen.*

Il se renfrogne visiblement.

— *Nous verrons. Nous sommes censés voir mes grands-parents Trevelyan à la fin de la semaine.*

— *Mr Grey, vous n'y échapperez pas, rétorque Ros aussi décidée que d'ordinaire. Vous feriez aussi bien de trouver une date.*

Il n'en a pas envie, c'est évident, mais il regarde sa femme et change d'avis. Elle a une influence incroyable sur lui : elle le rend plus sociable.

— *Dimanche soir alors, maugrée-t-il.*

— *Parfait.*

Seattle Nooz

Si certaines de nos lectrices espèrent et encore avoir une chance de mettre un jour la main sur le célèbre Christian Grey, nous sommes au regret de leur annoncer que ça va devenir de plus en plus difficile. Comme vous vous en souvenez, nous avons été les premiers, il y a quelques mois, à annoncer ses fiançailles. Et récemment, un petit oiseau nous a chuchoté que Christian Grey et sa jeune et mystérieuse épouse, Anastasia, attendaient un enfant.

Quelle meilleure façon pour une femme de s'assurer d'une rente à vie que d'être la mère de son premier-né ?

Manifestement, Anastasia Grey a bien l'intention de conserver pour elle l'homme le plus riche, le plus beau et le plus mystérieux de Seattle.

Nous ignorons encore si l'héritier attendu sera un garçon ou une fille, mais d'après nos sources, la grossesse n'en est qu'à ses premiers mois.

Espérons simplement que le carrosse ne finira pas en citrouille !

*

L'homme grinça des dents en lisant le journal. Le simple fait de voir le nom de Christian Grey écrit noir sur blanc lui donnait des brûlures d'estomac. Il n'avait pas réussi à tuer la femme de ce salopard, mais désormais, il avait une chance de s'attaquer aussi à son héritier. Magnifique. D'une pierre deux coups.

Il éclata de rire fixant son reflet dans le miroir.

Il n'avait pas renoncé à se venger.

Fuites Dans La Presse

À Grey House

Andrea

Je me demande à quoi ressemblera la nouvelle stagiaire. J'ai déjà plusieurs dossiers sur mon bureau. Je suis chargée du premier tri, quand il ne restera plus que trois, Mr Grey décidera. Sans doute demandera-t-il à Mr Welch un dossier complet sur chacune d'elle...

Comme d'habitude.

En secouant la tête, j'allume mon ordinateur pour vérifier les alertes sur différents moteurs de recherche qui surveillent les articles Internet concernant Mr et Mrs Grey. Le service des Relations Publiques le fait également, bien entendu, mais j'aime bien garder le pouls de la blogosphère.

J'écarquille les yeux en voyant les entrées qui s'accumulent sur mon écran. En les lisant, je m'étouffe d'horreur.

— *Argh !*

— *Andrea ! Que se passe-t-il ?*

Je sursaute au son de cette voix. C'est Barney, le responsable informatique de Grey House. Il surgit à mes côtés et me tape violemment dans le dos, ce qui ne fait qu'accentuer ma toux. Oh mon Dieu... En plus, j'ai renversé mon café sur mon bureau. Consternée, je regarde le désastre. Barney sort des Kleenex de sa poche et commence à nettoyer, rendant les choses pires encore.

Une chance, Mr Grey ne travaille pas ce matin ! Il n'en croirait pas ses yeux.

— *Ça suffit, Barney. Laissez-moi faire.*

— *Pourquoi tirez-vous une tête pareille ?*

— *Parce que tous les journaux annoncent la grossesse de Mrs Grey !*

— *Et alors, s'étonne-t-il, les yeux ronds comme des billes. Un petit Grey ? C'est une bonne nouvelle, non ? En quoi ça vous pose-t-il un problème ?*

Idiot !

— *Ça ne me pose aucun problème à titre personnel, mais je me demande comment les journalistes l'ont appris. À votre avis, que va dire Mr Grey ?*

Barney est peut-être intelligent quand il s'agit de méga-octets informatiques, mais dans la vie courante, il n'est pas connecté. Il me regarde en clignant des yeux, avant de faire une horrible grimace.

Bingo. Il a compris.

— *Je comprends mieux pourquoi le patron reste aussi souvent chez lui ces derniers temps. Il va être papa ? C'est dingue, il est humain après tout.*

Barney regarde autour de lui et demande :

— *Où est Olivia ?*

— *Elle est partie. Elle a fini son stage.*

Olivia... Je fronce les sourcils, saisie d'un soupçon. Aurait-elle prévenu les journalistes ? Il lui est déjà arrivé d'offrir un scoop à la presse. Elle faisait sans arrêt des bourdes et laissait filtrer des informations. J'ai toujours cru que c'était par maladresse, mais là, j'ai comme un doute. Elle a pu agir pour se venger de ne pas être engagée. Comment savoir ? Je ne peux l'accuser sans preuve. Je suis bien certaine que Mr Grey ordonnera une enquête. Si Olivia est coupable, je n'aimerais pas être à sa place...

Peut-être que rien ne pourra être prouvé. Comme la première fois, il y a plusieurs mois. Personne n'a jamais su qui avait donné aux journalistes le nom de la jeune inconnue apparue dans la vie de Mr Grey. Anastasia Steele...

Je me rappelle que le mariage a été annoncé aussi, dans le Seattle Nooz. Ils parlaient du contrat matrimonial.

J'étais là, le jour où Mrs et Mrs Grey se sont rencontrés, ici même, à Grey House.

D'un doigt machinal, j'ouvre un dossier informatique. Tout y est. Le 9 mai 2011, Miss Steele a interviewé Mr Grey pour le journal étudiant de WSU.

Olivia était là également.

Ana à GEH

Christian

Il est l'heure de diner, mais Ana s'est endormie après l'amour. Je lui accorde une demi-heure de repos et je la réveille pour lui demande de s'habiller. Pour ne pas être tenté de recommencer à la caresser, je file dans mon bureau. Ana me rejoint dans une tenue qui me consterne. Son tee-shirt a un décolleté quasi indécent. Bon Dieu, nous ne sommes pas seuls dans l'appartement, Sawyer et Taylor sont encore là. Je ne veux pas qu'ils voient ma femme ainsi (dé)vêtue. De plus, elle porte un pantalon de soie qui la moule comme une seconde peau. Elle pourrait aussi bien être nue.

Je ne dis rien – mais j'ai du mal.

Nous mangeons rapidement. Je passe mon temps à surveiller qu'aucun de mes agents de sécurité ne s'approche de nous. Heureusement, ce n'est pas le cas. Mrs Jones a également disparu.

Après le diner, je conseille à Ana de se reposer. Elle ne proteste pas. Ce qui m'étonne d'abord, m'inquiète ensuite. Je la suis jusque dans la chambre ; elle s'installe sur le lit, les jambes croisées, et dépose autour d'elle de nombreux manuscrits. Du travail ? Elle aussi a rapporté du travail à la maison ? Bien sûr, elle doit simplement lire ces putains de papiers, mais quand même...

Je fronce les sourcils. Ana est penchée en avant, son décolleté en devient plus provocant encore. Je décide de m'exiler dans mon bureau.

J'y suis à peine que mon BlackBerry sonne. C'est Ros. Elle est encore à GEH où elle avait un dossier à boucler.

— Oui, Ros ? Que se passe-t-il ?

— *Vous venez à GEH demain ?*

— Samedi ? En principe, non. Pourquoi ?

— *L'équipe des ingénieurs vient de me déposer leurs résultats concernant l'énergie solaire pour les portables écologiques.*

— Ils ont enfin répondu à ce que j'attendais ? dis-je, très excité.

— *Oui, et vous aviez raison, ça marche aussi bien à l'énergie solaire qu'aux éoliennes. Écologiquement, ce sera parfait, avec un coût de production minime.*

— C'est vrai ?

Je ne m'attendais pas à ce que ce soit aussi rapide. Dans mon enthousiasme, je commence à arpenter mon bureau tandis que défilent dans ma tête des croquis, des projections financières, des marchés à venir...

— *Je réunis tout le monde demain ?* continue Ros qui me connaît bien.

— Oui. 8 heures. La salle de réunion près de mon bureau. Contactez aussi...

Je lui donne des ordres rapides, braqué sur ce projet qui me tient à cœur.

Quand je raccroche, Ana est à la porte. Elle me regarde tristement.

— Tu t'en vas demain ?

— Ça te dit de venir avec moi ?

Elle éclate de rire.

— Quand je vais chez SIP, tu considères que je devrais me reposer, et ce week-end, alors que je comptais lire tranquillement des manuscrits dans l'appartement, tu veux m'emmener chez GEH ?

— C'est différent, baby. J'aimerais te montrer une de nos réalisations qui compte beaucoup pour moi. Il s'agit d'un nouveau téléphone portable. Il marche à l'énergie naturelle et serait susceptible de fonctionner dans tous les coins de la terre qui ne bénéficient pas d'électricité. Tu imagines ? Ce serait utile aux campeurs, aux randonneurs, aux soldats expatriés. Ne parlons pas de l'aide que ça apporterait aux pays sous-développés...

Ana me sourit tendrement. Elle connaît ma passion secrète. Et puis, elle m'a offert un jour un jouet, un hélicoptère fonctionnant déjà à l'énergie solaire. Je trouve extraordinaire que cette technologie ait déjà de tels usages, les enfants seront tout à fait habitués à ces nouveaux procédés une fois devenus adultes.

— Tu as raison, Mr Grey, c'est très important. Allons-y.

Je la prends par la main. Ma femme et moi serons ensemble à GEH, dans ce même bureau où une jeune étudiante apprentie journaliste s'est écroulée à quatre pattes, il y a quelques mois.

Je commence à réaliser ce qu'est le bonheur.

En voiture, durant tout le trajet, je tiens la main d'Ana dans la mienne. Je remarque les coups d'œil que me jette Taylor dans le rétroviseur. À mon avis, il se retient de ricaner. L'enfoiré ! Il a de la chance que je sois de bonne d'humeur. Sawyer est là aussi, il semble peu concerné par ce changement inattendu. Comme Ana restera avec moi, Sawyer... eh bien, il se débrouillera avec Andrea ou Taylor. À dire vrai, je m'en fous.

Ana et moi pénétrons dans la tour GEH par la porte principale, Sawyer sur nos talons, Taylor s'éloigne avec la voiture pour la garer dans le parking souterrain. Il y a encore beaucoup de monde dans le hall, tous les yeux se braquent sur nous. Plusieurs s'écrouillent de surprise.

Pourquoi bordel ?

Sans doute parce que tu tiens la main de ta femme, Grey.

Et alors ? Je ne vois pas ce que ça a de si étonnant. Je fronce les sourcils, ce qui pousse mes employés à s'éloigner rapidement.

Une fois dans l'ascenseur, je dis à Ana :

— C'est la première fois que tu reviens depuis cette fameuse interview.

— Non. Je suis passée te chercher plusieurs fois !

— Oui, mais tu m'attendais en bas ou dans la voiture. Aujourd'hui, tu seras dans mon sanctuaire.

Dès que je sors de la cabine, au vingtième étage, la nouvelle stagiaire— Janelyn Stevens — bondit sur ses pieds... puis elle aperçoit Ana et se fige, tétanisée de stupeur.

— B-bonjour, Mr Grey... hum, Mrs Grey ? Nous... ne vous attendions pas.

Où est mon assistante ?

— Andrea !

J'ai parlé d'un ton sec, désireux de faire comprendre à cette fille que ma femme, attendue ou pas, a le droit d'être là où elle veut. Je sens une pression sur ma main. Étonné, je me tourne vers Ana, qui secoue la tête avec un sourire.

Mon assistante arrive au même moment.

— Bonjour, Andrea, dit Ana. Christian m'a convaincue de l'accompagner ce matin. J'espère que ma présence ne vous dérangera pas.

— Oh Mrs Grey... non ! Bien sûr que non !

Andrea est toute rouge, son regard glisse derrière nous et s'attarde sur Sawyer. Comme il est chargé de veiller sur le bien-être d'Ana, j'imagine qu'il ne doit pas apprécier non plus cet accueil maladroit. Je ne me retourne pas pour vérifier. J'entraîne Ana vers mon bureau.

Avant d'entrer, je me retourne :

— Andrea ? Je reçois les ingénieurs. Ensuite, je ne veux plus être dérangé.

— Ms Bailey voudrait vous voir, elle m'a demandé de la prévenir dès votre arrivée.

— Très bien. Dans cinq minutes.

Andrea et la stagiaire ne sont pas les seules à nous fixer, je sens des yeux peser dans mon dos. En général, je déteste qu'on me scrute, mais aujourd'hui, je m'en fiche. Saisi d'un élan irréprouvable, je passe un bras autour de la taille de ma femme pour la serrer contre moi. Au même moment, Taylor nous rejoint et ouvre la porte de mon bureau. Il jette un coup d'œil à l'intérieur, puis son regard croise le mien dans une question muette.

Je lui réponds de la même façon – en silence. Il hoche la tête pour indiquer qu'il a compris et referme la porte sur nous, en restant dans le couloir.

— Christian, déclare Ana moqueuse, je suis surprise que tu ne m'aies pas portée dans tes bras pour franchir ce seuil sacré. Comme tu l'as déjà fait dans l'avion, à la maison, à Aspen...

— Moi, Mrs Grey, je suis surpris que tu sois entrée dans ce bureau sans tomber à quatre pattes.

— Oooh ! C'est vraiment peu galant de ta part de me rappeler cet incident !

— Je n'ai rien d'un homme galant, baby, tu le sais. Et cet « incident » restera un des plus beaux souvenirs de ma vie.

Elle hoche la tête avec un sourire, puis regarde autour d'elle et s'attarde un moment sur les photos de Trouton toujours exposées sur mon mur.

— Pour moi aussi, chuchote-t-elle.

Elle fronce les sourcils. Je me tourne pour savoir ce qui la chiffonne. Elle fixe le portrait d'elle que j'ai acheté à Rodriguez. Elle penche la tête, hésite, mais ne dit rien.

— Ana ?

— Oui ?

— J'adore ce portrait. J'adore t'avoir sous les yeux quand je travaille.

Je la prends dans mes bras, elle plaque son visage contre ma poitrine.

— Mais enfin, Christian... tous les gens qui viennent dans ton bureau...

— Oui, et alors ?

— Ils me voient, chuchote-t-elle, gênée.

— Tu es ma femme, Ana. J'en suis fier. Je veux le crier au monde.

— Tu as mis ce portrait dans ton bureau *avant* que je sois ta femme.

— Tu étais déjà mienne, baby.

— Et tu n'en as pas marre de me voir en permanence ?

— Non, tu es le centre de mon univers. J'aimerais passer mes journées avec toi, à te voir rire et bouger, à entendre ta voix. Puisque j'en suis privé durant de longues heures, j'ai au moins ton droit à ton sourire.

Je me penche pour l'embrasser. Ses lèvres s'ouvrent sous les miennes, humides et accueillantes. J'ai très envie de la coucher sur mon bureau et de la prendre... il me suffirait d'ordonner à Andrea de repousser mon entrevue avec Ros... et avec les ingénieurs.

À peine ai-je cette idée qu'une voix émerge de mon haut-parleur :

— Mr Grey, Ms Bailey est là pour vous voir.

Merde, trop tard !

— Je n'en ai pas terminé avec toi, Mrs Grey, mais pour le moment, d'autres personnes réclament mon attention.

Ana passe la main sur la bosse de mon entrejambe.

— Je ne suis pas certaine de devoir te laisser dans cet état, Mr Grey. N'est-ce pas de mon devoir d'épouse de veiller à tes besoins ? Tout à l'heure, quand tu seras tout seul, je passerai sous ton bureau... (Elle cligne de l'œil.) Pendant que tu continueras à gagner des millions, je te...

Elle s'interrompt tout à coup, le visage empourpré. J'éclate de rire.

— C'est une promesse, baby. Je compte bien que tu la tiennes.

Je m'écarte d'elle et avance jusqu'à mon interphone.

— Faites entrer Ms Bailey, Andrea.

Ros pénètre dans mon bureau d'un pas décidé, mais elle se fige, surprise en remarquant que je ne suis pas seul.

— Ana ! Quelle excellente surprise !

Elle paraît sincère. Depuis quand appelle-t-elle ma femme « Ana » ? Elles ne se sont rencontrées qu'une fois ou deux, y compris à ce ridicule enterrement de vie de jeune fille que Katherine Kavanagh avait organisé... Je n'oublie pas que Ros préfère les femmes, aussi son amabilité envers la mienne éveille mes soupçons et ma jalousie. Même si Ros a une compagne à laquelle elle tient beaucoup... D'ailleurs, ne sommes-nous pas censés, Ana et moi, dîner prochainement avec elles ? En temps normal, je ne mélange pas les affaires et les mondanités, mais tout change depuis qu'Ana est entrée dans ma vie.

— Ros, vous vouliez me parler. Est-ce au sujet de notre rendez-vous avec l'équipe des ingénieurs ?

— Non, répond-elle en hésitant. Pas vraiment.

En la voyant jeter un coup d'œil en direction d'Ana, je devine qu'elle n'est pas certaine de devoir parler en sa présence. Je fronce les sourcils, mécontent.

— Ana est au courant de tout ce qui me concerne, je vous écoute.

— Très bien... Il s'agit de cet envoi d'argent pour la prochaine échéance à Taïwan.

— Oui, et alors ? J'avais cru comprendre que vous vouliez leur donner la moitié à la signature du contrat et attendre six mois pour le solde. Vous avez changé d'avis ? Pourquoi ?

Je m'enfonce dans mon siège, les coudes posés sur mon bureau, le menton sur mes poings serrés.

— Nous avons déjà déposé plus de cent dix millions de dollars sur un compte local. Le chantier naval ne correspond toujours pas à nos critères. J'ai parlé avec le directeur sur place, il va nous falloir intervenir pour rectifier le tir. Comme vous le savez, j'ai déjà envoyé un consultant sur place, mais je voudrais maintenant que le directeur de notre chantier à Seattle, Lennon Bruce, rejoigne Tim Willis à Taïwan pour vérifier exactement les besoins sur place et la meilleure façon d'y pourvoir sans que les coûts de réajustement fassent exploser nos budgets. Les travaux ont déjà commencé, je tiens à m'assurer que l'outillage employé est bien approprié. Le fait de travailler avec la main-d'œuvre locale nous permet d'économiser des taxes et des impôts, comme nous en avons déjà discuté, mais pas question que notre argent soit gaspillé.

Durant le discours de Ros, j'ai surveillé Ana. Elle ouvre de grands yeux, manifestement peu habituée à entendre parler de sommes aussi extravagantes. Elle ne dit rien, mais son regard se pose sur moi, un peu inquiet, un peu admiratif. Je suis content d'être assis, ce qui cache mon érection toujours douloureuse. Pour contrôler mes fantasmes, je me concentre sur Ros.

— Que voulez-vous faire ? Vous rendre aussi à Taïwan ?

— En fait, j'allais vous proposer de faire vous-même le voyage, de parler aux banquiers, au directeur, à nos divers employés. Vous êtes bien plus efficace que moi dans ce domaine. D'un autre côté, je maîtrise les chiffres et la gestion, aussi peut-être pourrions-nous y aller ensemble. Chacun de nous est un ouragan, ensemble, nous formerions un tsunami.

Elle a raison, bien sûr, pourtant je ne suis pas certain qu'il soit sage de me rendre à Taïwan. Ana est enceinte. J'aimerais qu'elle m'accompagne, mais elle refusera – à cause de SIP.

Et le Dr Greene n'apprécierait pas cette suggestion, Grey.

— Je vais y réfléchir. J'appellerai ce soir le directeur du chantier naval.

— Si tu pars à Taïwan, Christian, ce serait pour quand ? demande Ana.

— Je n'ai encore rien décidé.

Ana ne tient pas compte de mon ton menaçant.

— Ros ?

— Dans les deux semaines, mais ce n'est pas définitif. Je peux gagner du temps, avec l'aide de Bruce et Willis... Mr Grey n'aura pas à intervenir avant un bon mois. En fait, l'important est de décider préalablement quels changements nous désirons apporter au chantier naval pour qu'il soit opérationnel selon nos critères habituels.

Je fusille Ros du regard : je ne lui ai pas demandé de *tout* dévoiler devant ma femme.

— Ça te dirait d'aller à Taïwan dans deux semaines ? Insiste Ana.

— Comme je viens de te le dire, je ne veux pas prendre de décision en ce moment. Tu t'es trouvée mal à l'hôpital il y a quelques jours, et ma priorité reste ton état de santé. Je paye certains de mes

employés suffisamment cher... (Je jette à Ros un regard entendu,) pour qu'ils résolvent ce genre de situation sans mon intervention. Si je dois me rendre à Taiwan, je le ferai plus tard. Bien plus tard.

— Très bien, dit Ros, calmement. Voici les derniers coûts prévisionnels. Les travaux doivent commencer le plus tôt possible.

— Je veux d'abord parler au directeur, ce dont je me chargerai ce soir. Ne le prévenez pas de cet appel... Je veux le prendre à l'improviste.

Une fois de plus, mon intercom s'anime :

— *Mr Grey, les ingénieurs vous attendent en salle de réunion numéro 4.*

— Ms Bailey et moi les rejoindrons d'ici quelques minutes, Andrea. Faites-leur apporter du café et des viennoiseries – et pour Mrs Grey, du thé Twinings et des crackers.

— Christian ! proteste Ana.

— Baby, tu n'as rien mangé ce matin.

Ros me fixe, les yeux étrécis. Je devine quels soupçons lui viennent à l'esprit : après tout, je viens d'évoquer un malaise d'Ana à l'hôpital, et maintenant je parle de crackers – quand tout le monde sait que les femmes enceintes en sont friandes. En dehors de ma famille, je n'ai averti personne de la grossesse d'Ana.

Je pense être redevenu à peu près décent, je quitte l'abri de mon bureau pour avancer jusqu'à ma femme.

— Que veux-tu faire ? Venir avec moi en réunion ou rester ici ?

— J'ai apporté des manuscrits à lire et à annoter, Christian. Je vais rester ici.

— Ma salle de bain privée est juste derrière cette porte, baby. Andrea t'apportera un plateau d'ici quelques minutes.

— Très bien.

— Sawyer sera dans le couloir. Si tu as besoin de moi, envoie-le me chercher.

— Christian, je vais très bien. Ne t'inquiète pas.

Je me penche pour l'embrasser. Quand je lève les yeux, Ros Bailey a disparu. Tant mieux.

En sortant de ma réunion avec mes ingénieurs, j'apprends qu'Ana a refusé les crackers... je n'ai pas le temps de m'énerver, Andrea m'informant déjà qu'elle a voulu autre chose à la place : elle a envoyé Sawyer lui chercher une soupe aux palourdes et du pain noir. Et des fraises.

Comme petit déjeuner ?

Oh merde ! À l'heure actuelle, tout l'immeuble doit savoir que ma femme est enceinte. Génial !

Ana et moi déjeunons ensemble dans mon bureau. J'ai beau la surveiller de près, elle ne paraît ni fatiguée ni malade. En fait, elle semble avoir faim. Elle a demandé une salade César. Elle la dévore et sauce son assiette avec du pain au maïs. Elle a terminé bien avant moi.

Elle jette alors sur mon assiette un regard concupiscent.

— Je n'ai plus faim, dis-je, en cachant un sourire. Tu veux terminer ?

— Oui.

Très amusé, je lui tends mon assiette, une simple salade de boulgour au poulet ; Ana se jette dessus comme s'il s'agissait d'une question de vie ou de mort. Elle récupère la vinaigrette d'un doigt qu'elle suce, en fermant les yeux.

Son geste délibéré m'excite, bien évidemment.

— Mrs Grey, tiens-toi bien.

— Et si je n'ai pas envie de me tenir bien ? (Elle bat des cils.) Tu sais, j'ai encore faim, je voudrais un dessert.

— Lequel ? Un gâteau au chocolat ? Une crème renversée ?

— Un sucre d'orge... dit-elle en se léchant les lèvres.

— Ana !

— Quoi ?

— Je t'ai souvent expliqué les avantages du plaisir différé, baby, tu n'as jamais intégré mes leçons.

Grey, trouve vite un autre sujet de conversation...

Lequel ?

Il me vient une idée...

— Si je me rappelle bien, à ton premier passage à GEH, j'ai voulu te montrer mes locaux. Tu m'as refusé ce plaisir pour t'enfuir au plus vite.

Elle s'en souvient aussi. Son regard devient songeur.

— Tu me faisais peur, avoue-t-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que tu m'attirais trop. Ce qui me rendait maladroite.

— Oh, ça, je m'en souviens, tu as mis un bail avant de brancher ton fichu enregistreur. Je ne sais combien de fois tu l'as fait tomber sur ma table Bauhaus.

— Ta table... quoi ?

— Le Bauhaus est un institut des Arts et des Métiers fondé à Weimar, en Allemagne, au début du siècle passé. Ça désigne aussi un design contemporain qui a inspiré bon nombre d'artistes d'avant-garde.

— Pfut, c'est d'un snob ! Une table basse est une table basse, elle devrait être appréciée pour sa beauté intrinsèque, pas pour le prétendu génie qui l'a conçue.

Perdu dans mes réminiscences, je ne relève pas son insolence.

— Tu sais, Ana, en temps normal, je ne supporte pas les gens maladroits, surtout pas les néophytes qui me font perdre mon temps. Mais toi, je te trouvais adorable. Je voulais profiter au maximum de ta présence. En fait, j'envisageais même les différentes façons de te dompter.

Elle se mordille la lèvre, les pupilles dilatées par le désir.

— Christian...

— Tu faisais ça aussi... te mordre la lèvre... À l'époque, baby, tu ignorais l'effet que ce geste avait sur moi. Aujourd'hui, tu le sais. Je ne peux y résister.

— Alors, ne résiste pas...

— J'ai eu un fantasme ce jour-là.

— lequel ?

— Je te voulais couchée sur mon bureau. Quand tu m'as demandé si j'étais gay, j'aurais voulu te coller une fessée puis te baiser par derrière, sur ma table, les mains attachées. Pour te démontrer ma parfaite hétérosexualité.

J'ai le sang qui bout. Cette interview date de plusieurs mois, mais elle aurait aussi bien pu avoir eu lieu ce matin.

— Je suis d'accord.

— Quoi ?

— Pour ce programme...

Elle jette un regard autour d'elle et murmure :

— ... la fessée, la baise, ton bureau...

— Plus tard. Pour le moment, ce qui m'intéresse, c'est ta compagnie.

— Non ! crie-t-elle, sans plus se soucier d'être discrète. Comment peux-tu m'allumer ainsi et ne rien faire ensuite pour... pour...

Elle se met à bouder. Elle est adorable.

Brusquement, elle se tourne vers moi, un sourire lumineux aux lèvres.

— Tu ne devrais pas tourmenter une femme enceinte. Ce n'est pas sain.

— Baby, après ton interview, j'ai attendu quinze jours pour te revoir, malgré ma colère d'avoir été injustement traité de gay. Et tu sais que j'aime les punitions instantanées, surtout quand l'offense est d'importance.

— Bon, je vais être obligée de téléphoner au Dr Greene pour lui demander une ordonnance...

— À quel sujet ?

Ana me fixe, les yeux brûlants.

— Elle m'a conseillé de satisfaire mes fringales... Je te veux. Maintenant. Tout de suite.

— Non. Nous allons d'abord faire un tour de reconnaissance. Viens.

La prenant par la main, je la fais se lever. Surprise, elle me suit sans discuter. Dès que j'ouvre la porte du bureau, Andrea et Janelyn lèvent la tête avec un bel ensemble. Je ne suis pas fâché d'être débarrassé d'Olivia, elle était nulle. Je me demande si cette nouvelle stagiaire sera plus efficace. Et si ce n'est pas le cas, Andrea va m'entendre.

— Où est ton autre blonde ? chuchote Anastasia.

— Olivia ?

— Oui.

— Elle a fini son stage. Janelyn la replace.

— Elle aussi est blonde, persifle Ana. Manifestement, tu n'aimes que les bondes dans ton harem.

Je m'arrête au milieu du couloir pour froncer les sourcils.

— Ana ! Je n'ai pas de harem, tu le sais très bien. La seule femme que j'aie jamais revendiquée, c'est toi. Mes employées sont souvent blondes parce que c'est la teinte à la mode... du moins, c'est ce que m'a affirmé Mia.

— Ta sœur n'est pas blonde !

— Elle a le bon sens de ne jamais suivre une mode qui ne lui convient pas. Elle est capable de créer son propre style. (Je ne peux m'empêcher de ricaner.) Par contre, ta chère Katherine est blonde. Tellement blonde. Et tu connais les plaisanteries concernant les blondes...

Ana éclate de rire. Ce son est pour moi enchanteur.

— Kate et une blonde naturelle. Elle aussi est capable de créer son propre style. Contrairement à moi qui suis maigrichonne et mal fagotée, Kate est grande, pulpeuse, riche et super tendance, je...

Je la secoue pour la faire taire. Elle porte aujourd'hui une robe de chez Neiman Marcus, noire devant, blanche derrière, une sorte de longue chemise qui lui arrive aux genoux sans la serrer à la taille... Elle est superbe ! Effectivement, la première fois qu'elle a pénétré dans mon bureau, j'ai grincé des dents à l'idée que ses vêtements informes dissimulaient sa silhouette. Ce n'est plus le cas. Et elle n'est pas maigrichonne, merde, mais mince et délicate. Elle est mon genre de femme ! J'ai toujours détesté les Junon arrogantes, les Walkyries au verbe agressif. Comme Miss Kavanagh... La seule chose que je peux accorder à ma future belle-sœur, c'est qu'elle sait s'habiller. Ce qui est toujours plus facile en ayant de l'argent !

Et tu la trouves intelligente, Grey.

Admettons...

Sans un regard aux deux femmes (blondes) qui nous suivent des yeux, j'entraîne Ana vers l'ascenseur.

Une heure plus tard

— Waouh ! s'écria Ana. Je n'avais pas réalisé qu'autant de personnes travaillaient pour toi, dans ce seul immeuble.

— Dans ce cas, tu as tout oublié de ton interview, baby. J'emploie environ quarante mille personnes aux États-Unis et je viens de signer un contrat qui va ajouter dix à douze mille salariés à mon holding.

— Christian, c'est incroyable ! Tous ces gens dépendent de toi pour vivre ?

— N'exagérons pas. Si je n'étais pas là, ils travailleraient, mais ailleurs.

— Dis-moi, quand je suis restée à l'hôpital, au chevet de papa, comment as-tu réussi à tout laisser tomber pour m'accompagner à Portland ? Je sais que mon coup de fil t'a interrompu au beau milieu de la signature de ce contrat dont Ros parlait tout à l'heure. Ce chantier naval à Taïwan est si important pour toi ...

Je serre ses doigts que je tiens toujours entre les miens.

— Important ? Ana, il n'y a que toi qui comptes pour moi. Tu devrais le savoir à présent.

Bon, j'en ai assez, il est temps de retourner dans mon bureau.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais.

Andrea ouvre la bouche dès que j'émerge de l'ascenseur.

— Mr Grey, vous avez une conférence téléphonique avec Taïwan dans une demi-heure.

Je jette un coup d'œil à ma montre, il est 16 h 30. Donc, à Taïwan...

—... il est 7 h 31 heure locale, monsieur, répond Andrea.

Aurait-elle le don de lire dans ma pensée ?

— Je passerai moi-même cet appel, Andrea. Je n'aurai plus besoin de vous.

— Mr Grey, je peux rester jusqu'à ce que...

— Non merci, Andrea. Je ne veux plus être dérangé.

— Très bien, marmonne-t-elle, renfrognée

Je tourne la tête, Taylor et Sawyer sont en poste dans le couloir. Le responsable de la sécurité lève brièvement le menton. Il a compris mon ordre implicite : personne n'approchera de la porte de mon bureau. Il effleure brièvement Ana du regard, puis se détourne.

— Suis-moi, Mrs Grey.

Je ne sais pas ce qu'elle faisait, mais au son de ma voix, elle a un léger sursaut. En silence, elle me suit jusque dans mon sanctuaire, dont je ferme la porte à clé.

— Baby...

Je n'ai pas le temps d'ajouter un mot, Ana s'emporte :

— Christian ! Comment peux-tu être aussi sec envers cette pauvre Andrea ? Elle ne sait pas quoi faire pour te faire plaisir et toi, tu l'envoies bouler ? Tu sais, je suis vraiment heureuse d'avoir refusé ce stage que tu m'avais offert. Je n'aurais pas aimé faire partie de ton harem.

— Encore une fois, Ana, je n'ai pas de harem, ce sont des employées. Rien de plus. Andrea est très bien payée pour le travail qu'elle fournit, je n'ai pas besoin qu'elle en rajoute ni qu'elle s'attarde quand je n'ai plus besoin d'elle. Et je n'ai pas été sec. Si tu veux mon avis, elle doit même m'avoir trouvé étonnamment patient. Il est rare que j'aie à lui répéter un ordre.

Ana penche la tête et se mordille la lèvre. En la voyant faire, j'oublie mon bref accès de colère. Mon regard s'assombrit – de désir. Elle s'approche de moi et pose la main sur ma cravate en soie grise.

Hein ? Elle devient aussi lunatique que toi, Grey...

Elle sourit. Elle sait que j'ai délibérément choisi ce symbole qui représente pour nous tant de souvenirs. Refermant les doigts sur un des pans de ma cravate, ma femme me tire en direction du bureau. Je la suis comme un toutou.

Euh... Grey ? Je te croyais dominant ?

Elle pose la paume sur ma poitrine et pousse. Je tombe assis sur mon siège en cuir. Elle repart en courant... *Quoi ?* Elle va jusqu'à mon canapé où elle récupère un petit coussin et revient. Je la surveille, étonné mais charmé. Quand elle dépose son coussin devant moi, à mes pieds, je manque m'esclaffer. Jamais aucune de mes soumises ne s'est avisée de protéger ses genoux avant de... Je perds vite mon envie de rire en voyant Ana s'accroupir. Elle m'écarte les jambes et détache ma ceinture, puis le bouton de mon pantalon, à la taille.

— Ana...

J'entends le crissement de ma braguette et je la boucle. Ana passe les doigts à l'intérieur, à la recherche de mon sexe. Elle le trouve. Mmm... Je renverse la tête en arrière en fermant les yeux. Sa bouche brûlante m'enveloppe, sa langue s'active, sinieuse et sensuelle. Merde, que c'est bon !

Au bout de quelques minutes, je me redresse. Ana semble perdue dans son rêve érotique, mais je n'ai pas beaucoup de temps. Quand je la prends sous les bras pour l'aider à se relever, elle me regarde, sans trop comprendre.

— Christian, je t'avais promis de...

— Plus tard, baby. J'ai d'autres projets pour toi.

Je la fais se retourner, la couche en avant sur mon bureau. J'entends son rire charnel. Je relève les plis de sa jupe, exposant son cul et la dentelle d'un string rose bonbon. Ses fesses épanouies dépassent du fin ruban de satin qui les sépare. Je frappe ces rondeurs appétissantes du plat de la paume, Ana pousse un cri aigu. Une chance que mon bureau soit insonorisé !

— Je vais aller vite, Ana. J'ai un coup de fil à passer dans vingt minutes.

— Pfut !

Grey, elle est insolente.

Une fois de plus, je la frappe en regardant mes doigts marquer de rouge sa chair pâle. vision enchanteresse ! Loin de protester, Ana s'agite. Ses gémissements sont pour moi très clairs : elle en réclame davantage.

Arrachant ma cravate, je lui ordonne :

— Mets les mains dans le dos.

Dès qu'elle obéit, je lui attache les poignets, puis je m'écarte un peu, la maintiens en place d'une main plaquée au creux des reins et la fesse, en cadence. Des coups secs qui tombent sur toute la surface de ses reins, de ses cuisses. Sa peau s'échauffe, devient sensible ; Anastasia écarte les jambes. Je caresse des yeux les longues jambes gainées de soie, jusqu'aux chaussures rouge et noir – des Louboutin. Je fronçe les sourcils. Il me semble que ses talons sont bien hauts pour une femme enceinte. Il faudra que...

— Christian... Gémit Anastasia.

Mon regard remonte sur son cul adorable. *Elle n'a plus besoin de sa culotte, Grey.* Je fais glisser son string jusqu'à ses chevilles.

— Lève le pied... L'autre... Très bien, baby.

À genoux derrière elle, je pose les mains sur ses cuisses, les ouvre plus grand et promène ma langue sur elle. Partout

Ana gémit et se cambre. Elle semble prête à jouir.

— Non, dis-je en grognant. Pas maintenant. Seulement quand je te le dirai.

Je lui empoigne les fesses, savourant leur couleur, et je les malaxe. Ana a le sexe trempé. Elle est nue et ouverte devant moi. Comme j'en ai rêvé le jour de cette interview...

— Ana...

C'est un murmure plein de révérence

Sans hésitation ni avertissement, je plonge au cœur de son désir. Des lèvres qui se joignent aux lèvres. Je crispe les doigts sur ses cuisses pour la maintenir et Ana perd la notion du temps, affolée par le contact

de ma bouche, de mes lèvres, de ma langue. Je la goûte, la suce, la lèche. Dans le silence de mon bureau, les bruits de la chair contre la chair confirment le droit que j'ai sur elle.

— Vas-y, dis-je contre son ventre. Jouis pour moi. Maintenant.

Ana est si excitée qu'elle trouve son orgasme à une vitesse incroyable : elle tressaute contre mon bureau, si fort que je crains de la voir tomber.

— Maintenant, je vais te prendre, baby.

— Ouiii.

— Je te veux. Bon Dieu, je te veux !

Je la pénètre d'une seule poussée qui l'empale jusqu'à la garde. Si Ana reçoit de plein fouet la force de cette intrusion, c'est moi qui hurle. Sans pause, je la martèle en la maintenant aux hanches, ce qui me permet de la tirer contre moi au rythme de mes coups de reins. Merde, suis-je trop violent ? Je me penche en avant pour regarder le visage de ma femme... Elle a la tête ballante, la bouche entrouverte, les yeux clos, un sourire extatique... C'est bon, elle savoure comme moi ce petit intermède. Ses gémissements de plaisir me le confirment.

Du sexe version exponentielle.

Je plaque une main sur la mince épaule d'Ana et la tire vers moi tout en continuant mes assauts – en avant, en arrière. Puis ma main glisse sur la gorge blanche : je la force à tourner la tête.

— Tu es à moi.

— Oui.

Son aveu déclenche un second orgasme. C'est alors que je jouis.

— Ici Christian Grey.

— *Mr Grey ? Quelle surprise !* répond Lung Shyn. *Je viens juste d'arriver, je crains qu'il ne soit bien tard à Seattle. Que puis-je pour vous ?*

Ana est à nouveau agenouillée sur son coussin, la tête posée sur mes genoux, elle me caresse la cuisse d'un geste langoureux.

— J'ai reçu un rapport alarmant sur vos dernières activités, Shyn. Pourquoi avez-vous décidé de démanteler les grues ?

— *Le consultant américain envoyé par Ms Bailey a jugé qu'elles ne correspondaient pas aux règles de la sécurité de l'OSHA¹⁹. Je ne sais si vous vous êtes au courant, mais nous n'appliquons pas ce règlement en temps normal à Taiwan. Mr Willis insiste pour que nous suivions les règles GEH.*

La discussion continue un moment et Shyn paraît de bonne foi. Je perds un peu le fil de ses arguments quand Ana prend mon sexe dans sa bouche. Merde ! Je recommence à bander. Déjà ?

Ana est douée... ou bien Shyn très bavard – parce que peu après, je me répands dans sa bouche. C'est une première. Je n'ai jamais pris de femme dans mon bureau, ni reçu de pipe dans mon fauteuil présidentiel. Normal, puisque je n'ai jamais emmené de soumise à GEH. Je n'ai pas besoin d'être à

¹⁹ *Occupational Safety & Health Administration* – agence gouvernementale fédérale des États-Unis dont la mission est la prévention des blessures, maladies et décès dans le cadre du travail.

100 % attentif au rapport interminable de Shyn. Le mec compte-t-il me lire tous les documents qu'il va m'envoyer par mail un peu plus tard ?

Ana se redresse, un sourire victorieux aux lèvres. Je lève dans sa direction un pouce assorti d'un clin d'œil. Elle paraît enchantée de ce compliment muet.

— *Nous avons également délocalisé nos dépôts de ferraille*, conclut Shyn.

Je baisse les yeux, mon sexe flaccide émerge de pantalon ouvert. Le spectacle est décadent. Encore heureux que cette conversation ne soit pas en vidéo.

Quand je raccroche, je remarque qu'Ana a les yeux fixés sur son portrait. Elle paraît songeuse. J'espère qu'elle ne pense pas à sa rupture avec ce petit con de photographe...

— Baby, qu'est-ce qu'il y a ?

— Pourquoi moi ? Toutes ces femmes...

Elle agite la main en direction de la porte :

— ... sont tellement plus belles, plus sophistiquées. Pourquoi une simple étudiante en littérature anglaise ?

— Encore ? Ana combien de fois faudra-t-il te répéter que je ne baise pas mon personnel ? Je ne l'ai jamais fait, je ne le ferai jamais. Seuls les faibles s'abaissent à utiliser ce genre de pouvoir. (*Comme Hyde. Mais je me refuse à évoquer cette ordure.*) Même entre collègues et collaborateurs, mélanger travail et plaisir n'est pas recommandé, ça fausse les rapports professionnels.

— Tu n'as rien dit pour Taylor et Gail.

— C'était différent. Ils ne travaillent pas vraiment ensemble, ils se retrouvent juste le soir pour dormir au même endroit.

— Alors, pour ton assistante, Andrea, tu n'accepterais pas qu'elle sorte avec un de tes employés ?

— Andrea ? Je ne connais rien de sa vie privée, baby, et je m'en fiche. Je sais juste qu'elle passe de longues heures à son bureau. Elle rencontre des hommes qui travaillent pour moi mais...

J'hésite un moment, puis j'avoue :

— Andrea n'a rien d'une pin-up, Ana. Son surnom, c'est la Reine des Glaces.

— Quoi ? Quelle idée ! C'est une femme charmante, chaleureuse...

J'éclate de rire.

— Je voudrais bien voir la tête de Barney s'il t'entendait parler comme ça. Il ne cesse de se disputer avec elle. Même Taylor la considère comme un iceberg.

— Et Sawyer ?

Quoi ? Je ne comprends plus...

— Sawyer ? Pourquoi Sawyer ? Il ne connaît pas Andrea.

— Si, bien sûr qu'il la connaît. Il est déjà venu à GEH. Et tout à l'heure, quand nous sommes arrivés, il la regardait.

— Ana, je n'ai pas envie de discuter d'Andrea, ni de Sawyer et de personne. Il est tard, nous devrions rentrer. Est-ce que ça va ?

— Bien entendu. Pourquoi cette question ?

- Baby, je n'ai pas été très doux envers toi. Tu es enceinte, tu...
- Être enceinte n'est pas une maladie. Je ne suis pas fragile, Christian.

Malgré moi, mon regard dérape sur le portrait d'Ana. Les accusations de ce salopard de Rodriguez me pèsent encore sur la conscience. Il a prétendu que je manipulais Ana, que j'avais abusé de ma position – et de mon argent – pour la garder à mes côtés. Il n'y a que la vérité qui blesse. J'ai effectivement utilisé l'attrait sexuel existant entre nous. Mes anciennes perversions ont évolué, mais pas vraiment disparu... Merde ! Aurais-je dû frapper Ana ? Aurais-je dû la prendre si fort ? Etalée à plat ventre sur mon bureau ? Attachée ?

Serai-je éternellement attiré par la violence, le bondage, les coups... ?

Ana se plaque contre moi.

- Christian, c'était merveilleux. Ne t'inquiète pas. Je vais très bien.
- Alors, rentrons chez nous, baby.

Projets

Christian

Nous arrivons pour dîner à Bellevue, j'aide Ana à descendre de la voiture.

— Tu es prête à affronter mes grands-parents ?

— Bien sûr, Christian. Désormais, toute la famille est au courant de ma grossesse. Ta grand-mère ne cessait de nous réclamer un enfant depuis notre mariage, elle va être comblée.

Ana semble bien prendre les choses. Pas moi. J'ai repoussé le plus longtemps possible cette réunion, mais d'après ma mère, il me faut y passer : mes grands-parents sont âgés.

Grace nous accueille sur le seuil, nous embrasse avec affection.

— Nous sommes trop nombreux pour la table de la salle à manger, alors j'ai organisé un buffet. Il y aura la possibilité de s'asseoir, bien entendu, mes parents y tiennent beaucoup. Ils considèrent que manger debout est une idée moderne tout à fait néfaste à une bonne digestion.

Ana glousse gentiment. Je lève les yeux au ciel.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous aider, Grace ?

— Non, ma chérie, tout est prêt, ne t'inquiète pas. Mia est venue dans l'après-midi aider Nora à la cuisine.

— Excusez-moi, qui est Nora ?

— C'est Mrs Smithson, tu te souviens d'elle ? La nièce de notre ancienne domestique, Rosemary Smithson, qui a pris sa retraite.

— Oh, oui ... marmonne Ana sans conviction. J'avais oublié. Je me souviens d'une Allemande, une fille au pair...

Elle me jette un coup d'œil furieux. Qu'est-ce que j'ai à voir avec la fille au pair ?

— Gretchen Hauser, répond ma mère en débarrassant Ana de son manteau. Elle était fille au pair et cherchait à perfectionner son anglais. Elle n'était pas Allemande, mais Autrichienne. Une gentille fille agréable et travailleuse, elle se maquillait beaucoup trop. Elle nous a quittés il y a déjà un moment.

Ana sourit, l'air enchanté. Je ne cherche même pas à comprendre.

Apparemment, le buffet est essentiellement composé de fruits de mer et de poissons. C'est une spécialité de Seattle. J'aperçois des pattes de King Crabs – certaines véritablement géantes –, des homards, des cakes au fromage et au crabe, un saumon entier avec une étiquette : « Pure Food Fish Market, fumé au bois d'aulne ». Sur un réchaud, mijote une *clam-chowder*, délicieuse soupe au jus de palourdes avec bacon, pommes de terre et oignons ; et un peu à part, les desserts : muffins, cheesecakes et carrot-cakes. Il y a du vin italien, rouge et blanc, des sodas et de la bière locale à la canneberge, tant appréciée dans tout l'État de Washington. Qui peut bien boire une horreur pareille chez nous ?

— C'est très appétissant, maman.

— Merci, mon chéri.

Ethan nous serre la main, mais en vitesse. Il doit aller aider Mia, explique-t-il, qui a besoin de lui pour déplacer une desserte. Il esquisse un petit sourire d'excuse avant de disparaître je ne sais où. Tout le monde est déjà arrivé, à ce qu'il paraît ; l'ambiance est animée, plusieurs convives ont déjà une assiette remplie d'amuse-gueule et un verre à la main. Embrassades et échanges d'accolades s'ensuivent, bien entendu. Lily Perret, l'amie de Mia, est là ce soir, ce qui me consterne.

— Anastasia !

Le cri de ma grand-mère, assise au bout de la table comme une impératrice sur son trône, est difficile à manquer. Ana s'approche d'elle avec un sourire. Grand-mère Trevelyan la serre dans ses bras avec force.

— Ma chère petite, tu es superbe ! J'ai appris la nouvelle ! Que je suis contente ! Enfin, tu vas me donner un arrière-petit-enfant.

Elle pose la main sur le ventre d'Anastasia, qui devient ponceau d'embarras d'être au centre de l'attention générale. Par discrétion, les autres invités font semblant de ne pas écouter la conversation. Mon grand-père intervient :

— Pour l'amour du ciel, Jacky, enlève ta main, voyons ! Laisse cette pauvre enfant respirer. Tu ne vois pas que tu la gênes ? Elle est toute rouge.

— Peuh, Theo, occupe-toi de ton homard et fiche-moi la paix. Ana est heureuse d'être bientôt mère, c'est bien normal. Et elle n'est pas rouge, elle a simplement bonne mine. Tu es trop maigrelette, petite, goûte un peu à ce cake, tu m'en diras des nouvelles. Tu aimes le King Crab, j'espère ?

— Oui, madame, répond Ana, médusée.

Grand-mère se tourne vers moi :

— Quant à toi, Christian, tu as mis du temps à te décider, mais ensuite tu as largement rattrapé le temps perdu. J'aurais pourtant juré qu'Elliot serait le premier... Ah ! Comme quoi, on peut se tromper. Mes félicitations. Tu es un bon garçon.

Grand-mère disait la même chose autrefois, quand elle regardait mes cahiers de classe et que j'avais obtenu un A : *tu es un bon garçon*. Voilà qui ne me rajeunit pas...

— Jacky, maintenant, c'est ce pauvre Christian que tu désespères. Ne l'écoute pas, fils, elle est gâteuse.

— Alors, Theo, je n'ai plus le droit de parler, c'est ça ? D'ailleurs, c'est toi qui es un vieux râleur. Les enfants ne se plaignent pas.

— Parce qu'ils sont bien élevés.

Grand-père se lève et à son tour, il embrasse Ana, les larmes aux yeux.

— Je suis heureux de cette bonne nouvelle, ma chère enfant. Je vous adresse, à toi et à Christian, tous mes meilleurs vœux de bonheur et de prospérité.

Ana

Je remercie les grands-parents de Christian, bien sûr, mais je retiens à grand-peine un fou rire nerveux. Mrs Trevelyan – que je n'arrive pas à appeler « grand-mère », comme elle me le demande

souvent – me rappelle tellement ma mère. Comme Carla, elle ne réfléchit pas avant de parler : elle dit tout ce qui lui passe par la tête.

Je sursaute quand Mia fait irruption entre nous.

— Vous parlez du bébé ? s'exclame-t-elle en battant des mains. Youpi ! Je vais être taaante ! Ana, j'aimerais bien savoir quel nom toi et Christian allez lui donner ! Vous y avez réfléchi ?

Oh Seigneur ! Elle aussi parle trop ! Heureusement, je connais un moyen de dévier son attention :

— Mia tu as préparé un buffet absolument superbe, je ne sais quel plat choisir pour commencer, tout paraît délicieux.

Ma diversion fonctionne, Mia m'adresse un sourire enthousiaste.

— Goûte à ma *clam-chowder*. J'ai épaissi le bouillon à la farine, c'est plutôt réussi. Je crois...

Je ne l'écoute plus. À dire vrai, je n'ai pas très faim. Nous avons déjeuné en ville avec Ros et Gwen O'Reilly, dans un petit restaurant italien très sympathique. J'ai un peu abusé du tiramisù. Ce n'était pas la première fois que Ros nous invitait, je ne comprends pas pourquoi Christian trouvait toujours un prétexte pour refuser. Je sais qu'il apprécie beaucoup Ros Bailey, l'une des rares personnes à qui il confie les rênes de sa bien-aimée société – je considère vaguement Grey House comme ma rivale dans le cœur de mon mari – quand il doit s'absenter. Bref, il fait confiance à Ros, professionnellement. Gwen m'a donc contacté directement pour convenir d'une date. C'est une fille charmante qui n'a pas la langue dans sa poche. J'ai opté pour un déjeuner en ville, ce qui était une sorte de compromis. Christian n'était pas trop content de mon initiative, mais il a fini par accepter.

Gwen O'Reilly est directeur artistique dans une agence publicitaire. Elle est mince, avec un visage triangulaire et des yeux de chat. Une rousse exubérante, très féminine, sa vivacité me rappelle un peu Mia. Ros est brune, longiligne, et toujours vêtue à la pointe de la mode – en noir, le plus souvent. Elle a le verbe haut, sec, acéré même. Ces deux femmes forment un couple des plus étranges ! Quand on dit que les opposés s'attirent, ce doit être la vérité.

Nous avons parlé de tout, essentiellement de littérature, théâtre, et voyages... Je ne suis sortie qu'une fois des États-Unis, pour notre voyage de noces en Europe, mais Ros et Gwen s'organisent deux fois par an un petit voyage en couple, afin de découvrir un nouveau pays, une nouvelle destination. Elles choisissent à tour de rôle. Elles reviennent justement d'un séjour au Gabon, en Afrique, un pays forestier où la faune et la flore sont encore protégées dans plusieurs parcs nationaux, dont l'un est inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO ; elles ont descendu le fleuve Ogooué jusqu'à Lambaréné, où se trouve l'hôpital Albert Schweitzer, créé en 1913 par le célèbre docteur qui remporta un Prix Nobel de la paix au siècle dernier. Elles ont visité son musée retraçant une partie de l'histoire de la médecine. Elles ont exploré Libreville, la capitale, bien entendu, avant de s'aventurer dans la forêt équatoriale qui recouvre une bonne partie du territoire : les ressources forestières sont l'une des grandes richesses du pays, avec le pétrole. Leur exposé était très intéressant !

Christian a écouté avec de grands yeux écarquillés. Apparemment, il ne connaissait rien de cette partie de leur vie. Je suis très heureuse de revoir très bientôt Ros et Gwen : elles sont toutes les deux invitées au mariage de Taylor et Gail, le 12 novembre prochain. Ros m'a indiqué qu'il y aurait aussi Barney et Andrea. Taylor s'est fait des amis à Grey House au fil des années.

— Alors, Steele, il paraît que tu vas au Canada le week-end prochain ?

C'est Kate. Arrachée à mes réminiscences, je me tourne, très étonnée.

— Pardon ?

— Grrr.

Oh lala ! Christian réussit à produire un grondement incroyablement féroce. Un vrai fauve en colère ! Et Kate réagit de la même façon : elle est la lionne qui défend son territoire.

— Quoi encore, Grey ?

— Ana n'était pas au courant, bon Dieu !

— Et comment je pouvais me douter que tu ne l'avais pas prévenue ?

Je cherche à les calmer, tous les deux.

— Ce n'est pas grave...

Ni l'un ni l'autre ne m'accorde un regard. Christian rugit :

— Comment es-tu au courant, Kate ?

Elle ricane avec une joie mauvaise. Où est Elliot ? Il pourrait peut-être intervenir avec plus d'efficacité que moi ? Je le cherche du regard, il parle avec Ethan, sans regarder de notre côté. Zut ! Heureusement, personne ne semble prêter attention à notre trio. Nous sommes un peu éloignés du buffet devant lequel tous les autres convives se sont agglutinés.

— Je suis journaliste, je te signale, Grey ! lance Kate avec suffisance. Je sais que tu es invité à Montréal pour le Gala Reconnaissance – et même que c'est toi qui donneras le discours inaugural ! J'ai regardé la liste des invités et tu sais quoi ? J'ai vu "Mr et Mrs Christian Grey". Ce n'était pas sorcier.

En les fixant, j'hésite entre l'hilarité et la contrariété. Ils sont drôles, ces deux-là, dressés l'un contre l'autre, mais ils sont aussi pénibles. Je note que Grace fronce déjà les sourcils. Ça ferait très mauvais effet une querelle en pleine réunion de famille.

Je m'accroche au bras de Fifty et demande avec un sourire :

— Christian, c'est vrai ? Nous allons ensemble au Canada ?

Il hésite, puis se détend. Ignorant délibérément Kate qui vide sa coupe cul sec, d'un geste que je trouve de pure provocation, il déclare :

— Oui, baby. J'ai tout organisé avec Roach, ton emploi du temps a été libéré. Nous partirons jeudi matin pour Montréal, le jour du gala, et nous y resterons jusqu'à dimanche. Tu ne connais pas le Canada, n'est-ce pas ?

— Non, pas du tout. Quelle bonne surprise ! Mais c'est loin, Montréal, non ? C'est à quelle distance ?

— Trois mille cinq cents kilomètres à vue de nez. Sept heures de vol.

— Et trois heures de décalage horaire, annonce Kate. Pareil qu'à New York.

Christian fait comme si elle n'existait pas. Je tente une autre diversion :

— À quoi correspond au juste ce gala ?

— Le Gala Reconnaissance regroupe à Montréal dix congrès majeurs concernant les actions entreprises en collaboration entre les professionnels et les universités de toute l'Amérique du Nord ; cela porte sur la recherche expérimentale, les nouvelles technologies, le développement durable. Ça aura lieu au Palais des congrès, à Ville-Marie, un quartier qui occupe la partie centrale de la ville, non loin du Saint-Laurent. Nous logerons au Ritz-Carlton, au pied du Mont Royal.

Je regarde Christian avec des yeux éblouis. Tous ces noms inconnus me paraissent si étrangers, exotiques, lourds de promesses. Ce n'est pas le Gabon, mais c'est quand même une découverte.

La voix ironique de Kate plombe un peu mon euphorie :

— Tu n'auras que deux jours, si je compte bien : vendredi et samedi sur place. Ce sera un marathon touristique.

Christian se crispe. Je serre son bras et lui souris.

— Nous trouverons de quoi nous occuper, j'en suis sûre. Montréal est une ville historique, il y a beaucoup à visiter.

— Baby, la ville est devenue cosmopolite, mais l'automne est la plus belle saison. Je t'emmènerai dans le Vieux-Montréal.

— C'est un quartier français, non ?

Kate sourit devant mon enthousiasme. Elle s'adoucit et m'explique :

— Plus ou moins. Le Vieux-Montréal longe le Saint-Laurent, il y a plein d'endroits romantiques, des ruelles pittoresques. C'est fantastique ! Il y en a pour tous les goûts, moderne et historique. Et si tu veux du français, Ana, la place Jacques Cartier est sans doute une des plus belles de la ville.

— Kate !

Elle se retourne, Mia lui fait de grands signes. Kate hésite, puis s'éloigne.

Christian pousse un soupir assorti d'un commentaire marmonné que je préfère ne pas décrypter. Il se penche à mon oreille :

— Je t'emmènerai aussi au jardin botanique, baby, et sur le Mont Royal...

— C'est quoi ?

— Le plus merveilleux des parcs de Montréal. Depuis le Belvédère, tu auras un point de vue somptueux sur le centre-ville. J'y suis allé enfant avec les parents, Elliot et Mia. Il est situé sur la montagne du même nom et couvre plus de deux cents hectares. Son architecte est très connu, tu sais, c'est Frederick Law Olmsted²⁰, celui qui a aussi créé Central Park à New York.

— Kate me dit que vous allez bientôt à Montréal ? Je te recommande vivement le jardin botanique, Ana ! Ils ont la plus merveilleuse collection d'orchidées et de fleurs tropicales.

C'est Grace. Décidément, Christian et moi sommes très demandés ce soir. Je me tourne vers ma belle-mère avec un sourire de circonstance.

²⁰ Architecte-paysagiste américain (1822 /1903)

SOUVENIRS

Andrea

1er novembre

Une de mes joies le matin, c'est d'entendre le bruit de mon percolateur. Tout mon appartement sent le café fraîchement moulu, on se croirait chez Starbucks.

Dès que j'arrive dans mon bureau, au vingtième étage de la tour Grey House, je me précipite vers la cafetière – un engin étonnant, le meilleur modèle que l'argent puisse acheter – où je continue à satisfaire mon addiction. Mr Grey a toujours ce qu'il y a de mieux et il sait combien le café m'est important. Parfois, je me demande comment il connaît la moindre de mes faiblesses. Lui aussi apprécie son café, peut-être est-ce pour lui qu'il a fait cet achat. Non. J'ai un doute. Cette cafetière expresso est arrivée peu après que je travaille pour lui. Je peux compter sur les doigts de la main – ou disons, des deux mains –, les personnes qui y ont accès : Mr Grey et ses agents de sécurité, Taylor et Sawyer, Ms Bailey, Barney Sullivan... et moi.

Et encore Sawyer, c'est depuis peu... Je n'avais jamais fait trop attention à lui avant l'enlèvement de Mrs Grey. Mais durant quelques jours difficiles, Taylor est resté à l'hôpital auprès de Mr Grey, et Sawyer faisait la liaison avec Grey House. C'est bien la première fois que Mr Grey s'absentait ainsi ! Je travaille pour lui depuis quatre ans, huit mois et onze jours... et il n'a jamais pris un jour de vacances. Récemment, il est parti en voyage de noces, il a aussi accompagné sa femme à Portland ; il lui arrive d'annuler des rendez-vous. Il organise autour d'elle tout son emploi du temps. Il n'a pas menti en me disant un jour que Miss Anastasia Steele était sa priorité numéro un.

Le 9 mai dernier, une étudiante mal fagotée s'est présentée à l'accueil... elle n'était même pas attendue ! Je n'arrive pas à comprendre comment elle a eu accès à Mr Grey. En général, Taylor intervient pour qu'il ne soit pas importuné par des inconnus. Je revois Miss Steele dans ses vêtements Wal-Mart, trébucher en sortant de l'ascenseur, si timide et maladroite. Samedi, elle est apparue au bras de Mr Grey comme si elle émergeait d'un magazine de mode. Sa robe était parfaite, mais j'ai noté qu'elle ne la moulait pas, surtout au niveau de la taille. Et puis, il y avait autour de Mrs Grey une sorte d'aura... que j'ai déjà aperçue chez des amies à moi, lorsqu'elles étaient enceintes. Les journaux disent vrai. Elle porte l'héritier de la dynastie. Quelle responsabilité incroyable ! La presse ne cesse de la poursuivre depuis des jours. Les journalistes ne sont pas toujours gentils envers elle dans leurs articles. Dans le meilleur des cas, ils parlent de Cendrillon, dans le pire, ils sous-entendent qu'une aventurière a pris au piège « le célibataire le plus riche de Seattle. »

Sont-ils aveugles ?

Mr Grey, lui, ne l'est pas. Malgré les vêtements informes qu'elle portait lors de leur première rencontre, il a remarqué la beauté de Miss Steele : une peau lumineuse qu'aucun traitement esthétique ne peut égaler, des cheveux sains, les yeux purs, une âme jeune et enthousiaste.

Je baisse les yeux sur la tasse de café que je tiens à la main. Je la soulève jusqu'à mes narines pour inhaler profondément cette odeur divine. Je frissonne de tout mon corps, il y a des petits plaisirs dont je ne me lasserai jamais.

Je regarde autour de moi, je suis la première arrivée ce matin. Autrefois, Mr Grey était toujours là à l'aube.

Mr Grey... je me souviens avoir cherché des informations le concernant sur Google avant de venir à mon entretien d'embauche. Mon précédent employeur était un homme odieux. Il me harcelait. J'ai dû démissionner. Dès que j'ai vu Mr Grey, son visage ciselé, sa haute taille, ses yeux gris, je me suis dit que lui céder ne serait pas une corvée. Très vite, j'ai réalisé qu'il n'attendait de moi que du travail, de la ponctualité, de l'efficacité. Il n'a jamais remarqué autre chose chez moi que mon cerveau.

Est-ce que je suis jalouse d'Anastasia ? Non, je ne crois pas. Ou du moins, la seule chose que je lui envie chez est d'avoir trouvé chaussure à son pied. Elle paraît si heureuse...

Mr Grey n'a jamais été gay, j'en suis bien certaine. Au cours des années, je lui ai envoyé je ne sais combien de NDA – des contrats de confidentialité – pour de futurs employés de Grey House ou pour Taylor, Sawyer, Mrs Jones... Parfois aussi pour d'autres personnes que je n'ai jamais rencontrées. Selon moi, il s'agissait de femmes... ses maîtresses. Il devait les payer pour rester discrètes. Aucune d'elles n'est jamais apparue à son bras ni dans les journaux ni en public. D'après un proverbe, il n'y a pas de héros pour son valet de chambre. Je dirais aussi qu'« il n'y a pas de secret pour une assistante. » Il me faut souvent deviner les besoins de Mr Grey avant même qu'il les exprime. Je suis payée pour ça, très bien même. Je possède un appartement, de jolis meubles, de beaux vêtements. Ce qui me manque, c'est du temps libre.

Et aussi un compagnon. Sauf que je n'ai pas un comportement qui encourage approches ou familiarités. Je ne suis naturelle qu'envers les hommes que je peux considérer comme... des eunuques.

Barney Sullivan par exemple.

L'image de Sawyer apparaît dans mon esprit. Je la repousse résolument.

— *Bonjour, Iceberg, clame une voix dans mon dos.*

Je me retiens de justesse de pousser un hurlement.

— *Je n'aurai jamais cru qu'un geek puisse agir comme un agent secret en se faufilant dans le dos des gens, Barney.*

Je l'examine d'un œil hautain et ajoute :

— *Votre chemise est bien froissée, auriez-vous dormi dans votre bureau ?*

— *Je ne me suis pas faufilé. J'ai dit bonjour, mais vous ne m'avez pas répondu. Vous paraissiez perdue dans vos pensées, Andrea.*

— *C'est parce que je manquais de caféine. Vous voulez un café ?*

Mais qu'est-ce qui me prend ? Pourquoi ne pas lui proposer aussi de le prendre ensemble ?

— *Je pensais que votre fatigue provenait d'une nuit agitée. Ce n'est pas le cas. Manifestement, votre mec n'est pas à la hauteur.*

— *Mon... mon quoi ? Mais qu'est-ce que vous racontez ?*

— *Andrea, vous travaillez trop et vous ne vous amusez pas assez. Ce n'est pas bon pour la santé.*

Bien malgré moi, j'éclate d'un rire nerveux quasiment hystérique.

— *C'est l'Hôpital qui se moque de la Charité ! Votre vie sociale n'a rien d'un exemple, Barney.*

Il lève un sourcil et sirote son café sans rien dire, en m'examinant. Très vite, je ne supporte plus cette extrême attention.

— *Contrairement à vous, dis-je, la voix un peu trop aiguë, je reçois beaucoup d'invitations à sortir. Des hommes charmants qui...*

Andrea, arrête, tu en fais trop.

— *Où est la nouvelle ?*

— *Qui... Oh, excusez-moi. Janelyn ? Elle n'est pas encore arrivée.*

— *S'attend-elle comme Olivia à ce que le grand patron lui propose un CDI ?*

Il plaisante ou quoi ? Non, Barney n'est pas renommé pour son sens de l'humour.

— *Je l'ignore, dis-je, sèchement.*

— *C'est peut-être à cause de vous.*

— *À cause de moi ? Que voulez-vous dire ?*

— *C'est le rôle d'un mentor de former une stagiaire, Andrea. L'avez-vous fait ? Avez-vous bien formé Olivia ?*

— *Je ne vous permets pas de douter de...*

— *Du calme, Iceberg. C'était une simple remarque. Je suis certain que vous avez accompli votre travail à la perfection. Comme toujours. (Il sourit.) Il est très rare que les internes aient un contrat.*

— *Ça a été votre cas.*

— *Oui, mais moi, je suis unique.*

Il ne se vante même pas. Il est unique. Il le sait. Point final.

— *Mr Grey doit être heureux que sa femme soit enceinte, reprend Barney.*

Je jette un coup d'œil anxieux alentour.

— *Chut ! Il ne faut pas en parler !*

— *Pourquoi pas ? Depuis que les journaux l'ont annoncé, tout le monde en parle. Même ici, à GEH. Et je sais lire, Andrea. De plus, il suffisait de les voir l'autre jour, tous les deux, pour être certain que c'est la vérité.*

— *Seigneur ! Il faut que je voie ça avec relations publiques. Il faut que je prévienne Taylor et Sawyer. Il faut...*

J'ai parlé à voix haute ? Sans doute parce que ce Geek du diable éclate de rire avant de retourner dans son antre.

Paparazzis

Christian

Quels fumiers, ces journalistes ! Depuis ce put*n d'article, ils sont comme des vautours à la curée. L'un d'eux s'en est encore pris à Ana hier. Heureusement que Sawyer était là ! Ana déteste affronter une meute de micros et de caméras. Chaque fois qu'elle se trouve acculée, elle est terrorisée.

Exaspéré par l'idée de ne pouvoir protéger ma femme, je passe les mains dans les cheveux. J'arpente mon bureau de long en large quelques minutes, avant de repérer le responsable de ma sécurité planté devant ma porte. En général, Taylor est impassible, mais aujourd'hui, il me semble plutôt nerveux.

— Taylor !

— Oui monsieur ?

Il tient quelque chose à la main. Pourquoi ne me le donne-t-il pas ?

— C'est quoi ? Une autre mauvaise nouvelle ?

— Non... non...

— Alors quoi ? Une lettre ? Un message ?

Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ne répond-il pas ? Je déteste attendre, Taylor le sait mieux que personne. Je tends la main. À contrecœur, il dépose dans ma paume une enveloppe en vélin épais où s'étale mon nom et celui d'Anastasia... L'écriture est féminine et élégante.

Perplexe, je l'ouvre en me demandant comment Taylor a pu mettre la main dessus avant moi. À peine ai-je lu que je reste bouche bée. Il s'agit d'une invitation pour le mariage de Gail Jones et Jason Taylor. Je lève les yeux sur l'homme qui me fait face, il me semble qu'il a les pommettes empourprées. Moi, par contre, je me détends.

— Nous sommes invités à votre mariage ?

Je suis surpris, je l'avoue. Ma voix est un peu rauque. Ana ne cesse de m'affirmer que mes employés m'apprécient, mais je n'y ai jamais cru. D'ailleurs, *qui* se soucie de ce que pense son personnel ?

Toi, Grey...

Je secoue la tête en me raclant la gorge. Ce mariage est une excellente nouvelle au milieu du merdier que j'ai à gérer ces jours-ci : Taïwan, Dick Lincoln, un rachat de société qui ne se passe pas aussi bien que prévu... bref, la routine. Et puis il y a la presse. Je vais mettre un autre agent aux basques d'Ana. Ryan par exemple...

Grey, elle ne va pas aimer !

— Taylor, merci beaucoup. Vous remercieriez aussi Mrs Jones. Mais je suis votre employeur et... hum, je suis conscient de ne pas toujours être facile à vivre. Je présume qu'il s'agit d'un geste de pure courtoisie, mais je suis certain que vous préférerez être libérés de moi ce jour-là. Le moment le plus important de votre vie doit être sans nuage.

Taylor me regarde un peu fixement. Puis lui aussi s'éclaircit la voix.

— Monsieur, ça nous ferait vraiment plaisir que Mrs Grey et vous assistiez à notre mariage. Je comprends ce que vous voulez dire au niveau des obligations, je vous assure que je préférerais ne pas devoir inviter la sœur de Gail...

Il paraît gêné de s'être autant livré.

— Le problème, reprend-il, c'est que ni Gail ni moi n'avons beaucoup de famille. Pour moi, il n'y a que Sophie. Mon travail occupe 90 % de mon temps. Je passe donc l'essentiel de ma vie avec Ana... heu, Mrs Grey et vous. Et Mr Welch, bien entendu. Comme vous le savez, c'est mon ancien commandant en chef. Il y a aussi Luke Sawyer...

Taylor esquisse un sourire. De sa part, c'est tellement rare que je le regarde, un peu éberlué. Merde ! Il vient bel et bien de déclarer que je fais partie de sa famille ? C'est étrange. C'est aussi un peu émouvant. Mais il a raison. Impossible de vivre en permanence avec des gens sans s'y attacher, sinon il faut les considérer comme des meubles. Et ce serait plutôt triste.

Grey, tu t'entends ? Tu parais presque normal !

Ana sera heureuse, d'abord parce qu'elle aime bien le couple, ensuite parce que ça lui permettra de penser à autre chose qu'aux paparazzis. Bon Dieu ! Les noces sont dans l'air – même Kate et Elliot ne devraient pas tarder à se marier. Évoquer ma future belle-sœur est pour moi comme une douche froide.

— Taylor, Mrs Grey vous a toujours considéré comme un...

Je m'interromps en fronçant les sourcils. Anastasia prétend voir Taylor comme un « oncle », mais j'ai toujours été sceptique. Il n'est pas assez vieux pour ça. En fait, il m'est souvent arrivé d'être jaloux de la complicité que je devinais entre ma femme et le responsable de ma sécurité.

—... comme un membre de la famille. Et Mrs Jones également. Je suis très heureux que vous ayez accepté de nous suivre dans notre nouvelle maison. Je suis certain que Mrs Jones aimera aménager à sa guise son futur appartement. Vous savez, un mariage, c'est essentiellement l'affaire d'une femme. Nous, les hommes, nous nous contentons d'arriver en costume le jour J et de signer au bas du contrat.

— Oui, marmonne Taylor, c'est ce que j'ai entendu dire.

— Ainsi, c'est pour le 12 novembre ?

— Oui monsieur.

— Mes félicitations. Andrea a déjà reçu mes instructions pour un virement...

Taylor sursaute et me coupe la parole, ce qui lui arrive rarement.

— Monsieur, vous n'êtes pas obligé...

Je l'interromps. Moi aussi, je peux jouer à ce jeu-là.

— Taylor, j'y tiens. C'est le moins que je puisse faire.

Je ne changerai pas d'avis. Taylor le sait à mon ton de voix. Il acquiesce en marmonnant des remerciements. Nous nous serrons la main, sans ajouter un mot. Tant mieux. À mon avis, tout est dit.

Mais avant que Taylor quitte mon bureau, j'ai une autre question à lui poser :

— Les paparazzis ont-ils quitté l'Escala et SIP ?

— Non monsieur. Ils campent devant les deux entrées. Ils exigent de savoir si oui ou non la nouvelle d'une prochaine naissance est confirmée.

— C'est bien ce que je craignais.

Le matin, à l'Escala

Dire que je suis de mauvaise humeur serait un euphémisme. J'envisage sérieusement de virer tout mon service de Relations Publiques. Ils veulent une conférence de presse ! Ils veulent que je parle de la grossesse de ma femme. Le pire, c'est que j'ai plus ou moins accepté... Comment ont-ils réussi à me convaincre ? C'est dingue. J'ai peut-être eu un AVC sans m'en rendre compte ? La moitié de mon cerveau a grillé ? Je suis devenu fou ?

Juste amoureux fou. Et tout le monde va le remarquer, Grey.

Merde.

— Christian, qu'est-ce qu'il y a ? Tu t'es agité toute la nuit. À un moment, tu as même dit « non, non non non ». J'ai cru qu'il s'agissait d'un cauchemar... j'ai failli te réveiller.

Je me tourne pour regarder Ana, étendue dans le lit à mes côtés. Un cauchemar ? Oui, d'un certain côté, c'est ce que je vis, même éveillé : je ne supporte pas la presse – et encore moins l'idée de voir ma vie privée étalée dans les journaux pour que des curieux s'en repaissent, s'en gavent, s'en goinfrent.

Cette idée me donne la nausée.

— Ana, j'ai décidé quelque chose.

— Quoi donc ? demande-t-elle, étonnée par le ton de ma voix.

— Je ne veux plus voir les paparazzis te poursuivre... (*Ouais, ça a été la principale raison de ma reddition.*) Maintenant que la grossesse a été annoncée dans les torchons People, nier la vérité n'est plus une option. Tu vas commencer le second trimestre et, d'après le Dr Greene, une fausse couche n'est plus à craindre. Le responsable des Relations Publiques à GEH insiste pour que tu t'adresses à la presse.

— Non !

— Ana...

— Je ne veux pas affronter tous ces micros braqués sur moi, j'ai vu... j'ai vu ça à la télévision ! Les gens te hurlent les questions les plus épouvantables et les plus indiscretes.

— Ana...

Elle me coupe encore une fois la parole :

— Pourquoi pas une simple interview en tête-à-tête ?

C'est décidé, je vais virer mon équipe ! Connards ! Incapables ! Ils auraient dû y penser.

— C'est une très bonne idée, baby.

— Ça ne me plaît pas du tout. Tu ne crois pas que c'est trop tôt ? On voit à peine mon ventre...

— J'ignore tout du protocole pour annoncer une grossesse à la presse, mais j'en ai assez de voir ces vautours à tes basques. Ils attendent devant l'Escala, devant SIP, partout où tu te rends. Ana, plus ça va, plus tu as peur de sortir. Tu te souviens de ce salopard qui avait tenté de prendre une photo de toi dans les toilettes avant notre mariage ?

Elle frissonne.

— Comment pourrais-je l'oublier ?

— Baby, ils feraient n'importe quoi pour une photo de ton ventre. Et si quelque chose t'arrivait, je... j'en deviendrais fou.

— Quand j'étais étudiante, Kate travaillait au journal de WSU, Christian. Je sais comment ça fonctionne, alors... si j'accepte une interview, le journaliste voudra des photos – et quelque chose qui évoque le bébé.

— Nous lui donnerons une photo de nous deux. Tu mettras aussi une robe de grossesse et leur imagination fera le reste. Depuis que tu as sauvé ma sœur... (Je ne retiens pas ma grimace en prononçant ces mots,) tu es devenu une idole, les gens veulent te connaître. Notre maison sur le Sound est hors limite. Je refuse qu'on photographie la nurserie.

Ana éclate de rire. Je la regarde, surpris

— La nurserie ? J'ignorais que nous en avons une. Pour moi, c'est juste la chambre de petit Pois. Au fait... chaque fois que je vois ta sœur, elle revient sur la décoration de cette chambre. Nous pourrions choisir ensemble le papier peint, acheter des meubles et...

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que.

Bravo, Grey, c'est une explication remarquable.

Mais comment dire à Ana que j'ai la trouille ? Je ne veux pas tenter le mauvais sort. Je veux le meilleur pour mon fils, bien entendu, mais j'aimerais qu'il soit quasiment à terme avant d'installer sa chambre.

— Christian, je ne comprends pas. Tu adores dépenser ton argent, non ? Dès notre première rencontre, j'ai deviné que tu étais un consommateur compulsif.

— Tu te trompes, baby. J'aime le confort, c'est certain, et j'apprécie aussi la beauté sous toutes ses formes : architecturale, artistique... (Je lui embrasse les doigts,) féminine – mais acheter ne m'intéresse pas particulièrement. C'est bien pour ça que j'ai des gens qui s'en chargent pour moi. Toi aussi, tu as aussi chez Neiman Marcus une vendeuse attirée.

J'imagine à quel point les journalistes se déchaîneraient si Ana se rendait dans une boutique pour bébé ! Pour disperser leur meute, il faudrait y aller au canon.

Ana change brusquement de sujet.

— Combien de temps vas-tu m'assigner deux agents de sécurité, Christian ? C'est étouffant.

— Je sais, baby, je suis désolé. Être marié à un milliardaire n'est pas toujours évident, mais avec le temps, j'espère que tu t'y feras.

Je pose la main sur son ventre avant d'ajouter :

— Pour nos enfants, ce sera plus facile, ils auront connu ces contraintes depuis le jour de leur naissance, et même avant. Mais fais-le pour moi, Ana. Je ne pourrais pas être tranquille si je crains pour ta sécurité. Nous serons bientôt plus tranquilles... dans la grande maison.

— J'aime bien Sawyer, je m'y suis habituée. Mais un autre...

Je sais qu'Ana supporte mieux Ryan que Preston. J'aurais dû réagir dès qu'elle m'a parlé de son antipathie vis-à-vis de cette femme et m'en débarrasser plus tôt.

— Sois patiente pour notre enfant, Ana.

— D'accord, marmonne-t-elle.

Même si c'est à contrecœur, j'aime la voir me céder. Je l'attrape par le menton pour lui renverser la tête et l'embrasser.

Je jette un coup d'œil sur le réveil, il est temps de me lever.

Plus tard

En sortant de la salle de bain, j'enfile un boxer, un pantalon noir et une chemise blanche amidonnée. Ana s'approche pour me la boutonner. Elle n'a sur elle que ses sous-vêtements, un shorty en dentelle et satin bleu marine et un soutien-gorge assorti. En mettant mes boutons de manchettes, je la regarde sélectionner dans sa penderie une robe bleu roi, taille empire, et un gilet sans manche. Elle relève ses cheveux d'une pince, formant un chignon élégant. Elle paraît sortir des mains d'un styliste.

Elle sourit en voyant l'enveloppe posée sur sa coiffeuse.

— J'aime beaucoup l'idée que Taylor et Gail se marient ! dit-elle avec enthousiasme. C'est adorable de leur part de nous avoir invités.

— Ouais, génial.

— Ils ont aussi invité Ros et Gwen, Barney, Andrea...

Hein ?

— Bon sang ! Comment le sais-tu ?

— Gwen me l'a dit l'autre samedi, quand nous avons mangé ensemble.

Je n'arrive pas à y croire ! Pourquoi suis-je le dernier informé ?

— Je vois, dis-je en grinçant des dents.

— Christian ! Ne fais pas semblant d'être bougon. Tu adores Taylor !

Je la regarde, en secouant la tête. *Moi, adorer Taylor ? Peuh !* Ana a tendance à exagérer. Taylor est un excellent employé à qui je confie ma vie. Il est fiable, consciencieux... au fil des années, il a prouvé être dédié à son boulot d'une façon...

Je préfère interrompre le cours de mes pensées. Je tourne le dos pour dissimuler mon embarras.

— Je tiens à marquer le coup vis-à-vis de Taylor et de Mrs Jones, dis-je, d'un ton contraint. J'ai décidé de leur offrir une somme substantielle et leur voyage de noces.

— Tu es l'homme le plus généreux que je connaisse !

Je sens Ana glisser ses deux bras autour de ma taille, elle se presse contre moi par derrière.

— Tu as faim ? dis-je avec espoir.

— Ouiii ! crie-t-elle.

J'éclate de rire.

Devant SIP

Merde ! Ils sont toujours là.

J'accompagne Ana jusqu'à la porte de l'immeuble en lui tenant le bras. Ryan et Sawyer repoussent les journalistes qui nous assiègent.

— Mrs Grey ? Est-il exact que vous soyez enceinte de trois mois ? Crie une journaliste au museau de fouine.

— Le bébé a-t-il été conçu durant votre lune de miel ?

— Mr Grey, est-ce parce qu'elle était enceinte que vous avez dû épouser Mrs Grey ? Hurle un gros chauve. C'est l'explication de ce mariage précipité ?

— Mrs Grey ? Notre bébé n'a-t-il vraiment que trois mois ? N'avez-vous pas programmé cette grossesse pour obtenir une bague au doigt ?

— Dégage connard !

Sawyer vient d'intervenir. Je ne lui ai jamais entendu une telle rage dans la voix. Ni un tel vocabulaire en ma présence.

— Mrs Grey, étiez-vous complice de l'enlèvement de votre belle-sœur ?

Cette fois, je me fige... avant de me retourner, décidé à massacrer cet enfoiré, mais Taylor m'en empêche. Deux agents de sécurité – Miller et Singer, si je me souviens bien – émergent de SIP pour venir à la rescousse. Roach les accompagne. Ana et moi sommes déjà devant la porte à tambour. Ana a les yeux écarquillés, le teint blême.

— Christian, pourquoi disent-ils ça ?

— C'est une propriété privée, crie Roach à la meute. Ne vous avisez pas de mettre un pied dans nos bureaux, je n'hésiterai pas à porter plainte.

Quelqu'un a dû prévenir la police : j'entends des sirènes. Deux voitures s'arrêtent le long du trottoir, l'inspecteur Clark sort de la première, plusieurs agents en uniforme le suivent.

— Dispersez-moi ces foutus journalistes, ordonne l'inspecteur à ses hommes.

— Nos lecteurs ont le droit d'être au courant ! Proteste un paparazzi. La liberté de la presse...

— La liberté de la presse ne vous donne pas le droit d'agresser une jeune femme ni de pénétrer dans une propriété privée. Et si vous ne la bouclez pas, vous passerez quelques heures en prison pour que cette évidence vous pénètre bien dans le crâne.

Les agents écartent les reporters qui ne sont pas contents.

— Mrs Grey ? Je suis Al James, de *Seattle Celebrity News*, crie un entêté au visage poupin. D'après nos informations, vous et d'autres membres de SIP étiez impliqués dans le kidnapping de Mia Grey. Pourquoi ce coup de feu ? Y a-t-il eu dispute au moment du partage ?

— Et votre patron était-il votre amant ? Hyde est-il le père de votre enfant ?

C'est à nouveau le chauve ventripotent. Ce porc transpire malgré la brise fraîche qui souffle ce matin sur Seattle. J'ai aussi le front moite sous l'effet de la colère qui bouillonne en moi.

Sawyer empoigne le mec par la nuque et le propulse en direction d'un agent.

— Pourquoi n'empêchez-vous pas cette ordure d'insulter Mrs Grey ?

Sur un ordre de Clark, le policier passe les menottes au reporter. Al James recule en voyant le sort de son confrère, mais il crie d'un ton menaçant :

— La vérité finira bien par émerger, Mrs Grey !

Contournant les agents occupés près de la grille à disperser les autres, le mec s'approche d'Ana. Malheureusement pour lui, il est à ma portée. Je l'agrippe par le cou et le soulève sur la pointe des pieds.

— La vérité, misérable trou du cul ? Qu'est-ce que tu connais de la vérité ?

J'ai une bonne poigne. Le mec est déjà poncé. Taylor me l'arrache des mains au moment où l'inspecteur Clark apparaît près de moi :

— Mr Grey, entrez dans le bâtiment, je vous prie. Je vais m'occuper de ce coco-là. J'ai entendu ses accusations, si vous voulez porter plainte, je serai votre témoin.

Ana est dans l'entrée de SIP, complètement brisée. Elle a les deux bras croisés sur le ventre comme si quelqu'un venait de la frapper. Où est la jeune femme adorable qui, moins d'une heure plus tôt, attachait les boutons de ma chemise en me parlant gaiement du mariage de Taylor ? Je ne supporte pas que ces enfoirés aient ainsi terni sa joie de vivre.

Une vérité me frappe – quelque chose qui jusque-là m'a échappé. Depuis plusieurs mois, avant même notre mariage, j'insiste pour qu'Ana cesse de travailler et reste à la maison. Quel égoïsme de ma part ! Je la voulais à ma disposition, dans une cage... aussi dorée soit-elle. Si elle avait cédé à mes ordres, c'est moi qui aurais éteint son énergie vitale. Ce que j'aime chez Ana, c'est sa vivacité, son audace, ses rires, son imagination et son enthousiasme. Personne n'a le droit de lui voler ça, ni ces putains de journalistes, ni moi.

Même si je l'aime plus que ma vie.

— Ana, est-ce que tu n'as pas du travail ? Je suis le patron du patron de ton patron, je ne paye pas mes employés pour bouder dans le hall d'entrée.

— Tu ne crois pas que je devrais rentrer à la maison... ?

Mon cœur se brise. Je m'approche pour prendre son visage en coupe dans mes mains. Je me contrefous des gens qui nous entourent ou des journalistes qui risquent de nous voir à travers les portes vitrées.

— Non, baby. Quand on tombe de vélo ou de cheval, il faut remonter en selle pour repartir de plus belle.

— Hey Ana ! Crie une voix féminine et animée.

Nous nous retournons ensemble, il s'agit de Claire Murphy, la réceptionniste, une Afro-Américaine et une amie d'Ana. Près d'elle se trouve Hannah Maury, un grand sourire aux lèvres. C'est l'assistante d'Ana à SIP.

Prenant ma femme par le coude, je l'entraîne en direction du couloir. Des pas légers nous suivent. Une fois dans le bureau, j'en claque la porte pour laisser Hannah à l'extérieur. Elle est gentille, mais elle manque parfois de jugeote.

— Ana, regarde-moi.

Elle reste inerte, la tête basse.

— Ainsi, voilà ce que les gens pensent de moi...

— Bien sûr que non ! Tu ne vas quand même pas croire que quelques misérables fouille-merdes représentent la population de Seattle ! Ces gens-là vivent de la boue qu'ils répandent sur les autres, baby. Ne t'inquiète pas, je vais éteindre ces foutues rumeurs une par une. Même si je dois acheter tous leurs torchons pour y mettre le feu !

Anna s'écarte de moi et se laisse lourdement tomber dans son fauteuil.

— Mais enfin, tu les as entendus ? Ils insinuent que j'ai utilisé notre enfant pour te piéger ! Qui peut avoir l'idée de répandre de telles horreurs ?

Elle paraît plus atteinte par cette accusation que par sa supposée complicité dans l'enlèvement de Mia.

— Ana, je sais que ce n'est pas vrai, c'est tout ce qui compte, non ?

Elle lève sur moi des yeux sans vie.

— Ton père aussi croyait que je m'intéressais à ton argent. Et même toi... tu as cru que je te quittais pour cinq millions...

La voix est tellement brisée que la culpabilité me ravage.

— Je l'ai cru parce que tu me l'as dit. Je l'ai cru parce que... Merde, je ne l'ai pas cru longtemps. J'ai été con, complètement con, mais la situation était tendue. Je sais que tu m'aimes, que tu aimes notre enfant. Quant à ces ragots grotesques, nous réglerons le problème ensemble. Écoute, toutes les célébrités, que ce soit les rock stars, les acteurs, les hommes d'affaires, ont un jour ou l'autre leur vie examinée au microscope et leurs noms qui apparat dans les journaux à scandale. Je suis milliardaire. Tu es ma femme, ce qui fait de toi une cible. La meilleure façon de mépriser ces gens-là est de continuer à mener ta vie comme s'ils n'existaient pas. Donc, tu vas travailler.

— Ah...

Elle ne paraît pas convaincue, Grey.

— Et afin de faire cesser ces rumeurs grotesques concernant ta grossesse, tu vas rencontrer un journaliste sérieux pour une entrevue.

— Non, je suis trop bouleversée. Je... je ne sais pas.

— Anastasia, réfléchis. Ce sera où tu veux et quand tu veux. Ce sera à toi de poser tes conditions. Et nous étudierons à l'avance les questions qu'elle aura le droit de te poser.

— Elle ?

— Oui, je pense que tu seras plus à l'aise si le journaliste est une femme. D'accord ?

Elle hoche la tête comme un robot.

— Ana, tu m'inquiètes. Regarde-moi.

Cette fois, elle obéit. Et ses yeux s'animent.

— Baby, ne les laisse pas t'atteindre, ne leur donne pas ce pouvoir.

— J'essaye, mais c'est difficile. Je n'ai jamais été accusée publiquement de façon aussi...

Elle s'interrompt en frissonnant.

— Je sais. Je suis désolé. C'est à cause de moi que tu es dans cette situation.

— Je commence à comprendre pourquoi tu vivais dans ta tour d'ivoire, isolé du monde. Mais je ne peux pas, Christian. Je ne veux pas vivre comme ça !

— C'est pourtant efficace. Je te signale que mon nom n'apparaissait jamais dans les journaux à scandale, malgré mes divertissements d'un genre... particulier. Il faut que tu t'endurcisses, baby, tu entendras souvent des ragots déplaisants. Les gens s'intéresseront toujours à l'argent, à la beauté, à la position sociale. Cette forme de pouvoir créé des envieux, des jaloux, des aigris. Ne pense pas à eux, ils n'en valent pas la peine. Tu as de la famille et des amis qui t'aiment pour ce que tu es. Et moi, je suis follement amoureux de toi. Sois forte Ana, pour notre enfant. En es-tu capable ?

Je lance mon défi en levant les sourcils. Ana a petit sourire triste.

— Les mensonges sont comme un poison, Christian. Lorsqu'ils se répandent, ils risquent de provoquer des dommages irréversibles. Ils peuvent aussi devenir crédibles peu à peu. Je ne veux pas que tu puisses...

— Ah. C'est ce qui t'inquiète ? Ana, j'ai serré ton corps inerte dans mes bras. Je t'ai cru morte. Tout mon univers a été bouleversé ce jour-là. Tu es tout ce qui compte au monde pour moi, crois-tu vraiment que quelques mots hurlés par un gros porc suant aient le pouvoir de contrebalancer mon amour pour toi ?

— Non !

Elle se redresse et se jette dans mes bras.

— Je suis désolée, Christian, désolée d'être aussi faible.

— Tu n'es pas faible, mon amour. Tu es forte.

Je la serre contre moi en silence, un long moment. Puis je chuchote :

— ... et maintenant, tu te sens capable de travailler ?

— Oui.

— Pas de folies ! Dis-je sévèrement. Sawyer et Ryan resteront avec toi. Ne sors pas pour déjeuner. Envoie l'un des deux chercher ce qu'il te faut.

— Bien sûr.

Contre-Offensive

Christian

Lorsque je quitte SIP, ma rage a atteint un nouveau degré. Il me faut un coupable, il me faut un exutoire. Ceux qui ont cherché à nuire à Ana le regretteront. Amèrement.

Je me tourne vers Taylor... Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche que mon BlackBerry sonne. C'est Welch.

— Grey.

— *Monsieur, c'est confirmé. Quelqu'un répand délibérément des rumeurs dans les journaux. C'est une attaque ciblée.*

— Contre ma femme ?

— *Oui, monsieur.*

Je mets mon téléphone en haut-parleur pour que Taylor puisse suivre notre conversation.

— Avez-vous des noms ?

— *Pas encore, mais plusieurs de mes hommes suivent Dick Lincoln qui me paraît être le coupable le plus approprié. Le timing est un peu trop parfait.*

— Très bien. Prenez aussi contact avec mes avocats. La presse veut la guerre ? Elle l'aura. Cherchez comment la nouvelle a filtré dans les journaux. Je veux que vous me retrouviez la source. Je veux des réponses.

— *Mes hommes enquêtent déjà, Mr Grey.*

— Qu'ils enquêtent plus vite ! (*Grey, arrête de jouer au con.*) Que font-ils au juste ?

— *Il y a deux options, acheter des infos aux journaux ou échanger des tuyaux avec eux. Ce n'est pas recommandé avec un tabloïd, mieux vaut ouvrir une trappe discrète.*

Je suis sous le choc.

— Échanger des informations avec ces ordures ? Vous êtes fou ou quoi ? Pas question ! D'ailleurs, j'en ai déjà discuté avec mon service de Relations Publiques, ils vont organiser... une conférence de presse avec les principaux journaux.

— *Excellente idée, Mr Grey, mais les paparazzis continueront à traquer Mrs Grey pour un scoop même si vous leur fournissez une interview et des photos. Ils savent bien que ça se vendra. Surtout avec votre nom.*

— Quoi, mon nom ? Il n'y a pas plus discret que moi, j'ai toujours mis un verrou sur ma vie privée.

— *Justement. Durant des années, vous êtes resté une énigme, un milliardaire enfermé dans sa tour d'ivoire, intouchable, inatteignable. Mrs Grey étant la seule à avoir réussi à attirer votre attention, les gens s'intéressent d'autant plus à elle et à votre relation. Ils veulent tout connaître d'elle et surtout savoir ce qui la rend spéciale. Je sais que des paparazzis ont traîné à l'université, cherchant à déterrer son passé, à traquer d'anciens amoureux. Vous savez, la plupart des journaux évoquent Cendrillon, mais beaucoup posent aussi des questions concernant Hyde. Ce mec n'est pas qu'un kidnappeur, c'est un détraqué.*

J'ai les dents crispées de rage.

— Ne baissez pas les bras, Welch. C'est probablement Linc. Ça lui correspond bien. Il est tordu. Lui et Hyde étaient faits pour s'entendre.

Lorsque je raccroche, je me passe les deux mains dans les cheveux. Mentalement, je fais défiler la liste de mes ennemis. Ils sont nombreux, d'accord, mais ce putain de Linc est tout en haut. Par contre, il n'avait aucun moyen de connaître la grossesse Ana...

À moins que...

D'anciens amoureux. Les mots de Welch me reviennent à l'esprit. José Rodriguez. Le petit salopard a pété un câble en apprenant la nouvelle, conscient d'avoir définitivement perdu Ana.

C'était déjà le cas avant, connard, même si tu refusais de l'admettre.

Maintenant, quel lien peut-il y avoir entre Rodriguez et Linc ? Aucun...

Alors, Elena ? Elle m'a envoyé ce foutu SMS le soir de notre dernière rencontre : *tu seras un père merveilleux.* Mais je ne lui avais pas parlé de la grossesse d'Ana, merde ! Elle savait juste que ma femme et moi envisagions de créer une famille. Un jour... Et puis, Elena déteste son ex-mari. Elle n'avait aucune raison de se précipiter pour lui transmettre une information aussi vague.

Les seuls à être courant sont les membres de nos deux familles. Aucun ne parlerait délibérément, mais il peut s'agir d'un lapsus tombé dans une oreille malintentionnée...

Ce qui ne m'avance à rien.

Je suis dans mon bureau. Je l'arpege de long en large durant quelques minutes avant de prendre une décision. Je sors mon BlackBerry, cherche dans mes contacts – ceux que j'utilise rarement – puis je clique d'un doigt ferme sur le numéro affiché.

Une sonnerie. Deux, trois, quatre... Qu'est-ce qu'il fout, ce con ? Je n'aime pas attendre. J'ai rarement à rester planté sans qu'on me réponde.

— Oui ?

Pas trop tôt. Il a une voix essoufflée comme s'il revenait d'un marathon – ou que je l'avais interrompu durant une session torride.

— José, c'est Christian Grey.

Manifestement sidéré, il reste silencieux quelques secondes. Et sa voix s'est nettement rafraîchie lorsqu'il reprend :

— *Et alors ? Qu'est-ce que tu veux ?*

— *Aurais-tu parlé à la presse de la grossesse d'Anastasia ?*

— *À... qui ? Aux journalistes ? Non...*

Sa surprise semble authentique. Il continue sans cacher son amertume :

— *Après cette scène à l'hôpital, je me suis fait incendier aussi bien par mon père que par Ray Steele. Je n'en ai parlé à personne.*

— Tu en es certain ? Très peu de gens sont au courant et la nouvelle s'est pourtant répandue.

— *Écoute, mec, je suis désolé... Je ne sais pas ce qui m'a pris de parler à Ana comme ça. Depuis, j'ai téléphoné plusieurs fois, elle ne m'a pas répondu.*

J'en suis enchanté ! Je n'ai pas le temps de le faire savoir, José continue son plaidoyer :

— *Tu penses vraiment que je lui aurais sciemment porté un coup pareil ? Non, merde ! J'ai déjà flingué notre amitié, je ne tiens pas à en rajouter. J'aimerais qu'elle me pardonne... Je... j'ai déconné. C'était parce que je... Je...*

Parce que tu l'aimes, enfoiré.

Cette idée me donne des envies de meurtre. Et pourtant, je comprends ce que José ressent. Je m'imagine à sa place : voir la femme que j'aime partir au bras d'un autre... C'était le pire de mes cauchemars au moment où Ana et moi avions rompu. J'en presque ressens de l'empathie... Non !

Je m'efforce d'étouffer ce sentiment : une faiblesse dont je n'ai pas besoin. Surtout aujourd'hui.

— D'accord, José, je te crois. Le problème, c'est qu'Ana est poursuivie par des paparazzis. Ils l'accusent de s'être fait engrosser pour me piéger. Ils prétendent aussi que seul mon argent intéresse ma femme.

Mon aigreur s'entend dans ma voix. Et puisque José a plus ou moins énoncé les mêmes accusations, il les prend très à cœur.

— *Quoi ! hurle-t-il.*

J'entends un bruit violent suivi de :

— *Ouille ! Merde, non, mais quel con !*

Il grogne, il paraît souffrir. Il a dû balancer son poing contre le mur le plus proche et se bousiller les jointures. Je n'arrive pas vraiment à le plaindre – bien fait pour lui ! –, mais je n'ai pas de temps à perdre avec ces enfantillages.

— José ?

— *Oui, merde, désolé. Je suis désolé... Tu crois que quelqu'un m'a entendu à l'hôpital ? Tu crois que tout est de ma faute ? Oh non...*

J'envisage cette hypothèse, mais non. Et même si Rodriguez n'a pas trahi notre secret, ce n'est pas pour autant que je compte le reconforter.

— Je ne pense pas que ta déplorable scène à l'hôpital a été surprise, dis-je, plutôt fraîchement. Et je ne pense pas non plus que tu aies cherché à nuire à Ana. Et c'est une chance pour toi. Parce que quand j'aurai trouvé le coupable, je lui ferai payer très cher ses accusations.

— *Je comprends... balbutie José. Je ferai la même chose pour protéger Ana. Pour rien au monde je ne voudrais lui faire du mal.*

Là, j'éclate d'un rire mauvais.

— Tu déconnes ou quoi ? Tu lui as déjà fait mal. Tu l'as accusée, humiliée devant son mari, son médecin, ses agents de sécurité, son père et le tien. Tu lui as parlé comme si elle était une gamine. Ana est une adulte. Elle est mariée. Elle est ma femme. Si j'ai envie de lui faire des enfants, ça ne te regarde pas !

— *Je voulais juste...*

— Je sais ce que tu voulais. Depuis le jour où je t'ai rencontré, je sais ce que tu attends d'Ana. D'ailleurs, il suffit de voir les photos que tu as prises d'elle ! Et je te rappelle que tu as osé les exhiber sans même demander son avis à Ana !

— *Les exhiber ? proteste-t-il, offusqué. Ces portraits sont magnifiques. Tu les as tous achetés parce qu'ils te plaisaient.*

— C'est sans importance. Même s'ils m'avaient déplu, je les aurais achetés quand même – pour les brûler. Ana déteste être exposée. Tu le sais, mais pour te faire valoir, tu n'en a pas tenu compte. Jamais elle n'aurait accepté que tu prennes ces photos d'elle si tu lui avais indiqué leur véritable destination.

— *Je... je croyais...*

— Et devant ce bar, la nuit où je vous ai retrouvés ? Elle était malade et toi, tu cherchais à l'embrasser contre son gré. Penses-tu vraiment que ton désir justifiait ton comportement ? Tu veux savoir ce que je pense d'un homme qui abuse de sa force vis-à-vis d'une femme ? Ana ne l'a jamais oublié.

— *Moi non plus, gémit José. Moi non plus...*

Une fois encore, je sais qu'il dit la vérité.

Ana le considérait comme son ami, mais ce jour-là, elle a perdu l'admiration qu'elle ressentait pour lui. Parce qu'après avoir tenté d'abuser d'elle, José l'a abandonnée ivre-morte à un parfait inconnu. Quel genre d'ami agit ainsi ?

José Rodriguez n'est pas le salopard dont tu l'as souvent traité, Grey, ce n'est qu'un gamin irresponsable.

Il a mal agi parce qu'il était malheureux.

Comment peux-tu lui jeter la pierre ?

José brise le silence qui s'est établi entre nous :

— *Comment Ana le prend-elle ?*

— Mal. Elle n'arrive pas à comprendre une telle vindicte à son sujet.

— *Elle est chez toi ?*

— Non, elle a tenu à travailler. Elle est à son bureau.

— *Tu ne crois pas qu'elle devrait...*

— Je n'ai pas besoin de ton avis pour savoir comment traiter ma femme. Merde ! Ana ne tient pas à se reposer, elle préfère mener une vie aussi normale que possible. Fiche-lui la paix !

Je raccroche, furieux. Ce mec me sort par les yeux. J'aurais aimé le juger coupable d'avoir trop parlé pour pouvoir lui casser la gueule, mais ce n'est pas lui. Merde, j'ai vraiment besoin de faire baisser ma pression. Il faudra que je demande à Claude Bastille de passer dans l'après-midi...

— Andrea !

Quelques secondes plus tard, elle pénètre dans mon bureau et me présente l'emploi du temps de ma matinée. Elle me surveille du coin de l'œil, mon beuglement l'ayant prévenue de mon humeur.

— Où est...

Merde, comment s'appelle déjà cette foutue stagiaire ?

— Janelyn installe les documents nécessaires dans la salle de réunion, Mr Grey. Elle prépare aussi le café.

Oui, je dois rencontrer des acheteurs européens... Unlimited Luxury – Luxe illimité, tout un programme. Ros doit déjà se trouver avec eux. Entre autres, ces gens-là customisent en Europe les jets et yachts les plus célèbres. Ils veulent s'étendre en Asie et savent que j'ai déjà des contacts sur place. Ce serait une nouvelle branche pour GEH, mais j'ai toujours aimé me diversifier.

Et puis c'est leur clientèle qui m'intéresse : les hommes les plus riches du monde.

Je renvoie Andrea d'un geste de la main, puis je consulte ma montre. J'ai quelques minutes avant de rejoindre la réunion. J'en profite pour envoyer un mail à Ana.

De : Christian Grey

Sujet : Pense à toi

Date : 1^{er} novembre 2011, 09:25

À : Anastasia Grey

Ma très chère épouse.

Comment vas-tu ? Tu me manques déjà... J'aimerais pouvoir te consoler de ce qui s'est passé ce matin...

Merde ! Ça ne va pas du tout. Ça ne ferait que lui rappeler son humiliation. J'efface tout et je recommence.

Baby,

Je t'aime. Je t'aime infiniment.

Je t'aime si désespérément que j'en suis à tes pieds. À jamais.

Tout ce qui t'atteint me bouleverse – et me met en colère. Comme un ange vengeur, je voudrais pourfendre tes ennemis. Je donnerai n'importe quoi pour te voir sourire, pour te voir heureuse.

Ana, tu es belle, courageuse, authentique. Tu es encore plus merveilleuse intérieurement qu'extérieurement. Tu es toute ma vie. J'ai dû accomplir une bonne action, quelque part, pour avoir eu la grâce de te trouver sur mon chemin.

Aussi, quelles que soient les épreuves que nous rencontrerons, c'est sans importance. Nous les affronterons ensemble, main dans la main.

Je te promets de te protéger, ainsi que notre enfant, et de vous aimer de mon mieux.

Je pense avoir fait des progrès en perdant quelques-unes de mes cinquante nuances de folie. Grâce à toi, je suis devenu un homme meilleur. Grâce à toi, je vois l'avenir avec espoir. J'ai enfin compris qu'un amour pouvait être inconditionnel et dépasser les restrictions de la condition humaine.

À ce soir,

Christian Grey

PDG éperdument amoureux de sa femme – Grey Entreprises Holdings

Au moment où je quitte mon bureau, mon putain de BlackBerry est déchargé. Encore ! J'en ai vraiment ras le bol de cet appareil à la con !

Je le jette en passant sur le bureau d'Andrea :

— Andrea, rechargez-le durant la réunion. Si ma femme téléphone, à n'importe quel moment, passez-la-moi.

— Bien entendu, Mr Grey.

Elle me jette un regard un peu froid, elle n'aime pas que je lui rappelle des ordres déjà donnés. Je m'en fous. Je voulais surtout que la nouvelle – j'ai encore oublié son foutu nom ! Janemachin ? – soit au courant.

— Andrea, j'ai laissé mon portable dans mon bureau. Apportez-le-moi en salle de conférence.

N'ayant pas mon BlackBerry, je veux recevoir instantanément la réponse d'Ana à mon mail. Son visage désespéré après les accusations de ce matin m'est resté gravé dans le cerveau. Ça me tue d'avoir dû la laisser alors qu'elle avait (peut-être) besoin d'être réconfortée.

Mais pas question qu'Ana se laisse aller ainsi : elle doit réagir quand on l'attaque. Il faudra que je lui apprenne à être plus agressive. Cette idée me réconforte. J'aime être son mentor – dans tous les domaines.

Intouchable

Christian

Anastasia. Son nom est gravé dans mon cerveau, le moindre de ses sourires flotte autour de moi, en permanence. J'entends sa voix, son rire... Si je la connais autant qu'on peut connaître un autre être, pour le reste du monde, elle est une énigme. Même moi, je n'inspirais pas autrefois le même intérêt au public – du moins aux curieux qui lisent les magazines people. Mais Ana est devenue la cible des paparazzis avant même notre mariage. Que sait d'elle la presse ? Juste qu'elle est belle, jeune et enceinte ; et aussi qu'elle a survécu à une tentative d'extorsion et à un enlèvement scabreux dont les détails n'ont pas été divulgués. Mais ce qui intéresse les lecteurs de tabloïds, c'est surtout le fait qu'Ana ait épousé un milliardaire censé être gay.

Je n'aurais jamais cru me marier. D'ailleurs, avec le mode de vie que je menais, je ne le souhaitais pas. Je me croyais incapable d'aimer, incapable d'être fidèle, incapable de m'intéresser à une seule femme. Maintenant, il n'y a pour moi qu'Ana – elle seule compte à mes yeux. Mon psychiatre, John Flynn, évoque souvent une obsession. Il ne paraît pas trouver dangereux des sentiments aussi extrêmes, mais parfois, je sens en lui comme une inquiétude. Est-ce pour moi ou pour Anastasia ? Sans doute pour nous deux. John est devenu un ami depuis le temps qu'il écoute mes élucubrations.

Je tiens à être disponible pour ma femme. Si elle a besoin de moi, rien n'est suffisamment important pour me retarder, surtout pas les affaires. Unlimited Luxury ne représente pour moi que de l'argent à gagner. Et je n'en ai nul besoin.

Taylor ouvre la porte de la salle de réunion. En y entrant, j'examine rapidement les différentes personnes qui s'y trouvent, en particulier Ros Bailey, mon bras droit. Jolie femme bien habillée, elle paraît fraîche et innocente. C'est son arme secrète, beaucoup d'hommes ont tendance à la sous-estimer, ce qui provoque leur chute. Et je parle professionnellement, puisque Ros ne s'intéresse nullement au sexe opposé.

Tandis que je prends place, Taylor reste posté derrière moi, dans l'angle le plus éloigné de la pièce, avec un parfait angle de vue. Andrea et Janelyn, qui nous ont suivis, placent devant chaque siège une petite bouteille d'eau.

— *Bonjour monsieur Grey, déclare en français le PDG de UL.*

Il a l'accent parisien. Je me penche vers lui pour lui tendre la main.

— *Enchanté, monsieur Decaux. J'espère que vous avez fait bon voyage.*

Je me contrefous de son voyage, mais les coutumes de politesse doivent être maintenues, surtout envers un étranger. Je vois m'examiner et devine qu'il me trouve plus jeune que prévu. Et encore, ce n'est plus un problème aujourd'hui, mais lorsque j'ai commencé à exercer, j'avais à peine vingt-et-un ans, et il m'a fallu un moment pour persuader mes interlocuteurs de voir au-delà de la façade. Désormais, ma réputation me précède : j'ai pris l'habitude d'être considéré comme un mâle alpha. Et puis, Seattle, c'est mon territoire. Les Français se sont déplacés, ce qui les place en position de quémandeurs.

Ils passent relativement vite au cœur du problème : ils sont au courant que GEH possède plusieurs chantiers de construction et que nos bateaux sont d'excellente qualité – et dotés des dernières inventions technologiques leur assurant une sécurité optimale.

Si la réunion se déroule de façon satisfaisante, une arrière-pensée me trouble : je n'ai pas reçu de réponse d'Ana à mon mail. Merde, quoi ! Il était pourtant de nature à déclencher un petit mot !

Ping. Enfin ! Je cache mon empressement, mais je vérifie discrètement sur mon portable, en faisant semblant d'écouter le discours alambiqué du Français. Un éclat de rire général m'indique qu'il a dû faire une plaisanterie. Je me force à sourire – même si je ne vois pas ce qu'apporte à la conversation qu'un de ses ancêtres ait été anobli. Il n'y a que les Européens pour parler de « sang bleu ».

Je réponds une banalité. Tandis que la discussion reprend, je décapsule ma bouteille d'eau et la porte à mes lèvres tout en lisant la réponse d'Anastasia.

De : Anastasia Grey

Objet : Obsédée...

Date : 1er novembre 2011 11:48

À : Christian Grey

Mon très cher mari.

Quel adorable message ! Tu ne peux pas savoir à quel point le recevoir m'a réconfortée : ma journée s'est illuminée et je t'en remercie.

Ça me sidère que tu puisses être aussi romantique et que tu n'hésites pas à exprimer ton amour. Je t'entends encore m'affirmer que tu étais incapable d'aimer. Ce n'est pas vrai.

Christian, c'est moi qui ai eu de la chance de te rencontrer, de t'aimer, et de voir mes sentiments partagés. Cette connexion qui existe entre nous indique, de façon certaine, que je suis à toi, que tu es à moi.

Et tu as eu raison d'insister pour que je remonte en selle – pour que je travaille aujourd'hui. Au début, pour te dire la vérité, j'ai agi en pilotage automatique. J'ai trouvé sur mon bureau une pile de manuscrits, je les ai lus et annotés, surtout pour que mon cerveau ne pense à rien d'autre.

Depuis ton message, je suis revigorée. Je déteste toujours autant les journalistes, mais grâce à toi, je me sens bien. Je suis heureuse.

Je n'ai pas pu te répondre plus tôt à cause de la réunion de tous responsables édition. J'ai reçu ton mail juste avant de m'y rendre. Lorsque je me suis assise avec les autres, j'étais redevenue moi-même. Grâce à ta déclaration d'amour.

Ce matin, je me suis sentie agressée, humiliée, mais plus maintenant. Maintenant, je me sens en sécurité, aimée et protégée.

Et tu vas rire, j'ai même faim. Je viens d'envoyer Sawyer me chercher un sandwich à la dinde fumée, une salade au fromage grec, un gâteau au chocolat et du thé chaud. Si ça continue, je vais devenir obèse ! Je crois qu'il faudra vraiment que Claude Bastille travaille très dur pour que je retrouve ma souplesse et ma ligne.

Je t'aime, Christian. Je t'aime passionnément, désespérément, avec une telle intensité que parfois c'en est presque douloureux. Au niveau sexuel, ce que je ressens pour toi est indécent, licencieux, vorace – et ça me plaît. Grâce à toi, je vis et le monde qui m'entoure en est plus coloré, plus lumineux. Tu m'as dit une fois que tu voulais que mon univers commence et se termine avec toi. C'est le cas. Je suis peut-être le centre de ta vie, comme tu me le répètes souvent, mais toi, tu es mon univers. En bref, nous nous complétons parfaitement. Le yin et le yang des Asiatiques.

Je regarde autour de moi avec un sentiment de plénitude incroyable. À 22 ans, j'ai un mari que j'adore, un enfant à naître, un métier qui correspond à mes aspirations les plus secrètes. Ce qui me fait peur parfois, c'est que j'ai déjà TOUT, aussi comme un avare, je veux TOUT garder. Toi surtout. Ton

amour. Ton contact. Tes mains sur mon corps, la bouche et ton... oh, je crois que je ne peux pas taper ce mot... (Même enfermée dans mon bureau, ça me paraît choquant.)

Tu es mon addiction. Crois-tu que ce soit les hormones qui me travaillent ? Je ne cesse de rêver à la CRDL – je crois que tu devineras de quelle pièce de ton appartement je parle. (Rires.) Elle se trouve au premier étage, au milieu du couloir... Mais je devrais cesser d'y penser, parce que ça m'excite et que ce n'est pas le bon endroit pour ça.

J'ai envie d'y aller avec toi.

Ce soir ? S'il te plaît ?

Je veux être attachée. Je veux être nue sur ta croix. Je veux crier ma jouissance... je veux... Je suis certaine que tu sauras mieux que moi tout ce qui me vient à l'esprit.

Ana

PS. J'espère que tu as noté que j'avais tapé ce message licencieux sur mon BlackBerry et non pas sur mon ordinateur de bureau. Tu vois, je peux apprendre. Tu as beau prétendre que je ne t'écoute jamais, ce n'est pas vrai.

Nom de Dieu !

Je n'arrive pas à y croire. Je bande comme un malade sans réussir à me contrôler. Merde. Ce n'est pas le bon moment. En plus, je viens de m'étouffer avec ma bouteille d'eau et tout le monde me regarde. Je dois être ponceau parce que je n'arrive plus à respirer. J'ai l'air coupable. C'est d'un nul !

Au milieu de cette débâcle, je réalise que cet enfoiré de Decaux a encore pondu une vanne à la con. Il s' imagine que c'est le rire qui m'a fait avaler de travers. Tu parles !

Ros vient à mon secours.

— Mr Decaux, déclare-t-elle, je reconnais bien là l'humour français. Vous savez, Mr Grey est donc très sensible, il a passé pas mal de temps à Paris.

Elle me jette un coup d'œil sceptique et me balance entre les deux omoplates un coup suffisamment brutal pour me faire cracher mes poumons. Ceci assorti d'un sourire sarcastique.

J'hésite entre la virer et l'augmenter. Je n'ai pas encore tranché.

Ros doit se souvenir que je déteste être touché, parce qu'elle retire son poing de mon dos.

— Mr Grey ?

C'est Decaux. Ce mec m'insupporte de plus en plus. Je lui souris en exhibant toutes mes dents, puis je réponds, la voix un peu rauque :

— Je pense que nous avons désormais en main tous les éléments nécessaires pour prendre une décision, Mr Decaux. Vous avez été très aimable de vous déplacer.

Il a beaucoup plus besoin de nous que je ne l'aurais cru au départ. C'est bon à savoir. Je regarde les membres de son équipe réunir leur documentation et se préparer à partir. En même temps, j'essaie désespérément de forcer ma queue à se soumettre. Je préfère ne pas avoir à me lever dans un état d'excitation aussi flagrant. Le mail d'Ana m'a achevé.

— Mr Grey, auriez-vous vu le film *Intouchables* ?

Je tourne la tête : il s'agit de Julie Desmarests, une jeune femme blonde, mince et aristocratique, d'une trentaine d'années. Elle porte un tailleur bien coupé et des Manolo Blahnik que Ros Bailey a dû repérer aussi.

— Non, pourquoi ?

Je ne vais jamais au cinéma. En fait, il m'arrive très rarement de regarder un film – sauf avec Ana quand elle est d'humeur à glandouiller devant la télévision. Pour moi, je préfère regarder ma femme que l'écran, mais je ne compte pas partager ce détail avec cette étrangère.

— C'est un film français qui doit sortir demain aux États-Unis, déclare-t-elle avec un enthousiasme qui me paraît sincère. Bien entendu, j'ai lu le livre, aussi je suis impatiente de le voir passer à l'écran.

Ana aurait-elle également lu ce livre ? Je ne me souviens pas qu'elle m'en ait parlé... Je pense avoir une vague idée du sujet : un milliardaire se trouve handicapé pour une raison quelconque et il tombe sous la coupe de ses auxiliaires de vie. Quelle horreur ! Je préférerais mourir que dépendre d'autrui. Et pourtant, d'après les commentaires, il y a de l'humour dans cette histoire sordide : une amitié inattendue entre deux êtres complètement différents de culture, d'éducation et de fortune. En bref, c'est une leçon de vie...

Pourquoi cette Française l'évoque-t-elle ?

Elle répond à ma question comme si je l'avais posée à voix haute.

— Voyez-vous, le personnage principal possède une fortune immense, mais lorsqu'il devient paralysé, il réalise que la vie offre des perspectives différentes à chaque épreuve traversée. Le futur n'est jamais établi, il faut savoir regarder au-delà des conventions, Mr Grey.

Pardon ? Je ne connais cette femme ni d'Ève ni d'Adam et je n'aime pas qu'elle se croie autorisée à me donner des leçons. *Au-delà des conventions* ? Mon cul !

Un geste attire mon attention. Je vois Taylor sortir son BlackBerry où il lit... un message qu'il vient de recevoir. Il ne paraît pas content, même s'il le cache bien. De quoi s'agit-il ? S'agirait-il d'Ana ? Non, si elle cherchait à me joindre, Andrea m'aurait déjà prévenu. Alors Welch ou...

Et si c'est Sawyer ? Et si Ana est malade et incapable de me contacter...

— Taylor ?

Il s'approche de moi et chuchote – suffisamment fort pour que les autres l'entendent :

— Monsieur, je suis désolé de vous interrompre, mais il s'agit d'une urgence qui nécessite votre attention.

Je le fixe d'un regard interrogateur, son visage est impassible, mais je lis la vérité dans ses yeux : la nouvelle concerne bel et bien ma femme. Une anxiété terrible me noue les tripes.

Quoi encore ?

Mise au Point

Christian

Je vais laisser à Ros Bailey la tâche de répondre aux dernières questions des Français. D'ailleurs, elle ne sera pas seule : d'autres employés de GEH ont assisté à la réunion, chacun étant un spécialiste dans un domaine particulier. Je serre la main de Decaux en lui assurant avoir été ravi de faire sa connaissance. Il accueille ce mensonge flagrant avec un sourire béat. Mme Desmarets m'adresse un sourire, discret. Quelle femme étrange, mais je n'ai pas de temps à perdre avec elle.

À peine suis-je seul avec Taylor dans le couloir que j'exige :

- Bordel, qu'est-ce qui se passe ?
- Je viens de recevoir un message de Sawyer...

Je l'interromps, en faisant un bond :

- Ana ?

Taylor me connaît bien.

— Mrs Grey va bien, monsieur, répond-il calmement. C'est juste Rodriguez qui vient de se pointer à SIP.

- Quoi ?

— Mrs Grey était au courant, elle est descendue l'accueillir et s'est enfermée dans son bureau pour y déjeuner avec lui. D'après Sawyer, Mr Rodriguez n'a cessé de s'excuser depuis qu'il...

- Merde de merde ! Pourquoi Sawyer ne m'a-t-il pas illico prévenu ?

— Il a tenté de le faire, mais la femme qui a répondu à votre téléphone lui a dit que vous étiez en réunion.

Je vois rouge.

- Andrea ?
- Non monsieur, la nouvelle stagiaire, Janelyn Stevens.

Celle-là, je vais me la faire. Jamais un stage n'aura été aussi court. Mais j'ai d'autres priorités pour le moment. Je galope en direction des ascenseurs.

- Qu'est-ce que Rodriguez fout à Seattle ? Je le croyais à Portland.

— Après ce que Sawyer l'a entendu dire à Mrs Grey, Mr Rodriguez aurait été *très secoué* par votre appel de ce matin. Il aurait ressenti un besoin *irrépressible* de s'excuser le plus tôt possible auprès de Mrs Grey.

Je jette un coup d'œil au responsable de ma sécurité. Taylor n'est pas connu pour son sens de l'humour, pourtant je suis certain qu'il en possède un. Est-ce qu'il se fout de José ou de moi ? Ce n'est pas très clair.

Grey qu'est-ce qui t'a pris de téléphoner à ce connard ?

Merde ! J'ai donné à Rodriguez une occasion en or de reprendre contact avec ma femme. Quant à Ana, secouée par sa rencontre avec les paparazzis, elle n'a pas eu la présence d'esprit de refuser de le recevoir. Et Sawyer...

— Pourquoi Sawyer ne l'a-t-il pas foutu dehors ?

— Parce que Mrs Grey est descendue en personne accueillir Mr Rodriguez... sans prévenir Sawyer de son arrivée.

— Merde ! Y avait-il encore des photographes devant la porte ?

— Je l'ignore, monsieur.

De mieux en mieux. L'ascenseur arrive, la porte s'ouvre et... Janelyn et Andrea s'appêtent à sortir de la cabine. Ignorant la stagiaire, j'interpelle mon assistante d'un ton glacial :

— Ma femme a téléphoné pendant ma réunion. Je n'ai pas reçu cet appel.

— Mr Grey, je...

Elle écarquille les yeux, et se tourne vers la stagiaire en disant :

— Janelyn ?

— Je n'ai pas eu Mrs Grey, proteste la fille d'une voix chevrotante. C'était juste un Mr Sawyer et je n'avais pas d'instructions en ce qui le concernait.

Cette fois, je la regarde... elle se crispe.

— Et vous ignoriez que Sawyer est l'agent de sécurité attitrée de Mrs Grey ?

— Non monsieur, mais...

— Dans ce cas...

Elle me coupe la parole :

— Je suis désolée, Mr Grey. Cela ne se reproduira pas.

Effectivement.

— Ne m'interrompez pas ! Jamais !

Je suis livide de rage. Taylor fait un pas, comme s'il s'appêtait à me retenir. C'est inutile, j'ai déjà déterminé qu'elle avait agi par bêtise et non par malignité. Peu importe : je ne veux plus la voir.

— Andrea, veuillez établir son solde de tout compte. Immédiatement.

Je leur tourne le dos et m'adresse à Taylor :

— Allons-y.

— Mr Grey ! me rappelle Andrea.

Si elle me parle de Janelyn, je la vire également. Mais ce n'est pas le cas, Andrea court jusqu'à son bureau pour y récupérer mon BlackBerry qu'elle me rapporte en silence. Je hoche la tête. Elle a raison : je vais en avoir besoin.

Une fois dans l'ascenseur, je vérifie mes appels manqués. Deux SMS d'Ana.

José est là pour s'excuser. Je vais déjeuner avec lui. C'est mon ami, je tiens à lui donner une chance de s'expliquer. Après ce qui s'est passé ce matin, je réalise qu'il n'est pas le seul à se poser des questions concernant notre mariage et notre enfant.

Je secoue la tête, Ana n'apprendra jamais ! Son second message est plus bref :

*J'espère que tu n'es pas fâché.
S'il te plaît, comprends-moi.*

Dans cette débâcle, la seule chose qui me plaît c'est qu'Ana n'ait pas quitté SIP. Que cherche ce con de Rodriguez ? Je lui ai expliqué que les journalistes s'acharnaient sur ma femme, pourquoi leur donne-t-il une nouvelle arme ?

Lorsque nous arrivons au parking souterrain, j'entends sonner le téléphone de Taylor. Sans me retourner, je fonce en direction de ma voiture.

— Mr Grey ?

— Quoi ?

— C'est Sawyer au téléphone. Il vous demande.

Je lui arrache quasiment l'appareil des mains.

— Sawyer ? Où êtes-vous ?

— *Dans le couloir, devant le bureau de Mrs Grey.*

— Elle est toute seule avec Rodriguez ?

— *Oui monsieur. C'est ce qu'elle m'a demandé.*

Merde.

— *Après l'incident à l'hôpital, reprend l'agent d'Anastasia, je n'étais pas très chaud pour laisser Mr Rodriguez parler à Mrs Grey, mais elle a insisté. Vous n'étiez pas joignable, alors j'ai envoyé un texto à Taylor pour le prévenir de ce qui se passait.*

— Et les journalistes ?

— *Il n'y en a plus depuis que la police les a embarqués. Les flics font encore des rondes régulièrement. Des hommes de Welch montent également la garde devant la porte d'entrée.*

— Pourquoi ont-ils laissé passer Rodriguez ?

— *Il leur a dit être un ami de Mrs Grey. Et elle était déjà dans l'entrée, à agiter la main.*

— Vous êtes certain qu'il n'est pas une menace pour ma femme ?

— *Je suis juste devant la porte, monsieur. J'entends sa voix, même si je ne perçois pas toutes les paroles. Il parle très vite, il la supplie... et, à mon avis, hum, il pleure aussi.*

Salaud ! C'est du cinéma destiné à attendrir Anastasia. Je ne vois pas en quoi elle a des comptes à lui rendre. *Oh baby... Pourquoi n'as-tu pas profité de cette occasion parfaite pour rompre les ponts avec ce petit con ?*

Quelques minutes plus tard, j'arrive à SIP. D'un regard rapide, je vérifie que les renseignements de Sawyer sont exacts : aucun paparazzi, mais des agents de sécurité devant la porte. Je me précipite à l'intérieur, puis jusqu'au bureau de ma femme où j'entre sans frapper. Je les trouve tous les deux assis face à face : Ana enfoncée dans son siège, les bras croisés sur la poitrine (position de défense) ; José me tourne le dos, les deux coudes sur la table, les mains en avant (toute son attitude exprime la supplication). Il se retourne en entendant la porte s'ouvrir. Lorsqu'il me voit, il se raidit.

— Christian... halète Ana.

Elle m'examine, la bouche ouverte. On pourrait presque croire qu'elle a peur, mais ses pupilles sont dilatées, ses joues empourprées. Et tout à coup, elle sourit. Une moue intime, sensuelle. Une promesse. Un appel.

Elle réalise alors que nous ne sommes pas seuls, se reprend et étrécit les yeux. Je devine le moment exact où elle oublie son désir pour un début de colère. D'un regard impérieux, elle me demande en silence la raison de ma présence dans son bureau. Je réponds par un geste du menton : je lui désigne José.

Ensemble, Ana et moi fixons le photographe. Il paraît sonné. Ah ! Il a noté la réaction d'Ana ; il l'a également comprise. Quelque part, il la connaît bien, même si cette vérité me consterne.

— Mrs Grey

J'insiste sur ces deux mots pour bien marquer mes droits sur elle.

— Christian, qu'est-ce que tu veux ?

Je lui adresse un sourire érotique et entendu.

— Baby, après ton mail très explicite, je ne pouvais que passer te voir. Tu le sais combien je tiens à satisfaire tous tes désirs... quels qu'ils soient, dis-je en me penchant pour l'embrasser.

José est devenu vert. Je me marre. Quant à Ana, elle paraît choquée ; elle ouvre la bouche, la referme, et rougit. En entendant des pas, je me retourne : la porte est restée ouverte et l'assistante d'Ana apparaît.

Je lui adresse un sourire éblouissant.

— Hannah, pourriez-vous envoyer quelqu'un me chercher un sandwich ?

— Oh oui, Mr G-Grey. Je... J'y vais tout de suite.

Debout derrière Ana, je pose les deux mains sur ses épaules.

— Je présume que tu as aussi reçu mes textos, Christian. Je m'étonne que tu aies mis aussi longtemps à venir.

— J'étais en réunion.

— Avec qui ? Demande-t-elle, machinalement.

— Des Français.

— Oh. (Elle me jette un regard soupçonneux.) Je connais la réputation des Françaises... N'y avait-il que des hommes à cette réunion ?

— Pour la plupart, mais il y avait aussi une femme. Une blonde, dis-je, avec un sourire rassurant.

— Alors, tu aurais dû l'engager dans ton har...

Elle se reprend très vite en se souvenant que José nous écoute :

— ... dans ton personnel.

Il faudra que je lui parle de Mme Desmarets et du film *Intouchables*, mais pas maintenant. Je tire un fauteuil, m'installe près d'Ana et m'adresse à Rodriguez :

— J'ignorais que tu comptais passer à Seattle.

— Les cours n'ont pas encore repris et j'ai commandé du matériel ici. Du coup, j'ai profité de l'occasion pour m'excuser auprès d'Ana. Nous sommes amis depuis longtemps... une querelle ne devrait pas nous séparer. Je voulais aussi dire à Ana qu'elle peut compter sur moi... en cas de problème.

Il me jette un regard noir, les dents serrées. Il n'a toujours pas confiance en moi. Il veut rester à proximité si... Ana et moi nous séparons.

Compte là-dessus et bois de l'eau.

— C'est vraiment très aimable de ta part. Ana a *tellement* besoin d'un ami loyal et désintéressé, surtout maintenant qu'elle est fatiguée par sa grossesse.

— Je... je... Bredouille José, le teint blême.

Je l'ignore et me tourne vers ma femme :

— Baby, ça va ?

— Ça va. J'ai presque tout mangé.

Elle agite la main et me désigne les restes de son repas : quelques miettes de gâteau au chocolat. Le petit con ne lui a pas coupé l'appétit – j'en suis enchanté.

— José, comment va ton père ? Il s'est bien remis de cet accident ?

José inspire comme s'il sortait d'une plongée sous-marine prolongée.

— Ça va, ça va mieux. Comme Ray, papa a dû suivre quelques séances de remise en forme pour retrouver le plein usage de ses membres. À leur âge, c'est plus difficile de récupérer après un choc... Je les ai récemment emmenés tous les deux à un match des *Mariners* à Safeco Fields²¹.

— Ray est suffisamment remis pour ça ?

Je suis furieux. Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'énerve que José passe tant de temps avec le père d'Ana. En réalité, Ray n'est que son beau-père... mais c'est l'homme qui l'a élevée.

— Ils ont des gradins accessibles aux handicapés, répond José. Ray y a encore droit pour le moment.

Il baisse les yeux ; il a une *enchilada*²² intacte posée devant lui. Hannah revient avec mon sandwich dans lequel je mords avec enthousiasme. J'ai aussi reçu une bouteille d'eau et je ricane en la décapsulant – parce que je revois ma réaction en lisant le mail d'Ana à GEH.

Ana me jette un regard interrogateur, je secoue la tête : *plus tard, baby*.

— Christian ! Insiste-t-elle

Ah Mrs Grey, toujours si curieuse, toujours si impatiente.

²¹ Stade de baseball à toit rétractable situé dans le quartier de SoDo (*South of Downtown*) à Seattle

²² Plat d'origine mexicaine : tortilla garnie de viande et de haricots noirs, roulée, et couverte de sauce épicée.

— Si nous faisons l'école buissonnière, Ana, dis-je tentateur. Ça te dit de revenir avec moi à la maison ?

— Mais j'ai du travail !

— Prends avec toi tes manuscrits. Tu peux aussi bien les lire et les annoter à l'Escala. Et j'ai une pièce à l'étage que je tiens à te montrer.

Elle écarquille les yeux, le souffle court, en se souvenant de ce qu'elle m'a écrit. Une image d'elle sur ma croix me transperce le cerveau. Quand je me lèche les lèvres, les yeux bleus et avides d'Ana suivent mon geste. Nous avons tous les deux oublié la présence de José Rodriguez, mais son raclement de gorge fait exploser la petite bulle érotique où nous nous étions perdus.

— José, pourrais-tu nous laisser seuls une minute ? demanda Ana sans le regarder.

Je le surveille du coin de l'œil. Il se lève, très raide, et disparaît en refermant la porte derrière lui.

— Qu'y a-t-il, baby ?

— Pourquoi es-tu venu à SIP, Christian ?

— Tu le sais très bien...

— Non, pas vraiment. Est-ce parce que les journalistes m'ont accusée d'infidélité ? Si c'est le cas, je ne...

Je l'interromps en la prenant par les épaules pour la serrer contre moi.

— Ne dis pas ça ! Je me contrefous de ce que peut raconter un minable paparazzi. Tu es la seule personne qui compte pour moi. Toi et notre enfant. Je veux vous protéger parce que vous êtes à moi. Ana, je ferais tout pour ça. Je m'inquiétais pour toi. Tu as été secoué ce matin, il m'a semblé que tu n'avais pas besoin de gérer en plus une confrontation émotionnelle avec José.

Je l'embrasse doucement avant de chuchoter :

— Je me sens coupable : c'est sans doute à cause de moi qu'il est venu.

— Pourquoi ? s'étonne-t-elle.

— Je lui ai téléphoné ce matin.

— Quoi ? Pourquoi ?

— À cause des questions de ces foutus reporters, baby. Très peu de personnes sont au courant de ta grossesse et José l'a... disons qu'il a particulièrement mal pris la nouvelle. Je voulais m'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une vengeance de sa part.

Ana tressaille.

— Non ! José est mon ami. Il ne m'aurait jamais fait ça.

— Ton ami ? (Je ricane.) Ana, ouvre les yeux, il n'a jamais été un vrai ami pour toi. Il n'y a qu'à voir la façon dont il a agi.

— Comment ça ?

Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée de détailler les manquements de Rodriguez, mais comme j'en crève d'envie, je le fais quand même.

— Mais enfin, Ana...

Je compte sur mes doigts :

— Il t'a poursuivie même quand tu lui indiquais ne pas attendre autre chose de lui qu'une amitié ; il a cherché à t'embrasser de force alors que tu étais ivre ; il m'a laissé t'emmener sans même s'assurer de mes intentions à ton égard ; il a pris des photos de toi et, sans te demander ton accord, il les a exposées au public. Merde, il les a vendues, Ana ! Il a touché de l'argent pour ton sourire, tes lèvres, tes yeux...

En voyant qu'elle secoue la tête comme pour nier mon réquisitoire, je lui assène une conclusion irréfutable :

— Et il a aussi été le premier à dire que tu t'intéressais à mon argent.

Ana sursaute devant cette dernière accusation.

— Comment le sais-tu ?

— Il te l'a dit dans mon appartement, quand il y a passé la nuit avant notre mariage. Je vous ai entendus parler dans la cuisine.

Ana me préparait un petit déjeuner au lit. Mmm...

— C'était une plaisanterie !

— Une très mauvaise plaisanterie. Et il y a toujours un fond malsain derrière ce genre de remarques. D'ailleurs, tu crois qu'il plaisantait à l'hôpital quand il t'a accusée devant ton père, ton médecin, et tous ces témoins dont il ne s'est même pas préoccupé ?

— Il est venu aujourd'hui pour s'excuser.

— D'accord, je veux bien admettre qu'il a des regrets. Mais à mes yeux, l'amitié demande aussi du respect. Et José n'a respecté ni tes décisions, ni tes choix... parce que ça ne l'arrangeait pas. Il s'est montré égoïste et aigri. Ce n'est pas le comportement d'un véritable ami.

— Christian, tu dis ça parce que tu es jaloux.

— Non. Je n'ai plus à être jaloux : tu es à moi.

Elle m'examine un moment, puis chuchote :

— Tu es furieux contre moi parce que j'ai pris un sandwich avec un ami ?

— Je ne suis pas furieux, Ana, et surtout pas contre toi. Autrefois, d'accord, j'aurais été jaloux, mais aujourd'hui la seule chose qui compte, c'est ta sécurité. J'ai des doutes concernant les véritables objectifs de José. Veut-il seulement s'excuser ou bien cherche-t-il encore à obtenir tes faveurs ?

— Mes faveurs ? Mais enfin, Christian, nous sommes au XXI^e siècle, plus personne ne parle comme ça !

— Tu as quand même compris ce que je voulais dire.

— Oui, mais c'est ridicule. Je suis mariée. José le sait. Je vais être mère. Il le sait aussi.

— Il s'en fiche, baby. Il compte toujours qu'un jour, tu seras à lui. Il l'a dit. Ici même.

Je voulais dire à Ana qu'elle peut compter sur moi... en cas de problème.

— Non...

— Ana, pour te dire la vérité, je le comprends. N'importe quel homme se battrait pour t'avoir, aujourd'hui ou demain. Tu es merveilleuse, intelligente, drôle et attachante.

Elle se plaque à moi de tout son corps.

— Oh Christian !

— Viens avec moi à la maison, baby... Je bande depuis que j'ai lu ton mail. Durant ma réunion ! Franchement, j'avais l'air malin d'être dans un état pareil. Tu es la seule à me faire perdre tout contrôle.

— Tu sais, la journée a été bizarre, pour moi aussi. Tu avais raison ce matin, il est important de mener une vie aussi normale que possible malgré les critiques et les accusations. Je ne veux plus me laisser abattre par ce que les autres pensent de moi. J'ai envie de rentrer avec toi, mais ce serait céder à la facilité, tu ne crois pas ?

— Non ! dis-je, avec sincérité.

— Alors, trouvons un compromis, répond-elle avec un sourire. Je vais finir ma journée de travail, comme une employée modèle, et dès que je rentre ce soir à l'Escala, je deviendrai la parfaite soumise.

— Ana, une soumise ne décide pas elle-même du programme de la soirée, dis-je avec un sourire. Dans le langage BDSM, c'est « le monde à l'envers »²³.

— Peuh ! Comme si tu me laisserais te dominer, Mr Grey.

— Ana, tu n'as aucune idée du pouvoir que tu détiens sur moi. En ce moment, j'accepterais n'importe quoi pour te baiser... non, pour te faire l'amour jusqu'à te faire hurler mon nom, encore et encore, pour effacer de ta mémoire tous les hommes que tu as connus avant moi.

— Mais... je n'ai connu personne. Tu le sais très bien.

— Je ne parlais pas sexuellement, baby. Je voudrais que ton univers ne contienne que moi.

Quand je vois Ana déglutir, la bouche gonflée, les lèvres humides, j'estime qu'il est temps d'appliquer une de mes règles préférées : le plaisir différé.

— Très bien, le compte à rebours a commencé, dis-je, un sourcil levé. Tu travailles jusqu'à 17 heures. Je viendrai te chercher avec Taylor.

— D'accord...

— Tu peux dire au revoir à Rodriguez. Il n'a plus de raison de s'attarder.

— Il n'a pas mangé, déclara Ana les yeux braqués sur la table.

— Si tu veux mon avis, il n'a plus faim.

²³ *Topping from the bottom*

Action et Réaction

Ana

Une fois seule, j'ai des remords. Ce déjeuner a dû être difficile pour José. Lui et moi sommes amis depuis longtemps et je ne supporte pas l'idée qu'il soit parti le cœur brisé. Après tout, il n'est pas responsable de ses sentiments. Malgré moi, j'essaie d'imaginer qu'elle aurait été ma vie si j'avais répondu à l'amour de José... Oui, j'ai toujours su qu'il éprouvait pour moi autre chose qu'une amitié fraternelle. Mais de mon côté, non, il n'y avait rien. José ne m'offrait que le quotidien, la routine. Pour aimer, j'ai eu besoin de rêver.

Christian, c'est un tourbillon un tsunami, un raz-de-marée. Il m'a sauvée de moi-même, de mon manque de confiance en moi, de mes insécurités. Il m'a révélé un monde de sensualité dont j'ignorais tout. Son amour pour moi m'a libérée. Je suis heureuse de lui avoir rendu (en partie) ce cadeau si rare.

Christian ne serait pas content que je prenne contact avec José. Je me sens coupable en sortant mon téléphone pour l'appeler.

Il répond à la première sonnerie.

— Ana, souffle-t-il.

— José, ça va ? dis-je, mal à l'aise. Je voulais juste m'assurer que... Hum. Nous nous sommes quittés un peu brusquement.

— Tu parles ! Ton mari m'a quasiment foutu dehors.

C'est vrai. J'étouffe un rire nerveux. Christian a horreur de voir d'autres hommes autour de moi.

— Oui, il est très protecteur à mon égard.

— Ana, il est possessif. C'est comme si tu étais pour lui un objet ajouté à ses collections. J'ai vu son appartement, il apprécie les œuvres d'art et tu es ...

— Sa femme. José, je suis sa femme Point final. Si tu ne le comprends pas, nous n'avons plus rien à nous dire.

Il soupire. Après un long moment de silence, il reprend :

— Tu es vraiment heureuse avec lui, Ana ?

— Merveilleusement.

Je pose la main sur mon ventre dans un geste protecteur avant d'ajouter :

— J'attends son enfant, un avenir lumineux s'ouvre devant nous.

— Très bien. Mais n'oublie pas que si tu as un problème...

— Si j'ai un problème, José, qu'il soit conjugal, professionnel ou autre, je le réglerai seule, à ma façon, comme une adulte. Je n'ai pas besoin de ton interférence. Vu ton comportement, je doute de ton impartialité.

— Ana !

Il a crié, c'est presque un sanglot. Je me souviens alors qu'à l'Université, José était pour moi le frère que je n'ai jamais eu. J'ai souffert d'être une enfant unique. Je ne veux pas de ça pour ma famille. Petit

Pois aura des frères, des sœurs... Peut-être pas de quoi créer une équipe de football, mais une fratrie de trois, ça me paraît parfait. Comme Christian, Elliot et Mia. Je retiens un sourire.

— D'accord, José, n'en parlons plus. Tu es mon ami et ce que je souhaite réellement pour toi, c'est de rencontrer un jour une femme qui t'aimera comme tu le mérites. Mais ce n'est pas moi. Ce ne sera jamais moi. Je suis mariée, et dans ma vie, il n'y aura personne d'autre que Christian. Je l'ai attendu longtemps, je l'ai reconnu dès que je l'ai rencontré.

— *Ana, il te manipule. C'est un maniaque du contrôle.*

— Je l'aime comme il est, avec ses caractéristiques, ses qualités et ses défauts. Il est à moi. Je suis à lui. Je ne voudrais en rien le voir changer. Alors ça suffit, je ne veux plus t'entendre le critiquer.

— *Je sais... Mais c'est difficile...*

— José, tu as le choix. Si tu veux continuer à me voir, ce sera avec Christian. Ou pas du tout.

— *D'accord.*

Cette fois, le silence dure plus longtemps. Finalement, j'en ai assez.

— Allez, bonne journée. J'ai du travail.

— *À bientôt, Ana.*

Quand je raccroche, je secoue la tête. José n'est pas convaincu, mais j'espère qu'il ne continuera pas à me créer des problèmes.

À GEH **Christian**

Je suis à peine revenu que Ros me saute sur le râble. Je n'ai même pas le temps d'arriver jusqu'à mon bureau : elle m'attendait devant l'ascenseur...

— Mr Grey, je peux vous voir quelques minutes ?

— Mr Grey, intervient Andrea, votre rendez-vous est dans un quart d'heure.

J'adresse un hochement de tête à Andrea puis, d'un geste, je désigne le couloir à Ros Bailey, afin qu'elle me précède. Peu après, je m'installe dans mon fauteuil et elle prend place en face de mon bureau en croisant les jambes. Sans rien dire.

Ce qui m'énerve très vite.

— Alors, qu'y a-t-il ?

— Mlle Desmarets a laissé un message qu'elle m'a chargée de vous remettre.

— Quoi ?

Ros ne cache pas sa grimace en me tendant une enveloppe scellée.

— À votre avis, c'est professionnel ? Ricane-t-elle.

J'en doute, sinon cette bonne femme n'aurait pas pris la peine de coller le rabat. Je jette l'enveloppe sur mon bureau sans la regarder, puis je lève un sourcil interrogateur en direction de Ros.

Elle répond à ma question muette :

— J'ai pris soin de prévenir cette Française que vous étiez l'heureux époux d'une femme ravissante, qui attendait votre première enfant.

Devinant ma fureur, elle enchaîne très vite :

— Ne vous inquiétez pas, patron, je n'ai rien divulgué de votre vie privée qui ne soit déjà en gros titres dans les journaux.

— Je présume que ce n'est pas pour m'apporter ce pli que vous nous avez demandé à me voir ?

— Non, bien sûr que non. Ça concerne le marché Unlimited Luxury.

Elle se penche en avant, les yeux brillants :

— Ça peut être lucratif. Contrairement à vous, j'aime bien Decaux. Il parle beaucoup, mais il connaît bien ses dossiers. Par contre, ces Européens me gonflent lorsqu'ils se glorifient de leurs nobles ancêtres. Qui se soucie de leur aristocratie ? Je suis franchement ravie d'être américaine ! À mes yeux, la seule chose qui compte, c'est la réalisation personnelle basée sur le mérite. J'aime penser que nous sommes tous égaux.

— Pas moi. Je me considère comme supérieur à la plupart des gens que je rencontre. L'égalité, c'est une foutaise. Je ne veux pas que ces Français s'imaginent pouvoir nous traiter en égaux. Nous sommes meilleurs. Nous réussissons mieux. Ils sont venus en quémandeurs, parce que nous avons des contacts qui les intéressent. Je suis d'accord, le sang bleu est une connerie, tout ce qui compte en cette période de crise ce sont des bilans qui génèrent des bénéfices.

Cinq minutes plus tard, alors que Ros Bailey s'apprête à quitter mon bureau, j'ouvre l'enveloppe de la Française.

Hôtel Four Seasons. Chambre 407.
Si vous désirez parler avec moi de Paris et des films français...

Je déchire cette absurdité avant d'en jeter les morceaux à la poubelle.

— Ros ?

— Oui patron.

— Vous n'avez pas été suffisamment convaincante avec la Française. Vous avez carte blanche pour utiliser un rouleau compresseur la prochaine fois.

— Comptez-vous répondre à son invitation ?

— Quelle invitation ? dis-je, d'un ton méprisant.

Ros éclate de rire.

Taylor frappe à la porte.

— Des nouvelles de Welch ? dis-je, dès qu'il pénètre dans mon bureau.

— Non, monsieur. Je suis venu pour autre chose.

— Je vous écoute.

— Mr Grey, comme vous le savez, je vais épouser Gail Jones dans quelques jours. Je voudrais discuter avec vous du protocole de sécurité concernant cet événement, puis de la façon dont l'équipe sera gérée pendant mon absence.

Taylor emmène Gail en voyage de noces, quinze jours aux Bahamas. Nous avons eu une discussion à ce sujet, Taylor aurait préféré attendre que l'agitation de la presse se calme avant de partir, j'ai refusé. Autrefois, je n'aurais pas réalisé l'importance d'une lune de miel : après tout, les époux partagent le même lit n'importe où, non ? Taylor et Mrs Jones le font à l'Escala depuis des années. Quelle est l'importance de partir ?

Mais là, je me souviens de mon propre mariage et de l'acharnement avec lequel j'ai organisé notre déplacement en Europe pour offrir à Ana le maximum de découvertes... Non, je ne vais pas priver Taylor de ce plaisir, il l'a bien mérité. Depuis qu'il est entré à mon service, il ne prend quasiment jamais de vacances.

Je le paye bien, je sais, mais quand même...

Le soir

— Alors, Mrs Grey, comment te sens-tu ?

L'Audi est garée devant SIP, Ana se glisse à mes côtés sur le siège arrière, un sourire timide aux lèvres.

— Très bien, Mr Grey. Et toi ? Tu as passé une bonne journée ?

— Excellente ! J'ai eu avec ma femme un déjeuner intéressant, suivi d'un après-midi assez monotone, mais je suis certain que ma journée ne va pas tarder à s'améliorer.

Je lance à Ana un sourire lascif qui la fait rougir. Enchanté de cette réaction, je lui prends la main et la porte à mes lèvres.

— Tu m'as manqué tout l'après-midi, Anastasia.

— « Tout » l'après-midi ? C'était juste quelques heures, Christian. Mais je trouve plutôt rassurant que tu éprouves ce genre de sentiment.

— Ah bon, pourquoi ?

— Parce que pour moi, c'est pire.

Je lis une ombre dans ses yeux. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Comment va Junior ?

— Très bien.

— Ana, qu'est-ce que tu as ?

— Rien.

— Ne me mens pas ! dis-je, sévèrement.

— Je n'ai rien... du moins rien de grave. Je suis juste soulagée que cette journée soit enfin terminée. Christian, s'il te plaît... Laisse tomber.

Je n'en ai pas l'intention, mais c'est une discussion qui peut attendre – jusqu'à ce qu'Ana et moi rentrions à la maison.

— Très bien, Mrs Grey. Attache ta ceinture. À quoi penses-tu ? Je ne veux pas que toi et Junior couriez le moindre risque.

— Oui, monsieur, répond-elle à mi-voix.

Pour regarder ses mains qui manient les boucles métalliques, Ana a baissé les yeux... J'entends un cliquètement. Ce qui, associé à ces paroles de soumission, me fait bander.

Quand Taylor nous arrête devant la porte d'entrée de l'Escala, je prends Ana par le coude pour l'emmener jusqu'aux ascenseurs.

— Tu as faim ?

— Pas de nourriture, non.

— Très bien. Moi non plus.

J'examine ma femme pendant que la cabine monte jusqu'à l'appartement-terrasse. Puis je chuchote, une main posée sur son cou :

— Tu es certaine de vouloir aller dans la salle de jeu ?

Elle lève sur moi des yeux affolés.

— Tu ne comptes quand même pas revenir sur ta promesse ?

— Non, baby, je tiens juste à m'assurer que tu ne cherches pas uniquement à me faire plaisir.

— Christian, tu me l'as dit toi-même, cette salle de jeu est aussi à moi.

Elle change de voix et cherche à imiter la mienne :

— *Tout ce qui est à moi est à toi.*

— Ana, est-ce vraiment le bon moment pour te montrer insolente ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas, baby ?

— Rien... enfin si... Ce matin, devant les journalistes, j'ai réalisé que je n'étais pas très... (Elle secoue la tête.) Tu as raison. Il faut que je m'endurisse. J'aimerais que tu m'apprennes le self-control. Il me semble que si je peux mieux maîtriser mon corps et ses réactions, j'apprendrai aussi à mieux gérer mes émotions. Et puis le plaisir... que tu es capable de me procurer me fait tout oublier. Je veux tout oublier. Je veux me perdre en toi, avec toi...

Elle ferme les yeux, son visage devient extatique

Self-control ? Merde ! Où est le mien ? Je suis au bord de l'orgasme, juste en regardant ma femme m'adresser cette déclaration. Elle a la bouche gonflée, les pupilles dilatées ; je sens le désir brûler dans mes veines, dans les siennes ; l'atmosphère entre nous crépite, chargée d'érotisme et de sensualité.

Incapable de parler, j'empoigne Ana par le bras pour la propulser en direction de l'escalier. Je lui fais monter les marches deux par deux. Une fois devant la porte de la salle de jeu, je m'arrête.

— Comment te sens-tu ?

— Super excitée, souffle-t-elle.

Je lève les yeux au ciel.

— Baby, comment te sens-tu *physiquement* ?

— Très bien. Je veux...

— Oui, je sais ce que tu veux. Et mon but est de te satisfaire, comme toujours. Comment te sens-tu ?

— Très bien.

— Alors, rentre là-dedans. Déshabille-toi. Garde tes chaussures. Et ta culotte.

Elle reste figée, le regard enflammé. Sans bouger.

Je lui frappe les fesses. Fort.

— Ouille ! crie-t-elle avec un sursaut.

— Ana ? Je déteste devoir me répéter.

— Oui monsieur.

Pour lui laisser le temps de se préparer, je redescends jusque dans la chambre où j'enlève, rapidement, mon costume, ma cravate, ma chemise et tout le reste de mes vêtements. D'une main qui tremble d'anticipation, j'enfile mon vieux jean fétiche. Je vais ensuite jusque dans la cuisine, je remplis un verre de glaçons, et récupère dans le frigidaire une bouteille de Sancerre. Je retourne ensuite dans la salle de jeu. J'entre et trouve Anastasia agenouillée à l'endroit habituel, tête baissée, cuisses écartées, mains posées sur les genoux.

Elle est belle à tomber.

Sans m'arrêter auprès d'elle, je vais déposer sur la commode la bouteille et le verre, puis je sélectionne les chansons qui accompagneront notre session.

Leçon de Self-Control

Christian

Ana relève la tête des que résonnent les premières notes, *You will never find another love like mine* de Michael Buble & Laura Pausini, ce qui lui rappelle notre voyage de noces. Et puis, c'est la vérité, jamais personne ne l'aimera autant que moi.

Je m'approche d'elle, la prends par la main, l'aide à se relever puis j'enroule ses cheveux autour de mon poignet afin de lui immobiliser la tête. Je l'embrasse. Violamment. Puis je mords la lèvre inférieure. Elle gémit. Je plante la langue dans la chaleur brûlante de sa bouche, si veloutée. Quand je m'écarte d'elle, nous sommes tous les deux pantelants.

— Tourne-toi.

— Oui, monsieur, souffle-t-elle.

Je lui natte les cheveux avant de les attacher d'un élastique.

— Ana, tu es là parce que tu as décidé de me céder le contrôle sur ton corps et ton esprit. Je te rappelle que tu es ma femme, pas ma soumise. Tu pourras m'arrêter quand tu le voudras, tu n'as pas besoin de sauvegarde, compris ?

— Oui, monsieur, répète-t-elle.

— Très bien. Je vais t'apprendre à maîtriser tes réactions physiques. Tu verras, tu vas y prendre goût.

— Merci, monsieur.

Elle a répondu sans que je lui en donne la permission, mais je décide de ne pas la punir.

— Anastasia, je veux que tu sois bien consciente d'une chose : ça risque d'être intense, très intense. C'est bien ce que tu veux ? Même dans ton état ?

— Oui, monsieur, affirme-t-elle d'une voix très ferme.

Dans ma commode, je récupère une paire de menottes en cuir souple – Ana n'en aura pas la peau marquée mais elle ne pourra pas bouger. Lorsque je sors aussi une barre d'écartèlement, Ana écarquille les yeux. Ses prunelles pétillent d'excitation et d'anticipation.

J'entraîne ma femme jusqu'à la table en bois foncé.

— Étends-toi là-dessus. À plat ventre.

Elle obéit en silence. Je lui enlève sa culotte et la fais écarter les jambes d'une trentaine de centimètres puis je les immobilise en attachant chaque cheville à une des extrémités de la barre. Me redressant, je caresse les fesses rebondies d'Ana, pour lui réchauffer la peau, puis je frappe. Une fois. Fort.

Elle pousse un cri, un gémissement, mi- plaisir, mi- douleur.

— Chut, Ana. Il faut toujours s'attendre à l'inattendu.

Ana a des jambes superbes, longues et fines, délicates et gracieuses. Et j'adore sa peau blanche, si souple, si parfaite. À genoux, je répands au creux de mes paumes un peu d'huile d'amande douce puis

je me mets à masser. Je commence par ses chevilles, remontant lentement jusqu'à ses genoux, puis l'intérieur de ses cuisses. Ana fait de gros efforts pour étouffer ses geignements.

— Contrôle-toi, baby. Maîtrise des réactions. Rappelle-toi ce que je t'ai dit concernant le plaisir différé.

Cette fois, elle ne répond pas, mais je ne suis pas certain qu'il s'agisse d'un signe de bonne volonté. À mon avis, elle n'a plus de voix. Quand j'arrive en haut de ses cuisses, son sexe est à portée de mes doigts, humide et parfumé comme une fleur exotique. Enivrant. Irrésistible. Je plonge un doigt entre les lèvres gonflées de sève.

— Le plaisir différé multiplie les sensations et leur intensité, baby.

Après avoir écarté ma barre, forçant Ana à ouvrir les jambes, j'enfonce en elle un deuxième doigt pour la caresser de l'intérieur, d'un geste lent, intime. Son odeur m'enivre. Retirant ma main, j'empoigne Ana par les hanches pour poser ma bouche sur elle, lèvres contre lèvres. Chaque fois que je le sens contracter ses muscles, prête à jouir, je m'écarte et attends qu'elle se calme.

— Christian, je t'en prie... crie-t-elle.

— Contrôle-toi, Ana.

Au bout d'un moment, j'estime que la leçon a suffisamment duré, aussi je la pousse jusqu'à l'orgasme dont je savoure le moindre spasme, le moindre cri. Ana devient toute molle, assouvie et repue. Je la prends par le bras pour la remettre sur ses pieds, le dos collé à ma poitrine. Je lui caresse des lèvres les jours, le cou, les oreilles...

— Je vais te mettre un bandeau sur les yeux, baby.

Elle hoche la tête, confiante et offerte. Je récupère le foulard en soie que j'avais pris soin de mettre dans ma poche, puis je lui couvre les yeux, attachant soigneusement le tissu souple à l'arrière de sa tête.

— Ana, lève les bras et passe-les autour de mon cou.

Elle obtempère.

Depuis sa grossesse, Ana a les seins plus lourds. Je frotte mes doigts huilés sur leurs courbes opulentes et glisse jusqu'au ventre. Dès que j'atteins son mont de Vénus, Ana se tortille contre moi, elle ondule au rythme de mes caresses.

— Baby, si tu veux apprendre le contrôle, il faut que tu absorbes sans bouger les sensations, toutes les sensations. Il faut que tu te trouves un endroit mental, un sanctuaire si tu veux, où tu peux laisser toute l'intensité de ton plaisir s'exacerber sans réagir. C'est en cerveau qui commande, pas ton corps.

Je me demande si Anastasia m'écoute. Derrière nous, la musique a changé, une voix de femme, rauque et mélodieuse, entonne *The Great Gig in the Sky*²⁴.

— Ana, sens ce que font mes mains, mais visionne-les sur un écran mental, dans ce sanctuaire où tu dois t'être enfermée. Laisse-moi œuvrer davantage pour t'amener à l'orgasme.

Du pouce et de l'index, je lui caresse les seins, doucement, parce qu'ils sont sensibles. Ana se cambre contre moi. Je dissimule mon sourire : le contrôle, ce n'est pas pour tout de suite.

— Ana, je ne veux pas que tu jouisses sans attendre mes ordres. Je veux avoir tout pouvoir sur tes orgasmes.

²⁴ Chanson du groupe de rock progressif britannique Pink Floyd, datant de 1973

— Oui... monsieur.

Elle a toujours les bras autour de mon cou, ses reins ondulent contre mon sexe. Je bande comme un malade, j'ai envie de me perdre en elle, mais non. Le self-control doit s'appliquer des deux côtés. Je la conduis jusqu'à ma croix.

— Ana, je vais te ligoter. Tu garderas la barre d'écartèlement. Désormais, je ne te donnerai plus d'indication concernant ce que je vais te faire. Attends-toi à l'inattendu. Tu ne dois pas jouir. Du moins, pas avant que je t'en donne l'ordre. Compris ?

Elle hoche la tête.

— Je veux une confirmation verbale, Ana.

— Oui, monsieur.

— Et si c'est trop intense pour toi ?

— Je te dirai d'arrêter...

Après une pause, elle ajoute :

— Monsieur.

— Très bien.

Je retourne chercher le verre rempli de glaçons ; par chance ils n'ont pas fondu. J'en prends un que je presse contre le mamelon gauche d'Ana. La petite pointe durcit encore au contact de la glace. Ana étouffe un cri. Je passe le glaçon tout autour de l'aréole ; de l'autre côté, je pose la bouche sur Ana, créant un contraste entre chaud et froid. Ana se débat contre ses menottes, mais elle ne peut pas bouger, elle ne peut que ressentir.

Mettant un autre glaçon entre mes dents, je le fais descendre le long de la courbe de son ventre, jusqu'à son sexe épilé. Ana commence à me supplier :

— Christian, je t'en supplie... Prends-moi...

— Où est passé ton contrôle, baby ? Tu devrais déjà être dans ce sanctuaire de ton cerveau.

Je m'écarte pour la regarder. Elle inspire profondément, et cherche à se reprendre. Quand elle s'est un peu calmée, je lui caresse les lèvres d'un glaçon, avant de l'enfoncer dans sa bouche. Puis je l'embrasse, passionnément, partageant avec elle cette sensation.

Que vais-je utiliser désormais sur elle ? Une cravache...

Doucement, je la frappe sur les seins, le ventre, les cuisses, évitant de toucher son sexe. Ana absorbe les coups comme si elle était en transe. Parfait.

— Le plaisir et la douleur, les deux faces d'un même écu.

Cette fois, je passe la cravache entre ses jambes, humidifiant le cuir au rythme de Pink Floyd qui tourne en boucle sur mon iPod. Ana continue à trembler sans mot dire. Alors seulement, je la frappe juste entre les jambes. À ce moment précis, le contrôle d'Ana cède, son orgasme commence à monter.

— Non, Ana ! Dis-je sévèrement, mais sans cesser de la frapper. Contrôle-toi. Maîtrise-toi.

— Je ne peux pas.

— Si. Bien sûr que tu le peux. Fais-le.

Je la vois lutter, c'est incroyablement érotique. Elle a les seins dressés, gonflés, la peau rougie, le visage crispé – parce qu'elle cherche à se concentrer, à s'évader mentalement...

— Compte avec moi ! À cinq, tu pourras jouir.

— Un... deux...

Dès qu'elle prononce « cinq », elle pousse un hurlement, si les digues viennent de lâcher. Je lui détache instantanément les mains et l'emporte jusqu'au lit où je la jette à plat ventre. Ouvrant ma braguette, je libère mon sexe et plonge en elle par-derrière. Je soulève les reins d'Ana et la frappe sur les fesses, deux fois, avant de la marteler avec passion. Elle retient son poids sur ses coudes, la tête écrasée sur le matelas. Je passe une main autour d'elle pour lui pincer le clitoris, encore érigé de son récent orgasme.

Ana tente de refermer les jambes mais la barre d'écartèlement l'en empêche.

— Christian...

— Ne jouis pas !

— Je sais ! crie-t-elle. S'il te plaît...

Je cède à sa supplication. Au moment où j'atteins le plaisir, je lui ordonne de trouver le sien. En m'écroulant, je la fais rouler sur le côté pour ne pas qu'elle supporte mon poids.

Quelques minutes plus tard, je la libère de la barre et lui masse les chevilles, rougies par le frottement.

— Alors, qu'est-ce que tu as pensé de cette leçon ?

— C'était éblouissant, souffle-t-elle, avant de s'endormir dans mes bras.

Comment un homme peut-il tomber amoureux de sa femme, encore et encore ? Celle qui dort dans mes bras est l'être le plus précieux du monde.

Et elle veut apprendre le contrôle, ce que je désire lui enseigner depuis si longtemps. Pour moi, c'est un moyen d'accéder à nos fantasmes les plus secrets, les plus sombres. De les libérer, de les explorer.

J'embrasse avec vénération le corps alangui contre moi. Ana remue et se blottit davantage. Les yeux clos, elle dort profondément ; je suis heureux que même inconsciemment, elle cherche mon contact.

Quittant le lit, je remets mon jean et soulève ma femme dans mes bras. Je la serre contre ma poitrine nue. Je ne veux pas la réveiller, je ne peux la rhabiller, aussi je l'enveloppe dans un drap de soie rouge que j'arrache du lit de la salle de jeu. Je n'aime pas rester dormir ici, même si je suis certain qu'Ana n'y verrait aucun inconvénient. Elle ne craint plus de pénétrer dans cette pièce, mon antre, ce qui me plaît infiniment. Plusieurs fois, elle s'en est enfuie, en larmes... Je n'arrive toujours pas à évoquer sans un frisson la nuit de son retour de Géorgie, la nuit fatale où j'ai utilisé ma ceinture sur elle. Il y a aussi le soir où elle a crié sa sauvegarde : « *Rouge – rouge – rouge* ». J'ai bien cru que jamais plus ... Mais non, elle est revenue. Parfois, je me demande pourquoi. Je crois qu'elle y trouve autant de plaisir que moi, ou *presque* autant.

Mais je préfère dormir avec *ma* femme dans *mon* lit. Je déverrouille la porte d'une main tout en supportant de l'autre le poids d'Anastasia, puis je traverse le couloir, descends l'escalier... D'après les bruits que j'entends, Mrs Jones s'active dans la cuisine : discrète et efficace, elle prépare le repas.

Elle relève les yeux en réalisant ma présence dans le salon.

— Le dîner sera prêt quand vous... le désirerez, monsieur.

Sa voix change de tonalité, Mrs Jones paraît... *contrariée* ? Non, le mot est un peu fort, plutôt inquiète. Est-ce de savoir que j'ai emmené Ana dans ma salle de jeu ? Après tout, le drap rouge est un signe révélateur... Ou bien est-ce de voir Ana aussi exténuée ? Mrs Jones est une vraie mère poule envers ma femme.

— Mrs Grey va dormir un moment. Nous mangerons plus tard.

Elle devient ponceau, avant de prestement me tourner le dos. Elle sait très bien pourquoi Ana est aussi fatiguée...

Je vais jusque dans notre chambre où j'étends Ana sur le lit ; je la recouvre de la couette afin qu'elle ne prenne pas froid. C'est vrai qu'elle semble épuisée. Elle a de quoi. Elle est enceinte, elle a vécu une journée difficile et pour conclure, il y a eu cette session torride... Après plusieurs orgasmes, pas étonnant qu'elle ait besoin de repos. Cette idée me fait grimacer. Suis-je trop violent ou trop exigeant avec elle ? C'est ce que pense la future Mrs Taylor – merde, je vais avoir du mal à penser à elle sous ce nouveau nom.

Je n'arrive pas à quitter des yeux Ana, ses cheveux épanchés sur l'oreiller, son visage serein ; un léger sourire lui flotte sur les lèvres.

Quand mon BlackBerry vibre sur la table de chevet, je fronce les sourcils : je ne veux pas troubler le sommeil d'Ana.

Coupable inattendu

Christian

C'est Welch. Saisissant mon téléphone, je quitte la chambre pour rejoindre mon bureau.

— Grey.

— *Monsieur, j'ai découvert d'où venait la fuite concernant les journaux.*

Ah, parfait ! Le coupable va me le payer cher. Je referme la porte derrière moi et traverse la pièce. Je réalise alors que Welch paraît hésitant. Qu'est-ce qui lui prend ? Impatiemment, j'insiste :

— Et alors ? Parlez !

— *Eh bien, c'est un peu gênant... La fuite provient de Mrs Grey.*

Je me fige, tétanisé et incrédule.

— Pardon ?

Welch doit sentir la menace qui plane derrière ce simple mot parce qu'il s'empresse de s'expliquer, d'une voix haletante :

— *Elle ne l'a pas fait exprès, bien entendu, mais la fuite provient d'une conversation où Mrs Grey évoquait de sa grossesse.*

— Quand ? Et à qui ?

— *C'était la semaine passée, au cours d'un entretien avec Miss Kavanagh concernant la date de son mariage avec Mr Elliot Grey. Mrs Grey étant témoin, il y avait une question d'essayage... concernant, hum, le tour de taille de Mrs Grey, en quelque sorte.*

J'ai laissé Welch parler parce que je cherche à contenir ma rage. Kate a discuté de la grossesse d'Ana en public, devant d'éventuels curieux, à portée d'oreilles avides et indiscrètes ?

Je grince des dents en me laissant tomber dans mon siège.

— Vous ne m'avez toujours pas dit le nom de celui qui a prévenu les journaux, Welch. J'imagine qu'il a dû toucher le pactole pour cette information.

— *Je n'ai pas découvert qui était cet informateur, monsieur. Aucun des paparazzis à qui je me suis adressé n'est au courant, du moins c'est ce qu'ils ont prétendu. Il est possible qu'ils espèrent obtenir d'autres tuyaux d'une source aussi bien informée. J'ai établi une liste des personnes présentes ce jour-là. Il s'agit de Toya Mitchell et ses assistants. Bien évidemment, tous ont signé un contrat de confidentialité. Nous pourrions déjà les coincer sur ça.*

Je n'en suis pas aussi certain. Kate prend de haut mes précautions – elle parle de « mon obsession » – concernant la discrétion, sinon le secret. En vraie journaliste, elle prétend ne rien avoir à cacher. Elle aime beaucoup Ana, aussi, je ne pense pas qu'elle l'ait délibérément trahie. Non, c'est juste son inconscience et sa grande gueule qui se sont mis en travers de mes plans pour protéger ma femme. Une fois de plus !

Une fois de trop, Grey.

Je tape du bout des doigts sur le plateau ciré de mon bureau.

— Pensez-vous que cette fuite soit accidentelle ?

— *Eh bien, oui et non. L'entretien d'ordre privé entre Mrs Grey et Miss Kavanagh a pu être surpris par accident, mais la personne l'ayant retransmis a bel et bien été payée. Les paparazzis sont toujours à l'affût du moindre ragot concernant votre famille.*

— Vous ne savez rien de plus ?

— *J'ai déjà payé très cher pour apprendre d'où provenait la fuite, Mr Grey. Je tiens à interroger en personne Ms Mitchell. Je l'ai déjà tenté aujourd'hui, mais elle n'était pas à son bureau.*

Toya Mitchell... Ana l'apprécie beaucoup. Ma mère utilise ses services depuis des années pour les galas de *Unissons-Nous*. C'est une Afro-américaine grande et belle, efficace et travailleuse, qui s'est chargé d'organiser notre mariage en juillet dernier. Welch et Taylor ont déjà un très épais dossier sur elle. Je ne pense pas qu'elle ait couru le risque de vendre des renseignements. Ce n'est pas son style.

Concernant Kavanagh, je vais prévenir Elliot : il faudrait qu'il mette une muselière à sa fiancée. J'aimerais que cet accessoire soit permanent, mais s'il tient jusqu'en mai, ça fera l'affaire, j'imagine. Malheureusement, la dernière fois que je suis intervenu entre Elliot et Kate, j'ai failli provoquer leur séparation. Et j'ai beau détester la Walkyrie, je reconnais qu'elle a beaucoup apporté à mon frère. Elliot est heureux avec elle. Je ne m'étais jamais trop posé de questions concernant mon frère aîné, il me paraissait être le type même de l'homme qui réussit en tout, femmes, affaires, famille... mais maintenant, je réalise la différence : le rire d'Elliot est plus naturel, son regard et son expression ont changé. Comment ai-je pu passer tant de temps sans comprendre que lui aussi possédait des secrets ?

Ana aime beaucoup Elliot ; elle adore Kate et ne supporte sur elle aucune critique –même justifiée. Je ne peux risquer une énième querelle avec Kate Kavanagh. Merde ! Quelle marge de manœuvre me reste-t-il ? Dois-je m'adresser directement à Kate et lui expliquer le tort que ses bavardages causent à Ana ? Non, je ne tiens pas à présenter Ana comme étant vulnérable.

J'ai le sentiment que, tout en protégeant Ana comme une tigresse, Kate ne lui accorde pas la considération qu'elle mérite. Elle considère sa « meilleure amie » comme puérile, influençable, naïve. Peuh ! Elle-même riche et gâtée, agressive et bruyante, Kate est incapable de comprendre un courage différent du sien. Ballotée au gré des divers mariages de sa mère, Ana a appris à se débrouiller seule, à protéger son cœur et ses émotions pour ne pas les voir piétiner. Elle aime sans condition, sans rien exiger des autres, surtout pas qu'ils changent pour s'adapter à sa vision de l'existence. Elle possède une sagesse excédant de beaucoup le nombre de ses années. Et la blonde Miss-Je-Sais-Tout ferait bien d'en prendre de la graine !

— *Mr Grey ?*

La voix de Welch me ramène au présent.

— Oui ?

— *Ms Mitchell travaille avec une clientèle riche et célèbre, elle tient tout particulièrement à sa réputation de discrétion. En utilisant ce levier, j'espère pouvoir obtenir sa coopération pour mon enquête. Elle doit bien se douter que le moindre soupçon provoquerait un naufrage professionnel.*

— C'est exact, mais je ne vois pas comment un employé indélicat aurait eu les contacts journalistiques dont vous m'avez parlé. Si cette opération a été soigneusement menée, il doit y avoir un cerveau impliqué... un ennemi, quelqu'un qui a les moyens d'exercer sa vengeance.

Plusieurs noms me viennent à l'esprit, en particulier celui de Dick Lincoln qui a quasiment disparu depuis que j'ai anéanti sa société. Voilà qui ne lui ressemble pas. Linc n'a plus rien à perdre, c'est là qu'un homme est le plus dangereux.

Et Elena, Grey ? Qu'en est-il de ton ancienne dominatrix ?

Les salons de l'Esclava ferment les uns après les autres. Ma mère a été sans pitié. Elena tient Ana coupable de son déclin, mais une vengeance publique ? Non d'abord, elle déteste viscéralement les journalistes. Ensuite, elle ne prendrait jamais le risque de m'affronter. Connaissant la violence de mes réactions, elle sait que je serais sans pitié. Même envers elle. *Surtout envers elle.*

— *... je ne veux pas sauter aux conclusions sans preuves solides, Mr Grey. Je tiens à éliminer un par un tous les noms de ma liste de suspects, c'est-à-dire les employés qui travaillaient ce jour-là. Je tiens aussi à m'assurer qu'il n'y avait pas sur place un livreur, un réparateur, bref un étranger dont le nom n'apparaît pas. Ensuite, le cercle intime de Miss Kavanagh – en particulier sa mère, qui va créer les robes de cérémonie – peut avoir eu vent de l'état de Mrs Grey. Comme vous le savez, les Kavanagh n'ont pas d'agents de sécurité.*

Oh, ça j'en suis conscient ! Durant l'affaire Hyde, j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir que Kate se plie à un protocole inévitable. Je l'entends encore hurler d'une voix de mégère : *Je ne veux pas de baby-sitter, Grey ! Je ne suis pas Ana ! Je ne t'obéirai pas ! Je ne veux ni collier ni laisse ! Si tu me colles un agent aux basques, je porterai plainte pour harcèlement !*

Ni collier ni laisse, hein ? Charmante nature !

Je ricane parce que Kate a fini par céder. Depuis plusieurs mois, Muñoz, un homme de Welch, accompagne régulièrement mon frère et sa fiancée.

— *Vu votre protocole de sécurité, personne ne peut vous approcher, la seule solution est de passer via vos proches. Pour qui cherche des renseignements sur Mrs Grey, Miss Kavanagh est un maillon faible.*

Kate, un maillon faible ? Je devrais augmenter Welch parce que j'adore sa formule. J'imagine la tête que tirerait ma future belle-sœur en s'entendant attribuer une telle appellation !

Mais Kate n'est pas seule en cause, ma mère aussi a tenté d'échapper à un protocole de sécurité. Quant à Mia, elle s'est montrée inconsciente et stupide. En repensant à son enlèvement et aux risques encourus par Ana, je fronce les sourcils. Depuis, Mia se sent coupable et se plie à mes exigences sans piper mot. À dire vrai, ça m'inquiète : je ne la reconnais plus. Ma petite sœur semble avoir perdu son énergie, sa vivacité. Mais est-ce dû aux séquelles de cette épreuve ou bien au fait que Ethan ne soit pas le toutou en laisse dont Mia a l'habitude avec ses amoureux ?

En laisse ? Encore ? Cette formule te poursuit, Grey...

Une question fondamentale me vient à l'esprit : une relation, qu'elle soit amoureuse, familiale ou bien professionnelle, est-elle obligatoirement une relation de force ?

Et Kate a-t-elle raison ? Est-ce que je tiens vraiment Ana en laisse ?

Tu l'empêches de revoir José Rodriguez, Grey...

Je me pince l'arête du nez parce que je sens une migraine arriver. Sans doute due à la colère qui me plombe le cerveau. Kate Kavanagh et José Rodriguez sont pour moi des problèmes récurrents ; ils me dérangent, me hantent, même en arrière-fond. Et curieusement, tous deux font partie du passé d'Ana. Est-ce là ce que je ne supporte pas chez eux ? Est-ce que je refuse l'idée que ma femme ait existé des

années durant loin de moi ? Non, parce que je n'ai pas cette réaction vis-à-vis de Ray, que j'apprécie beaucoup, ou de Carla, que je... supporte.

Ce n'est pas la même chose, Grey, et tu le sais.

Après avoir donné à Welch l'ordre – inutile – de poursuivre son enquête, je raccroche, puis je me lève pour me rapprocher de la baie vitrée.

Que me réserve l'avenir ?

J'entends derrière moi la porte s'ouvrir, je me retourne, furieux. C'est Ana. La voir adoucit instantanément mon humeur.

— Hey. Je te cherchais. Tu travaillais ?

Je la scrute avec attention. Ana a changé durant nos quelques mois ensemble. Elle a minci de visage, surtout au niveau des joues, ce qui lui offre une maturité nouvelle. Son corps est plus tonique, grâce aux exercices pratiqués avec mon coach personnel, Claude Bastille, qui a récemment adapté son entraînement à cause de sa grossesse.

Encore un qui est au courant...

Je baisse les yeux sur la taille d'Ana où rien n'est encore flagrant. Ses rondeurs pourraient être attribuées à quelques kilos en trop...

Ana avance vers moi. Je reprends place dans mon fauteuil en lui tendant la main, je l'attire sur mes genoux et la serre très fort contre ma poitrine.

Je cherche à lui cacher mon anxiété. C'est un échec.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. Je viens d'avoir Welch. Il cherche à savoir comment les paparazzis ont pu être au courant. Son enquête n'avance pas vite. Et tu me connais, baby, la patience n'est pas mon fort.

Elle rit, mais je note en elle une sorte de brisure. Aussitôt, je m'inquiète.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Dis-je, en lui renvoyant ces paroles.

— Rien.

Oh non, baby, pas question de t'en tirer comme ça.

— Ana ! Dis-je, sévèrement, de ma voix de dominant.

— J'ai juste fait un cauchemar.

Je pose un doigt sous son menton pour lui renverser la tête et l'examiner dans les yeux. Je veux m'assurer qu'elle ne me cache rien.

— Ana, tu as promis d'être sincère envers moi.

— Christian, je dormais... Que veux-tu qu'il m'arrive ? C'est le stress de la journée qui a provoqué ce mauvais rêve, j'imagine...

— Raconte-moi.

— J'étais dans une foule... Ces caméras, ces flashes... J'étais aveuglée. J'avais mon bébé dans les bras et tout à coup... il n'était plus là. J'entendais ses cris, il avait peur, il avait mal. Je cherchais à

l'aider, à le protéger, mais je n'y arrivais pas... (Elle frissonne,) ça me brisait le cœur. Je poussais tout le monde.

« Sawyer était là lui aussi, il fendait la foule. Et très loin devant moi, tu t'en allais avec Taylor. Je n'arrivais pas à vous rejoindre. Petit Pois s'est mis à hurler, mais la foule s'est refermée sur moi comme des flots... je me noyais... je ne pouvais pas respirer...

— Ce n'est qu'un mauvais rêve, baby. Je ne laisserai jamais rien me séparer de toi. Ni la foule ni personne.

— Je sais, Christian. Je te reproche souvent d'être trop protecteur, mais dans des moments comme ça, je suis vraiment heureuse que tu le sois.

— Merci.

Elle me regarde, étonnée.

— De quoi ?

— De ta franchise. J'ai eu des cauchemars des années durant, c'est dur d'en parler, surtout juste après... quand ils sont encore incroyablement vivaces.

Elle a un sourire en posant la main sur ma joue, en une caresse légère.

— Je vais voir John demain, dis-je doucement. Tu veux venir avec moi ?

— Tu as pris rendez-vous ? Tu ne m'en as pas parlé.

— Non, je n'ai pas rendez-vous, mais je le paye une fortune pour sa disponibilité quand j'ai besoin de lui. C'est le cas. Tu as été secoué par cette histoire, c'est ce qui a provoqué ce cauchemar. Je ne sais comment t'en débarrasser, John le pourra peut-être. J'aimerais que tu le voies.

Ana soupire, puis elle hoche la tête.

— D'accord.

— Nous irons demain en sortant du bureau, avant de rentrer à la maison.

J'entends gronder l'estomac d'Ana.

— Tu as faim ? Dis-je, amusé.

— Oui.

— Parfait. Mrs Jones m'a dit que le dîner était prêt... Allons-y, baby.

Nouveau Suspect

Christian

John est surpris d'apprendre que nous viendrons ensemble le consulter, Ana et moi. J'entends dans sa voix une légère excitation. Je me renfrogne. Il n'est pas insensible au charme de ma femme et c'est une idée que je n'apprécie pas. Même s'il représente pour moi presque un ami.

Nous nous donnons rendez-vous à 18 heures.

En route pour le cabinet du bon docteur, Ana et moi sommes assis sur le siège arrière de mon Audi 4x4. Je lui tiens la main.

— Ana, la semaine passée, quand tu as rencontré Kate pour organiser son mariage, qui d'autre se trouvait avec vous ?

Elle se tourne vers moi, surprise.

— En plus de Kate et Toya Mitchell ? Mia et Birdie.

« Birdie » est le surnom – ridicule, à mon avis – de la mère de Kate et Ethan. J'éprouve peu de sympathie pour cette femme, arrogante et froide. Telle mère, telle fille ! Diane est cependant une styliste de talent. À l'occasion de notre mariage, elle a dessiné pour Ana une robe superbe, je dois le reconnaître. Le problème, c'est qu'elle a refusé de me consulter ou de me montrer sa création avant le jour J. Je n'ai pas l'intention de le lui pardonner. Je me demande de qui Ethan tient son empathie, son calme, son intériorité. Certainement pas de son père ! Keith Kavanagh gère d'une main de fer la boîte qu'il a créée : Kavanagh Media, une des cibles préférées de mon avocat de père. Carrick est spécialisé dans la communication et les médias. Autant dire que les deux hommes ne s'apprécient guère ! Ils vont devoir signer une trêve durant le mariage d'Elliot et de Kate.

Tiens, Grey, tu ne seras pas le seul à faire la gueule ce jour-là...

Ana m'arrache à mes pensées

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Il n'y avait personne d'autre : personnel, couturières ? Qui sont les demoiselles d'honneur ?

Ana étrécit les yeux en me jetant un regard suspicieux. N'est-elle que curieuse ou bien ressent-elle une pointe de jalousie concernant mon intérêt inhabituel ? Je la comprends, je détesterais l'entendre m'interroger sur d'autres hommes. J'aime qu'elle soit possessive vis-à-vis de moi, mais je lui cache ma réaction.

— Pourquoi me parles-tu les demoiselles d'honneur ?

— Parce que Welch a découvert que la fuite dans les journaux provenait de cette entrevue. Tu as parlé avec Kate de la date de ton accouchement, en mai, pour déterminer celle du mariage, non ?

Anastasia paraît horrifiée.

— Comment le sais-tu ? C'est Sawyer qui te l'a dit ? Il m'espionne ? Il te rapporte tout ?

Elle désigne du menton son agent de sécurité, assis devant à côté de Taylor. Sawyer a les oreilles rouge vif.

— Absolument pas ! Dis-je avec sincérité. C'est Welch qui m'a prévenu, je viens de te le dire. Il a découvert qu'une personne présente ce jour-là avait prévenu les paparazzis. Et Sawyer ne t'espionne pas, il te protège. J'ai besoin d'être certain que toi et Junior êtes toujours en sécurité. Et c'est encore à cause de Kavanagh...

En croisant le regard furibond d'Ana, je reprends :

— ... de Kate qu'il y a un problème.

Ana s'emporte et hausse la voix :

— Kate n'y est pour rien ! Elle prépare son mariage. C'est bien normal. Nous avons fait la même chose il y a quelques mois.

— D'accord, baby, calme-toi. Kate déteste suivre un protocole, tu le sais.

— Mais elle a accepté ! Elle a un agent avec elle – ou alors c'est Elliot, je ne sais plus... Elle a accepté, Christian, alors qu'elle n'apprécie pas du tout cette atteinte à son indépendance.

— Je sais. Je sais aussi que tu préférerais t'en passer, Ana, mais c'est impossible. Je t'avais prévenue de ce qui t'attendais en devenant ma femme...

J'espère qu'elle ne regrette pas ce choix.

— Je n'aurais pas ce genre de contraintes si j'avais épousé José ou Ethan...

Quoi ?

Je pousse un grondement menaçant. Elle se fiche de moi ou quoi ? Est-ce qu'elle me provoque délibérément ?

— Ana !

J'ai beuglé. Taylor et Sawyer se raidissent. Ni l'un ni l'autre ne se retourne, bien entendu, mais je croise le regard du responsable de ma sécurité dans le rétroviseur. Taylor a froncé les sourcils. Il n'aime pas que je sois brutal envers Ana. En fait, je me demande quel parti il prendrait en cas de bataille. Je préfère ne pas le savoir.

— Je disais ça comme ça, corrige Ana.

— Vraiment ? Explique-moi un peu comment le nom de ces deux abrutis a surgi dans une conversation concernant notre mariage !

— Je suis désolée. C'est juste que Kate le dit souvent : ma vie aurait été plus facile si j'avais épousé quelqu'un de normal... hum, je veux dire quelqu'un qui ne soit pas millionnaire.

Je serre les dents pour contrôler ma fureur. Encore Kate. Toujours elle. Cette femme est une plaie. Surtout quand elle intervient entre Ana et moi.

— Kate ne cesse d'affirmer qu'elle est ta meilleure amie, j'aimerais qu'elle agisse comme telle. Tu sais, quand elle est venue te voir à l'hôpital, après cette histoire avec Hyde, elle était en colère. Furieuse même. Essentiellement contre moi, parce qu'elle m'a accusait de ne pas avoir su te protéger, mais aussi contre toi pour avoir couru des risques inutiles. Et pourtant, elle ne cesse de te pousser à la rébellion. Je ne comprends pas son but...

— Kate est comme ça, impulsive, autonome et entière. Quand elle aime, c'est passionnément. Elle a très bon cœur sous son aspect un peu abrupt.

Abrupt ? J'aurais choisi d'autres qualificatifs pour la Walkyrie. Je m'abstiens de les énumérer à voix haute. Je ne tiens pas à ce que notre différend dégénère en dispute.

— D'accord. Laissons tomber Kate. (*Ouai, excellente idée.*) Tout est à cause de moi, Ana. D'abord, je suis riche. Ensuite, je me suis créé des ennemis parce que j'ai écrasé mes concurrents. Et pour finir, j'ai aussi des adversaires inconnus, envieux ou aigris, qui seraient capables de s'en prendre à toi pour obtenir une rançon ou simplement faire parler d'eux.

« Je déteste les journalistes, je les ai toujours considérés comme des parasites vivant aux dépens des célébrités. Quand ils ne trouvent rien à raconter, ils inventent. Plus c'est sordide, plus ça se vend. Je méprise tout autant le public qui les lit, mais c'est ainsi que va le monde. Je veux juste vous préserver, toi et notre enfant. Je pensais que tu l'avais compris. Je pensais que nous étions tombés d'accord.

— Je sais, je sais. Mais tu vois, même une innocente conversation peut provoquer des remous. C'est incroyable quand même ! Quel mal y a-t-il à discuter avec ma meilleure amie de son mariage ou de notre enfant à naître ?

— Aucun. Fais juste attention à ce qu'aucune oreille indiscrete ne t'entende. Et maintenant, s'il te plaît, réfléchis... qui y avait-il d'autre ce jour-là ?

Elle lève les yeux au ciel. Je ne lui fais aucune réprimande, je resserre juste mes doigts sur les siens. Ana esquisse un sourire avant de répondre :

— Toya avait amené deux assistantes ; Birdie était toute seule, Mia aussi. Sawyer a attendu à la porte. Oh, j'ai vu un homme... Toya ne nous l'a pas présenté, mais je crois que c'était son amant. Il est plutôt mignon : blond, une trentaine d'années, bien bâti. (Elle secoue la tête.) Je ne pense pas qu'il s'agissait d'un militaire.

Je serre les dents. Je trouve qu'Ana s'attarde beaucoup trop sur la description de ce connard. *Plutôt mignon ?* Je t'en foutrais ! Elle l'a à peine vu et elle y repense avec un air rêveur ? Grrr. Je fais de mon mieux pour maîtriser ma jalousie.

— Comment sais-tu qu'il ne s'agissait pas d'un militaire ?

— Mon père a été dans l'armée, Christian, j'ai l'habitude. Cet homme n'avait pas la coupe stricte de Taylor, Sawyer ou des hommes de Welch. Il ne marchait pas comme eux, il ne surveillait pas son environnement comme s'il envisageait une embuscade. Il n'est pas resté longtemps, il nous a juste adressé un signe de tête avant d'attirer Toya à l'écart pour discuter elle.

— Apparemment, tu ne l'as pas quitté des yeux !

— Ne me dis pas que tu es jaloux d'un parfait inconnu !

Elle éclate de rire. Je secoue la tête. Elle a raison. Je suis ridicule. D'ailleurs, nous sommes arrivés. La circulation est affreuse ce soir : le trajet nous a pris bien plus longtemps que d'ordinaire. Taylor se gare, Sawyer jaillit de la voiture pour nous ouvrir la portière. Je prends la main d'Ana et je l'entraîne en direction du cabinet de mon psychiatre.

Séance d'Introspection

Christian

Nous sommes accueillis par la secrétaire du Dr Flynn. Edna Gomez étreint Ana comme une amie retrouvée. Je crois qu'elles ne se sont rencontrées qu'une fois ou deux. Ma femme a un don pour attirer les cœurs.

— Bonsoir, Mrs Grey, Mr Grey.

— Bonsoir Mrs Gomez, répond Ana tout sourires. Alors, comment vont vos petits-enfants ? Jorge est-il guéri de son otite ?

Je n'écoute pas la suite parce que John sort de son bureau, la main tendue.

— Anastasia, quel plaisir de vous voir !

Il lui serre la main puis se tourne pour me saluer, ainsi que mes agents.

Deux minutes plus tard, Ana et moi prenons place dans le canapé de cuir vert du très élégant et très anglais cabinet du Dr Flynn. John nous observe : assis l'un contre l'autre, main dans la main ; Ana, appuyée contre moi, me sourit.

— Christian, commence mon psychiatre, je ne m'attendais pas à ce que vous me réclamiez un rendez-vous en urgence. Que se passe-t-il ? Auriez-vous un sujet d'inquiétude ?

Je hausse les épaules.

— Il s'agit d'Anastasia.

John penche la tête, intéressé. Son visage reste impassible, mais ses yeux se sont éclairés.

— J'espère que vous vous accoutumez à l'idée de devenir parents.

Je lui indique qu'il s'agit d'Ana et c'est à moi qu'il s'adresse. Quel emmerdeur ! C'est Ana qui répond.

— Il le faut bien, le bébé est là. Nous ne pouvons pas le rendre.

— J'en suis bien conscient, Anastasia, mais là n'était pas ma question. Est-ce que vous vous êtes faits à l'idée de devenir parents ?

Je décide de reprendre en main la conversation.

— Je m'y suis fait. Je me sens tenu de protéger ce bébé. Le problème...

Lorsque je m'arrête, deux paires d'yeux se fixent sur moi.

— Oui, le problème... ?

C'est Ana qui me pose cette question, bien entendu. Mon psy aurait patienté jusqu'à ce que je sois prêt à m'expliquer.

— Le problème, c'est que j'ai peur de ne pas être à la hauteur. Parfois, quand je travaille, seul dans mon bureau, je ressens une vague de panique : et si j'étais nul comme père ?

En sentant la main d'Ana se resserrer sur mes doigts, je me tourne vers elle pour lui sourire.

— Quand je suis avec toi, je n'y pense pas. Tu es mon ancre dans la tempête.

— Je suis conscient que vous êtes un homme possessif, Christian, remarque calmement John.

Non, sans blague ? J'ai été furieux dans la voiture en entendant Ana évoquer un mariage – hypothétique – avec José Rodriguez ou Ethan Kavanagh. Elle est à moi. Elle porte un enfant de moi. Mais que sais-je de la paternité ? Je n'ai pas eu de père, il a quitté une pute à crack après une étreinte tarifée sans un regard en arrière. J'ai eu une mère déplorable et faible. J'ai été adopté par les Grey, d'accord, mais ils ne sont pas mes parents biologiques – et, contrairement à mon frère Elliot, je crois à la génétique.

J'envoie régulièrement des cargaisons de nourriture au Darfour²⁵ où la famine sévit et je lis tout ce qui paraît dans les journaux ou sur Internet. Je sais que, malgré leur peu de moyens, les Soudanais se démènent pour leurs enfants, ils ont ce gène naturel, instinctif. Si Ella Watson ne le possédait pas, elle n'a pu me le transmettre. C'est évident.

Et si je décevais Anastasia ?

Sans regarder ni ma femme ni John, je baisse les yeux pour marmonner mon aveu. Quand j'ai terminé, il y a un grand silence. Je serre les dents. Si je lis de la pitié dans le regard d'Ana, je ne le supporterai pas. Je lui jette un coup d'œil inquiet et... je me perds dans ses prunelles bleues, pures et limpides, qui pénètrent jusqu'au fond de mon âme. Comme toujours. J'y lis un amour infini, une confiance sereine, une joie intense.

— Christian, je te l'ai souvent dit, tu as toutes les qualités nécessaires pour être un excellent père : tu es aimant, protecteur, attentif. Tu feras des erreurs, c'est normal, mais il n'y a pas de solution parfaite. Cela dépend du contexte, du caractère, et de tant d'autres variables... Tu es intelligent, tu apprendras au fur et à mesure ce qu'il y a de mieux pour Petit Pois.

— Christian, intervient le Dr Flynn, vous êtes trop sévère envers votre mère biologique. Elle a vécu un enfer, mais jamais elle ne vous a abandonné. Elle vous aimait, à sa façon. Elle était faible, elle ne vous a pas protégé, mais elle vous aimait.

C'est ce qu'Ana prétend. Je n'en suis pas convaincu. Quelle mère aimante laisserait sans intervenir son fils souffrir ? Ella – que je n'appelle plus « la pute à crack », à la demande expresse d'Ana – a cherché l'oubli dans la drogue.

Et toi, Grey ? Est-ce que tu n'as pas cherché à échapper à tes cauchemars et à ton mal de vivre dans le BDSM ?

Et voilà : la même tare. C'est une question de génétique.

— Peut-être devriez-vous rechercher votre parentèle côté maternel, Christian.

— Quoi ? Non, ils sont morts. En plus, ils ont jeté ma mère à la rue lorsqu'elle était enceinte...

— Ainsi, vous avez déjà fait votre enquête ?

Non pas vraiment. Grace m'en a un jour parlé : Ella Watson était orpheline quand je suis né. Elle a abandonné ses études avant d'entrer l'université. Il me semble me souvenir qu'elle avait des dons en mathématiques. Mère célibataire et sans famille pour l'aider, Ella est devenue accro au crack. Pour financer son addiction, elle s'est prostituée poussée par son revendeur, devenu son souteneur.

²⁵ Région de l'ouest du Soudan, s'étendant sur le Sahara et le Sahel

Elle est morte si jeune... Que me reste-t-il d'elle ? Quelques souvenirs : le contact de ses cheveux, le parfum d'un gâteau au chocolat qu'elle a fait pour moi, le jour de mon anniversaire. Je dormais parfois avec elle, quand la brute n'était pas là. Du moins, quand maman n'avait pas de clients...

Maman ? Depuis quand appelles-tu Ella Watson, « maman » Grey ?

Ce lapsus me met en rogne.

— John, je ne suis pas venue pour ergoter sur mon misérable passé.

— Christian, un adulte est toujours construit sur ce qu'il a appris et ressenti étant enfant. Tous ici, dans cette pièce, sommes conscients que votre besoin de contrôler votre environnement provient de votre impuissance d'alors à protéger votre mère et à vous défendre. Vous aviez quatre ans, il vous était impossible d'agir. Cela ne signifie en rien que vous échouerez dans votre rôle de père.

— Mais ma mère m'a abandonné, John. Elle est morte d'une overdose qui était probablement un suicide.

— Et alors ? Sa mort vous a permis d'échapper à un cauchemar, non ? Vous avez pu être adopté dans une famille stable et aimante. Que ce serait-il passé si vous étiez resté avec votre mère ?

Oh, j'y ai souvent pensé : je serais mort soit de faim, soit sous les coups de la brute. Grace Trevelyan Grey m'a sauvé la vie lorsqu'elle a insisté pour m'adopter. Je ne l'en remercierai jamais assez.

— Elle aurait pu me faire adopter sans se suicider !

— Non ! s'écrie Anastasia en secouant la tête.

— Quoi, non ?

C'est John qui répond.

— Pensez-vous vraiment que votre sentiment d'abandon n'aurait pas été pire ? D'ailleurs, ce genre de cas est délicat, il arrive que les parents biologiques changent d'avis, ce qui crée d'interminables querelles juridiques sur les droits des parents adoptifs et au détriment des enfants, bringuebalés d'une famille à l'autre.

J'ai un frisson d'horreur à cette éventualité. Après avoir connu les Grey, je n'aurais pas supporté de retourner auprès d'Ella et de la brute.

— Vous voyez, Christian, la vie ne dépend pas entièrement de la génétique. Il y a l'environnement, les circonstances, nos choix et leurs conséquences, c'est-à-dire d'infinies possibilités. Rien n'est jamais écrit ou défini. Je peux vous en démontrer le processus, au final, vous resterez seul à décider quel chemin emprunter. Lorsque vous avez choisi d'épouser Ana, vous avez réalisé un grand pas en avant. Continuez. Vous aurez bientôt dans les bras un enfant qui ne demandera qu'à vous aimer. Inconditionnellement.

— Il préférera sa mère !

John éclate de rire.

— J'ai deux garçons. Sur certains points, ils sont très proches de Rhianne, mais sur d'autres, nous faisons bloc entre hommes. (Il baisse la voix et chuchote :) Surtout, ne le répétez pas à ma femme !

— Christian craint que je l'aime moins... ou que je lui préfère le bébé.

Je fronce les sourcils en fusillant Ana du regard. Qu'avait-elle besoin de soulever ce lièvre ? D'un autre côté, je crois l'avoir déjà évoqué avec John. Mais quand même, je me sens très con.

J'ouvre la bouche pour protester quand mon psy me coupe la parole.

— Christian, aimez-vous votre sœur ?

— Mia ? Bien entendu.

— Et Elliot, Grace, Carrick ?

— Oui. Pourquoi ces questions à la con ?

— Vous aimez chacun des membres de votre famille... pensez-vous aimez moins l'un d'entre parce que vous aimez les autres ?

Oh, je vois où il veut en venir.

— Non, dis-je à contrecœur, d'un ton boudeur.

— Avez-vous une préférence pour l'un d'entre eux ?

Malgré moi, je réfléchis. Ma mère m'a sauvé la vie. Je l'aime infiniment, je la respecte. Mon père a accepté de m'adopter, il a fait de son mieux pour me comprendre, bien que nous n'ayons rien en commun. Parfois, j'ai eu envie de le frapper, surtout devant son entêtement à me faire retourner à Harvard, mais il m'aime et m'a toujours aimé. Il me l'a prouvé. Je ferais n'importe quoi pour Elliot et Mia. Voir ma sœur meurtrie et bouleversée après son enlèvement m'a crevé le cœur ; j'ai réalisé à ce moment-là la force de mon amour pour elle.

— J'aime tous les membres de ma famille, différemment c'est sûr, mais je n'ai aucune préférence.

— Exactement, approuve John. Et ce sera pareil pour votre enfant. Ana et vous l'aimerez, sans que cela diminue le sentiment qui vous unit. Au contraire. L'amour se donne tout entier, il ne se partage pas.

Elliot m'a déjà dit la même chose quand je suis allé le voir un soir, à la grande maison...

— John, est-ce l'ami qui parle ou bien le psychiatre ?

— Parfois, vous avez besoin d'un ami ayant l'expérience professionnelle d'un psychiatre, répond-il avec un sourire.

— Le problème, c'est que je ne suis pas venu pour moi, mais pour Ana.

John fronce les sourcils.

— Auriez-vous des inquiétudes concernant l'enfant, Anastasia ?

— Non, Dr Flynn. J'ai récemment dû affronter des questions déplaisantes... (Elle agite la main avec un petit rire gêné,) les journalistes, vous savez... Je ne peux pas discuter avec une amie sans qu'un tabloïd répande sur moi des ragots. Je n'ai jamais le droit de sortir sans être accompagnée d'un agent de sécurité. Je crains de ne plus trop savoir qui je suis.

— Craignez-vous d'être la femme de Christian Grey ?

Cette question ne me plaît pas du tout : je me raidis sans cacher mon mécontentement.

— Il y a quelques mois, j'étais une étudiante anonyme, une fille toute simple de Montesano. Je n'aurais jamais imaginé la vie que je mène aujourd'hui. Je n'aurais jamais imaginé non plus l'amour que j'éprouve pour Christian. Il a transformé ma vie, à tous les points de vue. Je l'aime de tout mon cœur. (Elle me sourit.) Je suis consciente qu'il ne peut y avoir que de bons côtés à la richesse, mais tout ceci m'inquiète, surtout maintenant que nous allons avoir un enfant. Si Christian a des ennemis, notre enfant sera une cible privilégiée.

— Chacun porte sa croix, Anastasia. Celle des gens riches et célèbres est d'être en permanence sous l'œil du public. Il y a pire, je vous assure. Et puis, les curieux sont versatiles : un nouveau scoop

détournera très vite leur attention. Ne vous occupez pas d'eux, ils n'en valent pas la peine. Christian consacre sa vie à vous protéger, à vous aimer, à vous gâter. D'autres femmes vous envieront votre mari, votre luxe, votre vie. Tout ce que vous ferez sera examiné, jugé et disséqué. Ce n'est pas pour autant qu'il vous faut changer. Restez vous-même.

— Ne pas m'occuper des paparazzis ? C'est plus facile à dire qu'à faire. Hier, certains m'ont accusée d'avoir piégé Christian, d'autres ont sous-entendu que l'enfant n'était pas de lui !

— Anastasia, je commence à discerner votre véritable crainte : pensez-vous que Christian puisse croire à de tels soupçons ?

— Ça a marché avec Othello, marmonne Ana, les yeux baissés.

Elle est folle ? J'en reste sans voix – avant de me tourner pour l'engueuler :

— Comment peux-tu dire une connerie pareille ? Je me contrefous de ce qu'ils racontent ! Si tu veux, je vais racheter ces journaux et foutre à la porte les paparazzis qui t'ont fait de la peine.

Je serre ma femme contre moi, je la sens trembler.

— Anastasia, intervient le docteur Flynn. Il y a autre chose, pas vrai ?

Après un moment, elle répond :

— Oui.

— De quoi s'agit-il ?

Elle hésite et je note la façon dont John Flynn m'examine. Non, pas question. Ils m'ont déjà fait une fois le coup de m'éjecter pour discuter d'un problème que j'ai dû, par la suite, extirper à Ana mot par mot. Je ne veux pas recommencer.

— Ana, qu'est-ce qu'il y a ? Dis-je, en insistant. Je veux savoir !

— Anastasia, si vous préférez... commence le psy.

Enfoiré !

— John, fermez-la. Je ne sortirai pas.

Anastasia finit par céder.

— Très bien, ne vous disputez pas à cause de moi !

Elle se tourne vers John :

— Dr Flynn, je ne veux pas que les ennemis de Christian s'attaquent à lui à travers moi. Je ne sais pas comment gérer les journalistes, les médias, les ragots. Même avant notre mariage, le *Seattle Nooz* a sorti un article odieux qui a créé un drame chez les Grey.

Je m'en souviens. Ce foutu contrat matrimonial ! Si j'avais mon père tenait à sous la main, je l'étranglerais volontiers. Ana lui a pardonné, certes, mais elle n'a rien oublié.

— Ana...

Elle m'interrompt.

— Non, Christian, laisse-moi parler. D'ailleurs, même si j'avais l'habitude de paraître en public, je ne pense pas que ça changerait quelque chose. J'ai réalisé au cours des derniers jours que certains ne reculeraient devant rien pour nous atteindre et... je trouve ça effrayant.

— Nous avons un protocole de sécurité pour éviter ce genre de dérapage.

— Je sais, mais je voudrais une vie normale, ou au moins l'illusion d'une vie normale. Ce qui me donne des cauchemars, c'est l'anonymat de nos ennemis, de ces gens qui nous en veulent sans même nous connaître. Je crains qu'ils s'en prennent plus tard à notre enfant.

Je me tourne vers John pour préciser :

— Ana a eu hier soir un cauchemar où elle se noyait dans la foule.

Ma femme a un frisson.

— C'était affreux. J'ai eu un autre rêve la nuit passée.

Quoi ? Elle ne m'en a pas parlé. Je ne supporte pas qu'elle ait des secrets pour moi. Je fronce les sourcils, nous réglerons nos comptes plus tard, en tête-à-tête.

— Racontez-nous cet autre rêve, Anastasia.

Le Dr Flynn m'adresse un regard ferme pour m'inciter à ne pas intervenir.

— Je marchais dans une salle immense, superbe, avec des colonnes et des meubles dorés... Je me suis retrouvée tout à coup à Versailles, dans la salle des glaces. Tout était ostentatoire, superbe, désert. Puis le décor a changé, il y avait une statue d'Aphrodite. Christian est apparu à mes côtés, il admirait la statue. Elle avait un visage de marbre, détaché, sans âge. Mais sous le regard de Christian, la statue s'est animée. Son ventre a grossi... d'un enfant. C'était moi. Et j'ai vu les yeux de Christian...

La voix d'Anastasia est à peine audible, John et moi devons prêter l'oreille pour suivre ses paroles.

— ... j'ai lu dans son regard le dégoût, le désintéret, la haine. Alors, je suis restée au milieu de cette salle déserte, avec mon gros ventre et mes seins nus...

Elle a un sanglot, je lui prends la main, en silence. Ça me tue de la voir souffrir sans la réconforter.

— Et ensuite ? insiste John.

— Il y a eu des flashes. J'étais aveuglée. Des milliers de personnes sont apparues. J'ai vu ma silhouette déformée se refléter sur d'innombrables miroirs. Et toujours les micros, les appareils photo, les cris, les moqueries de ces inconnus qui m'accusaient, m'interpellaient. Je ne me suis jamais sentie aussi seule, aussi abandonnée. J'ai eu très mal. J'ai compris que Petit Pois s'apprêtait à naître.

Ana a les yeux vides, le visage figé, le teint blême. Elle revit son cauchemar. Et je sais d'expérience à quel point c'est horrible. Et je ne peux rien faire. Parce que je veux savoir...

— Il est arrivé quelque chose de terrible, gémit Anastasia. Une main s'est approchée de moi, plusieurs peut-être, pour me découper. Le sang jaillit. Les cris et les flashes ne s'arrêtent pas. Quelqu'un arrache mon enfant de mon flanc, je l'entends pleurer, il souffre... Il a disparu. Et moi, je ne peux pas bouger. Je reste couchée, blessée, sanguinolente, je ne peux même pas appeler au secours. La statue est en marbre, si lourde, si figée... les larmes coulent sur son visage. La foule devient horrible, excitée par l'odeur du sang. J'ai tout perdu, tous ceux que j'aimais. Je veux le silence, je veux bouger et aller chercher mon enfant qui a été emporté par des mains inconnues. Je veux demander à Christian de m'aider, mais il est parti, il ne m'aime plus. Alors, je sais qu'il ne me reste plus qu'une chose à faire...

Elle s'interrompt, un long moment. Je suis sans voix.

— Quoi, Anastasia ?

— Je n'ai plus qu'à mourir.

John a un sursaut, moi aussi. Il écrit sur son petit carnet, avant de relever la tête pour demander d'une voix prudente :

— Est-ce la première fois que vous avez ce cauchemar ?

— Non.

Quoi ?

— Baby, tu ne m'en as jamais parlé !

— J'ai déjà rêvé que j'étais à Versailles, dans la salle des glaces, et que tu t'éloignais. J'entends le son de tes pas résonner sur le carrelage et je reste seule. Jusqu'ici, il n'y avait pas les journalistes, ni la naissance de l'enfant, ni ces mains inconnues qui me le volent et me laissent souffrir.

— Pourquoi ne pas en avoir parlé à Christian, Anastasia ? demande doucement le Dr Flynn.

— Parce que je ne voulais pas évoquer ce rêve à voix haute ! Je voulais l'oublier. Je pensais qu'en parler ne ferait que le rendre plus réel. Mais cette nuit, c'est revenu, plus fort, plus troublant. Et après ce qui s'est passé hier matin, je crains qu'il s'agisse d'un avertissement... Inconscient sans doute.

Ana a le souffle court comme si elle revenait d'un marathon. Je ne peux supporter l'idée de la mort associée à ma femme. Je ne peux pas.

— Anastasia, murmure John, vous avez paru comprendre le sacrifice d'Ella. Approuvez-vous le suicide ?

Je fais un bond, prêt à me déchaîner : pas question de lui donner des idées !

— Non ! Bien sûr que non, répond Ana. Le suicide est une lâcheté. C'est juste que... (Elle pose les mains sur son ventre,) je n'ai jamais ressenti un tel désespoir. Je n'ai jamais perdu tout ce à quoi je tenais, mon mari, mon enfant. Comment vivre sans son cœur ?

Elle a les yeux noyés de larmes, je n'y tiens plus. Je la soulève pour l'asseoir sur mes genoux et la serrer contre moi.

— John, ça suffit. Vos questions ne font que la bouleverser davantage. Je voulais que vous la rassuriez !

Et c'est un échec flagrant. J'embrasse Ana avant de lui chuchoter à l'oreille :

— Ce n'est qu'un cauchemar inepte, baby. Tu penses vraiment te débarrasser de moi si facilement ? Tu es ma vie, jamais je ne m'éloignerai de toi ni de notre enfant. C'est compris ?

— Oui.

Flynn se racle la gorge.

— Anastasia, une dernière question... une fois réveillée, avez-vous été rassurée de voir qu'il s'agissait d'un rêve ?

— Oui, j'étais dans ma chambre, dans mon lit, avec Christian. Mes terreurs se sont dissipées. Ce qui m'a le plus troublée, je crois, c'est d'être abandonnée. Je comprends tout à fait ce que Christian a ressenti étant enfant lorsque sa mère l'a quitté. Il n'y a rien de pire au monde que d'être seul.

— Anastasia, ce n'est pas sain de dépendre d'un autre être pour vivre.

— Pardon ?

— L'amour est une émotion très forte, Christian et vous êtes tous les deux encore jeunes et, statistiquement parlant vous avez de longues années à passer ensemble. Mais vous allez être mère, vous avez des responsabilités. Je pense que vos terreurs sont alimentées par vos hormones, et bien entendu, par cette expérience désagréable avec les paparazzis. Apprenez à contrôler vos émotions, à prendre du recul, aussi bien mental que physique.

— Je suis d'accord ! Dis-je avec force.

Ana me jette un regard moqueur, elle paraît remise. Tant mieux. D'ailleurs, John lui a donné un conseil qui me convient. Améliorer son self-control ? Je m'en charge.

Nous quittons peu après le cabinet du bon docteur et je décide qu'Ana doit se changer les idées ce soir. Quant à moi, son aveu m'a bouleversé. Je ne sais pas comment gérer ce que je ressens.

Tête-à-Tête

Christian

Mrs Jones nous a préparé un dîner à l'italienne : poulet *marsala*²⁶, spaghettis et salade. Parfait. Alors que je me sers un verre de Soave, un vin blanc sec originaire de Vénétie, je note le regard avide d'Ana sur la bouteille que je tiens en main.

Ce qui me fait rire.

— Non, non, non, baby, ce n'est pas pour toi. Tu connais les ordres du médecin. Que veux-tu boire, de l'eau, un jus de fruits ou un *ginger ale*²⁷ ?

— Un cocktail.

— Ana...

— Un cocktail sans alcool, Christian, *ginger ale* et jus de cranberry.

Je la fixe, sidéré.

— Tu as une raison particulière ? C'est une envie de femme enceinte ?

— Peut-être... En fermant les yeux, je vais prétendre boire de la vodka.

Ah, je vois. Le cosmopolitain (ou cosmo) – vodka, Cointreau, citron vert et jus de cranberry – est un cocktail qu'Ana apprécie tout particulièrement. J'évoque mon voyage en Géorgie, il y a quelques mois, quand j'ai trouvé ma future épouse – à l'époque, je la considérais comme ma future soumise – sirotant son énième verre assise aux côtés de sa mère, Carla Adams, dans le bar de l'hôtel Bohemian. Mon regard s'assombrit de désir.

Ce qu'elle remarque.

— À quoi penses-tu, Christian ?

— Au soir où j'ai été te retrouver, à Savannah...

Je souris lascivement : Ana est venue ce même soir me rejoindre dans ma suite, à l'hôtel. Mmm...

— Christian, chut ! marmonne Ana en rougissant.

Du menton, elle me désigne Mrs Jones qui installe le couvert sur le comptoir de la cuisine – et nous ignore avec une application très professionnelle. Sa présence discrète ne me gêne pas, mais j sais qu'Ana n'est toujours pas habituée à être entourée par du personnel.

Quelques minutes plus tard, la future Mrs Taylor quitte la pièce, nous laissant seuls, Ana et moi.

— Alors, tu te souviens de Savannah ?

J'espère qu'elle n'a pas oublié notre nuit passionnée.

— Bien sûr, murmure-t-elle en baissant les yeux.

²⁶ Mets italien à base de blancs de poulet, de champignons et de vin de marsala.

²⁷ *Soda au gingembre* – qui, mélangé à des alcools ou jus de fruits, compose de nombreux cocktails.

J'affirme souvent que je connais mieux Ana qu'elle-même ne se connaît. C'est vrai. Je suis capable de déchiffrer son corps, la moindre de ses réactions. Là, elle vient de subtilement me rejeter. Et j'en ressens une soudaine tension : est-ce à cause de ce qui s'est passé chez John ? Ou bien ai-je été trop brutal la veille dans la salle de jeu ? Ana, depuis le premier jour, fait montre d'un appétit sexuel débridé. En général, elle répond à la moindre de mes sollicitations. Son corps a été conditionné pour ça.

Alors, pourquoi pas ce soir ?

Je cherche à discerner ce qui ne va pas :

— Tu es fatiguée, Mrs Grey ? Dans le cas contraire, je pourrais te faire changer d'avis...

— Je sais, Christian, je suis consciente de ta *sexpertise*... mais je préfère que nous mangions d'abord. Ensuite, j'aimerais discuter de ce que le Dr Flynn...

— Non, ça peut attendre ! Oublie John et ses conseils à la con.

D'accord, je me comporte en adolescent boudeur, mais je ne veux pas *—je ne supporte pas—* qu'Ana pense un autre que moi. Je la fixe avec attention, je vois ses yeux s'adoucir, ses lèvres s'entrouvrir. De la langue, elle s'humidifie la bouche, ce qui m'enflamme — comme d'habitude. Ouai, je suis un addict, elle est ma drogue.

Je bande déjà, j'ai envie de la prendre.

— Je croyais que tu voulais me faire manger ?

— Oui, bien sûr, mais je veux aussi te changer les idées. Ne ressasse pas cette foutue séance, baby.

Je me penche pour l'embrasser. Ensuite, je lui mords la lèvre avant d'effacer la douleur d'une caresse de ma langue. Je lui maintiens la tête, les doigts enfouis dans ses cheveux. Elle s'accroche à mon cou en gémissant. Je bois ses cris étouffés à même sa bouche.

— Allez, dis-je en m'écartant d'elle, à table. Ensuite, je t'emmène au lit. La journée a été longue.

Elle a le souffle court, les joues empourprées, elle est adorable.

— Quoi ! Tu m'allumes et ensuite, tu m'annonces tranquillement à table ? Christian, ce n'est pas... ce n'est pas juste !

— Baby, tu voulais apprendre le contrôle, pas vrai ?

Elle cligne des yeux, puis elle retrouve son sens de l'humour et fait la moue.

— D'accord, un point pour toi.

— Ana, je ne cesse de te le répéter : l'anticipation est la clé de la séduction.

— Taratata !

Penché sur elle, je hume le délicieux parfum de ses cheveux, de sa peau, de son corps. Elle frissonne et ferme les yeux.

— C'est de la torture, gémit-elle. Pourquoi se l'infliger délibérément ?

— Contrôle tes pulsions, baby, maîtrise les réactions de ton corps. Je veux que tu te concentres sur un sujet — n'importe lequel — afin d'oublier ton envie de baiser. Tu peux le faire ?

Tout en parlant, je la plaque contre moi et me frotte délibérément à elle.

— Mmm...

Je dépose un baiser au coin de ses lèvres

— On peut tout surmonter... La faim, la soif, le désir...

Je l'embrasse sur le nez. Ma voix est rauque, passionnée ; je ne cache rien de ce que j'éprouve pour elle : l'envie frénétique de la prendre, ici même. Maintenant. Tout de suite... Elle geint – un appel primitif jailli du tréfonds de son être. Tout mon corps y répond, le désir me brûle les veines, créant moi un incendie qui me ravage de l'intérieur. Mon sexe est lourd et douloureux.

— Tu as dit que nous allions dîner, chuchote Ana. Autant le faire pendant que c'est chaud.

Elle déglutit et fait de gros efforts pour se maîtriser.

C'est bien, baby !

Je lui claque les fesses. Elle sursaute et se tourne vers moi, comme une chatte en colère.

— Christian, tu triches !

— L'important, c'est de gagner, Ana.

— Mais comment veux-tu que j'avale une bouchée maintenant ?

Je vois son regard changer, devenir songeur, puis calculateur. Que manigance-t-elle ? Je le sais très vite : elle s'empoigne les seins à deux mains et renverse la tête en arrière avec un gémissement évocateur. Bon sang ! Je dois serrer les poings pour ne pas lui sauter dessus et la baiser sur le comptoir.

Je ferme les yeux, il me faut lutter pour retrouver mon self-control. J'y arrive, j'ai l'habitude. Quand j'ai le vague espoir de parler sans croasser, je réalise qu'Ana m'examine avec un sourire satisfait.

— Un point pour moi. Maintenant, nous sommes à égalité, passons à table.

— Tu joues un jeu dangereux, baby. Tu me paieras ça... Prépare tes fesses !

Elle m'adresse un clin d'œil.

Elle ne paraît pas craindre tes menaces, Grey.

Elle me tourne le dos et se met à marcher en remuant son cul de façon exagérée. J'éclate de rire. Elle est impayable !

Dès qu'Ana entre dans la chambre, je la fais pivoter et la plaque contre le mur où je l'immobilise en pesant sur elle de tout mon poids. Elle s'accroche à mon cou et saute, pour nouer ses longues jambes autour de ma taille. Je bande. Encore. J'ai bandé durant tout le repas. Même sous la torture, je ne pourrais dire ce que j'ai avalé. Comme de coutume, je n'ai rien laissé dans mon assiette, mais chaque bouchée a été un effort.

Ana a raison, Grey : le désir n'incite pas à manger.

Je frotte la bosse de mon pantalon entre ses jambes ; la friction est si intense que je grogne de plaisir-douleur. Je l'embrasse voracement, elle se presse davantage contre moi, alanguie et offerte. Ses ongles se plantent dans mon dos, comme si elle s'accrochait à moi, désespérément. Elle est aussi impatiente, aussi excitée. Elle n'a pas besoin de préliminaires.

Je m'écarte et la soutiens le temps qu'elle retrouve son équilibre.

— Qu'est-ce que tu fais encore ? proteste-t-elle.

— Tu voulais apprendre à contrôler ton corps et tes émotions, baby.

— Non !

— Si. J'ai un coup de fil à donner. C'est urgent, il faut que je m'en débarrasse avant d'aller au lit.

— Tu vas... tu vas me laisser dans cet état ? Tu n'as pas envie... de moi ?

Elle rougit, gênée. Je ne supporte pas le doute et l'insécurité que j'entends dans sa voix. La reprenant dans mes bras, je la serre contre moi afin qu'elle réalise la force de mon érection.

— À ton avis ? Tu crois vraiment que je n'ai pas envie de toi ?

— Alors pourquoi... ?

— Tu voulais apprendre à te contrôler. Combien de fois dois-je te répéter que c'est par l'expérience qu'on acquiert ce genre de talent ?

— J'ai changé d'avis ! Je ne veux plus apprendre !

— Non, Ana, ce serait trop facile.

— Christian, je brûle ! Et si je ne suis plus que cendres quand tu reviens de ton bureau, hein ?

À nouveau, j'éclate de rire. Je ris beaucoup depuis que je suis marié. C'est grâce à Ana...

Elle me jette un regard meurtrier et s'enfuit dans la salle de bain en claquant la porte.

Une fois dans mon bureau, j'appelle John.

— *Christian ? Je ne m'attendais pas...*

— John, bon sang, qu'est-ce qui vous a pris ? Je voulais que vous rassuriez Anastasia, pas que vous la mettiez dans cet état. Elle a raison de vous traiter de charlatan ! Où avez-vous trouvé votre diplôme de médecine, dans une boîte de Corn Flakes ? À moins qu'en Angleterre, les us et coutumes ne soient pas les mêmes pour devenir psychiatre.

John m'a laissé parler sans m'interrompre, lorsque je me tais enfin, le silence à l'autre bout du fil est éloquent. Dieu qu'il m'énerve !

— John ?

— *Vous avez terminé ?* demande-t-il, en accentuant son accent britannique.

— Oui.

— *J'ai effectivement constaté une fragilité nouvelle chez Anastasia, surveillez-la de près. Elle a connu d'importants bouleversements dans sa vie : vous rencontrer, vous aimer, vous épouser, et maintenant elle attend un enfant de vous... Les terreurs sont fréquentes chez les jeunes mères. Dans le cas d'Anastasia, le stress de son agression par Mr Hyde et de la pression journalistique n'arrange rien.*

— En clair, vous considérez que tous les problèmes de ma femme sont à cause de moi ?

— *Mais non, Christian, pas du tout. C'est la vie, comme disent les Français. Anastasia est très heureuse avec vous, je ne pense pas qu'elle préférerait retrouver son existence antérieure, solitaire et discrète. De plus, si vous n'aviez pas été là, que serait-elle devenue dans cette maison d'édition où son supérieur était une brute et un violeur ? Depuis le premier jour, depuis que vous avez sauvé Anastasia des mains de ce jeune photographe en état d'ébriété, vous vous êtes démené pour la protéger de votre mieux. Elle le sait. Elle a besoin de vous et de votre amour. Ses cauchemars indiquent seulement la peur*

de vous perdre ou de vous laisser. Et vous-même m'avez souvent exprimé le même genre de crainte. Même le bonheur peut être déstabilisant quand il est menacé.

— Je ne veux pas qu'elle ait de cauchemars !

— *Christian, vous ne pouvez pas protéger Anastasia de tout. La vie comporte des aléas, c'est ce qui la rend si précieuse. Je ne reconnaissais plus ma femme durant ses deux grossesses. Je me suis armé de patience, conscient des bouleversements hormonaux que son corps subissait. Elle a eu des nausées, des crises de boulimie, elle supportait mal d'être réveillée sans arrêt la nuit... Bref, porter un enfant et le mettre au monde n'a rien de facile, mais rien n'est plus beau que tenir un nouveau-né dans ses bras.*

— John, si tout ce baratin est censé me rassurer, ce n'est pas du tout le cas.

Cet enfoiré éclate de rire.

— *Je voulais seulement vous dire que le ressenti d'Anastasia est normal. Pour un homme comme vous, qui aime tant contrôler son environnement, ce doit être difficile à accepter, mais n'enfermez pas votre femme en cage, vous ne feriez que l'affoler davantage.*

— Nous retombons toujours dans la même ornière, John, je ne veux pas l'enfermer, je veux la protéger.

— *Et comme toujours, Christian, je vous rappelle que votre femme est une adulte. Parlez-lui de vos craintes, de vos protocoles de sécurité... demandez-lui son avis ; elle acceptera mieux les contraintes si elle en comprend la nécessité.*

— Très bien.

— *Au fait, désolé de rajouter à vos problèmes, mais Leila m'a téléphoné...*

Je le coupe instantanément, je ne veux pas entendre parler de Leila Williams, mon ancienne soumise qui a causé tellement de problèmes à Ana, il y a quelques mois. C'est de l'histoire ancienne. Je paye Leila pour qu'elle ne remette jamais le pied ni à Seattle, ni dans tout l'État de Washington.

— Je ne veux rien savoir ! Je veux oublier cette femme.

J'aurais aussi bien pu pisser dans un violon, John continue comme si de rien n'était.

— *Elle m'a indiqué qu'elle avait des amis à Seattle, elle aimerait les voir durant les fêtes de Noël. Elle voulait vérifier si vous étiez d'accord.*

— Non. Absolument pas. Imaginez un peu ce que feraient les journalistes en apprenant qu'une de mes ex s'est attaquée à Anastasia ? De plus, Leila est une menteuse patentée, je ne crois plus un mot émanant d'elle. Guérie ou pas, je la veux à l'autre bout du pays.

— *Christian, ne devenez pas paranoïaque. Aucun journaliste ne sait que vous avez des ex – si l'on peut considérer comme telles vos anciennes soumises.*

— J'ai dit non, John. Je n'ai pas l'intention de revenir sur le marché conclu avec Leila. Si elle vient à Seattle, je lui coupe les fonds. Je doute fort qu'elle puisse continuer à payer son école. Elle n'aura plus rien – nothing, zip, nada.

C'est une formule de Taylor. Qu'est-ce qui te prend, Grey ?

John réalise que toute insistance serait vaine.

— *Très bien, je transmettrai à Leila votre veto.*

Je devrais me taire, je le sais, mais je ne peux pas m'empêcher de demander :

— Comment va-t-elle ?

— *Le psychiatre qui la suit m'envoie des rapports réguliers, elle est stable. Elle assiste à ses cours, suit sa routine. Elle vit chez ses parents qui, d'après ce que j'ai compris, l'entourent de soins aimants. Mais quand j'ai eu Leila au téléphone, j'ai compris qu'elle vous aimait toujours. Je vous recommande formellement de ne pas la revoir afin de ne pas alimenter cette obsession malade. Il lui faut la volonté de guérir... et je crains comme vous qu'elle ne fasse que prétendre dans le but de rassurer son entourage. Je l'ai encouragée à sortir, à voir des amis... et c'est là qu'elle a évoqué une visite à Seattle.*

Merde, encore ?

— John, je vous l'ai déjà dit : il n'en est pas question.

D'ailleurs, en y réfléchissant, qui Leila connaît-elle à Seattle ? Le seul nom qui me vient à l'esprit, c'est Suzannah Smith – une autre de mes soumises. Les deux femmes se sont présentées ensemble chez SIP, il y a quelques mois, pour parler à Ana. En y repensant, j'en ai les cheveux dressés sur la tête.

Où est ton self-control, Grey ?

Quand je raccroche, je ne peux pas dire être particulièrement satisfait de mon psychiatre. Étrange, parce qu'en général, John m'aide à faire le tri dans mes pensées, mes craintes, mes tensions. Quand il s'agit d'Ana, tout est différent.

Anastasia.

Je dois faire baisser ma pression, elle voulait une nouvelle leçon de contrôle. Sauf que... je suis énervé, frustré, en colère... Est-ce que je peux l'emmener dans ma salle de jeu ?

Oui. Parce que j'en ai besoin. Et elle aussi.

Mais la session risque d'être... intense.

Enfin, des Nouvelles

Christian

Mon téléphone sonne au moment où Taylor quitte la pièce. C'est ma mère.

— Bonjour, maman, comment vas-tu ?

— *Chéri, je suis désolée de te déranger, mais j'aimerais organiser un repas familial pour Thanksgiving, comme chaque année. Le problème, c'est que tu es marié à présent... peut-être préférerais-tu passer les fêtes chez toi ? D'un autre côté, comme Anastasia est enceinte, je crois qu'il serait préférable pour elle de ne pas trop se fatiguer.*

— Maman, nous avons le temps, c'est dans trois semaines... Écoute, je ne pense pas qu'il y aura de problème, Ana et moi viendrons volontiers à Bellevue. Je lui en parle et je te confirme tout ça, d'accord ?

— *Oui, merci. J'avais pensé aussi inviter Raymond Steele.*

— Excellente idée. Tu as son numéro de téléphone ?

— *Oui, bien sûr. Nous avons bien sympathisé, tu sais, après son accident. Et Ana, ça va ?*

— Très bien. Elle dort beaucoup. Je la surveille, ne t'inquiète pas.

Je n'ai pas plutôt raccroché que Welch appelle. Je le prends instantanément.

— Des nouvelles ?

— *Oui, monsieur. Suite à la remarque de Mrs Grey que vous m'avez transmise, nous avons surveillé le jeune amant de Ms Mitchell.*

— Oui et alors ?

— *Il s'appelle Fred Reed.*

Ce nom ne me dit rien du tout.

— Et alors ?

Je déteste perdre mon temps. Que Welch en vienne au but !

— *Et alors son oncle, Lou Reed, travaille comme reporter indépendant, c'est une des plumes les plus virulentes du Seattle Nooz.*

— Je ne me souviens pas de lui. La dernière fois que j'ai affronté la presse, le seul qui ait donné son nom, c'était Al James, du *Seattle Celebrity News*, un petit gros au visage poupin.

— *J'ai aussi son dossier, la police ne l'a pas arrêté après cet attroupement devant SIP. Mais Lou Reed, lui, a été interpellé*

— Vous avez sa photo ?

— *Oui.*

— Décrivez-le-moi.

— *Petit, chauve, ventripotent. Il a...*

Je l'interromps.

— Il était là, il s'est montré particulièrement hargneux envers ma femme.

Je me souviens des questions que cet enfoiré m'a hurlées : *Mr Grey, est-ce parce qu'elle était enceinte que vous avez dû épouser Mrs Grey ? C'est l'explication de ce mariage précipité ?* Avant de s'en prendre à Ana : *Hyde était-il votre amant ? Est-il le père de votre enfant ?*

Je reprends, en colère :

— Bien, cette fois, nous avons un coupable plausible. Mais ça n'a rien à voir avec Linc. Merde !

— *Effectivement. Mr Lincoln semble avoir disparu.*

— Cherchez-le ! Et Hyde ?

— *Eh bien, j'ai une surprenante nouvelle à son sujet. Il y a eu une violente bataille entre détenus à King Country, la prison où il se trouvait. Hyde a été frappé et atteint à la tempe. Il est resté quelques heures dans le coma. Depuis qu'il a repris conscience, il a été envoyé en psychiatrie. J'ai été vérifié, Mr Grey, il est devenu fou – et dangereux qui plus est. Il ne sera probablement pas jugé. Il passera le reste de vie dans une camisole et une cellule capitonnée.*

D'abord choqué, je réfléchis rapidement à ce nouvel aspect du problème. Pas de jugement ? Je ne peux pas dire que je le regrette. Je ne veux pas qu'Ana ait à témoigner devant un tribunal, ni qu'elle revive l'épreuve de son agression... Cette attaque contre Hyde tombe à pic. Un peu trop d'ailleurs, je ne crois pas aux coïncidences. Taylor et moi n'avons jamais plus évoqué cette discussion chuchotée au chevet d'Anastasia, à l'hôpital...

*

— *Taylor, je ne veux pas que Hyde puisse à nouveau menacer ma famille. Si ce fumier n'est pas condamné à passer vingt ans en taule, je veux un plan B.*

— *Je m'en occupe, monsieur.*

*

Est-ce que Taylor serait intervenu ? Je ne le lui ai pas demandé... Quelque part, je préfère ne pas savoir. Voilà qui ne me ressemble pas, je suis le premier surpris de ma réaction.

— Ainsi, les deux Reed n'auraient pas d'autre complice ?

— *Ils sont trois. Lou Reed est un paparazzi dans l'âme, il a deux neveux, Fred et Eric, qu'il emploie pour séduire et soutirer des infos aux femmes. Je pense que Fred Reed a approché Toya Mitchell pour un de ses clients, peut-être même Miss Kavanagh et votre frère. Mrs Grey n'a été qu'un bonus inattendu.*

— Je suis d'accord, mais je préfère couvrir toutes les options. Continuez à faire surveiller Hyde, même en cellule capitonnée.

— *Très bien. Je verrai avec Taylor...*

— Welch, il se marie le 12 novembre, il sera ensuite absent quinze jours.

— *C'est exact ! J'ai reçu son invitation. Je le tiendrai au courant, je suis certain qu'il voudra prévenir son équipe des précautions à prendre.*

Après avoir raccroché, je fais quelques pas en direction de la fenêtre. De gros nuages s'amoncellent sur l'horizon, ce qui me paraît de sinistre augure. On frappe à la porte. Quoi encore ?

C'est Anastasia.

J'avance vers elle pour la prendre dans mes bras.

— Baby, je croyais que tu dormais.

Elle m'examine avec attention.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu parais contrarié.

Bon Dieu, Grey, elle te déchiffre de mieux en mieux.

J'hésite un moment. Dois-je lui parler ? D'un autre côté, j'ai décidé de ne plus rien lui cacher.

— Tu te rappelles du jour où tu as discuté avec Kate de ta grossesse.

— Oui, et alors ?

Je répète ce que Welch vient de m'apprendre. Ana m'écoute, l'air soucieux.

— Pauvre Toya, elle va être dévastée d'avoir été trahie. Il paraissait si gentil envers elle !

— Je vais conseiller à Elliot de prendre une autre organisatrice.

— Inutile, Kate a tout annulé. Elle ne veut pas d'un mariage conventionnel avec la moitié de Seattle. Ses parents parlaient de trois ou quatre cents invités... Tu te rends compte ! Elle a dit avoir une autre idée.

— Laquelle ?

— Je n'en sais rien...

Bien, j'ajoute sur ma liste de faire pirater par Barney l'ordinateur de Kate – et celui d'Elliot. C'est la meilleure façon d'obtenir des renseignements fiables.

Ana paraissant toute triste, je décide de lui changer les idées.

— Ma mère vient de téléphoner, au sujet de Thanksgiving. Elle demande si nous voulons nous joindre au reste de la famille, à Bellevue. Elle aimerait aussi inviter Ray.

— Ce sera notre premier Thanksgiving ensemble !

Elle a le visage décomposé.

— Baby, qu'est-ce que tu as ? Tu ne veux pas dîner à Bellevue ?

— Si, bien sûr... au contraire, j'y tiens ! Thanksgiving est une fête de famille. Quand j'étais enfant, chaque année... je me sentais tellement seule, même avec mon père ou ma mère. J'ai toujours rêvé de grandes réunions, je voulais du bruit, des rires, des tas d'enfants qui courent partout...

Elle s'interrompt avec un sanglot étouffé.

— Eh bien, je ne peux pas te promettre les enfants, vu que Junior sera un peu trop jeune pour participer. Mes question bruit, il y aura Mia. Et comme elle est très puérile, tes vœux seront comblés.

— Super ! s'exclame-t-elle avec un grand sourire. Et je vais te faire une promesse, Mr Grey : l'an prochain, nous ferons notre première célébration chez nous, dans la grande maison. D'accord ?

— Tout ce que tu veux, baby. Mon but dans la vie, c'est de te satisfaire.

Plus tard

Je trouve un moment dans la soirée pour téléphoner à mon psy, John Flynn.

— *Bonsoir, Christian. Je m'apprêtais à partir. J'espère que tout va bien de votre côté ?*

— Oui, John, mais j'ai besoin de vous parler.

— *Je dois rentrer chez moi et surveiller mes garçons, ma femme étant de sortie ce soir avec d'anciennes amies de son lycée. Accepteriez-vous une brève consultation par téléphone ?*

— Oui, bien sûr. Je n'en ai pas pour longtemps.

— *Je vous écoute.*

Je ferme les yeux avec un soupir, puis je lui explique mon problème : je connais le nom des deux salauds qui répandent sur ma femme les pires des commérages. J'ai pourtant la certitude qu'il y a quelqu'un d'autre derrière cette histoire. Ça me paraît... absurde. Et l'énoncer à haute voix n'arrange rien.

— John, à votre avis, je suis paranoïaque ?

— *Parce que vous croyez que la presse people est braquée sur vous et sur votre jeune épouse ? Non, c'est certainement la vérité. Maintenant, s'il y a davantage, je n'en sais rien.*

— Je ne voulais plus qu'Ana participe au mariage Kavanagh avec Toya Mitchell et tout est annulé. Ça tombe bien ! Ce n'est que partie remise, j'en suis conscient. Si j'interviens, ça va encore faire un drame, aussi bien avec ma femme qu'avec la Walkyrie.

— *De plus, je doute fort qu'Anastasia vous obéisse.*

John n'a pas tort. Il reprend avec force:

— *Christian, faites confiance à votre femme. Après ce qui vient de lui arriver avec Hyde, je doute fort qu'elle prenne de nouveaux risques. Elle est toujours accompagnée d'un agent de sécurité, non ?*

Oui, mais Sawyer a déjà été berné par Anastasia. Deux fois ! Taylor a beau affirmer qu'il cherche à se racheter, il me faudra longtemps pour oublier son erreur de jugement.

— *Christian ?* Insiste John, étonné par mon silence.

— Oui.

— *Je vois. Vous voulez mon avis, le voilà : parlez à Anastasia, expliquez-lui le problème, et ensuite, traitez-la comme une adulte. Elle est enceinte, vous ne devez pas à la stresser plus que nécessaire, mais elle risque d'avoir un comportement... lunatique. C'est normal. Je sais de quoi je parle, ma femme m'a donné deux enfants.*

Lunatique ? Encore plus lunatique qu'elle ne l'est déjà ? Bon Dieu, je n'y survivrai jamais.

Je reçois un SMS d'Anastasia.

Le dîner est servi, Mr Grey

Nous t'attendons tous les deux, ta dévouée épouse et Petit Pois

Malgré moi, je souris.

- John, Anastasia m'attend pour dîner. Passez une bonne soirée.
- *À bientôt, Christian. Et tâchez de vous détendre, vous en avez besoin.*

Après le dîner, je demande à Ana si elle tient à se coucher tôt.

Elle baisse les yeux pour répondre :

- Non, monsieur.

Je me fige. Très lentement, je me retourne, le regard assombri, les narines frémissantes. Je la prends dans mes bras et la plaque contre moi. La tenant par le menton, je lui renverse la tête pour scruter son visage. D'un geste délibéré, elle se mord la lèvre.

— Mrs Grey, tu ne devrais pas me provoquer. Est-ce que tu sais à quel point tu es belle ? À quel point je te désire ?

Elle secoue la tête. En silence.

- Ne te mords pas la bouche, baby. Je veux que ce soit moi qui le fasse.

Me penchant vers elle, je saisis entre mes dents cette lèvre délicieuse. Ana gémit et libère ses mains pour prendre mon visage en coupe. Nos langues se cherchent, se trouvent, et dansent l'une contre l'autre. En un seul baiser, nos âmes se rejoignent.

Lorsque je relève la tête, j'ai le souffle court. Elle aussi.

- Anastasia, qu'est-ce que je vais faire de toi ?

- Je suis certaine que tu trouveras, Christian. Je t'aime. Aujourd'hui, maintenant, à jamais.

En principe, j'ai du travail. Je m'en fous. Je m'en occuperai plus tard. Pour le moment, je n'ai qu'une idée en tête : baiser ma femme. Et John m'a bien recommandé de me détendre non ? C'est exactement mon intention. J'ai dans les bras le meilleur moyen du monde de faire baisser ma pression.

Je soulève Ana.

- Viens.

- Oui, monsieur.

Je grimpe déjà l'escalier vers la salle de jeu.

Mariage de Taylor

Christian

J'ai l'habitude de porter un smoking, pour moi, c'est un uniforme comme un autre. Ana pénètre dans la chambre au moment où je termine de m'habiller, elle me regarde avec un sourire ébloui. Soudain, j'ai l'impression d'être un géant.

— Christian, souffle-t-elle, tu es magnifique !

Je m'approche pour prendre son menton entre deux doigts, je lui renverse la tête, dépose sur ses lèvres le plus doux des baisers.

— Chercherais-tu à me séduire, Mrs Grey ?

— Pourquoi pas ?

— C'est inutile, baby, je suis déjà à toi corps et âme.

Elle a les bras nus, j'effleure sa peau douce du bout des doigts. Je ne m'inquiète pas du froid : je sais qu'elle portera une étole pour la cérémonie. Tant mieux, car si le ciel est bleu et pur, nous sommes en hiver – et à Seattle !

Ma femme est à tomber : même enceinte, elle exsude une sensualité saine et rayonnante à laquelle je réagis – comme de coutume. Comme j'adore le contact de la soie, je ne peux m'empêcher de caresser les flancs d'Ana, je remonte jusqu'à sa poitrine et prends ses seins en coupe...

— Christian, proteste-t-elle. Nous allons être en retard !

Elle a raison, nous sommes attendus au mariage de Taylor, pas question de batifoler, malgré l'envie que j'en ai.

Je prends Ana par le coude et nous quittons ensemble notre chambre. Ryan, Reynolds et Sawyer nous attendent dans l'entrée de l'appartement, tous en smoking. Taylor n'est pas là, bien entendu.

J'avais proposé au chef de ma sécurité de louer pour son mariage un des salons du Fairmont Olympic Hotel, qui se trouve non loin de l'Escala. Il n'a pas dit non à proprement parler, mais je connais bien Taylor : son visage impassible exprimait de façon muette son peu d'enthousiasme. Après tout, un mariage est un événement intime, il ne comptait avoir pour le sien qu'une cinquantaine d'invités. D'accord, le Fairmont n'est probablement pas le meilleur choix. Je lui ai proposé ensuite le Miles Hight Club, mais il s'est contenté de secouer la tête :

— Je vous remercie, monsieur, mais je crois que Mrs Jones a déjà une idée. Je dois m'y rendre avec elle pour vérifier la sécurité de l'endroit, je vous en parlerai dès que possible.

Ana m'accuse toujours d'être un maniaque du contrôle, j'ai quand même réussi à laisser Taylor et Mrs Jones organiser les choses sans (presque) m'en mêler. J'ai accordé à Taylor un après-midi pour la visite en question. Pareil pour Gail Jones. Je présume qu'il est normal pour une femme d'avoir son mot à dire le jour de son mariage. Pourvu qu'elle n'ait pas une idée grotesque ! En particulier, je n'ai aucune envie de me rendre à Beaverton²⁸, où vit la sœur de Gail et sa famille. Mais comme Taylor n'est pas très proche de sa belle-sœur, Allison Murray, j'estime que ça ne risque pas d'arriver.

²⁸ Ville américaine en Oregon, à une dizaine de kilomètres de Portland dans la vallée de la rivière Tualatin

Au final, en ce beau jour de novembre, nous nous retrouvons au Palisade, un restaurant situé dans la baie de Smith Cobe, entre l'Escala et Broadview. La marina est remplie de bateaux, mais en plein hiver, les affaires du restaurant sont calmes, aussi les lieux nous sont-ils exclusivement réservés.

Gail a choisi le thème de l'automne : roux, doré et rouge s'assortissent au blanc traditionnel. Le salon Orchidée a été réservé pour le mariage : les rangées de sièges sont installées de chaque côté de l'allée centrale jusqu'à l'estrade où le révérend se tient déjà. Ana et moi suivons la file des invités, saluant d'un signe de tête ceux que nous reconnaissons. Ros et Gwen – *qui se tiennent la main* –, Andrea et Barney – *sont-ils venus ensemble ?* À dire vrai, il me faut un deuxième coup d'œil pour vérifier qu'il s'agit bien du responsable de mon service informatique à GEH. Il y a des années que je vois quasiment tous les jours Barney Sullivan, c'est la première fois qu'il ne porte pas ses énormes lunettes de myope et qu'il n'a pas le look débraillé d'un savant fou. Son smoking parfaitement coupé lui donne maturité et présence. Quant à mon assistante, Andrea Parker, elle a échangé ses stricts tailleurs professionnels contre une robe bustier en soie vert émeraude qui la transforme. J'ignorais qu'elle avait une telle... proue !

À ma grande surprise, mon assistante échange avec Sawyer un clin d'œil et un sourire. J'ignorais que ces deux-là se connaissaient aussi bien. Ana a exactement la même attitude vis-à-vis de Ros et Gwen – sourire et clin d'œil. J'imagine qu'il s'agit d'une sorte de code pour un salut muet.

Rassure-toi, Grey, personne ne s'avisera d'en user avec toi !

Au premier rang de l'assemblée se trouvent les Murray, c'est-à-dire la sœur et le beau-frère de Gail Jones, avec leurs enfants. *Bon Dieu, combien en ont-ils ?* J'ai lu le dossier que Taylor a établi, il y a deux fils jumeaux, Rick et Mick, chacun accompagnée d'une étudiante sur son trente-et-un, et deux adolescentes, Rachel et Kimi. Assise à côté de Bill Murray, sa mère – une vieille peau lourdement replâtrée – me fixe d'un œil vitreux et concupiscent qui m'inquiète un peu. Taylor étant aujourd'hui occupé ailleurs, il ne s'interposera probablement – *certainement* – pas si la mémé s'avise de m'agresser, dans une crise de sénilité. Je regarde autour de moi : Ryan est à proximité. Et il est armé. Je me sens rassuré.

Ce bref aperçu m'a démontré quelque chose, il y a plus de monde que prévu ! Effectivement, tous les hommes de Welch qui ne sont pas de service sont présents, chacun accompagné de sa femme, compagne ou compagnon du moment. Welch emploie aussi des femmes, même si je refuse en général leurs services. J'aime autant qu'un agent de sécurité ait la force physique nécessaire pour exécuter son travail. Deux hommes sont à part du groupe, John Salone et Jim Henrys sont d'anciens militaires ayant servi avec Taylor. Il y a aussi James Rayment, un Anglais, ex-SAS²⁹ que j'ai rencontré, durant notre voyage de noces. Il avait organisé avec Taylor notre sécurité en Angleterre, bien que déjà à la retraite. C'est lui aussi qui nous avait recommandé les jumeaux Philippe et Gaston Michaud, d'anciens légionnaires³⁰, pour notre séjour en France. Rayment a travaillé à Seattle il y a quelques années de ça, je me souviens l'avoir croisé peu après avoir engagé Taylor, au cours d'un incident avec des anarchistes...

— Bonjour, Mr Grey.

Je baisse les yeux, c'est la petite Sophie Taylor, adorable dans sa robe rose.

— Bonjour, Sophie, dis-je avec un sourire. J'espère que tu vas bien.

²⁹ *Special Air Service*, unité de forces spéciales des forces armées britanniques

³⁰ La Légion étrangère est un corps d'élite de l'armée de terre française.

— Très bien, monsieur, je vous remercie.

Tout à coup, elle agite la main :

— Hey ! Salut, Ana !

J'en déduis qu'elle est plus à l'aise avec ma femme qu'avec moi. Sophie nous quitte pour rejoindre son père, sur l'estrade. Taylor paraît bien agité. Je me penche pour chuchoter à l'oreille d'Ana :

— Je n'ai jamais vu Taylor nerveux depuis qu'il travaille pour moi !

— Il cherche à convaincre Gail de l'épouser depuis des années, il craint qu'elle change d'avis.

Comment sait-elle tout ça ?

— Ana ! Je croyais t'avoir dit et répété de garder une certaine distance avec le personnel, tu n'es pas censée échanger ce genre de confidences...

Après un bref moment d'hésitation, je m'entends ajouter :

— Pourquoi Gail n'a-t-elle pas accepté plus tôt ?

Ana étouffe un rire derrière sa main, puis elle murmure :

— Quel hypocrite tu fais, Christian ! Je crois que Gail se trouvait trop âgée, elle pensait peut-être que Taylor désirait d'autres enfants. Elle ne voulait pas qu'il ait des regrets de l'avoir choisie, elle.

Je lui prends la main pour embrasser ses doigts.

— Baby, quand un homme trouve la femme qui lui convient, il n'a jamais aucun regret.

Ana me fait ensuite une réflexion étrange :

— Il est évident que toi et Taylor êtes de grands amis, Christian.

— Quoi ? D'où te vient cette idée saugrenue ? Il est fiable, intelligent ; j'ai toute confiance en lui ; je lui confie ma vie et la tienne. Rien de plus.

Elle ricane, d'un air entendu.

— Gail dit que Taylor est aussi aveugle que toi. Peut-être admettez-vous tous les deux la vérité quand vous serez... septuagénaires ?

Je n'ai pas le temps de lui demander ce qu'elle sous-entend par là, la musique change et annonce l'arrivée de la mariée. Nous nous relevons comme tout le reste de l'assemblée. Je manque sourire en évoquant le jour de mon mariage. Je trouve bien moins stressant d'être un invité que le marié. Pauvre Taylor ! Il paraît tétanisé en regardant sa future femme avancer vers lui au bras de Bill Murray, son beau-frère. Gail porte une jolie robe d'un blanc crémeux, qui varie suivant la lumière. Il est difficile de savoir si la soie est écrue ou dorée. Ses cheveux blonds sont relevés en couronne dans un élégant chignon surmonté d'un bibi avec une voilette.

Elle est superbe ! Je crois voir une larme dans les yeux noisette du chef de ma sécurité. Je me tourne vers Ana. Elle pleure déjà. Pourquoi les femmes sont-elles aussi émotives durant un mariage ? Pour le nôtre, Grace et Carla ont versé des torrents de larmes. Évidemment, ma belle-mère est coutumière du fait, mais de la part de ma mère, un médecin capable de garder la tête froide, j'ai été étonné. Elle devait véritablement croire que je serai incasable !

Tu le pensais aussi, Grey !

Je reporte mon attention sur la cérémonie. La petite Sophie, chargée de jeter les pétales de fleurs devant la mariée, exécute sa tâche avec une concentration tout à fait louable, sa tête blonde penchée pour cacher la rougeur de ses joues. C'est une enfant timide, sauf avec Ana.

De chaque côté de Taylor, il y a ses témoins : Welch et Sawyer. Ryan et Reynolds nous encadrent, ma femme et moi. J'entends Welch marmonner :

— Showtime, Centurion !

Centurion ? Il me semble que c'est un titre accordé à un pilote de la Marine ayant accompli au moins cent atterrissages sur porte-avions au cours de sa carrière militaire. Je sais que les Marines suivent une formation très ambivalente ! Taylor est un génie en mécanique, il peut conduire n'importe quoi, tank (M4 Sherman, Merkava ou T-54 challenger) ou amphibie, il est capable de faire décoller un hélicoptère ou un avion, mais il n'a jamais été pilote. Alors pourquoi ce surnom de la part de son ancien commandant en chef ? Il y a encore beaucoup de choses que j'ignore concernant le passé de Jason Taylor. Cette idée me tourmente un moment...

Quand Gail arrive devant l'autel, Taylor n'attend pas le geste traditionnel d'un membre de la famille de la mariée « offrant » sa main à son futur mari, non, il s'en empare comme un pirate d'une captive. Il n'a d'yeux que pour elle ! Ana, très émue, s'accroche à mes doigts et les serre de toutes ses forces.

La cérémonie se déroule, intime, émouvante, puis Taylor prend la parole pour déclamer ses vœux :

— Il y a cinq ans, huit mois, onze jours, ma vie a changé de façon irrévocable le jour où je t'ai rencontrée, ma puce. Je suis tombé amoureux de ta lumière, de ton regard, de ton sourire avant même que tu n'ouvres la bouche. Aux premiers mots que tu as prononcés, j'ai su qu'il n'y aurait jamais plus que toi dans ma vie.

Aucun des amis de Taylor, anciens militaires et baroudeurs, ne plaisante devant cet aveu dont la sincérité ne fait aucun doute. Taylor continue :

— Moi, Jason Triton, je te prends toi, Gail Emma, pour épouse à partir de ce jour, pour partager avec toi les moments de joie et de tristesse ; je promets de t'aimer et de t'être fidèle tous les jours de notre vie.

Gail, bouleversée, chuchote à son tour :

— Moi, Gail Emma je te prends toi, Jason Triton, comme époux tel que tu es, je promets de t'aimer, de te respecter, et de t'encourager, à travers les triomphes et les embûches de notre vie à deux. Je m'engage avec amour et loyauté à partager avec toi le reste de ma vie.

Le révérend conclut leur union par la formule consacrée :

— Je déclare uni par les liens sacrés du mariage Jason Triton Taylor et Gail Emma Lucas, veuve Jones. Mr Taylor, vous pouvez embrasser la mariée.

— Avec plaisir, répond Taylor avant de s'exécuter.

Ana s'essuie les joues. Puis elle se tourne vers moi et chuchote :

— Tu peux me prêter ton BlackBerry, s'il te plaît ?

— Pardon ? À qui veux-tu téléphoner ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Je veux juste prendre une photo, Christian, je n'ai qu'une pochette de soirée, je n'ai pas emporté mon Smartphone.

Je lui passe donc bon BlackBerry, sidéré. C'est bien la première fois qu'une photo de mariage – ou plutôt un couple enlacé à la limite de la décence – apparaîtra dans mes fichiers !

Après la cérémonie, chaque invité s'avance pour serrer la main du marié et embrasser la mariée. J'échange avec Taylor une poignée de main et avant de me tourner vers la nouvelle Mrs Taylor pour un baisemain à la française.

— Vous êtes ravissante, Gail. Tous les vœux de bonheur.

Elle m'adresse un sourire radieux ; Taylor a l'air gêné. Je crois même qu'il rougit quand je répète à son encontre les mêmes mots – juste les félicitations, bien entendu, je n'annonce pas à ce pauvre homme qu'il est « ravissante ».

Ana leur saute au cou à tous les deux. Je retiens un soupir résigné, sans faire de réflexion.

Nous étions devant, nous avons donc été parmi les premiers à féliciter le nouveau couple. Une fois ce devoir rempli, je prends Ana par le bras pour l'écarter de la foule. Je n'oublie pas qu'elle est enceinte : je ne veux pas qu'on la bouscule ; je ne veux pas non plus qu'elle se fatigue.

— Comment te sens-tu, baby ? Tu as faim ?

— Je me sens très bien, c'était émouvant de les voir tous les deux aussi heureux. Je me souviens de ma stupéfaction lorsque je les ai croisés dans les bras l'un de l'autre, un soir, à l'Escala. Je n'arrive pas à croire avoir passé aussi longtemps en leur compagnie sans l'avoir compris qu'ils étaient en couple.

Je ne dis rien. Je me souviens de ce soir-là : nous nous étions disputés, puis Ana m'avait coupé les cheveux et elle était partie chercher un balai en ne portant que ma chemise... J'avais moyennement apprécié – *et c'est un euphémisme !* – qu'un autre homme la voie dans une tenue aussi minimaliste. Ana a beau considérer Taylor comme l'oncle qu'elle n'a jamais eu, j'ai du mal parfois à contenir ma jalousie.

L'apéritif a lieu au bar, sorte de plate-forme surélevée sur un jardin aquatique connecté à la marina. C'est très original comme décor ! Le repas du mariage aura lieu dans un autre salon privé, de taille plus modeste que celui de la cérémonie. Le Magnolia a une vue imprenable sur les bateaux alignés et, plus loin, sur Bainbridge Island au-delà du Sound. Au menu, un buffet d'amuse-gueule très variés, depuis des brochettes de pinces de crabe jusqu'aux mini-épis de maïs. Je note que la testostérone pousse le sexe mâle à préférer les ailerons de poulet épicé aux délicates tartelettes aux asperges. Comme plat de résistance, filet de bœuf crème échalote, et pour finir, une farandole de crèmes brûlées et un gigantesque gâteau des mariés aux trois chocolats que je trouve succulent.

Gail a un don pour les fleurs. Elle a tout sélectionné elle-même. Son travail est remarquable.

Taylor et Gail ouvrent le bal sur l'air : *I Can't take my Eyes off You*. Très vite, j'emporte également Ana dans mes bras.

*Tu es trop belle pour être vraie
Je ne peux te quitter des yeux
Je suis au paradis dès que je te touche
J'ai tellement envie de te prendre dans mes bras
J'ai attendu longtemps l'amour
Et Dieu merci, je t'ai trouvée !
Tu es trop belle pour être vraie
Je ne peux te quitter des yeux*

Vers minuit, Ana commence à se fatiguer. Elle a les yeux qui se ferment.

— Viens, baby, nous rentrons à la maison.

Nous faisons nos adieux à Taylor et Gail. Je ne les reverrai pas avant deux semaines, je leur ai offert mon jet pour leur voyage de noces... Ils partent quinze jours sur une plage, aux Bahamas. Avec un sourire, j' imagine la tête que tirera Taylor quand il verra quelles voitures relatant à l'aéroport : une Bugatti Veyron ! J'avais choisi la même pour impressionner Anastasia en Géorgie, je sais que Taylor mourait d'envie de mettre la main sur ce petit bijou.

Nous rentrons à l'Escala, Sawyer est au volant, Ryan à ses côtés. Je tiens la main d'Ana. La nuit ne sera pas aussi active que je l'avais prévu : ma femme est déjà endormie, la tête appuyée sur mon épaule.

J'aurai tout le week-end pour assouvir le désir qu'elle m'inspire. Parfois, je suis capable d'être patient. Son bien-être est à mes yeux une priorité.

Thanksgiving

Christian

À la demande de ma mère, nous allons à Bellevue pour Thanksgiving. J'avoue avoir du mal à comprendre pourquoi Ana accorde une telle importance à cette fête, mais la voir pétillante d'énergie après les semaines difficiles qu'elle vient de connaître suffit à mon bonheur. Ce repas chez mes parents réunit chaque année tous les membres de la famille et présente les plats traditionnels d'Amérique du Nord. Nora Smithson, la cuisinière, a eu un gros travail.

— La dinde a été plongée dans la saumure toute la nuit, explique maman à Ana, qui prend des notes, j'en suis certain pour l'an prochain. Ensuite, il faut l'arroser de beurre salé pendant sa cuisson.

— Moi, je mettais du beurre doux, intervient ma grand-mère Trevelyan. Et aussi du sirop d'érable.

— Nous sommes Américains, pas Canadiens, souligne mon grand-père.

— Tous les Nord-américains mangent de la dinde pour Thanksgiving, ricane Elliot, c'est pourquoi la journée est surnommée *Turkey Day* : le jour de la dinde.

Kate tient sous le bras un plat rond enveloppé d'un torchon. En entendant la réflexion d'Elliot, elle sursaute et regarde Ana avant de s'étrangler de rire. Je ne comprends pas pourquoi. Ma future belle-sœur me paraît particulièrement en rogne aujourd'hui. Que se passe-t-il encore ? J'imagine que ses projets de planification maritale partent en cou*illes. Je me marre à cette perspective.

— Et pour la farce ? insiste Ana.

— Mia a tenu cette année à tenter une nouvelle recette. Jusqu'ici, je servais la dinde avec une farce à base de pain et de canneberges...

— J'ai gardé la mie de pain, maman, j'ai juste ajouté des châtaignes, du romarin et du thym.

— Des saveurs bien méridionales ! s'exclame Ana avec un sourire. Je les ai découvertes en France, sur la Côte d'Azur !

— C'est exact, mais pour rester fidèle à l'État de Washington, nous avons conservé la purée de patates douces. Bon, je vous laisse, il faut que j'aille voir où en est Nora à la cuisine.

— Je t'accompagne, Mia, dit Kate.

Je sais qu'Ana a apporté sa participation au festin : un pain de maïs, qu'elle a confectionné elle-même, et de la gelée de canneberges préparée par Gail Taylor.

Elliot éclate de rire et s'exclame :

— C'est Kate qui s'est chargée du dessert. Quel foutoir ce matin à la maison ! Je vais devoir refaire la cuisine ! Vous n'imaginez pas le désastre, on croirait que la troisième guerre mondiale a commencé chez moi...

Ana fait la grimace. Quant à Ethan, il prend Elliot par le bras et s'écrie :

— Mec, boucle-la ! Tu as de la chance que KAK ne t'aies pas entendu, sinon, tu découvrirais VRAIMENT la signification du mot « désastre » !

Elliot ricane, mais il a l'air penaud. Il regarde alentour. Nous faisons tous pareil : Kate n'est nulle part en vue. Ma mère paraît contrariée. Elle sermonne Elliot un peu sèchement :

— Je ne comprends pas cette réflexion déplacée, Elliot. C'est charmant de la part de Kate d'avoir fait cet effort. Je l'imaginai peu intéressée par les tâches domestiques.

— C'est exact, elle s'y adonne rarement, marmonne Ethan. Et vous ne savez pas la chance que vous avez !

Il a parlé suffisamment bas pour que ma mère puisse faire semblant de ne pas avoir entendu.

Je me penche vers Ana et demande :

— Kate est vraiment si mauvaise cuisinière que ça ?

— Hum... non. Elle est pire !

Elle ne peut en dire plus, car Mia et Kate reviennent ensemble de la cuisine en parlant... mode. Toutes deux sont superbement vêtues, je le reconnais, mais Ana n'a rien à leur envier, même si sa tenue est plus discrète. Ce que j'apprécie.

Nous passons à table. Je suis rassuré de voir qu'Ana se régale des différents plats, elle a encore eu des nausées ce matin, mais moins violentes. Peut-être que cette période difficile tire à sa fin.

— Cette dinde est parfaite, moelleuse, fondante. Un délice !

— Mia, ta sauce est exquise !

— L'année prochaine, j'essaierai des noisettes plutôt que des châtaignes, répond ma sœur.

— Mia, c'est une réussite ! proteste Ethan. Comme tout ce que tu fais.

— L'année prochaine, j'aimerais organiser Thanksgiving à la maison, dit en même temps Ana.

Mais Mia ne l'entend pas : elle a détourné la tête vers Ethan, qui pose sur elle un regard brillant de convoitise. À mon avis, il ne prête pas véritablement attention au contenu de son assiette. Carrick et Elliot parlent... de baseball ? Non, d'écologie. Grace sourit en surveillant les conversations, tout en veillant au bon déroulement du repas. Mes grands-parents Trevelyan échangent des piques, à leur habitude, entre deux bouchées. Ils ont encore un sacré coup de fourchette ! Grand-mère ne peut s'empêcher de revenir sur la grossesse d'Ana :

— Ressers-toi, petite. Tu as besoin de te remplumer. Je veux que mon premier arrière-petit-fils naisse fort et solide. Tu ne fais pas le régime, j'espère ?

— Mère, voyons ! proteste Grace.

— Cesse de jouer les rabat-joie ! s'écrie grand-mère. Donne-moi à boire, Grace ! Je veux trinquer au futur bébé.

— Bois et tais-toi, Jacky.

Une jeune fille brune aux cheveux courts entre à ce moment dans la salle à manger, elle dépose à table un plat de légumes et du vin. Une étrangère chez mes parents ? Je la fixe, l'œil étréci, elle me sourit. Je devine de qui il s'agit : la nouvelle fille au pair qu'ils viennent d'engager pour remplacer Gretchen Hauser. Je me souviens que Carrick m'en a parlé, j'ai demandé à Welch une enquête de routine, bien entendu. Taylor a vu le dossier. RAS.

Ana s'est renfrognée à la vue de cette inconnue. Étrange.

— Qui est-ce ? demande Elliot dès qu'elle a disparu.

— La nouvelle fille au pair, répond Grace. Nora est rentrée déjeuner chez elle, pour Thanksgiving. Julie est venue nous aider pour le service. Après tout, elle n'a pas de famille ici.

— Où est passé votre Allemande ? s'étonne Elliot.

— Gretchen était Autrichienne, corrige Carrick. Et tu le sais très bien, Elliot ! Elle est rentrée chez elle, le mois passé. Julie Adrien vient de la même agence de placement. Elle est française.

— Française ? piaille Mia en tapant des mains. Est-elle Parisienne ? Je pourrais parler avec elle et ne pas perdre mon accent.

— Chérie, intervient Grace, je crois que Julie est venue à Seattle pour apprendre l'anglais. De plus, elle n'est pas parisienne, mais... j'ai oublié la ville dont elle nous a parlé. Tu t'en souviens, Cary ?

— C'est Lacanau, une petite localité au bord de la mer, près de Bordeaux.

— Ah, Bordeaux ! Le vin !

La conversation tourne alors sur l'œnologie. Chaque convive a un avis à donner, sur la question. Personnellement, j'aime les vins blancs, chardonnay ou sauvignon ; mon père a un faible pour les vins italiens ; Elliot et Kate préfèrent les rouges charpentés ; Mia parle du champagne. Ana reste silencieuse. Ma grand-mère s'écrie :

— Qu'importe le vin pourvu qu'on ait l'ivresse !

Tout le monde rit. Je me demande si elle sait qu'il s'agit d'une déformation d'un vers français : *qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse*. C'est d'Alfred de Musset, poète et dramaturge de la période romantique du XIX^e.

Et voici le dessert. Julie revient avec... Mystère ! C'est rond, noir, compact. Le silence se fait autour de la table. Nous avons tous été alertés par l'odeur : mélange d'asphalte, de vieux pneu brûlé, de feu de forêt. C'est infect. Le plat atterrit au centre de la table. Je décide instantanément que ni Ana ni moi n'avons plus faim. Ce truc-là est manifestement toxique : Kate a dû le faire exprès ! Je me tourne vers elle, furieux, mais là, je vois sa tête : sidérée, horrifiée, vexée comme un pou. Je retrouve illico ma bonne humeur. Je souris aimablement.

— Ne touche surtout pas à cette horreur, dis-je à l'oreille de ma femme.

Ana a la bouche ouverte de stupéfaction, mais elle réagit quand même à mon conseil en m'envoyant un coup de coude.

— Chut ! Voyons ! souffle-t-elle.

Les autres convives ne se sont pas encore remis de leur choc olfactif et visuel. Mia écarquille des yeux horrifiés, Ethan est plié en deux de rire, évidemment, lui est habitué. Elliot ricane, mais en sourdine. Sa douce fiancée le fusille d'un regard meurtrier.

Grace est royale. Elle prend un couteau – je conseillerais plutôt une hache ou une scie électrique – et s'attelle à la tâche impossible d'entamer le bloc de béton noirci. Papa est inquiet. Est-ce à l'idée de manger ce magma ou parce que maman risque de déraiser et de se couper ?

Je suis ébloui : ma mère réussit à casser le caillou noirci. Ensuite, elle exige nos assiettes sur un tel ton que personne n'ose les lui refuser. Et nous voilà tous avec une part. J'hésite à tenter le coup, je m'y risquer – c'est infect. Je repousse mon assiette d'un geste ferme.

— Ana, ne mange pas !

Elle ne m'écoute pas, ce qui me met en colère. Du regard, Grace m'implore de ne pas faire d'éclat. Je fronce les sourcils, sans rien dire. De toute façon, Ana ne peut pas avaler : elle mâche en vain un moment, et crache discrètement dans son mouchoir. Mia s'acharne par solidarité mal placée. Quant à mon père, il jette sa part en travers de la table. Je suis certain qu'il prétendra ensuite que le morceau a

ripé quand il a voulu y planter sa fourchette, mais c'était délibéré. Brillante tactique de diversion ! J'aurais dû y penser le premier. Maman lui jette un regard assassin. Mes grands-parents, pour une fois, sont sans voix ; aucun d'eux n'a touché à son morceau.

Elliot finit par prendre pitié de Kate, il croque – son émail dentaire est remarquablement solide ! – et avale. Il se fige, les yeux exorbités, et s'étouffe. Après un moment de silence stupéfait, Ethan son voisin, lui tape dans le dos. Merde, Elliot ne fait pas le clown il est devenu ponceau. Je me lève au moment où Ethan frappe mon frère entre les deux omoplates. Elliot, après une éructation, crache enfin un énorme morceau de courge encore garni de peau qui traverse la pièce dans un silence de mort.

Elliot inspire profondément et peu à peu, retrouve ses couleurs. Il désigne de sa fourchette ce truc qui a failli le tuer – je parle de la courge, pas de sa future femme.

— Newton aurait mieux fait de le laisser coller au plafond !

Il éclate de rire, et nous faisons tous la même chose. Ma mère en profite pour se débarrasser très vite de ce qui reste ; au fait, c'était censé être une tarte au potiron ! Je ne l'aurais jamais deviné !

Nous sommes tous confortablement installés au salon, à prendre le café, quand grand-père se met à disserter sur les origines de Thanksgiving. Il était professeur d'histoire, après tout.

— Pour comprendre, il faut remonter à l'époque où les *Pilgrim fathers* – les *Pères pèlerins* – sont arrivés en Nouvelle Angleterre, certains fuyant la persécution religieuse, les autres refusant les mœurs trop libres d'Amsterdam.

— Ah ! Le célèbre Mayflower se cuisine vraiment à toutes les sauces.

— Oui, Mia, mais ce vaisseau marchand marque le début de la colonisation des États-Unis. Il est arrivé à Plymouth le 11 décembre 1620. Le premier hiver a été terrible. Les survivants ont compris qu'ils devaient mieux se préparer aux rigueurs climatiques. Aidés par des Iroquois ils découvrent les plantes du Nouveau Monde, haricots, potirons, mais surtout le maïs, sacré chez les indiens ; ils apprennent aussi les bases de la chasse et la pêche. En octobre 1621, après une moisson exceptionnelle, le gouverneur de la colonie décide de proclamer un jour de remerciement et d'action de grâce. Cette célébration est à l'origine de la fête de Thanksgiving.

— J'ai entendu une autre version, intervient Carrick, pendant la Guerre d'Indépendance, le Congrès aurait recommandé une journée d'action de grâce dans tout le pays et c'est le premier président des États-Unis, George Washington, qui a suggéré une date fin novembre.

— Les deux versions ne sont pas incompatibles, reprend grand-père avec un sourire. C'est juste la nationalisation d'une tradition locale. Le président Lincoln a confirmé le quatrième jeudi de novembre, comme fête nationale. Pour beaucoup d'Américains, Thanksgiving compte plus que Noël.

— C'est pareil, chuchote Ana, une fête à passer en famille.

Je la serre dans mes bras.

— Je suis désolé que Ray n'ait pas pu venir, baby.

Elle m'adresse un petit sourire tremblant. Il faut que je m'assure que Ray vienne passer Noël avec nous. Ana a besoin d'avoir son père auprès d'elle.

*

*Scrutant profondément ces ténèbres, je me tins longtemps plein d'étonnement,
De crainte, de doute, rêvant des rêves qu'aucun mortel n'a jamais osé rêver ;
Mais le silence ne fut pas troublé, et l'immobilité ne donna aucun signe,
Et le seul mot proféré fut un nom chuchoté :*

« Anastasia ! »

C'était moi qui le chuchotais, et un écho à son tour murmura ce mot :

« Anastasia ! »

Purement cela, et rien de plus.³¹

*

Edgar Allan Poe

³¹ *Le corbeau*, traduit par Charles Baudelaire – mais le véritable prénom féminin, Lenore, a été remplacé...

Visite Imprévue

Décembre 2011

À GEH

Christian

— Bien, je crois que ma position est claire : je ne compte pas acquérir votre société, Mr Parker, certainement pas tant que le cash-flow n'aura pas un ratio...

Taylor s'approche de moi. Je lève les yeux, surpris : je sais qu'il n'aurait pas interrompu ma réunion sans motif valable. De toute façon, je perds mon temps. J'indique à mon gestionnaire, Alejandro Sampras, de continuer à ma place. Je me lève et quitte la salle de conférence.

Une fois dans le couloir, je m'enquiers :

— Que se passe-t-il ?

— Mr Grey, Miss Kavanagh demande à vous voir.

Génial, voilà ce qui fallait pour que ma journée passe de catastrophique à cataclysmale. D'un autre côté, c'est la première fois que la Walkyrie me fait ce coup-là. S'agirait-il d'Elliot ? Elle ne vient certainement pas me débusquer dans la tanière pour me refiler un nouvel essai de sa tarte au potiron, pas vrai ?

— Aller la chercher, Taylor. Je termine cette foutue réunion et... Merde, j'ai aussi un coup de fil à passer. Je recevrai ensuite Katherine Kavanagh. Qu'elle attende dans le salon de réception.

— Dois-je vérifier qu'elle n'est pas armée, Mr Grey ?

Je manque sourire.

— Non. Inutile.

L'arme préférée de ma future belle-sœur, c'est sa grande bouche !

Dix minutes plus tard, je téléphone à Welch, sacrément en rogne.

— Bon Dieu, comment est-il possible que Linc ait disparu comme ça ?

— *Monsieur, il a tout perdu, sa boîte, sa réputation, son argent, sa crédibilité, sa position sociale, sa femme...*

Je ricane :

— Ce n'est pas nouveau, Linc et Elena ont divorcé depuis...

Welch m'interrompt ce qui lui arrive rarement.

— *Mr Grey, je parlais de la récente Mrs Lincoln, Mrs Pamela Lincoln a demandé le divorce.*

Ah, merde j'oublie toujours cette Bimbo de vingt-deux ans que Linc a épousé il y a quelques mois à peine, une triste caricature de Paris Hilton, entièrement refaite, sein, nez, lèvres, cheveux... J'ai vu sa photo, je n'y toucherais pas avec des pincettes.

— Grand bien lui fasse ! Je veux des réponses, Welch, pas des excuses. Je veux savoir où se trouve Linc Timber !

— *Oui monsieur.*

Je raccroche, très contrarié. Puis j'actionne mon interphone :

— Andrea, conduisez Mis Kavanagh dans mon bureau.

— *Tout de suite, Mr Grey.*

Kate pénètre peu après dans la pièce d'un pas raide et mécanique, elle paraît soucieuse – à moins que le design de mon bureau ne lui plaise pas ? Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Elle fixe le portrait d'Anastasia qui trône sur mon mur à la place d'honneur. Son visage crispé s'adoucit d'un vague sourire.

Bon, je n'ai pas de temps à perdre ! Je me redresse et demande :

— Katherine, que me vaut l'honneur de ta visite ?

— Christian, désolée pour le dérangement, mais c'est important.

— Je t'écoute.

Merde, j'espère qu'Elliot n'a rien... Que pourrait-il avoir sans que je le sache ? Cette garce fait exprès de faire durer le suspense !

— Voilà, cela concerne notre mariage, commence-t-elle.

Je ne m'y attendais pas ! Il me faut faire un effort pour rester impassible. J'ai évité autant que possible de me laisser embringuer dans les préparatifs de mon mariage, ce n'est certainement pas pour gérer celui de mon frère – et de Kate.

— Si je suis là, ce n'est pas pour moi, mais pour ton frère, enchaîne-t-elle.

Je t'en foutrais. Elle va jouer la carte de la culpabilité. Mais que veut-elle obtenir de moi ? Elle n'a pas besoin de mon argent... je ne comprends pas, aussi je me tais en l'examinant avec suspicion.

— Elliot ne te l'a pas encore demandé, mais il veut que tu sois son témoin.

Oh ! Je reçois cette demande avec un choc au cœur. J'ai aussi demandé à Elliot d'être mon témoin, il est normal que... pourtant, je suis ému. Très ému. Et je ne sais toujours pas quoi dire. Pourquoi n'est-ce pas Elliot qui me pose directement la question ? Pourquoi Kate agit-elle en intermédiaire ?

Elle se met à arpenter mon bureau comme une lionne en cage. Elle en a les couleurs d'ailleurs : crinière blond-roux, robe aux tons sable, hauts talons crème – des Jimmy Choo si je ne m'abuse.

— Mais ce que tu ne sais pas, c'est que les plans ont changé, notamment la date et le lieu de la cérémonie.

Là, elle a toute mon attention ! Ana m'avait bien dit que Kate avait abandonné l'idée d'un grand mariage géré par Toya Mitchell. J'en suis ravi ! Ce sera bien plus facile de maîtriser les paparazzis en comité réduit.

— Il est donc primordial que tu acceptes, pour ton frère, insiste Kate. Quant à moi, j'aurais besoin que ma demoiselle d'honneur soit présente le jour J.

Elle est con ou quoi ? Ana et moi comptons bien participer à ce mariage, la seule chose qui me posait problème était son organisation chaotique. Cette foutue Kavanagh voit-elle seulement plus loin que le bout de son (très long) nez.

Grey, tu exagères, elle n'a rien d'une Cléopâtre seattleite quand même !

Avant que je puisse m'exprimer, Kate sort de son sac à main un épais dossier qu'elle jette sur mon bureau. Je le regarde sans y toucher. Et si c'était une autre de ses concoctions empoisonnées ?

— Voici toute l'organisation que j'ai prévue pour le mariage, crache-t-elle d'un ton insolent.

Je grince des dents, sans répondre. Je trouve mon self-control remarquable !

— Comme tu pourras le lire dans ce dossier, insiste Miss Pénible, Ana ne court aucun risque, votre enfant non plus. Je t'ai mis tous les derniers articles parus sur le sujet, des meilleurs spécialistes du pays. Tu as bien sûr le temps de vérifier mes sources et de faire tes propres recherches.

Du pays, quel pays ? Elle veut se marier à l'étranger ? Curieuse idée, mais je ne suis pas contre... Sauf que j'aurais aimé être consulté, merde, je déteste les surprises. Taylor ne sera pas enchanté non plus. Quand cet évènement aura-t-il lieu ? En février, aux dernières nouvelles, il nous reste plus de deux mois pour établir un protocole sécurisé, ce devrait être bon.

Je grogne, juste pour la forme :

— Katherine, je n'ai jamais apprécié que l'on me force la main en affaires et encore moins concernant mon mariage ou la santé de ma femme.

Elle soupire.

— Je ne te force pas la main, Christian, je te facilite la tâche en t'apportant les informations que tu aurais fini par trouver.

Elle a raison. J'avais l'intention de hacker son PC et celui de mon frère. Je le ferai quand même, d'ailleurs, à titre de précaution. Il faut que je pense à en parler avec Barney. Le mec est discret.

— Et je ne te fais pas de chantage affectif en utilisant Elliot, continue Kate d'un ton plus calme. Notre mariage aura lieu de toute façon, avec ou sans vous.

QUOI ? Ce sera AVEC nous ! Elliot est MON frère ! Je la fusille d'un regard léthal. Elle ne se démonte pas. Elle a un sacré cran. Je réussis à casser des gens bien plus roublards et puissants qu'elle avec ce genre d'expression... D'un autre côté, elle sait très bien que je ne ferai jamais rien contre elle, la future épouse d'Elliot, la meilleure amie d'Ana. Ouais, pas étonnant qu'elle considère mes airs menaçants comme de simples provocations.

— Si je me rappelle bien, persifle Kate, tu as imposé des délais très courts pour votre mariage. Respecte juste nos volontés, et tout le monde sera heureux.

Je jette un coup d'œil sur le portrait d'Ana : elle voudrait que je sois « gentil » avec Kate. Je peux faire un effort pour la satisfaire, non ? Je récupère le dossier, je le feuillette – merde, elle n'y a pas été de main morte ! Taylor va bien s'amuser à éplucher tout ça !

Je fronce les sourcils. Les Bermudes ? Le climat est-il sain pour une femme enceinte de six mois ?

Kate répond à ma question muette – je ne suis pas certain d'avoir réussi à garder mon impassibilité légendaire.

— Crois-tu sérieusement que je mettrai la santé d'Ana et de mon neveu en danger pour un caprice, Grey ? Je croyais que tu me connaissais mieux que cela.

Elle ricane en ajoutant, d'un ton ironique :

— Et preuve de ma bonne volonté, je te laisserai gérer les aspects « sécurité et gros bras » sur place, *Je l'aurais fait de toute façon, ma cocotte !*

Elle ne peut s'empêcher de gâcher son effet par une dernière connerie :

— ... à condition que je ne voie pas un seul costard noir à moins de cent mètres du lieu de la cérémonie.

Peuh ! Je leur ferai porter un costume clair, sous les tropiques, c'est préférable. Je continue à lire les différents feuillets. Je suis presque impressionné : c'est du très bon boulot, consciencieux, solide. Mais pas question de laisser à Miss Kavanagh le dernier mot !

— D'accord, dis-je, sèchement, prenez le jet de GEH. Considère ça comme un cadeau de mariage anticipé.

Elle se fige, bouche ouverte. Elle est surprise ? Pourquoi ? Parce que je n'ai pas réagi à ses petites piques ? Parce que je prête mon jet à mon frère pour lui faciliter le déplacement ? Mon pilote, Stephan Ellis, aura le temps de déposer les deux futurs époux et de revenir nous chercher à Seattle. Les vols commerciaux sont une vraie plaie.

Kate m'adresse un sourire qui ne cache pas son soulagement ;

— Merci Christian. Merci pour nous deux. Je te laisse...

Je commence à me demander si je ne me suis pas fait embobeliner, mais je ne peux pas me dédire. Je serre les dents. Elle est là depuis cinq-dix minutes et j'ai déjà envie de la tuer. Elle a un effet remarquable sur moi !

— ... j'imagine que tu as maintenant besoin de passer tes nerfs, à cause de moi, sur une pauvre entreprise à démanteler.

Non, Miss Kavanagh, j'ai déjà réglé ce problème avant ton arrivée imprévue.

— Au revoir, Kate, dis-je à mi-voix.

Une fois à la porte, elle se retourne :

— Je t'envoierai par mail tous les détails.

Quoi ? J'ai déjà un foutu dossier qui pèse au moins une tonne ? Il y aurait davantage ? J'ai comme un doute, elle se fout de moi. Elle affiche un sourire de mante religieuse et susurre :

— Je compte juste sur toi pour être surpris et très ému quand Elliot te demandera d'être son témoin.

Elle fait une sortie de star : le nez en l'air, en tournant des fesses.

J'attends qu'elle ait disparu avant d'éclater de rire ! Finalement, la journée ne sera pas aussi nulle que prévue ! Taylor passe la tête dans mon bureau, l'air perplexe. Il devait sans doute faire le guet, prêt à intervenir pour nous empêcher de nous entretuer. J'ai prononcé à peine trois phrases durant le speech de la Walkyrie, mais conclure une rencontre avec elle – et un tête-à-tête qui plus est ! – par un fou rire ? Ça, c'est une première !

J'ai hâte d'en parler ce soir à Ana. Et si je lui envoyais un mail.

Oui, bonne idée.

De : Christian Grey

Objet : Tu ne devineras jamais...

Date : 5 décembre 2011, 10:18

À : Anastasia Grey

... ce qui viens de se passer, baby.

Chez IKÉA

De : Christian Grey
Objet : Taïwan, si loin...
Date : 14 décembre 2011 00:20
À : Anastasia Grey

Alors, comment va ma famille aujourd'hui ? Je suis très heureux que tu aies enfin pris le temps de te reposer. Tu vas toujours faire des courses avec Mia cet après-midi ?

Je regrette d'être si loin de toi, Taïwan est au bout du monde !

Tu me manques, baby ! Et Petit Pois aussi xx

Christian Grey

P-DG, Grey Entreprises Holdings Inc.

De : Anastasia Grey
Objet : J'aurais dû travailler ce matin...
Date : 13 décembre 2011 9:30
À : Christian Grey

Ta famille va très bien mais se tourne les pouces. J'ai fait la grasse matinée et maintenant, je m'ennuie. Je ne suis pas sûre que faire des courses avec Mia soit « reposant » mais ta sœur tient absolument à choisir avec moi la décoration de la nurserie chez IKEA – c'est un magasin de meubles suédois. Elle n'est pas d'accord avec le vert menthe. Elle dit que nous aurions dû prendre jaune d'or... ou bleu. Elle est persuadée que l'enfant sera un garçon.

Ethan a parlé à Kate de notre expédition, du coup, elle vient aussi. Elle va s'opposer par principe à tout ce que dit Mia (y compris le sexe du bébé.) Je me demande comment je vais pouvoir acheter quelque chose. Je devrais peut-être demander à Grace de venir aussi en tant qu'arbitre ?

Je tiens à ce que la chambre de Petit Pois dans la nouvelle maison soit prête.

Mon BlackBerry est presque vide, je vais le mettre en charge. Je compte aussi lire ce matin un manuscrit que j'ai emporté avec moi

Ça fait drôle de voir que nous avons quinze heures de décalage horaire ! Travaille bien et reviens vite, tu nous manque aussi.

Ana et Petit Pois

PS. Nous t'aimons très fort

De : Christian Grey
Objet : Je serai là après-demain
Date : 14 décembre 2011 00:35
À : Anastasia Grey

Oh baby, je suis heureux que tout aille bien, mais rappelle-toi ce que dit le Dr Greene. Pas d'excès. N'oublie pas que vous êtes deux. Combien de fois dois-je te rappeler qu'il te faut être prudente ?

Quant à Mia, je reviendrai très bientôt te sauver de ses griffes et nous pourrons discuter tous les deux de la maison – et de la chambre de Junior. J'aime le vert menthe ! Pas du tout le jaune...

Ma mère est à Portland aujourd'hui, elle ne pourra jouer à l'arbitre, mais Kate t'aidera si Mia abuse de ses prérogatives de tante.

Je compte les minutes qui nous séparent... Je t'aime xx

Christian Grey

P-DG follement amoureux, Grey Entreprises Holdings Inc

Ana

— Comptez-vous toujours aller chez IKEA aujourd'hui ? demande Gail.

Bien sûr ! C'est pourquoi j'ai libéré mon vendredi. Cette perspective me redonne instantanément le sourire.

— Oui, je dois y retrouver Kate et Mia.

Et sur une impulsion, j'ajoute :

— Voudriez-vous venir avec nous, Gail ?

Sidérée, elle cesse une fois de plus les préparatifs culinaires.

— Moi ?

Je termine mes lasagnes avant de lui répondre :

— Oui, je veux meubler la nurserie. Vous me donnerez votre avis.

— Volontiers, Ana. Ce sera pour moi un plaisir.

— C'est un garçon !

— Non, une fille.

— Mais non, je te dis que c'est un garçon, Kate ! s'écrie une Mia exaspérée, les deux mains en l'air. Accepte-le.

— Je ne l'accepterai que le jour où je lui verrai les cou*1...

Mrs Taylor intervient à point nommé en me désignant du doigt un grand tableau représentant un train.

— Hey, Ana, qu'en pensez-vous ? Il me semble avoir entendu Mr Grey dire qu'il aimait beaucoup les trains, étant enfant.

— Il préférerait les petites voitures et les hélicoptères, tranche Mia.

— En ça, il n'a pas changé, ricane Kate.

Avec un sourire de connivence, je remercie Gail de son tact pour avoir changé de sujet de la conversation. J'étudie le tableau qu'elle m'a désigné... Très joli, coloré et stylisé. Il irait bien sur le vert menthe que Christian et moi avons choisi pour les murs de la nurserie, un ton qui corresponde aussi bien à un garçon qu'à une fille. Je ne veux pas savoir le sexe du bébé. Du moins pas avant le jour de la naissance. Christian a enfin accepté l'idée de devenir père. Pour le moment, je m'en satisfais. Je préfère prendre chaque étape au jour le jour – *un pas à la fois*, comme dit toujours John Flynn.

Ce tableau est quand même trop chargé...

— Je ne pense pas que Christian l'aimerait, dis-je pensivement.

Kate ricane.

— Ouais, une fille, ça n'aime pas les trains. Toi, Ana, tu n'y as jamais joué.

Je l'ignore et fais quelques pas pour regarder les autres tableaux exposés. Je tombe en arrêt devant une toile plus petite, représentant une mare et une prairie. C'est paisible, toute cette verdure, c'est même enchanteur. J'évoque la prairie près de la grande maison, là où Christian et moi avons pique-niqué l'autre jour... Petit Pois l'aimera sûrement.

J'ai un sourire béat quand arrive le vendeur, que Mia a été chercher.

— Je le prends.

Pendant qu'il emballe mon achat d'un papier à bulles, Mia tombe en arrêt devant une chaise à bascule pour enfant en forme de chauve-souris.

Kate fait la grimace

— Pas question ! Tu vas pervertir cette enfant avant même qu'elle soit née et la transformer en vampire.

— C'est un garçon !

Mia lui tire la langue.

Je secoue la tête, avec un soupir. J'avais espéré qu'elles cesseraient de se quereller, mais pas du tout. Kate et Mia sont très possessives envers leur futur neveu ou nièce. Elles se disputent mais en riant, c'est un jeu pour elles. Pour ne pas mettre de l'huile sur le feu, je ne veux pas prendre parti, mais secrètement, j'envisage un petit garçon – un adorable enfant aux cheveux cuivrés et aux yeux gris rieurs, un mini-Christian qui ne connaisse que le bonheur, les assiettes pleines, les parents aimants, qui ait toujours le sourire...

Ça me paraît une sorte de revanche sur la vie que Fifty a connue durant ses premières années.

Le vendeur s'appelle John, d'après son badge ; il est roux et très Américain, il ne pourrait être plus différent du bon Dr Flynn. Il repart avec mon tableau qui m'attendra à la caisse. Oh lala. Je n'en ai même pas regardé le prix. J'ai beaucoup changé depuis que j'ai rencontré Christian, je le réalise de temps à autre à des détails de ce genre, très révélateurs.

J'avais fait une liste de ce que je tenais à acheter pour la nurserie ; mentalement, je barre « tableau ». Il me reste le plus gros : le mobilier.

— Passons aux meubles pour enfants, dis-je au trio qui m'accompagne

— Cherchez-vous quelque chose de particulier ?

Cette voix qui vient de parler dans mon dos, je la reconnais et je me fige. « Elle » ne devrait pas être là... Christian m'avait promis qu'« elle » serait surveillée en permanence. *Leila*.

Quand je me retourne, j'ai le cœur dans la gorge. Je cherche Sawyer des yeux, étonnée qu'il ne soit pas déjà intervenu. Je reste bouche bée en voyant la jeune femme devant moi : blonde, grande, avec des yeux bleus de Nordique.

Ce n'est pas Leila Williams.

Elle affiche un sourire commercial tout en ajoutant :

— C'est dans l'aile juste à côté, madame.

Étrangement, j'ai perdu toute envie de continuer mes courses. Pourquoi suis-je si bouleversée d'avoir cru reconnaître la voix d'une ex-soumise de Christian ? Je n'ai aucune crainte sur la fidélité de mon mari, je suis la seule femme qu'il ait jamais aimée. Ce doit être la grossesse et le bouleversement de mes hormones qui me rendent aussi puérile.

Quand je vacille, Gail me prend par un coude, Kate par l'autre. Mia, qui discute un peu plus loin avec un autre vendeur, n'a rien remarqué.

Sawyer s'approche instantanément de moi.

— Est-ce que ça va, Mrs Grey ?

— Je crois que nous devrions rentrer, propose Gail, soucieuse.

— Sawyer, surtout ne dites rien à Christian, dis-je, le souffle un peu court. Je ne veux pas qu'il s'inquiète. C'est juste... ah, je ne sais pas...

Je me sens grotesque, je ne peux quand même pas leur avouer que la voix de cette jeune vendeuse m'a troublée. Et puis, Leila avait des excuses : elle était mentalement déséquilibrée. À mon avis, elle l'est toujours. Elle n'a pas représenté pour nous de véritable menace, contrairement à Jack Hyde ou Elizabeth Morgan. Ils sont tous les deux en prison, ils n'en sortiront pas de sitôt. Je ne risque rien. Du moins, autant que ne risque « rien » la femme du milliardaire le plus en vue de Seattle. Je suis toujours à la merci d'un paparazzi insistant, d'un apprenti kidnappeur, d'un désaxé quelconque.

Christian n'a pas tort. Je place une main sur mon ventre où repose Petit Pois, heureuse d'avoir un mari trop protecteur et des agents de sécurité avec moi. Je ne vois pas Ryan, mais je sais qu'il est là aussi... sans doute devant la boutique.

Kate me dévisage d'un air étrange.

— Ana, tu as sacrément changé !

À son expression, je sais que je la déçois. Elle va bientôt se marier, quand elle aussi sera mère, nous retrouverons (je l'espère) notre ancienne complicité. Pour le moment, je la trouve... immature.

Très vite, je secoue la tête parce que cette idée me paraît une trahison.

Devant le magasin, je fais mes adieux à Mia qui agite la main en annonçant continuer son shopping.

Grand bien lui fasse !

— Je vous ferai une tasse de thé en arrivant, Ana, dit Gail. Vous vous sentirez mieux ensuite.

J'ai la sensation d'avoir cent ans.

Pour me reconforter, je me dis que je reviendrai avec Christian. Ce sera très drôle de faire ces achats en sa compagnie.

Christian

Jusqu'au dernier moment, j'ai hésité à aller à Taïwan malgré l'importance de ces réunions concernant le chantier naval. Mon dernier éloignement de Seattle m'a laissé des souvenirs amers : j'étais à New York quand Hyde a pénétré dans l'appartement, le jour où Ana m'a désobéi pour aller s'enivrer avec Kate au Zig Zag Café. Je secoue la tête. Beaucoup d'eau est passée depuis lors sous les ponts.

J'ai donné à Sawyer des ordres très stricts pour qu'il me prévienne si Ana avait le moindre problème. En fait, j'ai reçu toutes les heures un bulletin de santé et son emploi du temps. J'ai appris qu'elle prenait une journée de congé...

Le fait est rarissime.

Au début, je me suis inquiété : Ana se sentirait-elle fatiguée ? Je ne cesse de lui réclamer d'abandonner son travail durant quelques mois ! Son poste l'attendra après la naissance – comment peut-elle en douter ? Mais ma femme est entêtée ; elle prétend que travailler est pour elle une distraction et qu'elle deviendrait folle en étant enfermée toute la journée à l'Escala sans rien faire.

La grande maison n'est pas encore terminée. Les travaux ont bien avancé. Elliot nous a promis une livraison à Noël, ce qui me semble optimiste. Enfin... disons que nous pourrions emménager en janvier ou février, avant la naissance du bébé. En attendant, ça ne me gêne pas de rester au centre-ville, le trajet prend bien moins de temps. Et comme Ana insiste pour aller à SIP, c'est un souci de moins.

J'arrive à l'Escala dans la nuit, je vais directement dans la chambre, retrouver ma femme... Elle est endormie, de mon côté du lit, avec mon oreiller serré dans ses bras. Elle paraît si petite, si enfantine, j'en ai le cœur serré. Elle a à peine commencé à vivre et déjà, elle va être mère... En plus, elle gère au quotidien mes cinquante nuances de folie ? Où en trouve-t-elle la force et le courage ?

Après avoir passé un long moment à son chevet, je vais prendre une douche, puis je me sèche et je m'étends auprès d'elle.

Enfin, je suis chez moi, avec Ana dans les bras.

Très vite, je m'endors d'un sommeil sans rêves.

Questions Existentielles

Christian

Ana me secoue ; je fais un bond et, machinalement, je jette un coup d'œil au réveil : 3 heures du matin. Une heure à laquelle je me réveillais autrefois, pris aux affres d'un cauchemar. Ce n'est pas le cas aujourd'hui. Que se passe-t-il ?

Oh merde... Ana ?

— Baby, qu'est-ce que tu as ? Y a-t-il un problème ? C'est le bébé ? Veux-tu que je t'emmène aux urgences ? Je vais réveiller...

— Non, ne t'inquiète pas. Je voulais simplement que tu sentes ceci.

Elle prend ma main et la pose sur son ventre. J'ai le cœur qui bat la chamade. Que veut-elle me montrer ? Je ne sens rien... Il ne se passe rien. Son ventre est moins plat qu'auparavant, certes, mais la bosse est encore à peine perceptible. Je m'étonne qu'elle m'ait réveillé au milieu de la nuit pour me signaler avoir pris de l'ampleur.

— Je ne sens rien, Ana. Ton ventre est un peu plus gonflé, mais tu es pour moi toujours aussi belle – non, plus encore. J'en ai davantage à aimer.

— Christian... proteste-t-elle avec un petit rire. J'ai senti le bébé bouger. Je voulais partager avec toi cette expérience. Mais là, il ne remue plus.

D'après sa voix, elle paraît à la fois déçue et émerveillée. Je presse un peu ma main sur son ventre, j'aimerais vraiment sentir un mouvement. Ce n'est pas le cas. Les femmes ont une chance étonnante d'être les seules capables de donner la vie. Je me sens... exclu.

— Petit Pois, chuchote Ana. Viens dire bonjour à papa.

Je sais qu'elle me sourit dans le noir, même si je ne la vois pas. En fait, si, un peu. Seattle reste toujours illuminée et nous ne fermons jamais le volet roulant, aussi une lumière diffuse émane derrière les vitres et se reflète sur les dents blanches d'Ana.

Que j'aime ma femme ! La mère de mon enfant... Junior... Sera-t-il un garçon ou une fille ? Il faut que je sache, je ne supporterai jamais d'attendre la réponse encore plusieurs mois.

— Il ne bouge pas, dis-je, à mi-voix.

— Non, il a dû se rendormir. Je suis désolée, je t'ai réveillé pour rien.

Me rallongeant, je la prends dans mes bras.

— Est-ce que ça t'a fait mal, baby ? Est-ce qu'il t'a donné un coup de pied ?

— Oui, sans doute, mais tout doucement. C'était une sensation... étrange. Et merveilleuse. Je ne sais pas... Entièrement nouvelle.

Elle doit deviner qu'il m'est toujours difficile d'admettre que je vais devenir père. Elle cherche à m'impliquer le plus possible dans ce qu'elle ressent, pour que je forge un lien émotionnel avec cet enfant. Elle est enceinte de seize semaines à présent. Tout est trop lent !

Moi qui déteste attendre, je ne peux forcer la nature, j'en ai encore des mois avant de rencontrer mon fils.

Bien entendu, étant un maniaque de l'information, j'ai lu tout ce que j'ai pu trouver concernant le développement d'un enfant, jour après jour, semaine après semaine. Hier soir, j'ai dit Ana qu'il serait mieux qu'elle dorme sur le côté et non pas sur le dos. Elle a levé les yeux au ciel en ricanant. Je ne vois pas pourquoi. D'après ce que j'ai lu, un utérus alourdi peut comprimer certaines des artères importantes, de ce fait le sang arrive plus difficilement au cœur. Anastasia risque d'avoir des vertiges et même des pertes de conscience. Il m'a paru important de l'en prévenir. Grrr. Elle ne fait jamais assez attention à sa santé, je ne veux pas qu'elle prenne des risques inconsidérés.

Quand je me tourne pour le lui rappeler, elle s'est rendormie.

Pas moi.

Ana

— Quand dois-tu revoir le Dr Greene ? demande tout à coup Christian.

J'aime le voir s'intéresser à ma grossesse, à notre enfant. Il a parcouru un tel chemin depuis ce jour atroce où nous nous sommes disputés concernant Petit Pois. Il sera un père admirable. Responsable, attentif, consciencieux. Je me demande pourquoi il en doute encore. Je sais qu'il consulte en ligne des sites « futur parent » pour anticiper ce qu'il va affronter.

— Dans quinze jours... Je crois que Hannah l'a noté dans mon agenda.

Je regarde avec convoitise le rôti de porc au lard posé sur la table: je me demande si je ne vais pas me resservir. J'ai encore faim. D'un autre côté, ce serait sans doute de la gourmandise... Tant pis.

— Tu ne te rappelles pas de la date ? insiste Christian, un peu pincé.

Non, pourquoi le ferais-je ? Si j'ai un agenda – et une assistante chargée de le gérer –, ce n'est pas pour retenir les détails. Pourquoi Christian me demande-t-il tout ça ? Je prends la peine de terminer ce que j'ai dans la bouche avant de m'enquérir :

— Tu veux venir avec moi ?

C'est une des techniques préférées de mon mari pour éviter de répondre à une question : en poser une autre. Je dois avouer que c'est efficace.

— Bien entendu ! C'est mon enfant, Ana, je t'ai déjà dit que je t'accompagnerai à chaque étape. J'ai commencé par lire toute la documentation disponible, je veux suivre aussi avec toi la préparation à l'accouchement. Tu sais, j'ai vraiment envie de sentir cet enfant bouger en toi. Pour le moment, ça ne se voit pas beaucoup que tu es enceinte.

Il a raison. À quatre mois de grossesse, j'ai un renflement – quasiment imperceptible – sous le nombril. Pourtant, comme je suis plutôt mince de nature, j'aurais pensé être de ces femmes qui paraissent prêtes à accoucher dès le premier trimestre. Je baisse les yeux sur mon assiette vide – oups, j'ai déjà fini ma seconde part. Je ne comprends pas que toutes ces calories ne me fassent pas prendre de poids. Cette grossesse me semble de plus en plus réelle maintenant que nos deux familles sont au courant... et mes amis. Malheureusement, le mot « ami » me fait penser à José. Je secoue la tête. Je ne suis pas encore prête à réfléchir à son sujet.

— Ana... reprend Christian d'un ton prudent, tu vas avoir une échographie la prochaine fois. Tu n'aimerais pas savoir le sexe du bébé ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce que ça changerait ?

— Ce serait plus pratique, affirme Christian, péremptoire. Regarde tout à l'heure, dans la grande maison, nous n'avons pas pu décider de la fresque dans la nurserie. Ce serait bien mieux de savoir dès maintenant si nous devons porter pour des petits bateaux ou des ours en peluche, tu ne crois pas.

Je manque éclater de rire. Christian n'arrête pas ses insinuations pour me convaincre de poser la question au Dr Greene concernant le sexe de Petit Pois. En fait, je suis certaine d'attendre un garçon. Je ne sais pas pourquoi... J'ai eu cette certitude depuis la première seconde où j'ai vu apparaître une tache noire sur l'écran de l'échographe.

Comme je n'ai pas besoin de confirmation, j'ai prétendu préférer avoir une surprise le jour de la naissance. Mais ce n'est pas vrai... Je sais...

Puisque c'est si important pour Fifty, pourquoi ne pas le lui accorder ?

— Tu veux que nous le demandions au Dr Greene la prochaine fois ?

Il écarquille les yeux et hoche la tête avec enthousiasme. Ma gorge se serre d'émotion. Avec ses grandes prunelles d'un gris lumineux, il ressemble à un petit garçon à qui on promet une barbe à papa le jour du 4 juillet. Il est adorable.

— Alors d'accord, dis-je, d'une voix enrouée.

— Oh, baby...

Christian se lève et s'approche de moi. Il me soulève de mon tabouret et me serre dans ses bras. Je m'accroche à son cou tandis qu'il m'emporte vers notre chambre tout en m'embrassant avec passion.

— Tu sais, profite-en, dis-je entre deux baisers. D'ici quelques mois, tu ne pourras plus me porter.

— Pourquoi ? s'étonne-t-il en me déposant sur le lit.

Je lève les yeux au ciel.

— Parce que je serai une baleine ! Tu as vu tout ce que je mange ?

— Mrs Grey, est-ce que tu ne viens pas de lever les yeux au ciel en me regardant ? Gronde Christian. Mmm, je ne vais pas sévir cette fois-ci parce que tu as été très sage au cours du dîner.

En guise de réponse, je bats des cils.

— Baby, reprend Fifty, j'aime te voir manger. Tu ne seras jamais assez lourde pour que je ne puisse pas te porter.

Assis sur le lit, il jette ses chaussures et commence à se déshabiller. Je le regarde, le cœur battant d'anticipation. Mais pas longtemps... Déjà, il se penche sur moi... Déjà, il me débarrasse du tee-shirt et du pantalon souple que j'ai mis en sortant du bain.

Christian

Ana est couchée sur la table d'examen, moi assis sur un tabouret près d'elle, nous sommes tous les deux tournés vers l'écran pour regarder l'échographie. Une jeune femme en blouse bleue dépose sur le ventre d'Ana du gel, puis elle s'écarte pour laisser la place au Dr Greene qui commence à promener sa sonde de long en large... elle aussi a les yeux braqués sur son écran.

Et tout à coup, le voilà. Notre bébé. Junior.

La première chose que je remarque, c'est son cœur qui bat. Il est vivant. Il se déplace... Je reste figé, sans ciller, conscient qu'Ana se tourne pour me regarder. Avec un sourire, elle me serre la main... elle comprend à quel point je suis bouleversé de voir ainsi apparaître notre enfant. Elle m'avait bien montré cette première photo d'une échographie – et j'en avais ressenti une émotion puissante –, mais ce n'était alors qu'un petit cercle blanc sur fond noir. Junior n'était alors... qu'un petit pois.

Désormais, c'est un fœtus déjà formé.

J'aimerais connaître le sexe du bébé. Malheureusement, c'est encore trop tôt, mais ce sera possible au prochain examen, au cinquième mois. Peut-être... parce que ça dépendra de la position des membres inférieurs. Ana prétend s'en fiche parce qu'elle ne veut pas gâcher la surprise à la naissance, mais je ne suis pas d'accord. Je veux savoir.

— Est-ce que tout va bien ? demande Ana avec anxiété.

— Jusqu'ici, tout est parfait, Mrs Grey, répond le toubib, très calme. Comme vous le voyez, vous ne portez qu'un seul bébé. La longueur crânio-caudale – c'est à dire distance entre le sommet de la tête et le bas des fesses – permet de dater le début de la grossesse.

Elle prend une mesure et poursuit :

— Voilà, 5,8 cm, ce qui donne comme date probable de conception... le 23 août. Cela vous paraît-il plausible ?

— Oui, pourquoi pas ? murmure Ana.

J'ai déjà cherché à déterminer quand Junior avait été conçu. Ce n'est pas facile : Ana et moi passons notre temps à baiser et il suffit de si peu pour créer un enfant. Je regarderai sur mon emploi du temps ce que je faisais le 23 août. Si je me souviens bien, c'est le soir où Ana m'a coupé les cheveux...

— La clarté nucale, c'est l'épaisseur de la nuque fœtale, doit être inférieure à trois millimètres, continue le Dr Greene. C'est le cas. Le cœur est normal, il bat à 130 par minute, ce qui est dans la norme. Le diamètre bipariétal³² et la taille du fémur sont corrects, tout comme la circonférence du crâne...

Avec chaque indication, elle hoche la tête pour marquer son approbation. Quand elle a terminé, elle se tourne vers nous avec un sourire et déclare :

— Je vous confirme la date probable de votre accouchement, Mrs Grey, aux alentours du 15 mai.

Elle tire quelques photos que nous pourrions emporter, puis se lève.

— Nettoyez-vous avec le papier de la table d'examen, quand vous serez rhabillée, passez dans mon bureau, je répondrai aux questions éventuelles que vous pourrez à voir.

Dès que le Dr Greene a disparu, Ana se rassied. Les yeux dans le vide, je la regarde s'essuyer le ventre pour enlever le gel collant de l'échographie. Ensuite, elle remet sa jupe et son chemisier de soie bleu pâle.

Je la serre brièvement dans mes bras. Ensemble, nous allons jusqu'au cabinet de consultation où le médecin nous attend. Ma mère a beau affirmer que tout irait bien, je n'étais pas tranquille. Grace est médecin, elle a l'expérience dans ce genre de choses, mais elle n'a jamais eu d'enfant. Je me suis inquiété

³² Diamètre de la tête du fœtus, incluant les deux os pariétaux formant les côtés et la voûte du crâne.

jusqu'à ce matin, jusqu'au moment où j'ai entendu de mes propres oreilles ces quelques mots qui me paraissent un miracle : *tout est normal*.

— J'ai reçu les résultats de votre prise de sang, indique le Dr Greene. Vous êtes immunisée contre la toxoplasmose et contre la rubéole. Votre poids, votre tension et vos urines ont été contrôlés. Il n'y a aucun risque d'incompatibilité. De plus, ni vous ni votre mari ne portez une éventuelle tare génétique.

Dans mon cas, j'ai comme un doute, mais avant que je puisse m'attarder sur cette idée, Ana prend ma main et la presse doucement.

— Tu vois, je t'avais dit que tout irait bien, dit-elle avec un sourire.

Je lui réponds par un rictus.

Trois mois déjà de passés, Grey.

Encore deux trimestres à tirer !

Ana

Christian et moi sommes lovés l'un contre l'autre, à l'Escala, notre bulle au milieu des nuages. Je suis enfouie sous une couverture que Christian a bordée tout autour de moi, devant la télé, à regarder un film. Je pense que je peux compter sur les doigts d'une seule main les fois où j'ai vu Christian Grey devant la télévision, mais depuis que je suis enceinte, j'ai souvent envie de traîner sur un canapé, aussi c'est devenu mon passe-temps favori. Mon mari, aussi attentionné que de coutume, affirme qu'il est enchanté de rester avec moi.

— Je n'aurais jamais cru qu'un des avantages de ma grossesse serait de te faire rester davantage à la maison, encore moins de te convaincre de regarder avec moi des comédies romantiques.

Je ne retiens pas mon éclat de rire. Christian se contente de sourire, tout en frottant le nez dans mon cou. Je réalise qu'il est bien plus détendu concernant l'arrivée prochaine de Petit Pois, il ne se crispe plus quand j'évoque mon état ou quand je plaisante sur mes différents malaises... bref, notre enfant existe dorénavant entre nous, Christian l'accepte.

— Oh ! dis-je tout à coup, quand une étrange sensation me fait sursauter.

Immédiatement, Christian se redresse, l'air inquiet.

— Anastasia, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je reste un moment sans répondre. Déjà, l'autre nuit, je l'ai réveillé pour rien en sentant pour la première fois un coup de pied du bébé. Je veux absolument que Christian soit inclus dans l'attente de cette naissance à venir. Que c'est étrange de sentir cet enfant bougre en moi ! Les yeux écarquillés, dans l'expectative, j'attends que ça recommence.

Christian s'impatiente très vite.

— Ana, qu'est-ce que tu as ? Réponds, je n'aime pas la tête que tu fais.

— Christian, je vais très bien. Regarde...

Je prends sa main et la plaque sur mon ventre, espérant que petit Pois va recommencer à donner des coups de pieds. Christian attend, les yeux étreints, mais il ne se passe rien. Oh, que c'est décevant !

Je vois Fifty se renfrogner.

— Manifestement, dès que je te touche, Junior se fige, ricane-t-il. Il n'est pas con. Il sent bien...

— Christian, ça suffit. Tu verras, un jour ou l'autre, ce sera le bon moment. Nous avons encore pas mal de mois avant la naissance.

— Bien trop, grommelle mon mari. Cette attente me tue, baby. Quant à Junior, s'il continue à te donner des coups de pieds, nous pourrions toujours en faire un footballeur.

— C'est peut-être une fille !

Oh, voilà que je réagis comme Kate chaque fois que Mia affirme que l'enfant sera un garçon. Perdant son expression fermée, Christian me caresse le ventre, tandis que ses yeux s'illuminent d'adoration.

— Je n'arrive pas à croire qu'un enfant se développe en toi, et pourtant, l'autre jour chez le Dr Greene, j'ai vu battre son cœur. Tu sais, plus le temps passe, plus j'ai la sensation de devenir père.

Très émue, je caresse son beau visage.

— Tu passes ton temps à accuser Brenda d'être froide et indifférente...

— Qui est Brenda ? s'étonne Christian.

— Le Dr Greene. Elle s'est montrée très gentille, non ? Patiente, rassurante aussi. Je trouve que c'est un excellent médecin.

— C'est le meilleur gynéco-obstétrique de Seattle, affirme Christian très sûr de lui. C'est bien pour ça que je l'ai convoquée, quand j'ai eu besoin d'un médecin pour ton traitement contraceptif. (Il ricane.) Vu les résultats qu'elle a obtenus, aussi bien avec sa pilule qu'avec ses piqûres, je ne suis pas certain que sa réputation soit méritée.

— Christian ! Ce n'est pas de sa faute, c'est moi qui ai arrêté de la prendre.

— Je sais, quand tu m'as quitté...

Sa voix se casse. Il n'arrive toujours pas à évoquer sans un frisson ce temps où nous avons été séparés, juste après ce sinistre épisode dans la salle de jeu, avec la ceinture... Moi aussi, je tremble, parce que sans Christian, j'ai passé une semaine très difficile. J'ai vite réalisé que la douleur physique qu'il m'avait infligée était infiniment plus facile à supporter que le gouffre béant que son absence creusait dans ma vie. Heureusement, Christian a écouté les conseils de John Flynn, son psychiatre. Nous nous sommes retrouvés, réconciliés, aimés... C'est incroyable le chemin que nous avons parcouru en quelques mois !

— Anastasia ?

— Oui... quoi ?

— Reste avec moi, baby. Ou étais-tu ?

— Je réfléchissais à ce qui s'est passé tous ces derniers mois... Je t'aime.

— Moi aussi, baby.

Il m'embrasse, très tendrement, la main posée sur mon visage.

— Où en étions-nous ? Dis-je, au bout d'un moment.

— Tu prenais la défense du Dr Greene, répond-il avec un grand sérieux.

Ni lui ni moi ne suivons plus les mésaventures de Matthew McConaughey et Penelope Cruz perdus en plein désert³³.

— Aucun traitement contraceptif n'est garanti à 100 %, Christian. Même pas les préservatifs à ce que j'ai entendu dire.

— Au début, le Dr Greene ne pouvait pas m'encadrer, ricane Christian. Tu sais, la première fois que je lui ai téléphoné, j'ai exigé une visite à domicile et elle a refusé. Apparemment, ce n'était pas dans sa pratique habituelle. J'ai dû déboursier une somme astronomique – que je ne lui ai pas versée directement, mais à une association caritative qui lui tenait à cœur – pour la faire venir quand même. Comme je le dis souvent, l'argent achète presque tout. Mais le bon docteur m'en a voulu.

— J'ai bien remarqué une froideur entre vous la première fois qu'elle est venue à l'Escala. Un examen aussi... intime, c'était pour moi une nouvelle expérience et j'étais trop inquiète pour réellement prêter attention à ce qui se passait autour de moi.

— Tout ça, c'est du passé, baby. Le bon docteur devait me prendre pour un saligaud attirant dans mon antre une jeune femme innocente afin d'user – sinon abuser d'elle. Elle n'avait pas complètement tort, avouons-le. Maintenant, nous sommes mari et femme, aussi j'imagine qu'elle m'accorde le bénéfice du doute.

— C'est le conseil que John Flynn m'avait également donné.

— Lequel ?

— T'accorder le bénéfice du doute, dis-je en riant.

— Décidément, grommelle Christian, le corps médical suit le même registre.

J'éclate de rire. Je me sens bien... le temps est sinistre derrière les vitres de la fenêtre, gris, pluvieux et froid. Mais ici, je suis dans une bulle lumineuse de sérénité, de bonheur et d'amour. C'est magique.

— Christian, est-ce que tu as une préférence entre un garçon ou une fille ?

— Un garçon.

— Pourquoi ?

Il y réfléchit un moment, ouvre la bouche plusieurs fois, et la referme. Il réussit enfin à dire :

— J'ai peur, tu le sais, de devenir père, Ana, mais je crains que ce soit encore pire avec une fille.

Ses yeux assombris brillent d'une sincérité désarmante. Je me blottis contre lui et trace du bout du doigt des petits cœurs sur la toison qui dépasse à l'échancrure de sa chemise.

— Je ne vois pas pourquoi tu dis ça, Christian. Je croyais que tu t'étais habitué à cette idée.

— Je me suis habitué ! Proteste-t-il. J'aimerais cet enfant, qu'il soit garçon ou fille, mais avec ma nature et mon besoin de tout contrôler, j'ai peur d'être particulièrement anxieux s'il s'agit d'une fille. Tu imagines ? Et si elle rencontrait un jour quelqu'un comme moi ?

Je le regarde droit dans les yeux.

— Elle aura beaucoup de chance, Christian, d'avoir trouvé un homme responsable, fiable, aimant... Enfin, me prends-tu pour une idiote ? Je t'ai choisi, de tout mon cœur. Je le ferai encore aujourd'hui, dans vingt ans, dans cinquante ans...

³³ *Sahara*, film américain sorti en 2005.

— Anastasia, je n'ai pas envie d'attendre jusqu'à la naissance.

Il me regarde avec des yeux implorants et exigeants à la fois.

— Je veux savoir ce que tu portes, insiste-t-il. Le Dr Greene a dit qu'à la prochaine échographie, nous pourrions peut-être...

Au même moment, son BlackBerry sonne, Christian fronce les sourcils et sort son téléphone de sa poche.

— Grey ? ... Oui, Ros, de quoi s'agit-il... Vraiment ? ... Dans ce cas...

Ouf ! Sauvée par le gong. Je sais que ce n'est que partie remise, Christian est du genre obstiné quand il tient véritablement à quelque chose.

Je tourne la tête vers la fenêtre. Il pleut toujours.

Fringales

Christian

En revenant tard après une journée chargée, je trouve Ana dans notre chambre, elle s'est endormie, la main posée sur mon oreiller. Son comportement a changé depuis qu'elle est enceinte : elle a toujours faim – ce qui m'enchante – et elle a encore plus sommeil que d'ordinaire. Je la contemple avec amour. Elle paraît si jeune. J'ai envie de la prendre dans mes bras, de la serrer très fort, mais je veux qu'elle se repose le plus possible. C'est fatigant pour elle, dans son état, de rester debout toute la journée. Je tourne la tête en direction de la fenêtre, il pleut, c'est même de la neige fondue.

De la neige à Noël, c'est logique. Bientôt les fêtes de fin d'années, nous les passerons en famille chez mes parents, à Bellevue. J'ai plusieurs fois rappelé à ma sœur qu'elle ne cherche surtout pas à transformer ça en cirque : pas question qu'elle invite je ne sais combien de prétendus amis. Elle s'est vexée, il y a déjà deux jours qu'elle ne m'appelle plus.

Je passe dans la salle de bain, prendre une douche, j'ai du travail ce soir et je n'ai pas sommeil. L'adrénaline me fait toujours cet effet, autant en profiter pour régler quelques affaires en cours.

Le lendemain

Je suis assis au comptoir, comme tous les matins, à siroter mon café quand Ana apparaît dans une robe bleue qui rend les yeux encore plus lumineux. Elle porte les cheveux attachés en queue de cheval. J'adore les week-ends quand je peux profiter de ma femme sans la voir partir, à peine son petit déjeuner avalé.

Mrs Taylor sert à Ana des crêpes au blé complet et des fruits frais. Ana dévore comme si elle jeunait depuis six mois. Elle a fini en un rien de temps. Puis elle se tourne vers moi :

— Je suis désolée de m'être endormie hier soir, Christian. J'ai voulu t'attendre, j'ai cherché à lire, mais je n'arrivais pas à garder les yeux ouverts.

— Ce n'est pas grave, baby...

Je vérifie que nous sommes seuls dans la cuisine, c'est le cas. Je chuchote :

— Tu m'as manqué... Que veux-tu faire ce matin ?

— C'est le week-end, monsieur, répond-elle, les yeux baissés.

Tout mon être s'enflamme. « Monsieur » ? Ana n'emploie cette formule que lorsqu'elle veut se rendre dans la salle de jeu et explorer ses limites. Pourquoi pas ? Je la désire, désespérément, comme toujours. Elle m'a démontré, encore et encore, que la grossesse était un état naturel chez une femme, chez la mienne en tout cas, ça ne fait qu'exciter ses hormones : Ana est plus avide de jouissance que jamais.

— Je n'ai pas fini mon journal, Mrs Grey. Je pense en avoir encore pour quelques minutes. Va te préparer et attends-moi... Tu sais quoi faire.

— Oui, monsieur.

Je la regarde quitter la pièce d'un pas dansant. Elle n'a jamais été ma soumise, elle n'a jamais eu le moindre atome de soumission dans son corps adorable, il n'y a que dans la salle de jeu qu'elle obéit et se prête à tous mes caprices. J'espère que je n'en abuserai jamais. *Plus jamais* en tout cas.

Cinq minutes après, n'ayant pas lu une seule ligne du *Seattle Times* que je tiens à la main – étrange comme ce journal m'est devenu parfaitement antipathique. Je présume que c'est parce que Kate Kavanagh y travaille... Pas à dire, j'ai la rancune tenace.

Foutaises, Grey, tu as toujours traité le ST de torchon !

Je passe dans notre chambre afin de me changer. Je trouve sur le lit le jean délavé qu'Ana m'a préparé – la petite sournoise, elle avait prémédité son coup. Ça mérite une punition... Que vais-je lui faire aujourd'hui ? Différentes images me viennent en tête, j'en écarte quelques-unes – pas de positions acrobatiques dans son état. Je ne veux pas prendre le moindre risque avec Junior. Ma femme veut jouer ? D'accord, je vais la satisfaire, mais à mes conditions. J'ai la gorge serrée par le cadeau qu'elle fait, une fois de plus : sa confiance absolue.

Je monte l'escalier d'un pas décidé, les sens aux aguets. Je n'entends rien.

La porte de la salle de jeu est entrouverte, je la pousse, doucement... Elle est là. Agenouillée, dans la position que je lui ai apprise, la tête baissée, les mains offertes sur ses cuisses écartées. Elle a détaché ses cheveux et ne porte qu'une culotte bleue en dentelle et satin. Je suis presque certain qu'elle me jette un coup d'œil, à travers ses cils. Je fais semblant de ne pas le remarquer. Autrefois, j'aurais sévèrement réprimé ce genre d'audace, mais nous n'en sommes plus là. Dieu merci ! J'en ai presque le vertige en réalisant le chemin parcouru en quelques mois.

— Ainsi, tu veux jouer.

— Oui, répond-elle.

Non, ça ne va pas du tout. Je veux bien lui passer le regard, mais il y a quand même un rituel à respecter. Je veux qu'elle se rappelle des règles. Je ne dis rien. J'attends, un sourcil levé. Au bout de quelques secondes de silence pesant, Ana remonte les yeux tout doucement, le long de mon jean – elle s'attarde un moment au niveau de mon entrejambe, puis sur mon ventre, dont les muscles sont déjà raidis de désir. Manifestement, ma femme me boit des yeux. Elle a la bouche entrouverte, on dirait un assoiffé en plein désert ayant trouvé une oasis. Quand son regard croise les miens, mes synapses s'enflamment, je la désire. Si fort. J'ai la sensation que mon envie d'elle émane de moi par vagues brûlantes... les ressent-elle ?

Quand je fronce les sourcils, elle paraît inquiète.

— Oui qui ? dis-je, d'un ton menaçant.

Elle souffle, d'une voix exsangue :

— Oui monsieur.

Oh baby... tu es une sorcière, une enchanteresse, une fée.

Je lui tends la main pour l'aider à se relever. Puis j'enroule mon poignet autour de ses cheveux afin de la maintenir en place avant de lui dévorer la bouche, avec une férocité qui me fait trembler de la tête aux pieds.

Quelque part, l'atmosphère de cette salle agira toujours sur moi, je suis un dominant ici, plus que nulle part ailleurs. Anastasia le sait. Elle a délibérément choisi de monter, consciente de la jouissance qu'elle retire de notre baise tordue. Tant mieux. Je veux que ce soit le pied pour nous deux.

— Regarde-moi, dis-je.

Elle obéit en silence.

— Tourne-toi.

Quand elle l'a fait, je réunis la masse de ses cheveux pour en faire une longue tresse. Puis je tire un coup sec. Quand Ana, forcée par mon geste, renverse la tête en arrière, je l'embrasse sur les lèvres d'abord, sur la gorge ensuite.

Puis je la conduis jusqu'au lit.

— Enlève ta culotte...

Elle obéit, trop vite, aussi je l'arrête :

— Lentement...

Elle s'est figée, légèrement penchée en avant, un genou plié ; on dirait Bambi sur la glace. Elle est adorable. Quand elle se redresse, entièrement nue, j'ai une telle érection que c'est douloureux. Peu importe, je suis toujours aussi partisan du plaisir qui se fait désirer. La gratification ensuite n'en est que meilleure.

— Mets-toi à genoux au pied du lit.

Je vais jusqu'à ma commode à accessoires d'où je tire divers objets, sans les montrer à Anastasia. Quand je reviens vers le lit, elle me surveille, les yeux légèrement écarquillés. Bien entendu, mon premier geste est de lui tendre le bandeau dont je vais l'aveugler. Elle esquisse un sourire et oriente la tête pour me laisser lui passer l'élastique. Ensuite, très lentement, je la fais se pencher en avant jusqu'à ce que son torse soit posé sur le matelas. Passant derrière elle, je lui écarte les genoux sur le lit.

Je lui caresse les flancs, les seins. Quand elle se cambre, je pose la main au creux de ses reins pour l'en empêcher.

— Chut. Et ne bouge pas.

Elle gémit en guise de protestation.

— J'ai dit : ne bouge pas, Anastasia.

Pour la punir, je la titille, à peine des affleurements, de quoi l'exciter sans la satisfaire. Elle se tortille, sans faire un seul bruit. Je me relève pour mettre de la musique, *Touch Me*³⁴ de Rui Da Silva³⁵, qui tournera en boucle durant toute notre session.

— Anastasia, je suis ton mari, pas ton dominant. Si quelque chose ne te plaît pas, dis-le-moi. Si tu veux t'arrêter, dis-le-moi. D'accord ?

— Oui monsieur.

— Je vais utiliser ça sur toi, tu le reconnais ?

Je caresse ses reins tendus des mèches en daim de mon martinet, elle gémit. Je la frappe sur les fesses, de ma main nue, et je répète plus sèchement :

— Tu le reconnais ?

³⁴ *Touche-moi*

³⁵ Producteur de musique et DJ portugais mondialement connu grâce à son single sorti en 2000 *Touch Me*.

- Oui monsieur.
- Combien de coups, Anastasia ? Dix ou quinze ?
- Quinze, monsieur.

Oh bordel ! Volontiers.

- Compte avec moi.

J'hésite un moment à utiliser la barre d'écartèlement, je le ferai si elle bouge, mais je suis presque certain qu'elle ne s'y risquera pas. Après tout, c'est elle qui a choisi le chiffre maximum. Elle est partante, elle est avec moi. Elle a le cul en l'air, le sexe déjà ouvert et moite des sucres de son désir. De la main, je lui flatte les reins, puis plonge de droit en elle, en les faisant tourner. Elle geint. Je m'interromps et lui malaxe à nouveau les fesses. Puis je lève le martinet que j'abats, avec force, sur son cul.

- Un... gémit-elle.

Je vise avec soin pour le coup suivant, qui l'atteint dans le pli des cuisses. Elle se cambre davantage et met une bonne seconde à retrouver son souffle.

- Deux.

Les coups continuent à tomber, Ana se tortille de plus en plus, sans tenter de resserrer les genoux. Je couvre toute la zone entre sa taille et ses cuisses, certains coups sont à peine effleurés, de vraies caresses, d'autres claquent plus sèchement. Elle réagit à tous avec les mêmes cris de plaisir, les mêmes petits halètements rauques qui me rendent fou. Je vois le sang commencer à colorer sa peau si blanche, qui devient hypersensible tandis que toutes ses terminaisons nerveuses se préparent au plaisir.

Après le dixième coup, je vérifie qu'elle apprécie vraiment le traitement en replongeant un doigt en elle. Elle est trempée. Je remonte très lentement entre ses fesses et caresse son anus sans le forcer. Anastasia s'est figée.

- Bientôt, baby. Bientôt... nous essaierons d'autres jeux.
- Oui monsieur.

Je reprends ma distribution, elle continue à compter. Quand c'est terminé, je tombe à genoux derrière elle et presse mon visage contre son cul adorable, y frottant le nez, les lèvres et le menton. Ana pousse un cri. J'insère ma langue en elle, puis je me redresse et à nouveau, titille son entrée interdite. Je lui tiens les cuisses à deux mains, l'empêchant de bouger, tandis que ma langue cherche à s'insérer le plus profondément possible. Anastasia se presse contre ma bouche, j'insère une de mes mains entre ses jambes. Dès que je presse son clitoris, je déclenche également son orgasme.

Elle frissonne encore lorsque je me débarrasse de mon jean pour la prendre par-derrière. Je la martèle, avec le besoin frénétique de la pénétrer jusqu'au tréfonds de son être, jusqu'à son cœur, jusqu'à son âme.

Je serre les dents, je veux qu'elle jouisse avec moi. J'accélère ma cadence et reviens entre ses fesses. Son anus est humecté de ma salive, mon doigt y coulisser sans problème. C'est mon index, non pas mon petit doigt comme la dernière fois. Ana pousse un cri. À travers ses chairs intérieures, je sens mon sexe en elle, c'est un contact très intime. Lorsqu'elle jouit, je le fais avec elle, et quand elle s'écroule sur le lit, je me laisse retomber sur le côté.

Anastasia a les yeux clos, le souffle rauque. Je ne suis pas rassasié d'elle, mais comme elle me paraît fatiguée, je décide que notre prochaine session se passera sur le lit, avec elle sur le dos. Je vais lui attacher les quatre membres aux quatre montants du lit et...

Grey, et si tu lui demandais son avis ?

— Ana ? Tu veux dormir ? Ou tu veux continuer ?

— Je veux continuer, souffle-t-elle d'une voix cassée. Mais d'abord, je veux du chocolat.

— Du chocolat ?

Elle ouvre un œil lubrique.

— Et si je le mangeais sur toi ? Tu as déjà eu une pipe au chocolat ?

Quoi ? Je manque en faire une crise cardiaque. D'un autre côté... C'est tentant... Pourquoi pas ? En temps normal, dans la salle de jeu, je suis le dominant, c'est moi qui décide... C'est le monde à l'envers, mais quelle importance... ? J'en suis déjà à envisager le côté pratique. Il faut faire fondre le chocolat... À moins qu'il y ait de la glace au chocolat dans le frigidaire... Non. Mon sexe proteste à cette idée. Le chocolat fondu, c'est mieux... à condition qu'il ne soit pas bouillant quand même.... Puis-je demander à Mrs Taylor de s'en occuper ? C'est délicat...

Ana se redresse, elle a dû deviner mon dilemme.

— C'est moi qui vais faire fondre le chocolat, dit-elle.

— Habille-toi ! Pas question que Taylor tombe sur toi comme ça.

Une chance encore qu'il y ait toujours un peignoir dans la salle de jeu !

Ana

Christian est enfermé dans son bureau, sans doute a-t-il du travail – comme toujours. J'ai un moment de libre, il n'est pas encore l'heure de dîner. Je suis un peu fatiguée et j'ai mal aux pieds. La journée a été longue. Plutôt que prendre une douche, je me fais couler un bain.

Dix minutes plus tard, j'entends un hurlement.

— Ana !

Oh... ça provient de la porte de la chambre. Christian doit me chercher. Je lève les yeux au ciel. *Où veut-il que je sois ?* Je crie à mon tour :

— Je suis dans la salle de bains.

Il ouvre la porte à la volée et me regarde avec des yeux ronds.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— À ton avis ? dis-je, quelque peu sarcastique.

— Mrs Grey, est-ce que tu te moquerais de moi par hasard ?

Il s'approche de la baignoire pour demander :

— Tu as faim ? Gail vient de me dire que le dîner était presque prêt.

— Ça tombe bien, je commence à avoir un petit creux.

J'esquisse le geste de me relever quand Christian se précipite, en récupérant d'abord une épaisse serviette de toilette sur le radiateur électrique.

— Attends, baby, laisse-moi t'aider.

Il me prend par le bras, me fait sortir de la baignoire et m'enveloppe dans la serviette. Il me serre contre lui et m'embrasse au sommet de la tête.

— Merci, dis-je, contre sa poitrine.

Il se penche et dépose un tendre baiser sur mes lèvres. Mmm... Je m'alanguis en me disant que le dîner peut-être va attendre... mais déjà Christian s'écarte et me claque les fesses. Fort.

— Aïe !

— Dépêche-toi de t'habiller. Je vais dire à Gail que nous serons prêts à manger dans dix minutes.

— D'accord.

Je parle à son dos, il s'en va déjà. Je me frotte les fesses avec un sourire.

Le dîner est délicieux : un rôti de bœuf avec des pommes de terre sautées et des haricots. Je me régale à chaque bouchée et Christian me regarde manger avec un sourire. *Parfois, il n'est pas difficile de lui faire plaisir*, déclare ma conscience, elle m'adresse un sourire supérieur, assise à son bureau, occupée à lire un vieux grimoire recouvert de cuir... Je suis certaine que c'est pour se donner un genre. Ma déesse intérieure boude toujours d'avoir été privée de sexe dans la salle de bain.

J'ouvre les yeux très tôt le lendemain, la vessie pleine. Je vérifie le réveil, 6 h 03. Zut ! En général, je dors davantage. Christian est étendu à mes côtés, les yeux clos, une main posée sur mon ventre. Il a été tellement adorable hier soir, joueur et taquin, attentif à mon plaisir... du sexe vanille, tout à fait délicieux. Je ne regrette pas d'avoir sauté le dessert hier soir, au dîner. Je me demande quand même ce que Gail nous avait prévu.

Et je ne pense qu'à ça dans la salle de bain. J'ai faim. C'est vraiment incroyable ces fringales qui me viennent ces derniers jours. D'un autre côté, je préfère ça aux nausées. Est-ce que je pourrais ce matin oublier les toasts ? Je préférerais un petit déjeuner plus roboratif. Avant Petit Pois, je prenais du muesli et des fruits frais, mais aujourd'hui, ça ne me tente pas. Alors quoi... ? Une omelette comme celles que Christian apprécie – c'est-à-dire aux blancs d'œufs, 100 % protéines ? Non, pas vraiment. Je veux des calories...

Quand je reviens dans la chambre, je trouve Christian assis dans le lit. Il remarque sans doute mon expression crispée parce que son sourire disparaît.

— Qu'est-ce qui ne va pas, baby ? Encore des nausées ?

— Non, au contraire. J'ai faim, très faim. Qu'est-ce que je pourrais manger ?

Il éclate de rire.

— Tout ce que tu veux, Ana. Même si tu me réclames un éléphant, je m'arrangerai pour qu'il te soit servi cuit à point.

Je fais la grimace.

— Non, pas d'éléphant. J'ai envie...

Je ferme les yeux, en envisageant mes options.

— J'ai envie de chocolat... Tu crois que Gail peut me faire des cookies ?

— Il est encore très tôt, elle n'est pas levée. Elle t'en préparera tout à l'heure, mais il doit bien y avoir quelques paquets de Pepperidge Farm®. Chocolat noir et noix de pécan, ça te va ?

— Ouiii, parfait.

— Et tu sais, mes talents culinaires sont exceptionnels devant un micro-ondes. Je devrais pouvoir te servir une tasse d'eau chaude pour que tu y tremper un sachet de tisane.

Je lui jette un regard noir. Ce n'est pas de la tisane que je veux, c'est mon thé préféré, le Twinings, mais Christian prétend que la théine est déconseillée à une femme enceinte. Je n'ai pas obtenu du Dr Greene une ordonnance affirmant le contraire. Peu importe. Ce matin, je me sens trop bien, je ne veux pas reprendre cette querelle que nous avons presque quotidiennement depuis trois mois.

Et puis, la menthe... Ce n'est pas si mauvais. Pour ne pas céder sans gloire, je marmonne :

— Je peux avoir de la glace à la vanille avec mes cookies ?

Une fois de plus, Christian éclate de rire.

Vers 7 h 30, je me réveille en sursaut pour courir dans la salle de bain, poussée par un besoin urgentissime. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi la grossesse réduit la taille de la vessie. Bien sûr, Grace m'a expliqué que le poids du bébé créait une sorte de réajustement interne, mais quand même...

Christian a disparu. Il m'a annoncé hier soir que nous allions passer le week-end à Aspen. Je suis très excitée. Oubliant mon obsession pour la nourriture, je prends d'abord une douche rapide, puis je me sèche, je me coiffe et je m'habille décontracté – jean, sneakers et sweat-shirt à capuche. Quand je quitte la chambre, je fonce dans la cuisine voir si le petit déjeuner est servi. Non. Christian n'est pas là. Et Gail non plus, puisque c'est le week-end.

Je pioche quelques cookies maison que Gail a laissés pour moi dans une assiette. Je les grignote en faisant quelques pas dans le salon, pour jeter un coup d'œil par la fenêtre. Il fait gris, mais il ne pleut pas... C'est déjà ça. À Seattle, État de Washington, on ne peut espérer du soleil trop souvent.

Ensuite, je pars à la recherche de Christian. Comme je m'y attendais, il est dans son bureau, dont la porte est ouverte. Depuis le seuil, je le vois, penché sur l'écran de son ordinateur. Appuyée contre le chambranle, je le regarde un moment sans manifester ma présence. Je ne sais pas ce qu'il lit, mais il paraîtrait très concentré. Pétaard, qu'il est beau ! Parfois, ça me fait un choc de réaliser la chance que j'ai. Par contre, à ma grande surprise, il est encore en pyjama.

Au même moment, il se tourne vers moi, un grand sourire aux lèvres.

— Alors, Mrs Grey, la vue te plaît ?

— Je ne m'en laisserai jamais, Mr Grey.

Dès que je cours vers lui, il m'ouvre les bras, s'empare de moi et m'assieds sur ses genoux.

— Bonjour, baby.

— Christian, pourquoi ne m'as-tu pas réveillée quand tu t'es levé ?

— Parce que tu dormais paisiblement, je n'ai pas voulu te déranger. (Il pose son front contre le mien et me regarde, amusé.) Tu as déjeuné ?

— Non, pas encore, et toi ?

— Je t'attendais, répond-il, avant d'ajouter plein d'espoir : tu as faim ?

— Oui, tu sais bien que ces derniers temps, j'ai *toujours* faim.

— Je ne peux supporter l'idée de faire attendre l'estomac de ma femme. Allez viens, allons voir ce que nous pouvons trouver.

— Mrs Taylor n'est pas là ce matin.

— Je sais, mais nous réussissons bien à nous débrouiller.

— Tu vas m'aider ? Dis-je, impressionnée.

— Oui, pas question que tu te fatigues, je peux toujours porter les poêles, la vaisselle... (Il ricane.)
Et toi.

— Christian ! Je peux quand même marcher.

— Je sais, mais j'aime bien te porter.

Et pour me démontrer son propos, il me soulève dans ses bras et m'emporte jusque dans la cuisine. Il me remet sur mes pieds une fois devant le frigidaire.

— Qu'est-ce que tu veux manger ? Demande-t-il, en ouvrant la porte.

— Hmm... Il y a sûrement des œufs, du lait, du bacon... Pourquoi pas des gaufres au chocolat avec du bacon ?

Christian me regarde, les yeux ronds.

— Du chocolat AVEC du bacon ? répète-t-il.

— Tu en veux aussi ?

— Pourquoi pas, mais dans deux assiettes différentes, mets-moi des œufs avec mon bacon, et garde le chocolat pour la gaufre.

— Pfutt, c'est d'un conventionnel !

Je me penche pour regarder à mon tour dans le frigo.

— Oh, super, il y a aussi des fraises.

— Mrs Taylor a dû penser que ça irait bien avec le bacon, répond Christian pince-sans-rire.

À Aspen

Ana

Je suis un peu surprise de voir un gros tas de bagages dans le vestibule. Pour un seul week-end, tout ça me paraît excessif. Aussi, en entendant les pas de Christian derrière moi, je me retourne, l'air interrogateur.

— Qui vient avec nous ?

— Sawyer, Taylor et sa femme, répond-il, l'esprit manifestement ailleurs. Les Taylor auront le week-end libre, ils feront bien ce qu'ils veulent, Sawyer restera avec nous.

— Oh ? Parfait...

En fait, je suis un peu déçue. Je voulais un week-end en amoureux... rien que tous les deux... J'oublie parfois que Christian, étant milliardaire, il n'est jamais véritablement « tout seul » avec moi. Mais je ne veux pas déjà gâcher l'ambiance de notre petite escapade, aussi je souris en secouant la tête pour dissiper mon mouvement d'humeur.

Nous prenons l'ascenseur, mais sans aller jusqu'au garage souterrain. La cabine s'arrête dans le hall d'entrée. Ryan est devant les portes vitrées, au volant de mon cabriolet Saab.

— Nous ne prenons pas l'Audi ?

— Non, baby, Taylor le conduira pour emmener sa femme et les bagages à l'aéroport ou le jet nous attend. Je dois d'abord passer récupérer un dossier à GEH. J'en ai besoin, il faut qu'il soit revu avant matin.

Il est rare que ce genre d'échange ne se fasse pas par Internet, les dossiers « papier », c'est un peu *old school*. Peu après, nous sommes coincés dans un embouteillage. C'est rare le samedi, il doit y avoir un accident... Le soleil joue derrière ma vitre. Machinalement, j'appuie sur le bouton pour la descendre.

Ryan me jette un regard dans le rétroviseur, les sourcils foncés.

— Ana, intervient Christian, ce n'est jamais prudent d'ouvrir une vitre quand la voiture est immobilisée.

Je ne l'écoute pas. Le nez dehors, je pousse un cri.

— Christian ! Cette odeur !

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a... ? Ana, est-ce que ça va ?

Il paraît affolé.

Ryan se retourne pour me regarder. Puis il inspecte la rue, les environs, à la recherche de ce que j'ai vu. Oh lala, je me sens ridicule. Je baisse les yeux sur mes doigts, consciente d'avoir les joues enflammées.

— Oui, ça va. Laisse tomber, Christian. Ce n'est rien.

— Ana, qu'est-ce que tu as ? insiste-t-il, d'une voix ferme.

— C'est cette odeur...

Je lui jette un regard en dessous, mais il paraît ne pas comprendre de quoi je parle. Avec un soupir résigné, j'avoue :

— Une odeur de boulangerie... Ça m'a donné faim...

Puis je me lance, avec entrain :

— Tu crois que nous pourrions nous arrêter pour acheter un gâteau – ou plusieurs... ? Et peut-être aussi un milkshake au chocolat ?

À cette idée, mon estomac manifeste son enthousiasme par un gargouillement.

Christian reste une seconde éberlué, puis il éclate de rire.

— Ryan, arrêtez-vous dès que vous le pourrez, Mrs Grey a un petit creux.

— Oui, monsieur.

Notre chauffeur a les épaules qui frémissent, je suis certaine qu'il se moque de moi. Je viens de perdre toute ma crédibilité. Tant pis. Pour un gâteau, je ferais n'importe quoi.

Une fois devant le gratte-ciel qui abrite les bureaux de Grey House, je savoure mes friandises pendant que Christian pénètre à l'intérieur. Il reste absent moins d'une minute, aussi je présume qu'il avait prévenu ses collaborateurs de son arrivée et que tout ce dont il a besoin a été préparé pour lui.

Un quart d'heure plus tard, nous sommes à Sea-Tac, l'avion nous attend sur le tarmac, Sawyer est en bas des marches. L'équipage est le même que d'habitude : Stephan Ellis comme pilote, Lucy Beighley comme copilote, mais l'hôtesse est nouvelle. Elle se présente : Julianne Merryweather, une adorable petite blonde grassouillette au sourire authentique. Je la préfère infiniment à la précédente, Natalia, une brune aux lèvres boudeuses qui ne cessait d'adresser à Fifty des regards langoureux – même en ma présence !

Après un bref mot d'accueil, Christian lui tend un gros gâteau au chocolat que Ryan a ramené de la boulangerie, et lui demande de m'en servir une part.

Miam ! J'ai un mari merveilleux !

J'ai à peine terminé mon assiette que mes yeux papillonnent et je m'endors dans mon fauteuil sans même attendre le décollage.

Christian

Amusé, je regarde, Ana se rouler en boule dans son siège comme un chaton. Il ne reste pas une miette de gâteau dans son assiette que Julianne débarrasse tout en annonçant un décollage imminent. Je n'arrive pas à croire tout ce que ma femme ingurgite en ce moment.

Pendant que nous montons pour atteindre notre altitude de croisière, je me demande si je ne devrais pas emporter Ana jusqu'à la cabine – il y a un grand lit, elle pourrait mieux se reposer. Dès que le signal « attachez vos ceintures » s'éteint, je me lève pour la prendre dans mes bras. Elle marmonne quelques mots indistincts, la tête ballante contre mon épaule. Sawyer et Taylor me suivent des yeux, Gail Taylor cache son sourire en regardant par le hublot.

Une fois Ana couchée, je décide de rester avec elle dans la cabine, où je travaille sur mon ordinateur enlevant de temps à autres les yeux en direction du lit. Elle n'a pas remué d'un cil depuis que je l'ai étendue.

On frappe à la porte, c'est Taylor.

— Monsieur, le déjeuner ne va pas tarder à être servi.

J'hésite, puis je réveille Ana : elle a certainement encore faim. Il me faut plusieurs tentatives pour l'arracher à sa torpeur : elle s'accroche à son oreiller comme un noyé en plein océan à une bouée de sauvetage.

— Baby, c'est l'heure de déjeuner.

Je ne sais pas si « déjeuner » est un mot magique, mais Ana finit par ouvrir de grands yeux bleus ensommeillés. Elle regarde autour d'elle et je note l'instant exact où elle se souvient.

— Tu m'as portée ? demande-t-elle avec un sourire.

— Oui.

— Tu es resté pour me regarder dormir ?

— Oui.

— J'ai dit quelque chose ? s'inquiète-t-elle.

Je ne vois pas pourquoi elle fait la tête, parce que je trouve sa somnolence adorable, mais elle n'a rien dit durant ces deux heures de sommeil paisible.

— Non, pas cette fois. Allez, viens, je vais t'aider à remettre tes chaussures.

— Il faut que je passe dans la salle de bain.

Elle rougit. Sa pudeur m'enchant. Après tout ce que nous avons fait ensemble, je ne le comprends pas qu'elle puisse être gênée de m'avouer une fonction aussi naturelle. Je sais que Junior lui piétine allègrement la vessie. Depuis plusieurs semaines, Ana se lève le matin avec une vélocité qui ne lui ressemble guère. Elle n'a rien d'une joggeuse accomplie, mais ces derniers temps, j'admire souvent sa motricité au saut du lit.

Quand elle émerge de la salle de bain, je l'attends près de la porte.

— Baby, qu'as-tu envie de faire à Aspen ?

— Je croyais que tu avais tout prévu.

— Oui, pour demain, dimanche, et lundi. Mais aujourd'hui, tout est open.

— Alors du repos, décide-t-elle, après quelques secondes de réflexion. Nous pourrions faire une balade en ville – la dernière fois que je suis venue, avec Kate et Mia, je n'ai vu que les boutiques. Pourquoi ne pas aussi dîner dehors ?

— Parfait.

Lorsque nous atterrissons à Sardy Field, l'aéroport d'Aspen, une énorme limousine nous attend – nous pourrions être au moins huit passagers là-dedans. Ana s'endort encore dans la voiture. Je la réveille en arrivant au chalet où les Bentley nous attendent.

— Christian, déclare-t-elle en ouvrant les yeux, j'aimerais aller voir ma mère.

Ah bon ? Quelle étrange idée !

— Pourquoi ?

— Pour parler avec elle de Petit Pois.

Je ne vois pas en quoi Carla Adams est une autorité question maternité, elle n'a cessé de bringuebaler Ana durant son enfance entre ses différents maris, finissant même par laisser sa fille aux soins de Ray Steele le temps de son troisième mariage... Il m'est difficile d'énoncer mes restrictions à ma ravissante épouse, aussi je me contente d'une approbation vague – qui ne m'engage à rien.

Les Adams vivent à l'autre bout du pays, en Géorgie. Ce n'est pas aussi simple à organiser qu'un week-end dans le Colorado. Et là, je décide qu'il serait bien plus simple que... ce soit Carla qui fasse le déplacement...

En fin d'après-midi, après avoir montré à Ana les principaux sites intéressants de la ville – ils sont rares – je lui fais un bref résumé historique : le nom d'Aspen vient d'un arbre qui pousse dans la région, le tremble³⁶. La ville a d'abord été, après un traité avec les Indiens Utes qui en possédait les terres, un centre d'exploitation des mines d'argent. Une légende locale prétend qu'un bloc d'argent de deux tonnes aurait été extrait. Les mines ont fermé au début du XXe siècle et la ville est devenue fantôme. En 1930, il n'y avait plus que 700 résidents. C'est le tourisme qui a sauvé Aspen, les sports d'hiver. Et puis, Aspen est également le point de départ vers les Maroon Bells, les montagnes les plus photographiées d'Amérique du Nord. De nombreuses célébrités américaines, voire internationales, possèdent une propriété à Aspen ou dans ses alentours, mais, depuis quelques années une autre station de ski du Colorado lui fait concurrence : Vail.

— À mon avis, c'est bling-bling vs classe. Je ne compte pas déménager, dis-je à Ana alors que nous revenons vers le centre-ville et les magasins. Tu veux acheter quelque chose, baby ?

Juste en face de nous, il y a une bijouterie à côté d'un grand couturier.

— Oui, répond-elle avec enthousiasme. D'après Carmela, ils font d'excellents cupcakes³⁷ là...

Elle me désigne Main Street Bakery & Cafe. Je me renfrogne. Encore des gâteaux ? Je ne veux pas qu'elle se coupe l'appétit pour le dîner... et puis le sucre, ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur dans une alimentation équilibrée.

— Il est presque l'heure de dîner, Ana.

— Après le cupcake, pourquoi n'irions-nous pas manger italien ?

Je lui souris.

— Bien sûr, c'est facile. Et ensuite ? Qu'as-tu envie de faire ce soir ?

— Regarder un film.

— Regarder un film ?

³⁶ En anglais : tremble = *aspen tree*

³⁷ Petit gâteau anglais ayant la forme du muffin, mais une composition différente, cuit dans un moule en papier et généralement recouvert de glaçage très coloré et/ou décoré

Je suis surpris par cette déclaration. Je ne regarde *jamais* la télévision, je n'en ai pas le temps. Et Ana le sait très bien. D'un autre côté, pourquoi pas... je n'ai pas encore ouvert le dossier que j'ai emporté avec moi pour le week-end, alors si elle tient à son film, peut-être pourrais-je en profiter...

Nous achetons une boîte pleine de cupcakes de toutes les couleurs parce qu'Ana n'arrive pas à choisir celui qu'elle préfère. Elle décide de les tester tous plus tard, une fois revenue au chalet.

Durant le repas, Ana fait montre du même appétit, elle dévore tout ce qu'il y a dans son assiette et goûte à mes plats.

Je la regarde faire avec incertain étonnement. Je ne reconnais pas ma femme. C'est un peu déstabilisant...

— Quel film veux-tu voir ? Dis-je, une fois de retour dans la voiture.

— Qu'as-tu à me proposer ?

— Ana, je n'en ai aucune idée. J'ai un abonnement à toutes les chaînes de cinéma que tu veux, nous regarderons le programme une fois à la maison.

Au final, elle choisit *L'Étrange Histoire de Benjamin Button*³⁸.

Curieux destin que le mien... Je suis né dans des circonstances inhabituelles... C'est ainsi que débute cette histoire effectivement étrange inspirée de F. Scott Fitzgerald en 1921, celle d'un homme qui naît vieillard et passe sa vie à rajeunir. Et contrairement à ce que j'avais prévu, je me retrouve à regarder également le film avec Ana. Moi qui ai passé ma vie à regretter les circonstances de ma naissance, je me demande ce que j'aurais éprouvé en arrivant sur terre sous l'aspect de vieillard... Abandonné par sa famille biologique, Benjamin est élevé par Queenie, qui travaille dans une maison de retraite où l'héroïne, Daisy, alors enfant, vient rendre visite à sa grand-mère, résidente. La couple se rencontre avec une énorme différence d'âge et reste en contact. Mais alors que Daisy vieillit, Benjamin rajeunit, et à un moment, ils vivent leur amour. C'est à la fois merveilleux et effrayant, ce sentiment d'urgence... Il leur faut savourer le présent parce qu'il ne durera pas... Au sens littéral du terme.

J'emporte ensuite Ana jusque dans notre chambre, puis je la déshabille, avec le sourire. J'ai fait la même chose la dernière fois, mais elle était à moitié saoule et je doute qu'elle s'en souvienne. Si elle est tout aussi fatiguée ce soir, c'est à cause de sa grossesse et non de l'alcool. Elle travaille beaucoup trop. J'aimerais vraiment la convaincre de se reposer durant les mois à venir, mais elle dort à moitié, ce n'est pas le bon moment d'évoquer ce sujet délicat.

Avec Ana, y aura-t-il jamais un bon moment, Grey ? J'ai comme un doute.

Une fois Ana au lit, je lui masse les pieds. Et elle pousse les mêmes soupirs et gémissements, mêlés de petits cris de plaisir, que durant l'amour. C'est enivrant. Elle a beaucoup marché cet après-midi, mais d'après ce que j'ai lu, la marche est excellente pour une femme enceinte : ça favorise la circulation des membres inférieurs. Il faut juste que je veille à ce qu'elle n'ait pas de talons trop hauts, malgré ma prédilection pour ce genre de chaussures. Ana a des jambes interminables lorsqu'elle porte des Louboutin.

Pour demain, j'ai prévu une marche en montagne et un pique-nique... du grand air. Ana adore les pique-niques ! Nous avons connu notre premier en Angleterre, durant notre voyage de noces, mais mon préféré est celui que nous avons partagé dans la Grande Maison, sur le Sound, dans la prairie... Surtout ensuite lorsque... Hmm... Un souvenir qui me fait bander.

³⁸ Film fantastique américain sorti en 2008

Je regarde Ana avec attention. Elle a les paupières lourdes, mais je lis dans ses yeux du désir, pas du sommeil. J'ai toujours su que la plante des pieds est une très forte zone érogène, aussi mon massage n'était-il peut-être pas tout à fait désintéressé. Je remonte lentement mes mains sur les mollets ronds et soyeux de ma femme, je lui caresse l'arrière des genoux, là où la peau est fine et soyeuse. Elle entrouvre les jambes dans une invite silencieuse. Je n'ai pas besoin de plus.

Grey, les endomorphines³⁹ sont aussi excellentes pour l'endormissement !

Ouaip, d'après ce que j'ai lu, elles ressemblent aux opiacés parce que leur capacité analgésique procure une sensation de bien-être.

— Mon cœur...

Ana sursaute, les yeux écarquillés. Du coup, j'interromps mes caresses.

— Quoi ?

— Tu ne m'appelles jamais « mon cœur »... chuchote-t-elle.

Là, je ne comprends plus.

— Enfin, Anastasia, tu sais que tu es mon cœur, mon amour et ma vie, non ?

Je n'arrive pas à comprendre comment nous sommes passés en quelques secondes d'une ambiance sensuelle à cette discussion ridicule.

— Christian, tu m'appelles Mrs Grey ou Ana ou baby... Et quand tu es en colère, tu m'appelles Anastasia.

— Le nom que je te donne n'a aucune importance, dis-je sèchement. Ce qui compte, c'est l'amour que j'ai pour toi.

Elle éclate en sanglots. Oh merde !

Grey, tu es un vrai salaud.

Si Taylor entend Ana pleurer, il va venir me flinguer...

— Ana, je suis désolé, baby. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je t'en prie, ne pleure pas. Je t'aime. Je t'appellerai comme tu veux. Je ne dirai plus jamais mon cœur si ça te...

Je la serre contre moi, éperdu.

— Non, ça me plaît. Je pleure parce que je suis heureuse.

— Quoi ?

— Christian, je suis une femme.

Ouais, là j'avais remarqué. Mais comme Ana ne poursuit pas, je ne peux m'empêcher d'avouer mon incompréhension :

— Et alors ?

— Et alors, il est normal qu'une femme soit hormono-dépendante.

Je m'écarte pour la regarder bien en face, sans y en croire mes yeux.

³⁹ Opioides peptidiques endogènes sécrétés par l'hypophyse et l'hypothalamus chez les vertébrés lors d'activité physique intense, excitation, douleur et orgasme.

- Ana, tu n'as jamais été de ce genre-là !
- Mais je n'ai jamais été enceinte...

Grey, elle n'a pas tort.

Je découvre de nouvelles facettes de ma femme. Et son obsession pour le chocolat au petit déjeuner n'est que la partie immergée de l'iceberg.

Je veux en revenir à mes projets amoureux. Elle ouvre la bouche pour continuer à discuter... J'ai bien des bâillons quelque part, mais ça me semble une mesure un peu extrême. Pour la faire taire en douceur, je l'embrasse.

C'est efficace.

Super week-end ! Je ne regrette pas de l'avoir organisé. En déambulant dans le salon, je regarde le splendide paysage enneigé et je me félicite d'avoir réussi à convaincre Ana de faire une pause, pas facile ! Elle se sent investie d'une mission chez SIP. Elle est persuadée de ne pas pouvoir prendre congé avant ses congés de maternité. Je refuse qu'elle s'épuise, qu'elle travaille trop, mais comme d'habitude ma charmante épouse n'en fait qu'à sa tête. Ce qu'elle ignore, c'est que j'ai prévu de ne rentrer à Seattle que dimanche prochain, histoire qu'elle profite davantage du grand air. Il va falloir que je défende mes arguments d'arrache-pied. C'est loin d'être gagné !

D'ailleurs, où est ma femme ? Je la trouve dans la cuisine.

— Baby, te voilà, je te cherchais.

— Je sais bien que la maison est grande mais en ce moment, je passe le plus clair de mon temps dans la chambre ou dans la cuisine.

Ana me prend les mains et les dépose sur son ventre arrondi avec un sourire. Je connais le vieux dicton américain⁴⁰.

— Enceinte et pieds nus dans la cuisine, dis-je.

Je sens un petit choc dans la paume de ma main droite.

— Ana, il a bougé !

— Oui, parce qu'il veut dire bonjour à son papa.

— Plus que quelques mois à attendre, Theodore.

— Il est déjà comme toi : impatient.

Avant que je ne puisse répondre, elle dépose un doux baiser sur mes lèvres. La passion flambe entre nous, devenant vite animale – voire bestiale. C'est dingue l'effet qu'Ana a sur moi ! Un seul de ses baisers me fait bander comme un malade. En plus, depuis qu'elle est enceinte, elle est insatiable. Nous avons déjà une vie sexuelle très active avant mais là...

⁴⁰ *Barefoot and Pregnant in the Kitchen*, figure de style très controversée des années 1950. Le même diction existait en Allemagne au temps du Saint Empire Germanique indiquant le rôle de la femme dans la société : "*Kinder, Küche, Kirche*" (*des enfants, une cuisine et des croyances religieuses*).

J'ai lu sur Internet – où il existe des sites spécialisés sur le comportement de la femme enceinte – que certaines futures mères deviennent frigides durant la grossesse, elles ne supportent pas qu'on les touche. En général, la libido change mais en diminuant. Comme d'habitude, Ana transgresse les règles établies.

Quand elle détache sa bouche de la mienne, elle me regarde droit dans les yeux pour dire :

— Prends-moi sur la table !

L'imaginer nue et offerte sur l'immense table en bois ne fait que m'exciter davantage. Ce serait encore une première pour elle et moi. Mais je ne peux pas. Mon corps dit oui – le con ! – mais ma raison me rappelle à l'ordre.

Parce que j'ai une conférence téléphonique dans moins de vingt minutes.

— Ana, je ne peux pas...

— S'il te plaît, j'en ai envie.

Taylor ne reviendra pas avant deux bonnes heures. Nous sommes donc seuls.

La chipie ! Elle dépose une pluie de baisers dans mon cou et, avant que je ne puisse l'en empêcher, elle a ouvert la fermeture éclair de mon jean pour libérer ma queue déjà érigée. Je pourrais retarder ma réunion. Non ! Cet entretien est capital pour mon nouveau chantier naval. Des milliers d'emplois sont en jeu.

Et toi, Grey, tu ne penses qu'à t'envoyer en l'air ?

— Ana, je suis désolé, baby. Je ne voulais pas t'ennuyer avec ça mais j'ai une importante réunion dans quinze minutes. Je n'ai pas envie de te laisser seule crois-moi, regarde-moi, je préférerais te baiser, mais je dois y aller.

— Tu dois partir ?

— Non, c'est une conférence téléphonique. Je serai juste à côté. Et si tu te trouvais un bon bouquin en m'attendant ? Je vais essayer de faire au plus vite.

Disons deux heures...

— Christian, si tu ne veux pas coucher avec moi parce que je suis une baleine dis-le franchement, je comprendrai. Pas besoin de te chercher des excuses.

— Baby, je te jure que...

— Ne me mens pas !

— Anastasia, arrête ! Tu es resplendissante. Je t'aime et j'ai vraiment envie te faire l'amour à cet instant mais j'ai aussi un rendez-vous d'affaires. Tu sais mieux que personne que je prends à cœur ce genre de responsabilités.

— Je suis énorme, grommelle-t-elle, et toi, tu ne me touche plus.

Je la prends dans mes bras, mettant cette réflexion absurde sur le compte de ses hormones. le site parlait bien de sautes d'humeur, pas vrai ? Sur ce point-là au moins, ma femme est dans les normes. Elle passe du rire aux larmes sans raison apparente.

— Anastasia, comment peux-tu dire une connerie pareille ? Nous avons fait l'amour au réveil, ce matin ; nous avons recommencé sous la douche et encore une fois à midi, avant de manger. Et tu oses me dire en face que je ne te touche plus ? Tu sais baby, j'adore que tu sois énorme, il y a plus de toi à toucher. Et quand tu jouis, c'est fantastique.

Tout est prêt dans mon bureau, quand j'entends la sonnette de la porte d'entrée. Je ne comprends pas. Nous n'attendons personne. Je me dépêche d'aller ouvrir avant qu'Ana s'en charge. Que foutent mes agents de sécurité ? Si c'est un quémandeur ou un illuminé qui m'apporte la « bonne parole », ce connard va être bien reçu.

J'ouvre la porte, de mauvaise humeur. Par chance, j'ai perdu mon érection. Toute la pression m'est montée au cerveau.

Devant moi se tient une grande femme blonde, belle, l'air calme. J'ignore ce qu'elle peut vendre mais elle m'inspire confiance, c'est chose rare.

— Bonjour Mr Grey, je suis Suzy Mc Andrew de l'Institut des neiges, je viens pour le massage de Mrs Grey.

— Pardon ? Je n'ai pas commandé de massage

— C'est Miss Andrea Parker qui m'envoie pour un massage « futur maman »

Andrea ? Je n'aime pas que des étrangers aient des informations sur moi ou ma famille – encore moins qu'ils viennent chez moi ! Malgré les ondes positives que dégage cette femme, je n'en sais rien d'elle. Et je n'ai pas le temps de demander à Welch un dossier. Et si elle était envoyée par un magazine people ?

— Tenez, Mr Grey, voici les documents demandés par Ms Parker.

Elle me tend une enveloppe, contenant son curriculum vitae, une copie de son diplôme d'esthéticienne, son permis de conduire et l'original (signé) du contrat de confidentialité.

Andrea lui a fait signer un NDA. Je survole les papiers. Si Ms Mc Andrew dévoile la moindre information, elle sera poursuivie en justice... et condamnée à payer une somme dont le montant devra être étalé sur plusieurs générations.

— Mr Grey, je ne m'intéresse pas à vous ni à votre vie privée. Seul compte pour moi le bien-être de mes clientes. Je veux juste prodiguer à Mrs Grey un soin qui la fera se sentir bien pendant cette période difficile.

Elle a l'air sincère et, bizarrement, elle n'affiche pas cette air béat qu'on la plupart des femmes lorsqu'elles me rencontrent.

— Pourquoi *difficile* ?

— Le corps subit des transformations physiques et physiologiques assez importantes pendant la grossesse. Mes massages seront donc destinés à soulager votre femme.

Elle me tend un prospectus.

*

Le soin future-maman comprend :

- *Massage du cou et des épaules pour faciliter la respiration et la détente.*
- *Petites pressions dans la région lombaire pour calmer les douleurs et tensions.*
- *Massage des pieds et des jambes pour favoriser la circulation puis de la poitrine pour délasser les tissus tendus par la grossesse.*
- *Massage facultatif du ventre si, pour l'assouplissement de la peau et des muscles.*

- *Finition par les bras et les mains pour une détente totale*

*

— Parfait, entrez, Mrs Mc Andrew. Je vais vous présenter ma femme.

En nous voyant, Ana a un regard sévère, presque méchant. Mrs Mc Andrew est belle mais ce n'est pas mon genre : elle est trop grande et trop blonde. Ana devrait le savoir. J'aime les petites brunes. Enfin, une seule d'entre elles ! Je ne remarquerais même pas Nathalie Portman, Keira Knightley ou Pénélope Cruz. La seule femme qui m'intéresse, c'est Anastasia Grey.

Je l'aime et elle le sait. Malgré tout, ça me plaît de la voir sur la défensive. Je veux qu'elle soit jalouse dès qu'une autre femme pose les yeux sur moi. Je suis moi-même jaloux de tous les hommes qui s'approchent d'elle

— Ana, je te présente Suzy Mc Andrew. Elle est ici pour s'occuper de toi

— Merci, mais je n'ai pas besoin de babysitteur

— Mrs Grey, je ne suis pas ici en tant que babysitteur. Je m'appelle Suzy et je suis esthéticienne et kinésithérapeute, je suis ici pour vous faire un massage spécial pour vous et votre bébé ainsi que tous les soins que vous souhaiterez.

Là, je vois les yeux d'Ana pétiller et sa moue changer.

— Oh Christian, quelle merveilleuse surprise ! Tu avais peur que je m'ennuie durant ta réunion ?

— Oui, baby.

Elle s'approche de moi et m'embrasse. Toute sa colère a disparu, on dirait presque qu'elle va pleurer.

— Ça va aller, baby ? Je dois y aller.

— À merveille, merci.

— Très bien, je vous laisse, mesdames.

Timing parfait. J'ai à peine eu le temps de m'installer dans mon fauteuil que la sonnerie de Skype retentit.

Presque deux heures plus tard, mon interlocuteur et moi échangeons les politesses d'usage pour finaliser notre entretien. Quand j'attends Ana glousser dans le couloir, puis la porte d'entrée claquer.

J'écoute la conversation le plus poliment possible avant de crier :

— Ana...

Je n'ai pas le temps de quitter mon bureau, elle est déjà entrée dans la pièce. Je me lève et lui demande.

— Ça va, baby ? Tu as passé un bon moment ?

— C'était vraiment exceptionnel, Christian. Merci

Je l'embrasse tendrement, son contact m'a manqué. Deux heures sans elle, sans la toucher...

— As-tu pris un goûter ?

— Oui, mais j'ai encore faim.

Elle se mord la lèvre et me pousse contre mon bureau, elle détache mon pantalon et tombe à genoux. Elle prend mon sexe dans sa bouche. Ses lèvres, sa langue... c'est la meilleure fellation de toute ma vie.

Grey, tu dis ça à chaque fois.

Ma respiration s'accélère. Elle fait courir sa langue sur le bout... Je gémiss. Dieu que c'est bon ! Je bascule mes hanches vers elle en fermant les yeux. Je serre les dents. Je m'enfonce encore plus profondément dans sa bouche en prenant appui sur mon bureau.

— Ah... baby... c'est bon...

Elle me suce plus fort, en donnant des petits coups de langue sur mon gland. Elle me prend jusqu'au fond de sa gorge, puis elle remonte.

— Ana, arrête, je vais bientôt jouir

Mais elle continue. J'appuie sur ses épaules pour l'éloigner et là, je sens une légère morsure. Elle tient à me garder, ce qui n'est pas pour me déplaire. Le plaisir monte et explose dans un orgasme incroyable. J'en reste haletant.

— Baby, tu es... c'était sensationnel

Elle sourit, ravie de me voir dans cet état d'euphorie post-coïtale. Elle s'appuie dans mon grand fauteuil avec les mains sur les accoudoirs.

— Je voulais te remercier, Christian. J'ai vraiment passé un très bon moment. Suzy est une femme adorable, elle a pris soin de moi, elle m'a écoutée.

J'en perds mon air réjoui.

— Baby, tu trouves que je ne t'écoute pas assez ? Si tu veux que je fasse quoique ce soit, demande-le-moi, tes désirs sont des ordres. Mon but dans la vie, c'est de te satisfaire.

Ana me rassure en disant qu'elle a vraiment aimé ses soins. Elle veut maintenant me faire un gâteau au chocolat. Je suis d'accord.

— Je te rejoins d'ici cinq minutes, baby.

Auparavant, je vais téléphoner à Andrea pour la remercier. Je compte aussi garder les coordonnées de Mrs Mc Andrew. Peut-être qu'elle accepterait de venir occasionnellement à Seattle pendant la durée de la grossesse d'Ana... Je paierai ses frais de déplacement et doublerai ses honoraires, bien entendu.

Après avoir remercié mon assistante et évoqué avec elle les affaires en cours, je lui demande machinalement :

— Tout s'est-il bien passé hier à GEH ?

Elle manque s'étouffer à l'autre bout du fil. Étrange...

— *Non, oui... GEH ? Tout va bien... bien sûr. Pourquoi ?*

— Ros avait une réunion hier à laquelle je n'ai pas voulu participer. Je veux savoir si tout s'est bien terminé.

Elle me semble stressée. Ça ne lui ressemble pas. J'insiste :

— Est-ce que ça va, Andrea ?

— *Oui. Pardon... Mr Grey. Pour Ms Bailey, tout est en ordre, les contrats ont été signés et envoyés par porteur spécial. Le dossier a été également transmis au service comptabilité.*

— D'accord. Bien, ce sera tout.

Elle me contredit en évoquant sa prime de fin d'année... Ah, je vois, j'ai été généreux mais elle le mérite. Elle fait un travail remarquable, elle sait aussi prendre des initiatives. Elle ne compte pas ses heures et je ne l'ai pas ménagée durant cette année mouvementée.

— Andrea, vous accepterez votre prime, un point c'est tout.

— *Bien monsieur, je vous en remercie.*

J'achète sa fidélité, mais je doute de pouvoir facilement retrouver quelqu'un d'aussi compétent. Une idée brillante me vient, un autre genre de bonus : le gala de charité au Miles High Club. Ros avait réservé pour Ana et moi deux places à la table d'honneur. Nous n'y serons pas. Je vais les transmettre à mon assistante, elle doit bien avoir un cavalier... ou une amie.

Elle se fait un peu prier mais finit par accepter.

— *Merci, monsieur.*

— Andrea, je viens de vous envoyer le mémo relatif aux contrats.

— *Bien, monsieur. Tout sera en ordre pour lundi.*

— Parfait. Au fait, je compte rester à Aspen toute la semaine prochaine. Annulez tous mes rendez-vous. Bon week-end.

— *Merci, monsieur. À vous aussi.*

J'y compte bien.

À Bellevue

Ana

C'est dimanche, nous déjeunons chez mes beaux-parents. Il y a également Elliot et Kate. Durant l'apéritif, Grace et Carrick n'ont servi que des cocktails sans alcool, je pense que c'est en mon honneur. À moins que Christian ne l'ait strictement exigé. Je crois qu'il ne m'a toujours pas pardonné les quelques gorgées de champagne que j'ai bues, aux premières semaines de ma grossesse. Il surveille ce que je mange encore plus sévèrement qu'avant – ce qui n'est pas peu dire. Il ne s'agit plus de quantités actuellement, plutôt de la nature de mes aliments. Il doit rendre Gail Taylor chèvre en vérifiant chacun des menus hebdomadaires qu'elle établit en fonction des différents interdits recommandés par tous les sites Internet sur lesquels il est tombé.

De temps en temps, je dois mettre le holà, franchement, qui a jamais entendu parler de tant de restrictions ! Me sont strictement interdits alcool, caféine, crustacés, mollusques, gibier, etc. Je n'ai rien d'une ivrogne – je supporte assez mal l'alcool, 'en suis consciente, et je déteste le café, mais quand même... Seattle est une ville de fruits de mer et Christian ne veut plus en entendre parler. Ils me sont défendus car ils pourraient m'intoxiquer – s'ils manquent de fraîcheur. J'ai eu beau affirmer que certains commerçants étaient très fiables, Fifty a contrattaqué par un argument imparable : ces aliments peuvent être contaminés par le virus de l'hépatite A, une maladie dangereuse pour le bébé.

Le gibier contient des toxines qui transforment les protéines si la fraîcheur n'est pas parfaite. Peuh ! Je n'ai jamais aimé ce genre de mets aussi je n'ai rien dit. Par contre, j'ai défendu mon Twinings. Je refuse de croire que le thé – que je prends très léger – soit un excitant agissant sur le bébé et qui empêche l'absorption du fer. Christian m'a proposé en vain de la camomille ou du tilleul. Pour se remettre de cette défaite, il a établi une liste d'aliments qui seraient porteurs de listériose et qu'il ne voulait pas voir dans le frigidaire :

- Viande crue ou fumée
- Poisson cru ou fumé
- Coquillages crus, crustacés, surimi, tarama
- Pâtés et produit en gelée
- Lait cru et fromages au lait cru
- Les fromages artisanaux
- Les œufs
- Graines germées crues, comme le soja

Il guette aussi les aliments porteurs de toxoplasmose : viande crue ou peu cuite, légumes ou fruits ni lavés ni épluchés, herbes aromatiques...

Et si je tenais le responsable ayant affirmé que « bouger fait des miracles pendant la grossesse » je lui ferais subir des choses désagréables !

— Le sport va te préparer à l'accouchement en renforçant tes muscles et en améliorant ton endurance, affirme Christian avec l'enthousiasme d'un prosélyte.

Il disait la même chose quand il cherchait à te faire faire du sport pour que tu deviennes sa soumise, ricane ma conscience.

J'ai aussi fait mes recherches. Je suis tombée sur une arme secrète : une hormone appelée « relaxine » que produit mon corps – par miracle – et qui assouplit mes articulations en prévision de l'accouchement. Certaines activités physiques et mouvements sont déconseillés. Je pense déjà mettre dans cette liste tout ce que je déteste, le jogging en priorité. Claude Bastille, le coach de Christian, est bien plus compréhensif ; il me fait faire des assouplissements sans jamais s'offusquer de mon manque d'ardeur. En fait, il a su me motiver :

— Un bon programme d'exercices vous permettra de maîtriser votre prise de poids et de préparer vos muscles à l'épreuve très physique de l'accouchement, Ana. Et tout ça, sans traumatiser votre corps ou votre petit locataire.

Nous avons trouvé un excellent compromis : la natation. Une chance pour moi, c'est le sport le plus sûr et le plus profitable pour les femmes enceintes. Il paraîtrait que ça fait travailler les bras et les jambes. Et aussi le système cardiovasculaire Christian a rajouté du yoga et des étirements...

— Anastasia ?

Je m'aperçois que, perdue dans mes pensées, j'ai lâché le fil de la conversation. Je rougis.

— Oui, Grace, qu'y a-t-il ?

— As-tu envisagé une *baby shower*⁴¹, Ana, demande Mia ?

Oh non !

Christian se tourne vers sa sœur, un éclat meurtrier dans les yeux.

— Ça suffit les idées grotesques. Je ne veux pas que tu entraînes Ana je ne sais où, avec je ne sais qui. Elle est fatiguée, Mia, c'est un sentiment que tu ne connaîtras jamais. Fiche-lui la paix.

— Christian, sois gentil avec ta sœur, intervient Grace avec un soupir.

Vexée, Mia s'enferme dans un silence boudeur en jetant son frère un regard assassin. Kate me regarde et m'adresse un clin d'œil. Elle ouvre la bouche, s'appêtant manifestement à intervenir mais ce n'est pas le cas. Voilà qui m'étonne : Kate n'est pas du genre à avoir la langue dans sa poche. À mon avis, elle trouve aussi cette fête ridicule ou inutile, mais elle n'a pas voulu approuver ce que disait Christian. Je me demande si ces deux-là s'entendront un jour.

Elliot change avec tact le sujet de la conversation :

— Christian, les travaux de ta maison sont quasiment finis. Il ne reste que les papiers peints à l'étage et les appareils de la cuisine et des salles de bains. Tu sais, je suis confiant, tout sera prêt à Noël. Comptes-tu pendre la crémaillère pour le 24 décembre ? Tu ferais d'une pierre deux coups.

— Il paraît que tu as tout décidé pour la nurserie ? Susurre Kate en se tournant vers Christian.

— Pas exactement. Comme votre virée chez IKEA n'a pas été très productive, j'ai dû intervenir et tout commander sur Internet. Puis j'ai envoyé Taylor chercher les meubles. Je savais ce que désirait Anastasia... (Il me sourit tendrement, les yeux adoucis,) ça n'a pas été très compliqué.

— Comment trouves-tu le tableau qu'Ana a choisi pour la nurserie ? J'aurais préféré des trains, je sais que tu aimes le train, Christian.

Ah... Mia n'a pas réussi à boudier très longtemps. Je cache mon sourire. Christian répond patiemment à sa sœur :

⁴¹ Fête prénatale organisée en l'honneur d'une future maman entre le septième et huitième mois de grossesse.

— Le tableau d’Ana est parfait, très assorti aux murs verts que nous avons choisis pour la chambre de Junior. Il ira aussi très bien avec le nouveau mobilier en rotin blanc.

— Du vert ? fait Mia avec une grimace. En plus, ce tableau représente une mare. Ce pauvre gosse va se prendre pour un crapaud ou une carpe !

Nous éclatons tous de rire, puis Grace se lève en indiquant qu’il est temps de passer à table.

Peu après, nous sommes tous installés dans la salle à manger.

Une jeune fille brune aux cheveux courts s’occupe du service. Elle jette à Christian un regard appuyé, qu’il ne remarque pas. Je suis cette Julie Adrien des yeux le temps qu’elle quitte la pièce. Je me méfie autant de cette Française que de Gretchen, l’Autrichienne qui était là avant elle.

La conversation est très animée, Mia est particulièrement bruyante ce soir, un peu trop peut-être... je me demande où est Ethan. Je n’ai jamais très bien compris sa relation avec Mia. Tiens, ils parlent d’œnologie : cépages, étapes de vinification... Houlà, c’est pour moi du chinois.

— Chaque région a développé des cépages adaptés aux conditions climatiques locales. Le cabernet-sauvignon, à peau épaisse, provient des régions humides, tandis que le pinot noir, plus précoce, s’adapte mieux au froid.

— Oui, du coup, chaque raisin contient des précurseurs aromatiques qui influencent la gamme des arômes de son vin.

— N’oublions pas les nouvelles techniques d’hybridation d’un plant de vigne classique ! Cela peut donner naissance à une nouvelle variété. Le pinot gris, par exemple, est un cépage blanc obtenu par mutation naturelle du pinot noir.

Je me tais avec application, je n’y connais rien. Depuis que j’ai rencontré Christian, j’ai appris à apprécier différents vins blancs : ceux qu’il préfère. Et c’était avant qu’il n’ait mis un veto à ma consommation d’alcool.

Le repas est délicieux, pourtant je n’ai pas très faim. Quand Grace le remarque, elle me propose de remplacer le gigot par un blanc de poulet. Je refuse, en rougissant. Oh lala, je ne tenais pas à attirer l’attention sur moi.

— Ça doit être à cause du bébé qu’An n’a pas très faim, déclare Elliot, qui se tourne vers moi avec un sourire béat. À mon avis, tu devrais envisager d’appeler ton fils, Petit Elliot.

Kate lève les yeux au ciel en ricanant. J’ai bien envie de faire comme elle, mais je ne peux retenir un sourire. « Petit Elliot », c’est adorable. Elliot prend très au sérieux le fait de devenir oncle, il doit parfois se moquer de Christian, mais discrètement, quand je ne suis pas là pour écouter. Avec moi, il ne cesse de me demander des détails, sur ma santé, celle de l’enfant, la taille qu’il a actuellement... Des choses comme ça.

— Je suis désolé que Petit Elliot te coupe l’appétit, Ana.

— Elliot, fous-lui la paix, tranche Christian. Si tu veux avoir un « Petit Elliot », marie-toi vite et fais un enfant à ta femme.

Je retiens un fou rire en imaginant Kate devenir mère. Mais quand même, Christian est capable de plaisanter sur Petit Pois à présent, quel changement en quelques mois à peine !

— Pourquoi ne pas l’appeler Christian ? propose Grace avec un sourire.

— Non ! crient en même temps Kate et Christian.

Quand ils réalisent avoir eu la même réaction spontanée, ils se fusillent mutuellement du regard. Grace jette à Kate un regard un peu blessé.

— Je suis certaine qu'Ana attend une fille, déclare mon amie avec aplomb. Christine alors ?

Christian fait la grimace et affiche une étrange expression Oh... c'était peut-être une de ses ex-soumises ? J'ouvre la bouche quand Elliot intervient :

— Ana, il est évident que tu vas avoir un adorable petit mec aux cheveux blonds et aux yeux bleus, il devrait porter mon nom.

— Il aura peut-être les yeux bleus, comme sa mère, commente Christian, mais certainement pas les cheveux blonds avec deux parents cheveux bruns.

— Sauf si...

Elliot lève les sourcils d'un air suggestif, il étouffe soudain un grognement et se tourne, outré, en direction de Kate. Je devine qu'elle lui a mis un coup de pied sous la table. Mia jette son morceau de pain à la tête d'Elliot en criant :

— Arrête de dire des bêtises, grosse brute ! Arrête d'embêter Christian !

Elliot, avec un rire amusé, rattrape sans peine le projectile et adresse un clin d'œil à sa sœur.

— Mia Barbara Grey ! s'exclama Grace en faisant les gros yeux. Tiens-toi bien. Je t'interdis de jouer avec la nourriture. Elliot, surveille aussi ton langage, s'il te plaît. Ce genre de plaisanterie...

Elle pousse un soupir et secoue la tête tout en jetant un coup d'œil inquiet en direction de son fils cadet. Mia et Elliot éclatent de rire. Christian cache son sourire en essayant d'afficher un air digne. Il n'y réussit pas du tout.

Pourtant, je réalise qu'il est beaucoup plus discret que son frère et sa sœur à la table de ses parents, plus cérémonieux et poli. Mon pauvre Fifty ! Durant des années, il s'est senti exclu de ce cercle familial, j'en ai le cœur serré. Je lui prends la main en lui adressant un sourire.

— Tu veux que nous rentrions ? Murmure-t-il à mon oreille.

— Attendons au moins la fin du repas.

Avant de revenir à l'Escala, Christian et moi passons à Broadview. Lorsque la voiture se gare devant l'entrée, j'ai le cœur qui bat. De plus en plus, cette maison dont nous avons choisi le moindre détail de rénovation devient notre foyer.

— Bienvenue chez toi, baby.

Comme de coutume, il a deviné ce que je pensais... peut-être a-t-il ressenti la même chose.

En tournant la tête, je vois le soleil couchant illuminer notre prairie, saupoudrant d'or le moindre de ses brins d'herbe jauni par l'hiver et le froid. À l'idée des bons moments que nous passerons là-bas au printemps prochain, j'ai presque envie de sautiller sur place... mais dans mon état, ce n'est pas recommandé. Et Fifty n'apprécierait pas.

Dans la maison, la pièce qui m'intéresse le plus, c'est la nursery – et je la regarde avec des yeux écarquillés. Christian a décidé enfin d'avouer qu'il aimait Petit Pois : c'est lui qui a choisi les meubles en osier blanc et deux délicats mobiles. L'un avec des trains – l'autre avec des petits gâteaux...

La pièce est adaptée aux deux sexes.

Protocole

Ana

— Pourquoi est-ce que je n'ai jamais le droit de conduire ma R8 ? Tu me l'as offerte pour mon anniversaire, il y a trois mois, et j'ai à peine posé les fesses sur le siège conducteur depuis lors.

— Mrs Grey, ne me parle pas trop de tes fesses, surtout quand tu t'adresses à moi sur ce ton, ça pourrait me donner des idées.

— Christian, je suis sérieuse. Je veux une réponse !

— Tu es enceinte, Anastasia. Tu dors mal la nuit, tu es fatiguée, je ne veux pas avoir à m'inquiéter en te sachant au volant d'un bolide dans ton état. De plus, une Audi R8 n'est pas exactement le genre de voiture que l'on utilise pour aller travailler tous les jours, je te rappelle la circulation qu'il y a dans les rues le matin à Seattle.

J'ouvre la bouche pour répondre, mais je suis interrompue par un énorme bâillement. Je mets vite la main devant ma bouche pendant que Christian ricane. Il a raison, j'ai mal dormi cette nuit. Je me suis levée plusieurs fois pour passer dans la salle de bain. À mon avis Petit Pois confond ma vessie avec un trampoline. Je suis enceinte de quatre mois seulement, j'ai du mal à imaginer qu'il me faut encore attendre jusqu'au mois de mai...

Christian s'approche et me prend dans ses bras. Il me chuchote à l'oreille :

— J'ai eu Elliot au téléphone ce matin. La maison sera prête pour Noël, nous pourrons emménager dès la semaine prochaine.

Je lui souris. Il ne s'agira pas d'un véritable déménagement puisque Christian a décidé de garder son appartement à l'Escala, entièrement meublé. Il a déjà été sélectionné un nouveau piano pour la Grande Maison. Il s'agit d'un piano à queue, un Steinway Grand – comme celui qu'utilisait autrefois son professeur de piano, Miss Kathie. Nous avons choisi ensemble quelques meubles, sur catalogue, mais seulement le minimum : les canapés du salon, la table de la salle à manger et ses chaises, un grand lit pour notre chambre. Je préfère que nous aménagions ensuite notre maison au fur et à mesure. De toute façon, Christian a des goûts spartiates : il aime l'espace, la modernité, le verre-et-acier. Il faudra bientôt installer la nursery, c'est une perspective qui m'enchante. Kate, Mia, Gail et moi avons acheté pas mal de choses chez IKEA le mois passé. Quant à Christian, il a dévalisé les magasins pour bébé. Il ne veut que du neuf pour son fils. Pour la cuisine, nous avons les tableaux colorés achetés durant notre lune de miel, ceux qui représentent des poivrons, – et aussi un merveilleux souvenir. Pour le reste, je suis certaine que tout le matériel sera hautement professionnel. Ce n'est pas exactement ma priorité... Depuis qu'ils sont revenus de leur voyage de noces, Gail et Taylor eux-aussi sont plongés dans des catalogues, pour aménager l'appartement que Christian leur a attribué, au-dessus du garage. Je sais que la petite Sophie, la fille de Taylor, a elle-même choisi le papier peint et le couvre-lit de sa chambre.

Je suis consciente que Christian utilise cette perspective d'emménagement prochain à Broadview pour me détourner du sujet brûlant de la R8, mais il paraît inébranlable. Je me souviens de ce que m'a dit maman : je ne peux pas toujours gagner, il faut que je choisisse mes combats. Elle a raison. Elle a eu quatre maris, elle a de l'expérience. D'un autre côté, je ne pense pas qu'aucun d'entre eux n'ait été aussi compliqué que Christian !

De : Christian Grey

Objet : Protocole

Date : 19 décembre 2011 08:08

À : Anastasia Steele

Femme impossible,

Je crains que tu aies besoin d'un petit rappel concernant le protocole de ta sécurité, c'est très important à mes yeux. Permits-moi de te rafraîchir la mémoire :

1. Tu portes mon enfant qui est aussi le tien. Tu te soumettras donc au protocole que j'ai instauré – et ceci est une clause non négociable.
2. Sawyer te conduit. Tu ne touches pas un volant jusqu'au jour de la naissance. Ensuite, on verra.
3. Combien de fois dois-je te répéter qu'une R8 ne convient pas à une femme enceinte ? D'accord, c'est une voiture fiable, pas dans ton état. Et puis, elle roule trop vite. Si ta Saab ne te convient plus, je peux acheter un tank Sherman.
4. Sawyer m'a dit que tu te plaignais de la vitesse à laquelle il roule. Je te rappelle qu'il suit mes ordres.

Christian Grey

P-DG et mari Irrité, Grey Entreprises Holdings Inc

PS. Espérons que Junior n'héritera pas de ton mépris pour les règles et règlements.

De : Anastasia Grey

Sujet : Nouveau protocole ?

Date : 19 décembre 2011 08:29

À : Christian Grey

Très cher époux trop protecteur

Interdiction de me traiter d'impossible.

Ta liste me consterne.

Je sais parfaitement que je porte notre bébé, je suis cependant une femme adulte en pleine forme, libre d'exercer ses droits de citoyenne américaine. Mr Grey, tu ne peux pas me mettre en cage, c'est un fantasme que je te refuserai toujours.

Je suis ta femme, pas ta soumise ou ton esclave. Nous sommes des partenaires à droits égaux

D'accord pour la R8, pas d'accord pour le tank et nous négocierons ce soir la vitesse de croisière de Sawyer. :)

Anastasia Grey

Directrice des Acquisitions, SIP

De : Christian Grey

Objet : Ancien protocole maintenu

Date : 19 décembre 2011 08:48

À : Anastasia Steele

Égales ? Je croyais que nous avions décidé que ton corps était mien.

Te mettre en cage me semble une excellente idée. Je peux aussi t'enchaîner à mon lit.

Ne fais rien de stupide ou de dangereux, Mrs Grey. Tu comptes trop pour moi.

Christian Grey

P-DG aux fantasmes multiples, Grey Entreprises Holdings Inc.

De : Anastasia Grey

Sujet : Pas de protocole ?

Date : 19 décembre 2011 08:29

À : Christian Grey

Tu n'es pas propriétaire de mon corps, tu n'en as que l'usufruit...

Prépare-toi à une négociation serrée.

J'ai hâte d'être à ce soir

xx

Anastasia Grey

Directrice des Acquisitions, SIP

D'après ce que j'ai compris, les Grey passaient en général Noël à Bellevue, parce que Grace aime avoir sa famille réunie autour d'elle. Deux fois, au cours des dernières années, Christian a reçu ses parents, son frère et sa sœur à Aspen, pour quelques jours de ski. Nous en revenons justement mais moi, je n'ai pas eu le droit de découvrir les pistes enneigées. L'an prochain peut-être... .

Personnellement, je n'ai aucune tradition concernant Noël. Quand j'étais enfant, après le divorce de Ray et de Carla, je me sentais écartelée : si je restais avec l'un de mes parents, j'avais la sensation de trahir l'autre, aussi cela plombait l'ambiance festive. J'écoutais avec une envie douce-amère les projets de mes camarades de classe, évoquant des réunions familiales, d'immenses tables remplies d'oncles et de tantes, de grands-parents, de cousins. Je passais le réveillon en tête-à-tête avec mon père ou ma mère, quelques cadeaux posés sous un petit arbre que j'avais moi-même décoré... et je retenais mes larmes. Et toujours, je me promettais : *plus tard*... Plus tard, j'agis différemment, plus tard, j'aurais une famille, plus tard, je créerais mes propres traditions.

Petit Pois n'est pas encore né, mais il est là, avec moi, dans mon ventre. Et l'année prochaine, bébé de quelques mois, il vivra son premier Noël. Cette perspective me bouleverse.

Mon BlackBerry sonne, c'est maman. Elle est en larmes.

— Maman ? Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que Bob...

Je n'ai pas le temps d'aller plus loin, elle m'interrompt en balbutiant des mots incohérents. Puis elle se reprend pour dire, d'une voix hachée mais audible :

— *Bob va très bien, ma chérie. Ne t'inquiète pas, c'est juste... Je présume que tu ne pourras pas venir nous voir pour Noël ? Tu passeras désormais tous tes vacances avec ton mari.* (Elle étouffe un nouveau sanglot.) *Tu sais, je viens de réaliser à quel point les choses ont changé. Je m'apprêtais à acheter un sapin, mais je me suis dit, à quoi bon ?*

— Ne pleure pas, s'il te plaît. Je comprends. Christian me disait l'autre jour que nous aurions notre maison à temps pour Noël. Nous allons inviter les Grey à une crémaillère, est-ce que ça vous dirait à Bob et à toi de venir aussi ?

— *Quelle excellente idée !*

Ma mère éclate de rire. Elle n'a pas changé, toujours aussi lunatique, aussi prompte à passer du rire aux larmes ou l'inverse. En quelques phrases rapides, nous tombons d'accord sur une date : les Adams viendront à Seattle le 20 décembre, pour éviter la cohue des départs en vacances, ils retourneront en Géorgie deux jours après Noël, le 27. Ils ont déjà organisé leur réveillon du 1^{er} janvier avec des amis à Atlanta.

Quand je raccroche, je réalise que je n'ai pas prévenu Christian de cette invitation impromptue. Je ne pense pas qu'il refuse de recevoir maman et mon beau-père, mais sait-on jamais. Il n'a pas l'habitude d'avoir des invités à demeure... Et quand José est resté quelques jours à l'Escala, Christian était dans tous ses états. D'un autre côté, la situation était très différente.

Je lui envoie un mail.

De : Anastasia Grey
Objet : Des invités surprise...
Date : 20 décembre 2011 9:30
À : Christian Grey

Je viens d'avoir maman au téléphone. Elle n'avait pas trop le moral. Sur une impulsion, je l'ai invitée avec Bob du 20 au 27 décembre pour passer Noël avec nous. J'espère que ça ne te dérange pas. J'ai agi sans réfléchir.

Petit Pois et moi t'embrassons.

Ana

De : Christian Grey
Objet : Ta mère est toujours la bienvenue
Date : 20 décembre 2011 9:35
À : Anastasia Grey

Mrs Grey,

Tu as bien fait, baby, je comprends tout à fait que tu aies envie d'avoir ta famille avec toi pour Noël. J'ai déjà prévenu Ray, il nous rejoindra le 25 décembre pour déjeuner. Mes parents également.

Nous dînerons à Bellevue le 24 au soir. Je ne veux pas que tu te fatigues trop à tout organiser à la maison, même avec l'aide de Mrs Taylor.

Je t'aime xx

Christian Grey

P-DG follement amoureux, Grey Entreprises Holdings Inc.

Christian

Je suis à l'Escala quand je reçois un coup de téléphone de Welch :

— *Mr Grey, j'ai enfin retrouvé Richard Lincoln.*

Je m'assieds, les jambes sciées. Je n'arrive pas y croire. Je suis capable d'affronter les marchés les plus tordus sans ciller de l'œil, mais dès qu'il s'agit d'Anastasia, j'éprouve une terreur qui me paralyse. Jack Hyde est mort, mais Dick Lincoln reste à mes yeux une menace qui plane sur ma femme, lointaine, anonyme et d'autant plus effrayante.

— Où est-il ?

— *Mort.*

— QUOI ? Welch, vous en êtes certain ? Vous avez vu le corps ?

— *Oui, monsieur. Depuis son départ de Seattle, Mr Lincoln vivait sous un nom d'emprunt au Texas, à Laredo⁴², d'où il passait souvent au Mexique. Il traînait avec la lie de l'humanité : des mercenaires ayant vendu leurs talents au cartel de Mexico.*

— Je ne comprends pas. Linc n'avait rien à voir avec la drogue, qu'est-ce qu'il fichait avec le cartel ?

— *Il était ruiné, monsieur, il lui fallait de l'argent. Beaucoup d'argent, et rapidement.*

— Il avait de l'argent ! Il n'a certainement pas quitté Seattle les mains vides.

— *Soit il s'est fait voler, soit son pactole s'est avéré insuffisant. En tout cas, il est mort dans un accident d'avion privé et non immatriculé. Il y avait trois cadavres dans l'épave, lui et deux Mexicains recherchés par les autorités et le FBI. Je me suis rendu en personne à la morgue de San Antonio, j'ai obtenu un prélèvement ADN et une empreinte dentaire. Dès mon retour à Seattle, j'ai consulté le dentiste qui s'occupait de Mr Lincoln, tout concorde. Je n'ai pas encore les résultats comparatifs d'ADN, mais l'identification ne fait aucun doute.*

— Comment avez-vous retrouvé sa trace ?

— *Il gardait chez lui des dossiers vous concernant, Mr Grey. Il n'avait pas oublié ses projets de vengeance...*

Je n'arrive pas à éprouver le moindre regret de cette mort inattendue. Je reste muet, en cherchant à déterminer s'il reste d'autres problèmes à régler concernant la sécurité d'Anastasia.

Les journalistes...

— Et pour les Reed, où en sommes-nous ?

— *Eh bien, j'ai envoyé deux de mes hommes... hum, parler aux neveux, je ne pense pas que Fred et Eric se soit attardés dans l'État de Washington. Ce n'était pas bon pour leur santé. Vous vous souvenez de cette fuite concernant vos fiançailles en juin dernier ?*

— Oui. C'était dans le *Seattle Nooz*.

— *Eric avait séduit la fille au pair.*

— Gretchen Hauser ?

Tiens, j'avais accusé la stagiaire, Olivia...

— *Exactement, confirme Welch. Elle a parlé sans réaliser qu'elle était manipulée.*

— Elle est rentrée en Europe depuis lors. Et l'oncle ? Lou Reed ?

— *Vous n'y avez pas été de main morte, Mr Grey. Et Mr Keith Kavanagh est également intervenu, Lou Reed a perdu sa carte de presse, il peut toujours chercher à vendre ses articles au cas par cas, mais sa réputation professionnelle est en miettes. Il n'est pas content.*

— Je m'en fous.

— *Autre point intéressant : Mrs Lincoln semble avoir disparu.*

— Bon Dieu ! Elle aussi ? Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à foutre le camp ? Ce n'est pas que je m'en plaigne, mais j'aime autant avoir mes ennemis sous surveillance. C'est complètement déconcertant, Welch, Elena ne peut pas s'en aller : tous ses avoirs sont investis dans les salons de l'Esclava !

⁴² Ville des États-Unis dans l'État du Texas qui se trouve au bord du Río Grande, à la frontière du Mexique.

— *Non, monsieur, plus maintenant. Elle a commencé à en fermer quelques-uns, discrètement, mais ça a précipité sa dégringolade financière. L'Esclava sera déclarée en faillite au début de l'année prochaine. Mrs Lincoln a été vendue sa maison de Bellevue et vidé ses comptes à Seattle.*

— L'IRS va se lancer à sa poursuite si elle cherche à ne pas payer ses impôts. Suivez la piste de l'argent, Welch. C'est ce que les agents du fisc feront aussi.

— *Très bien, monsieur.*

— En tout cas, mes félicitations pour Linc, Welch. Voici un dossier clos.

En raccrochant, j'éprouve un sentiment d'euphorie très agréable : un cadeau de Noël inattendu.

Je passe au salon, je m'assieds au piano du salon, je me perds dans la musique. *Clair de Lune*, de Claude Debussy. Un air que j'écoutais une des premières fois où Ana s'est trouvée dans ma voiture, j'en ai gardé pour lui un penchant particulier. De plus, il correspond à mon humeur du jour.

Ces deux derniers jours, Ana s'est comportée bizarrement à mon égard. Comme si elle marchait sur des œufs...

Et ça t'étonne, Grey ? Tu as tout d'un ours, acariâtre et bourru.

Pourtant, Ana ne m'a pas posé de questions, elle n'a pas insisté pour avoir une justification à mon comportement morose. Voilà qui ne lui ressemble pas. J'ai tenté de ne pas être trop pénible envers elle, mais j'avais besoin d'espace pour déterminer la meilleure façon d'agir. Je ne voulais pas laisser la colère me brouiller l'esprit.

Je décide qu'il est temps de me réconcilier avec ma femme.

Ana

Christian boude depuis quelques jours. J'ai hésité un moment à lui demander des explications, mais je me suis ravisée. Je suis fatiguée... Petit Pois draine toute mon énergie, même si je n'ai plus de nausées matinales. Chaque geste m'est un effort, même réfléchir me paraît parfois difficile. Je me demande comment je ferai d'ici quelques mois. J'ai l'impression d'avoir doublé de volume. Ce n'est pas vrai, mon miroir me le confirme. C'est juste dans ma tête.

Je n'ai qu'une envie, me pelotonner dans mon lit – près d'un mari aimant et attentionné, de préférence – et attendre que le temps passe. C'est impossible.

Je ne veux surtout pas me disputer avec Christian. J'ai encore des frissons d'angoisse en évoquant son effroyable colère en apprenant que j'étais enceinte – et les événements qui ont suivi. Chaque fois que j'y pense, j'ai la tête qui tourne. Je ne suis pas en état de supporter une autre scène de ce genre, il finira bien par se calmer, par m'expliquer ce qui le ronge. J'espère...

Quand j'arrive l'appartement, accompagné de Luke Sawyer, il est déjà tard. Nous restons silencieux tous les deux dans la cabine de l'ascenseur. Je résiste à la tentation d'appuyer la tête contre la paroi. Je risquerais de m'endormir et Christian finirait par le savoir, il s'inquiéterait que je travaille trop. C'est encore un sujet que je ne tiens pas rouvrir pour le moment.

Quand j'émerge dans l'entrée, tout est silencieux. Pourtant, il m'a semblé entendre des notes de musique, il y a quelques secondes. Peut-être ai-je rêvé ? À moins qu'il n'ait joué et se soit arrêté en entendant. Souvent, il préfère être seul. Je croyais pourtant que ma présence ne le gênait pas, même

quand il se perd dans la musique. Durant si longtemps, elle a été son seul apaisement, sa seule façon de faire baisser la pression...

Avec ses soumissives, bien sûr, mais je préfère ne pas m'attarder là-dessus.

Sans passer au salon, sans chercher à savoir ce que fait Christian, je vais directement jusque dans la chambre et dans la salle de bain. Appuyée au comptoir, je me regarde dans la glace. En silence, un long moment. Puis je me brosse les cheveux que je viens de libérer de mon chignon. J'ai la tête douloureuse. Il me semble pourtant qu'attacher ma tignasse me donne un air plus digne, plus adulte, plus responsable. Suis-je encore si gamine que j'ai besoin de me rassurer ?

Je contemple mon reflet, les yeux un peu écarquillés. C'est toujours moi, Anastasia Steele – je ne suis pas devenue plus sophistiquée en me mariant – même avec Christian Grey. Bien sûr, aujourd'hui, je porte des habits superbes, ma coupe sort des mains d'un coiffeur de renom – Franco de Lucas, puisque Christian ne jure que par lui... – mais au fond, c'est toujours moi.

Et quelque part, j'en suis satisfaite.

Je sens sa présence derrière lui avant même qu'il n'apparaisse dans le miroir. Il s'appuie contre le mur, les bras croisés, ses yeux sont d'un gris d'acier en fusion. C'est moi qu'il regarde, avec une voracité sexuelle ouverte sinon délibérée. Ma peau et mon corps, conditionnés à lui répondre, s'échauffent instantanément. Je sens presque l'électricité de notre connexion qui crépite entre nous. Les muscles internes se contractent déjà.

C'est incroyable le pouvoir qu'il a sur moi ! D'un seul regard, il me possède, il m'asservit.

Il esquisse un sourire satisfait – il a probablement noté ma réaction – puis il s'écarte du mur et avance lentement vers moi. Figée, je le regarde dans le miroir, un prédateur qui n'aura aucune pitié.

Il est derrière moi, presque contre moi. Son corps m'effleure. Nous nous contemplons longuement à travers la glace. La chaleur devient palpable entre nous. Levant la main, Christian écarte mes cheveux sur le côté ; de l'index de, il me touche derrière l'oreille, glisse dans mon cou jusqu'à ma clavicule. J'ai la sensation de fondre sous la caresse.

Il continue à me dessiner du doigt, traçant mon épaule, descendant le long de mon bras jusqu'au bout de mes doigts. Des frissons me parcourent la peau, je vois mes mamelons pointer sous la soie de chemisier. Ma tête, trop lourde, bascule sur le côté ; je ferme les yeux en signe de reddition. Étant aveugle, je savoure d'autant plus ce contact tendre et délicieux. Christian me tâte désormais les hanches, puis très doucement, il revient à mon flanc. Pressant davantage son corps contre le mien, il me laisse découvrir son sexe érigé qui presse contre mes reins. À deux mains, il m'empoigne les seins à travers mon vêtement, puis il m'embrasse dans le cou.

— Tu. Es. À. Moi. Souffle-t-il à mon oreille.

Ma tête bascule vers lui, s'appuyant contre son épaule, je m'offre sans résistance à ses mains expertes.

— Oui. Toujours. Dis-je, pantelante.

Il me fait pivoter pour me regarder dans les yeux, avec gravité, presque fixité. Du revers de la main, il m'effleure la joue. Je n'ai jamais su lui résister. Je suis à lui. S'animant soudain, il m'embrasse avec violence et me coupe le souffle. Il est impatient. Excité. Sexuellement survolté. Et pourtant il ne bouge pas. Pourquoi ?

— Christian ?

— Je veux te baiser, Ana. Je ne veux pas te faire mal. Surtout avec...

De la main, il désigne mon ventre.

— Je suis plus solide que j'en ai l'air. Et pour être franche, c'est pénible que tu croies mieux savoir que moi ce que je dois faire.

Énervée, je cherche à contourner Christian pour sortir.

Il me retient, me plaque contre lui et me pousse en avant jusqu'au lavabo. Son corps dur et massif – deux fois plus lourd que le mien – me maintient en place. Je pousse un petit halètement de surprise.

— J'ai essayé d'être doux, grogne Christian

Il m'agrippe les cheveux à pleine main et les roule autour de son poignet pour me tirer la tête en arrière. Je crie – de surprise plus que de douleur. Je sens mon ventre s'inonder de chaleur humide.

— Oh lala...

— Trop tard, baby.

Il y a un regret dans sa voix rauque – mais aussi l'érotique certitude de la fatalité. Il reprend :

— Je t'ai donné une chance de faire les choses gentiment. Maintenant, c'est moi qui décide.

Oui. C'est ce que je veux. C'est ce que je désire.

— Christian

— Chut.

D'un léger mouvement de poignet, il m'oblige à pencher la tête sur le côté, à exposer ma gorge. De sa langue chaude et humide, il en parcourt toute la longueur. Je tremble.

— Je t'en prie... je t'en prie

— Quand je voudrai t'entendre supplier, je te le dirai. C'est compris.

— Oui.

Une torsion plus forte sur mes cheveux.

— Oui qui ?

— Oui monsieur.

J'ouvre la bouche, mais je ne réussis qu'à produire un halètement rauque. Il relâche sa prise sur la longue corde qui me lie à lui. Il me pousse de côté, sans cesser de serrer son corps dur contre le mien.

— Tu vois ce lavabo, baby ?

— Oui.

— Oui qui ?

— Aie. Oui monsieur.

Il m'a mordue ! J'en ressens un délicieux élancement de douleur, suivi d'un nouveau frémissement de plaisir entre les jambes.

Oh pétard, je suis déjà presque prête à jouir...

— Je vais te pencher en avant sur ce lavabo et tu vas bien t'y accrocher. Une main de chaque côté. Puis je vais te relever ta jupe.

Oh... Bon sang... je suis si excitée que je manque éclater en sanglots éperdus. Et mes jambes commencent à lâcher.

— Je vais me mettre à genoux.

Il baisse la tête pour me mordiller la clavicule. Une vague de jouissance surgit dans mon ventre, je me sens emportée par cette voix rauque et le...

— Oh, non, non, il n'en est pas question.

Christian s'écarte et gronde :

— Tu ne vas jouir maintenant. Tu le feras quand je te le dirai. Pas avant.

Frustrée, je vacille un peu tandis que la vague décroît.

— Je vais me mettre à genoux derrière toi, poser mes mains sur l'arrière de tes cuisses, t'ouvrir en grand et promener ma langue partout sur toi.

La jouissance revint en force. Je gémis et me cambre.

— Non, grogne-t-il. Pas maintenant. Seulement quand je te le dirai.

Il me pousse jusqu'au lavabo et agit exactement comme il l'a annoncé. Il me fait me pencher en avant et me place les mains sur le comptoir, de chaque côté de la vasque en porcelaine.

— Tiens-toi bien ! ordonne-t-il.

Ployée en avant, elle m'agrippe de toutes mes forces.

Ensuite, il pose ses deux paumes sur moi, me caressant sous ma chemise, empoignant ses seins. Puis il descend sur mon ventre et mes hanches.

Il relève ma jupe d'un geste un peu brusque, me prend les fesses à deux mains et les malaxe.

— Lève la jambe.

J'obéis en silence, la mâchoire serrée pour ne pas hurler. Il m'enlève ma culotte. Je sens ensuite qu'il m'écarte les cuisses en grand. Mon sexe trempé et brûlant est offert. Je suis nue et ouverte devant lui.

— Oh Ana... murmure-t-il avec révérence.

Il n'a aucune hésitation, ne me donne aucun avertissement. Sa bouche plonge sur moi. Au cœur même de mon désir. Des lèvres qui se joignent aux lèvres. Il crispe les doigts sur les rondeurs de mes fesses pour me maintenir en place et je perds complètement la notion du temps.

Il me rend folle par le contact de sa bouche, de sa barbe un peu rugueuse, de sa langue. Je me sens pénétrée, aspirée, engloutie, et les bruits doux de la chair contre la chair sont un accompagnement érotique, décadent.

— Vas-y, dit Christian contre mon ventre. Jouis pour moi. Maintenant.

L'orgasme arrive à une vitesse incroyable. Je tressaute si fort contre le lavabo qu'une de mes mains lâche prise. J'évite de tomber que parce que Christian lance un bras pour me donner un point d'ancrage.

Lorsque sa bouche me quitte enfin, il m'embrasse les fesses, puis glisse la main le long de mon dos alors que je m'effondre en avant.

— Je vais te prendre, dit-il.

Je l'entends baisser sa fermeture éclair, un bruit qui résonne plus fort que ma respiration sifflante, puis son érection presse contre ma hanche – ce qui attire mon attention.

— Je te veux, dit Christian d'une voix gutturale. Tu es à moi.

Il me pénètre d'une seule poussée, collant ses hanches dures à mes reins ployés. J'ai un cri à la force de cette intrusion, mais Christian grogne plus fort encore. Sans pause, il se met à me marteler, me tenant aux hanches, me tirant contre lui au rythme de ses coups de reins. La bouche entrouverte, les yeux vides, je savoure la sensation de nos deux corps collés l'un à l'autre – et les bruits excitants du sexe et du plaisir. Et je m'accroche au lavabo, la tête ballante.

Une main dure s'accroche à mon épaule. Christian me tire vers lui tout en continuant ses violents assauts – en avant, en arrière. Il pose la main contre ma gorge, me bloquant le menton. Il penche la tête et répète :

— Tu es à moi.

Quand j'ai repris mes esprits, Christian s'écarte.

— Ça va, baby ? demande-t-il inquiet.

Je me retourne. Il est toujours habillé... seul son pantalon est baissé. Je souris, hoche la tête, et me penche vers lui pour détacher sa chemise blanche, bouton par bouton. J'ai les cils mi-clos. Christian se laisse faire. Quand il est torse nu, je caresse avec amour sa poitrine musclée. Son corps est chaud, son cœur bat très vite. Sa respiration est rapide.

— Anastasia, je veux encore te baiser, gronde-t-il dans mon oreille.

C'est une proposition qui me paraît d'une séduction irrésistible.

— Oui, dis-je dans un gémissement

Il me soulève et m'emmène jusqu'à mon lit.

Noël

Ana

La dernière semaine passe vite, c'est déjà le 24. Ce matin au réveil, un pâle rayon soleil brillait derrière la fenêtre. D'après la météo, le beau temps ne durera pas. Il devrait neiger cet après-midi.

Nous sommes en route pour Bellevue quand le téléphone sonne, Christian répond. Il a mis le haut-parleur, la voix de Grace retentit dans l'habitable.

— *Joyeux Noël, mon chéri, où êtes-vous ?*

— Nous sommes presque arrivés à Bellevue, pourquoi ?

— *Parce que ta sœur me rend chèvre, elle trépigne d'impatience.*

— Nous avons été un peu retardés, Ana et moi avons ouvert nos cadeaux à la maison. Nous devrions arriver d'ici dix minutes. Bob et Carla sont-ils déjà là ?

Maman et Bob visitaient les environs cet après-midi. Ils devaient nous retrouver chez les Grey.

— *Oui, chéri, c'est parfait. Nous n'attendons plus qu'Ana et toi.*

En arrivant devant la maison de mes beaux-parents, je perds le souffle: elle est si merveilleusement décorée ! Il y a un arbre illuminé sur la pelouse avant, et les flocons qui tombent en tourbillonnant ajoutent à l'atmosphère magique. Chacune des fenêtres est ornée de petites bougies qui ressemblent à des lucioles. Une énorme couronne de houx est accrochée à la porte d'entrée, Nous sommes accueillis sur le seuil par Grace et Carrick.

Mia est dans le salon, devant un autre sapin, couvert de boules, de guirlandes, de petites étoiles et autres figurines. Un énorme tas de paquets trône tout autour. Christian et moi déposons ceux que nous avons apportés. Les embrassades commencent comme si nous étions tous quittés des mois durant. Je remarque qu'Ethan Kavanagh n'est pas là. Mia paraît cependant très animée.

Nous avons à peine le temps de recevoir un verre, pour Christian un lait de poule au rhum, pour moi de la tisane, avant que les déballages commencent.

Christian a acheté des bijoux et des montres pour ses parents, les miens, ses frère et sœur, et même Kate. Je reçois une ligne de soins corporels (de maman et Bob), un ravissant sac à main (de Kate), un « carré Hermès » que Mia m'affirme être le « comble du chic » à Paris, de la part des Grey.

— Ana, que t'a offert Christian ? demande Mia. Rien d'électrique, j'espère.

D'électrique... ? Oh lala ! Je m'empourpre en évoquant mon canard.

*

— *Qu'est-ce que c'est ?*

Eberluée, je contemple le jouet en plastique jaune sur la boîte en carton du paquet que je viens de déballer. Quand je l'ouvre, je n'en crois pas mes yeux : la bestiole a un bâillon et un collier autour du cou. Un canard BDSM ? Je ne sais même pas quoi en faire...

Christian éclate de rire.

— *C'est un sex-toy, Ana. Appliqué à un endroit judicieusement choisi, je t'assure qu'il te procurera des sensations tout à fait satisfaisantes. Il marche avec des piles électriques.*

— *Eh ben dis donc ! Heureusement que Bob et maman sont sortis...*

Je suis ponceau. Mais j'aimerais jouer... Christian devine ce à quoi je pense.

— *Non. Nous n'avons pas le temps. Ouvre le reste, baby.*

*

— Hum... Pardon ?

Je sors un mouchoir pour cacher mon embarras. Grace intervient :

— C'est une plaisanterie familiale, ma chère petite. Un mari ne doit jamais rien offrir d'électrique à sa femme : ni fer à repasser, ni aspirateur, ni machines à faire le pain... Ce genre de choses.

— Oh je vois... Hum, non... Christian m'a offert cette parure. Le saphir est ma pierre de naissance.

J'enlève le châle en soie que je portais autour du cou et qui cachait jusque-là, mon collier. Grace, Carla et Mia poussent des cris d'admiration et s'approchent pour mieux voir. Un peu plus tard, Kate me chuchote à l'oreille :

— Il ne s'est pas foutu de toi, ton milliardaire, Steele. Tu brilles autant que le sapin !

— Oh Kate...

Nous éclatons de rire toutes les deux.

— Alors, reprend-elle, pas trop inquiète pour ton inauguration de demain ?

— Non, ça va. Et demain soir, ce sera aussi notre première nuit dans la Grande Maison. Sawyer ramènera Maman et Bob dormir à l'Escala, ils ont préféré nous laisser notre intimité. Ce sera pour moi un grand changement d'inaugurer enfin la maison.

— Elliot a dû mettre les bouchées doubles pour qu'elle soit prête à temps.

— Oui, je sais. C'est gentil de sa part. Christian été très impressionné.

— Mon mec est quelqu'un sur lequel on peut compter, dit fièrement Kate.

Elle tourne la tête pour dévisager Elliot, qui discute un peu plus loin avec son père du dernier match des *Mariners*. Il y a dans les yeux verts de ma meilleure amie tout l'amour du monde. Et un sourire mystérieux se joue sur ses lèvres, comme si elle savourait un secret... Je rougis. Je vois très bien le genre d'images que Kate doit évoquer à l'instant précis.

A-t-elle eu aussi un canard vibrant dans ses cadeaux ?

— Et toi, Steele, qu'est-ce que tu as offert à Mr Pêté-de-Thunes ?

Je soupire... Parfois, cette animosité systématique entre Kate et Christian me pèse vraiment, surtout quand je suis au milieu, avec chacun des combattants qui balancent des pavés par-dessus ma tête. Zut quoi, je les aime tous les deux !

— Kate...

— Désolée, désolée, j'ai oublié l'esprit de Noël, le pardon universel, et toutes ces conneries. D'ailleurs, si Grace m'entend, elle va encore se trouver mal. Promis, je ne dirai plus rien contre ton mari de toute la soirée.

— Merci. J'aime Christian, avec ses qualités et ses défauts, je sais bien qu'il n'est pas toujours facile mais je l'aime. De tout mon cœur.

Kate me prend dans ses bras. C'est ce que j'aime chez elle, son impulsivité naturelle, sa chaleur authentique.

— Tu n'as pas répondu à ma question. Qu'est-ce que tu as offert à ton mari ?

Eh bien, je ne peux pas tout lui avouer, parce que moi aussi, j'avais un sex-toy pour Christian : un nouveau martinet rouge et noir – assorti aux murs de la salle de jeu. D'après le site où je l'ai commandé, cet objet est :

- de très belle réalisation
- avec une poignée en cuir tressé noir et rouge
- et des lanières en daim qui sont moins agressives sur la peau que celles en cuir.
- idéal en introduction à des jeux d'impact (*je me suis demandé ce que ça voulait dire*) car il donne un appui assez puissant sur une zone large, il échauffera donc rapidement la peau sans risque de la blesser, la préparant ainsi à des tourments plus intenses.
- très sensuel à utiliser.

En y réfléchissant, c'est un peu hypocrite de ma part : c'est un cadeau pour nous deux, non ? Christian a paru très content en l'ouvrant, surpris aussi. Il m'a demandé où j'avais acheté un truc pareil. Hey, grâce à lui, je connais la discrétion des sites Internet.

Je réponds à Kate :

— Des boutons de manchettes.

Elle lève un sourcil et ricane :

— Quelle originalité ! Je suis sûre qu'il en manquait !

— Tu as raison, ce n'est pas une idée de génie, mais Christian a déjà tout, alors comment le surprendre ? Je lui ai aussi trouvé un gadget : un *solar tree*.

— Un quoi ?

— un arbre solaire, c'est un petit bambou design et aussi un outil de recharge pour son BlackBerry. Chaque feuille de l'arbre constitue un mini panneau solaire, destiné à capter assez d'énergie pour recharger une batterie au lithium.

— Hum... Et il en a dit quoi ?

— Il a ri. Ce qu'il apprécie surtout, c'est l'idée que j'ai pensé à lui, tu sais. Il n'est pas si difficile de lui faire plaisir.

Je décide de mettre Kate sur la sellette, c'est bien mon tour, non ?

— Et toi, qu'as-tu trouvé pour Elliot ? Je présume que vous avez aussi ouvert vos cadeaux en tête-à-tête ? Qu'est-ce qu'il t'a offert ?

— Une paire de Jimmy Choo absolument démente et un abonnement annuel au nouveau spa Acapulco.

— Oh... je ne vois pas Elliot choisir des chaussures. Christian préfère les Louboutin, mais il les fait acheter par une vendeuse.

— Je suis certaine qu'Elliot a demandé conseil à Mia, mais peu importe, le choix est parfait. Et si tu veux savoir ce que moi, je lui ai offert, je te parlerai seulement d'un concert où nous irons tous les deux. Le reste, c'est privé.

Elle éclate de rire. Moi aussi.

Il y a un sapin Douglas dans le salon, la plus grande pièce du rez-de-chaussée, entre les deux portes-fenêtres. C'est le plus grand arbre de Noël que j'aie jamais vu ! Christian n'a pas fait les choses à moitié. Il est décoré en blanc, avec une centaine de petites lumières qui clignotent gaiement, on dirait des étoiles tombées du ciel pour illuminer notre célébration. Je me souviens de la première fois où j'ai pénétré dans ce salon avec Christian, il pensait alors à abattre la maison pour en construire une nouvelle, plus écologique, mais je n'ai pas voulu. Cette bâtisse a une âme, elle désirait seulement des propriétaires qui prennent bien soin d'elle. Je suis tombée amoureuse de cet endroit au premier regard, du jardin, y recevoir nos familles respectives... Et aujourd'hui, mon rêve est réalisé. Je ne remercierai jamais assez Elliot pour sa promptitude à rénover la maison, Christian pensait que nous ne pourrions pas emménager avant le mois de janvier, sinon février.

Je pose la main sur mon ventre. Mon bébé sera là l'an prochain. Bien sûr, il n'aura que sept mois, aussi je ne pense pas qu'il appréciera véritablement ses cadeaux, il me faudra attendre décembre 2013 pour cela. Au-delà des chants de Noël qui résonnent en sourdine, j'ai presque le sentiment de percevoir les cris de joie aigus d'un petit garçon qui court vers ses paquets, les mains en avant.

Je souris rêveusement.

Christian surgit devant moi, me prend dans ses bras et chuchote à mon oreille:

— J'espère que c'est à moi que tu pensais, Mrs Grey, avec un sourire pareil.

— Eh bien, pas vraiment. Je pensais à ton fils.

Je le sens se raidir. Parfois, il lui reste des doutes : il craint qu'avec l'arrivée de cet enfant, je l'aime moins. Je renverse la tête pour le regarder dans les yeux.

— Je pensais à notre Noël de l'an prochain, toi et moi, et notre fils.

— Viens Ana, j'ai allumé un feu dans la cheminée, allons nous asseoir... Tu dois être fatiguée.

— Non, pas vraiment, mais je commence à prendre de l'ampleur. Je deviens énorme. Et ça sera bien pire d'ici le mois de mai !

— J'en aurai davantage à aimer. Et puis, ça indiquera au monde entier que tu es ma femme, que tu portes mon enfant. C'est un sentiment très satisfaisant.

— À mon avis, c'est néandertalien !

Il éclate de rire.

— Ana, j'ai un autre cadeau pour toi.

— Encore ! Tu m'as déjà comblée. Et la nuit dernière...

Je rougis. Nous étions seuls ici, notre première nuit dans la Grande Maison – et nous avons inauguré notre chambre, notre lit et nos sex-toys – le canard et le martinet – et c'était... Waouh !

— C'est différent, baby, c'est juste un cadeau de bienvenue que je tiens à te voir accrocher dans notre sapin.

J'ouvre le petit paquet qu'il me tend, j'en sors une étoile d'argent sur la laquelle il y a gravé :

Premier Noël à Broadview – 2011

— Oh, Christian ! Merci. Je vais aller l'accrocher.

Je cours vers le sapin, je me dresse sur la pointe des pieds pour atteindre la plus haute branche possible, et j'y accroche mon étoile. J'espère que nous venons aujourd'hui de créer une nouvelle tradition, j'aimerais que chaque année soit représentée par un souvenir... Et un jour, les enfants y participeront : ils créeront des personnages en pâte à sel, découperont des guirlandes, peindront des pommes de pin...

Je réalise tout à coup le ruban de l'étoile. Je me tourne vers Christian :

— Pourquoi rose ?

— Parce que c'était la couleur de ton bouquet le jour de notre mariage.

Je rougis – qu'il est romantique ! Christian ricane d'un air lubrique et ajoute :

— C'est aussi la couleur de tes joues aujourd'hui, ou de tes fesses cette nuit.

— Christian !

Je jette un regard horrifié autour de nous, afin de m'assurer que nous sommes seuls. C'est le cas. Nos invités n'arriveront pas avant midi. Et les Taylor sont chez eux, dans le bâtiment annexe, à quelques mètres de la maison.

Christian se lève et avance jusqu'à moi, il prend mon visage entre ses paumes.

— J'aime te voir rougir, baby, ça ne changera jamais. Tu as une peau si magnifique et lumineuse.

Il fait glisser ses mains autour de mon cou, sur mes épaules, puis il me pousse vers le canapé où il me fait étendre. Je suis surprise.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— À ton avis ? J'ai envie de te faire l'amour.

— Ici ? Maintenant ?

— Oui, ici, maintenant – devant ce feu. Je veux voir la lumière des flammes danser sur ta peau nue.

Je ne proteste pas, comment le pourrais-je ? Il relève mon pull-over en cachemire, le fait passer par-dessus ma tête et dépose une pluie de baisers sur ma gorge, mon ventre, tout en détachant mon pantalon. Je suis très vite en sous-vêtements. Christian se met à genoux pour me dévisager. Sous son regard brûlant, je me sens belle, malgré ma grossesse.

Ses mains sont partout sur moi, à des endroits étranges : sous mes aisselles, à l'arrière de mes genoux, sur la plante de mes pieds. Ma peau est sensibilisée par ses caresses et la chaleur du feu me semble plus forte, presque insoutenable.

— Christian, Christian...

J'essaie de m'accrocher à lui, les yeux fermés, cambrée, je veux son poids sur moi. Tout à coup, son visage apparaît à quelques centimètres du mien, je cherche à l'embrasser, mais il s'écarte, pour se déshabiller. Le spectacle me passionne, comme toujours. Je ne me laisserai jamais de regarder Christian Grey, surtout quand il est nu, dans toute sa splendeur. Ma déesse intérieure fait la danse des sept voiles, pour attirer son attention.

Christian hésite un moment, puis il arrache les coussins au dos du canapé et les place sur le tapis, devant le feu.

— Viens, Ana, nous serons mieux là.

Il me prend dans ses bras, me couche sur le tas qu'il vient de constituer et s'étend à mes côtés. Je pousse un soupir langoureux. La maison est tranquille, il n'y a que les craquements du bois, le crépitement des flammes et la musique de Noël, près du sapin. Dehors, il neige, nous sommes dans un cocon isolé du monde. Les seules lumières proviennent du feu et des guirlandes, c'est absolument magique.

Je soulève les hanches.

— Vraiment très subtil comme signal, baby, se moque Christian.

— Quoi ? dis-je, en prenant l'air innocent.

— Je te signale que tu as encore ta culotte, à quoi penses-tu ?

— Je croyais que tu t'en chargerais toi-même, monsieur.

En entendant ma réponse, il se fige, le regard assombri, les narines frémissantes. Il se plaque contre moi, me prend le menton et me renverse la tête pour scruter mon visage. D'un geste délibéré, je me mords la lèvre.

— Mrs Grey, tu ne devrais pas me provoquer. Est-ce que tu sais à quel point tu es belle ? À quel point je te désire ?

Je secoue la tête. En silence.

— Ne te mords pas la bouche, Ana. Je veux que ce soit moi qui le fasse.

Il se penche, saisit ma lèvre entre ses dents et serre. Je gémiss en m'accrochant à ses cheveux pour retenir sa tête contre la mienne. Nos langues se cherchent, se trouvent, et dansent l'une contre l'autre. En un baiser, nos âmes se rejoignent.

Lorsque Christian relève la tête, il a le souffle court. Moi aussi.

— Anastasia, qu'est-ce que je vais faire de toi ?

— Je suis certaine que tu trouveras. Je t'aime. Aujourd'hui et à jamais. Je t'aime.

D'un geste presque violent, Christian arrache ma culotte. Quel gâchis ! C'était un des récents modèles de Victoria's Secret, mais je n'ai pas le temps de m'attarder sur cette pensée...

Joyeux Noël !

Soirée GEH

Ana

Avec un soupir, je caresse la soie bleu marine de ma robe d'anniversaire, celle que j'ai portée en septembre dernier à Portland, au Heathman. J'adore cette tenue dans laquelle je me suis sentie si belle et si sensuelle. De plus, Christian l'a choisie pour moi, ce qui la rend encore plus spéciale.

Derrière moi, Kate éclate de rire.

- Oublie cette robe, Steele. Tu ne rentrerais jamais là-dedans !
- Merci de me plomber le moral !

Je jette un dernier regard nostalgique sur ma robe bleu nuit avant de refermer la penderie. J'ai pu la remettre fin septembre, au cours d'un dîner caritatif, mais c'est tout. Et maintenant, il faut que je trouve quelque chose pour le réveillon.

— Ce n'était pas mon intention, reprend Kate moqueuse, je te rappelais juste une vérité incontournable. Ton morpion prend de l'ampleur tous les jours.

Elle jette un coup d'œil malicieux au niveau de ma taille et enchaîne :

— J'aurai épousé Elliot à la naissance de ton fils, Ana, ce qui fera de moi officiellement sa tante. À mon avis, c'est mon rôle de t'offrir mes bons conseils. Je vais t'emmener faire les magasins.

Je fais la grimace : je ne connais que trop l'addiction de Kate au shopping !

- En clair, tu veux aussi t'acheter une nouvelle robe, dis-je, maussade.

Elle affiche une mine hautaine.

- Bien entendu ! Pour qui me prends-tu ? J'ai l'intention de porter une tenue sexy pour le réveillon.
- Comme si tu en avais besoin pour impressionner Elliot.

Je lève les yeux au ciel d'un air entendu. Kate se met à rire. Elle et Elliot ont accepté de participer à la soirée GEH que Christian organise chaque année en décembre pour quelques centaines d'employés sélectionnés, divers hommes d'affaires et autres relations professionnelles. Et la réception aura lieu à Space Needle ! Oh, je suis folle d'excitation : j'ai toujours eu envie d'y aller. La seule chose qui me déprime, c'est de devoir m'acheter une robe. Je n'aime pas DU TOUT faire les magasins, surtout en ce moment, alors qu'il me sera difficile de faire rentrer mon gros ventre dans quelque chose de joli.

Mais maintenant que Kate est décidée, autant se débarrasser le plus vite possible de cette épreuve.

— D'accord, allons-y, dis-je sans enthousiasme. Je suis certaine que tu connais une centaine de magasins haute couture dans lesquels me traîner.

- Kate ! Ce truc-là ne va pas du tout. J'ai tout d'un orque ! *Sauvez Willy*⁴³...

⁴³ Film franco-américain sorti en 1993 concernant la libération d'un orque exploité dans un centre aquatique

Je reste cachée dans la cabine d'essayage, effondrée. Il y a longtemps que ma meilleure amie a trouvé pour elle la tenue idéale – et c'était (quasiment) la première robe qu'elle a essayée. De la dynamite ! Il s'agit d'un fourreau émeraude avec bustier au décolleté plongeant, la couleur s'assortit parfaitement aux cheveux blonds-roux de Kate et à ses yeux verts. À mon avis, Elliot va se trouver mal en la voyant là-dedans et je ne peux l'en blâmer. Tous les invités de GEH, hommes ou femmes, passeront l'année 2012 avec l'image de Kate gravée dans les rétines.

— À ce point ?

Tout en parlant, Kate tire le rideau pour vérifier. Elle jette un coup d'œil à ma robe en noir et blanc en faisant la grimace.

— Tu as raison, ça ne va pas du tout.

Elle secoue la tête et me tend une autre robe.

— Essaie celle-là. Je crois que nous avons tiré le gros lot.

Je soupire sans la croire. C'est ce qu'elle a prétendu pour tout ce que j'ai essayé au cours des dernières heures. Je récupère quand même la petite robe noire. Dès que je la fais passer sur ma tête, je ressens un élan d'espoir. Peut-être que cette fois... ? Je ne demande pas grand-chose, simplement ne pas ressembler à une bonbonne, une baleine – ou un orque, comme c'était le cas, dans la précédente. Je tire le tissu sur mes hanches, remets en place les plis, puis je me retourne afin de regarder mon reflet. Ah, cette tenue a manifestement du potentiel. Elle est très simple, modeste même, avec des manches courtes, une encolure discrète et un drapé au niveau des hanches. La coupe dissimule habilement mon gros ventre, tout en mettant en valant mes hanches et ma poitrine. Il n'y a aucune décoration, mais tout ce noir ne paraît pas austère, au contraire, il est élégant.

— Alors ? demande Kate, derrière le rideau.

Je sors de la cabine pour parader devant elle, plus à mon aise que je ne l'ai été durant toute notre quête de la tenue « parfaite ».

— Qu'est-ce que tu en penses ?

J'ai beau tenter de prendre l'air nonchalant, je n'arrive pas à cacher mon sourire tout en lissant le tissu sur mon gros ventre et mes seins alourdis.

— Waouh ! Parfait. Tu as vu le décolleté du dos ? Ton mari va en avoir les yeux hors de la tête. Avec un peu de bol, Mr Maniaque en fera un infarctus. Tu es bandante, Ana, vraiment !

Je rougis, sans relever la pique de Kate contre Christian. J'ai l'habitude. Je m'examine une dernière fois dans les trois miroirs qui capturent mon reflet sous tous les angles. Je dois l'avouer, cette robe est très dénudée dans le dos, mais ça me plaît. Je sais bien Christian préfère me voir en bleu, mais pour l'occasion, c'est du noir qu'il me faut. Je suis certaine qu'il approuvera.

— D'accord, je la prends, dis-je, tout heureuse.

— N'oublie pas les chaussures !

Kate me tend une paire de sandales argentées. Je vérifie instantanément la hauteur des talons, ils ne sont pas trop hauts, ça ira. Je ne veux pas vaciller toute la soirée sur des échasses, déséquilibrée par mon gros ventre. De plus, le Dr Greene me l'a interdit et Christian m'accompagnait ce jour-là. Il ferait un scandale s'il me voyait ne pas tenir compte d'un avis médical.

— J'adore ces chaussures, dis-je à Kate avec un sourire.

— Essaie-les pour vérifier. Mais je pense qu'elles t'iront très bien.

C'est le cas. Enfin, je suis satisfaite de ma tenue.

— Tu as bien travaillé, Steele, déclare Kate lorsque nous sortons de la boutique, suivies par Sawyer, qui porte nos paquets. Pour te récompenser, nous allons maintenant nous offrir un soin complet manucure et pédicure. Qu'en penses-tu ?

Ça me paraît une excellente idée.

31 décembre

Lavée, épilée, maquillée, pomponnée, je sors de la salle de bain dans un string La Perla, un porte-jarretelles et des bas de soie. Par chance, je rentre encore dans la plupart de mes sous-vêtements, même si cet état de grâce ne durera pas bien longtemps, j'en suis consciente. Je vais jusqu'à la penderie et j'en sors une housse. Ma robe noire y repose depuis que Kate et moi avons été faire des courses. Je me sens des papillons dans l'estomac, Christian ne connaît pas cette robe, j'espère qu'il l'aimera.

Ce soir est important : notre première soirée GEH ; notre premier réveillon ensemble ; notre premier baiser 2012... J'éclate de rire, en me moquant de moi-même. Quelle folie ! Nous sommes mariés et nous allons avoir un enfant, alors quelle importance a un baiser de plus ou de moins ? Mais peu importe, je suis tout excitée à l'idée de la soirée qui nous attend.

Christian pénètre dans la chambre, déjà en smoking. À sa vue, je perds le souffle. Il est à croquer, à dévorer. J'aime la façon dont il se fige en m'apercevant. Ses yeux gris s'enflamment en examinant ma silhouette dénudée. Je sais que lui aussi apprécie ce qu'il voit et qu'il a des idées érotiques plein la tête. Oui, j'en suis heureuse.

— Aurais-tu besoin de mon aide pour t'habiller, Mrs Grey ? demande-t-il d'une voix de velours.

Un frisson me parcourt, j'ai la chair de poule. C'est le moment de vérité. Christian va découvrir le dos de cette robe que j'ai achetée sans le lui dire. J'espère avoir son approbation ! Je me mordille la lèvre, inquiète tout à coup.

— Oui, volontiers... monsieur.

— Anastasia, ne te mords pas la lèvre, surtout en m'appelant « monsieur », sinon nous n'irons pas à ce gala.

Il me prend la housse des mains, l'ouvre, et en sort ma robe. Il m'aide à l'enfiler et ordonne :

— Tourne-toi, pour que je remonte ta fermeture éclair.

Je ricane en mon for intérieur. La fermeture de cette robe est quasi inexistante, Christian va le découvrir très vite. Effectivement, j'entends sa respiration se bloquer quand il découvre la profondeur de mon décolleté. Je ne porte pas de soutien-gorge, bien entendu, et je me sens quasiment... nue.

— Ce décolleté te descend presque au creux des reins, Anastasia, grogne-t-il.

Est-il en colère ou excité ? Je ne saurais le dire. Je sens ses mains passer sous l'ourlet de ma robe, au niveau de mes genoux et remonter pour prendre mon ventre rond entre ses deux paumes.

— J'aime, baby, chuchote-t-il. Cette robe te va très bien. Tu es très belle.

— C'est vrai ? Tu aimes ?

J'ai le cœur qui bat si fort que je m'inquiète un moment à l'idée de fondre. J'aurais l'air fin en flaque, aux pieds de mon mari !

— Le mot est trop faible pour exprimer ce que je ressens en te voyant dans cette robe, Anastasia.

Il dépose un baiser brûlant au creux de mon cou, puis sa bouche remonte le long de ma gorge, ses dents me mordillent l'oreille. Christian repousse de côté la masse de mes cheveux bruns, pour caresser de la langue les pendentifs en diamant que je porte ce soir. Oh lala ! Je crains d'avoir trempé ma petite culotte. Christian semble lire dans mon esprit, parce qu'il déplace une de ses mains jusqu'entre mes jambes ; il effleure le tissu, puis glisse un doigt en moi.

— Dis-moi un peu, Mrs Grey, pourquoi es-tu dans un tel état d'excitation ?

Je frotte mon derrière contre son bas-ventre durci, je l'entends grogner.

— Tu ne crois pas que c'est évident ?

— Nous n'avons pas le temps, baby, mais tu ne perds rien pour attendre. Dès que nous rentrerons à la maison, je t'enlèverai cette robe et ensuite...

Il s'écarte de moi et me claque les fesses.

— Viens vite, sinon nous allons être en retard.

Il est gonflé ! C'est à cause de lui que je suis tout moite, et maintenant je vais devoir rester dans cet état toute la soirée ? Je me tourne pour me plaindre. Je vois Christian porter à ses lèvres l'index qu'il a plongé en moi, il le suce en fermant les yeux.

— Mmm, toujours aussi délicieuse, Mrs Grey.

Ma déesse intérieure s'évente sur sa méridienne, dans une pose lascive. Quant à moi, je suis tétanisée sur place, les joues en feu.

Christian sourit en exhibant toutes ses dents, puis il m'oblige à me retourner et accroche autour de mon cou le collier assorti à mes boucles d'oreilles.

— Pense au plaisir différé, baby. Combien de fois devrais-je te le rappeler ?

Quand Taylor arrête le 4x4 devant Space Needle, Christian et moi sommes tellement perdus dans notre contemplation mutuelle, les yeux dans les yeux, les mains jointes, qu'il nous faut quelques secondes avant de réaliser que la voiture s'est arrêtée. Taylor ouvre la portière, Christian m'aide à sortir. Il y a autour de nous toute une cohorte d'autres véhicules : les hommes sont en smoking, les femmes couvertes de bijoux. Les journalistes sont déjà là eux aussi, les appareils photo cliquent et flashent, les caméras tournent. Manifestement, le secret n'a pas été maintenu concernant le lieu où se tiendrait la soirée de Noël 2011 de Grey Entreprises Holding Inc.

Christian n'était pas certain que choisir le 31 décembre soit une bonne idée, mais c'était la seule date disponible pour obtenir la grande salle de Space Needle, un mariage prévu depuis plusieurs mois ayant été récemment annulé.

— Mr et Mrs Grey, un sourire s'il vous plaît ! crie un paparazzi.

Christian a le bras autour de ma taille, la main posée sur mon ventre. Je resserre mon étole autour de mes épaules en sentant le froid de la nuit.

— Souris, Mrs Grey, murmure mon mari à mon oreille. Autant leur accorder cette photo. Après tout, il nous a poliment demandé la permission de la prendre.

Je hoche la tête et offre un sourire contraint en direction du journaliste – pour être immédiatement éblouie par plusieurs dizaines de flashes. Oh zut ! Je crains fort d’en garder des étincelles devant les yeux tout le reste de la nuit. Christian m’entraîne déjà en direction de la porte d’entrée. Grâce au ciel, la presse ne nous suit pas. Depuis mon mariage avec Christian, je me suis peu à peu habituée aux paparazzis. Cela ne m’a pas été facile. Au début, je ne savais pas comment réagir, mais Christian m’a appris à contrôler ma frayeur. Après que cette histoire horrible avec Jake Hyde ait été rendue publique, j’ai entendu sur mon compte les pires ragots, j’en ai été bouleversée. Désormais, j’ai d’autres priorités, mon mari, mon bébé, mon métier, je suis capable de prendre du recul. Et puis, Christian n’est plus le célibataire d’autrefois, que toutes les femmes de Seattle rêvaient de conquérir. Un homme marié et futur père de famille intéresse moins les échetiers. Je suis consciente que nos enfants devront, eux aussi, être protégés de l’attention du public ; je veux qu’ils puissent mener une vie aussi discrète que possible, loin des projecteurs. Mais nous n’en sommes pas encore là.

La Space Needle (*littéralement*, « *aiguille de l’espace* ») est une tour futuriste qui a été construite à Seattle pour l’exposition universelle de 1962. Au sommet se trouve une plate-forme à l’allure de soucoupe volante, ce qui l’a rendue populaire dans le monde entier. Il y a aussi le restaurant où nous allons ce soir : *SkyCity*.

Nous prenons l’ascenseur qui nous emmène tout en haut, à 150 mètres au-dessus du sol. Lorsque je pénètre dans la salle, le panorama sur Seattle me coupe le souffle. Bien sûr, je devrais y être habituée puisqu’à l’Escala, Christian bénéficie aussi d’une vue superbe, mais nous avons ici la sensation d’être suspendus au-dessus du sol, dans une soucoupe volante... C’est impressionnant. Les fenêtres circulaires créent un effet tout à fait spécial. J’essaie de tout voir à la fois : la péninsule Olympic⁴⁴, la chaîne des Cascades⁴⁵ et le mont Rainier⁴⁶...

La salle elle-même est scintillante et animée. Un orchestre est installé sur une estrade, à ma droite, plusieurs couples dansent déjà sur la piste. Une femme, juste devant moi, est aussi scintillante qu’un sapin de Noël, couverte de dentelle et de diamants. Je me sens mal à l’aise tout d’un coup : je ne suis peut-être pas assez habillée. Je fais tache dans ma robe noire toute simple.

— Tu es magnifique, Ana, affirme Christian à mon oreille.

Comment a-t-il deviné mon malaise ? Je lui jette un coup d’œil, assorti d’une question muette.

— L’élégance n’a rien à voir avec l’ostentation, baby. Tu es parfaite.

Je rougis tandis qu’il m’embrasse doucement sous l’oreille. Il prend mon coude pour me faire traverser la foule, s’arrêtant tous les deux pas pour saluer quelqu’un. Un serveur s’approche de nous avec un plateau de coupes de champagne.

— Madame, monsieur, puis-je vous proposer une coupe ?

Christian se sert et réclame pour moi de l’eau minérale. Je ne proteste pas.

⁴⁴ Elle constitue l’extrémité nord-ouest des États-Unis (hors Alaska et Hawaï) et de l’État de Washington, bordée par l’océan Pacifique à l’ouest et le Puget Sound à l’est.

⁴⁵ *Cascade Mountains* – chaîne qui s’étend le long de la côte Ouest d’Amérique du Nord, entre les États de Californie, d’Oregon et de Washington aux États-Unis et la province de Colombie-Britannique au Canada.

⁴⁶ Stratovolcan actif de la chaîne des Cascades, à environ 90 kilomètres au sud-est de Seattle

— Ana !

C'est Kate. Je tourne la tête, elle est avec Elliot et un couple que je ne connais pas. Pourtant, j'ai déjà vu cette fille blonde... Mais où ? Kate porte le fourreau que nous avons acheté ensemble, elle est magnifique, Elliot n'arrive pas à la quitter des yeux.

— Steele ! Tu en jettes ! crie Kate en m'embrassant.

— Tu crois ? dis-je, toujours inquiète. (Je tripote mon collier de diamants.) J'ai la sensation d'être différente des autres femmes, pas assez habillée...

Elle agite la main avec détermination.

— Foutaise ! Une « petite robe noire » convient à toutes les situations, c'est Coco Chanel qui l'a affirmé et elle savait de quoi elle parlait. De plus, cette robe met en valeur tes courbes...

Kate se penche pour chuchoter, l'œil brillant :

— Comment a réagi ton mari en te voyant là-dedans ?

Évidemment, comme une andouille, je m'empourpre, ce qui est une réponse en soi. Je me sens quand même tenue de confirmer :

— Hum... il a bien aimé.

— Non, sans blague ? ricane Kate avec un clin d'œil.

Réalisant que nous ne sommes pas seules, Kate fait les présentations, Lennon Bruce est directeur du chantier naval de GEH, à Seattle, et la blonde, c'est Olivia Pattison. Je m'en souviens à présent, c'est la jeune stagiaire que j'ai rencontrée, lors de cette fameuse interview en mai dernier. Elle me signale, d'un ton pincé, qu'elle n'a pas obtenu un contrat à GEH à la fin de son stage, mais elle est venue ce soir au bras de Mr Bruce. Ils se sont rencontrés à GEH, Olivia ayant aidé à organiser pour lui un voyage professionnel à Taïwan. Il me paraît bien plus âgé qu'elle – dix ou quinze ans au moins, mais je ne fais aucune réflexion. Plusieurs milliers d'employés travaillent dans la tour de Christian – vingt étages de bureaux quand même ! – aussi, les intrigues amoureuses doivent être fréquentes. Mon scrupuleux mari est un fervent partisan de la maxime « *ne pas mélanger plaisir et travail* », mais pour le commun des mortels, ce n'est pas toujours évident. Je l'ai déjà constaté à SIP.

Avant que j'aie pu ouvrir la bouche, Mia nous rejoint et m'embrasse avec affection. Grace et Carrick ne sont pas là, ils étaient invités chez des amis à Bellevue pour le réveillon. Mia est très en beauté dans une robe dorée qui lui colle au corps comme une seconde peau, elle entraîne Kate et Olivia sur la piste de danse. Elliot étant plongé dans une conversation sérieuse avec Mr Bruce, je m'écarte pour retrouver Christian.

À ses côtés, je passe la soirée à discuter avec les diverses personnes qu'il me présente. Je réalise que je ne retiens aucun de leurs noms et je décide d'en faire porter le blâme à ma grossesse. En temps normal, j'ai un cerveau bien mieux organisé. Je suis surprise de découvrir que Christian a aussi invité quelques-uns de mes collègues, de SIP. D'un autre côté, c'est normal, puisqu'il possède cette société qui, de ce fait, fait également partie de GEH. Jerry Roach, mon patron, m'adresse une poignée de main et me présente sa femme, une blonde aux yeux durs et à la mine austère. Claire Murphy, la réceptionniste, m'embrasse et me couvre de compliments, avant de m'annoncer, les yeux brillants, qu'elle espère se fiancer avec son compagnon de la soirée : William Miller. Je le connais, il est agent de sécurité à SIP. Mon assistante, Hannah Maury est là aussi et apparemment, elle est venue toute seule. Je crois qu'elle espérait trouver Luke Sawyer, mais c'est Taylor qui, ce soir, nous a escorté Christian et moi.

Je préfère ne pas danser, je ne pense pas que mes pieds le supporteraient avec mon actuel excès de poids. Quand je regarde autour de moi, il me semble que tout le monde s’amuse bien en profitant de la soirée et de la musique. Le buffet est excellent, les conversations animées, la décoration superbe.

L’orchestre termine une chanson très rythmée et change de registre : cette fois, c’est une mélodie romantique, qui commence par un solo de piano. Deux grandes mains me prennent à la taille par-derrière et la voix de Christian murmure dans mon cou :

— Danse avec moi, baby.

Je ne peux rien lui refuser. Aussi, peu après, nous tourbillonnons langoureusement sur la piste, les yeux dans les yeux, dans les bras l’un de l’autre. Je sens une vibration dans mon abdomen, je déplace une main de Christian pour la poser à cet endroit précis.

— Petit Pois donne des coups de pied, je pense que lui aussi veut danser avec son papa.

— Je ne sens rien, chuchote Christian qui lève un sourcil sceptique.

Peu importe. Moi je sais : notre enfant est là, serré entre nous deux. Je sais que Petit Pois aura un père qui l’aimera et le protégera. Je croise le regard de Mia, par-dessus la tête des autres danseurs. Elle m’adresse un sourire lumineux, les yeux pleins de larmes. La blonde Olivia est à côté d’elle. C’est étrange, je ne pense pas que ces deux-là se connaissaient avant ce soir. Je ne sais pas où Kate a disparu... Je les perds de vue parce que Christian me fait exécuter une figure compliquée, je suis de mon mieux, mais il danse infiniment mieux que moi.

— À quoi est dû cet air rêveur, Ana ?

Sa question ne m’étonne pas : Christian veut toujours tout connaître de moi. Mais que lui répondre ?

— À rien de particulier, je trouve la soirée merveilleusement réussie.

Il se penche et effleure mes lèvres, brièvement. Je comprends sa discrétion : nous sommes entourés par une foule qui, probablement, épie le moindre de nos gestes. Pourtant, je me sens seule sous les étoiles avec l’homme que j’aime. Tout le reste a disparu.

Avec un soupir, je pose la joue sur sa poitrine dure, je ferme les yeux je savoure le moment.

Christian chantonne les paroles de la chanson :

*Il n’y a que toi qui comptes pour moi
Jamais je n’oublierai cette nuit où je t’ai tenue dans mes bras.*

Mon cœur rate un battement, je m’écarte de quelques centimètres pour le regarder, il sourit.

*À chaque mot que tu prononces, je t’aime davantage
À chaque rire, à chaque fois que ton nez se plisse, je t’aime davantage
Ma belle, ne change surtout pas. Jamais !
Reste toujours aussi simple et naturelle, aussi aimante
Peux-tu me le promettre ?
Reste à jamais celle que je tiens cette nuit dans mes bras*

Sur un dernier trille, la musique s’interrompt. Christian m’adresse un sourire timide et demande :

— Tu es fatiguée ? Tu veux que nous allions nous asseoir ?

— Oui, volontiers.

Ce n'était qu'un slow, mais mes pieds sont enflés. En plus, un gargouillement peu élégant émane de mon estomac. Christian fronce les sourcils.

— Tu as faim ? Junior aussi doit avoir faim. Je vais te sustenter, Mrs Grey, ainsi que mon héritier.

Il me conduit jusqu'à une table où sont déjà assis Ros Bailey et Gwen O'Reilly – son amie – ainsi que Barney Sullivan. Chacun d'eux goûte aux hors-d'œuvre dont le buffet regorge.

— Ana, vous me paraissez bien essoufflée, remarque Gwen avec sollicitude. Tenez, prenez un peu d'eau.

J'accepte avec reconnaissance le verre qu'elle me tend, je le vide d'un trait. Je n'avais pas réalisé être aussi assoiffée !

— Tu devrais boire plus lentement, baby, remarque Christian.

Il dépose devant moi une assiette bien garnie – comment a-t-il eu le temps de la remplir aussi vite ? Peut-être a-t-il envoyé un serveur en mission ? Je n'ai pas regardé. Je commence par une tartelette aux asperges et au parmesan, je croque dedans et retiens à grand-peine un gémissement : c'est délicieux.

Christian s'assied à mes côtés.

— Ça va ?

— Très bien. Apparemment, la conversation et des mondanités creusent l'appétit. Jusqu'ici, je l'ignorais. Et encore, je n'ai pas dansé – sauf avec toi.

Sur la piste, Kate et Elliot sont face à face. À mon avis, leur prestation est à la limite de la décence, mais j'ai l'habitude. Kate n'a aucune inhibition lorsqu'elle se déchaîne. À ma grande surprise, le Dr Flynn vient me saluer, accompagné de sa femme, Rhianne, une charmante brune que j'ai déjà rencontrée cette à un gala, chez mes beaux-parents. Je ne comprends pas trop pourquoi le psychiatre de Christian a été convié à une soirée GEH – peut-être s'intéresse-t-il au contexte professionnel de son patient principal ? Peu importe, je suis contente de le voir. Après de chaleureuses salutations, je reviens au contenu de mon assiette, les autres convives ne semblent pas s'offusquer de mon quasi mutisme. Je dévore en regardant autour de moi, pour m'imprégner de l'atmosphère festive. Je note cependant le regard attentif de John Flynn chaque fois que Christian se penche vers moi, protecteur et très amoureux. Je baisse les yeux en rougissant, c'est un peu embarrassant d'avoir des témoins à notre intimité.

Une heure après, tous les invités sont debout devant les immenses baies vitrées qui font le tour de la salle. Seattle semble aussi figée dans l'expectative, dans chaque foyer, les gens comptent comme nous les dernières minutes de l'année 2011. Au-delà des lumières urbaines, le reste du territoire plonge dans une nuit profonde, mystérieuse et presque effrayante.

— Dix... neuf... huit...

La multitude des voix résonne dans la grande salle. Je lève les yeux sur Christian, à mes côtés, j'ai un grand sourire heureux aux lèvres.

— Bonne année ! hurle l'assemblée.

— Bonne année, baby, murmure-t-il penché vers moi.

L'orchestre commence à jouer *Auld Lang Syne*⁴⁷ tandis que s'élèvent dans le ciel nocturne les premiers feux d'artifice. Le spectacle est superbe, surtout d'aussi haut. Les chiffres 2012 s'inscrivent

⁴⁷ Chanson écossaise (que les francophones connaissent sous le nom de *Ce n'est qu'un au revoir*) souvent repris dans les pays anglo-saxons pour la nouvelle année

rouge et or dans une pluie d'étincelles. Les poignées de mains s'échangent, ainsi que les bourrades et embrassades. Au milieu de ce joyeux tumulte, je fais un bilan rapide de ce que l'année écoulée m'a offert... Au 1^{er} janvier 2011, jamais je n'aurais imaginé tout ça : une rencontre, un premier amour, un mariage, et maintenant un bébé... Je suis à la fois anxieuse et heureuse. J'aime éperdument l'homme qui me tient dans ses bras, mais un bonheur aussi absolu me paraît fragile.

Qu'est-ce que l'avenir me réserve ?

— Debout, la Belle au bois dormant. Nous sommes arrivés à la maison.

Christian m'embrasse sur le front, j'ouvre les yeux, Taylor vient de garer le 4x4 devant l'Escala où nous dormirons cette nuit, c'est bien plus près de Space Needle. Ça me fait une drôle d'impression d'avoir dorénavant deux résidences. Je présume que je m'y habituerai avec le temps.

La maison. Ces deux mots résonnent dans mon esprit encore embrumé de sommeil. J'habite avec Christian, nous partageons le même foyer. Que c'est étrange... ! J'étouffe un bâillement en plaquant ma main sur ma bouche, avant de me décider à bouger.

— Tu veux que je te porte ? offre mon mari.

Ma conscience secoue la tête : *Anastasia Steele Grey, tu es enceinte, pas infirme. Bouge un peu tes fesses !*

— Non, merci, je peux marcher.

Christian secoue la tête et lève les yeux au ciel. Je sais ce qu'il pense : *elle est butée comme une mule.* Ce n'est pas vrai, j'essaie simplement de garder mon autonomie et, avec un mari qui est prêt à me gêner, sinon à me pourrir, ce n'est pas évident. De plus, il y a encore foule dans les rues, les gens rentrent chez eux après leurs réveillons, et je ne veux pas être vue portée comme une enfant. D'ailleurs, que penserait Taylor ?

Je suis fatiguée... La soirée s'est poursuivie après minuit, j'ai mal aux pieds.

Dès que je sors de l'ascenseur, j'enlève mes chaussures dans le vestibule, je savoure le contact du marbre frais sur mes plantes échauffées. Je ne portais pas de hauts talons, pourtant, mes chevilles ont enflé. Surtout que je n'ai pas tenu ma résolution d'éviter de danser : après minuit, je n'ai plus cessé.

— Tu veux boire quelque chose ? propose Christian. Ou un médianoche⁴⁸ ?

Je le regarde enlever sa veste de smoking et la jeter sur un des tabourets, devant le comptoir, dans la cuisine il n'a pas allumé toutes les lampes du salon, il n'y a que les spots au-dessus de nos têtes qui jettent des flaques de lumière sur le granit gris sombre. L'ambiance est intime, discrète. Et *Seattle by night* brille toujours de tous ses feux derrière les vitres, on dirait de merveilleux tableaux vivants – ou les plus belles des cartes postales. J'ai envie d'ouvrir les bras pour absorber le panorama, en faire partie, m'en imprégner... Sauf que je suis trop fatiguée pour bouger.

— Non merci. Je crois que je vais juste aller me coucher.

Il hoche la tête et me suit dans le couloir. Une fois dans la chambre, il m'aide à me déshabiller. Je frissonne en sentant les baisers qu'il dépose sur ma nuque ployée, sur mes épaules. Ma robe noire tombe en flaque à mes pieds. Christian prend mes seins en coupe.

⁴⁸ Collation prise après minuit.

— J'aime cette robe, chuchote-t-il. J'aime aussi l'idée que tu ne portais pas de soutien-gorge. Heureusement, la coupe du décolleté ne révélait rien de ces trésors qui n'appartiennent qu'à moi.

Il se penche et prend entre ses dents un mamelon déjà érigé. Je gémiss.

— Tu avais déjà les seins sensibles, Ana, mais depuis ta grossesse, ils le sont devenus davantage.

J'ai les yeux rivés sur le miroir, en face de moi. C'est érotique de nous y voir tous les deux : je suis quasiment nue, Christian est encore habillé, du moins il porte son pantalon, sa chemise, son nœud papillon et ses chaussures. Je lève les deux bras pour les passer autour de son cou, derrière moi. Cette position me force à cambrer le dos, mes seins se frottent davantage dans ses paumes. Il a raison, la grossesse exacerbe ma sensibilité.

Le contraste est étrange entre ma peau pâle, presque lumineuse dans le clair de lune, et les mains hâlées de Christian. Comment peut-il l'être en plein hiver ? Je ne comprends pas. Ma poitrine est encore ferme et bien ronde, je me demande ce que sera mon corps après l'accouchement. Parfois, j'ai peur de perdre tout mon charme aux yeux de mon mari si j'ai des vergetures ou des kilos en trop...

— Ana, tu es si belle...

Je ne peux m'empêcher de lui avouer mon inquiétude :

— Et quand je serai énorme ? Et quand le bébé sera né... ?

Christian se redresse. Dans le miroir, je vois son visage, il paraît surpris.

— Que veux-tu dire ?

— Tu crois que tu me trouveras aussi séduisante d'ici quelques mois ? Je me sens déjà énorme, déséquilibrée et maladroite, alors je me demande...

Oh lala ! Mais qu'est-ce qui me prend de lui raconter tout ça ? Ce doit être la fatigue, je ferais mieux de me coucher sans ajouter un mot de plus.

Christian me force à me retourner, il me prend le menton et me renverse la tête, pour me regarder dans les yeux. Prise au dépourvu par son geste si brusque, j'étouffe un cri étouffé en me tenant à ses avant-bras.

— Anastasia, regarde-moi. Tu es belle à tomber, tu portes mon enfant, j'en suis très heureux. T'ai-je jamais donné le moindre motif de te plaindre d'un manque d'attention à ton égard ? Je t'aime, ça n'a rien à voir avec tes kilos, ta jeunesse, ou ton aspect physique. Je t'aime pour ce que tu es, baby. Je t'aimerais jusqu'à la fin de mes jours, même quand tu seras une petite vieille toute ridée avec des cheveux blancs.

Il se penche, passe un bras derrière mes genoux, et me soulève. Il traverse la chambre pour me déposer sur le lit. Il détache mon porte-jarretelles, fait glisser mes bras, enlève ma culotte. Puis il s'écarte pour se déshabiller à son tour. J'ai presque envie de protester, j'aurais aimé m'en charger moi-même. C'est aussi excitant que déballer un cadeau – même si je connais le contenu du paquet.

Une fois nu, Christian me rejoint sur le lit. Il est déjà prêt à me prendre. À la vue de son sexe, j'oublie ma fatigue. Je lui tends les bras, en ouvrant les jambes.

Il secoue la tête.

— Non, non, non, baby. Pas si vite.

Avec un petit rire, il se penche et m'embrasse sur les lèvres, mais sans s'y attarder. Déjà, il glisse le long de mon corps. Je sais où il va... Je suis perdue...

— Oh merde !

Une vive morsure (à un endroit délicat) me fait sursauter. Je sens aussi un grondement menaçant faire vibrer mes chairs les plus sensibles.

— Parle correctement, Mrs Grey, sinon je vais devoir sévir.

Il peut faire ce qu'il veut, je suis bien trop excitée pour m'en soucier. Je n'avais pas réalisé être à ce point en manque... Très vite, mon orgasme explose et Christian plonge en moi sans attendre que mes spasmes s'apaisent. Et mon plaisir recommence, aussi violent, bruyant et lumineux que le feu d'artifice de tout à l'heure.

Quand je retombe sur terre, je suis enveloppée dans la couette. Christian me serre dans ses bras, il m'embrasse derrière l'oreille.

— Est-ce que ça va ?

— Mmm-mmm...

— Bonne année, Mrs Grey. Dors bien.

2012

Action de Grâce

Janvier 2012

Christian

— Baby, tu es sûr que ça va ?

Je n'aurais jamais cru qu'Ana puisse être plus belle, mais c'est pourtant le cas ; la grossesse lui seyant, elle atteint une plénitude nouvelle. Je sais qu'elle s'inquiète à l'idée que son volume me déplaît, mais ce n'est pas le cas, elle est absolument superbe. Je la trouve aussi attirante que d'ordinaire... sinon plus. Ses seins sont devenus opulents, sensibles ; ses courbes plus voluptueuses.

— Mais oui, je vais très bien, c'est juste que le bébé me donne des coups de pieds. C'est très étrange. Tiens, mets la main sur mon ventre.

Elle prend mes doigts et les plaques sur la peau tendue de son abdomen.

— Pourquoi encore essayer ? Chaque fois que je te touche, il arrête de bouger... il le fait exprès.

Je ne peux m'empêcher d'exprimer ma jalousie. Depuis quelques semaines, Ana affirme que le bébé s'agite en elle, mais je n'ai jamais réussi à surprendre le moindre mouvement.

Je grommelle avec aigreur :

— Il est évident qu'il me déteste.

— Mais de quoi tu parles ? *Qui* te déteste ?

— Le bébé.

Ana lève les yeux au ciel.

— Notre bébé – qui n'est pas encore né – te détesterait ?

— Oui.

Et pour bien marquer ma certitude, je hoche vigoureusement la tête.

— Tu te rends compte que tu es parfaitement ridicule ?

— Je suis certain qu'il sent que je vais être un père effroyable.

— Christian, nous en avons parlé et reparlé. Tu seras un père admirable. Regarde... tu aimes déjà ce bébé que tu ne connais même pas.

Elle a raison. D'accord, j'ai toujours la trouille à l'idée de devenir père, mais j'aime ce petit intrus qui réclame ma femme, son temps, sa présence, son amour et son corps. J'ai envie de le protéger, de le chérir... cet enfant est un miracle. J'espère que je ne vais pas déconner avec lui.

Je m'accroupis devant Anastasia pour parler directement à mon fils qui, bien entendu, ne remue absolument pas sous ma main.

— Ne t'inquiète pas, fils. Tu auras la meilleure mère du monde. De plus, si je déconne trop, je connais un excellent psychiatre – John Flynn.

Je ricane. Quand je lève les yeux, Anastasia fronce les sourcils, l'air menaçant. En me redressant, je presse un peu ma main contre son ventre, et là... Bordel, qu'est-ce que c'était ? J'écarquille les yeux en regardant Ana.

— Alors ? S'exclame-t-elle. Tu l'as senti cette fois ? Il a réagi à ta voix

— Oh... Tu crois... Oui... Je l'ai senti.

J'ai du mal à parler. Ce bébé est une réalité. J'ai la gorge serrée par l'émotion. Mes yeux s'humidifient. Il est bien là.

Quand je reporte mon attention sur Ana, elle arbore un grand sourire. C'est incroyable. Depuis le premier jour où elle est tombée dans mon bureau, à quatre pattes, elle m'a ranimé. Et aujourd'hui, voilà qu'elle me fait le plus beau des cadeaux : cette nouvelle vie qui grandit en elle ; mon fils.

Notre fils.

— Merci, baby.

Je me penche pour embrasser son ventre. Et Junior.

— Toi aussi, bébé, merci.

Ana avait une mine épouvantable ce matin au réveil. Je m'inquiète pour elle. Elle a refusé de passer la journée au lit, à se reposer. Je l'ai contactée plusieurs fois durant la matinée, elle affirme aller bien et rester dans son bureau, c'est-à-dire ne pas abuser de ses forces. J'ai quand même vérifié auprès de Sawyer... en lui ordonnant de surveiller ma femme de près. J'ai aussi appelé le Dr Greene. Cette femme ne peut pas m'encadrer, j'en suis conscient. Ce n'est pas la seule d'ailleurs... l'image de Katherine Kavanagh en ange vengeur brandissant une épée apparaît dans mon esprit. Ana prétend toujours que j'ai toutes les femmes du monde à mes genoux. Manifestement, elle se trompe.

Le Dr Greene m'a affirmé que l'état d'Ana était satisfaisant. Peuh !

Elle sait mieux que toi ce que subit une femme enceinte, Grey.

Je rentre tôt, emportant avec moi les derniers dossiers qu'il me faut examiner. Il est à peine 18 heures, mais je sais par Sawyer qu'Ana est déjà à la maison.

Ne la trouvant pas au salon aussi je me tourne vers Mrs Taylor qui s'active dans la cuisine.

— Auriez-vous vu ma femme ?

— Oui, monsieur. Elle était là il n'y a pas dix minutes. Elle m'a dit vouloir prendre une douche pour se détendre.

Après un détour par mon bureau pour y déposer mes documents, je traverse l'appartement en direction de notre chambre. Ana n'y est pas, mais je l'entends agiter dans la salle de bain. La porte n'étant pas fermée, j'entre sans frapper. Je trouve Ana devant le miroir : elle enlève son chemisier et apparaît en sous-vêtements. Elle ne m'a pas vu. Je dévore son reflet dans le miroir. Malgré sa grossesse – ou peut-être grâce à elle – Ana est superbe. Ses seins sont plus lourds, avec des mamelons plus foncés bien visibles sous la dentelle blanche. Son ventre bombé qui porte mon enfant me fascine. Je devine en la voyant sursauter l'instant exact où Ana réalise ma présence derrière elle. Son corps se couvre de chair de poule. Le regard fixé sur elle, je me déshabille rapidement. Je vais prendre une douche avec elle afin de m'occuper d'elle, la savonner, la masser...

Ana se retourne et m'examine sans se cacher, un sourire aux lèvres, consciente de l'effet qu'elle a sur moi. Délibérément, elle se mord la lèvre...

Oh merde !

— Ana, non, dis-je, les dents serrées. Tu es fatiguée.

— J'ai mal dormi, rien de plus. Ça arrive.

Lorsqu'elle tend la main vers moi, je m'écarte.

— J'ai dit non !

— S'il te plaît... geint-elle.

Je m'approche d'elle, la fait se retourner pour détacher son soutien-gorge puis je m'agenouille et fais glisser le long de ses jambes adorables sa petite culotte. Je dépose quelques baisers sur ses fesses rondes. Ana cambre les reins vers moi. Je me redresse et la pousse en direction de la douche.

— Mets les mains contre le mur.

Elle obéit. D'un genou passé entre les siens, je lui écarte les jambes. Je fais couler du gel douche au creux de mes paumes, les frotte pour obtenir une mousse onctueuse et odorante, puis je savonne Ana. D'abord ses épaules, que je masse longuement, avant de frotter son dos et ses flancs en petits cercles. Je lui prends les seins en coupe et les frictionne doucement. Elle gémit au contact de mes mains. Incapable de m'en empêcher, je pince légèrement ses mamelons érigés. Ma main droite descend sur son ventre, son mont de Vénus, et passe entre ses jambes. Ana plie légèrement les genoux pour me donner meilleur accès. Son sexe est trempé, brûlant. Je colle mon corps au sien par derrière tout en la caressant, je tremble de désir. Lorsque je la pénètre d'un doigt, elle ondule et pousse de petits cris inarticulés. Elle en veut davantage.

Elle en veut toujours davantage, Grey.

— Ana, ne bouge pas.

Elle ne m'écoute pas. Je n'ai pas l'intention ce soir de lui enseigner la discipline ou le self-control. Elle est trop fragile ces derniers temps. J'ai peur de la prendre trop brutalement, mais je ne veux pas non plus lui refuser ce qu'elle demande. Je décide donc de lui faire l'amour, tout doucement.

Je n'en ai pas le temps. Ana se retourne et chuchote :

— Moi aussi, je veux te laver. D'accord ?

Je hoche la tête. Comme moi, elle remplit de gel ses paumes et les plaques sur mon torse. Toutes mes synapses s'enflamment à son toucher. Je regarde ses doigts frotter mes zones autrefois interdites, mais aucun mauvais souvenir n'est lié à Anastasia. Avec elle, il n'y a que plaisir, chaleur et amour. Ses doigts délicats descendent sur mon ventre, mes hanches, puis me caressent les bourses. Oh bordel ! J'en ai le souffle coupé. De l'autre main, Ana saisit ma queue et son pouce effleure mon gland turgescents où perle une goutte de fluide. C'est à mon tour de pousser un cri désespéré qui réclame davantage.

L'eau brûlante dégouline sur ma tête, mon cou, mes épaules, emportant avec elle la mousse dont Ana m'a enduit. Je vois ma femme tomber à genoux et, avant que j'aie pu protester, refermer sur moi ses lèvres pulpeuses. Quand sa langue me caresse d'un geste circulaire, des frissons de plaisir me parcourent le corps : toutes mes terminaisons nerveuses s'électrifient sous cet assaut inattendu. Argh. Ana montre un tel enthousiasme que je ne vais pas tenir longtemps, j'en suis certain. J'hésite à l'arrêter. Ce matin, elle n'allait pas bien, ce soir, c'est une tentatrice, une sirène, une enchantresse. Je suis surpris par sa

réaction – une fois de plus. Dès le premier jour, j’ai été attiré par le contraste entre son attitude soumise et l’audace de ses paroles, de ses réactions. Elle n’a pas changé.

Grey, tu as les genoux qui tremblent, tu vas te casser la gueule.

Je dois placer un bras contre le mur pour maintenir mon équilibre. Ana n’a rien remarqué, trop prise par l’ardeur de ses caresses. Elle est déterminée à me faire jouir.

— Baby... Tu es sûre que... ?

Elle renverse légèrement la tête, ce qui me permet de pénétrer sa gorge plus profondément, et m’adresse un regard brûlant à travers ses longs cils. Puis elle aspire... ce qui me paraît être une réponse en soi. En fait, c’est aussi une prise de possession. Ana me marque de son sceau.

Je pousse un grondement érotique en sentant ses dents m’effleurer. Il y a deux jours que je ne l’ai pas baisée, alors mes capacités à me retenir sont minimes. Je cède. Pendant que je me vide dans sa bouche, je la vois fermer les yeux et sourire. Elle accepte tout ce que je lui donne et avale. Lorsqu’elle s’écarte, elle se lèche les lèvres. Elle sourit toujours.

Je me penche pour la prendre sous les bras, je la relève contre moi et je l’embrasse avec passion. J’ai envie de la baiser sous la douche, mais j’ai peur qu’elle ait froid. Je veux prendre mon temps avec elle, je veux être doux, patient et amoureux.

— Viens, Ana, je vais te sécher. Le dîner attendra. Nous allons...

— Je ne suis pas en sucre. Je ne vais pas fondre. D’après ce que j’ai lu, les endomorphismes sont exactement ce qu’il...

Pour la faire taire, je l’embrasse. Je ne veux pas qu’elle s’énerve, je suis prêt à répondre à tous ses désirs. Ou presque.

— D’accord, baby.

J’empoigne d’une main ses cheveux trempés pour lui renverser la tête en arrière tandis que je dévore sa bouche. Je la fais reculer jusqu’à notre chambre, jusqu’à notre lit où je la fais tomber. Ana, perdue dans un tsunami de sensations, ne réalise même pas ce qui se passe. Je retiens mon poids sur mes coudes tandis que je la regarde s’agiter sous moi et presser et ses hanches contre les miennes. J’ai toujours prétendu mieux connaître qu’elle son corps – et c’est la vérité : je sais qu’elle ne veut pas douceur et gentillesse. Elle a besoin d’être prise au sens le plus primitif qui soit. Si elle a réclamé la salle de jeu, c’est parce qu’elle a aussi besoin de baise tordue.

L’abandonnant sur le lit, je vais brancher mon iPod. La voix de Leonard Cohen, sirupeuse et rauque, émerge des haut-parleurs. Je passe ensuite dans ma penderie d’où je ramène une boîte en bois. Un kit de premier secours en quelque sorte. Ana écarquille les yeux lorsque je pose la boîte sur le lit à côté d’elle. Je l’ouvre pour en sortir des menottes en cuir. En les voyant, elle m’adresse un sourire éblouissant et me tend ses deux poignets. *Oh baby...* Je secoue la tête et referme un des bracelets sur sa cheville. Je resserre l’autre extrémité au niveau de son coude. Quand j’ai fait la même chose de l’autre côté, Ana est immobilisée, les jambes ouvertes – et son sexe rose et gonflé de sève parfumée est exposé devant moi. Ana cherche à se cambrer, ses seins engorgés doivent être douloureux. Je les caresse amoureusement, elle gémit en fermant les yeux.

— Non. Ouvre les yeux. Je veux que tu me regardes.

Elle reconnaît ma voix de dominant et obéit. Ses prunelles bleues sont noyées de désir. Je me penche pour refermer les lèvres sur son mamelon, que je suce et aspire tout en le mordillant. Puis je prends dans

ma boîte une pince à seins. Je referme les deux clips en les ajustant au niveau minimum de pression. Quand je tire sur la chaîne qui relie les deux, Anastasia pousse un cri.

— Chut, dis-je sévèrement.

Je me déplace sur le lit, entre ses jambes. Je mordille les tendons qui relient son aine à ses jambes. Je lèche ensuite la peau douce de son ventre. Son odeur intime devient de plus en plus chaude, de plus en plus musquée.

— Christian...

Réagissant à son ton suppliant, je frotte mon nez contre les plis humides de son sexe. Je referme ensuite les lèvres sur son clitoris, appliquant la pression nécessaire pour l'exciter sans la satisfaire. Elle ne peut rien faire d'autre que subir. Elle est attachée. Et la voir ainsi est un plaisir dont je ne me lasserai jamais. Sauf que... merde ! Je ne peux la prendre comme ça, je risque de trop peser sur son ventre. Donc je la retourne, à quatre pattes, le cul en l'air. Très délicatement, je la pénètre. Je n'ai même pas le temps de l'empaler complètement que déjà, elle jouit, je sens les spasmes de ses muscles internes me malaxer. C'est exquis. J'attends cependant être enfoui en elle jusqu'à la garde pour, à mon tour, céder au plaisir.

Il y a très longtemps qu'avec Ana, j'ai appris la différence entre baiser et faire l'amour. Mais là, une fois de plus, alors que chaque centimètre carré de son ventre se contracte sur mon sexe, je réalise combien elle est unique. Parce qu'elle est à moi. Elle est ma femme.

Dès que je reprends mes esprits, je la détache. Elle s'écroule inerte, sans force, sur le matelas. Je la surveille avec attention. Je ne l'ai pas emmenée dans ma salle de jeu, mais j'ai tenté quand même de répondre à sa demande. J'espère avoir réussi.

— Ça va, baby ?

— Oui...

— Ana, ne t'endors pas. Le dîner prêt. Il faut que tu manges.

Elle ne répond pas. Elle s'est endormie.

Essayages

Ana

— Ana, es-tu sûre que tu seras à l'aise dans « ça » ?

— Oui Kate, je vais bien, et je te promets que je te le dirais si j'ai besoin de faire une pause.

Je suis surprise que Fifty n'ait pas exigé de Diane qu'elle apporte tous les modèles à la maison pour les essayages.

— Je ne peux pas croire que ton mari maniaque du contrôle t'autorise à venir à l'appartement de Pike Market, grince Kate au même moment.

Je n'aime pas trop quand Kate tente de ridiculiser Fifty. Je fais semblant de rire avec elle. Autant ne pas mettre d'huile sur le feu. Il y a Diane et Mia avec Kate et moi dans l'appartement, et le mariage est le mois prochain. C'est une urgence ! Quelle tenue porter ?

— Ana, allez, essaie celle-ci.

Je prends la robe offerte sans discuter. Mrs Kavanagh est styliste, elle s'y connaît mieux que moi en vêtements. J'espère juste que Christian aimera.

— Oui Diane. Vos souhaits sont des ordres.

Je file me changer dans mon ancienne chambre. Il s'agit d'un modèle simple et très joli : en mousseline de soie corail avec un décolleté profond qui attire les yeux sur ma poitrine et tente de faire oublier mon gros ventre.

Je suis emballée. Par chance, Kate partage mon avis.

— Ana, tu es sublime ! C'est ça ! Pas besoin d'essayer autre chose !

Mes essayages sont déjà terminés ? Quel bonheur ! Quand je pense au temps qu'il m'a fallu pour sélectionner une robe pour le réveillon ! Kate insiste :

— Steele. Tu es incroyable dedans.

Steele ? Encore ! Je crois qu'elle le fait exprès.

— C'est Grey. Anastasia Grey, n'oublie pas Kavanagh, future Grey !

— Peuh !

— Mia qu'en penses-tu ?

Je crains que la sœur de Christian en se sente exclue de notre cercle.

— C'est parfait !

Elle s'adresse à Kate :

— Maintenant, nous devons trouver ta robe Kate. Ta maman a sélectionné quelques choix étonnants.

Mia, très animée, lève aussi une bouteille à l'étiquette prestigieuse :

— Voulez-vous du champagne ?

Kate et sa mère acceptent, mais moi, je ne peux pas.

— Non merci, Mia, je suis toujours enceinte, donc je ne peux pas boire.

Combien de fois aurais-je répété cette formule ? Diane me tend un verre de jus de Cranberry, avant de s'activer près de sa fille. Oh, je me souviens que pour ma robe de mariée, je m'y étais prise au dernier moment, je présume que Kate pense à la sienne depuis des mois... elle est si organisée !

Je m'assieds dans le canapé où je somnole doucement en berçant mon verre.

— Êtes-vous prêtes les filles ? crie Kate.

Je me réveille en sursaut. J'applaudis à l'exemple de Mia, sans trop savoir pourquoi. Kate apparaît sublime dans le modèle choisi par sa mère, je reste sans voix devant son air grave, rêveur. Où est la féroce Amazone ? J'ai une amoureuxse sous les yeux. Le miracle de l'amour.

— C'est ça Kate, c'est LA robe ! affirme Mia.

Kate échange avec sa maman quelques commentaires concernant la nouvelle ligne et s'inquiète du délai des retouches. Diane la rassure :

— Cela fait des années que je rêve de ce moment. Tout sera prêt, ma chérie !

Je croyais être libérée, mais pas du tout, je dois encore subir les accessoires : les chaussures en particulier. Mia et Kate paraissent tellement heureuses que je ne leur parle pas de mon profond ennui. Je suis une vraie rabat-joie ! J'hérite de Manolo Blahnik... Christian préfère les Louboutin, Kate a-t-elle fait exprès de sélectionner un autre créateur ? Elle est parfois puérole.

Je bâille discrètement, mais Kate a un œil de lynx :

— Ana, ça va ? Tu as l'air un peu fatiguée ?

— Désolée Kate.

Je m'entends avouer :

— ... le choix des chaussures et des accessoires n'a jamais été ma grande passion. Euh... cela te dérangerait si on reportait à un autre jour ?

Je veux rentrer chez moi, j'ai envie de me reposer un moment. Au calme.

— Bien sûr que non, lance Kate moqueuse. Je n'aimerais pas que ton mari t'interdise de venir à mon mariage sous le *faux* prétexte que je t'ai épuisée lors des essayages.

Mia et Diane rient, je ne vois pas pourquoi. Je soupire et lève les yeux au ciel. Je leur fais à toutes mes adieux.

— Sawyer m'attend à l'extérieur avec la voiture.

— Bye, Ana, repose-toi bien.

Destination, les Bermudes

Février 2012

Christian

— Ana, tu es certaine que ça va ? Qu'est-ce que t'a dit le médecin ? Tu peux prendre l'avion ? Ce ne sera pas trop fatigant pour toi ? Il n'est pas question que tu accouches avec trois mois d'avance dans une foutue île tropicale ! Si tu me fais un coup pareil, je... (J'en perds le souffle.) Merde, quelle idée absurde ! Qu'est-ce qui a pris à Elliot ?

— Christian, arrête, murmure Ana, d'une voix endormie. Ne recommence pas. Kate a eu une idée géniale. C'est si original et ça lui correspond si bien.

— Tu as raison, c'est une idée de Kate. Ouais, ça lui ressemble !

Je hausse la voix :

— Jamais foutue de faire les choses normalement... La sal...

J'étouffe mon juron à grand-peine. Je tourne en rond, dans le salon, les mains dans les cheveux. Ana ne répond pas, je me retourne pour vérifier ce qu'elle fait. Elle est couchée de tout son long sur le canapé, les deux mains sur le ventre. J'ai la sensation qu'elle retient un fou rire. Franchement ? Je ne vois pas ce qu'elle trouve d'amusant dans cette foutue situation.

— Taylor !

Deux secondes plus tard, il ouvre violemment la porte du salon. Son bureau n'est pas loin, mais mon hurlement a dû provoquer chez lui une sacrée décharge d'adrénaline. Je m'étonne presque qu'il ne brandisse pas son arme. Il jette un coup d'œil dans la pièce et paraît étonné de voir qu'aucun danger mortel ne nous menace. Anastasia agite la main.

— Coucou, Taylor, dit-elle, mutine.

Elle n'a jamais compris qu'il y avait une façon de s'adresser au personnel. Je la fusille du regard. En réponse, elle me tire la langue. Bon sang !

Ce sont les hormones, Grey. Tu ne peux pas lui en vouloir. Tu ne peux pas non plus la punir.

— Oui, monsieur... ?

Je sens une légère interrogation dans la voix de Taylor. Qu'est-ce qu'il fout là ? Ah oui, c'est vrai, c'est moi qui l'ai appelé. Mais pourquoi ? J'ai un trou... merde, je perds la tête. Je ne survivrai jamais aux prochains jours, aux prochaines semaines, aux prochains mois. Je vais faire une crise cardiaque – une rupture d'anévrisme – un excès de stress, bref, je me prévois un futur sombre.

— Taylor, vous avez des nouvelles de mon jet ? Où est-il ? Est-il déjà revenu ? Qu'a dit Stephan ? L'équipage sera-t-il opérationnel pour que nous partions dans...

Je consulte ma montre, je vois trouble, merde. Je n'arrive même pas à faire un calcul basique ?

— ... euh, quelques heures ?

— L'avion a décollé vendredi 10 février au soir de Sea-Tac, Mr Grey. Il a atterri comme convenu à l'aéroport international de LF Wade ce matin à l'aube. L'équipage prendra aujourd'hui quelques heures de repos, ils seront de retour à Seattle dans la soirée. Demain, l'avion sera révisé, les réservoirs

remplis. Il sera prêt à décoller demain soir. Quant aux autres passagers, vos parents et Miss Grey, ainsi que Mr et Mrs Kavanagh et leur fils, ils nous rejoindront directement à l'aéroport.

Je le savais déjà. J'ai un épais dossier sur mon bureau avec les modalités de ce vol, tout ce qui concerne l'hôtel où nous résiderons, la plage où se passera le mariage. Taylor et Sawyer nous accompagneront, ils veilleront à tour de rôle sur Ana et moi, Mia et mes parents. C'est possible, puisque nous resterons ensemble. Kate et Elliot sont avec un homme de Welch. Et je me fiche complètement des Kavanagh. Qu'ils se débrouillent. Ou pas, ce n'est pas mon problème.

— C'est très gentil de ta part d'avoir laissé ton jet à Elliot et Kate, lance Ana. Ça leur a bien simplifié les choses.

Très gentil ? Depuis quand est-ce que je donne dans le « très gentil » ? Mais Ana a insisté et je ne peux lui rien lui refuser. Je n'ose imaginer la façon dont Elliot a utilisé mon lit, ma cabine. C'est la première fois qu'un autre que moi baise dans mon jet – parce que connaissant mon frère, il l'a fait. L'enfoiré ! Je me demande s'il était déjà membre du Mile High Club ? Oh merde... Je ne veux pas le savoir. J'ai toujours trouvé Elliot bien trop disert sur le sujet de ses prouesses au pieu. Avant Kate, il ne cessait d'exhiber ses conquêtes et j'ai dans la tête certaines images de lui dont je préférerais me passer. Je ne suis pas pudique, loin de là, mais c'est mon frère ! Il y a certaines frontières auxquelles je tiens.

Et dans quelques jours, quelques heures, Elliot va épouser Kate... Je m'y suis presque fait. D'après moi, ces deux-là se méritent. Aussi pénibles l'un que l'autre, ils sont bien assortis.

— Ce sera tout, monsieur ? S'enquiert Taylor.

— Rien à signaler au Fairmont Southampton hôtel ?

— Non, monsieur. Votre suite et celle de vos parents ont été réservées au dernier étage, Sawyer et moi sommes sur le même palier. Miss Grey également.

Tu parles ! La chambre de Mia est adjacente à celle d'Ethan Kavanagh. Pourquoi payer deux chambres alors qu'ils n'en occuperont qu'une. Même ici, à Seattle, je sais que Mia passe la plupart de ses nuits avec Ethan, dans cet appartement de Pike Market où il réside seul depuis que Kate s'est installée avec mon frère. Ma sœur semble heureuse... et j'ai d'autres problèmes plus urgents à gérer. Mais pourquoi les parents n'interviennent-ils pas ?

Taylor interrompt mes ruminations :

— Le gérant de l'hôtel, un Mr Washington George, cinquante-quatre ans, originaire de l'île, a mis à la disposition de Miss Kavanagh une équipe de plusieurs personnes pour organiser le mariage. J'ai tous les noms, les tâches respectives de chaque intervenant, la liste complète des décisions prises. J'ai personnellement tout vérifié, monsieur.

Oui, Taylor me l'a déjà dit... plusieurs fois. J'ai demandé à Welch de hacker le système informatique de l'hôtel pour récupérer ce dossier. Je connais tout le programme, même les fleurs choisies pour les tables !

— Nous arrivons bien aux Bermudes lundi matin, c'est ça ?

— Oui, monsieur, répond patiemment Taylor. Le 13 février.

— C'est l'anniversaire de Kate ! S'exclame Ana en se redressant.

Effectivement, c'est noté dans le dossier très complet que je possède sur Miss Katherine Agnes Kavanagh. Pour marquer le coup lundi soir – et pour faire plaisir à Elliot – j'ai loué un catamaran. Nous dînerons à bord, ce sera plus intime qu'à l'hôtel. Plus facile à surveiller aussi.

— Pour le déjeuner qui suivra votre arrivée, lundi, Miss Kavanagh a réservé une table au restaurant de l'hôtel, l'Ocean Club. Ensuite, elle prévoit de passer l'après-midi au Willow Stream Spa...

Taylor agite quelques papiers avant de dire d'un ton pincé :

— Au programme, douche chaude, bain bouillonnant, bain de boue, massages, soins des mains et des pieds.

— Génial ! crie Ana. J'adore le spa !

Je fais un bond d'un mètre avant de me précipiter sur elle.

— Ana, tu ne peux pas prendre de bain bouillonnant. Tu es enceinte, ce n'est pas recommandé dans ton état. Le Dr Greene t'a interdit les saunas.

— Christian, les saunas, c'est de la chaleur sèche ; un spa, c'est humide, c'est différent. C'est excellent contre le stress. J'ai besoin de me détendre, non ?

— Non ! Pas question ! C'est répugnant ! Tout le monde trempe dans la même eau chaude, tu... tu vas attraper des staphylocoques dorés.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai regardé sur Internet. Plusieurs sites parlent des précautions à prendre pour une femme enceinte. Le sauna est déconseillé. Le spa et le jacuzzi aussi.

— J'ai le droit de prendre une douche ? Lance Ana, avec insolence.

— Oui.

— Tu es trop bon ! J'ai quand même droit au massage ?

Je lui jette un regard mauvais. Déjà, je ne suis pas certain que la masseuse sera une femme ; de plus, je ne veux pas qu'Ana se trouve aux mains d'un(e) inconnu(e). Elle le sait très bien. Elle éclate de rire, puis elle cède sans que j'aie besoin d'insister.

— Très bien, Christian, je me contenterai de soins donnés à mes extrémités. Les mains et les pieds, tu es d'accord, j'espère ? Un peu de vernis ne risque pas de me coller une maladie de peau ?

— Du vernis rose ou transparent, dis-je, avec fermeté. Ne t'avise pas de mettre du rouge vif, du violet, au pire encore, du noir. Je ne serais pas content.

Elle m'adresse un sourire malicieux, puis se tourne vers Taylor :

— Kate a-t-elle aussi prévu une séance de spa pour les hommes ? Je crois que Christian en a bien besoin : il est trop stressé.

Taylor s'étouffe en faisant semblant de tousser. Je lui jette sèchement :

— Louez-moi des jets-skis pour l'après-midi... et je veux aussi un bateau.

Elliot, mon père, les deux Kavanagh et moi ferons de la pêche au gros, même pour quelques heures. Je ne perdrai pas mon temps dans un spa ridicule !

— Et moi ? proteste Ana Si je n'ai pas le droit d'aller au spa, je veux venir avec toi en bateau. Et j'adore le jet-ski !

Je la fixe, horrifié. Je ne veux pas la voir sur un de ces engins du diable. Lorsqu'elle a voulu apprendre à les conduire, au cours de notre voyage de noces, j'ai pris dix ans. Elle manque de coordination, de patience, de contrôle. Elle s'est renversée l'an passé. Que se passerait-il si elle recommençait et que

l'engin lui tombe dessus ? De plus, le clapotis régulier d'un bateau n'est pas du tout recommandé dans son état.

— Ana, si tu n'arrêtes pas de faire l'andouille, tu n'iras pas aux Bermudes. Je vais t'enfermer dans la cave jusqu'au mois de mai. Et t'y enchaîner !

Ma menace est si violente qu'Ana en reste bouche bée de stupeur. Quand elle retrouve la parole, je réalise que Taylor s'était éclipsé. Bonne idée. Je sens que ma chère épouse et moi sommes partis pour une querelle retentissante. Ça tombe bien, j'ai besoin de faire baisser ma pression...

Peut-être qu'en baisant Ana sur le canapé... ?

Ana

Je suis dans la chambre, sur le lit, sereine et détendue. Je sors d'une douche bien méritée. Je n'arrive pas à croire que Christian m'ait sauté dessus comme ça, dans le salon ! Oh lala, Taylor et sa femme aurait pu débarquer à n'importe quel moment. Ou peut-être pas. Tous les deux sont très discrets. Et aussi, ils nous connaissent bien. Quoi que prétende Christian, ils sont de la famille.

Gail a déjà préparé les bagages. Je n'arrive pas à y croire ! Nous partons demain, pour les Bermudes. Pour le mariage de Kate et d'Elliot. Je n'ai quitté qu'une seule fois le territoire des États-Unis, c'était pour notre voyage de noces. Je suis ravie de cette nouvelle aventure ! Quelle excellente idée a eu ma meilleure amie d'opter pour une cérémonie intime dans une île tropicale parce que Seattle en février ce n'est que pluie, froid et brouillard. Quel plaisir ce sera de trouver le soleil, le sable et les palmiers !

Jusqu'au dernier moment, j'ai eu très peur que Christian m'interdise de partir. J'ai longuement discuté avec mon gynécologue, le Dr Greene, pour déterminer les meilleurs arguments afin de le convaincre. C'est elle qui a eu l'idée de la vitamine D : c'est excellent pour une femme enceinte et il faut du soleil pour se faire un « capital hiver ». Christian a cédé. À contrecœur. Depuis, il se fait un sang d'encre pour moi.

Mon pauvre Fifty !

Et voilà, nous partons lundi...

Zut de zut, c'est l'anniversaire de Kate ! J'ai complètement oublié. Je n'ai pas de cadeau pour elle. C'est une catastrophe, je ne peux quand même pas lui offrir un bijou acheté sur place, ni un coquillage, ou un paréo... Mince ! Je suis vraiment égoïste, je ne pense qu'à mon bébé en ce moment, alors tout le reste s'est effacé. Que faire ?

Tout à coup, j'ai une idée. Je ris toute seule... est-ce que je vais oser ? Pourquoi pas ? Christian sera furieux... Est-ce qu'il le remarquera ? Peut-être pas, mais c'est sans importance, parce que je le lui dirai. Je ne veux pas qu'il y ait entre nous des secrets. Me punira-t-il ? Ma peau s'enflamme à cette idée.

Je me lève et traverse la chambre sur la pointe des pieds. J'ouvre la porte, et j'écoute. Pas un bruit dans la grande maison. Christian est dans son bureau, il travaille sans doute. Quand il s'absente quelques jours, il a toujours beaucoup à faire. C'est normal. Il est responsable d'innombrables sociétés, emplois, marchés... C'est un homme important et puissant. Parfois, je l'oublie. Avec moi, il est toujours si disponible, si aimant et attentionné.

J'ignore où se trouve Taylor, mais j'entends Gail en bas, dans la cuisine. Quel dommage que je ne sois pas à l'Escala ! Je n'aurai que l'embarras du choix dans la salle de jeu. Si je demande à Sawyer de

m'y emmener, Christian me posera des questions. Il faut que je me débrouille avec les moyens du bord. Heureusement, Fifty-le-dominant garde toujours sous la main de nombreux accessoires pour pimenter notre vie sexuelle. Il en achète sans arrêt. Beaucoup sont encore neufs.

Je vais dans mon bureau, adjacent à notre chambre, où je prends une jolie petite boîte en carton dans laquelle se trouvent mon papier à lettre, mes cartes de visite et des enveloppes à mon nom de toutes tailles, en épais vélin. Parfait, c'est exactement le volume qu'il me faut. Retournant dans la chambre, j'ouvre la penderie : il y a là un tiroir secret. Il est fermé à clé, mais je sais où Christian cache son trousseau. J'ouvre le tiroir, l'oreille aux aguets. J'ai la sensation d'être une enfant qui s'apprête à faire une bêtise. C'est idiot. Je suis une adulte. Je suis chez moi. Je fais ce que je veux.

J'ai beau chercher à m'en convaincre, je n'y arrive pas.

Devant le tiroir enfin ouvert, j'ai un dilemme. Que choisir ? Des menottes, bien sûr, l'essentiel. Et puis, c'est facile, Christian en garde plein en réserve. J'en prends, au hasard une paire, en cuir marron. Quoi d'autre ? Ah je sais... Les boules en argent. Un des paquets n'est même pas ouvert. Parfait. Je me demande si Kate connaît le secret des boules de Ben Wah ou boules de geisha. Chacune d'elles contient une bille métallique, dont les mouvements erratiques génèrent des sensations ; une sorte de vibration sourde et permanente sollicite les muscles internes et provoque un plaisir intense. C'est un des premiers sex-toys que j'ai découverts et aujourd'hui encore, c'est l'un de mes préférés.

Malheureusement, pour compléter ma pochette surprise, je n'ai pas beaucoup de choix : il me faut des objets neufs... Je prends un plug anal que j'examine, les joues empourprées, en revoyant ce que Christian me fait parfois. Du coup, j'ajoute un flacon de lubrifiant. Ou, Kate en aura besoin. Pour terminer, je mets une paire de pinces à seins. Elles sont un peu effrayantes, mais originales, avec des clochettes et une petite chaînette. Les pinces, ce n'est pas mon accessoire préféré, je me sépare de celles-ci sans regret.

J'emballage avec soin mon cadeau d'un papier doré. Avec avoir fait un joli nœud rouge, je contemple mon œuvre, très satisfaite de mon idée. Je donnerai ça à Kate en tête-à-tête. Elle connaît les goûts *particuliers* de Christian, je pense qu'elle considérera tout ceci comme une plaisanterie savoureuse. Du moins, je l'espère. A-t-elle déjà utilisé ce genre d'objets ? Je n'en sais rien. Je ne lui ai jamais posé la question.

Oh lala, tripoter tous ces sex-toys m'a excitée. Et si j'en prenais quelques-uns et que j'allais rendre une petite visite à Christian, dans son bureau ? Nous pourrions nous y enfermer discrètement. Ma déesse intérieure danse déjà le tango avec des poses suggestives.

C'est fou, je deviens de plus en plus dévergondée.

Sans doute à cause de mes hormones...

Dimanche après-midi ***Christian***

Je monte avec Ana dans mon Audi Quattro. Taylor prend le volant, Sawyer est assis à ses côtés. Nous partons pour Sea-Tac. Durant notre absence, Gail Taylor gardera la maison ; à GEH, j'ai laissé à Ros Bailey les rênes de mon empire. J'emporte mon BlackBerry et mon ordinateur : en cas d'urgence, je peux réagir via Internet. Pour le moment, ça suffira. Hier, après cette discussion animée avec Ana – et

la séance baise très satisfaisante qui a suivi – j’ai téléphoné à John. Il m’a affirmé que je devais me reposer, décompresser.

Une heure après, nous sommes dans l’avion ; tout le monde est installé et mon pilote Stephan Ellis est prêt à décoller. L’hôtesse – elle se présente, « Julianne Merryweather » – nous propose déjà des rafraîchissements et un dîner léger. Je n’ai pas faim. Je regarde mes mails. Tiens, Elliot m’a envoyé une partition. U2⁴⁹, *All I Want is You*. Pourquoi a-t-il fait ça ? Ce n’est pas vraiment mon genre ... En déchiffrant la musique, je change d’avis : c’est rapide, mais superbe, entêtant, presque envoutant.

Il y a une autre partition, *Paradise*, de Coldplay⁵⁰. Je lis la suite du message d’Elliot, consterné. Il me demande de jouer – en trio, avec lui et Mia – le jour de son mariage ? Pas question. Je ne joue *jamais* en public et il y aura les trois Kavanagh ce soir-là – quatre, même si Kate sera devenue Mrs Grey. Pour moi, la musique est intime et personnelle. Des années durant, elle a été mon seul recours contre la folie. Il m’arrive de jouer chez mes parents, à Bellevue, mais c’est rarissime. Ma mère s’en plaint souvent.

J’aime mes instruments. Pour ma demeure sur le Sound, j’ai acheté un nouveau Steinway⁵¹ que j’ai choisi avec un soin maniaque. L’ancien est resté à l’Escala. Quel piano décent peut-il y avoir sur une plage aux Bermudes, franchement ? C’est ridicule.

Je dois éteindre mon BlackBerry, l’avion se met en mouvement et tout appareil électronique est interdit en vol.

Dès que s’éteint le signal lumineux réclamant de garder sa ceinture attachée, Mia se lève et avance vers moi, la mine déterminée. Je sens qu’elle veut me parler. Ana s’est endormie dans le fauteuil voisin du mien, roulée en boule, la tête appuyée sur un oreiller. Elle paraît si jeune, si sereine. D’un signe impérieux de la main, j’empêche ma sœur de parler, je ne veux pas qu’elle trouble le sommeil d’Ana.

Résigné, je me lève et j’entraîne Mia au fond de l’habitacle, en direction de la cabine. Une fois que nous sommes seuls, la porte refermée, je lui demande :

— Qu’est-ce qu’il y a, Mia ?

— Tu as reçu la partition d’Elliot ? Il veut jouer *All I Want is You* en instrumental pour le mariage. C’est chou de sa part, non ? Kate va a-do-rer !

Mia se met à chantonner :

*Tu dis que tu veux des diamants sur un anneau en or
Tu dis que tu veux que ton histoire reste secrète...
Quand tout ce que je veux c'est toi*

Puis elle ajoute :

— Si je l’avais su plus tôt, j’aurais amené mon violoncelle. Je suis sûre qu’Elliot a pris sa guitare. Et toi, Christian ?

— Mais enfin, Mia, réfléchis, bon Dieu ! Je n’ai pas foutu de piano dans les cales de l’avion. D’ailleurs, je n’ai pas l’intention de jouer. Je ne m’exhibe jamais en public, tu le sais très bien.

⁴⁹ Groupe de rock irlandais formé en 1976 à Dublin

⁵⁰ Groupe de rock britannique formé à Londres en 1996

⁵¹ *Steinway Musical Instruments*, entreprise américaine qui fabrique des pianos

— Christian ! proteste-t-elle, les yeux brillants, les Kavanagh ne sont pas du « public », ils font quasiment partie de la famille. Et puis, c'est le mariage d'Elliot, ça lui ferait plaisir. S'il te plaît...

Je soupire. Pour me donner le temps de réfléchir, je regarde autour de moi. Le ménage a été fait, la cabine a repris son aspect habituel. Il ne reste aucune trace du passage de Kate et d'Elliot. J'aurais dû proposer à Ana de s'étendre, elle dormirait bien mieux dans un lit que sur un fauteuil, aussi rembourré et confortable soit-il. Je décide de la porter un peu plus tard, de la coucher, de la recouvrir, et de la laisser se reposer... Je resterai avec nos invités, même si ne pas avoir Ana à mes côtés me manquera.

Ma sœur me ramène au présent.

— Christian ! Insiste-t-elle en haussant la voix.

Je lui lance un regard sévère.

— Nous verrons.

Elle pince les lèvres et penche la tête. Il m'est souvent arrivé, durant notre enfance et même plus tard, d'utiliser cette échappatoire pour échapper à ses caprices et incessantes réclamations. Au fil du temps, Mia n'a pas tellement changé. Elle est ma petite sœur, elle le restera toujours.

Adouci, je lui adresse un petit sourire, pour me faire pardonner.

— Je réfléchirai, Mia, je te le promets. Mais pas maintenant. Tu sais, les derniers jours ont été un peu stressants, alors, j'aimerais prendre un peu de repos. D'accord ?

Elle m'embrasse sur la joue, sans rancune.

— D'accord. (Elle me serre, très fort, les deux bras noués autour de ma taille.) Je t'aime, Christian. Et j'aime aussi Elliot, et Kate, et Ana. Nous allons passer un séjour génial. Tous ensemble !

Oh bordel !

Anniversaire de Kate

Christian

Le lendemain matin, mon pilote atterrit de façon remarquable sur la piste de LF Wade, seul aéroport desservant le territoire britannique des Bermudes – c'est-à-dire quatre îles en plein Océan Atlantique. Nous sommes sur St David Island, reliée par un pont à la Grande Bermude, l'île principale où se trouve la capitale, Hamilton. Le Fairmont Southampton Hotel, où nous résiderons, est un peu plus loin, sur la côte Sud, à une quinzaine de kilomètres. Il est vrai que l'île, longue et étroite, ne fait que trois kilomètres de large. Il est 9 heures et quart, la température extérieure est de 23°.

Descendus de l'avion les premiers, Sawyer et Taylor s'occupent de décharger les bagages. Je les regarde faire sans en croire mes yeux. Ana et moi voyageons léger, un sac chacun, deux housses ; mes parents et les Kavanagh, père et fils, ont chacun une valise ; par contre, Mia et Diane semblent avoir emporté toute leur garde-robe – sinon celle de leurs voisins. Trois malles entières pour Mrs Kavanagh ? Elle est folle ou quoi ? Je me souviens alors qu'elle a dessiné la robe de mariée de sa fille et les tenues des demoiselles d'honneur, Ana et Mia. Merde, je n'avais pas pensé à ça. Je comprends mieux qu'elle ait un tel supplément de bagages.

Durant la période de folie qui a précédé mon mariage, j'ai appris, bien malgré moi, quelques détails concernant l'organisation et la préparation de ce genre d'événements. En particulier, qu'il doit y avoir un « thème », des couleurs auxquelles les invités sont censés s'accorder. Kate a choisi les siennes : blanc et beige – Ana parle de « doré ». J'ai donc emporté un costume clair. J'aurais préféré du noir, mais c'est impossible, sous un tel climat. Ana n'a sans doute pas tort de prétendre que je fais du mauvais esprit.

Au fait, Ana... où est-elle ? Je regarde précipitamment autour de moi. Je me rassure en la trouvant avec ma mère. Exubérante et riieuse, Ana lève les bras au ciel et savoure la chaleur du soleil. En plein mois de février, le changement est notable après la température de Seattle. Ana a déjà enlevé son manteau et son cardigan de cachemire, elle a les bras nus. J'espère qu'elle ne va pas attraper de coup de soleil. Ne devrait-elle pas mettre de l'écran total ?

Grey, arrête de déconner, elle ne passera que cinq minutes sur le tarmac.

Comme je le savais déjà d'après le dossier que Taylor m'a remis, plusieurs minivans ont été réservés pour nous emmener jusqu'à l'hôtel. Je monte dans le premier, avec ma femme, ma mère et Taylor. Je vois mon père et Mia s'engouffrer dans le suivant, accompagnés de Sawyer. Je ne cherche pas à savoir comment s'arrangent les trois Kavanagh, mais tous les bagages sont entassés dans le quatrième et dernier véhicule. C'est une véritable caravane qui se met en route. Stephan, son commandant de bord en second et l'hôtesse, nous regardent partir, alignés à côté de l'escalier métallique. Ils profiteront de quelques jours de repos dans un autre hôtel sur la grande île, le Pink Beach Club. Quant au jet GEH, il restera sur place jusqu'à notre retour à Seattle.

Après une demi-heure de trajet, nous arrivons à l'hôtel. Le personnel se montre accueillant, efficace et empressé. Mia n'arrête pas de parler, de commenter, de s'exclamer. Je trouve son enthousiasme un peu saoulant. Kate et Elliot (suivis par Muñerez) sont également là, à nous attendre, tout sourires, déjà hâlés, vêtus couleur locale et sentant le frangipanier. Une chance qu'ils n'aient pas prévu d'accueil à la tahitienne, avec des colliers de fleurs vives. Je trouve mon frère heureux et détendu ; sa fiancée au contraire me paraît agitée et nerveuse. Je présume qu'elle a beaucoup à faire pour régler les derniers détails de la cérémonie. Je me souviens de l'état dans lequel étaient ma mère et Ana, juste avant notre

mariage, aussi je ne fais aucune réflexion. D'ailleurs, je tiens à ce que ma femme monte se reposer le plus vite possible dans notre suite. Je me demande si le voyage ne l'a pas fatiguée. Quand je lui pose la question, elle prétend que non. Je n'en tiens pas compte.

Nous nous donnons rendez-vous à 11 h 45, au restaurant de la plage.

Je dois le reconnaître, l'hôtel est parfait avec ses installations ultramodernes, dont terrain de golf – sur lequel je ne compte pas mettre le pied ! – club de tennis, spa et centre de plongée et de sports nautiques. Il y a également plusieurs restaurants, huit d'après la brochure, qui offrent tous les choix possibles depuis le repas gastronomique jusqu'aux en-cas au bord de la piscine ou sur la plage. Notre suite au dernier étage est immense, avec un balcon et une vue dégagée sur la mer...

Au déjeuner, l'ambiance est un peu surfaite. Mia continue à parler, sans discontinuer, bien que mes parents cherchent de temps à autre à la calmer ; Ethan la regarde d'un air attendri. Les parents Kavanagh ne disent pas un mot ; ils contemplent leur fille, manifestement émus à l'idée de son mariage imminent. À ce sujet, Mia pose des tas de questions concernant la cérémonie et Kate cherche à garder le secret. Je retiens un ricanement. Que dirait la Walkyrie si elle apprenait mon piratage informatique ? J'ai presque envie de lui en parler, juste pour voir sa réaction. Je ne risque pas grand-chose, elle n'est pas armée, contrairement à mes deux agents de sécurité. Je m'en abstiens, je ne pense pas qu'Ana apprécierait.

Le menu est délicieux : poisson grillé aux agrumes et salade de fruits tropicaux. Je suis ravi de voir Ana dévorer le contenu de son assiette.

— Il est bien tôt pour manger, fait remarquer ma mère en s'éventant.

— Vous avez certainement eu droit à un « p'tit déj' » à bord de Air Grey One ! Lance Kate hilare.

Tout le monde éclate de rire – même Ana. Quant à moi, je ne vois rien de drôle à cette réflexion déplacée. Je fais les gros yeux à ma femme, elle me tire la langue. Nouvelle hilarité. J'abandonne.

Je me tourne vers Grace :

— Nous devons partir à la pêche, maman. Sous les tropiques, Le soleil se couche vers 18 heures environ. Nous n'avons pas de temps à perdre.

J'ai déjà convaincu mon père, mon frère, et les deux Kavanagh de m'accompagner. Aucun d'eux ne paraît regretter d'abandonner femme, fille ou compagne.

Tu es dans le même cas, Grey.

Taylor et Muñerez viendront avec nous en bateau, Sawyer restera à l'hôtel pour veiller sur ma femme, ma mère et ma sœur. S'il n'est pas ravi de cette mission, il ne le montre pas.

J'adresse un signe à Taylor, pour lui demander :

— Taylor, vous avez pu nous obtenir pour cet après-midi un bateau équipé pour la pêche ?

— Oui, monsieur.

— Nous serons entre filles ! s'exclame Mia en tapant des mains. Et nous irons au spa ! C'est une idée géniale, Kate ! Le bronzage prend bien mieux après un nettoyage de la peau.

Je fronce les sourcils, détestant l'idée qu'Ana s'expose en bikini. D'ailleurs, j'aime sa peau pâle, lumineuse et nacrée comme une perle. Le bronzage, c'est banal. J'espère qu'elle n'aura pas le temps de

cuire en quelques heures, durant mon absence. Finalement, je ne suis pas mécontent qu'elle suive les autres en balnéothérapie.

— D'après la brochure de l'hôtel que j'ai lue dans ma chambre, le Willow Stream Spa est très bien équipé, Kate, déclare gentiment ma mère à Kate. Ce sera très agréable et reposant, merci beaucoup de ton idée, Kate. Et nos chambres sont superbes, Elliot et toi les avez parfaitement choisies.

À la fin du repas, Ana se lève et contourne la table. La voyant s'approcher de Kate, je tends l'oreille pour surprendre leur conversation.

— Allons faire un tour rapide sur la plage, propose ma femme à mi-voix.

— Ana, je suis juste préoccupée par tous ces préparatifs, répond Kate. Cela doit être le stress...

Ana finit par avoir gain de cause ; elle prend Kate par la main et les deux femmes s'éloignent. D'un signe de tête, j'ordonne à Sawyer de les suivre.

— Alors, qu'est-ce qui est prévu pour cet après-midi ? Demande mon père.

— Personnellement, je n'étais pas tenté par un nettoyage de la peau, dis-je, pince-sans-rire, alors j'ai pensé que nous pourrions partir en bateau. Ils ont de bons sites de pêche au gros, mais nous n'aurons pas le temps d'aller au large. Nous sommes attendus sur le ponton à 13 heures.

— Taylor me dit que tu as loué des jets-skis, Christian ? s'exclame Elliot. On fait d'abord la course ?

— Je ne veux pas t'humilier la veille de ton mariage.

Elliot ricane et se met à faire le clown en se tapant la poitrine comme un gorille combattif. Pitoyable !

— Je fais de la moto, annonce Ethan. Je me défends aussi sur un scooter des mers. Je prendrai le vainqueur de vous deux.

Mia lui jette un regard admiratif. Elliot pousse le cri de Tarzan et balance à son futur beau-frère une vigoureuse bourrade dans le dos. Ethan manque cracher ses poumons, mais il se marre. Étrange réaction.

Mon père secoue la tête :

— Moi, je ne tiens pas à me casser le cou sur ces engins bruyants, je laisse ça aux jeunes. Et vous, Keith ?

Le père de Kate et le mien se sont souvent opposés au tribunal : un grand magnat de la presse et un avocat du droit des médias sont peu faits pour s'entendre. Malgré tout, leurs enfants respectifs prévoyant de se marier, les deux hommes se sont rencontrés plusieurs fois au cours des derniers mois. D'après ce que je constate, ils ont trouvé un terrain d'entente. Tant mieux.

Ma mère pose la main sur mon avant-bras.

— Christian, mon chéri, chuchote-t-elle, as-tu réfléchi à la proposition d'Elliot ? Mia m'en a parlé dans l'avion... (Elle a un sourire ému.) Ce serait tellement merveilleux que vous jouiez tous les trois pour ce mariage. Fais-le, s'il te plaît.

— Maman, voyons... Je ne sais même pas quel instrument Elliot a prévu. (Je fronce les sourcils.) Si c'est un vieux piano désaccordé, je ne tiens pas à y toucher.

— C'est un Boston, frangin, coupe Elliot sans cacher qu'il nous écoutait en douce.

Je connais ce modèle, le fruit d'une coopération entre Steinway et Kawai⁵². En clair, la technique Steinway et la fabrication Kawai, le but recherché étant la commercialisation d'un instrument correct à prix réduit. Un Boston, vraiment ? Voilà qui est inattendu !

Une voix perchée s'élève par-dessus le brouhaha des conversations particulières. C'est Diane.

— J'ai déballé toutes les tenues que j'ai apportées, annonce-t-elle à la cantonade – et aux tables voisines. N'oubliez pas de venir les récupérer ce soir après la thalasso.

— Génial ! crie Mia.

Combien de fois ma sœur a-t-elle employé ce mot aujourd'hui ?

Ana le fait aussi, Grey.

Ouaip. C'est contagieux. Génial !

Mia n'a jamais appris à s'exprimer d'une voix feutrée. À mon avis, son cas est désormais sans espoir. Elle hurlera jusqu'au jour de sa mort.

Je ne vois plus Ana et Kate sur la plage. Sawyer a également disparu. Je me tourne vers Taylor :

— Où est Mrs Grey ?

— Elle est remontée dans sa chambre, monsieur.

Pour se reposer peut-être... Serait-elle fatiguée ?

— Pourquoi ? Un problème ?

— Non, monsieur. Mrs Grey est toujours avec Miss Kavanagh.

Ah, elles doivent papoter concernant le mariage. Je sais déjà tout, mais Ana n'est pas au courant de ma petite... indiscretion. Et puis, avant de descendre, j'ai remarqué un cadeau posé sur la commode de notre chambre, sans doute destiné à Kate. Son anniversaire est le 13 février, c'est-à-dire aujourd'hui. Quand Ana a-t-elle eu le temps de faire cet achat ? La question me turlupine, mais je n'ai pas le temps de m'y attarder parce que mon père et Ethan entament une discussion sur les meilleurs rapalas⁵³ à utiliser en eaux tropicales. Ça m'intéresse même si je préfère la pêche à la ligne. Je prête l'oreille.

— Il est temps de partir, déclare mon père en se levant.

Je regarde ma montre : il a raison. Il est déjà 13 heures. Je téléphone à Ana pour lui dire au revoir.

— Baby, tu es toujours dans la chambre ?

— *Oui, je suis avec Kate. Nous n'allons pas tarder à descendre, nous avons rendez-vous au spa avec Grace, Diane et Mia.*

— N'oublie pas ta promesse, baby : pas de jacuzzi, pas de bain bouillonnant, pas de folie.

— *Oui, monsieur, chuchote-t-elle. Et toi, que fais-tu ?*

— Le bateau est là, nous allons partir. Nous ferons d'abord quelques tours en jet-ski, Elliot et Ethan veulent faire la course. Ensuite, nous irons à la pêche.

— *Christian, s'il te plaît, soyez prudents tous les trois. Nous avons besoin de vous tous en un seul morceau ce soir.*

⁵² Kawai Musical Instruments Manufacturing Co., Ltd., entreprise japonaise qui fabrique des pianos.

⁵³ Leurres en forme de poissons de couleur vive, d'une efficacité redoutable auprès des gros carnassiers.

— Ne t'inquiète pas, Ana. J'ai l'habitude de ces engins-là.

— *Rappelle-toi ce que nous avons fait après notre dernière virée en jet-ski !*

Oh, je m'en souviens très bien... C'était durant notre voyage de noces. Comment l'oublier ?

Je raccroche avec le sourire.

Ana

Depuis ma descente d'avion, je n'arrive pas à croire que quelques heures de vol puissent vous conduire dans une autre dimension. J'ai oublié la grisaille de Seattle. Ici, aux Bermudes, tout n'est que soleil, mer bleue, sable blanc et palmiers. Une vraie carte postale ! Mais réelle, parce que je sens la chaleur du soleil sur ma peau, le vent qui me souffle de l'air tiède et iodé sur les joues... je suis tellement contente que j'en pétille. Je comprends l'enthousiasme de Mia qui s'agite comme un oiseau de paradis, pépianant et batifolant à toute vitesse.

À dire vrai, tout le monde – ou presque – paraît enchanté d'être là. Les visages sont souriants, les voix vives et animées. Avec deux exceptions : d'abord Fifty, mon mari chéri bien trop protecteur, qui veille sur moi comme une mère poule. À peine arrivé à l'hôtel, il veut que je m'allonge, que je pose les pieds en l'air sur un coussin, que je me mette de la crème solaire, que je boive de l'eau pour compenser la déshydratation due à la pressurisation de la cabine du jet... bref, si je suivais ses consignes, je n'en finirais plus. Je le rassure de mon mieux, mais c'est difficile, il n'écoute rien de ce que je lui dis ! Je lui pardonne parce qu'il a accepté que je vienne et, jusqu'au dernier moment, je n'y croyais pas.

La seconde exception, c'est Kate – et ça ne lui ressemble pas. Elle est toujours si décidée, optimiste, impatiente de croquer la vie à pleines dents...

Je me pose des questions à son sujet durant tout le repas que nous prenons, Grey et Kavanagh ensemble, sur la plage. Ambiance décontractée et plats locaux – délicieux d'ailleurs. Je me régale, le petit déjeuner servi dans le jet de Christian est déjà loin et toute cette agitation m'a creusé l'appétit.

En face de moi, Kate pinaille dans son assiette – heureusement que Christian ne lui prête aucune attention, sinon, il ne serait pas content. Mais moi, je m'inquiète. Qu'est-ce qu'elle a ? Est-ce le stress de la future mariée ? Je ne me rappelle pas avoir éprouvé ce sentiment si souvent évoqué dans les magazines... Non, je n'avais qu'une envie : voir la fin de cette folie, préparatifs, essayages et milliers d'autres détails. Plus le temps passait, plus je réalisais être dépassée.

Mais question organisation, Kate est dans son élément, non ? Elle aime décider, planifier, gérer. Je reconnais sa signature dans le programme des festivités que nous découvrons peu à peu. J'ai hâte de passer l'après-midi avec elle au spa de l'hôtel, même si Christian m'a interdit la plupart des soins. À dire vrai, je crois qu'il a raison : moi aussi, j'ai vérifié sur Internet. Peu importe, je vais quand même profiter d'un moment fort avec ma meilleure amie et ma belle-famille.

À la fin du repas, j'en ai assez. Je veux savoir ce qui trouble Kate. Dès que je me lève, je sens peser sur moi le regard interrogateur de Christian, mais sans le regarder, je vais jusqu'à mon amie pour lui demander de me suivre sur la plage. Elle se fait prier, je la prends par la main et l'entraîne loin des discussions animées qui continuent entre les convives de notre grande table.

— Quel est le problème, Kate ?

Tout à coup, j'ai peur. Et elle décidait de ne plus épouser Elliot ? Oh mon Dieu ! Ils vont tellement bien ensemble tous les deux, ils se complètent, chacun faisant ressortir chez l'autre ce qu'il y a de meilleur. Même Christian le reconnaît. C'est dire !

— Ce n'est rien... commence mon amie, le visage sombre, c'est juste...

En écoutant ses explications, je retiens mon envie de rire. Pauvre Kate ! Elle a cherché à impliquer Elliot dans les préparatifs du mariage ? Quelle idée ! Même moi, je réalise que les hommes dans ces cas-là préfèrent mille fois ne rien savoir et se décharger le plus possible sur leurs futures épouses, tellement mieux qualifiées qu'eux. Malheureusement, Kate semble avoir pris à cœur l'indifférence d'Elliot. Oh, ça me fait un drôle d'effet d'être pour une fois, en position de lui remonter le moral.

Mais je veux d'abord qu'elle vide complètement son sac...

— Il aurait dû prendre des leçons d'organisation avec son maniaque du contrôle et perfectionniste de frère ! Finit Kate d'une voix tonnante.

Cette fois, je ne me retiens plus, j'éclate de rire. Au bout de quelques secondes, elle se joint à moi. Tant mieux. Le rire libère des endomorphismes et c'est exactement ce dont Kate a besoin. Je remarque que Sawyer nous a suivies sur la plage. Discrètement, il reste en arrière, examinant de près les rares promeneurs qui déambulent sur le sable au lieu de déjeuner. Je ne pense pas que Kate l'ait remarqué. Je ne dis rien, je sais qu'elle ne prend pas trop bien les protocoles de sécurité... auxquels Christian tient tant.

En y réfléchissant, c'est une vraie plaie de devoir faire tampon entre mon mari et ma meilleure amie. À mon avis, ils se ressemblent tous les deux, mais ni l'un ni l'autre n'apprécierait mon opinion.

Quand Kate cesse enfin de rire, je lui dis, avec sincérité et de tout mon cœur :

— Kate, Elliot t'aime.

C'est évident, voyons, il n'y a qu'à voir la façon dont il la regarde. Je reconnais cette flamme qui brille aussi dans les yeux gris de mon mari, lorsqu'ils se posent sur moi... J'énonce à Kate mes arguments en faveur d'Elliot : le stress, la façon dont elle maîtrise tout, la confiance qu'il a dans le sens de l'organisation de sa future épouse... Il me faut insister parce que je comprends enfin la vraie inquiétude de Kate : elle craint qu'Elliot hésite, maintenant qu'il se trouve au pied du mur.

Ainsi, même la femme la plus forte que je connais a elle aussi des vulnérabilités ? C'est incroyable, mais c'est aussi normal. Qu'est-ce que je croyais, qu'elle était insensible ? Parfois, je n'ai pas deux sous de jugeote... Ou alors, je manque d'empathie ? J'y réfléchirai plus tard. Pour le moment, je veux rassurer mon amie, je veux lui rendre une petite partie de tout ce qu'elle m'a apporté au cours des années.

— Le monde d'Elliot commence et finit avec toi, Kate.

Je pense qu'elle entend ma conviction dans ma voix.

— Oh Ana, merci de me le rappeler !

Sur une impulsion, je décide de lui donner tout de suite mon cadeau : voilà qui va certainement lui changer les idées. À nouveau, je prends la main de Kate pour l'entraîner jusqu'à l'hôtel et jusque dans ma chambre.

Lorsque je tiens à mon paquet dans les mains, j'ai le cœur qui tape. Que va dire Christian lorsqu'il apprendra ce que j'ai fait ? Pire encore, que va penser Elliot de moi ? Oh lala ! Je n'avais pas réfléchi à toutes les conséquences de mon geste.

Anxieuse, je chuchote :

— Tu dois me promettre que ce cadeau sera notre secret.

Je ne veux pas que mon beau-frère se fasse de fausses idées ! Je fais confiance à mon amie, elle saura gérer la situation, aussi délicate soit-elle.

Bien entendu, Kate répond à ma supplique par une promesse solennelle. Pour mieux la renforcer, elle me tend son petit doigt. *Croix de bois, croix de fer...* Ce petit rituel me rassure.

Je lui tends ma boîte, ainsi que la petite carte où j'ai écrit : *La variété est le piment de la vie.*

Je suis à la fois excitée et inquiète de la réaction qu'elle va avoir en ouvrant mon cadeau. Elle soulève le couvercle... et elle paraît ne pas en croire ses yeux.

— Si ton but est de choquer ta meilleure amie et future belle-sœur, Ana, mission accomplie !

Je suis très fière de moi. Je ne pensais pas être capable de « choquer » l'indomptable Kate Kavanagh.

Elle sort les sex-toys de la boîte, un par un, en secouant la tête.

— Elliot pourrait avoir une crise cardiaque si je lui montre ce contenu, marmonne-t-elle. Putain, je ne sais même pas comment utiliser tout cela !

Une fois encore, j'éclate de rire. Je lui rappelle ses paroles de naguère : *toujours commencer avec Wikipédia !* Kate joint son fou rire au mien, un peu nerveux, presque hystérique, mais je dois avouer que nos vies respectives ont beaucoup changé depuis quelques mois, depuis l'Université, depuis que nous avons rencontré les frères Grey.

Mon BlackBerry sonne, c'est Christian. Il doit se demander où je suis passée. Pourtant, Sawyer est dans le couloir et Taylor est relié en permanence à mon agent de sécurité.

En ce qui me concerne, Christian a besoin de se rassurer. Toujours.

Peu après, Kate et moi descendons au spa. Nous sommes presque en retard. Grace, Diane et Mia ont déjà enfilé les peignoirs que fournit l'établissement. Une jeune femme s'approche et nous présente l'équipe de massage : deux hommes et trois femmes, tous solides et bien bâtis. Comme promis, je refuse le jeune homme qui m'est attribué. Je vois Kate lever les yeux au ciel, mais à mon avis un massage, aussi divin soit-il, ne vaut pas une dispute avec Fifty. J'ai déjà joué avec le feu une fois, dans le salon des premières de l'aéroport Sea-Tac, avant de partir en Géorgie. Christian n'a pas apprécié. Pas du tout. Aujourd'hui, ce serait encore pire.

Je n'ose imaginer sa réaction en apprenant la nature de mon cadeau à Kate. Inutile d'en rajouter.

L'immense piscine intérieure a une découpe géométrique, très originale. Le plafond du bâtiment exhibe une structure de poutres et de voûtes. Sur le mur du fond, des bacs suspendus sont remplis de fleurs dont quelques rameaux débordent. Il y a aussi des jets revigorants et variés. Quelle extraordinaire sensation d'être massée aux jambes, aux reins, au dos ! Les salles sont claires et carrelées, l'atmosphère tiède et parfumée, c'est très dépaysant. J'en profite, mais je refuse de suivre Kate et Mia dans les bassins bouillonnants.

La suite du programme – soins du visage, manucure et pédicure – se passe en cabine individuelle. À mon grand soulagement, c'est une jeune femme aux grands yeux sombres qui s'occupe de moi. Je me demande où est passé Sawyer, il y a un moment que je ne l'ai pas vu, mais si je connais bien mon mari, mon agent de sécurité ne doit pas être loin.

Quand les soins sont terminés, je suis tellement détendue que j'ai sommeil. Je ne sais pas où sont les autres, elles ne tarderont pas à me rejoindre. Je ne résiste pas à l'attrait des transats confortables recouverts de tissu turquoise à rayures blanches alignés devant les baies vitrées. Je m'y allonge en fermant les yeux. Mmm... le nirvana.

Nous sommes toutes réunies quand un membre du personnel nous propose des fruits frais ou pressés. Je ne participe pas à la conversation animée qui m'entoure, je savoure la détente de mes muscles et les lents mouvements de bon bébé dans mon ventre.

— Allez ! s'écrie Mia avec enthousiasme. Maintenant, il est temps de nous plonger dans le jacuzzi.

— Je vois que tu as écouté mon programme, plaisante Kate. Comme tu parles tout le temps, je n'en étais pas certaine.

Mia se met à protester en riant, Grace et Diane gloussent doucement.

— Ana, tu viens ? demande Kate.

— Non, merci. Je suis fatiguée, sans doute à cause du décalage horaire.

— Tu te fous de moi, Steele ? Il n'y a que trois heures de moins !

Je ne réponds pas. Kate fronce les sourcils, mais sans insister. Ce qui me surprend, parce que ce n'est pas son genre. Je pense qu'elle a compris que je n'avais pas envie de bouger.

— Je vais rester et tenir compagnie à Ana, déclare gentiment Grace.

J'aime beaucoup ma belle-mère, qui n'a pas caché son affection envers moi. Malheureusement, je n'ai pas du tout envie de papoter.

Dès que nous sommes seules, je lui avoue :

— Grace, je suis désolée, mais je n'en peux plus. Je ne sais pas si c'est le bébé, l'avion, le voyage, ou le spa, mais j'ai vraiment sommeil. Christian passe son temps à me dire que je dois me reposer et là, j'en ressens vraiment le besoin. Si je m'endors, vous ne m'en voudrez pas ?

— Pas du tout, ma chérie, c'est bien normal. Regarde, il y a des tas de magazines et une brochure touristique sur ce que l'île nous propose comme visites et découvertes. J'ai de quoi m'occuper. Dors, ne te soucie pas de moi.

Je ferme les yeux, bercée par le froissement doux des pages.

Peu à peu, je sombre...

*

— Ana !

Mon Dieu ! Christian est en colère. Pourquoi ? Que s'est-il passé ? Consternée, je baisse les yeux. Je n'arrive pas à y croire. Où est mon maillot ?

— *Je t'avais interdit de t'exposer les seins nus ! Hurle Christian. Tu es ma femme, Ana. Que vont penser de toi nos enfants ? Il va y avoir des photos immondes exposées dans tous les magazines people.*

— *Mais Christian, je ne comprends pas, je pense que mon maillot s'est perdu dans les bains bouillonnants...*

Ce n'est pas ce qu'il fallait dire... Son rugissement me fait vibrer les tympans.

Je me retrouve attachée, nue et écartelée, sur la croix de bois de la salle de jeu, à l'Escala. Je sais où je suis parce que je reconnais l'odeur de cire citronnée qui flotte dans la pièce. Sinon, je ne vois rien, j'ai les yeux couverts, un bâillon dans la bouche. Je voudrais crier, protester, expliquer que ce n'est pas de ma faute. Je ne peux pas.

Que va me faire Christian ?

— *Tu n'aurais pas dû prendre ces sex-toys dans mon tiroir sans m'en parler, Anastasia. Je suis très mécontent. Tu t'es mal conduite. Tu mérites une punition. Tu en es consciente ?*

Je ne peux pas lui répondre – j'ai la bouche pleine. De plus, je n'arrive pas à bouger. Mes membres sont lourds, très lourds. Pourquoi ?

Est-ce que je m'évanouis ? La voix de Christian semble s'affaiblir. Il est loin, très loin... J'entends ses pas s'éloigner en résonnant sur du carrelage, accompagnés d'un bruit d'eau. Est-ce qu'il pleut ? Non, c'est trop régulier, c'est peut-être une cascade... ou un jet d'eau.

Christian, reviens. Je suis désolée. Reviens...

Il n'y a plus aucun bruit. Je reste là, sur cette croix de Saint George. Attachée. Seule.

*

Je me réveille en sursaut. Affolée, regarde autour de moi. Je ne suis pas à Seattle, mais aux Bermudes. Ce n'était qu'un rêve... Oh Seigneur !

Je croise le regard de Grace.

— Bien dormi, ma chère petite ?

— Mmm-mmm, dis-je vaguement, le cœur encore trop rapide.

Je ferme les yeux pour me donner le temps de retrouver mon équilibre. Quand j'entends des pas approcher, je ne cherche pas à savoir à qui ils appartiennent. Je suis encore aux prises avec ce rêve étrange. Tout à coup, les paroles de ma belle-mère me font sursauter :

— ... au large de Saint George ?

Quoi ? Saint George ? Oh mon Dieu ! La croix... Est-ce que j'ai parlé en dormant ? Si Grace me demande des explications, comment pourrais-je... ?

— Euh oui, Grace, répond Kate qui paraît étonnée, c'est ce qui est prévu. Il faudrait demander à Christian, c'est lui qui a géré ça.

Je me sens déconnectée. De quoi parlent-elles ? Que se passe-t-il ?

Mais enfin, Ana, le soleil des tropiques t'a ramolli le cerveau ou quoi ? grogne ma conscience, furieuse.

Bien sûr, que je suis bête ! Christian a loué un catamaran pour l'anniversaire de Kate. Je l'ai entendu donner des instructions à Taylor : le bateau sera ce soir au large de Saint George, une petite ville sur l'île du même nom... D'ailleurs, j'ai tout mélangé, la croix BDSM de Christian, c'est une croix Saint André...

Pour cacher mes joues brûlantes, je m'étire en marmonnant :

— Oui... euh, je crois que c'est le nom de la ville dont Christian a parlé à Taylor. Pourquoi ?

— Je lisais cette brochure sur l'île, répond Grace en désignant le magazine qu'elle tient à la main.

Elle nous fait part de ce qu'elle vient d'apprendre concernant Saint George, la ville la plus ancienne des Bermudes, colonisée en 1609... *Bla-bla-bla*... inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco.

Je n'arrive pas à me débarrasser du malaise qui me reste de mon bref cauchemar, aussi, quand ma belle-mère propose une visite à Saint George, je réponds comme s'il s'agissait de mon vœu le plus cher.

— Oh oui !

Kate et Mia me regardent avec consternation. Zut, j'aurais dû attendre leur avis. Diane nous regarde avec un sourire détaché, sans prendre parti. Il faut que je trouve vite une excuse plausible...

— Euh... j'imagine que nous verrons des maisons à l'architecture victorienne anglaise.

Après tout, j'ai un bachelor en littérature anglaise et... euh, j'ai beaucoup aimé découvrir les Costwolds avec Christian, durant notre voyage de noces.

— Pourquoi pas ? remarque gentiment Diane.

Kate ne paraît pas enchantée. Elle convient cependant qu'il nous reste quelques heures à tuer avant que les hommes reviennent de la pêche... et finit par céder. De mauvaise grâce.

Dans le hall de l'hôtel, je décide de prévenir Christian de ce changement de programme, même si Sawyer l'a certainement déjà annoncé à Taylor.

Il répond à la première sonnerie.

— Christian ?

— Ana, ça va ? Tu parais essoufflée.

— Non, pas du tout, au contraire, je me suis reposée sur un transat, au bord de la piscine. J'ai même dormi.

Peu et mal, mais je ne le précise pas. Inutile que Christian se fasse du souci.

— Tout va bien ?

— Très bien, mais voilà, il y a un changement de programme, nous venons de décider d'aller faire un peu de tourisme.

— Du tourisme ? Foutaise ! C'est une idée de Kate ou de Mia, je présume ?

J'éclate de rire, Fifty ne changera jamais.

— Pas du tout. C'est une idée de ta mère.

— Ah. Où comptez-vous aller ?

— À Saint George qui est inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco.

— Je vois. C'est par là que le bateau sera amarré ce soir.

— Justement ! Comme nous avons terminé le spa, nous pourrions vous rejoindre à bord sans repasser par l'hôtel. Tu peux prévoir une navette pour venir nous chercher sur la plage ?

— Oui. Mais si le catamaran était resté ancré devant l'hôtel, sur le ponton...

— Christian, ne recommence pas ! Kate a raison, c'est plus romantique d'être au large, sans personne autour de nous, sans curieux, sans regards indiscrets.

— Je n'aime pas l'idée que tu montes sur un zodiaque.

— Je n’y resterai que quelques minutes, Sawyer sera avec moi, et je sais nager. Que veux-tu qu’il m’arrive ?

— D’accord, d’accord. Je m’occupe de tout, baby.

— Et vous, ça se passe comment ?

— Bien. Nous venons d’arrêter la pêche, nous allons explorer quelques fonds marins. Ensuite, nous passerons à l’hôtel nous doucher et nous changer, nous serons à bord vers 17 h 30. Et en route vers Saint George.

— Je te promets de ne pas être en retard. À tout à l’heure.

— À tout à l’heure, baby. J’ai hâte de te retrouver. Sois sage.

En raccrochant, j’ai le sourire, Kate croise mon regard et secoue la tête. Je ne l’ai pas entendu revenir.

Je suis le flot jusqu’à un minivan où nous nous installons. Sawyer prend le volant. Tout le long du trajet, j’ai le nez collé à la vitre pour admirer le paysage. Pour une fois, Mia ne parle pas, j’imagine qu’elle est aussi sous le charme de cette île paradisiaque.

La visite est brève, les bâtiments anciens ont un charme désuet qui me ravit. Grace insiste pour que nous entrions dans une église non loin de là, Saint Peter Church. Je me demande comment elle prend le fait que Kate et Elliot n’aient pas un mariage religieux. Elle ne m’en a pas parlé, je ne lui ai pas posé de question. À mon avis, elle fait une petite prière pour le futur couple une fois à l’abri de la voûte de pierre. Kate et Mia sont restées dehors, Diane examine les vitraux.

En sortant, je regarde ma montre. Je n’avais pas réalisé qu’il était aussi tard !

Kate pousse un cri strident, qui me fait sursauter. Quand je la regarde, affolée, elle me lance d’un ton moqueur

— Quoi ? Tu perds les eaux ?

Seigneur, elle m’a fait peur ! Et puis, elle est folle ou quoi ? Perdre les eaux, ici ? Christian en deviendrait fou. Ce n’est pas un sujet sur lequel il faut plaisanter. Elle risque de me porter la poisse.

— Kate ! Dis-je d’une voix tonnante, pour lui indiquer mon mécontentement.

Très vite, je me reprends. Elle n’a pas pensé à mal. D’ailleurs, je n’ai pas le temps d’entamer une discussion, encore moins une dispute. Aussi, c’est d’un ton plus calme que je reprends :

— Nous sommes en retard !

Dire que j’ai promis à Christian que nous arriverions sur le bateau en même temps qu’eux !

Kate ricane et fait remarquer :

— Ana, ce n’est pas *moi* qui ai souhaité visiter la ville... et heureusement ! (Elle m’adresse un clin d’œil.) Ton mari aurait rajouté ce méfait sur la longue liste noire qu’il doit tenir à mon encontre !

Sans relever cette pique, je rappelle à Sawyer que Christian n’aime pas attendre. Peu après, nous remontons dans le minivan en direction du port où, comme convenu, nous attendent deux zodiaques.

Le bateau est déjà ancré dans la baie et Christian est à bord.

C’est très romantique !

Christian

La virée en jet-ski ne dure guère. Papa a raison, ces engins sont bruyants. Et je pense que le mien était mal réglé. Ethan, qui l'a pris après moi, l'a aussi constaté. Et il n'a pas plus que moi rattrapé mon frère. Depuis, Elliot fait le fanfaron, même si Ethan et moi sommes tombés d'accord pour affirmer l'avoir laissé gagner, par politesse. Elliot a éclaté de rire.

À mon avis, le mariage le rend plus idiot encore que d'ordinaire !

Maintenant, nous sommes au large, en pleine mer, ce que je préfère au monde. J'aimerais avoir ma femme lovée contre moi. Le rivage se distingue à peine. L'eau limpide est turquoise et l'ensoleillement, très supportable grâce à un petit vent marin qui nous souffle au visage. Il y a quelques arcs coralliens, à fleur d'eau. Bercés par le clapotis des vagues et les cris des oiseaux de mer, nous nous taisons tous, savourant l'instant fugace.

J'ai du mal à croire qu'il pleut à Seattle...

Je suis presque déçu qu'une première touche plonge le bateau dans l'effervescence. Mon père est le premier à se précipiter, c'est sa canne qui a été enclenchée. Après une brève bataille, il remonte une petite dorade coryphène : moins d'un mètre, elle doit peser dans les 15 kg. C'est un mâle parce qu'il a une bosse sur le front, ce qui donne à sa tête une forme carrée. Je me demande si ces poissons souffrent, comme à Cuba par exemple, de la *cigatera*, une maladie tropicale dangereuse pour l'homme que les carnassiers développent en mangeant les poissons coralliens. De toute façon, il a été convenu avec l'équipage que nos prises seraient rejetées à la mer. Mon père regarde partir sa dorade sans cacher son dépit.

J'aurais aimé avoir l'occasion d'affronter un marlin ou un espadon voilier, un poisson combattif.

Les deux Kavanagh et Carrick veillent à la réinstallation des lignes et des cannes lorsque mon frère s'approche de moi.

— Dis-moi, Christian, quand dois-tu rendre le cata que tu as réservé ce soir ?

— Après le dîner, pourquoi ?

— Je viens d'avoir une idée... J'aimerais passer la nuit à bord avec ma fiancée. Après tout, demain, c'est la Saint-Valentin. (Elliot me jette un clin d'œil entendu.) Crois-tu qu'il me serait possible de garder le bateau quelques heures de plus ? Tu me diras combien je te dois pour cet extra.

Je ne veux absolument pas savoir que mon frère compte baiser sa future femme dans la cabine du catamaran, par contre, il m'est très facile de lui offrir ce petit caprice.

— Laisse tomber, Elliot. Considère ça comme un cadeau pour l'anniversaire de Kate. Je vais demander à Taylor de s'en occuper, c'est lui qui s'est chargé de la location.

— Merci, frangin.

Justement, comme cadeau de mariage, j'ai décidé d'offrir à Elliot un catamaran : dessiné par mes architectes, il sort à peine de mon chantier naval à Seattle. C'est un modèle différent du mien, le *Grace*, mais je pense qu'Elliot appréciera de sortir avec Kate sur le Sound. Et pour l'anniversaire de ma future belle-sœur, j'ai envoyé Taylor me chercher chez Cartier un large collier en or qui ressemble à un carcan. À mon avis, la Walkyrie ne le portera *jamais*, mais elle pourra toujours le revendre au poids si un jour, elle a besoin d'argent.

Après que Keith ait aussi remonté (et rejeté) un petit thazard – poisson carnassier que les locaux appellent *wahoo* ou thon banane –, la touche suivante emporte notre leurre. La ligne casse. Elliot, qui en a marre, propose d'utiliser le matériel de plongée sous-marine qui se trouve à bord afin d'aller regarder de plus près les coraux.

La motion étant acceptée à l'unanimité, nous nous remettons en route vers un endroit que l'équipage nous recommande. Mon BlackBerry sonne, une chance que nous nous soyons rapprochés du rivage, j'ai du réseau. C'est Anastasia.

— Christian ? halète-t-elle.

J'ai le sentiment que quelque chose ne va pas. Ana prétend que je me trompe, qu'elle est bien reposée après une sieste au bord de la piscine. J'ai comme un doute. Que se passe-t-il ? Je vais demander à Taylor d'interroger Sawyer.

— ...voilà, bredouille Ana, il y a un changement de programme.

Je vois rouge. Du tourisme ? Foutaise ! Je devine d'où vient le coup : il n'y a que Kate et Mia pour rompre un protocole de façon aussi désinvolte. Et cette idée grotesque ne vise qu'à m'emmerder.

Taylor se rapproche de moi, le regard attentif. Lui aussi est au téléphone. Sawyer sans doute...

À l'autre bout du fil, Ana éclate de rire... C'est un son que j'adore. Ça ne changera jamais.

— C'est une idée de ta mère, lance-t-elle.

Quoi ? Grace va m'entendre... Mais déjà, ma colère retombe. Grace veut aller visiter les environs ? C'est normal. J'aurais dû y penser le premier. Quel con, non mais quel con !

— Où comptez-vous aller ? dis-je, les dents serrées de tension.

Du calme, Grey, ménage tes artères !

Je vais en passer une sévère à John Flynn à mon retour à Seattle. Où ce charlatan a-t-il rêvé que des vacances en famille étaient un moyen efficace pour décompresser ? Je n'ai jamais connu un tel niveau de stress – même durant des marchés tendus où des millions sont en jeu !

— À Saint George, répond Ana, guillerette.

Elle m'apprend que la ville est inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco. Je m'en contrefous. Je suis d'accord avec le bon vieux Sherlock Holmes : inutile de s'encombrer le cerveau de détails inutiles. On finit par s'y perdre et passer à côté d'éléments vitaux ; la matière grise n'est pas extensible !

Saint George, c'est là que le catamaran sera amarré ce soir pour la soirée de Miss Pénible. J'aurais préféré resté devant l'hôtel, mais bien sûr, Kate a tenu à se montrer contrainte. Je t'en foutrais du romantisme ! C'est du « chiatisme », pur et simple. Cette femme aura ma peau !

Ana continue à bavarder. Puisqu'elle et les autres seront à proximité, elle trouve inutile de repasser par l'hôtel.

— Tu peux prévoir une navette pour venir nous chercher sur la plage ? demande-t-elle, cajoleuse.

Oh baby...

— Je n'aime pas l'idée que tu montes sur un zodiaque.

— Que veux-tu qu'il m'arrive ?

— D'accord, d'accord. Je m'occupe de tout, baby.

— Et vous, ça se passe comment ?

— Bien.

Je lui parle de notre projet d'aller explorer quelques fonds marins. Nous nous donnons rendez-vous à bord, devant Saint George.

— Je te promets de ne pas être en retard, chuchote Ana. À tout à l'heure.

— À tout à l'heure, baby. J'ai hâte de te retrouver. Sois sage.

Tu rêves en couleur Grey.

Le responsable de ma sécurité approche. Ça tombe bien, j'ai à lui parler.

— Taylor, changement de programme, trouvez-moi une navette à louer à Saint George. Mrs Grey veut...

À 17 h 30, quand je monte à bord, je regarde autour de moi. Taylor a bien choisi, le catamaran est spacieux, avec sur l'arrière une plate-forme en teck où se tiendra à la réception. La dernière demi-heure a été précipitée. Nous sommes revenus en retard de notre balade, ce qui nous a laissé vingt minutes à peine pour monter dans nos chambres respectives, prendre une douche et nous changer. Mon père, Taylor et moi sommes les premiers sur le catamaran, rapidement rejoints par Elliot, Muñerez, Keith et Ethan. Tous, nous portons une tenue « tropicale » et décontractée. Dans mon cas, c'est une chemise en lin blanc et un pantalon clair. L'équipage s'active et le bateau démarre afin de rallier le point de rendez-vous. Parfait, nous serons dans les temps.

Je commence à me détendre. Un steward nous propose un apéritif, je suis le seul à prendre du vin blanc, les autres préfèrent de la bière américaine. De la Bud. Taylor ne boit pas, il surveille les alentours comme si des terroristes s'apprêtaient à émerger de la mer, en équipement de plongée, comme dans un film de James Bond. Je ne vois pas Muñerez – peut-être cherche-t-il un passager clandestin dans les soutes.

Nous jetons l'ancre dans la baie Sait George. Je surveille le rivage. Je vois les deux zodiaques arriver, À bord, les femmes sont animées et bruyantes comme un vol de perruches. À peine ai-je eu cette idée que ma belle-sœur, qui justement pose le pied sur le pont, me fusille du regard. Je devine qu'elle aimerait me jeter par-dessus bord. Je ne lui conseille pas de tenter le coup, elle ne fait pas le poids. Je lève mon verre dans sa direction en un salut moqueur, elle étrécit les yeux, l'air suspicieux.

Les membres de l'équipage font passer des plateaux avec des cocktails. J'espère qu'ils sont sans alcool ! Ana se sert au passage. Je compte surveiller de près ce qu'elle ingurgite.

Un hurlement strident me fait sursauter.

— *Mojito !*

C'est Mia et Kate. Qu'est-ce qui leur prend ? Le *mojito*, c'est un cocktail cubain, assez réputé. Je croyais que ma future belle-sœur ne carburait qu'au champagne, mais non, je me souviens de cette nuit fatale au Zig Zag Café où elle a entraîné Ana à boire je ne sais combien de *mojitos* à la fraise.

Manifestement, Elliot s'apprête à épouser une ivrogne invétérée.

Un verre à la main, Diane Kavanagh s'approche de nous et demande :

— Alors messieurs, la pêche fut bonne ?

De quoi je me mêle ? Et je ne supporte pas ce ton affecté et mondain, ce sourire artificiel, ce parfum trop lourd.

Grey, Diane n'y est pour rien, c'est le souvenir du Zig Zag Café – et de ce qui a suivi, quand Ana est revenue à l'Escala – qui te plombe le moral.

Je m'écarte de quelques pas afin de retrouver mon calme. Dans mon dos, j'entends Keith marmonner son regret que nous soyons restés trop près de la côte pour pêcher. Lui aussi aurait sans doute aimé affronter un marlin du grand large. Elliot parle de notre plongée... puis je perds le fil de la conversation parce qu'Ana me chuchote à l'oreille :

— Ne fais pas cette tête, il n'y a que du jus de fruits dans mon verre.

— C'est très bien, baby. Tu as passé un bon après-midi ?

— Oui, j'ai dormi sur une chaise longue au bord de la piscine. Ta mère est restée avec moi. Le spa était très agréable, ces odeurs, cette ambiance... Ensuite, cette visite de Saint George a été comme un bond en arrière dans le passé. Il n'y a pas grand-chose à voir, tu sais, ça n'a pas pris longtemps. J'ai peur que ta sœur se soit ennuyée : aucun magasin de luxe !

Oui, Mia aime dépenser, ce n'est pas nouveau. Pauvre Ethan !

— Tant mieux si tu t'es amusée, baby.

— Et ce soir, c'est génial ! Ce bateau, cette crique... Une superbe fête pour l'anniversaire de Kate.

— Tu as emporté ton cadeau pour le lui offrir à bord ? J'ai remarqué que le paquet n'était plus sur la commode, dans la chambre.

Ana s'empourpre.

— N-non, bredouille-t-elle. Je l'ai déjà donné à Kate tout à l'heure... euh, quand nous sommes remontées de la plage.

— Bien sûr, baby. (Je l'examine avec attention.) Qu'est-ce que tu as ?

— Rien.

— Ana, ne mens pas. Qu'est-ce que tu as encore fait comme bêtise ?

— Je ne suis pas sûre que tu vas apprécier la nature de ce cadeau, Christian.

Je retiens un éclat de rire. Elle a dû dépenser une fortune, voilà tout. Mais pourquoi pense-t-elle que ça me contrarie ? L'argent n'a aucune importance. Ana peut acheter ce qu'elle veut, pour elle, sa famille ou ses amis.

— Ana, il en faudrait davantage pour me ruiner, je t'assure. Qu'as-tu acheté ?

— Rien.

Cette fois, je suis en colère. Pourquoi ces réticences ? Que se passe-t-il ? Je ne supporte pas ne pas savoir. Mon visage se fige, ma voix durcit.

— Ana, ça suffit. Je veux une réponse. Qu'y avait-il dans ce paquet ?

— Des sex-toys ! jette-t-elle avant de s'enfuir.

Je la regarde filer, statufié de stupeur. Des sex-toys ? Elle a offert des *sex-toys* à la Walkyrie ? Je n'y aurais jamais pensé. C'est encore pire que mon carcan, non ? D'ailleurs, comment Ana a-t-elle su où acquérir ces accessoires ? Sur Internet ? Non, elle a dû les prendre dans mon stock... La petite coquine !

Et là, je me renfrogne. Je n'aime pas l'idée que ces gadgets achetés pour Ana aient été détournés de leur destination première. D'un autre côté, pourquoi pas ? Je me refuse à imaginer Elliot et sa femme pratiquant de tels jeux, mais si ça peut pimenter leur vie sexuelle...

Décidément, Ana ne cessera jamais de me surprendre.

Rasséréiné, je rejoins le groupe. Les conversations vont bon train. Je grignote un beignet de crevette et trempe dans une sauce piquante un légume vert et craquant dont j'ignore le nom. Je réclame à la serveuse un autre verre de vin. Ana est assise sur une banquette, le long de la rambarde, les jambes gracieusement pliées sous elle. Ma mère lui tient la main en lui parlant. Je m'approche de ces deux femmes, les plus importantes de ma vie. Ana, les joues ponceau, me lance un regard coupable ; je lui souris, je vois son visage s'éclaircir. Ainsi, elle s'inquiétait de ma réaction ? *Oh, baby, comme si je pouvais te refuser quelque chose.*

Ma sœur, assise sur la marche inférieure du pont arrière, trempe ses pieds nus dans l'eau. Carrick et Ethan discutent des poissons que l'on peut attraper à Aspen et de leurs expériences respectives. Un éclat de rire me fait tourner la tête, c'est Elliot. Ses futurs beaux-parents l'encerclent. Apparemment, mon frère a été accepté par Keith et Diane Kavanagh. C'est vrai qu'il n'a pas dû être évident pour eux de caser leur fille !

Où est-elle, mon ennemie préférée, ma Némésis ? Un peu à l'écart, elle contemple la scène d'un air rêveur. C'est *son* anniversaire, *sa* soirée, pourquoi reste-t-elle silencieuse et en retrait ? Décidément, je ne la comprendrai jamais. Mon frère rejoint sa fiancée et la prend dans ses bras, je détourne les yeux.

Nous avons droit au traditionnel coucher du soleil sur les Bermudes. Somptueux.

- Quel dommage ! se plaint Ana. J'ai oublié d'apporter mon appareil photo.
- Si je me souviens bien, baby, c'est un cadeau que tu m'as fait, dis-je en l'embrassant.

Après le dîner, Kate ouvre ses paquets, Elliot aussi lui a offert un collier, avec un cœur en diamant. Ainsi, mon frère est romantique ? Qui l'eût cru ? Des fleurs et des cœurs, les femmes cherchent-elles toutes la même chose, qu'elles soient vierges ou guerrières ?

Ce n'est pas incompatibles, Grey, souviens-toi des Amazones !

Il est l'heure de rentrer. Je me dresse, prêt à donner à Taylor le signal du départ lorsqu'Eliott vient vers moi :

- Christian, je peux te parler une minute ?
- Si c'est pour garder le catamaran cette nuit, c'est bon, je croyais que Taylor t'en avait déjà parlé.
- Oui, oui, je sais, merci, ce n'est pas ça. Viens avec moi.

Il me tourne le dos et appelle également Mia, en lui demandant de nous suivre. Oh merde ! J'avais oublié cette histoire de piano. Je n'ai pas eu le temps – ou l'envie – d'y réfléchir...

Une fois isolé avec Elliot et Mia sur le pont supérieur, j'écoute dans un silence morose le plaidoyer de mon frère, qui gesticule et agite les bras en insistant sur le plaisir que ferions à maman – *salaud, c'est du chantage sentimental !* – et la surprise que ce serait pour sa femme.

- Kate adore U2. C'est *notre* groupe, *notre* chanson, marmonne-t-il.

Il paraît mal à l'aise. C'est ce qui me décide, je crois : voir Elliot sous cet aspect inhabituel.

Qu'est-ce que ça peut te foutre de jouer en plein air sur un piano désaccordé, Grey ? Durant ton entraînement de dominant, tu as exécuté en public tes prouesses sexuelles, tu as participé à des orgies...

Oui mais c'était autrefois... Et je trouve plus facile de montrer mon cul que de dénuder mon âme...

Quand je maugrée un accord maussade, Mia tape des mains et saute sur place. Du coup, c'est sur elle que je passe ma mauvaise humeur :

— Mia, arrête de jouer les gamines, tu en as passé l'âge !

— Moi aussi, je t'adore, Christian ! répond-elle dans un éclat de rire.

Seigneur !

Elliot se marre et m'envoie dans le dos une accolade.

— Mia ne changera jamais, frangin. Et toi non plus.

Sur ce, il redescend sur le pont inférieur et se rue vers sa femme. Je reste planté comme un con, à me demander si je ne me suis pas fait embobiner. Ça ne me plaît pas. Mia rejoint aussi les autres, je rumine un moment tout seul. *Les dés sont jetés, Grey, inutile de ressasser.*

D'ailleurs, il est temps de rentrer, il faut que je couche Ana.

La journée de demain va être bien occupée avec le mariage.

En plus, c'est la Saint-Valentin.

Mariage de Kate et Elliot

Christian

Mon horloge interne est encore réglée sur l'État de Washington – trois heures de moins qu'au Bermudes –, pourtant je me réveille avant l'aube le lendemain matin. Sous les tropiques, il fait nuit à 18 heures, aussi Ana et moi étions au lit hier soir relativement tôt. Je me sens parfaitement reposé et dispos, prêt à affronter la journée qui s'annonce.

Ana est en boule sur le côté, moi collé à son dos, l'enveloppant de mes jambes sous les siennes et de mon bras autour de sa taille. Ses reins frottent contre mon érection matinale, ce qui me donne une idée.

Je commence à embrasser ma femme dans le cou et lui mordille le lobe de l'oreille avant de descendre le long de sa gorge jusqu'au creux sensible de sa clavicule, puis je passe à son épaule ronde. Elle geint son appréciation, et se met à onduler contre moi.

- Bonjour, Mrs Grey. Joyeuse Saint-Valentin !
- C'est aujourd'hui ? Oh Christian, j'avais oublié. Tu sais, avec le mariage, le voyage et tout...
- Ce n'est pas grave, Baby. Moi, je n'ai pas oublié.
- Mais je n'ai pas de cadeau pour toi !
- Tu crois ça ?

Pour lui démontrer à quel point elle se trompe, je glisse la main sous sa nuisette – un petit rien de soie qui ne mérite pas le nom de « vêtement » –, et remonte dans une lente caresse, effleurant la peau de sa cuisse, de ses fesses.

Ana glousse, puis étouffe un cri quand mes doigts la pénètrent.

- Mrs Grey, tu es déjà humide. À quoi rêvais-tu ?
- Je ne sais pas... Hmm... Ne t'arrête pas, c'est bon ...

Je n'ai pas l'intention de m'arrêter, bien entendu, mais Ana n'a pas encore compris ma véritable intention. Une fois mes doigts humectés, je les ressors de son sexe et les dirige vers une autre ouverture... Ana halète.

- Oh, l'entrée de service ? C'est le cadeau que tu veux pour la Saint Valentin ?

Elle rit doucement.

— Nous n'avons pas de lubrifiant... chuchote-t-elle d'une voix lourde de regret. J'avais un flacon, mais il était dans la boîte...

— Concernant cette fameuse boîte, Mrs Grey. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ? Je n'aime pas les cachotteries, tu le sais.

— Je comptais te le dire et puis j'ai eu autre chose en tête. Juste avant de partir, j'ai réalisé ne pas avoir de cadeau pour Kate, alors...

Elle essaye de hausser les épaules. Dans sa position, ce n'est pas très efficace.

— Baby, tu aurais dû me faire confiance. J'ai un cadeau, de notre part à tous les deux. L'anniversaire de ma future belle-sœur est programmé dans mon agenda, je ne risquais pas d'oublier.

— Tu lui as choisi un cadeau sans me demander mon avis ? C'est quoi ? Dis-moi, lequel de nous deux fait à l'autre des cachotteries ?

Touché, Grey.

— Hum, c'est un collier. Et ne détourne pas la conversation, Mrs Grey. Tu mérites une fessée, mais plus tard. Maintenant, je veux te baiser.

Je me retourne pour récupérer une fiole sur ma table de chevet.

— Et j'ai tout ce qu'il me faut.

— Oh. Comment ça ?

Sans répondre, je m'enduis les mains d'huile de massage – l'hôtel met à disposition des clients quelques échantillons des différentes fragrances en vente dans les boutiques du rez-de-chaussée –, puis je reprends mes attouchements pour préparer Ana. Très vite, elle recommence à gémir et se tortille entre mes bras. Je ne compte pas l'initier aujourd'hui, juste l'échauffer. Elle connaît désormais la sensation intense de mes doigts qui l'écartèlent, elle n'a plus peur, même si la pénétration initiale reste un peu difficile. Elle sait que le plaisir viendra très vite après la douleur, pimenté par un sentiment d'interdit. Un cocktail détonant.

Quant à moi, j'aime avoir accès libre à ce corps qui m'appartient ; j'aime qu'Ana me fasse confiance et me laisse décider de la nature de nos ébats.

Elle est prête. Elle me supplie de la prendre, déjà pantelante.

Avec un sourire de prédateur, j'enlève mon pyjama et je me positionne derrière elle...

Si la journée avait très bien commencé, ça ne dure pas. Alors que je m'appête à sortir de sa housse le costume que j'ai emporté, Anastasia intervient.

— Non, Christian. Question vêtement, Diane a tout prévu.

— Tu parles de ta robe de demoiselle d'honneur, baby ? Oui, j'ai vu les énormes malles que cette femme a collées dans la soute de mon jet. Je m'étonne que nous ayons pu décoller.

— Diane n'a qu'une seule fille, elle a tenu à gérer toutes les tenues que porteront les invités.

Voyant mon air interrogateur, Ana lève les yeux au ciel et reprend :

— Pas seulement les robes, elle a aussi prévu un costume pour chacun des hommes présents.

— Quoi ? Pas question !

J'en ai les cheveux droits sur la tête. J'aime le classique, je refuse de me ridiculiser dans un costume de rock-star, avec des paillettes dorées, du blanc plastifié ou je ne sais quelle autre couillonnade.

Ana secoue la tête.

— Ne fais pas de caprice, s'il te plaît. La mère de Kate a du style et de la classe. Voyons, elle habille son mari depuis des années !

Ah, je l'ignorais – je vais faire annoter mes dossiers. Keith est un homme sérieux, et bien habillé. Bon, si ses costumes sortent des mains de sa femme... En fait, si je suis réticent, c'est parce que Diane est une Kavanagh, et je crains toujours un coup fourré de la part de ma future belle-sœur. Mais

aujourd'hui, c'est le mariage d'Elliot, j'imagine que c'est le bon moment pour décider d'un compromis, d'une trêve, d'un cessez-le-feu.

— D'accord, dis-je à contrecœur, mais si ce costume est ridicule, je mettrai le mien, Ana. C'est bien compris ?

Je parle tout seul, elle a déjà filé. Je présume qu'elle ne risque rien. La suite des Kavanagh se trouve au même étage que la nôtre et Sawyer est en poste dans le couloir. En principe, je n'ai pas besoin de me lancer à la poursuite de mon épouse vagabonde. Pour me rassurer, je jette un coup d'œil dans le couloir.

Oh bordel, grande agitation ! J'entends Mia piailler, Kate protester, Ana rire... Je referme très vite ma porte pour retrouver le calme.

Respire Grey, tu peux le faire. Un... deux...

On frappe. Ce n'est pas Ana, elle possède une clé magnétique, à moins qu'elle l'ait oubliée...

J'ouvre. C'est mon frère. Il me paraît un peu pâle à la commissure des lèvres.

— Frangin, j'ai besoin de toi.

— Si tu veux échapper à ta fiancée, aucun problème, Elliot. Mon jet a déjà fait le plein, nous pouvons filer en catimini quand tu veux.

Il me jette un regard ulcéré.

— Tu es fou ? J'aime Kate, c'est la femme de ma vie, il m'a fallu des années pour la trouver, je...

Je l'interromps ; ce n'est pas le bon moment pour un panégyrique de sa future épouse.

— D'accord, d'accord, Elliot, qu'est-ce que tu veux ?

Il m'explique son projet. J'en reste comme deux ronds de flan. Je dois avouer que c'est... romantique. Je me revois commander des fleurs pour organiser une surprise à Ana, le soir de nos fiançailles, en transformant le hangar à bateau de Bellevue en une serre, magique et odorante... De plus, je comprends très bien qu'Elliot désire marquer de son sceau ce jour particulier : c'est probablement la Walkyrie qui a tout décidé du reste.

— Je m'en occupe, grand frère, dis-je en cachant mon sourire. Ne t'inquiète pas. Je couvrirai ton absence et je préviendrai les autres. Vas-y. Je gère le reste des troupes.

Il marmonne un vague merci, tourne les talons... et manque télescoper Ana sur le seuil de la porte.

— Coucou, Elliot ! dit ma femme en l'embrassant. Tu es superbe !

C'est vrai, d'ailleurs, même si je n'avais pas encore remarqué son costume. Diane a du talent ! Me voilà rassuré. Quant à Ana, elle porte déjà sa robe de cérémonie, un fourreau de mousseline pêche. Elle a autour du cou le collier de perles fines que je lui ai offert ce matin pour la Saint Valentin. J'en suis heureux... mais très vite, je fronce les sourcils, le décolleté d'Ana me paraît trop prononcé. Bien sûr, depuis sa grossesse, ma femme a la poitrine plus pleine. Je contemple fixement les doux globes laiteux présentés dans leur écrin de dentelle... Parfois, j'ai vraiment du mal à imaginer que d'ici deux ou trois mois, Ana sera mère et qu'il y aura un bébé accroché à son sein. Seigneur !

Referme la bouche, Grey, sinon tu vas gober une mouche.

Derrière Ana, Sawyer a les bras chargés de vêtements et d'accessoires. Il est temps que je me prépare aussi. Tiens au fait...

— Ana, et mes parents ? Eux aussi sont habillés par Diane Kavanagh ?

— Oui, oui. Ton père aura le même costume que toi, ta mère le même tailleur que Diane, et ta sœur la même robe que moi.

Je retiens une grimace : cette uniformité me paraît grotesque. Je me console en disant que ça ne durera pas trop longtemps... de plus, qui nous verra ?

Le mariage a lieu dans un petit restaurant, sur une plage discrète ; niveau sécurité, c'est parfait. Taylor, Muñerez et Sawyer ont fait une reconnaissance préliminaire, ils doivent à présent surveiller les abords. Le décor est fleuri, l'ambiance pleine de tension et d'expectative. Les invités sont arrivés, ainsi que le juge qui procédera au mariage et son greffier ; il ne manque plus que les mariés.

Ma mère s'approche de moi, tout sourires. Elle porte une immense capeline. Je note que le chapeau de Diane est plus discret. Ainsi, lorsque deux femmes ont un tailleur identique, c'est l'accessoire qui crée la différence ? Je ne m'en serais jamais douté. Mon costume est sobre, bien coupé, il faudra que je pense à remercier la mère de Kate. Et à la féliciter, Mais plus tard, parce que pour le moment, elle a d'autres priorités.

Voici la future mariée ! Je l'examine avec un intérêt clinique, son fourreau mordoré ne laissant rien à l'imagination. Kate est grande, solide, très belle. Quand elle passe devant moi, je manque m'étouffer elle a le dos nu, mais nu de chez nu...c'est presque indécent ! Je ne peux m'en empêcher, je scrute la pointe de son décolleté pour m'assurer que la raie de ses fesses n'apparaît pas. Franchement ? C'est bien de Kate d'arborer une tenue aussi provocante. Si Ana était apparue ainsi dénudée le jour de notre mariage, j'aurais explosé. Ana est une créature de lumière, je tenais vraiment à la voir porter du blanc. Avec de la dentelle. Et Diane a créé pour elle ce dont je rêvais.

La robe dorée de Kate est aussi en dentelle, mais l'effet n'est pas (du tout) le même. C'est une statue païenne, une déesse de la luxure !

Ainsi, une styliste douée sait déterminer la robe idéale pour une femme spécifique, à un moment précis. Kate semble rayonnante, j'imagine que sa mère a bien rempli le contrat.

Mais alors, Kate se fige. Elle regarde autour d'elle, presque affolée. Aurait-elle le trac ? Non, elle doit chercher mon frère. Heureusement, Elliot a bien minuté sa surprise : il arrive à cheval sur la plage, les cheveux au vent. J'ignorais qu'il pratiquait l'équitation – du moins quand la chevauchée ne concerne pas une de ses conquêtes...

Lorsqu'il descend de sa blanche monture, sa future épouse se jette dans ses bras. Le couple s'embrasse et roucoule... *enfin, ce n'est pas encore la nuit de noces, un peu de décence !*

Keith Kavanagh finit par intervenir en leur rappelant que le juge les attend.

Ana me prend la main et, très émue, me serre très fort. Je lève ses doigts jusqu'à mes lèvres pour y déposer un baiser. Ensuite, étant le témoin de mon frère, je vais prendre position. Ana rejoint Mia, ma mère et Diane. Elle avance peu après et prend la parole pour lire un poème français qu'elle a choisi d'adresser aux futurs mariés :

*Moment délicieux de deux cœurs qui s'unissent
Amour partagé pour le meilleur et le pire
Radieux espoirs d'un foyer qui se tisse
Interminables échanges de mots doux, de soupirs
Anneaux scellant un bonheur infini...*

Elle ne regarde que moi en prononçant ces mots que je reçois en plein cœur. Le soleil couchant jette derrière elle des lueurs d'or, j'ai l'impression de la voir nimbée de lumière. Oui, avec elle, mon âme frissonne. Oui, avec elle, je triompherai des orages...

***La route est longue pour ce très beau voyage
Chantez, dansez ensemble soyez joyeux
Que vos cœurs vibrent sur la même harmonie
Remplissez la coupe de l'autre et tout heureux
Savourez ainsi cet amour qui vous unit.***

— Merci Ana, chuchote Kate une fois le poème terminé.

Quand les mariés échangent leurs vœux, je ferme les yeux, évoquant ceux que j'ai prononcés l'été dernier aux côtés d'Anastasia. J'espère qu'Elliot sera aussi heureux que moi dans son mariage. Il s'adresse à Kate d'une voix vibrante de sincérité, rappelant ce qu'il a éprouvé en la voyant, sa certitude vis-à-vis d'elle et son désir de l'attendre aussi longtemps qu'il le faudrait.

— Tu m'as appris à croire en moi, en nous. Tu m'as aidé à voir mon propre potentiel, tu ne m'as jamais laissé abandonner.

Là, mon esprit part à la dérive. J'ignorais qu'il avait de tels doutes, cachés sous son attitude exubérante. C'est troublant de découvrir chez ses proches de profondeurs ignorées. Lorsqu'Elliot parle des qualités qu'il trouve à Kate, je ne tique même pas. C'est dire que je suis pris dans l'ambiance !

— Puis-je avoir les alliances s'il vous plaît ? Demande le juge Philip.

Oups, c'est à moi d'intervenir. Je m'approche d'Elliot avec un écrin, Mia de Kate. Le juge évoque le symbolisme de cet anneau porté à la main gauche, côté cœur. Je baisse les yeux sur mon annulaire et mon alliance, « *symbole de perfection, d'achèvement et d'éternité* » d'après ce brave homme. Oh combien il a raison !

— En les pouvoirs qui me sont conférés par Sa Majesté la Reine Elizabeth II, je vous déclare au nom de la loi, mari et femme. Vous pouvez embrasser la mariée, Elliot.

La cérémonie est terminée, nous applaudissons.

Durant la signature des registres officiels, Mia pousse un cri.

— Regardez, le soleil !

Comme la veille, nous assistons à un coucher de soleil sur la mer, un spectacle dont je ne me lasse pas. Ana se glisse à mes côtés, je la prends par la taille et murmure dans ses cheveux :

— Je t'aime, Mrs Grey, tu es toute ma vie, hier, aujourd'hui et demain.

— Oh Christian, moi aussi je t'aime. C'était magnifique, cette cérémonie non ? J'ai vraiment envie de pleurer !

— Il n'en est pas question !

Je m'écarte pour la dévisager, elle affiche pour me rassurer un sourire tremblant. Je me penche et lui effleure les lèvres, mais je ne tiens pas aux exhibitions publiques. Par chance, il y a une agitation derrière nous. Je vérifie d'un coup d'œil : ils sont tous penchés sur la rambarde. Personne ne nous regarde... J'en profite pour embrasser ma femme.

Toujours accolés, Ana et moi regardons le spectacle. Kate et Elliot ont lâché deux lanternes vers le ciel en évoquant leurs « chers disparus ». Malgré moi, me revient l'image d'une jeune femme aux yeux

tristes, dont le sourire est figé pour l'éternité sur une petite photo en noir et blanc. Ella Watson, ma mère biologique.

Il est temps désormais de trinquer. Un buffet a été dressé sur le ponton. Les invités se précipitent pour s'emparer d'une flûte ou du champagne – même Ana. Je l'en empêche juste à temps. Puis je la laisse se servir parmi les différents plateaux qui circulent déjà.

Elliot s'approche de moi, Mia à ses côtés.

— Venez, dit mon frère à mi-voix. Il est temps.

Comme convenu, un piano est installé sur le ponton. D'après Elliot, il est bien accordé. Il y a également un violoncelle pour Mia et mon frère a sa guitare.

Je m'assieds sur le banc, mes mains effleurent les touches d'ivoire, entonnant *All I Want is You*. Elliot se met à chanter :

*Tu dis que tu veux que ton amour résolve tout
Qu'il finisse avec moi et traverse la nuit
Tu dis que tu veux des diamants sur un anneau en or
Que ton histoire reste secrète
Que ton amour ne devienne pas froid*
*
*Toutes les promesses que nous brisons
Du berceau à la tombe
Quand tout ce que je veux c'est toi...*

À peine avons-nous terminé, Kate se jette au cou de son mari qui la regarde, éperdu d'amour. Puis il nous adresse un clin d'œil et nous reprenons. Coldplay *Paradise*. En instrumental.

Le silence qui accueille notre prestation est total, l'émotion très forte, Ana a les deux mains jointes, pressées contre ses lèvres. Je ne vois qu'elle. La dernière note résonne encore dans l'air tiède de la nuit lorsque Kate revient vers nous. Cette fois, c'est Mia qu'elle embrasse avec effusion. J'espère qu'elle ne compte pas me faire subir le même traitement... Non, Kate me regarde ; un éclair de compréhension passe dans ses yeux verts ; elle mime un « merci ». Je hoche la tête. Pour une fois, nous nous comprenons.

Ana vient jusqu'à moi et frotte son nez contre ma joue.

— Merci, Christian, c'était merveilleux.

Les mariés ouvrent le bal sur une valse, les yeux dans les yeux, ils ont oublié le reste du monde. Je prends Ana dans mes bras et la fait tourbillonner au rythme de la musique. Je sens son gros ventre pointer entre nous deux et je pense à notre fils à naître. Je me sens bien, détendu et heureux.

Ça ne dure pas.

La chanson suivante est de Frank Sinatra : *Flight Me to the Moon*. Mon frère vient me voler ma femme... Je le laisse faire – après tout, c'est son mariage –, et je vais inviter ma mère tout en surveillant Ana. Merde ! Elliot se croit obligé de la faire décoller du sol. Compte-t-il la faire « voler jusqu'à la lune » pour suivre les paroles de la chanson ? Non, mais quel idiot ! En plus, il éclate de rire quand je le fusille du regard.

J'interviens à peine les dernières notes éteintes, lorsqu'il embrasse chaleureusement ma femme, sa belle-sœur à présent.

— Ana, ça suffit les bêtises, je ne veux pas que tu te fatigues.

— Laisse-la vivre, frangin ! Me jette Elliot, goguenard.

— Fous-moi la paix et va t'occuper de ta femme !

Il est temps de dîner. Tant mieux : Ana restera assise un moment.

Menu du 14 février

*

Mariage Katherine et Elliot

*

Tartare de coques aux fruits de la passion

*

Langouste grillée au feu de bois

Sauce au yaourt à la menthe poivrée & chutney mangue

Purée de patates douces & petits légumes.

*

Salade de fruits

Gâteau de la mariée

Avant que commence le service, ma sœur se lève, elle tape sur son verre pour attirer l'attention générale. Elle paraît nerveuse. Je me demande bien pourquoi. Mia a toujours de l'assurance à revendre.

Pour commencer, Mia félicite la mariée pour « sa persévérance et sa ténacité ». Elle n'a pas tort, Kate possède effectivement ces caractéristiques, même si je ne suis pas certain que ce soit chez elle des qualités. Je retiens mon ricanement en entendant le terme « harcèlement ». Je n'ai pas oublié les innombrables coups de téléphone reçus en 2011 d'une jeune journaliste de WSUV, désireuse d'obtenir une interview. J'ai cédé à Katherine Kavanagh parce que son père, P-DG de Kavanagh Media, m'intéressait. Jamais je n'aurais pu imaginer que cette décision calculée me conduirait à Anastasia, la seule femme capable de me comprendre, de m'aimer pour moi-même et non pour mon physique, mon argent, ma notoriété. Grâce à elle, le cours de ma vie a changé. Et quelque part, si je dois en croire ma sœur, c'est « grâce » à la Walkyrie. Incroyable !

Lorsque je reporte mon attention au discours de Mia, elle compare Kate à la mer, « calme et douce ». C'est une blague ? Je présume que ma sœur a abusé du champagne. À mon avis, notre nouvelle belle-sœur est plus raz-de-marée que mer calme. De plus, je ne vois pas pourquoi le fait que Kate est incapable de s'excuser – et donc de reconnaître avoir eu tort – plait tant à Mia. Ces compliments sont aussi absurdes que redondants. J'en ai ras la frange. Je m'abstiens cependant d'en faire la réflexion parce qu'Ana paraît sous le charme.

Quand Mia évoque tout à coup son amour pour Ethan, je perds mon impassibilité. Bien sûr, j'étais au courant – comme tout le monde, Mia n'ayant pas vraiment cherché à s'en cacher –, mais était-il nécessaire d'en faire l'annonce publique ? Que cherche-t-elle ? Pas à voler la vedette, ce n'est pas son genre. Non, je pense qu'elle veut simplement tous mettre devant le fait accompli. Une fois encore, son audace est sans doute un effet de l'alcool... ou de l'émotion.

Comme tout le monde, j'applaudis poliment à la fin du discours de Mia. Et tandis qu'elle se jette sur Kate pour la serrer dans ses bras, je ressens une forte impulsion : prendre la parole, moi aussi. En fait, je veux surtout adresser quelques mots à mon frère... J'ai toujours à l'esprit ce qu'il a dit à Kate tout à l'heure : *tu m'as appris à croire en moi - tu m'as aidé à voir mon potentiel...*

Mia a dit : *derrière le pitre, il y a quelqu'un de bien...* Je n'ai jamais considéré mon frère comme un pitre, même quand il fait le clown, c'est sa façon à lui d'être aimable, ouvert, d'alléger l'atmosphère.

Elliot est quelqu'un de bien, ça c'est sûr, je l'ai toujours su. Quelqu'un de fiable, loyal, avec un cœur immense... Merde, aurais-je aussi trop bu ?

Tous les yeux sont fixés sur moi, il est temps que je parle.

— Je veux juste dire à mon frère à quel point je suis reconnaissant de l'avoir dans ma vie. Je sais que je n'étais pas facile, Elliot, mais tu as toujours été là pour moi.

Elliot a l'air surpris par cette déclaration. Moi aussi, d'ailleurs. J'ajoute mentalement : *je t'aime, grand frère*. Après lui avoir lancé un clin d'œil complice, j'enchaîne :

— Même cette nuit où j'ai dû aller sauver une demoiselle en détresse dans un bar pourri de Portland. Je ne savais pas à l'époque que ta vie comme la mienne en serait pour toujours changée. Ana et moi sommes heureux pour vous deux. Buvons à la santé de Kate et d'Elliot.

Ana a une fois encore les larmes aux yeux.

Le repas est délicieux, les conversations animées, je reste un peu en retrait, plongé dans mes pensées. Cette demande d'interview a bel et bien transformé mon destin, ceux d'Elliot, de Mia, d'Ana, et des deux Kavanagh. Serions-nous tous des pions aux mains du destin ? Pour un homme comme moi, qui tient à tout contrôler, l'idée est effrayante.

— Ça va, Christian ? Chuchote Anastasia.

— Très bien, baby. Pourquoi ?

— Tu es bien silencieux.

Je marmonne quelques mots, sans la convaincre (à mon avis), puis je reprends mes couverts et vide mon assiette. Les couples continuent à danser ; la musique est originale, il y en a pour tous les goûts. Mes parents apprécient les airs rétro qui leur rappellent leur jeunesse ; quant à moi, j'écoute d'une oreille, tout en discutant avec Keith de pêche au gros. Je n'ai pratiqué qu'une seule fois, le marlin rayé, à Cabo San Lucas⁵⁴ ; lui, l'espadon en Côte d'Ivoire et au Sénégal.

Je me laisse aller à lui avouer :

— Étant enfant, j'ai été marqué par *Le vieil homme et la mer*⁵⁵, cette lutte farouche qui symbolise le combat de l'homme face à la nature.

— Oui c'est un grand classique. Un ami à moi revient d'un séjour à Cairns⁵⁶, ils ont des marlins noirs sur la Grande Barrière. Je trouve l'espadon plus noble.

— La plupart des gens ne font pas la différence ! Quand j'étais à Paris, je suis tombé sur une traduction française du livre d'Hemingway qui parlait d'un « espadon » et non d'un « marlin ».

— Les deux races sont pélagiques, c'est la taille de leur rostre qui les différencie. Les espadons ont un épieu bien plus long, un tiers de leur taille. Et quand on assiste au saut d'un voilier⁵⁷... quel spectacle ! Aucun poisson n'est plus rapide que la « bécasse de mer » !

— C'est une question de poids. Les plus grands marlins font 900 kg, le double des plus gros espadons.

⁵⁴ Petite ville mexicaine, à l'extrémité sud de la péninsule de Basse-Californie

⁵⁵ Rappel : décrit le combat épique entre un vieillard pauvre, pêcheur expérimenté, et un gigantesque marlin

⁵⁶ Ville côtière du nord-est de l'Australie, à une heure et demie en bateau de la grande barrière de corail

⁵⁷ Espadon voilier des océans Indien et Pacifique, de couleur bleu nuit.

Après avoir dégusté le gâteau de la mariée, j'entraîne à nouveau ma femme sur la piste de danse. Ensuite, alors que Mia me réclame son tour, Ana s'écarte et discute avec Kate. Je me demande de quoi... et si elle avisait de lui donner des conseils quant à la meilleure façon d'utiliser les sex-toys ? Oh bordel !

Je rejoins ma femme aussi vite que possible.

— ... même pas dans mes rêves les plus fous, dit Ana au moment où j'arrive auprès d'elle.

Merde, de quoi parle-t-elle ? Je lance à Ana un coup d'œil interrogateur, elle bat des cils d'un air innocent. Quant à la Walkyrie, elle m'ignore. Délibérément. Outrageusement. Je ne suis pas un homme qui a l'habitude d'être ignoré, mais je laisse passer, pour cette fois.

— C'est mieux que gagner à la loterie ! Jette Kate avec un sourire de chatte.

— Pfut, l'argent ! répond Ana.

En la voyant rire à gorge déployée, je la dévisage avec suspicion. Aurait-elle bu malgré mon interdiction formelle ? Non, je crois que c'est juste l'ambiance qui lui monte à la tête. *Oh baby...* Sa joie m'enchanté et me ravit.

Malheureusement, Kate prétend regretter l'absence de Rodriguez. Je réprime un grondement. Que cherche-t-elle au juste ? À exacerber ma jalousie ? Je sais que cet enfoiré est toujours amoureux d'Ana.

Kate remarque mon regard glacial, parce qu'elle rougit et s'enflamme :

— C'est quoi ton problème ? Tu ne supportes pas les amis de ta femme ?

Ce n'est pas ça, Kavanagh. Tu n'as rien compris, comme d'habitude. Je ne me donnerais même pas la peine de te répondre. Tu es ivre.

Je m'apprête à me détourner quand elle insiste, avec un ricanement mauvais :

— Tu devras t'y faire, je suis de la famille. Pour le meilleur et pour le pire !

C'est « pour le pire », j'en suis conscient. Dieu, qu'elle est pénible ! D'un autre côté, il est tard... puis-je considérer que notre trêve a pris fin ?

— Ne pousse pas le bouchon trop loin, Katherine, dis-je sèchement.

À mon grand regret Ana ne rit plus. J'en veux d'autant plus à Kate – et à son influence délétère. Elliot, qui nous rejoint, m'empêche de rabattre le caquet de cette mégère. Ma « détente » aura duré moins de cinq minutes. Brillant !

Pire encore, Ethan Kavanagh s'apprête à son tour à faire un discours.

Merde, je n'ai *vraiment* pas envie d'entendre encore chanter les louanges de Kate Kavanagh Grey ! La coupe est pleine. Et si je me bouchais les oreilles ?

Je me dirige vers l'autre extrémité du ponton. Accoudé à la balustrade, je regarde battre les vagues d'eau noire, le regard perdu.

*La solitude, on ne l'a jamais au bon moment.*⁵⁸

⁵⁸ De Gilles Archambault, romancier québécois né en 1933.

Mars 2012

Ana

— Anastasia, il faut que nous parlions.

— À quel sujet ?

— Au sujet de ton emploi à SIP.

Christian m'attire à ses côtés sur le canapé. Nous sommes seuls, dans la grande pièce, à Broadview. Je me demande pourquoi il a l'air aussi grave.

C'est étrange, mais depuis mon accident, il se comporte parfois en mari attentionné et aimant, d'autres fois en homme des cavernes. Je ne sais jamais de quelle humeur je le trouverai, aussi j'ai appris à ne pas m'en préoccuper à l'avance. Ça ne sert à rien.

— Je t'avais parlé de mes projets concernant cette maison d'édition. Je pensais que tu aurais quelques années pour apprendre le métier, avant de prendre la direction de cette société. Tu en as les capacités, Ana, je te l'ai déjà dit. Cette grossesse a tout changé. Tu peux travailler en étant enceinte si tu y tiens vraiment, mais pas après la naissance de l'enfant.

Il reprend son souffle et enchaîne :

— Roach compte bientôt prendre sa retraite, l'été prochain probablement. J'avais pensé que tu le remplacerais. Maintenant, ce n'est plus possible. Je suis prêt à revendre SIP, même à perte. D'ailleurs, ça me ferait du déficit reportable, dans tous les cas, je m'y retrouverais. Mais je refuse que mon d'enfant soit élevé par une nurse tandis que sa mère est occupée ailleurs, à éditer des étrangers.

Je n'ai pas répondu. Pas un seul mot. Tout le long de son discours. Je suis sans voix. J'ai la bouche ouverte. Je le regarde, et soudain tout le sang me remonte au visage. Je sens que je vais exploser.

Mais avant, je veux savoir :

— C'est ta façon de me punir pour cette grossesse ?

— Non !

Il paraît sincèrement horrifié.

— Ana, comment peux-tu dire ça ? Je t'en avais parlé avant notre mariage, je t'en ai encore touché un mot lorsque le révérend Walsh a évoqué les enfants que nous aurions – dans un lointain futur, du moins, je le croyais alors. Je ne veux pas que ma femme travaille. Je veux qu'elle soit à la maison, pour parler aux enfants, s'en occuper, les éduquer. Je veux que ce soit nous qui le fassions, Anastasia, pas une salariée.

— Nous ? dis-je, sans cacher mon sarcasme. NOUS ? Je ne t'ai pas entendu proposer de revendre Grey House pour rester à la maison et me tenir compagnie.

— Ne sois pas ridicule, bordel !

— En clair, tu comptes me virer de SIP ?

Christian ricane.

— Je n’y avais pas pensé, mais je le ferai, si tu m’y obliges.

— Je te traînerai devant les tribunaux. Tu n’as pas le droit de virer une employée parce qu’elle est enceinte. Tout le monde me donnera raison, je serais restaurée dans mes droits et à mon poste.

Une fois de plus, Christian éclate de rire.

— Baby, ne me fais pas rire. Franchement, ce n’est pas drôle. Je comprends que ta carrière soit très importante pour toi, mais j’espère que tu feras passer avant le bien-être de notre enfant.

Je détourne la tête en direction de la fenêtre. Je suis en colère, j’ai du mal à respirer. Christian, quant à lui, paraît détendu. Il a glissé dans le canapé et croisé des chevilles. Je sais, sans même avoir à le regarder, qu’il arbore une expression satisfaite et prédatrice à la fois. Il cherche à me manipuler.

— Ana, allez ! insiste-t-il. Ce n’est pas la peine de faire la tête. C’est décidé, un point c’est tout.

— Non, ce n’est pas décidé. Je veux travailler, je veux faire carrière. J’aime l’édition, j’aime les livres. La plupart des femmes de Seattle sont capables de mener conjointement une vie de famille et une vie professionnelle. Pourquoi pas moi ? De plus, je viens d’apprendre qu’Hannah avait libéré quelques jours de mon planning, en octobre, pour que je t’accompagne à New York.

— Oui, et alors ? Tu voulais connaître *Big Apple*.

— Tu aurais pu m’en parler !

— Je t’en parle maintenant.

— Non, tu me places devant le fait accompli.

— Ana, je te signale qu’avec toi, je fais du népotisme. C’est parce que tu es ma femme que tu te retrouves à ton poste actuel. Roach ne te l’aurait jamais donné sinon. D’accord, tu as relevé le défi, tu t’en sors très bien, mais ça ne change rien au processus. Je suis certain que la plupart de tes collègues t’en veulent mortellement pour cet avancement fulgurant. N’oublie pas Elizabeth Morgan ! J’avais décidé de te donner SIP et d’en faire Grey Publishing, mais c’était avant d’apprendre que nous serons bientôt parents.

— Je croyais que nous étions censés trouver des compromis.

— Nous verrons. Peut-être pourrais-tu travailler à la maison sur des manuscrits de SIP... Mais bien entendu, pas question de diriger la société sans y être à plein temps.

— Christian, je n’ai jamais voulu diriger. C’est toi qui m’en as parlé.

Oh pétard ! Qu’il est pénible ! Ce qui m’intéresse, ce n’est pas le pouvoir – c’est de lire, de trouver de bons auteurs, d’intéresser le public, de maintenir chez SIP une réputation de crédibilité et de sérieux. J’ai besoin d’espace pour respirer alors que Christian veut m’enfermer dans une tour d’ivoire, blanche et stérile, pour me tenir à sa disposition. D’ailleurs, nous serons bientôt deux dans ce cas, parce que je sens qu’il me faudra me battre pour que Petit Pois ait une vie normale, qu’il rencontre d’autres enfants, qu’il fasse des expériences naturelles à chaque étape de sa vie. Ce sera probablement un combat permanent.

J’essaie de l’expliquer à Christian, il se met immédiatement en colère.

— Il ne s’agit pas de tour d’ivoire ! s’emporte-t-il. Je veux juste que notre enfant reçoive l’attention de sa mère, ce n’est pas trop demander, merde ! Je ne veux pas qu’il soit élevé par une étrangère, aussi qualifiée soit-elle. Je n’aurais jamais cru que tu puisses agir en enfant égoïste, Anastasia. Grandis.

Il montre les dents dans un sourire cruel. Il veut gagner et dans ces cas-là, il est prêt à utiliser toutes ses armes. Et tout à coup, je suis fatiguée. Je n'ai pas envie de continuer cette discussion qui tourne en rond. Je n'ai pas envie d'y penser, pas maintenant. J'ai plusieurs mois pour le faire changer d'avis. Il va me laisser continuer à travailler chez SIP durant ma grossesse, c'est déjà ça.

Je ferme les yeux, le cœur gros. Je cherche à retenir mes larmes, mais l'une d'elles coule, lourde et brûlante, le long de ma joue.

Je sens Christian bouger. Il s'agenouille près de moi et m'effleure la pommette du bout des doigts.

— Baby, ne pleure pas. S'il te plaît...

Problème Hormonal

Avril 2012
À Broadview
Ana

Si on m'avait prévenue de ce que signifiait une grossesse pour une femme, j'aurais fait plus attention à mon rendez-vous avec le Dr Greene et à mes piqûres contraceptives, malgré la pression que Jack Hyde faisait peser sur nous.

Je supporte les nausées du matin, les crampes, les courbatures, le mal au dos. Non, ce qui me tue, c'est d'avoir sans arrêt envie de faire pipi. Sans compter que j'ai la sensation de perdre la tête !

— Gail !

J'avance pesamment jusqu'à la cuisine, les pieds nus. Je porte une chemise de Christian, décentement boutonnée, et un pantalon de survêtement que j'ai retrouvé dans d'anciennes affaires de l'université. Il appartenait à Kate, je crois, je ne sais pas du tout comment il s'est retrouvé dans mon sac.

Je me sens misérable. Même à ses fourneaux, Mrs Taylor est impeccable dans sa jupe noire et son chemisier immaculé. Elle prépare quelque chose qui sent délicieusement bon. De la sauce tomate ? Sans doute fait-elle des lasagnes.

— Ana ?

Elle paraît surprise, elle cligne un peu les yeux et se tourne vers moi.

— Sauriez-vous par hasard où se trouve mon téléphone ?

Je n'ai jamais été très ordonnée. Autrefois, Ray s'arrachait les cheveux et me traitait de « tête en l'air ». La grossesse n'arrange rien. Plus Petit Pois grossit, plus j'ai l'impression de tout oublier. L'autre jour, à SIP, j'ai oublié où était mon bureau. Je suis retournée à mon ancien poste, lorsque j'étais assistante de Jack. C'est très inquiétant. Je n'ai pas osé en parler à Christian, surtout pas après avoir passé des jours à lui affirmer que j'étais parfaitement capable de travailler ou de conduire. Sur ce dernier point, il a refusé de céder. Il insiste pour que ce soit Sawyer qui m'emmène. À mon avis, Christian a donné à mon agent des instructions très strictes concernant ce que je suis autorisée ou non à faire. Au début, j'ai protesté. Plus maintenant. J'ai toujours sommeil... je suis fatiguée. Et ces précautions exagérées me paraissent sensées. C'est dire !

— Ne l'auriez-vous pas mis à charger ? dit gentiment Gail.

Ah oui, bien sûr ! Il doit être sur la cheminée. Plutôt que d'aller le chercher, je me laisse tomber sur une chaise, le visage dans les mains. Je me sens horrible, lourde, inutile...

Loin de compatir, Gail à un petit rire.

— Ce n'est pas drôle, dis-je en lui jetant un coup d'œil sévère.

— Oui, je m'en doute

Elle place devant moi une assiette bien garnie. Miam ! Je suis affamée.

Sans me laisser le temps de la remercier, elle reprend :

— D'après ce que m'en a dit ma sœur, Allison, qui en a eu plusieurs, il est très difficile de porter un enfant, Ana, et surtout de le fabriquer. Ce n'est pas grave si vous oubliez votre téléphone...

Elle marque un petit temps de pause :

— ... mais je suis chargée de veiller à ce que vous n'oubliez pas de manger.

Je fronce les sourcils : cette remarque me paraît une réprimande déguisée. Gail doit savoir que j'ai sauté le dîner la nuit dernière, Christian était à New York pour une réunion d'affaires— il est revenu dans la nuit —, aussi j'ai pensé que personne ne remarquerait cette petite entorse au règlement.

Je n'avais pas faim, je me suis contentée de manger des biscuits apéritifs et de la glace à la vanille.

Tout le reste me paraissait écœurant.

Le Diplôme d'Elliot

Christian

Je hurle au bas des marches :

— Ana ! Dépêche-toi, bon Dieu, nous allons être en retard !

Bravo, Grey, c'est d'un distingué !

Elle finit par arriver en courant et commence à dévaler les escaliers, ce qui me met dans un état d'énervement terrible ! Elle accouche dans moins d'un mois, bon sang, si elle perd l'équilibre, elle va se casser la gueule et moi, je...

Je fais un gros effort pour ne pas hurler. Depuis ce matin, je n'ai qu'une envie : me cogner la tête contre les murs. Ana n'y est pour rien, pas plus que les trois employés qui ont eu la mauvaise idée de me téléphoner tout à l'heure. J'ai viré ce connard de Jimmy Elvin, du service RH pour m'avoir suggéré une séance photo à WSU lors du prochain rendez-vous mensuel. Le sinistre enfoiré !

— Christian, je ne suis pas en retard, proteste Ana, le visage empourpré. Nous ne mettrons qu'une demi-heure, voyons, l'université est quasiment en face de l'Escala, en plein centre-ville.

Je l'empoigne par le bras pour la propulser en direction de l'entrée. J'envisage une seconde de la museler – je dois bien avoir quelques bâillons dans un fond de tiroir –, mais je pense que Taylor y verrait une objection. Et il est armé...

L'Audi nous attend devant la porte. Taylor est au volant, Sawyer sur le siège passager. Ana tente de monter seule, mais elle avec son gros ventre, ça lui est impossible. Avec un soupir exaspéré, je la soulève par derrière et lui empoignant la taille pour l'installer sur la banquette arrière.

— Merci, chuchote-t-elle, très gênée. Excuse-moi.

De quoi ? Ma question reste muette, bien entendu.

Quelques minutes plus tard, nous avons quitté Broadview pour prendre l'I-5 en direction de Seattle.

— Christian, déclare Ana, très animée, savais-tu que Seattle University était autrefois une institution catholique ? Elle a été fondée en 1891 en tant qu'école de l'Immaculée Conception. Je crois qu'elle est toujours gérée par des jésuites.

Je grince des dents, la tête détournée vers la fenêtre. Je me branle de ces infos sans intérêt. Ce qui me tue par contre, c'est que mon frère va recevoir aujourd'hui un diplôme, il sera ingénieur, il vient de terminer brillamment son mémoire de fin d'études, et moi...

JE N'ÉTAIS MÊME PAS AU COURANT !

Je ne me suis pas encore remis du coup de fil reçu de mon père, il y a quelques jours...

— Christian ?

— *Bonjour, papa. C'est rare que tu m'appelles, tu laisses généralement maman gérer ton secrétariat. Tout va bien ?*

— Très bien, fils, et mieux encore. Voilà, je viens d'avoir Kate, elle nous invite tous à assister à la remise de diplôme d'Elliot samedi prochain, le 14 avril. Tu es libre, j'espère.

La... QUOI ? J'en reste sans voix. Quel diplôme ? C'est quoi cette histoire à la con ? Depuis quand Elliot...

— Allo ? Christian ? s'étonne mon père. Tu es toujours là ?

— Oui.

Je croasse d'une voix éraillée de vieux crapaud asthmatique. J'ai l'impression d'avoir reçu un crochet droit entre les deux yeux. Je suis KO pour le compte. Et ça ne m'étonne pas que Kate soit mêlée à cette histoire tordue.

— Ah, parfait, je craignais que nous n'ayons été coupés. Je suis très fier d'Elliot, tu sais, il a réussi son Master en Ingénierie du Bâtiment, il est désormais ingénieur diplômé par l'État (DPE) et je...

— *Mais enfin, papa, Elliot travaille à plein temps ! Il a une boîte qui l'occupe, quand a-t-il trouvé le temps de poser son cul sur un banc universitaire ?*

— Tu n'étais donc pas au courant ? Je me le demandais... Voilà, si j'ai bien compris, Kate a trouvé un programme qui valorise les années d'expérience pratique et adapte la formation théorique au cas par cas. Comme tu le dis toi-même, Elliot avait beaucoup de travail, ce qui donne d'autant plus de valeur à son investissement.

— *Depuis quand Elliot suit-il ce programme ? Et pourquoi n'en a-t-il parlé à personne ?*

— Pour nous faire la surprise ! s'exclame mon père en riant. C'est certainement Kate qui l'a poussé à tenter cette expérience. Elle a une volonté de réussir tout à fait impressionnante, et elle déteint sur son mari. C'est exactement la femme qu'il fallait à Elliot !

Carrick insinuerait-il qu'Elliot manquait d'ambition ? Je n'aime pas du tout cette idée. Je me mets en colère :

— *Papa ! Elliot a monté sa boîte tout seul, il réussit très bien, il a une excellente renommée dans le développement durable, aussi je ne vois pas...*

— Christian, je connais ton point de vue sur la question Inutile de retomber dans cette discussion oiseuse. Tu considères peut-être qu'un diplôme universitaire ne sert à rien, je sais. Tu t'es obstiné à me le démontrer à chaque nouveau million que tu gagnais, mais je persiste à croire que tu as tort. Tu aurais obtenu les mêmes résultats en terminant ton cursus à Harvard. Je suis certain que ton frère a vu certains marchés lui passer sous le nez parce qu'il n'avait pas ce « bout de papier » que tu trouves sans valeur.

Lorsque je raccroche, quelques minutes plus tard, je fulmine. Tout comme moi, Elliot a détesté l'école. Pour d'autres raisons. Pour moi, c'était un enfer de devoir fréquenter d'autres jeunes qui ne comprenaient rien à mon haptophobie : ils risquaient de me toucher ; ou ils me regardaient comme un spécimen de foire – les filles à cause de mon physique, les garçons, à cause de ma violence explosive... Quant à Elliot, il était – il est – dyslexique il peinait à déchiffrer dès la primaire, et les autres élèves, ces sales cons, se moquaient de lui. Elliot prétendait s'en fiche, mais il mentait. Je le sais.

Est-ce que cette sale prétentieuse de Kate trouvait humiliant d'être mariée à un non-diplômé ? Non, à peine cette éventualité m'est-elle venue que je la repousse. Malgré ses innombrables défauts, la Walkyrie aime sincèrement Elliot. Elle a donc agi « pour son bien ». Donc, contrairement à moi, Elliot regrettait de ne pas posséder un foutu diplôme. Pourquoi ?

La réponse – évidente – est assez douloureuse : moi, j’ai refusé de terminer mon cursus en étant parfaitement conscient que j’aurais pu le faire sans le moindre problème, tandis qu’Elliot... il DOUTAIT de lui et de ses capacités intellectuelles ! Et ça le minait, sans que jamais il ne l’exprime à haute voix. Kate l’a compris, elle lui a offert le moyen de panser cette très ancienne plaie.

Ce que je n’ai jamais fait. Parce que je l’ignorais. J’ai la sensation atroce d’avoir manqué à tous mes devoirs de soutien envers mon grand frère. Et sur ce coup-là, Kate m’a vaincu haut la main.

Arrivés à l’Université de Seattle, nous suivons les panneaux jusqu’à l’amphithéâtre où se déroulera la cérémonie. Taylor nous conduit jusqu’aux gradins où sont déjà installés mes parents, avec Mia ; Mrs Kavanagh est accompagnée de son fils, Ethan. Un peu plus loin, Kate parle au collaborateur préféré d’Elliot, Mr Parker Junior – qu’il appelle PJ.

— Bonjour, Christian, dit Diane Kavanagh en me serrant la main.

Elle a ce sourire « mondain » qui me donne de l’urticaire.

Arrête de déconner, Grey. Tu lui en veux depuis qu’elle a refusé de te laisser voir la robe de mariée d’Ana. C’est une réaction puérile !

— Keith n’est pas là ?

Mon ton est arctique. Je m’en fous. Grace lève un sourcil mécontent. J’ai la sensation d’avoir dix ans. Génial ! Mais quand même ! Pourquoi le beau-père d’Elliot n’a-t-il pas daigné se bouger le cul à une occasion pareille ? C’est lamentable, non ?

— Keith n’a pas pu se libérer, répond aimablement Mrs Kavanagh. Il a été retenu à Los Angeles par une réunion importante.

Pfut ! Je t’en foutrais des « réunions importantes » ! Je salue le reste de la famille sans que mon humeur s’améliore. Je déteste ce genre d’assemblée, bruyante et chaotique. Je regarde autour de moi, les familles réunies, toutes sur leur trente-et-un, échangeant salut et potins. Taylor et Sawyer discutent avec Muñerez, l’agent de sécurité d’Elliot. Pauvre Taylor ! Il déteste nous voir, Ana et moi, au milieu d’une foule : une des positions les plus difficiles à sécuriser. Je suis certain qu’il a réquisitionné en renfort des hommes de Welch, ils doivent être au bas des gradins. En général, je m’intéresse de près au protocole de sécurité mis en place, mais pas aujourd’hui.

Kate s’assied enfin, elle prend place entre sa mère et Ethan. Ça ne m’étonne pas ! Elle a beau être devenue une Grey sur le papier, elle fait toujours partie du clan Kavanagh et l’affiche clairement.

Grey !

Je fronce les sourcils, écœuré de la mesquinerie de cette réflexion déplacée.

Les diplômés commencent à entrer dans l’amphithéâtre, ils ont des sièges réservés à l’avant, au pied de l’estrade. Bon Dieu ! Ils portent tous une toge et un chapeau ! J’ai toujours trouvé cette coutume absurde et obsolète. En fixant ce troupeau de moutons noirs anonymes, je me souviens de la remise de diplôme d’Ana, l’an passé, à Portland. Je tourne la tête vers elle : elle a les yeux brillant de larmes. Elle sent mon regard et me sourit, très émue. Et si belle que j’en ai un choc au cœur. *Oh baby, je t’aime tant ! Tu es adorable !*

Un peu calmé, je cherche à repérer Elliot dans la foule des étudiants déguisés. Avant que j’aie pu le faire, ils sont déjà tous assis, le dos tourné. Merde !

Un aréopage de personnages gonflés du sentiment de leur propre importance fait son apparition sur l'estrade. Je lève les yeux au ciel. Mais alors, je remarque l'attitude de Kate : elle vibre de fierté et de bonheur. Pour Elliot. Et là, tout à coup, je réalise que le moment est très important pour elle, parce qu'il met son mari à l'honneur. Ce qui bouleverse ma perspective de la situation. Peu importe mes préjugés concernant le monde académique en général et le corps professoral en particulier, je dois les dépasser pour Elliot. Et aussi pour mes parents qui se tiennent la main, le visage illuminé de joie. Quel con égoïste je fais parfois !

Pense à ton frère, Grey. Rien qu'à lui.

C'est Christine Gregoire en personne qui se charge du discours d'ouverture. Je suis impressionné : cette femme est depuis sept ans le gouverneur démocrate de l'État de Washington, après une élection contestée en 2004. D'après ce que j'en sais, elle compte se retirer en novembre prochain après deux mandats successifs. Elliot parle souvent d'elle parce que le gouverneur, tout comme Michael McGinn, maire de Seattle depuis 2009, milite pour appliquer les énergies nouvelles et renouvelables dans l'État de Washington. Elle fait un discours bien construit qu'elle termine en envoyant en « croisade » les nouveaux ingénieurs, chargés d'implanter l'écologie dans toutes les sphères du bâtiment.

Elle reçoit à la fin de sa péroraison une salve d'applaudissements. Un digne professeur se lève alors et se présente : Ben Bert, responsable de la formation professionnelle. Il explique la difficulté de sa mission : sélectionner les dossiers de candidats valides. Et pour illustrer la réussite et l'aboutissement de soi, il choisit le cas d'Elliot.

— ... je veux partager son expérience, déclare Mr Bert d'un ton vibrant de sincérité. Vous comprendrez pourquoi ce candidat représente ce pour quoi chaque professeur se bat, pourquoi notre métier est si gratifiant.

Je l'écoute bouche bée. Mr Bert admet que, quelques années en arrière, la dyslexie était mal gérée, aussi de brillants éléments la ressentaient comme un véritable handicap. Leur réussite personnelle est d'autant plus remarquable. L'eulogie qu'il accorde à mon frère est poignante et j'en ai les larmes aux yeux. *Oh Elliot !* Il a été un croisé de l'ombre, un puriste parti à la poursuite de ses rêves, de son idéal, malgré les obstacles rencontrés en chemin.

Le professeur enchaîne :

— Son travail a attiré l'attention des autres professionnels dans son domaine, des praticiens respectés et des chercheurs qui étaient à l'avant-garde de la technologie et de la recherche universitaire.

C'est vrai ! Même avant ce diplôme, Elliot a professionnellement bien réussi ; il le mérite. C'est l'homme le plus intègre que je connaisse. J'ai en lui une confiance absolue. Il se dévoue à son métier sans jamais se plaindre des longues heures de labeur. De plus, il trouve aussi le moyen de s'activer en faveur des déshérités. Ces derniers temps, il se rend fréquemment à Haïti pour aider le pays qui se relève difficilement d'un séisme en 2010 : plantations détruites, des routes coupées, familles sans abri, épidémies... Elliot aide les habitants à reconstruire. J'envoie des containers de vivres... Oui, je participe de mon mieux aux différents projets charitables de mon frère, financièrement du moins.

Mr Bert parle désormais de Grey Construction, la société d'Elliot dans laquelle je possède une participation minoritaire. J'ai donné à Elliot des fonds pour l'aider à démarrer.

— L'entreprise qu'il a fondée est présente sur les marchés locaux, mais également investie dans les opérations nationales et internationales d'aide humanitaire pour les défavorisés. Sa philanthropie et sa générosité dans le partage de ses connaissances techniques et sa vision unique ont permis à de nombreuses communautés en difficulté à la suite d'une grande tragédie ou de catastrophes naturelles, de se reconstruire à la fois dans une vision réfléchie, écologique et économiquement durable.

Je prends note de réclamer un exemplaire du mémoire d'Elliot. Je le lirai pour tenter de mieux comprendre mon grand frère.

Le professeur hausse la voix pour annoncer :

— C'est donc avec une certaine humilité et une grande fierté qu'aujourd'hui, au nom de l'École d'Architecture et de Génie Civil de l'Université de l'État de Washington, que nous décernons un doctorat honorifique pour sa vaste contribution à la conception et à la pratique de constructions écologiques et durable à Mr Elliot Grey.

Les applaudissements sont plus enthousiastes, il me semble, pour Elliot que pour le gouverneur. Mon frère se lève et monte sur l'estrade pour rejoindre le professeur Bert. Après une poignée de main et quelques mots échangés avec son mentor, Elliot se retourne et cherche du regard dans la foule. Je manque agiter la main comme si j'avais dix ans. J'ai un bête sourire si béat que j'en ai mal aux mâchoires ; ma mère, Mia et Ana sont en larmes, Carrick aussi, et... quoi ? Merde, même Kate s'essuie les yeux. Je fixe ma belle-sœur, éberlué : elle est lumineuse d'amour. Je ne la reconnais plus. Manifestement, elle participe de tout son être à cette apothéose, mais pas pour elle, pour Elliot. Dans ma tête, je la remercie. Je ne crois pas que j'exprimerais à haute voix mon émotion... Certaines habitudes sont difficiles à perdre.

Comme d'habitude, tous les étudiants défilent sur l'estrade pour recevoir leur diplôme, c'est très long et d'un ennui mortel. Je passe le temps en évoquant mes années à Harvard. Ce qui m'arrive très rarement. Ai-je eu tort d'abandonner ? Je ne crois pas. Je n'étais pas en grande forme durant les derniers mois sur la côte Est. Un des professeurs commençait à me surveiller de près – comment s'appelait cette femme ? Et Elena devenait de plus en plus odieuse...

D'un côté, c'est ce qui a fini par te libérer d'elle, Grey.

Une main posée sur mon bras me fait sursauter. En général, je réussis à garder l'air impassible, mais là, je suis certain d'avoir l'air coupable. Merde !

— Christian ? Est-ce que ça va ?

Oh Ana...

— Oui, baby. Bien sûr.

Heureusement, c'est fini, nous nous levons. Maman vient se jeter dans mes bras en sanglotant. J'ai envie de lui rappeler que ce n'est pas moi le héros du jour, mais comme Elliot n'est pas disponible, je me contente de lui tapoter maladroitement le dos.

Taylor s'approche et déclare :

— Mr Grey, pourriez-vous attendre que la foule se soit dispersée avant de descendre, je vous prie ?

— Oui, bien sûr.

Je cherche Elliot du regard... Il a disparu. Je vois Kate se faufiler dans les coulisses. Elle est déjà au bas des gradins ? Elle est rapide ! Je n'avais même pas remarqué qu'elle nous avait quittés. Muñerez est avec elle, aussi je ne m'inquiète pas.

Un quart d'heure après, quand nous retrouvons Elliot, il est avec Mr Bert, entre son ex, l'architecte Gia Matteo, et Kate. Même de loin, la tension qui existe entre les deux femmes est immanquable. J'hésite

à envoyer Taylor à la rescousse. Ce serait dommage qu'Elliot meure le jour de son triomphe, je tiens à boire à sa santé !

Elliot paraît énervé. Je n'entends pas ce qu'il dit à Ms Matteo, mais la blonde platinée a tout d'un dindon en colère et la Walkyrie boit du petit lait. Bon, Elliot a sauvé la situation. *Bravo, grand frère !*

Mes parents paraissent éberlués. Que s'est-il passé ? Je suis Ana qui se hâte avec lenteur, précédée par son gros ventre. Un vrai culbut ! Ms Matteo doit trouver qu'elle est en sous-nombre : elle a un sec hochement de tête avant de tourner les talons et d'abandonner l'arène. Je la suis les sourcils froncés. Pourquoi diable Elliot a-t-il couché avec cette ogresse sans cœur ?

Tu peux parler, Grey. Toi, tu avais Elena. Ces deux mantes religieuses sont de la même espèce !

Je n'ai jamais vu Gia dans le monde BDSM, mais, même avant de rencontrer Ana, il y a des années que j'avais quitté la scène « publique », clubs et autres.

Mon père a réservé chez Canlis, il rappelle à Kate que l'heure tourne. Je retiens un sourire, je doute fort que ces Italiens qui nous connaissent depuis des années se permettent de céder notre réservation. Carrick tente juste d'être « diplomate ».

Je prends Ana par le bras.

— Viens, retournons à la voiture. Tu es fatiguée ? Tu veux que je te porte ?

— Non !

J'éclate de rire devant son air horrifié. Elle réalise que je me moquais d'elle et lève les yeux au ciel. Je cesse de rire et affiche un air menaçant.

Elle me lance un regard malicieux :

— Ah ! Cette fois, c'est moi qui t'ai eu.

— Effectivement, Mrs Grey. Mais tu ne perds rien pour attendre.

Nous voilà chez Canlis, dans un salon privé. La vue est superbe sur la baie, surtout ce soir où le ciel est bien dégagé. PJ nous a accompagnés, il parle avec Ethan et Mia, un verre à la main. Elliot reçoit les félicitations générales avec un sourire gêné.

— Mon grand chéri ! Que je suis fière de toi ! s'écrie Grace.

— Bravo, fils, bien joué, dit Carrick.

— C'était une très belle cérémonie, Elliot ! s'exclame Diane en serrant mon frère contre elle. Toutes mes félicitations et celles de Keith !

Ethan ricane en déclarant :

— Je m'étonne que vous n'ayez pas plus de procès de discrimination sexuelle dans le bâtiment, j'ai vu très peu de femmes parmi les diplômées.

Il se tourne vers moi :

— Christian, ça ne te choque pas le manque de parité dans le métier ?

Je hausse les sourcils sans répondre. À mon tour, je m'approche d'Elliot, mais je ne sais trop quoi dire. Je lui serre juste la main avec un sourire... J'espère qu'il comprendra tout ce que je n'arrive pas à lui exprimer.

C'est le cas.

— Merci, frangin, marmonne Elliot.

Du coup, je retrouve l'usage de la parole :

— Tu as réalisé aujourd'hui le rêve de Carrick, dis-je à mi-voix. Il a *enfin* un fils diplômé ! Moi, j'ai terminé le lycée de justesse... sans me faire virer, et ça me suffit.

— Idiot ! répond Elliot avec une bourrade. Je ne suis pas le seul, mec, n'oublie pas que Mia a obtenu en France un... euh, un CAP de pâtissier ! Chaque lettre de son diplôme a coûté à papa un bras !

Il éclate de rire. Je jette un coup d'œil alentour. Elliot a de la chance que Mia ne l'entende pas, elle n'apprécierait pas. En vérité, elle a bénéficié d'une bonne expérience assortie d'une qualification prestigieuse d'un grand chef et, à mon avis, l'argent a été bien dépensé. J'en ai versé une bonne partie... Bien sûr, la cuisine peut sembler un domaine professionnel frivole, mais *il n'y a pas de sot métier*, dit le proverbe. Je n'en veux pas à Elliot, je sais qu'il adore Mia, tout comme moi.

Tout en continuant à discuter avec Elliot, je surveille Ana. Je voudrais qu'elle s'assoie, mais non, elle s'approche de Kate, une flûte à la main – ouf, c'est de l'eau gazeuse. Mon père les rejoint, il prend Kate par le coude et s'éloigne avec elle. Ana paraît désemparée d'avoir été abandonnée. Je m'interromps au milieu d'une phrase pour me précipiter vers elle.

— Baby, ça va ? Tu veux t'asseoir ?

— Non, merci. Ton père a dit qu'il avait à parler à Kate. (Elle fait la moue.) Et manifestement, j'étais de trop.

Je me tourne mécontent vers le recoin où Carrick complote avec Kate.

— Que lui voulait-il ?

— Je n'en sais rien, dit Ana boudeuse.

Je suis capable de déchiffrer le langage corporel – même de loin. Papa me semble horriblement gêné. Que peut-il bien dire à Kate ? Il agite vaguement la main en direction d'Elliot. Cette fois, tout devient clair.

— Ce n'est pas contre toi, Ana, dis-je, très sûr de moi. Mon père voulait juste s'excuser auprès de Kate.

— Ah bon ? De quoi ? Il adore Kate !

— Il ne s'agit pas d'elle, mais d'Elliot. Tu vois, mes parents sont tous les deux assez... classiques, sinon conventionnels. Carrick est avocat, Grace, médecin, l'éducation, c'est important pour eux. Alors, ils ont assez mal pris qu'aucun de leurs trois enfants ne partage leur vision idolâtre du diplôme universitaire. Elliot était dyslexique, moi réfractaire à toute forme d'autorité... (Je ricane,) sauf dans un contexte bien particulier sur lequel je préfère ne pas revenir en public, et Mia... eh bien, tu la connais ! Depuis qu'elle a quitté le lycée, elle n'a cessé d'explorer une voie après l'autre sans jamais aller au bout. Ce stage de cuisine à Paris a été son premier accomplissement. Et la cuisine n'est quand même pas la plus renommée des sciences. Elliot est désormais ingénieur. Ce qui compte beaucoup pour mon père.

— Et alors ? s'étonne Ana. Pourquoi des excuses ? Et pourquoi s'adresser à Kate et non directement à Elliot ?

— Parce que mon père a dû douter des capacités d'Elliot, même s'il ne l'a pas réalisé sur le moment. Je me souviens quand mon frère a abandonné ses études pour entrer dans l'apprentissage. Papa n'a pas cherché à le faire changer d'avis. Au contraire, Kate a vu le potentiel d'Elliot. Et surtout, elle l'a poussé

à tenter sa chance. Elle lui a donné confiance en lui. Je suis certain qu'Elliot avait peur d'échouer, c'est pour ça qu'il ne nous a rien dit avant le jour J.

— Oh, oui, bien sûr. Ça ne m'étonne pas, Kate a fait la même chose pour moi à WSU, elle me remontait toujours le moral... C'est une fille du tonnerre, Christian ! Tu devrais avoir honte de ne pas l'apprécier à sa juste valeur.

— Je l'apprécie, baby, mais je préfère l'apprécier de loin.

Les couples se sont reformés : mes parents, Diane et PJ sirotent du champagne au centre du salon, Mia et Ethan sont côte à côté devant la fenêtre, perdus dans leur admiration mutuelle du panorama ; Ana et moi isolés dans un angle, Kate et Elliot dans un autre. Comme personne ne nous prête attention, j'embrasse tendrement ma femme au coin des lèvres.

— Je n'arrive pas à croire que tu as fait ça en public ! souffle-t-elle.

Elle se mordille les lèvres.

— Ne fais pas ça, Ana, sinon je vais être poussé à me conduire encore plus outrageusement.

— Ah oui ? Et comment ça ?

— Je pourrais t'entraîner dans la salle de bain et te baiser contre le lavabo. Taylor garderait la porte.

Ana devient ponceau.

— Oh ! Tu n'es qu'un pervers, Mr Grey ! Je suis très tentée, mais je crois que le repas va être servi et j'ai très faim.

— Coquine, tu connais mes points faibles. D'accord, baby, je ne veux pas priver mon fils ou toi de sustentation.

Un bruyant éclat de rire me fait tourner la tête. C'est Elliot. Il paraît si heureux ! Je suis content pour lui – et fier de lui. Il prend son épouse par la taille ; je dois reconnaître que ces deux-là forment un couple superbe et bien assorti, deux Vikings conquérants...

Peu après, nous prenons place à table. Elliot se lève pour un discours. Je m'attendais à des banalités assorties de vanes douteuses, mais mon frère me surprend. Ce n'est pas la première fois aujourd'hui !

— ... je voulais vous annoncer la création de Grey Energy. Maintenant que j'ai le diplôme d'ingénieur en construction et en énergies nouvelles et renouvelables, j'ai décidé d'ouvrir un bureau d'ingénierie, une activité parallèle à celle de Grey Construction. Des nouveaux marchés s'ouvrent à nous et la demande est forte, ici à Seattle, mais aussi dans l'État de Washington.

Elliot nous annonce aussi que Grey Construction a déjà remporté le marché de la réhabilitation des anciens docks des chantiers navals, Grey Energy pourra apporter son expertise à ce projet. J'en avais entendu parler, bien entendu : GEH travaille aussi dans ce domaine. J'applaudis avec les autres, le regard étreint. J'envisage déjà toutes les implications de cette nouvelle société. C'est très intéressant.

Kate demande, ébahie :

— Quand... ? Quand as-tu fait cela, Elliot ?

— Bah, tu sais, j'ai eu de nombreuses soirées libres ces derniers mois, donc plutôt que traîner ma solitude et mon célibat dans les peep-shows de la ville, j'ai travaillé sur mon mémoire et ce projet.

Ah, cette fois, je retrouve l'Elliot que je connais ! Je ricane, Ethan aussi, mon père sourit de nos pitreries. Elliot annonce à sa chère épouse qu'elle possède la moitié de sa nouvelle boîte.

— QUOI ? beugle la walkyrie.

Je grimace, le tympan percé. Quelle distinction vraiment ! Je t'en foutrais d'une « main de fer dans un gant de velours » comme l'a poétiquement énoncé Elliot au début de son discours ! C'est une guerrière du Walhalla⁵⁹ !

Elliot se marre de voir sa femme aussi surprise, il lui rappelle les stipulations de leur contrat de mariage – une communauté de biens apparemment. Je surveille mon père du coin de l'œil, mais son côté avocat retors ne s'alarme même pas. Ben dis donc, Kate l'a vraiment apprivoisé ! Je suis impressionné !

— Alors pourquoi elle ne s'appelle pas : Kavanagh Grey Energy ? proteste ma râleuse de belle-sœur, sans se soucier d'avoir un public.

Sans doute horrifiée de la mauvaise éducation dont fait preuve sa fille, Diane Kavanagh noie sa disgrâce dans le champagne. Ma mère ouvre de grands yeux réprobateurs. Mia applaudit, Ana sourit avec un amusement discret.

Elliot éclate de rire et embrasse la joue de sa voisine – je parle de sa femme, pas de sa belle-mère.

— Parce que c'est moi le patron, bébé !

Je lève mon verre en un toast muet : le héros du jour a eu le dernier mot.

⁵⁹ Lieu, dans la mythologie nordique, où les valeureux guerriers défunts sont amenés, paradis viking au sein même du royaume des dieux.

Déjeuner en Famille

Christian

— Oui, maman, c'est bon, je me rends. Oui, bien sûr, j'en parlerai à Ana.... Écoute, j'aimerais vraiment à l'avenir que tu me préviennes... Oui, bien sûr, je comprends. Jusqu'à 14 heures d'accord ? Pas plus. À demain.

Je raccroche mon BlackBerry d'un geste furieux et le jette sur mon bureau.

Ana s'est figée à la porte de la pièce. Elle penche la tête, l'air amusée. La voir adoucit immédiatement mon humeur. Elle est adorable avec son gros ventre et sa tenue de grossesse d'un bleu très pâle. Être enceinte lui va bien : son teint est encore plus rayonnant que d'ordinaire.

— Qu'y a-t-il, Christian ? Je t'ai entendu crier depuis la chambre. Ne me dis pas que tu as osé hausser le ton contre ta mère !

Elle prend une mine faussement affolée, une main sur le cœur. Je me lève pour la rejoindre et la serrer dans mes bras. J'ai toujours besoin de son contact.

— Ma mère tient à nous avoir tous à déjeuner dimanche. Tu sais que j'ai pris du retard sur ce dossier dont je t'ai parlé. J'ai tenté d'esquiver. Elle n'a rien voulu entendre.

— Un motif particulier à cette réunion de famille ?

— Comme si Grace en avait besoin ! Elle m'a quand même dit que Kate partait à San Francisco jusqu'à mardi et qu'Elliot était sûrement déprimé de voir sa femme s'absenter si souvent.

— Il n'a pas l'air quand on le voit.

— À sa place, je savourerais mon temps libre !

— Christian, ne recommence pas à critiquer Kate, s'il te plaît. Elle adore ce qu'elle fait au *Seattle Times*, elle trouve passionnant de suivre une campagne présidentielle dans les coulisses. C'est une grande opportunité professionnelle pour elle !

— Baby, je ne te dirai jamais assez combien je préfère l'édition au journalisme...

Assez parlé de la Walkyrie. Je fais taire Ana en l'embrassant. Elle ne proteste pas.

Il pleut – comme si souvent à Seattle au printemps – quand nous nous garons devant chez mes parents. C'est Sawyer qui nous accompagne, Taylor passe le week-end avec sa fille. Sophie vient plus souvent depuis notre déménagement à Broadview. J'en suis heureux.

— Nous sommes en retard, déplore Ana en regardant sa montre.

— Mais non, baby, ne t'inquiète pas. J'avais annoncé à Grace que nous serions là à midi et demi. Ils n'auront pas commencé à manger sans nous.

Nous trouvons la famille réunie au salon. Effectivement, nous sommes les derniers. Grace se précipite avec un sourire :

— Mes chéris, je commençais à m'inquiéter. Je n'ai pas entendu arriver la voiture. Il est vrai qu'avec cette pluie... Ana, comment vas-tu ? Tu me semble pâlotte, viens vite t'asseoir.

Je ricane en voyant ma mère conduire Ana jusqu'au canapé. Elle m'a à peine jeté un regard. J'en profite pour saluer mon père et mon frère, puis je me penche pour embrasser du bout des lèvres une Kate boudeuse. Pourquoi ? Aucune idée. Je n'ai encore rien dit qui puisse la contrarier. Mia et Ethan interrompent une discussion animée pour nous rejoindre. Ma sœur a les joues écarlates, je me demande ce qu'elle mijote encore.

— Christian, que veux-tu boire ? demande Carrick.

— Non, non... Voyons, Cary, je t'ai dit que nous passerions à table dès l'arrivée des enfants. Mon rôti va être trop cuit !

Ma mère aussi paraît avoir les pommettes rouges. De plus, il est rare qu'elle soit si agitée – surtout contre mon père. Que s'est-il passé avant notre arrivée ?

Dès que nous sommes installés, les plats commencent à passer. Le rôti de bœuf est saignant, peut-être même un peu trop. Merde. Qu'avais-je lu concernant la viande rouge et les femmes enceintes ? Non, c'était une histoire de toxoplasmose qui concernait le porc. Rien à voir. Ana se sert avec un sourire et commence à manger de bon appétit. Je me détends.

Kate est assise en face de moi à table, l'air aussi aimable qu'un bouledogue. Charmante nature ! Je ne peux m'empêcher de l'asticoter :

— Alors, chère belle-sœur, le *Seattle Times* t'a accordé un exeat pour le week-end ? D'après ce que je sais, ton temps est compté.

— Tu fais partie de la CIA ? Crache-t-elle.

— Où vas-tu cette fois, Kate ? demande Ana gentiment. Quand pars-tu ?

— À San Francisco pour un meeting de trois jours. Elliot m'emmènera à Sea-Tac dans l'après-midi. J'ai mes bagages dans la voiture.

— Juste avant votre arrivée, Kate me racontait les aléas de la campagne. C'est incroyable !

Très enthousiaste, Carrick pose sur Kate un regard brillant de fierté paternelle. Tiens, c'est marrant. Je ne me souvenais pas que mon père l'appréciait tant – surtout après la guérilla que lui, avocat spécialisé dans les médias, a menée des années durant contre le père de Kate et Ethan, Keith Kavanagh, le leader de Kavanagh Media.

— Quelle campagne ? demande Mia.

Même mon père lève les yeux au ciel. Je me demande si Mia le fait exprès ou si elle n'a rien écouté de la conversation durant l'apéritif. Avec elle, c'est parfois difficile à dire.

— La campagne électorale, ma petite fille. Kate y est très impliquée depuis quelques mois.

— Je crains qu'il soit bien difficile pour une femme de gérer une carrière de journaliste itinérante en même temps qu'une vie conjugale équilibrée, intervient ma mère.

Je mets mon grain de sel avec un coup d'œil amical à Elliot. Il se fout assez souvent de moi, pour une fois que c'est lui qui se retrouve sur la sellette, je compte bien en profiter.

— Pas du tout maman. Elliot a le mariage idéal, c'est-à-dire qu'il garde tous les avantages de la vie de célibataire.

Kate me fusille du regard et ouvre la bouche pour m'insulter, mais c'est Elliot qui répond le premier :

— Christian, fous lui la paix !

Il est gonflé ! Il m'a volé ma formule. Il a d'ailleurs parlé plus sèchement que d'ordinaire, ce qui me surprend. Il en faut beaucoup pour déstabiliser mon frère. Je me demande s'il supporte si bien que ça la carrière de sa dulcinée. Et ses incessantes absences.

— Les garçons, du calme, soupire Grace. Je trouve malséant de parler politique à table. Cela enflamme les divergences d'opinion et nuit à la digestion.

— Maman ! hurle Mia, tu disais ça aussi de la religion.

— Dans ce cas, chérie, évitons les sujets qui fâchent.

Ma mère me lance un regard implorant. Pourquoi moi ? Je n'ai rien fait. J'étouffe un ricanement en sentant Ana me pincer la cuisse sous la table. À titre de vengeance, je pose la main sur son genou et remonte vers la chaleur de son ventre. Elle s'empourpre en baissant le nez dans son assiette avec un sourire timide. Elle garde l'idée charmante que, si elle ne regarde personne, les autres convives ne remarqueront pas qu'elle est gênée. *Pauvre baby !* Je prends pitié d'elle et poursuis mon repas. En silence.

— Vous n'êtes pas drôles ! s'écrie Mia.

J'ignore à qui elle s'adresse. Je n'ai pas suivi la conversation durant ce petit acte entre ma femme et moi. Mia quitte la table en courant et revient cinq minutes après avec une corbeille à pain, avant de disparaître à nouveau. Un vrai tourbillon d'énergie brouillonne. Elle n'a pas changé en prenant de l'âge.

En fin de repas, je sens Ana se crispier à mes côtés.

— Baby, dis-je tout bas, qu'est-ce que tu as ?

— Je ne sais pas trop... Des crampes. J'ai mal au dos.

— Tu veux aller t'étendre à l'étage, dans mon ancienne chambre ?

— Non, je ne veux déranger personne. J'attendrai que nous rentrions à la maison.

Mia, après avoir débarrassé le couvert avec Kate – Ana étant fatiguée, je préfère qu'elle ne bouge pas – réapparaît avec une mine sinistre.

— Chérie, que se passe-t-il ? S'inquiète ma mère.

— J'ai un problème de timing avec mon omelette norvégienne. La meringue n'a pas bien pris. Je viens juste de la mettre sous la salamandre. Le dessert ne sera pas servi avant un bon quart d'heure. Je ferai flamber le brandy directement à table.

Elle est folle ? Ana est enceinte, pas question qu'elle avale de l'alcool – flambé ou pas. Le prétexte me paraît parfait pour nous éclipser avant la fin du repas. Je me penche pour chuchoter à Grace :

— Ana est lasse, maman, nous allons nous en aller discrètement.

— Bien sûr, chéri, je vous raccompagne.

Question discrétion, c'est raté. Je me redresse et prends ma femme par le coude :

— Viens, il est temps de partir.

— Déjà ? s'étonne Carrick.

Je sais combien Ana déteste que l'attention générale soit braquée sur elle. Je réponds à sa place :

— J'ai du travail, papa. J'avais prévenu maman que je ne pourrai pas rester longtemps.

— Certaines choses ne changent jamais, grogne-t-il, mécontent.

— Et mon dessert ? proteste Mia.

— Je suis désolée, Mia, bredouille Ana, mais... euh, mon médecin m'a recommandé d'éviter les sucreries jusqu'à la naissance.

— Ana ! proteste Kate. Je n'ai même pas eu le temps de te parler.

Elle fait le tour de la table pour serrer ma femme dans ses bras. Par-dessus sa tête brune, des yeux verts incandescents de colère rencontrent les miens. Qu'est-ce qu'elle a encore contre moi ? Je ne lui ai rien dit, merde !

C'est une antipathie innée, Grey. Tu éprouves la même envers elle.

— Ma chère Kate, intervient ma mère, Ana a besoin de se reposer, c'est bien normal qu'une jeune femme enceinte fasse attention à son état de santé. Je vous assure que...

J'entraîne Ana vers la sortie. Parfois, ces déjeuners « en famille » sont un peu contraignants.

Une fois sur le perron, je constate que la pluie a cessé. Pas trop tôt !

— Christian, s'inquiète Ana, tu ne crois pas que c'est mal-élevé ? Nous sommes arrivés en retard et voilà que nous partons les premiers...

— Baby, j'ai dit à Grace que nous viendrions de 12 h 30 à 14 heures. Je suis dans les temps.

— Oh Christian ! Nous n'avons pas d'avion à prendre.

— Mac dit toujours : *L'heure c'est l'heure. Avant l'heure, c'est pas l'heure, après l'heure, c'est plus l'heure.*

— Je n'ai jamais entendu de formule aussi idiote.

— Moi non plus.

Nous montons dans la voiture en riant comme des bossus. Sawyer reste impassible, mais il nous jette un coup d'œil étonné. Je regrette vraiment d'avoir du travail cet après-midi, j'aurai préféré consacrer mon temps à Ana.

Peut-être après sa sieste...

Casse-Tête

Mai 2012

Christian

Mon réveil sonne, j'ouvre les yeux, instantanément alerte. Derrière la vitre, le ciel de Seattle est tout noir. Mon premier geste est de me pencher sur mon adorable femme endormie afin de l'embrasser. D'abord, elle sourit, puis elle grommelle quelques mots incohérents que je déchiffre malgré tout :

— Bonne réunion.

J'espère bien, baby. J'adore le métier que j'ai choisi et j'y réussis parfaitement, mais pour se coller au marché international, il est parfois nécessaire de travailler au beau milieu de la nuit à cause du décalage horaire. C'est le cas aujourd'hui. Je dois me rendre à Grey House pour une vidéo-conférence avec Londres. D'accord, je n'ai pas besoin de beaucoup de sommeil, mais quand même, quitter mon lit à 3 heures du matin, je trouve cela difficile.

Taylor m'accompagne, bien entendu, et nous nous retrouvons à l'heure dite dans mon bureau, au dernier étage de ma tour. Au cours de la réunion programmée, j'obtiens tout ce que j'espérais. Je devrais en être heureux, c'est le cas, bien sûr, mais ma seule contrariété porte sur le fait que l'opération me prend bien plus longtemps que prévu. Je n'ai pas le temps de retourner me coucher une heure ou deux... Merde ! J'essaie de ne pas m'attarder sur ce détail, après tout j'ai obtenu le marché à cinq millions de moins que ce que j'étais disposé à payer. C'est une façon plutôt satisfaisante de commencer la journée. Je m'étire, courbaturé, il est 5 h 30. Je décide d'aller d'abord courir dans les rues de Seattle avec Taylor, ensuite vers 6 h 15, Claude Bastille doit me retrouver ici même, au gymnase de GEH. J'espère bien l'envoyer sur le cul ce matin.

À 7 h 30, je suis dans une grande forme. Depuis mon réveil, j'ai acquis une société de plus, avec un bonus de plusieurs millions que je peux investir à ma guise et la session sportive a été plus que satisfaisante : pour une fois, Claude Bastille n'a pas fait le poids. J'ai du mal à retenir un sentiment de béatitude revancharde. Mon coach personnel est un ancien athlète olympique qui ne me fait jamais de cadeau, c'est bien la raison pour laquelle je l'apprécie tant. Malgré les années, le vaincre me procure toujours autant de satisfaction. Comme Claude me le répète toujours, le mental est aussi important que l'expérience dans un combat et ce matin, j'avais le sentiment que je ne pouvais perdre. Par contre, cette affaire avec Londres va réclamer de nombreuses heures de travail, aussi bien pour mon personnel que pour moi-même. Dès qu'Andrea Parker, mon assistante personnelle, arrivera, je vais lui ordonner de libérer mon emploi du temps pour tout l'après-midi. Je compte m'immerger complètement dans ce nouveau projet.

Ana doit être réveillée à présent, je vais lui passer un coup de fil. J'ai très envie d'entendre sa voix mélodieuse me souhaiter le bonjour. Je saisis mon BlackBerry. En même temps, je récupère mon emploi du temps... et je me fige, sidéré. Il y a une nouvelle ligne que je ne me rappelle pas avoir vue hier. Bien sûr, ma vidéoconférence matinale avec Londres est bel et bien inscrite, mais quelques lettres en majuscules ont été ajoutées : RAAIYUA.

RAAIYUA ? C'est quoi cette connerie ? Il n'y a pas d'horaire inscrit devant ce message cryptique, il ne s'agit donc pas d'un rendez-vous. Et s'il s'agissait d'une autre vidéoconférence, je retrouverais les lettres VC... non ?

Je ne me casse pas longtemps la tête, je vais certainement trouver une explication logique sur mon ordinateur, aussi je me précipite sur mon clavier pour taper RAAIYUAU dans la fenêtre de mon moteur de recherche interne. Mon PC pédale quelques secondes dans les méandres informatiques de GEH et... il ne trouve rien.

Hein ? Comment, ça, rien ? Bon Dieu, cette fois, ça m'énerve vraiment. Je déteste qu'il me manque des informations concernant ce qui se passe dans mes propres sociétés. Je suis le patron, merde, je dois tout savoir, *absolument tout*. Et aujourd'hui, je me retrouve dans le noir à cause de quelques majuscules à la con.

RAAIYUAU ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Andrea ne sera pas au bureau avant un quart d'heure, ce qui me met en rogne. Elle est la seule à avoir accès à mon agenda, donc c'est elle qui y a inscrit ces lettres, donc c'est aussi la seule personne capable de m'expliquer leur signification. CQFD. En son absence, je ne peux rien préparer concernant ce rendez-vous puisque j'ignorais son existence jusqu'à la minute présente. Merde ! Je veux être tranquille aujourd'hui, pas avoir un rendez-vous aussi mystérieux que contrariant.

Je ne suis pas un homme patient. Pour être plus sincère, je déteste attendre. Au fur et à mesure que les minutes s'écoulent, ma rage augmente. Je fixe la porte avec une impuissance qui n'améliore en rien mon humeur. Dans l'espoir de faire passer le temps, je tape sur Google. Peut-être y aura-t-il quelque chose qui me donnera un indice, une image, n'importe quoi... Comme j'ai la sensation d'être acculé, je suis prêt à me raccrocher à la moindre brindille.

Qui a prétendu que Google était un moteur de recherche génial ? C'est faux, c'est nul. Je n'y trouve absolument rien. La première chose que me demande ce logiciel inepte, c'est si je me suis trompé dans mon épellation, d'après eux je voulais écrire « YAHOO ». *Non, pas du tout, connards*. D'ailleurs, depuis quand un moteur de recherche propose-t-il son remplacement par un concurrent ? Grotesque. Néanmoins, pendant que je rumine, d'autres analyses se mettent en route. Ah ? Je me penche pour lire... Il y aurait dans le mot RAAIYUAU des consonances maories ou russes. Voilà qui me laisse sceptique. Quand je vois s'ouvrir quelques vidéos de mangas japonais, je réalise que ma recherche est inutile.

RAAIYUAU n'existe pas.

Ayant réussi à me mettre franchement en colère, j'arpente mon bureau comme en tigre en cage. J'ai les deux mains dans les cheveux, un tic nerveux qui me vient quand je suis stressé – c'est-à-dire, relativement souvent. Ana prétend qu'à cause de cette déplorable habitude, je me retrouverai chauve un jour. Tout en marchant, j'évoque mes conversations de la veille avec Andrea... Il me paraît logique que, à un moment ou à un autre, nous avons dû évoquer de façon plus ou moins indirecte cette connerie de RAAIYUAU qui apparaît aujourd'hui sur mon calendrier. Je suis certain de ne pas avoir vu cette annotation hier, Andrea l'aurait-elle ajoutée avant de partir à 17 h 30 ?

À cette heure, la journée professionnelle est terminée à Seattle, la ville la plus à l'Ouest des États-Unis. Donc, il faut que j'envisage ce qui a pu se passer en direction de l'Est... À Hawaï, il serait 15 h 30, à Tokyo, 10 h 30. Dans le nom et l'orthographe de ces deux villes, il y a des connotations qui me rappellent ce mystérieux RAAIYUAU... et puis ça correspond aux indices que Google m'a donnés.

Je n'ai rien en cours avec le Japon actuellement.

Et si pensais plutôt à l'Orient dans son ensemble ? Oui, je travaille beaucoup là-bas, surtout avec Taiwan... Mais il n'y a rien d'urgent, tout roule sur des rails bien huilés. Je ne trouve aucun indice, ce qui me ramène à mon point de départ.

Il faut que je quitte mon bureau ! Pas question que je reste planté là comme un débile en attendant mon assistante. D'un autre côté... Je pourrais lui téléphoner. Quel idiot ! Comment ai-je pu ne pas y penser plus tôt ? Je saisis vivement mon BlackBerry où le numéro d'Andrea est préenregistré, mais quand je l'appelle, je tombe sur sa boîte vocale. Je regarde mon appareil avec des yeux ronds. Il est rarissime qu'Andrea ne me réponde pas instantanément.

Regarde l'heure, Grey, elle est probablement sous la douche.

Bien, voilà une image sur laquelle je préfère ne pas m'attarder.

Quoi faire, bon Dieu ? Je n'ai pas encore eu le temps de prendre mon petit déjeuner... bien sûr je pourrais envoyer Taylor me chercher un sandwich, mais puisque j'ai besoin d'air frais, autant descendre grignoter quelque chose. Je ferai ainsi d'une pierre deux coups, Andrea sera là à mon retour. Elle va m'entendre d'ailleurs ! À cause d'elle, je viens de perdre une demi-heure de mon temps.

Taylor me suit jusque dans la rue. Malgré les nombreuses pétitions de mes employés, j'ai toujours refusé de dédier un étage de Grey House à une cafétéria. Il y a des cuisines un peu partout pour ceux qui désirent manger sur place, mais personnellement, j'aime la variété. Je tiens aussi à faire tourner les différents petits restaurants de proximité.

Taylor et moi sommes bientôt assis devant une table garnie.

— Taylor, dis-je tout à coup au responsable de ma sécurité, Andrea vous aurait-elle parlé d'une modification dans mon emploi du temps ? Quelque chose qu'elle aurait rajouté pour aujourd'hui ?

Taylor me regarde avec un air aussi impassible que de coutume. S'il est surpris de ma question ou de l'éventualité qu'Andrea ait pris une initiative sans m'en tenir informé, il ne le montre pas.

— *Ajouté*, monsieur ? Reprend-il en insistant légèrement sur le mot. Non, absolument pas. Ce matin, vous n'aviez de prévu que cette vidéo-conférence avec Londres, puis la session d'entraînement avec Claude Bastille, vous avez ensuite deux rendez-vous ce matin et durant l'après-midi...

La suite de mon programme ne m'intéresse pas.

— Je vais annuler tout ce que j'ai après-midi pour pouvoir travailler sur le projet de Londres. Taylor, que vous disent les lettres R-A-A-I-Y-A-U-A ? Il est aussi possible qu'il s'agisse d'un mot... hum, étranger, maori, japonais ou russe.

— Euh... ça ne me dit rien du tout, monsieur. Effectivement, ce truc-là... « Raèyoa », ça paraît étranger... Du français peut-être ? Ou du latin ?

Du français ? Sûrement pas, vu que je m'exprime couramment dans cette langue. Et du latin, ça m'étonnerait. Mais les langues étrangères ne sont pas le point fort de Taylor. Je retiens un rire nerveux, je ne veux pas que Taylor le prenne mal et pense que je me moque de lui.

D'ailleurs, depuis quand m'arrive-t-il de rire en mangeant une omelette ? Jamais. Je dois être fatigué. Sans doute une séquelle de m'être levé aussi tôt. Quand je lui jette un coup d'œil, il me semble que le responsable de ma sécurité retient un sourire. Il se fout de ma gueule ? Possible... Taylor a le sens de l'humour, même s'il le cache bien. Il est plus âgé que moi et lui aussi s'est levé aux aurores. Il paraît en forme.

— Taylor, je pense que je vais reprendre du jus d'orange, j'ai besoin de vitamine C.

Je préfère ne pas insister sur RAAIYUA. Cette histoire commence à me courir sur le système.

D'ailleurs, il est temps de retourner au bureau : Andrea ne devrait pas tarder. Penser à elle me renfrogne instantanément : notre entretien risque d'être animé.

Cinq minutes après, je sors de la cabine de mon ascenseur, au dernier étage, et je vois mon assistante ranger son manteau dans la penderie derrière son bureau. Elle me jette un coup d'œil avec un sourire, puis se fige. Tout comme Anastasia, Andrea est capable de déchiffrer instantanément mon humeur du moment. Elle me sait furieux.

Je ne cherche même pas à faire un effort, je ne retiens pas ma voix en hurlant :

— Andrea ! Dans mon bureau. Immédiatement.

Je passe devant elle comme un ouragan pour me précipiter dans mon sanctuaire dont j'ouvre la porte violemment, puis je me jette dans mon fauteuil, les bras croisés. J'attends ma proie.

Andrea pénètre d'un pas prudent et referme la porte derrière elle. Elle avance jusqu'à moi.

— Quelque chose ne va pas, Mr Grey ?

Je la fixe, durement. Elle cherche à garder un air impassible, mais je note la petite crispation de ses lèvres. Et son regard est un peu intense. Elle doit désespérément chercher la raison de ma colère en feuilletant les innombrables dossiers de son cerveau bien organisé. Elle paraît cependant perplexe, il est évident qu'elle ignore la raison de mon énervement.

Quant à moi, je fume, je suis au bord de l'implosion. Je me demande si j'ai des vapeurs toxiques qui émanent de mes oreilles.

— Oui, effectivement, Andrea. Quelque chose ne va pas – *ne va pas du tout !* (Je hurle.) Comment avez-vous osé ajouter une ligne sur mon emploi du temps sans me demander mon avis préalable ?

Cette fois, elle écarquille les yeux.

— Ajouter ? Mais monsieur, je n'ai rien ajouté...

Si j'ai un don particulier vis-à-vis d'autrui, ce n'est pas l'empathie, c'est celui de déchiffrer si mon interlocuteur me ment ou pas.

Andrea dit la vérité, Grey.

Je reprends d'un ton plus calme en désignant la ligne incriminée : RAAIYAUA.

— J'ai remarqué ceci après ma vidéoconférence avec Londres. Ça n'était pas là hier. D'ailleurs, je ne veux voir personne cet après-midi. Annulez tous mes rendez-vous. (Un accès de rage me revient.) Bon Dieu, dis-je, en tapant du poing sur mon bureau, que signifie cette connerie de RAAIYAUA ?

Andrea ouvre la bouche, la referme, puis recommence. Elle balbutie :

— Euh... monsieur...

Je l'interromps :

— J'ai regardé dans tous mes dossiers à GEH sans rien trouver à ce sujet. Andrea. Comment un mot que je ne reconnais même pas a-t-il pu se trouver sur MON agenda dans MON emploi du temps ?

Je la fixe en grinçant des dents, les yeux flamboyants. Elle a beau être plus habituée à moi que les autres employés de GEH, je pense qu'elle n'est pas trop à l'aise à l'heure actuelle. Il y a très longtemps que je ne me suis pas mis en colère à ce point, surtout envers elle. Andrea est une employée remarquable qui ne commet jamais d'erreur.

Alors pourquoi aujourd'hui ? Surtout sur un sujet aussi délicat que MON agenda ?

— Mr Grey, répond-elle très vite. S'il n'y a rien au sujet de RAAIYAUA dans les dossiers de Grey House, c'est que le sujet n'est pas professionnel.

Je note alors le tremblement de sa voix. Je ne m'y arrête pas.

— Comment ça, pas professionnel ? Vous voulez dire que ce serait personnel ? Je n'ai strictement rien de personnel qui puisse correspondre à RAAIYUA, Andrea, je m'en souviendrais, bon Dieu !

Je n'ai jamais connu de Japonaise, ni de Maorie ou de Russe... Il me semble. Bien sûr, je me souciais peu des origines génétiques de mes soumises, mais quand même, une nationalité étrangère, ça m'aurait marqué. Il est possible que l'une d'elles ait eu les yeux bridés... Nathalie ? Natalia ? Peu importe, c'est du passé, ça ne m'intéresse pas.

Et ça ne répond d'ailleurs pas du tout à ma question.

— J'ai effectivement ajouté cette note sur votre emploi du temps, monsieur. Cela signifie... hum...
Rencontre Avec Anastasia Il Y A Un An.

Elle m'adresse un regard affolé, le doigt pointé sur mon emploi du temps. Je la fixe, bouche bée. Puis je baisse les yeux sur cette mystérieuse série de lettres majuscules. RAAIYUA = *Rencontre Avec Anastasia Il Y A Un An.*

C'est vrai, Grey. Tu as rencontré Anastasia il y a un an !

Oh bon sang. Je laisse retomber mon visage dans mes mains tandis que le ridicule de la situation me frappe de plein fouet... Merde ! Comment gérer ça ?

J'éclate de rire. Bien sûr, c'est nerveux – et ça ne me correspond pas du tout, mais quand même ! Je me suis comporté de façon grotesque... je me suis mis dans un état épouvantable pour rien. Je me revois évoquer le sujet avec Taylor au petit déjeuner... Il a pensé à du latin ? Mon rire reprend de plus belle, il devient irrépressible et de plus en plus bruyant.

Quand je m'essuie les yeux pour regarder mon assistante, je réalise que mon hilarité ne l'a pas rassurée, bien loin de là. Andrea m'a vu en colère, très souvent, mais jamais, pas une seule fois au cours des années passées à mon service, elle ne m'a vu rire à gorge déployée. Du coup, mon fou rire recommence. Pauvre Andrea. À sa façon discrète, elle a cherché à ce que je n'oublie pas l'anniversaire de ma rencontre avec ma femme. Et maintenant, craignant d'avoir outrepassé ses fonctions, Andrea se demande si je ne vais pas lui en vouloir de cette intrusion dans ma vie privée.

— Andrea, ne vous inquiétez pas. C'est... c'est très bien. Vous avez bien agi. Simplement, je ne m'y attendais pas. Il y a vraiment un an que j'ai rencontré Anastasia ?

— Oui, monsieur. Jour pour jour. Lorsque vous m'avez demandé l'an passé qu'Anastasia Steele ait une totale priorité à Grey House et qu'elle puisse vous joindre à n'importe quel moment, je l'ai inscrite dans nos fichiers. C'est là que j'ai indiqué sa première arrivée à Grey House, quand elle est venue interviewer pour le journal de l'Université de Washington : c'était le lundi 9 mai 2011. D'après mes notes, nous attendions Katherine Kavanagh, mais c'est Miss Steele qui s'est présentée à sa place...

Je m'en souviens. Anastasia... avec ses grands yeux bleus, sa jupe mal coupée, ses rougeurs et son air affolé. Anastasia avec sa crinière de cheveux bruns ébouriffés, ses lèvres tremblantes, sa peau de perle... Anastasia à quatre pattes sur la moquette de mon bureau. Anastasia et ses questions indiscretes, ses réflexions bouleversantes. Anastasia, mon amour.

Anastasia a capturé mon cœur à la première seconde – dès qu'elle m'a regardé droit dans les yeux...

— J'ai pensé que vous souhaiteriez marquer cet anniversaire, monsieur, chuchote Andrea.

Si je le souhaite ? Oh bordel, oui ! C'est le jour où ma vie a commencé... D'ailleurs, comment ai-je pu ne pas retenir moi-même cette date ? Sans Andrea, j'aurais complètement raté cet événement.

— C'est le cas, Andrea, merci d'y avoir pensé. Mais ces majuscules ? Pourquoi ne pas avoir simplement écrit une phrase en clair ?

— Mrs Grey passe parfois au bureau vous retrouver, monsieur. J'ai pensé que peut-être...

Andrea rougit. Je me demande pourquoi tout le monde l'appelle la Reine des Glaces... actuellement, elle n'en a pas du tout l'expression.

Quand elle ne poursuit pas, j'insiste, impatient :

— Oui ? Vous avez pensé quoi ?

— J'ai pensé que vous souhaiteriez peut-être lui faire une surprise, Mr Grey. J'imagine que Mrs Grey doit aussi se souvenir de la date, mais peut-être... hum... Peut-être ne s'attend-elle pas à ce que soit votre cas.

Je décide instantanément d'augmenter Andrea à la fin du mois. Elle le mérite.

— Vous avez raison. Je vais immédiatement lui faire envoyer des fleurs.

— Vous voulez que je m'en charge ?

— Non, merci.

Comme je lui suis redevable, je ne fronce pas les sourcils devant sa réflexion inappropriée. Mais merde quoi, personne d'autre que moi ne choisit les fleurs que j'envoie à Anastasia ! Andrea devrait le savoir. J'ai même acheté une boutique pour ce besoin spécifique. C'est très pratique, ça me fait gagner beaucoup de temps. Bien entendu, tout GEH s'y fournit également depuis lors. L'affaire s'avère très rentable.

Une fois qu'Andrea a quitté mon bureau, je tourne la tête en direction de la fenêtre, l'esprit embrumé de souvenirs. *Que vas-tu envoyer comme fleurs à Ana, Grey ?*

Partout dans mon bureau, il y a des photos de ma femme : la première prise de nous deux en public, le jour de la remise de son diplôme à WSUV. Une autre, au gala annuel de mes parents, *Unissons-nous*, avec cette ravissante robe gris argent et son masque assorti. Le gigantesque portrait en noir et blanc de son sourire, réalisé par mon ancien rival, José Rodriguez... et aussi Anastasia enceinte de notre enfant...

Tout ça en un an, en 365 jours ?

Je réalise alors que je n'ai pas téléphoné à ma femme, comme j'en ai eu l'intention, à 7 h 30. J'ai été... distrait.

Cette fois, quand je regarde RAAIYUA sur mon emploi du temps, j'ai un grand sourire.

— Bonjour, baby, dis-je dès qu'Ana décroche.

— *Bonjour, Christian. Je pensais que tu téléphonerais plus tôt. Alors, comment ça s'est passé avec tes Londoniens ? Je crains de ne pas avoir été très bien réveillée ce matin quand tu es parti.*

— L'affaire s'est passée encore mieux que prévu, ne t'inquiète pas. Nous ne finirons pas sur la paille. Dis-moi, qu'as-tu envisagé à déjeuner ?

— *Je ne sais pas encore...*

— Si, maintenant tu le sais. Tu manges avec moi. J'ai quelque chose à fêter.

J'entends le sourire d'Ana dans sa voix. Elle doit penser que je veux célébrer mon nouveau succès professionnel.

— *Très bien, à quelle heure Christian ?*

— Midi et demi.

— *Parfait, je note. Je t'attendrai à SIP. Je t'aime.*

— Je t'aime aussi, baby.

Que vais-je lui envoyer comme fleurs ? Pas des roses rouges, c'est banal. Non, je veux des fleurs des champs. Anastasia adore les fleurs des champs. Un immense bouquet de... non, pas trop gros : elle déteste l'ostentation.

Je reprends mon téléphone pour appeler *Rainbow Flower* – le nouveau nom de ma boutique. J'avais pensé à *Grey Flower*, mais Anastasia a refusé. D'après elle, ce n'est pas assez commercial et évocateur. Elle n'a pas tort. Et comme je ne tenais pas forcément à associer le nom de Grey à des fleurs, j'ai cédé.

— *Que voulez-vous mettre sur la carte, Mr Grey ?* demande la gérante très empressée.

— Hmm. Mettez simplement : *RAAIYUA*. *À ma femme, avec tout mon amour, CG.*

Ah-ah. J'ai perdu une heure à me creuser la cervelle concernant ces lettres grotesques. Chacun son tour ! Je me demande ce qu'Anastasia va déduire de mon message. Cette idée me fait rire tout seul.

En raccrochant, je suis heureux. J'ai passé une merveilleuse année grâce la femme de ma vie.

Tu as une mémoire sélective, Grey. Puis-je te rappeler Leila, Hyde, les désobéissances d'Ana, ses rebellions, ses...

J'ai passé une merveilleuse année.

Brainstorming à SIP

Ana

Je raccroche, ravie de la surprise que Christian vient de me faire. Je n'aurais jamais imaginé qu'il m'emmène déjeuner aujourd'hui. Bien sûr, cela lui arrive de temps à autre, mais je sais combien sa journée est occupée... Il m'a dit que sa vidéo-conférence avait été un succès, sans doute a-t-il eu envie de le fêter avec moi. Parfois, je me demande encore comment Anastasia Rose Steele, banale petite provinciale de Montesano, a pu retenir l'attention de l'homme le plus merveilleux de la terre... le plus beau, le plus riche, plus attentionné. Les qualités de Christian vont bien au-delà de sa notoriété et de son aspect physique ! Il a surtout un cerveau exceptionnel et un cœur immense. Même s'il le protège son dieu intérieur – je ricane toute seule à cette image d'Apollon dans toute sa nudité – par des remparts et des buissons d'épines, j'ai senti dès le premier jour qu'il y avait... *du bon en lui*. Je ne sais plus dans quel film j'ai entendu cette réplique amusante. Je cherche un moment, mais rien ne me revient en mémoire. C'est contrariant.

Bon, tant pis. Peu importe d'ailleurs. Je reviens à mon mari. Christian m'aime et me le prouve aussi souvent que possible.

Bien sûr, Fifty a quelques défauts. Il est possessif, jaloux – à un point ridicule –, autoritaire, et un tantinet trop maniaque quand il s'agit de me contrôler. Mais ce sont des détails. J'adore mon mari. Je n'en changerais pour rien au monde.

Ana, et si tu travaillais au lieu de bayer aux corneilles ? Susurre ma conscience en me fixant d'un air sévère. Assise devant mon bureau, elle lit un manuel sur le thème : *Comment réussir sur tous les plans dans le monde actuel ?* Tout un programme. Ma déesse intérieure a disparu. J'imagine qu'elle est au spa, à siroter un cocktail. Elle et moi sommes en froid depuis que ma grossesse est devenue évidente.

Je feuillette rapidement les différents points de mon emploi du temps. Je n'ai rien d'important aujourd'hui, juste quelques manuscrits qu'il me faut terminer de lire et dont je dois remettre ce soir les résumés. Avec un sourire, je réalise que l'un des deux romans d'amour qui se trouve sur ma pile a été écrit par un homme. Incroyable, non ? Je l'ai commencé, il est plutôt bon. J'ai aussi trois histoires policières. Quel dommage ! Comme ce ne sont pas mes lectures favorites, je ne me bats pas pour les obtenir et laisse de préférence d'autres directeurs des acquisitions – ceux de sexe masculin – s'en charger. Malheureusement, notre gérant, Mr Roach, n'aime pas que nous nous cantonnions dans un seul registre littéraire. Aussi, de temps à autre, il intervient et octroie à chacun de nous ce qu'il décide sans tenir compte de nos goûts personnels. D'après lui, dans l'édition, on doit tout lire, aussi bien ce qu'on aime que ce qu'on aime moins. C'est logique. Parfois, je fais de merveilleuses découvertes ; à d'autres, je dois me tenir la mâchoire pour ne pas bâiller. Mais aujourd'hui, ce ne sera pas le cas, du moins, pas ce matin puisque l'anticipation de ce déjeuner avec Christian va me tenir en haleine. J'ai la sensation qu'un rayon de soleil illumine mon bureau. Je me tourne en direction de la petite fenêtre. Non, il ne fait pas très beau sur Seattle. Nous sommes déjà en mai, c'est certain, mais le printemps s'annonce pluvieux. Une fois de plus.

Je sens tout à coup un coup au tréfonds de moi. Petit Pois. Je pose la main sur mon abdomen.

— Je vais déjeuner tout à l'heure avec ton papa, Petit Pois. Il vient très gentiment de m'inviter. Qu'en dis-tu ?

Je fronce les sourcils. Je ne dois pas continuer à m'adresser à mon bébé sous le surnom de « Petit Pois ». Ça lui allait au début, quand il n'était qu'une petite bille sur un écran échographique, mais aujourd'hui, c'est un enfant complètement formé. Un petit garçon que Christian et moi avons décidé d'appeler Theodore. Comme le grand-père de Christian, Mr Theo Trevelyan, même si pour moi, ce prénom évoque aussi Theodore Roosevelt⁶⁰. Un homme célèbre et bon qui a obtenu en son temps le prix Nobel de la paix. En 1903, en son honneur, les ours en peluche ont commencé à s'appeler Teddy, parce que Theodore Roosevelt, également surnommé « Teddy », avait une bonne éthique de chasse.

Teddy. Voilà qui ira très bien à Petit Pois. Pour un bébé, il me semble que Teddy convient mieux que Theodore – ou Theo.

— Teddy, ça te plaît comme nom ?

Un autre coup de pied. Je considère qu'il s'agit d'un accord.

— Dis-moi, bonhomme, qu'aimerais-tu manger aujourd'hui ? Si nous sommes dans un restaurant italien, je prendrai des pâtes. Je sais que ça te plaît bien. Mais vraiment, Teddy, il va falloir faire attention niveau calories. Regarde un peu ce que tu as fait de ma ligne...

Il me reste encore une quinzaine de jours avant mon accouchement. J'espère que je pourrai travailler jusqu'à la fin, parce qu'ensuite, j'ai accepté – après une bataille mémorable avec Christian – de prendre trois mois de congé maternité ! Bien entendu, personne à SIP ne fera la moindre réflexion, (je suis mariée avec le grand patron, après tout), mais quand même, je ne suis pas très à l'aise. Je m'arrangerai avec Hannah, mon assistante, pour qu'elle m'envoie des livres à la maison. Je pourrai au moins m'avancer de cette façon. De plus, il me sera facile de correspondre avec elle via ordinateur. Christian ne dira rien si je travaille sans quitter notre domicile. Du moins, je l'espère.

Je me lève avec un soupir. Combien de kilos ai-je pris durant cette grossesse ? Plus de quinze, j'en suis certaine. Presque vingt... Oh, c'est ridicule. J'ai les chevilles enflées, je ne vois plus mes genoux. J'ai tout d'une baleine. Je me demande comment Christian, si beau, sportif et énergique, supporte de me regarder. Personnellement, j'ai du mal.

J'entends un bruit dans le couloir, devant mon bureau. Je me retourne au moment où ma porte s'ouvre. C'est Hannah. Je la reconnais au bas de sa robe fleurie parce qu'elle est dissimulée derrière un véritable buisson de fleurs. Elle tient à bout de bras un gigantesque panier en osier rempli de bouquets odorants et multicolores. Des fleurs blanches, rouges, bleues et jaunes, des feuillages, des fougères... c'est comme si tout un jardin venait d'être livré dans mon bureau. Au départ, la pièce n'est pas grande, mais devant cet envoi exubérant, elle diminue encore.

— Hannah, que se passe-t-il ? De qui viennent ces fleurs ?

— Ana, halète mon assistante, les bras tremblants. Où puis-je déposer tout ça ? Si je le mets sur votre bureau, vous n'aurez plus la place de travailler... Sur le canapé ? Non, j'ai peur que ça tombe, je...

— Posez-le devant la fenêtre, dis-je, pour la soulager.

Je ne répète pas ma question concernant l'expéditeur de ces fleurs. C'est Fifty, bien entendu. Le pire, c'est qu'il a dû envisager une jardinière trois fois plus grande avant de se raviser. Avec celle-ci, il doit même considérer avoir fait preuve de modération. J'aurais dû réaliser immédiatement que cet envoi venait de lui. Oh lala, être enceinte n'améliore pas mon processus cognitif.

⁶⁰ Homme politique et vingt-sixième président des États-Unis de 1901 à 1909. Il fut également historien, naturaliste, explorateur, écrivain et soldat.

Je prends la carte jointe à l'envoi, m'attendant à quelques phrases amusantes, poétiques et/ou romantiques. Christian est parfois capable de m'envoyer les mots les plus délicats qui soient. Mais ce n'est pas son écriture, c'est tapé à la machine. Et quand je lis, je n'y comprends rien du tout.

RAAIYUA.
À ma femme,
Avec tout mon amour,
CG

Je reste quelques secondes figée devant la première ligne... C'est incompréhensible. Puis je lève le regard sur Hannah, toujours dans mon bureau.

— Mais enfin... qu'est-ce que ça veut dire ? Ces fleurs sont arrivées comment ?

— Elles ont été livrées par *Rainbow Flowers*, Ana. Mr Sawyer a accepté cet envoi.

Oui, *Rainbow Flowers* – anciennement *Seattle Flowers* –, c'est la boutique de fleurs que Christian a achetée pour pouvoir m'inonder de bouquets. Mais que signifie donc ce mystérieux RAAIYUA ?

J'ai dû parler à voix haute parce que mon assistante répond à ma question :

— Serait-ce une sorte de code secret entre Me Grey et vous, Ana ?

— Euh... non. Je ne crois pas. Je ne comprends pas. Dites-moi, Hannah, j'espère que je ne suis pas enceinte au point de devenir idiot...

Je n'ose pas énoncer mon autre crainte, bien plus terrible : avoir oublié quelque chose d'important nous concernant, Christian et moi. Non, impossible.

Hannah hausse les épaules.

— Je ne sais pas, Ana.

Elle ajoute avec un lumineux sourire :

— Si vous voulez, je peux poser la question à Sawyer.

Sans même attendre ma réponse, elle court déjà vers la porte. Je la suis d'un regard attentif. Ce n'est pas la première fois que je remarque l'enthousiasme qu'elle manifeste vis-à-vis de mon agent de sécurité. Sawyer est un ancien soldat sérieux, bel homme, posé et efficace. Il a, il me semble, entre trente-cinq et quarante ans, une mâchoire ferme et carrée, des cheveux bruns à reflets plus clairs, des yeux d'un bleu très pur. Il est presque aussi grand que Fifty, un mètre 80 au moins. Hannah est mignonne, c'est certain, mais très jeune. Et un peu inconsistante. Je ne pense pas que Sawyer s'y intéresse. De plus, je me demande ce que dirait Christian d'une intrigue entre ces deux-là. Je secoue la tête. Pft. Il n'a pas réagi quand Taylor et Mrs Jones se sont mis ensemble. Il l'a même su bien avant moi. En fait, si je connais mon mari, il a dû considérer que cette liaison avait de bonnes chances de consolider dans son entourage deux personnes essentielles à son confort quotidien. Ce qui lui serait profitable. Christian a l'habitude de voir tous les aspects d'une situation, surtout ceux qui peuvent lui servir.

Que trouver d'utile au couple Hannah-Sawyer ? se moque ma conscience.

Mes fleurs sont magnifiques, mais il y en a bien trop pour mon bureau. Il faudrait que j'en distribue à mes collègues. De plus, leur odeur me monte déjà à la tête. Si je demeure toute la journée dans une atmosphère aussi lourde, je vais faire un malaise. Je me lève et ouvre la porte d'une armoire métallique où se trouvent différents vases. Je les sors un par un et les remplis d'eau, avant d'y placer certains de

mes bouquets. Je souris en m'activant. Christian me comble souvent de fleurs. Grâce à lui, j'ai tout un assortiment de vases, de toutes les tailles et de toutes les formes.

Peu après, Hannah revient avec Sawyer sur les talons. Mon agent de sécurité semble inquiet, presque nerveux.

— Le voilà, Ana, déclare-t-elle très exubérante. Montrez-lui le prob...

— Mrs Grey, je ne comprends pas, coupe Sawyer. J'ai vérifié moi-même l'identité du livreur, les fleurs sont passées à travers un détecteur de métaux. Je n'ai rien vu d'anormal, sinon je ne vous les aurais pas fait apporter. Voulez-vous que je m'en débarrasse ?

Je le rassure en levant la main.

— Non, Luke. Pas du tout. Ces très belles fleurs proviennent de Christian. J'ai juste un petit souci avec la carte qu'il m'a envoyée. Pourriez-vous m'aider ?

— Bien entendu, madame. Je suis à votre disposition.

Il saisit la carte que je lui tends. Il la lit, la retourne, puis me regarde ainsi que Hannah. Il paraît perplexe.

— Madame... dit-il d'un ton hésitant. Ce n'est pas une carte personnelle de Mr Grey... mais elle vient de la boutique. Il y a le logo gravé dans le papier. Je ne vois rien... de particulier.

— Mais enfin, Sawyer, lisez ce qu'il y a écrit !

— Oui madame. J'ai lu. C'est personnel. Ça me paraît vous être... adressé.

— Bien sûr que ça m'est adressé, c'est un mot que Christian a dicté à la gérante du magasin. Je voudrais savoir ce que ça veut dire.

— Mr Grey vous envoie tout son amour, Mrs Grey.

Luke, franchement ? Il est idiot ou quoi ? Je lève les yeux au ciel, avec une rougeur en pensant à la façon dont Fifty réagirait à ce geste.

— Sawyer, je parlais de cette phrase bizarre, RAAIYAUUA... je ne sais pas ce que ça veut dire.

— Moi non plus, madame. Je n'en ai aucune idée. Si vous voulez, je vais appeler Taylor...

— Non. C'est inutile. Merci, Luke, vous pouvez nous laisser.

S'il s'agit d'un défi que Christian m'a lancé, Taylor est certainement au courant. Pas question de pactiser avec l'équipe adverse. Et je ne veux pas m'avouer déjà vaincue sans même avoir essayé de décrypter ce message. Les bras croisés, je regarde Sawyer quitter mon bureau... il va sans doute s'asseoir dans le couloir ou dans l'entrée, aux aguets, au cas où un paparazzi ou un mécontent quelconque s'aviserait de venir m'importuner. Ce n'est pas souvent le cas, du moins pas ces derniers temps. Les journalistes s'intéressent à la future naissance, bien entendu, mais ils ont fini par admettre que j'étais un sujet peu passionnant. De temps à autre, un article paraît et demande (plus ou moins ouvertement) quand Christian se lassera enfin de moi. C'est démoralisant, je dois l'admettre.

Sawyer a une arme. Je me demande parfois s'il la brandirait afin de défendre mon honneur. Sans doute... Mais mieux vaut qu'il ne le fasse pas. Christian apprécie peu les armes à feu.

Je soupire longuement, ce qui attire l'attention d'Hannah, restée à mes côtés.

— Alors, que voulez-vous que nous fassions ? demande-t-elle, gentiment.

— Je veux savoir ce que signifie RAAIYAUUA.

- Vous n'en avez véritablement aucune idée ?
- Non.
- Ah...

Elle réfléchit quelques secondes et propose :

— Peut-être la gérante de la boutique a-t-elle commis une erreur en enregistrant le message. Vous savez ce que c'est... ces gens-là recopient ce qu'on leur dit sans réfléchir.

C'est une éventualité, bien sûr. Il serait idiot que je perde mon temps à chercher pour rien. Puis-je appeler Andrea et lui poser cette question ? J'hésite un moment, puis je m'y décide. Mon BlackBerry se trouve dans mon sac, posé par terre. J'essaie de l'atteindre, mais Teddy m'en empêche résolument. Il n'a pas l'intention que je le compresse à ce point. Zut ! Je suis obligée de demander l'aide d'Hannah.

- Je suis désolée, Hannah, je ne peux pas me baisser. Pourriez-vous me faire passer mon sac ?

Au lieu de s'exécuter, elle décroche le combiné sur mon bureau et en presse une touche. Oh, j'avais oublié que Grey House est un numéro privilégié à SIP.

- Ici Andrea Parker, secrétariat de Mr Grey.
- Bonjour, Andrea, c'est Ana.
- Bonjour, Mrs Grey. Il est rare que vous appeliez depuis votre fixe... Que puis-je pour vous ?

J'aime beaucoup Andrea, elle a toujours été très aimable envers moi. Mais j'entends une nuance dans sa voix. Une sorte de... retenue. Ah ! Elle sait quelque chose. Ainsi, j'avais raison : c'est un complot de la part de Christian !

— Vous savez pourquoi je vous appelle, Andrea. Je viens de recevoir un message cryptique de mon mari. De quoi s'agit-il ? Avouez-moi tout.

- Je crois que Mr Grey vous a envoyé des fleurs. Les avez-vous reçues ?

— Il ne m'a pas seulement envoyé *des fleurs*, mais TOUT le contenu de sa boutique !

— Il est à peine 9 heures et quart. La livraison a été rapide. Mr Grey sera ravi d'apprendre que ses ordres sont obéis avec tant de célérité.

- Connaissez la teneur du message que mon mari a joint à ses fleurs ?

— Non, madame, Mr Grey n'est pas passé par moi. Vous savez bien qu'il se charge toujours en personne des fleurs qu'il vous envoie.

C'est exact. Cette idée me réchauffe le cœur. Par contre, Andrea ne peut rien pour moi. Elle ne parle jamais de ce qui concerne Christian. Elle a signé un accord de confidentialité, c'est évident. Et comme elle a accès à des dossiers importants pour Fifty, cet NDA doit être particulièrement verrouillé.

- Très bien, Andrea, je vous remercie.

Ainsi, c'est Christian en personne qui a dicté ces mots à la gérante de son magasin. Il n'y a aucune erreur. Pas avec mon maniaque du contrôle ! Chacune de ses lettres à un sens bien précis. Mais lequel ? RAAIYAUUA ? Cela ne me dit rien du tout. J'ai quand même un diplôme de littérature anglaise, je devrais avoir des idées...

Euh... non. Rien. C'est énervant.

D'ailleurs, « raaiyaua », c'est un mot qui n'existe pas !

— Ce sont des majuscules, Ana, intervient Hannah. C'est peut-être un indice.

Zut ! J'ai encore parlé sans le réaliser.

— Des majuscules... Oui, cela peut évoquer un acronyme⁶¹, un acrostiche⁶² ou même une anagramme⁶³.

Eurêka ! J'ai la sensation d'avoir découvert quelque chose d'important. J'écoute afin de voir si les muses de la connaissance viennent chantonner à mon oreille, mais non. Aussi je cherche sur Internet les majuscules assorties au mot anagramme.

Hannah est penchée par-dessus mon épaule. Son cri me perce le tympan

— Oooh ! Que c'est chou ! Anagramme ! Ana-gramme !

Je lève les yeux au ciel. Même un Christian amoureux ne m'aurait pas envoyé un rébus incompréhensible pour que je tape « ana-gramme » sur Internet.

Le silence ne dure que quelques secondes.

— Non, mais, je rêve ! Dis-je, furieuse.

— Pourquoi ? S'étonne mon assistante. Qu'avez-vous trouvé ?

— RIEN ! Sauf que la seule anagramme de RAAIYUA c'est RAAIYUA. Voilà qui ne m'avance pas du tout.

Frustrée et déçue dans ma quête de détective amateur, je tape violemment sur mon clavier en montrant les dents à mon écran. Ces moteurs de recherche ne servent à rien quand on a besoin d'eux !

Que faire à présent ?

— Je ne sais pas, répond Hannah.

Je la fusille du regard.

— Il me faut une réponse avant midi et demi, sinon je perds la face – et avec moi, toutes les femmes. Hannah, c'est une question de principe. Il me faut une idée et vite. (Je grince des dents.) Je connais mon mari. Il va ricaner d'un air supérieur durant tout le repas.

Depuis que je suis enceinte, Christian arbore très souvent une expression goguenarde et satisfaite en me regardant manger. Si les rôles étaient inversés, sans doute trouverais-je aussi très drôle de le voir engloutir des pâtes avec l'avidité d'un aspirateur Dyson – surtout s'il grossissait comme moi d'un kilo à chaque bouchée ingurgitée.

— Ana, est-ce que vous vous sentez bien ? Demande prudemment Hannah.

Non ! Pas question de laisser Christian gagner !

— Non, pas du tout. Qui va m'aider ? Je veux savoir ce qu'est RAAIYUA !

— Voyons, réfléchissez, nous sommes dans une maison d'édition, tous les gens qui travaillent ici sont des spécialistes du langage, des mots, des lettres. Pourquoi ne pas poser la question à tout le monde ?

⁶¹ Mot inventé et formé des initiales de plusieurs autres mots. *Exemple, radar, sida, Benelux...*

⁶² Strophe composée de vers où les premières lettres prises spécifiquement composent un autre mot.

⁶³ Figure de style qui permute les lettres d'un mot pour en extraire un autre – *par exemple, niche et chien*

C'est une idée géniale. Je ne comprends pas pourquoi je ne l'ai pas eu la première. Je regarde Hannah avec émerveillement et lui adresse un sourire bienveillant accompagné d'un signe de la tête.

Elle quitte mon bureau le sourire aux lèvres.

Mr Roach étant absent ce matin, je décide d'envoyer illico un mail général pour réclamer de l'aide de mes collègues.

De : Anastasia Grey
Objet : Appel à votre génie littéraire
Date : 9 mai 2012 10:07
À : Personnel de SIP

Cher tous,

Je viens de recevoir un message crypté de Mr Grey. J'ai besoin de votre aide pour le déchiffrer.
RAAIYAUA.

Auriez-vous des idées ou suggestions ? Hannah et moi pensons qu'il s'agit d'un acronyme, d'un acrostiche, ou même d'une anagramme.

Merci de me répondre avant midi.

Anastasia Grey
Directrice - tout à fait désespérée - des Acquisitions, SIP

Ceci accompli, je récupère un manuscrit que j'essaye de lire. Cinq minutes plus tard, je reçois une première réponse à mon appel au secours, de Claudia Kolp, qui travaille aux ressources humaines.

Revoir Ana. Absolument. Il Y A Urgence Assurément.

Bien sûr qu'il y a urgence, mais quel est l'intérêt de statuer l'évidence ? Claudia a répondu sans même réfléchir et sa proposition ne m'avance à rien. Je ne partagerai pas mes fleurs avec elle. Na !

La réponse suivante vient de Jamie Scott, du service « recherche de talents ».

Réjouissances À l'Arrivée. Immédiatement. Y Aura-t-il Une Acclamation ?

C'est tout aussi idiot. Mais encourageant, d'une certaine façon... Dois-je envoyer un de mes vases à Scott pour le remercier ? Non, ce pourrait être mal interprété. Et si Fifty l'apprend, il en sera furieux. Autant éviter des ennuis.

Hannah repasse dans mon bureau pour connaître les dernières nouvelles.

- Des réponses ? demande-t-elle.
- Oui, Claudia m'assure qu'il y a urgence et Scott espère des réjouissances.
- Claudia est bisexuelle, déclare Hannah tranquillement. Je pense qu'elle a le béguin pour vous.

J'en reste comme de ronds de flanc. Claudia est une femme sévère, avec un casque de cheveux gris et d'énormes lunettes. Elle me fait un peu peur. Je n'ai jamais ressenti le moindre intérêt de sa part. Tout ceci me conforte dans mon idée de ne pas lui envoyer de fleurs. D'ailleurs, en y réfléchissant, je vais garder tous mes bouquets. J'irai simplement travailler dans un autre bureau plus tard... si j'ai mal à la tête.

— Ana, reprend mon assistante en agitant une pile de dossiers, je vous rappelle que vous avez une matinée bien occupée. N'oubliez pas que vous devez être prête à l'heure du déjeuner.

Elle crie tout en coup :

— J'ai une idée !

Effarée, je la regarde plaquer plusieurs post-it sur un des murs de mon bureau.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ?

— Personne ne découvrira d'un seul coup la signification de ce message, Ana. Il nous faut agir avec ordre et méthode. Pourquoi ne pas indiquer les idées qui viennent, une par une ? Ça serait comme un puzzle, vous savez, nous verrions mieux l'image générale après quelques réponses.

Une seconde idée géniale dans la même journée ? Bon sang, si je perds toutes mes cellules grises en prenant des kilos, Hannah doit les récupérer en douce.

Elle est toujours occupée avec ses Post-it quand je reçois un mail de Carolyn Wood, qui travaille avec Scott.

Rêve & Amour, Ana. Il Y A Une Attirance.

Oui, c'est une phrase à laquelle Christian aurait pu penser. Et puis c'est gentil... J'apporterai des fleurs à Carolyn avant de quitter SIP. Je regarde son mail, un sourire aux lèvres avant de me renfrogner. Non, ça ne va pas, ce n'est pas du tout la façon qu'a Fifty de s'exprimer. En fait, cet exercice est futile : il existe d'innombrables possibilités pour cette suite de lettres. Alors, comment déterminer la bonne ?

Au cours de l'heure qui suit, Hannah passe et rajoute différents post-it sur mon mur. J'ai aussi de vagues idées, mais rien de concret. Plusieurs de mes collègues font un tour dans mon bureau afin de vérifier comment avancent les choses, la plupart sortent avec quelques fleurs. Soit je les leur offre spontanément, soit ils me les réclament. Peu à peu, l'atmosphère dans la pièce devient supportable.

Vers 11 h 30, Hannah s'écroule sur le canapé sous ses différents post-it. Elle paraît prête à fondre en larmes.

— Ana, je suis désolée ! Je ne trouve pas. Je n'ai aucun don avec les mots. Je ne trouve rien.

J'étouffe un petit rire, sans lui signaler qu'aujourd'hui, elle m'a déjà impressionnée deux fois par d'excellentes idées.

Tout à coup, mon assistante se relève... la main tendue vers mon bureau.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle.

Je ne comprends pas sa question. Elle me désigne un manuscrit. Un banal manuscrit normal dans une maison d'édition. Hannah en a déjà vu plus d'une centaine depuis qu'elle travaille à SIP. Je me suis sans doute emballée un peu vite en décidant qu'elle était devenue brillante ce matin.

— C'est un des romans que je dois lire d'ici ce soir, Hannah. Il s'appelle *Il y a un an...* de Weasley Barker. C'est un roman d'amour.

— Il a été écrit par un homme ?

— Oui, dis-je avec un hochement de tête. Je sais qu'il est rare de voir un homme se lancer dans ce genre littéraire, mais je vous assure que le cas n'a rien d'unique. Après tout, l'inverse existe aussi. Pour publier Harry Potter, J. K. Rowling a utilisé ses initiales afin de cacher qu'elle était une femme.

— Ana, regardez ! crie Hannah sans relever ma réflexion. C'est ça, c'est exactement ça.

Si mon assistante a eu ce matin des éclairs de génie, elle a manifestement grillé son ampoule. *C'est ça ?* Je ne vois pas du tout de quoi elle parle.

Je répète à voix haute, machinalement :

— *Il y a un an...* Oui, c'est ça. L'auteur raconte une rencontre avec sa dulcinée dans un fameux restaurant, en Angleterre. Miam-miam.

Hannah éclate de rire.

— Miam-miam ? Oh, Ana, ce sont vos hormones qui parlent. Il est presque midi, après tout.

C'est vrai, j'ai faim. Hannah est toujours pliée en deux sous une crise de fou rire à laquelle je ne participe pas lorsque Jerry Andrew, qui travaille à la comptabilité, pénètre dans mon bureau avec une idée à me soumettre.

— Hey, Ana, bonjour, comment allez-vous ? J'ai réfléchi, que pensez-vous de : *Revenus Annuels À Interpréter. Y Aura-t-il Une Augmentation ?*

Il me regarde avec des yeux de chouette, tout ronds derrière ses petites lunettes. Non, je ne pense pas que Christian m'ait envoyé un message concernant nos finances. Ne m'a-t-il pas annoncé ce matin même avoir résolu une affaire compliquée et que nous ne risquions pas de finir sur la paille ? Au contraire, au téléphone, mon délicieux mari – *mmm, j'ai une faim terrible* – m'a invitée à déjeuner. Il voulait célébrer quelque chose, sans doute sa réussite...

Je cherche à me débarrasser de Jerry, mais c'est difficile parce qu'il parle de sa femme, Gladys, et du restaurant où il a prévu de l'emmener ce soir. *Chez Canlis*. Je connais, nous y avons mangé l'été passé... Mmm, leur canard était...

— Vous comprenez, insiste Jerry, nous fêtons nos dix ans de mariage.

— Vraiment ? Dans ce cas, prenez un bouquet, Gladys sera heureuse de le recevoir.

Le comptable se redresse et me regarde, offusqué.

— Non, bien sûr que non, Ana. Voyons ! Je compte acheter moi-même les fleurs que je vais offrir à ma femme.

Il sort de mon bureau, les joues rouges. C'est drôle, il a réagi comme Christian. Sans doute tous les hommes ont-ils toujours un côté macho... C'est l'anniversaire de Jerry et Gladys... *Il y a un an...* Quelque chose clignote dans ma mémoire. Christian et moi fêterons l'anniversaire de notre mariage en juillet...

— Quoi, en juillet ? s'étonne Hannah.

Oh lala, j'ai encore parlé à haute voix sans m'en apercevoir. Il faut que je fasse davantage attention. J'aurais l'air fin si je laissais échapper des secrets d'alcôve qui ne concernent que Christian et moi.

— Notre mariage. J'y pensais, puisque Jerry et Gladys fêtent leurs dix ans...

— Au fait ! dit Hannah en tapant des mains. Jerry m'a interrompue avant que j'aie le temps de vous expliquer ce qui m'était venu à l'esprit, Ana. *Il y a un an*. Regardez les initiales ! IYAUUA ! Ça correspond exactement à la seconde partie de votre message. Que s'est-il passé il y a un an que Mr Grey puisse vouloir vous rappeler aujourd'hui ?

— Quel jour sommes-nous ?

Je regarde mon écran d'ordinateur :

— Le 9 mai... Oh mon Dieu... c'est la date de notre première rencontre !

RAA... Rencontrer Ana ? Non, Rencontre Avec Ana.

— Que s'est-il passé ? répète Hannah, curieuse.

— J'ai fait le trajet en voiture de Portland à Seattle afin d'interviewer le PDG de Grey House pour le journal des étudiants de WSUV.

Voilà, c'est exactement ce que Christian cherche à me dire : l'an dernier, à cette heure précise, nous ne nous connaissions pas.

— Comment Mr Grey voulait-il que vous deviniez ce cryptogramme ? S'étonne Hannah, le front plissé. C'est un peu bizarre, si vous voulez mon avis.

Je ne relève pas. « Bizarre », c'est un des qualificatifs de mon mari.

— Quelle heure est-il ? m'enquis-je.

— Bientôt midi, répond Hannah.

Il ne me reste pas longtemps, mais tout va bien. Je serais prête lorsque Christian viendra me chercher. J'ai trouvé. Je suis très fière de moi. Je lève les deux bras en l'air en criant :

— Hip hip hip, hurra !

Sawyer fait irruption dans mon bureau, je manque faire un arrêt cardiaque.

— Ana ? Que se passe-t-il ? Vous avez mal ? Ce sont des contractions ? Dois-je vous conduire à l'hôpital ? Préférez-vous que j'appelle une ambulance ? Ou le 911 ? Taylor ? Mr Grey... ?

Je n'arrive pas à croire que mon agent de sécurité ait pu tant parler durant les quelques secondes où je suis restée à le fixer, bouche ouverte, le souffle coupé par la stupéfaction.

— Oooh... Sawyer ! se pâme Hannah, les mains jointes.

Il ne lui adresse pas un regard. Je ne crois même pas qu'il l'ait entendue, mais moi si. Et cette intervention me ranime.

— Sawyer, non. Tout va bien. J'ai encore quinze jours à attendre, vous le savez bien.

Sawyer s'essuie le front en vacillant.

— Grâce au ciel ! souffle-t-il.

Je n'ose imaginer ce que Christian doit faire subir à ce pauvre homme pour qu'il en soit réduit à un tel état de nerf. Il va falloir que j'intervienne durant le repas pour prendre la défense de mon agent. Sawyer ne tiendra jamais la distance si Christian le mène aussi dur.

Quant à Hannah, elle sautille de joie. J'ignore si c'est d'avoir Sawyer à ses côtés ou bien parce que nous avons enfin déchiffré notre énigme.

Désormais, je sais ce que signifie RAAIYAU : *Rencontre Avec Ana, Il Y A Un An*. Et Fifty veut aujourd'hui en fêter l'anniversaire avec moi. C'est adorable. Je croyais que les hommes ne se souvenaient jamais d'une date... Bien sûr, Christian est différent. J'hésite à téléphoner à mon mari chéri... je choisis plutôt de lui envoyer un mail.

Sawyer et Hannah quittent de mon bureau en discutant à voix basse. Je ne me donne même pas la peine de savoir de quoi il s'agit. Je crains fort d'être le sujet de leur conversation – je suis le seul point commun que Luke partage avec mon assistante.

J'ai le cœur qui chante. La vie est belle. J'ai commencé à vivre il y a un an...

De : Anastasia Grey
Objet : Ana-gramme
Date : 9 mai 2012 12:05
À : Christian Grey

Cher Mr Grey,

J'ai le regret de t'informer que ce matin, j'ai très peu travaillé. J'ai passé mon temps à mettre des fleurs ravissantes dans différents vases, le sourire aux lèvres, en pensant que j'avais le mari le plus merveilleux de la terre.

Le reste du temps, j'ai réfléchi - et trouvé que 365 jours s'étaient écoulés depuis le 9 mai 2011.

RACIYAUUA - Rencontre Avec Christian Il Y A Un An.

Pour te dire la vérité, j'ai mis toute la matinée à déchiffrer ton petit rébus. J'ai même appelé à l'aide mes collègues de SIP, en pensant que leur expérience littéraire pourrait m'aider. Ils ont eu des idées abracadabrantes en parlant d'Urgence, d'Acclamation, d'Attirance ou d'Augmentation. Aucun n'a découvert le secret de cette date qui n'appartient qu'à nous.

Jusqu'au jour de ma mort, je remercierai le ciel que ma meilleure amie ait attrapé une grippe le 9 mai 2011 et qu'elle ait exigé que j'aille interviewer à sa place le plus mystérieux PDG de Seattle.

Christian Grey, je t'aime plus que tout au monde. Jamais ton argent (excuse-moi, *notre* argent) ne pourrait acheter ce que je ressens pour toi.

Je t'aimais déjà il y a un an, même sans te connaître. Aujourd'hui, je te connais et je t'aime à la folie. Je suis à toi. À jamais.

Anastasia Grey

Directrice des Acquisitions, SIP - et ton Ana-gramme.

PS. C'est Hannah qui a eu l'idée de ce jeu de mots. Brillant non ? J'espère que tu le reconnaîtras.

Réminiscences

Christian

Il est midi 25 quand je me gare devant SIP. Taylor n'est pas avec moi – je l'ai envoyé déjeuner avec Gail. Ils sont mariés, merde, ça me paraît normal qu'ils passent du temps ensemble. Pourtant, cet enfoiré de Taylor m'a jeté un œil noir, comme si j'étais incapable de me déplacer sans lui. Peuh ! J'ai vécu seul pendant des années. D'accord, j'étais moins connu qu'aujourd'hui, mais quand même.

J'ai vu le moment au Taylor allait discuter mes ordres. Au lieu de l'engueuler, je me suis entendu lui promettre d'emmener Sawyer comme agent de sécurité. Je suis vraiment con ! Que risquons-nous, Ana et moi, Chez Canlis ?

Je m'apprête à descendre de la voiture quand Anastasia sort, accompagnée de Sawyer. Ah, *baby, toujours impatiente !* Je suis garé juste devant la porte, elle n'a que le trottoir à traverser. Il n'y a pas de journalistes, une chance. Ana est ravissante dans sa robe chasuble, même si son ventre proéminent déforme sa silhouette. Mmm. Ma femme et mon fils. Je ne me laisserai jamais d'un tel spectacle.

Grey, et si tu descendais lui ouvrir la portière au lieu de bayer aux corneilles ?

Trop tard, Sawyer s'en occupe déjà. Je descends quand même, c'est lui qui va prendre le volant. Je m'installe à l'arrière côté de ma femme.

— Bonjour, baby, dis-je en lui caressant les doigts.

Elle m'adresse un sourire éblouissant. Sa joie est si contagieuse qu'elle me monte à la tête, comme un nectar enivrant. Je me penche pour l'embrasser sur les lèvres.

— Tu as faim ?

— Oui. Terriblement. Tu sais, cette activité cérébrale de la matinée m'a coûté beaucoup de calories.

— Vraiment ? Si je dois en croire un mail dénonciateur que j'ai reçu, tu n'as rien fait du tout. Tu sais, je n'autorise pas mon personnel à se tourner les pouces durant les heures ouvrables.

— J'ai mis mes fleurs ravissantes dans des vases ! Proteste Anastasia.

— C'est très bien, baby, mais ce n'est pas ce qui va faire avancer l'édition à Seattle. En plus, tu as osé parler au personnel de SIP de nos affaires privées !

J'essaie de prendre l'air sévère, mais je ne dois pas y réussir parce qu'Ana éclate de rire.

— Ils ne m'ont pas beaucoup aidée. Je suis déçue. D'après Hannah, des éditeurs devraient être capables de bien manier les mots, les lettres, les énigmes.

Effectivement, dans son mail, Ana a évoqué les idées « abracadabrantes » de ses collègues –*urgence, acclamation, attirance, augmentation*... À dire vrai, je suis impressionné qu'elle ait réussi à déchiffrer mon rébus. Moi, je n'y suis pas arrivé en attendant Andrea ce matin. Peut-être Ana se souvenait-elle de la date après tout... ?

— Tu te souvenais de la date, baby ?

— Pas vraiment. Tu sais, je ne suis pas très chiffres. Je savais que c'était début mai, peu avant mes examens. Oh Christian ! Je n'oublierai jamais cette journée, qu'elle soit le 9 mai ou un autre jour n'a aucune importance.

Déjà, nous nous garons devant Chez Canlis. Je prends le coude d'Ana pour l'aider à sortir. Andrea nous a réservé une table et un salon privé. Je ne veux personne aujourd'hui, je tiens à passer un moment en tête-à-tête avec ma femme.

Un maître d'hôtel s'approche.

— Mrs Grey, Mr Grey, quel plaisir de vous revoir. Par ici, votre table vous attend.

Je le salue d'un signe de tête. Derrière moi, j'entends Luke Sawyer chuchote :

— Hey, Joey. Comment va ?

Je suis surpris. J'ignorais que Sawyer connaissait aussi intimement le personnel de ce restaurant huppé. Du coup, j'examine le maître d'hôtel : trente-cinq ans, d'origine italienne, des cheveux bruns, des yeux noirs, la posture fière d'un ancien soldat. Voilà qui me donne un indice : « Joey » et Luke sont probablement des frères d'armes. Par principe, je vérifierai dans le dossier de Sawyer. Je n'aime pas manquer d'informations.

La salle où nous sommes introduits est petite et intime, avec une vue superbe sur les jardins fleuris et le Lake Union. J'ai toujours aimé me trouver au bord de l'eau, je ne me lasse pas de la vue que j'ai de chez moi sur le Puget Sound. Un rêve devenu réalité. Et pourtant, je n'aurais jamais cru être homme à rêver.

— Tu sais, dis-je à Ana en lui prenant la main, l'an dernier à la même époque, j'étais effondré.

Elle proteste instantanément.

— Je ne te crois pas ! Christian, tu étais riche, tu pratiquais d'innombrables activités, la voile, le planeur, les affaires... et tu avais aussi des soumises, ajoute-t-elle d'un ton plus sec. Tu n'étais peut-être pas heureux à 100 %, mais effondré ? C'est un mot bien fort.

— Pourtant, c'était le cas. Je m'ennuyais. J'étais déprimé. Parfois, je me retrouvais devant les baies vitrées de mon bureau... La vue est magnifique, comme tu le sais, mais tu crois que je l'appréciais ? Pas du tout. Je ne voyais que le ciel gris. Je me disais régulièrement que mon humeur était comme le climat de l'État de Washington. Gris et monotone. Je ne savais plus quoi faire en guise de diversion, le travail ne me suffisait plus, mes... (Je ricane,) occupations du week-end non plus. Je devenais de plus en plus acharné à courir, à m'entraîner avec Claude, mais même le sport ne m'apportait plus de véritable exutoire.

— C'est pour te distraire que tu as accordé à Kate une interview ? Ça te ressemble si peu, je me suis toujours demandé ce qui t'avait poussé à accepter.

— Le destin, baby. Je ne connaissais pas encore cette harpie, mais je détestais déjà les journalistes, surtout les jeunes sans expérience. Leurs questions me semblaient d'une bêtise à pleurer, toujours les mêmes, sans originalité. J'ai accepté de rencontrer Katherine à cause de son père, Keith Kavanagh, un homme intelligent. Il ne m'aime pas beaucoup, ni aucun des Grey – je pense. Mon père et lui s'affrontaient souvent devant les tribunaux, mais professionnellement c'est un requin. Je me disais que rendre service à sa fille pouvait un jour ou l'autre me rapporter quelque chose.

— Christian, tu es tellement manipulateur ! Je n'arrive pas à croire que tu puisses accomplir un simple geste avec l'intention d'en retirer un avantage.

— C'est comme ça que marche le monde, baby.

On frappe à la porte. Ce sont nos premiers plats. Anastasia lève les yeux, étonnée, en réalisant que nous n'avons pas commandé. Puis elle me sourit. Elle sait bien que j'adore m'occuper d'elle et la surprendre. Je connais ses goûts.

Elle fait la grimace en voyant la bouteille d'eau minérale. Elle adore le champagne mais dans son état, il n'en est pas question. Ma mère a beau prétendre que quelques gorgées sont permises de temps à autre, je préfère ne courir aucun risque. Par solidarité, je bois aussi de l'eau. Pétillante. Les bulles ne sont-elles pas censées être festives ?

Nous dégustons notre « avant-bouche » : une délicieuse salade aux endives, pamplemousses, praires et chorizo... Je suis ravi de voir Ana se régaler.

— Je pensais que nous mangerions des pâtes dans une pizzeria, dit-elle avec un sourire.

— Ana, il n'y a pas que les pizzerias qui servent des pâtes. Je t'en ai commandé, ne t'inquiète pas. Je sais que tu as besoin de sucres lents.

Elle me jette un regard étréci, presque soupçonneux. Pense-t-elle que je me moque d'elle ? Ce n'est pas le cas. J'aime la voir manger, c'est viscéral.

Le soleil brille derrière la vitre, mettant des reflets d'or dans ses cheveux bruns relevés sur la tête. Je la trouve si belle. Malgré moi, je pense à l'an passé... il pleuvait ce jour-là sur Seattle. Ana semble suivre le même cheminement de pensée.

— Si tu sentais déprimé, dit-elle, rêveuse, moi j'étais terrorisée. C'est vraiment pour aider Kate que j'avais accepté de te rencontrer. Le journalisme, ce n'était pas du tout pour moi. Comme Wanda était incapable de faire toute cette route, Kate m'a prêté sa Mercedes. Je n'ai même pas pu en profiter tellement j'avais peur ! À peine arrivée, j'ai été impressionnée par ta tour de vingt étages, tout en verre et en acier. Je me rappelle avoir longuement fixé le « GREY HOUSE » marqué au-dessus de l'entrée principale. Et ton personnel...

Elle fait la grimace, je lui souris.

— Quoi, mon personnel ?

— Ces filles étaient toutes blondes, superbes, efficaces, bien habillées... Je me sentais si banale et maladroite.

Oh baby... J'en ai le cœur serré d'émotion. Elle portait une jupe mal coupée, des bottes marron et un pull bleu informe qui dissimulait sa délicieuse silhouette. Mais elle avait d'épais cheveux ébouriffés très longs, très bruns. Et les plus beaux yeux bleus que j'aie vus de ma vie.

— Tu étais merveilleuse, Ana. Je crois que je suis tombé amoureux de toi à vue. Même si je ne m'en suis pas rendu compte sur le coup. Comment aurais-je pu reconnaître l'amour ?

— J'avais le cœur qui battait après être montée jusqu'au dernier étage dans ton ascenseur-fusée. Je tremblais tellement que mes genoux ont lâché. Je suis tombée...

— Je sais, à quatre pattes, dans mon bureau. J'ai failli éclater de rire.

— Oh, tu te moquais de moi, je m'en suis rendu compte. Ce n'était pas très galant de ta part.

— Galant ? Anastasia, je n'ai rien d'un homme galant. Tu devrais le savoir.

— Je pensais que ta mère t'avait bien élevé ! Rétorque-t-elle hautaine.

— Mais c'est le cas, baby. Je me suis levé pour te ramasser, non ?

— Tu m'as trouvée grotesque !

— Je t'ai trouvée belle. J'ai fixé tes yeux si bleus et innocents, ils m'ont presque fait peur, j'ai cru que tu voyais à travers moi, jusqu'à mon âme. Et baby, je tenais vraiment à cacher mon âme au monde entier. Et puis il y avait tes joues, rouges d'embarras. Je me suis demandé si ta peau était partout aussi parfaite et lisse. Je suis aussi demandé à quoi elle ressemblerait, réchauffée par la morsure d'une trique.

— Christian !

Affolée, Ana regarde autour d'elle. Mais nous sommes seuls. Elle s'empourpre délicieusement. Tout mon corps réagit à sa rougeur naturelle. Ana le remarque et me sourit d'un air langoureux.

— Moi aussi, chuchote-t-elle, je t'ai trouvé beau.

— La beauté physique n'est que superficielle, Ana. Toutes les femmes y sont sensibles. En fait, ton admiration naïve a eu sur moi l'effet d'une cape rouge sur un taureau. Ça a déclenché mes instincts les plus sanguinaires.

— Mon admiration naïve ? Pfut ! Je t'en ficherais ! J'étais surprise, voilà tout. Je ne m'attendais pas ce que tu sois aussi jeune. Et si différent. Les étudiants que je fréquentais portaient des jeans et des sneakers, toi, tu avais un superbe costume gris, une chemise blanche et une cravate noire. J'ai été frappée par tes yeux d'un gris si intense. Tu me scrutais avec attention.

— Tu ne savais pas que je t'imaginais dans ma salle de jeu. Heureusement !

— C'est vrai ?

— Oui, mais je me m'en suis voulu tout de suite. Je t'ai jugée trop jeune, trop pure. Une enfant. Je ne voulais pas te souiller. Ta présence m'enchantait.

— Ce n'est pas vrai ! Tu n'as pas aimé mes questions.

— Pour te dire la vérité, baby, c'est mon ego qui en a pris un coup. J'ai vite réalisé que tu ignorais tout de moi et de ma société. Ça m'a vexé. En plus, je te savais intelligente : ta réflexion concernant mes Trouton était pleine de sensibilité.

— Je m'en souviens. Tu les as toujours dans ton bureau.

Elle ajoute avec un sourire :

— Avec mon portrait.

— Tu as dit de mes tableaux : *ils rendent l'ordinaire extraordinaire*. Et c'est exactement ce que je ressentais vis-à-vis toi. Tu étais introvertie et timide, mais je t'ai quand même regardée de près, j'ai noté la luminosité de ta peau, la profondeur de ses yeux, la grâce de ton sourire. Une femme secrète, exquise et délicate.

— Oh Christian...

— C'est la vérité, baby. Certaines femmes attirent l'attention, toi tu la retiens. Depuis le jour où j'ai posé les yeux sur toi, Anastasia Rose Steele, tu m'obsèdes. Je t'aime plus que ma vie.

Nous sommes interrompus par le premier plat... des spaghettis à la langouste dans une sauce aux saveurs méditerranéennes. Nous avons découvert ce plat ensemble sur la Côte d'Azur française, durant notre voyage de noces.

Durant quelques minutes, Ana dévore son plat avec un murmure d'extase. C'est très excitant. Je la fixe avec ferveur. Je me demande si j'aurai le temps...

Elle interrompt mes idées lubriques en revenant au jour de notre première rencontre.

— Tu sais, cette interview, c'était difficile pour moi. Je ne connaissais pas les questions que Kate avait préparées, aussi je les ai débités comme un perroquet.

— C'était des questions banales et sans intérêt.

Je repousse l'irruption de Miss Kavanagh dans la conversation d'un geste de la main, comme un insecte désagréable avant d'enchaîner :

— Les remarques les plus surprenantes venaient de toi, baby. Tu m'as demandé si j'avais eu de la chance. Franchement, personne n'avait jamais osé me lancer une réflexion aussi insolente. Et l'entendre dans ta bouche, c'était encore plus déstabilisant.

— Maintenant que je te connais, je devine que cette question a dû t'éperonner. Je suis désolée.

— Je sais parfaitement avoir réussi grâce à un travail acharné. J'ai aussi le don de savoir juger les gens que j'emploie. Connaissant leurs points forts, je peux en obtenir le meilleur. Et quand je me trompe, je m'en débarrasse sans trop de remords. Je suis joueur, je sais évaluer les risques, j'ai une bonne notion de l'évolution des marchés. Ça n'a rien à voir avec de la chance.

— Christian, je me suis excusée. D'ailleurs, tu as été prétentieux et pédant... tu m'as cité Carnegie

— Je m'en souviens. *Tout homme qui acquiert la capacité de prendre pleine possession de son propre esprit peut prendre possession de tout ce à quoi il estime avoir droit.*

Nous éclatons de rire ensemble.

Ana

Incroyable... Je passe un moment enchanteur et tout à fait inattendu. Christian n'est pas du genre à exprimer ses sentiments, même s'il le fait davantage depuis ces quelques jours de coma, après ma rencontre avec Hyde. Il est très rare de sa part de ressasser. Comme il le dit toujours, le passé est écrit, alors il trouve inutile de perdre du temps sur ce qui ne peut changer. Christian est un homme de l'avenir, parce qu'il a un don pour le prévoir, ce qui explique en partie son succès dans les affaires mais avant tout, il vit dans le présent.

Pas aujourd'hui. Pas en ce jour anniversaire.

Comme lui, je suis emportée dans cette folle spirale qui nous fait revivre notre première rencontre. Je n'arrive pas à croire à quel point j'ai changé en un an. Extérieurement d'abord : je porte désormais des vêtements de marque, je suis coiffée par un styliste de renom, bien maquillée, manucurée et pédicurée – même si je pense que ce mot n'existe pas. C'est surtout à l'intérieur que j'ai changé. Ana Steele a disparu. C'était une jeune fille naïve et gauche, la tête dans les nuages, introvertie, timide, mal à l'aise dans sa peau. Je suis Ana Grey. Christian m'a débarrassée de mes complexes. Chacune de ses caresses sur ma peau – et Dieu sait si elles ont été nombreuses ! – m'a libérée un peu plus, comme une chrysalide sortant de son cocon. J'ai grâce à lui pu explorer les aspects ignorés de ma sexualité. Il m'a révélé des secrets que j'ignorais, des pulsions que je ne savais pas posséder. Je suis sûre qu'il a raison en affirmant que moi aussi, j'ai un côté obscur. Je n'aurais pu me satisfaire d'amour à la missionnaire une ou deux fois par semaine. D'ailleurs, ce cliché existe-t-il chez les autres couples ? Sans doute, ce qui explique l'insatisfaction générale qu'on lit souvent dans les journaux. Les gens ont des fantasmes sans les réaliser. Ils sont frustrés et malheureux, mais par souci du qu'en-dira-t-on, ils n'osent pas faire le plongeon...

J'ai presque envie de rire. Depuis quand suis-je une spécialiste du sexe ? Ce n'est pas le cas. Je sais simplement ce que je veux, ce que j'aime, ce que j'apprécie. Grâce à mon mari.

— Ana, proteste Christian, où es-tu partie ?

Oh Fifty, Fifty ! Toujours si exigeant, dominateur, et impatient. Et si possessif ! Il a tort de s'inquiéter, l'essentiel de mes pensées lui appartient. Je pourrais lui avouer qu'il m'obsède, même quand je parais être ailleurs... Je ne le fais pas. Je lui souris sans mot dire et il se détend immédiatement

— À l'époque, dis-je d'un ton léger, je n'ai pas reconnu ta citation de Carnegie – franchement, qui connaît un philanthrope britannique du siècle passé qui s'est fait naturaliser américain ?

— C'est un homme très intéressant, sa biographie est passionnante. Andrew Carnegie est né en 1835 en Écosse. Son père a participé au chartisme, un mouvement social dont le but était d'améliorer les conditions de vie des ouvriers en Grande-Bretagne. La faille a fait faillite et ils ont tous émigré aux États-Unis. Lui avait treize ans, il a commencé dans l'industrie textile comme simple ouvrier, il s'est éduqué tout seul, puis il a créé une des plus importantes aciéries américaines. C'était à Pittsburgh, après la guerre de Sécession.

— On dirait un conte de fées, dis-je, en l'écoutant.

— C'est plutôt le Rêve Américain dans toute sa gloire. Le succès de la société, la Carnegie Steel – c'est presque ton nom Ana –, a été lié à sa capacité de produire à bas prix et en grande quantité des rails de chemin de fer. Évidemment, la demande était forte à cette époque. Très vite, le mec a été nommé « l'homme le plus riche du monde ».

— Je comprends mieux ta fascination à son endroit : il te ressemblait !

— Je suis flatté.

— Comme je ne le connaissais pas, j'ai juste déduit de ta pédanterie que tu étais un psychorigide obsédé par le besoin de tout contrôler. Les gens, les êtres, tout ton environnement.

— C'est la vérité. Bravo ! Tu auras fait un bon psy. Tu m'as traité de consommateur compulsif.

Christian ricane en me faisant un clin d'œil.

— J'ignorais que tu connaissais par cœur ce genre de jargon. Moi, j'avais lu cette formule dans un magazine... Je ne sais même plus où.

— Nous parlions de la faim dans le monde. C'était pour moi un point sensible, Ana. Chercher à bien utiliser mon argent est pour moi une nécessité, un besoin. Je n'ai jamais voulu être considéré comme un philanthrope, même si ces braves savants de l'Université de Vancouver à qui je donne des millions, cherchent régulièrement à me coller ce titre.

— Quelle folie, Christian ! Tu es bon, un point c'est tout. Ton problème à l'époque, c'est que tu refusais de t'accorder la moindre qualité. Comme tu niais aussi l'amour de tes parents et de tes amis. Tous n'attendaient qu'une chose pour te tendre la main : une acceptation de ta part.

— Tu as parlé de ma famille et de mon adoption pendant l'interview... Très vaguement d'ailleurs, tu ne connaissais rien de moi.

— Ce n'est pas de ma faute ! Je venais juste d'apprendre que Kate était malade et qu'elle ne pourrait se rendre à cette interview. Je n'ai pas eu le temps de chercher sur Google. D'ailleurs, je n'avais pas d'ordinateur.

— Je sais. Ça m'a choqué. À l'époque actuelle, qui peut se passer d'un portable ? En particulier une étudiante. Est-ce que l'Université ne communique pas par mail avec ses élèves ?

— Si, mais j'avais accès à un ordinateur à WSUV. Et à la maison, je me branchais sur celui de Kate en cas de nécessité.

Christian fait la grimace.

— L'*incontournable* Miss Kavanagh.

— Christian, arrête ! C'est ma meilleure amie, en plus d'être ma belle-sœur. Je veux que tu entendes avec elle. Tu avais promis de faire des efforts et manifestement, ce n'est pas le cas. Elle sait bien que tu ne peux la supporter. Ça l'énerve. À mon avis, elle prévoit de se venger, un jour ou l'autre. À ta place, je me méfierais.

— J'espère que tu me défendras contre cette sauvage Walkyrie, baby. Et puis, tu es gonflée, j'ai fait des efforts... je ne l'insulte plus, pas vrai ? Même Elliot l'a remarqué.

Alors que je m'appête à répondre, un serveur frappe à la porte et entre avec notre dessert. J'ai les yeux qui brillent. J'ai encore faim. Incroyable après tout ce que je viens d'avalé. Qu'est-ce que Christian a commandé ? Canlis se spécialise dans la cuisine française et je me souviens des délicieuses pâtisseries dégustées à Paris ou à Cannes, durant notre voyage de nocés. Mmm...

— Qu'est-ce que c'est ?

Le gâteau paraît sophistiqué : plusieurs couches crème et moka qui semblent toutes plus succulentes les unes que les autres.

— Une de leur spécialité, répond Christian. Un millefeuille à la banane, chocolat blanc, caramel et beurre de cacahouète.

— Oh lala !

Je goûte... Exquis. Très crémeux, ça fond dans la bouche. Je ferme les yeux quand les saveurs éclatent sur mes papilles. Je sursaute parce que les lèvres de Christian se pressent sur les miennes. Il m'embrasse ? Oups. J'ai la bouche pleine... C'est...

— Tu es irrésistible quand tu fais cette tête, baby. Ton plaisir à manger est très sensuel. Tu fais exprès de m'exciter ?

J'écarquille les yeux et secoue la tête avec véhémence. Il sourit. Je fonds...

— Tu sais, chuchote-t-il à mon oreille, l'an passé, ta bouche me rendait déjà fou. Si douce, si belle, si renflée... un fruit mûr. Et elle prononçait les paroles les plus insolentes qui soient. J'imaginai ta bouche sur moi... As-tu remarqué que je bandais comme un malade ?

Je manque m'étrangler.

— Quoi ? Non ! Bien sûr que non. Heureusement, je crois que je me serais évanouie sous le choc.

— Je t'avais prévenue que j'étais individualiste et déterminé, que j'aimais à contrôler mon entourage. C'était presque une déclaration d'intention. Je te voulais, Ana. Je pensais à toi comme à ma future soumise parce que c'était la seule forme de relation que je connaissais, mais je te désirais. Follement. Je t'ai parlé des quarante mille salariés qui dépendaient de moi pour vivre. Je t'ai parlé de mes responsabilités, de mon pouvoir absolu. J'essayais de t'impressionner. Je voulais que tu m'aides à me détendre d'un tel fardeau.

Christian se tait et me fixe. Tétanisée, je ne peux plus bouger. Il reprend, d'une voix hypnotique :

— Pendant que je te parlais, je t’imaginai dans diverses positions dans ma salle de jeu... baby, j’ai encore ces images incrustées dans ma mémoire. Menottée sur ma croix. Écartelée sur mon lit, bras et jambes attachés à un poteau aux quatre coins. Penchée en avant sur le banc de punition.

— Christian... arrête...

— Pourquoi ?

— Parce que ça me donne chaud...

Je sais qu’il dit la vérité. Je me souviens de ses yeux gris brûlants, intenses. J’ai rougi l’an passé sous ce regard. Je rougis encore aujourd’hui. Parce que désormais, je peux partager ces visions érotiques : je sais ce que j’éprouve dans toutes les positions qu’il mentionne. Même sur le banc de punition. Bon, d’accord, ce n’est pas mon meilleur souvenir.

Je fronce les sourcils, il le remarque instantanément.

— Qu’est-ce qu’il y a, Ana ?

— Le banc de punition...

— Non, baby, je t’en prie. Tu m’as pardonné, oublie ma folie passagère. Nous avons surmonté cet obstacle parmi tant d’autres. Et rappelle-toi : la dernière fois que je t’ai placée sur ce banc, tu as hurlé, mais pas de douleur.

Je m’empourpre et bredouille :

— Je m’en souviens.

Christian a raison. Ces coups de ceinture, c’est du passé. Notre séparation ensuite a été autant de ma faute que de la sienne. Manque de communication ou difficulté d’adaptation ? Peu importe. Nous nous sommes réconciliés. Nous nous sommes mariés. Nous nous aimons. Nous attendons un enfant.

— Tu m’avais dit être quelqu’un de très secret. Tu l’es toujours.

— Pas avec toi, baby, je te raconte tout !

Il a de grands yeux, limpides de sincérité. Comment peut-il passer si vite du dominant au petit garçon perdu ? J’aime toutes les facettes de sa personnalité.

— Pas tout à fait, dis-je avec un sourire tendre, mais chaque jour qui passe, j’apprends à te connaître un peu mieux. Tu vois, je n’ai pas eu besoin de chercher dans Google, finalement.

Je lui adresse un clin d’œil moqueur.

— Ana, et ta dernière question ? Celle qui m’a vraiment laissé sur le cul.

— Tu ne me laisseras jamais l’oublier, pas vrai ? Tu y reviens régulièrement.

— Parfaitement, et je continuerai jusqu’à mon dernier souffle. *Êtes-vous gay, Mr Grey ?* Je n’arrivais pas à croire que tu aies dit ça. J’étais bien conscient que ma famille se le demandait aussi, mais jamais personne ne s’était hasardé à me le dire en face. Mais toi, si. Une inconnue. Une femme jeune, fragile et innocente. Je ne sais pas comment j’ai résisté à mon désir de te sauter dessus pour te jeter sur mes genoux et te coller une fessée...

Christian revit tellement cet instant qu’il en a les pupilles dilatées de désir.

— Non... dis-je dans un souffle.

— Si. Je voulais te frapper d’abord et te baiser sur mon bureau, les mains attachées dans le dos. D’une pierre deux coups : j’aurais fait baisser ma pression et clairement répondu à ta question.

— Je t'ai déjà expliqué. Je n'ai pas fait exprès. J'étais bouleversée, je lisais les questions sans réfléchir. Comment Kate a-t-elle osé me faire un coup pareil ?

— Tu ne le lui as pas demandé ?

— Si, mais j'ai oublié ce qu'elle m'a répondu.

— Probablement qu'un journaliste a tous les droits, ricane Christian, méprisant. Voilà qui ne m'étonne pas d'elle.

— Christian !

Il refuse de s'excuser concernant Kate. Le rat !

— Tu as eu de la chance qu'Andrea nous interrompe, tu sais.

— Oh, j'étais très soulagée de son intervention. Comme tu avais un autre rendez-vous, j'ai considéré que je pouvais m'enfuir. Mais tu m'en as empêchée.

— Ana il y avait des lustres que je ne m'étais pas autant amusé. J'ai dit à Andrea de tout annuler – elle n'en croyait pas ses oreilles. Je voulais rester avec toi. Je te trouvais crispante, insolente... Il y avait un contraste troublant entre ton aspect timide et tes paroles audacieuses. Tu étais comme un courant d'air frais.

— Tu m'as demandé ce que je voulais faire de ma vie. Après mes examens

— Tu ne voulais pas répondre. Ce qui était gonflé de ta part après m'avoir passé sur le gril.

— Tu m'as proposé un stage à Grey House.

— Que tu as refusé de but en blanc. Je n'en revenais pas. Les étudiants se battent pour entrer chez nous ! (Je fronce les sourcils.) Je me demande pourquoi Andrea a tellement de mal à trouver quelqu'un de valable. Ses stagiaires sont toutes plus débiles les unes que les autres !

— Je n'étais pas blonde. Alors j'ai décidé que je ne serai jamais à ma place.

— Je n'engage pas les gens pour la couleur de leurs cheveux, baby, j'engage ceux qui sont brillants. Tu as vu la dégaine de Barney Sullivan ? Il était pire encore le jour où il s'est présenté chez nous... Il sortait à peine de la fac. Ros et moi lui avons parlé dix minutes avant de tomber d'accord pour l'engager sur le champ. Barney n'en croyait pas ses oreilles. Tu es intelligente et travailleuse, Ana, tu aurais été à ta place chez moi.

— Non ! Je te trouvais bien trop intense, jamais je n'aurais pu travailler là.

— Tu étais très pressée de rentrer ! Lance Christian dans ton accusateur. Tu as même refusé que je te fasse visiter mes bureaux. C'est la première fois que je me laissais aller à une telle invitation et tu me l'as renvoyée dans les dents. Franchement, c'était vexant.

— Je devrais réviser mes examens.

— Ana, je suis persuadé que tu savais déjà tout.

— Je n'aime pas laisser au hasard ce genre de choses.

Et tout à coup, j'avoue :

— Oui, j'étais pressée de m'en aller. Quand je t'ai dit au revoir, tu m'as répondu une façon bizarre. J'ai senti un défi... ou une menace. Je ne pensais pas que nous nous reverrions...

Christian éclate de rire.

— Franchement, baby ? J'avais senti des étincelles crépiter entre nous, j'aurais fait n'importe quoi pour te revoir. En plus, je m'inquiétais pour toi. Il pleuvait. Ça ne me plaisait pas du tout que tu doives faire toute cette route toute seule. Je détestais l'idée de ne pouvoir t'ordonner de rester. Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai pris ma décision. Je t'aurai. Je t'aurai nue, attachée et pantelante de désir... Je t'aurai soumise et confiante, me laissant te faire tout ce qui me plairait. Je te fouetterai. Et toi, tu n'arrêtais pas de gesticuler, Ana, tu tripotais ton manteau, tes cheveux. Et tu sais ce que je pensais ?

— Non ? dis-je dans un souffle, assommée par la brutalité de sa déclaration.

— Que je pourrais t'apprendre à rester tranquille. Que je pourrais te dresser à la cravache, comme une pouliche.

Il a dit ça ? *Réagis, bécasse !* Aboie ma conscience, furieuse. Ma déesse intérieure vient de se pâmer.

— Christian...

— Tu as dit ça quand les portes de l'ascenseur se sont refermées. Christian. Mon nom émanant de tes lèvres est resté à voleter autour de moi, un chuchotement étrange et familier, incroyablement sensuel. Aucune de mes soumises n'avait jamais eu le droit de le prononcer, bien entendu. Mais toi, tu l'as fait, à la première minute, sans permission. Toi, Anastasia, tu étais unique. Tu l'as toujours été. Tu le seras toujours. Tu n'avais pas quitté Seattle que j'appelais déjà Welch pour en savoir davantage sur toi.

— Je sais ! dis-je outrée. J'ai vu mon dossier !

— Baby, c'était ma façon d'agir. Je ne pouvais approcher une femme à l'aveuglette.

Je regarde autour de moi, un peu perdue.

— Qui aurait pu croire qu'un an plus tard, nous serions là ? Ensemble...

— Effectivement.

Christian regarde sa montre.

— Tu as fini de manger ?

— Oui. Pourquoi ?

— Ana, je me souviens de mes fantasmes de l'an passé. J'ai bien l'intention de les réaliser cette année. Tu seras en retard à SIP cet après-midi.

— Quoi... ? Oh non, je...

— Silence ! Je te veux dans la salle de jeu dès que nous arriverons à l'Escala.

Oh ? *Oooh...* ma déesse intérieure arrache ses vêtements et se tord les mains. Une vraie chienne en chaleur. Ma conscience... a disparu. Peut-être est-elle entrée au couvent ? Bon débarras !

— Oui monsieur.

J'ai les yeux baissés et un sourire secret aux lèvres. Christian refuse depuis des mois que je pénètre dans la salle de jeu – à cause de ma grossesse. Que va-t-il inventer aujourd'hui ?

Je t'aurai. Je t'aurai nue attachée et pantelante de désir... Je t'aurai soumise et confiante, me laissant te faire tout ce qui me plairait.

Mmm... j'ai le souffle coupé et le cœur qui tape. Comme l'an passé dans la cabine de l'ascenseur.

La vie est un éternel recommencement.

Je n'oublierai plus la date du 9 mai. Plus jamais.

Christian

Ana et moi n'échangeons pas un seul mot durant le trajet jusqu'à l'Escala. Je suis heureux d'avoir conservé cet appartement, je n'aurais jamais eu la patience d'attendre de retourner jusqu'à notre maison sur le Sound, pour prendre Ana. De plus, à cause de nos futurs enfants, nous n'avons pas installé de salle de jeu là-bas. Bien sûr, j'ai quand même divers accessoires (gardés sous clé) à ma disposition et notre lit a quatre piliers de bois, bien solides, mais l'Escala... c'est différent. J'ai bien l'intention de garder cette résidence en ville, proche de GEH.

Sawyer nous arrête devant l'entrée principale, puis il disparaît pour faire le tour du bâtiment et garer la voiture dans le parking souterrain. Prenant ma femme par la main, je la conduis jusqu'à l'ascenseur. Nous sommes seuls dans la cabine. La tension sexuelle crépite entre nous. Si fort que je dois m'écartier de quelques pas. Je ne veux pas la baiser ici. D'accord, je l'ai déjà fait, mais ce n'est pas ce qui m'intéresse aujourd'hui.

Lorsque nous émergeons au dernier étage, dans le vestibule, Ana est pantelante. Elle me fixe, les yeux écarquillés. Je fronce les sourcils d'un air menaçant. Se souvenant de son rôle, elle baisse les paupières et tente (en vain) de prendre un air soumis.

— Dans la salle de jeu ! Dis-je d'une voix rauque.

Je la regarde s'enfuir. Sa grossesse lui donne une démarche un peu lourde. Je suis effleuré par une vague culpabilité à l'idée de soumettre mon fils, dans le ventre de sa mère, à une session de baise tordue. Mais non, il n'y a rien de mal à aimer sa femme. Mes sentiments justifient tout ce qui se passe entre nous.

Et puis, Ted a probablement été conçu dans un moment pareil, Grey.

Je cours dans ma chambre où je me déshabille à la hâte, arrachant veste, chemise et pantalon. Une fois nu, je fouille dans mes tiroirs et j'en sors mon vieux fétiche qu'Ana aime tellement me voir porter. Je me demande bien pourquoi. Elle sait que ce vêtement m'a accompagné durant ces années qu'elle s'efforce d'oublier. Ou peut-être pas. C'est une des forces d'Anastasia d'accepter toutes mes facettes – mes cinquante nuances de folie. Jamais elle n'a cherché à me faire changer, simplement à me rendre heureux. Il me revient en mémoire la première fois où j'ai indiqué à une jeune femme innocente la posture d'une soumise devant son dominant... Bon Dieu ! Je bande plus fort encore. Je sautille d'un pied sur l'autre pour enfiler mon jean, commando. Je grimace en remontant ma fermeture éclair sur mon sexe douloureux. Je n'attache pas le bouton de la ceinture. *Traditions, traditions...*

Émergeant de ma chambre comme un diable de sa boîte, je retourne dans le couloir et monte les escaliers quatre par quatre. Même si quelques minutes à peine se sont écoulées depuis que j'ai quitté Ana, déjà elle me manque. Terriblement. Contrairement à l'an passé, je ne pense pas à tester son obéissance ni à la faire rester en position, sans bouger, aussi longtemps que ça me chante.

La porte de la salle de jeu est entrouverte, je la pousse, le cœur battant. Elle est là... à genoux, en culotte, tête baissée, cuisses ouvertes. La posture idéale d'une soumise, confiante, obéissante et excitée. *Oh baby...*

Une vue pareille ne manque jamais de m'exalter, mon cerveau et mon corps ayant été trop longtemps programmés pour y répondre. Je ne suis plus que testostérone et désir, je sens un brouillard rouge me passer devant les yeux.

Concentre-toi, Grey. Ne perds pas la tête !

L'an passé, presque à la même heure, je voulais avoir Miss Steele à ma merci, nue attachée et pantelante de désir... Elle n'est pas attachée – pas encore –, mais elle est quasiment nue... et si je dois en croire son souffle court et l'odeur chaude qui émane d'elle, elle est excitée. Je prends un accessoire accroché au râtelier sur le mur avant d'approcher d'Ana.

Elle a le ventre rond, les seins gonflés, sa vulnérabilité de femme enceinte m'émeut et me bouleverse.

— Ana. Tu es si belle. Relève-toi.

Elle obéit, les yeux baissés. Elle suit le protocole à la lettre. Ça me plaît.

— Je vais t'attacher, maintenant. Donne-moi la main. La droite.

Elle me la tend, sans remarquer que je tiens à la main un martinet aux fines lanières de daim, souples et veloutées. Saisissant Ana par le poignet, je la force à me présenter sa paume ouverte. Puis, d'un mouvement vif, j'en frappe le centre. Elle pousse un cri de surprise et écarquille les yeux.

— Chut ! Viens par là.

Je la conduis sous mon treillis, où sont suspendus différents modèles de menottes – sauf les métalliques. Depuis ce sinistre épisode sur le *Fair Lady*, je ne les ai plus jamais utilisées. Il a fallu des jours pour que les marques obscènes disparaissent des poignets et chevilles d'Ana ; ce souvenir me hante encore. Je tire un jeu de bracelet en cuir. Oubliant de garder les yeux baissés, Ana suit chacun de mes gestes avec attention. Elle connaît le programme : nous commencerons ici, au centre de la pièce, puis je l'emmènerai jusqu'à ma croix de bois pour la baiser debout. Les rails au plafond feront coulisser les menottes sans que je doive détacher ma captive.

— Lève les bras au-dessus de la tête.

Elle obéit immédiatement. Son corps s'étire et son ventre devient plus proéminent encore. Quand je lui attache les poignets, l'un après l'autre, Ana a les yeux qui papillonnent. Une fois qu'elle est en position, je recule d'un pas pour l'admirer. Je tourne autour d'elle comme un prédateur. Ses seins alourdis sont parfaits, très ronds, avec des pointes roses, dures et érigées ; et ce cul superbe, ses reins cambrés. Ainsi ligotée, Ana est à moi. Je peux faire d'elle ce que je veux. Comme j'en ai fantasmé l'an passé.

Tu obtiens toujours ce que tu veux, Grey.

— Mrs Grey, je vais te faire payer tes insolences du 9 mai dernier.

Elle ne répond pas. Cela ne lui ressemble pas, aussi je considère ce silence comme une victoire. Je la veux nue maintenant. À genoux devant elle, je fais descendre sa culotte le long de ses jambes. Quand j'enlève ce petit morceau de lingerie humide, je le presse contre mon nez pour inhaler son parfum musqué. Ana sourit en reconnaissant un geste que j'accomplis souvent. L'an passé, elle en aurait été horrifiée. Elle a beaucoup appris après un an avec moi, dans mon lit, dans mes bras, dans mon cœur.

Je me redresse et je commence à l'échauffer : je la frappe à petits coups, devant et derrière, en haut et en bas... À peine des effleurements. Elle se tortille, les menottes cliquettent. Puis elle pousse un gémissement sourd qui exprime la force de son désir charnel.

Je lui ai ordonné de se taire – mais c'est un ordre auquel elle n'a jamais été capable d'obéir.

Tu n'as pas réussi à lui apprendre le contrôle, Grey. Le feras-tu un jour... ?

J'en doute. Ses cris sont une musique bien trop érotique. Tiens... je n'ai pas encore mis de musique. Cet oubli prouve mon excitation. Je m'écarte d'Ana – qui doit penser que c'est sa punition – et vais

jusqu'à la commode où est installé mon système hi-fi. *Le Tango de l'Assassin...* oui, ce titre m'inspire. Je ne sais d'où me vient cette idée par contre. Étrange.

Revenant vers Ana, je me mets à lui tourner autour, en la frappant de façon aléatoire, sans lui faire mal. Je place délibérément quelques petits coups légers entre ses jambes. Puis je lui caresse les seins des lanières de mon martinet, très tendrement, sans frapper : je sais qu'elle a la poitrine sensible. Je vois ses pointes durcir. Ana a les genoux qui lâchent, elle manque s'effondrer ; tout son poids est suspendu à ses poignets. Elle tente d'étouffer ses plaintes, mais sans y réussir.

— Tu aimes ? dis-je amusé.

— Oui.

Non, baby ! Ce n'est pas la bonne réponse. J'abats violemment mon martinet sur ses fesses. Si le bruit est pire que la douleur, Ana fait quand même un bond et se redresse.

J'insiste :

— Oui, qui ?

— Oui, monsieur, gémit-elle.

Elle renversa la tête et ferme les yeux. Je vibre du besoin frénétique la prendre, mais non, pas encore. Devant moi, s'ouvrent les portes du monde BDSM qui a si longtemps été le mien. Il n'est plus sombre et obscur comme autrefois, plutôt rouge et lumineux, aussi enivrant qu'une journée estivale... embaumée de senteurs exotiques. Érotiques. Addictives.

Le corps et le sexe d'Ana.

Je dois attendre, ce qui va rendre tout à l'heure ma jouissance et la sienne encore plus intenses. La voir répondre à mes coups avec tant de passion est un plaisir en soi. Je relève mon martinet pour la frapper encore, sur le ventre, plusieurs fois, à petits coups qui la sensibilisent. Je passe ensuite à ses flancs, au bombé de son mont de Vénus, entre ses jambes.

Elle crie et me supplie :

— Aaah... Christian ! S'il te plaît.

— Silence !

Une fois encore, je lui cingle les fesses et savoure le claquement sonore. Puis je continue mes caresses. Ana est en feu. Je glisse le manche entre les lèvres de son sexe et la pénètre... avant de présenter l'embout trempé devant ses lèvres.

— Ouvre la bouche.

Elle obéit, les yeux brillants de désir. Je veux que ses sens participent à la session : vue, goût, toucher, ouïe, odorat.

— Suce, baby.

Elle resserre ses lèvres renflées sur le manche mouillé en gémissant. La scène lourde d'évocation est d'un érotisme torride. Je ne peux résister. Jetant le martinet, j'empoigne Ana à pleines mains pour l'embrasser avec passion, goûtant dans sa bouche un mélange riche de musc féminin, de cuir et de salive. Il me semble même deviner le chocolat de son dessert chez Canlis.

— Tu veux jouir, Ana ?

— Oui.

Je lui cingle les fesses. *Baby franchement !*

— Oui, qui ?

— Oui, monsieur ! crie-t-elle

Je lui ordonne de fermer les yeux. Elle obéit, confiante et offerte. Le regard dur et déterminé, je ramasse mon martinet. Je la travaille plus intensément, visant les zones les plus érogènes. Ana se tord et se débat contre ses menottes, mais pas longtemps. Elle hurle son orgasme... en se renversant en arrière. Je la retiens entre mes bras quand elle s'écroule.

Éperdu, je soulève son corps et l'emporte jusqu'au mur, je l'appuie contre ma croix. Je n'ai pas le temps de l'attacher complètement, je suis trop pressé. J'ouvre mon jean d'une main rendue maladroite par l'urgence et ordonne :

— Lève les jambes, baby, enroule-les autour de moi.

Merde, je n'en peux plus ! Je la désire tellement que j'en souffre. Elle met trop de temps à s'exécuter, alors je la soulève pour l'empaler. Que c'est bon ! Elle est brûlante... Argh ! *Doucement, Grey, elle est enceinte...* En fait, son ventre est un obstacle. Merde.

Je la détache et la porte pour la coucher sur ma table. Je lui écarte les jambes et la reprends très vite. *Cette fois, ça va...* je martèle Ana qui recommence à gémir. Très vite, je trouve mon rythme. Anastasia se ranime sous l'assaut, son ventre tremble, ses muscles se contactent...

L'orgasme nous saisit ensemble, un choc aussi brutal qu'un train à pleine vitesse. Juste à temps, je me retiens de m'écrouler sur elle. Je retombe lourdement à son côté, sur le panneau ciré et dur de ma table ancienne. Ce n'est pas confortable – pas du tout !

Ana ?

— Baby, ça va ?

— Non, gémit-elle. Je suis morte.

— Ne plaisante pas avec ça :

Malgré ma protestation instinctive, je souris, heureux de l'avoir satisfaite. Me redressant, je jette un œil au banc de punition, qui se trouve juste à côté. Non, à l'heure actuelle, Ana n'est pas capable de s'y coucher sans inconfort, mais bientôt... Il y a une autre virginité que je tiens à prendre à ma précieuse épouse. Peut-être à l'occasion d'un autre anniversaire à fêter...

Soulevant Ana pâmée, je la serre contre moi comme une enfant. Je l'emporte jusqu'au lit où je m'étends, avec elle dans mes bras. Je la cale contre ma poitrine et la berce.

— Tu n'as pas eu mal ?

— Non.

Elle est toute molle et repue. *Oh baby !*

Je n'aurais jamais cru que satisfaire un fantasme puisse me procurer un tel bonheur. J'aime tellement cette femme endormie dans mes bras que j'en ai les larmes aux yeux.

Pas question qu'elle retourne travailler cet après-midi. Dès qu'elle se réveille, je recommence à la baiser – non, à lui faire l'amour. Elle a juste besoin de reprendre des forces.

— Dors, baby. Dors... je suis là. Je t'aime...

Fête des Mères

À *Broadview*, Ana

Avec mon ventre rond et proéminent, j'ai tout d'une montgolfière. *Deux semaines, plus que deux semaines.* C'est ce que je répète, devant ma glace, avant de pénétrer dans la penderie pour une tâche désespérante : que vais-je bien pouvoir mettre ? C'est la Fête des Mères et nous sommes tous invités à Bellevue, chez Grace et Carrick. La seule idée d'avoir à porter quelque chose de serré au niveau du ventre me donne la nausée.

Depuis mon réveil ce matin, je suis nerveuse, presque fébrile. Je n'ai pas voulu en parler à Christian, il me conseillera immédiatement les Urgences à l'hôpital. Il n'en est pas question.

Je contemple mes vêtements alignés en me mordant la lèvre : plus rien ne me va ! Même les derniers vêtements de grossesse ne m'inspirent pas du tout. Je me décide pour le choix le « moins pire », une chasuble tourterelle (qui a tout d'une tente). Je prends aussi un gilet blanc sur les épaules, je ne veux pas avoir froid.

J'enfile ensuite des sandales à talons plats et à fines brides sur le côté. La simple tâche de me baisser pour les attacher me paraît titanique. Comment faire ? Je finis par retourner dans la chambre, je m'assieds sur le lit, le pied posé sur un fauteuil devant moi. Maintenant, serai-je capable de me plier suffisamment pour atteindre mon pied ? Au moment où j'esquisse une tentative sans conviction, Christian entre dans la chambre.

— Baby, mais qu'est-ce que tu fabriques ?

D'après sa voix, il ne me semble pas du tout inquiet, au contraire, il est amusé. Il adore m'aider pour les plus petites choses de la vie quotidienne. Franchement, je trouve cette dépendance de plus en plus crispante.

— À ton avis ? Je me prépare pour les prochains Jeux Olympiques de gymnastique acrobatique !

Quand je l'entends ricaner, je lève les yeux au ciel avant de continuer :

— D'accord, j'essaye simplement d'attacher mes sandales.

— Pourquoi n'as-tu pas mis de simples ballerines ? Ça aurait été plus facile dans ton état.

Je grince des dents.

— Je. Veux. Mettre. Mes. Sandales. Blanches !

— Mrs Grey, je ne suis pas sûr d'apprécier ta façon de me parler, mais je ne peux rien te refuser le jour de la Fête des Mères. Laisse-moi t'aider.

Il avance jusqu'à moi, me prend la cheville et s'assied à mes côtés. Je pivote sur le lit pour être à mon aise. J'en profite aussi pour admirer le spectacle de Christian Grey, sa nuque ployée, sa bouche qui frémit, son regard brillant sous ses longs cils. Quand il a terminé, il relève les yeux pour m'examiner. Il remarque alors le bracelet que je porte à la cheville : un bracelet en argent, avec des petits cœurs et des clochettes, une babiole sans valeur que j'ai achetée durant notre voyage de noces, en France. Christian le caresse du bout du doigt, ce qui provoque un son musical... et en moi un long frisson, puis il secoue la tête.

— J'ai quelque chose de plus adapté, dit-il, en se relevant.

Quelques secondes plus tard, il me tend une longue boîte rectangulaire. C'est pour la Fête des Mères ? D'accord, je suis enceinte jusqu'aux dents, mais mon fils n'est pas encore né.

— Un cadeau pour moi ?

— Bien sûr, Ana, pour qui veux-tu que ce soit d'autre ? J'aime voir tes yeux pétiller devant une surprise, je ne m'en lasserai jamais.

Je trouve dans mon écrin un bracelet de cheville composé de petites perles grises de toutes les teintes, qui vont du tourterelle au presque noir. Cinquante nuances de gris ? *Oh Fifty !* Je vois aussi deux breloques en or blanc, la première avec le mot « *maman* » en italique, la seconde est un bébé.

J'en ai les larmes aux yeux d'émotion. *C'est à cause de tes hormones !* affirme ma conscience d'un ton pédant. Je me jette dans les bras de Christian.

— Merci, j'adore ! Peux-tu me l'accrocher, s'il te plaît ?

Il me serre brièvement dans ses bras, puis il attache le bracelet à ma cheville. Je fronce les sourcils, j'ai l'impression que mes jambes font le double de d'habitude, mais je refuse de m'attarder sur mon corps alourdi ; je préfère regarder le bracelet, sa signification.

— Ce bracelet est magnifique, grâce à lui, on ne voit pas ma cheville enflée.

Christian se baisse pour déposer un baiser sur ma peau.

— Ne dis pas d'inepties, Anastasia. Ta cheville est parfaite. Tu es superbe et je t'aime.

— Moi aussi.

— J'en suis très heureux.

Il se relève et me tend la main :

— Allez, viens maintenant, j'ai entendu la voiture, nous allons être en retard.

Je jette un coup d'œil sur le réveil, posé sur la table de chevet. Il a raison. Nous devons y aller...

Quand le 4x4 s'arrête dans l'allée gravillonnée, je relève la tête en me demandant où je suis. Oh... bien sûr : nous venons d'arriver à Bellevue, je me suis endormie durant le trajet.

Il n'est pas loin de midi et je suis déjà affamée. J'esquisse un sourire en me souvenant que Grace a organisé un brunch pour ce dimanche. C'est parfait pour une femme enceinte, il doit déjà y avoir des plats sur le buffet, je n'aurai pas à attendre trop longtemps pour satisfaire ma fringale. Maman ne cesse de me répéter que « *je mange pour deux* ». Le Dr Greene déteste cette vieille maxime qu'elle affirme démodée, rétrograde, sinon néandertalienne. Elle surveille mon régime avec attention et fronce les sourcils chaque fois que je prends trop de poids. Par contre, Christian en est enchanté. Je ne comprends pas pourquoi ça lui plaît tellement que je sois devenue une baleine !

J'imagine que le petit bonhomme qui habite en moi a bon appétit, mais j'espère très vite perdre mes kilos après sa naissance. À la fin du mois...

J'ouvre mon sac d'où je tire une barre protéinée. Christian secoue la tête.

— Baby, ces trucs-là ont un goût de sable et de sciure ! Tu auras de quoi manger d'ici cinq minutes. Je suis certain que maman a tout prévu

— Je sais, mais je crois qu'un petit en-cas ne me fera pas de mal.

Avec l'enthousiasme d'un enfant devant une tablette de chocolat, je déchire l'emballage avant de croquer dans mes protéines. Christian a raison. Ce n'est pas bon du tout. Tant pis !

Une chance que nous ayons pris le 4x4 plutôt que la R8 : à mon avis, je ne rentrerais même plus dans le siège baquet. Par contre, ici, je suis perchée à des kilomètres du sol – il me semble. Je laisse Christian sortir le premier, faire le tour de la voiture, et me prendre dans ses bras pour m'aider à descendre. Sawyer est au volant, mais il n'a pas fait mine de quitter sa place. Il sait très bien que Christian ne laisse à personne le droit de me toucher.

Nous faisons quelques pas jusqu'à la porte d'entrée. Grace l'ouvre pour nous accueillir avant que nous ayons eu le temps de sonner. Elle me prend dans ses bras et me serre contre elle avec affection.

— Bonjour, mes chéris. Comment va mon petit-fils ce matin ?

— Très bien. Il m'a donné pas mal de coups de pieds au réveil. J'imagine qu'il commence à se sentir à l'étroit.

— Maman, interrompt Christian après un bref baiser sur la joue de sa mère, Anastasia voudrait grignoter avant de passer à table. Tu as certainement de quoi lui préparer une assiette, pas vrai ?

— Bien sûr. Le buffet est déjà prêt. Venez, tout le monde vous attend.

Christian pose la main au creux de mon dos pour me faire passer devant lui, nous traversons la maison jusqu'au salon, qui donne sur la terrasse arrière. J'ai la sensation qu'une foule immense se lève à notre arrivée, mais en vérité il n'y a que Carrick, Kate et Elliot, Mia et Ethan et les grands-parents de Christian du côté de sa mère. Mrs Trevelyan s'approche de moi et pose immédiatement les mains sur mon ventre. Elle est enchantée depuis l'annonce de ma grossesse à l'idée de devenir arrière-grand-mère. Elle m'adresse très vite les questions habituelles : comment je me sens ? Est-ce que tout va bien ? Est-ce que je me repose suffisamment ? Je m'efforce de la rassurer, mais il m'est difficile de placer un mot sous son rapide interrogatoire.

C'est parfois un peu gênant : certaines questions sont très personnelles. Pourquoi est-ce que mon état doit être discuté en public ?

— Ana, ma petite, affirme grand-mère Trevelyan d'un air docte, tu as le ventre qui pointe. Ce bébé ne va pas tarder à arriver en ce bas monde.

— Pas avant la fin du mois, grand-mère, d'après ce que dit mon médecin.

— Peuh ! Ces gens-là n'y connaissent rien.

Elle adresse un clin d'œil moqueur à sa fille, pédiatre, avant d'ajouter :

— Tu es trop grosse pour que ça dure si longtemps

— Mère ! Ne dites pas ça à Anastasia, voyons. Quelle femme apprécierait de s'entendre traiter de grosse ?

— N'écoute pas cette vieille folle, chuchote grand-père à mon oreille. Tu es superbe, mon enfant, tout à fait rayonnante.

Grand-mère Trevelyan n'a jamais la langue dans sa poche, pourtant elle ne répond pas. Le fait est rare. Je remarque qu'elle me jette un regard inquiet. Elle a bon cœur, sans doute s'inquiète-t-elle de m'avoir fait de la peine. Je lui souris pour la rassurer.

— Steele !

C'est ma meilleure amie et belle-sœur : Kate Kavanagh Grey. Restée en arrière, elle regarde d'un air moqueur la tribu Grey s'agiter autour de moi. Je lève un sourcil avec une petite grimace muette pour dire : *ce n'est pas de ma faute !*

Christian fusille Kate du regard, il déteste l'entendre m'appeler par mon nom de jeune fille. Pour lui, je suis Mrs Grey – sa femme.

— Bonjour, Kate, dis-je en faisant quelques pas dans sa direction.

Nous nous embrassons, puis elle reprend avec un petit rire amusé :

— Comme d'habitude, vous êtes les derniers à arriver ! Manifestement, vous aimez les entrées de stars. Vous devriez exiger le tapis rouge et les pétards pendant que vous y êtes.

— Nous étions attendus pour midi, rétorque Christian qui jette un coup d'œil à sa montre. Nous sommes parfaitement à l'heure.

— Mais oui, mais oui, ricane Kate. Tu es Mr Parfait, Christian, tout le monde le sait.

— Princesse ! grogne Elliot en levant les yeux au ciel.

— Hum... Et si nous nous rapprochions du buffet pour l'apéritif ? Propose Grace les joues empourprées.

La pauvre. Elle sait très bien que Christian et Kate passent leur temps à se jeter des piques, mais elle a toujours peur que ça se termine en bain de sang. Personnellement, je préfère ne pas m'impliquer. Je les aime tous les deux, mon mari et ma meilleure amie. Leur nature les pousse à se provoquer mutuellement, mais ils n'iront jamais plus loin. Je crois...

Mia s'approche enfin de moi, je me demande ce qui la retenait jusque-là.

— Anaaa ! Tu es énorme ! crie-t-elle comme s'il s'agissait de faire une proclamation du haut d'une estrade à une foule de sourds.

— Mia, enfin, ma chérie... commence sa mère.

Sans tenir compte de cette interruption, Mia continue en haussant le ton :

— ... mais cette robe te va merveilleusement bien !

J'éclate de rire. Après l'avoir saluée, j'embrasse Carrick, Ethan et Elliot qui, Dieu merci, ne font aucune réflexion gênante.

Grand-père m'adresse un petit clin d'œil ému. Il ne sait pas comment nous exprimer, à Christian et à moi, sa reconnaissance parce que nous allons donner son nom à notre fils, Theodore Raymond Grey. Le bébé portera deux prénoms ayant pour nous une signification importante, le grand-père de Christian et mon père adoptif. Une tradition familiale. J'aime cette idée.

Kate s'approche alors avec un sac en papier très coloré.

— Regarde, déclare-t-elle, j'ai trouvé pour mon futur neveu la plus adorable des tenues. Viens voir.

Mia considère que l'invitation est aussi pour elle, nous nous installons toutes les trois sur le canapé du salon. Christian nous suit. Les autres sont occupés à choisir un apéritif avant d'emporter leurs verres sur la terrasse, pour profiter du soleil qui vient de se lever.

Très émue, je prends le sac que Kate a posé sur mes genoux. J'en sors une petite grenouillère gris et noir avec AC/DC⁶⁴ brodé sur l'avant.

— C'est superbe, Kate. À quoi correspondent ces initiales ?

C'est Mia qui répond :

— Ana, tu plaisantes, j'espère ? C'est le plus dément des groupes de musiques. J'ai un tee-shirt avec le même motif – sur une tête de mort. Je ne savais pas qu'ils faisaient également des vêtements pour enfants.

Christian examine le petit vêtement que je tiens dans les mains, il a un sourcil relevé et les lèvres pincées, mais il ne dit rien. Personnellement, j'adore l'idée que mon fils sera dès sa naissance bien plus avancé que moi dans la musique contemporaine.

Kate m'examine avec attention.

— Tu as très bonne mine aujourd'hui, Ana. Tu avais d'énormes cernes la dernière fois que je t'ai vue, mais là, tu as le teint rose et reposé.

— J'ai fait la sieste dans la voiture depuis Broadview jusqu'à Bellevue.

Mia éclate de rire.

— La *sieste* en matinée ? En plus, le trajet ne fait même pas une demi-heure !

— Je sais, dis-je avec une grimace.

Grace s'approche de nous avec un sourire :

— Le buffet est servi. Que voulez-vous boire ?

Christian tend un cadeau à sa mère :

— Bonne fête, maman.

— Oh chéri, merci...

Il s'agit d'un vase Baccarat de ligne sobre et épurée. Grace remercie son fils cadet avec émotion. Quand les autres retournent sur la terrasse, Grand-mère Trevelyan, qui s'est approchée, trouve le moyen de me coincer dans le salon. Elle recommence sa litanie de conseils, mêlés de compliments, d'anecdotes concernant la naissance de sa fille unique.

Kate vient rapidement à mon secours, suivie par Mia.

— Ana ! s'exclame Mia. La grossesse te va vraiment très bien. Je n'avais pas réalisé que le vieil adage concernant les femmes enceintes était une vérité : tu es rayonnante !

Kate éclate d'un rire moqueur.

— C'est juste parce qu'elle transpire, Mia.

Je leur fais la grimace, je sais, c'est puéril, mais ça me détend.

— Et si nous sortions ? dis-je en indiquant le soleil extérieur. J'espère que je vais réussir à passer la porte-fenêtre.

Kate lève les yeux au ciel.

⁶⁴ Groupe de hard rock australo-écossais formé à Sydney en 1973

— Steele, n'exagère pas. Et si tu restes coincée, Mia et moi sommes là pour te pousser.

Nous rions toutes les trois comme de vraies collégiennes, mais je me sens soutenue, à tous les sens du terme. Mes deux belles-sœurs comprennent qu'en ce moment, j'ai du mal à accepter mon physique, mes limitations de mouvement, ma fatigue permanente. J'ai la sensation déprimante d'avoir un siècle de plus qu'elles, parce que je ne vais pas tarder à rentrer dans ce rôle terrifiant : parent. Bien sûr, je suis ravie et j'ai envie de tenir mon fils dans mes bras, mais quand même, l'énormité du changement de vie qui m'attend me terrorise. De plus, je ne peux exprimer mes inquiétudes, il faut que je sois forte pour Christian. Ce fardeau secret est souvent lourd à porter.

Dès que je fais quelques pas, Christian est à mes côtés, il me prend le bras et passe son autre main autour de ma taille. Je me sens en sécurité avec sa force qui me protège.

Grace a prévu que nous prenions le dessert sur la terrasse : apparemment, le soleil a décidé d'être notre invité aujourd'hui. La table est décorée de fleurs bleues ou blanches – en l'honneur du petit garçon que j'attends. Des salades de fruits frais sont présentées dans des coupes en cristal, ainsi que des crèmes, deux gâteaux, du vin de pêche, des jus de fruits et de l'eau. Un superbe bouquet d'arums – sans doute apporté par Mia ou Elliot – trône dans le vase de Christian.

Christian cueille un brin de jacinthe et l'accroche avec un sourire à une boutonnière de ma robe. Ses doigts s'attardent plus longtemps que nécessaire sur la courbe opulente de mon sein. Je n'arrive pas à croire qu'il ose de tels gestes en public, sous les regards attentifs de toute sa famille. Je lui souris timidement, il dépose un baiser sur ma joue. Ses yeux ne quittent jamais les miens.

— En l'honneur de mon fils, Ana, chuchote-t-il contre mes lèvres. Je t'aime.

— Je t'aime aussi.

— Frangin ! Ricane Elliot dans son dos, tu dois attendre la naissance de ton premier avant de faire un autre gosse à ton épouse.

Je rougis. Grace tente de prendre l'air offusqué, sans y réussir, parce qu'elle retient un gloussement. Kate venge mon honneur d'un violent coup de coude dans le ventre d'Elliot, Mia pousse des cris d'Indien sur le sentier de la guerre.

— Elliot, fous-moi la paix, répond calmement Christian.

Mais lui aussi a le sourire et je sais qu'au fond, il savoure ce genre de plaisanteries fraternelles, normales sinon traditionnelles, ainsi que la liberté d'afficher ses émotions au sein de sa famille.

— Puisqu'on parle d'enfant, intervient Mrs Trevelyan, il serait temps que tu t'y mettes, Elliot. Tu ne rajeunis pas, mon cher petit.

Elliot esquisse un sourire penaud quand sa grand-mère lui tapote le bras, Grace regarde son fils aîné, les yeux pleins d'espoir, Ethan étouffe un ricanement en prétendant qu'il s'agit d'une toux. Quant à Kate, elle a les yeux pleins d'orage. À mon avis, elle ne sait trop qui tuer en priorité : sa grand-mère par alliance ? Son mari, sa belle-mère ou son frère... ?

— Mina, laisse-les tranquilles, gronde Mr Trevelyan. Grace, ma fille, je prendrais bien une part de gâteau au chocolat.

— C'est mauvais pour ta digestion, Theo, proteste sa femme.

À son habitude, le vieux couple se dispute, l'escarmouche est vite oubliée.

Je sens le soleil me réchauffer les épaules et les bras. J'aurais dû prendre un chapeau de paille plutôt qu'un gilet, mais je ne crois pas risquer une insolation. Je m'installe au bout de la terrasse, dans un

fauteuil en teck, à l'ombre de la tonnelle. Je ne tente même pas d'aller me servir au buffet de dessert, comme d'habitude, je ne serai pas autorisée à lever un petit doigt. Et c'est aussi bien. Je suis fatiguée. Des douleurs sourdes me remontent le long du dos, j'ai des crampes dans les épaules et la nuque. Je sens le bébé s'agiter. Je n'avais pas vu Christian monter la garde à mes côtés, mais il remarque ma grimace.

— Baby, est-ce que ça va ?

— Oui, très bien, c'est juste ton fils qui joue au football. Tu sais, je me demande parfois si je n'ai pas des bleus partout à l'intérieur.

Christian me regarde, à la fois émerveillé et inquiet, je lui souris pour le rassurer.

— Tu veux que je t'amène du gâteau au chocolat, Ana ?

— Je préférerais du parfait aux fraises, s'il te plaît.

Je n'ai plus très faim. D'ailleurs, je n'ai pas tant mangé malgré ma fringale en arrivant. Tout était délicieux, salades, viandes froides et autres, mais chaque bouchée s'est étranglée dans ma gorge.

— Ana, est-ce que tu vas bien, ma chère petite, demande Grace.

Oh Seigneur ! Encore cette phrase ? J'ai envie de hurler : *non, je ne vais pas bien, vous voyez bien que je suis énorme, que je ne peux pas bouger, que j'en ai marre de traîner quinze ou vingt kilos supplémentaires...* Les bonnes manières sont parfois un vrai fardeau ! J'adresse à ma belle-mère un sourire contraint assorti d'un hochement de tête, je ne peux pas parler, j'ai les dents trop serrées.

Je ferme les yeux, la tête appuyée en arrière, laissant la brise apaiser ma peau échauffée. Kate a raison, je transpire ; une fine sueur perle sur ma lèvre supérieure, à mes tempes, entre mes seins... Pourtant, je n'ai pas envie de bouger. Même ôter mon gilet me paraît un effort insurmontable.

À l'abri de mes paupières closes, je laisse mon esprit étudier ce qui se passe dans mon corps : mes chevilles me paraissent loin, très loin, je sens les perles de mon bracelet neuf me caresser ma peau ; mes jambes sont serrées l'une contre l'autre ; le teck est dur sous mes cuisses, malgré le coussin qui me sépare du bois ; mon ventre pointe en avant, ondulant de temps à autre sous les mouvements spasmodiques du bébé ; mes bras sont détendus, ma nuque nouée. Une vague de sensations arrive du tréfonds de mon être... elle monte, presque menaçante... De quoi s'agit-il au juste ?

La douleur sournoise commence par les reins et me contourne comme un étau. Elle disparaît en quelques secondes. Affolée, j'ouvre les yeux. Que s'est-il passé ? Personne ne semble avoir remarqué mon bref malaise. Tant mieux. Teddy a-t-il encore rué ? Non. J'ai l'impression que c'était... différent. Ce ne peut pas être une contraction, il est trop tôt, mon fils n'est pas prévu avant quinze jours. *Ce bébé ne va pas tarder*, a dit Mrs Trevelyan. Sa voix résonne dans ma tête, encore et encore.

Ma conscience me fusille d'un regard noir : *Anastasia Steele Grey, tu ne vas quand même pas avoir des contractions le jour de la Fête des Mères au beau milieu d'une réunion familiale ? Une dame n'est pas censée attirer l'attention, tiens-toi bien !*

Ma déesse intérieure fait sa réapparition pour la première fois depuis des mois : elle ouvre un gros livre intitulé : *Comment retrouver sa ligne après une grossesse ?* Je suis certaine qu'il y a un appendice concernant le sexe et les positions les plus acrobatiques. Si j'en crois sa moue gourmande, c'est ce qu'elle doit étudier à l'heure actuelle.

Christian apparaît à mes côtés, il me tend un verre d'eau et une tranche de gâteau sur une assiette.

— Bois, baby, tu as l'air d'avoir chaud.

— Merci.

Je me désaltère avec reconnaissance, sans toucher à la pâtisserie. Christian m'examine d'un œil attentif.

— Ana, tu parais fatiguée... Tu veux aller faire une petite sieste dans la maison ? Je peux t'emmener dans mon ancienne chambre, qu'en dis-tu ?

L'idée de monter deux étages, même avec l'aide de Christian, me paraît effroyable. Je secoue la tête.

— Non, merci. Je suis très bien ici. Je profite du soleil.

— Tu veux que j'aille te chercher une méridienne pour que tu t'allonges ?

À nouveau, je secoue la tête, je n'ai pas envie de bouger. Je voudrais juste qu'on me laisse tranquille. Teddy recommence à donner des coups de pieds. J'adresse à Christian un clin d'œil :

— Petit Pois sait que tu es là. Il gigote pour te dire bonjour.

Il pose la main sur mon ventre avec ce sourire timide que j'aime tant. Peu après, Grace appelle Christian : son grand-père voudrait avoir son avis concernant un investissement... Je n'entends pas la suite. Je décide de téléphoner dès demain matin au Dr Greene. Peut-être pourrait-elle me donner un nouveau rendez-vous, j'aimerais qu'elle me rassure sur la date exacte de l'accouchement. Depuis combien de temps n'ai-je pas vu mon gynécologue... ? Deux ou trois semaines, je ne sais plus.

Je n'aurais pas dû boire. Maintenant, il faudrait que je me lève pour aller aux toilettes. Je préfère ignorer ma vessie et ne pas bouger.

Christian revient s'asseoir à mes côtés. Il me prend la main, et reste un moment silencieux. Puis, tout à coup, il chuchote :

— Ana, dire qu'il y a seulement un an que je t'ai rencontrée.

Oh !

J'ouvre les yeux. Sa déclaration m'a pris par surprise. Oui, en mai l'an passé, je me suis rendue à GEH, pour cette interview qui a changé le cours de ma vie, mais avec tout ce qui se passe en ce moment, cette date anniversaire m'était sortie de l'esprit lundi passé, avant que tout le personnel de SIP cherche désespérément à décrypter le petit rébus de Christian : *RAAIYUA, Rencontre Avec Ana, Il YA Un An.*

— Tu te souviens du jour de notre rencontre ? Il pleuvait...

Il éclate d'un rire rauque qui s'étouffe dans sa gorge.

— Ana ! C'est un jour que je n'oublierai jamais, le jour qui a changé le cours de ma vie.

Étrange, c'est exactement ce que je viens de penser. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je parlais de la date exacte. Le 9 mai 2011...

— Je me souviendrai toute ma vie de la première fois où j'ai croisé ton regard, baby, tes grands yeux bleus qui m'ont transpercé jusqu'au fond de l'âme. J'ai décidé que je te voulais, c'est seulement ensuite, après avoir réfléchi, que j'ai commencé à réaliser les obstacles existants entre nous. Nous avons suivi un chemin cahoteux avant d'être ensemble, mais je suis certain d'une chose : à la seconde où je t'ai vue, quelque chose en moi a changé. À jamais. Même si je ne t'avais jamais retrouvée, je ne t'aurais pas oublié. Je n'aurais pas pu.

Nous restons un long moment, les yeux dans les yeux. Le brouhaha des conversations se poursuit derrière nous, sur la terrasse, mais les autres me paraissent très loin, derrière un mur de glace invisible mais réelle. L'odeur des roses devient plus forte, les cris des oiseaux de mer plus stridents, j'entends les vagues heurter la berge, non loin. Quelle journée merveilleuse !

Je propose à Christian :

- Allons jusqu'au rivage.
- Tu es sûr que marcher ne sera pas trop fatigant ?
- Oui, j'ai envie de bouger.

Nous nous éloignons main dans la main. Je tente de ne pas trop me dandiner, mais à mon avis, j'ai quand même un pas de canard... Nous dépassons le hangar à bateaux et marchons jusqu'au petit ponton en bois qui avance sur l'eau. Les planches grincent un peu sous nos pas. Par les interstices, je vois l'eau capoter doucement en dessous.

- Tu peux m'aider à m'asseoir, Christian, s'il te plaît ?
- Bien sûr, mais ce bois ne sera pas très confortable, baby...
- J'aimerais faire tremper mes pieds dans l'eau.
- Elle est sûrement glacée.

— Justement ! Je ne resterai pas longtemps, mais ce froid me fait très envie, j'ai les chevilles gonflées, les pieds brûlants. S'il te plaît...

Il secoue la tête et cède avec un sourire, je savais bien qu'il le ferait. Avec son aide, je m'accroupis maladroitement, je m'assois. Il m'aide à détacher mes sandales. Je m'appuie en arrière, les deux mains, plaquées au ponton, je retiens un gémissement en plongeant les pieds dans l'eau. Je renverse la tête pour savourer la caresse du soleil.

- Je me demande à qui ressemblera notre fils...

J'ai parlé doucement, mais entendre ma voix me fait presque sursauter. Je n'avais pas prévu de poser la question. Christian se déplace pour s'installer derrière moi, son torse me soutient les reins, je suis presque aussi bien installée que dans une chaise longue. Ses deux bras protecteurs se referment autour de mon gros ventre.

— Nous le découvrirons bien assez tôt... J'aimerais qu'il ait ton sourire et tes yeux, Anastasia. Il sera probablement un mélange de nous deux.

J'entends la terreur dans sa voix. Je sens aussi qu'il se raidit dans mon dos.

— Tu as raison. Nous le saurons bien assez tôt. Mais n'aie pas peur, tout ira bien. Moi et ton fils, nous nous en sortirons très bien.

- J'espère...

Je tourne la tête pour le regarder dans les yeux.

— Hey, moi aussi j'ai la trouille ! Je ne suis pas très résistante à la douleur et je n'ai jamais entendu dire qu'un accouchement était une chose facile.

Christian se met presque en colère, ses yeux s'assombrissent.

— Alors pourquoi refuses-tu un accouchement sous péridurale ? Anastasia, je ne te comprends pas, le Dr Greene affirme que...

Je l'interromps en l'embrassant. Ensuite, je chuchote contre ses lèvres :

— Chut. Il fait bien trop beau pour se disputer. C'est quelque chose dont j'ai besoin : je veux me prouver que je suis capable d'être mère comme toutes les autres mères, c'est-à-dire « normalement ». Et tant que tu seras à mes côtés, tout ira bien.

Il soupire et m'embrasse des cheveux. Il me serre dans ses bras, mais pas trop fort. Je ressens sa tendresse, son amour, sa force. Sa protection.

Ensemble, nous restons un long moment. Mon mari, moi, et notre enfant à naître.

Je sors de la douche et pose les pieds sur le tapis duveteux avant de récupérer une serviette. L'eau bouillante et les jets relaxants m'ont fait du bien. Malgré ma brève inquiétude concernant des contractions, après le déjeuner, la journée a été merveilleuse. J'ai reçu de Christian un cadeau adorable, avant de passer une journée en famille, le temps était superbe, le soleil nous a accompagnés jusqu'en fin d'après-midi. J'adore ces réunions avec tous les Grey, les échanges, les plaisanteries, les rires... le brouhaha. Pour moi, c'est un synonyme de fête. Je pose la main sur mon ventre où Petit Pois s'agite toujours, il ne le sait pas encore, mais tout le monde l'attend : Christian et moi, mais aussi ses grands-parents, ses oncles et tantes... J'espère qu'il aura très vite des cousins et cousines, je souris en revoyant la tête que tirait Kate quand grand-mère Trevelyan a conseillé à Elliot de ne pas perdre de temps.

Je détache l'élastique qui retient ma queue de cheval, je ne voulais pas mouiller mes cheveux si tard le soir, il me faudrait un temps fou pour les faire sécher. J'ai le dos en compote. D'après ce que je sais, un bébé pèse environ 3,5 kg, c'est incroyable de penser qu'un poids aussi minime peut tellement déséquilibrer un corps féminin. Maintenant, il y a neuf mois que je subis changement hormonaux, nausées, fringales et prises de poids. Ce n'est pas rien !

Je sens le poids du regard de Christian dans mon dos avant de relever la tête, je croise ses yeux dans le miroir. Il est appuyé à l'entrebâillement de la porte et il tient dans les mains une chemise de nuit en soie, la plus belle qui soit, avec de fines bretelles aux épaules, un voile transparent au niveau des seins, une amplitude « style empire » à partir du sternum. Elle est de couleur bleu nuit, avec de petites perles blanches brodées au niveau de l'ourlet.

Christian s'approche de moi, tire sur la serviette dans laquelle je me suis enroulée, puis il me fait lever les bras pour enfiler ma nuisette. Encore un cadeau ? Je sais ce qu'il veut me démontrer par ce présent : que je suis attirant à ses yeux, même avec mon gros ventre, que je mérite les tissus les plus somptueux, les sous-vêtements les plus beaux. Quelle adorable attention !

Je m'examine dans la glace, mes seins tendent la dentelle vaporeuse, la soie dessine mon nombril proéminent, je suis une véritable icône de la fécondité. Je souris, émue. Christian passe les bras autour de moi, et referme sur mon ventre, dessine un cœur entre ses pouces et ses index. Puis il m'embrasse dans le cou.

— La journée a été longue, baby. Tu viens te coucher ?

Je me tourne dans l'écrin de ses bras pour me dresser sur la pointe des pieds et l'embrasser tendrement.

— Bien sûr. Et toi, tu viens aussi ? Tu n'as pas à travailler ce soir ?

— Non, j'ai terminé ce matin ce que j'avais d'urgent. J'ai vérifié mes mails dans la voiture, je n'ai pas besoin de repasser dans mon bureau.

Naissance Teddy

Ana

Le 13 ? Je ne suis pas superstitieuse, ce devrait être un jour comme les autres, mais depuis mon réveil, j'ai la sensation qu'aujourd'hui sera pour moi particulier. Quelque chose va m'arriver. Je le sens. Mon pressentiment est-il bon ou un mauvais ? Je l'ignore, mais je me sens bizarre, à la fois nerveuse, stressée, anxieuse.

Je me demande bien pourquoi. Je ne dois pas accoucher avant la fin du mois. Aujourd'hui, c'est mon dernier jour au bureau avant mon congé de maternité. Christian y a tenu. Obstinément. J'ai essayé de gratter une semaine de plus, nous avons fini par nous disputer si fort que j'ai cédé. Encore. Pauvre Fifty ! Il fait de gros efforts mais je vois bien qu'il s'inquiète pour moi. Je ne veux pas ajouter à son fardeau.

Je lève les yeux au ciel, en pensant à la façon qu'a mon mari de se faire pardonner après une grosse colère. Il finira cardiaque s'il n'apprend pas à mieux gérer son stress.

Il est 16 heures. Je suis de retour après une réunion avec Roach concernant mon remplacement durant mon absence. J'ai obtenu son accord concernant les deux manuscrits que je tiens à faire publier, l'un provient d'un de nos meilleurs auteurs, l'autre un jeune inconnu très prometteur.

Je trouve Hannah, mon assistante, à son poste de travail, occupée à taper furieusement sur son ordinateur.

— Quand vous aurez terminé, rejoignez-moi, s'il vous plaît. J'aimerais vérifier une dernière fois que tout est en ordre.

— Bien sûr, Ana.

Une fois dans mon bureau, je tombe lourdement dans mon fauteuil. Je retiens une grimace, je ressens une sorte de pesanteur au bas ventre, presque une crampe. Ça ne dure pas, heureusement, mais je pense que Petit Pois n'a pas trop apprécié la salade de crevettes que j'ai mangée au déjeuner. De temps à autre, il manifeste sa réprobation quant à mes menus.

Hannah entre d'un pas alerte et s'installe en face de moi, un sourire engageant aux lèvres. C'est une jeune femme charmante, efficace, toujours prête à s'investir davantage dans son travail. J'ai confiance en elle. Je la sais capable de gérer les dossiers en cours durant mon absence. De plus, en cas de problème, elle pourra toujours me joindre sur mon BlackBerry. Les autres chefs de département prendront le relais concernant mon travail, comme cela arrive chaque fois que l'un de nous part en vacances. J'évoque mes collègues avec un sourire ; au fil des mois, une relation chaleureuse s'est instaurée entre nous. Bien sûr, je suis la femme du grand patron, mais plus personne ne semble en prendre ombrage. Et Sarah Cruise a démissionné – Sarah qui m'en voulait tellement. Et pourquoi ? Parce qu'elle a attendu longtemps pour grimper les échelons, elle était jalouse de mon avancement trop rapide. Derrière mon dos, elle ne me ménageait pas, prétendant que je ne serais jamais capable de m'en sortir. Je n'ai pas voulu abuser de ma position en la dénonçant à Christian ; je me suis contentée d'accomplir ma tâche de travail, démontrant ainsi mes aptitudes par mes actions. Dégoûtée, Sarah est partie d'elle-même le mois passé. Je crois que personne ne la regrette. C'était une femme aigrie, suite à un divorce houleux, et elle faisait supporter son amertume à tout son entourage, personnel et professionnel.

C'est triste, mais c'est la vie.

Quad Hannah s'en va, je me précipite dans le couloir en direction de la salle de bain. C'est ennuyeux ce besoin d'uriner qui me vient de plus en plus souvent...

Je me lave les mains devant le lavabo quand je me plie en deux, poignardée par une vive douleur. Je tiens mon ventre à deux mains, la bouche ouverte, en tentant de retrouver mon souffle.

— Bon sang !

En temps normal, je ne jure pas, Fifty déteste ça même si lui-même ne s'en prive pas. Là, ça m'a échappé. Derrière moi, la porte s'ouvre, j'entends un cri.

— Ana, est-ce que ça va ?

C'est Claire Murphy, la réceptionniste. Au fil du temps, elle est devenue pour moi presque une amie, même si je la vois peu en dehors des heures de bureau.

— Ana ? Insiste-t-elle, puisque je n'ai pas répondu. Est-ce que ça va ?

— Je ne sais pas trop.

— Venez, je vais vous raccompagner jusqu'à votre bureau.

La douleur a disparu mais je me sens faible, comme si j'allais m'évanouir.

— Que se passe-t-il ? crie Hannah en nous voyant arriver

Je comprends son affolement : je tiens à peine debout, Claire supporte l'essentiel de mon poids.

— Elle a failli tomber dans la salle de bain, elle avait les yeux révulsés.

Quoi ? Je crois qu'elle exagère un peu. Mais quand j'ouvre la bouche pour la contredire, je n'ai plus de voix.

— Je préviens Mr Sawyer ! s'écrie Hannah, qui a déjà sorti son téléphone. Ana, voulez-vous que j'appelle également Mr Grey ?

— Non !

Je sens qu'il est déjà trop tard. Luke arrive si vite qu'il arrache à moitié la porte de ses gonds. Je trouve de plus en plus ridicule de les voir tous s'agiter en vain autour de moi.

— Mrs Grey ? Voulez-vous que je vous conduise à l'hôpital ?

— Non ! (Ma voix n'est qu'un souffle.) J'ai juste du mal à digérer, je...

Oh lala. Je connais le protocole de sécurité. Sawyer a prévenu Taylor, qui lui-même a dû alerter Christian. D'ici quelques secondes...

Au même moment, j'entends sonner mon BlackBerry, *Your Love Is King*. Je fusille Sawyer du regard tout en décrochant avec un soupir résigné.

— Coucou, Christian.

— *Comment ça, coucou ? Tu es folle ou quoi ? Bon Dieu, Ana, qu'est-ce que tu as ? Est-ce que ça va ? Tu veux que je vienne te chercher ? Ou ben tu préfères que Sawyer t'emmène directement à l'hôpital ?*

J'entends des bruits à l'autre bout du fil, en arrière-fond, un claquement de porte... Non, de portière. Suivi d'un bruit de moteur. Il est déjà dans la voiture ?

— Où es-tu ?

— *Bordel, ça n'a aucune importance ! hurle-t-il. Réponds-moi, merde !*

Il est en colère ? Contre moi ? Zut, je n'ai rien fait du tout. Et avec la tension de ces derniers jours, j'ai épuisé mon capital patience pour le trimestre à venir. Je fronce les sourcils.

— Ça suffit ! Tu ne me parles pas sur ce ton, compris ?

Je réalise alors que j'ai trois témoins à ma mauvaise humeur. Je lève sur eux des yeux gênés. Oh pétard ! Ils se sont figés avec un bel ensemble, l'air horrifié, affolé, offusqué. Je manque de leur éclater de rire au nez.

— *Ana... grogne Christian, menaçant.*

— Je ne suis pas en état de supporter d'une dispute, dis-je avec un sourire béat.

Les trois statues s'animent et affichent un air inquiet. Ils sont vraiment drôles à réagir comme ça. Je... Oh, aïe ! J'ai encore mal... Je me mets à haleter.

— *Ana ! Qu'est-ce que tu as ?*

J'avais presque oublié que je serrais mon téléphone dans la main.

— Je me sens... bizarre.

Cinq minutes plus tard, la porte s'ouvre avec fracas. C'est Christian. Déjà ? Il a fait vite !

Il avance jusqu'à mon siège et tombe à genoux pour scruter mon visage. Pour moi, tout le monde disparaît, je ne vois plus que lui, si beau, si inquiet.

Une voix féminine – *s'agit-il d'Hannah ou de Claire ? Aucune idée* – lui répond en quelques mots hachés. Taylor apparaît derrière l'épaule de mon mari. Comment peuvent-ils tous entrer dans mon bureau ? Les murs ne sont pas extensibles. Il n'y a plus beaucoup d'espace, je présume...

— Christian, je croyais que c'était les crevettes... que Petit Pois ne les aimait pas, mais ça ne passe pas. Le Dr Greene m'a donné encore deux semaines, mais... (Un énorme sourire me vient au visage.) Notre fils veut naître !

Christian devient vert. Il vacille. Taylor fait un pas en avant, sans doute pour le retenir au cas où... Je me penche pour prendre le visage de mon mari entre mes deux paumes.

— Ça va aller, dis-je, doucement. Je te le promets.

Il se redresse et commence à aboyer des ordres :

— Ms Maury, prévenez le Dr Greene de notre arrivée imminente ; Sawyer, retournez à Broadview. Mrs Jon... Mrs Taylor vous donnera le sac d'Ana et la valise du... hum, la valise des affaires du bébé. Rejoignez-nous ensuite à l'hôpital.

Il se tourne vers Taylor :

— Nous y allons. Immédiatement.

— Chouette ! Je n'aurai pas à me tourner les pouces sans rien faire pendant quinze jours !

— Ana, arrête de faire le clown, ce n'est pas le moment. Tu peux marcher ? Tu veux que je te porte ?

— Non ! Je vais marcher.

Pas question que tout le monde me voit quitter les lieux comme un bébé dans les bras de mon mari, ma crédibilité en prendrait un sacré coup. Christian n'apprécie pas ma réponse, il fronce les sourcils et

me toise de haut, avec une frustration qu'il ne cherche pas à cacher. Il soupire et me prend le bras. Si je dois en juger par la fermeté de sa poigne, je n'ai pas intérêt à protester davantage.

Sans avoir eu le temps de dire au-revoir à personne, je me retrouve dans la voiture. Christian attache ma ceinture et, avec un petit sourire, vérifie que la sangle est bien serrée.

— Tu ne bougeras pas, Mrs Grey. J'aime bien te voir ligotée comme ça.

Il se penche et m'embrasse, puis fait le tour pour s'installer à mes côtés. J'ai une autre contraction. Sous le coup de la surprise, je pousse un cri, les mains plaquées sur le ventre. Christian fait un bond.

— Taylor, allez-y ! hurle-t-il avant même de claquer sa portière.

Heureusement, le Northwest Hospital & Medical Center, 1550 N 115th St, est relié au centre-ville par l'I-5, une voie rapide, ce qui rend le trajet plus facile. Nous ne mettons qu'un quart d'heure à arriver. Christian me tient la main tout du long, en marmonnant des mots sans suite où je crois reconnaître « respire... »

Peu de temps après, je suis dans le cabinet du Dr Greene, ma gynécologue.

Le verdict tombe :

— Votre col est dilaté, Ana... Hmm, oui, cinq centimètres. L'accouchement a déjà commencé. Je vais vous faire conduire en salle et veiller à ce qu'une chambre vous soit attribuée.

Je veux une suite, grogne Christian.

— Oui, Mr Grey, je sais, soupire le médecin, mais sans sa sècheresse habituelle en s'adressant à Christian.

Elle se redresse et enlève ses gants.

— Mrs Grey, vous êtes toujours décidée à refuser une anesthésie ?

— Oui.

— Ana ! proteste Christian.

— Ne recommence pas !

Je ne veux pas que mon bébé naisse complètement drogué. À mon avis, un accouchement est l'acte le plus naturel au monde. Même moi, qui suis plutôt douillette, je devrais être capable de supporter la douleur durant quelques temps... ou quelques heures. Oh lala ! Je n'ai jamais été très portée sur la douleur. Dire que j'ai épousé un dominant ! Au début, Christian voulait faire de moi sa soumise, me frapper et me faire souffrir – aujourd'hui, regardez-le : la seule idée que j'ai mal le rend vert. Le destin a un humour macabre. Malgré moi, je ricane nerveusement.

Le docteur me surveille avec attention.

— Mrs Grey, ça va ?

Une autre contraction me coupe le souffle. J'ai la triste sensation d'avoir tout oublié de mes cours d'accouchement sans douleur. « Foutaises ! » Comme dirait Fifty. J'ai mal. Terriblement mal. Et rien n'a encore véritablement commencé.

Une infirmière entre, en poussant un lit médical. Christian m'aide à m'y étendre.

— Mrs Grey, dit le Dr Greene, Nurse Straton restera avec vous. Je repasserai vous voir d'ici trois-quarts d'heure, une heure, sauf urgence. Ne vous inquiétez pas. Vous êtes en de bonnes mains.

Je pousse un cri strident.

— Quoi ? S'affole Christian.

— J'ai oublié de prévenir mes parents, il faut que je...

— Du calme, baby, j'ai déjà donné des consignes à Taylor. Mes parents et les tiens ont été alertés. Ana, s'il te plaît, reste calme. Ne pense qu'au bébé, d'accord ? (Il fronce les sourcils et ajoute, sarcastique :) J'ai même fait prévenir Kate, c'est te dire !

Je ressens pour lui une vague d'amour si forte que je m'en étouffe presque.

— Ana, écoute, je sais que tu ne veux pas d'anesthésie, mais une péridurale, c'est différent. J'ai tout vérifié sur Internet, le bébé n'en est pas affecté et pour la mère, c'est bien plus facile.

— Christian, pour le moment, c'est très supportable. Je me sens juste... anxieuse, non, excitée à l'idée que notre enfant va naître. Je croyais y être préparée après tous ces mois, mais je me sens si... bizarre.

— À chaque contraction, ton visage se crispe. Je ne veux pas te voir souffrir, s'il te plaît, fais-le pour moi.

— Attendons encore. Reste avec moi, Christian. C'est toi ma drogue. Tant que tu me tiens la main, je me sens bien.

Je regarde autour de moi, je suis dans une salle toute blanche, avec des appareils un peu partout. Mes jambes sont recouvertes d'un champ opératoire, j'ai une couverture chauffante sur le ventre. Seuls mes pieds dans les étriers me rappellent pourquoi je me trouve ici, dans cette pièce.

Oh lala... Il faut que je pense à autre chose !

— Qu'est-ce que ma mère a dit en apprenant la nouvelle ?

— Elle et Bob Adams vont se mettre en route le plus tôt possible, je ne leur ai pas envoyé mon jet, ça ira plus vite qu'ils prennent un vol commercial. Andrea s'est chargée de leurs réservations. (Christian pose la main sur mon ventre.) Anastasia, s'il te plaît, ne te soucie de rien, ne pense qu'au bébé. Tu as une tâche très précise à accomplir aujourd'hui : amener notre fils au monde sain et sauf.

Je le regarde avec amour. Il doit être paniqué, mais il se contrôle, il ne projette pas sur moi toutes ses cinquante nuances de stress. Il est autoritaire, comme d'habitude, mais sans agressivité. En fait, je le trouve étonnamment calme compte tenu de la situation. Comme je le lui ai demandé, il ne me lâche pas la main. Avec un sourire, je me rappelle tout le chemin que nous avons déjà parcouru ensemble, main dans la main. D'accord, Christian a très mal pris l'annonce de ma grossesse, mais j'ai compris sa réaction, davantage due à la peur de me perdre qu'à un refus de notre enfant. Pour Fifty, l'amour est encore une notion nouvelle, il s'y habitue au jour le jour et les progrès sont lents. Au cours des derniers mois, il s'est montré envers moi étonnamment adorable : si attentif, si protecteur. Un peu trop parfois, par exemple quand il a tenté de m'interdire de travailler. Et puis, il s'est donné à fond à la tâche de décorer la nursery, dans la Grande Maison. Nous avons acheté ensemble les affaires du bébé et préparé sa valise pour la maternité. Je revois Christian dans ce magasin de jouets, choisissant parmi des dizaines d'autres, un mobile avec des petites voitures colorées. J'en ai encore le cœur étreint d'émotion. « *Quand j'étais petit, j'adorais les voitures,* » a-t-il murmuré avec un sourire timide. « *J'imagine que mon fils sera comme moi.* »

J'ai toujours considéré que les hommes, même adultes, gardaient en eux le petit garçon qu'ils avaient été. Christian aime toujours les voitures, il n'y a qu'à voir toutes celles qu'il possède. Et je me demande bien pourquoi, vu qu'il n'utilise que le plus gros de ses 4x4 Audi ou bien, plus rarement, sa R8.

— À quoi penses-tu, baby ?

- À nos courses...
- Quelles courses ? Insiste-t-il, étonné.
- Celles que nous avons faites ensemble pour acheter les affaires du bébé.

Il affiche un grand sourire qui s'interrompt vite lorsqu'une nouvelle contraction me fait grimacer. Christian se penche sur moi et me caresse le dos de la main avec son pouce, puis il me rappelle les instructions néonatales pour respirer en cadence et me détendre.

Peu après, commence un défilé ininterrompu de visites. La première, c'est ma meilleure amie et belle-sœur, Kate Kavanagh Grey.

— Ana, bon sang, ces derniers temps, tu fais tout à l'arrache ! S'exclame-t-elle en s'approchant de mon lit. Tu es tombée amoureuse en quelques jours, tu t'es mariée en quelques semaines, et tu n'es même pas fichue d'attendre jusqu'à la date annoncée pour la naissance.

— Je me rattrape après avoir été trop sage des années durant.

— On peut voir ça comme ça. Tu sais, je réfléchissais en conduisant jusqu'à l'hôpital. Tu vas nous faire un Taureau et non pas un Gémeaux. C'est délibéré ? Parce que Grey préfère un signe plus viril pour son fils ?

— Quoi... ? Oh ! Kate, depuis quand crois-tu à l'astrologie ? En plus, je n'ai rien décidé, c'est ton neveu qui n'a pas eu la patience d'attendre encore deux semaines pour faire la connaissance de sa tante.

— Brave petit ! En tout cas, bravo, Steele, tu m'as l'air en forme. Je suis fière de toi. Tiens bon, les heures à venir ne vont pas être faciles.

Non, sans blague ?

Ray, Elliot, Mia et Carrick viennent à leur tour m'apporter leurs félicitations et leur soutien. Papa ne reste pas longtemps, il ne supporte pas me voir souffrir. Il m'annonce qu'il sera dans la salle d'attente, puis il m'embrasse et s'enfuit presque. Grace s'attarde davantage, sa présence est comme un baume, calme et rassurant. Je l'entends chuchoter quelques mots à Christian – sans doute pour le rassurer que tout ira bien. Elle est médecin, elle est pédiatre, elle sait de quoi elle parle. Je pense qu'il a besoin d'elle en ce moment.

Christian s'absente de temps en temps pour aller jusqu'à la salle de bain, mais sinon, il ne me quitte pas.

La nuit a été difficile, de brèves périodes de sommeil entrecoupées de réveils en sursaut, soit à cause des contractions, soit à cause du personnel médical. Je ne sais plus où j'en suis. Il y a maintenant treize heures que ça dure. *Encore un treize ?* Je m'attarde un moment sur ce chiffre, en cherchant à discerner s'il s'agit d'un bon augure – ou pas. Je ne vois plus personne, sauf Grace. Je ne sais pas où ils sont tous passés au cours de la nuit. Peut-être les visites nocturnes sont-elles interdites ?

Je n'aurais jamais cru que ce soit aussi long. À sa dernière auscultation, le Dr Greene m'a annoncé une dilatation de huit centimètres. Il faut que j'attende jusqu'à dix pour qu'elle intervienne. Je suis fatiguée.

— Ana ?

J'ouvre les yeux en entendant cette voix. Justement, c'est elle, le Dr Greene. Avec ses cheveux blonds bien coupés, sa blouse blanche amidonnée et son maquillage parfait, elle paraît sortir des pages d'un magazine. Moi, je suis échevelée, rouge, bouffie, je n'ai pas dormi. Je dois avoir une mine épouvantable.

— Ana ? Répète-t-elle. Je sais que vous êtes lasse, je sais aussi que vous teniez à un accouchement par voies basses...

— Quoi ?

La fatigue m'a ralenti l'esprit, je ne comprends rien à ce qu'elle raconte.

— Un accouchement naturel, m'explique-t-elle avec patience, mais je crains que ce soit désormais impossible. Nous vous avons injecté au cours de la nuit de quoi accélérer le travail, ce n'est pas suffisant. Le monitoring indique que le bébé commence à se fatiguer.

Mon esprit s'est bloqué dès qu'elle a parlé du bébé. Teddy ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Oh mon Dieu !

— Le bébé se fatigue ?

Je me tourne vers Christian, lui aussi paraît affolé. Je commence à trembler incoerciblement.

— Mrs Grey, du calme, intervient le Dr Greene. Vos contractions durent depuis quinze heures et maintenant vous vous fatiguez. Malgré le Pitocin⁶⁵, le travail ralentit. Le bébé est en détresse fœtale. Nous allons devoir pratiquer une césarienne.

Cette fois, le Dr Greene est inflexible.

— Bordel, pas trop tôt ! Rugit Christian.

Le Dr Greene l'ignore.

— Christian, du calme, dis-je en lui pressant la main.

J'entends ma voix, basse et faible. Tout ce qui m'entoure me paraît brouillé, les murs, les appareils, des inconnus en vert, en tenues de bloc opératoire... Je n'ai plus qu'une envie : dormir. Mais avant, il me semble que j'avais quelque chose d'important à faire ... Ah oui. Pousser. Parce que je veux faire naître mon fils toute seule.

— Mrs Grey... acceptez la césarienne.

— S'il te plaît, Ana, me supplie Christian.

— Ensuite, je pourrai dormir ?

— Oui, baby, oui.

C'est presque un sanglot. Et Christian m'embrasse sur le front.

— Je veux voir Petit Pois.

— Tu le verras.

Résignée, je cède dans un murmure :

— Alors, d'accord.

⁶⁵ Ocytocique de synthèse qui augmente la fréquence et l'intensité des contractions utérines.

— Enfin ! marmonne le Dr Greene. Infirmière, appelez l'anesthésiste. Dr Miller, préparez la salle 4 pour une césarienne. Mrs Grey, nous allons vous emmener au bloc.

— L'emmener ?

— Au bloc ?

Christian et moi avons parlé en même temps.

— Oui. Et sans perdre une minute.

Et là, je réalise que je bouge, du moins, c'est mon lit qui avance – très vite. Les halogènes défilent et forment au plafond une longue ligne blanche. Je suis comme un obus lancé dans le couloir.

Une conversation a lieu au-dessus de moi.

— Mr Grey, il faut que vous passiez une tenue stérile.

C'est le Dr Greene.

— Quoi ?

C'est Christian.

— Tout de suite, monsieur.

C'est une voix inconnue.

Une pression sur ma main – et puis plus rien. Christian ? Il est parti ?

— Christian !

C'est moi, plaintive et paniquée. Je ne reçois aucune réponse.

Nous sommes devant d'autres portes battantes ; derrière, c'est le bloc opératoire. En un rien de temps, une infirmière place un champ opaque au niveau de ma poitrine. J'entends les portes qui s'ouvrent et se referment, il y a foule dans la pièce. Et du bruit, trop de bruit... Je veux rentrer chez moi.

Je scrute les visages qui m'entourent à la recherche de mon mari.

— Christian ?

— Il va vous rejoindre d'ici peu, Mrs Grey.

L'instant d'après, il est à côté de moi, dans une tenue médicale bleue. Je lui prends la main.

— J'ai peur, dis-je tout bas.

— Non, baby, non. Je suis là, n'aie pas peur. Tu es forte, Ana.

Il m'embrasse sur le front. À sa voix, je sais que quelque chose ne va pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Quoi ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, baby. Tout va bien. Tu es juste épuisée.

Mais je lis sa terreur dans ses yeux incandescents.

— Mrs Grey, intervient le Dr Greene, qui porte un masque de chirurgien sur le bas du visage. L'anesthésiste est arrivé. Il va vous poser une péridurale, ensuite, nous pourrons opérer.

— Elle a une autre contraction.

Qui parle ?

Autour de mon ventre, tous mes muscles se resserrent comme une bande d'acier. Oh pétard ! Je surfe sur la vague tout en broyant la main de Christian dans mes doigts crispés. Voilà le plus usant – cette douleur à endurer. Je suis si fatiguée. On me force à rouler sur le côté. « *Ne bougez pas !* » Un pincement dans le dos, entre deux vertèbres... Je sens un liquide se répandre en moi, anesthésiant la partie inférieure de mon corps. Une fois de nouveau à plat, je me concentre sur le visage de Christian. En particulier sur la ride profonde qu'il a entre ses sourcils. Il est tendu. Inquiet.

Pourquoi est-il si inquiet ?

— Que ressentez-vous, Mrs Grey ?

La voix désincarnée du Dr Greene me parvient de l'autre côté du champ.

— Concernant quoi ?

— Vous ne sentez rien ?

— Non.

— Bien. Dr Miller, allons-y.

— Tu t'en sors très bien, Ana.

Christian est blême. Il transpire, je vois la sueur lui perler sur son front. Il a peur. *N'aie pas peur, Christian. N'aie pas peur.*

— Je t'aime, dis-je dans un souffle.

— Ah, Ana, répond-il avec un sanglot. Je t'aime aussi, tellement.

Je ressens une sensation étrange au niveau du ventre, un tiraillement – et j'évoque un poulet qu'on vide, quand la main plonge à l'intérieur pour arracher les abats... Je n'ai jamais rien éprouvé de semblable. Quand Christian jette un coup d'œil par-dessus le champ opératoire, il pâlit, mais il ne peut détourner le regard. Il semble... fasciné.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Aspirez ! Bien...

Tout d'un coup, un cri de colère suraigu retentit.

— Vous avez un fils, Mrs Grey. Apgar⁶⁶ ?

— Apgar à neuf.

— Parfait.

— Je peux le voir ? Dis-je, pantelante.

Christian disparaît une seconde et revient avec dans les bras mon fils, emmaillotté de bleu. Je fixe, éberluée, son petit visage rose foncé qui garde des traces de sang et d'une substance blanchâtre. Mon bébé. Mon Petit Pois... Theodore Raymond Grey.

Je détourne les yeux vers Christian, il paraît bouleversé.

⁶⁶ Évaluation de la vitalité d'un nouveau-né au moment de sa naissance, test développé en 1952 par le médecin américain Virginia Apgar.

- Voilà ton fils, Mrs Grey, souffle-t-il d'une voix enrouée.
- *Notre* fils... il est magnifique.
- C'est vrai.

Christian pose un baiser sur le front de notre beau petit garçon sous une grosse mèche de cheveux sombres. Theodore Raymond Grey s'en fiche. Il a fermé les yeux, il a oublié sa grosse colère, il dort. Je n'ai jamais rien vu de plus bouleversant de toute ma vie. Sous le coup de l'émotion, je me mets à pleurer.

- Merci, Ana, chuchote Christian.

Il a aussi les larmes aux yeux.

- Ana, ta mère est arrivée.

C'est la voix de Grace. J'ouvre les yeux, je n'avais même pas réalisé m'être endormie. Maman est avec moi, dans la chambre – à dire la vérité, c'est plutôt une suite, chambre, salon et salle de bain, des pièces claires et lumineuses, remplies de fleurs.

- Chérie !

Maman se rue vers moi, me prend dans ses bras et fond en larmes.

Je pleure aussi en la serrant contre moi. Par-dessus son épaule, je vois Christian lever les yeux au ciel, mais il le fait avec un sourire.

Au bout d'un long moment, maman s'écarte enfin. Elle m'essuie gentiment les joues.

— Tu as été merveilleuse, mon chou, si courageuse, si forte. Je suis fière de toi. Et tu m'as donné un superbe petit-fils...

Elle se tourne vers le berceau sur lequel Grace est penchée aussi. Je les regarde côte à côte, tête brune et tête blonde. Les deux grands-mères de Teddy.

- Et Bob, maman, il va bien ? Le vol s'est bien passé ?

— Aucune idée. J'étais si nerveuse que j'ai pris mes pilules, j'ai dormi tout du long. Ton mari nous avait mis en première classe, tu sais, nous étions très bien installés.

J'adresse à Christian un sourire reconnaissant. Il hausse les épaules.

- Où est Ray ?

— Dans la salle d'attente, baby, répond Christian. Il est déjà passé, mais tu dormais. Il reviendra tout à l'heure. Les infirmières vont râler s'il y a trop de monde à ton chevet. (Il fronce les sourcils.) Ce n'est sûrement pas bon pour Ted.

- Ton fils ne risque rien, chéri, intervient sa mère.

Il la fusille du regard. Oh ! Voilà Fifty qui sent tous ses instincts protecteurs se réveiller...

- Ana !

Je sursaute en entendant le cri étranglé de ma mère.

- Oui ? Quoi ? C'est le bébé ?

— Non, le bébé va très bien, mais qu'est-ce qui t'a pris de refuser une péridurale ? Tu es trop entêtée, chérie, je ne vois pas l'intérêt de souffrir. Je me rappelle pour toi... (Elle frissonne avec une

expression horrifiée.) J'ai enduré dix-sept heures de contractions, mais ce n'était pas par choix, je t'assure. La péridurale n'existait pas... Moi, je ne savais pas. À dix-neuf ans, que connaît-on à la souffrance ?

Je sais ce qui va suivre, je voudrais arrêter maman, mais il est déjà trop tard.

— Ton père est venu te voir à la maternité. Il sentait le vent et l'automne. Il t'a prise dans ses bras. Il était si fier de toi ! Il a dit que c'était le plus beau cadeau d'anniversaire du monde. Il avait eu vingt ans le 1^{er} septembre, mais nous n'avions pas eu l'occasion de le fêter ensemble...

Oui, papa était dans les Marines. Et le lendemain de ma naissance, il est mort au cours d'un accident durant un entraînement. Je ne l'ai jamais connu. L'année suivante, j'avais quelques mois quand ma mère a épousé Raymond Steele, mon père – mon véritable père. L'homme qui m'a élevée.

Bouleversée, Carla sanglote, Grace l'enlace. Je ferme les yeux, épuisée. Pauvre maman ! À dix-neuf ans, elle s'est retrouvée seule dans une clinique, veuve, avec un nouveau-né à charge. J'ai toujours trouvé qu'elle s'était remariée bien trop vite, mais j'ignorais tout du post-partum à l'époque. Et puis, Ray était militaire lui aussi...

— Baby, ça va ? demande Christian.

— Ne me quitte pas ! Dis-je d'un ton pressant. Ne me quitte jamais.

— Mrs Grey, je n'en ai pas l'intention, je t'assure. (Il baisse la voix.) Nous vieillirons ensemble, baby, il nous reste tant à découvrir. Tu m'as sur le dos pour de nombreuses décennies.

Une infirmière aux cheveux roux arrive peu après dans la chambre et déclare d'un ton jovial :

— Mrs Grey, c'est l'heure du bain de votre petit garçon, je vais l'emmenner à la nurserie.

— Il n'en est pas question, répond Christian à mi-voix.

La jeune femme – d'après son badge, c'est Nurse Swift – le regarde avec des yeux effarés.

— C'est la procédure, Mr Grey. Il y aura aussi un examen médical, Le Dr Nicole, notre pédiatre, attend l'enfant d'ici dix minutes.

— Il n'est pas question que mon fils quitte la chambre, tranche Christian.

— Christian...

Grace et moi avons parlé en même temps, mais comme je n'ai plus de force, je laisse ma belle-mère gérer le problème.

— Chéri, reprend-elle, tu sembles déjà très protecteur envers cet enfant, c'est bien normal, mais je t'assure qu'il ne risque rien dans l'enceinte de la maternité. Attends... (Elle lève la main pour interrompre la protestation que Christian s'apprêtait à lui faire.) Je vais l'accompagner, d'accord ? Demande aussi à un de tes agents de venir avec nous. Par sécurité.

Il me vient soudain à l'esprit que Teddy sera une cible pour les kidnappeurs du pays tout entier. Christian serait prêt à payer une fortune pour récupérer notre fils en cas de... Oh Seigneur ! Mon bébé. Les larmes me montent aux yeux. Encore ? Je ne suis plus étanche, ça devient très pénible.

Christian finit par céder. À contrecœur. D'après ce que j'entends de sa conversation houleuse avec Grace, il aurait préféré que le Dr Nicole fasse sa visite dans ma chambre, mais pour le bain, c'est impossible. Christian le sait depuis qu'il a acheté avec moi tout le matériel nécessaire : un nouveau-né ne prend pas son bain dans une baignoire de taille adulte.

J'ouvre les yeux. Christian s'éloigne pour discuter avec Taylor, sans doute le seul homme qu'il juge capable de veiller sur son fils. J'ignore quelles sont ses instructions pressantes, mais Taylor, très digne, hoche la tête comme si de rien n'était.

Taylor est un homme solide et fiable. Je lui confie Teddy en toute confiance. À cause de moi, sa charge de travail ne cesse de s'alourdir et j'en suis désolée. Sincèrement. Je lui adresse un petit sourire d'excuse, je crois qu'il me répond par un clin d'œil.

J'ai encore dû m'endormir. En reprenant conscience, je regarde autour de moi, Christian somnole dans un fauteuil, Teddy est revenu, il dort dans son berceau. Il porte une autre de ses grenouillères, également bleue, mais celle-ci a un nounours brodé sur l'avant – un teddy bear, c'est bien adapté. Je me penche pour regarder de plus près mon petit garçon, ses joues fraîchement lavées sont toutes roses, ses petits poings crispés contre son bouton de bouche. Qu'il est adorable ! Je suis si heureuse de l'avoir, si soulagée que cette épreuve se soit bien terminée. J'ai tout oublié de la souffrance endurée maintenant que ce petit miracle m'a été donné à aimer.

Tout émue, je renifle un peu et Christian ouvre instantanément les yeux.

— Ana, qu'est-ce que tu as ?

— Rien. Je suis juste heureuse... Il est beau, tu ne crois pas ?

— Magnifique.

Mais c'est moi que Christian regarde. Ensuite, il jette un coup d'œil à sa montre et fait la grimace.

— Tu n'as pas dormi longtemps, baby. Tu sais, il y a foule pour toi dans la salle d'attente. Es-tu prête à recevoir la famille ?

— Oui, bien sûr. Je m'étonne que tu aies pu retenir ma mère. Taylor a-t-il eu besoin pour ça de sortir son arme ?

Christian n'apprécie pas ma pointe d'humour.

— Anastasia, ce n'est pas drôle ! Je ne veux pas que tu évoques une arme en présence de mon fils. Les États-Unis devraient interdire purement et simplement leur vente libre, leur utilisation, et leur possession. Tu connais mon point de vue sur la question.

Oh que oui ! Et à l'heure actuelle, je ne suis pas en état de supporter un nouveau sermon.

— Christian, s'il te plaît, je le connais... tout le monde connaît. Parle-moi plutôt de ces visites...

— Tu es sûre que ça ne va pas te fatiguer ?

— Non, je me sens mieux.

Il avance jusqu'à la porte et l'ouvre, et crie le nom de Taylor. Oh lala. Mais à quoi pense-t-il ? Nous sommes dans une maternité, voyons, pas à GEH. De plus, je suis sûre que Taylor, comme à son habitude, est posté dans le couloir. Pourquoi Christian a-t-il besoin de hurler ?

— Chut ! Dis-je dans un cri étouffé. Ne fais pas tant de bruit, tu vas réveiller Teddy.

Ce n'est pas le cas, le bébé dort, imperturbable. Après avoir travaillé dur pour faire son entrée au monde, il récupère, sans se préoccuper des cris de son père. La nature fait bien les choses.

— Anastasia ? demande mon mari, d'une voix mesurée – et contrite. Qui veux-tu voir en premier ?

— Taylor.

Christian paraît surpris, mais il ouvre en grand la porte avec un signe de la main. Ce n'est pas la première fois que je remarque l'ouïe exceptionnelle de Jason Taylor, je sais qu'il a entendu ma demande, aussi faible que soit ma voix.

Taylor pénètre dans la chambre, mais à peine. Il reste à côté de la porte. Il paraît très mal à l'aise.

— Madame... marmonne-t-il. Auriez-vous besoin de quelque chose ?

— Oui, entrez, je voudrais vous présenter Theodore Raymond Grey, Teddy pour les intimes.

Taylor perd toute son impassibilité habituelle. Il m'adresse un grand sourire. Je sais combien ils sont rares, mais moi, de sa part, j'en reçois souvent. Christian surveille le responsable de sa sécurité d'un œil étreci. Je me demande bien pourquoi. Serait-il jaloux ?

— Toutes mes félicitations, Mrs Grey. À vous aussi, Mr Grey, ajoute Taylor, tourné vers Christian.

— C'est Ana qui a fait le gros du boulot, admet Christian d'un ton bourru.

— Effectivement, monsieur, mais je sais par expérience que l'épreuve est également difficile pour le père... hum, émotionnellement parlant.

Christian le fixe, éberlué.

Moi, je comprends. D'un premier mariage, Taylor a une fille, Sophie, qui a presque huit ans. Je sais qu'il regrette de ne pas la voir assez souvent. Je pense qu'il ne tenait pas tellement à faire venir un enfant à l'Escala – qui devait être pour lui l'antre de Satan. Mais maintenant qu'il a épousé Gail et qu'il vit avec elle dans un appartement privatif au-dessus de notre garage, sur le Sound, Sophie a une chambre rien que pour elle. Depuis notre emménagement dans la grande maison, en début d'année, elle est venue plusieurs fois. Avec ses cheveux blonds et ses joues rondes, elle ne ressemble pas beaucoup à Taylor, elle a juste hérité de lui ses yeux couleur noisette, vifs et intelligents.

Quelques minutes plus tard, la chambre se remplit. Grace et ma mère se postent à mon chevet, entremêlant félicitations et conseils concernant l'enfant ; derrière elles, je vois brièvement passer Carrick, Bob, mais aussi Kate et Elliot, Ethan et Mia. Et mon père, bien sûr. Ray m'adresse un petit signe de la main, sans approcher.

Kate se penche pour m'embrasser.

— Bravo, Steele, Theo est absolument adorable, je suis fière de toi.

— Non, pas Theo ! proteste Elliot. C'est déjà le nom de mon grand-père. Ana, tu comptes vraiment appeler ce pauvre gosse, Theodore ? C'est démodé !

— Elliot, fous-nous la paix, grogne Christian.

Mia envoie un coup de poing vigoureux sur l'épaule de son frère aîné.

— Grosse brute ! C'est très joli, Theodore. Et Ana a assez souffert pour mériter d'appeler son fils comme elle veut.

Je ris de les retrouver tous aussi en forme, j'aime les voir se chamailler. Les Grey forment une grande famille, une tribu. Je me sens incluse dans ce cocon – après tout, je suis désormais la mère de l'un d'entre eux.

— Dans ce cas, ce ne sera pas Theo, mais Teddy, dis-je, amusée.

— Pourquoi pas Ted ? Intervient Christian. C'est quand même moins ridicule que Teddy.

— Je trouve que Teddy convient très bien à un bébé.

C'est Kate qui vient de contre-attaquer. Comme de coutume, elle a choisi de s'opposer à Fifty. Ah, ces deux-là ! Enterreront-ils un jour la hache de guerre ? Elliot lève les yeux au ciel. Je suis sûre qu'il pense la même chose que moi.

— C'est bien le problème, Kate, jette Christian, sarcastique. Il ne restera pas éternellement un bébé.

Grace change avec tact le sujet de la conversation. J'ai souvent remarqué qu'elle intervenait entre Kate et son fils cadet, comme s'ils étaient tous les deux des ados querelleurs.

— Ana chérie, je tiens à te dire combien père est enchanté que tu aies donné son nom à ton premier-né. Il n'a cessé de me le répéter au téléphone, ce matin, quand je lui ai donné la bonne nouvelle. Tu sais, il a toujours regretté qu'aucun de mes enfants n'ait gardé le nom de Trevelyan accolé à celui de Grey.

— C'est bien plus pratique d'avoir un nom que les gens retiennent, maman, dit Christian.

— Et puis, le temps qu'un client prononce Tre-ve-ly-an-Grey-Cons-truc-ti-on, le béton aurait le temps de sécher sur place, se moque Elliot.

Grace lève les deux mains, en signe de reddition.

— Je sais, je sais, vous me l'avez expliqué cent fois. Mais père y revient régulièrement. Ce matin encore...

Elle secoue la tête et se tourne vers moi :

— Mes parents passeront te voir demain, ma chère petite. Père est un peu fatigué aujourd'hui. Il préfère être en forme avant de faire le déplacement.

Je cache mon soupir soulagé. Grand-mère Trevelyan est une vraie pipelette, capable d'énoncer à haute voix les pires incongruités, par simple plaisir de choquer. Je préfère être reposée avant de l'affronter.

— Je serais ravie de les revoir, Grace.

Demain est un autre jour...

Chacun à son tour, les membres de la famille et les amis se penchent sur le berceau, caressent le front de Teddy, et le déclarent très réussi. Je trouve aussi.

Ray profite d'un moment de calme relatif – les autres sont au salon et bavardent devant un verre –, pour s'approcher de moi.

— Annie chérie, bravo, mes félicitations. Je n'arrive pas à croire que tu sois déjà adulte, mariée, maman... Tu sais, j'ai l'impression que c'était hier quand tu étais toi aussi un bébé de quelques mois... le temps passe vite, si vite. Profite bien de ton enfant, il sera grand avant que tu le réalises.

— Tu comptes lui donner des frères et des sœurs ?

C'est ma mère, qui est revenue sans que je le remarque. Elle se tient de l'autre côté de mon lit.

— Carla ! proteste Ray. Laisse-lui le temps de se remettre, voyons.

— Ana a toujours regretté d'être enfant unique. Tu sais bien que toi et moi voulions lui donner un petit frère ou une petite sœur, mais... (Une expression de regret passe sur son visage,) ça n'a pas marché.

Un silence pesant tombe entre mes parents, qui se regardent fixement et semblent avoir oublié ma présence. Quels souvenirs évoquent-ils ? Je cherche à les faire revenir au présent :

— Hum... Christian et moi en avons déjà parlé, nous envisageons effectivement d'avoir plusieurs enfants. (*Suis-je capable d'endurer plusieurs césariennes ? Je ne sais pas...*) En tout cas, au moins deux ou trois...

— Vous aurez certainement la place de les loger. (Carla rit.) Votre maison est tellement grande ! Je ne comprends pas que vous ayez installé la nurserie juste à côté de votre chambre, pourquoi ne pas engager une nourrice ?

— Parce que je veux m'occuper moi-même de mon enfant ou de mes enfants, maman.

— Et cette femme qui vit chez toi, Ana ? Comment s'appelle-t-elle... Gail.

— Gail Taylor est notre gouvernante et notre cuisinière, elle est tout à fait capable de s'occuper des enfants pendant que je travaillerai, mais je veux que ce soit moi, le soir, qui leur donne un bain, qui les fasse dîner, qui leur lise une histoire avant qu'ils se couchent.

— Non, ça, je m'en chargerai.

C'est Christian. Il parle une voix très douce, les yeux brûlants d'amour. Je lui souris avec affection. Je l'imagine avec un petit garçon à son image sur les genoux, occupé à lire lui les histoires du Dr Seuss⁶⁷ qui ont bercé mon enfance. J'en ai les larmes aux yeux.

Oh zut ! J'espère que cette émotivité anormale ne durera pas, c'est très embarrassant.

Une vague de fatigue me tombe dessus comme un mur de briques. Je retiens à grand-peine un bâillement. Christian s'en aperçoit mais, avant qu'il ait le temps d'ouvrir la bouche, mon père intervient :

— Carla, Annie est fatiguée. Je pense qu'il est temps de la laisser se reposer.

Christian adresse à Ray un regard entendu, lourd de reconnaissance tacite. Il se charge sans doute de faire passer le mot dans le salon : après un brouhaha d'adieux et d'embrassades, nous nous retrouvons seuls, tous les trois.

Je m'endors, un sourire aux lèvres.

Le lendemain matin, Christian pénètre dans ma chambre avec un sac dont il sort des petits pains briochés et du thé – du Twinings ! J'ai dû insister pour le renvoyer dormir à l'Escala cette nuit, il est parti vers deux heures du matin. Il doit être à peine 7 heures et il est déjà là, rasé, changé, frais comme un gardon. Et beau à tomber !

Il dépose ses offrandes sur ma table roulante.

— Du thé ! Dis-je comme s'il s'agissait de la plus onéreuse des bouteilles de champagne.

Saisie d'une arrière-pensée, je fronce les sourcils.

— Tu crois que j'y ai droit ? Même en allaitant ?

— Ana, tu trempe à peine ton sachet dans de l'eau chaude, je ne pense pas que deux atomes de théine puissent avoir un effet nocif. D'après ce que j'ai lu, tu dois boire beaucoup, ça aidera ton lait à monter.

⁶⁷ Theodor Seuss Geisel, auteur et illustrateur américain (1904/1991)

Je croque déjà dans une brioche sans retenir un gémissement de plaisir gourmand. Un pur délice ! Un goût de beurre frais... Hmm, ça fond dans la bouche.

— Je n'arrive pas à croire qu'un hôpital de ce standing ne soit pas foutu de fournir un petit déjeuner correct ! grogne Christian, très mécontent.

Pendant que je mange, il s'installe dans un fauteuil, à côté du berceau. Peu après, je l'entends chuchoter à son fils :

— Hey, bonhomme, tu me reconnais ? Je suis ton père. D'après ce que j'ai compris, je suis chargé de ton éducation. Si tu veux mon avis, on laissera maman gérer la plus grande partie du problème, mais j'interviendrai fréquemment. Je serai toujours franc avec toi. Ta mère affirme que l'honnêteté est indispensable en famille. Elle a raison. Ne lui dis pas que j'ai admis ça, sinon, je n'en entendrais plus jamais la fin. D'accord ?

« Toi et moi, fils, nous aurons de temps à autre des discussions entre hommes... tu sais, de celles que les femmes ne peuvent pas comprendre.

« Que te dire aujourd'hui ? Que je serai toujours là pour veiller sur toi, pour te donner à manger, pour te protéger. Ta mère aussi, bien sûr. Ne t'inquiète de rien, tu es en sécurité. À propos de sécurité, il faudra que tu t'habitues à avoir un agent à proximité. Pour le moment, bien sûr, ce n'est pas un problème, mais dès que tu marcheras... Eh bien, nous en reparlerons à ce moment-là. Ne t'avise pas de faire comme ta tante Mia et d'essayer d'échapper à ton équipe, je le prendrai très mal.

« Je ne sais pas si tu l'as déjà remarqué, mais tu as beaucoup de chance : tu as une mère merveilleuse. Elle est belle, mais à l'intérieur, elle est encore meilleure, une pure lumière capable d'éclairer les ténèbres les plus sombres. J'espère que tu ne connaîtras jamais ce que j'ai connu, mon fils, j'espère que ta vie ne sera que bonheur et sérénité. Je ferai tout pour ça. Je tenterai d'être le meilleur père qui soit. Bien sûr, ça ne marchera pas ; bien sûr, toi et moi nous nous engueulerons de temps à autre, mais nous nous aimerons aussi. Et au final, il n'y a que ça qui compte.

« Un jour, tu te marieras. Ça viendra plus vite que tu ne le crois... d'ici trente ans environ. Et qu'est-ce que c'est, trente ans, dans une vie ?

Cette fois, je n'y tiens plus, j'éclate de rire.

— Christian ! Nous n'en sommes pas encore à marier Teddy, voyons. Il vient juste de naître.

— Il n'est jamais trop tôt pour recevoir de bons conseils, Ana. D'ailleurs, quand j'essaierai de lui tenir ce même discours une fois adolescent, il ne voudra pas m'écouter. Autant lui graver quelques paroles sensées dans le cerveau le plus tôt possible.

Je ris tellement que je m'étouffe. *Fifty, fifty, fifty !*

— Où as-tu trouvé ses idées extraordinaires ? Ne me dis pas qu'elles te viennent de John Flynn, je ne te croirais pas.

— Et pourquoi pas ? John a beau être un excellent psychiatre, il m'a dit lui-même que dans son rôle de père, son expérience ne lui sert à rien. C'est bien pour ça qu'un médecin ne soigne pas sa propre famille, il n'arrive pas à avoir le recul nécessaire pour les traiter de façon objective.

Je me souviens alors que John a deux garçons, tous deux adolescents. Il faudra que je demande à Rhianne, sa femme, comment elle s'en sort.

— D'accord, d'accord. Mais si tu veux mon avis, Teddy n'a rien écouté du tout. Il s'est endormi pendant ton discours.

— Il est déjà comme toi, Ana. Il n'écoute rien. Il n'écouterà jamais rien. J'avais déjà du mal avant, je me demande comment je vais m'en sortir avec deux numéros de même acabit !

Houlà, terrain miné. Je ne veux pas que Christian recommence à stresser. Il ne le fait que trop. Il est temps de changer de sujet.

— Sais-tu quand nous aurons le droit de rentrer à la maison ?

— Ana, pour un simple accouchement, ils gardent leurs parturientes trois ou quatre jours, mais toi, tu as subi une césarienne. Il faut laisser à ton corps le temps de récupérer, tu ne seras pas libérée avant une bonne semaine. Et rappelle-toi que tu dois te lever et marcher un peu tous les jours, pour ne pas risquer une phlébite. As-tu bien reçu ta piqûre d'héparine ce matin ?

— Oui, juste avant que tu reviennes.

— Parfait. Ne brusque pas les choses, s'il te plaît, tu nous as fait très peur hier... Durant un moment, j'ai cru... Maintenant, repose-toi. Récupère. Je vais engager une infirmière pour qu'elle vienne tous les jours, durant tout le mois venir.

— Tout le mois ? Pourquoi ?

— As-tu écouté ce qu'a dit le Dr Greene ?

— Oui, je n'ai pas le droit de soulever quelque chose de plus lourd que mon bébé pendant un mois.

— Eh bien, cette infirmière viendra pour s'assurer que tu suives ces instructions, et aussi pour t'aider concernant les premiers soins à donner à Ted.

— Et pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— C'est ce que je fais, il me semble.

— Non, tu me mets devant le fait accompli. Christian, je veux que nous discutons de tout ce que tu décideras concernant notre fils. Je veux être partie prenante. C'est important pour moi.

Il s'assied sur le lit et m'embrasse sur le front.

— Je suis désolé, baby. Tu étais fatiguée hier, tu n'as pas arrêté de dormir. J'ai voulu faire avancer les choses et t'éviter un souci.

— Je sais, je sais. D'accord.

— J'ai aussi demandé à tes parents et aux miens de ne pas passer la journée entière dans ta chambre – comme hier. Et surtout, de ne pas revenir tous ensemble. Ce n'est pas sain pour Ted et pour toi, c'est épuisant.

Une fois encore, je fronce les sourcils. Christian a raison, je sais, mais j'aurais aimé qu'il m'en parle au préalable avant de tout décider de façon arbitraire. Les Grey et Ray vivent à proximité, mais ma mère et Bob sont spécifiquement venus de Géorgie pour me voir, pour mieux connaître Teddy. Ils ne vont pas rester bien longtemps. Je ne veux pas que ma prétendue fatigue les prive de leur premier petit enfant. Parce que c'est ce que m'a dit Bob hier : « *Ana, je n'ai pas d'autre enfant, je te considère comme ma fille adoptive et Teddy est à mes yeux aussi bien mon petit-fils que celui de Carla.* »

— Je n'ai pas trop compris pourquoi Ethan était là hier, dis-je, sans réfléchir.

— Parce que Mia ne se déplace jamais sans lui !

Christian ricane.

— Tu crois qu'ils vont se marier ?

— Sûrement pas de sitôt. Il n'a pas encore fini son master, il n'est donc pas prêt à établir un cabinet. Il n'a pas les moyens d'entretenir une femme, encore moins une famille.

— Son père pourrait l'aider.

— Si tu veux mon avis, je crois que Keith Kavanagh aurait préféré voir son fils unique travailler pour lui, à Kavanagh Médias. Le choix qu'a fait Ethan de devenir psychologue est une forme de rébellion contre son père. C'est un curieux garçon ...

— Tu ne le connais pas !

— Si, nous avons un peu parlé l'année dernière à Aspen, quand nous avons été pêcher ensemble. Tu te souviens ? Elliot n'a pas voulu nous accompagner, parce qu'il était allé acheter une bague de fiançailles pour Kate.

— Oh oui. Quelle soirée !

— Et quelle nuit, Mrs Grey !

— J'étais ivre, j'ai boxé un poids lourd sur la piste de danse et je me suis endormie dans la voiture en revenant de boîte de nuit. Si je me rappelle bien, nous n'avons même pas fait l'amour ce soir-là.

Christian éclate de rire et m'embrasse gentiment.

À la maternité

Ana

Je dévore du regard mon fils. Durant plusieurs mois, il a été « Petit Pois » et maintenant, c'est un magnifique petit garçon.

— Teddy? Teddy... Teddy chéri !

— Ana, je crois qu'il finira par ne plus supporter son nom si tu le répètes toute la journée.

Christian me sourit, assis près du berceau. Lui aussi contemple ce miracle que nous avons créé tous les deux. Teddy a déjà sur la tête une petite touffe de cheveux cuivrés.

— Ta mère est d'accord avec moi, Christian Teddy est ton portrait craché.

— Ce n'est pas vrai, il a les yeux bleus.

— Grace dit que tous les bébés ont les yeux bleus, il faut quelques semaines avant que la couleur devienne définitive. Elle a dit aussi que Teddy aurait les yeux clairs. Tu verras, ils seront gris.

— Ils seront bleus, comme les tiens, baby. On parie ?

— Pourquoi pas.

— Le vainqueur aura droit d'exiger un gage du perdant.

— D'accord.

Christian ricane, très sûr de lui. Je me tourne vers mon bébé d'amour :

— Teddy, Teddy, n'oublie pas, il faut que tu aies des yeux gris !

Christian lève les yeux au ciel.

— Il ne te comprend pas.

— Si, il est très intelligent.

— Bien entendu, il a les gènes qu'il faut pour ça !

Il y a quelque chose dans sa voix quand il prononce le mot « gènes ». Je lève les yeux, il paraît inquiet. Il a les yeux encore cernés, des rides marquées sur le visage. C'est de ma faute. Je n'aurais pas dû refuser cette césarienne jusqu'au dernier moment, je ne sais pas ce qui m'a pris... c'était puéril de ma part de m'accrocher à ma conviction qu'il me fallait faire naître mon enfant « naturellement ». Je m'en veux d'avoir couru un risque, d'avoir mis en danger mon enfant ainsi que ma propre santé. Christian ne m'en a pas encore parlé, je suis pourtant certaine qu'il me réserve un sermon – et une punition –, un jour ou l'autre.

Je ne veux pas y penser pour le moment.

— Il est tellement beau !

J'ai toujours trouvé que les enfants des autres ne ressemblaient à personne, c'étaient des Aliens, ils me faisaient penser à ET⁶⁸. Mais là, quand je regarde Theodore Raymond Grey, je vois son père, à 100 %. J'en ai les larmes aux yeux.

— Teddy, Teddy, Teddy.

— Anastasia, ça suffit. Je t'interdis de pleurer. C'est un jour de joie, je ne veux pas...

Je l'interromps.

— Tu ne l'as pas encore tenu dans tes bras.

Il recule de tout son être.

— Non.

Je me retourne dans le lit... ma cicatrice me rappelle à l'ordre. Ouille ! Il faut que je sois moins brusque. Christian a remarqué ma grimace, il me caresse la joue.

— Baby, est-ce que ça va ? Tu as mal ?

— Non, ne t'inquiète pas, je vais très bien. C'est juste un point ou deux points qui me tirent.

Je soulève délicatement le bébé pour le tendre à Christian. Il sait comment s'y prendre : d'une main, il soutient la nuque fragile, de l'autre, il plaque le petit corps contre lui. Il se rassoit et berce son fils dans ses bras. Mes larmes coulent de plus belle, ce spectacle est bouleversant. Christian se met à chanter.

*J'irai partout où tu iras,
Tout en haut ou en bas,
J'irai partout où tu iras...⁶⁹*

Teddy s'agite dans son sommeil, son petit poing frappe son père en pleine poitrine, au niveau du cœur. Le mien rate un battement. Je sais qu'il s'agit pour Christian d'une zone interdite, c'est précisément là qu'il a une profonde cicatrice. Comment va-t-il... ?

Il a un halètement douloureux et ferme les yeux, le temps de se contrôler. Quand il soulève les paupières, ses prunelles grises sont lumineuses de joie et d'émerveillement. Il contemple son fils avec adoration.

Je n'arrive pas à y croire.

— Dis-moi, Christian, j'ai pensé à un truc.

— Quoi ?

— Je voudrais qu'Elliot et Kate soient parrain et marraine de notre fils.

— Quoi ? Quelle idée ! Ils sont déjà ses oncle et tante, ce n'est pas assez ?

— Non, s'il nous arrive un jour quelque chose, ils pourraient s'occuper de lui. Ça me rassurait de le savoir, même si ça n'arrive jamais.

— Et mes parents ? Et les tiens ?

⁶⁸ Extra-Terrestre, film de science-fiction américain de Steven Spielberg sorti en 1982

⁶⁹ The Calling était un groupe de rock alternatif américain et *Wherever You Will Go* un de leurs grands succès

— Ils sont adorables, tous, ils aimeront beaucoup notre fils, mais ils n'ont pas l'âge de l'élever. Je préférerais...

Je me mordille la lèvre sans trop savoir comment m'exprimer. Christian éclate de rire.

— Tu condamnerais ce pauvre enfant à vivre avec mon frère, un clown, et sa walkyrie de femme ?

— Je leur confierais ma vie ! Oui, je leur confierais aussi mon fils.

Il m'étudie un long moment, puis il baisse les yeux pour regarder le bébé qui dort contre sa poitrine. Il a un sourire timide et souffle :

— Bien sûr, baby. Fais comme tu veux.

Ouf, je suis rassurée, je m'attendais à ce que ce soit plus difficile.

Au même moment, la porte s'ouvre avec fracas. Je grimace, habituée au calme qui règne dans la maternité. Je suis aussi étonnée que Taylor ou Sawyer ne soit pas intervenu. Je tourne la tête, c'est Elliot, caché derrière un énorme bouquet, avec des ballons bleus qui flottent au-dessus de sa tête. Oh lala. J'ai presque oublié qu'au-delà de cette porte, il y a d'autres gens, une ville, tout l'État de Washington. Christian, moi et notre enfant ne sommes pas seuls au monde ! Notre famille est prête à accueillir un nouveau membre dans son giron.

— Comment va mon neveu ?

Kate se précipite derrière lui, elle paraît furieuse.

— Désolée, il court vite, je n'ai pas pu l'empêcher de te déranger.

J'éclate de rire – bien que ce soit douloureux avec ma cicatrice. Mon beau-frère adore faire le pitre, mais il a le don d'apporter la joie avec lui.

Christian a tourné la tête avec un froncement de sourcils, sans doute craint-il que la grosse voix d'Elliot réveille Teddy. Ce n'est pas le cas, le bébé dort toujours avec la constance d'un nouveau-né qui a travaillé dur pour venir au monde.

— Elliot, ferme-la, grogne Christian.

— Entrez, entrez tous les deux, dis-je amusée. Vous tombez bien, je voulais vous parler.

Christian soupire, il ne paraît pas prêt à relâcher son fils.

Elliot dépose sur mon lit six ou sept paquets soigneusement emballés

— Tiens, Ana, c'est pour toi et pour le petit Elliot. (Il tend les fleurs à Kate en disant :) Bébé, flanque ça où tu veux, moi, je vais accrocher les ballons en l'honneur de mon neveu.

— C'est *mon* fils ! Proteste Christian. Il s'appelle Theodore Raymond Grey.

— Teddy, dis-je avec un sourire béat.

Mon mari me contredit.

— Ted !

Je l'ignore. Les ballons bleus, gonflés à l'hélium, sont attachés au montant métallique de mon lit d'hôpital. Génial ! Ils donnent à la chambre un air de fête. Je souris à Elliot, enchantée.

— Nous vous avons fichu la paix toute la matinée, déclare mon beau-frère. Je ne vois pas pourquoi Kate voulait m'empêcher de venir ! Je méritais bien une petite pause après avoir passé la nuit dans la

salle d'attente. Après tout, cet enfant, nous l'avons tous attendu, pas vrai ? C'était fatigant, je suis raide pété.

— Elliot ! grogne Kate, partagée entre l'exaspération et l'amusement.

— Je suis ravie que vous soyez là, tous les deux, dis-je avec un sourire. Je voulais vous demander quelque chose...

— Bien sûr, Ana.

— Tout ce que tu veux.

Ils ont répondu en même temps. C'est chou !

— J'aimerais que vous soyez parrain et marraine de Teddy.

Deux heures après

— Oooh ! Comme il ressemble à Christian ! crie Mia en tapant des mains.

— Pauvre gosse !

Kate, assise dans un fauteuil, tient son futur filleul dans ses bras. Soit Christian n'entend pas son commentaire, soit il choisit de l'ignorer en tout cas, il ne perd pas son sourire fier et paternel.

— Je peux le prendre ? Je peux le prendre ? Demande Mia.

C'est sa mère qui lui répond :

— Si tu veux, chérie, mais fais bien attention. Voilà, il faut que tu places ta main ici, l'autre...

Je n'écoute plus, je regarde Grace et Carrick : ils ont le même sourire, ils paraissent si heureux d'être grands-parents. Ils contemplent mon bébé comme s'il s'agissait de la huitième merveille du monde.

Tous deux s'approchent de moi, Grace se penche pour m'embrasser :

— Bravo, Ana ma chérie, tu as très bien travaillé.

— Hey ! J'ai aussi participé.

Christian fait mine de boudier. J'éclate de rire, le cœur gonflé de joie, il est si rare qu'il agisse de façon aussi jeune, libre et détendue. Ses parents lui lancent un coup d'œil adorateur.

Carrick me salue à son tour.

— Mes félicitations, Ana, et tous mes vœux.

Peu après, j'étouffe un bâillement. Christian le remarque ; il s'assied sur mon lit, le dos appuyé au mur, il me prend dans ses bras. Je me sens bien, dans un cocon, protégée.

Kate est toujours dans son fauteuil, au coin de la fenêtre. Elle paraît morose. Son frère lui pare à voix basse, il paraît chercher à la reconforter. Qu'est-ce qu'elle a ? Des problèmes de boulot ? Depuis combien de temps n'avons-nous pas mangé ensemble et échangé des confidences ? Elle s'absente souvent, pour son travail de journaliste ; et moi, je suis occupée ailleurs. Oh Kate... !

Dans le salon adjacent, Elliot et Mia se disputent pour savoir lequel des deux va tenir Teddy. Sur le canapé, mon père et ma mère discutent avec animation, malgré moi, je tends l'oreille : ils parlent de Bob

Adams, le mari de maman. Mon attention les quitte très vite. En fait, je surveille mon petit bébé qui passe de bras en bras : il est actuellement dans ceux de Grace.

Je souris béatement.

— À quoi penses-tu, Mrs Grey ? Me chuchote Christian à l'oreille.

— À notre enfant. À toi. À nous.

Joyeux Anniversaire !

Juin 2012

Ana

Christian est assis, les jambes en tailleur, sur notre lit ; il regarde son paquet avec une expression où se mêlent la suspicion et la joie.

— Bon anniversaire.

Je chuchote, à la fois très excitée et pleine d'appréhension à l'idée de sa réaction. De ses longs doigts, il caresse le papier d'argent, puis effleure l'épais ruban de satin qui entoure la boîte.

— Très joli ruban, dit-il, avec un grand sourire.

— C'est aussi ce que j'ai pensé.

Je penche la tête de côté avec un ricanement sardonique.

— Ça fait partie du cadeau ? s'enquiert-il.

— Si tu veux.

— Mrs Grey, je veux toujours, tu devrais le savoir.

Il a déjà les yeux assombris d'une promesse sensuelle, je ne peux retenir mon sourire à cette invite sans équivoque.

Très lentement, il détache le ruban... en prenant tout son temps, puis il soulève le papier et celui d'en dessous, et là... il se fige en regardant mon cadeau. Affolée, je retiens mon souffle. Après ce qui me paraît être une éternité, Christian relève les yeux sur moi, il paraît sidéré.

— Une chemise à fleurs ? marmonne-t-il.

— Oui.

— À fleurs ?

— Oui. C'est une chemise bleue avec des fleurs s. J'ai pensé que tu pourrais enfin changer de tes sempiternelles chemises toutes blanches. C'est très facile à porter, surtout avec un jean. Bien sûr, je ne te vois pas la mettre au bureau, mais je pense que tu serais super là-dedans.

Il me dévisage, je n'arrive pas à déchiffrer ses grands yeux gris.

— C'est la vérité, dis-je, tu seras super.

— Super dans quel sens. Bandant ?

Je rougis.

— Oui. Très.

— D'accord, *très bandant*, ça me va.

Il semble adouci. Il soulève la chemise et l'étudie, avec attention, puis il la pose sur le lit.

— Maintenant, ce ruban...

Il le saisit et en teste la solidité.

- Quoi, ce ruban ? dis-je, sans souffle.
 - Je pense qu'il est temps d'utiliser la partie la plus intéressante de mon cadeau.
- Il plonge vers moi, je crie... mais il est déjà trop tard.

Dans la salle de jeu

Je cherche à me rappeler qu'il s'agit de Christian, mon amour, mon mari, mon initiateur à tant de points de vue... Il ne m'a pas caché que la sodomie était un point important pour lui ; il n'a jamais non plus tenté de me l'imposer. La chaleur humide de sa bouche et ses doigts en moi créent des étincelles électriques qui se dirigent tout droit vers mon sexe et y mettent le feu. Christian prend ma main, il me suce l'index, je sens l'arête de ses dents, je frissonne. Ses yeux gris sont tellement luminescents qu'on les dirait éclairés de l'intérieur. Il est d'une sensualité incroyable, il me fait perdre la tête, à chaque fois – à chaque session de baise tordue. D'ailleurs, rien que la façon dont il me regarde à présent, sa main pressée sur mon sexe est follement érotique. Il s'écarte et frotte son sexe érigé entre mes cuisses serrées. À chaque mouvement, je m'alanguis davantage, je suis prête à tout accepter. Il m'embrasse sans cesser son rythme cadencé, ses ondulations lentes. Je l'entoure de mes bras, savourant ses muscles durs qui gonflent sous mes paumes. Ce corps m'écrase de tout son poids. Plus vite. Plus fort...

Et là, je sais. Je veux franchir cette étape. J'étudie une seconde l'expression de plaisir intense du visage au-dessus du mien, je sais que je vais le faire.

- Christian ?
- Mmm ?

Je tremble déjà d'anticipation. Une bouche gourmande se pose dans mon cou, des éclairs de jouissance me traversent tout le corps.

- Je – ah... Je pense que je veux... Je suis prête à... Euh, tu sais.

Il relève la tête et m'effleure du nez la tempe.

- Tu le penses seulement ? demande-t-il, la voix plutôt rauque.

Je sursaute parce qu'il vient de me mordre (légèrement) l'oreille.

- Aaah ! Non... Je suis certaine. Oui, absolument certaine.

Il m'embrasse avec passion.

- Tu es certaine de quoi, Anastasia ? demande-t-il ensuite, le souffle court.

- Je... ah... Mmm...

- Allez, baby, insiste-t-il. Dis-moi ce que tu veux.

J'écarquille les yeux. Je n'arrive pas à admettre que je vais être obligée de le dire à haute voix. Ni même à croire que c'est ce que je veux...

- Je veux que tu me prennes. Hum... par derrière.

Je ne suis pas folle, je vais déguster. Je sais bien que je devrais me détendre. J'essaie, mais en vain. Parce que Christian est en position, juste derrière moi...

— Du calme, baby. Respire.

Je tourne la tête de côté, j'inspire profondément, j'expire. Ça ne m'aide pas. Oh lala. Christian ne m'a encore rien fait – sauf me masser le dos et les reins. Il prend son temps, il me caresse avec une telle intensité que j'en ai les yeux qui se révulse – d'extase.

Et pourtant, j'ai peur. Christian le devine, il se penche, sa poitrine dure pressée contre mon dos

— Écoute... Je te l'ai déjà dit, j'irai tout doucement. À ton rythme. Si ça ne va pas, que tu es trop tendue ou que tu risques d'en souffrir, je m'arrêterai.

Bien sûr, il en est capable. Il a un contrôle phénoménal sur lui-même.

Un bras se plante tout à coup devant mon visage.

— Accroche-toi à mon bras, baby. Comme à une ancre. Je vais essayer autre chose. Ferme les yeux. Essaie de ne plus penser à rien, de déconnecter ton cerveau. Par contre, ouvre tous tes autres sens. Écoute la musique. Et imagine-nous tous les deux. En vision mentale.

— Ça me paraît bizarre, dis-je, mal à l'aise.

Je lâche un petit rire nerveux. Christian se met à rire, j'en ressens des vibrations contre mon dos.

— Très bien, baby, rigole autant que tu veux. Ça va t'aider à te détendre. Maintenant, ferme les yeux, et essaie de faire ce que je t'ai dit.

Docilement, je laisse retomber mes paupières. J'imagine le spectacle que Christian et moi devons présenter. Juste maintenant. Nus et allongés l'un contre l'autre. Lui si contrôlé et sûr de lui, si beau et musclé, plaqué derrière moi – blanche et nue ; dureté vs douceur. Peau dorée vs peau pâle. Son corps d'athlète – muscles noués, luisants de sueur ; son regard passionné posé sur moi. Je dois avouer que le tableau est superbe.

— Parfait, baby. Garde cette image en tête. Accroche-toi.

Je préfère ne pas me demander comment il sait à quoi je pense... Parfois, il lit dans mes pensées, c'est effrayant. Je me sens vulnérable. Je le suis...

— Concentre-toi, chuchote-t-il à mon oreille.

Son souffle chaud chatouille ma peau trempée. J'obéis, je ferme les yeux, attentive à la moindre de mes sensations. Sur mon écran mental, je « vois » Christian m'embrasse la colonne vertébrale, le creux des reins, les fesses ; il goûte le sel de ma sueur ; il me prépare de la bouche et des doigts ; il me caresse de l'intérieur à un endroit qui...

Oooh !

— Parfait. Ouvre-toi pour moi, baby. Détends-toi, respire. Laisse-moi te prendre. C'est tellement bon. Si tu savais l'effet que tu me fais... Ce que je vais te faire ressentir... Merde, rien que d'y penser est déjà une jouissance en soi.

Surprise par la raucité de sa voix, je resserre ma prise sur son bras.

— Non, n'aie pas peur, chuchote-t-il. Ne te crispe pas. Tout va bien. Nous sommes ensemble. Ne me bloque pas. Reste avec moi. Fais-moi confiance. Tu vas aimer... crois-moi.

Je le crois. Aveuglément. Je lui fais une totale confiance.

Je relâche d'un coup le souffle que j'ignorais avoir retenu ; l'oxygène me fait tourner la tête. Je laisse retomber ma tête dans l'oreiller, comme si mes épaules et la nuque se dissolvaient. Je sens une pression, je sais que Christian commence à me pénétrer.

— Baby, oh, merde. C'est génial. Je peux m'arrêter quand tu veux. C'est toi qui décides. N'oublie pas de respirer. Bordel, te voir comme ça... Si tu savais... J'adore te regarder. Tout le temps. J'ai désiré ton cul dès la première minute où je l'ai vu. J'ai su que je l'aurais. Un jour. Je veux toutes tes virginités, Anastasia, c'est vital pour moi... Je veux te marquer de mon sceau. Tu es à moi !

J'essaie de sourire, mais c'est un rictus, je grimace au contraire parce que la pression augmente.

— Chut, ne te crispe pas, baby. Je suis là.

Mentalement, je continue à nous imaginer tous les deux. Je sais que le désir assombrit les yeux gris de Christian et qu'il a le cou raidi de tension. Il va doucement, comme il me l'a promis. Dans son état d'excitation, tant de patience doit le tuer.

— Serre plus fort ma main, Ana. Et n'aie pas peur de me faire mal. En fait, je pourrais même aimer ça.

Il a un rire rauque, je veux rire aussi, mais je ne peux pas. J'ouvre les yeux, je me concentre sur la main de Christian, son poignet, son avant-bras. J'imagine ces mêmes doigts, agiles et autoritaires, me caresser et provoquer des orgasmes d'une intensité inouïe.

Il donne un léger coup de reins en avant, j'étouffe un gémissement.

— C'est bien, baby. Tu es plus détendue, je le sens. Imagine-toi en apesanteur, comme si tu flottais... Je vais te faire découvrir des choses que tu n'imagines même pas. Laisse-toi faire, je m'occupe de toi.

Il se met à m'embrasser le cou et mordille la peau sensible sous mon oreille, avant de s'enfoncer davantage.

Oh lala ! Je me sens écartelée. En fait, la sensation est plutôt douloureuse, je crois que... Christian est là pour m'aider.

— Serre plus fort ma main, baby. Vas-y, fais-moi mal. Je ne m'en plaindrai pas.

Éperdue, je crispe mes doigts sur son poignet, si fort que mes jointures deviennent blanches. Je sens des dents sur le lobe de mon oreille, puis une morsure. Cette petite douleur me fait sursauter. J'oublie le reste. Sans que le bas de son corps s'écarte, Christian se penche et hume longuement mes cheveux et ma peau, avant d'y poser des lèvres brûlantes. Je frissonne. De plaisir, je le réalise avec surprise. Ce qui m'arrive est incroyable, bouleversant, jouissif. Mon cerveau bouillonne sous l'afflux de ces sensations nouvelles.

— Je...

— Oh Ana !

Juste après avoir murmuré mon nom avec révérence, Christian me pénètre complètement.

Je manque hurler – mais je n'ai plus de voix. Luttant contre le choc de cette intrusion, je m'agrippe de toutes mes forces à son poignet. Mes dents grincent et mon corps vibre de tension, mais je ne proteste pas. Je reste soumise.

Christian est en moi !

Il ne bouge pas, il attend. Puis il se retire légèrement et se replante jusqu'à la garde, son bas-ventre collé à mes reins. L'étrangeté de cette sensation m'affole un peu. J'ai l'impression d'être étirée comme un élastique sur le point de rompre. J'ai peur, il me caresse le bras, le flanc et la hanche. Je tente de me concentrer sur sa poitrine plaquée à mon dos, sa bouche dans mon cou, sa main sur moi. Peu à peu, la sensation d'être écartelée diminue, remplacée par un besoin naturel de... me libérer. Pas une véritable douleur, mais pas non plus un plaisir. Je me demande comment on peut apprécier « ça » !

Il devine mon incrédulité.

— Ne t'inquiète pas, baby. Tu vas vite comprendre. Attends encore un peu. Dès que je commencerai à bouger, tu verras. Bordel, c'est vraiment le pied d'être en toi.

Il ne bouge plus, sauf sa bouche qui me lèche, me mordille. J'ai le cerveau envahi d'images torrides et d'interdit bafoués.

Presque de lui-même – du moins sans mon accord conscient – mon son corps réagit : il s'habitue à l'étrange présence. Peu à peu, je détends ma prise sur le bras de Christian, je lui tapote même la main pour lui indiquer de continuer. Il rit et m'empoigne aux hanches. Très lentement, il se met à onduler. Je frissonne, un désir inhabituel monte en moi – comme l'autre fois, avec les perles anales, quand Christian m'avait « initiée ».

Il maintient un rythme très lent, mes sensations elles deviennent un véritable tsunami, c'est différent, plus intense que tout ce que j'ai jamais connu.

Christian doit le sentir, parce qu'il accélère alors sa cadence. Sans jamais être brutal, il devient moins contrôlé. J'ai du mal à respirer en sachant ce que nous faisons : il me... il m'en... Non je ne peux pas le dire, pas comme ça. Je ne veux pas formuler ces mots. Nous baisons d'une manière différente. Voilà... et puis je suis fière de faire un tel effet mon mari : Mr Self-Control a du mal à rester calme et j'en suis la cause. J'ai oublié mon inconfort, mon embarras a disparu.

Tout à coup, j'entends une voix que je reconnais à peine gémir :

— Plus vite, Christian. Plus fort. Baise-moi !

Sa main se crispe sur ma taille.

— Chut ! Ah... baby, si tu savais...

Le cou renversé, je crispe mes doigts dans l'oreiller. J'y suis presque. Je me sens approcher d'une découverte, c'est là... presque à ma portée. Même si j'ignore au juste quoi il s'agit...

— Seigneur ! Christian... !

Je crie, je gémis, je supplie. Je n'ai plus de mots, je suis incohérente. Mr le Sexpert comprend quand même. Sa main glisse le long de mon ventre, entre les plis trempés de mon sexe. En même temps, il change légèrement de position et s'enfonce davantage, à un angle différent. De ce fait, il appuie sur un interrupteur inconnu. Mon corps prend le relais et s'envole dans une spirale de jouissance.

— Baby, ces cris que tu pousses quand tu jouis. Ça me rend fou. Et tu vas recommencer. Plus fort encore. Je vais te faire hurler.

Christian m'empoigne aux hanches et me positionne à quatre pattes ; il appuie fort sa main entre mes jambes, sur mon clitoris ; il me caresse au rythme de ses coups de reins.

Je sens que je repars...

— Non, pas encore, ordonna Christian en se figeant. Quand je te le dirai.

Quoi ? Nooon ! Je ferme les yeux, l'esprit court-circuité. Je n'arrive plus à penser. Je n'arrive plus à râler ou à protester. Je ne peux que ressentir. De plus en plus fort. Aaah. Je veux jouir. Maintenant. Sinon je vais mourir.

Christian a le souffle rauque, lui aussi est proche de l'orgasme. Merci Seigneur ! Parce que je suis bien certaine de ne pas pouvoir...

Un grondement de fauve me fait sursauter.

— Vas-y, baby. Crie pour moi. Hurle ! Je veux que nous jouissions ensemble. Maintenant.

Au plus profond de mes entrailles, je sens une pulsation brûlante, comme un jet de lave qui me coupe en deux, je hurle, je jouis, j'explose. De très loin, j'entends Christian crier mon nom, mon orgasme dure et dure, encore et encore.

Quand mon corps revient sur terre, reprenant poids et consistance, j'ouvre un œil glauque. Christian est à côté de moi, sur le lit, assis sur ses talons, à me regarder intensément.

— Ça va ?

Je roule sur le dos, les yeux fixés au plafond, je me frotte le visage pour reprendre mes esprits. Je ne sais plus trop où j'en suis.

Je réalise qu'il tient à la main une serviette mouillée avec laquelle... il m'a nettoyée, sans doute. Je baisse les yeux : le drap de satin rouge est remonté jusqu'à ma taille. Pour une raison étrange, cette attention me fait chaud au cœur.

Un élan d'amusement me ranime :

— Ça va ? Non, mais franchement ! Je viens de connaître une expérience sismique et tout ce que tu trouves à me dire, c'est "ça va" ?

Il ricane, l'air hautain.

— On fait la mariolle, Mrs Grey ? Peu importe. Réponds-moi.

— Oui, je pense que ça va.

Il se détend aussitôt, étire les bras au-dessus de sa tête et fait rouler son cou en remuant les épaules. Ah, je savais bien qu'il était tout crispé tout à l'heure ! Ça a dû lui laisser des crampes... Il ne s'est pas recouvert du drap ; il a toujours été parfaitement à l'aise avec sa nudité, malgré ses cicatrices.

Je me rassois dans le lit. Ouille ! Je grimace parce qu'une vive douleur à un endroit... bref, « là » me rappelle ce qui vient de se passer. Je deviens écarlate – mais je n'ai aucun regret.

— Je t'aime, Christian. Bon anniversaire.

— Je t'aime aussi, Mrs Grey.

Crise de Nerfs

Été 2012

Ana

Ça m'arrive rarement, mais ce soir, je suis énervée. Je n'arrive pas à me calmer. J'ai du mal à croire à la vie qui est la mienne, mariée à Christian Grey, l'homme le plus riche de Seattle, le plus merveilleux, le plus sensuel – et aussi le plus compliqué, le plus torturé. Au début, je n'arrivais pas à admettre qu'un tel homme puisse s'intéresser à moi ; ensuite il m'a fallu accepter qu'il m'aime, à sa façon, et que c'était pour lui une première fois. Et pourtant, il voulait alors accomplir avec moi des choses... brutales, invraisemblable, inconnues. Il y avait des choses que j'appréciais, d'autres qui me terrorisaient. Avec le temps, nous avons trouvé un compromis. En fait, c'est moi qui dois parfois insister pour que Christian m'emmène dans sa salle de jeu. J'aime ce qui s'y passe. C'est le seul endroit où je me sens soumise, où je lui abandonne mon corps, mes sensations, mes orgasmes.

Nous revenons souvent à l'Escala – une fois par semaine au moins –, pour des dîners et des sessions qui n'appartiennent qu'à nous.

Ce soir, je suis là la première. Christian a dû ressortir pour un important rendez-vous d'affaires. Taylor est parti avec les enfants, ils resteront ce soir à la grande maison. Je sais que, dès son retour, mon mari se jettera sur moi. Je sens déjà ses doigts s'incruster dans mon dos, ses hanches se frotter aux miennes, ses lèvres ravager ma bouche. Et je fondrai contre lui.

S'il veut jouer, je suis partante. Ce soir, j'accepterai n'importe quoi.

Je suis déjà trempée...

Un quart d'heure plus tard, je suis dans la salle de jeu, écartelée sur le grand lit aux draps de satin rouge, les mains menottées aux barreaux de bois ouvragé de la tête de lit, ce qui me fait cambrier le dos. Hmmm, mes seins sont dressés, brûlants et douloureux. Ils pointent déjà d'anticipation. J'ai les jambes écartées, chaque cheville attachée à une barre d'écartèlement ouverte à son maximum. Je tourne la tête, Christian est debout devant moi, il me regarde, un sourire démoniaque au visage. Il a deviné mon excitation à la seconde où il est revenu... je l'attendais en rôdant près de l'ascenseur... il m'a emportée dans ses bras jusqu'à la salle de jeu.

Dans l'escalier, il m'a pénétré d'un doigt, j'ai entendu son rire.

— Oh, Mrs Grey, tu es trempée. Qu'est-ce que je vais faire de toi ?

Il se penche sur moi et me caresse la clavicule, puis sa main glisse entre mes seins ; un doigt me titille le nombril, puis passe sur mon mont de Vénus. Je suis épilée. Christian aime ça. Quand il descend plus bas, que son doigt m'effleure d'une caresse imperceptible, je me cambre avec un gémissement.

— Chut, dit-il, le visage menaçant.

Il me frappe, entre les jambes. La douleur est... exquisite. J'étouffe un cri. Je le regarde. Ses yeux sont gris, incandescents, de l'acier en fusion. Il monte sur le lit, à califourchon sur moi. Il porte son jean habituel. Il est redescendu le mettre après m'avoir attachée, immobilisée... l'attente a été insupportable.

Douloureuse, délicieuse, je ne sais plus. Le tissu de ce jean fétiche est très doux, c'est une caresse supplémentaire sur ma peau hyper sensibilisée.

Il va me torturer et je sais déjà comment : il va aller lentement. Il sait que j'ai envie de me hâter, je meurs d'impatience, je n'ai pas ses réserves de self-control, de maîtrise... non, je n'ai rien... que ma passion pour lui. Il ricane. Il devine mon impatience frénétique. Il sait toujours ce que j'éprouve.

Christian m'empoigne un sein et le malaxe puis, très délicatement, il caresse du pouce mon mamelon érigé. Argh ! Il me regarde me tortiller. Je me mords la lèvre – exprès, pour le provoquer. Il se penche sur moi et m'embrasse, les yeux brûlants, je sens mon érection presser contre ma cuisse. Il prend ma lèvre entre ses dents et la mordille avant de tirer dessus. Son autre main glisse à nouveau entre mes jambes, ses doigts me pénètrent, doucement. Lentement. Tous mes sens se concentrent sur ce que je ressens... là-bas... je halète, je transpire, je suis juste au bord d'un précipice, mais Christian ne m'y pousse pas. J'ai l'impression qu'un gouffre s'est ouvert dans mon ventre.

— Tu veux jouir ? chuchote-t-il contre ma joue en relevant la tête.

Je sens ses lèvres sur ma peau. Il me mordille la mâchoire.

— Oui.

— Non ! rétorque-t-il. Pas maintenant. Attends.

Je halète entre chaque mot, je te tire sur mes menottes, je cherche à refermer les jambes, mais son poids me maintient plaquée sur le matelas. Je voudrais resserrer les cuisses, contrôler cette sensation diabolique... je ne peux pas.

— Ne lutte pas, Anastasia ! ordonne Christian.

Je réponds par un gémissement.

Christian se relève, il va jusqu'à la commode dont il ouvre un tiroir. Je le surveille. Il en sort un long bâton noir avec un bout arrondi et blanc. J'ai déjà vu ce truc – mais j'ai oublié quand. J'ai tout oublié. Mon cerveau part en vrille. Christian revient vers moi d'un pas dansant, j'ai le regard vrillé sur le bouton défait à la taille de son jean, sur sa toison qui apparaît, sur la bosse énorme de son sexe. Je le veux. Maintenant. Que va-t-il me faire ? Sa poitrine nue est luisante de transpiration. La lumière est tamisée dans la pièce, ce qui pose sur lui une aura rouge et or... on dirait le diable en personne dans sa tanière, en enfer. Ou bien est-ce au paradis ? Ma déesse intérieure n'a qu'une envie : courir vers Christian et l'embrasser partout, lui sauter dessus, le prendre et jouir.

— Sais-tu ce que je veux te faire ?

Sa voix me ramène au présent, il est à nouveau sur le lit, entre mes jambes écartées. J'imagine ce qu'il doit voir... Je secoue la tête. Je n'ai plus de voix.

— Crois-moi, baby, reprend Christian. Tu vas aimer ça.

Avec un sourire lubrique, il active un contact sur son sex-toy. Il y a un bourdonnement, je vois l'objet vibrer dans la main de Christian. Il m'adresse ce sourire timide que j'aime tant.

— C'est un vibromasseur, dit-il, le doigt posé sur l'embout rond.

— Ça fait mal ?

J'étouffe un gémissement. Quelle question idiote ! Je me doute bien que ça ne fait pas mal... en fait, je sais parfaitement ce que je vais ressentir.

— Non, c'est un objet de plaisir.

Il pose déjà la baguette sur moi, la vibration se répercute sur les lèvres de mon sexe, mon clitoris, mon être tout entier. Je me demande si le lit ne vibre pas sous moi, tout comme l'appartement, et même toute la tour de l'Escala. Le gémissement que je pousse est assourdissant, mais je cherche en même temps à me presser contre le vibromasseur, j'ai besoin de jouir, d'être soulagée.

— Non, baby, pas maintenant, ordonne Christian.

Il est encore plus près de moi, son visage apparaît devant mes yeux... magnifié et un peu flou parce que j'ai le vertige. Je le vois pourtant esquisser un sourire. Je sais combien il s'amuse et ça me plaît de le voir aussi joueur. Il est excité lui aussi. Je n'arrive pas à le quitter des yeux.

— Résiste, Anastasia. Ne jouis pas. Contrôle-toi.

En même temps qu'il me donne ses ordres, il presse l'objet contre moi. Aah... Je halète, je crie, je gémis. Puis il me pénètre et je tremble sous ses mains. Je vacille toujours, retenue par un fils au bord du gouffre. Je lutte, avec tout ce que j'ai. Je veux plaire à Christian. La sensation s'exacerbe, c'est de plus en plus difficile, de plus en plus merveilleux, de plus en plus érotique.

— Attends, Ana. Il faut que tu ressenties absolument tout, chuchote-t-il, les dents serrées. J'aime te voir comme ça.

Je pousse des cris incohérents. Je ne sais plus où j'en suis, j'entends des sifflements dans mes oreilles, des lumières dansent devant mes pupilles. Christian a les mains partout sur moi, ses doigts savants savent exactement comment jouer de mon corps comme si j'étais le plus délicat des instruments de musique... et la mélodie continue, avec ses variations, ses notes aiguës, ses cris rauques. Je suis trempée ; je sens mon sexe pulser, douloureux et lourd. Puis Christian m'embrasse et je ne peux plus résister. Secouée de spasmes, je hurle ma jouissance qu'il boit à mes lèvres – étouffant les cris que le plaisir m'arrache.

Il est en moi ; il me pénètre ; il me martèle. Et mon orgasme se poursuit, encore et encore, est-ce le même ? Est-ce plusieurs qui s'enchaînent les uns après les autres, je n'en sais rien. Je ne sens que ce sexe qui me maintient sur terre, mon ancre, ma bouée de sauvetage. Tout mon être se perd dans un tourbillon de sensations sauvages.

J'entends son cri quand il jouit, puis son poids qui retombe et m'écrase.

Nous sommes tous les deux sans souffle, il est couché sur moi, j'ai toujours les mains attachées aux barreaux, les jambes grand écartées... j'entends un bourdonnement... est-ce l'objet ? Est-ce mon cœur qui bat ?

Christian relève la tête, ses yeux sont brûlants d'amour et de passion.

— Tu en veux encore ? demande-t-il.

Père et Fils

Broadview

Christian

- Christian, c'est à toi d'y aller.
- Non, c'est à toi. Je me suis levé la dernière fois.
- Pas du tout ! C'est moi.
- T'es gonflée !
- Vas-y ! Jette Ana. Moi, je dors.

Elle roule sur elle-même et s'enveloppe dans la couette, mettant ainsi fin à la discussion. J'hésite à la punir de son insolence, mais la naissance l'a fatiguée, elle commence à peine à redevenir elle-même. Je préfère la laisser se reposer. Elle en a besoin. Je récupère mon BlackBerry sur la table de chevet pour vérifier l'heure : 1 h 24. Putain ! J'ai donné un biberon à Ted vers minuit... alors, pourquoi est-ce qu'il braille au milieu de la nuit ?

À contrecœur, je me lève pour traverser le couloir jusqu'à la nurserie. J'allume la veilleuse en marmonnant :

- D'accord, d'accord, Ted, du calme. Je suis là.

Il arrête de pleurer en entendant ma voix. Il tourne la tête et cherche à discerner où je suis. Je me penche sur le berceau pour le regarder.

- Qu'est-ce qui ne va pas, bonhomme ? Qu'est-ce que tu as ?

Il fixe sur moi ses grandes prunelles bleues, semblables à celle de sa mère. J'ai gagné ce pari, Ana a dû m'offrir un gage, je souris lascivement en me souvenant de cette folle session. Hmm...

Ted éclate de rire.

- Bébé, j'espère que tu n'as pas déjà l'esprit aussi tordu que ton vieux père. Allez, dis-moi, qu'est-ce tu veux ? Une petite chanson ?

Avant même que j'ai le temps d'aller plus loin, il cligne des yeux et se rendort. Je le fixe, éberlué. Pourquoi pleurait-il ? Qu'est-ce qu'il voulait ?

- Il avait juste envie de savoir que son papa n'était pas loin, chuchote Ana.

Je me retourne, elle est appuyée contre le chambranle de la porte, enveloppée dans un peignoir de soie. En dessous, je sais qu'elle porte juste un de mes tee-shirts. Bien trop grand pour elle, il la couvre jusqu'aux genoux. Elle a les cheveux ébouriffés, une marque de l'oreiller en travers de la joue.

Elle est superbe.

Je jette un dernier coup d'œil dans le berceau où mon fils dort à poings fermés.

- Ah ouais ? Et ce petit monstre était-il au courant que son père avait envie de dormir tranquille ?
- Christian !

Les sourcils froncés, elle avance jusqu'à moi. Je secoue la tête. Je la sais aussi féroce qu'une tigresse quand il s'agit de son fils ; à ses yeux, tout ce que fait Ted est parfait. Il me faudra ouvrir l'œil quand il grandira, sinon elle va trop le gâter, le pourrir, en faire un enfant insupportable.

- Il faut lui apprendre les bonnes manières !
- Il n'a que deux mois !
- Peu importe, c'est une question de principe.

Épuisé, je m'écroule dans le fauteuil à bascule placé à côté du berceau. Ana étrécit les yeux, puis elle s'assied près de moi. Ensemble, nous contemplons notre fils. Pour moi, c'est le futur héritier de Grey Enterprises Holding Inc. Il est promis à un avenir glorieux, mais il a encore tout à apprendre.

Ana est belle comme une madone de la Renaissance italienne avec son doux sourire, aimant et maternel. En la regardant, j'évoque ma mère biologique, Ella Watson. Elle avait le même âge quand je suis né, les mêmes cheveux, la même peau pâle. Elle était triste, elle pleurait souvent... J'aurais fait n'importe quoi pour la faire sourire, la réconforter, la rendre heureuse. À quatre ans, je ne pouvais pas la protéger de la brute qui vivait avec elle, son mac, son pourvoyeur de drogue.

Mon bourreau.

Assez, Grey !

Ces souvenirs immondes n'ont pas de place ici, près de mon fils, près de ma femme. Ana n'a rien à voir avec ma mère, elle est courageuse, volontaire, déterminée. Elle ferait n'importe quoi défendre pour ceux qu'elle aime, elle me l'a déjà prouvé. D'accord, Ted a hérité de mon physique, de certains de mes gènes, mais il a les yeux purs de sa mère, il aura aussi son courage.

Et tout à coup, je sais qu'Ana ne le pourrira jamais, elle a bien trop de bon sens. Quand il aura l'âge de raison, elle saura lui transmettre de vraies valeurs.

Elle saura aussi l'aimer de toute son âme, parce que sans amour, l'éducation est sans racine.

À Bora-Bora

Ana

Il n'y a devant moi qu'une étendue d'eau turquoise, aussi loin que mes yeux peuvent porter. Je referme le livre que je tiens à la main, je le dépose sur mes genoux, je n'arrive pas à m'intéresser à son histoire. En fait, rien ne vaut la vision que j'ai sous les yeux : les deux hommes de ma vie, Christian et Teddy, pataugent dans quelques centimètres d'eau. Pour moi, c'est paradisiaque.

Teddy piaille en s'accrochant à son père, il tape des pieds, aussi fort que possible, et se baisse pour tenter de ramasser l'eau dans ses mains. Le sable est blanc, on dirait du sucre en poudre, Teddy en a collé partout sur tout le corps. Ce qui ne cesse de le surprendre. De temps à autre, il porte les doigts à sa bouche pour goûter cette substance nouvelle avant de cracher, l'air horrifié.

Chaque fois, Christian éclate de rire.

— Bonhomme, je t'ai déjà dit qu'il fallait avancer davantage dans l'eau si tu voulais te nettoyer du sable.

Christian ne porte qu'un caleçon de bain, il se penche et montre à Teddy comment s'asperger. Mon bébé, le front plissé de concentration, tente de l'imiter.

Ils sont torse nu tous les deux, mais en fin d'après-midi le soleil ne tape plus très fort. D'ailleurs, nous sommes à l'ombre d'un palmier dont les souples branches ondulent dans la brise. Les rayons dorés illuminent les deux têtes penchées l'une vers l'autre, recouvertes des mêmes cheveux bouclés, aux reflets cuivrés. Christian a insisté pour que Teddy porte une casquette dont la visière protège son petit visage potelé.

Teddy est émerveillé par tout ce qu'il découvre : le sable, l'eau, le moindre coquillage. Main dans la main, le père et le fils éloignent en marchant à la lisière des vagues. Je les regarde toujours, l'œil enamouré.

Teddy se penche pour récupérer quelque chose, il pousse un hurlement dans lequel il me semble entendre « maman » puisqu'il revient vers moi au galop.

Il me tend un coquillage, une conque. Il la porte à son oreille, puis à la mienne. Effectivement, on croit entendre le bruit des vagues.

— C'est magnifique, mon chéri.

Christian se laisse tomber, les jambes en tailleur, sur le sable à côté de ma chaise longue. Ce n'est pas la première fois qu'il montre à Teddy comment écouter un coquillage. Notre fils ne s'en lasse pas.

— Baby, notre anniversaire de mariage te convient-il ?

Je tourne la tête vers mon mari. *Deux ans déjà.* Machinalement, je joue avec mon alliance et ma bague de fiançailles, le cœur étreint d'amour devant le sourire que Christian m'adresse. Il baisse les yeux, ses longs cils font de l'ombre sur ses hautes pommettes dorées.

— Christian, je suis heureuse, merveilleusement heureuse ! Et je n'ai pas cessé de te le répéter toute la journée.

— Et je compte bien t'entendre me le dire encore avant le coucher du soleil.

Je prends le visage de mon mari entre mes deux paumes pour l'embrasser tendrement sur les lèvres. Nous sommes à Bora Bora pour quelques jours, loin de Seattle, de GEH, de SIP... Loin de la réalité de nos vies quotidiennes.

Teddy abandonne ses trésors et se met à bâiller. Il est déjà tard pour un enfant de son âge.

Avec un petit rire, Christian le prend dans ses bras, Teddy s'abandonne, confiant, contre sa poitrine.

— Et si nous rentrions ?

Nous avons loué une villa particulière sur la plage, nous n'avons que quelques pas à faire pour arriver sur la véranda. Il fait frais à l'intérieur. Christian dépose l'enfant endormi dans son lit à barreaux, la chambre de Teddy est adjacente à la nôtre.

Peu de temps après, Christian et moi ressortons sur notre terrasse privée, en teck, avec vue sur la mer. Il y a une piscine dans laquelle Christian plonge pour se dessaler. Ensuite, il nage, un moment, une longueur après l'autre, son corps souple est admirablement coordonné. J'hésite à le rejoindre. Je regarde autour de moi. Personne ne peut nous voir. J'enlève le paréo dans lequel je suis enveloppée et dans un élan d'audace, je dégrafe aussi mon maillot. Je descends toute nue les marches. Avant de m'immerger complètement, je retiens ma respiration, mais l'eau tiède est agréable sur ma peau échauffée. Quand je ressors la tête de l'eau, Christian a cessé de nager, il se redresse et s'accoude au rebord de la piscine pour me regarder.

Je glisse vers lui sans qu'il fasse un geste. Il paraît... tétanisé.

Je me plaque contre lui, noue les bras autour de son cou, les jambes autour de sa taille. Il frémit de tout son être à mon contact – peau à peau. Il lève un sourcil, à la fois menaçant et amusé.

— Un bain de minuit au crépuscule, baby ?

— Oui, pourquoi pas ? Personne ne peut nous voir, tu sais. Hmm... Tu ne veux pas enlever ton maillot ?

— Fais-le-toi...

Je suis obligée de reprendre pied pour l'aider à se déshabiller. Je me laisse couler pour poser les lèvres sur son sexe déjà érigé, mais je n'ai pas assez de souffle : au bout de quelques secondes à peine, je ressors la tête de l'eau. Christian a les yeux incandescents de passion.

— Ana, qu'est-ce qui te prend ?

— Rien, pourquoi ? Vite... Teddy ne se réveillera pas avant le dîner, nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Dans ce cas, ne perdons pas une seconde !

Il laisse tomber sa tête dans mon cou, léchant l'eau sur ma peau tandis que ses mains me malaxent le dos, de la nuque aux reins, tout en me plaquant davantage contre lui. Une fois encore, je noue mes jambes autour de sa taille, je suis accrochée des deux mains à ses biceps. Moi aussi, je veux l'embrasser, goûter le sel de sa peau... mais après son bain dans la piscine, il n'y en a plus. Alors je l'embrasse sur la bouche. Son parfum unique me monte à la tête. Sans que je l'aie remarqué, prise dans mon fantasme érotique, Christian s'est détaché du bord pour se retourner, c'est moi qui suis maintenant appuyée contre la mosaïque. Sur la gauche, je vois la porte-fenêtre de notre chambre, ses rideaux flottent sous la brise, l'entrée de la villa et les quatre piliers qui soutiennent l'avant-toit ; sur la droite, l'océan Pacifique aussi lumineux et étincelant que le plus beau des saphirs.

— Bon anniversaire de mariage, chuchote Christian contre mes lèvres.

Nous nous embrassons, follement, passionnément, comme si nous avions tout le temps du monde pour nous aimer. J'accroche mes doigts à ses boucles mouillées tout en refermant l'étau de mes jambes sur lui. Je le veux, maintenant. Je me frotte contre lui pour exprimer mon désir sans libérer sa bouche.

Christian rit doucement de mon impatience avant de répondre à ma demande : d'un seul coup de reins, il me pénètre, me possède. Oooh ! Faire l'amour dans l'eau je connaissais déjà, mais en baignoire seulement ; je ne l'ai jamais fait en piscine, surtout pas dans une île paradisiaque. C'est merveilleux ! J'ai la sensation de ne faire qu'une avec la nature dans ce qu'elle a de plus primitif, de plus sauvage.

Les vagues bercent le rythme de notre union : notre connexion est parfaite.

— Bon anniversaire, Mr Grey, dis-je juste avant que l'orgasme m'emporte.

Christian est avec moi, en moi. Ensemble, nous flottons jusqu'au firmament, dans les étoiles, sous une brise marine aux parfums de paradis terrestre. J'ai découvert Cythère, l'île de Venus ayant inspiré aussi bien les peintres que les poètes : la patrie des amants, les rivages mystiques aux sables d'or que l'on peut atteindre de tous les coins du globe... après un orgasme.

Et la nuit est loin d'être terminée !

Cash Stone

Ana

Après un réveil très amoureux et sensuel, Christian et moi prenons ensemble notre petit déjeuner avant de nous rendre chacun à nos bureaux respectifs.

— Qu’as-tu prévu de spécial aujourd’hui, baby ?

— Je vais déjeuner avec un nouvel auteur. Il y a une chance qu’il accepte de signer un contrat avec SIP !

Christian lève immédiatement un sourcil.

— « Il » ?

Oh lala. Je sens que ça va mal se passer.

— Oui, c’est un homme, dis-je, en levant les yeux au ciel.

— Et de qui s’agit-il ?

— Il s’appelle Cash Stone. Tu sais, c’est cet acteur extrêmement célèbre, qui a joué le héros de tous les derniers films romantiques. Nous l’avons vu récemment dans *Romance à Paris*. Il enthousiasme les foules, surtout les femmes, et il a décidé de publier sa biographie. Ce serait un gros coup pour SIP d’obtenir ce contrat. Tous les éditeurs cherchent à convaincre Stone de travailler avec eux, il a spécifiquement demandé à me rencontrer. J’imagine que c’est un bon signe.

Christian s’est renfrogné de plus en plus durant mon discours.

— Tu crois ?

Mais qu’est-ce qui m’a pris, bon sang, de lui parler de Cash Stone ? Je connais sa jalousie, j’aurais dû me taire.

— Oui. Les auteurs sont souvent excentriques, plus ils sont célèbres, plus ils désirent un éditeur particulier. Je m’entends très bien avec Jane Oakland, cette actrice sexagénaire qui a récemment joué avec Stone avant de publier ses romans pour enfants, j’imagine qu’elle a dû lui parler de moi.

— Anastasia, je te signale que ce mec-là gagne sa vie en baisant toutes les femmes d’Hollywood sous l’œil des caméras.

— Mais non, un film n’est pas la réalité et tu le sais très bien, Christian. Cash Stone est un acteur, pas un Don Juan. D’ailleurs, un film « romantique » n’est pas un porno ! Je présume que tu n’as fait que semblant de regarder la télévision avec moi durant ma grossesse, sinon tu le saurais.

Il est parfois vraiment exaspérant.

— Ça ne me plaît pas du tout qu’il ait spécifiquement demandé à te parler, baby. Je trouve ça louche. Il doit savoir que tu es ma femme. Il a dû voir ton portrait sur les tabloïds.

— Tu trouves louche dès qu’un homme m’approche.

— Pourquoi veut-il déjeuner avec toi ? Pourquoi ne vient-il pas dans ton bureau ? Ça me paraît être un rendez-vous plus galant que professionnel.

— Christian, tu es ridicule. Je suis enceinte de quatre mois, je...

— Précisément. Je pense qu'il serait préférable que tu envoies ton assistante à ta place. Hannah est parfaitement capable de traiter avec ce débauché aux mœurs lubriques.

— Il n'est pas lubrique, il est acteur. Et c'est moi qu'il a demandé à rencontrer, par mon assistante.

— Ana, tous les acteurs sont des coureurs. Ils s'imaginent irrésistibles et pensent que toute femme qu'ils rencontrent doit leur tomber dans les bras. Ça ne me plaît pas du tout de savoir que ma femme déjeune en tête-à-tête avec un Don Juan. Et s'il te drague ?

— Il ne va pas me draguer. De plus, j'imagine que Sawyer et Ryan seront à proximité. Je suis certaine que ma vertu ne risque rien.

Sans cacher le sarcasme de ma voix, je lève une fois de plus les yeux au ciel. Cette fois, Christian prend un air menaçant.

— Anastasia, si tu cherches les ennuis, tu vas les rencontrer très vite. Je ne veux pas d'insolence. Pas en ce moment. Pas sur un sujet aussi grave.

— Alors, cesse de me dicter ce que j'ai le droit de faire ou pas, Christian ! dis-je sèchement.

— Je ne veux pas que tu ailles à ce rendez-vous.

— Ce n'est pas à toi d'en décider.

Il a des yeux furibonds, mais je suis moi aussi en colère. Comment ose-t-il m'interdire de travailler ? N'a-t-il donc aucune confiance en moi ?

Très agité, Christian se passe les mains dans les cheveux.

— Pourquoi t'obstines-tu à me défier ?

— Pourquoi t'obstines-tu à vouloir me tenir en laisse ? J'en ai assez.

Je repousse mon bol, que je n'ai pas terminé, et je me lève avec un sec :

— À ce soir, Christian.

Je l'embrasse sur la joue. Il serre les dents sans répondre. *Oh Fifty, Fifty...* Que le ciel me donne la patience nécessaire !

Quand j'arrive dans mon bureau, je réalise que la conversation de ce matin m'a fatiguée. Bien sûr, Teddy draine aussi toute mon énergie. C'est pour ça sans doute que je m'enflamme aussi facilement. J'aurais dû me douter de la réaction de Christian. Cash Stone a vingt-cinq ans, il est plus jeune que mon mari, mais je ne pense pas que ce soit ce détail qui l'ait tellement contrarié. Non, Christian est jaloux, viscéralement jaloux, il ne peut pas s'en empêcher. De plus, il supporte de moins en moins que j'aie tous les jours au bureau, il voudrait me garder à la maison, mère au foyer – *pour me protéger*, dit-il ; pour me surveiller, selon moi. Tout ceci découle de son amour pour moi, je le sais, mais il faut que je maintienne certaines limites afin d'éviter l'étouffement.

Je n'ose imaginer ce que Kate me conseillerait ! Si je suis décidée à préserver mon autonomie, je tiens cependant à montrer plus de tact et de considération vis-à-vis de Christian.

Parfois, bien sûr, je me demande si céder ne serait pas plus simple... je n'ai pas besoin de travailler, j'ai tout l'argent qu'il me faut. Parfois aussi je me demande si ma vie ne serait pas plus facile en ayant épousé un homme moins célèbre, moins compliqué. Quelqu'un de normal – qui ne soit pas lunatique, qui n'ait pas un tel besoin de contrôle... un simple quidam qui travaille de 9 à 18 heures tous les jours,

avec quatre semaines de congés payés. Quelqu'un qui n'ait pas à vivre avec des agents de sécurité à demeure, qui puisse aller faire ses courses au supermarché d'à côté, qui n'ait pas sans arrêt les paparazzis en train de fouiller ses poubelles.

Oui, bien sûr, ce serait plus simple, mais je ne pourrais être heureuse avec personne comme je le suis avec Christian... après tout, qui a besoin d'une vie facile ? Ce doit être ennuyeux. Je me suis ennuyée durant mes vingt-et-une premières années... même si je ne le savais pas. Je ne vivais pas vraiment. J'étais comme une chrysalide qui n'avait pas encore déployé ses ailes. Christian m'a ranimée. Je l'aime. Il est mon mari, le père de mon enfant. Avec lui, ma vie est excitante, épicée, colorée. Il peut se montrer incroyablement aimant et romantique parfois. Et je suis la seule à connaître ce côté de sa nature

Un jour, il a essayé de m'expliquer à quel point il m'aimait. Nous revenions de Bellevue et je plaisantais en lui rappelant qu'il troublait au premier regard les femmes qu'il rencontrait. Cette Française par exemple, la nouvelle fille au pair que Grace et Carrick ont depuis Thanksgiving de l'an passé, elle n'avait cessé de le regarder au cours du dîner. Tout comme la précédente, Gretchen. Et Christian déteste que son visage attire l'attention : pour lui, ce n'est qu'un masque.

*

- *Anastasia, tu sais que tu es la seule à compter pour moi, m'a-t-il dit, les dents serrées de rage.*
- *Comment le sais-tu ?*
- *Tu es la seule à qui je pense encore quand j'ai fini de te baiser.*
- Il m'a adressé un sourire, très fier de lui. Ce qui m'a fait éclater de rire.*
- *Pourquoi ris-tu ? a demandé Christian, surpris de ma réaction.*
- *Ce que tu viens de dire est à la fois follement romantique et incroyablement vulgaire, j'hésite entre te gifler et t'embrasser.*

*

J'ai fini par l'embrasser.

Il a peut-être cinquante nuances de folie, mais il est à moi.

Christian

À peine arrivé à GEH, je téléphone à Welch en exigeant une enquête complète sur Cash Stone. Je tiens à m'assurer qu'Ana ne coure aucun risque avec cet enfoiré. D'accord, je suis un maniaque du contrôle, et alors ? Je n'en ai rien à foutre. Je n'ai pas l'intention de changer.

J'aurais cru qu'un nom aussi grotesque ait été inventé par un agent hollywoodien shooté au crack, mais non, c'est bien le sien. Cash ? Comment un parent responsable peut-il prénommer ainsi un enfant ? Pas question que mon fils porte un prénom débile... pas question non plus qu'il s'appelle Elliot ou Christian. Je veux pour lui un prénom tout neuf, sans passé, sans fantôme. Peut-être serait-il temps d'y penser ? Pour le moment, dans ma tête, il est Junior...

Mes yeux retombent sur le dossier posé sur mon bureau, ce qui me ramène sur terre et au problème en cours. Je ricane. Si Anastasia veut du cash, j'en ai plein à la banque, je peux lui en donner, je ne veux pas qu'elle déjeune avec un mec qui s'appelle Cash.

Pourquoi n'a-t-elle pas voulu m'écouter ?

Parce qu'elle te défie toujours, Grey.

Je suis de plus en plus furieux en lisant le rapport. Comme je l'ai suspecté, le mec est un « serial coureur ». Et il y a de nombreuses femmes mariées parmi ses conquêtes. Quel salaud ! Il n'a aucune morale !

Je regarde sa photo en pinçant les lèvres. Une belle gueule... et l'air moins con que prévu. Dès qu'il verra Anastasia, il voudra l'ajouter à son tableau de chasse. C'est évident.

Je ne le supporte pas.

Je décroche mon téléphone.

— Ros ? Je vous invite à déjeuner... Quoi ?... Annulez. J'ai besoin de vous.

Ana

La matinée passe à toute vitesse. Il est bientôt midi, l'heure de me préparer pour mon rendez-vous. Je veux être à mon avantage. J'ai beau être mariée – et mère de famille –, je suis une femme... qui rencontre Cash Stone. Un acteur célèbre et un homme magnifique.

Je suis escortée par deux agents de sécurité : Ryan reste à l'extérieur tandis que Sawyer m'accompagne au restaurant. Cash est déjà assis à la table qui nous a été réservée. Dès que j'avance à sa rencontre, il se lève et me tend la main.

— Mr Stone, enchantée de vous rencontrer. Je suis Anastasia Grey. Mes amis m'appellent Ana.

— J'espère en faire partie, Ana. Appelez-moi Cash, s'il vous plaît. Jane Oakland m'a dit beaucoup de bien de vous. Et parmi toutes les maisons d'édition de Seattle, mon agent me recommande SIP.

Il m'adresse un sourire qui exhibe toutes ses dents, il est tellement beau que c'est presque un péché. Je n'aurais jamais cru pouvoir admirer un autre homme que Christian.

Quand un serveur s'approche de notre table, je lui demande un Perrier citron – je n'ose imaginer ce que dirait Fifty si je choisisais de boire du vin avec un autre homme ! Quant à Cash prend un Pinot Grigio. J'ai un sourire en reconnaissant un des crus préférés de Christian. Nous restons tous les deux silencieux le temps d'étudier rapidement le menu. Le serveur revient avec nos consommations, je commande une salade gourmande avec des poires, du gorgonzola et des noix de pécan.

— Excellente idée, Ana, déclare Cash. C'est à la fois original et léger. Je prendrais la même chose. (Il m'adresse un clin d'œil.) Parfait, nous avons déjà les mêmes goûts.

Nous riions tous les deux. Au moment où je tends le menu au serveur, je lève les yeux et...

Je reste bouche bée.

Parce que je viens de croiser deux prunelles grises et furieuses, qui me transpercent d'un regard meurtrier. Christian est assis à quelques tables de nous, en face de Ros Bailey, son bras droit. Elle me tourne le dos, mais Christian est dans ma ligne de vision. Je n'arrive pas à croire qu'il m'ait suivie

jusqu'ici ! Je lui adresse un regard noir. Il ricane et lève dans ma direction son verre de vin blanc. Quelque part, qu'il boive sans moi enflamme ma colère.

Ignorant mon mari jaloux et possessif, je reviens à ma conversation.

— Cash, j'ai fait quelques recherches préliminaires. Votre histoire est intéressante, c'est certain. Je suis sûre que vos nombreux fans aimeraient en savoir davantage sur votre vie.

— Ouais, j'ai roulé ma bosse. Bien sûr, j'ai pas mal hésité pour savoir si je tenais ou pas à raconter tout ça.

Il m'adresse un petit sourire triste et son visage devient nostalgique.

— Ma mère, reprend-il, est morte d'un cancer quand j'avais huit ans, comme je n'avais plus aucune famille, je suis passé dans le système fédéral, de maison d'accueil en maison d'accueil. C'est une expérience très... difficile pour un enfant aussi jeune, vous savez... j'ai dû vaincre de nombreux obstacles pour arriver où j'en suis aujourd'hui.

Une idée étrange me vient : son parcours ressemble à celui de Christian. Je cherche à lui exprimer ma sympathie :

— L'adversité est un maître implacable, mais les épreuves ne déterminent pas votre futur, ce qui compte, c'est votre réaction en les rencontrant. Votre expérience est intéressante, elle mérite d'être partagée. Vous pourriez donner du courage à ceux qui en ont besoin.

— Effectivement, c'est ce qu'affirme mon agent.

Au même moment, le téléphone de Cash sonne. Il se lève en disant :

— Excusez-moi, je dois prendre cet appel. Je n'en aurai pas pour longtemps.

Tandis qu'il s'écarte, j'en profite pour envoyer un SMS à Christian.

Tu pourrais m'expliquer ce que tu fais là ?

*

J'ai pensé quitter mon bureau pour déjeuner dehors.

Quelle coïncidence de te retrouver ici !

Lorsque je lève les yeux, je le vois ricaner. *Coïncidence ? Mon cul.* Taylor a dû demander à Sawyer où j'avais réservé, c'est tout.

Il y a des centaines de restaurants à Seattle et tu te retrouves dans le même que moi ?

*

C'est la providence qui nous a réunis, baby.

Cash a terminé son appel, il reprend sa place et notre conversation se poursuit.

Christian

Je ne sais pas quelles conneries l'autre enfoiré raconte à Ana, mais elle paraît pendue à ses lèvres – et cette idée me fait frissonner de rage. Elle est tellement prise dans son sujet qu'elle se mord la bouche et ne réalise même pas. C'est un geste incroyablement sensuel, qui me rend fou depuis le premier jour.

Mais je ne suis pas le seul à réagir à cet attrait, parce que ce salaud ne quitte pas ma femme des yeux. Il garde toute son attention concentrée sur elle... Sauf quand il a répondu au téléphone. D'ailleurs, je suis outré qu'il l'ait fait. Quel plouc ! Je suis sûr qu'il mate son beau visage, sincère et enthousiaste, sa gorge découverte, ses seins que caresse la soie de son chemisier

J'envoie un SMS à Ana.

Il a des intentions lubriques à ton égard !

Je la vois baisser les yeux sur ses genoux, cachant le fait qu'elle lit mon message sur son BlackBerry en plein milieu de sa conversation. Quand elle relève les yeux, c'est moi qu'elle regarde, et elle n'a pas l'air contente.

Grey, tu aggraves ton cas.

Elle me répond assez rapidement.

Ça suffit. Arrête ses inepties. D'ailleurs, qu'est-ce que tu fais là ?

*

Je protège ce qui m'appartient.

Ana croit toujours que les gens sont aimables et honnêtes, comme elle. Elle est naïve, et inconsciente de l'effet qu'elle a sur les hommes. Je vois bien qu'elle est furieuse contre moi, même si elle cherche à maîtriser sa colère...

En plus, elle m'ignore et continue à parler à ce sale type. Ça me tue.

Ana

— Cash, c'est courageux de votre part d'accepter de vous révéler. Je vous assure que nous traiterons votre biographie avec tout le respect qu'elle mérite.

— C'est pourquoi j'ai demandé à vous parler en personne, Ana. Vous avez une excellente réputation. Et quand vous promettez quelque chose, vous tenez parole, Jane me l'a affirmé. Je peux donc vous faire confiance. Je tiens vraiment à ce que mon livre soit édité dans l'esprit qui compte pour moi.

— Je connais la personne idéale pour écrire votre histoire.

Durant le silence complice qui s'ensuit, je lève les yeux. Une jeune serveuse aux cheveux bruns attachés en queue de cheval s'est approchée de la table de Christian et de Ros. Elle porte une jupe noire très courte et un chemisier blanc serré, déboutonné de façon indécente. Manifestement, cette fille flirte avec mon mari. La petite garce ! Elle se penche pour lui remplir son verre d'eau avec un sourire d'invite. Christian la regarde et exhibe toutes ses dents. Oh ! Je suis presque certaine qu'elle vient de l'effleurer... Pourquoi n'a-t-il rien dit ? D'accord, c'était sur le bras, mais quand même...

J'ai envie d'arracher les cheveux de cette fille, ça lui ferait oublier ce sourire vulgaire et provocateur. Récupérant mon BlackBerry sur mes genoux j'envoie un message tandis que Cash continue à m'exposer ce qu'il attend de SIP

***Tu t'es trouvé une nouvelle admiratrice ?
Je ne suis pas certaine qu'elle soit majeure.***

Christian baisse les yeux, lit son texte, puis me répond.

Je ne sais pas de quoi tu parles.

Menteur !

Tu pourrais être son père.

Bon, d'accord, j'exagère un peu – cette fille n'a que deux ou trois ans de moins que moi. Christian lève les yeux et ricane en me regardant. *Crétin !*

Abandonnant ce spectacle déplorable, je reporte mon attention sur Cash. Il est très intéressant et son histoire sera vendable. J'en suis certaine. Ce sera mon plus gros contrat chez SIP. C'est important pour ma carrière.

Concentre-toi, Ana !

Durant tout le reste du repas, Christian et moi échangeons des regards en douce. Je trouve mon mari magnifique. Vraiment. En fait, c'est très étrange de l'admirer comme ça, de loin, de l'autre côté de la salle. C'est presque... illicite. J'évoque tout à coup la nuit dernière et une vive rougeur me monte au visage. Il a utilisé sur moi sa barre d'écartement... celle qu'il préfère, celle qui est aussi devenue un de mes accessoires de prédilection. Hmm... délicieux souvenirs ! Je sens mes muscles intimes se crispier au tréfonds de mon être, j'ai honte de ma rougeur révélatrice.

Ana, reprends-toi !

Génial ! Je suis furieuse, jalouse, et excitée à la fois.

Christian

Ros a très vite réalisé que je n'étais pas venu au restaurant pour un tête-à-tête professionnel – que, bien sûr, nous aurions pu avoir au bureau. Profitant de la diversion inattendue, elle dévore le contenu de son assiette et parle de tout et de rien pour meubler le silence entre nous. Je suis un convive déplorable, j'en suis conscient. D'une oreille distraite, je l'entends évoquer ses dernières vacances arriveront avec Gwen, sa compagne, et Peter, le fils de cette dernière. Il est très rare que Ros me parle de sa vie privée. Et c'est tant mieux. Je tiens à garder la mienne secrète et celle des autres ne m'intéresse pas.

Je surveille toujours Ana : elle parle à ce misérable ringard, qui ne la quitte pas des yeux. Je ne peux l'en blâmer, elle est magnifique. Ana fait partie de ces femmes chez qui la maternité exacerbe les qualités naturelles ; elle est lumineuse et épanouie. Tout à coup, je la revois la nuit dernière, nue et écartelée sur les draps de satin rouge de la salle de jeu. Une vision qui s'est gravée dans ma mémoire, avec tant d'autres d'elle... je ne m'en laisserai jamais.

Quel effet Ana a sur moi ! Elle me défie, elle m'exaspère, elle me rend fou, et pourtant je ne fais que l'aimer et la désirer davantage. Jour après jour.

Au même moment, je la vois se lever. Ducon fait la même chose. Leur entrevue est terminée. Ros et moi avons également fini de déjeuner. Je serais incapable de dire ce que j'ai avalé. Pourtant, mon assiettée vide.

Ana

Cash me serre la main, puis il s'éloigne et quitte le restaurant. Il n'a pas la parfaite éducation de Christian qui serait resté à mes côtés pour s'assurer que j'étais revenue à bon port. Peu importe. Notre rendez-vous était professionnel. Et tout s'est bien passé malgré les interférences de Christian, qui m'ont distraite. Je vois Ros s'éloigner vers les toilettes, aussi je me rapproche de la table de mon mari. Il va m'entendre !

— Je n'arrive pas à croire que tu puisses encore...

Je ne peux continuer. Sous le coup de la colère, je suis sans voix. Ce n'est pas pour autant qu'il s'excuse de son comportement inadmissible.

— Je protège ce qui m'appartient, déclare-t-il, avec fermeté

— N'as-tu pas des choses plus importantes à faire ? Je croyais que tu avais un empire à diriger ? Tu perds ton temps à... à... m'espionner.

— Je suis juste venu déjeuner. Je ne me cachais pas. C'est un endroit public.

— Tu es exaspérant.

— Tu oses prétendre que c'est moi qui suis exaspérant.

— Parfaitement.

— Et tu es furieuse contre moi ?

— Parfaitement.

— Est-ce que ça t'excite autant que moi ?

— Plus encore, dis-je, le souffle court.

— Tu es à moi, Anastasia.

— Oui, à toi...

Je chuchote, la voix rauque de désir. Comment vais-je pouvoir travailler ?

— Je protège ce qui m'appartient, dit Christian, avec force.

Il sort son téléphone portable et aboie :

— Taylor, la voiture. Dites à Sawyer de ramener Ros à GEH. Mrs Grey et moi avons à faire à l'Escala.

Comportement indécent

Ana

Encore une journée routinière qui commence : je suis assise au comptoir de la cuisine à côté de mon splendide mari. Teddy gazouille dans son panier ; Christian aime que nous prenions le petit déjeuner en famille avant que lui et moi partions vers nos bureaux respectifs, lui avec Taylor et le 4x4, moi, avec Sawyer dans ma voiture – la Saab et non la R8 puisqu’il considère que ce n’est pas une voiture à utiliser de façon quotidienne.

Il y a quinze jours maintenant que SIP a signé un contrat avec Cash Stone pour publier son autobiographie. Malgré l’intervention de Christian, mon déjeuner avec l’acteur a été productif, apparemment. D’ailleurs, je ne peux pas dire que l’apparition de Christian dans ce restaurant ne me laisse que de mauvais souvenirs, bien au contraire. Je rougis en évoquant notre passage à l’Escala... colère et désir forment un cocktail explosif ! Nous étions tous les deux remontés, nous nous sommes mutuellement arrachés nos vêtements à peine arrivés dans l’appartement avant de nous embrasser comme des sauvages. Une chance que Taylor ne se soit pas attardé : il nous connaît je pense, il sait quand il doit disparaître.

Aujourd’hui sera encore une journée décisive. J’ai rendez-vous avec Cash Stone concernant les détails de son autobiographie. J’aurais nettement préféré que ça se passe dans la salle de conférence de SIP mais les rumeurs concernant les caprices des stars hollywoodiennes ne sont pas exagérées. Cash a réclamé une fois de plus un déjeuner avec moi en tête à tête, dans le même restaurant. Selon lui, dans un cadre moins formel, il se sentira plus à l’aise pour s’exprimer. J’ai posé la question à Mr Roach – techniquement, le super patron, c’est Christian, mais je préfère éviter de soulever avec lui ce sujet épineux. Mr Roach a été très clair : l’important, c’est de rendre le client heureux. J’ai donc accepté.

Et Christian l’a appris. Comment, je n’en sais rien, je me suis bien gardée de lui en faire part, mais je ne veux pas lui mentir. Il a appris, il n’est pas content.

— Christian, s’il te plaît, pourrions-nous éviter aujourd’hui une autre « coïncidence » au restaurant ? J’aimerais vraiment réussir mon premier contrat d’importance, et je te rappelle que Sawyer sera tout le temps avec moi.

Il m’adresse un grand sourire satisfait de prédateur.

— Si je me rappelle bien, Ana, tu ne t’es pas plainte de la façon dont la dernière coïncidence s’est terminée.

À nouveau, je m’empourpre. Christian m’a conduite dans la salle de jeu, afin de « me faire payer » – ce sont ses termes – d’avoir excité sa jalousie... la session a été torride et délicieuse. À ce souvenir, une chaleur traîtresse se répand dans mon bas-ventre et tous mes muscles intimes se crispent. Comment Christian est-il capable de provoquer chez moi une telle réaction de bon matin, alors que nous avons déjà fait l’amour au réveil ?

Je cherche à retrouver mon équilibre.

— Oui, c’était sympa.

Et bien plus que ça.

— Sympa ? rétorque-t-il, en levant un sourcil, sans cacher sa grimace.

— Tu as raison, le mot est peu approprié. Est-ce que super-jouissif te plaît davantage ?

Il éclate de rire.

— Oui, je préfère, tu as été splendide. J'adore te baiser, baby.

Il me montre toutes ses dents en se léchant les lèvres. Je lève les yeux au ciel. Comme toujours, il ramène tout au sexe. Les hommes sont primaires !

— Très bien, mais ne cherche pas à détourner mon attention. J'aimerais aujourd'hui que tu te comportes comme un homme civilisé. Gère ton empire et laisse-moi faire mon travail.

— D'accord, je te signale quand même que je vais donner à Sawyer l'ordre de te surveiller de très près. Si l'autre connard a un geste déplacé, je lui ferai arracher les couilles.

— Je suis heureuse de voir que tu as trouvé une solution à ton dilemme, dis-je, sarcastique.

— Pour moi, baby, la meilleure solution serait que tu transfères ce contrat à quelqu'un d'autre, mais comme d'habitude, tu refuses de m'écouter.

— Christian, je suis mère de famille, comment veux-tu qu'un acteur d'Hollywood s'intéresse à moi alors qu'il a toutes les starlettes à sa disposition ?

— Anastasia, je n'arrive pas à croire que tu puisses être aussi aveugle quant à ton attrait auprès des hommes. Ta récente maternité ne fait que te rendre plus belle, plus épanouie, plus lumineuse. De plus, tu es ma femme, pour un homme comme Stone, c'est une sorte de défi.

— Un défi ? Mon cher mari, c'est toi qui vois le monde comme une gigantesque compétition.

— Non, baby, je protège simplement ce qui est mien.

— Tu as déjà utilisé cet argument, je pensais le problème réglé.

Grrrr...

Et zut ! Je suis en retard... de cinq minutes seulement, mais quand même...

Quand j'arrive au restaurant, Cash est déjà installé. Il est ponctuel. En général, j'attends des lustres quand j'ai rendez-vous avec un auteur. À mon avis, c'est leur façon d'exprimer leur ego et de me signaler (sans subtilité) que leur temps est plus important que le mien. Quels crétins ! Christian détesterait : il n'a aucune patience, il ne tiendrait pas une heure.

Aussi, que Cash se comporte différemment est un changement agréable. Il doit vraiment tenir à faire avancer son livre. Dès que j'arrive près de sa table, il se lève. Je lui tends la main, mais il m'embrasse sur les deux joues. J'imagine qu'il s'agit d'une habitude hollywoodienne, sans signification particulière.

— Ana, quel plaisir de vous revoir !

Il m'adresse son sourire de superstar, avec une chaleur à faire fondre un iceberg. Waouh ! C'est vraiment un superbe spécimen de virilité incarnée.

— Bonjour, Cash. Moi aussi, je suis heureuse de vous retrouver. Veuillez m'excuser d'être un peu en retard, j'avais un rendez-vous à l'autre bout de la ville et la circulation est impossible à cette heure.

— Un autre auteur ?

— Non, il s'agit d'une œuvre caritative à laquelle participe SIP et que j'aide à organiser.

— C'est pour la bonne cause alors.

Il se rassied et continue avec un sourire :

— Je trouve admirable que vous donniez de votre temps alors que vous avez un emploi du temps chargé.

Je ne lui signale pas qu'étant salariée, mon temps appartient à mon patron, à mon entreprise. Et c'est Roach qui a décidé quelles étaient les causes susceptibles de donner à notre maison de l'édition une bonne réputation. À dire vrai, je suis certaine que Christian a insisté pour qu'il étende son rayon d'action.

— C'est bien normal. Nous avons la chance que tout aille bien dans nos vies, il est normal d'aider ceux qui le méritent.

— J'admire beaucoup une femme qui a du cœur, dit Cash, tout sourires.

Bien, assez parlé de moi, je suis ici pour travailler.

— Cash, j'ai hâte de commencer votre livre maintenant que vous êtes décidé.

— J'ai des tas d'idées, Ana. J'ai tellement envie de travailler avec vous.

Nous sommes interrompus par une serveuse posant devant nous deux verres de Pinot Grigio. Je fronce les sourcils, perplexe, en regardant Cash.

— J'espère que cela ne vous dérange pas, mais j'ai commandé pour nous deux. J'ai bien vu la dernière fois que vous regardiez mon verre avec envie, je me suis dit que vous abandonneriez peut-être le Perrier. Après tout, nous avons choisi le même menu, il est évident que nous avons les mêmes goûts.

Il est bien arrogant d'imaginer déjà connaître mes goûts ! D'accord, il a raison : j'adore le Pinot... et les nombreux souvenirs que ce vin italien m'évoque. Je pourrais y goûter, mais je suis là pour travailler, je veux garder l'esprit clair.

— C'est un vin que j'aime beaucoup, dis-je un peu hésitante. Mais je ne bois jamais d'alcool au déjeuner.

D'un geste, je rappelle la serveuse.

— Un Perrier citron s'il vous plaît.

Cash est vexé, je vois un bref éclair passer dans ses yeux. Il se reprend très vite et lève son verre à ma santé.

— Dommage, vous ne savez pas ce que vous perdez.

Si, je sais.

— Pour votre livre...

Il m'interrompt d'une main levée.

— Avant que nous commencions à l'examiner en détail, j'ai pensé à quelque chose, Ana. Nous allons être amenés à travailler ensemble et à nous voir très souvent... (Il m'adresse un sourire aguicheur.) Il serait utile que nous nous connaissions mieux.

Ah ? Pourquoi pas... Ça ne peut pas nuire en tout cas.

— Oui... bien sûr.

En attendant, nous étudions le menu. Lorsque la serveuse revient, nous prenons tous les deux une salade d'épinards frais avec du poulet et des amandes. J'aime beaucoup l'originalité des salades gourmandes que propose ce restaurant.

— Parlez-moi de vous, dit Cash, dès que nous nous retrouvons seuls. Bien sûr, j'ai vérifié sur Google, j'ai lu quelques journaux, mais ils n'ont presque rien à votre sujet. Vous êtes pour moi un mystère.

— Je n'ai strictement rien de mystérieux.

— Je n'ai trouvé aucun détail de votre vie privée. Avec l'acharnement des paparazzis, je me demande vraiment comment vous réussissez ce tour de force.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. J'étais encore à l'université quand j'ai rencontré mon mari, nous nous sommes mariés l'été dernier, nous avons eu un enfant au printemps.

— Vous êtes si jeune, remarque-t-il en m'examinant avec attention. Je me demande comment une étudiante a pu rencontrer Christian Grey. Il a la réputation d'être un parfait ermite, vous savez – il ne sort pas, il ne s'affiche pas... on ne voit son nom que dans les rubriques financières. Un homme des plus énigmatiques.

— Mon mari est très réservé. Il est de nature complexe, mais très généreuse.

— Ainsi, il vous traite bien.

— Mais oui, bien sûr.

Quelle curieuse question !

— Vous êtes heureuse de l'avoir épousé ?

— Très.

Je commence à me sentir mal à l'aise, la discussion me paraît peu appropriée à un déjeuner professionnel. Je baisse la tête, sur mes doigts noués.

— Tant mieux, dit Cash, d'une voix douce. Vous méritez d'être bien traitée, Ana. Vous êtes une femme superbe, attentionnée, travailleuse. Vous savez, je n'en vois pas beaucoup des comme vous autour de moi. Les femmes se jettent à ma tête, mais elles ne cherchent qu'un trophée, elles ne me connaissent pas et s'en fichent, elles ne s'intéressent qu'à la gloire cinématographique. Le pire, ce sont les starlettes égoïstes et vénales qui espèrent avoir un rôle grâce à une partie de jambes en l'air. Vous êtes très différente. C'est... rafraîchissant.

Je rougis.

— Ah. Euh... merci. Pourrions-nous maintenant discuter de votre livre ?

Après tout, c'est pour ça que je suis là.

— Bien entendu, voilà ce que j'ai en tête...

Christian

Je suis furieux : Ana déjeune encore avec ce connard de Cash Stone. Je ne fais pas confiance à ce mec. Je connais le genre : un bellâtre qui s'imagine pouvoir obtenir tout ce qu'il veut sous prétexte qu'il

est célèbre. Malheureusement, Ana m'a extorqué la promesse que je n'interviendrai plus. J'ai donné à Sawyer des instructions très spécifiques : il doit rester tout près de ma femme pour être mes yeux et mes oreilles. J'espère qu'Ana ne fera pas de difficultés.

N'y tenant plus, j'appelle mon agent de sécurité.

— *Oui, monsieur ?*

— Sawyer, qu'est-ce qu'ils font ?

— *Mrs Grey est arrivée un peu en retard. Ils discutent d'œuvres caritatives.*

Ah ?

— Très bien. Restez le plus près possible. Et surveillez-moi bien ce coco-là.

— *Oui monsieur.*

Mon prochain rendez-vous est dans une heure. Je vais descendre au gymnase et me calmer. Autrefois, je fréquentais beaucoup plus le gymnase de GEH, surtout durant la semaine, quand je n'avais pas de soumise qui m'attendait à l'Escala en guise d'exutoire sexuel. En temps normal, je préfère être seul quand je cours, aussi je me fais le matin, tôt, dans les rues... Beaucoup moins depuis que je connais Ana, depuis que je l'ai épousée.

Je sais bien qu'Ana, dans son métier, est obligé d'avoir parfois de ces rendez-vous en tête-à-tête avec un auteur caractériel et lunatique. Elle m'a expliqué à de nombreuses reprises : ces gens-là sont à la fois fragiles et capricieux ; d'après elle, ils ont besoin d'être admirés, consolés, dirigés pour continuer à écrire de façon décente.

J'appelle Sawyer.

— *Oui, monsieur ?*

— Qu'est-ce qu'il fout maintenant, ce connard ?

— *Hum... Mr Stone parle toujours avec Mrs Grey.*

— Il la drague ?

— *Absolument pas, Mr Grey.*

— Tant mieux. Il la regarde un peu trop longtemps, je veux que vous en fassiez un eunuque

— *Oui monsieur.*

Connard d'acteur ! Un mec pareil est prêt à baiser tout ce qui bouge. J'ai son dossier, j'ai fait sur lui une enquête approfondie. Un vrai consommateur. Un goulu, pas un gourmet. Il accumule les conquêtes et les quitte à peine a-t-il obtenu d'elles ce qu'il désirait. Je suis certain qu'il a été sensible au charme d'Anastasia. Un séducteur patenté apprécie par-dessus tout de séduire une femme mariée décidée à rester fidèle – pour lui, c'est un défi irrésistible. Sinon, la chasse est trop facile, il aime pimenter ses exploits.

*

La main d'un homme, à travers la table, tient une fraise garnie de Chantilly et s'approche des lèvres d'Ana. Elle ouvre la bouche et croque le fruit, avant de lécher, du bout de la langue, un peu de crème sur ses lèvres. Puis elle prend un verre de champagne et porte un toast avec son vis-à-vis. Qui est-ce ? Une fois qu'Ana a vidé sa flute, la main de l'homme revient se poser sur son visage. De l'index, il lui caresse la lèvre inférieure, si renflée, si sensuelle... Ana montre les dents et le mordille, doucement.

Puis elle rit. Fermant les yeux, elle suce ce doigt qui la pénètre, l'humidifie de la langue, l'aspire. En silence, elle mime ensuite ces trois mots : « je t'aime. »

Elle est maintenant au pied d'un lit. Elle sourit à quelqu'un qui se trouve étendu devant elle. Elle a les yeux lourds, les pupilles dilatées, sa respiration s'est accélérée. Très lentement, elle commence à ouvrir son chemisier de soie, un bouton à la fois... exposant un ravissant soutien-gorge de dentelle bleu pâle. Ses mamelons dressés sont visibles à travers le fin tissu qui les met en valeur. Ana passe les pouces à la taille de sa jupe bleu nuit et ondule des hanches pour la faire glisser le long de ses jambes interminables, révélant un string assorti à soutien-gorge. Une fois encore, ses lèvres bougent, une fois encore, elle prononce : « je t'aime. » Puis elle se met à genoux sur le lit et avance, à quatre pattes, le long du corps musculeux de l'homme qu'il attend.

Ana

Assise dans mon bureau, je réfléchis à mon déjeuner avec Cash. Après les questions personnelles et étranges qu'il m'a adressées, nous avons pas mal avancé. Je sais déjà quel auteur je vais contacter pour écrire l'autobiographie de Cash, Ed Wynne – un homme sérieux, affable, d'une cinquantaine d'années. Il n'y aura donc pas rivalité. J'ai organisé une rencontre entre les deux hommes à la fin de la semaine. Je suis certaine que Cash appréciera le travail d'Ed, il verra de lui-même son histoire prendre vie sous sa plume.

Au même moment, Hannah entre dans mon bureau avec un énorme bouquet de fleurs.

— Un livreur vient de les apporter pour vous, Ana.

— Waouh ! Christian a vraiment exagéré cette fois ! Je me demande pourquoi il a cru nécessaire d'en faire autant.

— Il y a une carte, me signale Hannah en pointant du doigt le bouquet.

J'ouvre la petite enveloppe et lis le mot que je trouve à l'intérieur :

**Ana,
Merci pour ce déjeuner enchanteur.
J'attends avec impatience de vous revoir,
Vous êtes une femme remarquable,
Cash**

Je rougis. Oh lala.

— Ana, est-ce que ça va ?

— Oui, j'imagine. Ces fleurs proviennent de Cash Stone.

Je me sens mal à l'aise. Pourquoi me les a-t-il envoyées ? Ce bouquet est tellement ostentatoire !

— C'est vrai ? s'étonne mon assistante, la tête penchée de côté.

— Oui, il me remercie pour le déjeuner. Il prétend attendre avec impatience de me revoir.

— Ah, ricane Hannah, un sourcil levé.

— Oui, et alors ? Pourquoi prenez-vous cet air-là ?

— Ana, il espère vous revoir... Voyons, vous ne comprenez pas ? Je pense que Cash Stone en pince pour vous.

— Ne soyez pas grotesque.

Elle plaisante... Et elle exagère... Pourtant, Cash n'a cessé de me dévisager durant le déjeuner. Heureusement qu'il y avait Sawyer en guise de chaperon. Sinon, je me serais demandée... Non, c'est moi qui suis grotesque à présent.

— Je ne fais que signaler l'évidence, remarque Hannah qui sourit gentiment.

— Eh bien, je suis certaine que vous vous trompez. Surtout, n'évoquez pas devant Mr Grey ce genre d'hypothèse, je préfère ne pas imaginer sa réaction. Il n'apprécie pas du tout Cash Stone.

— Comptez sur moi, Ana.

Que c'est bon d'être enfin à la maison ! La journée a été longue. Je retrouve Gail dans la cuisine, aux fourneaux. Nous bavardons un moment d'un Woody Allen qu'elle vient de voir : *Minuit à Paris*⁷⁰ – un voyage dans le temps inspiré du livre *Paris est une fête* d'Ernest Hemingway. J'aime le titre parce que j'ai gardé d'excellents souvenirs de Paris, découvert durant mon voyage de noces...

Peu après, nous entendons Christian et Taylor rentrer à leur tour. Dès que mon mari adoré nous rejoint, je remarque ses cheveux ébouriffés. Il a dû passer son temps à tirer dessus, ce qu'il fait toujours quand il est frustré ou en colère.

— Bonsoir, Mr Grey, dit poliment Gail.

— Mrs Taylor, marmonne Christian.

Son attitude m'inquiète.

— Christian, est-ce que ça va ?

Il me jette un regard étrange, que je ne sais décrypter. Il paraît en colère.

— Très bien, aboie-t-il.

Rectification, il *est* en colère, et ça a quelque chose à voir avec moi. Serait-il au courant de ce qui s'est passé au déjeuner – c'est-à-dire des questions indiscretes de Cash ? Il me semble que Sawyer n'était pas assez proche pour les entendre... Ou bien Christian a-t-il appris, pour les fleurs...

Pendant que je m'interroge, Mrs Taylor disparaît. Elle travaille pour Christian depuis des années, elle a reconnu ce ton de voix. Mentalement, je la félicite pour son tact... bien qu'elle m'ait abandonnée avec Mr Lunatique.

Je m'approche de lui et commence à masser ses épaules nouées.

— Dure journée ? dis-je pour tâter le terrain.

Il se fige et me fixe. Manifestement, il m'en veut, j'aimerais savoir pourquoi.

— Juste une journée de merde, Anastasia. Je ne veux pas en discuter.

— Très bien, je te sers un verre ? Il y a du Chardonnay au frais.

⁷⁰ *Midnight in Paris*

Il me scrute, les sourcils froncés. Ses yeux balayent mes vêtements, jusqu'à mes pieds... tout à coup, Christian se renfrogne davantage.

— Tu portes des talons ?

— Oui, je viens de rentrer, je n'ai pas eu le temps de me changer.

— Tu portes toujours des talons au bureau ?

Qu'est-ce qui lui prend ? Il me cherche querelle au sujet de mes chaussures ? Je ne comprends plus rien...

— Euh... oui. Pourquoi ? Je croyais que tu aimais me voir en hauts talons ?

— C'est provocateur. Et tu risques de te tordre la cheville en marchant sur des échasses.

— Christian, c'est ridicule. Ces talons ne font que quelques centimètres, je ne risque rien à les porter. De plus, depuis ma grossesse, j'agardé des ballerines au bureau pour me détendre de temps en temps. Mais qu'est-ce que tu as ?

— Rien...

Après une brève pause, il ajoute :

— Où est Ted ?

— Il dort.

— Je vais monter le voir et me changer. Je vais aussi prendre une douche pour me détendre. Comme je te l'ai dit, la journée a été longue.

Bien, sur ce point au moins, nous sommes d'accord. Et comme je connais mon mari, je sais qu'il vaut mieux laisser tomber le sujet.

— Bien, je vais faire un tour au jardin en attendant.

— Je ne te retiens pas, grogne-t-il.

Génial, je sens que la soirée va être très agréable.

Le cœur lourd, je me détourne et fais quelques pas. Puis je sens Christian bouger derrière moi, il m'attrape le poignet, me fait pivoter et me plaque contre lui. Il me prend le visage à deux mains, me renverse la tête et fouille mes yeux écarquillés. J'ai le cœur qui s'emballe. Dès que j'ouvre la bouche, Christian se penche et m'embrasse. violemment. C'est une déclaration de propriété, un sceau brûlant qui me transperce de part en part.

Il me lâche et s'éloigne sans un mot, en direction de l'escalier. Je reste seule dans la cuisine, pantelante, désorientée, et plus perplexe que jamais.

À SIP

Je n'arrive pas à me concentrer. Il y a déjà plusieurs fois que je relis la même page de ce manuscrit, les mots se brouillent, je ne leur trouve aucun sens.

Je me demande ce qui trouble Christian ces derniers jours... il agit de façon si étrange... il est évident qu'il est préoccupé. Il ne veut pas en discuter avec moi. Ce matin encore, il a refusé.

Et puis ce cauchemar, l'autre nuit... Il y a si longtemps qu'il ne s'était pas réveillé comme ça, en nage, en criant : « non, non, non... » De quoi rêvait-il ? Il n'a pas voulu me le dire, mais il m'a fait l'amour comme si c'était la première fois – ou la dernière –, je ne sais pas... Il m'aime, j'en suis certaine, mais il est tellement compliqué.

Claire, la réceptionniste me tire de ma rêverie en me téléphonant :

— Ana, Cash Stone est à l'accueil. Il demande à vous voir.

Elle baisse la voix :

— Il est encore mieux qu'au cinéma !

— Cash Stone ? dis-je, très étonnée. Très bien, faites le monter.

Pourquoi n'a-t-il pas pris de rendez-vous ? Que se passe-t-il ?

Peu après, la porte de mon bureau s'ouvre et Cash entre dans la pièce d'un pas de conquérant. Il porte un jean délavé, des bottes et un tricot de cachemire. Je l'examine d'un œil objectif. Claire a raison : c'est un homme magnifique.

Je me redresse pour lui tendre la main.

— Cash, c'est une surprise.

— J'espère que ma visite ne vous dérange pas, Ana.

La politesse ayant ses exigences, je me vois obligée de répondre par un sourire factice et un mensonge :

— Non, bien sûr que non. (*Bon, passons aux choses sérieuses.*) D'après ce que j'ai appris, vous avez pris contact avec Ed Wynne, qui écrira votre histoire.

— Oui, effectivement, le mec m'a paru sympa.

— Je me doutais bien que vous l'apprécieriez. Il écrit remarquablement, vous serez satisfait de son travail. Que puis-je faire pour vous ?

— Je passais dans le quartier aussi j'ai pensé vous inviter à déjeuner. Nous pourrions parler... de mon livre.

— Oh... Je suis désolée, Cash, mais j'ai un autre rendez-vous. C'est très aimable de votre part d'avoir pensé à moi.

— Très bien, dans ce cas, ce sera pour une autre fois.

— Pourquoi pas ?

Il me regarde et semble attendre quelque chose... Je lui souris, le visage impassible – c'est une expression très utile que j'ai apprise de Christian, elle déstabilise les importuns. Cash fronce les sourcils, perplexe, puis il marmonne un mot d'adieu un peu sec et quitte de mon bureau.

Je retombe lourdement sur ma chaise, le souffle coupé. Cette arrivée à l'improviste me paraît très suspecte.

Mais qu'est-ce qu'il me veut ? Pourquoi est-il venu ? À quoi joue-t-il ?

Le Goût de la vengeance

Ana

J'avoue que la visite de Cash m'a un peu déstabilisée. Cet homme n'a-t-il rien de mieux à faire que de passer me voir sans rendez-vous ? Je secoue la tête pour m'éclaircir les idées, avant de continuer mes tâches du jour. Aujourd'hui, j'ai de la paperasserie à faire, ce n'est pas ce que je préfère, mais maintenant que je suis P-DG et éditrice à part entière – le poste de Jack autrefois – je n'ai pas juste à découvrir des manuscrits potentiellement vendables et les annoter.

Vers 13 heures, je réunis les responsables des divers départements, comme chaque semaine, afin de mettre en commun nos projets et objectifs, et par-dessus tout, m'assurer que les délais de parution seront tenus.

Deux heures et demie plus tard, quand je reviens dans mon bureau, j'y trouve un gigantesque bouquet de fleurs exubérantes et colorées. *Encore ?* Je lève les yeux au ciel.

Il y a une carte jointe à l'envoi, je la prends avec un soupir.

*Ana,
Déjeuner sans vous m'a coupé l'appétit,
Votre sourire me devient nécessaire.
Cash*

Cette fois, c'est ridicule. Et parfaitement inapproprié. Je suis consternée

Christian

Attablé au comptoir de la cuisine, je lis le *Wall Street Journal* en buvant un café. Le matin, je suis toujours prêt avant Ana, elle s'attarde volontiers au lit quelques minutes supplémentaires ; elle doit ensuite se hâter pour se préparer à temps à partir. Elle tient aussi à passer un moment avec Ted. J'ai moins besoin de sommeil qu'elle.

Quand elle fait son apparition, elle a les joues toutes rouges. Est-ce parce qu'elle s'est dépêchée ? Ou parce qu'elle se souvient de ce qui s'est passé entre nous la nuit dernière ?

— Bonjour, baby.

— Bonjour, répond-elle en m'embrassant. Je ne t'ai pas entendu quitter le lit ce matin. Tu me sembles d'excellente humeur.

— Vraiment, Mrs Grey ? Je me demande pourquoi. Et toi, as-tu bien dormi ?

Je parle d'un ton un peu moqueur tout en frottant mon nez dans son cou. Elle s'empourpre.

— J'ai très bien dormi, mais je me suis couchée tard. J'ai eu du mal à me réveiller ce matin.

J'adore l'avoir rougi. Elle a une peau d'albâtre, diaphane, au grain très fin, et sur elle, toute rougeur me paraît sublime...

Grey, tu as toujours adoré faire rougir la peau d'une femme, tu n'as pas à t'en vanter.

D'excellente humeur, je décide de faire une surprise à Ana en l'emmenant déjeuner. Elle m'a dit ce matin qu'elle n'avait rien d'important durant la journée, je pense qu'elle pourra se libérer une heure ou deux.

Je m'occuperai aussi de Stone. Sawyer m'a appris que cet enfoiré avait fait un passage inattendu à SIP pour rencontrer Ana. De plus, il ne cesse de lui envoyer des fleurs. Il est sans temps pour moi de renvoyer ce comique dans les cordes : je veux un KO sans équivoque. Mon plan s'est organisé et ce bellâtre va rite réaliser que son futur dépend désormais de moi.

Ana

Je suis heureuse : l'humeur de Christian s'est améliorée. Et puis, la nuit dernière. Il s'est montré tellement possessif et passionné. *Tu es à moi*. Il aime répéter ces mots, chaque fois, ça lui fait plaisir.

Hannah passe la tête dans mon bureau.

— Ana, je vais jusqu'à la sandwicherie au bout de la rue pour me prendre de quoi déjeuner. Voulez-vous que je vous en ramène quelque chose ?

— Oui, volontiers. Prenez-moi un coca diet et un bagel au saumon fumé.

Je sors un billet de 50 dollars avant d'ajouter :

— Tenez, laissez-moi vous offrir à déjeuner pour votre peine. Merci.

— Je serais revenue d'ici un quart d'heure.

— Aucun problème.

Quelques minutes plus tard, ma porte s'ouvre. Étonnée, je commence :

— Vous avez été vite, il n'y...

Il ne s'agit pas d'Hannah. Cash Stone est debout à l'entrebâillement de la porte, derrière un énorme bouquet de roses rouges. Oh lala, le problème devient de plus en plus « épineux ». Et ridicule.

— Bonjour, Ana, susurre-t-il, sûr de son charme hollywoodien. Vous m'avez promis l'autre jour que notre déjeuner serait pour une autre fois. Pourquoi pas aujourd'hui ? Je vous ai apporté quelques fleurs.

Il me les tend. Ne sachant pas quoi en faire, je les pose sur le bureau.

— Elles sont très belles, merci, Cash. Mais je ne peux déjeuner avec vous aujourd'hui. Nous n'avons pas rendez-vous... (Je me racle la gorge.) Et j'aimerais que vous cessiez de m'acheter des fleurs. C'est gentil de votre part, mais ça ne peut pas durer.

Christian

Lorsque j'arrive devant le bureau d'Ana à SIP je remarque que son assistante, Hannah, n'est pas à sa place habituelle. J'ai vu Sawyer dans l'entrée, aussi je ne m'inquiète pas. Ana est là. Je fais quelques

pas, prêt à pénétrer chez ma femme sans être annoncé, lorsque je remarque sa porte entrouverte. Ana n'est pas seule, il y a quelqu'un avec elle. Un homme. Je me fige, les sourcils froncés.

— ... gentil de votre part, mais ça ne peut pas durer, dit Ana d'un ton sec.

— Ana, je ne peux pas m'en empêcher, je ne cesse de penser à vous.

C'est ce sale con d'acteur !

— Taisez-vous ! Comme je vous l'ai déjà dit, je suis mariée et très heureuse de l'être. Christian est toute ma vie. Vous n'êtes pour moi qu'une relation professionnelle, rien d'autre.

— Mais enfin, réfléchissez à tout ce que je pourrais vous offrir ! Vous m'obsédez, Ana, la nuit, le jour, tout le temps. C'est le destin qui nous a réunis. Ensemble, nous pourrions accomplir de grandes choses.

Ce salaud cherche à me voler ma femme ? Je serre les poings de rage, mais au lieu de me ruer en avant, j'écoute ce qu'Ana va répondre.

— Vous ne m'intéressez pas. Ni maintenant, ni jamais. Allez-vous-en.

— Venez déjeuner avec moi. Je vous ferai changer d'avis.

— C'est une plaisanterie ? Très bien, dans ce cas, vous me forcez la main. Je vais transférer votre dossier à un autre éditeur. Vous n'aurez plus aucun contact avec moi. Est-ce que c'est assez clair cette fois pour vous ?

— Quoi ? Vous vous imaginez pouvoir me traiter comme ça ? Et si je refuse ? Et si je vais voir une autre maison d'édition ?

— Essayez ! ricane Ana, plus froide que jamais. J'ai d'excellents avocats, vous serez poursuivi en justice pour rupture abusive de contrat sinon pour harcèlement. Les journaux vont s'en délecter. Ne m'obligez pas à rendre les choses difficiles, Cash. Vous n'avez aucune idée de ce que je peux faire. Je vous signale que j'ai appris auprès du meilleur.

À la fierté qui résonne dans sa voix, je sais qu'elle pense à moi. Et tout à coup, je souris... Ana vient de me démontrer que les paroles, parfois, sont plus efficaces que les coups de poings. Très bien, je vais régler le compte d'un troisième comique aujourd'hui. Quelle journée ! Ne dit-on pas : *jamais deux sans trois* ?

Cash sort fou furieux du bureau de ma femme, sans même me remarquer contre le mur. Je le regarde partir, en réfléchissant. Finalement, je décide que ce n'est pas le bon moment de déjeuner avec ma femme. J'ai un petit détail à régler cet après-midi.

En sortant, je croise Hannah qui grignote avec enthousiasme un sandwich.

Ana

Quand Cash a disparu, je me rassois à mon bureau, la main sur le cœur. Je prends un moment pour me remettre de cette scène très désagréable. Quand Hannah revient, je regarde mon déjeuner, l'estomac contracté, mais il me faut manger. Christian ne serait pas content si je saute un repas, sans compter que je dois penser à Petit Pois. Avant que mon assistante ne quitte mon bureau, je lui désigne le bouquet ridicule qui trône toujours sur le plateau de bois.

- Jetez-les, s'il vous plaît, à moins que quelqu'un les veuille.
- Elles sont superbes, Ana ! proteste-t-elle.
- Dans ce cas, gardez-les, je ne veux plus les voir.

J'appelle ensuite George Michael, un confrère éditeur, pour lui proposer de s'occuper désormais de Cash Stone. Il accepte avec joie le transfert – j'ignorais qu'il était, à la cinquantaine bien sonnée, un grand fan du jeune acteur. Je suis un peu démoralisée en raccrochant. J'ai une sensation d'échec...

Vers 15 heures, Hannah m'annonce un autre envoi de fleurs.

- Encore !

Je suis absolument furieuse. Je vais tuer Cash !

- Dois-je aussi le jeter, s'enquiert Hannah.

Elle me paraît un peu inquiète. En général, je ne perds pas mon calme, elle doit se demander ce qui se passe. Je m'appête à acquiescer lorsque je regarde le bouquet qu'elle tient entre les mains. Des fleurs des champs, toutes de délicatesse et de subtilité dans un vase de cristal. Immédiatement, je sais qu'il ne s'agit pas de Cash.

Oh Fifty, mon amour.

- Non, dis-je avec un sourire. Celles-ci, je les garde, elles sont sans prix.

J'attends que Hannah ressorte pour ouvrir la petite enveloppe jointe à l'envoi, je reconnais l'écriture de Christian, audacieuse, autoritaire et décidée.

*Anastasia.
Tu es à moi
Je suis à toi
Avec toi, j'en voudrais toujours plus
Je t'aime
Christian*

Je serre ces quelques mots contre mon sein avec un sourire béat

Christian

J'ai loué pour l'après-midi un bureau discret, à quelques rues de GEH. C'est ainsi que je pratiquais autrefois pour faire passer à mes éventuelles soumissions des « entretiens d'embauche », il m'était difficile de les convoquer directement dans mes locaux officiels et je ne voulais pas aller voir chez moi avant qu'elles aient signé un accord de confidentialité et un contrat définitif.

Taylor m'a jeté un regard étrange quand je lui ai réclamé ce service, il ne paraissait pas content. S' imagine-t-il par hasard que je compte tromper Ana ?

Pas du tout. C'est Stone que je veux piéger, j'ai utilisé divers intermédiaires pour contacter son agent et donner à Jolicœur rendez-vous avec moi à 15 heures. Il va se présenter en rêvant du film de sa vie.

Il a vingt minutes de retard. Le sinistre con ! Mon humeur passe de mauvaise à franchement hargneuse, je déteste attendre. Quand Ducon pénètre enfin dans le bureau, il pue l'auto satisfaction et l'eau de toilette – Boss, si je ne m'abuse... Peuh ! Il va vite comprendre qui est le vrai patron !

Il ne me voit pas immédiatement. J'ai tourné mon fauteuil, faisant face à la fenêtre, qui me reflète son entrée dans la pièce.

— Prenez un siège et refermez la porte, Mr Stone, dis-je sans me retourner.

Conformément à mes instructions, il est seul, son agent ne l'accompagne pas.

Quand j'entends grincer le plastique du siège inconfortable que j'ai spécifiquement choisi pour lui, je me retourne enfin.

Ducon ne cache pas sa surprise en me voyant.

— Vous... vous êtes Christian Grey ?

— Exactement.

— Enchanté de vous rencontrer. Votre femme travaille pour moi.

Rien que cette formulation me crispe, Ana ne fait que transformer en éventuel succès la misérable existence de ce comique, elle ne travaille pas pour lui, je ne le permettrais pas. De plus, elle l'a déjà viré. C'est une idée qui me rassérène.

— Je ne pense pas, Mr Stone, elle a transféré votre dossier. Je sais toujours qui rencontre ma femme lorsqu'elle travaille. Commençons par une question basique, appréciez-vous votre carrière d'acteur ?

Il a un sourire béat – et je dois reconnaître que son orthodontiste a fait sur lui un excellent travail. Mais si cet enfoiré s'imagine que je suis un de ses fans, il se trompe. Dans les grandes largeurs.

— Ouais, j'adore. Je suis fait pour ça. Le cinéma, c'est toute ma vie.

— Avez-vous l'intention de continuer dans cette voie ?

Il me regarde plus attentivement. Je souris. Je suis doué pour envoyer une menace létale dans un sourire. Pour la première fois, un soupçon d'inquiétude apparaît sur le visage de Stone.

— Christian...

Je lève la main pour l'empêcher de poursuivre.

— Pour vous, Mr Stone, ce sera Mr Grey.

— Très bien, Mr Grey... (Il a un rictus sarcastique.) Je vous signale que je suis actuellement l'acteur le plus en vue d'Hollywood. Je suis sur orbite, ma carrière est lancée, je...

C'est ce que tu penses, connard.

— J'ai entendu dire que le studio détenteur de votre contrat à dix chiffres avait actuellement de grosses difficultés de trésorerie. Il risque de déposer son bilan. Comme vous le savez, je possède des intérêts variés et j'envisage d'investir prochainement dans le cinéma. Pourquoi ne pas commencer par reprendre une boîte en perte de vitesse... Je pourrais la disséquer, morceau par morceau, et votre contrat serait en stand-by aussi longtemps que je le désirerais. Ce serait un handicap, vous ne croyez pas ?

Cash est devenu tout rouge, il est nettement moins photogénique dans cet état.

— Vous plaisantez ? Vous perdriez de l'argent...

— Mais non, absolument pas. Je suis un homme puissant, Mr Stone, je ne me contente pas d'avoir de bonnes dents pour réussir. Je réfléchis. Vous devriez essayer parfois. (*Si tu as un neurone opérationnel, fumier !*) Je peux faire fortune tout en détruisant aussi bien ce studio que votre avenir. Et si vous envisagiez de rompre votre contrat, vous n'auriez même pas le premier cent pour payer un avocat capable d'affronter l'armée des miens.

Stone ne répond pas. Quand il n'a pas de texte, il est moins loquace. Je reprends :

— Vous savez combien les spectateurs sont volages, je m'arrangerais pour trouver un remplaçant qui vous ressemble. De plus, comme je possède des relations dans les médias... (*Merde, qui ? Keith Kavanagh n'acceptera jamais !*), je ferai répandre des rumeurs dont vous ne vous relèverez pas.

— Euh... Je vois. Qu'est-ce... Qu'est-ce que je peux faire pour éviter ça ?

Quoi ? Il ne cherche même pas à se battre. En fait, il n'a de panache et de courage que sous l'œil d'une caméra, cet homme est un lâche. Il ne mérite pas que je perde du temps avec lui.

— Vous n'entendrez plus parler de moi tant que votre comportement envers une certaine éditrice de SIP restera irréprochable, Mr Stone. Est-ce bien clair ?

— Limpide, Mr Grey.

— Dans ce cas, je ne vous retiens pas.

Je le renvoie d'un geste méprisant. Il se lève, trébuche et s'incline – il ne me propose pas une pipe, mais je suis certain qu'il y pense ! – puis il s'enfuit, la queue entre les jambes et la tête basse.

Taylor ouvre la porte avant que Ducon se fracasse dedans. Puis le responsable de ma sécurité me jette un coup d'œil, approbateur, il me semble.

Grey, depuis quand tu te soucies de l'approbation de ton personnel ?

Quand je rentre à la maison, je trouve Ana installée au comptoir de la cuisine, le nez plongé dans un manuscrit. Elle se tourne vers moi et m'adresse son merveilleux sourire.

— Tu as l'air contente de me voir, Mrs Grey.

Je m'approche d'elle pour l'embrasser. Elle se blottit contre moi.

— Comme toujours, Mr Grey. Et merci pour tes fleurs adorables. J'étais un peu déprimée quand je les ai reçues, elles m'ont fait un plaisir immense.

— J'en suis heureux, Anastasia. Comme je te l'ai dit, pour toi, il n'y aura toujours que des fleurs et des cœurs.

Lorsqu'elle s'écarte, je vais jusqu'au frigidaire dont je sors une bouteille de vin blanc. Je vérifie du coin de l'œil, Ana boit du Perrier avec une rondelle de citron. Parfait.

— Comment s'est passée ta journée, baby ? Aussi routinière que tu l'escomptais ce matin ?

— Oui...

Elle hésite un moment et secoue la tête.

— Rien d'important, affirme-t-elle. Et toi ?

— La routine, dis-je, en ricanant.

*

Ana est étendue dans la prairie, entourée de fleurs. Elle est assise sur un plaid aux riches couleurs et tient devant elle un panier en osier. Ses cheveux bruns étincèlent, caressés par les rayons du soleil ; ils bouclent dans son dos jusqu'au creux de ses reins et quelques mèches s'enroulent à la pointe de ses seins. Elle paraît entourée d'une auréole de lumière, de chaleur et de joie. Elle ressemble à un ange, elle est belle à couper le souffle. Elle tourne la tête, pour regarder un homme assis à côté d'elle. Je vois une main se tendre vers elle et lui glisser entre les lèvres un grain de raisin gorgé de suc. Anastasia le prend dans sa bouche, l'aspire, puis elle sourit.

— *Je t'aime, chuchote-t-elle en me regardant.*

*

Elle est maintenant assise à son bureau, un joli meuble de cerisier au plateau bien ciré, qui est recouvert de paperasserie. Il y a une lampe posée dans un coin, qui illumine Anastasia d'un halo doré. Elle porte une robe de chambre en soie bleu nuit et des talons interminables.

Un homme ouvre la porte, lui faisant relever la tête.

— *Je t'aime, me dit-elle.*

Elle se lève et détache lentement la ceinture qui retient son peignoir. Lorsqu'elle laisse choir sur le sol, elle découvre le corset qu'elle porte en dessous, en dentelle blanche, avec un string assorti. D'un geste sensuel, elle fait tomber sur son épaule une des bretelles, puis l'autre... je les regarde caresser la peau soyeuse de ses bras. Ana continue à se déshabiller, au rythme d'une musique qui ne résonne que dans ma tête. Elle est enfin nue, du moins elle ne porte que son string. Ses seins sont plus lourds, ronds et gonflés de sève. Son ventre légèrement arrondi annonce l'enfant qui grandit en elle.

Elle est parfaite.

Le bras d'un homme rejette les papiers qui sont sur le bureau, ils tombent comme des feuilles mortes pour tapisser le sol. La lampe vibre sur son socle tandis qu'Ana est renversée sur le bureau. Elle éclate de rire.

— *Je t'aime, Christian.*

— *Moi aussi, baby.*

Je me réveille en sursaut, mon sexe érigé est douloureux de tension. Ana est penchée sur moi.

— Ça va, baby ?

— Christian, tu gémissais en dormant... mais je n'ai pas l'impression qu'il s'agissait d'un cauchemar, tu souriais.

Elle m'adresse un clin d'œil lascif, je n'ai pas besoin d'autre encouragement. J'empoigne ma femme par la taille, je me débarrasse de mon pantalon de pyjama et je n'ai qu'à soulever l'ourlet de sa chemise de nuit pour l'installer sur moi... Je vérifie qu'elle est prête à m'accueillir avant de l'empaler.

Déjà, elle renverse la tête en arrière et se met à onduler.

Cadeau d'Anniversaire

Ana

— Alors, qu'est-ce que tu veux pour ton anniversaire?

Christian me pose la question tout en frottant son nez dans mon cou. Nous sommes tous les deux étendus, dans une douce étreinte post-coïtale.

— Hmm...

J'ai les membres engourdis, trop lourds. Je ne réussis pas à les bouger

Christian sourit contre la peau de mon cou.

— Je t'ai épuisée, Mrs Grey ?

— Oui.

Un seul mot... qui s'échappe de mes lèvres dans un soupir de satisfaction.

— Tu aimerais quoi ? Insiste Christian.

— Dormir ! S'il te plaît !

— Rien d'autre ?

— Eh bien... quelque chose de brutal pour, demain.

— De brutal ?

— Oui.

Quand il ne répond pas, je fais un gros effort pour entrouvrir un œil. Christian m'observe, ses sourcils froncés déparent son beau visage. Je tends la main pour caresser sa joue rugueuse

— Ecoute, je viens d'avoir un bébé. Ce n'est pas pour autant que je suis devenue fragile.

— Je sais, répond-il – sans conviction si je dois en croire son expression.

— Je ne suis pas en verre.

Je n'arrive plus à garder les yeux ouverts.

— Je sais, répète Christian.

Cette fois, sa voix est douce, il ne doute plus. Il dépose au coin de ma bouche un tendre baiser.

— Je verrai ce que je peux faire, ajoute-t-il. Après tout, mon but est de te satisfaire.

Il s'enroule autour de moi, abrité par mon amour. En moins d'une nanoseconde, je m'endors dans ses bras.

— Ana, tu es certaine que ça va ? Tu n'es pas fatiguée ?

Elle secoue la tête, les yeux écarquillés, avides, pleins d'anticipation.

— Alors, va dans la salle de jeu, baby. Je veux que tu m’y attendes. Tu connais la position et ce que tu dois porter.

— Cette fois, on va conclure ? Demande-t-elle, la mine suspicieuse. Tu ne vas pas recommencer à m’exciter pour rien ?

— Pour rien ? Ce n’était pas « pour rien », Anastasia. Nous allons reprendre nos leçons de contrôle et je peux te garantir que ce ne sera pas pour rien. Es-tu prête à répondre à un défi ? Es-tu prête à repousser tes limites, Mrs Grey ? Es-tu prête ce soir à atteindre une nouvelle étape ? Ce sera quelque chose que nous n’avons encore jamais fait. Penses-tu pouvoir le supporter ?

Je suis franc envers elle, sans pour autant lui dévoiler mes plans. Ana s’est figée. Je reconnais son attitude « fight or flight⁷¹ » disent les psychiatres. C’est une réaction instinctive de l’être humain face aux menaces : le système nerveux orthosympathique amorce un combat ou une fuite. C’est aussi le premier stade d’un syndrome d’adaptation au stress. Que va décider Ana ? Va-t-elle rester et se battre ou s’enfuir ?

C’est la curiosité qui l’emporte. Bien entendu !

— D’accord.

— Tu en es sûre ?

— Oui, monsieur.

— Ce soir, Anastasia, tu vas perdre ton autre virginité.

Pour l’empêcher de paniquer, je l’empoigne et je l’embrasse. À l’idée de la prendre par derrière, je vibre de désir. J’ai souvent préparé Ana à cette étape, en lui démontrant combien « l’entrée secrète » était sensible et intéressante. Ana a déjà joui avec mes doigts enfouis en elle, son étroit canal dilaté par des attouchements préliminaires.

Lorsqu’elle se plaque contre moi, son acceptation muette me touche profondément. Je dois être digne d’une telle confiance. J’avais pensé attendre jusqu’à Noël pour cette initiation, mais il me semble que ce sera préférable ce soir, après la tension des derniers jours. Ce sera... intime et inattendu.

— Embrasse-moi.

Je pourrais passer des heures, des jours, collé à sa bouche, à boire son souffle, à goûter ses lèvres, mais je veux que ce soit elle qui prenne l’initiative, du moins pour le moment. C’est une forme d’équilibre, aussi minime soit-elle. Tout à l’heure, dans la salle de jeu, elle me cédera le contrôle complet de son corps.

Surprise, Anastasia ouvre les yeux. Elle se mordille la bouche, puis se hausse sur la pointe des pieds. Les deux mains nouées autour de mon cou, elle dépose des baisers papillon sur mes yeux, mes pommettes, le bout de mon nez. J’étouffe un grognement. Ce n’est pas ce que j’attendais, mais son contact me fait bouillir le sang. De ses dents, Ana effleure ma mâchoire, mon cou... et revient enfin à ma bouche.

— Christian, chuchote-t-elle, pourquoi ? Pourquoi ce soir ?

Je comprends sa question, je comprends aussi ce qui l’a motivée. Je décide d’être sincère.

⁷¹ *combat-fuite* – théorie initialement décrite par le psychologue américain Walter Bradford Cannon.

— As-tu la moindre idée de ce que j'ai ressenti chez John quand tu as révoqué ton cauchemar ? Baby, j'ignorais que tu avais peur – peur à ce point. Et je ne supporte pas de ne pas tout savoir en ce qui te concerne.

— Mais Christian, toi aussi tu as peur de me perdre. Toi aussi tu as rêvé, il n'y a pas longtemps, que je mourr...

Je l'embrasse pour étouffer ce mot que je ne veux pas associer à Ana. Jamais ! Quand je relève la tête, je croise ses yeux bleus... ils sont troublés. Est-ce de peur, de désir ? Sans doute un mélange des deux.

— Je connais mes peurs, Ana. J'y suis habitué. Je connais aussi les cauchemars qui vous hantent, longtemps... je ne veux pas que tu subisses cette épreuve.

— Tu ne veux pas, *tu ne veux pas*... Répète-t-elle d'un ton taquin. Christian, tu ne peux pas tout contrôler. Toute vie comporte des épreuves, il faut l'accepter. J'aurais dû t'en parler, d'accord, mais je savais que tu serais contrarié. Alors que faire ? Me taire et tout avouer, un jour, dans le cabinet d'un psychiatre ? Ou au contraire te le dire, afin que nous partagions nos rêves et nos cauchemars ? N'est-ce pas ce que nous sommes promis le jour de notre mariage ? De partager le pire et le meilleur ?

— Je sais, baby, mais je voudrais le meilleur pour toi et le pire pour moi.

— Non ! Proteste-t-elle. Ce n'est pas comme ça que ça marche.

— Ana, je veux *tout* savoir de ce qui se passe dans ta petite tête de pioche. Je veux connaître tes désirs pour y répondre de mon mieux, et aussi tes peurs pour t'aider à leur échapper. Je veux que tu m'appartiennes, complètement. Je sais que tu es ma femme, je sais que tu m'aimes, mais je voudrais quand même faire disparaître tous les autres hommes de la terre à tes yeux. Même John, ce soir... (Je secoue la tête avant d'admettre :) Il t'aime bien, mais ça m'a crispé qu'il assiste à une scène aussi intime.

— Moi aussi, je l'apprécie. Et ce n'est pas un charlatan. Il est conscient de tes défauts, de tes excès, mais il connaît aussi tes qualités. Il te respecte.

— Et si nous évitions de parler de John alors que nous sommes là, tous les deux, dans les bras l'un de l'autre ?

Je parle sérieusement. Je veux qu'Ana ne pense qu'à moi. Surtout ce soir !

Elle éclate de rire, puis se remet à m'embrasser. Mon sexe gonflé n'a qu'une envie, la prendre. Son corps plaqué au mien a de douces rondeurs qui caressent le moindre de mes muscles raidis.

Assez papoté, Grey, il est temps de passer à l'action.

— Anastasia, tu es prête à tenter une nouvelle expérience ou pas ?

— Tu te rappelles de mes limites majeures ? Chuchote-t-elle.

— Tu n'es pas ma soumise, tu es ma femme. Je n'ai pas la moindre intention de te briser, je veux juste t'apprendre le contrôle sur ton corps et ton esprit, je veux explorer avec toi de nouveaux territoires... pour ton plaisir et pour le mien. Compris ?

— Oui, monsieur.

— Alors, file et va te préparer.

Quand je pénètre dans la salle de jeu, Anastasia est agenouillée à côté de la porte, la tête baissée ; ses cheveux épars lui couvrent les épaules et les seins d'un voile soyeux. Une vision de paradis. Je ne lui parle pas. Je vais jusqu'au placard où je garde mes cordes. Je lève les yeux au plafond, là sont toujours installés mes poulies et mes treuils. Je ne veux pas suspendre Anastasia, pas encore, elle n'est pas prête pour ça. Je vais juste la saucissonner, ce qui va l'obliger à une capitulation complète. Une fois son corps à ma merci, Ana devra contrôler son esprit, ce qui lui apprendra peu à peu à contrôler aussi ses réactions physiques. Franchement, je suis encore secoué par cette révélation qu'elle m'a caché ses cauchemars, et pire encore, par le fait que je n'ai rien remarqué. Sa reddition est d'autant plus primordiale pour moi. Elle doit me faire confiance. Entièrement. Elle doit prendre l'habitude de compter sur moi, de me transmettre ses problèmes, quels qu'ils soient. Pour la protéger, je dois tout savoir de ce qui l'inquiète, non ?

Ana est enceinte, merde, elle devrait n'avoir en tête que de joyeux projets, installer la nurserie, emménager dans la maison sur le Sound, préparer Noël... pas se faire un sang d'encre concernant des peurs irrationnelles. Je ne la quitterai jamais, comment peut-elle ne pas déjà le savoir ?

Ouvrant mon étroit placard, je trouve à l'intérieur plusieurs cordes bien enroulées ; elles paraissent innocentes ainsi exposées. Je choisis une cordelette en chanvre, de six millimètres de diamètre. C'est parfait pour une néophyte ; ça n'irrite pas la peau et les fibres se détendent un peu lorsqu'elles sont utilisées longtemps, surtout si la personne attachée cherche à bouger. Je veux qu'Ana comprenne le sens d'une capitulation « totale », je vais l'aveugler, pour mieux exacerber ses autres sens. En fait, je vais lui faire découvrir une autre forme de perception. Au sens littéral, Ana est analement vierge – parce que je n'ai pour le moment utilisé sur elle que mon petit doigt et un plug. Ce qui ne compte pas. Ce soir, je vais la sodomiser. Il faut que je la prépare avant de lui apprendre une leçon très importante concernant la reddition et le contrôle.

Je place mon iPod sur sa console, je choisis la musique qui accompagnera notre session, puis je garde la télécommande dans ma poche. Je prends un casque avec écouteurs Bluetooth et ouvre le « tiroir anal » comme Ana l'a un jour surnommé. Dedans, je récupère les accessoires que je compte utiliser ce soir ; dans le tiroir d'en dessous, je choisis trois autres objets... Voilà, j'ai tout ce qu'il me faut. Ou presque...

Je jette un coup d'œil rapide derrière moi, Ana n'a pas bougé. Elle attend sans manifester aucun inconfort de sa position agenouillée. Je me demande quand même si elle n'a pas les jambes qui s'ankylosent. C'est probablement le cas, je la vois porter son poids un peu plus en arrière. Son souffle rapide résonne le silence de la pièce. C'est l'anticipation, l'excitation... et l'inquiétude, bien entendu.

J'avance vers elle sans bruit. Je sais qu'elle regarde mes pieds nus, elle m'a souvent dit les trouver magnifiques. Étrange idée ! Je la vois ouvrir la bouche alors qu'un frisson la parcourt des pieds à la tête. Il est temps.

Je lui tends la main pour l'aider à se relever.

— Tu es une vision enchanteresse, Mrs Grey.

Elle a les seins qui pointent, la chair de poule, les jambes un peu tremblantes. Elle ne répond pas. Elle en a envie, je vois sa bouche s'entrouvrir, mais très vite, elle pince les lèvres. Je cache mon sourire. *C'est bien, baby.*

— Tourne-toi.

Elle obéit pour que je lui tresse les cheveux. Puis je tire dessus, ce qui lui fait renverser la tête. Je l'embrasse. De ma main libre, je lui malaxe aussi les seins. Elle gémit.

— Chut. Tu veux savoir que j'ai prévu pour toi ce soir ?

— Oui...

Après une seconde, elle ajoute :

— ... monsieur.

— Je t'ai déjà attachée, menottée, immobilisée de différentes façons. Ce soir, je vais utiliser des cordes, c'est très particulier, très sensuel. (Je fais pivoter Ana pour l'avoir en face de moi.) J'ai besoin de ta confiance absolue, baby. Je vais repousser tes limites, mais je vais aussi te faire découvrir de nouveaux plaisirs que tu n'imagines même pas. Ça va être intense. Très intense. Je vais te cacher les yeux, mais ça, tu connais déjà. Je vais t'apprendre à contrôler ton corps, comme tu me l'as demandé. D'accord ?

— Oui, monsieur.

Aucune hésitation, aucune pause. Elle est partante, Grey.

Je lui présente les rouleaux de corde que j'ai sélectionnés pour elle.

— Touche. Apprends son contact, approprie-toi cet accessoire.

Elle obéit, d'un geste timide d'abord, puis peu à peu, elle prend confiance et fait glisser le chanvre entre ses doigts.

— J'utiliserai un rouleau pour tes mains et ton torse ; un autre pour tes jambes.

Je note sa surprise, parce que le rouleau qu'elle tient lui paraît immense. Elle ne pose pas de questions, je réponds cependant à sa demande muette.

— Un seul rouleau ne suffirait pas, je t'assure. Je ferai passer la corde d'ici... (Je lui effleure une épaule, puis l'autre,) jusque-là...

Quand je place la main entre ses jambes, Ana ferme les yeux et inspire, profondément. Je continue à lui parler, de la même voix lente, envoûtante :

— J'enroulerai la corde tout autour de ton torse... En japonais, le bondage est le *kinbaku*⁷², et cette figure s'appelle *karada*⁷³. Elle est relativement facile, c'est une des premières qu'on apprend. Il ne me faudra qu'un quart d'heure pour la réaliser. Mais d'abord, je te veux toute nue.

Je m'agenouille devant elle pour faire glisser sa culotte le long de ses jambes. Je les caresse, langoureusement. J'empoigne les fesses d'Ana à pleines mains pour plaquer mon nez à son entrejambe. Mmm... son odeur chaude et épicée m'indique qu'Ana est déjà excitée. Elle frissonne quand je la titille de ma langue, goûtant ses sucs salés... avant de me redresser.

Il est temps.

Je pourrais attacher Anastasia beaucoup plus vite, mais la lenteur me permet de mieux savourer cette initiation. C'est pour elle tellement nouveau ! Elle m'a dit un jour qu'elle craignait le bondage, mais depuis, nous en avons souvent parlé. J'estime qu'elle est prête à franchir cette étape. Pour moi, c'est important. C'est un domaine du BDSM où la douleur n'a aucune part, seules comptent l'expérience et la technique. J'en ai beaucoup.

⁷² Mot générique désignant l'art de ligoter (bondage) à la japonaise quelle que soit la technique utilisée.

⁷³ Littéralement: « le corps ». Par extension, il désigne le harnais de corde qui enveloppe le corps

Le *kinbaku* traditionnel est basé sur des motifs obtenus avec les cordelettes. Parmi les différentes techniques, le bondage de base consiste à lier les bras contre la poitrine avec les mains derrière le dos. L'ensemble décrit une figure en forme de « U ». C'est la figure la plus importante et la plus fréquemment employée. Au Japon, les cordes dont sept mètres de long, mais les Occidentales, sont plus grandes. J'utilise plutôt des cordes de huit mètres. Pour des raisons historiques, le *kinbaku* utilise rarement (sinon pas du tout) de nœuds, considérés comme disgracieux. Certains dominants aiment le nylon, et là, les nœuds sont nécessaires pour éviter le glissement... je préfère la tradition.

Je trouve le centre du rouleau que je pose sur la nuque de ma femme, puis j'enroule les deux extrémités sur elle-même, trois fois, pour créer le harnais. Je le fais passer entre les jambes d'Ana, je remonte dans son dos, je les attache à ses hanches. Je laisse la corde souple, elle se resserrera lorsque je repasserai la corde à chaque intersection... plus tard.

— Ana, ça va ?

Je sais qu'elle me regarde œuvrer avec attention, curiosité et... il faut un moment pour déterminer la nature de ce que je lis dans ses yeux : la jalousie. Elle sait que je me suis exercé avec d'autres femmes. Et ça ne lui plaît pas. Pourtant, je ne pense à personne d'autre qu'à elle : il y a si longtemps que j'ai envie de faire ça avec elle, jamais je n'ai ressenti un tel plaisir.

— Oui, monsieur. Cette corde entre mes jambes, c'est... stimulant.

Ce n'est que le début, elle découvrira vite que la stimulation sera plus intense. J'enroule mes cordes autour de ses seins, ce qui les met en valeur. Ils sont tellement tentants que je les caresse et Anastasia ferme les yeux pour mieux savourer ce qu'elle ressent.

J'admire mon travail. Même s'il n'est pas terminé.

— Tu es superbe, baby.

Cette première phase accomplie, je recommence entre ces omoplates. J'aime créer un filet solide et régulier, avec des poignées un peu partout. C'est très pratique pour positionner une femme, la soulever ou la suspendre. Pour le moment, Ana a juste la sensation de porter une tenue très lâche, très dénudée. Mais je n'ai pas encore fini.

— Va me chercher la cravache accrochée sur le mur.

Elle me regarde, surprise, sans bouger. Je lui claque les fesses en beuglant :

— Obéis. Maintenant.

Elle sursaute et part en courant. Dès les premiers pas, elle ralentit parce les cordes la titillent aux endroits les plus sensibles, éveillant toutes ses terminaisons nerveuses, seins, sexe, cuisses et fesses. Quand Anastasia revient avec la cravache, elle a le visage empourpré.

— Agenouille-toi à côté du lit.

Elle obtempère, en silence.

— Je vais t'attacher les jambes dans cette position, à genoux, tu ne pourras plus les étendre. Tu risques d'être un peu mal à l'aise au début, mais laisse-toi faire. D'accord ?

Elle ne bouge pas, mais elle ne répond pas, et ce n'est pas ce que j'attends d'elle. Une fois de plus, je la frappe. Fort.

— Ana, réponds.

— Oui, monsieur, chuchote-t-elle.

Elle a peur, c'est normal, mais elle ne recule pas et j'admire son courage. Elle est belle comme une déesse. La contempler me rend à moitié fou de désir

Je me penche pour lui mordiller le lobe de l'oreille, avant de chuchoter :

— Je vais te cacher les yeux. (*Ce que je fais.*) Ouvre la bouche.

Je veux qu'elle humidifie et réchauffe les perles anales que j'ai sélectionnées.

— Donne-moi ta main, dis-je ensuite.

Elle obéit. Je lui referme les doigts sur des pinces à seins, sachant qu'elle va reconnaître ses accessoires que j'ai déjà utilisés sur elle. Ana ayant la poitrine plus sensible depuis qu'elle est enceinte, je ne compte pas les serrer, mais ce sera un stimulus de plus. Je récupère les pinces, joue un moment avec les mamelons d'Anastasia, ce qui la fait se cambrer en gémissant ; je place alors mes sex-toys et tire doucement sur la chaînette qui les relie. Je tiens à vérifier que tout est bien accroché.

Sur mon iPod, résonnant alors les voix célestes de *Spem in Allium*. Ana reconnaît la musique, elle tourne la tête dans sa direction, attirée comme par un aimant. Avec un sourire, je verse le creux de mes paumes un peu d'huile, puis je me mets à lui masser les reins, les fesses, l'anus. Utilisant les poignées que j'ai créées, je positionne Ana à quatre pattes, le cul en l'air, les jambes écartées ; elle est appuyée sur ses coudes. Je passe les doigts entre les lèvres gonflées de son sexe, avant de la pénétrer par derrière, de mon petit doigt, lentement. Profondément. Je sens ses muscles se détendre.

— Je vais récupérer les perles, maintenant.

Émergeant de sa bouche, elles sont chaudes et luisantes de salive. Je verse dessus du lubrifiant, avant de les présenter à l'orée du corps d'Ana. Je les fais glisser en elle, une par une.

— Ana, je vais maintenant te bâillonner.

— Mais je n'aime pas ça... proteste-t-elle.

— Je sais. Mais je t'assure que tu peux le supporter, baby. Fais-moi confiance, je connais ton corps, je saurai lire ses réponses. Tu ne pourras plus parler, c'est une autre forme de soumission. Je t'ai déjà montré comment fonctionnait un bâillon : ce n'est qu'une boule en latex sur laquelle tu vas serrer les dents. Tu pourras respirer sans difficulté, je t'assure. D'ailleurs, si tu as le moindre problème, je l'enlèverai. Mais essaye. Pour moi. Pour toi...

Je lui explique, longuement, ce qu'elle ressentira en étant aveugle, muette, perdue dans un monde de sensations. Lorsque je la sens se détendre, je sais qu'elle a accepté avant même qu'elle le confirme à voix haute. Son corps est couvert de transpiration, son sexe luisant et gonflé. Ana est comme une fleur exotique qui s'ouvre au soleil.

Utilisant ma télécommande, je change de musique, passant au *Requiem* de Mozart. Puis je place le bâillon sur la bouche d'Ana, les écouteurs à ses oreilles, et je reprends mon travail de bondage. Lorsqu'elle est immobilisée, les jambes écartées, les coudes reliés aux genoux, je saisis la cravache pour lui effleurer les seins, les fesses, le sexe. J'entends ses gémissements malgré le bâillon.

Je la caresse avec cet instrument de cuir, remontant jusqu'aux perles toujours plantées en elle. Je pense qu'elle les a oubliées, s'étant accoutumée à cette pénétration. Je commence à la frapper, doucement, des effleurements qui attirent le sang à la surface de sa peau, la rendant encore plus sensible malgré les cordes qui la couvrent en partie. Toutes ses zones érogènes réagissent, aucun coup ne tombe jamais au même endroit.

Ça ne dure pas longtemps, juste le temps d'exciter Ana. Ensuite, je me positionne derrière elle. Je la prends, penché en avant pour tirer sur la chaînette entre ses seins ; mon geste enfonce les perles dans ses reins et resserre le filet, les cordes appuient sur son clitoris. Cette quadruple stimulation provoque chez Ana un premier orgasme violent ; son ventre se contracte sur mon sexe. C'est divin. Il me faut serrer les dents pour ne pas céder au plaisir.

Lorsque je la sens se calmer, je détache les pinces. Ana cherche (en vain) à crier lorsque le sang revient dans ses extrémités. En même temps, je me retire d'elle, j'enlève tout doucement les perles, puis je me positionne à leur place. Je la pénètre, centimètre par centimètre... Elle est brûlante, si serrée, si palpitante. C'est jouissif, dément. Il me faut faire un effort terrible pour ne pas perdre la tête et la marteler. *Le contrôle, Grey le contrôle...* Tout mon corps est raidi de tension, mais je sais qu'Ana savoure cette intrusion. Presque autant que moi...

Comme j'en ai rêvé depuis le premier jour, elle est à moi. Complètement. Son corps m'appartient. Elle a un second orgasme vraiment très proche du premier. Et je ne m'y attendais pas. Sentir ses muscles se refermer sur moi comme un étau déclenche ma jouissance plus vite que je ne l'escomptais. Peu importe, pour une sodomie d'initiation, autant que ce soit rapide.

Et cette expérience a été intense. Il me faut plusieurs minutes avant de retomber sur terre.

Ana est toute molle, des frissons lui parcourent le dos, les cuisses. Derrière son bâillon, elle gémit sans discontinuer. Ce n'est pas de douleur, c'est de plaisir. Grâce au ciel.

Je la libère, tendrement. Ce qui ne me prend pas longtemps, les cordes étant bien plus rapides à défaire qu'à installer. J'étends Ana sur le matelas et je lui frotte les jambes, les bras, le ventre, pour rétablir la circulation. Elle a les yeux clos, un sourire aux lèvres.

Au bout d'un long moment, elle soulève enfin ses paupières lourdes.

— Coucou, Mrs Grey, dis-je avec un sourire.

— Oh Christian... C'était...

Elle s'interrompt. Elle n'a plus la force de parler, mais son regard vitreux est éloquent.

— Je sais, baby. Tu es une femme extraordinaire.

Je ne suis pas sûr qu'elle m'ait entendu. Elle s'est endormie. Je la prends dans mes bras pour la ramener jusqu'à notre chambre, à l'étage d'en dessous. Le drap de soie rouge est humide de fluides quand j'enveloppe Ana dedans. Une fois en bas, il faudra que je procède sur elle à une toilette intime... Va-t-elle se réveiller ? Je ne le pense pas.

En tout cas cette nuit, elle n'aura pas de cauchemar.

Plusieurs jours ont passé depuis ma tentative pour enseigner à Ana davantage de self-control à travers une soumission totale. Pour nous deux, l'expérience a été très forte et quelque part effrayante. Je ne suis pas certain d'avoir envie de recommencer. Je ne veux pas lui faire peur, ni l'éloigner de moi.

Anastasia m'a affirmé qu'elle avait apprécié et qu'elle recommencerait volontiers, sauf pour le bâillon. Elle se doutait qu'elle n'apprécierait pas, elle a essayé, désormais, elle en est convaincue. Je l'embrasse pour la rassurer.

— D'accord, baby, plus de bâillon.

Accident d'Elliot

Depuis ce matin, les emmerdes ne cessent de s'accumuler. Il y a des jours comme ça ! Déjà, Ted a passé la nuit à pleurer, Ana et moi nous nous sommes levés je ne sais combien de fois. Ce matin, elle avait les yeux cernés, le teint blême. Je lui ai demandé de rester à la maison, elle a refusé. Nous nous sommes quittés en froid. J'hésite à lui envoyer un message, mais que dire ? D'ailleurs, il faudrait que j'aie cinq minutes tranquilles, et pour le moment, ce n'est pas le cas. À GEH aussi, l'ambiance est à l'orage.

Quand Taylor pénètre dans mon bureau, le visage rigide de tension, je sais immédiatement que ce qu'il va me dire ne me plaira pas.

— Mr Grey... commence-t-il.

Je l'interromps :

— Ma femme ?

— Non, monsieur. C'est votre frère. Il a eu un accident. Son collaborateur, Mr Parker a tenté de prévenir son épouse, mais sans réussir à la joindre.

Mr Parker ? Oui, c'est un collaborateur d'Elliot, Parker Junior, tout le monde l'appelle PJ.

Je crois que je pourrais apprendre pas mal de mauvaises nouvelles sans cligner de l'œil – à condition qu'elles me concernent : ruine, cancer, des choses comme ça –, mais s'il s'agit des gens que j'aime, je ne le supporte pas. J'imagine Elliot dans une voiture écrasée contre un arbre... J'ai ensuite l'esprit mitraillé d'images de mon frère durant notre enfance : la première fois où je l'ai vu à l'hôpital, après la mort de ma mère, lorsqu'il m'apportait ses jouets ; à l'école, lorsqu'il cherchait toujours à empêcher les autres élèves de s'en prendre à moi ; et son sourire quand il m'a accueilli, après que j'ai laissé tomber Harvard, quand il m'a proposé d'habiter chez lui parce que papa m'avait flanqué dehors pour tenter de me faire changer d'avis... Tout ça ne dure qu'une seconde à peine, je n'ai pas le temps de m'interroger sur ce qui s'est réellement passé, Taylor enchaîne :

— Mr Elliot Grey était sur un de ces chantiers quand cela s'est passé. Il est vivant, je n'en sais pas plus. Les secours sont déjà arrivés, Mr Grey ne devrait pas tarder à être transporté en ambulance au Northwest Hospital. Ils n'ont pas envoyé un hélicoptère, aussi je présume que sa vie n'est pas en danger.

Il a raison. Elliot va s'en sortir. Bien sûr. *Bien sûr...*

— Ma mère...

— J'ai posé la question, elle a été prévenue. Elle interviendra dès que l'ambulance arrivera.

Je me redresse et traverse mon bureau en autopilote. Je ne jette pas un regard aux personnes que je croise dans ma course vers l'ascenseur. Derrière moi, j'entends Taylor demander à mon assistante, Andrea, d'annuler tous mes rendez-vous pour la matinée et de charger Ros de gérer les urgences en cours. Ouais, il y a un protocole pour ce genre de situation : quand le P-DG est indisponible.

Quelques minutes plus tard, assis sur la banquette arrière de mon 4x4, je regarde machinalement les immeubles qui défilent derrière ma vitre fumée.

— Kate... Vous disiez que PJ n'avait pas pu la joindre. Où est-elle ?

— En principe au *Seattle Times*, monsieur.

— Vous avez le nom de la personne pour laquelle elle travaille ?

— Oui monsieur. Kristine Wilson.

Je sors mon BlackBerry pour appeler mon assistante :

— Andrea, trouvez-moi le numéro de Ms Wilson au *Seattle Times*...

— Je vous rappelle, Mr Grey ?

— Oui. Je veux ce numéro le plus vite possible.

Quelques minutes plus tard, j'ai en ligne une femme à la voix autoritaire, elle semble énervée. Je devine qu'elle est protégée, en temps normal, par une armée de secrétaires et d'assistante. Comment Andrea a-t-elle si vite obtenu sa ligne directe ? Soit c'est dans le dossier de Kate que Welch a constitué, soit Andrea a demandé son aide à Barney. Peu importe...

Je me présente et j'exige de parler à Kate Grey le plus vite possible.

— C'est une urgence, Ms Wilson.

— Mr Grey, Kate est très occupée ce matin, elle est en réunion concernant la rédaction des sujets à venir, c'est très important aussi je...

— Mon frère, son mari, est à l'hôpital, Ms Wilson. Je veux en prévenir ma belle-sœur.

J'imagine que ma voix indique à cette inconnue qu'il ne s'agit pas d'une plaisanterie, elle s'exécute sans plus discuter. Elle revient en ligne quelques secondes plus tard :

— Je n'arrive pas à obtenir Kate au téléphone. Je vais me rendre dans son bureau. Voulez-vous que je lui demande de vous rappeler ?

— Non, j'attends.

Je grince des dents. La patience n'a jamais été mon fort, mais je n'ai rien de mieux à faire de toute façon, je suis coincé en voiture... Je suis interrompu dans mes ruminations moroses par la voix sarcastique de Katherine Kavanagh Grey.

— Christian, que me vaut cet honneur ?

Ah, elle ne sait rien. Je suis presque désolé de devoir doucher son animosité habituelle. Je parle d'un ton plus doux que d'ordinaire :

— Kate, Elliot a eu un accident. Parker a essayé de te contacter sur ton portable depuis une demi-heure. Il m'a appelé car il ne pouvait pas te joindre.

J'entends un halètement douloureux. Je ferme les yeux, j'imagine ce que ressentirait Ana en recevant un appel de ce genre. Merde, je n'ai même pas pensé à la prévenir !

— Est-ce qu'il va bien ? souffle Kate qui ne fait plus du tout la mariolle.

Malheureusement, je n'en sais rien, je ne peux pas la rassurer. Je voulais simplement la prévenir, certain qu'elle tiendra à se rendre au chevet son mari le plus vite possible.

— Kate, je n'ai pas de détails pour le moment. Il a été transporté à l'hôpital Northwest. Je suis sur la route maintenant. Grace attend l'ambulance là-bas.

— OK, je pars maintenant. Merci Christian.

Elle raccroche sur ces mots. Je ne lui en veux pas. J'imagine qu'elle est déjà en train de se précipiter pour quitter son bureau. J'appelle Ana à SIP. Elle répond à la première sonnerie.

— Oh, Christian, je suis désolée...

Elle est déjà au courant ? Comment cela se fait-il ?

— Ana, comment...

— Je n'aurais jamais dû me mettre en colère ce matin ! Et tu avais raison : après une mauvaise nuit, j'avais besoin d'un petit déjeuner reconstituant avant de travailler. Heureusement, la matinée est calme, parce que j'ai la migraine...

Je ferme les yeux, effondré. Je ne supporte pas l'idée qu'elle souffre, loin de moi, mais Taylor et moi arrivons déjà au Northwest. Il me faut donner à Ana la triste nouvelle concernant Elliot.

— Baby, prends de l'Advil et un encas, ça fera passer ta migraine plus vite. Écoute, je t'appelais pour te dire qu'Elliot a eu un accident, Taylor et moi arrivons à l'hôpital, ma mère y est déjà. Kate ne va tarder à nous rejoindre...

— Oh mon Dieu ! Pauvre Kate ! Et pauvre Elliot ! Est-ce que c'est grave ? Que s'est-il passé ?

— Je n'ai aucun détail, c'est un accident de travail, sur un chantier...

— Tu veux que je vienne ?

— Pas pour le moment. Je te rappelle dès que j'en sais davantage.

— Très bien, Christian, je t'aime.

— Moi aussi. Et n'oublie pas de prendre de l'Advil !

En raccrochant, j'hésite à appeler Sawyer pour lui demander de surveiller que ma femme... Mais Elliot a la priorité. Je laisse Taylor aller garer seul la voiture et je descends devant l'entrée principale pour traverser le grand hall.

Je trouve Grace qui m'attend, elle me prend par le bras et m'embrasse, les yeux noyés de larmes. Nous nous écartons un peu jusqu'à une salle d'attente, au fond du hall.

— Maman, que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'il a ?

— Bonjour, chéri, ne t'inquiète pas, ce n'est pas trop grave. Il est tombé d'un toit et s'est cassé la jambe. Il ne va pas tarder à passer en salle d'opération.

— Pourquoi ? La fracture est-elle mauvaise ? Il remarchera, maman... ?

— Mais oui, bien sûr, il se rétablira complètement après quelques semaines de rééducation. Par contre, la fracture semble assez sévère, ils lui mettront certainement une plaque et quelques vis pour consolider son os. De plus, il a aussi une énorme bosse sur le crâne, il est actuellement au service radio, j'ai parlé avec l'interne de service : aucune fracture, juste une commotion.

Maman regarde autour d'elle et demande :

— Où est Kate ? Elliot ne cesse de la réclamer.

— Elle ne va pas tarder, je vais l'attendre devant l'entrée.

— Très bien, je remonte auprès d'Elliot. Retrouvez-moi au service radio.

— D'accord. À tout de suite.

Quand je retourne vers l'accueil, une blonde se tient devant le comptoir, de dos, les épaules voûtées. Le nom qu'elle prononce attire mon attention.

— Elliot Grey ? grince-t-elle d'une voix plus hargneuse que d'ordinaire.

Kate n'a jamais compris qu'un brin d'amabilité ne fait pas de mal, mais j'entends les sanglots qu'elle a du mal à retenir :

— Il a été conduit en ambulance. Je suis sa femme. Où est-il ?

Je m'approche d'elle et lui effleure une épaule. Elle se retourne, le regard sauvage : une vraie tigresse prête à attaquer sa proie.

— Kate, il demande après toi. Viens, je vais te conduire à lui.

Elle ouvre la bouche, mais elle n'arrive pas à parler sous le coup de l'émotion. Je devine cependant ce qu'elle veut me demander. *Comment va Elliot ? Est-ce que c'est grave ?*

— Ce n'est pas trop grave, mais il va avoir besoin de chirurgie. Maman est avec lui, elle va tout t'expliquer.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? bredouille-t-elle.

Je lui transmets ce que ma mère vient de m'apprendre, les circonstances de l'accident d'Elliot, tout en la conduisant dans l'ascenseur. Elle me suit comme un robot. Au second étage, je n'ai pas à me rendre en radio parce que je vois ma mère à la porte d'une chambre, elle agite la main dans ma direction avant d'y entrer. C'est donc là que je conduis Kate. Elliot est couché, dans un lit d'hôpital, une perfusion plantée dans la saignée du bras, Kate se précipite à son chevet.

En voyant sa femme, mon frère bredouille des mots incohérents. Je fronce les sourcils, inquiet. Son état de confusion semble indiquer un choc cérébral plus grave que Grace l'a laissé entendre. Kate doit se demander la même chose, elle se tourne ma mère avec une grimace muette horrifiée.

Grace lui prend gentiment la main.

— Kate, c'est normal. Nous lui avons donné de la morphine, pour la douleur.

Je n'écoute pas la suite, même si quelques mots me parviennent : « en chirurgie... tout va bien se passer... » Je regarde les mains jointes de ma mère et de ma belle-sœur, je crois que c'est la première fois que ces deux femmes ont un geste aussi intime. En général, Grace et Kate gardent l'une envers l'autre un certain formalisme, presque une froideur. Et c'est étrange que cela me frappe aujourd'hui... Est-ce qu'elles s'entendent vraiment ?

Grace m'arrache à mes pensées lorsqu'elle s'adresse à directement à moi :

— Christian, peux-tu aller dans la salle d'attente et rassembler tout le monde. Nous irons ensemble jusqu'au troisième étage.

— Oui, maman, bien sûr

Après un dernier regard en direction de Kate qui, penchée sur Elliot, lui embrasse le front en chuchotant des mots sans suite, je sors de la chambre dans un état second. Taylor m'attend dans le couloir.

— Ils sont tous dans la salle d'attente, Mr Grey. C'est par là.

Tous ? Je comprends qu'il n'a pas exagéré quand je pénètre dans la petite pièce à l'ambiance sinistre, comme toutes les salles d'attente de ma connaissance. On dirait que les angoisses accumulées au cours des années par toutes les familles anxieuses restent incrustées dans les murs. Machinalement, je serre quelques mains – celles de mon père, d'Ethan et de PJ – et j'embrasse Mia en larmes. La porte s'ouvre, je me retourne, c'est Ana. Elle est suivie par Sawyer, qui est resté dans le couloir, à discuter avec Taylor.

Bien sûr. La famille se regroupant cas d'urgence, j'aurais dû me douter qu'Ana ne resterait pas en arrière.

— Oh, Christian, comment va-t-il ? bredouille-t-elle, en larmes.

Je la prends dans mes bras, je la berce, je lui chuchote ce que je sais : tout va bien, Elliot va s'en sortir, même s'il ne sera pas content d'être immobilisé quelques semaines avec une jambe cassée et un plâtre. Je ne parle pas de la commotion cérébrale de mon frère ni de son incohérence due à la morphine, par crainte presque superstitieuse. Quand je libère Ana, elle embrasse le reste de la famille – et même PJ, à ma grande surprise. vu le contexte, je n'exprime pas mon mécontentement devant cette familiarité incongrue.

Enfin, Grace serre ma femme dans une étreinte maternelle en disant :

— Viens t'asseoir, ma chère petite, tu parais prête à t'écrouler.

Elle a raison : Ana a bien mauvaise mine. Je fronce les sourcils, je ne pense pas qu'Ana ait pris le temps de suivre mon conseil concernant sa migraine. Je fais signe à Sawyer d'approcher.

— Oui, monsieur ?

— Veuillez aller chercher pour Mrs Grey une tasse de thé bien sucré, et aussi un muffin ou quelque chose d'équivalent et de l'Advil.

J'imagine qu'on doit trouver des analgésiques dans un hôpital.

— Je m'en occupe tout de suite, monsieur.

— Sawyer, prenez aussi de quoi nourrir les autres.

Je suis dans le couloir, regardant s'éloigner l'agent de sécurité, quand Kate nous rejoint. PJ a lui aussi quitté la salle d'attente, sans doute par discrétion. C'est vers lui que Kate se dirige, comptant sans doute lui demander des détails concernant l'accident d'Elliot. C'est une bonne idée. Ce qu'il va dire m'intéresse davantage que la conversation entre Carrick, Mia et Ethan, qui n'ont pas été témoins de ce qui s'est passé. Mais alors, à ma grande surprise, je vois ma belle-sœur vaciller et s'écrouler comme une masse. Évanouie.

Je n'ai pas le temps de la retenir, PJ est plus rapide que moi. Il l'empêche de se fracasser le crâne sur le carrelage. Ana s'est relevée avec un cri d'effroi, elle arrive en courant :

— Kate ! hurle-t-elle.

— Chut, Ana, voyons, gronde Grace. Nous sommes dans un hôpital !

Ma mère se tourne vers PJ et demande à mi-voix :

— Monsieur, pourriez-vous étendre Kate sur ces sièges ?

Le problème des chaises de salle d'attente en particulier (et d'hôpital en général), c'est premièrement quels sont inconfortables, deuxièmement qu'elles sont vissées sur un rail et qu'on ne peut les bouger. Impossible d'allonger Kate ! Aussi Ana s'assied et demande à voir la tête de son amie sur les genoux ; de son côté, ma mère veille à ce que les jambes de Kate soient surélevées.

— C'est sans doute un malaise vagal⁷⁴ dû à l'émotion, déclare-t-elle.

⁷⁴ Malaise dû à un ralentissement du rythme cardiaque associé à une chute de pression artérielle, qui provoque une perte de connaissance partielle (lipothymie) ou totale (syncope).

— Quoi ?

— C'est dû à une activité excessive du système nerveux parasympathique ou à une baisse d'activité du système sympathique, lorsqu'un ralentissement du rythme cardiaque associé à une chute de pression artérielle, aboutit à une hypoperfusion cérébrale. Cette syncope ne va pas durer. Elle ne s'est pas heurté la tête, elle devrait rapidement reprendre conscience.

— Kate, m'entends-tu ? demande Ana sans obtenir de réponse.

Je me proposerais bien pour assener à Kate une gifle, thérapeutique bien entendu, mais je m'en abstiens. Ethan pourrait mal interpréter mon geste. Ana aussi. Inutile de créer un nouveau problème.

Quelques secondes après, Kate commence à bouger. Ma mère se penche sur elle et demande :

— Kate, tu t'es évanouie. Peux-tu me dire où es-tu ?

Personnellement, je trouve cette question grotesque, mais je n'exprime pas à haute voix mon opinion. Ils sont tous concentrés sur l'état de ma belle-sœur, ce qui durant un bref moment allège leur inquiétude concernant Elliot. Je m'approche de la fenêtre. Je revois cet hôpital à Portland, où Ana et moi avons passé des jours épouvantables après l'accident de voiture de Ray Steele, je revois aussi ma longue veille sinistre au chevet de ma femme après son agression, lors de l'enlèvement de Mia. Je ne supporte pas les hôpitaux, je sens tout le poids du monde me peser sur les épaules, m'étouffer.

— À l'hôpital, répond Kate dans mon dos.

Je me retourne. Elle cherche à se rasseoir, ma mère l'en empêche :

— Vas-y doucement, Kate. As-tu mangé ce matin ?

Comme à point nommé, Sawyer revient avec un plateau, qui contient ce que je lui ai demandé, ainsi que plusieurs canettes de soda, des mini-bouteilles d'eau et des barres de protéines. Je tends à Kate de l'eau qu'elle accepte avec un vague sourire reconnaissant, je me tourne ensuite vers Ana et lui ordonne de se sustenter. Pour une fois, elle obéit sans discuter. Dieu merci !

Les conversations reprennent maintenant que Kate a retrouvé ses esprits.

— Maman ! s'écrie Mia, très agitée. Combien de temps va durer l'opération d'Elliot ? Explique-nous : que va-t-il se passer ? Que vont-ils lui faire ?

— Je ne suis pas chirurgien, mais une opération de ce genre dure en général plusieurs heures. Elliot a une double fracture tibia-péroné. Il faudra donc consolider son os d'une tige métallique avec des vis pour la maintenir en place.

— Combien de temps restera-t-il à l'hôpital ? chuchote Kate.

— Au moins quelques jours, en observation. C'est la procédure standard pour s'assurer qu'il n'y aura pas de rejet ou d'infection.

Merde, plusieurs heures ? Et nous n'avons rien d'autre à faire qu'à attendre. Pour passer le temps, je consulte mes mails sur mon BlackBerry, travailler m'empêche de me faire trop de souci. Régulièrement, je demande à Ana si elle ne veut pas rentrer se reposer à la maison, mais elle refuse, sans m'accorder un regard. Elle reste gluée aux côtés de Kate en lui offrant le soutien de son amitié. Bien sûr, je la comprends, mais je me sens négligé. À l'heure du déjeuner, j'envoie Taylor nous chercher des sandwiches et des boissons. Chacun se sert, sans faim, mais conscient qu'il est essentiel de maintenir ses forces. Je mange ce que je tiens dans la main sans le moindre appétit, ce pourrait aussi bien être du carton ou du plastique.

J'arpente la pièce pour me dégourdir les jambes. Mon père faisant pareil, nous organisons un vague ballet pour ne pas nous heurter au centre. Les autres, assis ou debout, restent immobiles. De temps à autre, Grace va aux nouvelles, mais à part : « *il est toujours au bloc* » et « *ne vous inquiétez pas, tout va bien* », elle n'apporte rien de neuf.

Quand j'arrête enfin de tourner en rond, je m'appuie contre le mur, près de la fenêtre pour regarder autour de moi. Par chance, nous sommes seuls dans cette salle d'attente. Peut-être Taylor a-t-il exigé que nous ne soyons pas dérangés. Excellente initiative de sa part. Lui et Sawyer sont dans le couloir, en sentinelles ; Ana est toujours assise ; à côté d'elle, Kate ressemble à une statue : les yeux vides, le teint blême, elle respire à peine ; Mia est dans les bras d'Ethan qui la regarde d'un air inquiet. Ces deux-là sont vraiment très proches ! Ethan est un homme discret qui, petit à petit, s'est incrusté dans notre vie de façon plus intime qu'une simple relation par alliance... Il me paraît naturel qu'il soit là, avec nous, pendant cette crise familiale.

Au moment où je me sens prêt à grimper aux murs, un homme en blouse bleu vert pénètre dans la salle d'attente et derrière lui Taylor m'adresse un signe de tête : c'est le chirurgien ayant opéré Elliot. Nous nous levons tous, comme pour écouter une sentence. Le mec a l'air fatigué, mais il arbore ce sourire satisfait indiquant un travail bien fait.

— Mesdames, messieurs, tout s'est bien passé. Mr Elliot Grey est actuellement salle de réveil. Je présume que vous êtes de sa famille ?

Kate a retrouvé sa voix, elle me coiffe au poteau pour répondre :

— Oui, je suis sa femme. Quand pourrai-je le voir ?

— D'ici environ vingt minutes, répond le chirurgien. Après, il sera transféré dans sa chambre.

Un brouhaha des conversations suit le départ du médecin. Quant à moi, je suis obligé de prendre un appel urgent dans le couloir concernant un contrat que j'aurais dû signer en début d'après-midi. Ros tient à revoir avec moi les points essentiels sur lesquels elle ne doit pas céder. Une Afro-américaine très grande, très digne, dans une blouse d'infirmière me croise dans le couloir. Je la suis machinalement du regard : elle parle quelques secondes à Taylor, avant de frapper à la porte, elle escorte ensuite Kate en direction des portes battantes sur lesquelles un écriteau indique :

Accès réservé au personnel de l'hôpital

C'est très étrange. En raccrochant, je réalise tout à coup que ma meilleure ennemie, Kate Kavanagh Grey, est désormais la personne la plus importante de la vie de mon frère. C'est elle qui a obtenu le droit de le voir en premier. Après ce bref accès de jalousie, une grande satisfaction m'envahit : Elliot va s'en sortir. Ce stupide accident ne sera vite qu'un mauvais souvenir.

Ana sort de la salle d'attente pour se jeter dans mes bras en pleurant.

— Christian ! J'ai eu tellement peur pour Elliot. Je suis si contente que tout se soit bien passé !

Elle tremble dans mes bras, si fragile, si vulnérable. Comment ai-je pu croire qu'elle n'avait pas besoin de moi ? Je suis vraiment débile parfois.

— Baby, tu veux rentrer à la maison, maintenant ?

— Attendons encore un moment, s'il te plaît. Le temps d'embrasser Elliot. Je ne serai rassurée qu'en voyant de mes yeux qu'il est dans son lit, bien vivant.

— D'accord.

Effectivement, une demi-heure plus tard, nous pénétrons tous les uns après les autres dans la chambre où mon frère dort comme un bien heureux, un sourire aux lèvres. Kate affirme avoir échangé quelques mots avec lui, avant qu'il prenne un repos bien mérité. Elle a les joues roses et du soleil plein les yeux. Et c'est sa meilleure mine qui me réconforte. Elliot est bel et bien en voie de guérison. Et c'est heureux, parce que lui voir cet énorme plâtre accroché à une poulie suspendue au pied de son lit est un spectacle dont je me serais bien passé.

Nous revoilà tous dans le couloir.

— Combien de temps va durer sa rééducation, maman ? demande Mia.

— Deux mois au moins, chérie.

Quoi ? Deux mois ! Huit semaines ! Oh bon sang, Elliot va devenir fou !

— Je vois très mal Kate prendre deux mois d'arrêt pour jouer à Florence Nightingale⁷⁵, déclare Mia.

Bon sang, elle a raison ! La Walkyrie pousse à l'extrême son « devoir professionnel ». Le journalisme, pfut ! Je me demande parfois si elle n'a pas fait exprès de choisir le pire métier qui existe à mes yeux, rien que pour m'énervier.

Non, Grey, elle travaillait déjà au journal des étudiants, à WSU. C'est grâce à elle qu'Ana est venue t'interviewer. Un petit rappel, mec, le monde ne tourne pas autour de ton nombril.

J'ai connu Ana « grâce » à Kate. Le sort a parfois d'étranges détours pour provoquer les rencontres les plus inattendues

Pour en revenir au problème en cours : comment aider mon frère durant sa convalescence ? Mia se pose probablement la même question, par ce qu'elle émet en riant une première suggestion :

— Kate est nulle en cuisine, je vais lui préparer des plats pour remplir son congélateur et son frigidaire durant les deux mois à venir.

— C'est une bonne idée, chérie, dit ma mère, mais tu devrais montrer plus de tact quant aux talents culinaires de la femme d'Elliot.

— Maman ! Je t'ai entendue dire à papa qu'Elliot devait avoir un excellent métabolisme pour résister à la cuisine de sa femme.

Je ricane devant la fausse indignation de Mia. Elle est impayable ! Grace soupire et n'insiste pas. Nous savons tous qu'Elliot n'a pas besoin que Kate se mette aux fourneaux : il est capable de se débrouiller dans une cuisine. Et dans le cas contraire, ils ont les moyens d'engager une cuisinière. Je l'ai bien fait. Je suis probablement encore pire que ma belle-sœur dans ce domaine.

Je profite qu'Ethan soit dans la chambre d'Elliot, Ana aux toilettes et Grace en aparté avec Carrick pour chuchoter à l'oreille de Mia :

— Elliot sera bloqué au lit, sans même avoir droit aux activités... habituelles qu'il pratique généralement dans sa chambre. En plus, il a une très grande maison ! Tu sais, tu devrais lui offrir une clochette à l'ancienne, celle que les nantis d'autrefois utilisaient pour appeler leur personnel.

— Quelle idée ? s'étonne Mia. Elliot a un portable, il peut l'utiliser s'il veut quelque chose.

⁷⁵ Infirmière britannique (1820/1910), pionnière des soins modernes et de l'utilisation des statistiques dans le domaine de la santé.

— Une sonnette c'est plus... intime, dis-je, avec conviction.

Je regrette franchement de ne pas avoir une caméra de surveillance pour voir la tête que ferait Kate si Elliot la « sonnait » comme une domestique. Malheureusement, Mia ne paraît pas convaincue, elle m'examine le regard étréci, je ne suis pas certain qu'elle suivra mes recommandations. Dommage. Je ne peux pas me charger moi-même de cet achat : Kate devinerait immédiatement mes mauvaises intentions.

— Elliot n'acceptera jamais de rester deux mois sans rien faire ! grogne Mia.

Ana revient vers nous :

— Elliot pourrait peut-être séjourner dans un établissement de rééducation, comme papa, suggère-t-elle.

— Je ne pense pas, chérie, répond ma mère. Ray vivait seul, c'est pourquoi l'hôpital était conseillé dans son cas, mais Elliot préférera certainement passer sa convalescence chez lui. Avec sa femme pour s'occuper de lui.

Il me semble que ma mère a ajouté cette dernière phrase d'un ton quelque peu revendicateur. Je ne vois pas ce qu'elle peut reprocher à Kate : celle-ci s'est montrée une épouse parfaite depuis son arrivée à l'hôpital. Il est évident qu'elle adore Elliot, alors pourquoi Grace est-elle si froide à son égard ? Et comment est-il possible que je ne l'ai pas remarqué plus tôt ?

Je réfléchis aux semaines à venir... Kate et Elliot ont gardé à leur service l'agent de sécurité que Welch leur avait fourni, à ma demande, au moment du sinistre épisode Jack Hyde. Muñerez est quelqu'un de fiable. En plus, il est solide, il sera capable d'aider Elliot avec ses béquilles. Je vais voir avec Taylor pour contacter Muñerez avec des instructions formelles : il ne faut pas que mon frère cherche à retourner dans ses bureaux trop tôt.

C'est ce que je ferai à sa place, mais là n'est pas la question.

Ana et Mia se font des messes basses et pouffent de rire. Je fronce les sourcils. Que se passe-t-il ? Je déteste ne pas savoir ce que pense ma femme, ce qu'elle fait, ce qu'elle dit. Je m'approche discrètement pour tenter de surprendre leurs confidences :

— ... le seul intérêt du rôle de Nightingale, c'est le costume... ricane Mia d'un air entendu.

Je revois l'Afro-américaine qui a conduit Kate en salle de réveil : blouse blanche, pantalon assorti en coton, chaussures à semelles de crêpe. En quoi Mia trouve-t-elle ce costume « intéressant » ? Parfois, je ne comprends vraiment pas les raisonnements de ma sœur. Et je suis encore plus stupéfait de voir Ana éclater de rire en s'exclamant :

— Mia ! Tu devrais avoir honte !

Parfois, je ne comprends pas non plus le raisonnement de ma femme.

Grey, je te signale qu'Oscar Wilde disait déjà : les femmes sont faites pour être aimées, pas pour être comprises.

Bienvenue au club !

Les clochettes

Ana

Un délicieux arôme de chocolat à la menthe émane de la vapeur brûlante des tasses alignées sur le plateau, j'en ai les narines qui palpitent. La maison est bien remplie, ce soir : toute la famille Grey est là. J'entends leurs conversations animées depuis la cuisine où je saupoudre de paillettes les chocolats chauds que Gail nous a préparés. Elliot chante *Jingle Bells* pour Teddy dans le salon, le rire joyeux de mon petit bébé flotte jusqu'à mes oreilles, musique céleste qui me fait palpiter de bonheur.

*À toute allure, notre traîneau
Glisse sur la neige
Droit vers les grands espaces
Ses clochettes carillonnent
Et rythment notre chemin*

*

*Oh, les clochettes, les clochettes
Carillonnent tout le long du chemin
Oh, quel plaisir de glisser
Sur notre beau traîneau... !*

— Ana ? Qu'est-ce que tu fais ? Tout le monde t'attend.

Christian vint de pénétrer dans la cuisine, il s'approche de moi et pose la tête sur mon épaule.

— Je voulais juste leur apporter des chocolats chauds.

Dès que je fais mine de soulever le plateau, mon mari me le prend des mains.

— Hey, je m'en occupe. C'est lourd. Tu aurais dû m'appeler pour t'aider.

— Je ne voulais pas te déranger, tu parlais avec ton père.

— J'ai eu du mal ! On ne s'entend plus entre les bramelements d'Elliot et les fous rires de Mia.

— Oh, comment peux-tu dire ça ! Elliot chante remarquablement bien, il a une voix très juste.

Christian éclate de rire. Je réalise alors qu'il se moquait de moi. Parfois, je ne devrais pas prendre au pied de la lettre toutes les critiques qu'il jette à son frère, c'est apparemment une tradition qui existe depuis leur enfance. Mais comment le saurais-je ? Moi, j'ai été élevée enfant unique.

— Tu n'aimes pas *Jingle Bells* ? Dis-je en riant.

— Disons qu'en ce moment, je fais une overdose.

Effectivement, Grace nous a apporté un CD de chants de Noël qui tourne en boucle depuis son arrivée. Quand nous pénétrons au salon, une autre chanson commence – *The Magic Of Christmas Day* de Celine Dion – Elliot arrête de chanter. Je vois Kate articuler en silence dans ma direction. Il me faut un moment pour déchiffrer ses mimiques : « *pas trop tôt !* » Je retiens un rire nerveux. Je ne crois pas qu'elle se plaigne d'entendre chanter Elliot, non elle est comme Christian, elle ne supporte plus la mièvrerie de cette musique. Grace embrasse Elliot avec effusion en le félicitant. Teddy bat des mains, la mine ravie ; lui non plus ne paraît pas se plaindre de son DJ. Mais il n'a que six mois.

Pendant que Christian dépose le plateau sur la table basse, je vais jusqu'au transat où mon bébé est assis, près du sapin. Je le prends dans mes bras. J'ai envie de le serrer très fort, je ne me lasse pas de sa délicieuse odeur. J'évoque notre Noël de l'an passé... Je m'étais dit : « *l'année prochaine, Teddy sera là.* » Et c'est le cas. Que c'est étrange ! Il s'est passé tant de choses, et pourtant, en regardant l'année écoulée, j'ai l'impression qu'elle a filé comme l'éclair.

— Ce chocolat est absolument excellent, Ana ! crie Mia.

Elle repose sa tasse vide. Je me demande comment elle a pu boire si vite un liquide aussi brûlant. Mais c'est Mia : elle vit toujours à 100 à l'heure.

— Merci, mais je ne mérite pas tes compliments. C'est la recette de Gail.

— J'aimerais l'avoir.

— Aucun problème. Je la lui demanderai pour toi.

Je souris à ma belle-sœur ; elle est adorable ce soir dans un bustier noir vintage à grosses pastilles de couleurs – qui évoquent des boules de Noël. Mia pourrait descendre le tapis rouge le soir d'une remise d'Oscars à Hollywood dans une robe aussi éblouissante, je suis flattée qu'elle la porte pour un simple réveillon à la maison, en famille. Ethan est assis à côté d'elle, sur le canapé, devant la flambée qui brûle dans la cheminée ; il ne la quitte pas des yeux. Je me demande quand ces deux-là finiront par se marier, il me paraît évident qu'ils s'aiment beaucoup. Le frère de Kate a changé au cours des derniers mois : il paraît plus mûr, plus posé. Son calme tranquille équilibre l'impulsivité brillante de sa compagne. Je note souvent la façon dont Mia se tourne régulièrement vers lui pour un avis, un conseil, sinon une approbation muette.

Grace et Carrick ont découvert un gros carton que j'avais caché derrière un fauteuil, avec les guirlandes et les boules que je n'ai pas pu placer dans l'arbre cette année. Christian a acheté suffisamment de matériel pour les dix ans à venir. De plus, l'an passé, Grace et maman m'avaient aussi offert des décorations pour ma crémaillère à Broadview. Je les ai pieusement conservées : elles font partie de ma collection de souvenirs. Je me tourne vers le sapin – un gigantesque Douglas⁷⁶ de trois mètres de haut – pour regarder, avec un sourire tendre, l'étoile en argent que Christian m'a offerte l'an passé. Il y a écrit dessus :

Premier Noël à Broadview – 2011

À peine ai-je eu cette pensée que mon mari s'approche de moi, un petit paquet carré à la main. Je souris. Je sais qu'il s'agit cette fois de commémorer 2012. Christian me le tend, Teddy s'en empare et mâchonne avec enthousiasme le ruban. Christian fronçe les sourcils.

— Je ne suis pas sûr que ce soit bon pour sa santé. Baby, qu'en penses-tu ?

Je récupère mon cadeau en l'échangeant contre la tétine que mon petit cannibale porte autour du cou. Puis je m'assois dans un fauteuil pour déballer. Teddy m'observe avec attention. Dans la boîte, je découvre un cœur en or et argent, avec trois encoches pour y mettre des photos. Christian les a déjà choisies : Teddy, son père et moi. Je suis ravie ! Et j'essaie d'imaginer tout ce que nous aurons d'accrocher d'ici une décennie ou deux.

⁷⁶ Espèce originaire de la côte Ouest de l'Amérique du Nord appelée « pin d'Oregon » (en Amérique du Nord) ou « sapin de Douglas »

- Merci, chéri. J'adore !
- Regarde ce qu'il y a derrière, Ana.

Je retourne le délicat objet, je vois l'inscription :

Premier Noël de Teddy – 2012

Oh lala ! J'ai les yeux pleins de larmes, je ne peux les laisser couler : pour une fois, je me suis mis du mascara, je vais ressembler à un raton laveur.

- Agite-le.

Quoi ? La curiosité parvient à calmer mon émotion. Je secoue le cœur, il produit une adorable musique. Des clochettes sont serties dans les anneaux de la chaînette, le moindre mouvement les anime. Je préfère infiniment ce chant-là que *Jingle Bells*.

Teddy est manifestement un mélomane : intrigué par le son, il tend sa menotte et s'empare de l'objet. Il cherche bien entendu à y goûter.

- Que c'est joli !

Je n'avais pas entendu Grace revenir vers nous, sa voix me fait sursauter. C'est un peu effrayant, cette façon dont je m'isole parfois dans une petite bulle hermétique avec Christian et Teddy. Je cherche à cacher ma culpabilité, je souris à ma belle-mère, en disant :

- Christian vient de me l'offrir.
- Voilà qui ne m'étonne pas. Il a un goût exquis.

Elle adresse à son fils un sourire, qu'il lui rend. La mère et le fils se regardent et là, je réalise que ces clochettes ont peut-être une signification très particulière pour eux. Mon regard passe de l'un à l'autre, mais je ne pose pas de questions.

Au bout d'un moment, Grace chuchote – et je ne suis pas certaine qu'elle soit conscience que ma présence :

- Moi aussi, je t'ai apporté une clochette.

Elle ouvre la paume, sur laquelle repose l'objet en question.

— Je la reconnais, déclare Christian sans y toucher. C'est une de celles que tu mettais toujours dans tes sapins, quand nous étions enfants

— Oui, mais celle-ci est spéciale, chéri. C'est celle que tu as accrochée à ton premier Noël à la maison, à cinquante centimètres du sol à peine, parce que tu n'étais pas bien grand. Je l'ai conservée pour un jour la donner à ton fils. Je me souviens de ton sourire lorsque tu l'as entendu sonner. Tu sais, tu souriais peu à l'époque et ce moment de joie comptait beaucoup pour moi. Je voulais tellement que tu sois heureux !

Cette fois, Christian prend la clochette. Il lit l'étiquette accrochée à l'anneau :

***Christian, Premier Noël
Detroit, 1987***

- Merci, maman, marmonne-t-il d'une voix cassée.

Je resserre les bras autour de Teddy en imaginant son père à quatre ans : un petit orphelin muet qui venait d'arriver dans une nouvelle famille. Il devait avoir si peur que ce bonheur, cette stabilité, ne dure pas... Christian n'a plus rien de ce petit garçon, il est magnifique, sûr de lui, ayant superbement réussi, un homme au cœur immense, capable de répandre l'amour autour de lui.

Christian agite sa clochette devant Teddy, qui pousse des cris de joie et s'y accroche à deux mains.

— J'aime toujours le son qu'elle produit, déclare son père.

Il a un sourire si jeune, si pur, que mes larmes reviennent. On dirait un petit garçon à son premier Noël... comme autrefois.

Je me relève.

— Christian, je vais aller accrocher dans l'arbre mon cadre et ta clochette. Tu veux bien garder Teddy en attendant ?

— Bien sûr.

Tout émue, Grace le regarde prendre délicatement le bébé dans ses bras. Puis elle se tourne vers moi, et cligne quelquefois des yeux dans un remerciement silencieux. Je ne vois pas pourquoi elle considère que l'évolution de Christian a dépendu de moi ! Je n'ai été qu'une heureuse rencontre sur sa route, il a progressé de lui-même.

Quand Elliot entame un nouveau champ de Noël, Christian se joint à lui de toute sa voix. *All I Want For Christmas Is You* de Mariah Carey.

*Je ne désire pas grand-chose pour Noël
Je n'ai qu'un désir
Les cadeaux entassés sous le sapin ne m'intéressent pas
Je ne veux que toi,
Plus que tu ne le sauras jamais
Aide-moi à réaliser mon vœu
Amour, pour Noël, je ne veux que toi*

— Bon sang, c'est contagieux ! grommelle Kate à mon oreille. Ne t'avise pas d'ouvrir la bouche, Steele, tu chantes comme une casserole.

Mais si je dois en croire son sourire lumineux, elle n'est pas en colère.

J'éteins les interrupteurs de la cuisine et je retourne au salon. La grande maison est à présent tranquille. Tous les Grey sont retournés chez eux. D'après Kate, Elliot et elle, ainsi que Ethan et Mia se rendront demain, 25 décembre chez les parents Kavanagh pour y déjeuner. Il n'est pas toujours facile de se répartir entre deux familles ! Le CD de Grace continue à tourner.

*O douce nuit, belle nuit
C'est Noël aujourd'hui
Et pendant que les clochers joyeux
Carillonnent sous la voûte des cieux
Sous les toits des chaumières
On a le cœur heureux*

Christian est allongé sur le canapé, notre petit garçon dans les bras. Il chantonne à mi-voix les paroles tout en agitant un père Noël en peluche pour que Teddy le voie.

*O douce nuit sainte nuit
C'est joli un sapin vert
Recouvert de neige d'argent
Près du feu qui s'endort doucement
Cette nuit, une étoile luit
Là où l'enfant descendit*

Quand j'étais enfant, j'allais parfois à la messe de Noël avec Ray et maman, mais je n'ai pas conservé cette tradition après leur divorce.

Dans l'autre main, Christian tient un livre, un cadeau que Teddy a reçu. Son père le lui a lu tout à l'heure, pour la première fois, mais certainement pas la dernière. Avec un sourire, je m'assieds par terre, à côté du canapé. Deux grands yeux gris lumineux se tournent vers moi. Pourtant, Christian n'arrête pas de chanter pour son fils. Teddy me semble très attentif, un pouce dans la bouche – celui de son pied. Il a une fois de plus arraché son chausson.

Je connais bien mon bébé, je sais qu'il ne va pas tarder à s'endormir.

*O cette nuit, douce nuit
Quand il vient à minuit
Presque nu dans le froid et le vent
Attendu depuis la nuit des temps
Pour offrir à tous les hommes
Un peu de son paradis*

Quand Christian entonne les dernières notes, Teddy a les yeux clos. Son père dépose sur ses cheveux bouclés un doux baiser.

- Et voilà le travail, déclare-t-il ensuite à mi-voix.
- Le pauvre a de quoi être fatigué ! Ça a été pour lui une longue journée.
- Ce sera encore le cas demain.

Effectivement, Christian n'a pas voulu que Teddy reçoive d'un seul coup tous ses cadeaux. Nous n'avons ouvert que ceux apportés par ses grands-parents, ses parrain et marraine (Elliot et Kate). Demain, nous nous offrirons un petit Noël à trois.

— Christian, il n'a que six mois. Il ne pourra pas ouvrir ses cadeaux. Nous devons nous en charger pour lui.

— Foutaise. Il est parfaitement capable de déchirer du papier, il l'a bien démontré tout à l'heure. Je suis certain qu'il adorera recommencer. De plus, il aimera ce que nous avons choisi pour lui.

— Bien sûr.

Je me relève pour embrasser mon mari. Puis je lui suggère :

— Et si nous le remontions dans son lit, maintenant ?

Assortissant le geste à la parole, je récupère mon Beau au bois dormant de la poitrine de son père. Il est si drôle, tout recroquevillé, son petit derrière en l'air. Je me souviens de la première nuit de Teddy à

la maison, juste après sa naissance. Christian était tellement inquiet ! En y réfléchissant, je ne crois pas qu'il ait fermé l'œil. Chaque fois que je me réveillais, je le trouvais à mon chevet, dans un fauteuil, les pieds posés sur le matelas et notre petit bébé endormi sur ses genoux. Avec le derrière en l'air, comme aujourd'hui. Je revois Christian les deux paumes placées de chaque côté de son petit corps, comme un cocon, tandis qu'il surveillait son fils nouveau-né avec une admiration éperdue.

— À quoi penses-tu, baby ? Tu tires une drôle de tronche...

— J'évoquais cette première nuit à la maison, quand je suis sortie de l'hôpital avec Teddy. Je n'arrive pas à croire qu'il ait tellement grandi depuis six mois.

— C'est exact. Ça me surprend aussi.

Teddy soupire dans son sommeil, comme si notre conversation le dérangeait. Je le serre contre ma poitrine, il se calme bientôt.

En silence, Christian et moi prenons l'escalier, puis tournons en direction de la nurserie, non loin de notre chambre. Le bébé ne bronche pas quand je le couche dans son berceau. Je quitte la pièce sans bruit en laissant une veilleuse.

Christian m'attend dans le couloir. Main dans la main, nous retournons dans notre chambre. Il y fait sombre, seules les lampes de chevet sont allumées. Je repère instantanément une boîte rectangulaire posée au milieu du lit, décorée d'un énorme nœud de ruban. Étonnée, je me tourne vers mon mari. Il esquisse un rictus amusé.

— Joyeux Noël, Mrs Grey.

J'ai envie de lui demander quand et comment il a trouvé le moyen d'échapper à nos invités pour remonter dans la chambrée déposer ce paquet sur le lit, mais je ne le fais pas. Christian Grey est un magicien, personne ne lui conteste ce don. Surtout pas moi.

— Pourquoi ne pas attendre demain comme nous en étions convenus ? D'ailleurs, tu m'as déjà donné tout à l'heure ce cœur à accrocher dans le sapin.

— C'est un cadeau très particulier, baby. Je tenais à ce que tu l'ouvres dans l'intimité de notre chambre à coucher.

Une lueur dangereuse brille dans ses yeux devenus incandescents.

Oh ?

— Vas-y, prends-le. Et ouvre-le.

Je reconnais cette voix autoritaire. Tout mon corps en palpite déjà d'anticipation. Obéissante, je m'assieds sur le lit pour soulever le paquet. Je le secoue, aucun son révélateur ne me donne le moindre indice. Je me tourne vers Christian, resté appuyé contre le mur, à côté de la porte. Il me surveille, les yeux assombris. Je me mordille la lèvre pour cacher mon sourire.

— Non, ne fais pas ça ! gronde-t-il instantanément.

Une fois encore, j'obéis. Je reporte mon attention sur le cadeau. Quand je commence à l'ouvrir, je sens le poids du regard de Christian sur moi. Le papier est tellement beau que le déchirer serait du gâchis, je détache le ruban avec soin. Je prends mon temps. C'est une boîte. Je soulève le couvercle, repousse les épaisseurs de papier de soie et enfin... Enfin, je vois ce qu'il y a à l'intérieur. J'étouffe un cri surpris.

Christian avance et s'assied à mes côtés.

— Alors ? Ça te plaît ? demande-t-il doucement.

J'ai du mal à retrouver ma voix. Cet homme cessera-t-il jamais de me gâter ?

— C'est... C'est... superbe !

— Non, Mrs Grey. C'est toi qui es superbe. Cette lingerie ne fait que mettre ta beauté en valeur. J'ai très envie de te voir porter cet ensemble, baby. Je veux que tu me fasses un essayage immédiat.

Je lève les yeux pour le regarder, sans bouger. Il fronce les sourcils.

— J'ai dit « immédiat », baby. Je ne suis pas un homme patient.

Non, sans blague ? Je crois que je l'avais déjà remarqué. Aussi, je récupère vite le contenu de la boîte pour m'enfuir dans la salle de bain. Je referme la porte, je me déshabille à la hâte, puis je revêts la nuisette en dentelle et le court kimono assorti. Je libère mes cheveux de leur chignon pour les brosser avec vigueur, puis en réfléchissant, je les attache en une longue natte que je laisse pendre dans mon dos.

J'ouvre le placard sous le lavabo. J'ai moi aussi un cadeau d'ordre privé à offrir à Christian. En fait, c'est un accessoire qui nous servira tous les deux. J'ai l'estomac un peu serré, j'espère qu'il aimera. Il ne se plaint jamais quand j'enrichis sa collection de sex-toys. Et cette fois-ci, vraiment... Je tremble comme si je me trouvais en haute mer, en pleine tempête. Je commence à avoir des doutes, je manque remettre le paquet à sa place. Ma déesse intérieure tape du pied, furieuse, et m'incite à avoir un peu plus de courage. Elle secoue la tête, avec une énergie capable de lui dévisser le coup. Elle ne me laissera jamais tranquille si je renonce à mon idée. D'ailleurs, en ai-je réellement envie ? C'est une vraie libertine, elle représente l'une des facettes de ma personnalité.

Je jette un dernier coup d'œil sur mon reflet dans le miroir, puis je quitte la salle de bain.

Christian est toujours assis sur le lit. On dirait qu'il n'a pas bougé depuis que je l'ai quitté. Pourtant, il est entièrement dévêtu. Il ne perd pas de temps ! Je le dévore des yeux, des pieds à la tête – en m'arrêtant au milieu. Je ne sais pas quelles idées il a eues en m'attendant, mais ça lui a fait de l'effet.

Je rougis, sans trop savoir pourquoi.

Et je me lèche les lèvres, en sachant très bien pourquoi.

— La vue paraît te satisfaire, baby. Ça tombe bien, c'est mon but dans la vie.

J'essaie de lui répondre, mais je ne peux pas. J'ai la bouche sèche. De plus, Christian a déjà repéré ce que je tenais dans la main.

— Qu'est-ce que c'est ? s'étonne-t-il.

Oh lala. La boîte. Mon cadeau. J'ai le cerveau qui part à la dérive. *Respire, Anastasia*, ordonne ma conscience. *Je te signale que cet homme est ton mari, tu l'as déjà vu nu d'innombrables fois.*

Je retrouve mes esprits et réussis à faire les quelques pas qui m'amènent jusqu'au lit. J'espère que mon manque de confiance en moi ne se voit pas trop. Christian paraît oublier le paquet argenté que je tiens, il pose les deux paumes sur mon épaule et savoure le contact de la soie du kimono. D'un seul geste, il fait glisser le vêtement sur le sol. Je l'aurai porté quelques secondes à peine.

— Je te préfère comme ça, déclare-t-il en souriant.

Son regard approbateur m'échauffe. Ses mains descendent jusqu'à mes seins et les empoignent doucement. Je sens la chaleur de sa peau à travers la dentelle bordeaux de mon décolleté.

— J'adore ta poitrine dans de beaux tissus, baby.

Il se penche et souffle sur mes mamelons érigés. Je me cambre sous la sensation à la fois légère et intense.

— Qu'est-ce que tu tiens dans la main, Anastasia ?

— C'est un cadeau pour toi.

Je lui tends son paquet. Il baisse les yeux et le récupère. Il le secoue, exactement comme je l'ai fait tout à l'heure, et sourit devant le fracas que son geste déclenche.

— Voilà qui est très intéressant, déclare Christian.

Sa voix est chaude et onctueuse comme du caramel fondu. Je la sens couler sur moi, une caresse implicite. Je retiens ma respiration pendant que Christian déballe son paquet. Il écarquille les yeux et me regarde, d'un air amusé.

— Des menottes ?

S'il te plaît, ne te moque pas de moi. Je l'implore en silence. Bien sûr, il possède déjà plusieurs paires, mais celles-ci sont spéciales : en cuir rouge sang, comme les murs de la salle de jeu, avec une chaîne de platine et un écusson central sur lequel j'ai fait graver nos initiales entrelacées. J'ai choisi du cuir pour que ces menottes ne laissent aucune trace sur ma peau. Je n'oublierai jamais le regard horrifié de Christian durant notre voyage de noces, en France, quand il s'est aperçu des meurtrissures que m'avait laissées une de nos sessions. Depuis, il n'a jamais plus voulu utiliser sur moi des menottes en métal. Grâce au ciel, sur Internet, il est possible d'acquérir tous les accessoires imaginables. Je n'aurais jamais le courage de me rendre dans un sex-shop. J'en mourrais de honte. Et je n'ose imaginer la tête de Sawyer. Je crois que seul Taylor est au courant de nos petits secrets, à Christian et à moi.

Après ce qui me semblait être une éternité, Christian finit par sortir des menottes de la boîte. Il caresse l'écusson avec un sourire démoniaque. Il a lu les quelques mots en dessous : « *oui, monsieur* ».

Tout un programme.

— Parfait, Mrs Grey. Étends-toi sur le lit. Maintenant. Lève les bras au-dessus de la tête.

J'obéis. En silence. J'ai le cœur qui bat très fort. Christian passe un des bracelets à mon poignet gauche, il fait passer la chaîne à travers les barreaux de notre lit, puis attache mon autre bras.

Sa main glisse le long de ma cuisse, passe sous l'ourlet de la nuisette, et s'arrête sur ma hanche nue.

— Tu n'as pas mis la culotte, Mrs Grey ? Il y en avait une dans la boîte.

Je n'ai pas vu. D'ailleurs, je ne pense pas en avoir besoin. Mais quand je remarque le regard plein d'anticipation de Christian, je réalise que j'aurais peut-être dû prêter davantage attention à ses ordres. Il avait bien dit que je mette « tout » ce qu'il y avait dans la boîte, pas vrai ?

Ces menottes étaient-elles une bonne idée, Ana ? s'inquiète ma conscience.

Oh ouiiii ! Crie ma déesse intérieure.

De toute façon, il est trop tard. Je suis à la merci de mon mari.

— En clair, Christian, tu as aimé mon cadeau.

Je ne reconnais pas ma voix : un vrai ronronnement repu et satisfait. Je suis blottie contre la poitrine nue de Christian, nous sommes tous les deux, encore essoufflés de nos ébats et gisons sur le lit aux draps froissés. Christian a pris la peine de remonter la couette, je lui en suis reconnaissante : la chambre est fraîche et ma peau encore humide frissonne des derniers spasmes de plaisir. Je fais courir mes doigts dans la toison de sa poitrine avec un sourire béat.

Christian pose les doigts sur mon menton pour me renverser la tête. C'est un geste qu'il a souvent. Il aime me parler en me regardant dans les yeux.

— Plus que tu ne peux l'imaginer, baby. Chaque fois que tu achètes quelque chose de ce genre, c'est de ta part une acceptation plus complète de ce que je suis. Ce qui existe entre toi et moi ne cessera jamais de me surprendre, de m'éblouir. C'est un miracle. J'aime que tu t'offres à moi en toute confiance.

— Christian, je suis à toi. Toute à toi. Rien qu'à toi.

— Oh Ana... Mon amour.

Il pose sa bouche sur moi, dans un baiser qui exprime la passion, la tendresse, et presque la dévotion. Il glisse sa langue dans la mienne, j'aime son goût unique. Je crispe mes bras autour de lui, je n'arrive pas à croire que le désir renaît déjà au tréfonds de mon être. Pour lui, en tout cas, c'est évident, parce que la preuve durcit déjà contre mon ventre. Kate a peut-être raison quand elle nous accuse, Christian et moi, d'être de vrais lapins – toujours en rut ! Est-ce normal ? Comment le saurais-je ?

Je n'ai pas le temps de poser d'autres questions, Christian me positionne en me prenant par les mains, il me soulève et me laisse retomber sur son sexe érigé.

Oh lala ! C'est bon, mais je suis encore hyper sensibilisée, c'est presque trop.

Christian prend mon visage entre ses deux paumes.

— Je n'en aurais jamais assez de toi, gronde-t-il.

Je ne sais ce qui est le plus excitant, de ses paroles ou de ses actes. Je tremble des pieds à la tête... Nous ne dormirons jamais cette nuit, c'est évident. Mais je ne compte pas m'en plaindre.

— Christian !

Son nom sur mes lèvres est un hymne de Noël, un cri de joie, un aveu d'amour, une soumission...

Au matin, 25 décembre

Un brillant soleil illumine la péninsule Olympic. La vue est absolument somptueuse. Les eaux glacées du Puget Sound brillent comme des diamants derrière la fenêtre de notre chambre. Je m'étire. Hmm... mon corps délicieusement courbaturé, après les fougueux exercices de la nuit. Quel joyeux Noël, vraiment ! Je glousse en me remémorant les cadeaux que Christian et moi avons échangés hier soir : nous nous sommes même accordés sur la couleur ! Il n'y a pas de salle de jeu ici, dans la Grande Maison, mais avec un peu d'imagination, nous n'en avons pas besoin pour nos petits jeux érotiques.

Je sais déjà que je suis seule et le lit immense me paraît bien vide sans Christian à mes côtés. Je sais où se trouve mon mari. Pas dans la salle de bain, non, j'entends des notes de piano résonner au rez-de-chaussée. Autrefois, Christian jouait toujours des mélodies magnifiques, mais d'une tristesse effroyable, échos troublants d'une douleur intime que rien ne semblait apaiser. Ce n'est pas le cas aujourd'hui. Je crois bien qu'il joue un air de Noël, sans doute contaminé par ce CD qui tournait hier en boucle, pour faire plaisir à Grace. J'aime beaucoup ma belle-mère, aussi cette concession n'était pas grand-chose pour la remercier de son soutien fidèle et sa gentillesse à mon égard.

Je sors du lit avec l'intention de récupérer mon kimono, toujours sur le tapis, là où Christian l'a jeté la nuit passée. Je remarque alors un nouveau paquet enrubanné osé sur le fauteuil, à côté du lit, du côté de la fenêtre. Normal, c'est le matin de Noël. Avec un sourire, je contourne le lit pour m'en emparer.

Il s'agit d'une tenue d'intérieur, souple et agréable à porter, le genre de vêtements que j'aime mettre en rentrant le soir à la maison, après une journée de travail. C'est aussi ce qu'il me faut pour passer une journée familiale à la maison, au mois de décembre. Ma nuisette et mon kimono seraient trop légers. Christian connaît bien mes goûts, c'est adorable de sa part d'avoir sélectionné ceci pour moi.

Après être passée dans la salle de bain prendre une douche et me laver les dents, j'enfile mes vêtements neufs. Ils sont bleu glacier et me vont bien.

Ravie, je quitte la chambre en courant afin de rejoindre mon mari. Je le trouve assis devant le piano, dans la grande pièce, Teddy sur ses genoux. Son père le tenant d'un bras ferme, il ne lui reste qu'une main libre pour jouer. Ce qui ne le dérange pas, apparemment. Et alors, je reconnais la chanson : *Frosty le bonhomme de neige*. J'éclate de rire. Franchement ? Un musicien aussi brillant que Christian n'a jamais dû jouer de telles notes de toute sa vie.

***Frosty le bonhomme de neige
Était tout joyeux, tout heureux
Avec sa pipe de maïs
Son nez de carotte
Et ses yeux de charbon noir***

En plus, il chante les paroles et Teddy l'accompagne de ses gloussements de joie. Je les regarde, le cœur étreint d'amour.

Quand c'est terminé, je tape dans mes mains, Teddy tourne la tête et me tend les bras.

Christian se lève pour venir jusqu'à moi.

— Joyeux Noël, baby. Tu es ravissante.

— Joyeux Noël à toi aussi.

Je me demande depuis combien de temps Christian est réveillé. Je présume qu'il y a longtemps. Un feu flambe déjà dans l'âtre de la cheminée et le petit déjeuner est préparé sur un plateau, sur la table basse. Il y a une tasse de café qui fume, de l'eau chaude, un sachet de thé, et des muffins dont l'odeur beurrée parfume la pièce. Je sais que Christian ne fait pas à la cuisine, Gail a dû nous laisser des biscuits à réchauffer.

— Teddy a déjà pris son biberon, chuchote Christian.

C'est le matin de Noël idéal ! Nous mangeons devant le feu, assis par terre, avec Teddy dans son transat entre nous deux. Une fois le petit déjeuner terminé, je vois plusieurs paquets cadeaux agglutinés sous le sapin. Christian prend le plus gros d'entre eux. À ma grande surprise, il est destiné à Teddy.

— Regarde ce que Santa a apporté, Ted, déclare Christian les yeux brillants.

Teddy semble très content, il agite les mains et les pieds, mais il ne fait pas le moindre geste pour ouvrir son cadeau. Sans se décourager, Christian arrache une languette de papier, puis il sort Teddy de sa chaise afin qu'il ait un meilleur accès. Je me demande qui s'amuse le plus du père et du fils.

Teddy découvre une grosse boîte à l'intérieur. D'après le dessin, c'est une balançoire de chambre. Quelle bonne idée ! Nous pourrions la monter dans la nurserie – la pièce est immense, il y a largement la place.

Le paquet suivant est un ours en peluche : un « Teddy bear ». Le bébé est ravi, mais je ne pense pas qu'il comprenne l'homonymie de ce jouet.

- Christian ! Cet ours est gigantesque. Il risque de faire peur à Teddy.
- Absolument pas ! Mon fils ne connaît pas la peur. Regarde un peu...

C'est la vérité, Teddy rampe vers l'énorme jouet qu'il cherche à escalader. L'ours glisse et se renverse, Teddy se couche sur son ventre, la tête nichée dans son cou. Christian et moi éclatons de rire devant cette scène si amusante.

- Je crois qu'il aime bien, Ana.

Teddy le confirme en faisant des bulles et tapant des pieds. Puis il découvre le nez en plastique durci et les yeux ronds et bleus de son nouveau compagnon de jeu. De ses petits doigts, il cherche à l'énucléer. Heureusement, la peluche est de très bonne qualité, prévue pour résister à des petits sauvages. Teddy ne risque pas de s'étouffer en ingurgitant un globe oculaire.

Christian a déjà perdu patience, il va chercher d'autres paquets. Cette fois, il s'agit d'un cadeau pour moi.

Peu de temps après, nous sommes entourés de papiers déchirés multicolores et de boîtes. Teddy a reçu la part du lion : de nombreux jouets qui vont nécessiter notre participation pour être montés, avant de développer son sens tactile ou sa perception psychomotrice ; de nouveaux livres à lui faire découvrir. Christian s'en charge instantanément, à plat ventre sur le tapis. Teddy prend la position miroir en face de lui. Très concentré, il essaye d'attraper les différents personnages dessinés sur les pages du livre posé entre eux deux.

Je les écoute rire et plaisanter, tous les deux. Je les aime si fort que c'en est presque douloureux. À un moment, père et fils tournent la tête pour m'inclure dans un épisode particulièrement palpitant. J'affronte le double feu de leurs prunelles, gris fumé et bleu ciel, aussi brillantes et lumineuses que les guirlandes qui clignotent toujours sur notre sapin.

C'est le Noël dont j'ai toujours rêvé étant enfant : une fête en famille !

Au fil des Années

2013

Nouveau P-DG

Ana

Christian se précipite sur moi, la mine inquiète :

— Ana, qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je reste roulée en boule sur le canapé de son bureau, affolée au point que je n'arrive plus à parler. J'agite la main comme pour écarter un moustique. Qu'on me fiche la paix ! Qu'on me laisse tranquille ! Bien entendu, mon obsédé du contrôle n'en tient pas compte. Au contraire, il insiste :

— Parle-moi. Regarde-moi.

Il me soulève par les épaules et me rassied dans le canapé où j'avais décidé de passer le reste de ma vie. Son geste ne m'arrange pas du tout. Zut quoi ! Je foudroie mon mari d'un regard noyé... qui n'a aucun effet.

— C'est à cause de Grey Publishing ? s'enquiert Christian.

Bravo, Sherlock. Je lui assènerais volontiers cette réplique sarcastique si j'avais encore l'usage de mes cordes vocales, mais ce n'est pas le cas, alors je reste muette. Je regrette (une fois de plus) de ne pas posséder la verve énergique d'une Katherine Kavanagh. Non, je suis juste Anastasia Rose Steele Grey. *La dinde !* ajoute ma conscience avec dédain.

Christian m'a bombardée P-DG de SIP – ou Grey Publishing. Bien sûr, je m'en doutais : depuis le départ à la retraite de Mr Roach, Christian insiste pour passer à l'acte. Moi, j'ai joué la carte de la procrastination. Je me voyais bien attendre un mois, un an... ou un siècle. L'avenir me paraissait brumeux. *Tu es d'une naïveté qui confine à la débilité, ma pauvre Anastasia...* Je n'aurais jamais cru que Christian me forcerait la main. Il l'a fait. Et il me l'a annoncé aussi calmement que s'il parlait de la météo ! Je vais retourner demain, lundi, au bureau, en étant « la patronne ». Je ne peux pas. Ils vont me détester. Tous !

— Ana, tu pourrais arrêter de faire le clown ? s'énerve mon mari.

Le clown ? Je suis au bord de la dépression et ça le fait rire ? Franchement ?

Christian reprend, plus doucement :

— Nous en avons parlé encore et encore. Tu es plus que prête à tenir ce poste, ça ne changera pas grand-chose à ton travail quotidien, sauf que tu décideras désormais quels auteurs tu veux privilégier. Voyons, Ana, tu avais des tas d'idées ! Il te suffit maintenant de les mettre en pratique.

— *Jjjjailatttrouille.*

— Pardon ?

— J'ai. La. Trouille.

— Tu n'es pas la seule.

Sous le coup de la stupéfaction, je le regarde enfin. Je ne comprends pas.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que je sais ce que tu éprouves. Je suis passé par là. Il y a des tas de techniques pour réguler la panique avant une rencontre importante.

— Toi, paniqué ? Je n’y crois pas !

— Disons que la situation n’était peut-être pas tout à fait la même, mais je n’ai pas toujours été aussi assuré que tu parais l’imaginer. Je suis quand même très flatté de ta bonne opinion de moi.

Il a les yeux lumineux de franchise et d’amour. Je ne peux que le croire. Je lui souris timidement. Après tout, il cherche à m’aider. Je tends la main pour lui caresser la joue.

— D’accord, d’accord, Christian, je te crois. C’est juste... tu parais si sûr de toi, je doute que tu réalises combien cette nouvelle position me met mal à l’aise.

— Viens, je vais t’expliquer.

Il se redresse et tend la main vers moi. J’hésite encore.

— Baby, grogne Christian, soit tu viens de ton plein gré, soit je sévis.

Je me lève. Il me prend dans ses bras et rapproche sa bouche de mon oreille pour chuchoter :

— Tu as peut-être envie – sinon *besoin* – de me voir sévir... Que veux-tu, Anastasia ? Dis-le-moi ?

— Je ne sais pas. Je ne sais plus.

Il me fait pivoter, me plaque les deux mains sur son bureau et me claque les fesses. Ouch ! D’un autre côté, je me sens désormais en terrain familier.

— Bien, Mrs Grey, je vois qu’il va me falloir te mettre dans le bon état l’esprit. Je vais te frapper, baby. Dix fois. Je vais aussi te baiser. Ensuite, tu vas écouter mes conseils. Et les appliquer. Compris ?

— Oui, monsieur.

Ce n’est pas juste ! Il a tout pouvoir sur moi. Je ne pense plus du tout à Grey Publishing, simplement au plaisir que Christian sait si bien me procurer. Il remonte prestement ma jupe et baisse ma culotte. Je me mords les lèvres, le corps déjà tremblant de désir. Mon sexe est trempé. Une main lourde retombe très fort sur mes reins dénudés.

— Ouille !

— Tu n’es pas attentive, baby. Je veux que tu comptes. Compris cette fois ?

— Oui monsieur. Deux...

— Non, ce serait trop facile. Nous recommençons à zéro.

Oh lala...

Lundi soir

Grey Publishing

C’est presque l’heure. Je revois mentalement la *check-list* que Christian a établie pour moi.

- ⇒ *Respire profondément. C'est fait.*
- ⇒ *Évite l'hyperventilation. Trop d'oxygène me ferait tourner la tête.*
- ⇒ *Hydratation ? Oui, j'ai un verre d'eau à la main. J'en sirote une gorgée. J'ai les lèvres sèches, je me les suis pourtant tartiné de baume hydratant. Il y a quelque chose de coincé dans ma gorge. Un gremlin⁷⁷ ? Je cherche à toussoter, mais en vain.*
- ⇒ *Me caler l'estomac...*

Zut ! Il me l'avait bien recommandé. J'ai oublié. Il ne serait pas content. J'imagine son regard gris furieux braqué sur moi. Je fais signe à un serveur qui passe, un plateau à la main. Des canapés ? Ça fera l'affaire. Je m'en fourre deux dans la bouche, je les mâche avec une grimace. Ils ont un goût de sable. Ce n'est pas de la faute du traiteur, c'est juste que le stress m'empêche de déguster ses préparations.

Quoi encore ? Oh oui, bien sûr, mon nouveau mantra : *je peux le faire*. J'en suis capable, Christian me l'a affirmé. Il ne se trompe jamais – en affaires. Je ne dois pas douter de moi. Les employés de Grey Publishing me connaissent déjà, ils ont confiance en moi. Euh... je crois.

Et malgré moi, au beau milieu de cette soirée organisée pour marquer mon ascension au siège de président-directeur général, j'évoque ma session avec Christian, vendredi soir, à l'Escala.

Dans la salle de jeu.

*

— *Anastasia, recommençons. Et cette fois, tâche de ne pas te tromper...*

Christian tourne autour de moi comme un prédateur s'apprêtant à se jeter sur sa proie. Ses longs doigts effleurent mon dos et je me trémousse, malgré les menottes, accrochées au grillage métallique du plafond, qui m'immobilisent les poignets au-dessus de la tête.

— *Ne bouge pas ! ordonne-t-il, en tirant sur ma tresse.*

Il passe derrière moi. Je ne le vois plus. Il se plaque contre mon corps nu, je sens le tissu doux de son jean fétiche contre mes fesses rougies.

— *Je veux entendre ton discours : articule mieux.*

En même temps, il me pénètre avec deux de ses doigts.

— *Argh !*

— *Concentre-toi, exige-t-il.*

*

— *Anastasia ?*

Je pivote sur moi-même, pour sourire à Claudia Kolp, qui travaille aux ressources humaines à SIP – non, Grey Publishing. Elle porte une robe grise (assortie à ses cheveux crêpés) et de grosses lunettes

⁷⁷ Lutin farceur et protecteur, né d'une légende de la Seconde Guerre mondiale qui justifiait ainsi les incidents dont étaient victimes les pilotes de chasse de la Royal Air Force (RAF)

argentées. D'aspect sévère, elle impressionne au premier abord, mais quand on la connaît mieux, elle est tout à fait charmante.

Showtime !

Je lui souris à Claudia en tentant d'afficher un air décontracté.

Ensemble, nous avançons jusqu'à l'estrade. Elle prend le micro, y tapote d'un doigt à l'ongle laqué rouge sang, ce qui attire l'attention générale.

— Mesdames et messieurs, merci d'être tous restés ce soir pour accueillir notre nouveau président directeur général. Mrs Anastasia Grey voudrait vous dire un mot.

Claudia a du bagout. Il faudrait peut-être que je l'augmente. Elle me tend le micro, je fais quelques pas en cherchant désespérément à garder les yeux fixés sur un point virtuel, droit devant moi. Je suis furieuse contre Christian : pourquoi a-t-il confisqué la feuille sur laquelle j'avais écrit mon discours ? Il m'a ordonné de l'apprendre, il ne voulait pas que je lise.

Je lève les yeux au ciel. Il n'est pas là pour me voir. Sauf que... Je sens sa présence. Surprise, je parcours la foule du regard. Il devrait être à New York aujourd'hui ; il m'a annoncé son départ ce matin, regrettant son absence à ce cocktail... Et pourtant, il est là. En smoking, appuyé contre le mur du fond, Taylor à ses côtés. J'ai un mari beau à tomber. Il lève dans ma direction la flûte de champagne qu'il tient à la main avec un sourire victorieux.

Je lui rends son sourire. De savoir qu'il est là et qu'il m'offre son soutien, je me sens invincible. Je parcours des yeux les visages familiers qui m'entourent, puis je me lance dans mon discours avec une aisance que j'ignorais posséder.

— Tu as été parfaite, Mrs le P-DG de Grey Publishing.

Christian prend mon menton dans sa main et me relève la tête, pour pouvoir m'embrasser. Furtivement. Nous sommes un peu à l'écart, personne ne peut nous voir.

— Ça s'est bien passé, tu es sûr ? J'ai tout vécu dans une sorte de brouillard.

— Tu t'es montrée autoritaire, directive. Tu avais tout d'un chef d'armée.

Il ricane. Je ne sais comment il s'arrange pour donner à ces quelques mots une connotation érotique.

— J'ai eu le meilleur des maîtres, dis-je, en battant des cils.

— Tu vas bien ? Tu veux boire quelque chose ?

— Non, merci. C'est parfait. Je me sens... à la fois soulagé et libérée. J'ai l'impression d'être un papillon qui vient de se trouver des ailes.

— Je t'aimais déjà chenille, Ana, que vais-je faire d'un papillon ?

— Je suis certaine que tu trouveras, Christian.

Je ris tout en vacillant sur mes hauts talons. Surprise, je me raccroche aux bras que Christian resserre autour de moi.

— Qu'est-ce que tu as ?

— C'est étrange ! Je n'ai bu qu'une coupe de champagne et je me sens complètement pompette. C'est normal, Dr Grey ?

— Oui, c'est l'adrénaline. Tu as eu une montée de ce neurotransmetteur pour faire face à une situation de stress, ton corps a réagi, ton cœur s'est emballé, ta pression artérielle a augmenté, tes pupilles se sont dilatées... Ce sont des réactions très sensuelles, baby. (Il sourit.) Par contre, quand tu retomberas de ton *high*, tu risques d'avoir des frissons. Ne t'inquiète pas, je suis là.

— Au fait, tu ne devais pas aller à New York ?

— Non, je pars après-demain.

— Tu m'as menti ?

— Je ne voulais pas que tu te fasses du souci en imaginant que j'allais t'espionner, Ana. Je voulais simplement te soutenir, te démontrer à quel point j'ai confiance en toi.

— Oh... je vois. Merci.

— Dis-moi, il n'y a plus que les ivrognes et les pique-assiette qui s'attardent au buffet. Je pense que nous pourrions nous éclipser discrètement. Je veux te ramener à la maison. Je veux baiser ma femme et le nouveau P-DG de Grey Publishing.

— Ça me paraît une excellente idée. Et si romantiquement exprimée !

Pour dire la vérité, Christian avait raison sur les effets néfastes de l'adrénaline. Je m'endors comme une masse dans la voiture, la tête posée sur l'épaule de Christian. Je ne me réveille même pas quand il m'emporte dans ses bras jusque dans notre chambre, me déshabille et me met au lit. J'ai le vague souvenir de sa bouche contre mon oreille : *dors, dors, ma belle. Je t'aime. Tu sais tout faire. Aimer ton mari et éditer des livres les plus rentables. Tu es unique, Anastasia. Tu es ma femme et j'en suis fier.*

Mais ce n'est peut-être qu'un rêve...

Idées Saugrenues

Christian

— Ted, écoute un peu, bonhomme...

Je me noie dans ses prunelles bleues, si intelligentes pour son âge. Penché sur le berceau, je frotte mon nez à celui de mon fils, il se met à rire.

— Ted, sois sérieux écoute papa. Aujourd'hui, ta mère doit retourner travailler et Gail Taylor a dû s'absenter pour rendre visite à une vieille amie malade. Il ne reste que moi comme baby-sitter. Bien, on devrait s'arranger tous les deux, qu'en penses-tu ? Il est temps que tu quittes les jupes de ta mère, de toute façon. On va bien s'amuser entre hommes, je vais t'apprendre la vraie vie.

Je sens le regard furieux d'Ana dans mon dos.

— Christian Grey, si tu fais des bêtises avec mon fils, je te jure que...

Je la prends dans mes bras pour l'embrasser. Et la faire taire !

— Femme de peu de foi ! N'as-tu pas confiance en moi ?

— Tu sais, je pourrais très bien emmener Teddy avec moi à SIP et le laisser à mon assistante, Hannah adorerait s'en occuper.

— Il n'en est pas question ! Ted reste ici, à la maison, avec son père.

Je croise les bras sur la poitrine d'un air buté. Ana m'examine un moment, elle finit par comprendre que je ne changerai pas d'avis.

— D'accord, d'accord, mais pas de bêtises. Soyez sages *tous les deux*.

Avant de quitter la pièce, elle se retourne pour ajouter, l'air espiègle :

— Et n'oublie pas, Christian, il doit avoir pris son bain avant que je revienne.

J'ai acheté avec Ana la plupart des accessoires de cette nurserie, mais je ne les ai pas encore tous essayés. Je jette un coup d'œil dégoûté sur le parc – je me vois mal enfermer mon fils là-dedans ! Mettre Ted derrière des barreaux ? Jamais ! Il faudra que je me débarrasse de cette cage infâme. Par contre, ce portique avec une petite balançoire pour enfants me plaît bien. Est-ce que c'est assez solide ? Si je le mets sur le petit siège-baquet, sera-t-il en sécurité ? Il y a un harnais.

Ted avance déjà en direction de sa balançoire, manifestement, il la connaît. Et il l'adore. J'hésite encore... Ana me reproche souvent d'être trop protecteur, elle a peut-être raison ? J'aimais bien les balançoires étant enfants... C'est décidé. Il ne risque rien, même s'il tombe : il y a un matelas très épais en dessous.

Je l'installe, j'attache son harnais et je le pousse doucement. Il glousse de joie, les deux mains accrochées aux suspensions, de chaque côté. Il sera bientôt trop grand pour ce jouet. Il faudrait que je lui fasse installer une aire de jeux dans le jardin. Rien que pour lui – ses frères et sœurs, cousins et cousines, quand il en aura. J'ai une grimace de dégoût à l'idée que mon fils fréquente les jardins publics

et monte que des balançoires où des étrangers couverts de germes et de microbes vont aussi... Quelle horreur ! Comment des parents sérieux peuvent-ils accepter une telle promiscuité ?

Et quand il sera à l'école, Grey ? Que feras-tu ?

Merde ! Je verrai, je n'en suis pas encore là. Par contre, je veux poursuivre mon idée puisque l'été sera bientôt là. Je sors mon BlackBerry pour appeler mon assistante à GEH.

— Andrea, je veux savoir comment faire construire une aire de jeux dans mon jardin. Trouvez-moi les meilleures entreprises spécialisées et contactez aussi mon frère, à Grey Constructions, pour savoir s'il a des noms à me conseiller. Je veux que ce soit exécuté le plus vite possible. Que les travaux commencent... (*Demain ? C'est un peu tôt.*) La semaine prochaine !

Ted couine et proteste, très mécontent, parce que j'ai arrêté de le pousser. Cet enfant est un vrai tyran, autoritaire et exigeant. Comme son père... Je me remets à la tâche avec un sourire. Machinalement, je tourne la tête vers la fenêtre. Un rayon de soleil ? Il est temps de sortir, je vais l'emmener jusqu'au bassin rempli de poissons. Il est temps que j'apprenne à mon fils les rudiments de la pêche.

Aujourd'hui, ce sera notre première leçon.

Me voici donc assis devant le bassin, avec mon fils sur les genoux.

— Tu vois, Ted, là, ce sont des poissons. Regarde celui qui est orange – comme il est beau !

Je lui désigne une carpe koi⁷⁸. Il se penche en avant pour l'attraper.

— Non, non, tu vas tomber.

En secouant la tête, je le retiens. Il n'a que onze mois, mais il est déjà énergique et audacieux.

— Non, Ted, tu ne dois pas les toucher, juste les regarder. En y réfléchissant, ce bassin n'a aucun intérêt pédagogique. Pour que tu apprennes à pêcher, il me faudrait un véritable étang... Mais c'est dangereux. Il doit bien exister un compromis, un endroit spécifiquement créé pour apprendre à pêcher, entouré d'un grillage pour que tu ne risques pas d'y tomber. Je pourrais aussi faire pêcher sur le ponton, mais je doute que nous attrapions le moindre poisson dans le Sound...

Ted ne suit pas du tout mon discours, il se trémousse de tout son petit corps dodu pour plonger les mains dans le bassin et jouer avec les poissons. Manifestement, c'était une très mauvaise idée de l'emmener jusqu'ici, autant retourner à la maison. J'ai à peine fait quelques pas que Ted, très mécontent d'être privé de son nouveau jouet se met à hurler. J'en ai le cœur brisé.

Je sors mon BlackBerry.

— Andrea ? Trouvez-moi quelqu'un pour creuser un étang chez moi... Je veux que les travaux commencent dans la semaine... Hein ? Non petit, juste de quoi apprendre à pêcher... Quoi ? ... Aucune idée. Démerdez-vous.

Pour consoler Ted, je l'entraîne dans la cuisine, décidé à lui faire découvrir les dons curatifs de Ben & Jerry. Je l'installe dans sa chaise haute et lui tends une cuillère remplie de glace à la vanille.

— Tu vois, bonhomme, ça, c'est de la glace. C'est très bon. Goûte. C'est froid hein ? Serais-tu capable de prononcer le mot « froid » ?

⁷⁸ Poisson ornemental asiatique

J'entends une sorte de gargouillement derrière moi. Je me retourne, c'est Taylor. Il fait semblant de tousoter, je sais parfaitement qu'il rigole – parce qu'il se fout de ma gueule.

Je lève un sourcil.

— Oui, Taylor ?

— Hum, Mr Grey, à onze mois, un enfant ne parle pas. Il est bien trop occupé à apprendre à marcher. Ted prononcera ses premiers mots vers deux ans.

Je cligne des yeux.

— Ted a marché à neuf mois !

Je l'ai filmé en février dernier faire ses premiers pas au salon. Mon fils est un génie. Je le savais ! Il va peut-être parler à onze mois...

Taylor m'adresse un sourire supérieur.

— Sophie a parlé à deux ans, elle est actuellement dans une classe pour enfants précoces. Vous ne pouvez pas accélérer certains processus, Mr Grey.

Dieu qu'il m'énerve ! J'étrécis les yeux, très contrarié. Il ne ment pas, je paie la scolarité de sa fille, Sophie Taylor, elle est effectivement en avance d'un an. C'est une enfant charmante, très intelligente, parfaitement élevée. Avec un soupir, je regarde mon fils. Theodore Raymond Grey – le futur P-DG de GEH – a les deux mains dans le pot à glace, il en a mis absolument partout. Il se lèche les doigts, sans accorder un coup d'œil à la cuillère que je lui tends.

— D'accord, bonhomme, je vais attendre encore un an pour que tu parles. Mais n'oublie pas, le premier mot que tu dois dire, c'est papa, d'accord ?

Je frotte le nez contre ses cheveux cuivrés, si doux, si merveilleux. Je jette un coup d'œil autour de moi, Taylor a disparu. Alors, je chuchote :

— Ted, toi aussi, tu vas sauter une classe, d'accord ? Pas question de laisser la fille de Taylor prendre de l'avance sur toi !

Deux jours après

Je suis rentré plus tôt que prévu pour constater l'achèvement des travaux. Il est 19 heures et je couche Ted dans son berceau.

— Tu as vu les avantages d'avoir de l'argent, Ted ? Il n'a fallu que quarante-huit heures pour installer ton aire de jeux – avec balançoires, cabane, tas de sable et toboggan. La grue est déjà en place pour te creuser un mini-étang afin que tu apprennes à pêcher. Qu'est-ce que tu...

Un hurlement m'interrompt.

— Christian !

C'est Ana. Je sais ce qu'elle va me dire. Je me mets à rire.

— Si tu veux mon avis, ta mère vient de découvrir les aménagements que toi et moi avons décidés ensemble. Nous aurions peut-être dû la consulter... Non, elle aurait refusé. Tu sais, parfois, elle a

d'étranges idées. Bien, il va maintenant falloir que j'utilise tous mes talents de négociateur pour la calmer.

Ted a une grande confiance en son vieux père : il s'endort, sans se soucier de l'orage que je m'apprête à affronter.

Ana

Pour Pâques, il y a un week-end prolongé, Christian et moi avons décidé de le passer avec notre fils. Teddy est aux anges, il exploite son père pour le pousser sur sa nouvelle balançoire « pour grand » – celle que Christian vient de lui installer dans l'aire de jeux de notre jardin.

Moi, je les surveille depuis une chaise longue, sur la terrasse, la main posée sur le ventre...

La porte du bureau de Christian est ouverte... et si je cachais mon cadeau ?

Non mais c'est pas vrai, je rêve !

Je referme le dossier avec une telle rage que je me broie la main au passage. Je n'arrive pas à y croire. Il faut que j'en parle avec Christian. La mâchoire serrée de colère, je sors du bureau de mon très cher mari.

— Christian !

J'ai hurlé de toute la force de mes poumons. Aucune réponse. J'avance jusqu'à l'escalier, le dossier serré contre ma poitrine.

— Christian Grey ! Je veux te parler. *Immédiatement.*

Affolée, Gail Taylor apparaît au sommet des marches, au même moment, son mari déboule en courant au fond du couloir.

— Tout va bien, Mrs Grey ?

Je vois la façon dont il m'examine de haut en bas, cherchant manifestement une trace de blessure.

— Je vais très bien, Taylor, dis-je entre mes dents serrées, mais je ne peux vous garantir que ce sera le cas de mon mari.

Taylor me jette un regard stupéfait, puis il interroge sa femme des yeux. Gail secoue la tête et retient un sourire. Du coup, Taylor finit par comprendre que mon problème ne concerne pas la sécurité.

— Dans ce cas, Mrs Grey, je vais vous laisser régler cette affaire.

Évitant mon regard vengeur, il détale dans une retraite hâtive.

Gail m'indique où je peux trouver Christian :

— Je crois que Mr Grey est sur la terrasse, Ana, il vient de prendre un appel. Voulez-vous que je récupère Teddy pour lui donner son bain pendant...

Avec tact, elle ne termine pas sa phrase.

— Oui, merci, Gail. Excellente idée.

Je lui jette un regard qui exprime aussi bien ma frustration que ma colère, elle me répond par un clin d'œil. Je pivote sur mes talons et traverse le salon en direction de la terrasse. Quand j'ouvre les portes-fenêtres, j'entends effectivement Christian parler de la voix décidée qu'il a toujours au téléphone.

— Non... J'ai dit mardi, c'est mon dernier délai... Je m'en contrefous ! Arrangez-vous pour que ça marche... Très bien... Envoyez-moi un mail.

Dès que je suis dehors, je claque la porte derrière moi, satisfaite du fracas que provoque mon geste. Christian fait un bond et se retourne pour me regarder.

— Je vous rappelle, jette-t-il avant de raccrocher. Tout va bien, baby ?

Son regard glisse alors sur le dossier que je tiens toujours, il a la bonne grâce de paraître coupable.

— Ah.

Je me déchaîne en le fixant dans les yeux :

— Oui, « ah ». Christian, je croyais que nous avions un accord sur ce sujet !

— Ana, ce n'est pas ce que tu...

— Si, c'est *exactement* ce que je pense. Comment oses-tu me mentir ?

Le dossier est énorme et très pesant – en fait, il est accablant au sens propre et littéral ! J'ai les bras qui tremblent de l'avoir tenu si longtemps, ce qui ne fait qu'enflammer davantage ma légitime colère.

— Bon sang, Christian, regarde tout ce papier gaspillé ? Dis-je sans trop réfléchir. Combien d'arbres as-tu massacrés pour tout ça ?

— C'est ce qui te met en colère ? s'exclame-t-il, sidéré.

Crétin ! Je dois lutter contre mon envie féroce de lui jeter le dossier à la tête.

— Mais non ! Bien sûr que non.

Il paraît tellement perdu que j'en ai le cœur serré. J'inspire profondément afin de me calmer. Si je le mets sur la défensive, je n'en obtiendrais rien.

— Christian, je veux comprendre pourquoi tu as fait ça.

Il paraît encore plus perplexe, il fronce les sourcils.

— Est-ce que ce n'est pas évident ?

Je fais vraiment de gros efforts pour ne pas exploser.

— Non. Pas pour moi. (*Respire Ana...*) Surtout pas après que nous en ayons discuté, je croyais que nous avions trouvé un arrangement qui nous convenait à tous les deux. Un compromis

J'utilise un des mots préférés de John Flynn et Christian le reconnaît. De ce fait, il comprend aussi que je cherche un terrain d'entente, pas une guerre à outrance. Bien sûr, il a toujours à travailler sur son empathie, ce n'est pas un don qu'il possède naturellement, mais il apprend vite et il a fait des progrès ces dernières années.

— Je suis désolé, Ana. Je ne voulais pour rien au monde te faire de la peine.

Il paraît sincèrement désolé, aussi je m'adoucis. Il a le malheur d'ajouter :

— Je n'aurais jamais cru que tu tomberais sur ce dossier.

Bon sang, c'est tout ce qu'il regrette ?

- En clair, tu es désolé que j'aie trouvé ce dossier, pas de l'avoir établi ?
- À dire vrai... Non, admet-il, la tête penchée en me regardant.

Je dois lui accorder quelque chose : il ne ment pas. Je ferme les yeux et je compte jusqu'à trois. Quand je les rouvre, je note qu'il me surveille avec attention, comme s'il était face à un animal sauvage susceptible de l'attaquer à la moindre provocation. En fait, il n'a pas tort ! C'est exactement l'envie que je ressens.

Je grince avec amertume :

- Tu n'es pas désolé d'avoir rompu notre accord derrière mon dos ?

Comme j'ai de plus en plus mal au bras, je transfère l'énorme dossier de l'autre côté. Foutu poids-lourd !

- Tu veux que je t'en débarrasse ? propose Christian avec sollicitude.
- Non, dis-je, d'un ton hargneux.
- Ana, ne sois pas ridicule. Pose-le, tu vas finir par te faire mal.
- Christian !

Il m'est difficile d'avoir l'air calme sans cacher les reproches que je tiens à lui asséner... ma voix émerge dans un gémissement geignard. Christian continue à m'examiner, l'air sérieux... sauf que je vois trembler le coin de sa bouche.

- D'accord, dis-je en soupirant.

Je laisse tomber le dossier, qui s'écrase violemment sur la terrasse.

- Maintenant, explique-toi !

Croisant les bras, je lui adresse mon regard le plus furieux et impérieux.

Son amusement disparaît, Christian affiche une moue boudeuse d'adolescent. Oh pétard ! Je sais qu'il va se montrer contrariant et que la discussion va s'éterniser.

- Il fallait que je le fasse.

— Non, Christian, il ne « fallait » pas, tu le voulais. Tu en avais envie, un point c'est tout. Il y a une grosse différence.

- Mais ce n'est pas pour moi, c'est pour notre fils.

Bon sang, comment faire rentrer un grain de bon sens dans la tête de cet homme impossible ?

— Christian... Je sais que tu aimes Teddy, je sais que tu veux l'aider et le protéger, mais nous avons convenu ensemble qu'il y avait des façons plus constructives de le faire. Tu t'en souviens ?

Il a le regard braqué au sol, l'air buté... il n'est pas du tout convaincu. Je reprends donc :

— Je t'ai déjà dit comment je voulais choisir son école maternelle. J'ai envie d'aller visiter plusieurs établissements et d'en discerner l'atmosphère sans avoir besoin d'une enquête sur chacun des membres de l'équipe éducative et des autres élèves.

À nouveau, Christian esquisse un sourire.

— Tu sais, ce n'est quand même pas de l'espionnage à haut niveau. Toutes ces informations n'ont rien de ton secret.

— Vraiment ? Dans ce cas pourquoi as-tu caché ce dossier tout au fond de ton armoire ?

— Pour ne pas que tu le trouves. D'ailleurs, pourrais-tu m'expliquer pourquoi tu as fouillé mon bureau ? grogne-t-il, menaçant.

— Il ne s'agit pas de moi, dis-je, ulcérée. Ne change pas de sujet. Nous cherchons une maternelle, Christian, Teddy n'a que trois ans. Pourquoi diable as-tu établi autant de diagrammes concernant les projections de ces écoles dans le futur, leurs bilans, leurs stabilités financières ? Il ne s'agit pas d'un rachat de sociétés.

Il se tortille, mal à l'aise... il a repris son air coupable. Tout à coup, je réalise quelque chose. Je pousse un hurlement.

— Christian ! Ne me dis pas que tu comptes racheter une de ces écoles pour mieux pouvoir surveiller ton fils ?

— Non, répond-il, très vite, puis il baisse les yeux. Euh... pas vraiment. Je pensais simplement faire quelques investissements. Tu sais, si on leur donne de l'argent, j'imagine qu'ils veilleront plus attentivement sur Ted...

Oh pétard. Je sens venir une migraine. Je me pince l'arête du nez entre le pouce et l'index et je respire profondément.

— Je ne vois pas quel mal il peut y avoir. Insiste Christian d'un ton ferme. Teddy ne le saura jamais. D'ailleurs, tu n'aurais jamais dû le savoir non plus si tu n'avais pas fouillé mon bureau.

— Tu t'imagines vraiment que ce genre d'argument est recevable ? Dis-je, en hurlant comme une harpie. Tu viens de me prouver que tu avais l'intention de me le cacher.

— Eh bien, pas vraiment...

Il m'adresse un sourire malicieux. Je ne peux m'en empêcher, je le lui rends.

— Christian, mais qu'est-ce que je vais faire de toi ? Dis-je en gémissant.

Il s'approche de moi d'un pas prudent et me tend la main. Je la prends. Il m'ouvre la paume et y dépose un baiser ardent.

— Fais de moi ce que tu veux, Mrs Grey. Je t'appartiens, dit-il doucement.

Ses yeux sont devenus d'un gris incandescent, ils brillent d'amour et de passion. *Non, pas encore.* Mon cerveau envoie à mon corps un ordre ferme : *résiste*. Parce que déjà, tout mon être fond au contact de Christian, sous son regard, et il le sait. Il connaît l'effet qu'il a sur moi. Il en use... *il en abuse*, ricane ma conscience, en me jetant un regard sévère.

D'un geste brusque, je récupère ma main.

— Christian, il faut que tu comprennes, ce n'est pas bien. Si tu n'es pas d'accord avec moi, tu dois m'en parler.

— Mais je l'ai fait, proteste-t-il.

— Oui, c'est vrai, et quand nous avons trouvé un accord qui ne te convenait pas, tu t'es empressé de le rompre sans me le dire. (Je lève les yeux au ciel.) Crois-tu vraiment que ce soit le genre de compromis que John t'a conseillé ?

Il baisse la tête, les épaules voûtées, il semble avoir quatorze ans.

— Tu as raison. Je suis désolé.

— Ce n'est pas si grave, dis-je, j'espère au moins que tu comprends pourquoi je ne suis pas d'accord.

Il me jette un coup d'œil méfiant, je vois le conflit sur son visage.

— Tu crois vraiment que ce n'est pas une bonne idée ? Chuchote-t-il.

— Christian, Teddy va déjà rencontrer d'énormes difficultés à cause du nom qu'il porte.

Christian me jette un regard affolé.

— À cause de moi ? Parce que je suis son père ?

— Oui et non. Pas comme tu l'imagines.

Tendant la main, je caresse son merveilleux visage, en cherchant à le rassurer.

— Tu es un père merveilleux. Teddy a beaucoup de chance. Mais tu es aussi un homme immensément riche et tous les yeux de Seattle sont braqués sur toi.

Christian m'adresse un sourire penaud. Je continue :

— De ce fait, Teddy ne saura jamais si les gens l'apprécient pour ce qu'il est ou pour le nom qu'il porte. Rares seront les gens vraiment sincères envers lui, il devra se méfier et apprendre des erreurs qu'il commettra. Tu comprends ?

J'embrasse son front plissé.

— Oui, je sais et je l'accepte. Mais qu'est-ce que ça change alors si je...

Je l'interromps en le regardant droit dans les yeux, parce que je ne peux pas céder sur ce point-là.

— Ça change. Je veux autant que possible que Teddy fasse son chemin seul dans le monde. Je ne veux pas l'élever dans une bulle stérile et isolée. Il sera parfaitement bien dans une école maternelle sans statut particulier... (Je fronce les sourcils,) et c'est valable pour nous deux. Teddy est un enfant brillant, curieux, amical, il a des parents qui l'adorent et qui le soutiennent. Il n'a besoin de rien d'autre. Fais-moi confiance.

Mon très cher mari pèse tous ces arguments durant un moment, ses yeux gris fouillent les miens tandis qu'il cherche à s'adapter à un point de vue qui ne lui correspond en rien. Il a tellement besoin de contrôle ! Finalement, il cède.

— D'accord. Je te fais une confiance absolue, baby. Mais tu sais, je veux juste que notre fils reçoive le meilleur.

— Je sais. Je t'aime.

Tandis que Christian hoche la tête, tout son corps se détend. Puis il baisse les yeux vers le dossier par terre.

— Tu veux que je le jette ? Ou préfères-tu que je recycle tout ce papier ?

Il ricane, en se souvenant de mon élan environnemental.

— Je préfère que ce soit recyclé, dis-je, d'un ton hautain.

— Comme tu veux, Mrs Grey.

Se penchant, il récupère le dossier d'un bras et glisse l'autre autour de ma taille. Il me ramène vers la maison. Il s'arrête tout à coup pour me regarder.

— Un moment, j'aimerais quand même savoir pourquoi tu as été fouiller dans mon armoire.

Comme d'habitude, je rougis sous son regard intense – surtout en me souvenant de mes motivations. Pétard, est-ce que je réussirais un jour à ne pas m'empourprer comme une gamine au moindre prétexte ?

— En fait, Mr Grey, c'était pour t'apporter un petit... cadeau.

Christian lève un sourcil interrogateur. Je rougis encore plus.

— J'avais cru que ce serait amusant que tu découvres ce... euh... cadeau de façon impromptue. Il est parfois difficile de te sortir de ton bureau.

Je lui jette un regard timide. Il écarquille les yeux quand il finit par comprendre, puis il a un grand sourire de connivence.

— J'adore ta façon de penser, Mrs Grey.

Se penchant vers moi, il m'embrasse profondément et mordille ma lèvre inférieure. Je gémiss dans sa bouche. Il dépose un chemin de baisers sur ma mâchoire jusqu'à mon oreille.

— Dans ce cas, chuchote-t-il, je pense aller remettre ce dossier dans mon bureau et vérifier dans mon armoire s'il n'y a pas...

Sa main glisse jusqu'à mes fesses, puis plus bas, sous l'ourlet de ma jupe, remonte le long de ma cuisse.

— ... quelque chose d'intéressant dont je dois m'occuper de toute urgence.

Quand il s'écarte de moi, je le regarde, le souffle court.

— Après toi, Mrs Grey, déclare Christian qui m'ouvre la porte-fenêtre.

Je pénètre dans la maison, cherchant à récupérer mes esprits, j'ai le cœur qui tape, le sang qui bouillonne. Je réalise que ma jupe est restée relevée, aussi je la lisse en passant les mains sur mes hanches. Le regard brûlant de mon mari suit le moindre de mes gestes. *Hmm*, ma déesse intérieure est déjà en train de danser la samba. Quant à moi, ma démarche ne se fait plus langoureuse...

Je suis récompensée de mes efforts par le grondement de fauve qui résonne dans mon dos. Puis quelque chose de lourd me heurte violemment les fesses.

Il me semble qu'il s'agit d'un énorme dossier très pesant.

Accablant !

Anniversaire de Christian

Ana

— Aaah !

Dans la cuisine, Teddy hurle à pleins poumons en entendant la porte d'entrée s'ouvrir. Il sait qu'il s'agit de son père. Avec un sourire, je regarde mon bébé faire un gros effort pour quitter la couverture sur laquelle il était assis, il abandonne ses jouets – ses cubes avec lesquels il tentait de construire une tour – et se met debout.

— Oui, mon chéri, papa est arrivé, dis-je avec un sourire.

Christian est juste à l'heure ! Je viens de terminer son gâteau au chocolat, je sais qu'il s'agit de son dessert préféré, en plaçant dessus trois bougies pour marquer ces trois décennies. Je lèche sur mes doigts ce qui reste de glaçage. Miam, c'est délicieux. Je me souviens du premier gâteau que j'avais confectionné pour lui, il y a deux ans. D'ailleurs, l'année dernière également... Serait-ce une nouvelle tradition entre nous deux ?

Ce matin au réveil Christian m'a demandé de fêter son anniversaire entre nous trois, lui et moi et notre fils. Je secoue la tête, il n'a aucune chance d'échapper à sa sœur : Mia organisera certainement une fête à Bellevue, chez ses parents, avec toute la famille. J'espère simplement qu'elle n'aura pas d'idées extravagantes pour marquer l'événement, un feu d'artifice, un groupe de hard rock ou je ne sais quoi. Christian déteste toute publicité.

Au même moment, il pénètre dans la cuisine. Teddy piaille de plus belle en lui tendant les bras. Christian tombe à genoux juste à temps pour empêcher son héritier de se fracasser le nez sur le carrelage. Teddy marche depuis quelques semaines, sinon quelques mois, mais il a parfois des problèmes d'équilibre quand il est excité.

J'entends Christian marmonner des mots d'amour à l'oreille de son fils, il le félicite aussi... de quoi ? Aucune idée. Christian passe son temps à féliciter Teddy, que ce soit ou non mérité.

— Bonsoir, baby.

Un tendre baiser de mon mari m'arrache à mes pensées. Je lui souris.

— Bon anniversaire, Christian.

Teddy, dans les bras de son père, tend la main pour arracher les bougies ou jouer avec mon glaçage, je ne sais pas. Christian l'en empêche en s'écartant du comptoir d'un geste vif. Il a d'excellents réflexes.

— Ce gâteau a l'air délicieux, Ana. Je vais me changer, je vous rejoins d'ici quelques minutes.

Je sais qu'il tiendra parole. Il passe toujours le minimum de temps dans la salle de bains, devant la glace, et pourtant, il paraît toujours émaner d'un magazine de mode.

Il revient dans une chemise blanche à manches courtes et un jean. Il a les pieds nus. Les rayons du soleil jouent sur ses cheveux cuivrés pendant qu'il s'assoit, avec Teddy, sur la couverture, le dos appuyé au mur.

— Qu'avons-nous ce soir pour dîner ?

— Gail nous a préparé du poulet au parmesan avec de la semoule de couscous, des amandes et des raisins secs, une salade de pois gourmands.

— Ted mange avec nous ?

— Oui, bien sûr, pourquoi ?

Christian éclate de rire.

— Il va adorer la semoule ! Nous en retrouverons partout pendant un bon bout de temps.

Oh lala ! Je n'avais pas pensé à ce détail. J'aurais dû demander plutôt de la purée. Christian a raison : quand Teddy dîne avec nous, il insiste toujours pour se débrouiller « tout seul » et c'est assez salissant. Tant pis, il est trop tard pour changer d'accompagnement.

Nous mangeons tôt, afin de ne pas retarder le coucher de Teddy, il n'a que treize mois après tout, c'est encore un gros bébé, même s'il imagine le contraire.

À la fin du repas, j'apporte fièrement le gâteau et ses trois bougies allumées.

— Bon anniversaire, Christian. Fais un vœu.

Il m'offre un sourire ravi de petit garçon, puis il tente de faire participer Teddy à l'événement, bien entendu, notre fils essaye à nouveau d'attraper les flammes. Avec un rire, Christian se décide à souffler tout seul, il a les yeux braqués sur moi avec aux lèvres un sourire sensuel.

Teddy fronce les sourcils, très mécontent de voir que les bougies sont éteintes. Sa petite bouche tremble, j'espère qu'il ne va pas à nous faire un gros caprice. Christian coupe une petite part de gâteau et la pose dans l'assiette en plastique posée sur la tablette de sa chaise haute. Teddy se console immédiatement, il plonge les deux mains dans la mousse au chocolat avec un rire enchanté.

— Il grandit vite, remarque Christian. Il ne devrait pas tarder à parler.

— Ça m'étonnerait, un enfant ne parle pas avant deux ans. De toute façon, il n'en a pas besoin, il se fait très bien comprendre même sans l'usage de la parole.

Christian étudie son fils, le regard attentif. Je me demande à quoi il pense. Tout à coup, il secoue la tête, et continue à servir le gâteau. Il emporte une bouchée à ses lèvres et ferme les yeux avec un gémissement d'extase. Son visage évoque pour moi d'innombrables nuits d'amour, dans les bras l'un de l'autre... j'en ressens un fourmillement familial. Je me mords les lèvres en me trémoussant sur mon tabouret.

— Ne fais pas ça, baby. Tout à l'heure... chuchote Christian.

Après le dîner, il fait encore clair, nous emmenons Teddy entre nous deux, dans le jardin. Les lucioles commencent à s'allumer, Christian les montre à son fils. Puis il le prend dans ses bras et se lance à leur poursuite, ils rient tous les deux de la vanité de leurs efforts.

L'an dernier, pour notre premier anniversaire de mariage, nous étions Christian et moi à New York, nous nous sommes promenés à Central Park. Il y avait aussi des lucioles, je pensais à mon bébé endormi dans son berceau, en me demandant quand il serait assez grand pour s'intéresser à ces étranges petits insectes le soir, à la tombée de la nuit... Et voilà, j'ai ma réponse, ce soir, pour un autre anniversaire.

Christian a raison, le temps passe vite, si vite... J'enlève mes souliers, l'herbe grasse est délicieuse sous la plante de mes pieds nus. J'avance jusqu'au bord de l'eau, sur le ponton. Christian prétend que très bientôt, il apprendra à Teddy à pêcher. Je retiens un frisson. Quelle horreur ! Ray tentait également, autrefois, de m'intéresser à la pêche, mais j'aimais seulement le regarder faire, de loin, sans toucher ni les vers d'appâts ni les poissons gesticulants. C'est sans doute une question de gènes : seuls les hommes

sont intéressés par ce genre d'activité. Je sais qu'Ethan lui aussi est un pêcheur confirmé, je me demande si Kate a jamais essayé. Ce n'est pas un sujet dont je me souviens avoir discuté avec elle.

— Tends la main, bonhomme, dit Christian dans mon dos.

Je me retourne pour voir ce qu'ils font. Apparemment, Christian a fini par attraper une luciole, il voudrait la montrer à son fils. Houlà, je la sens très mal pour cette pauvre bestiole. Teddy ne s'intéresse nullement au petit papillon qui ne brille plus du tout, il regarde tout autour de lui, étonnée sans doute de ne pas reconnaître le jardin au crépuscule. Il me voit, il crie et avance vers moi. Christian est juste derrière lui, le visage crispé d'inquiétude en voyant son fils aussi près de l'eau.

Je quitte le ponton pour ne pas donner à Teddy d'autres raisons de prendre des risques. Il se laisse convaincre sans difficulté de remonter vers la maison. D'ailleurs, si je dois en juger par son attitude, il commence à être fatigué.

Moi, ce n'est pas le cas. J'ai bien l'intention de fêter l'anniversaire de Christian en tête-à-tête, dans notre chambre. J'espère qu'il aimera les sous-vêtements que j'ai achetés pour l'occasion...

— Je te veux !

Le baiser de Christian est charnel et affamé. Sans fin. Et cette intensité m'est essentielle ce soir : nous sommes Adam et Ève, un homme, une femme, seuls au monde. Il a glissé une main sous ma nuque et me tient la tête renversée pour mieux s'abreuver à ma bouche. Je reconnais cette prise de possession. Le plaisir me consume déjà alors qu'il n'a utilisé sur moi que sa bouche et sa langue. Un « sexpert », je le dis souvent...

Son sexe gonflé et dur presse contre mon ventre. Enfiévrée, je recule légèrement afin de lui retirer son pantalon et libérer son membre. Je le prends entre mes doigts, savourant sa dureté sous la douceur de sa peau. Je commence un mouvement de va-et-vient, ce qui arrache un râle sourd à Christian, qui frémit. Il m'allonge sur le lit et me déshabille en quelques secondes. Il est nu lui aussi, il m'écarte les jambes et sans attendre s'allonge sur moi. Se tenant sur un bras, il guide son sexe et, du même mouvement, entre en moi.

Il s'immobilise, haletant, tout en me regardant au fond des yeux. Je suis presque incommodée par l'intensité de sa présence. Fascinée par son visage crispé penché sur moi, je ne bouge pas. En plus de l'irrésistible montée du plaisir, je sens un tsunami d'émotions me menacer.

Christian prend une inspiration saccadée et me pénètre complètement. Je le serre de toutes mes forces, de tout mon corps. J'ai la vue qui se trouble, la jouissance arrive vite, trop vite, en vagues successives, un oubli total de tout ce qui n'est pas nos deux corps imbriqués. Spasme après spasme, le plaisir parcourt mon ventre, mes jambes et chacun de mes nerfs. Christian jouit aussi, ce qui prolonge du même coup mon orgasme. Il a encore ce râle rauque en se cambrant, agité de convulsions. Ses hanches me martèlent presque violemment jusqu'au moment où, tremblant de tout son corps, il s'effondre sur moi.

Je gis sous lui, trop épuisée pour bouger. Je respire à peine et lutte contre mon envie de pleurer. Pourquoi pleurer après l'amour ? Je n'en ai aucune raison. Ça ne m'arrive jamais. Pourtant, j'aimerais enfouir son visage contre lui et sangloter. J'ai peur... Trop de plaisir, d'émotions, de crainte...

Christian reprend progressivement son souffle.

J'ai envie de dire « Waouh ! », mais je me contente de resserrer mes jambes autour de lui. Je m'accroche pour qu'il reste là, en moi.

Il a ce même rire rauque et sensuel, je sens son souffle dans mes cheveux.

— Je n'ai pas l'intention de m'en aller, baby.

Il reprend ses va-et-vient en moi, plus lentement maintenant que sa première fringale est assouvie. Il a une étonnante résilience sexuelle ! De ses mains souples et fortes, il plaque mes hanches contre les siennes. Cette deuxième session est aussi longue que la première a été brève.

Je n'en peux plus, je veux que Christian accélère, je tente de le forcer, mais il est le plus fort.

— Christian ! S'il te plaît...

— Baby, que tu es belle !

En quelques mouvements vigoureux, il me laisse enfin basculer dans l'extase.

Mais ce n'est pas fini... Christian me prend ensuite sous la douche et debout contre le mur de la chambre. Demain matin, j'aurai mal partout et du mal à marcher, c'est évident... mais cette nuit est dédiée à l'amour.

Christian est allongé près de moi dans le lit, un bras autour de ma taille ; son souffle chaud caresse mon épaule. Il m'a marquée de son sceau. Je le savais déjà, mais cette nuit me l'a confirmé. Je lui appartiens corps et âme. Je n'ai aucune autonomie, je n'exerce aucun contrôle sur ma propre vie... Christian n'accepterait jamais que notre relation soit différente – comme celle de Kate et Elliot, ou de Mia et d'Ethan. Il est très exigeant, j'en suis consciente, mais je ne le voudrais pas autrement...

Il est toute ma vie.

Premiers Mots

Ana

Il est 18 h 30 ; Christian et Taylor ont été s'entraîner au gymnase – au kickboxing, il me semble. Ils ne devraient pas tarder à rentrer. Gail fait de la pâtisserie si je dois en juger les délicieuses odeurs qui montent dans l'escalier, et moi j'essaie de coucher mon petit garçon récalcitrant.

Il crie de plus en plus fort.

— Bébé, voyons, sois sage. À quoi ça sert de pleurer ? Tu sais très bien que tu vas quand même te coucher, je ne veux pas céder à un caprice.

Manifestement, il me comprend, il devient encore plus virulent. Avec un soupir, j'abandonne ; je le mets dans son lit, j'allume sa veilleuse et je me dirige vers la porte.

— Mamamamama...

Je me fige, tétanisée. Est-ce que j'ai bien entendu ? Je virevolte, pour regarder Teddy. Ses yeux bleus, si semblables aux miens, sont braqués sur moi, à travers les barreaux de son petit lit blanc.

— Mamamama !

Oh lala ! Je me précipite sur lui, les bras tendus.

— Mon chéri, mon chéri ! Tu parles ?

Je le prends dans mes bras. Pour rester rationnelle, je sais bien qu'il s'agit simplement des premières syllabes sans réelle signification que prononcent tous les enfants – *mama, papa ou dada* – rien de plus, mais quand même. J'ai envie de croire qu'il a dit « maman ».

Teddy dans les bras, je me précipite dans le couloir, et je hurle :

— Christian !

Il ouvre la porte d'entrée et bondit, comme un diable émergeant de sa boîte. Taylor est sur ses talons, il surveille d'un œil étréci, à la recherche d'une menace potentielle. Les deux hommes constatent ensemble que Teddy et moi sommes en parfaite santé.

— Mrs Grey ? Que se passe-t-il ?

— Ana ? Qu'est-ce que tu fous ?

Ils ont parlé en même temps. Je descends les escaliers à la hâte, tout en commençant à me justifier ; je suis interrompue par mon fils, le front plissé de contrariété, qui grommelle :

— Mamama !

Je m'immobilise entre deux marches pour le fixer, émerveillée. Qu'il est intelligent ! Taylor nous surveille, la tête penchée, un léger sourire aux lèvres. Christian semble interloqué.

— Il parle ? Il a bien dit maman ?

— Oui ! Toi aussi, tu l'as entendu ?

Je note avec surprise que Christian se tourne vers Taylor et lui lance un regard entendu. Un dialogue muet s'échange entre les deux hommes. Je ne comprends rien : manifestement, je ne fais pas partie de leur cercle d'initiés. Christian monte l'escalier et récupère Teddy dans mes bras.

— Mamamama ! Crie le bébé.

Christian se fige. C'est moi que Teddy fixe – d'un regard sévère, à mon avis. Je me rapproche d'un pas. Le bébé éclate de rire, avant de taper à deux poings sur la poitrine de son géniteur.

Christian

Avec Ted collé contre ma poitrine, je regarde un Walt Disney à la télévision : *Robin des bois*. Le malin petit renard vole toutes les bagues du méchant roi lion en lui baisant les doigts ; quand il sourit, chacune de ces dents est cachée derrière une émeraude, un rubis, un diamant. Ted éclate de rire, le doigt pointé vers l'écran. Je le regarde avec un sourire. Il a les paupières lourdes. Il est temps d'aller au lit.

— Nous regarderons la suite demain, bonhomme.

Je récupère la télécommande pour couper le Blu-ray. Ted n'est pas très content. Il m'adresse un regard furibond, les sourcils foncés, les joues toutes rouges. Puis il gâche ce bel effet en bâillant de bon cœur.

Avec lui dans mes bras, je commence à monter l'escalier. Il repose, adorable et confiant, contre mon torse, sa main sous sa joue est collée à ma poitrine. J'en ai le cœur gonflé d'émotion.

— Mon fils !

Il ouvre les yeux, se redresse un peu et m'embrasse sur le menton. Juste avant de se rendormir, il marmonne :

— Papapa ?

J'entends un halètement étouffé, je lève les yeux, Anastasia est sur le palier, accrochée à la rampe. Elle écarquille les yeux, elle paraît ne pas croire ce qu'elle vient d'entendre.

— Christian ? Il a encore parlé ?

— Oui, bien sûr. Mais maintenant, il dort, alors attendons demain pour voir si ce petit bonhomme est à nouveau décidé à papoter.

— Qu'est-ce que tu regardais avec lui ? Je l'ai entendu rire...

— *Robin des bois*.

— Un grand classique !

— Je n'ai eu à l'endurer que dix minutes, Ted était déjà mort de fatigue.

— C'est à cause de cette balançoire, il ne peut jamais s'arrêter d'en faire.

— J'étais comme lui étant enfant. J'adorais les balançoires.

Ana m'accompagne jusqu'à la nurserie, je couche Ted dans son lit, lui laissant une veilleuse allumée.

Je suis certain dorénavant que tout ira bien.

Le week-end suivant

Ana

Depuis une semaine, Teddy ne cesse de marmonner « mamama ». Son père est de plus en plus anxieux de l'entendre redire « papapa ».

Teddy sur la hanche, je pénètre dans la cuisine ; mon mari s'y trouvant, je lui demande :

— Sais-tu où sont les sandales de Teddy, s'il te plaît, Christian ?

Il pose sur le comptoir le journal qu'il était en train de lire.

— Tu comptes lui mettre des sandales ?

— Oui.

— Tu comptes sortir ?

Je dépose un baiser sur les cheveux cuivrés de mon fils, puis je le pose à terre, le souffle un peu court. Il est de plus en plus lourd et moi, je suis enceinte.

— Oui, j'ai pris un maillot de bain ; je vais l'emmener sur la plage.

— Quoi ?

— Je disais, je vais ...

— Anastasia, ça suffit. Pourquoi veux-tu l'emmener sur la plage ?

— Pour qu'il joue dans le sable, les pieds dans l'eau.

Je remarque que Gail, devant le fourneau, fait sauter ses pancakes avec un sourire béat. Quant à Christian, il semble très inquiet. Il pose son BlackBerry sur le comptoir.

— Tu crois qu'il ne risque rien sur une plage *publique* ?

— Bien sûr que non. C'est à deux pas d'ici. Teddy va bien s'amuser.

Christian hésite un moment, puis il affiche un grand sourire.

— Je viens avec toi.

— D'accord, nous partons dès que j'aurai retrouvé les sand...

— Non, coupe Christian. Prenons d'abord notre petit déjeuner.

Gail nous apporte des assiettes remplies de pancakes et de bacon ; elle pose à côté de moi une bouteille de sirop d'érable. Christian fronce les sourcils et ouvre la bouche.

Je lève la main pour l'empêcher de parler.

— Ne me dis pas de ne pas verser de sirop d'érable sur le bacon, je le ferai quand même. Prends ton petit déjeuner tranquillement, je vais m'occuper de faire manger Teddy.

— Mamama !

— Nourris-toi aussi, Ana. Dans ton état, ce ne serait pas prudent de sortir sans sustentation.

L'obsession qu'il a de me nourrir est devenue pire depuis que j'attends un autre enfant. Je lève les yeux au ciel en ricanant.

— Oui monsieur.

Christian s'étouffe avec son café. Je l'ignore et j'assieds Teddy dans son siège haut, avant de poser devant lui une assiette en pastique remplie de petits morceaux de pancake. Enthousiasmé, il les engouffre dans sa bouche.

— Mamama !

— Ted, doucement ! Conseille son père. Et ne parle pas la bouche pleine.

Pas contrariant, Teddy recrache ce qu'il avait dans la bouche avant de récupérer dans le répugnant magma un bout gluant qu'il tend à Christian.

— Papapa ! crie-t-il.

Une seconde fois, Christian s'étouffe en buvant son café. Il tourne la tête vers son fils avec un sourire qui me broie le cœur.

— Mon fils...

Cette journée est à marquer d'une pierre blanche, mais pas parce qu'elle sera la première que Teddy passera sur la plage.

Pipers Creek

Teddy hurle de joie en pataugeant dans l'eau. Mon courageux petit aventurier n'a qu'une envie, se jeter en avant, aussi je le maintiens d'une poigne ferme. À mes côtés, Christian se tient tout raide, je sens bien qu'il est inquiet de nous voir, son fils et moi, à la merci d'une vague de fond qui nous emporterait. Il cherche aussi à surveiller les badauds sur la plage. Il trépigne presque de tension. Oh lala, il n'a plus aucun self-control – manifestement. Je ne comprends pas pourquoi il s'inquiète tant : Taylor et Sawyer nous ont accompagnés, ils se sont placés à quelques mètres de notre petit groupe, chacun d'un côté.

Teddy hurle parce qu'il a été aspergé, il se retourne et s'accroche à la jambe de son père. Christian lui adresse un sourire contraint. Il pose la main sur les cheveux ébouriffés de son fils et annonce :

— Si tu veux, Ted, je vais te faire livrer une ou deux tonnes de sable sur les rochers, près du ponton, je vais te construire une petite pl...

Je l'interromps d'un éclat de rire.

— Christian, ça suffit ! Tu vas pourrir ce malheureux enfant.

— J'aimerais bien, Ana ! Je veux le gâter, tout lui donner. Et à toi aussi. Pourquoi est-ce que tu m'en empêches tout le temps ?

Il paraît tellement désolé que mon cœur fond. Je le prends par la taille, de l'autre main, je lui caresse la joue.

— La seule chose dont j'ai besoin, Mr Grey, c'est d'un mari aimant tous les soirs dans mon lit. Je t'ai. Je suis comblée. Je ne veux rien d'autre.

— Et Ted ?

— Teddy s’amuse d’un rien, d’un caillou, d’un coquillage, d’un bouchon. Pour lui, ces merveilles ont autant d’intérêt que les jouets les plus sophistiqués. Par contre, il lui faut rencontrer d’autres enfants, d’autres gens, je ne veux pas qu’il grandisse dans du coton, étouffé et trop protégé.

Comme pour démontrer à son père que son attention est fluctuante, Ted en a assez de l’eau, il veut retourner sur la plage et jouer avec du sable mouillé. Christian et moi nous asseyons à ses côtés. J’ai apporté un seau et une pelle – ceux que Teddy utilise généralement dans son aire de jeux. Il s’en empare avec joie et commence à mettre du sable dedans.

— Tu veux bâtir un château, mon bébé d’amour ?

— Mamama !

— Dans ce cas, prends du sable mouillé, chéri, ça tiendra mieux.

Je le lui démontre en démolant une belle tour à bords crénelés, il l’écrase du poing avec un cri de joie. Je recommence, et lui aussi. Évidemment, notre château n’avance guère. Christian nous regarde, dégoûté, légèrement hautain. Il faut que je trouve un sujet qui le distraie de ses humeurs moroses.

— Tu te souviens que demain, Kate et Elliot, Mia et Ethan viennent passer dimanche avec nous ?

— Oui.

— Il y a un bail que je n’ai pas vu Kate et Mia, nous aurons pas mal de potins à rattraper. Tu pourrais peut-être passer un moment entre hommes, avec Elliot et Ethan, qu’est-ce que tu en dis ?

— Pourquoi pas...

Quel enthousiasme !

— Christian...

— Et si nous rentrions à la maison, Anastasia ?

Un soir de semaine

Christian claque la porte d’entrée en criant :

— Ted !

Reconnaissant la voix de son papa, mon petit homme qui jouait sur le tapis du salon se redresse et pédale de toutes ses petites jambes avec des cris de joie. Christian apparaît au seuil de la pièce, il se baisse à temps pour le prendre dans ses bras ; il frotte son nez contre celui de son fils. Chaque fois qu’il fait ça, j’ai les larmes aux yeux.

— Papapa ! chante Teddy.

— Je t’attendais pour le coucher, Christian, il a mangé et pris son bain ; il est déjà en pyjama.

— Je vais te lire une histoire, Ted, d’accord ?

— Papapa !

Teddy s’agite pour que son père le pose à terre, puis il file vers la table basse chercher un livre parmi le stock posé là.

— Il a tout compris ! S'émerveille Christian. Il est incroyablement intelligent, il sera le meilleur P-DG que Seattle ait jamais vu !

— Tu crois ? Il ne paraît avoir aucun don pour les mathématiques, tout comme moi. Par contre, il adore les livres : il ne se couche jamais sans une histoire du Dr Seuss. C'était déjà le cas quand il était bébé. Ce sera un « bouquinovore », comme sa maman.

— Anastasia, rugit Christian, c'est mon fils ! Il n'a pas de problème avec les chiffres !

— Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à aimer les livres, je lui transmettrai le futur Grey Publishing.

Je résiste à mon envie de tirer la langue à Christian. Teddy revient – toujours en courant – en agitant son Lorax, son livre préféré.

Christian étrécit les yeux, puis il annonce à son fils :

— D'accord, d'accord, montons dans ta chambre, bonhomme, et je vais te lire ça, mais très vite, toi et moi allons avoir un entretien d'homme à homme. Pas question que tu donnes dans l'édition, tu es destiné à la science, à la télécommunication, au monde des affaires. D'ailleurs, tu passes trop de temps avec ta mère, ce serait pas mal que toi et moi allions de temps en temps vadrouiller ensemble.

Je les suis dans l'escalier, mi- amusée, mi- exaspérée.

— Comment ça, vadrouiller ensemble ? Christian, il n'a pas deux ans, que veux-tu faire avec lui ?

— Eh bien, j'avais pensé lui prendre un abonnement dans un club d'arts martiaux, il n'est jamais trop tôt pour apprendre.

J'éclate de rire.

— Toi, tu laisserais ton fils s'ébattre avec d'autres enfants qui risqueraient de lui faire mal ? Ça m'étonnerait.

Christian prend ma plaisanterie au sérieux.

— Tu as raison, je vais plutôt lui engager un coach personnel et lui faire construire une mini-salle de sports. Par contre, je lui apprendrai en personne à piloter, à tenir la barre de mon catamaran, et éventuellement, à faire de la plongée sous-marine !

Je lève les yeux au ciel

— Nous verrons ça !

Le Coussin

Ana

— Ana ?

Je suis bien au chaud, dans mon lit, sous la couette ; je flotte aux limites de l'inconscience, mais une voix ne cesse de me harceler, cherchant à crever la bulle de sérénité qui m'entoure. Je fronce les sourcils.

— Ana, baby ? C'est l'heure de te réveiller.

J'essaie de repousser la voix, mais c'est un effort vain. Elle m'enveloppe tout entière et m'attire comme un aimant. De plus, il y a cette lumière électrique, trop vive, trop forte, qui m'agresse les paupières.

Je marmonne un « non » boudeur en m'enfonçant dans mon cocon. Toute recroquevillée, je cherche à retrouver mon nirvana, mais il est déjà trop tard. Des lèvres douces et chaudes se posent sur mon front, des cheveux soyeux me chatouillent la peau.

— Christian, dis-je, dans un souffle.

Tout endormie que je sois, je tends les bras vers lui. Il m'échappe avec un petit rire amusé.

— Debout, baby !

Cette fois, j'ouvre les yeux. Très mécontente, je cligne plusieurs fois des paupières pour adapter ma vision à la luminosité qui m'entoure. Christian sourit de mon air renfrogné. Maintenant, je suis réveillée, du moins suffisamment pour admirer le spectacle : il est magnifique et paraît émaner d'un luxueux magazine pour homme, d'une page publicitaire pour Hugo Boss par exemple – avec sa chemise blanche immaculée et le pantalon gris foncé de son costume qui met ses hanches en valeur.

Attends un peu, il est déjà habillé ? Pourquoi ?

Maladroitement, je me rassois dans le lit, appuyée sur un bras. J'adresse à mon merveilleux mari mon sourire le plus séducteur. C'est un peu difficile parce que je suis consciente d'avoir les cheveux emmêlés, la mine chiffonnée, et d'être vêtue d'un de ses vieux tee-shirts.

— Reviens te coucher avec moi, s'il te plaît ? J'ai envie de toi.

Je vois ses prunelles grises s'assombrir – mais aussi qu'il retient un ricanement. D'accord, je dois avoir une drôle de tête. J'essaie de me coiffer avec mes doigts... Oups, ce mouvement réveille mes courbatures ; elles partent de ma nuque et descendent... plus bas. Oh lala ! Nos activités des vingt-quatre dernières heures me reviennent en mémoire. Rouge écarlate, je me souviens de la façon dont Christian m'a réveillée hier matin : je ne m'étonne plus d'être aussi fatiguée !

Grace et Carrick ont proposé de garder notre fils quelques jours. Hier, mardi, ils ont emmené Teddy chez eux, à Bellevue. Ils le garderont jusqu'à dimanche, ce qui nous donne presque une semaine rien que pour nous. Nous l'avons commencée en fanfare et j'aimerais bien poursuivre dans la même lignée.

Je lis dans les yeux incandescents de Christian qu'il évoque les mêmes souvenirs que moi. Du coup, je me mordille délibérément la lèvre tout en lui adressant un regard langoureux entre mes cils papillonnants.

Il pousse un feulement érotique et se penche, les yeux braqués sur ma bouche. Ma déesse intérieure en sautille déjà de joie et d'anticipation. Mais non. Il secoue la tête et se redresse. C'est franchement vexant.

- Mrs Grey, tu es absolument délectable, mais je suis en retard. À cause de toi. Une fois de plus.
- Hier, tu ne t'en es pas plaint !

Ma protestation a la virulence d'une adolescente rebelle, Christian me jette un regard menaçant, mais inflexible. Je pince les lèvres et commence à bouder.

— Oui, j'ai apprécié cette délicieuse façon de commencer la journée, mais je te rappelle qu'ensuite, *quelqu'un* en a profité pour sauter le petit déjeuner.

Si j'en crois son air furieux, il doit s'agir de moi. Perplexe, je cherche à me souvenir de ce qui s'est passé... Il n'a pas tort. J'écarquille de grands yeux en cherchant à prendre l'air innocent.

- Christian, j'ai grignoté en arrivant dans mon bureau.

Peu convaincu, il repousse mon argument d'un geste négligent.

— Je n'ai jamais considéré qu'un snack pris à la va-vite était un petit déjeuner digne de ce nom, Anastasia. Tu ne m'auras pas deux fois. Je veux que tu te lèves, immédiatement. Et que tu viennes manger.

Je tente d'obtempérer. Mes jambes sont de la guimauve. Après la folle session de la nuit dernière, ça ne m'étonne pas, mais ces souvenirs brûlants ne font qu'aggraver mon excitation. Je serre les cuisses pour apaiser la pulsation avide entre les jambes. Ça ne marche pas. Je me tortille, émoustillée.

Si Christian n'avait déjà pas l'air trop content de moi, maintenant, il me semble féroce. Il doit penser que je fais exprès de tergiverser.

- Anastasia, j'ai dit : « immédiatement » ! Obéis, sinon...

Oh lala ! Quand il m'appelle « Anastasia », ce n'est jamais bon signe. D'un autre côté... Ma déesse intérieure s'excite de plus belle, elle me murmure à l'oreille des conseils salaces. Oui, c'est une stratégie qui peut fonctionner.

Pourquoi pas ?

- Sinon quoi... ? dis-je avec insolence.

Sa réaction est violente, des vagues dangereuses émanent de lui. Je les perçois, elles me font trembler, je ne sais si c'est de passion ou de peur parce qu'un incendie court dans mes veines, m'entraînant au-delà du bon sens et de la raison. Ma déesse intérieure est à genoux, elle me supplie de ne pas céder.

- Debout ! ordonne Christian, de sa voix de dominant.

J'hésite encore. Sous son regard impérieux, je deviens de plus en plus rouge et essoufflée ; je vois ses mains s'agiter contre ses hanches, ses doigts frémir, et je sais que sa paume doit le démanger. Il réussit à se contrôler, d'un effort qui lui fait saillir les veines sur les tempes. Il s'écarte du lit d'un pas.

- Debout, répète-t-il, plus calmement.

Zut ! J'admets la défaite. Je rampe hors du lit sans la moindre grâce, mon corps perclus de courbatures proteste à chaque mouvement. Son tee-shirt trop grand pour moi remonte jusqu'à ma taille, dénudant mes jambes et mes fesses. Christian les observe avec un intérêt qu'il ne cherche pas à cacher. Je décide de tirer ma dernière rafale :

— Tu te ramollis, tu sais. Jadis, tu n'aurais pas laissé une insolence impunie.

Sur ce, je lui tourne le dos pour faire trois pas en direction de la salle de bain. Ma déesse intérieure m'adresse un grand signe de tête, les deux pouces en l'air. Par contre, ma conscience nous regarde toutes les deux, consternée, la mine pincée. *Tu es folle, Ana, de réveiller le lion qui dort.*

Le rugissement qui retentit derrière moi pourrait appartenir au roi de la jungle. Christian fait un bond, il me rattrape par la taille, me soulève, et me propulse dans les airs. Je pousse un cri, mi-terreur, mi-surprise, avant de rebondir sur le matelas. Je tente, en vain, de repousser les mains qui me maintiennent.

— Anastasia, tu seras encore en retard ce matin, grogne Christian.

Il s'assoit sur le lit et me couche sur ses genoux, malgré mes gesticulations. Je me demande pourquoi je me débats : après tout, n'était-ce pas ce que je voulais ?

— Ne bouge pas, bébé, tu ferais mieux de ne pas aggraver ton cas.

Sa voix est calme, implacable. Je fais de mon mieux pour rester immobile. Ce n'est pas facile, avec ce corps dur, si chaud et familier, sous le mien. Le sexe en feu et la tête vide, j'ai la sensation de me noyer : je ne peux plus respirer. À nouveau, je gigote et je sens son érection grossir contre mon estomac.

— Ça suffit !

Une violente claque atterrit sur mes fesses dénudées. Je pousse un autre cri.

— Ne bouge plus.

Une autre claque. Il plaque une main de fer au creux de mes reins pour me faire tenir en place tandis que son autre paume commence un lent voyage sensuel sur mes courbes et mes creux... il remonte jusqu'à ma taille et redescend à l'arrière de mes genoux, échauffant ma peau, réveillant la moindre de mes terminaisons nerveuses. Lorsque ses doigts effleurent le haut de mes cuisses, à l'endroit où j'ai désespérément besoin de lui, je gémiss.

Christian est revenu à mes fesses, il les caresse l'une après l'autre, les malaxe, les prépare.

Je ne peux plus rester silencieuse.

— S'il te plaît, s'il te plaît...

Il enfonce en moi deux longs doigts, je geins. C'est si bon !

— Silence !

Je serre les poings, cherchant à contrôler la réponse irrésistible de mon corps à ses caresses, à son contact, mais je ne peux pas, les sensations sont trop fortes. À peine réveillée, je suis aussi très fatiguée, ce qui ne m'aide pas à me concentrer. Lorsque Christian retire ses doigts, je proteste en poussant un gémissement frustré, entre soupir et cri. Je ferme les yeux, très fort.

— Anastasia, tu es insupportable ce matin, tranche-t-il d'une voix mi-mécontente, mi-amusée. Il n'y a qu'une façon de réagir à un tel comportement.

Enfin ! Je relâche un souffle erratique. J'accepterais n'importe quoi pour obtenir le soulagement physique dont j'ai besoin.

— Baby, reprend Christian. J'attends. Je veux t'entendre me le réclamer.

Je rougis. C'est le pire moment, je ne m'y suis toujours pas habituée. Le visage écrasé contre le matelas, je marmonne à contrecœur :

— S'il te plaît, monsieur, je mérite une fessée. Punis-moi.

J'ai à peine fini de parler que sa main se lève et retombe, très fort. Encore et encore. Aïe, ouille, ouille. Je crispe les doigts sur la couette. Je fais de mon mieux pour ne pas tenter d'échapper aux coups, mais la chaleur monte, presque insupportable, au niveau de mon pauvre derrière – mais aussi au fond de mon ventre... et c'est bon. C'est très bon. Mes gémissements ne sont pas de douleur, mais de plaisir. Christian le remarque, bien entendu. Il s'interrompt et masse doucement ma peau échauffée.

— Anastasia, pourquoi as-tu mérité cette fessée ?

Parce que tu resteras toujours un dominant. Parce que tu adores la baise tordue – et moi aussi. J'évite d'exprimer à haute voix ma pensée, je souris mi-figue mi-raisin. Christian n'apprécie pas mon silence, il me pince. Ouille !

Je halète.

— Parce que j'ai été insupportable ce matin, monsieur.

— Et tu crois que cette leçon te sera profitable ?

Il glisse la main entre mes jambes et me pénètre à nouveau. Hmm... Je ferme les yeux, le plaisir monte en moi, j'y suis presque... Christian retire ses doigts et me claque vivement les fesses en disant :

— Réponds !

— Oui, monsieur.

J'ai répondu d'instinct, mais je ne sais même plus ce qu'il m'a demandé. Je ne suis plus que désir et passion, prête à faire et dire n'importe quoi pour obtenir l'assouvissement.

— Tu veux que je continue ta punition ?

Oui ! hurle ma déesse intérieure déchaînée. Personnellement, je suis mitigée, je sens que la situation est en train de m'échapper, mais la tentation est trop forte pour que je l'ignore.

— Oui, monsieur.

Christian reprend sa volée de coups, chacun d'eux tombe à un endroit différent, couvrant toute la zone depuis ma taille jusqu'à l'arrière de mes cuisses, encore et encore. De temps à autre, ses doigts effleurent mon sexe trempé et douloureux. La fessée s'attarde. Je serre les dents pour ne pas le supplier d'arrêter. C'est la plus violente correction que j'ai reçue depuis des lustres. J'ai mal... j'en ai les armes aux yeux, mais c'est jouissif. Christian a raison : entre douleur et plaisir, la frontière est parfois infime... l'orgasme est proche, je commence à trembler...

Il s'interrompt.

Quoi ? Nooon ! Je suis au désespoir. Désorientée et perdue.

— Debout.

Je me retrouve les jambes tremblantes, accrochée au montant du lit. Le sang me monte à la tête, j'ai du mal à aligner trois idées cohérentes.

Christian me regarde sévèrement.

— Va prendre une douche. Et dépêche-toi. Par question aujourd'hui que tu sautes le petit déjeuner.

Je note que sa voix est éraillée, il a aussi les yeux assombris, mais sinon, il est parfaitement maîtrisé. Je n'arrive pas à y croire ! Moi, j'ai les yeux écarquillés, le souffle pantelant, les joues mouillées de larmes. Tee-shirt remonté sous les bras et cheveux en bataille, je le regarde, éberluée. Il va me laisser comme ça ? Il ne va pas... conclure ?

Il lève un sourcil menaçant.

— Anastasia, je te conseille vraiment d'obéir sans discuter.

Je lui adresse mon regard le plus furibond, il y répond par un sourire espiègle. Écœurée, je lui tourne le dos avec autant de dignité que possible, consciente que mon arrière-train a la couleur du drapeau chinois. De plus, j'ai mal partout, je dois tout avoir d'une petite vieille aux articulations martyrisées par l'arthrose.

Dans la salle de bain, j'arrache mon tee-shirt et j'allume la douche. Oh oui ! L'eau chaude a un effet divin sur mes muscles noués. Malheureusement, ça n'arrange en rien la tension que je ressens toujours entre les jambes.

Et si je profitais de la solitude pour...

Les yeux fermés, je renverse la tête en arrière, tandis que mes mains glissent doucement de mes seins à mon ventre, mes cuisses, et...

— Je te l'interdis formellement !

Je fais un bond. Christian est dans la salle de bain, il a ouvert la porte de la douche et me regarde, les yeux incandescents. Prise en flagrant délit, je deviens ponceau. Comment a-t-il deviné ce que j'allais faire ? Seigneur, c'est un maniaque du contrôle, il me connaît mieux que moi-même !

— Je veux ta promesse, Anastasia, insiste-t-il.

— D'accord, d'accord.

Il disparaît et je reprends mes ablutions, très contrariée et très frustrée. Quand je sors de la salle de bain, enveloppée dans une serviette, il n'est pas dans la chambre. Je choisis une tenue à la hâte, sans trop y prêter attention, mais dès que j'enfile ma culotte, je réalise que la dentelle est une très mauvaise idée : j'ai la peau des fesses trop sensible. Je l'enlève, j'avance jusqu'à mon miroir en pied et me retourne pour examiner mon côté pile – oh lala ! Il n'y a pas été de main morte ! Des marques rouge violacé tranchent sur ma peau pâle. Je les effleure du doigt avec une grimace, c'est douloureux. Bon, passons au plan B. J'enfile un caleçon en soie. Ouf, c'est bien plus agréable. Par-dessus, je mets une robe chasuble, assez ample. En passant près du lit, je remarque que Christian a déposé sur la table de chevet un verre de jus d'orange et deux Advil. Nom d'un pétard – sans mauvais jeu de mots ! Il ne changera jamais. D'un autre côté, à sa façon, il cherche à m'aider : avec son expérience BDSM, il sait que je ne suis pas à l'aise du tout.

Tout à coup, une horrible idée me vient. Est-ce que je peux m'asseoir ? Je pose avec prudence mon popotin sur le matelas. Ouille ! J'étouffe un cri. Si je ne bouge pas trop, je peux supporter la position assise, mais ça n'a rien d'agréable. Et le lit est bien plus rembourré que mon fauteuil de bureau... Comment vais-je tenir toute la journée à SIP ?

Ma conscience ricane, « *je te l'avais bien dit !* » Ma déesse intérieure, furieuse de ne pas avoir connu d'orgasme ce matin, est allée faire la sieste jusqu'à ce soir. Bien entendu, elle se fiche des désagréments que je vais endurer durant toute la journée à cause de ses conseils malavisés.

En allant vers la cuisine, je réalise un autre problème : même marcher m'est difficile. Après une nuit de sexe acrobatique, j'avais déjà des crampes en me réveillant... qu'est-ce qui m'a pris de provoquer Christian ce matin ? Parfois, ma nature impulsive se retourne vraiment contre moi. C'est trop injuste !

Je trouve mon dominant de mari attablé au comptoir de la cuisine, il termine son omelette en lisant le *Seattle Time* comme si de rien n'était. Il lève les yeux en me voyant entrer et affiche un sourire victorieux en notant ma façon de marcher. Je lui jette un regard noir.

— Bonjour, Ana. Que puis-je vous servir comme petit déjeuner ?

Debout devant le fourneau, Gail Taylor m'adresse un sourire bienveillant, mais sans croiser mon regard. Je rougis violemment. Serait-elle au courant ? Non. Bien sûr que non, c'est impossible. Je deviens paranoïaque.

— Bonjour, Gail. Des œufs brouillés et un toast, je vous prie.

Elle s'active aussitôt, efficace et discrète. La situation est tout à fait normale, c'est juste moi qui ne le suis pas ce matin. Je m'approche de mon tabouret habituel, à droite de Christian, et là, j'ai un choc. J'en perds le souffle.

Il y a un énorme coussin blanc – il provient du canapé du salon – posé sur mon tabouret. Je foudroie Christian d'un regard outragé, il sourit, paraissant enchanté de lui-même et de sa prévenance. J'ai envie d'attraper le coussin pour en marteler le crâne de mon mari, mais je ne suis pas certaine que ce soit dans mon intérêt. Il est plus fort que moi. Il n'hésiterait pas, même devant témoin, à m'empoigner et à me ramener dans la chambre pour m'administrer la punition numéro deux. Je me sais incapable de l'endurer. Aussi, à contrecœur, je fais comme si de rien n'était en posant mon popotin meurtri sur le coussin blanc avec autant de grâce et de dignité que possible.

Ouille ! Mes fesses protestent, mais beaucoup moins qu'elles l'auraient fait sans le couss... Oh, bon sang ! Christian aurait aussi bien pu mettre un panneau autour de mon cou. Je comprends maintenant pourquoi Gail n'ose pas me regarder en face. C'est d'un gênant ! J'ai les joues brûlantes et la rougeur se propage le long de mon cou, sur ma poitrine. Quant à mon abruti de mari, il rigole à gorge déployée. Il a même lâché son journal pour savourer le spectacle sans cacher sa délectation.

Je trempe brièvement mon sachet de thé dans l'eau chaude que Gail a préparée pour moi, puis je prends une décision. Je me tourne vers Christian :

— Nous réglerons nos comptes ce soir, Mr Grey.

Il hoche la tête. Son sourire s'élargit encore, ses yeux assombris sont pleins de promesses. Mmm... Pourquoi prend-t-il si bien ma menace ? J'avais l'intention de lui faire payer sa petite plaisanterie, mais déjà j'ai perdu mes atouts. Christian se frotte la bouche d'un long index élégant. Je regarde ce doigt en évoquant où il était plongé, il n'y a guère... mon ventre se crispe délicieusement.

— La voiture est prête, Mr Grey.

C'est Taylor, apparu comme par magie. Je m'empourpre. J'ignorais qu'il m'était possible de rougir davantage, mais oui, j'atteins un niveau record.

Christian se lève, se penche et m'embrasse.

— Je suis déjà en retard, baby. Je dois y aller. Passe une bonne journée. Travaille bien. À ce soir.

Il ricane. Impuissante, je le suis des yeux tandis qu'il quitte la cuisine d'un pas de conquérant. Moi, je suis effondrée. *Une bonne journée ?* Je sais d'avance qu'elle sera épouvantable. Je vais compter les heures jusqu'à pouvoir rentrer chez moi ce soir.

— Bonjour, Mrs Grey. Je vous apporte votre thé ?

Hannah, fidèle à son habitude, m'accueille de son sourire lumineux avec un enthousiasme pétulant. Je ne peux m'empêcher d'en être réconfortée, une telle vivacité est vraiment contagieuse.

— Merci, Hannah, volontiers.

Le trajet en voiture a été... difficile. Je suis soulagée d'être à l'abri dans mon bureau, loin du regard attentif de mon agent de sécurité, Luke Sawyer m'a demandé à deux reprises si tout allait bien ce matin. Je ne peux pas lui répondre avoir les fesses à vif parce que j'ai provoqué mon mari ! Et je ne veux pas non plus courir le risque qu'il fasse un rapport à Taylor, il ne manquerait plus que Christian soit au courant ! Ce serait pour lui une victoire supplémentaire.

Je lâche mon attaché-case sur mon bureau, je vérifie que la porte est bien fermée, puis je me frotte les fesses avec un gémissement. Ah, ça fait du bien ! Maintenant, il faut que j'affronte le siège de mon fauteuil directorial, bien moins rembourré que la banquette arrière de ma voiture. Seigneur !

À contrecœur, je fais le tour de mon bureau et là, je reste figée – devant un autre épais coussin blanc. Je fronce les sourcils, persuadée d'avoir la berlue, puis je m'empourpre des pieds à la tête. Oh lala, je viens de percevoir les implications de ce geste (faussement) prévenant de Christian. Quand l'a-t-il fait livrer ? A-t-il demandé à Taylor de faire un détour ? A-t-il chargé mon assistante de le poser sur mon fauteuil ? Oh mon Dieu, comment a-t-il pu justifier une telle demande –vis-à-vis de Taylor ou d'Hannah ? Je... J'en ai comme un vertige.

On frappe à la porte.

Je réponds machinalement « entrez ». Zut ! Une fois encore, je suis trop impulsive, quand apprendrai-je à prendre le temps de réfléchir avant d'agir ou de parler ? *Jamais*, ricane ma conscience, d'un air supérieur. Je la maudis. Et si j'avais sous la main ma déesse intérieure, je crois que je lui arracherais les cheveux et les yeux... La garce ! Tout est de sa faute !

Hannah pénètre déjà dans mon bureau, mon thé à la main. Elle le dépose avec soin sur la table, puis m'adresse un nouveau sourire.

— Voilà, Ana. Je vous rappelle que vous avez rendez-vous avec les chefs de départements à 10 heures. J'ai posé votre courrier de ce matin dans votre corbeille. Il n'y a rien d'important.

— Parfait, dis-je, consciente d'avoir toujours les joues écarlates. Est-ce que c'est tout ?

De toute mon âme, je la supplie de répondre « oui ». Elle acquiesce et s'apprête à sortir, mais elle jette un coup d'œil furtif au coussin blanc de mon fauteuil avant de quitter mon bureau, à la hâte, il me semble.

Le cœur battant, je m'installe dans mon siège. C'est plus supportable que prévu, grâce à ce fichu coussin. J'allume mon ordinateur, les dents serrées de rage, je médite déjà ce que je vais faire subir à Christian ce soir pour me venger.

Bien entendu, la première chose que je découvre dans ma boîte mail, c'est une nouvelle provocation de sa part.

De : Christian Grey

Objet : Es-tu confortablement assise, Mrs Grey?

Date : 06 août 2013, 09:10

À : Anastasia Grey

Tout est dans le titre...

Christian Grey

P-DG attentif à l'amélioration du mobilier, Grey Entreprises Holdings, Inc.

Lèvres pincées, je tape une réponse virulente avec plus d'énergie que mon pauvre clavier ne le mériterait.

De : Anastasia Grey
Objet : Pillage de mon salon ?
Date : 06 août 2013, 09:33
À : Christian Grey

Nous reste-t-il encore un coussin sur le canapé de la maison ?

Anastasia Grey
Directrice des Acquisitions, pleine de suspicion, SIP

De : Christian Grey
Objet : Inventaire
Date : 06 août 2013, 09:35
À : Anastasia Grey

Pourquoi ne pas retourner vérifier par toi-même, Mrs Grey ? Je pourrais t'accompagner...

Christian Grey
P-DG et décorateur d'intérieur, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey
Objet : Certains P-DG prennent leur tâche au sérieux
Date : 06 août 2013, 09:40
À : Christian Grey

J'ai du travail ce matin, Mr Grey. Et mon bureau n'est pas un garde-meuble !

Anastasia Grey
Directrice des Acquisitions, concentrée, SIP

De : Christian Grey
Objet : Nouvel inventaire en perspective
Date : 06 août 2013, 09:42
À : Anastasia Grey

J'ai comme un doute. Il s'agit peut-être d'un cas de recel. J'ai très envie de faire un inventaire approfondi de ton bureau...

Christian Grey
P-DG et contrôleur de mobilier, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey
Objet : J'ai DU TRAVAIL
Date : 06 août 2013, 09:45
À : Christian Grey

J'ai des rendez-vous toute la matinée, je n'ai pas le temps de te recevoir, je crains de ne pas avoir la moindre place dans mon planning avant la St Glinglin.

Anastasia Grey
Directrice des Acquisitions, débordée, SIP

De : Christian Grey
Objet : S'agirait-il d'un défi, Mrs Grey?
Date : 06 août 2013, 09:47
À : Anastasia Grey

Tu me connais mal, baby. Si je veux un rendez-vous, je l'obtiens - très vite. Je suis capable d'être remarquablement persuasif, en cas de besoin.

Demande à Hannah...

Christian Grey

P-DG obstiné, Grey Entreprises Holdings, Inc.

Je fixe mon écran, les sourcils foncés. Christian vient de me confirmer avoir forcé mon assistante à placer ce fichu coussin sur mon siège. Franchement ? Je lève les yeux au ciel, consciente de commettre une nouvelle infraction. Je m'en fiche, puis qu'il ne le saura jamais.

Ping.

De : Christian Grey

Objet : Lèverais-tu les yeux au ciel, Mrs Grey?

Date : 06 août 2013, 09:49

À : Anastasia Grey

Je te connais bien ! Ce qui me donne le don de préscience.

Je n'ai jamais supporté cette déplorable habitude, tu le sais parfaitement !

Christian Grey

P-DG avec une paume qui le démange, Grey Entreprises Holdings, Inc.

J'en reste bouche bée. Comment peut-il être au courant ? *Préscience, mon cul !* Ouille... ce n'est pas le moment de penser à cette partie de mon anatomie. Christian aurait-il truffé mon bureau de caméras ? Non, ce n'est qu'une supposition tombée juste – par hasard. D'un autre côté, que peut-il faire même si je lève les yeux au ciel en lisant ses inepties ? Je me sens d'humeur rebelle. L'idée qu'il ne peut m'atteindre me remonte le moral.

De : Anastasia Grey

Objet : Nous sommes dans un pays libre

Date : 06 août 2013, 09:52

À : Christian Grey

Mr Grey, je te rappelle que je suis dans MON bureau, je peux faire ce que je veux. Na-na-nère.

Anastasia Grey

Directrice des Acquisitions, adulte et responsable, SIP

De : Christian Grey

Objet : Attention

Date : 06 août 2013, 09:55

À : Anastasia Grey

Tu prends des risques, bébé, de très gros risques. Manifestement, la leçon de ce matin n'a pas suffi. J'en prends bonne note. J'ai été trop indulgent. C'est une erreur que je ne répéterai pas.

Christian Grey

P-DG qui s'apprête à sévir, Grey Entreprises Holdings, Inc.

Je déglutis. Mais qu'est-ce qui me prend ? Je suis devenue maso ou quoi ? Je ferais mieux de ne pas le provoquer davantage. Je sirote ce qui me reste de thé (tiède) en réfléchissant à ce qui m'attend ce soir, à mon retour à la maison... houlà ! Je me tortille sur mon siège, je sens le coussin sous mes fesses. À nouveau énervée, je fronce les sourcils. Puis je reviens à mon ordinateur.

De : Anastasia Grey
Objet : Attention à toi aussi
Date : 06 août 2013, 09:58
À : Christian Grey

Comme je te l'ai déjà promis au petit déjeuner, nous réglerons nos comptes ce soir, Mr Grey.

:p

Anastasia Grey
Directrice des Acquisitions, ayant envie de se venger, SIP

Au moment où j'appuie sur « envoi », je réalise qu'il est presque 10 heures, je dois me rendre au bout du couloir pour la réunion hebdomadaire avec tous mes chefs de département. Tant mieux ! Je n'ai pas le temps de m'attarder sur le risque que je viens de prendre.

J'ai déjà dans l'idée que ce soir, Christian et moi ne retournerons pas à Broadview. Nous ne sommes pas vendredi, mais il va m'emmener à l'Escala, dans la salle de jeu. Bien sûr, je suis sûre d'y trouver de grandes satisfactions érotiques, mais je risque aussi... À cette perspective, je m'agite dans mon siège. Il m'a menacée d'une autre punition, il ne reviendra pas sur sa parole, surtout pas après mon attitude désinvolte. Je pourrais peut-être tenter de minimiser les dégâts ? Non, je n'ai pas le temps... je verrai ça après ma réunion.

Je pars en courant, malgré mes douleurs qui se réveillent. Et les sièges de la salle de réunion sont horriblement durs !

L'épreuve va être pénible...

De : Christian Grey
Objet : Je crains que la leçon ne puisse attendre
Date : 06 août 2013, 10:00
À : Anastasia Grey

Vu que tu persistes dans ton attitude rebelle, il va me falloir agir sans attendre...

Christian Grey
P-DG redresseur de cas insupportable, Grey Entreprises Holdings, Inc.

Que veut-il dire ? Il ne compte quand même pas débarquer au bureau. Je fixe la porte de mon bureau, affolée. Je suis certaine que Christian connaît en détail mon emploi du temps, il sait exactement le temps que prend mes réunions, il est donc capable de déterminer l'heure de mon retour dans mon bureau...

J'ai peut-être encore le temps de faire amende honorable.

Dépêche-toi ! Ordonne ma conscience, d'un ton frénétique.

De : Anastasia Grey
Objet : Pas de personne insupportable en vue
Date : 06 août 2013, 11:13
À : Christian Grey

Tu dois te tromper, Mr Grey. Il n'y a dans mon bureau que ton épouse bien-aimée et je t'assure qu'elle se tient le mieux du monde. La leçon de ce matin a porté, inutile d'en faire un *bis répétita*.

Anastasia Grey
Directrice des Acquisitions, d'une extrême contrition, SIP

De : Christian Grey
Objet : Je pars en chasse
Date : 06 août 2013, 11:15
À : Anastasia Grey

Je retrouverai cette insupportable insolente, je la ligoterai dans ma salle de jeu et je sévirai comme il se doit.

Je t'attends ce soir, à l'Escala, à l'étage, troisième porte à gauche.
Tu connais les consignes.

Christian Grey
P-DG qui salive déjà d'anticipation, Grey Enterprises Holdings, Inc.

Je suis obligée de me mordre la bouche pour étouffer mon gémissement. J'ai le ventre en feu en envisageant notre session torride et notre nuit. Je suis écartelé entre terreur et folle excitation.

De : Anastasia Grey
Objet : Oui, monsieur
Date : 06 août 2013, 11:20
À : Christian Grey

Je serai là, Mr Grey.
Moi aussi, je suis impatiente de te retrouver.

Je t'aime

A++

Anastasia Grey
Directrice des Acquisitions, très amoureuse, SIP

J'appuie sur « envoi » un sourire rêveur aux lèvres.

— Ana ?

J'étouffe un hurlement en entendant cette voix familière. Hannah vient de passer la tête à la porte de mon bureau. Elle remarque ma surprise – ce qui n'est pas difficile : j'ai la bouche ouverte, la main sur le cœur.

— Je suis désolée, Ana. Je ne voulais pas vous faire peur. J'ai frappé, vous n'avez pas répondu.

— Non, ça va, dis-je en bredouillant. Je pensais à autre chose.

— Votre rendez-vous est arrivé, il est un peu en avance.

— Oh, très bien. (Je regarde ma montre.) Faites-le rentrer dans mon bureau dans cinq minutes, Hannah.

— Très bien, dit-elle avant de disparaître en refermant la porte.

Je me sers un grand verre d'eau fraîche que je vide cul sec, j'ai la gorge sèche. Christian n'a pas répondu à mon dernier mail. Lui aussi a peut-être été appelé pour un rendez-vous urgent. Après tout, il est censé travailler, tout comme moi. Peu importe, nous nous retrouverons ce soir et nous aurons toute la nuit pour nous aimer.

Je n'ai plus peur, bien au contraire.

À ce soir, Fifty. Je t'aime...

Fashion Week

Jour 1 – Plan A

Ana

— Non.

— S’il te plaît ?

— J’ai dit non.

— Mais enfin, Christian, tu ne crois pas que nous pourrions en discuter ?

Je n’arrive pas à croire qu’il va me refuser une chance de lui expliquer mon point de vue.

— C’est inutile, Anastasia. Tu veux aller du 5 au 12 septembre à New York, toute seule, pour la *fashion week*⁷⁹ – et franchement, je ne vois pas pourquoi, ce genre d’événements ne t’a jamais intéressée. Je refuse que tu prennes des risques de ce genre. Tu n’as aucune idée du populo que tu vas rencontrer. Donc, il n’en est pas question.

— Je ne serai pas « toute seule » ! Je serais avec Kate !

J’ai haussé le ton : il est insupportable !

— Kate est journaliste, elle aura à travailler, c’est pour ça qu’elle se rend à New York, pas vrai ? Je la vois mal se préoccuper exclusivement de ta sécurité. De plus, elle n’a pas la formation d’un agent. Je te l’ai déjà dit, je ne veux pas que tu prennes des risques.

Christian a marqué un point, d’accord. Je grimace un peu en prenant conscience que je resterai effectivement seule chaque fois que Kate ira interviewer une célébrité, écrire un article, ou je ne sais quoi. Ce n’est pas pour autant que je compte céder.

Et si j’essayais de le supplier ?

— S’il te plaît, Christian ?

J’ai la sensation d’avoir cinq ans en faisant les yeux du Chat Potté⁸⁰, mais je m’en fiche, à condition d’obtenir ce que je veux.

— Anastasia, j’ai dit non, c’est non.

— Mais...

— Ça suffit ! Je ne veux plus rien entendre, je ne changerai pas d’avis.

Il a parlé d’une voix ferme, un index menaçant tendu vers moi. Alors que je m’approchais de lui, je me fige, tétanisée. Je sens bien que pour le moment, il serait inutile d’en rajouter. Il faut que je réfléchisse à une nouvelle stratégie.

— Grrr...

⁷⁹ *Semaine de la mode*, chaque année en février et en septembre, défilés haute couture et prêt-à-porter.

⁸⁰ Personnage du film d’animation *Shrek 2*

De temps à autre, Christian est vraiment entêté comme une mule ! Je tape presque du pied, furieuse, les bras croisés sur la poitrine, avant de pivoter pour sortir en courant de son bureau.

La patience et la détermination conquièrent tout, a dit le poète⁸¹. Ma conscience hoche la tête : *il finira par céder si tu t'en donnes la peine*.

Je vais tout droit jusqu'à la cuisine, où je trouve Gail occupée à vider le lave-vaisselle. Je grimpe sur un tabouret, devant le comptoir du petit déjeuner, la tête posée sur mes bras. Essayer de convaincre Christian va être un véritable cauchemar, est-ce que ça en vaut la peine ?

Sans un mot, Gail pose devant moi une tasse d'eau chaude et un sachet de thé.

— Vous me paraissez en avoir besoin, Ana.

— Merci, Gail.

Je lui adresse un sourire. Je suis consciente qu'une tasse de thé n'est pas une solution miracle, mais c'est agréable quand même que quelqu'un se soucie de mes humeurs.

Gail continue son travail, j'emporte ma tasse dans la chambre. Il est déjà tard, pourtant je n'ai pas sommeil. Et si je lisais pour me changer les idées ? Comme je n'ai pas la tête à découvrir un nouveau livre, je prends un classique : *les Hauts de Hurlevent*⁸². Je l'ai déjà lu plusieurs fois, mais peu importe, je me retrouve vite plongée dans l'ambiance du roman. Une heure après, environ, j'entends un léger grincement, je tourne la tête, Christian est à l'embrasement de la porte, il me dévisage, l'air sérieux. Il pénètre dans la chambre et referme derrière lui.

— Baby, tu n'es pas encore couchée ? Tu auras du mal à te lever demain matin pour aller travailler.

Il parle calmement, il paraît soucieux de mon bien-être. J'agite le livre que je tiens à la main – une édition originale, dont le cuir patiné est un plaisir en soi.

— J'avais besoin de me calmer un peu avant de pouvoir dormir.

Il fronce les sourcils.

— Tu es toujours en colère parce que je ne veux pas te laisser aller toute seule à New York ?

Non mais c'est pas vrai ! En quelques mots, il vient de saboter mes efforts, j'avais commencé à oublier ma frustration et voilà qu'il l'a ranimée. D'un autre côté, il semble attentif et détendu... et si j'en profitais pour une nouvelle tentative ? Après tout, *qui ne risque rien n'a rien*.

— Christian, s'il te plaît, est-ce que tu pourrais au moins y accorder quelques minutes de réflexion ? D'accord, je ne suis pas fanatique de la mode, mais j'ai toujours voulu savoir ce qu'il y avait derrière toute cette excitation. Hum – tu m'as dit un jour que tu voulais m'offrir le monde, tu t'en souviens ? Et maintenant que je te demande d'aller passer deux jours à New York avec Kate, tu me refuses ce petit plaisir ?

La carte de la culpabilité ? À dire vrai, ce n'est pas très brillant de ma part. *Je dirais même que c'est minable*, jette ma conscience offusquée. Christian écarquille les yeux : lui aussi ne s'y attendait pas. Il n'est pas furieux, il semble plutôt amusé. Je ne sais si cette réaction est à mon avantage ou pas.

Il ne répond pas, il réfléchit. J'espère qu'il envisage enfin les implications de ma plaidoirie. Je pose mon livre, je mets les mains sur les siennes, je m'y accroche, et j'insiste :

⁸¹ Ralph Waldo Emerson, poète et philosophe américain (1803/1882)

⁸² Unique roman d'Emily Brontë, auteur britannique, (1818/1848)

— Alors ? Qu'est-ce que tu en dis ? S'il te plaît...

— Non.

Il a parlé le visage impassible, durci, implacable. Je manque lever les bras au ciel de désespoir. et pourtant, je ne renonce pas. J'ai toujours dans l'idée que si j'insiste suffisamment, il finira par céder.

Alors, comme une enfant capricieuse, je geins en répétant toujours les mêmes mots ; je tire sur ses mains en secouant la tête, refusant obstinément ce « non » qu'il ne cesse de répéter. Il pousse enfin un très long soupir.

Il va dire oui ?

Non.

Libérant ses mains des miennes, il prend mon visage entre ses deux grandes paumes et frotte ses deux pouces sur mes pommettes.

— Anastasia, ce ne serait pas prudent, Sawyer ne suffirait pas... Et même si je t'envoyais une armée d'agents de sécurité, il est impossible d'assurer une protection à 100 % au milieu d'une foule. New York est une grande ville, tu es ma femme, les gens te reconnaîtraient, les paparazzis te suivraient partout – et tu sais à quel point ils peuvent se montrer agressifs. Bien sûr, il y aura d'autres célébrités, ce qui ne fera qu'ajouter au chaos. Je ne veux pas te faire courir un tel risque. Je ne supporterais pas de te perdre et... je ne vivrais pas en m'inquiétant pour toi.

Il a prononcé la dernière phrase dans un murmure angoissé. Oh lala ! Il n'a jamais vraiment oublié les frayeurs que je lui ai causées : d'abord ce coma, lorsque j'ai affronté toute seule Jake Hyde après l'enlèvement de Mia, ensuite mon entêtement à refuser une césarienne au moment de la naissance de Teddy... Christian est capable de me reprocher mes erreurs toute ma vie ! Je veux bien lui accorder une chose : j'ai eu tort de courir ces risques, je regrette d'avoir bouleversé ceux qui m'aiment, mais ça n'a rien à voir cette fois-ci. Je n'ai pas d'assassin pervers à ma poursuite ni une ex-soumise à moitié folle, je ne suis pas enceinte. Il y a plus d'un an que notre vie est tout à fait tranquille. De plus, la presse nous poursuit bien moins qu'au début, les paparazzis ont fini par s'habituer à moi. Je sais bien que Christian prend ma sécurité au sérieux, mais si je suis accompagnée par Sawyer – ou même par deux agents, ça ne serait pas si dangereux quand même...

— Tu avais dit que tu me donnerais tout ce que je te demanderais...

Puisque lui répète toujours les mêmes arguments, je peux bien faire pareil. Je n'y mets aucune conviction, il va encore dire non. Sa réaction me prend par surprise. Il se rapproche de moi, pose le menton sur ma tête, et me caresse les cheveux. Je cache mon sourire, je sens bien qu'il ne supporte pas me laisser insatisfaite, même s'il s'agit d'un caprice de ma part.

— Baby, je comprends que c'est difficile pour toi de ne pas avoir la même liberté qu'une autre jeune femme de ton âge, je t'avais prévenue qu'en m'épousant, tu serais toujours à part... Mais Anastasia, je ne peux pas. J'ai besoin de contrôle, tu le sais bien, et avec toi, j'en ai déjà abandonné une grande partie. J'aimerais que tu le comprennes. J'aimerais que toi aussi, tu fasses des concessions.

Et zut ! La carte de la culpabilité, apparemment, c'est une arme à double tranchant. D'accord, c'est très difficile pour Christian, j'en suis consciente, mais, j'avais préféré ne pas m'y attarder jusqu'à ce qu'il l'exprime. Ma conscience secoue la tête, l'air sévère.

Je me dégage de son étreinte pour déposer sur sa bouche un petit baiser.

— D'accord...

Il me regarde, l'air éberlué.

— D'accord ?

Ah, il ne s'attendait pas à me voir céder si facilement ? Il a raison de se méfier : je reviendrai à la charge, mais plus tard. Il me regarde, l'air suspicieux, la tête penchée.

— Mrs Grey, je ne te comprends plus du tout. Que signifie ce petit sourire ? Je sens que tu me caches quelque chose...

Avec un sourire mielleux, je lui renvoie ses paroles de tout à l'heure :

— Je suis juste fatiguée, Mr Grey. Je vais avoir du mal à me lever demain matin pour aller travailler. Tu sais que j'ai besoin de mes huit heures de sommeil pour fonctionner.

Il reste silencieux quelques secondes, puis il hoche la tête et quitte le lit le temps de se déshabiller. Il passe ensuite dans la salle de bain. Je suis à moitié endormie quand il revient se coucher. Je le sens quand même tirer la couette sur nous deux et me prendre dans ses bras pour m'attirer contre lui, comme tous les soirs, sa jambe entourant les deux miennes.

Je m'endors avec un sourire.

Christian

Ça fait maintenant plusieurs jours qu'Ana me bassine avec cette lubie grotesque : assister à la prochaine *fashion week* de New York. Je connais le principe de ces fameuses « Semaines de la mode » j'ai emmené une fois ma sœur Mia à quelques défilés, durant son séjour à Paris au printemps 2011. La *fashion week* de Paris est la plus importante, après celles de Londres, de Milan et de New York, mais il est probable que chacune des grandes capitales revendique le titre. Je me souviens d'avoir admiré des stylistes internationales – l'Italienne Miu Miu, la Japonaise Yohji Yamamoto ou l'Anglaise McCartney... Mia a choisi quelques tenues parmi leurs créations. Mia a toujours été fanatiquement attirée par la mode et ses nouveautés, par contre Ana détesterait le bruit, la foule, le chaos. Elle ne s'est jamais intéressée à la mode, aussi je ne comprends pas du tout ce caprice. Si elle veut des tenues fashion, j'enverrai une vendeuse avec l'ordre d'acheter ce qu'il y a de plus beau, mais qu'elle y aille ? Pas question ! Surtout sous l'égide douteuse de Katherine Kavanagh ! Je suis certain Miss Fout-la-Merde a bourré le crâne de ma femme, juste pour m'emmerder !

Grey, Kate est désormais Mrs Grey, donc traite-la au moins de « Mrs » Fout la Merde.

Je ne me suis toujours pas fait à ce que ma Némésis⁸³ ait épousé mon frère. Pourtant, j'étais là...

Je reprends pied dans ma discussion avec Ana. Elle vient de faire irruption dans mon bureau, interrompant une transaction très ardue que j'essaie de résoudre depuis quinze jours. À cause du rachat éventuel d'une petite société innovante, Appli Net, l'ambiance à GEH est assez tendue ces derniers temps : Ros se shoote à la caféine en intraveineuse, Gwen doit avoir planté des aiguilles dans une poupée vaudou à mon effigie, Steve Roberts, un des geeks de Barney, menace de démissionner... Bref, je n'ai pas de temps à perdre avec un caprice.

Je lève les yeux sur Ana, qui bat des cils comme une mauvaise actrice des années folles.

⁸³ Substantif employé par antonomase pour désigner la colère ou la vengeance divine

— Non.

Je n'ai pas écouté quelle était précisément sa question mais peu importe, j'en connais le fond. Il n'en est pas question. Elle n'ira pas à New York ! Elle trépigne et insiste, je m'entête dans mon refus. J'ai la tête comme une pastèque, il me faut faire un gros effort pour ne pas hurler et l'expédier manu militari de mon bureau. Comme nous sommes un couple moderne et libéré – *tu parles !* – je prends la peine de lui jeter quelques phrases en reprenant (pour la énième fois) mes raisons contre ce départ inepte. En vérité, la seule qui compte à mes yeux, c'est la sécurité d'Anastasia.

— Je refuse que tu prennes des risques de ce genre. Tu n'as aucune idée du populo que tu vas rencontrer...

— Je ne serai pas « toute seule » ! Je serais avec Kate !

Elle hurle comme une mégère. Tout en moi se crispe. J'ai toujours considéré qu'une négociation se basait sur des faits, des documents, des arguments, jamais sur des cris hystériques. Ana sait très bien que je ne supporte pas le manque de respect. J'encaisse cependant son éclat et tente de la raisonner. Encore et encore, je lui rappelle certaines évidences sans m'attarder la principale : Kate, comme « responsable » n'est pas vraiment de nature à me rassurer.

— Kate est journaliste, elle aura à travailler, c'est pour ça qu'elle se rend à New York, pas vrai ? Je la vois mal se préoccuper exclusivement de ta sécurité.

Vu que Kate est l'indépendance et la rébellion personnifiées, ce serait plutôt le contraire. Ana grimace, furieuse de devoir admettre que j'ai raison. Bien, je pense qu'elle va abandonner. *Baby, s'il te plaît, j'ai du boulot. Laisse-moi m'en débarrasser au plus vite pour que je puisse te rejoindre et te consoler de cette petite déception.*

Elle se met à geindre et à me supplier en se tordant les mains. Il s'agirait d'une question de vie ou de mort qu'elle ne s'y prendrait pas autrement. Je patiente encore dix secondes avant de perdre mon calme.

— Ça suffit ! Je ne veux plus rien entendre, je ne changerai pas d'avis.

Je lui désigne la porte d'un doigt impérieux. J'espère que cette fois, elle va filer. C'est le cas ! Pas trop tôt ! Elle n'accepte pas sa défaite avec grâce : elle tape du pied et grogne comme un chaton hérissé. J'ai presque envie de rire. Elle est impayable ! Si j'avais le temps, je la mettrais sur mes genoux pour une bonne fessée avant de la baiser sur mon bureau, par derrière, en la tenant aux hanches pour apprécier la vue de son magnifique cul rougi. Je bande à cette idée. Je suis certain que nous serions tous les deux de bien humeur ensuite...

« *Ping.* » Merde. Un nouveau mail. Il provient de New York, du cabinet de consultants que j'emploie pour en savoir davantage sur les autres parties intéressées par cette foutue acquisition. Ouais, parce que Google et Facebook veulent aussi acquérir Appli Net.

De : Bart, Keller & Keller associés

Objet : Bruit qui court

Date : 29 août 2013, 19:15

À : Christian Grey

Mr Grey,

D'après une de nos sources (bien informée), la NSA, l'agence américaine de renseignement chargée d'intercepter les communications, et son homologue britannique du GCHQ collectent quantité de données sur les utilisateurs d'applications sur smartphones, que ce soit Facebook ou Google Maps.

Je vous rappelle que nous avons déjà évoqué la collecte actuelle des métadonnées téléphoniques, la récupération des SMS ou encore la surveillance des plateformes de jeux en ligne, de nouveaux documents fournis.

Le principal intérêt bien entendu est de dresser le profil des consommateurs, par tranches d'âge, classes sociales ou autres critères, pour ensuite revendre ces fichiers juteux aux grosses compagnies désireuses de cibler leurs campagnes publicitaires. La NSA niera son implication, ou prétendra que certains détails des communications sont autorisés par la loi pour des raisons de surveillance et de contre-espionnage de cibles étrangères

Mais les applications très novatrices d'Appli Net concernant les Smartphones offriront de nouveaux moyens techniques de haute rentabilité.

Question éthique...

Absorbé par ma lecture, je n'ai même pas entendu Ana quitter mon bureau...

Quand je relève la tête, une heure après, le silence est tombé sur la maison. Je m'étire. Rien n'est encore résolu pour Appli Net. J'ai cependant accompli tout ce que je peux faire ici ce soir. Et si j'allais rejoindre ma délicieuse et si contrariante petite épouse ?

Sans bruit, je suis le couloir jusqu'à notre chambre. Je trouve Ana au lit, occupée à lire. Elle porte un de mes tee-shirts. Trop grand pour elle, il découvre une jolie épaule ronde et le creux ombré de sa clavicule. Ses longs cheveux bruns, défaits pour la nuit, sont répandus sur l'oreiller. Elle paraît si jeune ainsi concentrée. J'ai un sourire amusé : Ana possède je ne sais combien de nuisettes et chemises, plus coûteuses les unes que les autres, en dentelle, soie et satin, et ce qu'elle préfère pour dormir ce sont mes vieux vêtements en coton adouci par de nombreux lavages. Oh oui vraiment – une vraie bête de la mode !

Elle doit sentir ma présence parce qu'elle tourne avec un léger sursaut la tête vers moi. Il est tard, je suis étonné qu'elle ne se soit pas déjà endormie.

Je m'approche d'elle.

— Baby, tu n'es pas encore couchée ? Tu auras du mal à te lever demain matin pour aller travailler.

Elle a besoin de plus de sommeil que moi. Je tiens à ce qu'elle ne se fatigue pas. Elle est si mince et fragile, une fleur précieuse qui mérite la plus belle des serres pour s'épanouir.

Tu deviens poète, Grey ? Si tu veux mon opinion, tu veux surtout la mettre en cage – même si tes barreaux sont en or massif.

Je fronce les sourcils, mécontent de cette idée. Seuls me tiennent à cœur la santé d'Anastasia et son bonheur, merde. J'y veille selon ma nature, d'accord, mais même mon psy, le bon Dr Flynn, admet mes progrès – accomplis par amour. J'ai encore du mal à croire que moi – le bâtard que sa mère naturelle n'a pas protégé, le tordu qui n'a jamais été foutu d'avoir des amis durant toute son enfance, le compliqué enfermé dans l'enfer de ses démons personnels, le jeune ado soumis aux ordres cruels d'Elena, le dominant violent et fanatique adepte du monde BDSM – j'ai fini par admettre ce sentiment qui me paraissait étranger : l'amour. Et tout ça grâce à une petite brune à la peau pâle et aux idées bien arrêtées !

J'ouvre la bouche pour déclarer à Ana à quel point elle compte pour moi. Elle parle la première, d'un petit ton sec et grognon :

— J'avais besoin de me calmer un peu avant de pouvoir dormir.

Quoi ? Que veut-elle dire par là ? Je reste perplexe.

Tu es bouché à l'émeri, Grey. Elle ne parle QUE DE ÇA depuis trois jours : de la fashion week. Sors de ta bulle, mec.

— Tu es toujours en colère à cause de New York ?

Je ne comprends pas. Ana est un peu butée, d'accord, mais elle n'est pas idiote. Pourquoi tient-elle tellement à s'en aller ? Est-ce parce que j'ai un appartement à New York et qu'elle ne connaît pas encore cette partie de ma vie ? Je lui ai proposé une fois de m'accompagner pour un déplacement professionnel – ce fumier de Hyde la menaçait et je me faisais un sang d'encre pour elle. Ce souvenir fait monter en moi un élan de rage. Ana a refusé de venir – parce qu'elle tenait à se comporter en employée modèle à SIP. Merde, elle refuse d'accepter le fait que je possède cette putain de boîte ! J'en fais ce que je veux et elle aussi. En plus, durant ma courte absence, elle s'est barré contre mes ordres formels pour aller s'enivrer parce que cette salope de Kate, une fois encore, l'avait délibérément incitée à me défier. Quand je pense que ce même soir, Hyde a forcé la porte de l'Escala... Oh bordel ! D'accord, je m'en veux encore aujourd'hui d'avoir caché à Ana le terrible danger et les menaces de ce détraqué, mais quand même... Comment avoir confiance en elle quand elle est capable de prendre des décisions débiles : comme échapper à son agent pour me voler un revolver et tenter seule de délivrer Mia....

Je tremble sous le coup d'un sentiment de terreur rétrospective : j'ai failli la perdre. Je n'oublierai jamais ces horribles journées passées à l'hôpital, à son chevet. J'avais promis de tout faire pour elle si elle m'était rendue. Je veux tenir ce vœu – ce « marché » passé avec le ciel.

Pas question qu'elle aille « seule » à New York ! Ni la présence de Kate – peuh ! – ni toute une armée d'agents aux basques de ma femme ne suffirait à me rassurer. Il me reste une seule solution : partir avec elle. Est-ce possible en ce moment... ? Comment ajuster ce putain de problème d'Appli Net et les désirs d'Ana ? Réfléchissons...

Je l'entends à peine continuer sa plaidoirie. Jusqu'au moment où elle s'accroche à mes mains en gémissant :

— ...tu m'as dit un jour que tu voulais m'offrir le monde, tu t'en souviens ? Et maintenant que je te demande d'aller passer deux jours à New York avec Kate, tu me refuses ce petit plaisir ?

La petite chipie ! Comment ose-t-elle me renvoyer mes propres paroles ! *Ne t'inquiète pas, je vais trouver une solution, baby, mais je ne t'en parlerai pas avant d'être certain que c'est réalisable. Tu mérites cette petite punition !*

Elle se met à genoux dans le lit et piaille :

— Alors ? Qu'est-ce que tu en dis ? S'il te plaît...

On dirait Mia ! Diable, ma sœur est-elle aussi impliquée dans cet imbroglio ? Si ça se trouve, je fais face à une véritable coalition. Je prends mon air le plus impassible pour cacher mon amusement.

— Non.

Ana insiste et insiste. Je m'obstine dans mes refus mais je commence aussi à en avoir marre. Je n'ai jamais été un homme patient. Elle paraît ne pas comprendre un point essentiel de mon mode de vie : la sécurité personnelle n'est pas à traiter à la légère. Avec un soupir, je fais un dernier effort pour lui inculquer deux grains de bon sens. Qui aurait cru que j'apprendrais un jour les règles de base de la communication conjugale ?

Je prends le beau visage d'Ana entre mes paumes. Le cœur étreint d'un étau, j'essuie de mes pouces une larme qui coule sur chacune de ses pommettes. Je ne supporte pas de lui faire de la peine. Je

donnerais n'importe quoi pour qu'elle soit heureuse – mais sa vie compte encore plus pour moi. Je suis déchiré.

— Anastasia, ce ne serait pas prudent, Sawyer ne suffirait pas... Et même si je t'envoyais une armée d'agents de sécurité, il est impossible d'assurer une protection à 100 % au milieu d'une foule. New York est une grande ville...

Je lui rappelle qu'elle est ma femme – c'est-à-dire quelqu'un de connu que les groupies et les paparazzis sont susceptibles de poursuivre sans relâche. J'aimerais qu'elle le comprenne.

— Je ne veux pas te faire courir un tel risque, baby, dis-je doucement. Je ne supporterai pas de te perdre et... je ne vivrais pas en m'inquiétant pour toi.

Quand elle cherche à en rajouter, je la coupe et j'insiste d'un ton plus ferme :

— Je comprends que c'est difficile pour toi de ne pas avoir la même liberté qu'une autre jeune femme de ton âge, je t'avais prévenue qu'en m'épousant, tu serais toujours à part... Mais Anastasia, je ne peux pas. J'ai besoin de contrôle, tu le sais bien, et avec toi, j'en ai déjà abandonné une grande partie. J'aimerais que tu le comprennes. J'aimerais que toi aussi, tu fasses des concessions.

Cette fois, elle réalise que la discussion est close. Elle ne paraît pas trop m'en vouloir puisqu'elle m'embrasse en marmonnant un « d'accord » grincheux.

Cette victoire me semble un peu trop facile. Je me méfie. Elle affiche un sourire et son air espiègle me dit que mes ennuis ne font que commencer. Ana a toujours réussi à me surprendre. Ça fait partie de son charme.

— D'accord ? Mrs Grey, que signifie ce petit sourire ? Je sens que tu me caches quelque chose...

— Je suis juste fatiguée, Mr Grey, répond-elle sarcastique. Je vais avoir du mal à me lever demain matin pour aller travailler. Tu sais que j'ai besoin de mes huit heures de sommeil pour fonctionner.

Merde. Pas de sexe ce soir ? Je penche la tête, en hésitant. Je connais Ana : elle ne peut pas me résister. Si je commence à la caresser, elle serait chaude et mouillée d'ici quelques minutes, les cuisses ouvertes, prête à m'accueillir. Mais elle a raison : elle a besoin de sommeil.

Bon, Grey, c'est de ta faute ! Tu n'avais qu'à ramener ton cul plus tôt – et aller travailler une fois ta femme endormie sous l'effet des endomorphismes. Tu es baisé. Ou plutôt, tu ne l'es pas.

D'humeur morose, je passe dans la salle de bain prendre une douche froide. Quand je ressors, séché et un peu calmé, Ana dort déjà. Une bouffée d'amour menace de m'étouffer. *Oh baby !* Je me couche à côté d'elle et la prends dans mes bras. Je me fous des ennuis professionnels qui m'attendent demain puisque ma femme est là, à sa place – tout contre moi, dans ma vie, dans mon cœur...

Je m'endors avec un sourire.

Jour 2 – Plan B

Une épouse parfaite

Ana

Je réveille avant que le réveil sonne, avec un bon quart d'heure d'avance. Je sens la respiration de Christian sur ma nuque, sa poitrine remue derrière moi à un rythme régulier. Je recule contre lui de quelques centimètres, laissant sa chaleur et son parfum me recouvrir d'un cocon. Très vite, quelque chose de dur pointe au creux de mes reins. Je souris béatement en réalisant de quoi il s'agit. Ah, je ne suis pas la seule à me réveiller tôt, l'érection matinale de mon mari fait pareil, même si son propriétaire est encore endormi.

Et là, j'ai une idée. Voilà ce qu'il me faut : mon plan B. Hier, je n'ai pas réussi à obtenir ce que je voulais en suppliant, insistant, gémissant, alors, je vais utiliser le sexe. Après l'amour. Christian est tendre et détendu, prêt à tout m'accorder – pourquoi ne pas en profiter ? De plus, je vais être parfaite aujourd'hui, me comporter en brave petite épouse idéale. Le fait étant rare, il en sera tellement ébloui qu'il tiendra à me récompenser et paf ! J'aurai gagné. Franchement, je ne suis pas très fière de moi en évoquant ma prestation d'hier : qu'est-ce qui m'a pris de chouiner de cette façon ? Je savais dès le départ que ça ne fonctionnerait jamais, surtout avec Christian à ce point opposé à mon départ.

Je me redresse à genoux, glisse plus bas dans le lit, et me penche vers Christian. D'une main, je m'équilibre sur le matelas, de l'autre, j'empoigne son sexe en ouvrant la bouche. Je me mets à l'ouvrage de bon cœur, léchant, suçant, savourant... Quelques secondes après, j'entends déjà les grondements rauques qui lui émanent de la gorge.

— Ana... baby... oh merde !

Il décolle les hanches du matelas, son sexe devient encore plus dur et je m'active avec une ardeur renouvelée. Pour tenter de maîtriser ses soubresauts, je m'accroche à ses hanches. Je passe mon autre main entre ses jambes pour lui caresser amoureusement les bourses. En réponse à mes caresses, Christian devient de plus en plus vulgaire.

— Ana, je vais bientôt...

Il n'a même pas le temps de terminer son avertissement, je sens monter son orgasme. Des jets de sperme salé heurtent le fond de ma gorge, il hurle mon nom en jouissant. Avec un sourire satisfait, je déglutis la moindre goutte avant de le nettoyer d'un coup de langue. Très contente de moi, je dépose sur le gland renflé un dernier petit baiser.

Christian me prend sous les bras et me redresse. Me plaquant contre son corps musclé, il m'enveloppe dans ses bras, ses cuisses, son être tout entier. Il me renverse la tête et m'embrasse, sa langue me pénètre, j'en perds le souffle. Au même moment, l'alarme se déclenche.

Zut !

— Christian, il faut que je me lève pour aller prendre une douche, je ne veux pas être en retard au bureau.

— Je m'en fous. Reste au lit avec moi. Je veux faire l'amour à ma femme.

Il m'est difficile de résister à ses attaques, à son regard brûlant, à ses lèvres savantes, mais j'ai des rendez-vous ce matin, il faut que je me prépare.

— Je ne peux pas. Je dois être au bureau à 8 h 30 pour rencontrer un de mes nouveaux auteurs. Et j'ai une journée extrêmement occupée.

Il relève la tête pour m'examiner ; sa moue déçue me fait presque changer d'avis, mais lui aussi a du travail, j'en suis certaine. Je chuchote :

— Nous aurons le temps de nous rattraper ce soir. C'est vendredi.

Tous les vendredis, nous laissons Teddy chez ses grands-parents pour profiter d'une soirée en tête-à-tête. Christian hoche la tête en me libérant – à contrecœur.

Je quitte le lit pour filer dans la salle de bain, ravie de la façon dont mes nouveaux projets ont pris forme.

Je sirote le thé que m'a préparé Gail quand j'entends claquer la porte de la chambre, à l'étage. Christian apparaît quelques secondes plus tard, dans un costume bleu marine très foncé, une chemise blanche et une cravate gris pâle. Le soleil qui inonde la pièce met une auréole dorée autour de sa haute stature, de ses cheveux cuivrés, de ses traits parfaits. Il est beau comme un Dieu grec, un Adonis⁸⁴. Tous les matins, j'ai quasiment un choc en le voyant apparaître. Qu'ai-je fait pour mériter un homme pareil ?

— Tu apprécies la vue, Mrs Grey ?

La voix de Christian m'arrache à ma contemplation de groupie ; il s'approche de moi et m'embrasse sur les lèvres. J'ai le cœur qui tape et de la difficulté à formuler une phrase cohérente.

— Mmm...

— Bonjour, Mr Grey, déclare Gail Taylor de sa voix chaleureuse. Que voulez-vous comme petit déjeuner aujourd'hui ? Une omelette comme d'habitude ? Ou bien des œufs brouillés et du bacon ?

Tout en parlant, elle lui verse une tasse de café.

— Ce que vous avez sous la main sera parfait, Mrs Taylor, je vous remercie.

J'adresse à Christian un sourire et un clin d'œil. Depuis que je lui ai signalé que le personnel appréciait, comme tout un chacun, entendre « merci » ou bien « s'il vous plaît », il fait des progrès réguliers. Je trouve ça adorable de sa part.

Gail nous sert également des muffins fraîchement sortis du four. J'en déguste un en même temps que mon yaourt parsemé de muesli. Humm, délicieux, un véritable péché de gourmandise. Christian a raison : le petit déjeuner est un repas important qui met de bonne humeur pour tout le reste de la journée. Tout en grignotant, je joue avec mon BlackBerry.

— Anastasia, pose ce téléphone, ordonne Christian.

Je me tourne vers lui en fronçant les sourcils. Qu'est-ce qui lui prend ? Qu'est-ce que ça peut lui faire puisque je dévore mon repas. Je n'ai pas le temps de rétorquer, il continue déjà :

— Mange voyons, tu auras bien le temps de regarder ton téléphone dans la voiture tout à l'heure.

Seigneur ! Il ne peut vraiment pas s'en empêcher : il lui faut contrôler le moindre de mes gestes. J'hésite à lui envoyer une réplique bien sentie, mais ça ne correspondrait pas à mon plan du jour. Aussi,

⁸⁴ NdT : Ana se trompe ; dans la mythologie grecque, Adonis est un mortel réputé pour sa beauté et amant de la déesse Aphrodite.

je bas des cils avec un sourire soumis, je range mon téléphone dans mon sac, et je continue mon petit déjeuner. À mes côtés, Christian mange avec application, aussi concentré que s'il avait à résoudre les mystères de l'univers.

Quand il a terminé, il s'essuie les lèvres et regarde sa montre.

— J'ai un horaire assez souple ce matin, mon premier rendez-vous n'est qu'à 11 heures. Nous allons partir ensemble. Je dirai à Taylor de te déposer la première, Sawyer nous suivra avec ta voiture.

Je hoche la tête, ravie. J'aime passer une demi-heure avec lui le matin à l'arrière de la voiture. Même si parfois, nous restons silencieux, nous sommes la main dans la main. C'est un plaisir en soi.

Christian remarque j'ai entièrement vidé mon assiette, il m'en félicite.

— J'aime te voir un si bel appétit, Ana.

— Je sais. Mon but dans la vie, c'est de te plaire, Mr Grey.

Gail étouffe une petite toux discrète. À mon avis, c'est surtout pour cacher son fou rire. Christian, quant à lui, paraît étonné que je lui renvoie ses paroles habituelles. Il m'examine avec attention, mais ne dit rien.

À SIP

Vers midi, j'attends un SMS de Christian, comme tous les jours. C'est souvent pour me rappeler que je ne dois pas oublier de déjeuner, mais il m'écrit aussi pour le plaisir, simplement pour un petit coucou, ou pour me titiller en me promettant bientôt une session torride.

Aujourd'hui, je ne reçois rien. Je fronce les sourcils, perplexe. Puis je me souviens de ce qu'il m'a dit ce matin : il avait rendez-vous à 11 heures. Il n'est sans doute pas encore sorti de réunion, voilà tout.

J'ai envoyé Sawyer me chercher un sandwich au pastrami⁸⁵ – une idée qui m'est venue par hasard, après avoir vu ce matin sur un arrêt de bus une publicité pour un nouveau « sub⁸⁶ ». Je me place devant mon ordinateur portable et d'une main, je tiens à mon sandwich devant ma bouche grande ouverte, de l'autre, je tape sur mon clavier pour prendre une photo. Heureusement que je suis toute seule dans mon bureau ! Je n'ose imaginer ce que penserait mon personnel en me voyant faire le clown de cette façon devant mon écran.

J'envoie à Christian le *snapshot*⁸⁷ que je viens de réaliser avec un petit mot d'accompagnement :

De : Anastasia Grey

Objet : Epouse parfaite

Date : 30 août 2013, 13:15

À : Christian Grey

⇒ *Photo jointe*

Je déjeune dans mon bureau, et toi, que fais-tu ?

⁸⁵ Préparation de viande de bœuf et spécialité des "delis" (sandwicheries) new-yorkais

⁸⁶ *Subway* – sandwich américain

⁸⁷ Instantané photographique pris sur un PC

Je t'aime.
Anastasia Grey
Directrice des acquisitions affamée, SIP

Comme toujours, je n'ai pas à attendre longtemps la réponse. Ainsi, il n'est pas en réunion... Pourquoi ne m'a-t-il pas écrit le premier dans ce cas-là ?

De : Christian Grey
Objet : Pas de provocation...
Date : 30 août 2013, 13:18
À : Anastasia Grey
... tu risques d'en subir les conséquences.
Je suis heureux de voir que tu as pensé à manger, ma chère et parfaite épouse
Je t'aime davantage.
Christian Grey
P-DG satisfait Grey Entreprises Holdings, Inc.

Je lis avec un grand sourire d'anticipation. J'ai aujourd'hui droit à un échange qui me promet une session érotique pour ce soir. Ça tombe bien, c'est exactement ce qu'il me fallait pour réussir mon plan B et forcer Christian à m'accorder d'aller à New York.

De : Anastasia Grey
Objet : Mon but est de te plaire
Date : 30 août 2013, 13:21
À : Christian Grey
Je suis toujours avide de ton attention, monsieur.
Tu viens me chercher ce soir au bureau ?
S'il te plaît...
Xoxo
Anastasia Grey
Directrice des acquisitions qui a envie de son mari, SIP

J'espère que mon plan va fonctionner, en tout cas, c'est bien parti.

De : Christian Grey
Objet : Moi aussi, mon but est de te satisfaire
Date : 30 août 2013, 13:26
À : Anastasia Grey
J'ai très envie d'être déjà à ce soir, les minutes vont me paraître des heures.
Je passerai te chercher à 17h30, nous irons d'abord dîner.
Comme mes parents gardent Ted, nous passerons la nuit à l'Escala.
À 19h30, je te veux en position dans la salle de jeu.
J'ai de grands projets pour toi ce soir, Mrs Grey.
Christian Grey
P-DG impatient, Grey Entreprises Holdings, Inc.

Il a de grands projets ? En imaginant ce qui m'attend, un courant électrique me traverse le corps, de la tête aux pieds, avant de s'arrêter au tréfonds de mon ventre, entre mes jambes, où je sens déjà palpiter chaleur et humidité. Je serre les cuisses pour contenir cette excitation presque douloureuse. Houlà, à moi aussi, les minutes vont paraître des heures durant tout l'après-midi.

Dans la salle de jeu

— Bravo, baby, tu t'es merveilleusement comportée.

Collé à moi, Christian détache les menottes qui me retiennent les bras au-dessus de la tête. Je suis tellement fatiguée par le contrecoup de mon orgasme que je n'ai pas la force de lui répondre.

— Mmm...

— Viens, je t'emmène au lit.

Il me serre d'abord contre lui ; mes mains pendent mollement de chaque côté, le sang bat encore au bout de mes doigts, mon front est appuyé contre sa poitrine nue et humide. Lui et moi avons du mal à retrouver notre souffle, des frémissements nous parcourent encore la peau.

La session a été absolument divine !

Le monde semble pivoter autour de moi, mes pieds quittent le sol et Christian m'emporte hors de la salle de jeu, dans le couloir ; il descend l'escalier et peu après, il pénètre dans notre chambre. Quand il me dépose sur le lit, je sais qu'il n'en a pas fini avec moi, il conclut souvent une session de « baise tordue » par du « sexe vanille », c'est sa façon de me dire qu'avec moi, il apprécie toutes les formes d'union physique. Je dois lutter contre les vagues de sommeil qui m'alourdissent les paupières, je me souviens de mon plan B et je n'ai pas encore obtenu la capitulation de mon très cher époux.

— Christian...

Oh lala ! Que ma voix est rauque ! Je ne m'attendais pas à parler de cette façon. Je me racle la gorge avant de recommencer :

— Christian, est-ce que tu me considères comme une épouse parfaite ?

Il éclate de rire.

— Je n'irai pas jusque-là, baby, mais je dois avouer qu'aujourd'hui, tu t'es parfaitement comportée.

Je suis plutôt vexée de voir que lui parle d'une voix claire et audible, il paraît en grande forme. Ce n'est pas mon cas. Je suis une épave. Il s'étend à mes côtés, m'embrasse les cheveux et me serre contre lui comme s'il avait peur que je m'échappe.

— J'aime te voir comme ça, Mrs Grey.

— Comment ?

— Repue, satisfaite, docile... (À nouveau, il rit doucement.) Pour moi, l'épouse parfaite est une épouse soumise, baby.

Il est fou ou quoi ? Grrr. Je retiens la remarque acide qui me vient aux lèvres, ce n'est pas le moment de le remettre dans le droit chemin. Je le sens se détendre, prêt à dormir. Il n'y aura pas de dernier round, à ce qu'il paraît. Il a dû réaliser que je n'en avais pas la force...

Au moment où il tire la couette pour nous en recouvrir, je prends sa main dans la mienne et lui adresse mon regard le plus langoureux.

— Christian...

— Oui, baby ?

Il est si tendre, si aimant, son regard sur moi est doux et attentif. Enhardie par sa bonne humeur, je me lance :

— J'ai vraiment *vraiment* très envie de quelque chose...

Dieu que c'est difficile ! Je sens le sang me monter au visage. Par association d'idées, j'évoque une scène de mon enfance : c'était avec Ray, lorsque j'avais dix ans, je voulais absolument des Heelys⁸⁸ noirs pour mon anniversaire. Je ne cessais de faire des efforts pour les mériter, mais il me répétait, encore et encore, qu'un tel prix ne se justifiait pas pour des chaussures qui ne seraient à ma taille que quelques mois. Si je me souviens bien, j'ai eu des sneakers à la place...

Christian me surveille avec une sorte d'étonnement, comme s'il découvrait une facette de ma personnalité à laquelle il ne s'attendait pas. Nous sommes mariés depuis deux ans, d'accord, mais pense-t-il tout connaître de moi ?

Il serre les dents et durcit sa prise autour de mes doigts.

— Ana, si tu comptes encore me demander...

Je l'interromps très vite :

— Oui. Exactement. C'est ça : je veux aller à New York.

Il réagit physiquement avant de parler. Je vois ses pommettes s'empourprer, ses veines gonfler sur ses tempes, ses mâchoires se verrouiller. Je pense même que ses narines ont palpité, comme celles d'un bison en colère. Je me rassois dans le lit, le dos appuyé contre le mur, et je baisse les yeux. Je n'ose plus le regarder, ses yeux incandescents me font presque peur.

— Anastasia, je croyais que la discussion était close.

— Pas du tout, tu considères juste que j'ai accepté ce refus. Ce n'est pas le cas. Je veux que tu dises oui.

Après cet aveu, je m'attends au pire. Je sens que mon plan B ne va pas marcher. En fait, la discussion ne dure même pas deux minutes.

— Tu veux que je dise oui ? C'est une plaisanterie ? Je ne vois pas ce qui peut te donner à penser que j'allais changer d'avis. Ce projet de voyage à New York est une aberration. Ça l'était hier, ça l'est encore aujourd'hui. As-tu prévenu Kate que tu n'irais pas ?

Christian parle plus fort à présent et je sens des vagues de rage émaner de lui. Je garde prudemment les yeux baissés en me tortillant les doigts. Il y a un bail que je ne l'ai pas mis aussi en colère.

— Non.

J'ai marmonné mon aveu à contrecœur.

— Eh bien, fais-le et vite ! tonne Christian. Anastasia, est-ce que c'est clair ? Réponds !

⁸⁸ Chaussures de glisse dont le concept a été inventé aux Etats-Unis en 1999

Quand il m'appelle Anastasia, c'est en général qu'il n'est pas content de moi. Et quand il prend sa voix de dominant, j'ai franchement intérêt à ne pas discuter.

— Oui.

Encore un marmonnement. Encore une réponse aussi brève que possible. Je suis une poule mouillée, c'est consternant.

Christian pousse un profond soupir. Puis il quitte le lit. Houlà... je me raidis, je ne sais trop ce qu'il compte faire – ou me faire.

Il s'agenouille sur le plancher, à côté du lit, pour prendre mes mains dans les siennes.

— Baby, regarde-moi.

Il n'est plus en colère, il est bouleversé. Je relève la tête, mes yeux au niveau des siens. Il a de grandes prunelles grises, inquiètes, aimantes. Je me noie dans leur profondeur.

— Ana, essaie de me comprendre, s'il te plaît. Je ne veux pas que tu prennes de risques et ce déplacement pour une *fashion week* qui ne t'intéresse pas du tout n'est qu'un caprice. Si tu veux aller à New York, dis-le-moi à l'avance, je t'emmènerai quand tu veux, nous irons ensemble. Si je suis avec toi, je m'assurerai au moins que tu ne risques rien.

— D'accord.

Je hoche la tête. Je ne vois pas ce que je peux dire d'autre. J'aimerais insister, mais si je le fais, il va se remettre en colère. Et je suis trop fatiguée, je ne veux pas que nous nous couchions sur une dispute. Je réfléchirai demain à un autre moyen de le faire céder. S'il existe !

Christian soupire et m'embrasse le front.

— Très bien, baby, merci. Maintenant, recouche-toi.

J'obéis passivement. Il se relève, remonte les couvertures autour de moi et chuchote à mon oreille :

— Dors maintenant. J'ai du travail, je serai dans mon bureau. Bonne nuit.

— Merci, toi aussi.

Je ne suis pas certaine qu'il ait du travail. À mon avis, il a besoin d'être seul pour se calmer et retrouver son self-control. Un jour, il m'a dit que j'étais la seule capable de l'en dépouiller. Et il n'aime pas ça. Pauvre Fifty ! Après une session aussi passionnée dans la salle de jeu, il était prêt à s'endormir bien tranquillement. C'est à cause de moi qu'il est à nouveau stressé. Le cœur serré, je le regarde traverser la chambre et s'éloigner vers la porte. Je n'ai pas envie qu'il s'en aille, pas comme ça – pas après ce qui vient de se passer.

Quand la porte se referme, je sens les larmes brûlantes couler de chaque côté de ma tête et se perdre dans mes cheveux. Je ne l'ai pas fait exprès, mais j'ai attendu d'être seule pour pleurer. Je ne voulais pas que Christian me voie.

Je ne voulais pas ajouter à son fardeau.

Vendredi
Christian

Le lendemain, Ana fait mentir mes pronostics sur sa nuit trop courte : elle se réveille avant moi – et avant que le réveil sonne. Le fait est rarissime. Je la tiens toujours dans mes bras, c’est pour moi la seule façon de bien dormir, sans cauchemars. J’ai une jambe sur les siennes, comme si, même inconscient, je m’accrochais au miracle de sa présence à mes côtés. Je la sens se tortiller et plaquer son cul à mon bas-ventre ! Oh putain ! Mon érection matinale passe, d’un battement de cœur à l’autre, de l’éveil paresseux à la vitesse du son. Comme formule, c’est bidon – et scientifiquement douteux – mais peu importe, je me comprends. D’ailleurs, comment réfléchir de façon cohérente ? Tout mon sang a filé plein sud, laissant mon cerveau tourner pédaler dans la choucroute. Elliot me racontait l’autre jour une blague vaseuse : « *Dieu a donné aux hommes un cerveau et un pénis mais pas assez de sang pour faire fonctionner les deux en même temps !* » Je comprends mieux ce qu’il insinuait, même si je garde des doutes sur la nécessité de son hilarité excessive.

Pendant que je rêve, Ana se met à genoux et sa bouche goulue se referme sur mon sexe. Merde ! Je ne m’y attendais pas. Sous le choc de cette délicieuse agression, je lévite presque du matelas. Elle est hyper douée dans ce domaine. Depuis la première fois, vierge fraîchement initiée au sexe, sa façon de bouffer de la bite m’a bluffé.

Bravo Grey ! Un pur romantique.

Ouais, et alors ? Y a-t-il d’autres termes « politiquement corrects » ? Par exemple, fellation, pipe, plume, turlute, sucette – ou plus alambiqué : bonheur buccal, délice onctueux – ou elliotique : kinder bueno⁸⁹, astiquage de gourdin, dégorgement de poireau, pompe-le-dard. Dingue, non ? Je cite ce que j’ai entendu mon frère énoncer au cours des années. Il parlait aussi de « repose-oreilles » parce que, selon lui : « même une bavarde la boucle si elle a la bouche pleine ! » Je pouvais difficilement lui détailler les avantages d’un bâillon BDSM et de quelques coups de trique judicieusement attribués... Je l’ai bouclée aussi.

Lequel des frères Grey gagne la palme du romantisme ?

Ana s’active toujours, j’en oublie mes idées absurdes. D’ailleurs, Elliot n’a rien à foutre dans mon lit de bon matin, surtout quand ma femme est d’humeur joueuse. Mmm... Que c’est bon ! J’ai été un bon prof, mais elle avait du potentiel aussi. Meeerde ! Je risque de jouir dans sa bouche sans prendre le temps de la baiser. Est-ce qu’elle cherche ? Je tente de la prévenir que je suis déjà sur orbite :

— Ana... baby... oh merde !

Grey, tes explications ne sont pas très claires...

Je me cabre comme un étalon qui découvre le mors pour la première fois. Ana s’agrippe à mes hanches, sa paume me brûle la peau, je me sens comme marqué au fer rouge. Foudroyé, je retombe de tout mon poids sur le lit, jambes ouvertes. Je suis à elle, qu’elle fasse de moi ce que bon lui semble. Elle m’attrape par les cou*illes. Un long frisson me traverse, aussi violent qu’une décharge électrique.

C’est l’adrénaline, Grey. Normal, mec. Tu t’inquiètes pour tes coucougnettes.

— Bordel de merde ! Ana, je vais bientôt...

L’orgasme monte, monte, l’éruption est désormais inévitable. Des éclairs blancs flashent derrière mes paupières crispées, un long rugissement sauvage émane de ma gorge et me vrille les tympanes, mon corps convulse par saccades, tout le temps que je mets à me déverser dans la bouche d’Anastasia... Elle déglutit et je sens la force préhensible des muscles de sa gorge sur le gland ultrasensible de mon sexe.

⁸⁹ Marque commerciale apposée sur une barre chocolatée fabriquée par le groupe Ferrero.

La sensation est indescriptible. Je hurle :

— Ana !

S'agit-il d'un aveu de défaite ou d'un cri de victoire ? Comment savoir... Elle m'a mis à genoux. Je suis lessivé, vidé. Je flotte dans un univers alternatif...

Je renais de mes cendres dans un difficile effort de volonté.

Ana me regarde avec l'air satisfait d'une chatte ayant vidé une jatte de crème, elle se lèche les lèvres, je qui provoque en moi une image très précise. J'en frémis. Un vague regret me vient : je n'aurais pas dû fermer les yeux, je me suis privé d'un sacré spectacle.

Elle est trop adorable ! Je me plie en deux en contactant mes abdos pour l'empoigner sous les aisselles et la remonter jusqu'à moi. Je l'embrasse avec une passion frénétique. Je trouve mon goût dans sa bouche. Ça ne me gêne pas, mais je préfère son miel à elle, plus salé que musqué, délicieusement parfumé aux épices féminines. Je plante ma langue dans sa bouche, en de longs va-et-vient érotiques pour mimer l'acte de possession que j'envisage de pratiquer très bientôt – le temps de récupérer.

Je retombe brutalement sur terre quand l'alarme du réveil se déclenche. Je pousse un grondement frustré. Bordel ! Jamais la paix !

Ana se débat pour se libérer. Elle parle de se lever et de prendre une douche pour être à l'heure au bureau. Elle est folle ou quoi ? Rien à branler de ses horaires à la con : je veux la baiser. Je cherche à me justifier noblement : je lui dois un orgasme, c'est la moindre des choses.

— Reste au lit avec moi. Je veux faire l'amour à ma femme.

Je la serre contre moi pour mieux l'embrasser et la caresser, elle cède quelques secondes. Au moment où je sens la victoire à ma portée, elle m'échappe et s'écarte jusqu'au bord du lit.

— Je ne peux pas, dit-elle, à regret. Je dois être au bureau à 8 h 30 pour rencontrer un nouvel auteur. Et j'ai une journée extrêmement occupée.

Elle a le visage empourpré, les seins qui pointent et le souffle court. Moi, je bande et je déteste rester sur une frustration sexuelle. Mais, alors que je m'apprête à la rattraper, je me souviens que jamais je ne suis en retard au bureau, jamais je n'annule un rendez-vous. Ou *presque* jamais. C'est une question de principe. Elena tenait beaucoup à la ponctualité, elle me l'a enseignée à coups de fouet. Elle a raison : la paresse ne paye pas dans le monde du travail.

Ana mérite que je respecte son boulot et son engagement professionnel.

— Nous aurons le temps de nous rattraper ce soir, chuchote-t-elle avec un clin d'œil aguicheur.

Ah, bien sûr : c'est vendredi ! Notre soirée à nous... Quand j'ai appris la grossesse d'Ana, une de mes pires craintes (bien égoïste, je le reconnais) était que ses devoirs maternels prennent le pas sur son rôle d'épouse et d'amante. Nous avons alors décidé, d'un commun accord, de garder un soir de la semaine rien que pour nous. Depuis, nous avons déménagé à Broadview, mais j'ai conservé mon appartement de l'Escala – et la salle de jeu. C'est souvent là que nous nous retrouvons pour de folles sessions où tout est permis. Mes parents sont trop heureux d'avoir avec eux leur premier petit-fils ! Et quand ils sont occupés ailleurs, nous laissons Teddy à Gail Taylor ou, plus rarement, Kate ou à Mia. Ce n'est arrivé qu'une fois ou deux. Je ne suis pas très rassuré de savoir mon fils avec elles, même sous la protection de plusieurs agents à qui je donne – en cachette d'Ana – un épais dossier d'instructions détaillées !

Ana s'est déjà enfermée dans la salle de bain. *Tu me le paieras ce soir, baby. Tu ne perds rien pour attendre.* Je m'étire langoureusement. Quelle merveilleuse façon de commencer la journée !

Dès qu'elle a fini, je la laisse se préparer et je vais prendre une douche. J'en ai pour cinq minutes chrono. Et je ne mets guère plus de temps à m'habiller. C'est pratique d'avoir un « uniforme » de travail : chemise de lin blanc et costume gris, noir ou bleu marine. Même mes cravates sont toutes plus ou moins dans les mêmes teintes.

Tu deviens routinier, Grey. Un vrai petit vieux avant l'âge. Tu mériterais peut-être un relooking.

Le soleil brille sur le détroit de Puget Sound quand je dévale l'escalier, je trouve Ana dans la cuisine. Gail Taylor s'active discrètement au fourneau, une bonne odeur de café fraîchement passé flotte dans la pièce, mêlée à celle d'une pâtisserie qui cuit dans le four.

Ana me fixe d'un air enamouré. Elle a les yeux vitreux, ce qui me fait rire. Je ne résiste pas à mon envie de la taquiner, elle s'empourpre délicieusement. Merde, je recommence à bander. Ce n'est pas le moment.

Heureusement, Mrs Taylor interrompt mes fantasmes par un bonjour aimable et une question bien terre-à-terre concernant ce que je souhaite prendre en guise de petit déjeuner.

Comme je peux difficilement lui dire la vérité : *ma femme* – je crois que Taylor prendrait très mal que je choque cette brave dame – je lui donne une réponse évasive.

— Ce que vous avez sous la main sera parfait, Mrs Taylor, je vous remercie.

Je suis conscient d'avoir obsession concernant la nourriture : je déteste le gaspillage, mais je me fiche un peu de ce que je mange. Je tiens à ce soit sain et bien préparé, certes, mais j'ai des goûts éclectique. J'ai mangé du foie gras à Paris, de la panse de brebis farcie en Ecosse, des scampis en Italie, des rouleaux de printemps en Asie. Je peux tout avaler. C'est par facilité que je conserve mes habitudes : par exemple, une omelette aux blancs d'œufs au petit déjeuner, des protéines sans calories. Encore un problème de routine ? Cette idée me perturbe.

Ana me sourit et me fait un clin d'œil. Elle est d'excellente humeur depuis son réveil, j'en suis enchanté. Je sirote mon café avec béatitude. Tout va bien dans mon petit monde. Teddy dort encore. Il est trop tôt pour lui. Dimanche, quel que soit le travail que j'aurai emporté, je veillerai à passer du temps avec lui. Il grandit trop vite. Chaque moment est précieux.

Mrs Taylor sort un plat métallique du four et je découvre enfin la provenance de cette odeur délicieuse : des muffins. Ils sont fourrés aux myrtilles, ce que je préfère. Je vois avec un sourire satisfait Ana en dévorer un sans cacher son plaisir. Elle lèche même les miettes sur ses doigts. Une vraie enfant ! Le contraste est frappant entre son attitude décontractée et sa tenue sophistiquée. Elle porte aujourd'hui une jupe blanche immaculée et un chemisier en voile gris sombre, avec des escarpins noirs. Je contemple ma femme-enfant, le cœur gonflé d'amour.

Elle joue avec son téléphone tout en déjeunant. Quoi ? Je fronce les sourcils.

— Anastasia, pose ce téléphone.

Il y a des moments pour tout. À mon avis, manger mérite qu'on y consacre toute son attention, qu'on le fasse calmement, c'est bien meilleur pour la digestion. Ana sursaute et m'adresse un regard courroucé. Elle regarde ensuite Mrs Taylor d'un air gêné. Pourquoi ? Je ne comprends pas. Puis... illumination : elle est vexée que je l'aie reprise devant le personnel. Peuh ! Nous sommes rarement seuls. Si je devais attendre une totale intimité pour faire des remarques à ma femme, ce ne serait possible que la nuit. Et je préfère agir sur l'impulsion du moment. D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que je conseille à Ana

de manger sans tripoter un livre ou un téléphone. Elle n'écoute jamais mes instructions ! Je tente de rattraper ma réflexion en disant gentiment :

— Mange voyons, tu auras bien le temps de regarder ton téléphone dans la voiture tout à l'heure.

Elle sourit, apaisée. Voilà qui est mieux. Ce n'est pas si difficile de doser un échange verbal d'un zeste de diplomatie. Je comprends de mieux en mieux ce que voulait dire Flynn en parlant de « compromis ». Mais quand même, c'est du temps perdu non ? Si je devais faire ça avec tous mes employés, mes journées de vingt-quatre heures n'y suffiraient pas. Je fronce les sourcils, perplexe. Je me demande comment font les autres hommes pour gérer leurs femmes. Elliot, par exemple, qui a épousé la Mégère Non apprivoisée ? D'accord, en semaine, elle est souvent barrée à travers le pays, mais quand même, le mec est courageux. Et ce pauvre Ethan qui s'apprête à supporter Mia... J'adore ma sœur, mais je connais ses défauts mieux que personne : elle est soûlante !

J'ai fini de déjeuner, je regarde sa montre. J'ai libéré ma matinée pour étudier le dossier Appli Net avec Ros, Barney et Roberts. Je n'ai rien avant 11 heures, je décide de prendre Ana avec moi dans l'Audi, ce qui nous accordera une petite demi-heure supplémentaire à passer ensemble. J'espère qu'elle ne la passera pas à lire ses mails sur son BlackBerry. Je m'intéresse davantage à notre programme de la soirée. Devons-nous en décider ensemble ou bien préférerait-elle une surprise ? Dilemme, dilemme...

— Nous allons partir ensemble, baby. Je dirai à Taylor de te déposer la première, Sawyer nous suivra avec ta voiture.

Elle hoche la tête et son enthousiasme me ravit. Je la regarde sauter de son tabouret avec grâce. Je vérifie son assiette restée sur le comptoir de marbre : elle a tout mangé. Ce n'est pas toujours le cas. Je prends le temps de l'en féliciter.

Elle lève un nez insolent pour rétorquer :

— Je sais. Mon but dans la vie, c'est de te plaire, Mr Grey.

Elle se fout de toi, Grey. Je reconnais mes propres paroles, bien entendu, mais je sens autre chose en arrière-fond, une sorte de... défi. Je ne sais pas ce qu'elle a encore en tête. J'hésite à l'interroger, puis j'y renonce. J'imagine que je le découvrirai bien assez tôt. D'ailleurs, il est l'heure.

J'entraîne Ana jusqu'à la voiture où Taylor nous attends. Je préviens Sawyer du changement de programme, il nous suivra avec la voiture d'Ana. Je ne sais pas encore à quelle heure je finirai ce soir. Je n'ai pas décidé non plus si nous irons à l'Escala ou pas.

Tant de possibilités...

Les grilles de la propriété se referment. Taylor, toujours soucieux de la sécurité de sa femme, attend leur clôture complète sur la Saab de Sawyer avant de démarrer.

Je prends la main d'Ana.

— Que veux-tu faire ce soir, baby ?

— Je ne sais pas encore...

Elle semble évasive, comme je venais de l'arracher à ses pensées.

— Nous pourrions aller manger un morceau en ville, puis passer la nuit à l'Escala. À moins que tu préfères dîner à l'appartement ?

- Je peux te donner ma réponse plus tard dans la journée ?
- Oui, bien entendu.

Je lui embrasse les doigts, puis je garde sa main dans la mienne. Ana appuie la tête contre le cuir de son siège et contemple rêveusement le paysage qui défile derrière la fenêtre. Je crains qu'elle n'ait pas assez dormi finalement ! Je la laisse se reposer tranquillement. Du coup, je reviens au dossier Appli Net. Il faut que Ros et moi revoyions en détails nos points forts. Qu'est-ce qui peut nous donner un avantage sur les deux formidables adversaires que nous allons devoir affronter ? Je pense que...

La matinée passe à toute vitesse, sans rien apporter de vraiment décisif. À 11 heures, je reçois deux hommes de mon département gestion, Alejandro Sampras et Joe White, je les ai chargés d'étudier le dossier SIP et ses prévisions bilancielle à cinq ans. Je vais bientôt transférer à Ana la direction de cette boîte, comme ça a toujours été mon but. J'ai observé ma femme ces derniers mois. C'est une excellente éditrice, elle a le don de découvrir de nouveaux auteurs talentueux, mais également celui – bien plus intéressant, financièrement parlant – de prévoir ce qui sera bien reçu par le public, et donc rentable. Ce n'est pas le cas de tous ses collègues. Certains sont enfermés dans leur petite bulle sans s'occuper du montant de leurs ventes. Je ne comprends pas que Roach les ai laissés faire. Je crois qu'il tenait simplement à ce que sa maison d'édition présente le panel le plus ouvert qui soit. Ouais, lui aussi oublie parfois la dure réalité. Il faut que ça change, surtout dans la conjoncture actuelle. Une société qui n'évolue pas est condamnée. Je veux qu'Ana soit libre de choisir elle-même son équipe. Il me faudra simplement lui donner quelques cours accélérés de comptabilité et je ne suis pas certain qu'elle apprécie les chiffres... Bien sûr, elle sera bien encadrée par mes gestionnaires de GEH, mais un P-DG responsable doit être capable de lire un bilan, même si ce n'est pas son domaine de prédilection.

Je regarde ma montre : 12 h 30 heures. Je n'ai pas vu passer le temps ! Il est temps de déjeuner. J'envoie Taylor me chercher un bagel au poulet et une gatorade⁹⁰ nature. Il ramène la même chose pour lui. Quand nous avons terminé de manger, je me sens nerveux et irritable. Mon euphorie matinale n'aura pas duré – l'après-midi risque d'être long. Il faut que je fasse baisser ma pression. La meilleure solution, c'est le gymnase GEH.

- Je descends courir une demi-heure en bas, dis-je à Taylor.
- Je vous suis, Mr Grey.

Je ne risque ni de me perdre ni de me faire enlever entre mon bureau, au vingtième étage de ma tour, et le sous-sol, mais Taylor met un point d'honneur à toujours s'exercer avec moi. Pour un homme qui a une décennie de plus que moi, il tient une forme du tonnerre. Plus lourd et plus musclé, il a un avantage sur le ring. Je suis plus grand, plus souple, ce qui compense au corps-à-corps.

En remontant après un bref et énergique interlude, je prends une douche dans la salle de bain attenante à mon bureau. Depuis une triste expérience il y a quelques mois, j'évite les vestiaires du gymnase, surtout à l'heure du déjeuner. Je reviens à peine dans mon bureau quand mon ordinateur fait « ping ».

C'est un mail d'Ana. Elle s'est prise en photo devant son PC, la bouche grande ouverte devant un long sandwich de forme phallique. Bien évidemment, la façon dont elle m'a réveillé ce matin me revient en mémoire. Je me mets à bander. J'ai l'air fin !

Tu aurais peut-être dû éviter une boisson énergétique, Grey !

⁹⁰ Boisson énergétique américaine fabriquée par la Quaker Oats Company, une division de PepsiCo.

De : Anastasia Grey
Objet : Épouse parfaite
Date : 30 août 2013, 13:15
À : Christian Grey

Photo jointe

Je déjeune dans mon bureau, et toi, que fais-tu ?
Je t'aime.

Anastasia Grey
Directrice des acquisitions affamée, SIP

Épouse parfaite ? *Baby, vraiment, tu ne doutes de rien...* Ana est toujours drôle et inattendue. J'aime ça. Je lui réponds un sourire aux lèvres.

De : Christian Grey
Objet : Pas de provocation...
Date : 30 août 2013, 13:18
À : Anastasia Grey

... tu risques d'en subir les conséquences.

Je suis heureux de voir que tu as pensé à manger, ma chère et parfaite épouse
Je t'aime davantage.

Christian Grey
P-DG satisfait Grey Entreprises Holdings, Inc.

Pour dire la vérité, à mes yeux, elle est parfaite. Parfaite pour moi. Et après la matinée que je viens de subir, un petit échange mailique réussira bien mieux à me calmer que des heures à courir comme un dératé sur le treadmill.

De : Anastasia Grey
Objet : Mon but est de te plaire
Date : 30 août 2013, 13:21
À : Christian Grey

Je suis toujours avide de ton attention, monsieur.
Tu viens me chercher ce soir au bureau ?
S'il te plaît...

Xoxo

Anastasia Grey
Directrice des acquisitions qui a envie de son mari, SIP,

Bon, c'est sans doute sa réponse à ma question de ce matin. Ce sera donc l'Escala. Le « monsieur » est très clair, elle veut se soumettre dans la salle de jeu. J'ai des tas d'idées pour pimenter nos ébats.

De : Christian Grey
Objet : Moi aussi, mon but est de te satisfaire
Date : 30 août 2013, 13:26
À : Anastasia Grey

J'ai très envie d'être déjà à ce soir, les minutes vont me paraître des heures.

Je passerai te chercher à 17h30, nous irons d'abord dîner.
Comme mes parents gardent Ted, nous passerons la nuit à l'Escala.
À 19h30, je te veux en position dans la salle de jeu.
J'ai de grands projets pour toi ce soir, Mrs Grey.
Christian Grey
P-DG impatient, Grey Entreprises Holdings, Inc.

À 17 h 15, je quitte mon bureau, à la grande surprise de Ros et d'Andrea qui s'attendaient à me voir passer des heures sur notre dossier en cours. *Non, mesdames, ma femme m'attend et elle a la priorité à mes yeux.* Un quart d'heure plus tard, Taylor et moi sommes devant l'immeuble SIP. Ana sort avec une ponctualité qui me fait plaisir, Sawyer sur les talons.

- Bonsoir, Taylor, dit-elle pendant qu'il lui tient la portière.
- Mrs Grey.
- Ana glisse jusqu'à moi sur la banquette, elle m'embrasse au coin des lèvres.
- Bonsoir, Mr Grey. Où allons-nous dîner ?
- J'ai pensé à un Italien qui vient d'ouvrir à Pike Market. Ça te va ?
- Oh oui ! Excellente idée. C'est *The Pasta*, non ? Mia m'en a déjà parlé.

Je me renfrogne intérieurement. Mia y a certainement été avec Ethan qui habite à proximité. J'aurais préféré que ce restaurant soit une surprise pour Ana. J'ai bien conscience que mon attitude est puérile et ma contrariété sans fondement, aussi je ne dis rien.

Nous sommes peu après installés dans une petite alcôve discrète, l'ambiance est intime et feutrée. Je tends la carte du menu à Ana. Elle éclate de rire.

- Tu n'as pas tout commandé à l'avance cette fois ?
- Non, baby. Je ne veux pas être trop... prévisible. De quoi as-tu envie ?

Elle étudie un moment les différentes propositions avant de se décider.

— Je vais prendre des pâtes. Ce sont les spécialités après tout. Personne ne peut réussir une sauce *a la putana* aussi bien que Gail. Je vais tenter leurs cannellonis fourrés au fromage de chèvre frais et pesto d'épinard. Et un tiramisu pour le dessert ! Et toi ?

- Des *farfalles carbonara* aux cinq légumes et une *panna cotta* aux fruits rouges avec des *biscotti*.

Pour accompagner notre menu, je choisis un *Trebbiano d'Abruzzo*, un cépage qui provient d'Italie centrale. J'ai toujours eu un faible pour le vin blanc.

Tout le repas n'a été qu'un long préliminaire. Ana et moi sommes aussi excités l'un que l'autre en prenant l'ascenseur à l'Escala. Je me retiens de la toucher, je ne veux pas gâcher notre session par une trop grande précipitation. Nous émergeons dans l'appartement silencieux. Avec un sourire lascif, Ana file tout droit vers l'escalier qui monte à l'étage. Moi, je prends la direction de notre chambre pour me changer. Je compte me déshabiller et mettre mon jean fétiche, qui se trouve dans le tiroir de la commode.

À 19 h 30 précise, je suis devant la porte de la salle de jeu, la main sur la poignée, plein d'anticipation. Je pousse la porte. Ana est là, dans la posture d'une soumise : à genoux, tête baissée, cuisses ouvertes. Elle est quasiment nue, elle ne porte qu'une culotte en soie bleu nuit, largement échancrée sur les côtés. Seul un petit bouton retient le tissu aérien très haut sur ses hanches.

Je n'y peux rien, mon cerveau reconnaît le scénario : cette pièce, cette femme, cette ambiance. Un brouillard rouge me passe devant les yeux. Je suis depuis trop longtemps un dominant pour pouvoir changer en quelques mois de bonheur conjugal. Mon corps a des années d'expérience, il sait exactement ce qui va se passer. Il réagit, prêt à prendre les commandes. Je ne suis plus que testostérone et passion.

— Anastasia, que tu es belle ! Relève-toi.

Elle obéit, les yeux baissés. Elle suit le protocole, j'en suis ravi.

— Je vais t'attacher. Donne-moi ta main droite.

Elle me la tend, avec confiance. Je la conduis sous mon treillis. J'opte pour un jeu de menottes en cuir. Elle suit avec attention chacun de mes gestes, mais discrètement, entre ses cils. Je fais semblant de ne pas le remarquer. Je compte lui masquer les yeux, elle ne verra pas longtemps ce qui se passe.

— Lève les bras au-dessus de la tête.

Elle obéit. Son corps pulpeux s'étire. Quand je lui attache les poignets aux bracelets des menottes, je vois ses yeux s'écarquiller, ses iris bleus ont foncés sous l'afflux du désir, ses pommettes se sont empourprées. Je recule d'un pas pour l'admirer. Puis je tourne autour d'elle, comme un prédateur salivant sur sa délectable proie. Malgré sa grossesse et son allaitement de notre fils, elle a toujours des seins très fermes. Leurs pointes roses, déjà érigées, me paraissent avoir un peu foncé. Quant au cul d'Ana, il est rebondi et superbe. Il est à moi. Je décide d'y goûter à nouveau ce soir – un plaisir que je me permets rarement... Ana est encore novice de ce côté-là.

Elle est à ma merci. Je peux faire d'elle tout ce que je veux. Et ça m'excite. Je me mets à genoux pour la débarrasser de sa culotte. Je n'ai pas à la faire glisser le long de ses jambes, les deux petits boutons cèdent et je jette négligemment derrière moi le sous-vêtement humide de ses sucs intimes.

Je retourne à ma commode chercher un masque. Il ne s'agit pas d'un simple foulard en soie, c'est un vrai modèle BDSM : un loup en cuir avec deux anneaux sur les côtés et un devant – je n'aurais pas l'usage, mais j'aime bien l'effet esthétique. Il n'est pas trop serré, il lui permettra de cligner les yeux. Il ne couvre ni le nez ni la bouche, Ana n'aime pas.

Je positionne avec soin ce masque sur le visage de ma femme, avant de lui chuchoter à l'oreille.

— Nous allons jouer ce soir à un nouveau jeu, baby. Tu vas devoir reconnaître ce que j'utilise sur toi. Si tu réussis, tu seras récompensée ; si tu perds, tu auras un gage. Compris ?

— Oui, monsieur, souffle-t-elle.

Je souris en entendant sa voix haletante. Elle aime ce challenge, je le sens. Le parfum de son sexe monte entre nous, humide et épicé. Ce qui m'enivre comme le plus riche des nectars. L'idée de boire tout à l'heure à la source de sa passion même me fait frissonner.

J'aligne mes divers accessoires. Ana m'a demandé jadis de jeter les plus hardcore, les triques, cannes et fouets. Je comprends pourquoi : elle n'est pas masochiste, elle n'aime pas la douleur pour la douleur. Par contre, elle apprécie la « baise tordue » que nous pratiquons ensemble. Durant sa grossesse, je n'ai utilisé que la cravache en cuir tressé (qu'elle a choisie elle-même), le martinet en daim et quelques sextoys... De plus, vu que nous baisons le plus souvent en dehors de la salle de jeu, il m'a fallu faire preuve d'imagination quand je désirais lui administrer une petite correction ou pimenter nos ébats. Je me

rappelle d'une règle de bureau, d'une spatule de cuisine, d'un magazine, plié en deux, et même, un soir dans mon bureau, d'un fil d'ordinateur ! Bref, en cherchant avec l'esprit ouvert, on trouve toujours.

Ce soir, je voudrais qu'Ana comprenne que tous de mes anciens accessoires ne sont pas forcément douloureux ou traumatisants. Et ce sera bien plus facile de l'en persuader si elle ne les voit pas !

Je lui cingle les reins avec le martinet de daim. Elle sursaute et pousse un paillement. Elle ne m'avait pas entendu revenir derrière elle.

— De quoi s'agit-il, Ana ?

— Du martinet !

— Bravo.

Je pose délicatement deux petites pinces à seins sur ses pointes dressées. Elle se tortille en gémissant.

— C'est bon ?

— Oui.

Merde ! Elle oublie déjà le protocole ? J'abats avec force le martinet sur ses fesses rondes. Ce n'est pas très douloureux, mais elle grimace. J'insiste :

— Oui, qui ?

— Oui, monsieur, répond-elle, d'une petite voix soumise.

Parfait. Continuons l'expérience. Elle reconnaît sans peine la cravache, la règle de plexiglas (que j'ai remontée de mon bureau), les plumes, la baguette vibrante. À chaque bonne réponse, je tire sur la chaînette qui relie les pinces. Ana a les seins très sensibles. Je peux la faire jouir rien qu'en lui caressant la poitrine, mais ce n'est pas ce qui m'intéresse ce soir.

Je souris en regardant le reste de mon matériel. Elle aura du mal à reconnaître ces divers objets : elle ne les a jamais subis ! Il y a une cravache en style cuir noir, terminée par une petite main ; un autre modèle de martinet, une sorte de mini-fouet à lanière ; un chat à neuf queues en cuir d'un rouge agressif ; un flagellateur ; deux palette, une roue de Wartenberg...

J'essaie chacun d'eux sur Ana. Elle se cabre, elle cherche – elle se trompe – elle geint de façon érotique quand je l'en punis. Quelques petits coups légers du mini-fouet, entre ses jambes, l'excitent sans lui faire mal. Ensuite, elle reconnaît les piquants acérés de la roue que je fais glisser sur son ventre. Normal, je lui ai montrée cet accessoire une fois, quand elle fouillait les tiroirs de ma salle de jeu. Pour la féliciter, je décide de lui donner le choix du bouquet final.

Je lui demande ce qu'elle a préféré des différents accessoires.

— Le dernier, souffle-t-elle.

La palette ? J'en ai utilisé deux, la première était cloutée, elle m'a semblé trop rigide, Ana n'en a reçu qu'un seul coup sur les fesses ; la seconde, plus longue, est bien flexible, avec un manche en bois – qui peut servir d'olisbos⁹¹ – et une partie rectangulaire en cuir souple. Je souris. Ce sera donc avec cette palette noire que clôturerai la session. Je range tout le reste avant de revenir auprès de ma femme.

Je lui caresse les seins de la bande de cuir. Je détache ensuite les pinces et le sang revient dans les pointes engorgées. Sous l'effet du plaisir-douleur, Ana renverse la tête en arrière. Je passe la main entre

⁹¹ Objet phallique fabriqué en matériaux divers (tels que pierre, bois, cuir, ou plus récemment verre et plastique), d'usage intemporel, puisqu'on en trouve qui datent de près de 3 000 ans avant notre ère.

ses jambes, elle est trempée et ses cuisses tremblent. Merde, je dois aller vite. Je vibre déjà des pieds à la tête du désir de la prendre, mais je suis dans mon monde – aux commandes de son corps, de son plaisir. Et attendre rendra plus intense ma jouissance de tout à l'heure. C'est un plaisir en soi de voir Ana me répondre avec tant d'enthousiasme ! Je relève ma palette, je la frappe en travers de l'estomac, plusieurs fois, à petits coups qui la sensibilisent sans lui faire mal. Les claquements sont très satisfaisants. Je passe ensuite à ses flancs, au bombé de son mont de Vénus, entre ses jambes. Elle crie et me supplie :

— S'il te plaît ! Je veux...

— Silence !

Je lui cingle les fesses, plus fort, en savourant la vibration qui me remonte dans le bras. Puis je reprends mes caresses. Je glisse le bout arrondi du manche en bois entre les lèvres de son sexe. Ana tressaute. Elle est prête, moi aussi. Je la pénètre, elle hurle.

— Vas-y, baby, jouis pour moi.

Comme pour répondre à ma demande, elle se renverse en arrière, secouée par son orgasme... je jette ma palette pour soulever ma femme et l'empaler. Merde, je ne peux plus attendre. Je la martèle avec frénésie. J'explose quelques minutes après. Les jambes coupées, je manque m'écrouler avec elle dans mes bras. Heureusement, il y a un rail métallique sur le treillis et je fais coulisser Ana jusqu'au mur. Maintenant que j'ai un appui, je pense réussir à la détacher.

— Bravo, baby, tu t'es merveilleusement comportée.

Elle dodeline de la tête, épuisée. Merde, je voulais la sodomiser... Depuis son initiation, en juin dernier, je l'ai plusieurs fois reprise de cette façon. Une fois ici, dans la salle de jeu, avec un bondage compliqué. J'aime aussi le faire au réveil, quand Ana est parfaitement détendue, parce que sa position, allongée sur le côté, me donne un angle d'accès idéal. Mais là, ce n'est pas possible, elle n'a pas assez dormi. Je l'embrasse sur le sommet du crâne.

— Viens, je t'emmène au lit.

Ana ne répond pas, elle pend mollement contre moi, dûment satisfaite. Je l'emporte dans mes bras et quitte la salle de jeu, refermant soigneusement la porte derrière moi. Quelques minutes plus tard, je la couche sur notre lit, dans notre chambre. J'hésite à recommencer à la caresser mais ses yeux papillonnent, elle n'en peut plus. Je souris, elle manque parfois d'endurance, ma petite fée.

— Christian... chuchote-t-elle d'une voix éraillée par la fatigue – et ses cris de passion, tout à l'heure dans la salle de jeu.

— Oui, baby ?

Aurait-elle besoin d'un verre d'eau ? Ou encore d'un massage ? J'ai peut-être un peu abusé, elle a sans doute des crampes après être restée si longtemps les bras en l'air.

— Christian, est-ce que tu me considères comme une épouse parfaite ?

Quoi ? Je ne m'attendais pas à une telle demande. J'éclate de rire en me souvenant de l'intitulé de son mail à l'heure du déjeuner. *Parfaite ? Non, je n'irai pas jusque-là, baby.* À mes yeux, une épouse parfaite serait prête pour le round 2 – sinon le 3. Je me sens en forme, je pourrais la baiser toute la nuit, même ici, dans notre chambre, sans accessoires. Je pourrais faire tout le travail, elle n'aurait qu'à jouir en criant mon nom. Hmm... C'est tentant.

Je note qu'elle a ouvert les yeux, ses grandes prunelles bleues sont implorantes. Je ne veux pas gâcher l'ambiance délicieusement décontractée par une critique latente.

Je réponds à mi-voix :

— Je dois avouer qu'aujourd'hui, tu t'es parfaitement comportée.

Elle paraît déçue ? Désolé de lui avoir fait de la peine sans le vouloir, je me couche auprès d'elle pour la serrer – très fort – dans mes bras. Elle m'est si chère. J'ai tout le bonheur du monde, là, contre moi.

— J'aime te voir comme ça, Mrs Grey.

— Comment ?

Je ris de son insistance juvénile.

— Repue, satisfaite, docile... Pour moi, l'épouse parfaite est une épouse soumise, baby.

J'ai dit ça en riant, en guise de plaisanterie. L'humour n'est pourtant pas mon fort, mais parfois, avec Ana, je m'y essaie. Elle éveille en moi des impulsions que je n'ai jamais connu : je veux être jeune et insouciant pour mieux la chérir. C'est difficile. Ce n'est pas vraiment dans ma nature.

Je décide de rester un moment avec elle, le temps qu'elle s'endorme. J'irai ensuite travailler dans mon bureau. J'ai emmené mes dossiers, je peux aussi bien me concentrer dessus ici qu'à GEH. J'ai peur qu'Ana ait froid. J'hésite à lui faire enfiler un pyjama, mais elle me semble déjà presque endormie. Merde, j'aurais dû y veiller plus tôt. Je suis très mécontent de mon inattention. Je tire la couette pour emmitoufler ma femme dedans.

— Christian...

— Oui, baby ?

— J'ai vraiment *vraiment* très envie de quelque chose...

Je la vois rougir. Je frémis, très attentif. Va-t-elle me demander d'autres détails sur ces accessoires que je lui ai fait découvrir ce soir ? Allons-nous franchir une autre étape de « baise tordue » ? J'ai encore tant à apprendre à Ana, dans ce domaine. Toute une vie de joies et de plaisirs partagés s'étale devant mes yeux éblouis. Elle semble plus éveillée à présent, elle a récupéré plus vite que je l'aurais cru... Une fois encore, elle réussit à me surprendre.

Je comprends mal l'éclat de culpabilité qui brille dans son regard fixé sur moi. Elle sait bien qu'elle peut tout me dire, m'avouer ses désirs les plus secrets. Je le vois alors ce tordre les doigts, le même geste qu'elle a eu tous ces derniers jours pour évoquer ce foutu voyage à New York. Je retombe de mon fantasme érotique à la vitesse grand V. L'atterrissage est brutal. Je suis en rogne. Je serre les dents pour tenter de contrôler ma colère. Je préfère aussi m'assurer que mes soupçons sont fondés avant de m'emporter pour de bon.

Je prends sa main dans la mienne, ses doigts tremblent. Je n'aime pas ça.

— Ana, si tu comptes encore me demander...

Elle me coupe la parole, une insolence qui n'arrange en rien mon humeur.

— Je veux aller à New York.

Crac – boum. Le crash est si brusque que tout mon être en frémit. Ana n'a-t-elle pensé qu'à cette putain de fashion week pendant que nous étions ensemble là-haut ? Qu'est-ce qui lui prend ? Pourquoi cette obsession ? Aurait-elle envie de rejoindre quelqu'un – un homme ? Non, je n'arrive pas à y croire.

Ce doit plutôt être un salon du livre. Je vais demander à Welch de vérifier quelles manifestations se déroulent actuellement ayant un rapport quelconque avec l'édition. Je me souviens de l'insistance indécente qu'a manifestée Ana, alors qu'elle venait juste d'entrer à SIP, pour assister à un colloque avec son patron d'alors, ce misérable Hyde. Elle envisageait la bouche en cœur de passer une nuit à l'hôtel avec lui. Plus tard, quand j'ai appris la vraie nature de ce fumier et son habitude de violer ses jeunes assistances avant de les filmer, j'en ai eu des cauchemars récurrents plusieurs mois durant.

— Ma femme n'a rien de « parfait ». Elle est inconsciente !

Je cherche à contenir la rage qui bouillonne en moi parce que toutes ces nuits sans dormir quand mes agents ne réussissent pas à mettre la main sur Hyde me reviennent à l'esprit. Comment protéger Ana si elle ne réalise pas les dangers ? Si un caprice pour elle passe avant sa sécurité ?? J'aurais cru qu'en devenant mère, elle acquiert un nouveau sens des responsabilités, c'est un échec.

Elle se rassied dans le lit et recule, collée à la tête de lit. Elle baisse les yeux, mais j'ai eu le temps de voir les larmes dans ses yeux. Ce n'est pas du remords, non, je connais ma femme. Merde ! Elle a peur ? Elle a PEUR DE MOI ! C'est le pompon ! Elle aurait aussi bien pu me planter un couteau dans les côtes, ça aurait été moins douloureux. Je baisse les yeux sur mon torse nu. Je ne saigne pas. Étrange, je sens pourtant une blessure béante qui vient de s'ouvrir.

— Anastasia, je croyais que la discussion était close.

Je ne reconnais pas ma voix. Elle est atone. Lointaine et détachée. Je me souviens d'une phrase : *On souffre toujours par ceux qu'on aime*. Qui me l'a dite ? Je cherche, vaguement. Oh oui, c'est Grace, à l'hôpital, au chevet d'Ana inconsciente. *On souffre toujours par ceux qu'on aime*. C'est vrai. Ce sont les êtres les plus chéris qui ont le pouvoir de vous blesser. Je n'en veux pas à Ana, je pense qu'il y a des éléments qui me manquent dans le schéma, mais je n'ai pas envie d'en parler ce soir. Je suis... sous le choc, je crois.

— Pas du tout ! Jette-t-elle en colère. Tu considères juste que j'ai accepté ce refus. Ce n'est pas le cas. Je veux que tu dises oui.

Ah, nous sommes dans une impasse alors. Je ne dirais jamais oui. Je ne mettrai plus jamais sa vie en danger. Teddy a besoin de sa mère. Et j'ai besoin de ma femme, même quand elle se comporte en adolescente attardée – ou en gourde immature, au choix. Génial...

Je lui parle plus durement que je n'en avais l'intention :

— Tu veux que je dise oui ? C'est une plaisanterie ? Je ne vois pas ce qui peut te donner à penser que j'allais changer d'avis. Ce projet de voyage à New York est une aberration. Ça l'était hier, ça l'est encore aujourd'hui.

Je me demande toujours si cette insistance sans fondement ne provient pas de l'influence de Kate. Ana lui a-t-elle téléphoné aujourd'hui ? Je crains de poser la question d'emblée, je prends un moyen détourné :

— As-tu prévenu Kate que tu n'irais pas ?

— Non.

Bon Dieu ! Qu'elle est pénible. Une partie de ma frustration vient du fait que je ne peux charger Kate d'un nouveau délit. Tout est dû à Anastasia !

— Eh bien, fais-le et vite !

Elle ne répond pas. À la voir comme ça, butée, enfermée dans son caprice, je perds la tête et me mets à hurler :

— Anastasia, est-ce que c'est clair ? Réponds !

— Oui.

Ce n'est pas très convaincant. Je vais la faire surveiller. Je prends note mentalement de convoquer Taylor et Sawyer demain à la première heure. Je ne veux pas qu'Ana reste cinq minutes seule tant qu'elle est dans cet état d'esprit. Je soupire. La vie est un éternel recommencement. Même quand nous n'avons pas d'ennemis à nos trousses, nous sommes rattrapés par nos propres démons. Jamais la paix !

Je ne supporte pas de voir Ana recroquevillée contre le mur, ça me rappelle ma petite enfance. À quatre ans, je m'attendais toujours à recevoir des coups. Je me cachais sous la table, mais sans espoir. La brute n'avait aucun mal à me sortir de ma cachette : l'appartement était minuscule et pauvrement meublé... Je repousse ces sinistres réminiscences – j'ai la sensation de plonger dans un de mes cauchemars. C'est insoutenable.

Je me redresse pour m'agenouiller près du lit. Je prends les mains glacées d'Ana dans les miennes, je la regarde droit dans les yeux.

— Baby, regarde-moi. Essaie de me comprendre, s'il te plaît.

Je lui répète mes arguments, toujours les mêmes. Pourquoi ne veut-elle pas comprendre ? Je refuse qu'elle prenne des risques. Ce déplacement est un caprice – une vraie connerie, oui ! Je SAIS bordel que la *fashion week* ne l'intéresse pas.

Il faut que je sache la vérité. Il faut que je fasse une concession. Je resserre mon emprise sur les mains d'Ana en insistant :

— Si tu veux aller à New York, dis-le-moi, nous irons ensemble.

Si je suis avec elle, je m'assurerai au moins qu'elle ne risque rien.

Baby, par pitié, réponds. Souris-moi ? Dis-moi que tu n'as pas peur de moi. Je t'aime plus que ma vie.

— D'accord.

D'accord ? C'est tout ? Pas de nouveaux projets, d'autres négociations ? je surveille Ana, elle retient ses bâillements. Ce n'est pas moi qui l'ai convaincue, c'est la fatigue qui l'a mise au tapis. Je ne regrette plus autant son manque de résistance parce que moi, je suis à plat, émotionnellement parlant. Bordel, je fonctionnais bien mieux quand je n'avais pas de cœur ! Bien sûr, je ne regrette pas d'avoir trouvé l'amour mais la « communication » parfois, c'est bien chiant pour pas grand-chose.

J'embrasse Ana sur le front en lui ordonnant de se coucher. Elle obtempère. J'hésite à marquer cet exploit d'une pierre blanche – nous ne sommes pas dans la salle de jeu, c'est en général le seul endroit où j'obtiens de cette tête de mule un simulacre de soumission.

Je la borde avec affection. *Dors bien mon amour. Je t'aime même quand tu es épouvantable.* Je lui chuchote à l'oreille :

— J'ai du travail, je serai dans mon bureau. Bonne nuit.

Je sors de la chambre presque en courant. Je grince des dents, furieux. Je me sens remonté à bloc. Parfait, c'est sous pression que je travaille le mieux. Je sens que je vais trouver cette nuit une solution pour ce foutu deal avec Appli Net.

Quant à Google et Facebook ? Foutaises ! Après avoir affronté Ana, les géants d'Internet sont de la gnognotte.

Il est 2 heures quand je vais me coucher. Je trouve Ana blottie de mon côté du lit, les deux bras serrés sur son oreiller. Elle a pleuré. Je ne supporte pas de la voir triste, mais si je cède à son caprice, est-ce que ça ne va pas la pousser à recommencer à la première occasion. ?

Bon, ce soir, j'ai mis au point un nouveau plan d'action – c'est risqué mais ça peut marcher. Je vais pouvoir emmener Ana à New York du coup, j'en profiterais pour rencontrer un financier et arranger avec lui un montage afin de court-circuiter les contre-offres sur Appli Net.

Ana sera contente. Nous partirons à New York vendredi soir. Samedi matin, je serai occupé, mais nous aurons l'après-midi et le dimanche. Je vais aussi contacter Kate – ou envoyer Taylor espionner le Seattle Time – afin de connaître son programme... Je suis sûr qu'Ana tiendra à passer un moment seule avec notre chère belle-sœur. Le lundi sera pour moi rempli de rendez-vous, merde, je vais tenter de libérer mon mardi matin, mais ensuite...

Ça va être serré, Grey, tu as prévu de dormir quand ?

Je m'endors sur cette question – ce qui est assez ironique en soi.

Jour 3 - Plan C

Le silence est d'or

Ana

Je suis réveillée. Du moins, mon cerveau l'est, mon corps aussi, mais mes yeux n'ont pas envie de s'ouvrir. Je les frotte avec rigueur pour ôter la glu qui me colle les cils, le sel des larmes versées la nuit passée. Et je ne peux m'empêcher de me remémorer cette scène. Est-ce qu'aller à New York vaut vraiment le coup ?

Un rayon de lumière pâle émanant de la fenêtre caresse le visage endormi de Christian, il a au front un pli soucieux qui ne me plaît pas. Je dépose sur sa tempe un petit baiser et je souris en voyant son expression s'adoucir. Ainsi, même dans son sommeil, je réussis à apaiser ses tourments. Il est rare que je me réveille avant lui. À quelle heure s'est-il couché hier soir ?

Samedi, il n'a pas à aller travailler. Moi non plus. Mais je n'ai pas envie de rester au lit. Sans bruit, je m'éclipse dans la salle de bain pour faire ma toilette. Je connais les êtres, je n'ai pas besoin de beaucoup de lumière. Et comme j'ai du temps à perdre, je décide de me faire couler un bain plutôt que prendre une douche. En attendant que la baignoire se remplisse, je me lave les dents.

Quand tout est prêt, je plonge dans l'eau mousseuse avec un soupir de satisfaction, les jets bouillonnants massent mes muscles courbaturés et ma peau sensibilisée par la session d'hier. La tête renversée en arrière, la nuque calée contre le rebord émaillé, les yeux fermés, je laisse mon esprit dériver. Bien entendu, j'en reviens à mon problème en cours : comment convaincre Christian de céder. Je pourrais recommencer ma première tactique : insister ; mais à long terme, c'est usant. De plus, ça n'a pas fonctionné le premier jour, j'ai peu d'espoir d'obtenir un meilleur résultat avec un autre essai. Je risque de me lasser bien avant lui. L'idée de jouer à l'épouse parfaite ne fait que m'effleurer : non, pas après la façon dont j'ai été hier récompensée de mes efforts.

À dire vrai, je n'ai plus envie de me disputer avec Christian...

Et là, j'ai une idée lumineuse, au point que je me rassieds toute droite dans la baignoire. Voilà la solution : plus de dispute. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Plus de dispute, plus de discours, plus rien. Si je garde le silence suffisamment longtemps – ce qui est tâche aisée, je pense – Christian sera bien obligé de céder, juste pour avoir le plaisir de m'entendre à nouveau lui parler. Mentalement, je m'accorde d'une bourrade satisfaite et je remercie le ciel de m'avoir octroyé un cerveau. Il faut que je mette bien au point mon plan C, parce que Christian ne va pas apprécier que je l'ignore. Alors, jusqu'où puis-je aller ? Quelles seront mes limites... ? Je décide de lui accorder nos habituels contacts physiques, baisers, câlins, main dans la main, etc. mais s'il me parle, je ne lui répondrai que d'un mot bref.

Enchantée de ma décision, je sors de la baignoire, retire à la bonde, et commence à me sécher. Lorsque je reviens dans la chambre, je trouve Christian assis sur le rebord du lit, penché en avant, les coudes sur les genoux. Il sent ma présence et se redresse, ses yeux attentifs cherchent les miens.

— Bonjour, Ana, déclare-t-il, d'une voix à la raucité sensuelle. Je voudrais m'excuser d'avoir haussé le ton hier soir. Ce n'était pas mon intention, je voulais juste que tu comprennes ma position. Accepterais-tu de me pardonner ?

Je lui réponds d'un sourire et d'un hochement de tête. En silence, je traverse la pièce vers la commode où sont rangés mes sous-vêtements.

Christian fronçe les sourcils, il a dû réaliser que mon attitude n'était pas normale. Je lui tourne le dos et me penche sur un tiroir ouvert pour y choisir culotte et soutien-gorge.

— Ana ?

Sa voix est inquiète. D'instinct, je me tourne vers lui. Avec son visage crispé, il paraît à la fois anxieux et troublé. Il tend une main vers moi et ordonne :

— Viens ici.

Pas à dire, je suis programmée pour obéir. J'avance jusqu'à lui et pose ma main dans la sienne, il m'attire entre ses jambes et me dévisage. Je fais de mon mieux pour garder une expression impassible.

— Baby, qu'est-ce qui ne va pas ?

Qu'est-ce qui ne va pas ? Il est fou ?

Christian, ce qui ne va pas, c'est que ça fait deux jours que je te supplie d'aller à New York avec ma meilleure amie et que tu t'obstines dans ton refus arbitraire. Tu m'avais promis de « tout » m'offrir, tu as menti, voilà ce qui ne va pas. Sans compter le fait que tu me prends pour une incapable majeure, alors que je suis une adulte, responsable de mes décisions et de ma vie. N'importe quelle autre femme à ma place aurait déjà pris son billet d'avion !

Je retiens mon petit discours et me contente de jeter :

— Rien.

Le mot est sorti un peu trop vivement, mais je m'en fiche. Je ne peux garder un silence complet, je transige avec des réponses monosyllabiques. J'ai tellement envie de hurler qu'il m'est très difficile de me contrôler, je m'accroche à l'idée que mon plan C vient de débiter. Je dois m'y tenir.

Le pli s'accentue sur le front de Christian. Il essaye de comprendre ce qui me motive.

— C'est à cause de moi ? Tu m'en veux ?

— Non.

Je secoue la tête pour marquer ma dénégation. Je sens déjà que la journée va être très longue.

— Ana, tu n'es pas dans ton état normal.

Non, sans blague, Sherlock ? Oh que j'aimerais lui jeter : oui, c'est à cause de toi. Si tu n'étais pas aussi borné, entêté, contrôlé, si tu acceptais que je m'en aille quelques jours, tu te réveillerais bien plus heureux le matin parce que je te ferais la meilleure pipe du monde...

Mais comme je ne peux pas parler, je me contente de hausser les épaules, ce geste exprimant le « non sans blague ? » que je ne peux énoncer à haute voix.

Christian pousse un grondement irrité et passe une main nerveuse dans ses cheveux ébouriffés.

— Très bien. Habille-toi, je vais prendre une douche. Je te retrouve en bas. Il faut que nous allions récupérer Teddy chez mes parents.

Il se lève, dépose sur mes lèvres un sec baiser, puis commence à récupérer des vêtements propres. Ma démonsse intérieure sautille de joie et tape des mains : *merveilleuse performance, Ana ! Ça a marché !* Par contre, ma conscience croise les bras et secoue la tête, mon comportement la consterne.

Je m'habille en silence d'un chemisier en soie crème à col châle et d'une jupe bleu marine, avec des mocassins Louboutin. Je me sèche les cheveux et les attache en queue de cheval. Une fois coiffée, je me

penche pour regarder mon visage dans le miroir, je suis trop pâle. Je mets sur mes lèvres du gloss transparent, un peu de poudre et du rose à joues, avant de décider que ça ira.

Je vais jusqu'à la cuisine ; déserte et silencieuse. Avec un brin de nostalgie, j'évoque le temps où Gail nous y accueillait toujours d'un « bonjour » chaleureux et cordial. Je soupire, je ne me sens pas le courage de sortir une poêle pour faire frire des œufs ou de la charcuterie. Pour me donner bonne conscience, je me dis que je risque d'éclabousser de graisse mon chemisier. Je décide de prendre en guise de petit déjeuner des céréales arrosées de lait. En ouvrant le frigidaire pour y récupérer une brique de lait, je trouve aussi des yaourts et des fruits. Je m'installe sur le comptoir avec mon bol et sors de mon sac un manuscrit que j'ai décidé de parcourir et d'annoter ce week-end, autant m'avancer pour la semaine à venir – surtout si je dois m'absenter quelque jours.

Au bout de quelques secondes, je lève les yeux, surprise. Je réalise que j'ai oublié de faire chauffer de l'eau pour mon thé. Pas à dire, je me suis vite habituée à être servie ! Avec un soupir, je quitte mon tabouret pour mettre la bouilloire sur le feu. Je branche aussi la cafetière pour que Christian ait du café prêt lorsqu'il me rejoindra.

Mon manuscrit est passionnant, il évoque la vie difficile d'un homme élevant seul son enfant. C'est du vécu, à la fois brutal, honnête, et dérangeant. Quelque part, cette biographie me bouleverse. Par chance, je connais l'auteur et je sais qu'il s'agit d'un homme de cœur. Après un deuil cruel et des années très dures, il est actuellement remarié et heureux. Il y a quelques mois, son fils a aussi obtenu un diplôme universitaire. Le Rêve Américain ! Je me souviens de tout ce que ma mère m'a raconté de ses difficultés après le décès de mon père biologique ; très jeune et morte de peur, elle s'est remariée après quelques mois de veuvage avec Raymond Steele – qui m'a adoptée. C'est le seul père que j'ai jamais connu. Je suis certaine que ce livre deviendra un bestseller, probablement adapté au cinéma, le rêve de tout auteur qui se respecte. Pour un éditeur, c'est toujours un honneur de faire paraître un ouvrage de valeur.

Je suis arrachée à ma lecture en entendant les pas de Christian dans le grand salon derrière moi. Il s'assied à mes côtés et examine ce que j'ai préparé.

— Rien de chaud pour le petit déjeuner ?

— Je peux te faire des œufs, si tu veux...

Oh zut ! J'ai oublié mon vœu de silence !

— Non, laisse tomber, ça ira. Et ne lis pas pendant que tu manges, tu n'es pas très douée pour faire les deux à la fois.

Je le foudroie du regard. Puis je réalise que, plongée dans mon texte, je n'ai pas avalé deux cuillerées du contenu de mon bol. Je grince des dents, détestant avoir à lui accorder raison sur ce point-là. D'un autre côté, qu'est-ce que ça peut faire ? Je dépose mon manuscrit pour ingurgiter mes céréales détremées. Berk ! Par fierté, je fais comme si elles étaient délicieuses.

Christian sort du frigo deux muffins qu'il met quelques secondes au micro-ondes, puis il se sert une tasse de café et un verre de jus d'orange. Je le surveille à la dérobée, en essayant de juger son état d'esprit. Apparemment, je l'ai mis en colère, parce qu'il ne m'a pas embrassée en arrivant. Il m'ignore ? *Ça tombe bien, Mr Grey, nous allons être deux à jouer le même rôle.*

Je repose mon bol à moitié plein, je n'ai plus faim. Christian le remarque et intervient :

— Anastasia, finis ton petit déjeuner.

Oh zut ! Comment ai-je pu oublier son obsession de la nourriture et sa haine du gâchis ? Je termine ma bouillie céréalière sans me donner la peine de lui répondre. Il me faut choisir mes batailles et je suis absolument certaine que vaincre celle-ci n'est pas à ma portée.

Au moment où je m'apprête à quitter mon tabouret, Christian a vidé son assiette. Il me fait face pour dire très distinctement :

— Attends, Anastasia, j'ai à te parler. Je ne sais pas ce qui te prend ce matin, mais je refuse que tu me fasses la gueule comme ça sans me donner d'explication. Voudrais-tu m'expliquer ce que tu as ?

S'il m'avait parlé avec colère, ou même avec arrogance, j'aurais pu me mettre en colère. Mais non, il n'est que bouleversé, ses yeux sont tristes – on dirait un chien fidèle ayant reçu un coup immérité. Je me mordille la lèvre en me tortillant les doigts, je ne sais pas comment lui répondre. Sans doute parce que mon discours de justification comprendrait plus qu'un seul mot.

Christian insiste :

— Ana, qu'est-ce qui se passe ? Je veux savoir ce qui te contrarie. Je me fais un sang d'encre pour toi, baby ? Réponds-moi !

Sa voix a monté sur les derniers mots. Exaspéré, il s'approche de moi, pose les mains sur mes épaules et me caresse les bras jusqu'aux poignets. Par ce contact physique, il cherche à me convaincre de parler.

— Non.

J'ai répondu froidement. Il me regarde éberlué.

— Comment ça, non ? Anastasia, je veux savoir. Parle.

Je n'arrive pas à y croire ! Il est délibérément obtus ou quoi ? A-t-il oublié notre conversation concernant New York et son obstination à me refuser ce déplacement ? Pendant une seconde, je doute de son intelligence. Christian Grey est peut-être un P-DG de multinationale, un milliardaire capable de briller dans le monde des affaires, mais quand il s'agit des relations homme-femme – ou dans le cas présent, mari-épouse – il ne comprend que pouic.

Frappée par cette révélation, je hausse les épaules, en évitant de le regarder dans les yeux.

Il cesse de me cajoler pour m'extirper une réponse et m'empoigne par les avant-bras de ses grandes mains chaudes. Il a changé de tactique, ses yeux ne sont plus tendres et suppliants, mais glacials et déterminés. Ce sont ceux d'un adversaire durant un duel, ceux d'un prédateur avant la mise à mort.

— Anastasia Rose Grey, tu as deux secondes pour m'expliquer ce qui te pousse à agir de cette façon depuis ton réveil ce matin sinon, je te retourne sur mes genoux pour t'arracher une confession à la manière forte.

Waouh ! Quand il m'appelle « Anastasia », c'est déjà que ça va mal, mais là, j'ai droit à mon état civil au complet ? C'est carrément une déclaration de guerre. J'en reste bouche bée. Je ne suis même pas certaine qu'il prendrait le temps de remonter dans la salle de jeu ou d'aller jusqu'au bout du couloir dans l'intimité de notre chambre. Et s'il me fessait dans la cuisine, sur le comptoir ? Je ne sais pas où se trouve Taylor, mais pas question d'accepter ce genre de traitement en plein jour et dans un tel contexte... Ce serait humiliant.

J'ai toujours su que Christian gardait en lui un fond de violence, c'est un dominant par nature, je ne veux pas prendre de risques. Je ne sais pas jusqu'où il risque d'aller. Je réfléchis toujours à mes options.

— Anastasia, c'est mon dernier avertissement ! Parle !

Je me creuse la cervelle pour trouver une réponse plausible. D'un autre côté, en ai-je besoin ? Il m'a promis un jour que je n'étais pas sa soumise mais sa femme, que nous étions des partenaires égaux. Il n'a pas le droit d'utiliser sa force contre moi si je ne suis pas consentante.

Alors, je décide d'être sincère et je le fixe droit dans les yeux pour crier :

— Non !

Je récupère mon sac et mon manuscrit et quitte la cuisine en courant. J'espère que Taylor et Sawyer sont à portée de voix si je hurle au secours.

Mais Christian ne me poursuit pas.

Samedi *Christian*

Je suis de mauvais poil quand mon BlackBerry vibre le lendemain. Il est 6 heures, merde ! J'ai Ana dans les bras, elle n'a pas bougé de toute la nuit. Je repense à notre dispute d'hier soir avec une grimace amère. Quel con je fais ! Je n'aurais jamais dû la laisser pleurer toute seule dans le lit... Le brave routier qui nous avait aidés, Ros et moi avions, après notre accident d'hélicoptère, m'avait conseillé un jour : « *que le soleil ne se couche pas sur votre colère* ». Il paraît que c'est un verset de la Bible⁹². Ouais, Dan McAlester est un sage. Je reçois régulièrement de ses nouvelles depuis deux ans. Il s'en sort très bien depuis que je lui ai fourni un nouveau camion. Pour une fois, un bienfait a été récompensé.

Au fait, pourquoi mon BlackBerry a-t-il sonné ? Je vérifie. C'est un mail de Ros. Je me lève pour le lire ; elle aussi a travaillé cette nuit... Son idée est originale ; en plus, elle peut s'articuler à la mienne. Oui, ça donnerait même à GEH un angle d'approche carrément vicieux. J'aime vraiment la façon qu'a mon bras droit de raisonner ! Je n'ai jamais rencontré de femme aussi teigneuse !

Depuis mon mariage, j'évite de passer mes week-ends à travailler. Je peux me rendormir une petite heure – autant que mes neurones soient fonctionnels.

Quand je me réveille une seconde fois, il fait grand jour et Ana n'est plus dans le lit. Je panique quelques secondes avant de l'entendre, dans la salle de bain. Merde, j'ai le cœur qui tambourine. Je me rassieds dans le lit, la tête dans les mains. Il faudrait que j'apprenne à contrôler ces ridicules attaques sinon, je vais finir cardiaque. Ana revient dans la chambre, enveloppée dans une serviette, la peau rosie de ses ablutions. Elle est à croquer.

Je décide d'appliquer le bon conseil de Dan : autant apaiser le plus vite possible notre querelle.

— Bonjour, Ana. Je voudrais m'excuser d'avoir haussé le ton hier soir. Ce n'était pas mon intention, je voulais juste que tu comprennes ma position. Accepterais-tu de me pardonner ?

Elle sourit d'un air distant et, sans me regarder, commence à chercher des habits dans les tiroirs de la commode. Elle est toujours en colère ? Ce mutisme ne lui ressemble guère. J'espère qu'elle n'est pas malade.

— Ana ?

⁹² La Bible – Épître de Paul aux Éphésiens 4:26

Je lui demande de me rejoindre, ce qu'elle fait, un sourcil interrogateur – ou surpris ? – relevé. Elle n'est pas fiévreuse, je le sais dès que j'ai sa main dans la mienne. Je scrute son visage fraîchement lavé, à la recherche d'indices.

— Baby, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien.

Son visage est fermé. On dirait une ado boudeuse. Que faire ? Je ne veux ni sévir ni recommencer une dispute. M'en veut-elle encore pour cette histoire de New York ? Ou bien a-t-elle des regrets concernant la session d'hier soir ? Comment la déchiffrer si elle ne m'explique rien ? Merde, je ne suis pas omniscient !

— Ana, tu n'es pas dans ton état normal.

Elle hausse les épaules, d'un geste insolent et désinvolte. D'accord, elle cherche à me mettre en colère. Et je devine pourquoi : elle sent ma culpabilité de l'avoir laissée se coucher en larmes, elle veut en rajouter. Je retiens ma frustration. Nous n'avons pas le temps, Teddy nous attend à Bellevue. Nous sommes aussi censés déjeuner avec mes parents, Mia et Elliot. Pour une fois, nous n'avons pas les Kavanagh : Kate est à New York et Ethan en visite chez un oncle, je ne sais où.

Je laisse Ana à sa bouderie le temps de prendre une douche.

Un quart d'heure après, je le retrouve dans la cuisine, assise au comptoir, le nez plongé dans un manuscrit. Je serre les dents – combien de fois lui ai-je dit qu'il valait mieux manger en se concentrant sur sa tâche que faire plusieurs choses à la fois ?

Elle lève la tête comme si mon apparition était la dernière chose au monde à laquelle elle s'attendait. Charmant. Elle m'ignore ! Je jette un coup d'œil autour de moi : les feux sont éteints.

Ana a devant elle un bol qu'elle ne touche pas, elle sirote du thé d'un air absent. Au moins, elle a branché la cafetière, c'est mieux que rien.

Je ne peux m'empêcher de faire une réflexion :

— Rien de chaud pour le petit déjeuner ?

— Je peux te faire des œufs, si tu veux...

Elle ne paraît pas enthousiasmée à cette idée. Autrefois, mes soumises faisaient la cuisine le week-end mais, comme Ana ne cesse de me le rappeler, elle n'a rien à voir avec ces femmes. Elle s'est habillée avec soin, comme si elle partait travailler, ce n'est pas une tenue pour faire frire du bacon. Je retiens un soupir, je regrette infiniment que Gail Taylor ne soit pas là avec ses muffins, son sourire – et son tablier !

— Non, laisse tomber, ça ira. Et ne lis pas pendant que tu manges, tu n'es pas très douée pour faire les deux à la fois.

Cette réflexion manquait d'affabilité et Ana régite enfin : elle me fusille d'un regard noir. J'ai presque envie qu'elle se rebelle, je me sens prêt à une confrontation physique. Elle m'énerve et surtout, je n'aime pas ne plus avoir où j'en suis. Elle hésite, avant de céder de mauvaise grâce. Elle jette négligemment son texte si passionnant et se met à manger. Ses cornflakes sont imbibés de lait. C'est répugnant ! Comment peut-elle avaler une pareille mixture ? Est-ce bien hygiénique ? Comme je la surveille, je note sa grimace. Je me crispe. Si elle fait mine d'arrêter de manger, je vais... Non, elle continue, la gorge serrée de dégoût. Je retiens un ricanement : à ce qu'il paraît, Mrs Grey s'est infligé une autopunition (bien méritée) en laissant attendre son déjeuner. Il y a une justice divine ! Je me détends.

Gail étant une gouvernante prévoyante, le frigo est rempli de provisions. Je sors un plat tout prêt que je fais réchauffer au micro-ondes. En attendant, je me sers une tasse de café.

Ana me croyant concentré sur mon repas, elle tente d'interrompre le sien.

— Anastasia, finis ton petit déjeuner.

Nous mangeons côté à côté et pourtant séparés par un gouffre. Je sens monter en moi d'une juste indignation : Ana ne fait aucun « compromis » ! Pourquoi serait-ce à moi de toujours lui céder ? Je décide de consulter John au plus tôt : je me sens un peu perdu, là.

J'espère que passer un moment chez mes parents nous permettra une détente : Ana ne fait jamais de caprice en public. C'est une de ses grandes qualités.

Au moment où elle cherche à quitter la cuisine, son bol vidé, j'essaie une dernière fois d'obtenir une explication à son comportement énigmatique. J'ai beau insister, elle ne répond pas. Je ne sais plus quoi faire, merde !

— Ana, qu'est-ce qui se passe ? Je veux savoir ce qui te contrarie. Je me fais un sang d'encre pour toi, baby ? Réponds-moi !

Je la prends par les épaules, je tremble d'une envie féroce de la secouer vertement – sinon de lui coller la raclée de sa vie. Pour me distraire de cette idée tentante, je lui caresse doucement les bras, afin de lui rappeler notre connexion physique. Rien à faire. Elle est renfermée sur elle-même, sourde et aveugle. Elle finit par m'échapper, se jette sur son sac à main et se sauve en courant.

Où compte-t-elle aller au juste ? Je l'ignore. Avec un soupir, je la suis jusque dans le vestibule. Taylor a son week-end libre, c'est Sawyer et Ryan, un homme de Welch, qui nous escorteront.

À Bellevue

En nous voyant, Ted hurle de joie comme si nous l'avions abandonné six mois durant. Ma mère éclate de rire, puis elle m'embrasse affectueusement.

— Chéri, ne t'inquiète surtout pas, Teddy a été très heureux avec nous.

— Je confirme, déclare Carrick avec un gros rire. Il adore les balançoires, hein, bonhomme ? Je l'ai poussé une demi-heure durant au country club.

Je frémis. Mon fils est sorti de la propriété ? Je sais qu'il était escorté de deux agents, mais quand même. Il faudra que je prenne ma mère à part pour lui demander à l'avenir... Non, je décide de faire bâtir une aire de jeu dans le jardin de mes parents. Je sais exactement à quelle entreprise m'adresser !

Mia est déjà là et, si je dois en croire les jouets accumulés sur le tapis du salon, elle était occupée avec mon fils. Elliot arrive quelques minutes après nous, les accolades reprennent de plus belle.

— Viens embrasser ton parrain préféré, Theo D ! Crie mon frère.

Il prend mon fils dans ses bras et le jette en l'air, plusieurs fois. Ted hurle de joie. Je surveille la scène d'un œil attentif, prêt à intervenir.

Avec un sourire, ma mère nous conduit sur la terrasse, derrière la maison.

— Comme le temps est exceptionnellement beau, j'ai pensé que nous pourrions déjeuner au soleil. Cary va nous faire griller des steaks.

Machinalement, je propose :

— Tu veux que je t'aide, papa ?

C'est Elliot qui répond :

— Surtout pas ! Frangin, je te confierai volontiers les millions que je ne possède pas, mais ma viande ? Jamais. Tu ne vaux pas tripette en cuisine. Je préfère que Mia s'en charge, si ça ne te gêne pas.

Je le fusille du regard. D'accord, je sais à peine faire chauffer un plat aux micro-ondes, comme j'ai dû m'y résoudre ce matin-même, mais, par principe, je déteste entendre mon frère énumérer mes lacunes.

— Elliot, fous-moi la paix.

— Les garçons, ne vous disputez pas, dit doucement Grace.

Elliot et moi nous tournons vers elle avec le même sourire. Cette formule, elle n'a cessé de nous la répéter durant notre enfance et surtout, notre adolescence.

Ted tire sur la jambe de mon pantalon. Je baisse les yeux. Avec un sourire aguicheur, il me tend un de ses jouets – un petit hélicoptère à piles et pas à l'énergie solaire. Malheureusement.

— Tu veux que papa s'occupe de toi, Ted ? D'accord, mais nous allons d'abord récupérer tes affaires et les transporter dehors, sur la terrasse. Le soleil est rare à Seattle, il faut que tu en profites. C'est très sain pour toi.

— Ah bon ? s'étonne Mia. Je croyais que les UV collaient aux gosses des cancers de la peau.

Je réponds d'un ton docte :

— Il faut éviter une longue exposition mais le soleil est nécessaire à la vitamine D.

— C'est quoi ?

— Une vitamine essentielle pour les os. C'est un peu le maçon du squelette. Elle favorise la fixation du calcium, en l'aidant à être absorbé par l'organisme.

— Le maçon ? Ciel, un concurrent ! Plaisante Elliot.

— Christian, tu as encore appris par cœur un site Internet ! proteste Mia.

— Non, chérie, intervient le Dr Trevelyan, de sa voix douce d'éminent pédiatre. Ton frère a raison. Le soleil, à dose modérée, est excellent pour les enfants. Et même pour les adultes souffrant de dépression saisonnière⁹³. Un de mes confrères me parlait récemment des excellents résultats d'un traitement de luminothérapie, afin de régler le métabolisme de la mélatonine⁹⁴...

Je perds le fil de la discussion parce que Ted réclame mon attention. Pendant un moment, je joue avec lui. L'activité est vive autour de nous : mon père fait cliqueter les grilles de son barbecue, ma mère fait des va-et-vient entre la terrasse et la cuisine pour en rapporter les couverts et les plats, avec l'aide de ma sœur et de ma femme.

Quand Ted se lasse de jouer, je regarde autour de moi. Mia et Ana discutent sur un banc à l'ombre d'une tonnelle. Du moins, ma sœur parle avec animation pendant qu'Ana fait semblant d'écouter, le regard fixé droit devant elle, l'air ailleurs. Je la surveille un moment, un peu inquiet. Elle n'est vraiment

⁹³ Ou trouble affectif saisonnier, caractérisé par des symptômes dépressifs lorsque l'ensoleillement diminue

⁹⁴ Hormone du sommeil

pas elle-même aujourd'hui. Que peut lui raconter Mia ? D'après ses gestes – elle dessine un grand 8 dans les airs –, ça évoque à une forme féminine, largement pourvue de poitrine et bien fessue. Soit elle décrit une de ses clientes ayant abusé de ses pâtisseries, soit elle critique ses propres formes. Elle est plus Junon que Tanagra et, parfois, elle le regrette. Je ne comprends pas pourquoi ! Mia est superbe, avec une classe folle et un style bien à elle. Elle attire tous les regards

Mon père, revêtu d'un tablier coloré qui indique *Grill Meister*, paraît ne pas avoir besoin de moi. Je me demande où sont passés Grace et Elliot. Je prends Ted sous le bras pour faire le tour de la maison. Au moment où je passe devant la porte-fenêtre entrouverte du bureau de mon père, j'entends Elliot, parler. Il paraît angoissé, ce ne lui ressemble pas du tout, aussi, d'instinct, je m'arrête pour écouter :

— ... tu comprends, je me posais des questions toutes ces dernières semaines, mais Kate n'a rien perdu de son énergie, au contraire ! Remarque, avec elle, rien d'étonnant : même les hormones de grossesse la boosteraient.

Quoi ? Kate est enceinte ? Depuis quand ? Pourquoi est-ce que je ne suis pas au courant ? Pourquoi Ana ne m'en a-t-elle rien dit ?

— Elliot chéri, je comprends, mais je t'assure que cela me semble tout à fait normal. Ne t'inquiète pas. Laisse agir la nature. Tout ira bien.

Ted pousse un piaaillement aigu. Me sachant découvert, je pousse la fenêtre pour entrer dans la pièce. Elliot se tourne vers moi en étouffant un juron.

— Qu'est-ce qui te prend, à écouter aux portes, frérot ?

— Je n'écoutais pas, mais j'ai quand même entendu. Tu vas être père, Elliot ? Mes félicitations.

— Pitié, je n'en sais encore rien. Et si tu ne veux pas avoir ma mort sur la conscience, ne le dis à personne. J'en ai parlé à maman parce que je voulais son avis médical, mais je suis certain que au moment voulu, Kate préférera l'annoncer elle-même à la famille, en particulier à Ana et à Mia.

— Alors, pourquoi ne pas l'avoir déjà fait ?

— Je te l'ai déjà dit, rien n'est encore certain. Et puis, par superstition, nous attendrons les trois mois révolus.

— Chéri, intervient ma mère, toi et Ana avez fait la même chose, je te le rappelle. Avant le premier trimestre, il n'est jamais assuré qu'une grossesse soit menée à terme. C'est toujours plus facile de gérer une déception quand toute la famille n'est pas au courant.

Elle n'a pas tort.

Je fais quelques pas dans la pièce afin de serrer la main de mon frère. Il veut être père – j'en suis très heureux. Pourtant, j'ai du mal à le voir dans ce rôle. Je ne sais pas pourquoi. Avec mon fils, il est merveilleux : affectueux, tendre, responsable. Une image me vient en tête : Ted et son petit cousin... Ils auront deux ans d'écart, comme Elliot et moi. C'est... étrange. Un sentiment brûlant naît dans ma poitrine et remonte dans ma gorge, j'ai les yeux qui picotent. L'émotion ? Ces symptômes sont tellement rares chez moi qu'il me faut un moment pour les reconnaître. Je regarde ma mère, elle a des larmes plein les yeux et un sourire ravi. Elle ne s'en cache pas.

Je m'adresse à Elliot :

— Ne t'inquiète pas, grand frère, je serai muet comme une tombe.

— Tu es certain que tu ne vas pas cafter auprès d'Ana ?

— Elliot, arrête ! Je suis capable de garder un secret. Je te signale que je n'avais pas parlé à ma femme de tes fiançailles, il y a deux ans, parce que tu voulais faire une surprise à tout le monde à Aspen.

— Ouais, c'est vrai. Merci, Christian.

— Elliot chéri, intervient Grace d'une voix qui tremble un peu, si tu veux, j'attendrai aussi pour parler de tes projets à ton père. Mais pas trop longtemps, s'il te plaît ! Il serait tellement heureux d'être grand-père.

— Je verrai avec Kate quand elle reviendra de New York.

Merde, New York... encore !

— Elliot, qu'est-ce qui t'a pris bon sang de laisser ta femme enceinte aller affronter la cohue, le bruit et la populace pendant la *fashion week* ? Pourquoi ne pas l'avoir bouclée à la maison ?

Ma mère et mon frère se retournent du même geste pour me regarder avec de grands yeux écarquillés. Quoi ? Je n'ai rien dit d'extraordinaire, pas vrai ? Une future mère mérite d'être chouchoutée, protégée, entourée de soins et d'attention. Même la Walkyrie !

— Frangin, tu vas bien ? Ricane Elliot. C'est de Kate que nous parlons, je me vois très mal lui « interdire » quelque chose. J'aime mes bijoux de famille à l'endroit où ils se trouvent.

— Elliot ! Crie Grace, offusquée.

Il éclate de rire et fait semblant de s'excuser. Un cri « maman ! » retentit dans le jardin, c'est Mia.

— Je vais voir ce qu'elle veut. Je présume que le repas est presque prêt. Donne-moi Teddy, Christian.

Je lui transmets mon fils. Au moment de sortir, elle se tourne et demande :

— Vous venez, les garçons ?

— Dans cinq minutes, maman, j'ai quelque chose à demander à Elliot.

Elle sourit, puis quitte la pièce avec Ted, sans s'étonner davantage. Par contre, mon frère me regarde, perplexe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as quelque chose à faire construire ?

— Non, pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que d'ordinaire c'est la seule raison pour que tu aies besoin de moi, frangin. Je t'écoute.

— Voilà... hum – Ana et moi avons un problème.

— Ouais, quand je suis arrivé tout à l'heure, j'ai remarqué que l'ambiance entre vous deux n'était pas au top. Mais t'inquiète pas, mec, avec Kate, ça nous arrive souvent de clasher, je...

Il s'interrompt en prenant conscience de mon froncement de sourcils. Pourquoi est-ce que j'ai voulu parler à Elliot ? Son couple n'a rien à voir avec le mien, bordel, il ne peut pas me donner de conseil. Il faut que dès lundi, j'aille voir mon psy, John Flynn.

— Christian, qu'est-ce qu'il y a ? Insiste Elliot.

— C'est Ana. Elle veut absolument aller à New York pour la *fashion week*.

— Ah bon ? Je n'aurais pas cru qu'elle s'intéresse à la mode. J'aurais mieux compris ça de la part de Mia.

— Exactement ! C'est ce que je lui ai dit ! Ce n'est qu'un caprice et question sécurité, ce serait un véritable casse-tête. Alors, j'ai dit non et elle a très mal pris. Elle me tire une gueule d'un kilomètre depuis la nuit dernière et je...

Frustré, je secoue la tête, les mains dans les cheveux. Je ne sais plus quoi faire, mais l'énoncer à haute voix m'est difficile. J'ai passé tant d'années à garder mes problèmes enfermés en moi.

Elliot éclate de rire. Je lui jette un regard noir. Ce n'est pas drôle, merde !

— Excuse-moi, Christian, mais ça t'étonne *vraiment* que ta femme soit furieuse quand tu lui refuses quelque chose ? De temps à autre, je me demande ce que tu connais au juste du sexe prétendu « faible ». Les femmes ne raisonnent pas comme nous, n'importe quel mec te le confirmerait.

— Ça ne m'aide pas beaucoup.

— En tout cas, tu as raison : Ana n'a rien à faire un New York en ce moment. D'après Kate, c'est un vrai bordel. Elle est debout de six heures du matin jusqu'après minuit.

Je regarde Elliot, éberlué et outré. Il ne s'inquiète pas ? Moi à sa place, je serais malade. Avant que j'aie eu le temps de lui en faire la réflexion, il sourit, son regard bleu tout attendri.

— Ma Kate est incroyable ! Pour tenir le coup, elle fait la sieste après le déjeuner, au moment où les activités sont au plus calme.

— D'après toi, ce n'est pas elle qui a demandé à Ana de la rejoindre ?

— Quoi ? Non, sûrement pas ! (Il se renfrogne.) Christian, ce serait bien que tu cesses de coller sur ma femme toutes les responsabilités de la terre. Kate a un travail fou, elle n'a pas besoin en plus de faire du baby-sitting avec Ana.

Je reçois sa réflexion comme un coup de fouet. Du baby-sitting ? Pour qui se prend Elliot de parler comme ça de ma femme. Ana est une adulte ! Elle est capable de se débrouiller toute seule.

Mais au moment où cette idée me vient, je réalise une vérité incontestable : je ne laisse pas Ana exercer cette autonomie que je lui reconnais d'instinct, pour la défendre d'une critique extérieure. Bon sang, que c'est compliqué !

— Merde !

— Non, sans blague ? Bienvenue au club, frangin. Écoute, contrairement à ce que tu parais croire, j'ai de la jugeote, je ne vais pas te dire comment mener ta vie ou gérer ta femme. Mais si tu veux mon avis, il faut quand même que tu cesses de la traiter comme une enfant. Donne-lui le choix, mec.

Je ne comprends plus. Quel choix ? Elliot reprend comme si j'avais parlé à haute voix.

— C'est un truc basique : il te suffit de déterminer deux options qui, l'une et l'autre, te conviennent, et tu les lui proposes. Elle choisit une des deux. Toi tu y trouves ton compte et elle a l'impression d'être libre, tout le monde est content.

Je penche la tête, en examinant cette proposition. Ce n'est pas idiot. *C'est même intelligent, Grey. Reconnais-le !* Je vais y réfléchir...

— Merci, Elliot, je...

Mia fait irruption dans le bureau de papa – par la porte qui ouvre dans le couloir de la maison. Elle tient dans les bras un énorme saladier.

— Mais qu'est-ce que vous fichez la tous les deux ? Nous sommes déjà à table, dépêchez-vous !

— Mmm, ça paraît délicieux ce que tu tiens, Dit Elliot, la main tendue. Je peux goûter ?

— Pas touche !

Elle éclate de rire, traverse la pièce en courant et se sauve par la porte-fenêtre. Nous la suivons...

Ana et moi quittons Bellevue après le déjeuner, Ted va devoir faire la sieste et j'ai du travail, aussi je préfère qu'il dorme à la maison. Sawyer est au volant, Ryan est rentré chez lui. Durant le trajet jusqu'à Broadview, Ana reste silencieuse, la tête détournée. Quant à moi, je réfléchis à ma conversation avec Elliot.

Je vais organiser un voyage à New York. Dès lundi, je convoquerai Ros et voir avec elle des grandes lignes de mon nouveau projet d'OPA. Elle viendra avec moi, ainsi qu'une équipe de trois ou quatre personnes de GEH. J'emmènerai la plupart d'entre eux dans mon jet. Ros et Jessica Turner, du service acquisition, prendront un vol commercial. Depuis l'accident de Charlie tango, j'ai décidé que plus jamais Ros et moi serions ensemble dans le même appareil. Après tout, c'est également ce que font le président et le vice-président des États-Unis. Ros est la seule personne capable de gérer GEH à ma place. Si je devais disparaître, mon père serait mon exécuteur testamentaire et tous mes avoirs reviendraient à ma femme et à mon fils. Mais ce serait à mon bras droit de maintenir le navire à flot.

Et si elle n'était plus là ? Je serais dans une merde noire, elle est la seule à qui je fais confiance. Il faudrait peut-être former un numéro trois... Non, je n'en ai pas besoin. D'ici une vingtaine d'années, Ted sera prêt à prendre la suite. Je viens juste d'avoir trente ans, je ne suis pas encore prêt à raccrocher.

Le seras-tu jamais, Grey ?

Phase 4 - Offensive

Lundi matin

Ana

En arrivant au bureau, je jette mon sac sur la console et m'écroule sur mon confortable siège directorial en cuir en poussant un très long soupir. Je suis vraiment heureuse de retrouver mon territoire. Le week-end a été difficile et, après ces quelques jours de tension, je n'arrive plus à respirer correctement. Je baisse les yeux, j'ai les mains qui tremblent et les doigts glacés. Je n'arrive pas à comprendre que je puisse me mettre dans un tel état.

Malheureusement, je n'ai droit qu'à cinq minutes de tranquillité avant d'entendre frapper à la porte.

— Entrez.

Pour me donner une contenance, je sors de mon sac le manuscrit que j'étais censée parcourir ce week-end. Hannah pénètre dans mon bureau avec un grand sourire.

— Bonjour, Ana, comment allez-vous ? Voici votre emploi du temps de la journée pour que nous le revoyions ensemble. Mrs Johnson passera à 11 heures pour la signature de son contrat et, après le déjeuner, vous avez une réunion pour le bilan du mois d'août avec les autres chefs de départements.

J'essaie de me concentrer. Ce n'est pas facile, ma jeune assistante parle à toute vitesse, comme une mitraillette qui cracherait des munitions. Je suis surprise de constater qu'elle articule cependant chaque mot, et que je les perçois.

Hannah s'interrompt en fronçant les sourcils. Après deux secondes de silence, elle reprend :

— Ana, est-ce que ça va ? Vous paraissez très pâle...

J'ai recours, bien entendu, au mensonge habituel des femmes pour cacher un problème dont elles ne tiennent pas à parler.

— Je vais très bien, merci. C'est juste que je n'ai pas très bien dormi.

— Est-ce qu'une tasse de thé vous aiderait à vous sentir en forme ? Propose-t-elle, rassérénée.

— Oui, volontiers, Hannah.

Et là, sans l'avoir prémédité, je prends une décision. Mon assistante a déjà tourné le dos et s'apprête à quitter mon bureau. Je la rappelle :

— Hannah, je pars à New York vendredi pour la *fashion week*. Je serai absente jusqu'à mardi ou mercredi. Prenez-moi un billet d'avion, s'il vous plaît, et annulez mes rendez-vous de vendredi après-midi et du début de semaine.

Elle hoche la tête, sans montrer de surprise devant cette décision inattendue. Quand la porte se referme, je secoue la tête, éberluée. Qu'est-ce qui m'a pris ? J'ai réagi avec la même impulsion irréfléchie qu'à l'adolescence, quand rien d'autre ne compte que le moment présent et qu'on se fiche complètement des conséquences de ses actes. Sauf que j'ai vingt-cinq ans, pas quinze ; je suis une adulte et je n'ai pas caché mes projets à Christian, pas vrai ? D'accord, il a strictement refusé de m'autoriser à aller à New York, mais que pourrait-il faire si je suis déjà dans l'avion ? Imaginer sa tête en apprenant mon départ me fait frissonner, j'ignore si c'est de joie ou de terreur.

Hannah accepte ma décision sans poser de questions, je lui en suis reconnaissante. J'en ai ras la frange des interrogatoires inquisiteurs et Christian s'est montré particulièrement pénible ces derniers temps. Mr Maniaque-du-Contrôle, comme l'appelle Kate... Oh Kate ! J'ai un sourire en pensant à ma meilleure amie si autonome, décidée, et sûre d'elle-même ; je suis certaine qu'elle m'a influencée et poussée à la rébellion, même sans le savoir. D'ailleurs, à ce propos...

Je tape très vite à Kate un SMS confirmant que je la retrouverai vendredi soir pour dîner, comme elle me l'avait demandé. Voilà, les dés sont jetés !

Énergisée par cet acte courage inattendu, je me mets au travail sans plus attendre. J'allume mon ordinateur pour vérifier mes mails – ce qui est toujours ma première tâche en arrivant. C'est étonnant, pas la moindre anicroche ce matin : des auteurs tiennent leurs engagements, les manuscrits attendus sont arrivés... Et la matinée s'écoule comme dans un rêve. Mrs Johnson est une femme charmante qui écrit des textes pour enfants pleins de bons conseils et d'imagination, un peu comme ceux du Dr Seuss. La signature de son contrat se passe sans problème, nous discutons un moment des quelques modifications que je tiens à apporter au premier tirage, puis je lui serre la main avant de la raccompagner jusqu'à la porte de la salle de réunion.

Quand je reviens dans mon bureau, je regarde ma montre : 12h15. Déjà ? Je vais envoyer Luke me chercher un sandwich, mais pas tout de suite, je n'ai pas faim pour le moment.

Je me rassieds et sors de mon tiroir « en cours » un autre manuscrit. Je n'ai pas le temps de l'ouvrir qu'on frappe à la porte.

— Entrez.

C'est Hannah.

— Désolée de vous déranger, Ana, mais ceci vient d'être déposé pour vous.

Avec un sourire espiègle, elle traverse la pièce et pose sur mon bureau un gros sac en papier d'où émane une odeur délicieuse.

— Ah bon, par qui ? Quand ?

— Juste à l'instant. Par Mr Grey. Il a apporté ce sac en personne.

Je cligne des yeux, sans y croire. Poussée par un élan instinctif, je me précipite dans le couloir parce que la fenêtre, près de la photocopieuse, ouvre sur la rue de devant. Effectivement, je vois Christian remonter dans son Audi 4x4 noire. Taylor est au volant et, une minute plus tard, la voiture s'éloigne et tourne au coin de la rue. Je ne comprends rien ! Que signifie cette apparition incompréhensible ? Pourquoi Christian m'a-t-il apporté un déjeuner ? Serait-ce une branche d'olivier ? Mais dans ce cas, pourquoi n'est-il pas resté le partager avec moi ?

Étonnée par mon comportement, Hannah m'a suivie. En la croisant dans le couloir alors que je reviens sur mes pas, je ne peux m'empêcher de lui poser une question, il faut absolument que je satisfasse ma curiosité dévorante :

— Dites-moi, Hannah, que vous a dit Christian... je veux dire, Mr Grey, avant de s'en aller ?

— Eh bien, il m'a demandé où vous étiez, je lui ai expliqué que vous aviez rendez-vous avec Mrs Johnson pour la signature d'un contrat. Alors, il a... (Elle plisse le front, cherchant à se souvenir,) il a voulu savoir si tout allait bien ici, si vous aviez beaucoup de nouveaux auteurs, si...

Une fois encore, elle s'interrompt pour réfléchir. Je vois bien qu'elle s'applique à me transmettre le moindre détail de cette brève entrevue.

— Si quoi ? Dis-je, impatiente.

— Rien. Il a juste dit qu'il avait oublié quelque chose d'important et qu'il lui fallait retourner immédiatement dans son bureau.

Ce compte rendu ne m'apporte pas grand-chose mais il soulève quelques questions. Primo, pourquoi Christian a-t-il interrogé Hannah concernant SIP et mes auteurs ? Je lui parle régulièrement de ce qui se passe au bureau, il n'a pas à extirper d'autres renseignements à mon assistante personnelle. De plus, il possède cette fichue société, non ? Il en a tous les bilans, tous les contrats, tous les dossiers... Secundo, que signifie cette histoire abracadabrante d'avoir oublié quelque chose « d'important » et de devoir s'en aller sans m'attendre ? Christian n'oublie jamais rien, c'est un obsédé du détail et du contrôle, aussi je suis certaine que cette formule bidon est un prétexte cachant autre chose. Mais quoi ? Je ne vois que le sommet de l'iceberg, c'est évident. S'il est venu jusqu'ici avec des plats tout prêts, il avait prévu de déjeuner avec moi, sans doute pour nous réconcilier après ce week-end tendu. Il a fait le premier pas... C'est de bon augure. En y réfléchissant, il n'a pas tous les torts, j'en suis consciente. Il est bien trop autoritaire et entêté, c'est certain, mais au moins, il reste fidèle à lui-même. C'est moi qui ai changé de comportement, c'est moi qui ai inventé des plans de plus en plus débiles pour le forcer à changer d'avis au lieu de purement et simplement lui annoncer ma décision de partir quelques jours, comme toute femme moderne et indépendante l'aurait fait à ma place.

Là n'est pas la question. Ce départ précipité ne correspond pas du tout à Christian. Alors, qu'est-ce qui a bien pu le provoquer ? Tout à coup, une sueur froide me perle sur le front, j'ai un horrible pressentiment.

— Dites-moi, Hannah, qu'avez-vous dit exactement à Mr Grey juste avant qu'il s'en aille ?

Elle rougit violemment. Oh Seigneur ! Cette fois quand elle s'exprime, elle bredouille – parce qu'elle est consciente d'avoir trop parlé. Ou trop vite. Du coup, avant même d'entendre sa réponse, une nausée me tord l'estomac.

— M-Mr G-Grey voulait c-connaître votre emploi du t-temps de cette s-semaine, je... euh, j-je lui ai dit que c-c'était ... euh, la routine. Ensuite, il a évoqué la semaine prochaine... alors, alors...

— Alors, vous lui avez dit que je partais à New York.

— Oui.

— Eh merde !

— Il ne fallait pas ?

Hannah écarquille de grands yeux inquiets. Je me cache le visage à deux mains, comme si ce geste de protection pouvait bloquer la réalité. C'est la catastrophe ! Je n'ai vraiment pas de chance ! Dire que j'ai cru que la journée se déroulait à merveille !

— Ana ? Ana, je suis désolée... Est-ce que vous vouliez lui faire une surprise ? Je ne savais pas. Je n'ai pas fait exprès... Ana, excusez-moi... Je suis tellement désolée !

Je relève la tête pour fixer mon assistante, une fille gentille, efficace et travailleuse, mais elle n'est pas parfaite, loin de là. C'est une tête de linotte. D'un autre côté, elle sait que Christian est mon mari et qu'il possède la société, elle ne peut ni mentir ni refuser de répondre à une question directe. Il la renverrait sur le champ, j'en suis certaine.

Elle continue à s'agiter, à sautiller d'un pied sur l'autre, à répéter sans arrêt les mêmes mots : « je suis désolée », à agiter les mains en l'air. Je reprends contenance. Je n'ai ni le temps ni l'envie de la supporter plus longtemps. Il faut maintenant que je gère le problème qu'elle m'a causé sans le vouloir.

— Ça suffit, Hannah, taisez-vous !

Elle obtempère et reste la bouche ouverte. C'est une amélioration notable.

Je la plante là pour retourner dans mon bureau. L'odeur de nourriture me soulève le cœur. Je saisis le sac en papier pour regarder ce qu'il y a dedans : de la salade César au poulet, des petits pains, des fruits. Je ressors et tends le sachet à mon assistante en ordonnant :

— Hannah, je n'ai pas faim. Veuillez amener ce sac à Luke Sawyer voir s'il a déjà déjeuné. Si c'est le cas, trouvez quelqu'un qui pourrait en profiter.

— Mr Sawyer ? Répète Hannah les yeux brillants.

Je retiens un soupir. Je sais qu'elle fait une fixation sur mon agent de sécurité, mais je croyais que ça lui était passé. À mon avis, elle n'a aucune chance avec Sawyer : elle a dix ans de moins que lui (au moins) et il n'est pas du genre à mélanger travail et plaisir. Je n'ai qu'une envie, c'est qu'elle disparaisse pour que je puisse réfléchir. J'agite le sac devant ses yeux pour la faire bouger. Elle s'en empare, hoche la tête, puis part en courant après un dernier bredouillement désespéré.

Je referme ma porte et m'écroule dans mon siège en poussant un gémissement frustré. Oh zut ! Qu'est-ce que je vais faire à présent ?

Je sors mon BlackBerry pour vérifier si Christian ne m'a pas laissé un message ou si j'ai manqué un appel de lui, mais non, rien. Je pianote sur mon clavier afin d'ouvrir ma boîte mail. Rien non plus. Oh lala, je suis dans une merde noire ! *Non sans blague ? Pas besoin d'être un génie pour le deviner*, grogne ma conscience, furieuse. D'accord, après ma décision impulsive, je l'ai ignoré toute la matinée, celle-là.

J'ai comme un vertige, je vois la pièce vaciller autour de moi. C'est le genre de sensation qu'on éprouve, j'imagine, après avoir été renversée par un camion. Je regarde mes mains, elles sont froides et inertes, je ne sens plus mes pieds. Je ferme les yeux en essayant de digérer ce qui vient d'arriver. Les coudes posés sur mon bureau, je me frotte les tempes, espérant que ce geste m'aidera à empêcher la violente migraine qui me menace. La vérité est sortie du puits. Je ne peux plus rien faire d'autre qu'essayer de limiter les dégâts. J'ouvre mon téléphone pour appeler Christian. J'inspire profondément afin de me calmer en appuyant sur la touche correspondante.

Dring-dring-dring...

Il décroche enfin. Trois sonneries ? En temps normal, il décroche toujours à la première. Je réfléchis à cette anomalie avant de réaliser que, s'il a répondu, il ne me parle pas.

— Christian ?

Je veux m'assurer qu'il est bien à l'autre bout du fil.

— *Oui, Anastasia.*

Houlà, cette voix dure et impassible m'envoie un frisson dans la colonne vertébrale. C'est probablement ce qu'on appelle : « le calme avant la tempête ».

— Écoute, j'aimerais t'expliquer...

Après cette introduction, je m'interromps. Il faut que je fasse attention à ce que je dis, inutile d'envenimer une situation déjà périlleuse. Je déteste me disputer avec lui, mais dans les circonstances actuelles, c'est inévitable.

— *Oui ? Tes explications m'intéressent beaucoup. Continue !*

Son ton hautain est un défi, mais je dirais qu'il exprime aussi une sorte de satisfaction latente. Pourquoi ? Je ne comprends pas.

— Voilà, je tiens à me rendre à New York avec Kate. Je pense te l'avoir exprimé à plusieurs reprises au cours des derniers jours. Je considère que ta réaction et ton refus sont exagérés. Franchement, Christian, avais-tu besoin de venir interroger mon assistante sur mon emploi du temps ? Je t'aurais répondu moi-même si tu m'avais posé la question.

Il ne répond pas, ce qui me pousse à ajouter :

— Et puis, tu ne m'as même pas attendue pour déjeuner avec moi...

Je commence à m'énerver. Il est rare que Christian prenne une pause déjeuner et qu'il ait renoncé aujourd'hui à ce moment précieux me blesse. Quelque part, c'est absurde au milieu d'une querelle, mais ça n'empêche pas ma déception.

— *Anastasia, tu te comportes comme une gamine capricieuse. Primo, il me semble avoir pris la peine de t'expliquer en détail les raisons de mon refus à t'envoyer à New York pour une manifestation sans le moindre intérêt qui comporte de gros risques pour ta sécurité. Nous n'avons cessé d'en parler ad nauseam et le sujet ne le méritait pas. Secundo, si j'ai demandé à Hannah ce qui se passait, c'est parce que je craignais que ta mauvaise humeur du week-end ne provienne d'un problème professionnel. Troisièmement...*

— Quoi ?

Ma voix a monté d'une octave. Il n'a RIEN compris ! Furieuse, j'enchaîne sans réfléchir :

— Je n'ai aucun problème professionnel ! Tout va très bien au bureau. Et ce week-end, je n'étais pas de mauvaise humeur, j'ai juste suivi mon plan...

Je déteste l'entendre douter de mes capacités d'éditrice. Non mais ! Est-ce que je me mêle, moi, de lui donner des conseils pour ses fusions-acquisitions, ses rachats de société, ses bilans et autres fichus projets ? Je suis fière du travail que j'accomplis. Même si mon rapide avancement provient de mon mariage avec le Grand Manitou, aucun de mes collègues ne doute (plus) de moi : je mérite mon poste ! Je trouve inadmissible que Christian, quelles que soient ses tendances naturelles au contrôle absolu, s'abaisse à m'espionner en interrogeant mes subordonnés. J'estime que c'est un manque de confiance, un abus de pouvoir, et j'en passe... Pendant qu'il y est, pourquoi ne met-il pas des micros et des caméras dans toutes les pièces ? Un frisson me traverse : et s'il l'avait fait ?

Je me suis laissée emportée. Ce n'est pas le bon moment de lui expliquer l'éthique de l'espionnage industriel et de la communication conjugale.

— *Quel plan ?* S'enquiert-il d'une voix arctique.

Quoi, quel plan ? De quoi parle-t-il ?

Tu viens de lui dire « j'ai juste suivi mon plan » pauvre cloche ! Répond ma conscience, les bras levés au ciel.

Moi, j'ai dit ça ? Oh merde ! Dire que je traite cette pauvre Hannah de tête de linotte... C'est l'Hôpital qui se moque de la Charité. Je me tétanise sur place, horrifiée. J'aurais aussi bien pu sortir le pistolet de Leila – que Christian a caché ailleurs que dans le tiroir de son bureau, depuis que je m'en suis emparé la dernière fois – et me flanquer une balle dans la tête. Oui, une mort rapide serait plus agréable que ce qui m'attend. J'ai creusé moi-même ma tombe.

— ANA !

Ce beuglement menaçant me fait faire un bond sur mon fauteuil et me tire de mon état de choc.

— J'avais un plan.

Mon aveu émane si bas que je ne suis pas sûre que Christian l'ait perçu. Je me sens inerte, morne, effondrée.

— *Quel plan ?* Insiste-t-il, implacable.

Il a une bonne ouïe ! Autant boire la coupe jusqu'à la lie. Je n'ai plus rien à perdre. Mon humiliation est complète.

— Un plan pour te convaincre de m'autoriser à partir à New York.

Je ne sais pas ce qui m'a pris de croire ces idées grotesques réalisables – et pourtant, sur le coup, elles m'avaient paru brillantes. A posteriori, mon comportement me sidère. Comment ai-je espéré « forcer » Christian à changer d'avis ? Il est obstiné et déterminé, il perd rarement son but de vue. C'est sans espoir. Mais tout à coup, je réalise que ma volonté d'aller à New York n'était pas un simple caprice, c'était davantage une tentative d'échapper au carcan qu'il fait peser sur moi. Je n'ai aucun droit, aucune liberté, aucun espace vital. Il n'y a qu'ici, dans mon bureau, que je me croyais tranquille... et il vient de me démontrer que ce n'était qu'une illusion. Ma vision devient grise – Grey ? Je ne vois plus que des cendres autour de moi. Un pesant désespoir me tombe sur les épaules, je me sens condamné – comme si j'étais au fond du trou, au fond du gouffre. Comment vais-je pouvoir en sortir ? Pire encore : est-ce que j'en ai encore envie ? Est-ce que j'en ai encore la force ?

Je réalise alors que le silence qui résonne en moi est aussi assourdissant que celui qui retentit à l'autre bout du fil. J'ai le cœur serré, la gorge douloureuse, de grosses larmes coulent sur mes joues. *Tu ne fais que pleurer, pauvre idiot ! À quoi ça sert ? Tu n'es qu'une mollassonne, un paillasson.*

— *Je passerai te chercher à 17 h 30, Anastasia. Prépare-toi.*

Sur ce, il raccroche. Abasourdie, je regarde mon combiné, les sourcils froncés. Qu'est-ce que ça veut dire ? « Prépare-toi ». Que je me prépare à quoi ? Est-ce qu'il va encore me punir ? Mais de quoi... ? De lui avoir désobéi... Oh merde ! Non. NON. Je ne veux pas.

Je sens que Christian et moi risquons d'avoir ce soir une explication orageuse qui ne se terminera pas comme d'habitude.

Malheureusement, j'ai le pressentiment que ce sera à moi d'en payer le prix.

Lundi matin à GEH

Christian

Je sors de l'ascenseur d'un pas rageur. Je suis de mauvaise humeur, je pense que tout le monde s'en rend compte très vite.

— Andrea ? Annulez tous mes rendez-vous ce matin. Je veux voir Ros Bailey – immédiatement.

— Oui, monsieur.

Je vais tout droit dans mon bureau. Qui est le con ayant prétendu que le week-end était fait pour se détendre ? Dans mon cas, ça a été tout le contraire. Je suis sous pression. Je n'arrive pas à me détendre – même ici, dans mon domaine, où tout est sous contrôle.

Hier matin, dimanche, Ted s'est réveillé grognon et tout fiévreux. J'ai failli l'emmener tout droit aux urgences pédiatriques, à Harborview. Avant ce branle-bas de combat, dans un dernier éclair de lucidité, j'ai appelé ma mère...

*

- Ce n'est rien, chéri, il fait ses dents.
- *Pardon ?*
- Oui, j'ai remarqué que ses molaires déciduales...
- *Ses quoi... ?*

J'ai le souffle coupé. Ted a un problème très grave ! Je le savais !

— Ce sont les dents « de lait », chéri, elles sont temporaires et tomberont quand il aura dix ans. Bref, j'ai vu que celles de Ted commençaient à pousser. J'ai oublié de te le dire, mais j'ai mis dans son sac à langer un anneau de dentition et un tube de gel antalgique – du Dolodent. Frotte-lui les gencives avec. Tu peux aussi lui donner un sachet d'aspirine dosée 100mg. Pense bien à le faire boire, les poussées de dents étant souvent accompagnées d'une fièvre modérée, Ted aura besoin d'être bien hydraté.

- *D'accord.*
- Chéri, j'ai aussi mis une crème hydratante.
- *Pourquoi ?*

Je ne vois pas le rapport avec une poussée de dents.

— Pour protéger sa jolie peau. Il risque de beaucoup saliver. Ne pense pas à la rage, s'il te plaît, tout est normal, mais ses joues aussi risquent de s'irriter, alors applique-lui un peu de crème de temps en temps sur le visage.

- *D'accord.*

Je devrais peut-être prendre des notes ? Tout ça me paraît bien compliqué.

— Christian, mon chéri, reste calme. Tu as tendance à paniquer chaque fois que Teddy te paraît mal en point. C'est normal pour un premier enfant, je le comprends tout à fait, mais en tant que pédiatre, je t'assure que cette douloureuse poussée dentaire est inévitable. Assure-toi que ce soit le plus tolérable possible.

Ouais, facile à dire ! Je marmonne quelques mots sans conviction. Merde quoi ! J'avais promis à Ted in utero que je le laisserai jamais souffrir. Grace raccroche en m'affirmant que les symptômes passeront très vite. Je vérifie sur Internet : les premières molaires font effectivement éruption entre douze et dix-huit mois ; les secondes vers deux ans. Comment ai-je pu passer à côté de cette information vitale ? Je ne comprends pas.

Pourtant, je me demande si Ted n'a pas attrapé un virus au Country club, à Bellevue, sur ces balançoires où passent tous les gosses des environs. J'envisage avec horreurs des microbes agressifs prêts à se jeter sur mon petit garçon... comme des monstres dont je suis incapable de le protéger.

Tu déconnes, là, Grey...

C'est grotesque, je sais, mais je découvre qu'être père est irrationnel. Être époux aussi... C'est plus une affaire de cœur que de raison. Et franchement, le cœur, ce n'est pas le domaine où j'ai le plus d'expérience.

*

On frappe à la porte. C'est Ros.

— Salut, Mr Grey. Il paraît que vous avez bouffé du lion aujourd'hui ? Le bruit s'en est déjà répandu dans les couloirs. Toujours à cause d'Appli Net ?

Je peux difficilement lui dire que mon fils « fait ses dents », que ma femme fait la gueule, et que je suis incapable de gérer ma famille. Aussi, je hoche la tête, en lui indiquant le siège devant mon bureau.

— Asseyez-vous, Ros. J'ai eu une idée.

Je lui détaille le résultat de mes cogitations de l'autre nuit. Elle écoute avec attention et capte illico les possibilités qui s'ouvrent à nous. Lorsque j'ai terminé mon rapide compte-rendu, elle lance :

— Vous avez lu mon mail samedi matin ? Désolée de vous avoir déranger chez vous durant le week-end, mais il m'a paru important de vous en faire part le plus tôt possible. À mon avis...

La matinée se déroule à tout allure, Ros et moi mettons au point notre plan d'action. Nous fonctionnons en tandem, chacun s'appuyant sur l'autre pour bâtir le bélier destiné à enfoncer les défenses ennemies. Ros approuve mon projet de partir à New York, nous choisissons l'équipe qui nous accompagnera. Steve Roberts, du service informatique ; Jessica Turner, des acquisitions ; Frank Martini et Javier Da Silva, pour le financement et le projet contractuel.

Je me sens mieux : les choses avancent de façon positive.

Dès que j'ai cinq minutes tranquilles, j'appelle Taylor dans mon bureau. Il entre pendant que je suis en communication avec mon assistante :

— Andrea, je veux que mon appartement à Manhattan soit prêt vendredi soir, j'y séjournerai jusqu'à mercredi. Ma femme m'accompagnera. Nous irons en jet, avec Roberts, Martini et Da Silva. Prenez deux billets d'avion pour Mr Bailey et Ms Turner. En première. Un vol qui part en début d'après-midi. Et pour l'hôtel, le même que d'habitude. Cinq chambres.

— *Mr Martini et Mr Da Silva sont amis, ils peuvent avoir la même ch...*

— Non, si je voulais qu'ils soient deux par chambre, je vous l'aurais dit ! Cinq personnes – cinq chambres.

Je raccroche en réfléchissant : Ros sera New York pour dîner. Le reste de l'équipe la rejoindra à l'hôtel dans la nuit. Nous serons tous opérationnels tôt le samedi matin.

Taylor lève un sourcil interrogateur :

— Nous allons à New York en fin de semaine, monsieur ?

— Non, JE vais à New York. Voyez avec Welch. Je veux que deux agents nous accompagnent, ma femme et moi, en plus de Sawyer. Des gens que je connais, Ryan et Reynolds par exemple.

Taylor n'est pas content.

— Monsieur, je pourrais...

— Taylor, vous restez à Seattle. Vous aurez quatre jours libres à passer en famille. En attendant, Je veux que vous préveniez Sawyer afin qu'il surveille ma femme de très près. Elle a décidé de se rendre à New York, mais elle ne sait pas encore que j'ai prévu de l'emmener. Je ne veux pas qu'elle tente un coup de tête... comme durant cette affaire avec Hyde.

Je n'ai toujours pas digéré la façon dont Ana a planté ce jour-là son agent – deux fois. Ça revient me hanter de temps à autre. Taylor paraît offusqué.

— Ça n'arrivera pas, monsieur. Sawyer ne se fera plus surprendre. Je vais le prévenir, mais je ne crois pas que Mrs Grey prendrait un tel risque.

Je ricane.

— J'aimerais en être aussi certain que vous, Taylor. Mrs Grey agit parfois sans réfléchir.

— Je préférerais vous accompagner à New York, monsieur.

— J'ai dit non. Par contre, je vous laisse organiser le protocole pour Sawyer et les deux hommes qui viendront avec nous.

Il se renfrogne, mais il n'insiste pas. Je continue mes instructions :

— Taylor, voyez avec Andrea pour les détails. Prévenez aussi Stephan Ellis, mon pilote. Je veux que tout soit prêt aux dates et heures indiquées. Nous serons cinq dans l'avion, Anastasia et moi, plus trois employés de GEH. Nous voyagerons essentiellement de nuit, Mrs Grey dormira dans la cabine.

Il est à peine sorti que mon interphone se déclenche. C'est Andrea :

— *Mr Grey, Barney Sullivan voudrait vous parler.*

Je regarde ma montre : 11 h 30. Mais Barney ne me dérange JAMAIS pour des broutilles.

— Faites-le entrer.

Avec son jean baggy et ses bretelles colorées, Barney a un look unique à GEH. Il porte aussi une chemise blanche dont un pan dépasse devant ; une des extrémités de son col est pliée à l'envers. Il a aux pieds des sneakers à semelle lumineuse et lacets détachés. Ses yeux bleu vif brillent derrière ses verres épais, ses cheveux longs pendent sur son cou maigre. On dirait un jeune savant fou, à moitié déjanté. Mais c'est son aspect habituel, personne n'y fait plus attention.

— Bonjour, Mr Grey, j'ai un jeune de dix-neuf ans dans mon bureau, Toru Mahashi J'aimerais que vous le rencontriez.

Je fronce les sourcils. Je n'accorde jamais de rendez-vous à un inconnu sans un protocole de sécurité. Barney le sait très bien. Que signifie cette histoire ?

— Toru Mahashi ? Ce nom me dit vaguement quelque chose. Qui est-ce ?

— Il a fait chez nous un stage postuniversitaire l'an passé.

— Oui, je me souviens. C'est le petit prodige nippon-américain sorti du lycée à quatorze ans, qui a obtenu en quatre ans ses diplômes du MIT⁹⁵ en infographie, imagerie appliquée et programmation, c'est ça ?

— Oui monsieur. Il a une idée, il voudrait nous la vendre.

Je suis intéressé. À sa façon, Toru Mahashi ressemble à Barney.

— Très bien, j'ai un quart d'heure à lui accorder.

— Ça sera parfait, Mr Grey.

⁹⁵ *Massachusetts Institute of Technology* – institution de recherche et université américaine, à Cambridge, dans le Massachusetts, considérée comme une des meilleures au monde en sciences et en technologie.

— Je prévient Taylor afin qu'il nous accompagne.

Il y a un an, Welch avait établi un dossier sur ce stagiaire, mais qui sait depuis comment il a évolué depuis lors. Je ne peux le rencontrer sans un agent de sécurité. Il y a certaines règles que je ne romps jamais. Contrairement à Ana...

Le jeune homme, petit et mince, se lève quand je pénètre dans le bureau de Barney. Il paraît mal à son aise.

— Bonjour, Mr Grey.

— Bonjour, Mr Mahashi. Je vous écoute.

Il ne se fait pas prier. Dieu merci !

— Alors, voilà, comme je l'expliquais à Barney, je suis allé rendre visite à un cousin à moi, en Floride. Dans l'avion, j'avais rien d'autre à faire qu'à examiner les autres passagers. Vous savez comment c'est... J'avais là tout un panel de consommateurs : des gamins, des ados, des adultes, des seniors, des hommes et des femmes. La plupart avaient dans les mains une console de jeu, un Smartphone, une tablette, une liseuse ou un ordinateur. De ma place, je voyais leurs écrans. Et sur Internet, la publicité n'arrête pas ! Les gens téléchargent des applis pour bloquer ces pop-up.

Je l'écoute avec attention. Il a raison. Au moins deux boîtes dépendant de GEH ont un rapport avec l'infographie ou la pub. D'ailleurs, avec Appli Net dans le collimateur, toute information est bonne à prendre.

— Continuez.

— Beaucoup de gens, même parmi les adultes, s'adonnent à des jeux vidéo. Alors, j'ai eu une idée pour améliorer le principe de l'*advergame*⁹⁶. Dans tout jeu informatique, il arrive que le participant soit récompensé d'avoir atteint un niveau, vaincu un ennemi, obtenu un lot, peu importe. Son écran indique : « vous avez gagné ». Le mec est heureux – c'est là qu'il est le plus réceptif. Je verrais bien une offre publicitaire indiquant qu'il gagne un café McDo, une canette de Coke, une place de cinéma, un tee-shirt... N'importe quoi. Le principe est de le harponner, non ?

— Absolument ! répond Barney, enchanté à l'idée d'obtenir sans peine une véritable manne. Les joueurs connaissent tous des e-moments !

Je connais assez du langage geek pour savoir qu'un « e-moment » est un temps fort où un jeune est engagé à fond, émotionnellement parlant – un étudiant est apte à travailler, un sportif à se dépenser, bref, il y a de l'énergie positive à canaliser.

— Par la suite, reprend Mahashi, la cible associera ledit produit à une sensation d'euphorie, elle sera inconsciemment poussée à le consommer.

Son idée est géniale. Absolument géniale. De quoi révolutionner la publicité. Mahashi a raison, les clips actuels sont agressifs et mal perçus. Par exemple, les spots télévisés qui interrompent les programmes. Certains téléspectateurs payent une fortune pour des chaînes sans pub. Je réfléchis à toute allure. La publicité représente un énorme marché, des milliers de salaires en dépendent. La plupart des grosses boîtes n'hésiteront pas à dispenser bons ou cadeaux pour obtenir de nouveaux consommateurs. Un responsable digne de ce nom réalisera vite le potentiel de cette idée – surtout appuyée par GEH.

⁹⁶ Néologisme venant de la combinaison d'*advertisement* (publicité) et de *game* (jeu) = jeu vidéo publicitaire dont le seul but est de promouvoir une marque.

Je décroche mon téléphone pour appeler Javier Da Silva.

— Je veux un contrat-type pour acquérir l'exclusivité d'une idée. Voyez avec Barney Sullivan, il vous expliquera. L'inventeur est Toru Mahashi. Il est ici.

— Quel chiffre dois-je indiquer, Mr Grey ?

— Un million de dollars. Plus intéressement aux résultats. Le taux habituel.

En face de moi, le gosse ouvre la bouche, sidéré. À mon avis, il aurait accepté trois fois moins, mais je tiens à fidéliser un cerveau pareil. Pas question qu'il regrette notre accord et qu'il vende ses futures idées à la concurrence.

Quand je raccroche, Toru Mahashi est écarlate d'émotion.

— Mt Grey, je ne sais pas quoi dire....

— Alors ne dites rien. Barney, trouvez-lui un poste dans votre service.

Mon Geek en chef fronce les sourcils.

— Je ne suis pas sûr que Tor ait un processus mental adapté au cadre restrictif d'un bureau.

Je m'en fous ! Je veux garder le prodige à portée de main. *Démerdez-vous !*

— Dans ce cas, trouvez-lui un mi-temps ou un tiers-temps.

Barney sait quand il n'a pas intérêt à me contrarier.

— Ouais, boss, je m'en occupe.

Toru Mahashi envoie un coup de coude à mon responsable informatique.

— On va travailler ensemble, mec, comme l'an passé. Dément !

Il se tourne vers moi :

— Encore merci, Mr Grey.

Il apprend vite. Je suis « Mr Grey », pas « mec ». Je me dresse pour lui tendre la main.

— Attendez cinq minutes, Mahashi, vous aurez votre contrat en bonne et due forme. Prenez le temps de le lire et de le montrer à votre avocat, si vous y tenez, avant de le signer.

— Je peux le signer tout de suite ?

— Si vous voulez. Mais ne vous inquiétez pas, je ne compte pas changer d'avis. Maintenant, je vous laisse avec Barney, vous êtes en de bonnes mains.

Je passe dans le couloir, l'esprit mitraillé par les innombrables options pour mettre en application cette idée brillante. C'est incroyable ! C'est si simple, et personne n'y a pensé avant ce gamin.

J'aimerais partager mon enthousiasme avec Ana. Taylor est sur mes talons. Je lui demande :

— Sawyer ne vous a pas indiqué que ma femme comptait manger à l'extérieur aujourd'hui ?

— Non monsieur.

— Très bien, dans ce cas, nous allons à SIP. Vous vous arrêterez au passage acheter deux salades César, je déjeunerai avec ma femme dans son bureau.

Il est 12 h 10 lorsque Taylor s'arrête devant SIP. Je sors avec un sac en papier qui contient notre pique-nique. J'espère qu'Ana sera contente de ma surprise !

C'est l'heure du déjeuner, il n'y a pas grand monde dans les couloirs, sauf les agents de sécurité à leur poste. Sawyer n'est pas là. Merde, où est Ana ?

Je croise Hannah Maury, son assistante. Elle me voit et s'avance vers moi, souriante et empressée.

— Oh bonjour, Mr Grey. Je peux vous aider ?

— Où est ma femme ?

— En rendez-vous avec Mrs Johnson pour la signature d'un contrat, dans la salle de réunion au bout du couloir. Elle ne devrait pas tarder à revenir. Voulez-vous que je la prévienne de votre arrivée ?

— Non.

Puisque je suis là, je vais discrètement libérer l'emploi du temps d'Ana pour la durée de notre petite escapade à New York... Je repense brusquement à son mutisme du week-end et une idée me vient. Merde ! Et si Ana avait un souci professionnel dont elle ne m'a pas parlé ? Sa tension n'a peut-être rien à voir avec moi. Par fierté (mal placée), Ana tient à gérer seule sa carrière, aussi elle a peut-être décidé de ne pas me demander conseil. Je téléphonerai à Jerry Roach pour en savoir davantage. En attendant, son assistante peut me renseigner.

— Dites-moi, Hannah, est-ce que tout va bien à SIP ?

Elle écarquille de grands yeux affolés. Soit elle est idiote, soit elle n'a pas compris ma question. C'est sans doute un mélange des deux... mais dans quelles proportions, je l'ignore.

— Euh... oui, bien sûr.

Je lui adresse un sourire rassurant avant de faire une nouvelle tentative :

— Je me demandais si ma femme avait beaucoup de nouveaux auteurs...

— Oh oui ! Mrs Grey sait s'y prendre ! Vous savez, les artistes sont parfois difficiles à gérer ! Ils sont émotifs. Alors...

Je me contrefous de l'émotivité de ces enfoirés. Je la coupe :

— Je vois, Hannah, merci. Revenons-en à ma femme : a-t-elle des rendez-vous importants cette semaine ?

— ça dépend de ce que vous entendez par « importants. Elle a des rendez-vous avec ses auteurs, ils lui réclament un petit coup de pouce, un délai, ou une révision de leur manuscrit. La routine quoi !

— Et la semaine prochaine ?

— Eh bien, Mrs Grey est à New York jusqu'à mercredi, ensuite...

Je n'écoute plus. Je suis fou de rage. Qui a gâché ma surprise à Ana ? Seule Andrea, Ros et Taylor sont au courant. Aucun d'eux n'a parlé, j'en suis certain. Un sinistre pressentiment commence à monter en moi. Je me sens trembler de l'intérieur, comme si une éruption menaçait du cœur d'un volcan. J'ai tellement l'habitude de porter un masque que rien n'apparaît sur mon visage. Totalement inconsciente, Hannah papote toujours, avec volubilité.

Je l'interromps :

— Merci, je dois retourner au bureau. J'ai oublié quelque chose d'important.

— Mais... mais...

J'hésite à piétiner mes salades César. *Non, Grey, ça ne se fait pas.* Je les fourre dans les mains de la jeune rousse.

— Donnez ceci à Mrs Grey de ma part, je vous prie.

Je tourne les talons et retourne jusqu'à la voiture sans rien voir de ce qui m'entoure. Taylor bondit que je surgir sur le trottoir. Il a l'air inquiet. Il est le seul capable de me déchiffrer – je ne sais pas comment il fait.

— Mr Grey ? Est-ce que tout va bien ?

— Oui. (*Non.*) Amenez-moi à l'Escala. J'ai besoin de passer à l'appartement.

Il hésite le temps d'un battement de cœur, jette un coup d'œil à SIP derrière moi, puis il hoche la tête. Il claque ma portière en disant :

— Oui monsieur.

À l'Escala

Je suis dans mon bureau, devant mon ordinateur. Je viens de consulter la liste des réservations sur les lignes intérieures de Seattle à New York pour vendredi après-midi. Dès ma deuxième recherche – le vol 182 de Delta Air Lines, départ, 13 heures, Terminal 4, arrivée à New York à 21 h 04 – j'ai reconnu trois noms parmi les passagers: Anastasia Grey (en classe affaires) Ros Bailey et Jessica Turner (en première).

Mon BlackBerry sonne. Je suis tellement assommé qu'il me faut un moment pour réagir. Je jette un coup d'œil sur l'écran. C'est Anastasia.

Je décroche. En silence. Sa trahison m'est insupportable, je suis incapable d'articuler un mot. Je suis anéanti, les yeux rivé sur une ligne de mon écran :

Anastasia Grey – siège 12 A

— *Christian ?* bredouille-t-elle.

— Oui, Anastasia.

Je ne reconnais pas ma voix. Je ne saurais même pas exprimer ce que je ressens, ce n'est plus de la colère, non, c'est pire – une sorte de brisure. Je croyais avoir le paradis à portée de la main, je me suis trompé. Je serre les dents pour éviter la vague d'autoflagellation qui menace de rompre les digues de mon crâne. *Flynn, Grey – tu dois contacter Flynn.* J'ai besoin de lui. Je ne vais pas pouvoir fonctionner si je sombre dans le gouffre ouvert devant moi.

— *Écoute, j'aimerais t'expliquer...* commence Ana avant de s'arrêter net.

— Oui ? Tes explications m'intéressent beaucoup.

Etrange, je parle. Du moins, un robot s'exprime avec ma voix. Il connaît même mon processus habituel de défense : le sarcasme. Oui, ça cache le repli sur soi. J'imagine des remparts qui tombent pour

protéger le donjon. Mais que faire quand la Dame du Château a ouvert les portes aux envahisseurs ennemis ?

Hey, Grey. Tu disjonctes, là. Allo ? La Terre appelle la planète Mars – ou Saturne – ou Orion. Grey !

Et là, j'ai un vague espoir – irrationnel mais tenace : et si tout n'était qu'un gigantesque malentendu ? Je ne peux m'empêcher d'insister :

— Continue !

Ana se jette à l'eau :

— *Voilà, je tiens à me rendre à New York avec Kate. Je pense te l'avoir exprimé à plusieurs reprises au cours des derniers jours.*

Oui, baby, mais moi je t'ai expliqué « à plusieurs reprises » que tes projets étaient débiles. J'ai tout organisé pour t'emmener à New York moi-même...

— *Je considère que ta réaction et ton refus sont exagérés, insiste-t-elle.*

Non, Ana. Tu aurais pu poser la question à Taylor, à Sawyer ou à Welch. Ils t'auraient tous répondu la même chose. C'est trop risqué. Tu ne connais rien au monde réel, on dirait. Cette discussion est vaine. Tu es irrécupérable.

Elle continue son monologue :

— *Franchement, Christian, avais-tu besoin de venir interroger mon assistante sur mon emploi du temps ?*

Je voulais juste arranger ma surprise, baby. Je voulais te faire plaisir... et aussi m'assurer que tout allait bien pour toi à SIP.

— *Je t'aurais répondu moi-même si tu m'avais posé la question.*

Non, tu ne me dis rien. Tu ne me parles plus depuis cette foutue session dans la salle de jeu. J'essaie de te comprendre, mais je n'y arrive pas.

— *Et puis, tu ne m'as même pas attendue pour déjeuner avec moi !* crie Ana.

C'est quoi ce ton ? Elle renverse les rôles en plus ? C'est moi la partie lésée, merde. Cette dernière accusation aussi injuste qu'inattendue me tire enfin de ma torpeur. Mon instinct agressif reprend du poil de la bête.

— Anastasia, tu te comportes comme une gamine capricieuse.

Machinalement, comme si marteler des arguments sensés pouvait faire rentrer un peu de bon sens dans ce crâne féminin, je reprends la liste de mes arguments habituels. Ana m'interrompt au moment où j'évoque ma crainte d'un « problème professionnel » à SIP....

— *Quoi ?* hurle-t-elle.

Elle hurle aussi fort que Mia ! Elle m'a crevé un tympan. L'idée de souffrir d'acouphènes n'améliore pas mon humeur. J'écarte mon BlackBerry de mon oreille et je le fixe, les sourcils froncés. Pourquoi ana est-elle aussi susceptible concernant SIP ? Que me cache-t-elle, bordel ? Je n'ai pas oublié mon intention de téléphoner à Roach. Ce vieux roublard commence lui-aussi à me courir le système. Il risque de payer les pots cassés.

— *Je n'ai aucun problème professionnel !* hurle Ana à pleins poumons. *Tout va très bien au bureau. Je ne te crois pas. Je ne crois plus rien de tes dénégations, Mrs Grey. Tu n'es pas fiable.*

Ana s'essaie au sarcasme :

— *Et ce week-end, je n'étais pas de mauvaise humeur, jette-t-elle. J'ai juste suivi mon plan...*

— Quel plan ?

Ma voix a claqué. J'ai répondu du tac-au-tac. De quoi parle-t-elle ? Elle aurait agi *délibérément* ? Sachant que je me fais en permanence du souci à son sujet, elle a utilisé ma vulnérabilité contre moi ?

Pourquoi pas, Grey, c'est ce que tu fais pour vaincre un adversaire au cours d'un deal compliqué. Rappelle-toi ton plan pour Appli Net.

C'est différent !

Pourquoi ?

Parce qu'Ana et moi ne sommes pas ennemis, bordel. Nous ne sommes pas en guerre. Elle est MA FEMME ! Ana ! Anaaa... Je t'aime, ne fais pas ça. Ana, où es-tu ? Qui est cette étrangère qui habite ton corps. ANA !

Je ne veux pas la perdre !

À mon tour je hurle :

— ANA !

Un cri d'angoisse, d'affolement, de terreur primitive et sauvage. Je m'étonne que Taylor ne surgisse pas dans mon bureau, l'arme à la main. Je suis en nage. Je plaque ma paume sur ma poitrine, où mon cœur tambourine follement. Et si je consultais un cardiologue en sortant de chez Flynn ? Bon Dieu, je ne tourne pas rond. Le monde a dû dérailler...

— *J'avais un plan, chuchote Ana.*

Mais de quoi parle-t-elle ?

— Quel plan ?

— *Un plan pour te convaincre de m'autoriser à partir à New York.*

Un disque rayé. Retour à la case départ. Bon, tout ça ne nous mène à rien. Je n'en peux plus. Je verrai ce soir ce qu'il en est. J'ai à faire un après-midi chargé : consultations médicales (au pluriel), collecte de renseignements. Je veux affronter Ana avec tous les éléments en main. Et l'esprit remis sur ses rails. Sinon, je vais faire une connerie – je le sens.

— Je passerai te chercher à 17 h 30, Anastasia.

Je raccroche sèchement. *Prépare-toi, baby, la discussion va être houleuse.*

À peine raccroché, je compose le numéro de mon psychiatre.

— *Ici le cabinet du Dr Flynn, répond la voix flûtée de sa secrétaire, Edna Gomez. Que puis-je pour vous ?*

— Ici Christian Grey. Je veux parler à John.

— *Bonjour, Mr Grey. Le Dr Flynn est en consultation actuellement. Il peut vous rappeler ?*

— Je veux un rendez-vous, le plus vite possible. Cet après-midi.

Je paye John une fortune pour qu'il soit disponible à volonté, mais il a gardé une clientèle privée. S'il est en consultation tout l'après-midi, il me proposera un horaire tardif, 18 heures ou 18 h 30, ce qui

ne me convient pas du tout – je dois retrouver Ana à 17 h 30. Merde, je n'ai pas envie d'affronter ma femme sans avoir reçu quelques conseils.

— *Mr Grey, vous avez de la chance ! Le patient de 16 heures vient de se décommander. Je vous mets à la place ?*

— Oui, c'est parfait. À tout à l'heure, Mrs Gomez.

Je raccroche, soulagé. Une bonne chose de faite ! Je resserre la main sur mon BlackBerry, je n'ai pas oublié ma décision de consulter un cardiologue. Je pourrais demander à ma mère le nom d'un confrère, mais ça risque de l'inquiéter. Et je n'y tiens pas. Je pourrais aussi dire à Andrea de me trouver le nom du meilleur spécialiste de Seattle, mais... elle risque de se poser des questions. Ce n'est jamais bon signe qu'un P-DG de multinationale voie un cardiologue.

Et là, j'ai une illumination. Mon beau-père, Raymond Steele, a été soigné à Harborview il y a dix-huit mois, après son accident de voiture. Il est cardiaque. Ma mère lui a choisi un spécialiste. J'ai réglé les frais d'hospitalisation de mon beau-père – sans qu'il le sache, bien entendu, il n'a payé qu'une fraction de la facture – je devrais avoir dans un dossier le numéro du toubib qui s'est occupé de lui.

C'est le cas. Voilà le nom que je cherchais : Dr Carter. Niels Carter...

Je reprends mon téléphone pour appeler l'hôpital. Après quelques renvois de poste en poste, je finis par tomber sur la responsable du service cardiologie, Ms Simmons. Par chance, elle reconnaît mon nom.

— *Oh Mr Grey, comment allez-vous ? Et le Dr Trevelyan ?*

— Très bien, merci. Dites-moi, j'aurais besoin d'un service...

— *Bien entendu, que puis-je faire pour vous ?*

— Je voudrais un électrocardiogramme en urgence. Le Dr Carter a-t-il une disponibilité dans l'après-midi ?

— *Hum... Ce ne sera pas facile, je le crains, mais le Dr Andor peut vous recevoir à 15 h 30.*

Merde, qui est le Dr Andor ?

— Ma mère m'avait conseillé le Dr Carter, Ms Simmons.

— *Ils travaillent en tandem, Mr Grey, le Dr Carter lorsqu'il s'absente confie ses patients au Dr Andor. Je vous assure qu'il est tout à fait compétent. Le Dr Trevelyan pourra vous le confirmer.*

Bon, je n'envisage pas une greffe à cœur ouvert, il ne faut pas être un prix Nobel pour interpréter un ECG. Et puis, 15 h 30, ce serait parfait : je pourrais aller directement de Harborview chez John...

— Très bien, je rencontrerai le Dr Andor. À tout à l'heure, Ms Simmons.

Avec un soupir, je préviens Andrea que je serai absent tout l'après-midi. Elle peut me joindre en cas d'urgence sur mon BlackBerry. Par chance, je n'ai aucun rendez-vous important à virer. Et mon assistante, qui me connaît bien, ne fait aucune réflexion.

Et maintenant, Roach. Il décroche la première sonnerie.

— *Mr Grey, comment allez-vous ? À quoi dois-je cet appel... inattendu ?*

Enfoiré !

— Roach, auriez-vous des soucis actuellement à SIP parmi vos éditeurs ?

Manifestement, mon approche est trop directe. J'entends Roach s'étouffer au téléphone – il devait boire un café qu'il vient de cracher sur le clavier de son ordinateur ou sur son bureau. Ma question était pourtant claire. Pourquoi est-il aussi étonné ?

— Roach ?

— *Mais enfin... Mr Grey, je ne comprends pas. Pourquoi une telle demande ? Mrs Grey aurait-elle des motifs de se plaindre ?*

— Non. Mais je préfère surveiller l'environnement dans lequel ma femme travaille. Je vous rappelle que vous avez laissé Jake Hyde libre d'abuser de ses assistantes pendant dix-huit mois sans intervenir. Il y avait pourtant des bruits dans les couloirs, la direction n'en a jamais tenu compte.

Il soupire avec amertume.

— *Vous n'oublierez jamais ce déplorable épisode, pas vrai ?*

Je vois rouge.

— J'aurais du mal vu que ma femme a passé une semaine à l'hôpital à cause de ce fumier !

— *Je sais. J'en suis désol...*

— Mrs Grey paraît tendue ces derniers temps, je veux savoir si c'est lié à une pression chez SIP.

— *Non ! Enfin, je ne crois pas. Je la vois régulièrement aux réunions hebdomadaires ou aux bilans mensuels. Tout va bien. Pour vous dire la vérité, le département que dirige Mrs Grey est très productif. Elle a le taux le plus important de nouveaux auteurs, aussi... hum, au départ j'avais des doutes. Voyez-vous, les jeunes éditeurs se laissent souvent emporter par leur... enthousiasme. Mais je dois reconnaître que Mrs Grey a un excellent instinct. Les livres qu'elle recommande se vendent – très bien. Trois d'entre eux sont dans la liste des bestsellers du Time Magazine.*

Roach paraît impressionné. Quant à moi, je suis fier d'Ana. Je savais qu'elle avait l'étoffe d'un bon P-DG !

— Combien d'opus édités par SIP se trouvent sur cette liste ?

— *Hum... toussote Roach. Seulement trois.*

Et il précise inutilement :

— *Ceux de votre épouse.*

Je ferais aussi bien de raccrocher. Cet abruti ne sait rien, c'est évident. Une dernière idée me vient :

— Au fait, Roach, ma femme sera absente de vendredi à mercredi. Je l'emmène à New York.

— *Oui, j'ai vu passer lundi sa demande. Je l'ai acceptée, bien entendu.*

Je grince des dents. Il vient de me rappeler l'inconscience d'Ana. Elle a vraiment décidé de ce voyage sans me consulter ! Roach ne pouvait le savoir. Je ne m'étonne pas que, même avec un aussi court préavis, il n'ait pas osé refuser sa demande. Ana réalise-t-elle qu'elle bénéficie de passe-droit grâce au nom qu'elle porte ? Parfois, j'en doute.

— Roach, une dernière chose, y a-t-il à New York un salon du livre, un colloque de l'édition, ou un événement littéraire quelconque...

Je cherche une raison plausible à ma question :

— ... auquel je pourrais conduire ma femme ?

— *Non, pas à ce que je sache. Mais vous savez, il est rare que des éditeurs de Seattle fassent le trajet de la côte Ouest à la côte Est. Ça n'arrive qu'une fois par an, au moment du...*

Je n'écoute plus. C'est du baratin. Ce salopard de Hyde obtenait d'emmener ses jeunes assistantes quand ça lui chantait. Il a tenté d'abuser Ana, dès le premier mois qu'elle a passé chez SIP. Je me demande ce que ce fumier avait comme moyen de pression sur ses supérieurs – et même sur Roach. Je n'ai jamais creusé la question. Ou plutôt, si, mais en vain. Welch n'a rien découvert. Plus tôt je ferai un ménage complet chez SIP, mieux ce sera.

— Très bien, Roach, ce sera tout. Bonne fin de journée.

Je raccroche pendant qu'il est encore en train de me débiter un discours. Ana se plaint souvent que je suis trop sec avec mon personnel, mais si j'écoutais tous ces bla-bla-bla inutiles, je n'aurais pas assez de 24 heures dans une journée.

Anastasia... Ces quelques coups de fil m'ont permis, un instant, d'oublier mon obsession. Mais elle est toujours là, à tourner autour de moi comme une malédiction.

Je me relève, quitte mon bureau et monte à l'étage. Je suis le couloir silencieux jusqu'à la porte de la salle de jeu. Je la déverrouille pour pénétrer à l'intérieur. Cette pièce que j'ai conçue avec soin correspond à mes fantasmes les plus secrets, elle a toujours été mon sanctuaire. La lumière douce fait ressortir le rouge profond des murs, les meubles anciens sont patinés par le temps et l'usage, il flotte une agréable odeur de cire au citron... et de sexe. Gail n'est pas encore venue faire le ménage. La pièce est exactement comme Ana et moi l'avons laissée.

Cette dernière session...

Quelque part, elle est restée gravée dans ma mémoire. Ce soir-là, j'ai tenté de franchir une nouvelle étape... Ana l'aurait-elle mal pris ? A-t-elle été effrayée par mes accessoires ? Pense-t-elle que j'ai rompu notre agrément tacite ? Est-ce pour ça qu'elle semble avoir peur de moi ?

Une vérité s'impose : la communication n'est pas au point dans notre couple. Ana est trop renfermée, elle ne s'exprime pas assez, et moi, doté d'une imagination délirante dès qu'elle est concernée, je comprends parfois de travers ses réactions. Je connais son corps mieux qu'elle-même, je sais discerner en elle le moindre frisson d'extase, mais je n'arrive pas à déchiffrer la façon dont fonctionne son cerveau. Et là, je réalise le paradoxe de ma déclaration. Si je suis un tel expert de la sexualité de ma femme, je n'ai pu me tromper durant cette session, merde ! Elle a apprécié ces découvertes. Elle a réclamé la palette pour jouir. Et elle n'a pas feint son orgasme ! Il a été si violent qu'Ana était quasiment en catatonie en sortant de la salle de jeu.

Je vais jusqu'à ma commode dont j'ouvre le tiroir. J'en sors la palette en cuir au manche phallique que j'ai utilisée sur Ana. Avec un frisson sensuel, je me souviens d'elle gémissant de plaisir sous les coups. Je resserre mon poing sur le bois dur. Physiquement, Ana et moi avons une connexion unique. J'ai connu assez de femmes pour savoir qu'une telle alchimie est rare.

Pour le reste... il y a des progrès à faire. J'espère que John m'y aidera. Je voudrais vraiment que ma femme et moi réglions nos problèmes ce soir. Ensuite, nous aurons tout le week-end à New York pour savourer notre réconciliation.

Et si en plus, je réussis à obtenir Appli Net, ce serait le pompon. Les profits qu'une telle acquisition offrirait à GEH ont de quoi donner le vertige.

À *Harborview* *Service Cardiologie*

— Vous pouvez vous rhabiller, Mr Grey. Votre ECG est parfait, rythme cardiaque normal et sinusal, activité cardiaque sans anomalie. Vous avez un cœur de sportif ! Vraiment, je ne comprends pas que vous vous soyez inquiété.

Je marmonne :

— J'ai eu plusieurs fois des palpitations ces derniers temps, je voulais vérifier. Je viens de me marier, j'ai un petit garçon de quinze mois, ce n'est pas le meilleur moment de casser ma pipe.

Le toubib éclate de rire. C'est un petit jeune, sûr de lui et souriant. Avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, il me rappelle mon frère. Ce qui explique sans doute la confiance qu'il m'inspire.

— Mr Grey, si vous avez un enfant de cet âge, pas étonnant que votre cœur s'emballer de temps à autre. Celui de ma sœur a le même âge, elle aussi fait de la tachycardie. Ne vous inquiétez pas, si vous devez casser votre pipe, ce ne sera pas à cause d'un problème cardiaque.

Je considère sa dernière phrase un tantinet désinvolte, mais je ne le reprends pas. Il me tend un tracé papier de l'activité électrique dans mon cœur, je regarde sans trop comprendre. Je préfère le croire sur parole : tout va très bien.

Cinq minutes plus tard, je sors de son cabinet pour retrouver Taylor dans le couloir. Le responsable de ma sécurité me jette un coup d'œil interrogateur. Il est rare qu'il me pose des questions, mais là, il ne peut s'en empêcher. Il a vu le panneau sur la porte du mec, il sait ce que j'ai fait dans ce foutu cabinet.

— Tout va bien, Mr Grey ?

— Apparemment oui, d'après le Dr Andor. Il affirme qu'avec une jeune épouse et un petit garçon, j'ai droit aux palpitations.

Taylor m'adresse (presque) un clin d'œil complice. Il est père, lui aussi, il doit savoir ce que je ressens. En plus, il n'a pas toujours été là pour élever sa fille. Plus je passe de temps avec Ted, plus je comprends que ça a dû être difficile pour Taylor.

En silence, nous prenons l'ascenseur, traversons l'immense hall d'entrée, puis le parking jusqu'à l'endroit où est garée la voiture.

— Et maintenant, Mr Grey ? S'enquiert Taylor, qui me fixe dans le rétro.

— J'ai rendez-vous avec John Flynn à 16 heures.

Taylor hoche la tête et démarre, sans rien dire. L'esprit ailleurs, je regarde défiler les immeubles derrière la vitre. Si John ne me trouve pas une solution miracle, je me demande ce qui va ressortir ce soir de ma confrontation avec Ana. Elle m'a désobéi de façon flagrante. Je vais devoir sévir. Mais comment ? Je n'ai pas envie de la frapper. Pas dans ce contexte. Parce que l'offense est trop grave. La fessée ou l'usage d'accessoires sont entre nous des jeux sexuels, je ne veux pas les associer à une image négative. Je me souviens de ce que disait le jeune Japonais : « *la cible associera ledit produit à une sensation d'euphorie, elle sera inconsciemment poussée à l'apprécier.* » L'inverse est vrai aussi.

Comment trouver un autre moyen de punir Ana ? Comment lui faire comprendre qu'une telle attitude est inacceptable parce que sa sécurité est une priorité incontournable ?

Et par-dessus tout, comment m'assurer qu'elle ne recommencera jamais ?

Je n'en ai aucune idée.

Cabinet du Dr Flynn

— Christian, je ne m'attendais pas à vous voir aujourd'hui. D'après Edna, c'était urgent. Que se passe-t-il ? Comment va Anastasia ? Et vous ?

Je me laisse tomber dans le fauteuil que j'occupe d'habitude dans le cabinet de mon psy, un Chesterfield en cuir vert qui ressemble à celui qui trône dans ma salle de jeu. Il n'y a que la couleur qui diffère. Peu importe, je me sens à l'aise dedans.

John est à sa place, derrière son bureau, accoudé, le menton dans les mains. Il a son bloc-notes posé à côté de lui. Toute son attention est braquée sur moi. Je déteste ça !

Je ne sais même pas par où commencer ! D'un autre côté, il m'a posé une multitude de questions, peut-être qu'y répondre dans l'ordre m'aiderait à présenter mon cas de façon cohérente.

— J'ai décidé de vous consulter à la dernière minute. Oui, c'est urgent. Anastasia ne va pas bien. Elle agit de façon irrationnelle. Je suis en colère contre elle. Je ne sais pas comment gérer ce sentiment.

Voilà... je lève sur lui un regard éperdu. Il sourit, très calme.

— Je vois. Commençons par le commencement. Vous dites qu'Anastasia agit bizarrement, pourriez-vous me développer ce point de vue ?

— Ana ne s'intéresse pas du tout à la mode ! Dis-je, en colère.

John penche la tête, étonné.

— Hum, oui, c'est ce que j'avais effectivement cru comprendre, mais ça n'a rien « d'irrationnel » il me semble. Une femme est en droit de préférer les jeans à la haute couture. Question budget, c'est même un avantage.

— John, ce n'est pas drôle ! Je dois toujours insister pour qu'Ana dépense – en vêtements ou autres. Elle s'habille bien, mais pour elle, ce n'est pas important. Alors pourquoi tient-elle tellement à aller à la *fashion week* ?

— Celle qui débute cette semaine à New York, c'est ça ?

— Oui.

— Anastasia ne vous a pas indiqué les raisons de ce désir inattendu ?

— Si, mais c'est très conflictuel. Ma belle-sœur, Kate travaille au *Seattle Time*, elle a été envoyée couvrir l'évènement. Anastasia affirme qu'elle tient à la rejoindre.

— Voilà qui me paraît un motif tout à fait légitime, Christian. Deux amies qui ont envie de passer du temps ensemble.

— Justement, ce ne sera pas possible. Kate est très occupée et, d'après mon frère, elle n'a pas une minute à elle. Ana n'a rien d'organisé, elle répète juste en boucle : *je veux aller à New York, je veux aller à New York*. Je ne comprends pas ce caprice !

John griffonne quelques notes.

— C'est très intéressant. Christian. Comme je vous l'ai souvent dit, vous avez court-circuité une étape importante de votre formation : l'adolescence. À l'âge où les jeunes apprennent par l'expérience le besoin d'indépendance par rapport à l'autorité, le désir d'appartenance à un groupe pour se constituer une identité sociale, et les bases des relations inter-sexe, vous étiez handicapé par votre haptophobie et tombé entre les griffes d'une femme perverse et égoïste.

Je me renfrogne. Il ne va pas revenir sur ma liaison avec Elena ! Merde, c'est de l'histoire ancienne.

— Je ne vois pas le rapport avec ma femme.

— Laissez-moi finir. À mon avis, qu'Anastasia n'a pas connu non plus ce stade essentiel.

Là, il m'a largué.

— Pardon ? Pourquoi dites-vous ça ?

— D'après ce que vous m'avez dit, Anastasia atteignait l'adolescence lorsqu'elle été extrêmement perturbée par le divorce de ses parents. Elle aimait beaucoup son beau-père, Mr Steele.

— Oui, Ray est quelqu'un de très bien. Un ancien militaire droit et solide. Ana est restée un moment avec sa mère, mais elle ne supportait pas son troisième mari – un sinistre individu, vindicatif et abusif. Elle est retournée vivre avec son beau-père. Une chance pour lui d'ailleurs, il était déprimé et c'est Ana qui a géré la situation.

— Justement. Elle a assumé un rôle qui n'était pas de son âge. Par reconnaissance, amour et loyauté, Anastasia a pris soin de son beau-père. Elle a trouvé refuge dans la lecture. Elle n'est jamais sortie avec des jeunes de son âge avant de rencontrer Miss Kavanagh à l'université, n'est-ce pas ?

Il a raison. Ana était vierge quand je l'ai rencontrée. Je fronce les sourcils, sans trop comprendre la corrélation avec la situation actuelle.

— Et alors ?

— Voyons, Christian, réfléchissez. *Je veux aller à New York ! Je veux aller à New York !* C'est un caprice d'adolescente, vous-même en êtes conscient. Il est possible qu'Anastasia fasse une régression temporelle, une pathologique qui peut être considérée comme un trouble de stress post-traumatique.

— John, ça suffit avec les grands termes. Qu'est-ce qu'elle a au juste ?

— Je ne peux me prononcer de façon certaine sans l'avoir entendue, mais réfléchissez à la situation. Elle vous a rencontré, à peine sortie de l'université. Très vite, elle vous a épousé, elle est devenue mère. Elle a subi d'énormes bouleversements aussi bien hormonaux qu'émotionnels. Elle a été harcelée par une femme déséquilibrée, menacée d'une arme, agressée par un psychopathe. Elle a passé plusieurs jours dans le coma suite à un hématome crânien.

Je suis assommé par cette accumulation inexorable. Leila est déjà devenue cintrée à cause de moi. Est-ce qu'Ana... J'annone d'une voix sans timbre :

— Vous pensez qu'elle est devenue folle ?

Il fait un bond et se redresse dans son fauteuil.

— Quoi ? Non, absolument pas. Christian, cessez de voir le monde en noir et blanc. Vous devriez prendre conscience des nuances de gris.

Je lève les yeux au ciel – un geste que je ne supporte pas chez Anastasia. Des nuances de gris ? Moi j'appelle ça mes cinquante nuances de folie. John se trompe : j'en ai conscience, ô combien ! Je ne vois pas le monde « en noir et blanc », je le vois en Grey – en gris, avec des touches de rouge, quand je suis

en colère, et des rayons d'or lumineux et brûlants comme ceux du soleil, quand Anastasia ou Teddy sont avec moi.

Bien, Ana n'est pas folle, c'est déjà rassurant. Maintenant, j'aimerais comprendre. Une régression machinchouette, c'est quoi au juste ?

— Pourquoi ce caprice concernant New York ?

— C'est ce qu'il vous faut découvrir afin de traiter la source du problème et non pas le symptôme. Anastasia est une jeune femme brillante, elle se donne à fond dans tout ce qu'elle entreprend. Elle est votre épouse aimante, une excellente mère, une éditrice dévouée à son travail, une fille dévouée, une belle-fille attentive, une amie fidèle. Mais aucun humain n'est aussi parfait, voyons !

— Pourquoi a-t-elle une crise en ce moment, alors que rien de particulier ne le justifie.

John soupire.

— En psychologie, rien n'est programmé. Le cerveau suit ses propres règles. Anastasia et vous êtes mariés depuis deux ans et vous avez été l'un et l'autre bien occupé. Actuellement, les choses se calment. C'est le moment idéal pour que s'expriment certaines tensions.

Je t'en foutrais des tensions ! C'est moi qui les subis, pas Ana !

— John, je ne vous ai pas tout dit. J'ai refusé à Anastasia de partir seule à New York. Les risques pour sa sécurité étaient inacceptables. En guise de « compromis » (je ricane avec amertume,) je me suis organisé pour l'accompagner. Aujourd'hui, à l'heure du déjeuner, je suis passé à SIP et j'ai appris que, sans m'en parler, elle avait pris un billet d'avion.

— Ah. Elle l'a pris. Croyez-vous qu'elle aurait utilisé ?

Tiens, cette question ne m'est pas venue à l'esprit. Je réfléchis à cette éventualité. Oui, Ana est capable d'avoir réservé un billet pour se dire : « je peux » sans pour autant aller jusqu'au bout – c'est-à-dire tenter de semer Sawyer (comme elle l'a déjà fait) et monter dans un avion sans bagage, sans rien de prévu... sans même savoir où Kate était libre de l'accueillir !

Je lève les mains, frustré.

— Je n'en sais rien. Pour vous dire la vérité, je ne comprends plus ma femme. Elle s'est comportée si bizarrement ces derniers jours. D'abord, elle insiste pour aller à New York ; ensuite, elle joue à l'épouse modèle, et pour finir, ça été la guerre du silence.

— Christian, vous êtes un homme autocratique. Elle doit sentir, d'instinct, que les mois à venir vont déterminer l'avenir de votre couple. Elle cherche à marquer ses frontières. Encore une fois, ce comportement lunatique est classique à l'adolescence. Je vous assure qu'avec deux fils en pleine rébellion parentale, j'en sais quelque chose.

Je le regarde en cachant ma surprise. Il est rare qu'il évoque sa famille. Je connais sa femme, Rhianne, et ses fils, mais durant des années, John a maintenu entre nous une certaine barrière professionnelle. Apparemment, ce n'est plus le cas. Je ne sais quoi répondre. Je retiens une grimace : je n'ose envisager l'époque où Ted me défiera – comme moi avec Carrick. Bon Dieu ! Mon fils voudra sortir en semaine pendant les périodes scolaires, il me demandera une voiture à peine ses seize ans, il tentera de filer sans que ses agents soient au courant... Ce n'est pas pour tout de suite mais s'il a hérité des gènes de sa mère, je ne suis pas sorti de l'auberge.

— Alors, que faire ? Dis-je à John.

— À quel point de vue ?

Il est con ou quoi ? Je grince des dents en lui rappelant mon problème – il pourrait m'écouter !

— Anastasia sait que j'ai découvert sa réservation d'un billet pour New York. Elle doit bien se douter que je suis furieux.

— Vous n'avez pas l'air furieux. Christian. Je vous ai déjà vu en colère, je vous le rappelle. Que ressentez-vous au juste ?

— Je me sens... désespéré. Vous savez, j'ai même été faire un ECG à Harborview tout à l'heure. Il éclate de rire.

— Ce n'est pas drôle, bon sang !

— Franchement ? Si. Vous n'étiez pas hypocondriaque jusqu'ici. Pourquoi avez-vous cru avoir un problème au cœur ? Dire que pendant des années, vous m'avez bassiné en prétendant ne pas posséder cet organe.

Je me redresse pour arpenter la pièce, les mains dans les cheveux. Bravo ! John a réussi son coup : maintenant, je suis en colère.

— Parce qu'Anastasia m'énerve, que je ne la comprends pas, que je me fais un sang d'encre pour elle. Je la sais capable de se fourrer dans les pires ennuis sans même le réaliser... Elle me donne des palpitations, John ! J'ai le cœur qui bat tellement fort que je crains de le voir exploser.. (Je ricane.) Ça serait salissant, non ? J'ai préféré vérifier que je ne risquais rien de ce côté-là

— Je présume que le médecin vous a rassuré ?

— Effectivement.

— Que comptez-vous faire quand vous vous retrouverez en tête-à-tête avec Anastasia ? Qui affrontera-t-elle ? Christian le dominant, Christian le mari aimant, ou bien une autre de vos multiples personnalités ?

— Je n'en sais rien.

— Cette indécision ne vous ressemble pas.

— Et vous croyez que je ne le sais pas ? C'est bien pour ça que j'ai tenu à vous voir « en urgence ». En plus, j'ai en ce moment des problèmes professionnels par-dessus la tête. Merde, j'ai d'importantes décisions à prendre et ce voyage à New York...

Je m'arrête, le souffle court. John attend un moment avant de reprendre la parole d'une voix douce et insidieuse :

— Parlons-en de ce voyage... L'avez-vous décidé pour répondre au vœu d'Anastasia ou bien parce que ça arrangeait vos affaires ?

À ma grande surprise, je rougis. Depuis combien de temps ça ne m'est pas arrivé ?

— Disons les deux. Au moment où j'ai envisagé de satisfaire le caprice d'Ana, j'ai dû réorganiser mon emploi du temps. Et du coup, j'ai utilisé ce déplacement à bon escient. Professionnellement parlant.

— Je vois.

Il a bien de la chance. Ce n'est pas mon cas.

Quand je sors du cabinet de John, je ne peux pas dire que j'ai la solution en main : un plan détaillé à appliquer de A à Z. Je regarde ma montre, encore une demi-heure avant le rendez-vous que j'ai fixé à

Ana. Avec la circulation, je peux aussi bien aller directement à SIP – même si j'ai de grandes chances de devoir attendre une dizaine de minutes. Ça me donnera le temps de réfléchir.

Si j'ai bien compris, John me conseille de traiter Anastasia comme une adulte. De lui accorder le choix de certaines décisions. Le choix ? C'est aussi ce qu'Elliot a dit... « *Donne-lui le choix, mec.* »

Mais quel choix bordel ?

Phase 5 – Confrontation

Ana

Le soir, le trajet jusqu'à la maison se passe en silence. Ni Christian ni moi ne prononçons un mot, pas un seul. La tension entre nous est si forte qu'elle serait capable de soulever une montagne. Je croise plusieurs fois le regard inquiète de Taylor dans le rétroviseur, mais je ne réussis pas à lui renvoyer un sourire.

En arrivant à Broadview, Christian se comporte en gentleman – sa mère l'a vraiment bien dressé ! – il me tient la portière le temps que je sorte, comme il l'a déjà fait tout à l'heure, devant SIP. Il m'attendait à 17 h 30 précises. Je sens la rage brûlante qui émane de lui par vagues successives. J'ai tellement la trouille que je n'arrive pas à le remercier, je marmonne quelques mots intelligibles, les yeux au sol. Je réalise alors que quelque chose ne va pas du tout dans notre couple : j'ai peur de lui. Ce n'est pas normal. J'essaie de trouver le courage de réagir, mais en vain, je suis trop anesthésiée.

Nous vivons une crise conjugale, d'accord, mais je suis certaine d'une chose : je refuse que mon derrière en supporte les conséquences ce soir.

Dans la cuisine, Gail Taylor nous jette un coup d'œil et devine instantanément que ça ne va pas. Elle dépose les plats du dîner sur le comptoir et disparaît, avec sa discrétion habituelle. Je le regrette presque. Une tierce personne aurait pu s'avérer utile en cas de dispute majeure. Je n'ai pas faim. Pourtant, je ne cherche pas à discuter. J'avale, bouchée après bouchée, un plat dont je ne savoure pas le goût. J'ai la gorge serrée, la bouche sèche. Je sens les yeux de Christian peser sur moi, ou peut-être sur mon assiette ? Oui, il doit surveiller ce que je mange. Comme d'habitude – comme toujours. Ce soir, ça me paraît insupportable.

Il termine le premier. Ah, la colère ne lui coupe pas l'appétit ! Il attend que je termine sans montrer d'impatience. Quand Gail revient débarrasser, Christian la remercie poliment. C'est agréable d'entendre enfin sa voix, même s'il ne s'adresse pas à moi. Je le scrute du coin de l'œil, sans en avoir l'air. J'ai le cœur qui bat et les paumes moites. Zut, j'ai toujours aussi peur.

Il regarde sa montre et me jette, sèchement :

— J'ai du travail qui ne peut pas attendre, Anastasia. Je te veux à 20 heures dans mon bureau. Nous avons à parler.

Il se lève et disparaît sans attendre ma réponse. Une chance pour moi, je ne suis pas certaine d'être capable de parler.

Dès que nous sommes seules, Gail m'adresse un sourire et demande :

— Est-ce que je peux vous servir quelque chose, Ana ?

— Une tasse de thé, s'il vous plaît.

Je bois mon thé machinalement, appréciant sa chaleur. Pourtant, cette panacée réputée ne réussit pas à dissiper le froid qui me paralyse. Il me faut faire un effort pour garder le dos droit, je n'ai qu'une envie, c'est m'écrouler sur le comptoir, la tête dans les mains. Mais pleurer ne me servirait à rien. Je ferais mieux de penser à une stratégie. Malheureusement, je n'y arrive pas ; j'ai l'esprit en déroute à l'idée de la scène qui va se dérouler tout à l'heure dans le bureau de Christian. J'essaie de ranimer ma colère : après tout, qu'ai-je fait de mal ? Mais c'est en vain. Je ne ressens que consternation et... une sorte de

résignation amère. J'en ai assez ! Assez de toutes ces contraintes, ces restrictions, ces exigences permanentes. D'accord, la femme d'un milliardaire n'a pas la liberté d'aller faire ses courses au coin de la rue comme une petite étudiante anonyme de Montesano, mais Christian pousse le bouchon un peu loin. Je me sens isolée dans ma – non, SA tour d'ivoire. Je n'ai pas revu Kate ou Mia depuis je ne sais combien de temps ; je n'ai pas d'ami(e)s, je ne sors jamais prendre un verre avec Claire Murphy, la réceptionniste de SIP qui, au début, s'était montrée si ouverte avec moi.

Je monte me changer dans ma chambre, j'enlève les vêtements que j'ai portés toute la journée pour mettre à la place un jean et un tee-shirt à manches longues. Je passe ensuite à la nurserie, voir mon fils est la meilleure façon de me changer les idées. Sauf que Teddy est le portrait de son père. Je me demande ce qu'il deviendra en grandissant... sera-t-il aussi torturé que Christian ? Qu'y a-t-il de vrai dans cette éternelle discussion l'inné et l'acquis ? J'embrasse mon bébé avec une sorte de frénésie, je ne veux pas qu'un jour, il rende une femme malheureuse parce qu'il a peur de perdre son amour. Ce n'est pas sain. Ce n'est pas normal.

Je donne à Teddy son bain et nous jouerons ensuite sur le tapis de la chambre. Il est incroyablement intelligent pour un enfant de cet âge ! Je me régale de voir ses progrès.

Ce soir, c'est moi qui lui lis une histoire. Je choisis : *Une règle est faite pour être enfreinte*⁹⁷, un livre très controversé que Mia lui a offert et qui correspond bien à mon état d'esprit. C'est l'histoire de Wild Child (enfant sauvage) une petite fille aux cheveux bleus, qui apprend à être elle-même et à ne pas systématiquement suivre les règles.

Quelques conseils que donnent les auteurs :

- *Pense par toi-même !*
- *Ne ressemble pas à tout le monde ! Sois toi ;*
- *Donne des choses gratuitement ;*
- *Fais ce que tu veux... ou ne fais rien, si tu préfères ;*
- *Peins des trucs sur la télé ;*
- *Quand quelqu'un dit : "Travaille !", tu réponds : "Pourquoi ? "*

Je me régale mais Teddy s'endort avant la fin. Je quitte la chambre sur la pointe des pieds tout en regardant ma montre, il n'est que 19 h 30. Encore une demi-heure à attendre. Je retourne dans ma chambre pour me brosser les cheveux. J'ai toujours trouvé cette tâche ennuyeuse, mais ce soir, cette routine me semble apaisante. Le frottement régulier des pics métalliques sur mon crâne apaise la sourde migraine qui, depuis le déjeuner, s'est attardée à la base de ma nuque.

Il est enfin l'heure d'affronter la bête dans sa tanière. À cette évocation, une étincelle d'humour me fait presque sourire, mais très vite, le poids de ce qui m'attend me retombe sur les épaules. Ça ne va pas être agréable, loin de là.

J'inspire profondément. Allez, Ana, un peu de courage, pour une fois ! Je trouve la porte de Christian fermée. Il l'a fait exprès, pour me forcer à frapper. Après une dernière hésitation, je me décide.

— Entre, répond Christian de l'autre côté de la porte.

Je pénètre dans la pièce, le cœur dans la gorge. Il est assis devant son bureau, les yeux fixés sur son ordinateur. Il ne bouge pas. Ne sachant trop quoi faire, je m'assieds sur le siège, en face de lui. Toujours

⁹⁷ *A Rule Is To Break*, de Jana Christy-Seven et John Seven

aucune réponse. C'est la guerre du silence ? D'accord. Pour ne pas le regarder, j'examine tout autour de moi. La vue sur le Sound est superbe d'ici, surtout à cette heure, lorsque le soleil teinte le ciel de lueurs orange et pourpre.

Christian s'obstine à m'ignorer. Je m'ennuie déjà – je pourrais m'en aller, je sais qu'il me laisserait faire, mais ce serait reculer pour mieux sauter. Autant me débarrasser dès maintenant cette épreuve. Oui, tout de suite. Christian, dans le monde des affaires, a la réputation d'être un négociateur hors-pair, un manipulateur capable d'exploiter la moindre faiblesse de son adversaire. Est-ce que je suis ce soir pour lui ? Un adversaire à vaincre ? Sommes-nous en guerre ?

Je me frotte les bras, j'ai froid. Une sensation étrange s'aggrave en moi – je la sens depuis quelques jours déjà... J'essaie de l'analyser, mais je n'y parviens pas. Christian et moi sommes à un croisement très important de notre couple. Les années à venir dépendront des heures qui vont suivre, ou des jours peut-être. C'est une perspective assez effrayante. Depuis que je connais Christian, je le laisse me diriger. Quand il siffle, j'accours, langue pendante, queue battante, comme un toutou. Je ne porte ni laisse ni collier, mais c'est tout comme. J'ai beau prétendre ne pas être sa soumise, mais quelle est ma liberté d'action ? Aucune. Et je n'ai pas protesté. J'ai tout accepté. Est-ce pour ça qu'il m'a épousée ? Parce qu'il savait que je serais à sa botte ? C'est assez désespérant.

A-t-il jamais tenu compte de ce que je voulais ? Non. J'ai demandé un travail indépendant où il n'interviendrait pas. En vain. Il a racheté ma boîte, il me surveille, il gère ma carrière, il l'a même programmée : je serai un jour P-DG et SIP renommé Grey Publishing. J'aimais bien le nom de SIP – Seattle Independent Publishing. C'est sans doute le « indépendant » que Christian ne supporte pas...

J'ai voulu aussi garder mon nom de jeune fille. Ah ! Il a failli déclencher une guerre thermonucléaire. Aux yeux de mon mari, je ne suis pas seulement Anastasia Grey, je suis surtout Mrs Christian Grey. Sa propriété. Je comprends que ma meilleure amie – Kate Kavanagh Grey, ELLE, a réussi à garder son nom pour travailler au Seattle Time ! – se montre si souvent exaspérée de ma passivité.

Mais d'un autre côté, si j'avais réagi plus tôt et si je m'étais rebellée, serais-je aujourd'hui mariée avec Christian ? Aurais-je pu le réconcilier avec sa famille et lui faire accepter le concept d'être père ? Et par-dessus tout, aurais-je pu le débarrasser définitivement de cette horrible sangsue, Elena la sorcière ? Tout se paye dans la vie, j'imagine. Il est illusoire de désirer un mariage parfait, une vie et un avenir tout en rose. Mais quand même... mes aspirations sont-elles si puérides et égoïstes ?

Il faudra que j'y réfléchisse à tête reposée, pour le moment, je n'ai pas intérêt à perdre de vue le problème en cours. Je relève la tête pour fixer Christian. Il doit le sentir parce qu'enfin, il m'accorde son attention.

— Alors ? Jette-t-il, sèchement.

— Alors, quoi ?

— Tu as vraiment cru que tu pourrais monter dans avion sans que je m'en aperçoive ? Sans que ton agent de sécurité le sache ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas réfléchi. Ce matin, j'ai demandé à Hannah de prendre mon billet. J'en avais envie, je l'ai fait. Sur une impulsion.

— Tu as pensé à annuler ?

Seigneur ! Qu'il est pénible !

— Non. Après notre discussion au téléphone, j'étais énervée et j'avais autre chose en tête que des détails administratifs.

— Dis-moi, si tu avais réussi à aller à New York, que ce serait-il passé à ton arrivée ? As-tu réservé une chambre d'hôtel, demandé un taxi, prévu ton emploi du temps ?

Je le regarde fixement – zut, je dois avoir l'air d'une chouette. Je réponds avec franchise :

— Non. Kate est déjà sur place, alors, je pensais... la rejoindre et la suivre. Je pensais qu'elle s'occuperait de tout.

— Tu connais son planning ?

— Hum... Vaguement...

Je n'ai écouté que d'une oreille quand Kate m'en a parlé au téléphone. Je me souviens qu'elle doit interviewer les couturiers et les célébrités attendues à ces défilés haut de gamme, uniquement celles assises au premier rang, bien entendu.

— Dans quel hôtel serais-tu descendue ?

— Mais je n'en sais rien ! Le même que le sien...

Je secoue la tête, troublée. Je n'ai pas préparé ce voyage. Je n'en ai pas eu le temps.

— En clair, tu n'as accordé aucune pensée à ta sécurité.

— Christian, ça suffit. Je sais ce que tu vas dire...

Je ne veux pas l'entendre énumérer toutes mes erreurs l'une après l'autre. Au final, j'aurai l'air d'une idiote incapable de décider par moi-même d'un déplacement de quelques jours à New York. Et plus il parle, plus c'est l'image de moi que je perçois.

— Vraiment ? Insiste-t-il, sarcastique.

— Écoute, manifestement, je n'irai pas à New York. Tu as obtenu ce que tu voulais, pas vrai ? Tu es vraiment obligé de t'en vanter ?

Il m'examine la tête penchée. Je n'arrive pas à déchiffrer son expression – et ça me fait peur. Je me souviens de la fois où il est revenu à la hâte – *de New York, justement !* – parce que je lui avais désobéi en sortant boire avec Kate – *encore elle !* – au Zig Zag Café. Encore aujourd'hui, j'estime que mon absence à l'Escala a été salutaire puisque Jake Hyde a tenté de forcer notre porte ce soir-là pour me kidnapper. Arrêté par un de nos agents de sécurité, il a été emmené en prison et le premier épisode de cette sinistre histoire s'est arrêté là. Quand Christian est revenu, il était dans une rage folle contre moi. Le genre de colère qui le fait trembler de l'intérieur et menace de faire céder son habituel self-control. Au matin de l'intrusion, j'ai trouvé Christian au pied de mon lit en me réveillant. Il n'a pas voulu me parler ni m'embrasser. Plus tard, il m'a avoué que c'était pour m'épargner la violence potentielle de sa réaction. Le contrecoup de la terreur qu'il venait d'éprouver pour moi.

Ce soir, c'est la même chose. Je le comprends d'instinct. Dans élan de courage (*ou de désespoir ou d'inconscience ? je ne saurais en décider,*) je décide de le provoquer.

— J'espère que tu n'as pas l'intention de me punir pour avoir tenté de m'évader, Christian. Je ne te le permettrai pas.

— Tu crois ça ?

— J'en suis sûre.

— Tu considères donc avoir bien agi ? Tu n'éprouves aucun remords ?

— Je ne sais pas... Je ne sais plus... Tu m'embrouilles les idées. Ma décision a été irréfléchie, impulsive, sans doute idiote, je te l'accorde – mais c'est à cause de toi ! Si tu m'avais accordé dès le premier jour ce que je te demandais, nous aurions pu organiser mon déplacement avec Sawyer et un autre agent. J'aurais su dans quel hôtel aller et quelles consignes suivre.

— Tu n'as jamais été foutue d'obéir une consigne, Anastasia !

— Justement ! Tu parles d'obéir parce que tes fichues consignes sont en vérité des ordres ! Et j'en ai assez de devoir obéir. Je ne suis pas ta prisonnière.

Je termine en hurlant. Mon éclat résonne dans le silence de la pièce et renvoie des échos sonores qui rebondissent d'un mur à l'autre – et dans mon crâne aussi. Ma migraine revient. Elle me martèle les globes oculaires, les tempes, la nuque. Si fort que j'ai mal au cœur.

Au bout d'un long moment, Christian ouvre un tiroir de son bureau. Il en sort une grande enveloppe blanche qu'il jette dans ma direction, à travers la surface du meuble.

— Ouvre.

J'obéis, les sourcils froncés. C'est un dossier de quelques feuillets. Il me faut un moment pour réaliser ce que je regarde : l'organisation détaillée d'un séjour à New York pour Mr et Mrs Grey, de vendredi 6 septembre à mercredi 11. L'appartement qu'il possède à Manhattan a été aménagé pour nous recevoir, j'ai une place de premier rang réservée aux défilés de mode les plus importants. Christian a des rendez-vous d'affaires, mais avec des plages libres pour visiter la ville, les musées, les magasins...

Il avait prévu de m'emmener à New York ? J'en reste absolument éberluée.

— Je ne comprends pas...

— Je voulais te faire la surprise. Je voulais t'emmener moi-même à cette fashion week à laquelle tu paraissais tenir. Bien sûr, je ne voulais pas non plus m'imposer durant tout ton séjour. Regarde, lundi et mardi, tu seras avec Kate – j'ai vérifié ses propres disponibilités.

— Tu... Tu as...

Oh lala ! Il est rarissime que Christian puisse, avec un aussi court préavis, s'absenter durant quelques jours. Lui aussi est « prisonnier » de son rôle de PDG de Grey House, de ses milliers de salariés, de ses innombrables marchés en cours, de son travail. Il a des responsabilités qu'il prend très à cœur. Et pourtant, il a bouleversé son emploi du temps... pour moi. Pour un caprice. Bien sûr, il l'a fait à sa façon, contrôlée et organisée, mais quand même : il a fait un effort.

Pourquoi est-ce que je n'éprouve aucune satisfaction à cette constatation ?

Il me faut un moment pour discerner un début de réponse : parce que ces « surprises » sont en fait d'autres façons de me manipuler. Il ne me demande pas mon avis, il tranche, il décide, et moi, je suis censée suivre le mouvement – c'est-à-dire, obéir – avec reconnaissance. Quelque chose ne va pas dans notre *modus operandi*.

— J'ai promis de t'offrir le monde, Anastasia, je ne compte pas me renier. Tu as refusé, le jour de notre mariage, de faire vœu d'obéissance et je t'assure qu'en des moments comme aujourd'hui, je le regrette amèrement. Dans la vie, baby, tout se mérite. Ton attitude de ces derniers jours a été inadmissible. Si je suivais ma nature, je t'aurais déjà couchée sur mon bureau pour te tanner les fesses.

Malgré moi, je me tortille dans mon siège. Il parle d'une voix calme, mais la menace sous-jacente est immanquable.

Il ouvre un autre de ses tiroirs et en tire un instrument que j'examine avec de grands yeux inquiets. C'est une sorte de longue palette, avec un manche en bois et une autre partie, longue et allongée, rectangulaire, en cuir épais. Qu'est-ce que c'est ?

Il paraît avoir entendu ma question muette.

— C'est une palette. Tu m'as demandé autrefois de me débarrasser de mes fouets et de mes triques, je l'ai fait. Mais il me reste certains accessoires. Savamment manié, celui-ci... (*Il désigne la palette,*) peut infliger une punition dont tu te souviendrais longtemps.

— Je ne veux pas !

Ma protestation a jailli, instinctive et violente. Je ne veux pas qu'il me frappe. Je refuse d'être punie pour un acte de rébellion provoqué par son comportement borné et autoritaire.

— C'est bien le problème, baby. Tu ne *veux* pas, mais tu *mérites* une punition.

— Je ne suis pas ta soumise, je suis ta femme !

— Crois-moi, j'en suis conscient. Si tu étais ma soumise, nous ne serions pas en train de discuter.

Sa voix devient féroce :

— Tu hurlerais déjà !

Je frissonne en me recroquevillant dans mon siège. Christian, sciemment, me foudroie d'un regard léthal, puis il reprend, en articulant chaque mot avec soin :

— Tu n'es pas ma soumise – je vais te donner le choix. Tu seras punie, j'y tiens. C'est à toi de choisir ta punition. Soit tu acceptes une raclée qui t'empêchera de t'asseoir jusqu'au jour où toi et moi montrons dans le jet GEH pour nous rendre à New York, vendredi, soit...

Il marque une pause et me fixe durement. Très vite, je ne supporte plus la tentions qui me noue le ventre. Je cède la première :

— Soit, quoi... ?

— Soit je partirai seul à New York vendredi. Toi, tu resteras ici, à réfléchir aux conséquences qu'il y a à me défier.

J'ai la sensation que ma mâchoire vient de heurter le sol. Je reste bouche bée, stupéfaite, les yeux écarquillés. Je n'arrive pas à y croire. Il a tout organisé pour ce séjour en tête-à-tête et maintenant, il voudrait me laisser à Seattle ?

Non... Ce qu'il veut, c'est que je lui réclame une punition. Il veut me forcer à accepter « de mon plein gré » d'être battue avec cet instrument épouvantable qui, de minute en minute, me paraît plus odieux. Je baisse les yeux sur cette « palette ». Malgré moi, je revois la salle de jeu de l'Escala et Christian levant une ceinture sur moi... les coups, la douleur, l'incompréhension, le choc... Je l'ai quitté cette nuit-là, mais c'était déjà trop tard : j'ai encore plus souffert de son absence que de sa brutalité. Je suis revenue, comme un papillon attiré par la femme. J'ai accepté – et apprécié – la « baise tordue » comme il dit. Mes joues s'empourprent quand je me souviens d'avoir, pendant que j'attendais mon fils, jouis sous le martinet, la cravache, la fessée. Mais la situation était différente. Il s'agissait d'un jeu sexuel, un tantinet osé, d'accord, mais pratiqué librement entre deux adultes consentants.

Ce soir, ce n'est pas le cas. Christian tente de me dominer, il veut une capitulation. Il est un dominant de nature. Il faudra que je reste toujours sur mes gardes : à la moindre faiblesse, il avancera ses pions. Je dois rester ferme sinon je suis perdue.

De toute façon, son odieux chantage a gâché sa prétendue surprise. Je n'ai aucun mal à choisir : qu'il aille à New York tout seul, si ça l'amuse, je serai très bien à Seattle. Pour une fois, je serai tranquille.

— Je n'irai pas à New York.

Ma voix a claqué. Je ne reconnais pas ma tonalité. J'ai une amertume dans la bouche, un sifflement dans les oreilles. Je suis peut-être passée dans un monde parallèle. Où a disparu l'homme que j'aime ? Qui est cet étranger ayant pris sa place ? Il a le visage de Christian, si beau et pur, mais ses yeux sont durs et calculateurs. Où est le bonheur familial que je croyais avoir conquis de haute lutte en ayant surmonté tant d'épreuves : Elena, le BDSM, Jake Hyde... ?

À ce qu'on dit : *Rien n'est jamais est acquis dans la vie.* Je réalise que c'est la triste vérité.

Christian n'a pas réagi. Il est toujours si figé, impassible. Si je devais me prononcer, je dirais qu'il est surpris – mais il le cache bien. Il ne s'attendait pas à ce que je refuse de partir, surtout après mon insistance fébrile des derniers jours.

Je décide de quitter la scène pendant que j'ai la main. Je me relève et demande d'un ton hautain :

— C'est tout ?

— Oui.

— Dans ce cas je vais me coucher. Bonne nuit.

— Bonne nuit, Anastasia.

Le dos très droit (mais les genoux tremblants,) je lui tourne le dos pour traverser la pièce. Je pose la main sur la poignée de la porte en retenant ma respiration. Je réalise alors que j'attends une réaction de sa part : peut-être des excuses, peut-être qu'il me prenne dans ses bras pour me dire que tout n'a été qu'un horrible malentendu...

Il ne bouge pas. Avec un soupir résigné, je quitte son bureau et referme la porte très doucement derrière moi. Le déclic du pêne qui s'enclenche est à peine audible, il retentit pourtant dans ma tête comme un glas.

Quelque chose d'irréparable vient de se briser en moi.

Christian

À 17 h 30 pétantes, Ana sort de SIP, je descends pour lui tenir la portière. Elle monte dans la voiture sans un mot et glisse de l'autre côté de la banquette, le plus loin possible de moi. Elle est toute raide comme un lapin terrorisé. Taylor fronce les sourcils et lui jette un coup d'œil dans le rétroviseur. Il ne dit rien. Le trajet du centre-ville à Broadview se passe en silence. Il nous faut vingt minutes, malgré le trafic en suivant la 3rd Ave NW sur une dizaine de kilomètres.

Taylor se gare juste devant la maison. Je sors le premier et attends Ana. Elle hésite à sortir comme si je m'apprêtais à la dévorer vive. J'ai oublié de parler à John de cette terreur qu'Ana semble avoir de moi depuis peu. Je ne le supporte pas. Je sens monter une bouffée de rage, je me contrôle par un effort de volonté. Ana finit par se décider, elle passe devant moi, les yeux au sol, et marmonne un vague « merci » en serrant les fesses.

Elle s'attend à une raclée, Grey. Avoue qu'elle a de quoi.

Je suis Ana quand Taylor m'arrête le temps de me tendre une enveloppe :

— Tout est là, monsieur.

— Merci, Taylor. Je n'aurai plus besoin de vous ce soir.

Je décide de dîner tôt. J'aurai toute la soirée pour gérer la situation avec Ana.

Dans la cuisine embaumée d'odeurs alléchantes, Gail Taylor nous accueille d'un sourire.

— Bonsoir, Mr Grey, Mrs Grey. Le dîner est prêt.

— Parfait, Mrs Taylor, merci. Nous dînerons sans attendre.

Elle doit sentir la tension d'Ana. Elle pose sans bruit le repas sur le comptoir – rôti de porc et pommes boulangères – avant de quitter discrètement la pièce. Pour une fois, je n'ai pas faim. Je dirais même que l'idée d'ingurgiter de la nourriture m'est insupportable. Tant pis, je me forcerai.

Ana est tétanisée sur son tabouret. Je la sers – pas trop. Je la surveille. Elle mange de façon mécanique, les yeux toujours baissés. La scène m'est familière. Mes quinze soumises, autrefois, à l'Escala, ont eu cette même attitude en ma présence. Ça ne me gênait pas alors, ça me tue aujourd'hui. Les temps changent.

Les dents serrées de rage impuissante, je m'aborde dans la tâche difficile de vider mon assiette. Je ne fais guère honneur aux efforts de Mrs Taylor. Je me refuse à avaler tout rond – c'est très néfaste à la digestion –, alors je mâche. Tout a goût de sciure. J'examine Ana, elle est tout aussi malheureuse. Comment avons-nous pu en arriver là ?

J'ai terminé, je ne sais toujours pas comment aborder la discussion. Gail revient débarrasser, ce qui me donne un répit. Je suis trop énervé pour parler à Ana, je vais lui laisser le temps de se détendre. Je prétexte du travail pour lui demander de me rejoindre plus tard dans mon bureau – à 20 heures.

Quatre-vingt-dix minutes pour établir une stratégie ? Pas de temps à perdre. Je quitte la cuisine presque en courant. Une fois dans mon bureau, je regarde dans l'enveloppe de Taylor – c'est le détail de notre séjour à New York. Je parcours les feuillets rapidement. C'est ce que j'ai demandé. Je range le pli dans mon tiroir. Je ricane en notant qu'un siège au premier rang a été réservé à Mrs Grey aux trois défilés de mode les plus importants. Ana va détester ça !

Je perds vite mon sourire : je n'ai pas embrassé Ted ce soir. Je laisse tomber ma tête dans mes mains, sous le poids de la culpabilité. J'ai à peine dormi, je suis dans un sale état. Ted est mieux sans moi. Et Ana est certainement avec lui.

J'allume mon ordinateur pour vérifier à quoi correspond... Comment John l'a-t-il intitulé ? Ah oui, *la régression infantile traumatique*.

En psychanalyse, la régression est le passage d'un état psychique avancé à un stade archaïque.

Oui, jusque-là, c'est assez clair.

La régression temporelle implique un retour à un état psychique passé.

Elle implique une évolution dans le temps du rapport à l'autre.

Et bla-bla-bla. Aucun intérêt. Je parcours la suite à toute vitesse, un groupe de mots attire mon attention : « *Mécanisme de défense* ».

La régression se pose comme une pièce importante de la métapsychologie, l'esprit est qualifié au vu

de ses constructions successives. Le principe de plaisir peut contraindre le sujet à revenir à un mode de satisfaction plus accessible. C'est cette même idée d'une résurgence du passé que soulève la compulsion de répétition, réinscrivant infatigablement le passé dans l'actuel.

Une régression peut être décrite comme défense devant une difficulté à se décharger des tensions psychiques au vu d'un fonctionnement plus élaboré.

J'en connais un paquet sur la nécessité de « décharger sa tension » ! Pour moi, dès l'adolescence, le BDSM a été un moyen de ne pas devenir fou. Ça m'est resté plus ou moins gravé dans chaque cellule, j'ai parfois la compulsion d'une bonne baise tordue. Ana aussi. Serait-il possible qu'elle me ressemble plus que prévu ? Tout ce cinéma concernant la *fashion week* était-il un moyen détourné de réclamer une punition – sans qu'elle en soit consciente, parce qu'elle m'a toujours affirmé détester souffrir. Et c'est faux, je le sais. Je lui ai amplement démontré que plaisir et douleur pouvaient s'accorder et offrir la jouissance la plus exquise, la plus intense.

Je me renforce dans mon siège, infiniment soulagé. J'ai la sensation – enfin – de retrouver un terrain connu, je suis de retour dans un domaine que je maîtrise. En quittant l'Escala pour me rendre à Harborview, cet après-midi, j'ai emporté avec moi la fameuse palette de l'autre soir. Je la sors de mon attaché-case avec un sourire d'anticipation. D'excellents souvenirs érotiques sont pour moi assortis à cet instrument – Ana les possède aussi. Si je lui présente cet objet, elle saura que j'ai compris ses pulsions secrètes. Je lui parlerai ensuite de ma surprise : nous allons ensemble à New York. Elle sera tellement contente !

Je reviens vite à mon ordinateur pour chercher quoi faire à New York la semaine prochain, en particulier d'éventuelles manifestations littéraires...

Ah, *Shakespeare in the Park*... Je lis puis je secoue la tête. Quelle horreur ! Cent mille personnes rassemblées pour un spectacle gratuit au Delacorte Theater de Central Park ? Mon équipe de sécurité en deviendrait gaga... pas question !

Domage qu'Ana ou moi ne soyons pas particulièrement intéressés par le sport, nous aurions le choix – et la possibilité de réserver des loges privées. L'US OPEN⁹⁸ de Tennis est en finale à Flushing Meadows⁹⁹. En baseball, même si la NBA¹⁰⁰ n'a pas encore repris, les deux équipes de New York, les *Mets* et les *Yankees*, s'affrontent régulièrement. Si j'étais avec mon père ou mon frère... Le tout nouveau stade des Yankees dans le Bronx est une merveille question construction, d'après Elliot. Enfin, la saison de football¹⁰¹ commence aussi avec un match des *Giants* contre les *Jets*.

Il est 19 h 50 et je commence à désespérer quand je découvre enfin ce qu'il me faut : *Festival des Écrivains du Monde*. Je lis avidement le fascicule de présentation :

Trente auteurs venus des quatre coins de la planète, parmi lesquels Richard Ford et Edmund White (USA)... etc. Des rencontres, des débats et des performances qui auront lieu au Centre Jacob K. Javits. Cette célébration de la littérature mondiale est le fruit d'un partenariat novateur entre la prestigieuse université new-yorkaise Columbia et la New York Public Library. Une initiative qui tend à démontrer que Big Apple est bien la capitale intellectuelle et culturelle du pays, mais aussi un noyau

⁹⁸ Tournoi de tennis se déroulant annuellement à New York, au sein de l'USTA National Tennis Center

⁹⁹ Quartier de New York

¹⁰⁰ *National Basketball Association* – principale ligue de basket-ball nord-américaine

¹⁰¹ Rappel : il s'agit du football américain, à ne pas confondre avec le « soccer », football européen

Parfait ! Je vérifie sur Google maps : le centre Jacob K. Javits est au 655 West 34th Street. À dix minutes de mon appartement.

Ana frappe à la porte et pénètre dans mon bureau pendant que je sauvegarde à toute vitesse mes renseignements afin de réserver un siège aux conférences de lundi et mardi.

Quand j'ai terminé, je redresse la tête. Ana est recroquevillée dans le siège devant mon bureau. Elle paraît avoir froid. Mon cœur sombre de la voir si fragile, si perdue. Je décide de ne pas l'accuser d'emblée. Je vais lui donner la possibilité de s'expliquer.

— Alors ?

Bon Dieu ! J'ai tout du crapaud enrôlé. Et si j'allais consulter un ORL ?

— Alors, quoi ? Jette Ana, avec insolence.

Je sens que ce n'est pas gagné. Je me souviens de la remarque de John : « *Elle a pris un billet d'avion. Croyez-vous qu'elle aurait utilisé ?* » Je veux savoir. Ça me paraît soudain très important.

— Tu as vraiment cru que tu pourrais monter dans avion sans que je m'en aperçoive ? Sans que ton agent de sécurité le sache ?

Elle répond du tac-au-tac :

— Je ne sais pas. Je n'ai pas réfléchi. Ce matin, j'ai demandé à Hannah de prendre mon billet. J'en avais envie, je l'ai fait. Sur une impulsion.

Elle est sincère. Et ça lui correspond : elle agit toujours avant de réfléchir. Qu'avait-elle l'intention de faire ensuite ? Je lui demande si elle a annulé son billet, elle secoue la tête.

— Non. Après notre discussion au téléphone, j'étais énervée et j'avais autre chose en tête que des détails administratifs.

J'insiste sur son manque de préparation : elle n'a pas réservé de chambre d'hôtel, ni rien prévu question emploi du temps ou bagages... Ana paraît interloquée, puis elle jette comme un bouclier le nom de Kate. Oh, je suis certain que l'Amazone est parfaitement organisée ! Cette idée me paraît une déloyauté conjugale, je fronce les sourcils. D'ailleurs, c'est un argument bidon : Ana ne connaît rien du planning de Kate ni de ses plages disponibles. Je me rassure. Elle ne serait jamais partie. C'est un défi, presque un appel au duel. Elle SAVAIT que je le découvrirais. Quel message a-t-elle voulu transmettre, bon Dieu ? Pourquoi ne pas s'en être tenue aux mails comme d'habitude ?

Ce n'est pas parce que tu es routinier qu'elle l'est aussi, Grey !

Je continue mes questions tout en réfléchissant à l'énigme d'un cerveau féminin. Sous mon réquisitoire, Ana finit par se mettre en colère. Tant mieux ! Je déteste la voir apathique, j'aime son tempérament de feu.

— Écoute, déclare-t-elle sans cacher son exaspération, manifestement, je n'irai pas à New York. Tu as obtenu ce que tu voulais, pas vrai ? Tu es vraiment obligé de t'en vanter ?

Je l'examine en penchant la tête penchée. Que faire ? Quel choix donner à ma délicieuse petite épouse bornée ? D'après Elliot, « *il suffit de déterminer deux options qui me conviennent. Elle en choisit une. J'y trouve mon compte et elle a l'impression d'être libre, tout le monde est content.* »

Ça paraît simple. J'ai envie de deux choses : vérifier que cette session dans la salle de jeu n'a pas existé que dans mon imagination – je veux revoir Ana se tordre de jouissance sous la palette ; et je veux

aussi l’emmener à New York pour lui faire découvrir la ville. J’envisage un brillant avenir : je vais obtenir Appli Net. Elle sera là pour partager mon succès. Nous irons ensemble au salon du livre... je lui dirai que seuls SES auteurs connaissent un vrai succès chez SIP. Je la féliciterai en la baisant... Des projets tellement tentants que des frissons me traversent le corps. Je brûle de désir et d’amour. Il y a trop longtemps que je n’ai pas tenu ma femme dans mes bras.

— J’espère que tu n’as pas l’intention de me punir pour avoir tenté de m’évader, Christian, crache-t-elle. Je ne te le permettrai pas.

J’ai tiqué en entendant le mot « évader », mais la suite de son petit discours me fait presque sourire. Elle ne le permettra pas ? Encore une fois, cette provocation est un appel. Et s’il s’agit d’un jeu de rôle, autant entrer dans l’esprit de mon personnage : je lui demande si elle éprouve du remords...

— Je ne sais pas, répond-elle, le front plissé. Je ne sais plus... Tu m’embrouilles les idées.

Elle parle d’une décision irréfléchie – elle la qualifie même d’ « idiote ». *Oh, baby, excuse-moi ! Rien que ça aurait dû m’alerter. Tu n’as rien d’une idiote. Tu es juste un peu compliquée, mais qui suis-je pour te critiquer.*

Je susurre, amusé :

— Tu n’as jamais été foutue d’obéir une consigne, Anastasia !

— J’en ai assez de devoir obéir. Je ne suis pas ta prisonnière.

Elle hurle et tape du pied. Je la regarde, ébloui par la qualité de sa prestation. Bien, il est temps de dévoiler mes atouts. J’ouvre mon tiroir pour en sortir l’enveloppe que Taylor m’a remise tout à l’heure. Je la fais glisser sur mon bureau en direction d’Ana.

— Ouvre.

Elle sort les feuillets et les parcourt. Elle semble éberluée.

— Je ne comprends pas...

— Je voulais te faire la surprise.

Je ne veux pas évoquer tout de suite le *Festival des Écrivains du Monde* pour lundi et mardi : si toutes les places sont déjà prises, je trouverai autre chose. Je prétends donc qu’elle sera avec Kate à ces moments-là. Il faudra que je voie si notre journaliste de choc a des disponibilités... Je demanderai à Elliot, parce que contacter directement ma belle-sœur n’est pas dans mes habitudes

— Tu... Tu as...

— J’ai promis de t’offrir le monde, Anastasia, je ne compte pas me renier.

Je repense au petit jeu en cours, je rappelle à Ana que « dans la vie, tout se mérite ». *Houlà, Grey, ton texte est misérable.* La petite rouée n’a pas fait vœu d’obéissance le jour de notre mariage, elle savait déjà qu’elle ne cesserait de tirer sur la corde.

Je chuchote avec conviction :

— Si je suivais ma nature, je t’aurais déjà couchée sur mon bureau pour te tanner les fesses.

Ana se tortille dans son siège. Parfait, elle est excitée. Et moi, je bande comme un malade. D’un geste grandiloquent, je sors de mon tiroir la palette noire de notre dernière session. Ana la fixe avec de grands yeux aux iris assombris. Étrange comme la peur et le désir se ressemblent parfois.

— C'est une palette, dis-je à mi-voix. Savamment maniée, celle-ci peut infliger une *punition* dont tu te souviendrais longtemps.

J'ai insisté sur le mot « *punition* » d'une voix éraillée et sensuelle. Je veux qu'elle se souvienne de ce qu'elle a éprouvé grâce à cet instrument dans la salle de jeu. Je ne peux être plus clair...

— Je ne veux pas ! crie-t-elle avec véhémence. Je ne suis pas ta soumise, je suis ta femme !

Je le SAIS bien, merde ! Quand ai-je autorisé une de mes quinze ex à me parler sur ce ton ?

Je retombe dans le sarcasme :

— Si tu étais ma soumise, nous ne serions pas en train de discuter. Tu hurlerais déjà...

... de douleur, baby, pas de plaisir, mais avec toi, tout est différent.

Quel con ! J'ai oublié le choix – j'étais censé... J'ai les idées un peu embrouillées.

— Tu n'es pas ma soumise – je vais te donner le choix.

Allez, Grey, continue !

— C'est à toi de choisir ta *punition*. (*Hein ?*) Soit tu acceptes une raclée qui t'empêchera de t'asseoir jusqu'au jour où toi et moi montrons dans le jet GEH pour nous rendre à New York, vendredi, soit...

Je veux baiser Ana jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus s'asseoir, plus marcher... Je veux...

— Soit, quoi... ?

Son interruption m'arrache à mon fantasme. Je lance sans réfléchir :

— Soit je partirai seul à New York vendredi. Toi, tu resteras ici, à réfléchir aux conséquences qu'il y a à me défier.

Elle semble stupéfaite. Ce n'est pas la réaction que j'attendais. Quoi encore ?

— Je n'irai pas à New York, dit Ana implacable.

Quoi ? Les mots résonnent dans la pièce, ils renvoient des échos dans mon crâne, mais leur signification m'échappe. Je suis comme assommé, KO – un boxeur quand il prend un crochet au menton. Dans les films d'animation que je regarde parfois avec Ted, des petites étoiles tournent autour de la tête du mec à terre. Je n'en vois pas. Je ne vois plus rien. Une sorte d'obscurité cotonneuse m'entoure. J'ai le sentiment d'un désastre imminent. Il faudrait que je réagisse, mais je ne peux pas bouger.

Ana se redresse.

— C'est tout ?

— Oui.

Un mot. Un seul. Qui a parlé ?

— Bonne nuit, Anastasia.

Tiens, c'est moi. Un réflexe d'éducation – *merci, Grace !* Un enregistrement de mon cerveau s'est enclenché sans que je l'aie consciemment voulu.

Je viens d'être déconnecté de la réalité. J'ai déjà connu ce sentiment atroce d'avoir tout perdu... *Une angoisse effroyable qui me déchire et me fait haleter. Le manque d'oxygène, la sensation de mourir. Une agonie indescriptible... physique, mentale... métaphysique... qui s'infiltre partout en moi. Cette douleur. Je me la suis infligé à moi-même. Pour la seconde fois.*

Ana a disparu. Autour de moi, la pièce déserte est sinistre et hostile. Je sombre dans le gouffre noir qui m'aspire.

Oh, bordel, qu'est-ce que j'ai encore fait ?

Unfashion Week

Mardi matin

Ana

À ma grande surprise, je passe une nuit paisible. Quand j'ouvre les yeux, il fait grand jour dans la chambre. Je suis seule dans mon lit. Je jette un coup d'œil sur l'oreiller voisin. Oui, Christian est venu s'y étendre durant la nuit, mais il est déjà parti. Ainsi, je n'ai pas rêvé ? Je m'étire en grimaçant, j'ai de douloureuses courbatures dans les muscles des reins et du ventre. J'envisage la journée qui m'attend. Je me demande vaguement où nous en sommes au juste, mon mari et moi, mais je refuse de m'y attarder. Je verrai bien. J'en ai assez de passer mon temps à m'interroger sur ce que pense Christian, ses réactions, sa nature compliquée. Pour le moment, je prends la vie au jour le jour.

Quelques minutes plus tard, douchée et habillée, se passe dans la chambre de Teddy, il dort comme un bienheureux. Il est rare que j'aie l'occasion de le voir le matin quand je vais travailler. C'est très agréable d'habiter ici, au bord de l'océan, mais pour aller jusqu'à Seattle, le trajet est plus long.

Dans la cuisine, je trouve Gail qui m'accueille avec un sourire chaleureux.

- Bonjour, Ana. Mr Grey est déjà parti.
- Bonjour, Gail. Je n'ai pas très faim ce matin. Je prendrai juste du thé.
- Un toast ou une salade de fruits, peut-être ?
- Non, merci.

Gail hoche la tête, rembrunie. J'ai envie de ricaner. *Quand le chat n'est pas là, les souris dansent.* En principe, Mr Maniaque du contrôle ne saura pas que j'ai sauté mon petit déjeuner, c'est une petite victoire ridicule mais ça me met de bonne humeur. D'ailleurs, ça ne m'étonne pas que Christian soit déjà parti. C'est sa tactique habituelle : esquiver les problèmes en s'immergeant dans son travail. D'un autre côté, si je me souviens bien, il a aujourd'hui sa réunion mensuelle avec l'Université de Portland. Il lui faut partir tôt avec Taylor pour Boeing Field afin d'y prendre son hélicoptère. Même quand nous résidions à l'Escala, avec un hélicoptère sur le toit, Christian préférait conduire lui-même Charlie Tango sans déplacer un pilote pour le lui amener.

Peu importe. Je n'ai pas à me soucier de mon lunatique de mari jusqu'à ce soir. Et c'est toujours ça de gagné.

Vendredi matin

Au réveil, dès que je pose le pied à terre, je me plie en deux en étouffant un gémissement. Houlà, j'ai mal au ventre ! Je vais avoir mes règles. Génial comme timing... pas étonnant que j'ai été tendue cette semaine. D'un autre côté, Christian dans ses grands jours rendrait n'importe quelle femme enragée

Le temps s'est écoulé à toute vitesse depuis notre dispute. Déjà vendredi ? Je n'arrive pas à y croire. J'ai vu Christian tous les soirs : il est rentré vers 18 heures à la maison ; nous avons parlé et mangé ensemble. Pourtant, j'ai le sentiment d'avoir tenu un (mauvais) rôle dans une pièce de théâtre ratée. Christian est poli et distant, surtout quand il me pose des questions concernant ma journée. Je lui réponds

sur le même ton détaché. Ni lui ni moi n'avons qu'une seule fois élevé la voix durant ces trois jours. Nous passons l'un et l'autre autant de temps que possible avec notre fils, je veille sur son bain et son souper, Christian lui lit une histoire le soir avant de s'endormir. Après le diner, à peine la dernière bouchée avalée, il s'enferme dans son bureau pour travailler jusqu'au milieu de la nuit. Moi, je me couche tôt. Je suis rompue de crampes et de courbatures. La tension sans doute... Parfois, je lis dans mon lit un manuscrit ramené de SIP, sinon un livre. Nous n'avons plus évoqué la scène pénible de lundi soir. Depuis trois jours, je n'ai reçu aucun SMS ni mail de mon mari ; je ne lui en ai pas envoyé non plus. Bref, la communication entre nous est réduite au minimum.

Quant au sexe... Il ne s'est rien passé de toute la semaine, mais cette nuit, j'ai émergé d'un rêve pour trouver sur moi le poids d'un corps bien connu. Ses mains, sa bouche, sa peau... mon corps, bien programmé, a réagi sans que mon cerveau n'ait besoin de se connecter. J'ai gardé les yeux fermés et les bras en croix. Avec les genoux remontés presque sous les bras, je me suis laissé emporter par la vague sensuelle jusqu'à la jouissance. C'était très étrange : j'étais à la frontière entre inconscience et éveil. Ensuite, encore secouée des derniers spasmes de plaisir, je me suis endormie. J'ai le vague souvenir d'avoir entendu au une voix rauque murmurer dans l'obscurité : « *je t'aime, je t'aime tellement...* ». Je ne pourrais pas en jurer. En me réveillant, tout à l'heure, j'étais seule, mais nous avons effectivement couché ensemble durant la nuit : des traces physiques s'attardent sur mes cuisses.

Durant tout le trajet jusqu'à SIP, je repense à ce qui s'est passé cette nuit. Christian m'a d'abord embrassée dans le cou, sur les paupières, les épaules, les seins... mais pas sur la bouche. Et j'en suis heureuse, un baiser est le contact le plus intime qui soit. Ça correspondait peu à cette union anonyme et presque animale de deux corps, mâle et femme, au plus sombre de la nuit. Un autre souvenir émerge : celui de mes deux mains à plat sur les draps. En temps normal, si je ne suis pas menottée, je m'accroche à Christian, des bras et des jambes, pour accentuer l'union entre nous.

Mais pas cette nuit...

Il est encore parti tôt ce matin. Je ne l'ai pas revu. De Grey House, il ira directement à l'aéroport et à New York. Cette perspective ne me gêne pas. Je ne suis pas contrariée de cette absence ni de ce qu'elle représente. En fait, si je réfléchis... je ne ressens rien du tout. Je ne suis pas concernée, voilà.

Dix minutes après que je sois dans mon bureau, Hannah frappe à la porte.

— Ana, bonjour. Comment allez-vous ? Oh, vous êtes toujours aussi pâle ! Est-ce que...

Mon teint n'est pas un sujet que j'ai envie d'évoquer avec mon assistante, ni aujourd'hui, ni jamais. Je la coupe un peu sèchement :

— Qu'y a-t-il au programme ce matin ?

Elle sent ma rebuffade et s'empourpre. Je la regarde sévèrement. Étrange, je devrais ressentir une vague culpabilité non ? Hannah est bavarde mais elle ne pensait pas à mal. Peu importe, nous ne sommes pas payées pour papoter. Nous avons du travail. Autant ne pas perdre de temps.

— À 9 heures, vous avez rendez-vous avec Claudia Kolp, du service des impressions. Ensuite Boyce Fox à 10 heures.

Ah, voilà qui éveille ma conscience professionnelle. Boyce Fox est un auteur de romans policiers – qu'il écrit depuis des années sous un nom de plume très connu, chez un autre éditeur hélas –, et suite à une évolution personnelle, il vient de se reconvertir dans un nouveau genre, l'autobiographie romancée. J'ai été passionnée en découvrant son script, nous nous sommes rencontrés plusieurs fois et je l'ai

convaincu de signer un nouveau contrat chez SIP. C'est pour moi un grand succès, même Mr Roach, mon supérieur, l'actuel gérant de SIP, m'en a chaudement félicitée. Et Roach est presque aussi avare de ses compliments que Chr... qu'un P-DG de ma connaissance.

Fox ne porte mal son nom¹⁰² : il ressemble davantage à une panthère noire. Il en a la souplesse, le teint foncé aux reflets soyeux, les yeux verts. Il a une cinquantaine d'années, mais il est musclé et se tient très droit. Et ses cheveux coupés très court ne montrent aucune trace de gris.

Une fois les formalités accomplies, nous avons un moment de calme. Je lui propose à boire.

— J'ai du thé ou du café, si ça vous dit, sinon, je devrais aussi vous trouver de la bière.

Il rit doucement.

— Un café sera parfait, Ana, merci.

Je passe un coup de fil à Hannah en lui réclamant deux tasses, une de café et l'autre de thé. En attendant, je pose la main sur l'épais manuscrit que Boyce Fox et moi venons de revoir ensemble.

— Boyce, j'ai lu tous vos romans et Bryce Barthelemy a toujours été un de mes personnages de fictions préférés. Il a un humour caustique qui m'enchant. N'auriez-vous pas versé chez lui un peu de votre personnalité ? C'était déjà une touche d'autobiographie.

— C'est possible. Tout écrivain se raconte un peu, vous savez. Il est plus facile d'exprimer des émotions quand on les a déjà éprouvées. Elles sonnent plus vraies.

— Quand même, vous avez opté pour un changement radical. Que vont penser vos fans ?

— J'avais besoin d'un nouveau défi. Mes fans l'ont échappé belle : dans un élan de colère, j'ai failli tuer ce malheureux BB. Samantha Raine – c'est mon agent – m'en a dissuadé.

Je souris en notant que sa voix s'est faite plus douce. Samantha Raine est aussi sa femme. C'est elle qui a conseillé à Fox de s'adresser à moi. Je lui en suis infiniment reconnaissante.

— Oh, c'est drôle que vous disiez ça, Boyce ! Ça me rappelle *Castle*¹⁰³, une série que je regardais avec ma colocataire à WSUV. Vous connaissez ?

— Vaguement, c'est un écrivain qui devient flic, non ?

— Disons que comme vous, Richard Castle ne supporte plus son héros, alors il le tue. Pour retrouver l'inspiration, il choisit comme modèle une femme inspecteur de police, Kate Beckett. Il travaille avec elle pour avoir du vécu. Ça se passe à New York, je crois.

Ma voix c'est un peu cassée sur cette dernière phrase. Je ne veux pas penser à New York. Est-ce que Christian est déjà dans l'avion ? Je ne connais même pas les détails de son vol.

— Ah ouais ? Ricane Boyce. Les flics de *Big Apple* sont alors très différents des nôtres. Je connais bien Norm Stamper, je me verrai mal lui demander ça. D'un autre côté, depuis qu'il a démissionné de la police, il s'est mis à l'écriture¹⁰⁴. Des bouquins qui dérangent d'ailleurs.

Je ne les ai pas lus, aussi je me contente d'un petit rire poli.

Quand Boyce Fox s'en va, je retourne dans mon bureau, les jambes tremblantes et la tête vide. Je ne sens pas bien du tout. J'ai toujours des crampes et mal au cœur. Zut, j'espère que ça ne va pas durer tout

¹⁰² *Fox = renard*

¹⁰³ Série télévisée américaine créée par Andrew W. Marlowe et diffusée depuis 2009 sur ABC

¹⁰⁴ Authentique

le week-end ! D'un autre côté, je n'ai rien de mieux à faire que me dorloter sous la couette – et jouer avec Teddy.

Vers midi, Hannah passe la porte.

— Je vais déjeuner, Ana. Je vous dis au revoir, j'imagine que vous serez déjà partie quand je reviendrai. Tout est sur la petite table, là...

Elle gesticule en indiquant la console près de la porte. Je la regarde, interloquée. De quoi parle-t-elle ? Elle s'éclipse avant que j'ai le temps de reprendre mes esprits. Ce n'est pas un mal, je suis un peu lente d'esprit aujourd'hui. Autant ne pas me griller en posant des questions idiotes.

Une fois seule, je me relève pour récupérer l'épaisse enveloppe en question, le cœur battant d'une anticipation que je comprends mal. J'ouvre et déverse sur mon bureau le contenu.

Oh lala. C'est un billet d'avion en classe affaires sur le vol 182 de Delta Air Lines, départ, 13 heures, Terminal 4 ; arrivée à New York à 21 h 04...

Je reste quelques secondes bouché bée. Puis une lumière apparaît – comme dans les dessins animés - et clignote dans mon cerveau engourdi. Prise dans mon mélodrame conjugal, il ne m'est pas venu à l'idée d'annuler mes instructions auprès d'Hannah. Elle croyait toujours que je partais à New York. J'ai mon billet. Deux mille euros ! Quel gaspillage ! Je devrais pouvoir me faire rembourser si je téléphone avant le décollage.

D'un autre côté...

Mentalement, je vois un autre scénario : je filerais en douce et échapperais à Sawyer, comme je l'ai déjà fait, il y a deux ans... je serais dans un taxi en direction de Sea-Tac avant qu'il réalise mon absence. Après cinq heures de vol, j'atterris à New York et je rejoins Kate, même s'il est un peu tard pour dîner. Non ! *Big Apple* ne dort jamais ! J'éclate de rire toute seule : *je peux le faire*. Du moins, en principe...

Il y a deux problèmes. D'abord, Sawyer perdrait sa place. Je suis certaine que Christian ne lui pardonnerait jamais un coup pareil. J'ai déjà fait renvoyer Prescott, je ne pourrais me regarder dans une glace si je recommençais. Et puis, est-ce que je réussirais à échapper à mon agent ? Même si je l'envoyais me chercher un sandwich, il découvrira vite ma disparition, il devinera – en interrogeant Hannah – où je suis allée, il aura encore le temps de m'intercepter à l'aéroport. J'aurai raté mon vol mais Christian en fera un drame par la suite. Et pour une fois, je lui donnerais presque raison : j'ai passé l'âge d'agir en cachette. Si je veux aller à New York, je partirai au grand jour. Non mais...

Une crampe me plie en deux. J'étouffe un gémissement. Oui, c'est mon second problème, j'ai mal au ventre. Le ciel est contre moi, c'est évident. Je préfère passer le week-end tranquille à la maison plutôt qu'assister à des défilés de mode. Je détesterais ça, j'en suis certaine.

Alors pourquoi toute ce cinéma ? S'indigne ma conscience qui me dévisage par-dessus ses petites lunettes à demi-lunes.

Je l'ignore. C'est une question de principe.

J'affiche un grand sourire béat. Je viens de réaliser que ce malentendu avec Hannah m'offre un congé jusqu'à mardi. Que c'est drôle ! Je vais pouvoir en faire absolument ce que je veux. Ce sera bien plus intéressant de profiter de Teddy que de traîner à New York au milieu de la foule.

Bon, c'est décidé, je fais l'école buissonnière !

Je décroche mon téléphone un sourire aux lèvres.

— Luke ?

- Souhaiteriez-vous que j'aie vous chercher à déjeuner, Mrs Grey.
- Non, merci, je n'ai pas faim. En fait, je vous appelais pour un changement de programme.
- Ah...

Il y a un monde d'interrogation inquiète derrière ce mot. Du coup moi aussi, je me pose des questions. Est-ce Christian exige de Sawyer des comptes rendus sur ce que je mange ? Non, sans doute pas, puis qu'il prend la peine – quand nous ne sommes pas fâchés – de m'interroger lui-même tous les jours vers midi. Autre point : est-ce que Sawyer a consulté Hannah concernant mon emploi du temps ? Je sais que Taylor le fait tous les jours avec Andrea... Mais Christian a un emploi du temps infiniment plus serré que le mien et Sawyer a pris l'habitude de fuir le plus possible mon assistante et ses attentions envers lui. Il ne la voit que le lundi, pour connaître mes rendez-vous de la semaine. Il est rare que j'aie des « imprévus ». Il m'en aurait parlé s'il avait vu tout mon après-midi barré.

- Oui, je vais rentrer à Broadview.
- Quand ?
- Maintenant.

Il s'affole, au point d'oublier le cérémonieux « Mrs Grey » auquel Christian tient tellement.

- Ana ? Ça va ? Voulez-vous que je vous conduise aux urgences... ?

Mais qu'ont-ils tous à vouloir me flanquer à l'hôpital à la moindre alerte !

— Non, Luke, je vais très bien. J'avais juste décidé de prendre un week-end prolongé et puis... hum, j'ai oublié de l'annuler.

- Je vois. Très bien, madame, je vous attends.

Je raccroche, les sourcils froncés. J'ai pris l'habitude, depuis mon mariage, d'être entourée d'agents et autre personnel. Je sais que Gail, Taylor et Sawyer en savent beaucoup sur moi. En général, je ne m'en soucie guère, je n'ai rien à cacher. Mais là, c'est gênant. Sont-ils au courant de la dispute ? Savent-ils que Christian m'a laissée à Seattle comme une gamine privée d'une sortie au zoo ?

Ma conscience ricane, sans la moindre empathie : *Ah ! Comme on fait son lit, on se couche ! Dieu sait que tu as eu tous les avertissements possibles mais tu le voulais, ton beau milliardaire aux yeux d'orage hein ?*

Il a TOUJOURS été un mâle dominant seul dans sa tour d'ivoire. Pourquoi tu t'étonnes qu'il le soit resté ? Chassez le naturel, il revient au galop. S'il s'est octroyé le droit d'être odieux, ma chère, c'est parce que tu le laisses faire. Il a toujours été honnête sur sa vraie nature, c'est à toi d'avancer, de grandir, de t'émanciper. Tu dois apprendre à dire NON. Tu as bien commencé. Tu l'as remis à sa place, bravo ! Il doit avoir l'air fin, tout seul dans son jet ! Continue comme ça, tu es bien partie.

C'est le moment ou jamais de t'affirmer une fois pour toute.

Christian

Je reste un long moment dans mon bureau, à réfléchir, mais rien ne vient. Je range enfin dans mon tiroir la palette noire et l'enveloppe blanche. Noir et blanc. *Christian, cessez de voir le monde en noir et blanc. Vous devriez prendre conscience des nuances de gris.*

Apparemment, je ne suis pas très doué pour les nuances. En me redressant, je prends conscience des raideurs de mon dos. J'ai tous les muscles noués de rage et de désespoir mêlés. Combien de temps suis-je resté là ? Il est minuit. Merde, le temps à vraiment filé sans que je m'en aperçoive.

D'un pas lourd, je quitte mon bureau. J'ouvre la porte de notre chambre avec appréhension. Je me rassure dès le premier coup d'œil. Ana est toujours là, elle dort, la main sous la joue, roulée en boule. Elle est ma femme, désormais, a mère de mon fils, elle ne me quittera plus. Jamais plus. Elle me l'a promis – et elle est le genre de femme à tenir parole –, mais ce soir, cette certitude ne me suffit pas. Je veux qu'elle reste avec moi par amour, pas par obligation.

Je me déshabille pour enfiler un tee-shirt et un pantalon de pyjama. J'ai froid. Une sorte de froid intérieur qui n'a rien à voir avec la température de la chambre. Je me couche, sur le dos, sans me rapprocher d'elle. Je ne veux pas repenser à cette scène dans mon bureau –je n'en ai pas la force.

Je réalise très vite que je ne réussirai pas à dormir. Merde.

Je me relève et descends jusqu'au salon. Le clair de lune éclaire la pièce, faisant miroiter le grand piano. Je m'y assieds et caresse les touches d'ivoire. Que jouer ? Du Brahms¹⁰⁵... Il a peu écrit pour piano, mais ses œuvres sont considérées parmi les plus difficiles. Je choisis les trois *intermezzi*¹⁰⁶ de l'opus 117, Brahms les surnommait: « *Les berceuses de ma souffrance* ». C'est une musique d'un autre monde aux notes délicatement ciselées par un toucher magique, tel un tableau impressionniste aux couleurs délicates, raffinées et exquises. Tout en intériorité, ces airs tout simples vous élèvent au-dessus de tout ce qui est autour de vous. Cette nuit, j'en ai besoin...

Encore et encore, je joue cette mélodie mélancolique qui, après les développements du cœur de la partition revient, enfin, comme un soulagement... Un espoir.

Il est 5 heures quand je me redresse. L'aube n'est pas encore levée, mais il est temps que je me prépare. Je dois aller à Portland aujourd'hui, rencontrer les scientifiques de WSUV. J'ai les yeux en feu. Je vais demander à Stephan Ellis de piloter. Je ne suis pas en état de tenir le manche de Charlie Tango. Je sors mon BlackBerry afin d'envoyer un message à Taylor avec des instructions, puis je remonte sans bruit prendre une douche. Ana n'a pas bougé de toute la nuit. Je ne m'attarde pas à son chevet.

À Portland

La journée traîne en longueur. Les progrès réalisés sont impressionnants. Les malheureux savants qui notent mon mutisme finissent par s'inquiéter. Je dois les rassurer.

— Je suis satisfait, Dr Greenberg.

Bravo, Grey, tu améliores grandement ta communication.

— Hum... Merci, Mr Grey.

Il m'apprend alors qu'il va prendre sa retraite. Ce qui me contrarie – je déteste voir changer une formule qui marche. Son successeur, le Dr Bachir, fait partie de l'équipe, je le connais depuis des années. Au regard anxieux qu'il me jette, je devine qu'il ne considère pas le fait de devoir traiter avec moi en direct comme un bonus de sa promotion. Nous échangeons une poignée de main. Je prends note de faire

¹⁰⁵ Compositeur, pianiste et chef d'orchestre allemand de la période romantique

¹⁰⁶ *Intermezzo* en italien – *intermède* – composition intercalée entre d'autres entités musicales

livrer un cadeau au Dr Greenberg le jour de son départ. Je verrai ça avec Andrea. L'agrochimie – c'est-à-dire le secteur industriel qui développe la chimie pour être utilisée dans le monde agricole – me passionne. Les laboratoires de l'Université développent certains biocides, ce qui regroupe les produits phytosanitaires et les pesticides, herbicides, fongicides et insecticides naturels.

Après les laboratoires, nous passons dans les serres surchauffées. J'aime leur ambiance et les odeurs fortes des diverses cultures expérimentales. Je suis un homme de chiffres, mais la botanique et ses mystères me fascinent. Développer une agriculture adaptée à l'environnement est à mes yeux le meilleur moyen de réduire la faim dans le monde et d'aider les pays en voie de développement sans se contenter d'aumônes qui les maintiennent dans le carcan d'une dépendance financière. Je suis pour l'autonomie.

Sauf pour ta femme, Grey...

La journée se termine en salle de réunion. Là, je suis dans mon domaine en examinant les bilans prévisionnels et livres de comptes. Les résultats correspondent à ce que j'attendais. Je hoche la tête. J'entends le même soupir soulagé émaner de plusieurs poitrines. Les savants réunis dans cette pièce ont tous (au moins) deux fois mon âge, mais aucun d'eux ne conteste mon autorité.

C'est le pouvoir de l'argent, Grey.

Je fronce les sourcils.

— Y aurait-il... un problème, Mr Grey ? Ahane le Dr Greenberg.

— Non, Dr Greenberg.

Pour moi, la réunion est terminée. Je referme le dernier dossier et je me lève. Le vieux professeur fait un bond. Je crains de le voir se mettre au garde-à-vous. Cette idée aberrante me fait (presque) sourire.

Taylor et moi quittons WSUV dans le 4x4 blindé loué pour la journée. Il n'y a pas de manifestation estudiantine aujourd'hui, les trublions doivent être occupés ailleurs, à brailler contre une idée nouvelle à laquelle ils n'ont rien compris. Je n'ai jamais été très tendre envers l'idéologie de masse. Le retour jusqu'à l'hélico se passe dans un silence de mort. Taylor est de nature taciturne et moi, j'ai le cerveau cryogénisé¹⁰⁷. Je regrette de ne pas piloter, c'est un plaisir dont je ne me lasse pas et que je m'accorde rarement. Je surveille Ellis, il accomplit la check-list avec compétence. Taylor tire une gueule d'enterrement. Il n'aime pas voler et je sais pourquoi. Étant soldat, il a été blessé durant un crash d'hélicoptère – c'est dans son dossier. J'évoque cet accident, il y a deux ans, avec Ros... C'était justement en revenant de WSUV, elle avait voulu voir le Mont St Helens.

Je rêvasse, les yeux dans le vide, durant cinquante minutes du vol retour. Que va-t-il se passer ce soir en rentrant à la maison ? Ana sera soit furieuse, soit glaciale et muette. Je ne sais trop comment réagir à ces deux attitudes. Je décide de suivre le mouvement, quel qu'il soit.

Il est 18 heures quand je pénètre dans la cuisine de la Grande Maison. Je demande à Gail :

— Bonsoir, Mrs Taylor, sauriez-vous où se trouve ma femme ?

— Elle donne son bain à Teddy, monsieur.

— Très bien, merci. Nous dînerons d'ici une demi-heure.

— Ce sera prêt, monsieur.

¹⁰⁷ La cryonie ou cryogénéisation est un procédé de conservation à très basse température de tout ou parties d'êtres vivants, dans l'espoir de pouvoir les ressusciter ultérieurement

Je monte à l'étage. Je dépose dans la chambre mes affaires et je me mets à l'aise, en tee-shirt et en jean, avant d'aller dans la salle de bain adjacente à la nurserie. Je m'arrête à la porte pour savourer la scène intime et familiale : Ana est accroupie à côté de la baignoire. Elle surveille Ted qui joue dans son bain avec des canards en plastique. Ces jouets me rappelle un vague souvenir – j'avais les mêmes étant petit. C'était juste après mon adoption, je crois.

Ted lève la tête et m'aperçoit, Il hurle en tapant dans l'eau, il asperge sa mère.

— Teddy, mon chéri, regarde ce que tu as fait ! proteste Ana gentiment.

Elle a une voix qui me semble un peu éteinte, mais je n'en suis pas certain.

— Bonsoir, Ana.

Elle tourne la tête vers moi, un sourire aux lèvres. Cette fois, je SAIS qu'elle n'est pas dans son état normal, elle a les traits impassibles, le regard vide. Et ce n'est pas mon arrivée qui l'a transformée, elle était déjà comme ça – avec Ted.

— Bonsoir Christian. Je peux te laisser Teddy le temps de me changer ?

— Bien sûr.

Elle passe à mes côtés, aussi immatérielle qu'un fantôme, aussi inatteignable. Je n'ose pas l'intercepter tellement je sens son éloignement. Je ne cherche pas à réfléchir au pourquoi du comment. Le manque de sommeil me trouble les idées. Je vais lui laisser le temps de prendre du recul. Et à moi aussi. J'espère que tout ira peut-être mieux après une bonne nuit.

Je prends la place qu'Ana vient de libérer, le dos appuyé contre le mur, le bras posé sur le rebord de la baignoire. Ted m'adresse un grand sourire. Il est heureux. Il en a de la chance !

— Ted mon vieux, ton papa a encore déconné hier soir. Je ne sais pas comment dire à maman que je suis désolé. Tu as une idée ?

Il attrape son canard par le cou et le noie sauvagement en poussant des cris de joie inarticulés. Ça ne me paraît pas de bon augure.

Une fois Ted au lit, je lui lis une histoire. Puis je descends retrouver Ana. Gail a disparu. Le dîner se passe dans une ambiance irréelle. Je dors debout. J'ignore de quoi nous parlons, elle me parle de Ted, d'un appel qu'elle a reçu... de qui ? Ray, il me semble. Elle est si loin, enveloppée de brume aux tons de perle et d'orage – *John, je vois les teintes de gris, je vous assure*. Je ne sais quoi lui dire, ma langue est comme anesthésiée – un gros pavé dans ma bouche. Le pire, je crois, c'est le petit sourire d'Ana : on dirait celui d'une poupée de cire, d'un mannequin sans vie. Je la trouve un peu pâle aussi, mais c'est peut-être moi qui ne vois pas net.

À peine la dernière bouchée avalée, elle se lève et dit, doucement, poliment :

— Je vais me coucher. Bonne nuit.

— Bonne nuit, Anastasia.

Comme hier...

À 22 heures, après avoir passé une heure dans mon bureau, la tête dans les mains, sans réussir à prendre une décision, je suis dans mon lit, étendu auprès de ma femme endormie. Je sombre dès que ma tête touche l'oreiller. Je ne bouge pas jusqu'au moment où le réveil sonne, à 7 heures. Je ne sais si j'ai rêvé – probablement, mais je ne me souviens d'aucun cauchemar.

En me levant, une idée me frappe au cœur : depuis que je connais Ana, c'est la première fois que je ne me réveille pas avec elle dans mes bras.

J'ai passé une nuit paisible. Contrairement à ce que je craignais. La situation entre ma femme et moi n'a pas évolué. Contrairement à ce que j'espérais

Je découvre très vite que durant ma petite crise existentielle, le monde ne s'est pas arrêté de tourner. J'ai une tonne de mini-problèmes à résoudre après avoir passé tout l'après-midi de lundi à déconner – au téléphone, ou enfermé à l'Escala, ou chez le cardiologue, ou chez le psy –, et la journée de mardi à WSUV. Le mercredi, à GEH, je n'ai pas une minute à moi. D'un côté tant mieux, ça me donne une échappatoire. De temps à autre, je lève la tête – Ana est en face de moi. Du moins son portrait, sur le mur, avec ce grand sourire heureux et détendu. Rien à fois avec le rictus qu'elle affichait hier soir.

Jeudi soir

Je n'aime pas du tout la routine qui s'est instaurée entre Ana et moi. Je ne sais comment la rompre. Je me souviens de ce que Flynn a dit : Ana subit un SPT après tout ce qu'elle a vécu ces deux dernières années. *En clair, Grey, depuis qu'elle t'a rencontré.* Je me sens coupable. Et la façon lamentable dont j'ai géré la situation lundi me reste en travers de la gorge. Je ne sais comment rattraper les choses, je crains trop de les aggraver. Comme tout ce que j'ai tenté jusqu'ici a été une catastrophe, j'ai décidé de ne plus rien faire et d'attendre qu'Ana prenne l'initiative. C'est contre mes instincts et ma nature d'être passif, mais je considère que c'est une sorte de... pénitence. Ou un rameau d'olivier. J'espère qu'elle comprendra, mais je n'en suis pas sûr. Ana semble de rien comprendre de mes intentions. Et malgré cette triste certitude, je n'arrive pas à m'exprimer.

John me téléphone au moment où je m'apprête à quitter GEH.

— Christian ? Je m'étonnais un peu de ne pas avoir eu de vos nouvelles. Avez-vous arrangé votre problème avec Anastasia ?

— Pas vraiment.

— Comment ça ?

— Eh bien, elle a refusé d'aller à New York avec moi.

— Je vois... Vous vous êtes disputés ?

— Pas vraiment.

— Ce n'est pas votre genre d'être aussi évasif, Christian.

— Je ne sais pas trop ce qu'elle a, John. Elle agit étrangement. Elle parle et bouge comme un robot sans âme.

— Et comment réagissez-vous à une telle attitude ? S'étonne John.

— J'attends qu'elle revienne.

Il y a un long silence au téléphone. Mon psy finit par le rompre :

— Est-ce que vous comptez toujours partir à New York demain ?

— Oui.

— Seul ?

— Oui.

C'est faux. J'aurai avec moi toute une équipe de GEH mais sans Ana, je me sens seul. Je ne peux pas annuler ce déplacement. C'est trop important pour GEH. Pour la première fois en une décennie, Ros Bailey a menacé de démissionner quand j'ai évoqué l'éventualité de la laisser aller à New York sans moi. Elle a raison, ce serait irresponsable de ma part. Ana ne risque rien, elle sera bien surveillée pendant mon absence. Je laisse avec elle et Ted mes deux agents les plus fidèles, Taylor et Sawyer – dont le départ, bien entendu, a été annulé – moi, je partirai avec Ryan et Reynolds.

Au fond de moi, je me dis qu'Ana a peut-être besoin de souffler un peu loin de ma présence étouffante... aussi atroce que me soit cette idée.

Le dîner se passe comme les deux derniers. J'essaie de faire parler Ana sur sa journée à SIP. Elle me répond, me donne des détails, me parle d'inconnus ayant écrits des livres que je ne lirai jamais, et pourtant, elle n'est pas vraiment là. Dès mon retour de New York, j'emmènerai Ana consulter John. Merde, j'aurais dû y penser plus tôt. Quelque chose ne va pas – et ça dépasse notre dispute.

Après le dîner, Ana monte se coucher, je reste à la suivre des yeux le front plissé. Elle dort beaucoup plus que d'ordinaire. Et si elle était malade ? Et si j'annulais... Non, merde de merde ! Je ne peux pas. Je dois d'ailleurs travailler afin d'emporter un dossier béton à New York. Je vais boucler ça le plus vite possible, actuellement, je me fous complètement d'obtenir ou pas Appli Net. La réunion butoir aura lieu lundi matin. Je peux être libéré en fin de journée, je rentrerai immédiatement à Seattle.

Deux heures après, quand je rejoins ma femme, l'idée de ne pas dormir avec elle pendant trois nuits me crève le cœur. Je me penche et la prends dans mes bras.

— Mon amour, chuchote-t-elle. Tu es revenu...

Elle sourit, détendue, heureuse. Elle est endormie. Tiens, il y a longtemps qu'elle n'a pas été somnolique.

— Je suis là, Ana. Oh baby, je suis désolé. Je t'aime tellement. Reviens s'il te plaît. Reviens-moi. Aime-moi. Je n'existe plus sans toi.

— Je suis là... Viens...

Elle se tortille en gémissant, un appel femelle qui provoque depuis la nuit des temps une réaction chez les mâles de l'espèce. Le corps enflammé d'un désir aussi primitif que soudain, je roule sur elle, l'écrasant sous mon poids. C'est comme un rêve, je ne veux plus jamais me réveiller. Je l'embrasse dans le cou. Elle se frotte à moi comme une chatte.

— Ana, oh Ana... baby... je t'aime, je t'aime tellement...

Je la prends, le visage enfoui dans le creux doux et odorant entre son épaule et sa gorge. C'est si rapide que j'en ai comme un vertige. Dès qu'Ana pousse un long gémissement d'extase, je la rejoins, le corps tendu comme un arc. Accoudé, je la regarde, si belle dans sa jouissance, elle a les bras en croix, les yeux clos. Pour réaffirmer notre connexion, je lui prends les genoux et je m'enfonce plus profond en elle – jusqu'au centre de son être. Je voudrais atteindre son cœur, son cerveau. Je voudrais...

— Ana ?

Son corps est encore secoué des spasmes du plaisir quand elle se rendort. D'ailleurs, était-elle seulement consciente ? Merde, j'espère que je n'ai pas abusé d'un rêve qu'elle faisait. Nous sommes « en froid » actuellement... Je lui ai fait l'amour parce qu'elle me l'a demandé, elle m'a appelé. *Non*,

Grey, elle a dit : « mon amour ». Ana n'aime que moi, elle me l'a souvent affirmé. Je secoue la tête, je ne sais d'où vient cette incertitude.

Je m'écarte d'elle et remonte doucement la couette autour d'elle.

— Dors, Ana, dors ma douce. Tu es merveilleuse. Tu sais tout faire – même me rendre fou. dès que je reviendrai de New York nous allons régler cette histoire – comme deux adultes, en discutant. Et tu sais quoi ? Je t'emmènerai ensuite une pleine semaine à *Big Apple*. Rien que toi et moi. Sans rendez-vous, sans GEH, sans *fashion week*. Ce sera comme un second voyage de noces. Mais cette fois, tu décideras de tout. Tu choisiras la date, baby, tu choisiras tout ce que tu veux voir et faire...

Rassuré par ce vœu, je passe dans la salle de bain me nettoyer. En revenant me coucher, je regarde ma femme, le cœur dans les yeux.

Bientôt...

Ana dort encore le lendemain quand je pars. Il est 6 heures et la journée va être bien remplie. J'irai à 17 heures directement de GEH à Boeing Fiels où m'attendra mon jet. Je me sens gonflé à bloc.

Le Temps des Bilans

Ana

Le trajet jusqu'à Broadview se passe en silence. En arrivant à la maison, je suis déçue d'apprendre que Teddy est déjà couché pour la sieste. Bon, je le verrai tout à l'heure. Je file dans ma chambre enlever mes vêtements de travail, puis j'appelle l'aéroport pour annuler mon vol.

Après un bon quart d'heure et plusieurs passages de service en service, je finis par avoir une réponse :

— Connectez-vous sur notre site Internet, Mrs Grey, déclare une hôtesse à la voix sonore dont l'amabilité commerciale cache mal la crispation. L'adresse est delta.com/online, il y a un onglet spécifique pour vous faire rembourser, avec toutes les explications nécessaires.

Zut ! Quelle gourde ! J'aurais pu y penser moi-même. Décidément, je ne suis pas encore aussi organisée que j'aime à le croire. J'ouvre mon Mac book et, en quelques minutes, je remplis le formulaire. Je suis très fière de moi.

Il n'y a pas de quoi, un enfant de quatre ans y serait aussi arrivé.

Quelle heure est-il ? 12 h 45... J'ai encore le temps de descendre manger. Je passe dans la salle de bain prendre un Advil, j'ai toujours mal au ventre. Et mes règles n'ont pas encore apparu.

Il est 20 heures, la maison est tranquille, j'ai du temps libre – et pas la moindre idée de ce que je peux en faire. Et si je regardais la télé ? Il y a des lustres que ça ne m'est pas arrivé, parce que Christian déteste ça. J'ouvre le programme : tiens, ils parlent de Castle, justement. La sixième saison commence le 22 septembre. La sixième ! Déjà... où m'étais-je arrêtée ? J'ai oublié, mais le couple phare se détestait encore et là, apparemment, les choses ont progressé. Je lis avec avidité le résumé des épisodes précédents : *Après l'affrontement sur le toit avec l'homme qui lui a tiré dessus, Beckett se rend compte de l'étendue de ses sentiments pour Castle, elle se rend chez lui pour se donner à lui.*

Je trouve étrange d'avoir pensé deux fois aujourd'hui à Kate Beckett – Kate... une fille courageuse, autoritaire et décidée. Ce doit être le prénom qui veut ça.

Sur une impulsion, je décide de téléphoner à ma Kate à moi. Elle décroche à la première sonnerie.

— *Allo, Steele ? Qu'est-ce que tu veux à une heure pareille ? Tu as encore changé d'avis et tu viens d'atterrir ? Sinon, tu ne m'intéresses pas.*

— Kate ! Arrête ! Non, je suis à Seattle. Tu savais que Beckett et Castle sont enfin ensemble !

— *Hein ? Tu retardes, ma vieille ! Ce n'est pas vraiment un scoop. C'était le cliffhanger¹⁰⁸ de la saison passée.*

— Oh, tu regardes encore ?

— *Ça m'arrive, mais je n'ai pas vraiment le temps. Pourquoi me parles-tu de Castle ce soir ?*

¹⁰⁸ « Accroche » qui désigne, dans la terminologie des œuvres de fiction, une fin à un point crucial de l'intrigue visant à créer un fort suspense.

— Euh... je viens de lire un article dans le programme TV. Et puis, j'en parlais ce matin avec Boyce Fox, un de mes nouveaux auteurs...

— *Ana, ça va ? Tu as une drôle de voix... Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce ce connard t'a encore fait ? Je sais qu'il t'a forcée à annuler ce voyage, non pas que j'aie cru que tu viendrais mais...*

— Non, ce n'est pas lui. Enfin si, pas vraiment... En fait, c'est compliqué.

— *Mais non, Steele, tu vas y arriver. Tu avais un cerveau dans le temps, je suis sûre que tu vas réussir à connecter les deux neurones qui te restent. Explique-moi tout depuis le début.*

— Il n'y a rien à raconter, je t'assure. J'ai parlé à Christian de la *fashion week*, il a dit que je détestais la mode et qu'une protection rapprochée était difficile à assurer dans une foule, bref, il a refusé que j'y aille.

— *Alors, pourquoi m'as-tu envoyé ce SMS lundi ?*

— Parce qu'en arrivant au bureau, j'ai pris un billet sur un coup de tête.

Elle éclate de rire.

— *Ah, ah, ah, Ana, tu n'y va pas de main morte quand tu t'y mets hein ? Et alors ? Il a fait une crise cardiaque, le mégalo ?*

— Non... mais il n'était pas très content.

— *Ana ! Il n'a pas levé la main sur toi, j'espère. Si c'est le cas, je vais lui arracher les cou*illes et les lui faire bouffer.*

J'aime bien voir Kate prendre ma défense, mais je ne devrais pas avoir besoin qu'elle bataille à ma place.

— Tu es vraiment sanguinaire, Kate, mais non, il ne m'a rien fait. Il était juste ulcéré parce que lui aussi avait prévu de m'emmener à New York.

— *Et tu lui as balancé son invitation dans les gencives ? Bien joué, Steele.*

— Ce n'est pas exactement la façon dont j'aurais décrit la scène, mais le résultat est le même.

— *Vous vous êtes engueulés ?*

— Oui. Il avait pris des rendez-vous qu'il n'a pu annuler. Alors, il est parti tout seul à New York et moi, j'ai décidé de me taper ce week-end les cinq saisons de *Castle* devant la TV.

— *N'oublie pas la glace au chocolat et la bouteille de rhum, ma vieille. Autant faire une vraie orgie.*

— Berk !

Mon estomac se tort à cette idée.

— *Si j'étais à Seattle, je passerai te tenir compagnie, Ana. Je t'apporterai même mon vieux pyjama en pilou.*

Je glousse comme une gamine.

— Non, merci !

— *On fait la bêcheuse ? Tu préfères la soie de Victoria Secret ?*

— Non, tu me connais quand même !

— *Parfois, je n'en suis plus aussi sûre, Ana. Tu as tellement changé. Tu sais, c'est la première fois que tu ne montes pas sur tes grands chevaux quand je critique ton mégalo du contrôle. Remarque, il s'est tiré lui-même une balle dans le pied sur ce coup-là, j'espère qu'il a eu bien mal !*

— Tu exagères...

— *Non, je ne crois pas. Vous avez un gros problème de couple à résoudre tous les deux. Il se comporte en ado attardé psychorigide ! Arrête de jouer les gourdes immatures et rentre-lui dans le lard, merde !*

**À New York,
Lundi soir
Christian**

Ros Bailey s'approche de moi, la main tendue.

— Mr Grey, vous avez réitéré votre performance. Bravo !

— Quelle performance ? Dis-je l'esprit ailleurs.

— Il y a deux ans, quand nous avons signé le rachat du chantier aux Taïwanais, vous aviez économisé cent millions de dollars à GEH – juste en vous montrant désagréable.

Je m'en souviens, j'étais pressé d'aller à Portland retrouver Ana pour la consoler, elle s'inquiétait pour son père. Je me contrefoutais de ce deal et des « chinoiseries » de nos interlocuteurs...

Ros enchaîne :

— Après votre humeur cette dernière semaine, et la façon dont vous aviez envisagé de tout annuler, et l'ambiance de la réunion ce matin, j'étais certaine que tout était foutu. Je n'arrive pas à y croire ? Ça a marché ! Nous avons Appli Net. Boss, je vous embrasserais presque !

Je recule d'un pas.

— Je préfère que nous en restions à cette poignée de main, Ros, si ça ne vous gêne pas. Vous vous rappelez ce que je vous avais dit, il y a deux ans ?

— Bien sûr ! Vos paroles sont restées gravées dans ma mémoire : *on gagne quand on fait ce qu'on croit devoir faire, sans considérer que le monde va s'arrêter si ça ne marche pas*. C'est pareil aujourd'hui, hein ? Vous n'en aviez rien à foutre que ça passe ou ça casse et du coup, ça les a mis en porte-à-faux ?

— Exactement.

— Le hic, Mr Grey, c'est que ce « rien à foutre » doit être authentique. Vous êtes le seul à penser à autre chose pendant un marché pareil.

— Il n'y a que le résultat qui compte.

— Oui... Au fait, dans l'avion en venant, j'ai étudié le contrat de GEH avec le jeune Japonais, Toru Mahashi. C'est du grand art. Pourquoi ne pas m'en avoir parlé au préalable ?

— Ça s'est décidé à l'improviste.

— Vous avez bien fait de saisir la balle au bond. J'ai vu que Barney l'a déjà engagé. C'est sur votre ordre, je présume.

— Oui.

— Il faudra faire travailler Mahashi sur Appli Net.

Je regarde ma montre, il est trop tard pour repartir ce soir. Merde. Je me tourne vers Tay... – non, Reynolds.

— Voyez avec Ellis, mon pilote, nous partirons demain le plus tôt possible.

— Très bien, monsieur.

Il répond comme Taylor, mais je ne me sens pas aussi à l'aise en sa présence. Peu importe, je retrouverai bientôt ma routine. *Encore ce mot, merde !*

Je refuse l'offre de Ros Bailey d'aller prendre un verre avec le reste de l'équipe. Elle me remplacera. Tous rentreront demain par un vol commercial. Je veux être seul dans mon avion. J'ai à réfléchir.

Une heure après, je suis dans un bar dont j'ignore le nom, à Manhattan, à une centaine de mètres de mon appartement. Ryan est assis à une table voisine, Reynolds est resté dans la rue. Je n'arrive pas à comprendre ce que je fous là. Je n'en suis quand même pas à boire tout seul ou à célébrer mon succès, non ?

— Bonsoir, Grey.

Je lève les yeux – pas au ciel, mais sur la blonde qui se tient devant moi. Kate Kavanagh Grey. Je suis presque content d'avoir sa compagnie, c'est dire !

— Bonsoir, Kate. Je t'offre un verre ?

Merde, elle est enceinte. Et je suis censé de pas le savoir. Si elle me réclame un Cosmo ou un Daiquiri, je sens que je vais pêter un câble.

— Oui, pourquoi pas ? Je prendrai un Perrier citron.

J'étouffe un soupir soulagé en passant la commande en. Puis je regarde la femme de mon frère : elle est belle, bien habillée et coiffée, mais elle a de grands cernes noirs sous les yeux. En plus, elle me paraît plus calme que d'ordinaire. Est-ce dû aux hormones de grossesse ou à la fatigue de ses longues journées ? Sans doute un mélange des deux.

— Comment as-tu su où me trouver, Kate ?

— Je savais que tu étais à New York. J'ai voulu passer chez toi, je payais mon taxi quand je t'ai vu sortir. Je t'ai suivi. J'avoue que je ne m'attendais pas à te voir entrer dans un endroit pareil.

— Pourquoi ? Ce n'est pas un rade quand même !

— D'après ton frère, tu n'es pas du genre à traîner dans les bars.

— La journée a été dure.

Merde, qu'est-ce qui me prend de lui avouer ça ? Un homme assez inconscient pour montrer de la vulnérabilité devant une Walkyrie risque de finir eunuque. Et comme Elliot, j'aime mes bijoux de famille à l'endroit où ils se trouvent. Je reprends d'un ton plus ferme – assorti d'un sourire sarcastique, celui qui d'ordinaire exaspère Kate au plus haut point :

— Mais j'ai gagné quelques millions de plus !

Elle ne mord pas à l'appât. Elle reste silencieuse à moment, à siroter son verre en jouant avec la tranche de citron. Puis elle semble prendre une décision et me fixe, droit dans les yeux :

— Je m'inquiète pour Ana, Christian.

Jeu, set et match. Un crochet, je suis à terre. Elle est douée ! J'ai le vertige. *Merde, Grey, tu ne vas pas tourner de l'œil comme une... euh, femmelette ?*

— Ana ? Qu'est-ce qu'elle a ?

Ma voix n'est qu'un croassement angoissé. Pourtant, au moment même où je pose la question, mon cerveau court-circuité se remet en marche. Taylor m'aurait prévenu en cas de problème. Ana est à Broadview, avec Ted. Elle est en sécurité. Elle ne risque rien.

Kate s'emporte :

— Mais enfin, tu es con ou quoi ? Tu as bien remarqué qu'elle ne tournait pas rond ces derniers temps !

En temps normal, quiconque m'ayant traité de « con » ne s'en tirerait pas sans dommage, mais Kate a bien choisi son moment. D'abord, elle est enceinte, je ne peux rien faire. Pas question de la bouleverser alors qu'elle porte le fils d'Elliot. Ensuite, elle a raison : je suis con. Dans toute cette histoire avec Ana, je n'ai cessé déconner ou d'interpréter de travers les paroles et/ou actions de ma femme, les conseils de John et d'Elliot. Je mérite le prix Nobel de la connerie. Il me faut bien l'admettre, même si c'est de très mauvaise grâce.

— D'accord, je ne reconnais plus Ana... Ce caprice pour te rejoindre à New York a pris des proportions aberrantes.

— Je n'ai rien fait, je te signale ! Je n'ai pas cherché à détourner Ana du droit chemin. Au contraire, je n'ai cessé de lui seriner que c'était la pire période pour découvrir la ville.

— Je sais. Je ne t'accuse de rien.

Et c'est la vérité. Elliot me l'a dit. En plus, je connais Kate. Elle réagit en fonçant dans le tas, jamais de façon détournée ou sournoise.

— Bon, c'est déjà ça, grommèle-t-elle. Écoute, toi et moi, nous ne verrons jamais les choses de la même façon...même quand nous aurons atteint l'âge des déambulateurs, nous continuerons à nous en mettre plein le dentier !

— Charmante perspective !

Elle éclate de rire. Je vois mal l'humour de la situation, mais je ne dis rien.

— Revenons-en à Ana. Que t'a-t-elle dit, Kate ?

— Elle m'a téléphoné samedi – non c'était vendredi. Elle m'a dit que tu refusais qu'elle assiste à la *fashion week*, que tu lui avais raconté des craques sur les risques de...

Je m'enflamme, furieux.

— C'est la vérité ! Je tiens à la sécurité d'Ana ! Cette foule serait...

C'est agréable d'être en colère – au moins, je suis en terrain connu. Kate continue comme si je n'avais rien dit :

— Bref, elle a dit que tu lui avais refusé le voyage. Tu sais, Grey, j'ai reçu lundi un SMS qui m'annonçait qu'elle venait quand même...

— Je sais.

— Tu veux mon avis au sujet de ce billet d'avion qu'elle a pris en douce ?

— Oui ?

— C'était du flanc. Ana a juste voulu agiter la muleta devant le taureau.

Je la fusille d'un regard noir, mais ce qu'elle dit m'intéresse, sur le fond sinon sur la forme. Kate connaît bien Ana : elles ont été colocataires à WSUV.

Je grince des dents en admettant :

— Ça a marché. J'étais en rogne.

— Si tu avais levé la main sur mon amie, Grey, nous ne serions pas tranquillement assis là à avoir cette conversation.

— Merde, Kate ! Tu ne pourrais pas changer de disque ? Je n'ai pas levé la main... d'ailleurs, je n'ai pas à me justifier : ce qui se passe entre Ana et moi ne te regarde pas, bon Dieu ! Je... je...

J'inspire profondément pour me calmer – et retrouver ma voix. Il me faut une bonne minute d'exercice respiratoire. Kate me regarde fixement.

— Je ne veux que la voir heureuse, dis-je avec sincérité. Son bonheur est tout ce qui compte pour moi.

— Tu vas rire, mais je te crois. C'est pour ça que je suis là alors que je suis crevée et que je ne rêve que d'un bon bain et de mon oreiller. Vous avez un gros problème de couple à résoudre – comme je ne me suis pas gênée pour l'indiquer à Ana. Toi, tu te comportes en ado attardé et psychorigide et elle...

— Merde !

Les deux mains dans mes cheveux, je me les arrache à moitié pour m'empêcher de prendre cette furie par les épaules et la secouer vertement. Quelle sale...

Grey, John Flynn t'a dit la même chose, bien qu'il ait employé des termes moins agressifs. Ouvre les yeux, mec.

Kate sourit et lève la main en signe de paix.

— Attends, du calme, Grey, je suis venue pour t'aider.

Je la regarde, éperdu. C'est la dernière personne au monde de qui j'aurais attendu un coup de main ou un conseil. Mais pourquoi pas ? Au point où j'en suis. Elle ne peut pas faire pire que ce que j'ai déjà accompli.

— Tu sais, reprend-elle presque gentiment, je n'ai pas été tendre non plus envers Ana. Elle joue les gourdes immatures depuis bien trop longtemps.

Un élan de loyauté me ranime. Je veux bien accepter ses critiques à mon encontre, mais envers Ana ? Jamais !

— Ana est une femme admirable ! Elle a toujours mené une vie exemplaire, tout le monde l'adore : ses amis, ma famille, les gens qui travaillent pour elle...

— Mais oui, mais, oui, j'ai ma carte de son fan-club. Ça y est ? Tu as fini de me casser les couilles avec ton petit numéro de mari outragé ? On peut revenir au problème en cours ? Atterris dans la planète réalité, Grey ! Je vais t'avouer un secret : Ana n'est pas une sainte !

Aucun humain n'est aussi parfait, voyons ! a dit John en parlant de ma femme. Le Dr Flynn est un éminent psychiatre. Par association d'idées, il me revient en mémoire qu'Ethan Kavanagh, le frère de Kate, possède un master en psychothérapie. Il fait des stages pratiques et envisage d'ouvrir un cabinet. Il a peut-être partagé son savoir avec sa sœur...

Ou alors, c'est évident à tout le monde sauf à toi, Grey.

— Je ne la vois pas comme une sainte, Kate, juste comme ma femme – la femme que j'aime.

— Ah, enfin une parole sensée !

— Tu as raison, nous ne communiquons pas... très bien. Ana et moi.

— C'est autant de ta faute que de celle d'Ana. J'ai vécu avec elle, je sais qu'il faut tout lui arracher. Des fois, quand elle s'enfermait dans un silence boudeur, je ne savais pas si c'était parce qu'elle avait peur d'une mauvaise note, des crampes menstruelles ou... parce qu'il pleuvait sur Portland.

— J'ai vu les GPA¹⁰⁹ et SAT¹¹⁰ d'Ana, je doute fort qu'elle ait eu beaucoup de mauvaises notes !

Kate lève les yeux au ciel et soupire.

— Irrécupérable ! Ne prends pas tout au pied de la lettre, Grey, bon sang, n'as-tu rien appris des femmes dans le BDSM ?

Je ricane – en exhibant toutes mes dents.

— Je les étudiais sur le plan physique, ma belle, pas spirituel.

Elle fait une grimace.

— Je vois. En tout cas, oublie un peu tes anciennes techniques, ça ne marchera jamais avec Ana. Qu'est-ce que tu as fait en apprenant l'achat de son billet d'avion – du moins, après t'être remis de ta crise cardiaque ?

Quoi ? Je ressens un bref élan de panique : comment peut-elle savoir que... *Non, Grey, c'est de l'humour. Laisse tomber, tu ne peux pas comprendre.*

Elle a peut-être raison : je prends tout au pied de la lettre...

— Euh...

Kate enchaîne sans me laisser le temps de dire une connerie.

— Tu ne comprends pas qu'Ana a seulement besoin d'un peu de liberté ! C'est tout ce qu'elle demande. Ne raisonne pas toujours en mode BDSM, Grey, ne cherche pas à tout résoudre avec les boutons « obéissance » et « punition ». Et apprends ça vite fait avant de foutre en l'air ta relation avec ton fils !

Ted n'ayant pas dix-huit mois, je ne suis pas très inquiet de cette éventualité pessimiste. C'est d'Ana dont je veux discuter.

¹⁰⁹ *Grade Point Average*, moyenne utilisée aux États-Unis pour noter un étudiant, de 0.0 à 4.0

¹¹⁰ *Scholastic Achievement Test*, évaluation annuelle des étudiants aux États-Unis, sur 2400

— D'après mon psy, Ana a été très secouée par tous les changements qu'elle a connus ces deux dernières années.

— Peuh ! Les psys ne connaissent rien à la vraie, vie, Ethan raconte n'importe quoi quand il tente de me psychanalyser. Ana a changé, c'est sûr, mais en bien. Elle commençait à sentir le renfermé. Tu l'as... dépoussiérée.

Je serre des dents. Elle a une façon vraiment cinglante d'asséner un compliment. Que serait-ce pour une insulte !

Elle continue :

— Sinon, je suis d'accord avec ce bon vieux Flynn. C'est clair qu'Ana a encaissé pas mal d'électrochocs. (Elle se met à compter sur ses doigts :) Rencontrer un mec BDSM, l'épouser, se faire harceler par ton ex, puis Jack, le coma, le bébé... Y a de quoi avoir les hormones en ébullition.

Je m'exhorte à la patience.

— Et tu as une solution ?

— Oui, plusieurs. Primo, il te faut résoudre votre problème de communication. Ana ne sait pas ce tu penses et toi, tu interprètes certainement tous ses signaux de travers, donc vous agissez tous les deux de la seule façon que vous connaissez : indépendamment. À mon avis...

À *Broadview*

Ana

Au final, je n'ai pas regardé « tous » les épisodes de Castle, je me suis endormie sur le canapé jusqu'au milieu de la nuit. Je suis remontée me coucher dans un état vaseux.

Au matin, j'ai du mal à me lever : je me sens courbaturée de partout. Il est pourtant déjà 9 heures. Je ne veux pas que Teddy prenne son petit déjeuner sans moi pendant le week-end, je ne le vois pas suffisamment durant la semaine.

Par chance, mon adorable petit garçon est en grande forme. Pas comme le week-end passé, où il faisait ses dents, Christian était si inquiet ! Il a eu des doutes en apprenant ma grossesse, mais il s'avère être un père admirable, aimant et protecteur. Peut-être un peu trop – mais dès le départ, c'est ce qui m'a attirée chez lui : sa façon d'aimer à l'excès. Étrange comme une qualité peut parfois devenir un défaut, ça dépend de celui qui regarde. Quelle était cette citation... « *La beauté est dans l'œil de celui qui regarde.* » C'est d'Oscar Wilde¹¹¹, ça me revient à présent. Il a dit aussi : « *Les femmes sont faites pour être aimées, non pour être comprises.* » Ah, Christian aurait-il appris par cœur le célèbre auteur ?

Wilde a dit aussi : « *Les femmes d'aujourd'hui comprennent tout à l'exception de leur mari,* » ricane ma conscience.

Mr Montgomery, mon professeur de Littérature Anglais à WSUV serait tellement heureux de savoir que j'ai tant retenu de son auteur favori !

Il fait très beau, Teddy et moi passons un grand moment sur la terrasse. Je suis très surprise d'apercevoir Taylor, devant le garage, en tee-shirt et vieux jean, occupé à bricoler une vieille moto.

¹¹¹ Écrivain irlandais, (1854 / 1900)

C'est son hobby, je sais, mais je ne m'attendais à ce que Taylor soit à New York, avec Christian. Le voyage aurait-il été annulé ? Non, je le saurais... je pense.

J'adresse à Taylor un signe de la main, il ne répond pas. Etrange. Je suis certaine qu'il m'a vue. Il est sans doute occupé à une tâche de précision avec un boulon ou un écrou, je ne sais pas. L'appartement qu'il occupe avec Gail se trouve au-dessus du garage. Et là, je me souviens : Sophie doit être venue ce week-end rendre visite à son père. Taylor est si heureux de passer du temps avec sa fille. Christian a dû le libérer. C'est gentil de sa part...

La matinée s'écoule paisiblement. Quand Teddy se lasse de faire de la balançoire ou du toboggan, nous marchons jusqu'au ponton, au bord de l'eau pour qu'il puisse jeter des petits cailloux. Tout est si beau, si tranquille. C'est le plus beau panorama de Seattle sur Puget Sound. Pourquoi ai-je envie de pleurer ? Comment, en si peu de temps, mon bonheur familial entre mon mari et mon fils est-il devenu menacé ? La voix sévère de ma conscience m'indique que Christian n'est pas le seul coupable, moi aussi, j'ai mes torts.

« *Arrête de jouer à la gourde immature* » m'a dit Kate. Sur le coup, j'ai trouvé ça cruel de sa part. Elle ne mâche pas ses mots. Côté positif, on peut prendre tout ce qu'elle dit pour argent comptant, elle est la sincérité incarnée. Côté négatif, sa brutalité est parfois chirurgicale, et par là-même douloureuse. Je me demande si je ne devrais pas téléphoner à Grace... Son calme tranquille m'aiderait peut-être à retrouver mes esprits. Mais non, je ne peux pas – elle s'inquiéterait. Elle a du mal à croire que Christian soit enfin rangé, après tous les soucis qu'il lui a causé au cours des années, par sa crise d'adolescence, son mutisme ensuite. Grace a tendance à croire que j'ai « transformé » Christian. Il est plus heureux grâce à moi, c'est certain

Pas en ce moment, grogne ma conscience. Oh zut !

Après le repas, pendant que Teddy fait la sieste, j'erre dans ma chambre un moment. Je n'ai pas envie de lire, ni de regarder la télévision, ni même de me reposer. Je décide de redescendre au jardin et d'aller jusqu'à la prairie où Christian, Teddy et moi avons si souvent pique-niqué. J'ai d'excellents souvenirs à cet endroit. Peut-être y trouverais-je une solution pour réparer les choses quand Christian reviendra. C'est ce que je veux ! Il n'est parti que depuis quelques heures et déjà, je suis sûre d'une chose : la vie m'est insupportable sans lui. Pourquoi ai-je été aussi distante ces derniers jours ? Pourquoi ai-je réclamé plus d'autonomie par des moyens détournés ? Pourquoi n'ai-je pas simplement mis les poings sur la table en expliquant à mon mari que je tenais à être consultée, dans certains domaines de notre vie... Je sais que Christian est un homme compliqué, je l'ai su depuis le premier jour. Il n'a aucune expérience de la vie de couple. Il ne peut pas comprendre ce que je ne lui explique pas. Et même cet ultimatum qu'il m'a jeté au visage... il a eu l'air tellement blessé par mon refus et mon éclat de colère. Que s'est-il passé au juste dans sa tête ? Est-ce que je ne l'ai pas jugé trop sévèrement ?

J'ai envie de pleurer. *Encore* ? Je m'étends sur le dos, les yeux braqués sur le ciel, si bleu, si pur. Ça paraît si facile d'être heureux quand on est entouré par les merveilles de la nature, le souffle du vent, la chaleur du soleil, le bourdonnement des insectes. Il me faut profiter des derniers jours de tiédeur, l'hiver ne va pas tarder. Et à Seattle, quand l'hiver s'installe, c'est pour plusieurs mois !

Je frissonne à cette perspective. J'ai froid. J'aurais dû emmener un plaid.

Le 10 septembre prochain, j'aurai vingt-quatre ans. Christian a-t-il prévu quelque chose pour célébrer mon anniversaire ? Oui, certainement, comme il le fait toujours. Il y a deux ans, il voulait m'emmener à New York... *Tiens, encore New York !* Nous n'avons pas pu y aller, papa ayant eu son accident. Christian m'a organisé un anniversaire surprise à Portland, à l'hôtel, en invitant toute la famille. Mon plus beau cadeau a été d'apprendre que l'état de papa était en voie d'amélioration. L'an passé... nous

avons laissé Teddy chez mes beaux-parents pour passer quelques jours à Aspen. La nature y est si belle à l'automne ! Christian m'a offert un équipement complet de ski, combinaison et matériel. Je ne l'ai utilisé qu'au Noël suivant. Je ne peux pas dire avoir été brillante, mais je me suis bien amusée. Christian était sûr que j'allais me casser bras et jambes – sinon le cou. Il n'a cessé de terroriser mon malheureux moniteur, en lui donnant ordres et contrordres. J'étais aussi suivie par deux agents sur des pistes bleues qui, à mon avis, ne sont fréquentées que par des enfants. Mon mari me couve beaucoup trop parfois. Je n'ose imaginer ce qu'il fera quand Teddy voudra chausser des skis !

Je m'endors dans la prairie, sur l'herbe. Quand je me réveille, je suis frigorifiée. La terre est dure, j'ai le dos tout endolori. Si Christian savait que j'ai « pris des risques » avec ma santé, je n'ose imaginer ce qu'il en dirait... *Attaquée par une abeille – ou un courant d'air !* J'ai presque envie de rire.

Je reviens jusqu'à la maison en grimaçant. J'ai mal partout. En arrivant, je manque me heurter à Taylor. Cette fois, il ne peut pas m'éviter.

— Bonjour, Taylor.

— Bonjour, madame.

Oh lala. Il n'est pas content. Quand il m'appelle « madame » c'est comme quand Christian dit « Anastasia ». Tous les hommes fonctionnent-ils de la même façon ? Avec des codes ? En général, loin des oreilles de Christian, Taylor m'appelle Ana. Une fois ou deux, il m'a même dit « petite ». À mon avis, je lui fais penser à sa fille. Et comme Sophie Taylor n'a que dix ans, je ne suis pas sûre que ce soit un compliment.

Vexée, je relève le menton en me redressant de toute ma taille. En vain. Taylor fait 1,80 m... il me regarde toujours de haut.

— Vous n'êtes pas à New York avec Christian, Taylor ?

— Non, madame.

Et son regard durci rajoute : « *c'est évident, non ?* » Et là, je craque, je lui prends la main pour m'y accrocher comme une enfant. J'aime beaucoup Taylor, je ne supporte pas qu'il soit aussi glacial envers moi.

— Taylor, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi vous êtes aussi méchant ?

Il secoue la tête et me fixe, sans un sourire ni un pétilllement dans le regard.

— C'est une question que je pourrais également vous poser, madame. Vous ne nous facilitez pas la tâche, vous savez. Si vous aviez encore une fois échappé à Luke Sawyer, il aurait été renvoyé. Et je ne vous l'aurais pas pardonné.

Je deviens ponceau.

— Je n'ai pas cherché à échapper à Luke !

— Vous avez pris un billet pour New York, jette-t-il.

Il prendrait le même ton pour accuser de tradition et me menacer de cour martiale, sinon d'échafaud. Je baisse les yeux en bredouillant :

— Oui, j'ai pris un billet, mais je n'ai pas utilisé.

Seigneur, j'ai l'air d'avoir à nouveau quinze ans en parlant comme ça ! Le problème, c'est que Taylor ressemble beaucoup à mon père, Raymond Steele. Bien sûr, il est plus jeune, mais ce sont tous les deux d'anciens militaires, ils ont le même air d'autorité innée, la même rigueur, la même loyauté.

Taylor continue aussi sévèrement :

— Dans ce cas, madame, ce n'était pas bien malin de l'acheter. Mr Grey n'a pas été dans son état normal de toute la semaine. Je vous rappelle que des milliers de salariés dépendent de Grey House – et de son PDG. Vous avez un pouvoir sur lui, vos...

Il grince des dents, sans doute pour avaler un mot insultant. Je me demande lequel : caprices ? Gamineries ? Irresponsabilités ? Conneries ? Ou pire encore ?

— Votre conduite a des répercussions dont vous ne mesurez pas toujours les effets, termine Taylor.

J'ai envie de lui éclater de rire au nez. Moi, j'ai un pouvoir sur Christian ? Ça m'étonnerait ! Le PDG De Grey House ne fait QUE ce qu'il veut, QUAND il veut, COMME il veut. Il ne m'écoute JAMAIS, il...

Zut... J'ai eu tort, je sais. Je garde la tête baissée pour cacher mes yeux pleins de larmes. Je ne supporte pas que Taylor soit en colère contre moi, il a toujours été de mon côté. Et maintenant que j'y pense, Gail aussi est plutôt froide ces derniers jours. Même Kate, mon amie, ne m'a pas ménagée alors qu'elle déteste Christian. Je n'ai pas pris le risque de téléphoner à ma mère pour lui raconter mes problèmes de couple : elle prend toujours le parti de Christian. Quant à Ray, il risque de conseiller une fois encore à son gendre de me coller une fessée. Nom d'un pétard, qui pourrait me défendre ?

Un seul nom me vient à l'esprit. Christian lui-même.

— C'est un peu plus compliqué que ça, Taylor, dis-je d'une voix brisée.

— Je n'en doute pas, madame. Ce sera tout ?

— Oui.

Il s'en va, le dos raidi. Il ouvre la porte d'entrée et traverse la cour. Je le regarde, les joues inondées de larmes. Je vois Sawyer s'approcher de Taylor et lui parle. Ils échangent une bourrade et je les entends rire. Ils semblent si bien ensemble, si naturels, si amicaux l'un envers l'autre. Je me sens seule – exclue de leur petite bulle de bien-être.

Et si j'allais voir Gail dans la cuisine, nous pourrions peut-être faire une coalition entre femmes.

Avant que j'aie pu bouger, je me plie en deux, sous une vive douleur physique qui remonte de mon ventre et éclate dans ma gorge. Je retiens un hoquet, suivi d'une nausée... Les yeux noyés, je monte péniblement l'escalier pour me cacher dans ma chambre et tomber dans mon lit.

Ce doit être le contrecoup de cette escapade dans la prairie. Ou bien de cette rencontre avec Taylor. Ou de cette horrible semaine avec Christian. J'aimerais tellement qu'il soit là !

Le soir, je n'ai pas faim mais je me force. Je mange avec Teddy et comme lui, de la purée et du jambon. J'ai du mal à faire descendre chaque bouchée.

Menace Insidieuse

Ana

Je vomis dans la nuit. En m'essuyant le visage, je contemple mon reflet dans le miroir. J'ai une mine à faire peur. Est-ce que je suis enceinte ? Je ne crois pas... Les symptômes ne ressemblent pas à ceux de la première fois. Sauf ces vomissements. Mais non, c'était au réveil... Je ne comprends pas pourquoi j'aurais un problème de digestion, franchement ? De la purée et du jambon ?

Je me précipite dans la chambre de Teddy, il dort comme un bienheureux. Nous avons mangé la même chose. Il ne s'agit pas d'une intoxication alimentaire. Alors, une gastro ?

Je me recouche, le cœur en miettes. J'ai envie de téléphoner à Christian, mais il est 22 heures et il est à des milliers de kilomètres. Et si je lui explique que je suis malade, je ne ferai que le bouleverser. Il est parti à New York parce que c'était important pour GEH, j'en suis sûre. « *Des milliers de salariés dépendent de Grey House – et de son PDG.* » Je voulais être autonome. De quoi aurais-je l'air si, dès qu'il s'en va, je crie au secours ? Non, ça n'est pas possible. Je vais me débrouiller toute seule. Je ferai venir un médecin dès demain matin.

Avant de me rendormir, une triste réalité me revient : aucun médecin ne vient un dimanche – sauf si le cas est très grave. Je ne veux pas aller à l'hôpital. Je n'ai rien... d'important. Juste des règles en retard, une petite gastro, une migraine, des courbatures. Ce doit être la grippe.

Je passe les deux jours suivants à faire semblant. Faire semblant de sourire pour mon fils, faire semblant de manger pour... Pour qui ? Je suis toute seule. Je n'ai plus mal, j'oublie donc mes craintes de m'être enrhumée.

Les heures s'écoulent, les unes après les autres. Lentement. C'est étrange, je ne me sens jamais seule quand Christian est enfermé dans son bureau ; je lis, je bouge, je m'active. Et là, rien. Je suis comme un automate détraqué. Suis-je aussi dépendante de la présence de mon mari ? C'est un peu effrayant.

Dans la soirée de lundi, je sors mon ordinateur pour regarder si j'ai des mails. Rien du tout. C'est Taylor qui m'a confirmé avant-hier que Christian était bien à New York. Je n'ai rien reçu me prévenant qu'il était bien n'arrivé, je ne sais pas ce qu'il est allé faire là-bas. Je suis une épouse lamentable !

Je m'endors en pleurant.

Mardi, il pleut. Teddy n'est pas content, il voudrait sortir et faire de la balançoire, mais ce n'est pas possible. Il fait un caprice. J'essaie de le distraire, ses cris me vrillent les oreilles et ma migraine revient, insoutenable. Heureusement, Gail est disponible. Je lui laisse Teddy pour me réfugier dans ma chambre. Je prends deux Advil et me recouche, les deux mains crispées sur les tempes. Je n'ai pas envie d'appeler un médecin, je veux juste qu'on me fiche la paix. Ce sont ces fiches règles qui sont en retard, voilà ce qui me fatigue, ce qui me met sur les nerfs. Un dérèglement hormonal, manifestement, c'est tuant.

À l'heure du déjeuner, Gail frappe à la porte.

— Oui ?

— Voulez-vous descendre pour manger, Mrs Grey ? Ou bien dois-je vous porter un plateau lit ?

Mrs Grey ? Gail m'appelle toujours Ana – surtout quand nous sommes en tête-à-tête. Malgré notre différence d'âge, je la considère comme une amie. Elle aussi me prend pour une gamine trop gâtée qui fait un caprice et boude, enfermée dans sa chambre, parce que son mari est parti passer le week-end à New York. Je commence à détester cette ville que je ne connais pas. Et puis toutes ces critiques sont injustes, je ne suis pas bien, j'ai la tête qui tourne...

Comment Gail le saurait-elle ? Tu ne dis jamais rien de ce que tu ressens, pauvre gourde immature ?

Qui parle ? Ma conscience ou bien la voix de Kate dans ma tête. Je n'ai plus les idées claires. Je fais quand même l'effort de me redresser. C'est douloureux.

— Non merci, Gail. Je crains d'avoir pris froid avant-hier, en m'endormant dans la prairie. J'ai eu des courbatures, c'est sans doute un début de rhume. Je ne... je ne voulais pas transmettre de microbes à Teddy.

— Oh Ana, je suis désolée. Je ne savais pas. Voulez-vous que j'appelle un médecin ?

— Pour un simple coup de froid ? Non, merci, J'ai pris deux comprimés d'Advil. Vous savez, je crois aussi...

Je rougis avec un geste vague de la main en direction de mon ventre. Gail hoche la tête, les yeux très doux. Elle a compris.

— Je vais vous monter du thé chaud et du miel, ça vous fera du bien. Qu'en pensez-vous ?

— Merci, ce sera parfait.

Elle s'approche de moi et pose la main sur mon front. Maman le faisait aussi, quand j'étais enfant, elle ne sortait jamais de thermomètre.

— Vous n'avez pas de fièvre, Ana, dit-elle, sûre d'elle. Je pense que votre fatigue passera avec un peu de repos.

Au moment de quitter la pièce, la main sur la poignée, elle me dit, sans tourner la tête :

— Mr Grey rentrera aujourd'hui de New York, Ana. Il sera là ce soir.

Elle quitte la chambre sans me laisser le temps de répondre. Taylor a dû lui rapporter notre conversation de samedi... Il n'est pas toujours facile de vivre sans intimité. À la moindre querelle, le personnel est au courant – et prend parti. Apparemment, ils sont tous du côté de Christian.

Je suis mal à l'aise dans mon jean, je l'enlève et enfile un pyjama. Puis je me glisse sous la couette, j'essaie de me réchauffer. En vain. Je m'endors très vite d'un sommeil entrecoupé de cauchemars.

Quand j'ouvre les yeux, il est 21 heures. J'ai dormi tout l'après-midi ! Il fait nuit dehors, mais la lampe est allumée sur ma table de chevet. Juste à côté, une tasse avec le thé que je n'ai pas bu. J'écoute, la maison est silencieuse. Pourtant, je ressens une menace dans la chambre. Quelque chose ne va pas. Je suis mouillée. Est-ce que je transpire ? J'écarquille les yeux avec horreur en réalisant que j'ai les fesses inondées. Qu'est-ce que... ? Je mets la main sous moi et, quand je la relève, je n'en crois pas mes yeux. Je repousse le couvre-lit et la couette pour examiner le bas de mon corps. Il y a du sang.

Du sang partout. Je suis dans une mare de sang. *Oh. Mon. Dieu !*

J'essaie de hurler, mais seul un couinement affolé émane de ma gorge contractée. J'essaie de bouger, je n'y arrive pas. Mes membres ne répondent pas. J'ai la tête qui tourne, je sais que je vais m'évanouir.

Il ne faut pas. Ce saignement doit être interrompu le plus tôt possible. C'est urgent. Où est mon téléphone ? Zut, je l'ai laissé sur le bureau, à quelques mètres de mon lit. Je ne suis pas sûre d'arriver jusque-là, même en rampant. Comment appeler au secours ? Je vis entourée d'agents et de personnel et je n'ai personne à qui... Et là, je me souviens : il y a un bouton d'alerte générale à côté de mon lit. C'est un des protocoles de sécurité qui existait déjà à l'Escala, Christian l'a utilisé le soir où Leila est apparue dans ma chambre, au milieu de la nuit, une arme à la main. Il y a deux ans à peine, j'ai l'impression que c'était dans une autre vie...

J'espère que le bouton n'est pas du mauvais côté du lit... À moins qu'il y en ait deux ? Il me faut plusieurs minutes pour réussir à bouger. Quand je me redresse sur un coude, le torse en équilibre, le bras tendu, je manque tomber du lit. Mais enfin, j'y arrive et une sonnerie stridente retentit quelque part.

J'entends un tambourinement – des pas lourds dans l'escalier. Plusieurs hommes. Une vraie armée. La porte de la chambre s'ouvre en grand, à moitié arrachée de ses gonds. Le couloir étant vivement éclairé, je ne vois qu'une ombre en contre-jour dans l'entrebâillement de la porte. Surprise, je bascule et tombe, tombe...

Au moment où je perds conscience, il y a un hurlement :

— ANA !

Mardi

Christian

Je suis dans une rage incandescente quand l'avion décolle enfin. Depuis ce matin, les emmerdes n'ont pas cessé de s'accumuler – la loi de Murphy dans toute sa gloire ! Un enfoiré d'anarchiste œuvrant au nom d'une cause bidon a été arrêté à l'aéroport, non loin du hangar où se trouvait mon jet. Du coup, Welch, prévenu par Ryan ou Reynold – ces deux-là sont pour moi les Dupont et Dupond, même s'ils ne sont pas jumeaux comme les agents français qui nous ont accompagnés en France, Ana et moi durant notre voyage de noces... Bref, Welch a exigé une vérification de fond en comble de l'avion. Le décollage ayant été retardé de deux heures, j'ai quitté Manhattan aux pires heures, j'ai mis pour quarante-cinq minutes pour faire les vingt kilomètres séparant mon appartement de JFK¹¹², dans la partie sud-est de Queens, sur Jamaica Bay.

À peine avions-nous atteint notre vitesse de croisière que la voix d'Ellis a retenti dans les haut-parleurs : « *Messieurs, veuillez garder vos ceintures attachées. On nous annonce un violent orage en altitude et nous allons traverser une zone de turbulences. Suite à des vents contraires, notre ETA est retardée d'une demi-heure. Nous atteindrons Seattle vers 16 h 45, heure locale.* »

Merde de merde de merde ! Encore des embouteillages en perspective.

Je n'ai rien d'autre à faire qu'à ronger mon frein – parce qu'arracher une des portes pour sauter ne m'avancerait à rien. Je ferme les yeux et tente de me calmer. Je n'ai pas dormi de la nuit, revoyant en boucle cet étrange entretien avec Kate. Parfois, j'ai presque eu la sensation d'avoir rêvé. Mais non, elle m'a traité de con – elle m'a dit que je devais apprendre à communiquer. Ah, John aussi est un grand fan de la communication ! Je devrais sans doute acheter un guide de référence sur le sujet. Est-ce que ça existe : *Mieux Communiquer pour les Nuls* ? Sûrement.

¹¹² Aéroport international John-F.-Kennedy

Je suis nerveux, pressé de retrouver Ana. Un sentiment d'urgence me tord les tripes. Et comme je suis en avion, je ne peux même pas téléphoner à Sawyer ou à Taylor pour avoir des nouvelles de ma femme – comme je l'ai fait toutes les heures ces trois derniers jours. Même hier, en pleine réunion, je me suis écarté un moment pour envoyer un SMS au chef de ma sécurité. Ros et les autres m'ont regardé fixement, tous ont cru qu'il s'agissait d'un point de droit vital que je vérifiais avec une mystérieuse éminence grise mais pas du tout. Je voulais juste savoir ce que faisais ma contrariante petite épouse.

Oh Ana... il y a bien trop longtemps que mes bras sont vides d'elle.

Ce dernier texto que j'ai reçu de Sawyer disait :

Mrs Grey dort beaucoup. Ted aussi. RAS

C'est celui de Taylor qui m'inquiète :

***Mrs G. est renfermée et absente. Parle peu. Agis en automate.
D'après Mrs T, Mrs G mange sans appétit. Semble anémiée.***

Anémiée ? Bordel, pourquoi Ana serait-elle anémiée ? J'ai vérifié sur Internet au cours de ma longue insomnie cette nuit :

L'anémie est une anomalie de l'hémogramme caractérisée par une diminution de la concentration en hémoglobine intra-érythrocytaire (et quelques fois par le manque d'érythrocytes ou globules rouges) qui entraîne un mauvais transport du dioxygène par le sang.

Vachement clair ! Je n'ai RIEN COMPRIS. Un autre site a heureusement été plus clair :

L'anémie correspond à une carence de globules rouges dans le sang.

OK, mais quelles en sont les causes ? La page suivante m'a ôté dix ans d'espérance de vie :

- *carence en fer*
- *grossesse*
- *maladies auto-immunes,*
- *maladies chroniques : cancer, sida, maladies gastro-intestinales et du foie, maladies inflammatoires, etc.*

Une grossesse ? Mon cœur s'est arrêté net. Mais je préfère ça aux autres options. Et puis, je n'aurais pas dû vérifier les signes et symptômes communs à plusieurs anémies...

- *perte de poids*
- *manque d'appétit*
- *asthénie (grosse fatigue)*
- *fatigue musculaire*
- *dyspnée, polypnée;*
- *tachycardie, palpitations*
- *Pâleur*
- *céphalée;*
- *vertiges;*
- *lipothymie;*
- *troubles des phanères*

Je n'ai pas tout compris mais je suis horrifié. Ana dort beaucoup ? Elle manque d'appétit ? Merde. Je vais exiger une « numération formule sanguine » – c'est-à-dire un examen effectué sur une prise de sang, la seule façon d'avoir un diagnostic certain – dès mon retour.

D'un autre côté, Taylor n'est pas médecin, Grey.

Quel con ! Pourquoi m'avoir dit ça ce matin seulement ?

Jamais un voyage ne m'a paru aussi long. À Sea-Tac, une voiture nous attend – déposée par un homme de Welch, Sawyer et Taylor ayant reçu mon interdiction formelle de quitter Ana des yeux.

Je finis par arriver à Broadview. Je bondis de la voiture et détale comme un dératé vers la maison.

Je tombe sur Taylor dans l'entrée, il lève un sourcil en voyant mon air hagard.

— Où est Mrs Grey ? Comment va-t-elle ?

— Elle dort, monsieur. Elle ne va pas très bien. Elle a parlé à Mrs Taylor d'un syndrome grippal, elle n'a pas voulu risquer de contaminer l'enfant.

— Vous avez appelé un médecin ?

— Mrs Grey a refusé, monsieur. Elle n'a ni fièvre ni toux. Elle paraît juste fatiguée... et triste.

Taylor a une étrange expression, je dirais presque un air coupable. Il doit réaliser avoir merdé en écoutant Ana, il aurait dû faire venir un médecin, *manu militari* si nécessaire. D'un autre côté, dans le contexte, avec Ana qui réclame plus d'indépendance, ça ne pouvait plus mal tomber.

Je lâche mon manteau qui tombe sur un fauteuil. Je galope dans l'escalier et dans le couloir. Une fois devant la porte, je fais un effort pour l'ouvrir tout doucement. Dès que je fais quelques pas, je me sens rassuré. Ana dort tranquillement. Son souffle est paisible, un petit sourire flotte sur ses lèvres. À qui rêve-t-elle ? J'espère que ce n'est pas à ce foutriquet de Nathan Fillion¹¹³ ! J'ai dû serrer les dents pour retenir ma jalousie quand Kate a évoqué (avec un sourire narquois) combien Ana était amoureuse de cet acteur. C'était à WSUV, les deux amies regardaient un show télévisé ensemble, mais quand même. Pourquoi Ana ne m'en a-t-elle jamais parlé ? Je veux tout savoir d'elle, le moindre détail de son passé. J'ai déjà été jaloux de ses héros de roman préférés, Heathcliff ou Rochester. J'ai failli pêter un câble durant notre voyage de noces quand elle m'a cité Sheldon Cooper – un geek astrophysicien de *The Big Bang Theory*, une sitcom télévisée. J'ai vérifié sur Internet, le mec n'a rien d'Apollon... contrairement au Golden Boy canadien à la mèche savamment ébouriffée. Enfoiré ! Je lui mettrais bien une manchette histoire de lui faire perdre son sourire satisfait.

Grey, et si tu te calmais ?

Je veux qu'Ana ne rêve que de moi.

Une tasse posée sur la table de nuit attire mon regard. Elle est pleine d'eau, avec un sachet de Twinings dans la soucoupe. Ana n'a pas bu son thé...

J'allume la lampe de chevet et dépose un baiser sur la tête brune.

— Dors bien, baby. Nous parlerons demain. J'ai tant de choses à te raconter... je t'aime. Dors.

¹¹³ Acteur canadien né en 197, personnage principal de la série télévisée *Castle*

Je ressors, soulagé que mes inquiétudes n'aient pas lieu d'être. Ana n'est pas grippée, c'est évident. Son attitude était probablement due à la contrariété. Et après la façon dont je l'ai traitée, ça n'a rien d'étonnant.

Je passe dans la chambre de Teddy. Lui aussi dort du sommeil du juste, des jouets sont éparpillés autour de son petit lit à barreaux.

Rassuré que ma petite famille soit bien à l'abri, sous mon toit, je redescends. J'aurais dû me changer en passant dans la chambre, mais je ne veux pas y retourner et risquer de déranger Ana. Je me contente d'enlever ma cravate et de détacher le bouton au col de ma chemise.

Christian

Après un diner rapidement avalé, je convoque Sawyer et Taylor dans mon bureau pour un bref débriefing.

Quand c'est terminé, je les raccompagne jusqu'à la porte d'entrée, prêt à aller me coucher. Tout à coup, nous nous figeons tous les trois. Une alarme vient d'être déclenchée.

Dans la maison !

— C'est Mrs Grey ! hurle Taylor.

Il court déjà dans l'escalier. Je le rattrape et cherche à le dépasser.

— Mr Grey, proteste-t-il sans ralentir le pas, mon rôle est de vous protéger. S'il y a danger, c'est ma responsabilité...

— Taylor, c'est MA femme ! Foutez-moi la paix !

Personne ne peut être entré dans la maison, c'est pour moi une évidence. Ana a dû faire un cauchemar. Je ne veux pas qu'un autre homme la voie en pyjama.

Taylor fa dû arriver aux mêmes conclusions, il me laisse passer. J'arrive devant la porte et cette fois, je ne retiens pas ma force en l'ouvrant à la volée.

Ana est seule dans la pièce – à moitié hors du lit, le bras tendu. Dans la lueur diffuse de la lampe, je remarque qu'elle bouge avec raideur et difficulté, comme si elle avait mal.

— Ana ?

Elle gémit – un cri affreux qui évoque une telle douleur que je le reçois comme un coup physique. Je n'ai pas le temps de courir jusqu'au lit, Ana bascule déjà entre la table et le matelas. J'arrive cependant à temps pour empêcher que sa tête heurte le sol.

Dès que je la soulève, je réalise qu'elle est trempée de sang. Mon cœur s'arrête.

— J'appelle le 911, dit Taylor en reculant. Je préviens aussi ma femme. Sawyer, viens avec moi.

— Ana ? Ana ?

Je la recouche sur le lit. Si elle est blessée, je ne dois pas trop la remuer. Qu'est-ce qu'elle a ? Je ne sais pas... D'où saigne-t-elle ? C'est gynécologique, il me semble. Une fausse couche ? Était-elle enceinte ? Oh bon Dieu... Je lui prends le poignet à la recherche de son pouls. Merde, je le sens à peine.

— Une ambulance est en route, Mr Grey.

C'est Taylor. Il est dans le couloir, à la porte de la chambre. Je l'entends sans vraiment l'écouter. Ana essaie de parler.

— Ana ?

— Chrisss... ? bredouille-t-elle

— Baby, je suis là. Ne t'inquiète pas. Taylor vient d'appeler le 911. Une ambulance est en route.

— ETA dans cinq minutes, Mr Grey, dit Taylor.

— Mon Dieu, que s'est-il passé ? Chuchote Gail dans le couloir.

— C'est Mrs Grey, répond Sawyer. Elle est inconsciente. Elle a perdu beaucoup de sang...

— Poussez-vous, laissez-moi entrer. Je veux la voir.

Gail approche de moi, par derrière.

— Mr Grey ? Que puis-je faire ?

Je lâche la main d'Ana en répondant :

— Restez auprès d'elle je vous prie. J'ai un coup de fil à passer.

Je tire de ma poche mon BlackBerry pour appeler l'hôpital où Ana a eu Ted.

— Ici le Northwest Hospital & Medical Center. Que puis-je pour vous ?

— Ma femme fait une hémorragie. Elle arrivera aux Urgences d'ici dix minutes. Je veux que vous appelez le Dr Greene.

— C'est impossible, monsieur. Vous savez l'heure qu'il est ?

— Je me fous de savoir l'heure qu'il est ! Je veux que le Dr Greene soit à l'hôpital quand ma femme arrivera.

— Ne hurlez pas, c'est inutile. Je vais vérifier le dossier de votre femme. C'est à quel nom ?

— Anastasia Grey.

— Ne quittez pas...

J'entends cliqueter un clavier informatique, puis l'infirmière revient en ligne :

— Vous êtes Mr Grey – LE Mr Grey ? Demande-t-elle, d'un ton obséquieux.

— Oui, je suis Christian Grey.

— Oh... Écoutez, je vais prévenir le Dr Greene. Le Dr Trevor est de garde cette nuit, il sera là aussi quand l'ambulance arrivera. Ça vous convient ?

— Très bien.

— Auriez-vous une idée de l'ETA ?

— D'ici une dizaine de minutes, un quart d'heure au plus.

— Quels sont les premières constatations ?

— Ma femme fait une hémorragie, elle est inconsciente. Son pouls est très faible...

Dès que je raccroche, je me penche sur Ana. Elle est livide, ses veines dessinent un tracé bleuâtre sur ses tempes et ses paupières closes. Merde ! Elle est couverte de sang. Les ambulanciers vont arriver, je dois la nettoyer. En la voyant tenter d'ouvrir les yeux, j'essaie de lui faire dire où elle range ses serviettes

périodiques. Dans la salle de bain, probablement, mais je ne veux pas perdre de temps en ouvrant tous les tiroirs et placards.

— Je m'en charge, Mr Grey, intervient Mrs Taylor.

Je jette un coup d'œil en direction de la porte. Je la vois qui se referme doucement. Excellente initiative. Taylor et Sawyer sont restés dans le couloir. Je m'adresse à Gail :

— Amenez-moi aussi une serviette mouillée d'eau chaude, s'il vous plaît, Mrs Taylor.

En quelques gestes rapides, je déshabille Ana et la nettoie, avant de lui mettre une protection et de lui enfiler des vêtements secs et propres. Si j'en crois la rougeur de ses pommettes, elle est consciente et embarrassée de mes soins. Je n'arrive pas à la comprendre ! Qu'est-ce que ça peut foutre ? Je l'ai baisée je ne sais combien de fois même pendant ses règles, je suis un dominant expérimenté, bordel ! Après l'entraînement que j'ai connu, je ne pourrais être choqué par un fluide corporel ou toute autre production naturelle. Ana le sait bien. Elle est pleine de contradictions. C'est ce qui fait son charme.

On frappe à la porte. Je vérifie qu'Ana est décente avant de crier :

— Entrez.

Taylor passe la tête :

— L'ambulance est arrivée, Mr Grey. Voulez-vous que je fasse monter les urgentistes ?

— Non.

Je ne veux pas d'étrangers chez moi – surtout pas ici, dans le sanctuaire de notre chambre. Je me tourne vers Gail.

— Donnez-moi un drap et une couverture, Mrs Taylor, je vais la porter.

Elle s'active en silence et m'apporte ce que je lui ai réclamé. J'enveloppe Ana dans un ballot serré et je la soulève. Elle ne pèse rien. Merde ! Je file avec mon précieux fardeau.

Quelques minutes plus tard, Ana est sur une civière. La vie est un éternel recommencement. Je ne supporte pas cette idée, surtout dans ce contexte.

Les urgentistes sont deux – un jeune noir et une femme plus âgée. Ils s'activent en se hurlant mutuellement des consignes abscones¹¹⁴, dans un chaos organisé. Je serre les dents, furieux d'avoir dû lâcher ma femme. Je ne la quitte pas des yeux. Je monte avec elle à l'arrière de l'ambulance.

Nous sommes prêts à partir. Enfin ! Je tente de rassurer Ana, mais je ne suis pas certain qu'elle soit consciente. Je serre sa main dans la mienne.

— Ça va aller, baby, ça va aller. Ne t'inquiète de rien.

Tiens le coup, mon amour. Je m'occupe de tout.

Taylor insiste pour monter à l'avant avec les urgentistes. Il obtient gain de cause. Je suis terrorisé par ce que je risque d'apprendre en arrivant au Northwest Hospital – c'est là que ma mère travaille.

Je sors mon BlackBerry.

— Papa...

— Christian ?

¹¹⁴ Complexe au point de n'avoir plus aucun sens (ou presque)

Mon père est inquiet. Il sait bien qu'un appel à une heure indue signifie une mauvaise nouvelle. Après m'être excusé de le déranger, je lui explique le problème d'Ana – de son hémorragie...

- Je préviens ta mère, fils. Vous serez au Northwest ?
- Oui.
- Très bien, plus un mot – nous te rejoignons là-bas. Ta mère est déjà en train de s'habiller.
- Merci. Je serai plus rassuré d'avoir maman à mes côtés. À tout à l'heure.

Ana

Je suis revenue dans mon lit, le contact du matelas dans mon dos m'est familier. J'ai mal au cœur. Quelque chose de chaud et de poisseux me colle aux cuisses. Je cherche, mais je ne comprends pas ces sensations troublantes. Mon cerveau tourne en boucle, mon angoisse m'empêche de réfléchir. J'ai si peur...

Une voix... elle m'appelle, urgente, angoissée. Christian. C'est Christian ! Il est là ! Il est revenu !

— Chrisss... ?

— Baby, je suis là. Ne t'inquiète pas. Taylor vient d'appeler le 911. Une ambulance est en route. Surtout, ne bouge pas.

J'essaie d'ouvrir les yeux. C'est difficile, mes paupières si sont lourdes. Par la fente étroite, je vois son visage crispé d'anxiété. Tout est flou. Est-ce que je pleure ? Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que je vais mourir ?

— ETA¹¹⁵ dans cinq minutes, Mr Grey, annonce un homme depuis la porte.

Je reconnais cette voix basse et profonde. C'est... qui ? Ça me reviendra. Je l'aime bien. Il était en colère contre moi... Oh, j'ai mal ! Et je suis si lasse...

Il y a un échange animé autour de moi, je reconnais le chuchotement inquiet de Gail – que fait-elle là au milieu de la nuit ? Il y a aussi Sawyer. C'est mon agent de sécurité, c'est normal. Il m'en veut lui aussi. Il a ri avec Taylor mais pas avec moi. Durant tout le week-end, il m'a surveillée le visage rigide, les yeux soupçonneux... Je ne veux pas croiser son regard, surtout pas maintenant.

Où est Christian ? Je ne sens plus sa main qui tient la mienne. Je pars à la dérive, je vais me noyer. Je veux mon mari ! J'essaie de percevoir s'il est toujours dans la chambre. J'écoute... Ah oui, il parle à quelqu'un... À qui ?

— Je me fous de savoir l'heure qu'il est ! Aboie-t-il. Je veux que le Dr Greene soit à l'hôpital quand ma femme arrivera... Anastasia Grey... Oui, je suis Christian Grey... Très bien... D'ici une dizaine de minutes, un quart d'heure au plus.

Houlà, il est en colère. Ce n'est pas étonnant, Christian est *toujours* en colère. Généralement, c'est contre moi. Parce que je voulais aller à New York. Je me demande bien pourquoi ! Cette ville me porte malheur. Jake avait prévu de me violer durant ce colloque, Ray a eu un accident, Christian est furieux

¹¹⁵ *Expected Time of Arrival* – *Heure d'arrivée prévue*, acronyme employé dans l'armée & les Urgences

parce que j'ai été au Zig Zag Café avec Kate ou bien est-ce à cause de ce billet d'avion ? Peu importe, New York ne me vaut rien. Je la déteste, je...

Ça suffit Ana, oublie New York et concentre-toi ! Tu dois rester consciente.

Ah, bon d'accord. Christian est toujours au téléphone, il parle avec l'hôpital. Il compte faire venir le Dr Greene, mon gynécologue, en pleine nuit ? Il l'obtiendra probablement. Comme d'habitude. Il obtient tout ce qu'il désire.

Sauf une épouse docile.

Je n'écoute plus la conversation, je perçois pourtant des mots inquiétants : « hémorragie... inconsciente... pouls très faible... »

Christian revient moi. J'ai les yeux fermés, mais je sens sa présence. Il a dû se pencher, son haleine tiède me caresse le visage.

— Ana, où gardes-tu tes serviettes périodiques ?

Quoi ? Le choc me ranime. C'est très embarrassant ! J'aime prétendre que ce genre de choses n'existe pas. Bien sûr, Christian est mon mari, il me connaît intimement, mais les règles sont affaire féminine. Taylor et Sawyer sont-ils encore dans la pièce ? Je n'oserai plus jamais les regarder dans les yeux...

— Je m'en charge, Mr Grey.

C'est Gail. Bien sûr, elle connaît bien ma salle de bains, elle la nettoie régulièrement. Je me détends : Gail est une femme, c'est différent.

— Amenez-moi aussi une serviette mouillée d'eau chaude, Mrs Taylor.

Que veut-il faire avec ça ? Je comprends très vite ses intentions quand il m'enlève mon pyjama et me soulève, doucement, pour me placer à un autre endroit du lit. Sans doute loin de la mare de sang. Il m'écarte les cuisses et me nettoie. Oooh... Je n'ai même pas la force de protester. Je me laisse faire, inerte, je suis au-delà de tout embarras. Il me place entre les jambes quelque chose de doux, puis il m'enfile une culotte et un pantalon propre. Je n'ai même plus de voix, ni la capacité de me mouvoir. Maintenant que j'aimerais m'évanouir, je ne peux pas. C'est vraiment trop injuste !

— L'ambulance est arrivée, Mr Grey. Voulez-vous que je fasse monter les urgentistes ?

C'est Taylor.

— Non, merci. Donnez-moi un drap propre et une couverture, Mrs Taylor, je vais porter Anastasia.

Je flotte ? Je n'ai pas les pieds par terre et pourtant, j'avance. Je n'arrive toujours pas à ouvrir les yeux. Christian me porte, je reconnais ses bras – même si je les sens à peine, je suis anesthésiée. Je hume son odeur pour me rassurer. Sa chaleur ne se transmet pas à moi, j'ai froid, si froid. Il a parlé d'une couverture. Je ne me souviens pas avoir été enroulée dedans. Je sais pourtant que nous descendons les escaliers. Il fait attention mais le moindre mouvement est atrocement douloureux. Le sang coule toujours entre mes jambes. Il y a un courant d'air, des voix, des appels urgents, je ne distingue rien de cohérent dans ce bruyant chaos.

Je suis étendue sur une surface dure – une civière ; un bruit de moteur, une porte qui claque. Et la voix de Christian à mon oreille :

— Ça va aller, baby, ça va aller. Ne t'inquiète de rien. Tiens le coup, je m'occupe de tout.

Il me tient la main. Tant qu'il est là, je ne risque plus rien.

— Je reste avec Mr Grey.

C'est Taylor. Puis un silence et Christian déclare : « papa... »

Comment cela, papa ? Il parle à Ray ? *Mais non, idiot, Ray n'est pas son père.* Pourquoi téléphoner à Carrick au milieu de la nuit ? Je fais un gros effort pour essayer de comprendre.

— Oui, papa, c'est moi... Désolé de te réveiller à une heure pareille, mais je voulais prévenir maman. J'emmène Anastasia aux urgences... Une hémorragie importante... Très bien, merci. Je serai plus rassuré... À tout à l'heure.

Nuit d'Angoisse

Ana

Dix minutes après – ou bien dix ans – nous arrivons à l'hôpital. Seigneur, combien de fois vais-je devoir arriver en civière aux Urgences ? Je l'ai déjà fait quand Jake m'a frappée à la tête et heureusement, je ne m'en souviens pas. Par contre, je garde un souvenir horrible de ma frayeur avant la naissance de Teddy. Je n'aime pas les hôpitaux, leur odeur me terrorise. Je déteste aussi la façon dont un patient perd son identité et devient un numéro. Je ne veux pas rester là. Je voudrais rentrer à la maison.

Christian me tient la main. Grâce à lui, j'ai quelques éclairs de conscience, le reste du temps, je suis dans un monde brumeux, onirique et éthéré. Tout ce blanc... C'est effrayant.

On me frappe sur la joue. Pas fort, mais quand même, c'est désagréable.

— Mrs Grey ? Mrs Grey ? Ouvrez les yeux.

Non, je n'ai pas envie. Je suis fatiguée. Je veux dormir. Fichez-moi la paix, qui que vous soyez.

— Mr Grey, vous ne pouvez pas entrer en salle d'opération.

— Je ne veux pas la quitter !

Oh Fifty mon amour ! Et Teddy ? Où est mon bébé ? Je veux rentrer à la maison... Et comme je ne peux pas, je lâche prise. Je m'endors.

Christian

À l'hôpital, c'est la cohue comme de coutume. Taylor et Sawyer nous entourent, Ana, moi, et un infirmier – qui a tout d'un *linebacker*¹¹⁶ – qui pousse la civière vers le bureau des entrées.

— Christian !

Je me retourne. Ma mère se précipite et m'embrasse, puis s'écarte très vite pour échanger quelques mots rapides avec le personnel. Carrick nous rejoint peu après, il avait dû garer la voiture.

Ana est dans les vapes. J'en suis heureux, au moins elle ne souffre pas. On me flanque un imprimé sous le nez, je lis (un réflexe) avant de signer, c'est un banal formulaire d'enregistrement. Où est ce foutu Dr Greene ?

— Mr Grey ? Je suis le Dr Trevor, je vais prendre en charge votre femme. Son médecin traitant, le Dr Greene, est en route.

C'est une femme – une chance parce que je ne peux m'emporter contre elle, surtout en présence de ma mère – aux cheveux grisonnants et l'air revêché. Elle m'évoque une institutrice des temps passés. Etrangement, son aspect rébarbatif me rassure.

Elle se penche et tapote la joue d'Ana.

¹¹⁶ Joueur de football américain évoluant dans la formation défensive de l'équipe

— Mrs Grey ? Mrs Grey ? Ouvrez les yeux.

Contrariante comme à son habitude, Ana ne bronche pas.

— Tension artérielle à 8/5. Il nous faut stopper cette hémorragie utérine. Emmenez-là, nous allons analyser sa numération globulaire. Je veux les résultats avant d'opérer. Placez-lui une solution de...

Grace me prend la main tandis que la civière Ana disparaît derrière le rideau d'une petite salle de soin, Je me poste juste à côté de la « porte ».

— Maman, qu'est-ce qu'elle a ?

— Chéri, je ne peux me prononcer sans avoir tous les éléments et la gynécologie n'est pas ma spécialité. Il y a plusieurs options, ce peut être une fausse couche.

— Non, Ana n'était pas enceinte.

— Hum... Pour Teddy vous aviez déjà eu un « accident » si tu te souviens.

— Justement, la Dr Greene a revu la contraception d'Ana.

Tout en parlant, je repense au comportement récent de ma femme, à ses sautes d'humeur... Serait-il possible que... ? Grace me ramène au présent :

— Bien, il est aussi possible qu'elle ait une hyperplasie de l'endomètre...

— Quoi ?

— L'endomètre est la muqueuse interne qui tapisse l'utérus, une hyperplasie est un épaississement excessif. Cela arrive généralement vers la ménopause, Ana est bien trop jeune. Tant mieux, c'est une pathologie à risques. Je pense plutôt à un polype intra-utérin. Ce n'est pas cancéreux et cela provoque de gros saignements. Par contre, une fois enlevé, c'est fini, aucune séquelle. Sauf qu'il faut parfois aussi un curetage.

Je vais virer le Dr Greene ! Pourquoi n'a-t-elle jamais détecté un merdier assez important pour provoquer une hémorragie pareille ?

— Quelle sont les conséquences d'un curetage ?

Si Ana ne peut plus avoir d'enfant, elle en sera très malheureuse. Elle a toujours regretté d'avoir été élevée enfant unique, elle parle souvent de donner un frère ou une sœur à Ted. Jusqu'ici, je n'étais pas pressé mais ce soir, je réalise à quel point j'ai été égoïste et inconscient.

— Chéri, respire, voyons, ne t'inquiète pas comme ça. Il s'agit d'une intervention très simple qui consiste à prélever le tissu interne de l'utérus...

Je vérifie si je suis bien ce cours accéléré :

— L'endomètre ?

— Exactement. Il est probable qu'ils feront aussi une hystéroscopie.

Bordel, pourquoi les médecins ont-ils toujours recours à un charabia incompréhensible ! Grace doit lire sur mon visage ma fureur impuissante, elle s'empresse d'expliquer :

— C'est juste un examen interne de l'utérus pratiqué à l'aide d'un mince instrument de détection. Cela aidera l'équipe chirurgicale à déterminer plus précisément la cause du problème.

— Revenons à ton idée de polype... Je sais seulement qu'il s'agit une excroissance anormale.

— Oui. Dont la taille varie de quelques millimètres à plusieurs centimètres. Quand ils provoquent des saignements c'est là qu'on les détecte. Les petits risquent de passer inaperçus. De plus, l'abondance d'un saignement n'est pas liée à la taille du polype...

Le Dr Greene n'a peut-être pas commis de faute impardonnable.

— Comment les dépister ?

Tu envoies Sherlock Holmes et sa loupe, Grey.

— Ce n'est pas facile, soupire ma mère. Parfois par une échographie, s'il y a un doute, mais seule l'hystérocopie permet une visualisation de leur aspect.

Le Dr Greene finit par arriver. Elle ne me jette qu'un coup d'œil distrait avant d'aller au chevet d'Ana. J'écoute (sans le moindre complexe) derrière le rideau.

— *Ça ne peut être un myome sinon elle aurait eu des règles très abondantes depuis plusieurs mois avant cette hémorragie.*

— *Regardez ce taux d'hémoglobine ! Nous l'emmenons en salle 3.*

— *Je vous suis. Infirmière, l'anesthésiste a été alerté ?*

— *Oui, docteur. Il a déjà le dossier de Mrs Grey et ses dernières analyses.*

Je m'interpose dès que les deux femmes réapparaissent, avec Ana, toujours inconsciente.

— Je veux venir avec elle.

— Non, Mr Grey, vous ne pouvez pas entrer en salle d'opération.

— Je ne veux pas la quitter !

Mon père intervient.

— Fils, laisse-les faire leur travail. Je vais rester avec toi en salle d'attente.

« Le Dr O'Neill est appelé en salle 3. Le Dr O'Neill »

L'appel résonne dans les haut-parleurs. Je sursaute. La salle 3. C'est Ana !

— Maman, qui est ce O'Neill ? L'anesthésiste ?

— Non, chéri, c'est notre meilleur hématologue. Nous avons ici un important stock de sang et nous pourrions en obtenir davantage de la banque du sang, s'il le faut. Quel est le groupe sanguin d'Ana ?

— A+.

— Parfait.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est le plus facile à trouver.

— Combien de temps va-t-elle rester cette fois ?

— Comment le saurais-je puisque j'ignore encore ce qu'elle a. S'il elle ne subit qu'un curetage ou une hystérocopie, cela sera par les voies naturelles, sous anesthésie générale, et en ambulatoire. Elle pourrait sortir dès demain.

L'opération dure environ une demi-heure. Rassuré par les affirmations de ma mère, je n'ai pas (trop) le temps de m'inquiéter. Ana sera sur pied dès demain. Elle n'a rien de grave.

— Christian, ce n'est qu'une toute petite intervention, je t'assure. Le risque de complications post-opératoires est extrêmement faible. Il est possible qu'elle ressente une légère douleur.

Le Dr Greene émerge enfin de la salle d'opération.

— Tout s'est bien passé, Mrs Grey sera bientôt conduite en salle de réveil. Vous pourrez aller la voir, Mr Grey. N'oubliez pas d'enfiler un uniforme stérile avant d'entrer. Et veillez à respecter le repos de nos autres patients.

Pour qui me prend-elle, bon Dieu ? Je ne suis pas débile !

— Qu'est-ce qu'elle avait ? C'était bien un polype ?

Elle marque un temps d'arrêt, puis jette un coup d'œil à ma mère qui s'est discrètement éloignée. Elle semble comprendre d'où vient mon savoir.

— Oui, une petite tumeur bénigne au fond de la cavité utérine. Elle n'est jamais apparue sur les échographies durant la grossesse de Mrs Grey. Ce doit être récent. Les polypes sont plus souvent asymptomatiques. Celui-ci était minuscule, mais puisqu'il y avait ménorragies...

Je la coupe :

— Pardon ?

— C'est une hémorragie excessive en période menstruelle. Il était indispensable de stopper ce dangereux saignement au plus tôt. Dites-moi, Mrs Grey s'est-elle plainte d'une gêne ou d'une pesanteur dans le bas ventre ?

— Non, mais elle était fatiguée ces derniers jours, elle pensait à une grippe.

— Je vois. D'après sa numération formule sanguine et sa vitesse de sédimentation, il n'y a pas de foyer infectieux. Nous avons opté pour une exérèse pour éviter un risque de récurrence hémorragique et d'anémie. La polypectomie s'est bien passée. Mrs Grey passera la nuit à l'hôpital. Je reviendrai la voir demain matin.

— Elle pourra avoir d'autres enfants, n'est-ce pas ? Elle y tient tellement...

Le Dr Greene s'adoucit.

— Bien sûr. Il n'y aura aucune séquelle, je vous assure. Il serait préférable d'attendre deux cycles, le temps que l'utérus se reconstitue, rien ne s'opposera ensuite à une nouvelle grossesse.

— Merci, docteur.

Elle me serre la main et s'éloigne, d'un pas aussi décidé que d'ordinaire. Une infirmière s'approche de moi :

— Vous êtes Mr Grey ?

— Oui, veuillez me suivre. Je vais vous conduire en salle de réveil...

Taylor

Je regarde le patron partir avec une petite infirmière rousse au visage piqueté de taches de rousseur.

— *Sawyer, viens avec moi. Il va rejoindre Mrs Grey. Nous devons rester à proximité.*

— *Oui, T. Putain, quel bordel ! Pauvre Mrs G. ! Moi qui croyais...*

— *Ouais, je sais, je sais. Ferme-la et suis-moi.*

Je m'en veux terriblement et je n'ai pas besoin de Luke pour verser du sel sur la plaie. Je me demande comment le patron ne nous a pas virés illico, Luke et moi, en retrouvant sa femme dans un bain de sang. Merde, il est entré avant moi dans la chambre, mais j'ai de très bons yeux, je sais dans quel état était Ana lorsqu'elle a appuyé sur cette putain de sonnette. Et son visage sur cette civière me hantera longtemps – exsangue, si fragile...

J'ai fait la gueule tout le week-end et pourquoi ? Parce que Grey était parti à New York en me laissant faire du babysitting. Quel con, non mais quel con ! Que la Garce ait annulé au dernier moment la visite prévue de Sophie sous un prétexte à la con – sa mère venait de débarquer – n'a pas arrangé mon humeur. J'ai profité du beau temps pour bricoler ma vieille Suzuki GT 380 Rouge Candy – elle date de 1972 et accuse 38 000 km, elle est en bon état pour son âge ! J'étais devant le garage, ce qui me donnait un excellent point de vue pour surveiller Ana et Teddy, aussi bien sur l'aire de jeu que sur le ponton. J'ai bien remarqué que la petite était trop silencieuse. Merde ! La rage que j'ai ressentie quand Grey m'a parlé de ce billet qu'Ana avait pris un en douce !

Luke n'était pas content non plus. Comment veiller sur une cliente qui fait des conneries ? Il m'a affirmé que Grey devrait tenir sa femme un peu plus ferme au lieu de lui passer tous ses caprices. Et franchement, un conseil pareil qui s'adresse au Roi du BDSM, c'est plutôt comique non ? Sawyer ignore les goûts particuliers des Grey. C'est un secret que seuls Gail et moi connaissons.

Quant au patron, pauvre mec ! Il était dans un sale état ces derniers temps, avec des cernes sous les yeux et des rides qui se creusaient tous les jours. Et le soir, quand il rentrait chez lui, c'était pour retrouver Ana et ses grands airs. J'en ai voulu à la petite. Je n'ai pas compris qu'elle souffrait en silence...

Même Gail était énervée l'autre matin à Broadview...

*

— *Ma puce, qu'est-ce que tu as ?*

Il est rare que Gail fasse claquer une porte. C'est sa façon de m'annoncer qu'elle n'est pas contente.

— *Ana ne mange rien.*

— *Elle le fait exprès pour emmerder le patron.*

— *Il n'est pas là !*

— *Justement. Il l'a laissée comme une sale gosse insupportable, alors elle se venge – la vraie ado en pleine crise de rébellion.*

— *Elle passe son temps enfermée dans sa chambre. Tu ne crois pas qu'elle est souffrante ?*

— *Non, Gail. Elle boude. Elle cherche juste à faire l'intéressante.*

— *Quand même, elle dormait dans la prairie, Sawyer est allé plusieurs fois vérifier. Elle dormait vraiment. Et je la trouve bien pâle, elle est peut-être anémiée ?*

Mon BlackBerry sonne. Encore le patron. Il est d'un chiant ! Il exige des comptes rendus toutes les heures. Que lui dire ?

***Mrs G. est renfermée et absente. Parle peu. Agis en automate.
D'après Mrs T, Mrs G mange sans appétit. Semble anémiée.***

*

Le visage bouleversé d'Ana lors de notre dernière rencontre est resté gravé dans ma mémoire. « C'est un peu plus compliqué que ça, Taylor. » Elle pleurait quand elle a baissé la tête. Je me suis endurci, croyant qu'elle usait sur moi des armes avec lesquelles elle obtient tout de son mari. Maintenant, je me sens mal. La pauvre gosse a écopé de ma mauvaise humeur envers la Garce et mon ex-belle-doche. Putain, je me mettrais des claques !

Grey a disparu derrière une porte à hublot. Je jette un coup d'œil. Dans un uniforme vert, avec des chaussons grotesques aux pieds, il se penche sur une petite forme étendue sur une civière. Je frissonne de dégoût en voyant le portique et les sacs de sang. Dans un hôpital, ils ne pas assez cons pour transmettre le SIDA à leurs patients mais quand même, dans la conjoncture actuelle, c'est une menace dont je me serais bien passé.

Petite, reviens vite. Je suis désolé. Nous avons besoin de toi et de ton sourire.

Bonnes Nouvelles

Christian

Ana est enfin ramenée dans une chambre. L'infirmière me sourit gentiment :

— Elle dort, Mr Grey. Elle ne va pas tarder à redevenir elle-même.

Ana a plusieurs fois ouvert les yeux en salle de réveil. Nous avons échangé quelques mots mais je ne pense pas qu'elle ait été véritablement conscience. J'ai juste entendu « j'ai froid », répété plusieurs fois. Le personnel de garde l'a enveloppé dans une étrange couverture qui sortait d'un micro-ondes, (je crois), très fine mais très chaude.

Mes parents sont avec moi dans la chambre. Ma mère pose une main fine sur mon épaule. Je suis écroulé dans un siège, je ne pense pas que mes jambes me permettraient de rester debout. Par la porte ouverte, je vois Taylor et Sawyer dans le couloir.

— Chéri, ton père et moi allons rentrer à présent. Je repasserai demain matin.

Je pose la main sur la sienne et serre doucement.

— Merci à vous deux d'être venu.

— C'est bien normal, fils. Embrasse bien Ana de notre part quand elle se réveillera.

— Christian, tu découvriras très vite qu'être parent, c'est aussi TOUJOURS se faire du souci pour sa progéniture, à n'importe quel âge. Je suis heureuse que tu nous aies appelés. C'est important de se sentir utile.

Sa réflexion me fait penser à...

— Vous avez des nouvelles d'Elliot ?

— Oui, il dit que ce n'est pas facile. Il rencontre chaque fois les mêmes difficultés administratives à Haïti.

Quand je suis seul, je mets ma tête dans mes mains, je me frotte les tempes. J'ai un mal au crâne faramineux.

Bon Dieu, quelle journée de merde !

Ana remue dans le lit. Un énorme fardeau disparaît de mes épaules. Je me penche sur elle.

— Baby, comment vas-tu ?

— Mieux, répond-elle avec un sourire tremblant. En fait, je vais même bien. Je suis juste fatiguée...

Elle fronce les sourcils et paraît réfléchir avant d'ajouter tristement :

— Mais c'était déjà le cas ces derniers jours.

— Comment ça ?

— Je n'arrêtais pas de dormir.

Oh baby !

— Anastasia, qu'est-ce que je vais faire de toi ? Pourquoi n'as-tu pas fait venir un médecin ?

— Pour quelle raison ? S'étonne-t-elle.

Elle m'explique doucement qu'elle pensait juste avoir pris froid et aussi que ses règles lui donnaient des crampes. Et moi, je n'étais pas là pour prendre soin d'elle. Je suis furieux contre moi. D'un autre côté, j'aurais eu l'air malin de devoir l'emmener dans un hôpital à New York, sans connaître les praticiens. Merde, entre deux maux...

Je n'aurais jamais dû la laisser. *Grey, elle voulait plus d'indépendance !*

Ana est toute rouge d'avoir évoqué ses règles.

— J'ai pris de l'Advil ! Se défend-elle. Franchement, comment voulais-tu que je sache que j'allais faire une hémorragie ?

L'Advil, pour Ana, c'est une panacée. Je lui en donne souvent après une session dans la salle de jeu. Cette idée me fait blêmir. Et puis je la revois dans cette mare de sang... J'aurais pu la perdre.

— Ana...

Elle me coupe la parole avec volubilité et enchaîne les questions. Elle veut savoir ce qu'elle a eu. Elle est restée inconsciente la plupart du temps, il est normal qu'elle s'inquiète de son état. Je lui explique qu'heureusement, ce n'était pas grave – un polype.

— Oh mon Dieu ! crie Ana affolée. Un polype ? Euh... c'est quoi ?

Ah ! Je crois avoir eu la même réaction cette nuit. *Aucun souci, baby, j'ai un savoir tout frais à te faire partager. J'en ai appris beaucoup sur les polypes utérins au cours des dernières heures !* Je la rassure de mon mieux, il n'y a aucune séquelle après un curetage, elle pourra avoir d'autres enfants. Je ne veux surtout pas qu'elle s'inquiète. Elle doit se reposer et remplacer tout le sang perdu. Je veux la ramener au plus vite à la maison.

— Ana, par pitié, ne t'agite pas.

Elle a déjà les yeux qui se ferment. Dans un dernier élan, elle s'accroche à ma main et me demande de rester avec elle. Bien sûr ! C'est le seul endroit au monde où je veux être – même si je hais les hôpitaux.

— Au moins, cette fois, tu n'es pas dans le coma. Crois-moi, c'est une nette amélioration.

Elle s'endort un sourire aux lèvres. Je somnole dans mon fauteuil, la tête sur les couvertures. Ana et moi sommes dérangés toutes les heures par une infirmière qui lui flanque une lampe dans les yeux et prend sa tension. J'ai envie de râler et d'exiger qu'on laisse ma femme dormir en paix, mais je connais le protocole après une AG, il s'agit d'éviter tout risque d'embolie... Bref, c'est pour le bien-être d'Ana, aussi je ne dis rien.

Sawyer est rentré à Broadview mais Taylor est toujours de garde dans le couloir.

La nuit se déroule sans péripéties. À sa dernière visite, l'infirmière nous assure que tout est normal.

— Vous pourrez rentrer chez vous dès que le Dr Greene aura signé votre exeat, Mrs Grey. Reposez-vous bien ces prochains jours.

Oh, ça, c'est sûr. J'y veillerai – même si je dois enchaîner Ana à son lit pour l'empêcher de retourner à SIP avant d'avoir complètement récupéré.

On frappe à la porte. C'est Grace. Elle entre avec un énorme bouquet de fleurs. Ana pousse un cri ravi.

— Quelles sont belles ! Merci, Grace.

— J'ai déjà demandé un vase. Une infirmière ne va pas tarder à l'apporter.

— Maman, puisque tu es là, je vais m'éclipser un quart d'heure, le temps de prendre une douche, d'accord ?

— Bien sûr, chéri.

Elles sont toutes les deux plongées dans une conversation concernant les livres préférés de Teddy lorsque je quitte la chambre. D'après ce que j'entends, ma sœur a offert à mon fils un livre prêchant la rébellion : *Une règle est faite pour être enfreinte*. Bon Dieu ! Mia va m'entendre !

J'ai (hélas !) déjà passé du temps dans ce putain d'hôpital, je sais où je peux me doucher. Dans le couloir, Sawyer est revenu, avec un sac et des vêtements de rechange. *Merci Gail !* J'ordonne à Taylor de rentrer. Il hésite, puis acquiesce à contrecœur.

— Je vais me changer, monsieur. Je serai de retour dans deux heures.

Je sens son regard peser dans mon dos tandis que je m'éloigne. Quand je reviens, je constate qu'Ana a reçu d'autres bouquets : Sawyer, Gail et Mia – que mes parents ont dû prévenir.

Elle a reçu un livre : *Comment Communiquer Efficacement – pour les Nuls*.

Tiens, ainsi cet opus existe. J'avais envisagé dans l'avion de me renseigner, je n'en ai pas eu le temps, bien entendu. En l'ouvrant, je fais tomber un message.

Je demande à Ana.

— Comment vas-tu, baby ?

— Bien. J'aimerais qu'on m'enlève cette perfusion. J'ai des démangeaisons.

— Ne tripote pas cette aiguille, tu vas tout arracher. Le Dr Greene ne devrait pas tarder.

J'ouvre mon BlackBerry pour prévenir Andrea de mon absence aujourd'hui. Qu'elle annule tous mes rendez-vous. Et qu'elle appelle aussi SIP pour prévenir qu'Ana est en congé maladie jusqu'à nouvel ordre. Ma femme m'écoute, avec un sourire, un sourcil levé. Sans faire d'objection, elle se plonge dans son livre.

Puisque j'ai mon appareil en main, je décide que je peux aussi bien vérifier mes mails. Je n'en crois pas mes yeux devant la liste qui s'affiche. Je tombe dans un fauteuil et commence à traiter les plus urgents. L'acquisition d'Appli Net demande d'autres décisions, que je suis le seul à pouvoir prendre. Ros m'a envoyé plusieurs messages, Barney veut savoir si...

Quand je relève la tête, il est presque 11 heures et personne n'est encore passé. C'est inadmissible ! Je fais les cents pas – juste une expression, la pièce ne le permettrait pas. Je fronce les sourcils, Ana est dans une petite chambre banale. Est-ce que... ? *Non, Grey, elle ne va pas tarder à s'en aller*. J'envisage quand même d'acquérir une suite à l'année, sinon une aile privée dans cet hôpital. C'est idiot, mais ça me change les idées.

— Arrête de tourner en rond, proteste Ana. Tu me donnes le tournis.

Je regarde ma montre – pour la dixième fois en cinq minutes.

— Mais qu'est-ce qu'elle fout, bon Dieu ?

D'un petit ton raisonnable, Ana évoque des « cas plus graves que le sien ».

— Je m'en fous des autres patients ! La seule qui m'intéresse, c'est toi.

Conscient d'être irrationnel – sinon complètement idiot – je reviens vers elle et la prends dans mes bras. J'oublie tout en cachant mon visage dans ses cheveux... et c'est à ce moment précis que nous sommes dérangés. Par le Dr Greene. Cette bonne femme a un sens du timing déplorable. Je l'accueille sans la moindre affabilité. Elle m'ignore.

Le Dr Greene ressemble beaucoup à Kate par certains côtés...

Ana

Quand j'ouvre les yeux, je suis dans une chambre anonyme et obscure, avec une simple veilleuse au-dessus de ma tête. Je suis toujours à l'hôpital. Cette fois, ma vision est claire. Christian est assis à côté du lit, la tête dans les mains. Je tourne (à peine) la tête pour le regarder, étouffée par l'amour que je ressens pour lui. J'essaie de bouger le bras. Une douleur au coude me fait froncer les sourcils, c'est une perfusion. Pas étonnant, avec tout le sang que j'ai perdu.

Christian a remarqué mon infime mouvement. Il se penche sur moi.

- Baby, comment vas-tu ?
- Mieux. En fait, je vais même bien. Je suis juste fatiguée... comme ces derniers jours.
- Comment ça ?
- Je n'arrêtais pas de dormir.

Christian prend l'air sévère. Ses yeux gris sont brûlants d'anxiété et d'amour.

- Anastasia, qu'est-ce que je vais faire de toi ? Pourquoi n'as-tu pas fait venir un médecin ?
- Pour quelle raison ?
- Parce que tu n'allais pas bien !
- Je croyais que j'avais juste pris froid.

Il retient sa colère, je le sais à la façon dont sa mâchoire se durcit. Il a eu peur pour moi, aussi je lui pardonne. Et puis, il a raison, j'aurais dû consulter.

— Je pensais aussi que c'était mes... (Je rougis,) mes règles qui tardaient à arriver. J'avais juste des crampes et des courbatures, tu sais. Ce sont des symptômes grippaux, j'ai pris de l'Advil.

Je le regarde, implorante. Il ne répond pas. J'insiste :

- Franchement, je ne pouvais pas savoir que j'allais faire une hémorragie !

Christian blêmit.

- Ana...

Houlà, il est temps de changer de sujet. J'emploie une technique de diversion bien connue : le contre-interrogatoire.

- Au fait, que s'est-il passé ? Qu'est-ce que j'ai eu ? C'est Grave ?
- Non, Dieu merci, c'était un polype.

Un polype... Dans ma tête, je vois un poulpe – un crabe... un cancer ?

— Oh mon Dieu ! Un polype ? Euh... c'est quoi ?

Christian s'étouffe d'un petit rire.

— J'en ai appris beaucoup sur les polypes utérins au cours des dernières heures, baby. Ils sont le plus souvent asymptomatiques et provoquent parfois une hémorragie qui, dans ton cas, a été une ménorragie. Ma mère m'a assuré que ce n'était pas grave. Après un curetage, il n'y a aucune séquelle.

Un curetage ? J'ai déjà entendu ce mot – lié à des avortements. Mon utérus ? Oh lala ! Suis-je devenue stérile ?

— Est-ce que je pourrais avoir d'autres enfants ?

— Oui, baby.

— Tu es sûr ?

— Certain. Écoute, Ana, par pitié, ne t'agite pas. Le plus grave a été le sang que tu as perdu, il va te falloir un moment pour le remplacer. Tu dois te reposer.

Il a raison, j'ai sommeil. Je m'accroche à sa main en demandant :

— Tu restes avec moi ?

— Bien sûr, baby. Au moins, cette fois tu n'es pas dans le coma. (Il grimace.) Et crois-moi, c'est une nette amélioration.

Je lui souris, ravie. S'il est capable de plaisanter dans un moment pareil, c'est que je ne vais pas si mal – et aussi qu'il ne m'en veut pas trop. Du moins, c'est ce que je veux croire.

Je ferme les yeux, très soulagée. J'ai retrouvé mon mari. Demain, nous parlerons. Demain, nous nous réconcilierons.

Mercredi

Il fait grand jour. Grace et moi sommes seules dans la chambre, Christian s'est absenté un moment pour aller prendre une douche. Ma belle-mère ne paraît pas très contente de moi.

— Ana, je ne comprends pas. Pourquoi ne pas m'avoir prévenu de tes symptômes ? Je suis médecin, tu aurais dû me téléphoner.

— Je sais, Grace. Je croyais...

Je m'interromps. Que lui dire ? Je n'ai aucune excuse. Elle s'assied à côté de mon lit pour me prendre la main.

— Ma chérie, tu es très courageuse et tu cherches à te débrouiller toute seule. Je le comprends. Si l'absence de Christian te pesait, tu aurais pu venir chez nous, à Bellevue. Tu es ma fille, tu fais partie de la famille, tu n'as pas besoin d'invitation pour résider à la maison. J'aimerais... (Elle sourit.) J'aimerais vraiment que tu te sentes libre de me téléphoner dès que tu as un souci, de santé ou autre.

— Oh Grace merci. Le problème... Voilà, Christian et moi, nous nous étions disputés. Je ne voulais pas... Je ne voulais pas vous inquiéter

— Les disputes sont tout à fait normales dans un couple, Ana. Crois-tu que Cary et moi n'avons pas connu des hauts et des bas durant nos trente-cinq années de mariage ? Christian est parfois...

difficile, je le sais mieux que personne. Mais il t'adore, chérie. N'en doute jamais. Quoi qu'il fasse, il a toujours d'excellentes intentions.

— Oui, Grace. Vous avez raison.

Elle me tapote la main et enchaîne :

— Malgré ça, tu sais ce qu'on dit ? *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus*¹¹⁷. C'est la vérité. Parfois, c'est à croire que nous ne parlons pas le même langage.

— Vous avez raison. Je suis désolée.

On frappe à la porte. Une infirmière entre avec un paquet qui porte le logo de la FedEx¹¹⁸.

— C'est pour vous, Mrs Grey.

Je m'étonne.

— C'est arrivé ici, à l'hôpital ? Qui peut déjà savoir que je m'y trouve ?

— C'est arrivé chez vous, madame, répond gentiment l'infirmière. Votre agent de sécurité vous l'a apporté.

Grace s'écarte pour me laisser ouvrir mon colis. D'après le volume et le poids, c'est un livre. En déchirant l'emballage, je découvre : *Comment Communiquer Efficacement – pour les Nuls*¹¹⁹ ? Qui a bien pu... ? Dès que j'ouvre et lis le mot d'accompagnement, je souris.

***Tu as intérêt à l'apprendre par cœur, Steele,
Tu auras droit à une interrogation en règle dès que je rentrerai***

xoxo

KAK

Oh Kate ! Son geste est tellement émouvant ! Elle a un travail fou à New York, entre ses interviews, ses défilés, son journalisme, mais elle a quand même pensé à moi. C'est une amie incomparable.

Avec un grand sourire, je lève les yeux sur ma belle-mère.

— Ça vient de Kate, Grace.

Elle fronce les sourcils, l'air sévère.

— Vraiment ? C'est un envoi... étrange, non ?

— Au contraire, c'est adorable de sa part. Je lui ai téléphoné l'autre jour, parce que je voulais aussi aller à New York. Christian n'a pas voulu que je parte seule, il tenait à m'accompagner.

Grace paraît surprise.

— Dans ce cas, pourquoi n'étais-tu pas avec lui ce week-end ?

Je rougis. Je ne tiens pas à évoquer notre différend. Je dois pourtant à Grace une explication. Zut !

— Nous nous sommes disputés...

Grace me prend le livre des mains et lit ce qu'il y a écrit au dos.

¹¹⁷ *Men are from Mars, Women are from Venus*, essai américain, livre à succès de John Gray paru en 1992.

¹¹⁸ *Federal Express*, entreprise américaine et compagnie aérienne spécialisée dans le transport de fret

¹¹⁹ *Communication Skills for Dummies*

— Je crois comprendre l'intention de Kate. Elle a raison. La communication est fondamentale dans un couple, ma chérie. Ne t'attends surtout pas à ce qu'un homme comprenne des indications subtiles ou des sous-entendus. Ils sont très terre à terre, ils prennent tout au pied de la lettre.

J'éclate de rire.

— Maman m'avait expliqué la même chose, tout au début de ma relation avec Christian.

— Carla doit savoir de quoi elle parle, elle s'est mariée quatre fois. Même sans une aussi riche expérience, une femme apprend vite.

Je prends sa main dans les miennes.

— Merci, Grace.

D'après ce que m'a dit l'infirmière tout à l'heure, je serai libérée en fin de matinée, lorsque le Dr Greene passera visiter ses patientes. Christian arpente la chambre, sans cacher son impatience de me ramener à la maison.

— Mais qu'est-ce qu'elle fout, bon Dieu ?

— Christian, je ne suis pas seule dans cet hôpital, il y en a d'autres patients – et certains d'entre eux sont des cas bien plus graves que le mien.

— Je me fous des autres patients ! Tranche mon mari. La seule personne qui m'intéresse, c'est toi.

Il est tellement sincère... tellement exclusif, excessif. Tellement *Fifty*.

Je lui tends la main, il revient vers le lit, il me prend dans ses bras et m'embrasse les cheveux. Je retrouve sa chaleur, son odeur et son amour, comme s'il s'agissait d'un trésor qui m'avait été dérobé... et rendu par miracle. Jamais plus je ne considérerai le bonheur comme un dû. Un couple, ça se travaille, ça se mérite, au jour le jour. Nous avons traversé la tempête, nous n'avons pas coulé.

La porte s'ouvre, c'est le Dr Greene.

Christian s'écarte de moi avec un feulement :

— Pas trop tôt !

Un couple, ça se travaille, mais... il te faudra quand même de la patience.

Le Dr Greene enlève son stéthoscope avec un sourire.

— C'est parfait, Mrs Grey. Vous pouvez rentrer chez vous. Veillez simplement à vous reposer quelques jours.

Christian me surveille d'un regard étréci. Zut de zut ! Il va traduire ces instructions par : « *tu dois rester au lit pendant une semaine* ». Je n'ai que trop connu mon lit ces derniers jours, je veux retrouver le plus vite possible mon énergie et ma mobilité ; je veux m'occuper de mon bébé, parler avec mon mari.

Et lire le livre de Kate !

Christian est déjà au téléphone :

— Taylor ? Préparez la voiture. Nous rentrons... Devant l'entrée principale.

Je suis obligée de quitter l'hôpital dans une chaise roulante. C'est la procédure habituelle et je déteste ça. Christian s'est déjà occupé de la paperasserie, je n'ai rien à signer. Je suis directement conduite vers les portes vitrées à tambour, puis sur l'aire dépose-minute où le gros 4x4 noir nous attend.

Sawyer descend pour m'ouvrir la portière. Il m'examine, le front plissé.

— Bonjour, Mrs Grey. Je suis heureux de vous voir une aussi bonne mine. Vous nous avez tous inquiétés cette nuit.

— Merci, Sawyer.

Taylor, lui aussi, s'approche de moi :

— Bonjour, Mrs Grey. J'espère que vous vous rétablirez très vite.

Je ne le regarde pas en répondant, d'une petite voix empruntée :

— Merci, Taylor.

Christian me prend dans ses bras pour m'installer sur le siège arrière, puis il attache ma ceinture avec un soin maniaque.

Quelques minutes après, nous sommes en route pour Broadview. Il pleut des trombes. Je m'en fiche, j'ai le sentiment que l'habitacle où nous sommes assis tous les deux, mon mari et moi, la main dans la main, est inondé du soleil qui brille dans mon cœur.

Christian se penche sur moi et marmonne :

— Dès que nous serons à la maison, tu vas m'entendre, Mrs Grey !

Retour à la Maison

Christian

Enfin – enfin ! Le Dr Greene autorise Ana à s'en aller. Pas trop tôt. Tout à l'heure, à mon retour de la douche, j'ai réglé la paperasserie hospitalière – par un simple : « *Faites suivre à GEH, mon assistante s'en chargera* » mais c'est l'intention qui compte. La petite grosse derrière le comptoir m'a regardé avec des yeux ronds, avant de hocher la tête sans insister, beaucoup plus occupée à me mater qu'à faire son boulot. Parfois, avoir une belle gueule a des avantages... mais pas souvent.

Le Dr Greene conseille à sa patiente de se reposer. J'ai bien l'intention d'y veiller. Ana croise mon regard – et lève les yeux au ciel. J'ai du mal à retenir ma joie. Enfin, je la retrouve !

Je sors mon BlackBerry.

- Taylor ? Où êtes-vous ?
- Devant la porte, Mr Grey.
- Préparez la voiture. Nous rentrons.
- Où voulez-vous que je vous attende ?
- Devant l'entrée principale.

Ana fait tout un pataquès pour prendre place dans la chaise roulante amenée pour elle. Je préférerais la porter, mais peu importe, je me rattraperai dès que nous serons seuls.

— Je serai grotesque là-dedans, bougonne ma délicieuse épouse, aussi hérissée qu'un chaton en colère. Je ne suis pas invalide ! Je peux marcher.

— Mais oui, mais oui, répond l'infirmière.

À voir les bras de cette femme, je jurerais qu'elle fait de la lutte ou du catch à ses heures de liberté. À mon avis, en cas de contestation, Ana ne ferait pas le poids. Moi non plus !

Quand nous passons dans l'entrée de l'hôpital, Ana s'étonne :

- Il n'y a pas de papiers à signer ?
- Je m'en suis déjà chargé, baby.
- Oooh ! Mon héros !

Elle se fout de toi, Grey. Donc, tout va bien.

Sawyer et Taylor, tous les deux dans la voiture, descendent en nous voyant arriver. Tandis que Sawyer échange quelques mots avec Ana, je surveille de chef de ma sécurité. Je lui trouve le visage un peu rouge – serait-il fiévreux ? Je ne veux pas qu'Ana soit confrontée à des germes microbiens.

— Bonjour, Mrs Grey, marmonne Taylor. J'espère que vous vous rétablirez très vite.

— Merci, Taylor.

Merde ! Qu'est-ce qui se passe ? En temps normal, je suis parfois jaloux de l'amitié existant entre Ana et Taylor, je n'ai jamais entendu ma femme lui parler de cette voix distante. Je prends note de résoudre le problème – quand j'aurai parlé à Ana. Les conseils de Kate me vrillent le crâne depuis

plusieurs heures : « *Réfléchis bien, Grey, sinon tu la perdras vraiment. Ana ne supportera pas le manque de communication.* »

Réfléchis bien, Grey, sinon tu la perdras vraiment...

J'ai encore aux oreilles la voix hautaine de la femme de mon frère quand je soulève Ana de sa chaise infamante pour la mettre dans la voiture.

Réfléchis bien, Grey...

Taylor démarre. Il s'arrête brièvement au bout de l'allée, avant de s'engager dans la rue, et je vois dans le rétro ses yeux noisette examiner Anastasia. Il paraît... soucieux.

Je tourne la tête vers Ana, elle regarde avec un sourire ravi la pluie qui tombe sur Seattle ; elle a la tête appuyée sur mon épaule. Je lui chuchote à l'oreille :

— Dès que nous serons à la maison, tu vas m'entendre, Mrs Grey !

Elle éclate de rire.

— Ne me dis pas que tu comptes m'enguirlander ? Ce serait un manque de *fair play* flagrant, Mr Grey. Je suis une pauvre handicapée qui vient juste de quitter sa chaise roulante.

Je fonds... *Oh baby, comme ton rire m'a manqué !*

— Je ne compte pas t'enguirlander, Mrs Grey. Je compte juste étudier ton bouquin et appliquer la *Communication pour les Nuls* de A à Z.

Taylor donne un coup de volant et manque emplafonner la voiture d'à côté. Il a bu ou quoi ? Sawyer s'étrangle et sort son mouchoir. Quant à Ana, elle écarquille de grands yeux. Elle se penche et pose la main sur ma joue. Du coup, j'en oublie ma contrariété concernant les deux agents sur le siège avant.

— C'est vrai ?

— Oui. J'ai appris de bonne autorité que toi et moi avons un problème de communication.

Ana hoche vigoureusement la tête.

— C'est ce que Kate m'a dit.

— Je sais.

— Ah bon ? Comment ça ?

— J'ai vu Kate à New York. Nous avons pris un verre ensemble.

— Toi ? Avec Kate ? Vous avez pris un verre... dans un bar ? Je croyais... je pensais que...

— Oui, que pensais-tu, Mrs Grey ?

— Que vous étiez tous les deux là-bas pour travailler et que vous étiez *horriblement* occupés !

— C'est le cas. Mais je me rongais les sangs à ton sujet – et Kate aussi. Elle est venue me parler de toi.

Ana ouvre la bouche, éberluée. Elle n'a pas le temps de m'interroger. Nous sommes déjà arrivés à Broadview. Gail se précipite vers la voiture, avec Ted dans le bras. Il hurle à gorge déployée – j'imagine qu'il est content de retrouver ses parents après s'être cru abandonné.

— Ana ? Crie Gail en ouvrant la porte. Comment allez-vous, mon petit ? Bien sûr, Jason m'a rassurée sur votre état, mais je m'inquiétais tellement !

Dire que j'ai toujours conseillé à Ana de maintenir une certaine distance avec le personnel ! Il est évident qu'elle a scrupuleusement écouté mes ordres- mes instructions – mes conseils... bref, elle n'en a fait qu'à sa tête. Comme de coutume. Je retiens un sourire en quittant la voiture pour en faire le tour.

— Ana ! Ne t'avise pas de poser le pied à terre. Je vais te porter.

Ted trouve très drôle la procession qui remonte jusqu'à la chambre d'Ana. Au moment de pénétrer dans la chambre, je fronce les sourcils. Merde ! Le matelas doit être...

La voix de Taylor retentit dans mon dos :

— Le matelas a été changé ce matin, Mr Grey. Je m'en suis chargé personnellement.

— Merci, Taylor.

Après une certaine confusion, due aux efforts de Ted pour aider sa mère – et à ceux de Gail pour l'empêcher d'être dans mes jambes – j'installe ma femme dans son lit. Ted est assis par terre, sur le tapis, avec des jouets que Gail a été récupérer dans la nurserie.

— Voulez-vous que je vous monte quelque chose, Mr Grey – madame ?

— Un repas pour deux vers 12 h 30, Mrs Taylor, je vous prie.

— Pour trois ! Intervient Ana. Teddy mangera avec nous.

— Génial ! Avec ce petit cochon, Taylor devra acheter un autre matelas !

Ana se met à rire. Je dirais et ferais n'importe quoi pour qu'elle continue.

— Très bien, je vous monterai du poulet et de la purée, avec un bouillon et de la salade de fruits.

— Ce sera parfait, Gail, merci beaucoup, dit Ana.

Nous sommes enfin seuls tous les trois. Mon BlackBerry sonne. C'est Mia. Je ne réponds pas. Je coupe aussi le son de ce foutu appareil.

— À nous deux, Mrs Grey.

— Raconte-moi ce que Kate t'a dit !

— Pour commencer, elle m'a traité de con et d'âne.

— Quoi ?

Ana se redresse, furieuse, le visage empourpré. Elle est adorable. Je m'assieds à côté d'elle pour la repousser sur ses oreillers.

— Du calme, petite tigresse. Elle avait raison. Franchement, si j'étais aussi mauvais pour gérer mes affaires professionnelles que notre couple, nous serions déjà à la rue. Baby, pardonne-moi, je suis tellement désolé. Tu veux que je me mette à genoux ?

— Non !

Elle secoue la tête. Je prends son visage entre mes deux paumes.

— Chut, ne t'agite pas... Nous avons une demi-heure avant que Gail remonte. J'ai des projets pendant la sieste de Ted. En attendant...

— Oui ?

— Baby, je vais communiquer.

— Oh ?

— Déjà réduite aux onomatopées par mes superbes envolées rhétoriques, Mrs Grey ?

Quand Ana reprend son sérieux, elle reste bien sagement couchée, les deux mains dans les miennes. Nous nous fixons les yeux dans les yeux.

Ana a résisté à tes fouets et tes goûts tordus, elle ne résistera pas au manque de communication, quel que soit l'amour réciproque que vous vous vouez.

Réfléchis bien, Grey, ou tu la perdras vraiment...

— Que connais-tu du jeu « action ou vérité », Ana ?

— Pardon ? Oh... c'est un jeu d'ado que je n'ai jamais pratiqué à Montesano. Kate disait que ça manquait à mon éducation. Elle et moi y jouions autrefois, à Portland. Du moins la première année... Pourquoi ?

— Parce que Kate a suggéré que nous le fassions aussi. Elle m'a parlé d'un gage : soit répondre avec franchise à une question soit boire de l'alcool ou faire un truc sexuel. (Je lève un sourcil.) Tu n'as pas droit à l'alcool après ton séjour aux Urgences, baby, et le sexe est certainement déconseillé durant quelques jours. Je fais devoir faire preuve d'imagination...

— Ou ce pourrait aussi être juste la vérité.

— Oui. Cet après-midi, nous allons jouer. Ce soir, nous passerons le temps en tête-à-tête à discuter, à parler de nous deux – et de ce qui cloche. Je veux tout savoir de tes rêves, Ana. Je veux pouvoir les réaliser.

— Juste parler ?

— Oui, et comme tu es affaiblie, je ne serai pas distrait par tes charmes ni les promesses sensuelles de ton adorable corps

Kate parlait de « phéromones » Grey.

— D'accord, chuchote Ana, les yeux brillants.

— Tu seras patiente avec moi, s'il te plaît ? Je n'ai n'as pas l'habitude de me justifier, ni d'expliquer le pourquoi de mes décisions.

— Bien sûr ! Je n'ai pas l'habitude non plus d'exprimer mes attentes. Kate me le reprochait souvent. C'est un signe d'immaturité, tu sais. Il est temps de mûrir. Après tout, je suis maintenant épouse et mère.

Comme à point nommé, Ted pousse un hurlement. Ana et moi nous retournons vers lui : il n'arrive pas à faire tenir son château de cubes et ça le contrarie. Il tape sur ses jouets avec une rage enfantine.

Je me relève en riant.

— Ted, mon fils, tu t'y prends comme un manche. Tu ferais honte à ton parrain, tu sais. Tonton Elliot est un brillant bâtisseur. Actuellement, il se trouve à Haïti pour aider à reconstruire le pays ravagé par un cyclone.

— C'est vrai ? S'étonne Ana. Je l'ignorais.

— Elliot est une grande gueule pour les conneries...

— Christian ! Pas devant Teddy.

— Tu crois qu'il comprend ? Il ne parle pas encore.

— Peu importe, c'est une question de principe. Que disais-tu sur Elliot ?

— Qu'il est très discret quand il s'agit de son investissement humanitaire. Il se rend régulièrement sur place pour œuvrer de ses mains. Cela fait plus de trois ans qu'il travaille sur ce projet.

— Je suis impressionnée. Kate est au courant ?

— Bien sûr !

Ted refuse de me donner ses cubes. Il les cache derrière son dos. Je le fixe sévèrement.

— Mon fils, décide-toi : tu veux que papa t'aide ou pas ? Je ne vais pas perdre mon temps à vouloir faire boire un âne qui n'a pas soif.

Ana s'étouffe de rire, les deux mains sur le ventre, sa tête creusant l'oreiller.

— Christian ! Où as-tu pris cette expression ? Et même ton intonation... elle m'a rappelé quelqu'un, je ne sais plus...

J'abandonne mon fils sur le tapis... il a la capacité d'attention d'un poisson rouge ! Il se passionne maintenant pour sa toupie. Nous n'aurons pas un bâtisseur de plus dans la famille !

— Ana, baby, ne gesticule pas, bon Dieu ! Tu as soif ? Ou faim ? Tu veux que je t'apporte quelque chose ?

On frappe à la porte.

— Je meurs de faim, répond Ana, des étoiles dans les yeux. Et voici que notre déjeuner apparaît comme par magie.

Le jeu de la vérité

Ana

— Nous voilà seuls, Mrs Grey. À nous deux.

— Tu connais les règles du jeu Action et Vérité, Christian ?

— Vaguement, mais d'après ce que j'ai compris, baby, c'est pour les ados. Et on a beau nous accuser de l'être, je pense préférable que nous décidions de nos propres règles. De notre propre jeu.

— Comment ça ?

— Pour emprunter une formule de ta chère Walkyrie, ce sera plutôt Vérité et Vérité, avec le choix entre une assertion – qui commencera par « je veux » et sera quelque chose à obtenir de l'autre –, et une question exigeant une réponse authentique. Qu'en dis-tu ?

— Je veux bien essayer. C'est toi qui commences.

— Facile. Je veux que tu suives à la lettre le protocole de sécurité établi pour toi, Anastasia. Pour moi, c'est vital, je ne peux pas fonctionner si je m'inquiète à ton sujet. En revanche, tu pourras désormais participer à l'établissement de ce protocole. Si certains points te déplaisent, parles-en avec moi, Taylor, ou même Sawyer. Un protocole est modulable, baby. L'important est qu'il soit clair pour toutes les parties impliquées.

— Je vois. Je le ferai. Et euh... je te remercie de cet additif.

Je ne sais pas du tout comment je pourrais utiliser cette nouvelle « liberté » mais j'y réfléchirai plus tard, à tête reposée... En attendant, le jeu continue. Je demande :

— C'est à mon tour ?

— Oui.

— Alors, ce sera une question : pourquoi est-ce que ce protocole est pour toi une telle obsession ? Et ne me réponds pas qu'il s'agit uniquement de ma sécurité, je sais qu'il y a autre chose.

Christian ouvre la bouche, la referme et réfléchit. Il reste silencieux un si long moment que je finis par croire qu'il ne répondra pas. Puis je réalise qu'il ne s'est jamais posé la question et qu'il cherche une réponse la plus sincère possible.

— À dire vrai, je vois deux raisons, chacune plus égoïste l'une que l'autre. La première, Anastasia, c'est que tu es toute ma vie. Je ne supporterais pas qu'il t'arrive quelque chose. Regarde, hier soir par exemple : à peine arrivés à l'hôpital, ma mère et les médecins m'ont rassuré sur le fait que tu n'avais rien de grave, mais je savais que tu souffrais, que tu perdais ton sang, alors j'étais... mal. Horriblement mal.

Il y a tant d'amour dans ses yeux gris écarquillés que mon cœur se serre. Comment ai-je pu douter de lui ? Je reste muette, suspendue à ses lèvres, mes mains accrochées aux siennes.

— La seconde raison, chuchote Christian, est plus difficile à avouer. J'ai beaucoup travaillé pour réussir et créer GEH – mon univers. Tout ça... (Il agite la main,) cette sécurité, ces agents qui nous entourent, ces contraintes... ça fait partie de ce que je suis. Quand tu les refuses, j'ai la sensation que tu n'acceptes pas réellement d'être ma femme, d'être avec moi, de m'appartenir – et quand je dis

« appartenir », il ne s'agit pas d'un meuble ou d'une œuvre d'art ajouté à ma collection. Loin de là. Un mariage, à mes yeux, c'est deux êtres qui ne font plus qu'un. Tu es ma meilleure partie, Anastasia. Je ne veux pas en être amputé.

— Oh, Christian !

Serrés l'un contre l'autre, nous restons un moment silencieux. Je sens déjà que ce jeu de la vérité va être émotionnellement bouleversant.

Quand je relève enfin la tête de son épaule, je lui souris en disant :

— À ton tour.

— Je vais encore opter pour une exigence, manifestement, ça correspond plus à mon caractère qu'une question. Mais tu ne perds rien pour attendre, Mrs Grey : avant que nous en ayons terminé, tu auras subi une inquisition.

Je me mets à rire, heureuse qu'il soit lui-même. Nous avons retrouvé nos échanges « normaux ».

— Alors, reprend Christian, je veux que tu me parles quand tu as un problème. Hurle, engueule-moi, fais tout ce que tu veux, mais par pitié, n'espère pas que je comprenne des signaux cryptés. Tu sais, ces derniers jours, quand nous étions si loin l'un de l'autre, je n'avais plus confiance en mon propre jugement. J'ai été obligé de demander des conseils à tout le monde !

— Tout le monde... ? C'est-à-dire ?

— John Flynn. Elliot. Kate.

— Et... ?

— Et c'est tout ! Proteste Christian, qui semble étonné. C'était la première fois que je demandais un conseil à Elliot, tu aurais vu sa tronche ! Quant à la Walkyrie, n'en parlons pas, je ne suis pas encore remis de ma stupéfaction que nous ayons passé un quart d'heure en tête-à-tête sans nous étripier mutuellement.

— Pourquoi ne pas avoir parlé à tes parents ?

— Je ne voulais pas les inquiéter. Oh merde ! Il n'y a pas que ça... C'est chiant la vérité, tu sais, ça creuse des plaies ouvertes... (Il soupire.) Voilà... Juste après ton agression, nous avons beaucoup parlé ma mère et moi. Je lui ai avoué de mon attitude inadmissible en apprenant ta grossesse, mes torts à ton égard. Elle a été très gentille et compréhensive. Mais là, je suis – hum, disons, récidiviste... je ne voulais pas qu'elle me trouve incompetent en tant que mari.

— Ta mère t'adore Christian. Elle ne t'aurait pas jugé.

— Oui, peut-être. J'ai gardé si longtemps mes secrets, baby. Certaines habitudes sont difficiles à rompre.

Il paraît si triste que je tente d'alléger l'atmosphère. Je lance, moqueuse :

— Fais-moi penser à envoyer une nouvelle définition au dictionnaire Webster online : « tout le monde » représente... trois personnes.

J'éclate de rire. Christian me serre très fort contre lui, j'entends un gloussement émaner de sa gorge.

— Quand tu te moques de moi, je sais que tu m'aimes. N'arrête jamais !

— Attends un peu ! C'était à moi de jouer. Ne triche pas, s'il te plaît, je te surveille.

— Je suis tout ouïe, Mrs Grey. Que veux-tu ?

— Eh bien... Choisir de temps à autre ce que nous allons faire ensemble – par exemple, notre menu au restaurant, l'endroit où nous allons dîner. J'adore tes surprises, Christian ! Pour notre voyage de noces j'étais comme une enfant à la veille de Noël, prête à ouvrir mes cadeaux. Mais j'aimerais te le rendre parfois, pouvoir te surprendre.

— Tu me surprends tous les jours de notre vie, Ana. Et tu ne dois pas dire « j'aimerais » mais « je veux ». Peu importe, j'ai compris. Très bien, tu auras le choix. Pas toujours, bien sûr, mais nous trouverons un compromis. Flynn aime beaucoup le mot « compromis », il me le serine depuis des lustres.

Christian ricane et ajoute :

— Tu veux que nous tenions une main courante pour savoir qui décide quoi ?

— Non ! Et je t'interdis de prononcer le mot « contrat ».

— Tu vois, toi aussi tu triches : deux exigences en deux phrases. Et je te rappelle que la formule n'est pas « je t'interdis » mais « je veux ». Baby, même pour un jeu, tu ne suis pas les consignes.

Je ris encore. C'est une nouvelle facette de Christian, ce côté joueur, jeune, espiègle. Il paraît détendu et heureux. Pourtant, nous avons à peine fait nos premiers pas sur ce chemin inconnu de la découverte mutuelle... C'est enivrant.

— Alors c'est à ton tour, Christian. Que vas-tu choisir ?

— Une question. Pourquoi as-tu acheté ce billet d'avion lundi dernier ?

— Parce que je pouvais.

— Tu m'as volé ma formule, baby. Que voulais-tu en faire ? Et ne me dis pas qu'il s'agit d'une autre question, c'est la même. Une réponse, pour être véridique, doit être plus élaborée.

— Eh bien, cela va être difficile d'être exhaustive vu que je ne suis pas certaine d'avoir vraiment compris ce qui m'a motivée. C'était d'abord un coup de tête, bien sûr, l'envie de te provoquer. Je voulais aussi me prouver que j'étais capable de réagir par moi-même, d'être autonome. Ensuite, en y réfléchissant, je me suis rendu compte que je n'avais rien prévu.

— Tu avais changé depuis quelques temps déjà, Ana. Pourquoi ?

— Tout a commencé avec une sorte... d'impatience vis-à-vis de moi-même. Je... J'avais la sensation de ne plus savoir où j'en étais – ni où j'allais. Alors, j'ai voulu rencontrer Kate et lui en parler. Je pensais qu'elle pourrait m'aider à démêler cet écheveau d'émotions contradictoires. Elle représente pour moi le modèle de la femme qui s'assume : elle réalise tous ses objectifs, tout en maintenant un équilibre parfait entre sa vie de couple et sa vie professionnelle.

Christian pousse un grognement de protestation, je me tourne vers lui pour l'interroger du regard, il secoue la tête et ordonne :

— Continue.

— Je lui ai téléphoné pour que nous déjeunions ensemble. Elle ne pouvait pas, elle était sur la côte Est, elle m'a parlé de New York... je crois. Et tout à coup, New York est devenu pour moi un symbole, une thérapie indispensable pour contrecarrer cette déprime... Je ne sais pas si le terme est exact, mais je me sentais perdue. Ma vie paraît toute tracée, j'ai un mari, un enfant, un métier. Et je me sentais plutôt dans un labyrinthe, les mains plaquées contre la vitre. Je voyais le monde réel, mais je n'arrivais pas à le rejoindre. J'ai eu le temps de réfléchir ce dernier week-end, je ne sais pas d'où m'est venu ce mal-être, mais j'aurais dû en chercher la source au lieu de faire une obsession sur un moyen d'évasion. Kate m'a dit que j'étais immature – et elle n'est pas la seule à m'avoir traitée de gamine capricieuse. D'accord,

je comprends que mon aptitude ait pu donner cette impression, mais comme je tournais en rond dans mon bocal, j'avais perdu tout sens de la perspective. Voilà, je ne sais pas si c'est une explication claire, mais c'est la vérité... telle que je l'ai ressentie.

— Merci, baby. Il est rare que tu tiennes un aussi long discours. Je comprends mieux. Je suis désolé qu'il m'ait fallu aussi longtemps pour... Comme je te l'ai dit, j'ai été consulter le Dr Flynn parce que je ne savais plus quoi faire. Il m'a rappelé tes nombreux chocs émotionnels de ces deux dernières années : tu t'es mariée, tu as eu un enfant, tu as été agressée. Flynn parlait d'un éventuel contrecoup.

— Ah... Le hic, c'est que tous ces prétendus « chocs » sont d'heureux événements – sauf l'agression, bien sûr, mais elle ne compte pas.

— Ne dis pas ça ! J'ai perdu dix ans de ma vie durant ces quelques jours passés à ton chevet à l'hôpital pendant que tu étais dans le coma.

— Je suis désolée. Je sais que tu t'inquiètes pour moi, mais une semaine par rapport aux mois que nous avons passés ensemble, ce n'est pas si cher payé, tu ne crois pas ?

Il me prend dans ses bras et m'embrasse, doucement, comme si j'étais en cristal. J'effleure ses lèvres de ma langue, je le sens trembler, mais il s'écarte.

— Mrs Grey, tiens-toi bien ! Me gronde-t-il. Pas de sexe avant que tu n'aies retrouvé tes forces. Ne me tente pas, baby, mon self-control n'est plus ce qu'il était.

Pour changer de sujet, Christian en revient à notre jeu.

— C'est à qui le tour ?

— C'est à moi. Je veux que nous fassions un autre enfant.

Christian blêmit.

— Hum – pourquoi pas ? Bien sûr... le Dr Greene a dit que tu devrais attendre deux cycles complets pour que ton utérus soit parfaitement cicatrisé.

— Je serai patiente jusqu'à Noël. Quelle belle image : la naissance du Christ. Notre enfant naîtrait l'année prochaine. Il n'aurait que deux ans d'écart avec Teddy, ils joueront très vite ensemble. Je ne veux pas que Teddy soit enfant unique. Je l'ai vécu, c'était... difficile.

— Je sais, Ana. C'est d'accord, je vais y penser. Attendre l'an prochain me paraît être une bonne idée.

— Merci, merci beaucoup. Tu sais, j'ai eu terriblement peur d'être devenu stérile, hier, en voyant tout ce sang. J'ai réalisé que la vie pouvait basculer, rapidement. Je pense qu'il est temps pour nous d'agrandir la famille.

Comme il paraît terriblement secoué, j'enchaîne assez vite :

— C'est à toi, Christian.

— Anastasia, s'il te plaît, je veux un autre garçon !

— Pourquoi ? Ne me dis pas que tu es un de ces machos qui se sent plus viril en engendrant des garçons ?

— Non, bien sûr que non. Mais l'idée d'avoir une petite fille... (Il frémit,) me terrorise.

— Je ne vois pas pourquoi. Tu avais des doutes concernant ta capacité d'être père, Teddy t'a prouvé à quel point ils étaient infondés. Une fille, un garçon, c'est pareil... C'est un enfant – un enfant de toi.

Et puis, qui sait comment ils grandiront ? Ton fils est ton portrait, ça ne veut pas du tout dire qu'il sera comme toi une fois adulte. Tu as beau l'imaginer P-DG de Grey House, il sera peut-être avocat, comme ton père, ou bâtisseur, comme son parrain...

Christian éclate de rire.

— Il n'est même pas fichu d'empiler deux cubes, j'ai un doute sur son avenir dans le bâtiment !

— Ce que je veux dire, c'est qu'on ne peut savoir à l'avance les aspirations d'un enfant. On ne peut pas davantage choisir le sexe d'un bébé.

— Bon Dieu... Tu m'as coupé les jambes. À toi de demander quelque chose.

— Je ne sais pas comment commencer par « je veux », parce que c'est le contraire : je ne veux plus jamais que tu me présentes un ultimatum. Christian, je ne veux pas de punition. Nous en avons parlé avant notre mariage, je ne comprends pas ce qui s'est passé...

Il sursaute et m'interrompt. Son visage est bouleversé par les remords.

— Je suis désolé, mon amour, profondément désolé. Je ne comprends pas non plus comment mon plan a déraillé. J'en suis resté sur le cul. La situation était explosive : toi, tu insistais pour aller à New York, moi, j'avais un deal très important en cours à GEH. J'essayais de résoudre ces deux problèmes en même temps, j'ai fini par décider que nous pourrions passer ensemble un week-end à New York. Selon moi, tu aurais eu du temps libre pendant mes réunions professionnelles, et tout le monde serait content.

Christian fait la grimace et avoue :

— Merde, ça, c'est une formule d'Elliot. J'ai reçu tous ces foutus conseils des uns et des autres : *Donne-lui davantage d'autonomie, donne-lui le choix, laisse-la vivre*. Et j'ai tout fait foiré. J'ai voulu t'organiser un séjour agréable... J'ai regardé sur Internet pour t'inscrire à des conférences avec des auteurs de tous les pays, je sais que l'édition compte beaucoup pour toi.

— C'est vrai ? C'est gentil. Mais il ne s'agit pas de tes projets concernant New York, je parlais de cet instrument horrible... Ce battoir...

Je vois son visage se crispier, il ferme les yeux. Quand il les ouvre, il y a une nouvelle vulnérabilité dans son regard.

— Ana, qu'as-tu pensé de notre dernière session dans la salle de jeu ?

Une seconde, je pense qu'il utilise sa technique habituelle de diversion, via le sexe, mais non, ce n'est pas le cas. Nous sommes à cœur ouvert cet après-midi. Il ne m'est pas difficile de répondre la vérité à cette question-là. Je souris.

— C'était sublime, comme toujours. J'étais si fatiguée après que je me suis endormie sans que nous fassions l'amour dans notre lit, comme tu l'avais prévu, j'en suis certaine. Oh...

Je viens de me rappeler avoir tout gâché ce soir-là en réclamant, encore, d'aller à New York juste avant notre coucher.

— Quoi, oh ? S'inquiète Christian.

— Tu parles de mon insistance à notre retour dans la chambre, c'est ça ?

— Non, baby. Je parle de ce qui s'est passé dans la salle de jeu. Je t'ai bandé les yeux. Je voulais franchir une nouvelle étape et te démontrer que tous mes accessoires ne sont pas terrifiants. Nous avons joué, tu te souviens ? Tu as reconnu la cravache, le martinet, la règle... mais pas les fouets ou la palette.

— Les fouets ? La palette ! Cet instrument en cuir que tu avais l'autre soir sur son bureau, c'était ça – une palette – et tu l'avais déjà utilisée sur moi ?

— Oui, Ana. C'est avec ça que tu as joui. C'est souple, avec manche en bois de forme phallique, une palette a de nombreux usages tous plus jouissifs les uns que les autres. Je t'avais proposé une « punition » d'ordre érotique, je ne sais pas comment la situation a dérapé – je crois que je me suis mis en colère... mais je t'assure que mon intention initiale était de te satisfaire sexuellement, avant de t'emmener à New York comme tu me l'avais demandé.

— Ah. Je n'ai entendu qu'un ultimatum odieux. Tu sais, Kate n'a pas tort. Nous avons un problème de communication.

— C'est un obstacle que nous surmonterons ensemble, toi et moi. La nuit dernière, à l'hôpital, j'ai réfléchi. Nous n'avons pas à suivre les conseils des uns et des autres parce que leur couple n'est pas le nôtre. Regarde un peu Kate et Elliot ? Ils sont heureux, d'accord, mais je ne veux pas que ma femme soit en permanence à l'autre bout du pays et moi tout seul à la maison. Je ne veux pas non plus m'absenter pour reconstruire un pays en laissant mon épouse « autonome » se débrouiller. Je ne veux pas davantage imiter le couple de mes parents ou des Taylor, et par-dessus tout je ne veux pas d'un divorce. Notre couple est unique, Ana. C'est à nous et à nous seuls de déterminer la meilleure façon de vivre ensemble.

Il a raison. Je souffle :

— D'accord.

— Dorénavant, le seul conseil que nous appliquerons, c'est celui que m'a donné Dan Alester. Ne jamais nous coucher sur un différend.

— Un différend ? Tu as le don de l'euphémisme. C'était bien pire, c'était une querelle, presque une fissure !

— ce qui ne fait que confirmer ma décision. Ne jamais nous coucher sans une franche explication. Et la prochaine fois que nous nous disputerons parce que nous n'avons pas le même avis, autant que nous soyons certains qu'il ne s'agit pas d'un malentendu ou de non-dits accumulés.

— Ça me paraît être un excellent plan. Où est-ce que je dois signer ?

— Pas de contrat, Mrs Grey. Que vais-je bien pouvoir faire de toi si tu oublies tes propres clauses ?

— Pfut. Je n'ai rien oublié du tout. C'était pour... pour voir si tu suivais.

Il m'embrasse encore. Je vois bien qu'il n'est pas très convaincu par mes dénégations – en fait, il se retient de me rire au nez. Il a raison, je ne suis pas certaine d'être bonne négociatrice. Il est si adorable ! Ce jeu est une idée... magnifique. Sous le coup de l'émotion, je tiens à faire un geste – mais lequel ? Et tout à coup, j'ai une idée, dans Action et Vérité, il y a aussi la notion de gage.

Je me lance :

— Christian, je n'ai pas d'autres questions, mais je voudrais t'offrir un gage.

— Pardon ?

— C'est mon obsession d'aller à New York qui a déclenché toute cette histoire. Je veux faire pénitence, je vais t'offrir un gage.

— Anastasia, nous ne sommes pas des adolescents. J'ai lu sur Internet les pratiques d'Action et Vérité. Tu me vois te demander de faire le tour de la pièce à cloche-pied ou de boire du vinaigre ? (Il fait la moue.) Franchement ?

— Ce n'est pas ce que j'envisageais. Demande-moi d'accomplir une tâche inédite – quelque chose qui te ferait plaisir. Je le ferai.

Il penche la tête, intéressé. Je frétille, ce sera sûrement sexuel. Mmm...

— Sans même savoir de quoi il s'agit ? Tu me donnes carte blanche ?

— Oui. J'ai confiance en toi. Et je tiens à te le démontrer.

— Très bien. Je sais ce que je veux. (Il ricane.) Si tu t'attendais à un gage sexuel, baby, tu vas être déçue. Je veux que tu dépenses mon argent.

— Quoi ?

J'écarquille les yeux, horrifiée. C'est un gage – horrible !

— Je t'ai ouvert un compte, tu as une carte Black Amex et, d'après ce que j'en sais, tu l'as utilisée une seule fois, à Aspen, avant les fiançailles d'Elliot.

— Ce n'était pas de ma faute ! Kate et Mia m'avaient traînée dans les magasins. Et ta sœur m'a forcée à acheter cette petite robe argentée...

— Grrr. Ça ne m'étonne pas de Mia. Cette robe te couvrait à peine les fesses, du coup ce yéti blond s'est cru autorisé à te draguer chez Zax, sur la piste de danse, juste sous mes yeux. Mais tu aggravas ton cas, baby. Ainsi, la seule fois où tu as dépensé, ce n'était même pas de ton plein gré ?

Oups, grillée !

— Mais Christian, j'ai déjà tout ce qu'il me faut, des habits, des bijoux, des voitures... Que pourrais-je acheter de plus ?

— Je m'en fiche. Tu as reçu ton gage. Et comme je suis bon prince, je te laisse jusqu'à Noël pour l'exécuter. Tu n'auras qu'à acheter des cadeaux pour toute la famille ou bien une garde-robe pour notre fils qui lui durera jusqu'à sa majorité. L'important, c'est que tu dépenses. Deal ?

— Deal.

Je marmonne ce simple mot, d'une voix maussade. Il m'a vraiment eue sur ce coup-là. Il se penche et chuchote à mon oreille :

— Ne fais pas cette tête, Mrs Grey. Maintenant, c'est à ton tour. Donne-moi aussi un gage – ce que tu veux.

Tout en parlant, Christian glisse du lit et se met à genoux sur le tapis. Il prend ma main et la presse contre ses lèvres.

— Ana, je te demande pardon pour tout ce que tu as enduré à cause de moi depuis le jour où tu m'as rencontré. Je t'aime, je t'aime infiniment, mais je ne peux te promettre de ne pas déconner de temps à autre. Manifestement, c'est dans ma nature. Donne-moi un gage, baby. Quelque chose de vraiment difficile. Je le ferai. Je le ferai pour toi. Quoi que ce soit.

Je penche la tête. Étrangement, je n'ai pas besoin de réfléchir. Je sais déjà ce que je vais lui demander.

— Je veux que tu ailles sur la tombe d'Ella.

Il se fige. Il ouvre la bouche – et rien ne sort. Je reprends très vite :

— Tu as six mois pour le faire, jusqu'au printemps prochain. Je sais que Grace a ramené ses cendres ici même, au cimetière de Lakeview. Ella Watson était ta mère biologique, Christian. Tu l'as aimée étant

enfant. Tu es dorénavant un adulte comblé, un époux aimant, un père merveilleux. Tu dois refermer la porte de ton enfance et pardonner à Ella. Tu dois aller sur sa tombe et le lui dire.

Je le vois baisser la tête. Un grand frisson le traverse, il reste silencieux. Quand il se relève, il y a dans ses yeux une sorte de vénération.

— Je le ferai. Pas tout de suite, mais bientôt. Merci, baby.

Christian

Après le dîner, Ana et moi sommes aussi fatigués l'un que l'autre, aussi nous décidons de repousser à un autre soir notre auto-analyse de couple – notre « thérapie conjugale » comme elle dit en riant.

— Je suis tout à fait d'accord, baby, il ne faut pas abuser des meilleures choses. Je suis HS. La nuit dernière, à l'hôpital, je n'ai pas été ébloui par le confort des fauteuils en plastique. Et à New York, je n'ai pas fermé l'œil.

J'ajoute en ricanant :

— Normal, après avoir affronté Kate !

— Arrête ! proteste Ana qui me frappe au bras.

Je fais semblant de me plier de douleur. Elle rit et continue :

— Et moi, même si je n'ai cessé de dormir au cours des derniers jours, j'ai bien besoin d'une nuit de sommeil paisible. (Elle bat des cils.) Dans tes bras.

— C'est là qu'est ta place en ce monde, Mrs Grey.

Au moment où j'éteins la lampe, je réalise avoir un dernier aveu à faire à ma femme. Dans le noir, le nez enfoui dans ses cheveux, le corps enroulé autour d'elle, je lui chuchote à l'oreille :

— Tu n'as pas à envier à ton amie son autonomie, Ana. Je connais Keith Kavanagh, il aurait fait un bon dominant. Un mec droit mais exigeant. Sous sa poigne, Kate n'a pas dû s'amuser durant son enfance. Si tu veux mon avis, son agressivité actuelle est séquelle de rébellion adolescente pas encore dépassée.

— Tu crois ?

— Mas oui. Regarde un peu : le père de Kate possède Kavanagh Media, une grosse boîte où il y a certainement de quoi caser une bonne journaliste – bien acharnée. Tu vois, je reconnais ses qualités.

Ana se met à glousser.

— Ce culot ! Christian, tu détestes la presse et tous ses intervenants ! Pour toi, être *une bonne journaliste* ce n'est pas un compliment, loin de là.

— Passons... Ce que je voulais dire, c'est que Kate travaille au *Seattle Time* pour faire un pied de nez à son père. Au fait, ils ont dîné ensemble l'autre soir, à New York...

— C'est vrai ? Kate et son père ? Comment le sais-tu ?

— Ana, s'il te plaît, garde bien mon secret, d'accord ?

— Oui.

— Voilà, je savais que Kate était à New York, alors quand Elliot m'a dit... Eh bien, j'ai mis à Kate une équipe de sécurité aux basques, 24 heures sur 24. Je sais tout ce qu'elle fait, à la minute près.

— Non ! Oh lala... si elle l'apprenait, je crois qu'elle... elle t'étranglerait !

À mon avis, mon cou ne risque rien. C'est à d'autres parties de mon anatomie que s'attaquerait la Walkyrie déchaînée. Ana se retourne dans l'étau de mes bras pour demander :

— Comment as-tu fait pour obtenir à tes agents une carte de presse ?

— Avec de l'argent, tout s'achète, baby. Kate utilisait une des chambres que Kavanagh Media loue à l'année, au Hilton. En bonne opportuniste, elle a su utiliser ses atouts : elle savait qu'il lui serait difficile de trouver une chambre au dernier moment à Manhattan pendant la *fashion week*.

— Je vois.

— Ton père, Ray, est un homme taciturne, baby, mais il est infiniment plus facile à vivre que Keith, je t'assure. Kate a appris à s'endurcir en bataillant. D'ailleurs, une de ses remarques de l'autre soir ne cesse de me titiller : elle m'a dit de surveiller à mon côté autoritaire, sinon j'allais bousiller ma relation avec mon fils. Elle le sait d'expérience. Ce qui m'a donné à réfléchir.

— Teddy n'a que quinze mois, Christian. Sa crise d'adolescence n'est pas pour demain.

— Oui, Ana, mais le temps passe vite. Regarde, nous sommes déjà mariés depuis deux ans. Si tu veux mon avis, dans un battement de cœur ou deux, nous fêterons nos vingt ans de mariage en nous demandant où sont passées toutes ces années. Je veux profiter du moindre moment avec toi.

Je dépose un baiser sur elle, à l'aveuglette. Je vise bien : sa bouche est douce et parfumée à la menthe. *Grey, ne t'attarde pas...* Je l'embrasse ailleurs, au hasard, sans rien voir. Je tombe sur son petit nez dressé. Elle glousse parce que je la chatouille.

Je reprends :

— À propos d'anniversaire...

— Oui, quoi ?

— Nous sommes bientôt le 10 septembre. Si je me souviens bien, c'est un jour à célébrer... J'ai pensé à quelque chose, je voudrais ton avis.

Je l'entends inspirer très fort, elle sait que je cherche à mettre en application ce qu'elle m'a demandé tout à l'heure.

— Oui... ? Souffle-t-elle.

— Que dirais-tu d'aller quelques jours à New York, tous les deux, sans rendez-vous GEH, sans ultimatum, sans nuages ? Je serai obligé de passer à GEH demain – je vérifierai quand je suis disponible. Quant à toi, tu ne retourneras pas à SIP avant d'avoir recouvré tes forces. Nous pourrions partir en catimini jusqu'au week-end prochain. C'est toi qui décideras de ce que nous ferons, monuments, restaurants, de tout.

Elle pousse un petit cri de joie qui me vrille les tympanes – et me met le cœur en état de fibrillation.

— Ouiii ! J'utiliserai aussi ma carte black AmEx pour payer nos sorties. Comme ça, j'aurai rempli mon gage.

Je fais un bond dans le lit avant de réaliser qu'elle me taquine.

— Ana ! Il n'est pas question que tu payes quand nous sommes ensemble !

- Pourquoi pas. Tu le dis toujours : c'est « notre » argent.
- Non. C'est une question de principe. C'est moi qui paye. Point final.

Grey, bordel, et tes compromis ? Tu es bouché à l'émeri ? La Communication pour les Irrécupérables, page 47.

- Ana... Si tu veux, tu pourras prendre les tickets dans les musées et les expositions, deal ?
 - Deal !
 - Et ne compte pas t'en tirer à si bon compte, baby, je ne considère pas un billet d'entrée comme une « dépense ».
 - Peuh ! Ça valait le coup d'essayer.
 - Tu es impayable, Mrs Grey. Que vais-je faire de toi ?
- Elle reprend sa place sur le côté et cale ses fesses contre mon bas-ventre.
- Je suis sûre que tu trouveras une idée, Mr Grey.
 - Je le pense aussi. Dors bien, mon amour.
 - Toi aussi, Christian.

Taylor

Quand Ana revient de l'hôpital, elle reste toute la journée dans sa chambre et le patron ne la quitte pas. Dans la soirée, je reçois un SMS, Grey m'annonce que nous irons le lendemain (ensemble) à GEH – à l'heure habituelle. Merde, je n'aurais pas l'occasion de parler à Anastasia.

Heureusement, il y a un couac dans le système de sécurité de Broadview – rien de grave, une caméra qui bugge et crée des parasites. À 14 heures Grey me charge d'aller régler le problème et me libère. C'est Ryan et Reynolds qui l'accompagneront faire un bilan de mission new-yorkaise toute l'équipe des bricolins ayant participé. Je leur laisse volontiers ma place ; D'après ce que j'ai compris, le patron a acquis une nouvelle boîte. Grand bien lui fasse. Je suis blasé de cette petite routine des fusions-acquisitions. C'est d'un monotone !

Je me retrouve dont sur l'I-5 qui, pour une fois est fluide. J'ai la musique à fond – La Bohème de Giacomo Puccini, j'adore ! Et puis, ça m'aide à réfléchir : j'ai quelques heures devant moi pour coincer Anastasia, en brandissant mon arme si nécessaire, et lui présenter mes excuses.

Quand j'arrive à Broadview sur les chapeaux de roues, il pleut. Mais c'est pas vrai ! Qu'est-ce que j'ai fait au ciel ! Merde quoi ! Ana va rester enfermée par un temps pareil, ça ne m'arrange pas du tout. Je sors de la voiture et traverse le rond-point devant la maison en courant comme un dératé. Une fois entré et ébroué, je cherche ma femme – cette putain de baraque est immense, ça me fait mon exercice quotidien de passer dans toutes les pièces, je me vois mal gueuler « Gail ! ». Ça ferait plouc.

Je finis la trouver dans la lingerie, occupée à repasser.

Elle lève les yeux, surprise, en me voyant entrer. Elle a un doux sourire.

— Jason ? Tu es déjà rentré ? Mr Grey n'est pas très assidu à son bureau à ce qu'on dirait. J'imagine qu'il se fait du souci pour Ana.

— Non, Grey est resté à la barre du navire. Je suis tout seul. Grey prétend qu'une caméra a un problème, il m'a renvoyé régler ça.

— Laquelle ?

— Celle de l'angle, derrière la maison. Elle a des ratés électriques, ne t'inquiète pas, ma puce. J'en ai pour deux minutes. Où est Ana ?

— Dans sa chambre, elle se repose.

— Merde !

— Jason ! Cette petite sorte à peine d'une grave hémorragie, il est normal...

— Oui, je sais, je sais. Je veux juste lui parler. Je n'ai pas été très aimable avec elle ces derniers temps... je voudrais m'excuser.

— Oh, je vois. Eh bien, j'ai fait la même chose ce matin. Elle m'a très vite interrompue en disant qu'il était inutile que je m'excuse, que c'était elle au contraire qui avait inquiété tout le monde... Nous avons bavardé. C'est une enfant charm— non, c'est une femme. Elle agit parfois de façon naïve, un peu jeune, mais c'est une femme. Elle est mariée, mère de famille, nous n'avons pas le droit d'avoir des préjugés sur son attitude et sur sa façon de mener sa vie.

— Tu as tout à fait raison, Mrs Taylor. C'est bien pour ça que je tiens à le lui dire de vive voix.

Comme prévu, il ne me faut pas longtemps pour régler la caméra. Je vérifie ensuite le circuit interne, plus aucune anomalie. Bravo Taylor, tu as droit à un bon point ! Comme je n'ai pas grand-chose à faire, je glandouille dans mon bureau, en mettant à jour quelques dossiers. Et pour dire la vérité, je rumine mon humeur morose. La pluie qui tombe toujours est aussi grise que mes pensées.

Vers 16 heures, le soleil se décide à se lever. Une demi-heure après, le jardin est sec. Je suis quasiment certain qu'Ana ne résistera pas à faire sortir Teddy. Le gamin est vraiment fan de sa balançoire.

J'avais raison. Dès que j'entends des cris derrière la maison, j'ouvre la porte-fenêtre, traverse la terrasse, contourne le bâtiment. Teddy est assis dans son bac à sable, il remplit un seau et tente de faire des pâtés. Malheureusement pour lui, un couvercle en plastique protège le sable des intempéries. Son sable est parfaitement sec : impossible de construire un château dans ces conditions. Teddy insiste avec un acharnement rageur qui, selon moi, lui vient de son père.

Ana est sur un banc, enveloppée dans un châle. Elle regarde jouer son fils avec un sourire aux lèvres.

Elle m'entend approcher, j'en suis certain, elle ne tourne pas la tête. Voilà qui ne s'annonce pas très bien pour moi. Elle va exiger sa livre de chair !

— Mrs Grey ?

— Oui, Taylor ?

— Je voudrais m'excuser.

— De quoi ? De m'avoir accusée de faire un caprice ? C'est inutile, vous aviez raison. Mon attitude a été puérile et irresponsable.

— Ce n'était pas à moi d'en juger.

Cette fois, elle me fixe avec un sourire.

— Pourquoi pas ? J'ai souvent expliqué à Christian que je vous voyais comme un oncle. Vous avez beaucoup de mon père, vous savez...

— J'en suis flatté, Raymond Steele est quelqu'un de très bien.

— Oui, c'est vrai. Ne vous inquiétez pas, Taylor, je ne vous en veux pas.

— Merci, je...

Elle m'interrompt avec une moue espiègle.

— De toute façon, j'aurai ma revanche. Comme ça, nous serons quittes.

Houlà, je le sens très mal. Elle va cafarder au patron ? Si elle l'avait déjà fait, je serai déjà en train de pointer au chômage. Je la fixe d'un œil torve.

— Votre revanche ? Comment ça ?

— Vous avez une fille, Taylor. D'ici quelques années, elle sera en pleine crise d'adolescence. Sophie est une petite adorable, mais elle sait ce qu'elle veut – et vous l'avez beaucoup gâtée. Vous verrez, vous aurez droit à des bons gros caprices concernant les vêtements, les sorties, les petits amis...

J'ai la sensation d'avoir reçu un coup au plexus solaire. La petite est une adversaire coriace.

— Bord... Excusez-moi, mais une perspective de ce genre, ça a de quoi mettre un homme à genoux.

Elle éclate de rire, la chipie ! Mais je suis sacrément soulagé de la retrouver vive, espiègle, et animée. Elle dit qu'elle ne m'en veut pas ? Pas besoin. Je m'en veux pour deux.

— Je vais aider Teddy pour son château, si vous le permettez, Ana.

— Volontiers. Christian affirme que Teddy n'a aucun don pour le bâtiment.

Hein ? Le patron est barge ou quoi ? Le gamin n'a que quinze mois...

Je découvre très vite que Teddy vient de pisser dans son bac à sable et il s'en fout partout. Ça marche beaucoup mieux pour remplir son seau, mais c'est franchement dégueu. Comment a-t-il réussi à occulter sa couche ? Mystère. Le gamin a de la ressource ! Je vais devoir faire désinfecter ce foutu baquet !

Sans me faire repérer par Sawyer !

Fin de l'Interlude

Dom Ana

Ana

Je suis dans la cuisine, samedi, après le petit déjeuner. Je débarrasse notre couvert et le mets dans le lave-vaisselle. Christian s'impatiente.

— Ana, tu n'as pas à faire ça, Mrs Taylor s'en chargera. Viens !

Mon Dieu qu'il est pénible ! Je secoue la tête en levant les yeux au ciel, Christian a un regard menaçant.

— Mrs Grey, tu me défies ? Je te signale que la paume me démange.

Je me tourne pour l'affronter, exaspérée. Il grogne en avançant vers moi, sourcils froncés, épaules en avant. Oups ! Je trouve plus prudent de plaquer mon arrière-train contre le placard de la cuisine. Ma déesse intérieure hurle : *mais qu'est-ce que tu fais ?* Elle est partante pour se soumettre à Christian, le dominant. Peut-être même pour recevoir une fessée ici même dans la cuisine – nous n'avons pas encore testé tous les accessoires de cuisine, après tout.

Mais je ne sais pas trop...

Christian ricane :

— Tu as peur ?

— Tu as la main leste, Christian. Je ne suis pas folle.

Cette fois, il se met à rire.

— Tu te moques de moi ? dis-je, vexée d'une telle hilarité.

— Pourquoi pas, Mrs Grey. Tu es drôle, irrésistible, impossible, je t'adore. Tu me fais rire. Je ne m'en lasserai jamais.

Il a raison. Du coup, je glousse aussi. Toute prudence oubliée, je me jette dans ses bras. Une fois collée à mon mari adoré, je lui noue les deux bras autour du cou pour l'embrasser de toute mon âme. Je perds la tête contre sa bouche, avec le goût de ses lèvres, la sensation de sa langue qui caresse la mienne... Hmm.

Je sursaute quand Christian m'empoigne par la taille et m'assieds sur le comptoir. Plus haute que lui désormais, je dois me voûter pour maintenir le contact de nos lèvres jointes. J'enroule mes deux jambes autour de ses hanches pour me plaquer à lui.

— Ana, tu as confiance en moi ? chuchote-t-il.

Autrefois, j'aurais réfléchi avant de répondre par l'affirmative à une telle assertion ; aujourd'hui, c'est plutôt un jeu entre nous, un code secret, une ouverture pour les expériences les plus folles.

— Oui, tu le sais très bien.

— Alors, si nous tentions un nouveau jeu ?

J'accepte d'un hochement de tête, l'anticipation crée déjà un nœud dans mon ventre, presque douloureux. Ma déesse intérieure s'est réconciliée avec moi : elle fait la danse des sept voiles. Si je me souviens bien, c'est ainsi qu'une concubine cherchait à séduire le sultan du harem. C'est de circonstance.

— Viens, dit Christian.

Il m'entraîne dans notre chambre. Je regarde autour de moi, notre tanière, notre havre intime. Le lit a été changé après mon hémorragie. Sinon, le décor est le même.

— Tu comptes me donner une fessée ? dis-je, d'une toute petite voix.

— Non, Mrs Grey. Au contraire

Il tombe à genoux, les mains posées sur les cuisses, la tête baissée. Je le regarde, figée de stupeur. Il déclare d'une voix à peine audible :

— Je compte te laisser sur moi tout pouvoir, baby. Tu peux faire de moi ce que tu veux, exiger tous les services, je t'obéirai. Je suis à toi.

Je n'ai plus de voix. Une fois déjà, Christian a pris devant moi cette position, celle de la soumission, mais c'était par désespoir parce qu'il craignait que je le quitte. Ce n'est pas le cas ce soir. Alors, pourquoi agit-il ainsi ? Est-ce pour se punir du malentendu qui nous a séparés le mois passé ? C'est inutile... Nous avons fait la paix, tout va pour le mieux entre nous. Je ne comprends pas...

J'ai tout à coup une illumination. Un début d'explication... Christian le dit souvent : avec moi, il veut tout faire, tout tenter, tout redécouvrir, mais la soumission garde pour lui une amertume parce qu'elle est liée à Elena Lincoln, le Serpent. S'il remplace ce sinistre passé par de nouveaux souvenirs, il effacera définitivement l'emprise de cette femme.

Je suis partante.

Ma déesse intérieure a réagi avant moi : elle vient d'enfiler son costume de *dominatrix*, bottes en cuir noir, aux talons immenses et un bustier noir qui semble n'être composé que de trous. Ses seins, gonflés par le balconnet, menacent de jaillir de leur prison trop serrée. Je ne suis pas sûre d'apprécier ce nouvel aspect de sa personnalité.

Anastasia, réfléchis, implore ma conscience en se tordant les mains. *Es-tu certaine de vouloir te lancer là-dedans ?*

J'entends un hurlement sauvage. Ma déesse intérieure se jette sur elle, fouet levé, pour la chasser de la pièce. Elle se retourne et me fixe. Houlà ! Je comprends à son regard qu'elle usera de son accessoire sur moi si je ne m'exécute pas. Et sur-le-champ.

— Ana, chuchote Christian, je ne te demanderais pas de faire ça si je n'étais pas certain que nous y trouverons tous les deux une grande satisfaction. J'aimerais que tu comprennes ce que l'on éprouve en étant dominant, pour que tu réalises pourquoi cela m'attire autant.

— Tu es sûr de toi ?

— Oui. Peut-être n'aurons-nous jamais plus à recommencer, mais essaie... au moins une fois.

Je ne dis rien, je le regarde. Il relève brièvement la tête, je vois ses yeux gris briller entre ses longs cils baissés.

— Je te dois bien ça, baby, dit-il.

J'ai comme un doute. Il n'a rien d'un soumis, je n'ai rien d'une *dominatrix*. Je crains le fiasco. Je vais tout rater et me ridiculiser. Je me mordille la lèvre en hésitant à énoncer mes objections à haute voix. Christian devine mon dilemme. Comme à son habitude !

— Tout ce que tu fais me plaît, baby. N'aie pas peur. Tu es si sensuelle, tu dois avoir davantage confiance en toi. C'est mon cas.

Je ne réponds pas. Christian insiste d'une voix séductrice :

— Regarde pour Grey Publishing ? Tu ne voulais pas être P-DG, et maintenant, tu te régales de faire exactement ce que tu veux...

Il a raison. Je peux le faire. Je vais le faire. Mais comment... ?

— D'accord, d'accord, laisse-moi juste réfléchir... Euh... tu m'as prise à l'improviste. Pour commencer, déshabille-toi !

Je suis certaine que le voir nu me donnera de l'inspiration. Avec un sourire, il se relève d'un geste à la fois souple et élégant. Oh lala. Je lui ai toujours envié sa parfaite coordination psychomotrice : je me sens si empotée quand je me compare à lui ! Il ôte ses vêtements avec naturel, tee-shirt, pantalon, boxer, chaussettes et souliers. Waouh ! Il est magnifique ! Une vraie statue d'Apollon !

Tout ça pour moi ? Que vais-je en faire ?

— Étends-toi sur le lit.

Il obéit, sans mot dire, avec l'arrogance d'un bel animal. Il bande, je sais donc qu'il n'a pas peur de moi. *Franchement, Anastasia, QUI pourrait TE craindre ?*

Manifestement, ma conscience est revenue. Je l'ignore. Ma déesse intérieure et moi n'avons pas besoin d'elle.

— Le spectacle te plaît, Mrs Grey ? demande Christian, sarcastique.

Je fronce les sourcils et jette d'un ton sévère :

— Je ne t'ai pas donné la permission de parler !

Il a un léger sursaut et écarquille les yeux, puis il hoche la tête et sourit... Je le crois content (et amusé) de ma réaction. Il m'est difficile d'en être certaine : je ne suis pas aussi habile que lui à déchiffrer les expressions de mes vis-à-vis.

— Prends à deux mains les barreaux du lit, dis-je, et considère-toi comme menotté. Tu ne dois pas lâcher prise avant que je te le dise. Sinon, tu as perdu.

Il obtempère, ses lèvres frémissent pour retenir un sourire. Je ne crois pas qu'il supporterait de vraies menottes, mais j'ai trouvé un bon compromis. Comme il est d'une fierté féroce, le challenge que je viens de lui lancer devrait suffire à l'empêcher de bouger. Dans le cas contraire, notre session s'arrêterait avant même d'avoir commencé. Et ce serait dommage !

— Manifestement, tu t'amuses beaucoup, baby ! se moque Christian.

— Encore une infraction ! Je vais devoir sévir. La prochaine fois que tu parles sans autorisation, tu auras un gage : je te bâillonnerai...

Je note l'affolement de ses grandes prunelles grises écarquillées, aussi, j'enchaîne très vite :

— ... ou bien je te ferai autre chose.

Quoi ? Je n'en ai aucune idée. Il faudra que je fasse preuve d'imagination si le cas se présente. Je contemple Christian étendu, son corps tout entier est agité de frissons. Est-ce d'appréhension ou de désir ? J'ai une idée pour lui changer les idées, lui faire oublier le passé, et l'obliger à se concentrer sur moi... Je passe dans la salle de bain adjacente, d'où je reviens quelques secondes après avec un verre d'eau. Je le pose sur le ventre dur de Christian.

Il m'observe sans cacher sa curiosité, il réussit à ne pas dire un mot. Bravo !

— Tu ne dois pas bouger. Si tu renverses le verre, tu as perdu.

Je commence à me dévêtir, sans chercher à faire un strip-tease élaboré. Christian ne me quitte pas des yeux. Je ne garde que mes sous-vêtements : un slip en soie lilas et soutien-gorge assorti. Évidemment, je ne fais pas très *dominatrix*, mais j'ai peu de cuir noir dans ma penderie, juste un blouson. Tiens, pourquoi pas ? Je me précipite pour l'enfiler par-dessus mon ensemble La Perla. J'admire mon image dans le miroir en pied. Voilà, je suis davantage dans le ton.

Je monte sur le lit et ordonne à Christian :

— Écarte les jambes. Le plus grand possible.

Il obéit. Sans un mot. Sa respiration est devenue laborieuse. Du coup, l'eau tremble dans le verre, Christian y jette régulièrement un coup d'œil pour vérifier que pas une goutte n'a été renversée.

En m'agenouillant entre ses jambes ouvertes, j'admire le sexe qui pointe vers moi. Une goutte de sperme perle déjà sur le méat turgescent. Je me penche pour la recueillir du bout de la langue. Mmm. Christian maîtrise de justesse le soubresaut de son bassin.

— Délicieux, dis-je, en me léchant les lèvres. C'est à la fois musqué, salé, et 100 % fyftyesque. J'adore ton goût ! Je te trouve bien meilleur que tous les Popsicles du commerce. Et tu sais comment j'aime manger mes glaces ? Tout doucement... pour mieux déguster.

Il pousse un gémissement étranglé. Ah, ma tactique est efficace. C'est de lui que j'ai appris ça : les mots parfois sont plus terribles que les actes. Parce que l'imagination humaine a un côté débridé. Surtout chez Christian...

Et comme je ne peux plus ignorer mes propres besoins, je penche la tête, la langue tendue. Je me lèche aussi la paume de la main pour l'humidifier avant de la refermer à la base de son sexe. Je resserre les doigts pour verrouiller mon étau de chair. Christian geint et serre les dents. Son regard est celui d'un fauve engagé, d'un prédateur dangereux... Ce qui me trouble.

Je libère son sexe et ordonne à mi-voix :

— Ne regarde pas. Ferme les yeux.

Il n'est pas content ; il secoue la tête sur l'oreiller, mais il finit par obéir. Libérée de son regard, je peux enfin me perdre dans mon fantasme : le plus sensuel des hommes est à ma merci. Je n'arrive pas à croire que Christian m'ait donné le droit de faire de lui ce que je veux.

Et que veux-tu, Anastasia ?

Je veux jouer avec lui. Je veux tout... de lui.

Je mords ce sexe qui m'appartient – un peu plus fort que j'en avais l'intention. Je sens son tressaillement, mais l'eau ne déborde pas. Je caresse l'endroit d'un coup de langue repentant. J'examine Christian : il semble nerveux. Il s'étouffe presque en retenant ses protestations ou ses grognements... Je reporte mon regard sur le sexe fier et dressé ; j'admire ses veines gonflées de sang, de sève. Je caresse (avec précaution) les lourdes bourses gonflées, avant de reprendre Christian dans ma bouche. En même temps, je fais coulisser ma main de bas en haut à la base de ce superbe organe. J'essaie de l'engloutir tout entier. De temps à autre, je regarde Christian, fascinée : il a la tête en arrière, sa pomme d'Adam s'agite frénétiquement, ses lèvres sont retroussées sur ses dents serrées. Féroce ! Je n'ai jamais vu de spectacle aussi excitant. Je suis enivrée par mon pouvoir. Et il ne me voit pas ? J'en perds toutes mes inhibitions. Plus je vais profond, plus Christian a du mal à rester immobile. Je ne le ménage pas. Quand je relève la tête, je caresse son gland si sensible d'un coup de langue taquin, puis je redescends, jusqu'à le prendre complètement dans ma bouche. Il est énorme, il heurte le fond de ma gorge, je dois détendre

mes muscles pour lutter contre un réflexe nauséeux. Plus je m'active, plus le parfum de musc devient fort entêtant. Je me perds dans mon plaisir, je deviens frénétique, mon rythme s'en ressent.

Je suis presque prête à jouir, juste en le caressant. Incroyable. Et ça me donne une idée. Je libère son sexe de ma bouche – mais pas de ma main – pour dire :

— Regarde-moi.

C'est davantage une prière qu'un ordre, mais peu importe, il s'exécute. Glissant ma main libre entre mes jambes, je trouve mon clitoris, je le frotte d'un mouvement circulaire. En même temps, je pompe Christian de toutes mes forces. Je sens l'orgasme monter. Pour nous deux.

— Oooh !

Je jouis la tête renversée en arrière. Quand je reprends mes esprits, je réalise que Christian s'est contrôlé. Pourquoi ? Puis je comprends : je ne lui avais pas donné la permission de céder à son orgasme. Zut ! Je ne maîtrise pas toutes les subtilités du rôle. Le verre est toujours plein.

Je regarde Christian, sidérée, en réalisant tout à coup mon pouvoir sur lui. Je n'ai plus envie de lui faire une pipe ou une branlette, je veux lui faire l'amour. Tout doucement, je le libère de mes doigts crispés. Il est tout tendu, tout raide ; sa poitrine gonfle et se vide comme un soufflet de forge. Je vois les spasmes courir sous sa peau, ses muscles tressauter. Ses doigts sont si serrés sur les barreaux du lit qu'il a les jointures toutes blanches.

Il me contemple avec une adoration éperdue.

— Oh, Christian, mon amour !

Il a un gémissement qui est presque un cri. Son corps tremble de désir, je trouve terriblement érotique la violence de ses réactions. Je récupère le verre d'eau que je pose sur la table de chevet, puis je me rapproche, toujours à genoux, pour enjambrer le corps étendu et m'empaler sur... Non je veux que Christian participe. Bien sûr, je pourrais lui ordonner de lui faire l'amour, mais l'effet ne serait pas le même. Je suis vraiment nulle en *dominatrix*.

— Je crois... je crois que je veux changer de rôle, monsieur. Je préfère...

Je n'ai pas le temps de finir. Christian a déjà réagi. Est-ce au « monsieur » ou bien à l'urgence de ma voix ? Je l'ignore mais il se plie en deux, m'empoigne, me fait basculer. Je me retrouve sur le matelas, à plat ventre. Une claque magistrale s'abat sur mes fesses. Je hurle ! Deux mains dures me prennent aux hanches, me soulèvent. Je suis agenouillée, les seins écrasés sur le lit, les reins en l'air. Totalement soumise et vulnérable... Que va-t-il me faire ? Il se positionne derrière moi et me prend. Fort. À la hussarde. Je hurle encore.

Il m'écarte les cuisses d'un coup de genou. Sans ses mains qui me maintiennent en place, je m'écroulerais sous la force de ses coups de boutoir. Son sexe plonge en moi, très profond, et cette sensation exquise me fait tout oublier. Je suis à sa merci. C'est ce que j'aime.

Je suis sur le point de jouir une seconde fois quand Christian pèse sur mon dos. Il me mord à l'épaule, au niveau des tendons qui la relie à mon cou. J'évoque l'image d'un étalon sauvage montant sa jument en la maintenant de ses dents équine. Et là, je crie mon orgasme. Quelle incroyable volupté !

Je sens Christian se vider en moi. Waouh ! C'était intense !

Je remarque à peine que Christian se retire de moi. Il est redevenu douceur et tendresse. Il m'étend gentiment sur le lit et m'embrasse sur la tempe en me serrant contre lui. J'ai presque envie de me rendormir. Le silence dure un très long moment de sérénité partagée.

Quand je bouge enfin, c'est pour caresser le visage penché sur moi.

— Tu peux parler maintenant, Mr Grey, dis-je avec un sourire. Comment as-tu trouvé ?

— Merveilleux.

— J'ai un dernier ordre à te donner avant de te rendre ton sceptre.

Il ricane.

— Je l'ai déjà récupéré, mais je t'écoute.

— Je ne veux plus t'entendre protester si j'ai envie de mettre deux bols et deux assiettes dans le lave-vaisselle. Nous ne sommes plus à l'époque féodale !

— Anastasia !

— Christian !

Nous éclatons de rire ensemble. Il me serre dans ses bras et chuchote :

— Je t'aime, baby. Je t'aime tellement.

— Moi aussi.

Le soleil automnal éclaire la chambre de ses rayons d'or.

— Regarde ce beau temps ! Ce serait dommage de rester enfermés. Dis-moi, les parents ne nous ramèneront pas Ted avant le déjeuner, que veux-tu faire ce matin ?

— Ce que tu veux.

— Hmm, tu prends des risques, Mrs Grey. Mais ça me plaît. Ça me plaît beaucoup. Viens, j'ai une idée...

Thanksgiving¹²⁰

Ana

— *Mama ! Mama !*

J'entends au loin mon bébé hurler mon nom, tout excité. Ses cris sont accompagnés du tambourinement de ses pas dans le couloir qu'il parcourt à toute vitesse, mais la distance n'est pas bien grande de la nursery à notre chambre. La porte s'ouvre en grand, Teddy traverse la pièce et grimpe sur le lit pour me rejoindre, Christian est derrière lui.

Teddy s'installe sur mes genoux, dans un nid de couette et de draps emmêlés. Je lui embrasse les cheveux, en savourant le contact de ses longues boucles couleur cuivre. Elles sont tout emmêlées et j'adore ça. Christian insiste pour que je coupe les cheveux de Teddy – il ne veut pas que son héritier ressemble à une fille, il ne veut pas non plus que les gens hésitent sur son sexe –, mais moi, je n'ai pas envie de sacrifier ses longues boucles. Il a un air angélique, on dirait une ancienne poupée en porcelaine.

— Voir Lilliot ! crie Teddy à tue-tête.

Quoi ? Je me tourne vers Christian, un sourcil levé.

— Pas Lilliot, Ted, c'est Lelliot, corrige son père.

Teddy, de plus en plus hilare, répète encore et encore le nom de son oncle.

— Tu lui apprends à appeler Elliot « Lelliot » ?

Christian arbore un sourire juvénile et machiavélique. Il hoche la tête avec vigueur.

— Pourquoi pas ? rétorque-t-il, d'un ton un peu revendicateur.

Je sais bien qu'il fait semblant d'être vexé, son regard gris pétille d'une joie amusée. Je secoue la tête. Lelliot, c'est le nom qu'il donnait à son frère étant petit – et il lui arrive de temps à autre de retomber dans cette habitude. Par exemple, quand il est ému. Je me souviens de l'avoir remarqué le soir des fiançailles de Kate et Elliot à Aspen. Plus tard, quand j'ai posé la question à Christian, il m'a expliqué qu'après son adoption, il est muet des mois durant. En recouvrant la parole, il a souffert quelques mois d'un défaut de prononciation. Que c'est adorable ! Le grand et puissant P-DG de Grey Entreprises possède aujourd'hui un vocabulaire tellement précis et complet, que j'ai du mal à l'imaginer muet ou déformant les mots.

Ce qui me bouleverse le plus, c'est l'idée d'une tradition familiale que Christian veut transmettre à son fils. En le voyant éclater de rire, je souris. Oh oui, Christian adore être père et le démontre tous les jours. Après la grosse dispute que nous avons connue, il y a peu, l'ambiance entre nous est redevenue idyllique. Nous avons passé à New York des jours de rêve, une seconde lune de miel. Christian a été bouleversé par mon bref passage à l'hôpital, il ne sait quoi faire pour me combler. Et moi, je l'aime de tout mon cœur.

— Voir Lelliot.

— Oui, Ted. Tu le verras. Très bientôt. Mais d'abord, nous allons manger. Il est très important de ses sustenter le matin au réveil.

¹²⁰ *Action de grâce*, fête célébrée aux États-Unis le quatrième jeudi de novembre.

— Manger ?

— Oui, un petit déjeuner est de rigueur.

Il récupère son héritier, puis il s'adresse à moi avec Teddy dans les bras :

— Que veux-tu faire, baby ? Tu viens ou tu préfères que Ted et moi te préparions un petit déjeuner.

Je penche pour chatouiller les pieds nus de Teddy.

— Je veux bien que mes hommes me fassent un petit déjeuner surprise. Je vous charge de la cuisine pendant que je prends ma douche. N'oublie pas de mettre à Teddy des chaussettes et des chaussons, il va attraper froid.

— Ted, nous avons une tâche importante à accomplir. Que veux-tu manger ?

— 'Cakes ! réclame notre fils, autoritaire.

Il adore les pancakes. À mon avis, il accepterait d'en manger matin, midi et soir. Il en réclame quasiment tous les jours au petit déjeuner. Je présume que Gail, qui connaît ses goûts, a laissé tout ce qu'il faut dans le frigidaire. Souvent, quand elle fait la cuisine, Teddy prétend vouloir « l'aider ». Bien entendu, il en met partout, elle a dix fois plus de travail pour tout nettoyer ensuite, mais elle est sa nourrice depuis sa naissance, elle l'adore, elle lui passe tout. Je suis certaine que les jours de la semaine, quand je suis au bureau, Gail sert à Teddy ses plats préférés sans trop se soucier de diététique. C'est leur secret, je ne m'en mêle pas.

Plus tard, je m'agenouille dans l'entrée pour attacher l'anorak de Teddy. Nous nous apprêtons à partir manger chez Kate et Elliot pour Thanksgiving. J'ai téléphoné à Kate il y a quelques jours, un peu déprimée parce que mes parents – ni Ray, ni maman et Bob – n'étaient libre cette année de passer les fêtes avec nous, aussi Kate nous a invités tous les trois. Elle sait bien que, pour moi, les réunions familiales sont importantes. C'est le cas pour tous les enfants de divorcés, je présume. Je n'ai pas encore fait de projets pour Noël, j'espère pouvoir réunir à la maison le plus de famille possible. Teddy réalisera bien mieux que l'an passé l'excitation du moment : la décoration de l'arbre et de la maison, l'ouverture des cadeaux, l'ambiance festive...

J'ignore quel cadeau choisir pour tout le monde, j'ai encore un mois pour me décider. Quant à moi, je sais ce que j'aimerais : un nouveau bébé. Il va me falloir convaincre Christian que nous n'avons plus de précautions à prendre. Malgré mon hémorragie, il y a quelques semaines, je suis en pleine forme. Le Dr Greene m'a conseillé d'attendre deux mois, mais ça me paraît bien trop long.

J'embrasse Teddy puis je me redresse pour prendre sa petite main dans la mienne. J'aimerais vraiment le voir avec un petit frère ou une petite sœur. Ils s'amuseraient tellement ensemble ! C'est effrayant le bonheur, non ? On n'en a jamais assez. On en réclame toujours davantage. L'idée que Kate attend d'une fille me réjouit : Teddy aura bientôt une petite cousine.

— Mama ! crie mon fils en tirant sur ma main.

— Oui, chéri ?

— Papa ?

Il regarde autour de lui en fronçant le sourcil, aussi impatient que l'auteur de ses jours. Au même moment, j'entends claquer la porte du bureau de Christian, puis ses pas pressés.

— Papa est là, Ted. Je ne suis pas en retard. Je suis même parfaitement à l'heure.

Je ricane. Christian est un maniaque de la ponctualité, il est effectivement « parfaitement à l'heure ». À la seconde près.

Nous trouvons Sawyer dehors devant la porte, la voiture a été avancée. Christian prend son fils dans ses bras et l'installe sur la banquette arrière, dans son siège enfant, entre nous deux. Je ne sais pas où se trouvent les Taylor, parce qu'il n'y a aucune lumière dans leur appartement au-dessus du garage. Ils ont probablement organisé quelque chose avec Sophie. C'est Sawyer, pauvre célibataire, qui est d'astreinte aujourd'hui, un jour férié. Il n'est pas tout seul : Ryan est à côté de lui sur le siège passager. Je me demande bien pourquoi nous avons besoin de DEUX agents de sécurité, mais Christian y tient beaucoup. D'ailleurs, ce qui m'étonne, c'est que Teddy n'ait pas également le sien.

D'un autre côté, jamais je ne prendrai de risque avec mon bébé, aussi je ne fais aucune réflexion.

À peine la voiture a-t-elle démarré que le BlackBerry de Christian sonne. Il regarde l'écran et répond.

— Grey... Oui... Tout est prêt ? Très bien, merci.

Il raccroche. Sa conversation n'a duré que quelques secondes. La curiosité me pousse à demander :

— À qui parlais-tu ?

— À Barney.

— Pourquoi ? C'est Thanksgiving, il devrait être chez lui ou chez des amis. Ne me dis pas qu'il est encore à GEH ?

— Si, mais c'est son choix, je ne le force pas. Il voulait terminer un projet. D'ailleurs, si je dois en croire ma sœur, Barney a une copine à présent.

— Qui ? Andrea ?

Christian me regarde, éberlué.

— Andrea ? Mon assistante ? Tu es folle ? Cette fille est un robot, elle est asexuée. De plus, qu'est-ce qui te prend de suggérer une ineptie pareille ? Je suis tout à fait opposé aux relations sexuelles parmi mes collaborateurs...

Je l'interromps :

— Christian ! C'est une réaction parfaitement rétrograde, archaïque, déplacée. Il est normal de tomber amoureux des personnes que l'on rencontre tous les jours, voyons : Je te signale qu'aussi bien Andrea que Barney passent énormément de temps à GEH. Ils s'apprécient certainement.

Christian ricane.

— Professionnellement, sans doute, mais Barney appelle Andrea « la Reine des Glaces ». Quant à elle, de trempage, elle le traite de geek... merde !

Il secoue la tête et se tire les cheveux. Il serre les dents et enchaîne :

— Je ne veux pas parler de GEH, surtout pas dans ces termes-là, c'est... gênant. Bordel, Ana, mes employés ont droit à leur vie privée.

Il a peut-être raison. D'un coup d'œil, je vérifie que Sawyer et Ryan ne nous écoutent pas, mais... Oh lala, il me semble que Sawyer a les oreilles très rouges. Il connaît bien Barney, il doit trouver ma curiosité tout à fait déplacée. Je m'en fiche. Je veux savoir.

Je me tourne à nouveau vers Christian.

— Non, tu en as trop dit. Tu disais que Barney avait une copine, qui est-ce ?

— Lily.

— Je ne connais aucune Lily.

— Mais si, Ana, réfléchis !

— Non, ça ne me dit rien. La seule Lily que je connais, c'est l'amie de Mia.

Et là, je vois Christian prend un air entendu et hocher la tête. Je n'arrive pas à y croire.

— C'est elle ? Mais comment Barney la connaît-il ? Ils n'ont pas le même âge, je...

Christian paraît se vexer. Il me coupe plutôt sèchement :

— Premièrement, Barney Sullivan est plus jeune que moi, il n'a rien d'un vieillard libidineux ou gâteux. Deuxièmement, Lily Perret doit avoir l'âge de Mia, sinon un an de plus. Il ne s'agit quand même pas d'un détournement de mineure ! Et puis, c'est aussi une passionnée d'informatique, elle possède un Bachelor (spécialité réseaux de communications) de l'Université de Washington¹²¹ et suit actuellement des cours pour obtenir un Master en Technologies de l'Information et Web... Barney ayant eu le même parcours, j'imagine que ça leur donne un sujet de conversation.

Ben dis donc ! Je secoue la tête. Comment Christian sait-il tout ça ? Ah oui, ces fameux dossiers qu'il demande à Welch d'établir sur tous ceux qui approchent sa famille... Comme Lily est toujours avec Mia, elle y a eu droit. Quand même : Lily et Barney ? Bien sûr, je ne suis pas douée pour repérer les romances dans mon entourage, j'ai failli tomber raide en réalisant que Taylor et Gail étaient ensemble, alors que je les voyais en permanence, j'étais déjà mariée avec Christian. Kate m'accuse souvent de vivre dans une petite bulle... Zut, je me demande si elle n'a pas raison.

Teddy s'est endormi, le pouce dans la bouche. Il a une énergie incroyable, mais dès qu'il trouve l'occasion de se reposer, il en profite. C'est le cas dans une voiture, le ronronnement du moteur paraissant le calmer. En tout cas, il a parfaitement choisi son moment : il sera plus facile à gérer chez Kate et Elliot.

— Et toi, Mrs Grey, tu ne veux pas faire une sieste ? Suggère Christian.

Je rougis. À nouveau, je jette un coup d'œil gêné en direction des sièges avant. Nous avons fait l'amour toute la nuit... et ce matin encore, Christian m'a prise au réveil. Pas étonnant que je me sois rendormie jusqu'au moment où lui et Teddy sont venus me proposer de déjeuner avec eux.

Je ne peux en faire la réflexion, nous ne sommes pas seuls.

— Je vais très bien, Christian, je t'assure. Je me sens... hum, détendue.

— Je suis ravi de l'apprendre, dit-il d'un air lubrique. J'aime beaucoup pratiquer avec toi de nouvelles techniques de relaxation.

— Chut !

¹²¹ *University of Washington*, surnommée U-Dub par ses étudiants, située à Seattle ; c'est la plus grande université du Nord-Ouest des États-Unis et la plus ancienne de l'Ouest américain, très bien connue pour ses programmes de médecine, d'études internationales, de sciences politiques, d'histoire, d'ingénierie, d'informatique, de sciences de l'information et des bibliothèques, et d'océanographie.

À NE PAS CONFONDRE AVEC :

Washington State University ou WSU, surnommée « wazzu », université publique de l'État de Washington, ayant divers campus, Pullman, Spokane, Richland et Portland-Vancouver.

Je pose la main sur la bouche de mon mari trop bavard, il me lèche les doigts. Je lève les yeux au ciel : décidément, il est impossible.

Nous sommes presque arrivés. La route tourne brusquement, la voiture prend une longue allée qui serpente à travers les arbres. Puis un portail s'ouvre et j'aperçois la maison surplombant une pente raide. Elle est parfaitement intégrée à son cadre naturel et la vue la baie de Seattle est superbe. J'y suis déjà venue plusieurs fois, mais je reste éblouie par cette bâtisse, originale et écologique, qui représente tout ce à quoi croit le plus mon beau-frère. Elliot est bien plus qu'un homme magnifique, rieur, naturel et ouvert. C'est un être qui cache des aspirations et des secrets, comme chaque être humain, j'imagine.

Sawyer gare la voiture devant la maison. Tout est si paisible, si naturel. Le vent siffle dans les arbres, les oiseaux chantent gaiement pour nous accueillir.

Christian fait le tour de la voiture pour m'ouvrir la portière sans laisser à Sawyer le temps de s'en charger. Teddy s'est réveillé dès que le moteur a été coupé. Il frotte de ses petits poings ses yeux bleus encore embrumés de sommeil. Puis il regarde autour de lui et pousse un cri joyeux :

— Lelliot !

Christian se renfrogne.

— Décidément, cet enfant préfère son parrain à son père.

J'éclate de rire.

— Tu n'es pas sérieux, j'espère ? Tu n'entends pas Teddy réclamer son papa, encore et encore, quand il t'arrive de t'attarder au bureau le soir.

— C'est vrai ?

Ses prunelles grises sont tout écarquillées, si pures et pleines d'amour que je manque lui sauter au cou et l'embrasser, ici, devant tout le monde. Je me retiens, mais de justesse.

— Lelliot ! Crie Teddy de plus en plus impatient.

Christian se penche dans la voiture pour détacher son fils.

— Oui, mon bonhomme, Lelliot est là. Et aussi grand-père et grand-mère, et ta tante Kate. Tu es un vrai tyran, tu sais ça ? Je me demande d'où tu tiens ces gênes, probablement de ta mère.

Comme aucun de nos deux agents de sécurité me regarde, je profite de la position de Christian, penché en avant, pour lui pincer les fesses. Il se redresse et me jette un regard outré.

— Un peu de tenue, Mrs Grey, marmonne-t-il à mon oreille.

Teddy se débat pour que son père le pose au sol. Ensuite, il galope de toute la vitesse de ses petites jambes vers la porte d'entrée. Celle-ci s'ouvre avant que Teddy l'atteigne : c'est Grace qui nous accueille.

— Bonjour, mes chéris, dit-elle avec entrain. Entrez vite, il fait si froid.

Elle se baisse et prend Teddy dans ses bras pour l'embrasser avec vigueur et le serrer contre elle. Il se laisse faire... environ cinq secondes avant de réclamer sa liberté. Il entre en criant à tue-tête le nom de son oncle.

L'entrée se resserre dans un vestibule plus étroit qui mène à la salle de séjour très ouverte avec de grandes baies vitrées qui donnent sur Seattle. Il n'y a personne au salon, ni sur le grand canapé beige,

mais des verres vides sont posés sur la table basse en bois sombre et un grand feu brûle dans l'énorme cheminée en briques rouges située contre le mur du fond.

La table est mise dans la salle à manger, déserte elle aussi. Où sont-ils tous ? Sommes-nous tellement en retard ?

La maison est embaumée de parfums culinaires délicieux, mon estomac en grogne d'anticipation : le petit déjeuner me paraît déjà loin. Kate a décoré les lieux : couronnes de houx, citrouilles évidées remplies de fruits et de baies, guirlandes de pommes de pin. Les branchages pris dans les bois environnants donnent à l'atmosphère une fraîcheur odeur de grand air, c'est magique ! Kate a toujours été douée question style.

Grace prend nos vêtements pour les ranger dans la penderie de l'entrée, elle désigne ensuite l'escalier, intégré à la pente naturelle et qui mène au niveau supérieur, en disant :

— Les hommes sont avec Elliot dans la salle de musique. Christian, veux-tu les rejoindre avec ton fils ? Ana, toi et moi pourrions sans doute donner un coup de main à Kate et Mia, dans la cuisine.

Christian s'adresse à Teddy :

— Toi et moi avons déjà fait le petit déjeuner ce matin, laissons aux femmes le soin du déjeuner. Qu'en penses-tu ?

— Oh, quelle réflexion machiste ! proteste Grace en riant. Tu vas pervertir cet enfant avec des idées aussi rétrogrades.

Christian se contente de rire.

— Soyez sages, tous les deux, dis-je en les voyant disparaître.

— Bien sûr, baby, répond Christian goguenard.

— 'Sûr, baby, renvoie son fils en écho.

Je suis ma belle-mère jusque dans la cuisine, une pièce à la fois simple et magnifique. Je trouve qu'elle correspond tout à fait à Elliot : solide et fiable. Comme tous les hommes, il n'a pas lésiné sur le frigidaire, qui ressemble à un coffre-fort, immense, avec deux portes gris métallisé et une machine à glaçons. D'ailleurs, la cuisine est en teintes de gris – *même si je ne pense pas qu'il y en ait cinquante...* Pour moi, Mr Grey, c'est Christian, pas Elliot ou Carrick.

Ne sois pas aussi nombriliste, Anastasia, grommelle ma conscience.

J'évoque mentalement le reste de la maison : un sous-sol en demi-étage où se trouvent la salle de sports, la pièce télé, le bar... et la piscine intérieure. Je me demande si Elliot ouvre parfois la verrière pour profiter du soleil, l'été est assez bref à Seattle, qui ne porte pas pour rien son surnom : *Rainy City* – ville de la pluie. À l'étage supérieur, Elliot a organisé son bureau, véritable cabinet d'architecte et de bâtisseur avec des maquettes et des plans affichés au mur. Il y a aussi la salle de musique où Grace vient d'envoyer Christian et Teddy. Ma belle-mère, qui tenait beaucoup à être une mère modèle, a obligé ses enfants à jouer d'un instrument de musique : Christian a choisi le piano, Elliot la guitare. Et Mia le violoncelle ! Je retiens un sourire. J'imagine qu'elle n'a rien trouvé de plus gros ou de plus bruyant... Les trois Grey ont donné un concert impromptu aux Bermudes, lors du mariage de Kate et Elliot. C'était magique ! Et Grace insistait aussi pour que ses enfants apprennent une langue étrangère, Christian et Mia ont opté pour le français, Christian le parle couramment après plusieurs séjours à Paris, Mia aussi puisqu'elle a fait un stage de cuisine chez un grand chef parisien, juste avant que je rencontre mon mari. Quant à Elliot, il me semble qu'il parle espagnol... mais je n'en suis pas certaine.

— La Terre appelle Steele !

Je sursaute, arrachée à mes réminiscences. Kate est devant moi, le visage rougi par les fourneaux – ou une autre émotion. Je doute qu'elle ait préparé le repas : la cuisine ce n'est pas son fort. Comme Mia est aussi dans la pièce, je suis certaine que les deux belles-sœurs auront trouvé un accord.

Après un joyeux cœur d'embrassades, je prends Kate à part pour la féliciter de la décoration de sa maison.

— Oui, c'est chouette hein ? s'exclame-t-elle avec un grand sourire. J'aime les couleurs de l'automne, ces rouges, ces dorés et tous ces bruns ! J'adore !

— Kate a fait un travail magnifique, approuve Grace avec un sourire.

— Je voulais qu'elle fasse aussi un sapin de Noël, intervient Mia, boudeuse. Elle n'a pas voulu.

Kate se renfrogne. Je lui souris avec affection. Je sais qu'elle déteste Noël. Quand nous étions étudiantes, elle faisait chaque année la gueule durant cette période festive. Quant à moi, j'étais triste et nostalgique, aussi nous nous retrouvions souvent devant la télévision, blotties sur le canapé, à manger du chocolat ou des glaces. Une chance que nous ayons toutes les deux un bon métabolisme ! Nous ne sommes pas devenues obèses.

— Qu'y a-t-il au menu ? dis-je pour détourner l'attention de Mia.

En bon chef de cuisine, elle se lance immédiatement dans une énumération de plats, de concoctions, et de recettes... Kate me fait un clin d'œil et me tend une liste imprimée sur un papier orange découpé en forme de citrouille :

Dinde farcie aux pommes et aux marrons

Sauce aux canneberges

Purée de patates douces

& Haricots verts en daube

*

Tarte à la noix de pécan

& Gâteau au potiron

Ben dis donc ! Nous ne mourrons pas de faim !

Je regarde autour de moi. La cuisine est douillette, un contraste d'autant plus frappant avec la vue derrière les baies vitrées : le soleil est hivernal, la luminosité glacée.

Une blonde très belle pénètre alors dans la cuisine. Je suis un peu surprise, je ne m'attendais pas à voir Birdie Kavanagh, Kate ne m'avait pas prévenue que ses parents étaient également invités. Oh lala, j'espère que cet appel téléphonique n'a pas forcé la main de ma meilleure amie : si je me souviens bien, j'étais quasiment en larmes. Cette émotivité qui me pousse régulièrement à me comporter en gamine capricieuse devient fatigante.

N'avais-je pas décidé de grandir, de mûrir ? Manifestement, j'ai des rechutes.

— Ana, bonjour, ma chère petite !

Birdie m'embrasse avec affection, aussi naturelle et chaleureuse qu'autrefois, quand Kate m'invitait parfois chez elle, durant les vacances. Mrs Kavanagh est remarquablement habillée, avec un style très personnel qu'elle a transmis à sa fille. D'un autre côté, c'est normal, Birdie travaille dans la haute couture. Tiens au fait, était-elle aussi à la *fashion week* à New York le mois passé ? Je ne le lui demande pas, je préfère ne pas revenir sur cet épisode agité.

Je me tourne pour examiner Kate. Elle est enceinte, mais ça ne se voit pas. Même quand elle m'a serrée dans ses bras, je n'ai rien senti. Où met-elle son bébé ? Elle est superbe dans son jean parfaitement coupé qui lui marque la taille, et son pull à rayures rouge et blanc. Moi, à trois mois de grossesse, j'avais tout d'une baleine ; je vomissais sans arrêt, j'avais maigri et des cernes me marquaient les yeux. Pfutt. La vie est parfois injuste.

En regardant Kate voltiger dans la cuisine, les cheveux blond-roux attachés en queue de cheval, le pas dansant, je ressens une légère pointe de jalousie. Je la repousse instantanément. J'aurai un autre enfant... bientôt. J'aurai un jour une petite fille. C'est au tour d'Elliot et de Kate d'être parents. Pourtant, ma meilleure amie ne m'en parle pas beaucoup : on dirait qu'elle vit dans le présent en repoussant délibérément toute évocation de l'événement attendu... quand déjà ? Fin mars de l'année prochaine. Je compte sur mes doigts. Kate en est à cinq mois de grossesse. Elle a fait le plus gros !

Je me rapproche d'elle pour lui chuchoter :

- Tu m'as l'air en grande forme, Kate. Et comment va ma petite nièce ?
- Pourquoi es-tu aussi certaine que ce sera une fille !
- Parce que c'est aussi ce que tu disais quand j'attendais Teddy.

Nous éclatons de rire ensemble. Mia, qui nous a entendues, intervient :

— Moi, je savais que Ted serait un garçon. Et toi, Kate, tu attends une fille. Je vais enfin trouver ma revanche sur mon aîné : je vais le voir devenir gaga.

Grace se tourne vers sa fille, très choquée.

— Mais enfin, chérie, quelle revanche peux-tu vouloir contre Elliot ? Il s'est toujours montré très protecteur envers toi, depuis le premier jour de ton arrivée à la maison. Christian aussi d'ailleurs.

— Maman, tu es aveugle ! s'écrie Mia. Mes deux frères m'ont tellement couvée qu'ils ont failli m'étouffer. Il fallait que je les supplie pour sortir avec eux – que ce soit en bateau, au cinéma, ou au théâtre. Et ils terrorisaient tous les garçons qui voulaient sortir avec moi. J'ai dû m'enfuir à l'étranger pour trouver un peu de liberté, mais Christian s'est arrangé pour me surveiller, même là-bas.

Elle tape du pied, mais je vois bien son sourire. Mia adore ses frères. Et même si je comprends son impatience devant de bonnes intentions trop restrictives, elle a su leur tenir tête et affirmer sa personnalité. En fait, je l'admire beaucoup. Elle est plus jeune que moi, mais paraît bien plus mûre. Et puis, elle a déjà créé sa propre boîte, Grey Gourmet, sans qu'un mari la lui offre sur un plateau. Même physiquement, Mia est une force de la nature : grande, des courbes superbes, un port de déesse. À côté d'elle, je suis fluette et insignifiante.

Ana, arrête avec ces bêtises !

Je secoue mes idées noires. Christian m'aime comme je suis. C'est le principal.

Kate tape dans ses mains.

— Mesdames, j'ai une déclaration à vous faire : j'ai vu ma gynéco cette semaine, personne ne saura le sexe avant le jour de l'accouchement. Et Elliot a accepté ma décision !

— Oh ma chère petite ! s'exclame Grace, les larmes aux yeux.

Birdie passe derrière sa fille, lui prend la taille, et l'embrasse sur la tempe. C'est incroyable comme elles se ressemblent : on dirait des sœurs.

— Ah, mon frangin accepterait n'importe quoi en ce moment, ricane Mia.

Elle pousse des cris, puis elle se met à faire le clown, en tournant sur elle-même une main sur la bouche avec des ululements de sioux. Seigneur ! Sawyer et Ryan ne vont pas tarder à faire irruption dans la cuisine, leur arme à la main. Je m'en fiche, je ris tellement que je suis pliée en deux sur un point de côté.

— Pourquoi Elliot ne m'a-t-il pas prévenu que tu avais un rendez-vous médical ? Demande Grace d'un ton choqué.

Kate lui jette un coup d'œil que je n'arrive pas à déchiffrer. Puis elle sourit, le visage un peu crispé.

— Nous comptons annoncer à tout le monde, aujourd'hui même, au cours du repas, que la naissance est confirmée mi-avril. En attendant, motus et bouche cousue. (Elle se tourne vers moi et gronde :) Steele, tu es priée de ne pas cafarder, c'est compris ?

Pour qui me prend-elle ?

— Bien sûr.

Oh lala ! Christian ne va pas aimer être le dernier à apprendre la nouvelle. Bien sûr, je viens juste d'être mise au courant, mais c'est le principe de la chose. Il ne sera pas content.

Peu après, nous nous retrouvons dans la salle à manger où Kate essaie d'organiser un plan de table.

— Mama !

Teddy arrive en courant. Sera-t-il un jour capable de marcher quand il est excité ? Il tire son oncle par la main. Elliot se soumet gentiment aux exigences de ce petit tyran. Quand Teddy est impatient et autoritaire, il ressemble encore plus à son géniteur !

— Oui, chéri ? dis-je sans cacher mon sourire. N'embête pas Elliot, s'il te plaît. Il a certainement d'autres choses à faire.

— L Elliot ! crie Teddy en désignant son oncle et parrain.

— Ted ne cesse de reprendre ceux qui m'appellent Elliot et pas L Elliot, remarque mon beau-frère. Christian ne m'a pas raté sur ce coup-là. C'est du beau travail !

Et il éclate de rire en passant la main sur les boucles ébouriffées de mon fils.

— Bien, *L Elliot*, ricane Kate, tu es chargé d'aller récupérer ta bande de bras cassés. Nous n'allons pas tarder à passer à table. La dinde est prête à être consommée.

Elle se tourne vers moi et chuchote :

— Ne t'inquiète pas, Ana, je ne parlais pas de toi.

Quoi ? Je lui fais les gros yeux. Moi, une dinde ? Puis je me souviens de ce coup de téléphone funeste échangé quand je voulais la rejoindre à New York : *Ana, arrête de jouer les gourdes immatures !* Seigneur, elle ne me laissera jamais l'oublier ! Je lève les yeux au ciel.

Elliot et Teddy ont disparu, ils sont déjà remontés chercher les autres. Avec tous les plats accumulés sur la table, on n'aperçoit quasiment plus la nappe colorée que Kate a posée aujourd'hui, au lieu des sets qu'elle préfère habituellement. Dans un élan de perception (qui ne me ressemble pas), je devine que cette nappe est un cadeau de Grace. Je fronce les sourcils. Y aurait-il un sens caché dans... ? Je secoue la tête : non, je me fais des idées.

Quand Teddy revient, il s'approche de la table et se met sur la pointe des pieds, son petit nez à la hauteur des assiettes et des plats. Il tend le doigt, prêt à le plonger dans la purée. Je l'en empêche.

— Chéri, tiens-toi bien s'il te plaît. Je vais te mettre dans ta chaise haute et tu attendras que tout le monde soit assis pour être servi.

Il hésite, mais il ne dit rien. Il sait déjà que la nourriture a une importance toute particulière dans notre foyer.

Nous voilà donc tous réunis autour de la table. J'adresse aux autres convives un sourire béat. Je suis tellement heureuse ! L'année prochaine, mes parents seront avec nous... et peut-être aussi un petit bébé. L'avenir me paraît illuminé de projets et de joie.

Grace et Carrick se tiennent discrètement la main sous la table. Ils partagent le même sourire que moi, tout aussi heureux de voir leurs enfants et petits-enfants (au pluriel, même si l'un d'eux est encore dans le ventre de sa mère) réunis autour d'eux. Ethan se penche pour chuchoter quelque chose à l'oreille de Mia, elle pousse un cri aigu qui attire tous les regards sur elle. À ma grande surprise, elle pique un phare. Tiens, je ne suis pas la seule ? C'est rassurant.

Je ne peux m'empêcher de me demander si ces deux-là se marieront un jour et s'ils auront des enfants. Décidément, je suis prête à repeupler tout Seattle !

Elliot se lève en tapant sur son verre. Va-t-il faire un discours ou bien juste annoncer que lui et Kate connaissent dorénavant le sexe de leur enfant à naître ?

Quelques minutes plus tard, Christian se penche vers moi et grommelle :

— Tu ne parais pas surprise, Mrs Grey. Tu étais au courant ?

— Oui.

— Et tu ne m'as rien dit ?

Ses yeux gris fouillent les miens, intenses et menaçants.

— Christian ! Je l'ai appris dans la cuisine, il n'y a pas dix minutes. Que voulais-tu que je fasse ? Que je t'envoie un SMS en cachette ?

— Exactement.

— Kate ne voulait pas. Elle tenait à faire une annonce publique.

— Je vois.

Il jette à ma meilleure amie un regard assombri. Ses mâchoires gonflent, comme s'il retenait des paroles peu aimables. Kate semble ressentir cette réprobation peser sur elle, elle tourne vivement la tête et foudroie Christian d'un l'œil meurtrier. Décidément, ces deux-là ne changeront jamais ! Et je décide, un peu lâchement, de ne pas m'en mêler.

— Manger ! Crie Teddy en tapant sa cuillère sur son assiette.

— La vérité sort de la bouche des enfants, dit Elliot avec un regard approuvateur. Tu as raison, bonhomme, il est temps de manger. Pas question de laisser ce festin refroidir.

Tiens, j'aimerais bien savoir comment Kate compte appeler sa fille. Je n'ai pas pensé à le lui demander. Au moment précis où je me pose cette question, Mia intervient :

— Avez-vous déjà choisi un prénom – que ce soit une fille ou un garçon ?

— C'est toujours en cours de discussion, répond Kate un peu sèchement.

Cette fois, c'est sur son mari qu'elle pose un regard féroce. Je retiens un sourire, je devine qu'elle interdit à Elliot de dévoiler ce secret. Je suis certaine que Kate a déjà décidé le nom qu'elle donnera à sa fille. S'il n'est pas ridicule – pas de Blanche Neige ou d'Ardent –, Elliot l'acceptera sans difficulté. Pour Kate, ce nom aura une importance toute particulière et intime.

Si c'est une fille, elle ne choisira pas Anastasia... ricane ma conscience.

Elliot brandit un grand couteau et se met à découper la dinde de Thanksgiving tandis que Grace entonne les bénédictions habituelles. Je savoure la joie familiale de cette réunion, en repoussant avec fermeté mes pensées égarées.

En vérité, j'ai de quoi rendre grâce au ciel de ses bienfaits !

Le salon est douillet, l'ambiance familiale, les conversations animées. Kate descend les escaliers, les bras chargés de vêtements. D'un signe discret, elle nous demande à Mia et à moi de la suivre. Elle a acheté je ne sais combien de tenues de grossesse, elle tient à nous les montrer.

— As-tu également acheté des vêtements pour ta fille ? demande Mia.

— Je ne sais pas encore si c'est une fille, rétorque Kate, les yeux au ciel. Si j'ai un garçon, il aura l'air malin dans des pyjamas *Hello Kitty*. J'ai bien le temps, j'achèterai ça au dernier moment.

— Moi, je vois déjà ta fille dans un petit tutu rose avec des ballerines, roucoule Mia. J'en avais aussi quand j'étais enfant, c'était ma tenue préférée. Je refusais de la quitter, je faisais un drame chaque fois que maman insistait pour la mettre dans la machine à laver.

J'éclate de rire. C'est un souvenir banal, sans doute, mais du genre à rester longtemps dans les mémoires et je suis sûre que Grace y pense parfois, avec nostalgie. Moi aussi, un jour, j'aurai une petite fille. Moi aussi, un jour, je lui achèterai une tenue pour aller danser. Seigneur, j'en ai tellement envie ! Il me faut absolument convaincre Christian que nous devons faire un autre bébé, très vite, parce que cette obsession me devient de plus en plus impérative. J'espère que mon cher et tendre ne va pas encore trouver des raisons ineptes pour procrastiner. Et s'il refusait de céder à mon caprice, comme en septembre dernier, quand je voulais aller à New York ? Non... Impossible. Ce n'est pas du tout la même chose, pas vrai ?

Mia paraît très intéressée par les achats de Kate, je dois avouer que moi je trouve mortellement ennuyeux les essayages de vêtements pour adultes. D'ailleurs, Kate ne fait que les placer devant elle, rien de plus. La porte est grande ouverte, n'importe qui pourrait entrer. J'étudie d'un œil vague les couleurs qu'elle a choisies : rouge sang, vert émeraude, bleu roi, jaune d'or. Quelle chance a Kate ! Elle peut porter les teintes les plus vives, elle est toujours superbe. Avec son allure et sa classe, elle aurait pu être actrice ou mannequin. Elle a choisi le journalisme. Quel gâchis ! Bien sûr, je ne le lui dirais jamais...

J'entends un bruit de télé en bas des escaliers. Je crois qu'il s'agit d'un match de base-ball. Ethan et Carrick sont de fervents supporters de l'équipe de Seattle, les *Mariners*¹²². Et Elliot s'y intéresse aussi. Quant à Christian, c'est un ermite. Il n'aime pas les jeux d'équipe, ni la télé, ni le cinéma... Hors GEH, il n'a du temps à consacrer qu'à moi et son fils, sa famille, et ses activités physiques.

Et ses autres hobbies ? Je me souviens de cette question (de Kate) que j'ai posée à Christian le jour de notre première rencontre, pour l'interview du journal des étudiants de WSU : *que faites-vous pour vous détendre ?*

Il a répondu : *je fais de la voile ou du planeur, je m'adonne aussi à diverses activités physiques.*

¹²² Franchise de baseball de la Ligue majeure de baseball situé à Seattle

Évidemment, lesdites « diverses activités physiques » étant d'ordre privé, Christian ne s'y est pas attardé. Ces derniers temps, il n'a même plus assez de moments libres pour faire du vol à voile ou du bateau et il n'utilise Charlie Tango que pour des transports professionnels. J'espère que tout ça ne lui manque pas.

Quand nous rejoignons les autres, je trouve Teddy endormi sur les genoux de son père, assis par terre. Sur le tapis autour de lui, il y a les jouets que nous avons apportés de la maison pour occuper Teddy. Christian paraît tout aussi détendu que son fils, qu'il contemple, un doux sourire aux lèvres. Je ne sais pas comment dort mon bébé au milieu des cris de la foule, durant le match.

— Ce sont les *Mariners* ? dis-je aimablement.

Carrick me foudroie du regard.

— Non, Ana. Il s'agit du dernier match de série mondiale, remporté le 30 octobre dernier par les *Red Sox* de Boston sur les *Cardinals* de Saint-Louis.

Oh, j'imagine que les *Mariners* ont été éliminés bien avant dans la saison. Christian me le confirme d'un ton sarcastique :

— Les *Mariners* n'ont jamais remporté le titre, baby. Ils restent l'une des deux formations actuelles de la MLB¹²³ à n'avoir jamais joué en Série mondiale.

Il a droit à son tour à un regard assassin de son père.

— Il y en a deux... qui sont les autres ?

— Les *Nationals* de Washington.

— Décidément, que ce soit la ville ou l'État, le nom de Washington ne semble pas leur porter chance.

Ma tentative d'humour tombe à plat. Il n'y a que Christian qui m'adresse un clin d'œil complice.

Je remarque alors l'absence de Grace et de Birdie. Elles doivent probablement se trouver dans la cuisine, occupées à ranger. Oh lala ! J'aurais dû y penser plus tôt et proposer mon aide. Quand je me précipite, il est trop tard : la cuisine est immaculée. Je rougis, très gênée. C'est inadmissible de ma part. Kate a des excuses, elle est enceinte. Ce n'est pas mon cas. Quant à Mia, elle a préparé l'essentiel du repas, elle a bien mérité de se reposer. Moins, je n'ai rien fait. Je me suis un peu trop accoutumée à avoir du personnel.

— Il reste des desserts, déclare Grace. Nous pourrions les placer sur la table du salon, ainsi que du thé et des boissons. Les hommes auront probablement un petit creux une fois le match terminé.

Si Mia est une remarquable cuisinière, ses pâtisseries restent sa spécialité. Je me lèche encore les doigts après avoir goûté son gâteau au potiron, je n'avais plus très faim à la fin de notre plantureux déjeuner, j'espère pouvoir tester au goûter sa tarte à la noix de pécan.

— Si j'en ai trop fait, tu devrais en emmener pour Teddy, Ana. Mon neveu est un vrai bec sucré.

Quand j'aurai un autre enfant, Mia en sera la marraine. Elle est pour Teddy une tante très attentive. Bien sûr, elle a parfois des choix de cadeau... étonnants, comme des tee-shirts aux logos gothiques ou des livres aux thèmes extravagants. Si Christian fronce souvent les sourcils, il ne dit rien. Il a toujours été très patient envers sa sœur.

¹²³ *Major League Baseball*

Grace avait vu juste : les hommes se jettent sur le goûter improvisé lorsqu'ils nous retrouvent au salon. Christian arrose sa part de tarte de Chantilly, puis il me lance un regard enflammé. Je m'empourpre. J'ai des souvenirs très spécifiques, je sais ce qu'il est capable de faire avec de la crème quand moi, je suis attachée au lit. J'espère que ma rougeur sera attribuée à la chaleur du feu.

Je jette autour de moi un coup d'œil furtif. Kate lèche sa cuillère de façon indécente, en faisant de l'œil à son mari. Tiens, tiens... Christian ne serait-il pas le seul à jouer avec de la Chantilly ? Le problème, c'est que ce genre de questions est difficile à poser, même en tête-à-tête avec ma meilleure amie... Mia suce ses doigts poisseux, elle aussi me paraît avoir les yeux bien brillants, Ethan la fixe comme s'il s'apprêtait à la dévorer. Est-ce que c'est moi qui ai mauvais esprit ou est-ce que vraiment la Chantilly a un effet bizarre sur les couples de la famille ? Je regarde Mr et Mrs Kavanagh – puis mes beaux-parents... Ouf, certains convives mangent de façon tout à fait normale.

— À quoi penses-tu, Mrs Grey, pour avoir l'air aussi coupable ?

Je sursaute violemment en sentant les lèvres de Christian m'effleurer le cou. Je lâche mon assiette, il la rattrape de justesse avant qu'elle s'étale sur le canapé beige de Elliot et Kate. Tout le monde me regarde, je ne sais plus où me mettre.

— Christian ! proteste Elliot. Arrête de faire à ta femme des propositions malhonnêtes.

— Bravo, Grey ! ricane Kate. J'apprécie ton tact.

C'est à son mari qu'elle parle, pas au mien. Grace détourne la conversation avec aisance, en demandant à Birdie des nouvelles d'amis communs qui vivent à Aspen. Je me souviens alors que les Kavanagh ont également un chalet dans cette luxueuse station de ski du Colorado. J'aimerais bien apprendre à skier. Je vais demander à Christian que nous y allions pendant les fêtes. Peut-être acceptera-t-il enfin que j'inaugure les skis qu'il m'a offerts pour mon anniversaire. Il serait temps !

L'après-midi continue tranquillement, Teddy se réveille à temps pour le goûter. La nuit commençant à tomber, les parents de Kate sont les premiers à partir. Christian se lève, il me tend la main.

— Viens, baby. Nous allons rentrer.

Après de chaleureuses embrassades, nous retrouvons nos deux agents de sécurité, devant la porte, la voiture ayant été avancée. Heureusement, ils sont tous les deux célibataires, je n'ai pas le remords de les avoir privés de leurs familles durant ce jour férié. Parfois, je ne comprends pas pourquoi Sawyer n'est pas marié. C'est un homme charmant, sociable, très souriant. Sans doute n'a-t-il pas trouvé chaussure à son pied. Après tout, Taylor a attendu la quarantaine pour épouser Gail.

À Broadview, je prépare pour Teddy un dîner léger. Il est épuisé, Christian m'annonce qu'il se charge de le mettre au lit et de lui lire une histoire.

En attendant, je me demande quoi préparer pour nous. Je n'ai pas très faim. Je me décide pour une soupe et une salade, ça me paraît amplement suffisant.

Christian redescend peu après, il approuve mon choix de menus. Nous mangeons dans la cuisine, dans un silence complice.

— Que dirais-tu d'une bonne douche, baby ? Ça te détendrait avant de nous mettre au lit.

Ce ne sont pas les mots qui me réveillent, plutôt la façon dont Christian les a prononcés. Je tourne la tête pour le regarder : oh oui, ses yeux sont brillants de promesses. Notre douche commune sera certainement... intéressante.

— D'accord.

— J'ai à lire un dossier qui m'attend depuis ce matin. Je te retrouve d'ici dix minutes dans notre chambre.

Tétanisée sur le tabouret de la cuisine, je me demande si j'aurai l'audace... Oui, pourquoi pas ? Je saute de mon perchoir pour aller jusqu'au frigidaire, je l'ouvre. Mrs Taylor est une perle : nous avons toujours une bombe de Chantilly au frais. Ce ne sera pas la crème épaisse et vanillée que Mia nous a concoctée tout à l'heure, mais pour ce que j'ai en tête, ça suffira.

Armée de mon butin, je cours jusqu'à la chambre pour être prête quand Christian me rejoindra.

J'ouvre ma penderie, fouille derrière les étagères, et sors une tenue que je ne porte pas très souvent : un string minimaliste et un soutien-gorge aux bonnets découpés. C'est encore plus provocant que si j'étais nue. Pour faire bonne mesure, j'enfile les plus hauts talons que je possède, des Louboutin noirs avec lesquels je ne pourrais jamais marcher longtemps, puis j'attache mes cheveux en queue de cheval.

Je m'examine dans le miroir en pied : parfait. Je décide de ne pas mettre ni jarretelle ni bas. Moins j'aurais de vêtements, moins ils risquent de finir tartinés de crème.

Une fois dans la salle de bain, je me plante devant le lavabo, les yeux fixés sur mon reflet, puis je dessine des cercles de Chantilly : sur le bombé de mes seins ; autour de mon nombril ; le long de l'ourlet de ma culotte. C'est froid, ça chatouille. D'un seul coup, je ne suis pas certaine que ce soit une si bonne idée.

Quand je relève les yeux. Christian se trouve derrière moi, appuyé d'une épaule à l'entrebâillement de la porte, la chemise ouverte. Il me regarde, le regard assombri de désir, les narines frémissantes, la bouche sévère. Rien qu'à le voir, si dominant, ma respiration devient pantelante. Ses yeux gris m'examinent de haut en bas avec une avidité presque féroce. Puis il s'approche, récupère du bout de son index un peu de Chantilly sur mon mamelon droit et le porte à ses lèvres.

— Ainsi, tu veux jouer, Mrs Grey ? Je suis partant.

Il m'empoigne par la taille, me retourne, et m'assied sur le lavabo. Il commence à lécher l'intérieur de mes cuisses.

— Tu triches, dis-je dans un souffle. Je n'ai pas mis de Chantilly... là !

— J'ai l'intention de te dévorer des pieds à la tête, Ana. C'est moi qui décide dans quel ordre je veux goûter mon dessert.

Oh lala.

Je n'avais pas réalisé qu'une bombe de Chantilly avait une forme phallique et qu'elle pouvait être utilisée comme un vibromasseur. Christian a infiniment plus d'imagination que moi.

Quand je finis par passer sous la douche, j'ai du mal à rester debout tellement mes genoux sont tremblants. Christian lui, me paraît en pleine forme. Il ne cesse de rire tandis qu'il me lave les cheveux, le corps... Hmm, ses mains se promènent partout sur moi.

— Tu as passé de bonnes fêtes de Thanksgiving, Ana ?

— Les meilleures du monde, dis-je, avec une sincérité indéniable.

Noël à Aspen

Ana

Décidément, je n'ai pas de chance avec le ski. J'en rêve depuis le premier jour où j'ai appris que Christian possédait un chalet dans le Colorado, dans cette station prestigieuse qu'est Aspen. Il m'a déjà offert tout l'équipement, une paire de skis colorés à large spatule, des bâtons, une combinaison douillette, des chaussures qui me paraissent futuristes... Mais je n'ai eu le droit de les essayer que dans ma chambre. Christian trouve toujours un prétexte pour m'interdire d'affronter les pentes enneigées. D'accord, parfois, il a de bonnes raisons : nous sommes souvent venus à Aspen au printemps, en été, à l'automne, c'est-à-dire en dehors de la saison de ski.

Le premier hiver après notre mariage, j'étais enceinte de Teddy, je ne pouvais pas skier. Et Christian m'en voulait encore d'avoir pris des risques avec Jake Hyde, il me surveillait comme du lait sur le feu. L'an passé, nous sommes restés à Broadview, c'était le premier Noël de notre fils ; la neige, je l'ai découverte sur la terrasse, dans le jardin, au bord du Puget Sound.

Je m'étais bien promis que cette année... Malheureusement, j'ai eu cette hémorragie en septembre, Christian a eu tellement peur en me découvrant dans une mare de sang ! J'ai fait très attention ces trois derniers mois de ne plus lui causer de frayeur. Quand j'ai réclamé un séjour à Aspen entre Noël et le jour de l'an, il a accepté, je me suis dit : *cette fois, c'est la bonne...*

J'ai eu des nausées le lendemain de Noël. Aurais-je abusé de plats roboratifs au cours des fêtes ? Je ne crois pas, je ne prends plus de traitement contraceptif depuis mon passage à l'hôpital, alors peut-être... Un nouveau bébé serait pour moi le plus merveilleux des cadeaux. Je n'ose encore y croire.

Nous allons dans le Colorado en jet, avec Elliot et Kate. Mia et Ethan, invités aussi, n'ont pu se libérer. Quant à mes beaux-parents, ils gardent Teddy. J'ai le cœur un peu gros de ne pas voir mon fils pendant près d'une semaine.

— Tu es verte, Steele qu'est-ce que tu as encore ? Toujours peur en avion ?

Je regarde autour de moi, Christian et Elliot ont disparu, je crois qu'ils sont allés dans le garage chercher du bois. Un grand feu flambe déjà dans la cheminée, mais c'est une tradition, je pense, que les hommes de la famille s'occupent de cette tâche. Je suis seule avec Kate. Elle est enceinte de six mois et porte avec aisance son excès de poids. Il est vrai qu'elle est grande et bien bâtie, elle ne souffre pas du même déséquilibre que j'ai connu avec Teddy. Christian parlait parfois de moi comme d'un culbuté, et malheureusement, c'est aussi comme ça que je me voyais.

— J'ai dormi pendant tout le trajet, Kate, je n'ai pas eu le temps d'avoir peur. Non, tu vois... Je crois que j'attends un autre enfant.

— Comment ça, *tu crois* ? Fais un test de grossesse, tu auras ta réponse.

— J'ai peur d'être déçue si le test est négatif.

Elle lève les yeux au ciel. Bien sûr, elle ne réagirait pas comme ça, pour Kate Kavanagh Grey, tout est en noir et blanc, tranché, incisif. Moi, je préfère les nuances de gris... Je souris, en évoquant les cinquante nuances de folie que Christian affirme posséder.

— En tout cas, si tu es enceinte, c'est une bonne idée, Ana. Nos enfants auront le même âge.

— J'aimerais que nous ayons toutes les deux une fille. Pourquoi ne veux-tu pas annoncer le sexe de ton bébé ?

— Parce que, ricane-t-elle, ça emmerde tout le monde. Et puis, tu es gonflée de me le reprocher. Si je me souviens bien, tu ne voulais pas non plus savoir pour Ted, tu t'es fait manipuler par Mr Pété-de-Thunes. Une fois de plus !

— C'était pour moi sans importance, je savais que j'aurais plusieurs enfants, et Christian tenait beaucoup à le savoir. Tu connais John Flynn ?

— Oui, c'est le psy de ton mari. Pourquoi ?

— Eh bien, il affirme que le mariage exige des compromis. Si chacun reste braqué dans sa position, il n'y a aucune communication possible.

— C'est pour moi que tu dis ça ?

Houlà ! Qu'est-ce qui m'a pris d'aborder le sujet, Kate paraît en colère. Ce n'était pas du tout mon intention...

— Non, bien sûr que non, je voulais seulement...

— Parce que tu fais tous les compromis, Ana. Ton maniaque du contrôle ne t'en accorde aucun.

Ô combien elle se trompe ! Je n'ai pas le temps de défendre Christian, les hommes reviennent déjà. Elliot prend sa femme par la taille et l'embrasse goulûment, il paraît si heureux d'être père. Que dira Christian en apprenant... Non, je ne peux pas lui en parler avant d'être certaine. Dès que je rentrerai à Seattle, je prendrai un rendez-vous avec le Dr Greene.

Christian

Je ne comprends pas l'attitude de mon frère vis-à-vis de sa femme. Elle est enceinte, bon Dieu, et elle envisage de skier ? Elliot tente de le lui interdire, elle l'envoie bouler. Je dois me mordre la langue pour ne pas intervenir, Ana m'a supplié hier soir de laisser Elliot et Kate gérer seuls leurs problèmes de couple. Mais il s'agit également de ma nièce ou de mon neveu, non ? J'ai demandé à Taylor de garder sous le coude les numéros d'un urgentiste, d'un gynécologue, et l'hôpital le plus proche est accessible par hélicoptère en moins d'un quart d'heure... J'espère que ces précautions suffiront. Bien entendu, je n'en ai rien dit à ma femme ou à la Walkyrie.

Ana a encore été malade ce matin. La dernière fois qu'elle a eue des nausées au réveil, elle était enceinte de Ted. Elle veut un autre enfant, je le sais. Est-ce que je suis prêt ? Étrangement, c'est le ventre gonflé de ma belle-sœur qui me convainc. Oui, une nouvelle grossesse ne me fait pas peur. J'en ai parlé à John Flynn, après l'hémorragie d'Ana. Il affirme que mon évolution est tout à fait remarquable. Ted m'a prouvé que j'étais capable d'être père. C'est un soulagement incommensurable.

Si Ana en est au premier mois d'une nouvelle grossesse, pas question qu'elle monte sur des skis. Elle n'est pas très coordonnée sur le plan psychomoteur, j'ai des suees froides en l'imaginant sur une piste, au milieu d'autres débutants qui seraient pour elle des dangers publics. Je la vois déjà dans le plâtre, ou un fauteuil roulant, ou prise sous une avalanche... Que sais-je encore ?

Elle est à Aspen pour prendre l'air, nous avons tout ce qu'il nous faut sur la terrasse du chalet. Je l'accompagnerai également dans les boutiques du centre-ville, si elle le souhaite, mais sur les pistes ? Pas question.

J'avais prévu quelques sorties pour moi-même, avec mon frère, mais il ne veut pas quitter sa femme. Sur ce plan-là au moins, je le comprends. J'ai skié avec Taylor une heure ou deux, en laissant ma femme sur une chaise longue, apprendre le soleil en bas des pistes, son agent de sécurité veillant sur elle.

Cet après-midi, Ana et moi sommes au chalet, installés devant la cheminée. Kate et Elliot ne sont pas encore rentrés. Ce matin, les voir sur les pistes m'a prodigieusement énervé, je préfère ne pas réitérer cette expérience de sitôt.

Même Ana est horrifiée de l'inconscience de la future mère !

— Et si elle tombe ? Et si un autre skieur lui rentre dedans ?

— Tiens, Mrs Grey, tu es d'accord avec moi : Kate est une inconsciente ?

Ana me foudroie du regard :

— Christian, ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. Non, elle n'est pas inconsciente, c'est juste euh... Kate est une remarquable skieuse, elle ne prendra aucun risque inutile. Elle a confiance en elle, peut-être un peu trop.

— C'est une égoïste, mon frère se fait un sang d'encre pour elle. Et Miss Pénible s'en contrefout. À sa place, je ne le supporterais pas.

Ana soupire et secoue la tête.

— Vous ne vous ressemblez pas physiquement, Elliot et toi. Vous n'avez pas non plus le même caractère.

— Ça arrive même chez deux frères qui partagent les mêmes parents et les mêmes gènes. Si tu veux mon avis, le pire défaut d'Elliot, c'est sa nonchalance, il accentue parfois à l'extrême son côté « j'm'en foutiste ». Il laisse sa femme gérer leur couple, parce qu'il ne veut pas d'emmerdes

— Alors, ce que tu veux dire, c'est qu'Elliot n'est pas un dominant ?

— Certainement pas au sens BDSM, mais baby, ce n'est pas davantage un soumis. C'est juste un vrai gentil, qui n'aime pas les conflits. C'est pourquoi je suis en colère, Kate et ses colères le malmènent véritablement.

— Tu crois ? S'il est comme tu dis, est-ce que ça le touche vraiment ? Est-ce que ça ne glisse pas sur lui ? À mon avis, quand Kate est en colère et hausse la voix, Elliot se renferme sur lui-même et attend que l'orage passe.

Elle est trop drôle, j'éclate de rire.

— C'est aussi ce que tu faisais avec ta colocataire à l'université ?

— Oh... oui, je crois.

— Elliot n'est pas comme toi, baby. Tu étais une petite fille innocente tandis que lui, c'est un homme, un vrai. Dans le bâtiment, les mecs ne sont pas des tendres ; Elliot est dans le métier depuis des années, il ne faut quand même pas trop le chercher.

J'espère ne pas trahir mon frère, j'hésite avant de poursuivre :

— Il y a autre chose, Ana. Elliot a une grande expérience sexuelle et depuis le premier jour, il domine la Walkyrie sur ce plan-là.

Ana semble éberluée.

— Comment peux-tu le savoir ? Il t'a fait des confidences ?

— Absolument pas ! (*Et c'est la vérité.*) Mais mon initiation dans le monde BDSM a été très poussée, surtout quand j'ai voulu devenir un dominant. Je suis capable de lire le langage corporel de deux partenaires. Le sexe, c'est l'arme cachée d'Elliot pour mater sa femme quand elle déraile trop.

— Je ne te crois pas ! proteste Ana. Elle le rembarre dès qu'il tente de lui donner un conseil.

— Elle a une grande gueule, je te l'accorde, mais les messages d'Elliot passent quand même. Il a compris qu'il ne devait pas la prendre de front, parce qu'elle se braque, par principe. Ses réactions doivent venir de son éducation sous la poigne de Keith Kavanagh. Mais si tu regardes bien, Ana, Elliot finit toujours par mener Kate là où il veut. Par exemple, elle ne voulait pas d'enfant, pas vrai ? Et regarde, elle va pondre ...

— Christian !

Ana semble outrée, mais elle éclate de rire, ce qui enlève beaucoup de poids à ses protestations.

Je reprends avec ironie :

— En fait, mon frère réussit à supporter sa femme parce qu'il ne la voit pas tant que ça ; il fait ce qu'il veut sur ses chantiers douze à quatorze heures par jour – et davantage quand elle est en déplacement pour son boulot. La planque, quoi !

Ana rit encore. Je l'embrasse, doucement d'abord, puis avec passion. Je décide de profiter de notre solitude pour une petite sieste érotique. Ma délicieuse épouse accepte, des étoiles plein les yeux.

2014

*Bis Repetita Placenta*¹²⁴

Ana

Quoi ?

Non ! Ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible. Elle a dû se tromper – ou bien j'ai mal entendu...

— Mrs Grey ? Vous allez bien ?

— Vous êtes sûre de ce que vous dites ?

Ma voix n'est qu'un murmure à peine audible.

— Oui, certaine à 100 %. Vous êtes enceinte.

Je suis enceinte, c'est ce que je voulais. Que va dire Christian ? Va-t-il se mettre en colère ? Non, non, non, ça ne va pas recommencer. Il a changé, je le sais. Cet autre bébé, nous avons parlé et reparlé... *mais il y a toujours un gouffre entre la réalité et le virtuel*, souffle ma conscience inquiète. Il ne s'agit PAS d'une grossesse inattendue cette fois.

— De quand date la conception ?

— Mrs Grey, pourquoi cet air affolé ? Vous vouliez cet enfant depuis cet... incident à l'automne. Vous n'avez pas repris de traitement de contraception depuis lors. D'ailleurs, quel que soit le traitement utilisé, pilule, ovules ou injections, aucun n'est garanti à 100 %. (Elle rit.) Sauf l'abstinence, bien entendu.

Je regarde le Dr Greene avec des yeux ronds. Je ne suis pas habituée à la voir faire de l'humour – et je ne trouve pas drôle sa remarque e ne réponds pas. Elle se lève et agite la main.

— Bien, dit-elle, pour répondre à votre question concernant la date de conception je vais maintenant vous examiner afin de la déterminer.

Comme un automate, je hoche la tête et la suis jusqu'à la table d'examen sur laquelle je me couche. Elle m'adresse un sourire aimable, mais professionnel :

— Installez-vous. Vous connaissez le processus.

Elle enfile des gants en latex et allume son scialytique¹²⁵. J'ai les mains tellement glacées que je ne les sens plus. Je place les pieds dans les étriers et je cherche à penser à autre chose tandis que le Dr Greene manipule son speculum.

— Respirez ! Ordonne-t-elle.

J'essaie, mais je ne fais que haleter. Aucun oxygène ne pénètre dans mes poumons, j'ai des taches noires devant les yeux. Je me concentre sur le visage du médecin entre mes jambes. Oh lala... Elle a une expression bizarre, le front plissé. Aussitôt, je m'inquiète.

¹²⁴ Jeu de mots provenant de l'expression latine *bis repetita placent*, d'après un vers de l'Art poétique d'Horace (365), interprété comme : Profiter des bonnes choses et se resservir.

¹²⁵ Marque de luminaires, devenu terme générique désignant un système d'éclairage utilisé en salle opératoire.

- Est-ce que tout est normal ? Est-ce que le bébé va bien ?
- Oui, Anastasia, le bébé va très bien. Le problème... Eh bien, vous êtes enceinte de trois mois.
- Quoi ? Mais j'ai continué à avoir mes règles.
- Ah, je vois. Cela arrive, même si c'est inhabituel.

Peu après, elle dépose sur mon ventre un gel transparent, froid et épais, puis installe son appareil d'échographie. Quand la sonde fait contact, je vois apparaître Petit Pois Bis sur l'écran, en noir et blanc. Ma fille. Bien sûr, on ne voit rien encore, mais je suis certaine que c'est une fille. Tout comme j'étais certaine que Teddy serait un garçon. Peut-être est-ce l'intuition féminine ou l'instinct maternel, je l'ignore et je m'en fiche. J'ai des larmes plein les yeux en regardant cette première photo de mon enfant, *notre* enfant. Christian et moi allons avoir un autre bébé – que j'aime déjà de tout mon cœur. J'oublie tous mes soucis pour ne plus ressentir que cette joie qui m'inonde, complètement.

- Je vous tire un cliché ? propose le médecin.
- Oui, volontiers.

Je suis assise à l'arrière de la voiture, Sawyer est au volant et nous retournons à la maison. Je suis heureuse, détendue, avec les deux mains plaquées sur le ventre, comme pour protéger ce bébé qui dort là, en moi. Je comprends mieux pourquoi j'ai été aussi émotive ces derniers mois ! Je rougis. Et aussi pourquoi ma libido a été si... hum, déchaînée, surtout au cours des dernières semaines.

Sawyer remonte l'allée jusque devant la maison. Oh ? Nous sommes déjà arrivés ? Je n'ai pas vu le temps passer. Et tout à coup, la réalité me retombe dessus comme un mur de briques. Je vais devoir annoncer ma grossesse à Christian. Cette perspective me donne la nausée.

Quand je pénètre dans la maison, j'entends des bruits, des rires. Christian joue avec Teddy dans le salon. Ils paraissent bien s'amuser tous les deux, ce qui me fait sourire jusqu'aux oreilles.

Christian m'aperçoit dès que je pénètre dans la pièce. Il pointe son doigt vers moi et dit à notre fils :

- Regarde, Ted, maman est revenue.

Teddy poussa un hurlement perçant et manque d'échapper aux bras de son père.

Christian le dépose sur ses pieds, notre petit garçon court vers moi. Je m'accroupis juste à temps pour le rattraper et le serrer très fort ; il noue ses petits bras autour de mon cou.

- Hey, mon bébé chéri. Tu m'as manqué. Tu t'es bien amusé avec papa ?
- Vi, piaille-t-il.

Il m'embrasse sur la joue. Très fort. En clair, moi aussi je lui ai manqué. J'ai les yeux pleins de larmes, je ne peux m'en empêcher. J'étreins mon petit garçon pour cacher mon émotion. Je n'arrive pas à croire qu'il va bientôt deux ans. Le temps passe vite, trop vite.

Christian nous rejoint, il me prend sous les aisselles et m'aide à me relever. Puis il m'embrasse, un bras passé autour de ma taille.

- Hey, Mrs Grey.
- Hey, mon chéri, dis-je avec un sourire.
- Est-ce que ça va ? s'inquiète-t-il en me dévisageant. Pourquoi ces larmes ?

— Ça va très bien, la journée a été longue. J'ai bien besoin d'un câlin.

Peu après, nous sommes tous réunis dans la cuisine, c'est déjà l'heure du dîner. Poulet rôti et gratin de macaronis. Un repas simple et roboratif, que Gail nous prépare de temps à autre, parce que ce sont les plats préférés de Christian. Pas le foie gras, pas le caviar, pas le magret, non, juste ce qu'on sert aux enfants. Et comme Teddy mange avec nous ce soir, c'est d'autant mieux.

Christian me parle de sa journée, je lui raconte quelques anecdotes de la mienne. La routine.

— Et comment s'est passé ton rendez-vous avec le Dr Greene ?

Je m'agite sur ma chaise, en essayant de prétendre que sa question ne me perturbe pas.

— Euh... bien, très bien. Elle a dit que j'allais... très bien.

Christian me surveille d'un œil étréci. Zut, il ne me croit pas. Pourtant, il n'insiste pas. Ce n'est qu'un délai, je le sais bien, mais dans mon état actuel de nervosité, je lui en suis reconnaissante.

Après le dîner, Christian joue un moment avec son fils à faire rouler des petites voitures sur le tapis du salon. Fifty adore les voitures – petites et grandes. Ça tombe bien, Ted aussi. Je présume que c'est valable pour tous les hommes.

— Tu vois, Ted, Car est le chef de la meute, suggère-t-il.

Car est une grosse voiture rouge en peluche, un des jouets préférés de notre fils. C'est aussi un des personnages du dessin animé *Cars* – un Walt Disney, je crois –, qui date de quelques années. Teddy adore cette série de films qui se déroulent dans un monde peuplé de voitures anthropomorphes. Et Christian les a tous regardés avec lui. Quand il parle de Car, je crois presque revoir le petit garçon qu'il était autrefois, avec de grands yeux gris et des cheveux ébouriffés aux reflets cuivrés. Son fils lui ressemble comme deux gouttes d'eau, sauf la couleur des yeux. Ted a hérité de la mienne, bleu ciel. Dommage !

En les regardant jouer, j'ai du mal à me souvenir des doutes qu'il avait concernant son aptitude à devenir père, et surtout d'être un bon père. Il a beaucoup parlé avec son psy, le bon Dr Flynn, avant la naissance. Et même après, malheureusement.

Bien sûr, Fifty a adoré Teddy dès le premier regard, mais l'accouchement a été difficile pour moi. Christian s'en voulait terriblement de mes souffrances dont il se sentait responsable. Mon pauvre mari ! Il a vraiment un don pour endosser tous les aléas et difficultés que je rencontre. J'ai beau lui dire et lui redire qu'une vie normale comporte des épreuves, Christian refuse de l'accepter. Il voudrait m'offrir un monde parfait, rempli de plaisir et de cadeaux. C'est une intention louable, mais irréalisable.

Christian adore son fils. J'espère qu'il aimera aussi notre nouveau bébé. Je lui ai souvent expliqué ma position : je refuse que Teddy soit enfant unique. Ça a été mon cas et je l'ai toujours regretté. J'aurais adoré avoir un grand frère ou une petite sœur, quelqu'un à qui parler, un compagnon de jeu. Plus tard, à l'université, quand j'ai rencontré Kate, je l'ai considérée comme la sœur que je n'avais jamais eue. Elle paraissait tellement plus expérimentée que moi sur les choses de la vie ! Et puis, il y a eu José Rodriguez. Nos pères, tous deux anciens militaires, se connaissaient et s'entendaient bien ; José a été pour moi comme un frère. Dommage qu'il soit tombé amoureux de moi... Depuis mon mariage, nous sommes peu à peu séparés. J'ai mis longtemps à lui pardonner son éclat avant la naissance de Teddy. Entre nous, ce n'est plus pareil. C'est surtout par Ray que j'ai de ses nouvelles : José réussit bien en tant que photographe, il parcourt le monde. Il n'est toujours pas marié, mais j'espère qu'il m'a oubliée.

Bref, Teddy aura des frères et des sœurs. Si ça ne tenait qu'à moi, je remplirais notre immense maison de rires et de cris d'enfants. Je ne suis pas certaine que Christian l'accepterait. Bon, alors, prenons un

compromis : au moins un deuxième – qui est déjà en route –, et peut-être un troisième... Teddy et sa sœur auront un peu plus de deux ans d'écart, c'est parfait. Ils pourront jouer ensemble, Teddy sera le grand frère responsable, un rôle qu'il tiendra à ravir j'en suis certaine : il a le même sens des responsabilités que son père.

Je suis heureuse. Si heureuse. Mais comment va réagir Christian ? Pour Teddy, il en a fait un tel drame... Sera-t-il plus raisonnable cette fois-ci ?

Chaque fois que j'ai évoqué l'éventualité d'une nouvelle grossesse depuis ma récente hémorragie, il m'a répondu que nous avions bien le temps. Maintenant, ce n'est plus le cas. Petit Pois Bis est là.

Et si Fifty s'en va comme la première fois ?

Non, Ana, grogne ma conscience, mécontente, en me fusillant d'un regard dur par-dessus ses lunettes à monture d'écaille. Ça suffit. Cet homme t'adore. Et même s'il recommence à faire un gros caprice, même s'il hurle, s'il se met en colère, il finira par s'y faire. Et il aimera cet enfant comme il a aimé le premier. Inconditionnellement. Il lui faut toujours du temps pour accepter, un changement, c'est dans sa nature. Ne t'inquiète pas, ça ira.

Il est tard, Teddy après son bain, il est couché. Je l'embrasse, puis je laisse Christian lui dire une histoire, un rituel entre père et fils, depuis le jour de sa naissance, avant même que le bébé ne puisse comprendre les paroles. Même quand Christian est en voyage d'affaires, il trouve toujours le moyen de communiquer avec son fils, sur Skype, pour lui lire un ou deux chapitres. Ce soir, je ne m'attarde pas dans la nurserie, je retourne dans notre chambre, je me déshabille, songeuse, et je passe dans la salle de bain me démaquiller et me laver les dents. En guise de pyjama, j'ai enfilé un tee-shirt de Christian.

Je fais un bond en le voyant surgir derrière moi. Il passe les bras autour de moi.

— Désolé, baby, je ne voulais pas te faire peur. Tu étais si belle, devant ton miroir, j'ai eu envie de te toucher.

Il m'embrasse dans le cou, je me détends contre lui. Il ne porte qu'un pantalon de pyjama, rien d'autre. Pas étonnant que je sois encore enceinte quand mon mari, beau comme un Dieu grec, est un sexpert au lit ! Le plus étonnant, c'est que cette grossesse n'ait pas eu lieu bien plus tôt. Quelle femme refuserait une proposition sexuelle de Christian Grey ? En y réfléchissant, je ne vois que Kate et Ros Bailey, ce qui me fait sourire.

Je croise ses yeux gris dans le miroir.

— Ana, qu'est-ce que tu as ?

Je me raidis, sans rien dire. Mais la lutte est vaine. Christian sait toujours quand je lui cache quelque chose. Je ne comprends pas comment il déchiffre si bien mon expression, mais c'est le cas. Par contre, quand il veut rester impénétrable, je ne lis rien en lui. C'est énervant.

Christian a de nombreuses qualités, mais la patience n'est pas son fort. Il m'arrache à mes pensées en me secouant par les épaules.

— Merde ! Anastasia ! Réponds-moi ! Que s'est-il passé aujourd'hui ? Un problème au boulot ? Quelque chose que t'a dit le toubib ?

— Non, il n'y a aucun problème à SIP, Christian, tout va bien.

Me tenant toujours aux épaules, il me fait pivoter. Il place son bras gauche autour de ma taille pour me maintenir en place et de la main droite, il me renverse la tête pour mieux scruter mon visage. Nos yeux se rencontrent, cette fois sans l'intermédiaire du miroir.

— Dans ce cas, c'est le Dr Greene, grommèle-t-il. Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu es malade ?

Déjà, la peur lui crispe les traits, ses pupilles sont dilatées, il a les mâchoires serrées. Oh lala ! Je fonds en larmes.

— S'il te plaît, ne sois pas fâché... dis-je dans un souffle.

— Bordel de bordel, qu'est-ce que tu as encore inventé ?

Mes yeux tombent sur ma main, plaquée sur son torse nu, au niveau du cœur.

— Je suis enceinte.

C'est à peine un murmure. Christian le perçoit. Il a un halètement qui résonne très fort dans le silence pesant qui vient de tomber dans la salle de bain. Très lentement, je lève les yeux. Il s'est figé, le visage dur, le regard vide. Du coup, je panique. J'éclate en sanglots. Je tremble de tout mon corps et les mots m'échappent en une logorrhée verbale pantelante. Un long monologue affolé...

— Je suis désolée... Je n'ai pas fait exprès, je t'assure... Nous en avons parlé non ? Euh... c'est quand même une bonne nouvelle, tu ne crois pas ? Nous allons nous en sortir. Teddy sera content. Écoute, ce n'était pas prévu, mais... Ne sois pas fâché, s'il te plaît... Je t'aime, tu m'aimes, tu adores Teddy... Tu es un père merveilleux. Je le savais. S'il te plaît, Christian, ne recommence pas comme la dernière fois, s'il te plaît, ne t'en va pas... Ne me laisse pas... Ne nous laisse pas, Petit Pois Bis et...

Il me coupe la parole lorsqu'il prend ma tête entre ses deux paumes et très doucement, pose ses lèvres sur les miennes. Son baiser est si tendre et si aimant que mon pouls s'apaise aussitôt. Je commence à me détendre.

Christian relève la tête, une fois encore, nos regards se croisent. C'est alors que je remarque qu'il a les larmes aux yeux.

— Tu es enceinte ? chuchote-t-il, comme s'il n'osait y croire.

— Oui.

Un lent sourire, comme un rayon de soleil perçant la couche de nuages après un orage, naît sur le beau visage penché sur le mien. Une larme, une seule, s'échappe et roule sur sa joue. Christian m'embrasse encore. Je n'ose y croire. Il faut que je sache.

Vas-y ! Ordonne ma conscience, impérieuse.

— Tu es content ?

— Baby, « content » n'est pas le qualificatif qui décrit mon état d'esprit. Je suis heureux, béat, comblé, enchanté, radieux, ravi, satisfait, extatique...

— Oh ?

— Nous allons avoir un autre enfant. C'est merveilleux. Je m'en doutais depuis Aspen. Je ne comprends pas pourquoi tu pensais que je serais en colère ou que j'allais te quitter.

Il paraît si sincère, si étonné. A-t-il oublié sa réaction lorsque je lui ai annoncé l'arrivée de Teddy ? Je ne sais pas si je dois plomber l'ambiance en évoquant ces jours lointains, si difficiles.

— Eh bien, la première fois... euh, tu n'étais pas très content, alors... je craignais que... Tu sais, ce n'était pas prévu. Mais depuis septembre, je n'ai plus aucune contraception.

— Ana, tu voulais un autre enfant. Nous avons attendu quelques semaines parce que le Dr Greene l'avait recommandé, c'est tout

— C'est vrai. Mais...

J'ai un petit sourire tremblant, les larmes recommencent à couler sur mes joues. De soulagement, de joie, d'énervement, je ne sais plus.

Christian a l'air bouleversé.

— Baby, ça me crève le cœur que tu aies peur de me parler. Tu es toute ma vie, je veux que tu puisses tout me dire. Je veux tout partager avec toi. Je ne me pardonnerai jamais ma réaction la première fois. C'était une période difficile pour moi, je n'avais pas encore complètement accepté les changements qui venaient de bouleverser ma vie. Aujourd'hui, grâce à toi, grâce à John Flynn, grâce à Ted, je sais que je peux être père. Je n'ai plus peur. Enfin si... un peu, mais c'est normal. Je pense que tous les parents ressentent la même chose. Je t'aime, j'aime mon fils, et j'aime déjà ce nouveau bébé. En fait, cet amour qui se multiplie, c'est... intense. (Il a un sourire adorable.) Et tu me connais, Anastasia, j'aime l'intensité. J'aime tout ce qui est extrême. Je ne pourrais être plus heureux qu'à cet instant précis.

Comment ai-je osé douter de lui ? Jamais je ne me le pardonnerai, moi non plus. C'est certainement dû à mes hormones. Je resserre les bras autour mon mari adoré ; mon corps se détend, je fonds contre lui. Les lèvres posées sur sa poitrine, je chuchote :

— Je t'aime, Christian. Je t'aime tellement.

— Moi aussi. Ne l'oublie pas. Même quand mes réactions sont aberrantes, grotesques, violentes, elles proviennent toujours de mon amour pour toi.

Puis il fronce les sourcils, comme si une nouvelle inquiétude lui venait.

— Est-ce que tu vas bien ? Pas de nausées, pas de fatigue ?

— Non, je n'avais même pas réalisé que j'étais enceinte. Tu imagines, la naissance de Petit Pois Bis est pour dans six mois. J'ai vu sa photo, tu sais. Elle est dans mon sac. Viens, je vais te la montrer.

Il réagit à ma proposition avec enthousiasme, me prend par la main et m'attire jusque dans la chambre. Il me fait asseoir sur le lit et va chercher mon sac. Je fouille à l'intérieur, Christian et moi penchons nos têtes sur l'échographie en noir et blanc.

Un bébé. Déjà formé. *Notre bébé.*

— Waouh ! souffle Christian avec émotion.

— D'après le Dr Greene, la naissance est pour cet été.

— Tant mieux ! Je n'aime pas attendre.

Il me regarde avec un sourire entendu.

— Ainsi, Mrs Grey, voilà pourquoi tu as été si exigeante au lit, récemment ! D'ailleurs, j'aurais dû m'en douter : j'ai bien remarqué que tes seins avaient pris du volume.

Il pose l'échographie sur la table de chevet et me soulève, pour m'installer sur ses genoux. Il me débarrasse de mon tee-shirt puis le monde semble tourbillonner autour de moi. Je me retrouve étendue sur le dos, Christian à mes côtés. Il m'embrasse sur les lèvres, sa main effleure mon ventre, de douces caresses pleines de promesses. Puis il glisse le long de mon corps et pose la tête sur mon estomac.

— Coucou, bébé, dit-il à mi-voix.

Il se met à alterner baisers et déclarations d'amour :

— Tu n'es pas trop serré là-dedans ? ... Pour le moment, c'est maman qui va s'occuper de toi... Moi, je veillerai à ce qu'elle ne se fatigue pas... à ce qu'elle mange régulièrement... à ce qu'elle soit aimée, détendue, heureuse... Quand tu seras né, tu feras la connaissance de Ted... C'est ton grand frère, bébé, il est absolument génial... Il te prêtera ses voitures... Nous y jouerons ensemble, tous les trois ... Je te lirai une histoire le soir... Tu seras toujours protégé et bien nourri, je te le promets... Je veillerai sur toi... J'ai tellement envie de te connaître... Je t'aime... Je suis ton papa...

Les larmes de bonheur me roulent sur les tempes et trempent mon oreiller. Je n'ai jamais rien vu d'aussi émouvant que Fifty parlant à notre bébé à naître. Quand il a terminé, il dépose un chemin de baiser qui remonte le long de mon ventre, ma poitrine, mon cou, mes lèvres. Il m'exprime sans mot dire son amour, sa passion, sa vénération. Mon émotion change de nature et devient plus brûlante, plus sensuelle. Je dévore sa bouche avec une frénésie que je ne cherche pas à dissimuler.

Il rit doucement contre mes lèvres. Ses mains savantes prennent mes seins en coupe, les caressent, les malaxent, en étirent les pointes érigées. Je geins en me cambrant dans le lit lorsque Christian se met à les embrasser, les mordre, les sucer. Un côté après l'autre. J'ai la poitrine si sensible que je pense un moment trouver l'orgasme juste comme ça. Je sens un pouls frénétique battre entre mes jambes, mon sexe est trempé. Quand Christian me pénètre de ses doigts, il émet un feulement rauque et satisfait. Il me caresse, fébrilement, et provoque rapidement le déferlement d'une vague de plaisir qui me transporte hors de moi-même. Les yeux fermés, je ne suis plus que sensations et cris. C'est trop, c'est trop...

— Christian, s'il te plaît... (*C'est toi qui supplies comme ça, Ana ? Un peu de retenue.*) Prends-moi, prends-moi !

J'ai besoin de lui, de son poids, de sa présence en moi. Il me fait attendre encore quelques secondes, jouant avec mon clitoris, mes seins, mes lèvres. Mes doigts lâchent le drap du lit sur lequel ils s'étaient crispés pour empoigner Christian aux cheveux. Je l'embrasse, je le mords.

— Prends-moi !

— D'accord, Mrs Grey, grogne-t-il, les dents serrées de tension. Mon but dans la vie est de te satisfaire.

Il m'écarte les cuisses, se positionne et me pénètre. Aaah, que c'est bon ! Je tente de me cambrer, pour le prendre plus profond, mais il est trop lourd, trop fort. Il me maintient en place, les mains sur mes hanches, et se met à me marteler. *Ô mon Fifty, toujours si dominant !* Mais je m'en fiche. Au lit, je veux bien lui laisser tout contrôler, j'en tire un plaisir inouï qui me récompense bien de ce simulacre de soumission.

— Encore... Encore...

— Bordel, Ana, tu me tues ! Allez, viens, jouis ! Crie mon nom ! exige-t-il.

— Christian !

Un hurlement, un autre orgasme. Si vite ? Ou bien est-ce le premier qui n'a jamais cessé d'exploser en moi ? Je ne sais pas. Peu importe. Mon corps tremble sous la force des spasmes qui le secouent. Christian jouit aussi. J'entends son râle... Juste avant de s'écrouler sur moi, il roule sur le dos, me gardant imbriquée contre lui. Lessivée, je m'écroule sur sa poitrine. Il resserre ses deux bras sur mes épaules.

— Pfutt ! Siffle-t-il. C'était jouissif ! Épuisant, mais jouissif !

— Mmm.

Je me mets à glousser, si heureuse que j'ai l'impression d'être une coupe de champagne, remplie de bulles qui montent en pétillant vers la surface.

— J'aime t'entendre rire, baby. C'est le plus beau son du monde.

Je suis trempée de sueur. La chambre est plutôt fraîche. J'ai un frisson lorsqu'un courant d'air effleure ma peau humide. Christian réagit instantanément : il récupère la couette et nous en recouvre tous les deux. Puis il tend le bras et éteint la lumière. Je suis bien, blottie contre lui, sur les muscles durs de sa poitrine.

— Merci, Anastasia, chuchote-t-il dans le noir.

— Merci de quoi ?

— De m'offrir un autre bébé pour compléter notre famille. De me donner chaque jour de nouvelles raisons de t'aimer.

À nouveau, j'ai les larmes aux yeux. Il dit les choses les plus romantiques aux moments les plus inattendus.

— Je pourrais te renvoyer ces paroles, Christian. Merci aussi de m'avoir donné ce nouveau bébé ; merci aussi de m'aimer ; merci aussi de me donner chaque jour une nouvelle raison de t'aimer.

Il me caresse le dos, de haut en bas. Puis il m'embrasse les cheveux. J'entends battre son cœur, calme, régulier. C'est un son réconfortant qui m'endort peu à peu ; mon corps devient plus lourd, mes membres se détendent.

Juste avant de sombrer dans l'inconscience, j'entends un chuchotement :

— Dors, amour. Dors. Je suis là. Je veille sur toi, je veille sur vous deux.

Saint valentin

14 février 2014

Ana

Je sens de longs doigts souples me caresser le ventre. J'ouvre les yeux, avec un sourire. Ma première pensée, c'est pour mon bébé. Comme c'est le cas depuis que le Dr Greene m'a annoncé ma grossesse. Le jour illumine la chambre à travers la fenêtre, dont les rideaux ne sont pas tirés. Le soleil est faiblard, la lumière hivernale. D'après les nuages noirs bas dans le ciel, la pluie ne va pas tarder. À peine cette idée m'est-elle venue, voilà que les premières gouttes lourdes et épaisses se mettent à tomber. J'aime la chanson de la pluie. J'aime aussi le contraste : dehors, il fait froid et humide, mais ici, je suis bien au chaud, en sécurité, dans les bras de l'homme que j'aime.

Je vérifie d'un coup d'œil les chiffres inscrits sur le réveil lorsqu'une tache de couleur attire mon regard. Il y a un vase posé sur la table de chevet, avec un bouquet de fleurs sauvages, planté de trois roses rouge sang. Mon sourire s'agrandit. Je me demande comment Christian a fait pour les avoir, dès mon réveil ? Il a dû passer hier soir à *Seattle Fleurs*, la boutique qu'il a achetée pour obtenir ce qu'il désire à n'importe quelle heure. Mon maniaque chéri !

Aussi, je me retourne dans le cercle de ses bras pour lui faire face.

— Hey ! dis-je, tout doucement.

— Bonjour, Mrs Grey. Tu as bien dormi ?

Je crois que mon sourire exprime déjà la sérénité et le bonheur que je ressens. Je précise cependant :

— Merveilleusement bien. Merci pour les fleurs. Elles sont magnifiques.

— Tu es plus magnifique encore, baby. Plus rayonnante, plus odorante, plus vibrante, plus...

Il arrête sa litanie parce que j'éclate de rire. Il penche la tête, avec le petit sourire timide que j'aime tant. Sa main, une fois encore, effleure mon ventre. Lui aussi pense à Petit Pois Bis.

Tout à coup, il se retourne et tend le bras pour ouvrir le tiroir de sa table de nuit, dont il sort quelque chose. Il me présente son poing fermé avec un sourire.

— C'est la Saint-Valentin, Ana. Voici pour toi.

Je lui ouvre les doigts. Sur sa paume, il y a mon bracelet, celui que Christian m'a offert pour mon anniversaire, à Portland, peu après l'accident de Ray... Durant un bref moment, je ne comprends pas. Puis je regarde de plus près, il a rajouté deux breloques. Deux petites silhouettes, un garçon et une fille.

— Tu ne sais pas encore ce que j'attends ! dis-je en riant. Et si c'est encore un garçon ?

— J'ai rêvé d'elle, baby. Je sais qu'il s'agit d'une fille. Elle te ressemblera, elle sera merveilleuse, elle aura des cheveux bruns et des yeux clairs.

Mes yeux à moi se remplissent de larmes. Fichues hormones ! Mais entendre Christian parler de sa fille avec un tel naturel représente un progrès incroyable. Il avait tellement peur d'être un mauvais père lorsque j'attendais Teddy. Il a tellement changé ! Je revois la façon si émouvante avec laquelle il a reçu la nouvelle de ma grossesse par rapport à l'autre fois, la première, il y a maintenant près de trois ans... Non, plutôt deux ans et demi, mais ça me paraît si loin.

À nouveau, je joue avec mes breloques. Il a raison, moi aussi je suis persuadée que nous attendons une fille. Dans ma tête, je ne parle pas d'elle comme Petit Pois Bis, je l'appelle Ella. J'aimerais lui donner le nom de la mère biologique de Christian. J'aimerais qu'il accepte enfin de rendre visite à la tombe de sa mère, comme il me l'a promis en septembre passé, après mon hémorragie... Je ne vais pas lui en parler ce matin. C'est la Saint-Valentin, comme il vient de me le rappeler. Un jour dédié à l'amour, pas aux souvenirs douloureux.

— Eh bien, il nous faudra attendre quelques semaines afin d'en être certains.

— Ah, tu vas demander au Dr Greene cette fois ? Pas de cachotteries ? Tu ne comptes pas imiter la Walkyrie ?

Je fronce les sourcils et tente de prendre un air réprobateur. C'est difficile, parce que j'ai envie de rire. Christian est furieux de ne pas savoir le sexe de l'enfant qu'attendent Kate et Elliot. Mia et moi sommes certaines qu'il s'agit d'une fille. Quant à Elliot, il vit sur un petit nuage rose : à mon avis, même s'il s'agit d'un androïde ou d'un hermaphrodite, le futur père l'acceptera sans cligner de l'œil. Christian veut un garçon pour que Teddy ait un compagnon de jeu. Quelle importance ! Il jouera aussi bien avec une fille... Et je SAIS qu'il s'agira d'une petite cousine. Mmm, mon Ella sera à peine plus jeune, les deux fillettes deviendront les meilleures amies du monde, comme Kate et moi.

Les meilleures amies ? ricane ma conscience. C'est une plaisanterie ?

J'essaie de l'ignorer, mais elle n'a pas tort. C'est étrange comme la différence de nos deux caractères, ce qui nous a rapprochées autrefois, à l'université, est précisément la raison pour laquelle nous nous sommes peu à peu séparées une fois mariées dans la même famille. Kate et moi n'avons pas les mêmes centres d'intérêt, ni le même métier, ni les mêmes ambitions. D'ailleurs, ai-je véritablement ce qu'on peut appeler de « l'ambition » ? Je ne le pense pas. Je suis encore terrorisée à l'idée d'être parachutée P-DG de SIP. Je réussis bien dans l'édition (même moi, je le reconnais !) De plus, dans le cas contraire, Christian n'aurait pas pris de gants : pour lui, les affaires sont les affaires. Si ma gestion avait été inepte, il m'aurait déjà encadrée d'un comptable, non d'UNE comptable et/ou autres responsables diligentes. Au début, il surveillait de près mes résultats financiers, toujours prêt à me donner son avis, ses conseils. Il est brillant, je l'ai écouté avec attention. Je n'ai jamais choisi des cours de Marketing ou de Gestion durant mes études, j'ai eu de la chance de bénéficier d'une mise à niveau auprès d'un tel mentor !

— Tu t'es rendormie, baby ?

— Non, pas du tout. Je songe juste à la chance que j'ai de t'avoir rencontré.

Christian me serre contre lui, me plaquant le visage dans son cou. Je sens ses lèvres sur ma tempe, sa main me caresse la nuque. Il chuchote à mon oreille :

— Ne dis pas ça, Anastasia. C'est moi qui ai de la chance. Tu es tout pour moi.

Un long moment, nous restons ainsi, l'un contre l'autre, bercés par le doux bruit de la pluie. Je tiens toujours mon bracelet serré dans la main. Ce moment romantique est interrompu par un grondement sourd : c'est mon estomac qui s'exprime bruyamment.

Je rougis. Christian éclate de rire.

— Je crois que tu as faim ! Très bien, dans ce cas allons prendre le petit déjeuner.

— Attends ! Peux-tu d'abord accrocher mon bracelet, s'il te plaît ?

Il s'exécute avec un sourire. J'agite le poignet, regardant tinter les breloques en platine, ces symboles qui représentent pour nous tant des petits moments intimes : la tour Eiffel et le taxi londonien pour deux étapes de notre voyage de nocces ; Charlie Tango pour ce premier voyage ensemble ; un planeur et un

catamaran, le *Grace*, parce que j'ai été la première (et la seule) femme avec laquelle Christian a partagé ses passions ; le petit médaillon en forme de cœur qui porte la photo de notre mariage ; la lettre C, parce que j'ai été la première femme à l'appeler Christian ; une clé... qu'il m'a affirmé être celle de son cœur et de son âme (*dire qu'il pensait ne pas être romantique !*) ; un cône de glace à la vanille et un lit. Hum, pour le sexe...

Je rougis, je suis décidément irrécupérable !

— Christian, j'adore. Merci. C'est « yar » !

Je me jette dans ses bras pour l'embrasser. Je pense à mon propre cadeau, qui l'attend en bas dans la cuisine. Il le découvrira bien assez tôt. Nous avons encore une demi-heure, environ, avant que Teddy se réveille et demande à nous rejoindre.

Nous prendrons le petit déjeuner en tête-à-tête.

Joyeuse Saint-Valentin !

Dispute entre Kate et Elliot

Christian

Je rentre de New York après trois longues journées loin de chez moi, de ma famille : ma femme adorée et mon petit garçon. J'ai toujours détesté devoir quitter Seattle, même à l'époque où je vivais seul à l'Escola. Et depuis que je suis marié, c'est pire. Bien entendu, mon appartement de New York possède tout le confort nécessaire, mais je me sens quand même à l'hôtel. Ana me manque dès l'avion décolle à Sea-Tac. Et Ted aussi. Je n'aurais jamais cru possible de m'attacher à ce point à mon fils !

Heureusement, les affaires ont été vite réglées et je suis pressé de rentrer à la grande maison sur le Sound.

Je regarde Taylor, qui consulte discrètement sa montre. Mon chef de la sécurité a hâte lui aussi de retrouver sa femme.

Quand nous arrivons à Broadview, il est déjà tard. Après une journée passée à jouer (dans la neige), Ted était fatigué, il a dîné tôt et s'est couché de bonne heure. Je ne peux m'empêcher d'aller vérifier : il dort. Je l'embrasse doucement en remontant sa couverture. J'hésite même à lui lire un chapitre de notre livre en cours... non, demain.

Ana sait que j'ai besoin de ce petit moment seul avec mon fils, elle m'attend en bas, dans la cuisine. Je me change, passe un pantalon plus confortable et descends la rejoindre. Ma merveilleuse épouse me propose pour dîner un plat de macaronis au fromage. J'accepte volontiers, même si Taylor et moi avons mangé un petit encas dans le jet. Mon épouse est parfaite : elle comble tous mes désirs, y compris ceux de mon estomac.

Ana et moi discutons de mon voyage, des derniers exploits de notre fils et des nouveautés chez Grey Publishing. Nous partageons aussi notre souper en amoureux. J'ai à peine conscience de ce que j'ingurgite – ce qui ne ferait pas plaisir à Mrs Taylor –, je ne vois que le regard bleu d'Ana, ses lèvres roses entrouvertes, ses joues empourprées de gêne et de désir. Son embarras provient des propositions indécentes que je ne cesse de lui faire au cours du repas, pour le seul plaisir de la voir rougir. Je suis toujours sidéré et ravi qu'elle garde tant de fraîcheur innocente après plusieurs années passées en ma perverse compagnie – surtout après toutes les expériences que j'ai partagées avec elle !

Après ce tragique épisode qui a failli nous séparer en septembre de l'an dernier, j'apprécie plus que jamais le bonheur d'avoir auprès de moi une épouse aimante. Et en plus, elle est enceinte !

Pour ce soir, je compte bien...

Nous sommes interrompus au dessert par une sonnerie de téléphone : celui d'Ana. Rien d'urgent, donc. Je fronce les sourcils avant d'aboyer :

— Ne réponds pas, baby !

C'était un ordre. Elle n'en tient pas compte. *Bien entendu !* Très mécontent de son manque de soumission, je regarde mon épouse rebelle vérifier sur son écran qui l'appelle. Elle fait de grands yeux, style « je suis obligée de répondre ». *Oh non, baby, ça ne va pas du tout, je te veux pour moi seul ce soir, surtout après trois longs jours loin de toi.*

J'ai en tête des projets plus intéressants que la laisser répondre au téléphone à des emmerdeurs.

— C'est Kate ! s'écrie-t-elle, très alarmée.

Quand on parle d'emmerdeur, hein, Grey ?

Je lance à Ana un regard assassin, assorti d'un ordre muet. *Raccroche ! Ne perds pas de temps avec elle, baby !*

— À cette heure-là, que peut-elle... ? enchaîne Ana sans paraître noter mon humeur. Mon Dieu ! J'espère que ce n'est rien de grave... avec le bébé...

Oh ! Oui, bien sûr, la Walkyrie est aussi enceinte – de mon frère qui plus est. J'éprouve envers Kate une certaine reconnaissance : en plus de rendre Elliot très heureux, elle va offrir à Ted un petit cousin – j'espère toujours qu'elle va nous pondre un garçon, bien que ces deux abrutis refusent d'annoncer le sexe de leur enfant à naître. J'ai envisagé de demandé à Barney de hacker l'ordinateur du Dr Greene, mais je ne l'ai pas fait. Soit je m'améliore en vieillissant, soit je perds mon mordant. Une fois de plus, je me demande vaguement pourquoi Kate a pris le même gynéco qu'Ana...

Ma tendre épouse interrompt mes divagations quand elle s'écrie au téléphone avec chaleur :

— Kate, ne sois pas désolée. Je suis là pour toi !

Je la regarde, surpris. Elle a le front plissé d'inquiétude. Que se passe-t-il ?

— Peux-tu conduire ? insiste Ana. Je peux envoyer quelqu'un si tu as besoin...

Hein, quoi ? *Non Ana, je te signale que Taylor est rentré chez lui ! Ce n'est pas ça qu'il fallait dire !* Je suis furieux, ma femme vient de proposer à cette furie de venir ? Merde, ça veut dire que Kate va arriver... ici ? Maintenant ? CE SOIR ? Où est Elliot ? Pourquoi ne s'occupe-t-il pas de sa femme si celle-ci est souffrante ?

Ana me regarde ; elle a un petit signe de la main et continue sa conversation.

— OK, je prépare la glace Ben & Jerry.

Grrrr... Cette glace est au congélateur pour MOI ET ANA ! J'ai d'excellents souvenirs concernant ce mélange crémeux léché à même sa peau d'albâtre, ma dégustation étant rythmée par ses soupirs et ses cris d'extase. À cette idée, je bande déjà et je sens que je n'obtiendrai aucune satisfaction dans l'immédiat. *Bien, alors Grey, état d'urgence et brainstorming en solo : Comment te débarrasser au plus tôt du « problème Kavanagh » ?* Et merde ! Elle s'appelle Grey maintenant. Je ne m'y ferai jamais, surtout pas ce soir où j'avais des projets bien précis pour fêter mes retrouvailles avec mon épouse.

Et si tu prenais d'abord d'autres renseignements, Grey ?

Quand Ana raccroche, elle paraît furieuse. Serait-ce après moi ? C'est le monde à l'envers ! À ma grande surprise, elle m'adresse un sourire contraint :

— Je suis désolée, Christian. Kate a besoin de moi. Elle ne va pas bien...

Merde !

— Qu'est-ce qu'elle a ? C'est le bébé ?

— Non, elle s'est disputée avec Elliot.

— QUOI ?

Je hurle, d'accord, mais j'ai des circonstances atténuantes, il me semble. Primo, je bande et l'idée de ne pas sauter illico sur ma femme me fout en rogne. Secundo, Ana est enceinte, elle n'a pas besoin de stress. Tertio, je ne suis pas conseiller matrimonial, Ana, non plus. Alors, pourquoi Kate ne va-t-elle pas voir ailleurs ? Par exemple, ses parents, son frère, je ne sais qui... Je grince des dents, je suis baisé (*ou pas*, mais je me comprends), j'en suis conscient. Parce qu'Ana prend son amitié avec Kate très au

sérieux. De plus, le sentiment est réciproque. Je revois la Walkyrie il y a quelques mois, à New York : elle était déjà enceinte, le teint livide, les yeux cernés, quand elle est apparue dans ce bar pour me remonter les bretelles. Et malgré moi, je dois admettre que son intervention nous a été bénéfique, à Ana et moi, au milieu d'une crise conjugale.

Un prêté pour un rendu. Ouaip. Je leur dois bien ça, aussi bien à elle qu'à mon frère.

Qu'est-ce qu'a encore fait cette andouille d'Elliot ? Bon, à sa décharge, la furie qu'il a choisi d'épouser n'a pas besoin de prétexte pour péter un plomb ! Surtout enceinte. Ouaip, elle doit avoir les hormones qui tournent à plein régime. Ana aussi. Merde...

— Baby, j'avais envie de passer cette soirée juste avec toi, ma merveilleuse épouse, pas avec ma belle-sœur...

— Elle ne va pas bien, je l'ai entendu au son de sa voix. La dernière fois que Kate était dans cet état, elle n'a pas quitté son pyjama pendant une semaine ! Tu te rends compte ! Un horrible truc en pilou qui ne ressemble à rien...

J'envisage déjà l'éventualité que Kate passe une semaine chez moi et j'en blêmis d'horreur.

— C'est ma meilleure amie, insiste Ana, elle a besoin de moi. S'il te plaît, Christian, sois gentil avec elle.

Tu m'en demandes beaucoup, baby ! Je reste assis au comptoir de la cuisine, morose, tandis qu'Ana débarrasse notre couvert. Une idée brillante me vient à l'esprit : autant régler le problème au plus vite, ensuite je remets Kate dans sa voiture pour reprendre mes projets érotiques à l'endroit exact où Ana et moi nous étions arrêtés.

Voilà un plan parfait !

Un bourdonnement discret résonne sur la console de sécurité, située près de la porte de la cuisine. Je jette un coup d'œil : une Mercedes arrive devant les grilles de notre propriété. Diable ! Kate n'a pas perdu de temps ! Je suis certain qu'elle n'a pas observé les limitations de vitesse. Dans son état, c'est lamentable. J'actionne l'ouverture du portail, les dents serrées de rage.

— Je vais aller l'accueillir, déclare Ana.

— Non, j'y vais. Il fait un froid de canard, baby. Tu es enceinte, je ne veux pas que tu risques d'attraper froid.

Je parle d'un ton boudeur. Ana insiste :

— Christian, fais un effort s'il te plaît... sois gentil avec elle. Je te promets qu'une fois Kate partie, je serai tout à toi, Mr Grey.

Ces derniers mots m'enflamment le sang. Oh la chipie ! Elle sait parfaitement ce qu'elle fait.

J'ouvre la porte d'entrée au moment où la Mercedes se gare devant le perron. Kate ne sort pas. Au bout d'une bonne minute, elle ouvre sa portière enfin, ce qui allume une lampe dans l'habitacle, au-dessus de sa tête. Cette faible lueur me permet d'apercevoir les larmes qui lui maculent les joues. Merde ! Je ne sais pas quoi faire. En temps normal, j'aurais trouvé une réplique cinglante (voire sanglante) à lui asséner pour lui faire fermer sa grande bouche, mais là, si je profite de la situation, Ana m'en voudrait énormément. En plus, je ne sais pas ce qu'a fait mon crétin de frère pour mettre sa femme dans cet état. Je déteste quand Ana pleure à cause de moi, de mon comportement... j'ai presque pitié de ma meilleure ennemie, concept étrange qui m'arrache un sourire.. Merde, qu'est-ce qu'il m'arrive ? L'empathie et la compassion de ma femme déteindraient sur moi ?

Allez, Grey, du cran ! Ne te laisse pas amadouer par les hormones d'une femme enceinte !

Etrange quand même : je suis tout à fait capable d'affronter et de vaincre la furie quand elle est en colère, le verbe haut, les griffes en avant, mais que puis-je faire contre elle enceinte et en pleurs ? RIEN. Je suis désarmé. Je maudis Elliot en me promettant de lui passer le savon de sa vie, le plus rapidement possible ! Je vais lui téléphoner et lui faire part (en détail) de mon opinion à son sujet.

En même temps, je descends les marches pour ouvrir la portière. Kate n'a pas éteint ses phares. À l'intérieur de la voiture, elle paraît se noyer : elle agite les bras sans efficacité, coincée entre sa ceinture et le volant. Sa parka la boudine.

— Un problème, Kate ? dis-je aimablement.

Grey, arrête tes conneries, pas de sarcasmes : tu ne peux t'en prendre à un adversaire déjà à terre.

Si un regard pouvait tuer, je serais mort. La Walkyrie a les yeux incandescents de rage. Elle grince des dents avant de cracher :

— Ouais... Je n'arrive pas à sortir de mon siège...

Non sans blague ? J'étouffe une remarque ironique : *j'avais déjà remarqué*. C'était plutôt évident.

Kate a dû remarquer mon sourire, parce qu'elle hausse le ton :

— Ne te marre pas, Grey, ou Grace perdra ses deux fils ce soir !

Pauvre Elliot ! J'aime bien le sens de l'humour de Kate, même s'il s'exerce à mes dépens. Mais je me souviens aussi que Grace a consacré beaucoup de temps et d'énergie à mon éducation : les bonnes manières m'obligent à aider une dame à se sortir d'une situation délicate. Je m'approche de la « demoiselle en détresse » avec mon sourire le plus hollywoodien – il ne me manque plus qu'un cheval blanc, une épée et une armure pour être le parfait chevalier !

Kate se ressaisit et essaie de s'extirper de la boîte à sardine qui lui sert de véhicule. Mais quelle idée de conduire un coupé sport surbaissé quand on est enceinte ? J'en ai des frissons dans le dos. Moi au moins, je veille à la sécurité de la femme qui porte mon enfant. Je mets à sa disposition un SUV toutes options, chauffeur-agent de sécurité inclus.

Ana m'ayant demandé d'être « gentil », je tends la main à Kate pour l'extirper de son siège. Elle s'agrippe à mes doigts comme si j'étais sa bouée de sauvetage, je dois gonfler mes muscles pour l'extirper de sa voiture. Ben merde alors ! Elle a pris au moins un quintal depuis la dernière fois que je l'ai vue, à New York ! Comme j'ai un bon instinct de survie : je m'abstiens de lui en faire la réflexion.

Quand Kate et moi nous pénétrons dans l'entrée illuminée, je vois mieux son visage : teint livide et grands yeux verts noyés de larmes, pleins d'un désespoir insondable. Je suis en colère. Quel salaud cet Elliot ! Ne sait-il pas qu'il est très mauvais pour une femme enceinte d'être aussi désespérée ? C'est décidé, je vais le tuer... Pour commencer, je vais lui téléphoner.

Ana crie depuis la cuisine :

— Viens, Kate, je suis là. J'ai préparé ce qu'il faut pour te remonter le moral.

Je laisse Kate rejoindre Ana dans la cuisine, en espérant que ce cirque ne durera pas toute la nuit ! Une fois au salon, je referme sur moi la porte avant de sortir mon BlackBerry. Elliot répond à la première sonnerie.

— Écoute, Christian, je n'ai vraiment pas le temps, je cherche ma femme...

Je le couche sèchement :

— Justement, connard, elle est chez moi. Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Rien. Euh... Pourquoi dis-tu ça ?

Je connais bien mon frère et je discerne dans sa voix la culpabilité. Un très mauvais pressentiment me vient. J'espère qu'il n'a pas trompé Kate – elle ne le lui pardonnerait jamais et, pour une fois, je serais d'accord avec elle...

— Elliot... Dis-je d'un ton menaçant.

La meilleure défense, c'est l'attaque, Elliot le sait parfaitement.

— Frangin, tu es franchement gonflé de te poser en mari parfait ! s'exclame-t-il d'un ton lourd de sous-entendus. Si je me souviens bien, ta femme n'était pas très contente de toi il y a quelques mois quand tu es parti à New York.

Oh merde, c'est un coup bas ! Qu'est-ce que Kate a raconté à Elliot au juste de notre dispute ? Rien sans doute. Par solidarité envers Ana, elle a dû minimiser les choses et, par là même, mes torts.

— Fous-moi la paix, Elliot. Pour le moment, Ana et moi nous entendons très bien. C'est TA femme qui s'est présentée en larmes sur mon perron. Que s'est-il passé ?

— Rien... Juste les hormones de grossesse ! Merde, si j'avais pu prévoir qu'attendre un enfant mettrait Kate dans un état pareil, je t'assure que je n'aurais pas autant insisté pour la mettre enceinte. Déjà, elle n'arrête pas de manger...

— Ça, c'est sûr ! J'ai remarqué qu'elle avait pris du poids.

Elliot éclate d'un rire amer :

— Ouais, et ben si je ne suis pas ruiné parce qu'elle dévalise tous les supermarchés des environs, je vais me faire écharper pour envisager d'engager les meilleurs spécialistes pour la maison.

— Vous faites des travaux ? Je croyais que vous aviez déjà aménagé le premier étage.

— C'est vrai, mais cette fois, nous voulons une extension. Deux chambres et une salle de bain.

— Pourquoi ?

— Pour les enfants, les amis de passage, les parents de Kate... autant que nous gardions notre coin bien à nous.

— Je ne comprends pas. Ta femme n'est pas d'accord avec ces projets ?

— Si... grogne-t-il. C'est l'architecte que j'ai engagé qui pose un problème.

Je lève les yeux au ciel.

— Ne me dis pas qu'il s'agit encore de Gia Matteo ?

— Si, pourquoi pas ? Ça ne t'a pas gêné de l'utiliser chez toi, je te le signale.

Merde, Elliot est vraiment obtus parfois. Et quelque part, ça me fait rire qu'il me faille mettre les points sur les I au grand spécialiste « es femmes ».

— Elliot, MOI, je n'avais pas couché avec elle. Et même comme ça, Ana n'était pas enchantée de voir cette mangeuse d'hommes. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre elles, mais Gia n'a plus moufté après sa première rencontre avec ma femme.

— Tu as raison, frangin, j'ai été con de mélanger le cul et les affaires. Mais c'était il y a tellement longtemps ! Bien avant que je rencontre Kate. Depuis que je la connais, les autres femmes n'existent plus pour moi. Comment peut-elle ne pas le réaliser ?

— Tu apprécieras de la voir travailler avec un de ses ex-amants ? Dis-je, en grinçant des dents parce que moi dans ce cas, je deviendrais fou.

— Non ! Merde ! Oh merde...

— Alors parles-en à ta femme, grand frère, explique-lui pourquoi tu tiens tellement à travailler avec Gia...

Il m'interrompt avec fureur :

— Tu crois que je ne l'ai pas déjà fait ? Je suis quasiment aphone, Christian, je n'ai cessé de répéter à Kate que Gia fait du bon travail, qu'elle connaît mieux que personne mes exigences concernant l'utilisation des ressources écologiques et durables, qu'elle a l'habitude de mes sous-traitants. Travailler avec Gia me ferait gagner un temps précieux : nous aurions fini les travaux à temps avant la naissance...

— Hey, ce n'est pas moi que tu dois convaincre, c'est ton épouse. Si tu veux mon avis, tu vas devoir faire quelques concessions. C'est vraiment n'importe quoi ! D'après Ana, la dernière fois que ta femme était dans cet état, elle n'a pas quitté son pyjama pendant une semaine. Donc, sauf si tu as l'intention de dormir sur le canapé pendant une semaine, tu as intérêt à rattraper le coup. Et très vite. Bon courage ! Je préfère être à ma place qu'à la tienne.

— Euh... Tu crois que tu pourrais garder Kate cette nuit ?

QUOI ? Pas question ! Je vois rouge. Fini la diplomatie ! Je me mets à hurler en arpentant le tapis du salon :

— Putain, Elliot, j'avais des plans avec MON épouse ce soir, et maintenant, elle mange de la glace Ben & Jerry dans MA cuisine avec TA femme !

— Et alors ? Tu as peur qu'Ana prenne des kilos ? Ricane cet abruti d'Elliot.

Il n'a rien compris ! Je me vois obligé de lui détailler le problème :

— Et il y a tellement d'hormones dans la pièce que Fukushima comparé à ça, c'est juste un pet de lapin !

Elliot éclate de rire. Le con ! Je ne vois aucun humour à la situation.

— Ramène ton cul et viens récupérer ta femme, Elliot. Je ne plaisante pas !

— D'accord. Je fais aussi vite que je peux. J'ai juste une course à faire avant.

— Quoi ? Ce n'est pas le moment, merde ! Magne-toi ! Au fait, peux-tu acheter une voiture digne de ce nom à ton épouse ? Bientôt, on ne pourra plus la désincarcérer de sa caisse à savon !

— Va te faire foutre, Christian !

Et il me raccroche au nez ! Je fulmine écoeuré, quand j'entends des gloussements puérils émaner de la cuisine. Je reconnais la voix rauque de ma belle-sœur et le rire musical d'Ana. Que peuvent bien se raconter deux femmes enceintes autour d'un pot de glace ? Si Ana tient tellement à de la glace ce soir, je suis prêt à la satisfaire, comme cette première fois avant notre mariage dans son appartement – *était-ce à Portland ou à Pike Market* ? Peu importe. Ben & Jerry & Ana ? Mmm...

Merde, il faut absolument qu'Elliot fasse sortir son emmerdeuse de femme de ma cuisine ! Poussé par la curiosité, je me rapproche à pas de loup de la porte... Au moins, elles ne pleurent plus. C'est un progrès...

Où en sont-elles au juste ?

— Je rêve d'un verre de vin rouge... annonce la Walkyrie.

Je manque avoir un arrêt cardiaque. Du vin rouge, alors qu'elle est enceinte ? Jamais ! J'ai déjà la main sur la porte quand Ana intervient, avec diplomatie :

— Kate, l'alcool n'a jamais rien solutionné ! dit-elle en riant.

— Arrête, je croirais entendre ma mère !

Elle est folle ! Manifestement, elle a perdu la tête : il n'y a *strictement* rien en commun entre ma délicieuse épouse et Diane « Birdie » Kavanagh, une version plus âgée de la Walkyrie, tout aussi autoritaire sous ses airs (faussement) aimables et patriciens.

Grey, et si tu arrêtais de prendre tout au pied de la lettre ? Mûris, Coco !

— Kate, si tu veux dormir ici, il n'y a pas de problème, annonce Ana.

Consterné, je secoue la tête : la folie est contagieuse. J'ai un nouvel accès de colère, Ana sait *très bien* que j'ai d'autres projets pour elle ce soir. Comment ose-t-elle faire d'aussi absurdes propositions ? Ça va chauffer pour elle ! Dès que je remets la main dessus, je lui colle la fessée de sa vie.

N'oublie pas qu'elle est enceinte, Grey. Tu ne peux la toucher...

— Merci, Ana, répond Kate. Mais je crois que je vais rentrer chez moi et mettre les choses au point avec mon homme des cavernes.

Ah ! Excellente initiative, j'applaudis à deux mains : voici la phrase la plus sensée que j'ai entendue de toute la soirée. Et je suis d'accord : que Kate aille mettre le Néandertalien au tapis : KO en deux rounds, il ne mérite rien d'autre.

Kate enchaîne avec un rire amusé :

— Et je ne crois pas que ton mari me supporterait une nuit entière !

Elle est gonflée ! J'ai été un hôte parfait ce soir : je l'ai accueillie ; j'ai couru le risque de me luxer une vertèbre en la sortant de sa voiture ; je lui ai laissé engloutir un pot entier de glace pour lequel j'avais d'autres projets ; j'ai engueulé mon frère pour la défendre ; je lui ai prêté l'oreille attentive de ma femme... et voilà comment j'en suis récompensé ?

D'un autre côté, elle n'a pas tort : je ne la supporterai pas une nuit entière. Je trouve extrêmement inquiétant que nous soyons du même avis. Merde, il me semble avoir plusieurs fois donné raison à Kate depuis son arrivée... Et si nous finissions par nous entendre ?

Non, je ne crois pas à la science-fiction !

Les Balcons du Ciel

Christian

Le rêve commence étrangement. Je retourne dans le passé et pourtant, je n'ai pas peur...

*

Ma mère referme la porte du four, puis elle se redresse les sourcils froncés, le visage crispé de suspicion.

— *J'espère que ça va marcher. Maintenant, il va nous falloir attendre un moment.*

Elle se tourne vers moi pour dire :

— *Je pense que nous sommes aujourd'hui le 18 juin, donc ça devrait être ton anniversaire. Et si je me suis trompée d'un jour ou deux, quelle importance ? Pour une fois que je suis à peu près en forme, autant en profiter.*

Elle hausse les épaules. Moi, je suis d'accord. Maman m'a fait un gâteau. Un gâteau d'anniversaire ! Rien que pour moi. Je suis tellement content !

— *Je vais prendre une douche. Et toi, Chris, as-tu fait ta toilette ?*

— *Oui maman.*

Je suis très fier de moi. J'espère qu'elle aussi le sera.

— *C'est très bien, Chris. Tu es un bon garçon. (Elle me tapote la tête d'un geste distrait.) Et maintenant, surveille bien le gâteau.*

Elle s'éloigne en direction de la salle de bain. Moi, je suis ses instructions : je reste planté devant le four, sans bouger. À travers la vitre, je regarde mon gâteau. Maman sera contente en voyant que j'ai bien obéi à ce qu'elle m'a dit.

Lorsqu'elle revient, elle est toute propre, elle sent le savon, ses cheveux sont encore mouillés. J'aime beaucoup les cheveux de ma maman, ils sont bruns et très longs.

— *J'ai fait un effort puisque c'est ton anniversaire, Chris.*

Une fois encore, elle me caresse la tête, puis elle regarde le gâteau. Je cours jusqu'à la salle de bain, dont je reviens avec un peigne.

— *Maman, je peux démêler tes cheveux ?*

Elle tient une petite bouteille ou un flacon à la main, elle y boit à la régale et fait une grimace comme si le goût lui était désagréable. Puis elle me regarde, hésite, et finit par se laisser tomber sur une chaise. D'un ton nonchalant, elle accepte :

— *Si tu veux. Viens ici.*

Elle me soulève et m'assoit sur la table de la cuisine. Ça me fait rire d'être ainsi perché. Maman me regarde, un petit sourire triste aux lèvres. Elle déplace sa chaise pour la mettre devant la table, en me tournant le dos. Maintenant, elle et moi pouvons regarder le four où mon gâteau cuit toujours.

Avec un grand soin, je démêle mèche après mèche ses longs cheveux et ça me prend un moment. Je fais attention de ne pas lui faire mal, sinon je sais qu'elle va se mettre en colère et me crier dessus. Quand c'est terminé, je passe mes doigts dans sa chevelure, c'est doux, c'est souple, j'aime ça. Je la vois fermer les yeux et renverser la tête. Elle sourit. Je pose ma joue contre la sienne. Je ressens dans ma petite poitrine une sensation très agréable, chaude, presque douloureuse. J'ai envie de pleurer. Je ne sais pas pourquoi. Je suis avec ma maman, je suis bien.

À ce moment, le four émet une sonnerie stridente. Maman sursaute. Et moi aussi.

— *Ça veut dire que le gâteau est cuit, Chris.*

L'odeur du chocolat envahit tout l'appartement. Miam, j'ai envie de crier de joie.

*

J'ouvre les yeux et je regarde autour de moi. J'ai le visage enfoui dans les cheveux de ma femme. Anastasia... je reconnais son odeur unique. Rassuré, je me détends. Je suis à la maison, chez moi, en sécurité. Cette fois, je ne me suis pas réveillé en hurlant, affolé, éperdu. D'ailleurs, il ne s'agissait pas d'un cauchemar. En fait, je ne sais pas au juste ce que signifie ce rêve... Était-il imaginaire ou bien s'agissait-il d'un souvenir de ma mère ? Je l'ai revue avec une telle netteté. Ella Watson...

Nerveux, je m'écarte d'Ana et je roule sur le dos, afin de réfléchir.

— Christian ?

J'ai dû la réveiller et elle a rapidement repris conscience. J'entends dans sa voix son inquiétude. La pleine lune éclaire notre chambre par la fenêtre, dont les rideaux sont ouverts. Je vois la silhouette sombre d'Ana se pencher sur moi et j'imagine ses grandes prunelles bleues scruter l'obscurité pour tenter de discerner mon visage, mon expression.

La journée a été difficile. Je n'ai pas dit un seul mot depuis notre visite, ensemble, sur la tombe de ma mère. Durant tout le trajet retour dans la voiture, je suis resté muet. Nous sommes arrivés tard à la maison, Ted était déjà couché. Je suis passé le voir dans sa chambre : il dormait comme un bienheureux, sans cauchemar, sans souvenir bouleversant.

— J'ai rêvé d'elle, dis-je, à mi-voix.

Ana comprend instantanément.

— De ta mère ?

À sa voix, je détermine deux choses : d'abord, elle est soulagée que je me confie – elle redoute plus que tout que je renferme en moi mon ressenti pour le ressasser, jusqu'à en faire un abcès interne et purulent ; ensuite, elle a peur. C'est elle qui a insisté, sans relâche, pour que j'affronte ce cimetière et l'endroit où reposent les cendres de ma mère biologique. Cette confrontation avec mon passé, nous le savions tous les deux, risquait de rouvrir de très anciennes blessures – ou moins, des souvenirs. Ce qui a été le cas, si je dois en juger par ce rêve.

— Baby, je suis désolé.

— De quoi ? S'étonne-t-elle.

— D'être trop souvent renfermé, de ne pas te parler ou t'expliquer... Je ne le fais pas exprès, c'est juste... Je ne sais pas comment faire.

Je n'ai pas dit un mot depuis le moment où j'ai lu, sur une plaque en granit gris, le nom de ma mère, les deux dates qui marquaient sa courte vie : sa naissance et sa mort. Et ces phrases que Grace a fait traduire et graver sur la stèle :

*Vois se pencher les défuntées années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées*¹²⁶

Elles proviennent d'un poème français, *Recueillement*, de Charles Baudelaire¹²⁷. Et si je me souviens bien, les premiers vers étaient :

*Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamaï le Soir, il descend, le voici
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci...*

Baudelaire était un homme tourmenté, j'ai découvert son recueil *Les Fleurs du Mal* – tout un programme ! – durant mon séjour parisien, en particulier ce poème qui parlait de « fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci ». Il m'avait alors paru écrit pour moi. J'ai éprouvé une sensation très étrange en réalisant que Grace avait choisis ces mêmes vers pour Ella.

J'avoue à Ana :

— Je ne sais pas quoi te dire.

— Je sais, chuchote-t-elle. Je ne t'en veux pas, mais je m'inquiétais pour toi. Tu peux tout me dire, même si c'est simplement que tu ne sais pas quoi dire.

Je suis conscient qu'elle est mal à l'aise, qu'elle a besoin que je la rassure. Je devrais sans doute la prendre dans mes bras mais... je ne peux pas, je suis paralysé, aussi je reste immobile, sur le dos, les yeux braqués sur un plafond que je ne vois pas.

— Dans mon rêve, Ella faisait cuire un gâteau au chocolat pour moi. C'était mon anniversaire. Je lui ai proposé de démêler ses cheveux, après sa douche. Nous étions tous les deux dans une minuscule cuisine... tout était minable, le four paraissait sortir d'une déchetterie. Il pleuvait derrière les vitres. J'ai posé ma joue contre la sienne.

Enfin, je roule sur le côté pour me mettre face à ma femme. J'ignore s'il s'agissait d'un rêve ou d'un souvenir, mais durant quelques minutes, j'ai retrouvé ma mère biologique. Et j'en garde un sentiment de réalité douce-amère.

— Ana, tu avais raison. Je l'aimais.

C'est si étrange pour moi de prononcer ces mots-là à haute voix. J'ai presque la sensation que ce n'est pas moi qui parle, mais quelqu'un d'autre. Ana se rapproche de moi pour me serrer très fort, les bras autour de ma taille. Elle ne dit rien, mais je sens ses tremblements et j'entends sa respiration pantelante. Je sais qu'elle pleure, de soulagement sans doute, ou peut-être de chagrin... pour moi.

— Ne pleure pas, baby. Ne pleure pas. Je ne supporte pas te voir pleurer, surtout quand c'est à cause de moi.

¹²⁶ Ce qui donne en anglais : *See the dead years in old-fashioned gowns / Lean over the balconies of heaven*

¹²⁷ Poète français (1821/1867)

Pour lui exprimer ma vénération, je dépose sur son visage adoré une pluie de baisers. J'aime le petit espace imberbe entre ses deux sourcils – j'ai un jour appris qu'il s'appelait la glabelle. Ça me revient à présent, je ne sais pourquoi. Je reste un long moment avec mes lèvres appuyées là, savourant le contact de la peau souple et soyeuse de ma femme. Elle finit par se dégager et prend mon visage entre ses deux paumes, puis elle se met à m'embrasser.

— Oh Christian, j'ai eu si peur !

— De quoi ?

— D'avoir eu une très mauvaise idée concernant cette visite. Dans mon esprit, c'était un pas vers la lumière, vers la cicatrisation de plaies anciennes... Mais tout à l'heure, au cimetière, j'ai compris combien tu avais mal. Je suis désolée. Tellement désolée.

— Ne le sois pas. Tout ce que tu fais, c'est par amour, j'en suis conscient.

J'émerge enfin de la léthargie qui m'a saisi tout à l'heure devant la tombe de ma mère. Depuis que je connais Ana, elle ne cesse de me faire découvrir des sensations et des sentiments dont j'ignorais tout. C'est ce qui la rend unique à mes yeux.

— Je t'aime tellement, Christian !

— Moi aussi, baby.

— J'en suis très heureuse, dit-elle avec un petit rire rassuré.

Elle lève la tête pour tenter de me voir, mais je tourne le dos à la fenêtre, aussi je doute beaucoup qu'elle puisse distinguer quoi que ce soit. Cette pénombre qui nous enveloppe comme un cocon d'intimité me permet de parler à cœur ouvert, bien que ma gorge soit contractée par l'émotion.

— J'ai été surpris. Je ne pensais pas que cette visite m'affecterait autant. Pourtant... je devais m'en douter, inconsciemment, sinon je n'aurais pas attendu aussi longtemps pour accomplir ce gage que tu as exigé de moi à l'automne. Je ne connaissais pas vraiment Ella Watson. Je n'ai d'elle que quelques rares souvenirs et la plupart sont douloureux. En plus, ils datent de trente ans.

— Et tu n'avais que quatre ans quand elle est morte.

— Oui. Mais penser que ses cendres... (Je déglutis,) les cendres de ma mère biologique, ma chair, mon sang, étaient là, devant moi, sous la pierre, ça m'a fait un drôle d'effet. D'un côté rationnel et conscient, elle ne signifie rien. Mais d'un autre, plus primitif et profond, elle m'a donné la vie.

— Je comprends.

Ana est collée à moi, son souffle me caresse le visage. Je la devine attentive à la moindre de mes paroles, prête à me consoler, à me rassurer. Je suis épuisé, vidé par cet aveu qui a jailli de moi : j'aimais ma mère. Et de nulle part – ou bien de ma mémoire – jaillit un des aphorismes préférés de John Flynn – je les appelle ses « flynnismes » : *il faut apprendre à marcher avant de courir*.

— Ana, s'il te plaît, est-ce que nous pourrions en rester là ?

— Bien sûr, Mr Grey. Mais j'aimerais vraiment que tu me fasses l'amour. Je crois que j'en ai besoin pour espérer me rendormir.

C'est une bonne idée, j'ai également dans l'idée que les endomorphismes m'aideront à retrouver un sommeil sans rêves.

— Mon but dans la vie est de te satisfaire, Mrs Grey. Je crois que la jouissance c'est une des formes de satisfaction des plus plaisantes.

Elle éclate de rire. Elle rit encore quand je roule sur elle pour l'écraser de mon poids, mes lèvres boivent à la source les derniers échos de ses gloussements.

Ana me guérit. Elle me conduit vers la lumière, c'est aussi simple que ça. Grâce à elle, à l'amour qu'elle me démontre, au jour le jour, à la vie qu'elle construit avec moi, autour de moi, je change. Mon âme noire devient moins pesante. Et elle ne me torture plus autant autrefois. Je deviens différent et pourtant, je ne perds pas mes repères : je reste moi-même.

Après l'amour, Ana s'est endormie, blottie dans mes bras. Et je me sens enfin soulagé du fardeau qui a pesé sur mes épaules toute la journée, depuis mon réveil ce matin, parce que je savais ce qui m'attendait cet après-midi. D'ailleurs, ça vient de plus loin... depuis le jour où j'ai fini par accepter l'idée d'aller rendre visite à la tombe de ma mère. Oui, une sorte de pressentiment sinistre s'est accroché à mes pas : la certitude de l'inéluctable sans doute. Au fond de moi, je savais qu'Ana avait raison. Il fallait que je fasse cette démarche, pour elle, pour moi, mais surtout pour Ted, mon fils. Un jour ou l'autre, je devrais lui expliquer que j'ai été adopté par les Grey, tout comme Elliot et Mia. Ça n'a rien de honteux, bien au contraire, mais ça poussera probablement mon fils à d'autres questions concernant mes véritables parents, mes origines. Pour lui en parler librement, je dois avoir fait la paix avec mon passé.

L'aube éclaire déjà le ciel, derrière la fenêtre. Ana roule sur elle-même, dans l'étau de mes bras, et pose ma tête sur ma poitrine. Elle glisse une main sous mon tee-shirt et se met à jouer avec la toison de mon torse. Je souris. Je n'aurais jamais cru qu'un jour, je puisse accepter un contact à cet endroit qui, durant si longtemps, représentait pour moi une zone interdite.

Ana renverse la tête pour me regarder. Elle a dû sentir ma réaction.

— À quoi tu penses ?

— À toi. À nous. À notre fils. J'étais en train de me féliciter d'avoir aussi bien choisi mon épouse.

— Ce n'est pas vrai ! Tu prétends que je passe mon temps à te défier.

Elle se met à rire et je l'embrasse avec ferveur. Elle porte une chemise en soie, je sais qu'elle l'a fait pour moi. Ana préfère avoir au lit mes tee-shirts en coton, mais moi, j'aime le contact sur elle d'un tissu précieux. Au cours de la nuit, je me suis contenté d'en relever le bas pour avoir accès à ses seins, son ventre, son sexe. Nous étions aussi pressés l'un que l'autre d'assouvir le désir qui nous tenaillait.

Du côté d'Ana, sur la table de chevet, se trouve un baby phone afin que nous soyons avertis si Ted se réveille au cours de la nuit, s'il pleure, s'il a besoin de nous. J'entends l'appareil grésiller, puis il nous transmet des gloussements.

— Ne bouge pas, baby. Je m'en charge.

Je sors du lit. Quelques minutes après, je reviens dans notre chambre avec Ted dans les bras. Il ne réclame pas encore son petit déjeuner, aussi je le dépose simplement dans les bras de sa mère, toujours allongée. Quel merveilleux spectacle ! *La Mère et l'Enfant*. En l'honneur de celle qui m'a sauvé – mon ange gardien, le Dr Grace Trevelyan Grey – en m'adoptant lors ce que j'avais quatre ans, en me faisant quitter l'enfer pour découvrir le plaisir inconnu d'une famille aimante, d'un foyer sain et bien organisé, j'ai acquis à l'Escala toute une collection d'icônes et de tableaux de « Mère à l'enfant ». Ana, avec mon fils entre les bras, me les rappelle. L'amour est universel, intemporel, qu'il soit conjugal, familial ou maternel.

Ted ne saura jamais la chance qu'il a d'avoir une mère aussi attentive, fiable et aimante. Je me penche sur lui, ce petit innocent, et j'embrasse ses cheveux cuivrés, doux et ébouriffés. Ana prétend que notre fils est mon portrait. Elle a raison, et ça me plaît. Il a pourtant les yeux de sa mère, ce qui me rappelle chaque fois que je le vois, une vérité qui, encore aujourd'hui, me sidère : cet enfant est né de nous deux, de notre amour, de la passion physique qui nous rapproche. C'est un miracle.

Tous les trois, dans ce lit, dans cette chambre, nous formons une cellule familiale. Et quelque part, j'en suis ébloui, je n'aurais jamais imaginé connaître un jour ce plaisir à la fois banal et unique. Ma femme et mon fils m'aiment et moi, je les adore. Et quand je vois le chemin parcouru depuis Detroit, tout ce qui sépare un petit garçon triste, maigre et muet, orphelin à quatre ans, de l'homme que je suis aujourd'hui devenu, je ne peux que remercier le ciel, la providence ou la chance, d'avoir veillé sur moi durant ce parcours parsemé d'écueils.

*

— *Chéri, voici ce que tu m'as demandé. Ce carton contient tout ce que j'ai concernant ta mère. Je t'ai déjà remis, après ce tragique incident avec Jake Hyde, la photo des Collier. Et regarde ceci... c'est un journal intime que ta mère a commencé adolescente.*

— *Tu l'as lu ?*

— *Non. Autrefois, j'y ai jeté un coup d'œil, mais Ella venait de mourir, aussi fouiller dans ses souvenirs me paraissait indécent. Quand nous avons déménagé de Detroit à Seattle, ce carton a atterri dans les combles, je l'avais oublié. Durant le séjour de Mia était à Paris pour ce stage en cuisine, j'ai fait quelques travaux dans la maison, tu t'en souviens ? Nous avons vidé une partie du grenier, je suis retombée sur ce carton de Detroit. À nouveau, j'ai ouvert le journal d'Ella et j'ai relu les premières pages. Tu verras toi-même, elle était très brillante. Elle n'a pas eu de chance...*

— *Je ne sais pas si je pourrais le lire, maman.*

— *Fais comme tu veux. Désormais, c'est à toi de voir. Tu sais, il ne faut pas juger trop sévèrement ta mère. J'ai toujours pensé qu'elle veillait sur toi, où qu'elle soit. Elle est ton ange gardien.*

— *Non ! Maman, c'est toi ! Quand je t'ai vue pour la première fois, si douce, si belle, j'ai cru que tu étais un ange en blouse blanche...*

Grace se met à rire et pose la main sur ma joue.

— *Chéri, tu peux avoir plusieurs anges, tu sais.*

*

D'après Grace, Ella Watson me regarde depuis « les balcons du ciel », remplissant *post mortem* une tâche qu'elle a été incapable d'accomplir de son vivant. Oui, c'est ce qu'elle m'a dit en me donnant ce journal qu'elle a conservé, trois décennies durant, en espérant qu'un jour, je le lui réclamerai. Ce jour est venu. Grâce à ma femme.

Je pose la main sur le ventre énorme d'Ana. D'ici quelques mois, nous aurons un autre enfant. Une petite fille. J'ai obtenu, sans trop de bataille, de connaître le sexe de ce futur bébé.

Ana et moi avons décidé du nom de cette enfant : Phoebe Grace. Je me demande à qui elle ressemblera. Secrètement, j'espère qu'elle sera le portrait de sa mère, avec sa grâce fluide, son cœur d'or, son caractère entêté...

Je pense souvent à elle : ma fille.

Naissance Ava

Lundi 3 mars 2014

Christian

Taylor vient de me prévenir après avoir reçu un appel de Muñoz : Elliot est parti en catastrophe à Northwest Hospital où sa femme vient d'être conduite, inconsciente. Prise dans une manifestation, elle aurait inhalé des gaz lacrymogènes. Je suis consterné. Depuis notre séjour à Aspen, entre Noël et jour de l'an, il y a un froid entre mon frère et moi. À cause de la Walkyrie, bien entendu ! Quelle idée de faire du ski enceinte de plusieurs mois ? Elliot était d'accord avec moi, sur le principe, mais il a été pris entre le marteau et l'enclume, parce que Kate ne veut renoncer à rien, malgré son état. Dire que je trouvais Ana rebelle et inconsciente de travailler étant enceinte ! Rester assise dans le bureau d'une maison d'édition n'a rien à voir avec ce que fait ma belle-sœur. Du journalisme d'investigation ? Mon cul ! C'est une addict à l'adrénaline, un point c'est tout.

Je quitte Broadview en catastrophe, Taylor sur les talons. Ana ne peut m'accompagner, elle doit rester à la maison avec Teddy. Gail ne travaille pas aujourd'hui, elle assiste aux obsèques d'une amie de sa famille...

A l'hôpital, je retrouve Elliot dans le couloir, devant le bloc opératoire. Il paraît perdu, effondré, le regard vide. Le voir ainsi me flanque un choc. Alors que je m'approche de lui, j'entends une femme – une infirmière – crier :

— Dépêchez-vous, la patiente est en arrêt cardiaque...

S'agit-il de Kate ? Une civière où se trouve un(e) patient(e) couvert(e) d'un champ opératoire entre au bloc, encadrée de médecins et de personnel hospitalier. Tous portent un masque, mais je reconnais la blondeur du Dr Greene. Je n'ai pas le temps de m'attarder sur l'identité des autres, mon frère vacille. Taylor intervient le premier en le retenant par un bras. Je me place de l'autre côté en disant :

— Viens, Elliot. Viens t'asseoir !

J'essaie d'oublier mes craintes concernant Kate – elle risque de perdre son enfant, sinon sa vie ! Elliot a besoin de moi. Pour lui, je dois rester calme.

— Christian ? Que fais-tu là ? bredouille-t-il avant d'enchaîner, enragé : Kate est là-dedans...

Je le force à s'asseoir, conscient que sa colère est un exutoire dont il a besoin pour ne pas devenir fou. J'ai une grande habitude de ce genre de comportement.

Elliot semble oublier se trouver dans un hôpital.

— Pourquoi je ne suis pas avec elle ? hurle-t-il. Elle a besoin de moi !

Il voudrait être avec ma femme, l'aider de son mieux... Je comprends son désir et son sentiment d'impuissance. J'ai éprouvé les mêmes il y a deux mois quand Ana a fait son hémorragie. Grace était avec moi, j'entends encore sa voix : *laisse les médecins faire leur travail...*

C'est ce que j'explique à Elliot : il ne peut pas être au bloc, il doit patienter – et attendre en craignant le pire... Mon frère m'écoute à peine, il blêmit :

— Et si elle perdait l'enfant !

Il pousse un râle d'agonie qui m'arrache le cœur et s'accroche à mon bras :

— Si Kate et le bébé ne s'en sortaient pas, Christian ?

Avant que j'aie pu répondre, il me lâche et laisse tomber sa tête dans ses mains, les coudes sur les genoux, sans doute pour me cacher ses larmes. Très ému, je pose la main sur son épaule. Comment le reconforter ? Comment lui redonner espoir ? *Attends un peu...* La Walkyrie est une guerrière, pas vrai ? Elle est mieux armée que quiconque pour se battre !

— Elliot, dis-je, à mi-voix, Kate est forte. C'est la femme la plus tenace que je connaisse...

Je n'ai jamais considéré ce trait de caractère comme une qualité, mais aujourd'hui, pour survivre, Kate en aura besoin. Elliot aime sa femme, c'est évident. Je sais qu'il a insisté pour avoir un enfant d'elle, il ne se pardonnerait pas un accident... Et même moi, il me semble que la vie ne serait pas aussi savoureuse sans ma « meilleure ennemie »...

Elliot sanglote de plus belle. Je jette un coup d'œil féroce autour de nous : je ne veux pas qu'on voie mon frère aussi effondré.

— Fais confiance à ta femme. Elle va s'en sortir.

Pour faire réagir Elliot, je le traite de mauviette. Ça marche : il relève la tête et esquisse un pauvre sourire. Il me semble voir naître un peu d'espoir sur son visage.

— Ouais, t'as raison, frangin.

Il veut aussi savoir s'ils vont sauver le bébé ? Je ne suis ni médecin ni voyant, mais à l'heure actuelle, je me sens prêt à affirmer n'importe quoi pour reconforter mon frère.

— Si cet enfant est bien celui de sa mère, aucun souci ! C'est un battant, et si tu veux mon avis, t'es mal barré avec les deux à la maison, Lelliot !

Un homme débraillé pénètre alors dans le couloir où nous attendons. Je tourne la tête, furieux, mais je vois Muñoz saluer l'intrus d'un geste de la main. Il le connaît ? En y réfléchissant, moi aussi, j'ai déjà vu cette tête quelque part...

— Elliot, comment va-t-elle ? demande le nouveau venu à Elliot.

— Je ne sais pas, ils ne veulent rien nous dire...

Mon frère se relève et fait les présentations Dan ? Oui, Dan Carter. J'ai vu son nom dans le dossier de ma belle-sœur, il travaille avec elle au *Seattle Times*. C'est donc est lui qui a prévenu Elliot. Voilà qui m'intéresse : je veux savoir ce qui s'est passé ! Dan nous explique d'une voix enrouée avoir été avec Kate interviewer un leader syndicaliste, ils ont été pris dans un mouvement de foule et Kate est tombée. Dan la mise à l'abri avant de prévenir la police, puis le 911. Lui aussi a inhalé des gaz lacrymogènes.

Elliot n'est pas content.

— Putain, je savais qu'elle n'aurait jamais dû aller travailler.

Il enchaîne, comme s'il se parlait à lui-même :

— Elle a des contractions depuis plusieurs semaines, le Dr Greene lui avait demandé de faire attention et ralentir le rythme.

— Pourquoi n'as-tu pas exigé qu'elle se repose ?

— J'ai essayé, nous nous sommes disputés, elle était tellement en colère... J'ai considéré que ce n'était pas bon dans son état... Alors, j'ai capitulé. Encore ! Et merde !

Dan paraît presque coupable. Il explique qu'il n'y avait pas d'autre équipe disponible, que Kate et lui se sont retrouvés là au dernier moment. Il n'était pas prévu que la manifestation dégénère. Il parle de casseurs mêlés aux manifestants. Il évoque sa carte de presse. Oui, ce connard est aussi journaliste !

Je lui jette un regard glacial, mais Elliot lui serre la main avec émotion en le remerciant d'avoir sauvé sa femme. Dan remonte un peu dans mon estime lorsqu'il refuse de rentrer chez lui, il préfère attendre. Est-ce qu'il compte prendre des notes pour son futur article ? Sinon la rubrique funèbre ?

Arrête tes conneries, Grey !

Elliot se met à arpenter le couloir ; moi, je consulte mon téléphone et envoie les nouvelles à Ana. Elle doit se faire un sang d'encre ! Ce n'est pas bon dans son état. Foutue Kavanagh ! Même à moitié morte, c'est une vraie chieuse !

Je relève la tête quand les portes s'ouvrent, un groupe de quatre personnes sort du bloc derrière une civière... non, une couveuse. Est-ce le bébé de mon frère ? Je n'ai pas le temps d'aller vérifier, ils se sont déjà tous engouffrés dans l'ascenseur. Une jeune femme en blouse chirurgicale s'approche de nous.

— Mr Grey ?

Bien entendu, je réagis, mais c'est à Elliot qu'elle s'adresse. Il va vers elle, le visage blême. L'interne nous apporte enfin des infos, elle parle d'une voix calme, professionnelle, sans réaliser que mon frère reçoit ses mots comme une rafale de mitraillette. Le Dr Greene a pratiqué une césarienne d'urgence ; le Dr Pratt – *qui c'est, celui-là ?* – a emmené le bébé en néonatalogie, aux soins intensifs ; le Dr Douglas – *encore un inconnu* – va procéder à une opération pour évacuer le caillot qui a provoqué une thrombose puis l'embolie pulmonaire.

Merde ! Combien de médecins sont actuellement au bloc à s'occuper de Kate et de son bébé ? C'est quoi, une thrombose ? C'est quoi, une embolie pulmonaire ? Et pourquoi « *pulmonaire* » ? En quoi les poumons sont-ils concernés durant un accouchement ? S'agit-il d'une séquelle des gaz lacrymogènes ? J'ai des questions à poser, mais je ne peux pas, j'ai la gorge trop nouée. Tout comme Elliot.

— Votre mère vous expliquera tout dès qu'elle le pourra, ajoute l'interne.

Qui ? Grace ? Grace est au bloc elle aussi ? Elliot semble aussi sidéré que moi de l'apprendre.

Je suis rassuré : Grace veillera à ce que Kate reçoive les meilleurs soins. J'aurais dû réaliser plus tôt combien il était étrange de ne pas la voir à nos côtés : après tout, elle travaille dans cet hôpital. Quand l'interne retourne au bloc, Elliot se pose la main sur les yeux, comme égaré. Je m'appête à le rejoindre quand Mia arrive en courant, suivie de son agent de sécurité. Ce couloir devient trop encombré. Un vrai hall de gare ! D'un signe de tête, je demande à Taylor d'écarter John Ritchie.

Mia pleure comme une madeleine, dans les bras d'Elliot, qui la reconforte maladroitement.

— Ethan arrive, ses parents également, bredouille Mia.

Tous les Kavanagh ? De mieux en mieux ! Bien sûr, il s'agit de leur fille et sœur... et du premier-né de la nouvelle génération... Ma sœur, affolée, veut savoir ce qui s'est passé. J'interviens, en l'écartant d'Elliot. Il n'a pas besoin de ça, bon sang !

Je lui fais un résumé de la situation. Du coin de l'œil, je vois Taylor parler avec une infirmière. Il semble y avoir un problème. Quoi encore ? Quand le chef de ma sécurité revient vers moi, je l'interroge du regard.

— Mr Grey, ils n'ont pas de salon privé à cet étage. Que voulez-vous faire ? Attendre ici, dans le couloir, ou descendre dans un autre service ?

Je sais que Taylor n'est pas content : les lieux ne sont pas faciles à sécuriser. Mais c'est à Elliot de choisir. Mort d'inquiétude, il doit s'imaginer que nous parlons de l'état de sa femme. Je lui explique le problème.

— Je reste ici, près de Kate, décide-t-il. Je ne bougerai pas tant qu'elle ne sera pas sortie du bloc. Allez-y si vous voulez, moi, je reste ici.

Mia lui prend gentiment la main et affirme qu'elle restera aussi. Les Kavanagh arrivent en groupe quelques minutes plus tard. J'envoie un nouveau SMS à ma femme, lui expliquant ce qui se passe, pendant qu'Elliot fait un bref compte-rendu à ses beaux-parents. Ils parlent tous à voix basse, comme si énoncer à voix haute leurs inquiétudes risquait de les réaliser.

— Où est Ana ? s'étonne Mia.

— Elle est restée à la maison surveiller Teddy... Où est papa ?

Je viens de réaliser que Carrick ne nous a pas encore rejoints.

— Il plaide au tribunal, tu sais bien qu'il est injoignable dans ces cas-là. Je lui ai laissé un message.

Il est 19 heures lorsque Grace sort du bloc, l'air épuisée. En la voyant, Elliot a comme un vertige, je l'empêche de s'écrouler. Maman s'empresse vers lui. Elle l'embrasse et le rassure :

— Elliot, ça va, mon grand. Tout va bien se passer maintenant.

Diane s'approche à son tour, en larmes, pour implorer des nouvelles. Maman parle de « détresse respiratoire », elle remercie Dan de sa réaction rapide qui a évité le pire. Bien que Kate ait reçu de l'oxygène dans l'ambulance, elle a fait une thrombose – j'apprends enfin de quoi il s'agit : un caillot de sang qui migre dans les poumons. Du coup, sa mère était en détresse respiratoire, le bébé en souffrance fœtale. Je suis sous le choc en écoutant ce compte rendu. Je ne suis pas le seul : tous les visages qui m'entourent sont livides.

Grace continue à parler dans un silence de mort :

— J'ai été appelée par mon confrère, quand il a vu le nom de la patiente sur la fiche. Ross Douglas est un pneumologue réputé. (Elle soupire.) Devant l'urgence de la situation, il m'a demandé l'autorisation d'opérer.

En l'absence d'Elliot, ma mère a convoqué d'autres spécialistes : le Dr Pratt, du service pédiatrie et néonatalogie ; le Dr Greene...

— Le bébé est né il y a trois heures, conclut-elle. Elliot, tu es papa d'une petite fille.

Un soupir soulagé s'élève de toutes les poitrines. Une fille... Elliot a une fille. Je m'apprête à le féliciter, mais Diane Kavanagh est la première à l'atteindre. Elle pleure. Une vraie fontaine ! Elle n'a plus rien d'une reine des glaces. Quant à Elliot, il paraît perdu... Je le comprends ! Je me souviens de mon état à la naissance de Ted, tout se mélangeait : euphorie affolement, émotion...

Je sors mon BlackBerry pour prévenir Ana. En même temps, j'écoute la suite des informations de Grace. Le bébé est prématuré, mais rien d'inquiétant. Il est en couveuse aux soins intensifs. Quant à Kate, ses opérations se sont bien déroulées : après la césarienne, le Dr Douglas a ponctionné le caillot pour résorber l'embolie. *Elle en a fait des tonnes, à son habitude, Grey !* Les toubibs ont décidé de la

plonger dans un coma artificiel pour lui laisser le temps de récupérer. Excellente initiative, elle serait capable de tenter une interview...

- Merci, maman, souffle Eliot.
- C'est normal, Kate est de la famille...

Ding. Ana vient de me répondre. Je lis son SMS pendant que ma mère continue à rassurer mon frère.

- Demain, nous baisserons les doses de sédatifs pour lui permettre de se réveiller tranquillement.
- Je peux la voir maintenant ? demande Elliot.

Non. Il ne peut pas, Kate est en atmosphère stérile et bla-bla-bla... Oh merde, une réponse pareille me foutrait sacrément en rogne. Je surveille la réaction d'Elliot : il semble juste assommé. Keith demande sèchement à voir le bébé, mais ce n'est pas possible non plus. Grace nous indique que Kate sera bientôt transférée au service pneumologie, où il y a une salle d'attente. Pourquoi ne pas nous y rendre ? Cette suggestion me paraît sensée. Et Taylor apprécia.

- D'accord, maman. Nous descendons en pneumologie.

Personne ne bouge. Bon, je prends le mari éploré par le bras pour amorcer notre migration.

- Viens, Elliot.

Il se laisse faire, hébété.

Papa nous rejoint vers 19 h 30, le visage marqué par l'angoisse. C'est Keith Kavanagh et moi-même qui le mettons au courant, maman a disparu et Elliot est HS. Je laisse les deux grands-pères en tête pour retourner me rasseoir.

Dan Carter est le premier qui prend congé d'Elliot. La salle d'attente se vide peu à peu. Ethan réveille Mia qui dormait, et part avec elle, tout en promettant de revenir d'ici peu. Diane, Keith, Carrick les suivent.

- Rentre chez toi, frangin, souffle Elliot. Va retrouver ta femme et ton fils.
- Non.

Je l'informe qu'Ana passerait demain. Nous venons de nous engueuler au téléphone. Elle n'est pas contente d'être laissée en plan, j'ai dû lui promettre qu'elle pourra venir demain au Northwest Hospital & Medical Center demain, pendant sa pause-déjeuner. Je n'aime pas l'idée qu'elle soit soumise à un tel stress, dans son état, mais Kate est sa meilleure amie, j'ai dû transiger – trouver un « compromis » comme dit le Dr Flynn. Merde. Bien sûr, je la comprends, puisque je tiens à soutenir moralement mon frère, même si je ne suis pas certain qu'il ait toujours conscience de ma présence.

Elliot secoue la tête. Il a l'air perdu, malheureux. Je cherche à lui faire comprendre qu'il peut compter sur moi.

- Je reste avec toi, Lelliot, je sais ce que c'est. J'ai déjà vécu ça, j'ai compris que c'est important dans ces moments-là d'être entouré de sa famille.

Il hoche la tête en silence. Nous restons ainsi, à attendre. Il ne reste plus qu'Elliot, Taylor et moi dans cette putain de salle.

Grace revient enfin et s'approche d'Elliot. Il blêmit.

— Maman... alors... ?

— Tout va bien, chéri. Kate est maintenant en réanimation, elle a quitté les soins intensifs. Tu pourras bientôt aller la voir.

Elliot, assommé par la « bonne » nouvelle, mais tout reste relatif.

— Dieu merci ! souffle-t-il. Et la petite ? Comment va le bébé ?

L'état du bébé est encore critique. Merde ! Je serre les poings, impuissant à aider cette enfant. Je déteste de ne rien pouvoir faire.

— Nous en saurons plus demain, dit Grace, avec un pauvre sourire. Elle doit passer un scanner et des radios. Mais elle est forte, c'est une battante.

Je ricane malgré moi : maman et moi avons les mêmes arguments. Elliot est au même moment appelé en salle de réanimation pour rendre visite à Kate. Je le retiens par le bras.

— Elliot, je vais aller dîner à Broadview avec ma femme et mon fils, je reviendrai ensuite.

— Christian, ce n'est pas la peine, je peux...

— Laisse tomber ! Je ne changerai pas d'avis.

Il soupire sans insister. Puis il disparaît dans un couloir. Je prends Grace dans mes bras.

— Tu sembles épuisée, tu devrais rentrer.

— Oui, Cary m'a donné le même conseil. Je crois que je vais le suivre. Je n'ai plus vingt ans – ni trente, ni quarante hélas !

— Ne t'inquiète pas, maman, Lelliot ne sera pas seul. Taylor et moi veillerons sur lui cette nuit. J'ai prévenu Welch, il y aura aussi un de ses hommes de garde cette nuit : Reynolds.

— Merci, chéri, dit-elle en m'embrassant.

La nuit est épouvantable ! Entre Elliot qui tourne en rond, ces putains de sièges et les hauts-parleurs qui se déclenchent toutes les cinq minutes, je suis prêt à commettre un meurtre. Et il est à peine 5 heures ! Génial ! Taylor me jette un coup d'œil et quitte la pièce avec un signe – du pouce, il se désigne la v bouche. Il va chercher du café ? Bonne idée, mais celui de la cafétéria est imbuvable. Je le sais d'expérience.

Soudain, Elliot fait un bond et se redresse en disant :

— Salut, frangin. Bien dormi ?

Il est con ou quoi ? J'aboie hargneux :

— Comment veux-tu dormir sur ces putains de siège ?

Mon frère soupire en levant les yeux au ciel. Il sort sans un mot, sans doute pour demander des nouvelles. Il n'y en a pas, mes hommes m'auraient prévenu.

Taylor revient avec quatre gobelets de café Starbucks dans une barquette en carton. Comment a-t-il fait ? Il y a trois *coffee houses* autour du Northwest, dont deux sur Aurora Avenue, mais pas à moins de cinq cents mètres... C'est sans doute un des hommes de Welch qui les a apportés, celui qui va relever Reynolds. Je bois le breuvage encore fumant avec reconnaissance, je me sens presque devenir humain.

- Merci, Taylor. Il ne mange plus que les donuts.
- Ils n'étaient pas encore cuits, monsieur. J'y retournerai tout à l'heure.

Ray avait voulu un beignet en sortant de son hôpital, à Portland... je sors mon BlackBerry pour envoyer un petit mot à Ana. J'espère qu'elle dort encore. *Oh, baby, tu me manques...*

Une infirmière revient au comptoir et examine notre petit groupe, elle a tout du sergent-major, e particulier l'air pincé et vaguement réprobateur.

- Mr Grey ? dit-elle avec un fort accent canadien.

Elliot, lui, ne rit pas du tout.

- Oui, je suis le mari de Katherine Grey.

Chantal Du Tunnel – infirmière du service pneumologie – nous informe d'une voix de stentor que la Walkyrie a passé une bonne nuit, ses constantes sont stables. Le Dr Douglas a jugé nécessaire de prolonger le coma artificiel.

— L'organisme de votre femme a été mis à rude épreuve, Mr Grey. C'est la procédure habituelle. Je vais vous conduire à son chevet, mais avant, vous devez respecter la procédure d'hygiène.

Elliot acquiesce, prêt à tout pour être au chevet de sa femme. Une chance pour moi qu'on ne m'ait pas refusé ce droit quand Ana était dans le coma...

Un quart d'heure après, Taylor devient avec un petit déjeuner. Lorsque nous avons terminé, il demande :

- Que voulez-vous faire ce matin, Mr Grey ?

— Je vais passer à GEH, Ross Bailey m'attend à 7 h 45 pour le report d'une réunion qui a été annulée hier. Je me changerai sur place et je resterai jusqu'au déjeuner. J'ai prévenu Sawyer que Mrs Grey viendrait rendre visite à Mrs Katherine Grey, entre 12 h30 et 13 h30... Rentrez à Broadview, Taylor, vous n'avez pas fermé l'œil cette nuit.

- Je vais très bien, mon...

Nous sommes interrompus par une musique tonitruante qui émane de la chambre de Kate. Je reconnais *The Scientist*, de Cold Play¹²⁸. L'infirmière Du Tunnel-Virago arrive à toute blinde et ouvre la porte. Comme elle ne la referme pas, je l'entends engueuler mon frère :

— *Mr Grey, je sais bien qu'on vous a dit que stimuler les patients dans le coma peut être bénéfique, mais là, tabouère¹²⁹, vous allez réveiller les morts de la morgue !*

Tabouère ? Je me mords les lèvres pour ne pas rire.

- Dois-je intervenir, Mr Grey ?
- Hum, non, qu'il se débrouille ! Merci, Taylor.
- *Excusez-moi.*

J'entends dans la voix d'Elliot un fou-rire nerveux. Lui aussi doit trouver cette femme grotesque. Elle quitte la chambre avec une expression encore plus revêche. Diable, il manque une formation « amabilité » dans les études d'infirmier au Canada !

¹²⁸ Groupe de rock britannique formé à Londres en 1996

¹²⁹ *Putain*, en français québécois

Je préviens Elliot que je dois m'absenter ce matin pour retourner à GEH.

— Bien sûr, Christian, c'est normal. Et merci. Merci d'être resté avec moi.

Il semble ému, je crois même voir des larmes briller dans ses yeux. Merde, je n'aurais pas dû le déranger. Je détourne la tête pour ménager sa pudeur.

Je croise les parents Kavanagh qui sortent de l'ascenseur au moment où je m'appête à y monter. Nous échangeons une poignée de main.

— Des nouvelles ? demande Keith.

Je désigne d'un geste Ms Virago, à son comptoir d'accueil.

— Voici l'infirmière qui s'est occupée de votre fille, elle vous renseignera mieux que moi.

— Merci, chuchote Diane, les yeux rougis par l'insomnie et les larmes.

J'ai de vagues remords de ne jamais avoir beaucoup apprécié cette femme.

— De rien, dis-je, mal à l'aise.

Ana

Je frappe doucement à la porte de la chambre de Kate.

— Entrez !

Houlà, quelle drôle de voix a Elliot ! Je passe la tête, désolée de le déranger, mais je tiens à voir Kate. Depuis hier, je ne tiens plus.

— ... Ana, viens, dit gentiment Elliot.

Il se lève et m'embrasse sur les deux joues, puis il fait quelques pas vers la porte et marmonne :

— Je vais te laisser avec elle.

Juste avant de sortir, il ajoute, faussement bougon :

— Et si tu arrives à faire entendre raison à cette tête de mule, je te serais reconnaissant !

Je lui souris, mais j'ai le cœur lourd. Je n'arrive pas à y croire. Kate l'indomptable est étendue là, devant moi, immobile, reliée à des tubes, des moniteurs, des appareils sophistiqués et terrifiants. En entendant ces « *bip-bip* », je suis projetée en arrière, de quelques années, quand papa a été blessé dans un accident de voiture. C'était la veille de mon anniversaire, en septembre 2011. J'ai passé des heures épouvantables à son chevet, sans savoir s'il reprendrait conscience, s'il marcherait, s'il serait vraiment lui-même. Je retrouve aujourd'hui la même peur, le même sentiment d'impuissance, en regardant Kate, mon amie, ma sœur, ma seule confidente à l'université pendant quatre ans.

Étrangement, ce que je ressens le plus fort, c'est une violente colère envers elle. Je dois serrer les dents pour ne pas hurler. Christian m'a raconté que, durant mon coma après l'attaque de Jake Hyde, tous les membres de nos familles et nos amis ont défilé dans ma chambre, chacun apportant son lot de consolation – paroles d'espoir et soutien à mon mari éploré. Sauf Kate... Elle était furieuse ! Furieuse contre Christian, contre moi, contre le monde entier. À l'époque, j'avais été un peu choquée de sa réaction, mais aujourd'hui, je la comprends. Seigneur, mais pourquoi, pourquoi s'est-elle délibérément

mise en danger ? Pourquoi a-t-elle couru des risques inutiles en se rendant à une manifestation ? Elle est enceinte, elle aurait dû penser à son bébé...

Ma conscience intervient avec un ricanement de banshee :

Ah, ah, ah ! C'est l'Hôpital qui se moque de la Charité ! persifle-t-elle. Tu étais également enceinte de Teddy, je te le rappelle, en acceptant de rencontrer Jake Hyde. Et tu savais qu'il avait envers toi de mauvaises intentions. Tu ignores tout de la situation de Kate. Je ne la juge pas. Tu n'en as pas le droit.

Et alors ? La colère n'a rien à voir avec le droit ou le bon sens... En fait, c'est à moi que j'en veux : je n'ai pas été très présente durant la grossesse de mon amie. Nous nous sommes vues souvent, mais en groupe. Depuis quand n'ai-je pas téléphoné à Kate ou passé un moment avec elle ?

Depuis le jour où elle a débarqué chez toi après s'être disputée avec Elliot...

J'ignore ma conscience – toujours à se mêler de ce qui ne la regarde pas, celle-là ! Je me souviens, c'était le mois passé, Christian revenait de New York... Kate et moi avons mangé de la glace Ben & Jerry, mais je sentais l'impatience de mon mari, qui voulait être seul avec moi. Et comme d'habitude, je lui ai donné la priorité.

Je suis une amie épouvantable !

Une idée me vient soudain : quand j'étais dans le coma, j'ai perçu des échos ce qui se passait autour de moi ; c'était assez vague et les voix me parvenaient déformées, j'étais comme perdue dans une sorte de brouillard blanc... mais je savais qui se trouvait à mes côtés, dans ma chambre. Est-ce la même chose pour Kate ? M'entend-elle ? Me comprendra-t-elle si je lui explique tout ce que j'ai sur le cœur ?

— Kate ?

Mais enfin, Anastasia, tu es débile ou quoi ? Elle est dans le coma, comment veux-tu qu'elle t'entende dans le brouhaha des instruments médicaux si tu parles aussi bas ?

Je hausse le ton :

— Kate ?

Rien, aucune réaction, même pas un frémissement de ses paupières. Et là, d'un coup, je perds la tête :

— KATHERINE AGNES KAVANAGH ! Ne t'avise pas de mourir, je ne te le pardonnerai jamais. Je t'ai laissé faire quand tu portais ce ridicule pyjama en pilou après une rupture, parce que je savais que tu allais bientôt te reprendre, réagir, rebondir et retrouver ta pugnacité. Franchement, cette chemise d'hôpital est encore pire ! Kate, réveille-toi, s'il te plaît...

Je regarde vivement autour de moi : personne. Christian a accepté de me laisser seule un moment au chevet de mon amie. Je ne sais pas où est Elliot. Le pauvre, j'ai eu un choc en le voyant : il a une mine affreuse. Je ne suis pas certaine qu'il ait remarqué ma présence ; il paraissait en transe.

— Kate, arrête d'être aussi égoïste ! Debout feignante ! Pense à ton mari. Tu lui as fait peur, mais maintenant ce n'est plus drôle. Bouge-toi !

Je lui prends la main, emmêle mes doigts aux siens, les pose contre ma joue.

— Kate, tu as un bébé, une petite fille. Je ne l'ai pas encore vue, les médecins ne veulent pas. C'est à toi, sa mère, de la découvrir la première. Elle a besoin de toi. J'attends aussi une fille. Imagine un peu... deux petites cousines !

Après une minute de silence, je continue :

— Je sais que tu es fatiguée, j'ai vécu la même chose, c'est difficile... Mais il faut que tu ouvres les yeux. Tout le monde est là, Elliot, tes parents, Ethan et Mia, Christian...

Je ris nerveusement, entre deux sanglots.

— Tu ne t'entends pas très bien avec lui – et c'est la litote du siècle, je sais –, mais il était effondré en apprenant ton accident. Non, non, non, ne crois pas qu'il t'accusait d'avoir fait passer ton métier avant ton enfant, c'est moi qui l'ai pensé, pas lui. Christian ne l'avouera jamais, mais il a pour toi beaucoup d'admiration. D'une certaine façon...

Houlà, je m'aventure sur un terrain miné. Mieux vaut revenir à un sujet plus sûr : Elliot.

— Et Elliot, hein, est-ce que tu penses à lui ? C'est le père de ton bébé, ton grand amour. Tu prétendais que tu ne perdrais jamais la tête pour un homme, Katherine Kavanagh, tu te vantais d'être une femme moderne, indépendante et autonome. Et regarde-toi ! Une vraie midinette dès qu'Elliot te sourit. Tu veux mon avis ? Tu serais capable de traverser l'enfer pour lui...

Je m'interromps, horrifiée de l'image mentale créée par mes paroles.

— Euh, Katie, si c'est là que tu es... taille-toi et vite ! Même si c'est à plat ventre, en rampant, reviens. S'il te plaît. Elliot a besoin de toi !

Malgré moi, je souris aussi en évoquant ce couple improbable : Kate et Elliot, la Walkyrie – comme l'appelle Christian – et le Viking ; ils sont aussi beaux, blonds, et éclatants de vitalité l'un que l'autre. Ils auraient pu se combattre, ils ont su s'accorder.

— Kate, réveille-toi. Réfléchis un peu à tout ce qui t'attend ici : un homme généreux et tendre ; un homme qui t'aime et qui sait faire rire ; un homme beau comme un dieu avec des yeux d'un bleu plus pur qu'un ciel d'été...

— De qui parles-tu ?

Je sursaute, d'un air coupable. Oups, je n'ai pas entendu Christian revenir. Il pose les deux mains sur mon épaule, je me redresse pour presser ma tête contre son ventre.

— D'Elliot.

— J'avais compris, baby, je ne suis pas sûr d'apprécier que tu évoques mon frère comme « *un homme beau comme un dieu* » !

J'entends à sa voix qu'il n'est pas vraiment fâché.

— J'essayais juste de convaincre Kate qu'il lui fallait se réveiller, Christian. Quand j'étais dans le coma, je *sentais* ta présence et celle des autres à mes côtés. J'espère que c'est pareil pour elle.

— Sûrement... Écoute, baby, Elliot aimerait revenir auprès de sa femme, baby. Et puis, tu es enceinte, il faut que tu te reposes. Viens, je vais te ramener à la maison...

— Mais non, pas question !

J'essuie les larmes qui me maculent les joues.

— Anastasia...

— Non, Christian, j'ai des obligations à Grey Publishing cet après-midi. Rien de fatigant, je te le promets.

Ignorant le soupir exaspéré que pousse mon pauvre mari anxieux, je me penche sur Kate pour l'embrasser sur la joue ; je lui chuchote :

— À très bientôt, Katie...

Alors que je m'apprête à quitter la chambre, je me fige sous le coup de la stupeur. *Katie* ? Pourquoi *Katie*... ? Je n'ai jamais appelé mon amie Katie, elle est trop sûre d'elle-même pour un surnom aussi enfantin. Le front plissé, je me retourne pour fouiller la chambre des yeux. Il y a comme une... présence. Je ne vois pourtant que Kate sur le lit, ses moniteurs, sa perfusion...

Que c'est étrange ! Ce doit être la fatigue, le choc, l'émotion, que sais-je. Christian a peut-être raison : il faudrait que je rentre à la maison. Les Grey n'ont pas besoin d'une autre invalide en ce moment. Je vais quand même retourner au bureau, je suis P-DG à présent.

Des obligations... pfutt ! se moque ma conscience, sans me prendre au sérieux.

Christian

J'ai laissé Ana entrer seule dans la chambre de Kate, mon frère en émerge presque aussitôt. Il paraît lessivé. Il a dû passer une matinée affreuse – la mienne n'a pas été de tout repos non plus. Je suis parti en catastrophe de GEH, en abandonnant de nombreux dossiers urgents. J'ai d'autres priorités actuellement.

Elliot me salue en marmonnant :

— Merci d'être venu avec Ana. C'est important pour Kate.

Comme si j'avais eu l'option de retenir Ana loin de son amie. Bon, je ne veux pas m'attarder sur le manque de soumission de mon épouse adorée.

— Du nouveau Elliot ?

— Non, état stationnaire...

Il soupire et regarde autour de lui, il semble ne plus savoir où il en est ? Depuis quand n'a-t-il pas dormi ?

— Dis, reprend Elliot en hésitant, comme s'il cherchait ses mots, tu restes... ici... avec Ana ?

Évidemment ! Je n'avais pas prévu d'aller courir les putes !

— Oui, pourquoi ?

— Je dois aller au service pédiatrie, pour savoir comment va ma fille.

Aucun problème. Je m'empresse d'affirmer à Elliot qu'Ana restera une bonne heure, elle et moi avons prévu de déjeuner ici – et pas avec ce que fournit la cafétéria ! Elliot désigne l'agent de Welch, toujours en poste devant la porte de sa femme. Il prétend que j'en fais trop.

— Il faudra qu'un jour, Flynn s'occupe sérieusement de ton cas, frangin.

Ce doit être l'épuisement qui le fait divaguer. Je ne me donne pas la peine de répondre. Si les vautours de la presse débarquent au Northwest, Elliot sera bien content que Kate soit protégée.

Elliot n'est pas revenu quand il est l'heure pour moi de ramener Ana à Grey Publishing. Je hoche la tête en retenant un ricanement satisfait : d'où l'intérêt d'avoir un agent de sécurité 24 heures sur 24 ! Ana et moi croisons Mia et Ethan devant l'ascenseur – décidément, cet endroit est le rendez-vous à la mode !

— Salut, Ana !

Mia se jette sur ma femme comme un *linebacker*. Sous l'impact, Ana recule d'un pas.

— Mia, fais attention, elle est enceinte !

— Je sais, Christian, je sais !

Elle me jette un regard boudeur tandis qu'Ethan embrasse Ana. Je le surveille d'un œil étréci, surtout quand il lui tapote le dos. Je n'aime pas les familiarités envers mon épouse. Elle est A MOI !

— Vous partez ! se lamente Mia. Nous n'aurons pas l'occasion de bavarder.

— Ana doit rentrer travailler, Mia. Elle a des obligations...

Et je ne supporte pas de la voir dans un hôpital, ça me rappelle trop de mauvais souvenirs !

— Comment va Elliot ? Il est au chevet de Kate ? s'enquiert Ethan.

— Il y a passé la matinée, mais là, il est au service pédiatrie, pour avoir des nouvelles de sa fille. Il tient le coup, mais il est sacrément secoué.

— Oui... j'imagine.

Il y a sur le visage du frère de Kate une profonde émotion. Gêné, je me tourne vers ma sœur :

— Mia, je n'ai pas eu l'occasion de dire au revoir à Elliot. Salue de notre part, et dis-lui bien que je repasserai à l'hôpital ce soir, en quittant GEH.

— D'accord ! Viens, Ethan...

Elle lui prend la main et part en courant. Quel vif-argent !

Un autre ascenseur arrive à notre étage, d'énormes gerbes de fleurs en émergent, comme portées par des mains invisibles. Je fronde les sourcils ! Je croyais les bouquets interdits dans ce service, à cause des risques d'allergie. Sinon, j'aurais fait envoyer aussi via Rainbow Flowers. Il faudra que je pose la question ce soir à Elliot...

En fin d'après-midi, je suis de retour dans ce putain de service – que je ne peux déjà plus encadrer. J'interroge Elliot dès que je vois.

— Alors ?

— Elle dort toujours. D'après les toubibs, c'est normal. Elle n'a pas d'infection. Ils lui ont enlevé son tube, mais le réveil peut prendre quelques heures, elle a quand même subi une anesthésie générale, deux opérations lourdes et un coma artificiel !

— Parfait, c'est encourageant.

D'après la tête que tire Elliot, il ne trouve pas. L'infirmière canadienne intervient et réclame mon frère au service néonatalogie – qu'elle appelle Réa-Néo-Nat – pour signer des papiers pour le bébé.

— Tu as vu ta fille à midi ?

— Non, elle était en radio. Je vais peut-être enfin la voir !

Je sens bien qu'il est tenté d'y aller – mais l'idée d'abandonner Kate lui répugne. Il m'est facile de l'aider sur ce coup-là.

— Vas-y, Elliot. Je reste là le temps que tu règles ces formalités administratives,

— Tu es sûr ? Cela ne te dérange pas de rester avec Kate ?

Me déranger ? Pas quand elle est KO, grand frère. Je secoue la tête sans faire de remarque sarcastique. Elliot semble cependant se douter du tour qu'ont pris mes pensées.

— Soyez sages tous les deux, dit-il, faussement sévère. Ne vous étriez pas.

Il finit par s'en aller. Mon BlackBerry sonne, c'est Ros. Ce doit être urgent, parce que je l'ai prévenue que je serai à l'hôpital. Au cours de notre réunion de ce matin, lundi, Ros et moi avons connu des difficultés alors qu'il s'agit du simple rachat des avoirs d'une petite boîte d'engineering. Les gérants actuels, Mr et Mrs Cochrane, sont de vraies nullités qui essaient de sauver leur poste.

J'écoute avec rage le compte rendu de Ros concernant les récriminations qu'elle vient de recevoir par mail. Les Cochrane ont déjà renié nos accords passés il y a deux heures par téléphone ? J'ai exigé la liste des dépenses des trois derniers mois, pas un secret d'importance nationale ! Et ils ne sont pas capables de répondre à une demande aussi naturelle ?

— *Ils prétendent que leur expert-comptable est actuellement en déplacement,* ricane Ros.

— Rien à foutre. Je vais les virer, ces incapables ! Je veux la réponse dans une heure !

Je raccroche et commence à arpenter la pièce avec nervosité, une main dans les cheveux. Je ne *supporte pas* les hôpitaux, le « *bip-bip* » des moniteurs me vrille les tympanes. Et pire encore, je ne peux même pas hurler pour faire baisser ma tension, il y a une femme inconsciente dans ce putain de lit.

Je me tourne vers elle avec suspicion : fait-elle exprès de ne pas se réveiller pour emmerder Elliot ?

— Merde, Kavanagh !

Elle ne répond pas, bien sûr, mais de grosses larmes coulent de ses yeux clos, le long de ses tempes. Il me semble voir sa bouche frémir, comme si elle cherchait à parler. Oh merde ! Si Elliot n'est pas là au moment où sa femme reprend conscience, il s'en voudra éternellement. J'ouvre la porte à la volée, une infirmière qui passait dans le couloir fait un bond de lapin affolé – je ne dois pas avoir l'air très sain d'esprit.

Je l'ignore pour m'adresser à Taylor s'est approché :

— Mr Gr... ?

— Allez chercher mon frère en Réa-Néo-Nat ! Tout de suite ! Sa femme se réveille ! Et appelez-moi un médecin, immédiatement !

Revenant au chevet de la Walkyrie, je lui prends la main. Elle doit être déboussolée. Merde ! Que puis-je lui dire pour l'aider ?

— Katherine... tu es à l'hôpital, tu as été opérée... euh, Elliot va arriver...

La porte s'ouvre dans mon dos. Je me retourne, ce n'est pas Elliot mais le pneumologue, Ross Douglas.

— Mr Grey, s'il vous plaît, laissez-moi l'ausculter, dit-il.

Je lui laisse bien volontiers ma place.

Woodland Park

Christian

Le zoo de Seattle, à Woodland Park, n'est pas le plus grand des États-Unis, mais il n'en reste pas moins remarquable pour un enfant de deux ans. Ce week-end, Ana m'a convaincu d'emmener notre fils y passer la journée. Je n'arrive pas à croire avoir accepté ! Taylor a passé une semaine à établir le protocole de sécurité puisque nous serons tous les trois exposés au milieu de la foule ; il a également réclamé je ne sais combien d'hommes de Welch pour nous encadrer.

Je suis récompensé de mes efforts par le plaisir de mon fils et de ma femme devant cette sortie inaccoutumée. Ted découvre gorilles, éléphants, lions, oiseaux, serpents, tortues et de nombreuses autres espèces animales, dont les habitats naturels ont été recréés dans ce parc de trente-sept hectares. Il admire les pingouins qui évoluent sous l'eau d'un littoral reconstitué ; non loin, se trouvent les loutres cendrées dont les cris perçants lui font un peu peur. Il arrive aussi juste à temps pour assister au repas des girafes.

À l'heure du déjeuner, Ana réclame des hot-dogs qu'un marchand ambulant propose aux passants. Je ferme les yeux, effondré : est-ce bien hygiénique ? Je présume que nous ne risquons rien de pire qu'une intoxication alimentaire, aussi j'acquiesce, à contrecœur.

Nous nous installons sur un banc, avec Ted entre nous deux, le temps de déguster nos sandwiches. Je dois l'avouer, ils sont excellents. Depuis combien de temps n'ai-je pas mangé un hot-dog en plein air ? L'ai-je même jamais fait ? Je n'en suis pas certain. Pas adolescent en tout cas, mais peut-être, un dimanche, à Harvard... Je n'en mettrais pas ma main à couper.

Tout à coup, un énorme oiseau s'approche de nous. Ted pousse des cris enthousiastes et se lève, ainsi que sa mère. Je fronce les sourcils.

— Ana, c'est un paon. Il n'y a pas de quoi en faire tout un plat, voyons !

Sans m'écouter, elle sort son BlackBerry et se précipite derrière le volatile pour le prendre en photo. Ted court derrière sa mère, Sawyer et Ryan se mettent en position, prêts à intervenir si nécessaire. Le foutu bestiau tourne entre les tables, Ana part à sa poursuite en riant comme une adolescente. Et tout à coup, le paon se retourne et se fige. Il penche la tête et contemple ma femme.

Il revient vers elle en se pavanant et étale les plumes de sa queue sous la forme d'un éventail. Merde, il fait « fait la roue » ? N'est-ce pas de cette façon que ce dindon peinturluré fait la cour à sa femelle ? *Dégage, volaille, elle est à moi !* Ana le mitraille en poussant des cris admiratifs. Elle ne m'accorde pas un coup d'œil : j'ai cessé d'exister. Le paon parade, trois pas à droite, deux à gauche ; il est conscient d'être admiré. Ted se cache derrière Ana et s'accroche à sa jupe pour regarder l'imposant volatile. Quant à moi, je me demande si le paon au barbecue ne fera pas bientôt partie de mon menu dominical. Ça ressemble à une grosse pintade, non ?

Ana revient et me tend son BlackBerry où s'affiche l'oiseau, toutes plumes dehors. Combien a-t-elle pris de photos ? Au moins une vingtaine. Je grogne, furieux. Je n'ai rien dit quand elle a photographié les tigres, les chèvres, je ne sais quels autres animaux derrière leurs grillages, mais là, elle exagère.

— Il est magnifique, Christian, tu ne trouves pas ?

— Pas du tout, dis-je, de mauvaise humeur. Le paon est le plus stupide des oiseaux ! Ne dit-on pas « fier comme un paon » pour décrire un être prétentieux et imbu de lui-même ?

Elle me regarde en penchant la tête. Puis elle éclate de rire.

— Tu es jaloux ? Non mais, je rêve ! Tu es *jaloux* d'un oiseau ?

— Absolument pas. Anastasia, cesse de ricaner, tu es ridicule !

Elle envoie des petits baisers à l'écran de son téléphone et susurre :

— Miroir, miroir, dis-moi qui est le plus beau dans ce parc ?

Ted ne comprend pas tout, mais il perçoit l'amusement de sa mère, il piaille en tapant des mains. Je lui jette un regard noir. *Sale traître !*

— Tu es hilarante, Anastasia. Tu as fini de manger ? Il est temps de rentrer.

— Mais enfin, Christian, tu es *vraiment* fâché contre moi ?

Je la prends par le bras et l'entraîne vigoureusement en direction de la sortie. Au moment où j'échappe à ce parc épouvantable, je lui murmure à l'oreille :

— Baby crois-moi, je reconnais l'attaque d'un autre mâle qui succombe à ton charme. Cette saloperie de volatile chassait sur MON territoire. S'il avait continué sa parade amoureuse cinq minutes de plus, j'aurais demandé à Taylor de le flinguer.

Très sagement, Ana change de sujet :

— Et si on achetait des glaces pour le dessert ?

Je lève les yeux au ciel. Ma femme est insupportable, mais c'est comme ça que je l'aime.

— Pas ici, je t'en prie. Je doute que les vendeurs ambulants suivent toutes les consignes d'hygiène, en particulier en ce qui concerne la chaîne du froid. Tu veux coller à Ted un copain du nom de staphylocoque¹³⁰, salmonelle¹³¹ ou colibacille¹³² ? Il y a un glacier juste en face, allons nous asseoir sur la terrasse.

— Je veux un banana split avec de la chantilly, du chocolat et des amandes grillées, répond Ana.

— Bien entendu, baby. Mon but dans la vie, c'est de te satisfaire.

¹³⁰ Bactérie responsable de nombreuses infections humaines et animales.

¹³¹ Protéobactérie provoquent la fièvre typhoïde ou paratyphoïde et la toxi-infection alimentaire.

¹³² Bactérie intestinale très commune qui peut être pathogène et entraîner des gastro-entérites, infections urinaires, méningites, ou sepsis.

Farniente

Mai 2014

Ana

Je somnole sur la terrasse, la main sur le ventre.

— Alors, qu'en pensez-vous, Ana ? C'est un garçon ou une fille cette fois ?

Je n'ai pas entendu arriver Gail, sa voix me fait sursauter. Je lève les yeux avec un sourire.

— C'est une fille. Je le savais avant que l'échographie le confirme, Pour Teddy, j'aurais aimé ne pas savoir, mais Christian y tenait. Il un garçon et une fille. C'est parfait !

— Le choix du roi.

— Pardon ?

— C'est une formule que ma mère utilisait autrefois. Le choix du roi. Pour indiquer un garçon et une fille comme deux premiers enfants ; ensuite, on s'inquiète moins pour le troisième.

Je me mets à rire.

— C'est une façon de voir les choses.

— J'aurais aimé être en âge de donner un autre enfant à Jason, chuchote Gail, assombrie. Malheureusement, c'est impossible.

— Gail ! Je vous en prie, ne vous torturez pas avec des regrets. Taylor a déjà sa fille, il est heureux avec vous, telle que vous êtes.

Gail ne reste jamais longtemps morose, c'est une de ses grandes qualités.

— Vous avez raison, Ana, je ne sais pas ce qui m'a pris de me plaindre. J'ai beaucoup de chance...

Elle change délibérément de sujet :

— Vous savez, Jason veut apprendre à Sophie à se défendre. Je me demande comment Lucy le prendra. Elle a inscrit sa fille à des cours de ballet, j'imagine qu'elle ne tient pas à la transformer en garçon manqué.

— Mon père m'avait enseigné quelques trucs d'autodéfense, ils m'ont bien servi. Franchement, dans le monde actuel, une fille court toujours le risque d'être agressée par une brute.

Je me souviens de Jake Hyde, la fois où il a tenté de m'embrasser de force, dans la cuisine de SIP, j'ai pu lui balancer un bon coup de genou entre les jambes. Ça l'a mis au carreau pour le compte. Et c'est grâce à papa, qui m'a appris à tirer, que j'ai pu aider à délivrer Mia après son kidnapping. Bien sûr, Christian critique toujours cette décision impulsive, mais quand même... Je ne l'ai jamais regrettée.

— Avec le père qu'a Sophie, je plains le malheureux garçon qui s'aviserait d'être insolent envers elle.

Gail se met à rire.

— Vous avez raison.

En silence – et avec le même sourire ému –, Gail et moi regardons Christian jouer avec son fils. J’ai toujours trouvé qu’elle était très maternelle envers mon mari. À mon avis, une femme sans enfant s’attache plus facilement aux êtres fragilisés qu’elle rencontre...

— Mrs Grey, qu’aimeriez-vous ce soir pour le dîner ?

Elle a changé de ton, comme elle fait souvent quand elle reprend son rôle de gouvernante. Je réfléchis... je n’ai pas envie d’un véritable repas ce soir, pourquoi ne pas continuer dans l’insouciance ?

— Gail, prenez votre soirée. Ce soir, Christian et moi commanderons des pizzas. Je suis certaine que Teddy les appréciera également. Je vais aller marcher un peu. Où est Sophie ?

— Avec son père. Dehors, je ne sais où...

Dans notre prairie, allongée sur le plaid que nous avons ramené d’Angleterre – durant notre voyage de noces –, je contemple le ciel d’été, si bleu, si pur, à travers les fleurs des champs et les herbes folles qui me bloquent la vue. C’est la fin d’après-midi et la chaleur du soleil me réchauffe le corps, le ventre... elle traverse ma peau, jusqu’aux os. Je suis tellement alanguie que je me sens presque liquéfiée. Que c’est agréable ! Non, bien mieux : c’est divin. Je savoure ce moment de sérénité, de plénitude à l’état pur. Il est d’une telle perfection que je devrais me sentir coupable d’en ressentir une telle joie, une telle satisfaction sensuelle, mais non. Actuellement, la vie est belle. J’ai appris à apprécier de tels moments et à vivre dans le présent – tout comme mon mari. Je souris et mon corps se crispe délicieusement tandis que me revient en mémoire notre session à l’Escala... la veille.

*

Les lanières du martinet effleurent mon ventre arrondi avec une langueur presque douloureuse.

— *Tu en veux encore, Ana ? chuchote Christian à mon oreille.*

— *Oui ! S’il te plaît.*

Debout, les yeux bandés, les mains attachées au-dessus de ma tête je le supplie en tirant sur mes liens, attachés à la grille du plafond de la salle de jeu.

Le martinet me mord les fesses.

— *S’il te plaît, qui ?*

Je tressaille.

— *S’il te plaît, monsieur.*

Il pose une main caressante sur ma peau rougie qu’il frotte doucement.

— *Là... là... là.*

Ses mots sont doux. Sa main descend plus bas et se faufile, ses doigts glissent en moi. Je gémiss. Il saisit le lobe de mon oreille avec ses dents et le mordille.

— *Mrs Grey, tu es merveilleuse.*

Ses doigts entament un va-et-vient en moi, électrisant cet endroit secret qui se met à vibrer. Le martinet abandonné tombe par terre avec fracas. Christian, de son autre main, remonte de mon ventre à mes seins. Je me raidis. Ils sont si sensibles ces derniers temps.

— *Chut, dit Christian.*

Il effleure doucement mon mamelon de son pouce.

— *Aaah !*

Ses doigts sont délicats et habiles, et le plaisir descend, en un lent tourbillon, de la pointe de mon sein jusqu'en bas... au plus profond de moi. Je renverse la tête en arrière en poussant ma poitrine contre sa paume. Je gémiss encore.

— *J'aime t'entendre, chuchote Christian.*

Je sens son érection contre ma hanche. Les boutons de sa braguette s'enfoncent dans ma chair pendant que ses doigts poursuivent leur assaut impitoyable. Dedans dehors. Un rythme régulier.

— *Tu veux que je te fasse jouir comme ça ? demande-t-il.*

— *Non.*

Sa main droite arrête de remuer en moi.

— *Vraiment, Mrs Grey ? Est-ce à toi d'en décider ?*

Les doigts de sa main gauche se resserrent autour de mon mamelon.

— *Non... non, monsieur.*

— *J'aime mieux ça.*

— *Argh... S'il te plaît, dis-je d'une voix mourante.*

— *Qu'est-ce que tu veux, Anastasia ?*

— *Toi. Toujours toi.*

Il inspire brusquement. J'ajoute en haletant :

— *Je te veux tout entier.*

Il retire ses doigts, me fait pivoter vers lui et me retire mon bandeau. Je cligne des yeux. Les siens sont assombris de désir, d'un gris fumé, incandescent. De l'index. Il me caresse la lèvre inférieure avant de le fourrer dans ma bouche pour que je puisse goûter la saveur salée de mon excitation.

— *Suce, chuchote-t-il.*

Je fais tourner ma langue autour de ses doigts. Mmm... j'aime mon goût sur ses doigts.

Je sens ses mains m'effleurer les bras, Christian remonte jusqu'aux bracelets au-dessus de ma tête, qu'il détache pour me libérer. Il me retourne, me place face au mur et tire sur ma tresse pour m'attirer dans ses bras. Il me force ensuite à pencher la tête de côté. Il caresse de ses lèvres ma gorge, mon oreille, tout en me tenant plaquée contre lui.

— *Je veux ta bouche.*

Sa voix douce est envoûtante. Mon corps est prêt à jouir. Mes muscles internes se crispent déjà d'un plaisir si intense qu'il en est presque douloureux.

Avec un feulement, je me tourne pour lui faire face et attirer sa tête vers la mienne. Je l'embrasse avec violence. Ma langue envahit sa bouche, le goûte et le savoure. Christian grogne son approbation et met les mains sur mon cul pour me plaquer à lui, mais mon ventre rond fait obstacle entre nous. Je mordille sa mâchoire et sème des baisers sur son cou tandis que mes doigts descendent vers son jean. Il renverse la tête en arrière, exposant plus largement sa gorge. J'y promène ma langue. Quand j'arrive au torse, je joue avec sa toison.

— Argh.

Je tire sur la ceinture de son jean, les boutons se défont. Il m'agrippe par les épaules quand je tombe à genoux devant lui.

En levant les yeux pour le regarder à travers mes cils, je vois qu'il me fixe aussi. Ses yeux sont d'une teinte plus sombre, ses lèvres entrouvertes, il inspire profondément quand je le libère pour le prendre dans ma bouche. J'adore faire ça à Christian. Le voir s'abandonner, l'entendre retenir son souffle et gémir, du plus profond de sa gorge ; un son si rauque, si bas... Je ferme les yeux pour aspirer plus fort en savourant son goût et ses tressaillements haletants.

Il m'attrape la tête pour m'immobiliser. Je gaine mes dents de mes lèvres et l'engloutis plus profond.

— *Ouvre les yeux. Regarde-moi, ordonne-t-il à mi-voix.*

Ses yeux incandescents rencontrent les miens. Il fléchit les hanches pour mieux plonger dans ma bouche jusqu'au fond de ma gorge, puis se retire rapidement. Il s'enfonce à nouveau. Je tends la main pour l'empoigner, mais il se fige et m'en empêche.

— *Ne touche pas sinon je te menotte, gronde-t-il. Je ne veux que ta bouche.*

Vraiment ? Alors, c'est comme ça ? Je mets les mains derrière le dos et le regarde innocemment, la bouche pleine.

— *C'est bien, ma belle, ricane-t-il, la voix rauque.*

Il se retire, en me maintenant doucement, mais fermement la tête en place, puis il pousse à nouveau.

— *Mrs Grey, ta bouche est faite pour être baisée.*

Il ferme les yeux pour mieux savourer. Je resserre les lèvres et fais tourner ma langue sur lui, autour de lui. Je le prends à fond, encore et encore. J'entends l'air siffler entre ses dents serrées au rythme de sa respiration.

— *Ah ! Arrête ! s'écrie-t-il.*

Il se retire, me laissant pantelante et insatisfaite : j'en voulais plus ! Il m'agrippe aux épaules pour me relever, attrape ma tresse, m'embrasse durement. Sa langue plonge en moi, à la fois exigeant et offrant. D'un seul coup, Christian me libère. Avant que je reprenne mes esprits, il me soulève dans ses bras et m'emporte jusqu'au lit à baldaquin, où il me dépose doucement de façon que mes fesses soient juste au bord du lit.

— *Passe les jambes autour de ma taille, ordonne-t-il.*

J'obéis en l'attirant vers moi. Il se penche, les mains posées de part et d'autre de ma tête. C'est toujours debout que, très lentement, il me pénètre.

Ah... que c'est bon ! Je ferme les yeux sous le choc : cette prise de possession.

— *Ça va ? demande-t-il.*

Il est inquiet, ça s'entend dans sa voix.

— *Oh mon Dieu, Christian, oui, oui. Vas-y.*

Je resserre mes jambes autour de lui et pousse fort. Il gronde. Je m'agrippe à ses bras, il fléchit les hanches. Ses va-et-vient commencent tout doucement.

— *Christian, s'il te plaît, plus fort ! Je ne vais pas me casser en deux.*

Il grogne et se met à bouger, à bouger véritablement. Il me pistonne avec fureur. C'est divin.

— *Oui ! dis-je d'une voix étranglée.*

Je resserre ma prise sur lui quand l'orgasme commence à monter... Il geint et me martèle avec une ardeur redoublée... j'y suis presque... Pitié. N'arrête pas.

— *Allez, Ana, grommèle-t-il entre ses dents serrées.*

Et j'explose autour de lui, dans un orgasme qui dure et dure et dure. Quand je crie son nom, Christian se fige et jouit en moi.

— *Ana !*

*

Christian, allongé près de moi, caresse mon ventre de ses longs doigts largement écartés.

— *Comment va ma fille ?*

J'éclate de rire.

— *Elle danse.*

— *Elle danse ? Ah oui. Waouh ! Je la sens.*

Les pirouettes de Petit Pois Bis dans mon ventre le font sourire.

— *Je crois qu'elle aime déjà le sexe, dis-je.*

Christian fronce les sourcils.

— *Vraiment ?*

Il pose la bouche contre mon ventre :

— *Tu n'y auras pas droit avant l'âge de trente ans, jeune fille.*

— *Christian, quel hypocrite tu fais !*

— *Non, je suis un père anxieux.*

Il lève les yeux vers moi. Son front plissé trahit en effet son anxiété. Je caresse son beau visage et il m'adresse son sourire timide.

— *J'ai toujours su que tu serais un père merveilleux, Christian.*

— *J'aime bien te voir toute ronde, murmure-t-il en me caressant le ventre. J'ai plus à aimer.*

Je fais la moue.

— *Moi, ça ne me plaît pas vraiment d'être si grosse.*

— *C'est génial quand tu jouis.*

— *Christian !*

— *Et puis le goût de ton lait me manque...*

— *Christian ! Quel pervers tu fais !*

Il fond sur moi et m'embrasse avec passion. Il passe aussi une jambe par-dessus les miennes et me prend les mains, les relevant au-dessus de la tête.

— *Tu adores la baise perverse, dit-il en frottant son nez contre le mien.*

Je souris, gagnée par son sourire contagieux et son air de démon tentateur.

— *Oui, j'adore ça. Et toi, je t'aime. À la folie.*

*

Je suis réveillée en sursaut par le cri de joie suraigu de mon fils. Je ne vois ni lui ni Christian, mais je souris de béatitude. Ted s'est réveillé de sa sieste, il gambade avec son père non loin. Je reste allongée et tranquille, une fois de plus émerveillée par la façon dont Christian adore jouer avec notre fils. Il fait montre envers lui d'une extraordinaire patience – bien plus qu'avec moi. Je ricane en y pensant. Mais c'est normal, c'est dans l'ordre des choses. Mon magnifique petit garçon, la prunelle des yeux de ses deux parents, ignore la peur. Christian, en revanche, est toujours aussi surprotecteur. Mon adorable Fifty toujours si caractériel et autoritaire...

— Et si on cherchait maman ? Elle est cachée quelque part, dans l'herbe.

Je n'entends pas la réponse de Ted mais Christian éclate d'un grand rire heureux. Quel son magnifique, débordant de joie paternelle ! Je n'y résiste pas, je me relève sur mes coudes pour les épier, toujours cachée par les herbes.

Christian fait tourner Ted, ce qui lui arrache des cris de joie. Il s'arrête et le lance en l'air – j'arrête de respirer – puis le rattrape. Ted piaille avec un entrain enfantin et je soupire, soulagée. Ah, mon petit bonhomme chéri ! Il est toujours partant pour de nouvelles aventures...

— Core, papa ! Crie-t-il.

Christian s'exécute. Mon cœur fait à nouveau un bond quand il lance Teddy en l'air, le rattrape et le serre contre lui. Il embrasse les boucles cuivrées de Ted et l'embrasse sur la joue, avec un gros bruit, puis le chatouille sans merci. Teddy hurle de rire en se tortillant et en se débattant contre la poitrine de son père pour se libérer. Christian sourit et le pose par terre.

— Allez, on va trouver maman. Elle est cachée par là.

Ted adore ce nouveau jeu. Il sourit, radieux, en regardant tout autour de lui dans la prairie. Agrippé à la main de son père, il désigne un endroit où je ne suis pas, ce qui me fait rire. Je me rallonge très vite, pour ne pas me faire voir.

— Ted, j'ai entendu maman. Et toi ?

— Maman !

Je m'étouffe de rire en entendant ce ton impérieux. Pétard – il est bien comme son père ! Et il n'a que deux ans !

Les yeux au ciel, un grand sourire niais au visage, je réponds à son appel :

— Teddy !

— Maman !

Bien trop vite, Ted et Christian surgissent à travers les herbes folles.

— Maman ! Glapit Ted comme s'il venait de retrouver le trésor perdu de la Sierra Madre.

— Hey, mon bébé !

Je le prends dans mes bras et berce contre moi en embrassant sa joue potelée. Il rit et me rend mes baisers, puis il se débat pour que je le lâche.

— Bonjour, maman, dit Christian en me souriant.

— Bonjour, papa.

Il soulève Ted, s'assoit, et pose notre fils sur ses genoux tout en le réprimandant gentiment :

— Sois gentil avec maman. Ne la bouscule pas.

Je ne peux réprimer un petit rire ironique en entendant Christian énoncer un tel conseil. Il tire son BlackBerry de sa poche et le remet à Ted, ce qui nous vaudra peut-être cinq minutes de répit. Teddy étudie l'appareil en plissant son petit front. Il paraît si sérieux, ses petits yeux sont si concentrés – tout comme son papa lorsqu'il lit ses mails. Christian frotte le nez dans les cheveux de Ted. En les regardant tous les deux, j'ai le cœur qui gonfle de bonheur. Ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau, mon mari et mon fils, tranquillement – du moins pour l'instant – assis sur les genoux paternels. Mes deux amours...

Bien entendu, je trouve que Ted est l'enfant le plus beau et le plus intelligent de la planète, mais comme je suis sa mère, mon avis n'a rien d'objectif. Quant à Christian, c'est... enfin, il est fidèle à lui-même. Il est à tomber avec son jean et son tee-shirt blanc. Qu'ai-je fait pour mériter de décrocher le gros lot ?

— Tu m'as l'air en grande forme, Mrs Grey.

— Toi aussi, Mr Grey.

— Tu ne trouves pas maman jolie ? Chuchote Christian à l'oreille de son fils.

Ted le repousse d'une main autoritaire, bien plus intéressé par le BlackBerry.

J'éclate de rire.

— Si tu comptais détourner son attention, c'est raté.

— Je sais, admet Christian qui sourit et embrasse Ted sur la tête. Je n'arrive pas à croire qu'il aura deux ans demain.

Il parle d'une voix nostalgique. Il se penche et tend la main pour la poser sur mon ventre rond.

— Et si on faisait des tas d'enfants ? propose-t-il.

— Le second est déjà en route.

Je souris quand il me caresse le ventre.

— Comment va ma fille ?

— Bien. Elle dort, je crois.

Une voix nouvelle nous interrompt :

— Bonjour, Mr Grey. Coucou, Ana.

C'est Sophie, la fille de Taylor, âgée de dix ans. Elle vient de surgir des hautes herbes.

— Fofie ! Glapit Ted, ravi de la reconnaître.

Il se tortille pour descendre des genoux de Christian, perdant tout intérêt pour le BlackBerry.

— Gail m'a donné des Popsicles¹³³, dit Sophie. Je peux en donner un à Ted ?

¹³³ Marque de sorbet la plus connue des États-Unis, le nom est passé dans le langage courant.

— Bien sûr.

Oh lala, ça va être salissant.

— Pop ! crie Ted.

Il tend la main et Sophie lui en donne une glace à l'eau – qui dégouline déjà.

— Viens ici... Montre à maman.

Je m'assois et prends la glace de Ted dans ma bouche afin de lécher ce qui coule. Hmm... C'est au cranberry. C'est frais et délicieux.

— À moi ! proteste Ted d'une voix indignée.

— Tiens.

Je lui rends sa glace un peu moins collante. Il se la fourre dans le bec avec un grand sourire ravi.

— Je peux aller me promener avec Ted ? demande Sophie.

— Bien sûr.

— Pas trop loin ! exige Christian.

— Bien sûr, Mr Grey.

Sophie écarquille ses grands yeux noisette et prend un air sérieux. Je crois qu'elle a un peu peur de Christian. Elle tend la main vers Ted, qui accepte volontiers de partir avec elle. Ils s'enfoncent ensemble dans les hautes herbes.

Christian les observe d'un œil vigilant.

— Ils ne risquent rien, voyons. Que veux-tu qu'il leur arrive ici ?

Il me jette un regard noir. Je me glisse sur ses genoux.

— En plus, Ted adore Sophie, dis-je encore.

Christian émet un petit grognement sarcastique tout en frottant son nez dans mes cheveux.

— C'est une enfant adorable, admet-il.

— C'est vrai. Elle est aussi très jolie. Si blonde, si angélique.

Christian se fige et plaque ses mains sur mon ventre.

— Ah, les filles...

Il y a un soupçon de nervosité dans sa voix. Je pose la main sur sa nuque.

— Tu n'as pas à t'inquiéter pour ta fille pendant les trois prochains mois. Pour le moment, je me charge d'elle, d'accord ?

Il m'embrasse derrière l'oreille avant de me mordiller le lobe.

— Si tu le dis, Mrs Grey.

Sur ce, il me mord. Je glapis :

— Ouille !

— J'ai adoré hier soir, dit-il. On devrait le faire plus souvent.

— Je suis d'accord.

— Ce serait plus facile si tu t'arrêtais de travailler...

Je lève les yeux au ciel. Il resserre son étreinte et sourit contre mon cou.

— Est-ce que tu t'aviserais de lever les yeux au ciel, Mrs Grey ?

Sa menace implicite et sensuelle me fait frémir d'excitation, mais nous sommes au milieu de la prairie et les enfants sont tout près, je ne peux accepter son invitation.

— Un des auteurs de Grey Publishing est dans la liste des best-sellers du *New York Times*. Les ventes de Boyce Fox sont phénoménales et nos ebooks font un tabac. En plus, j'ai enfin rassemblé l'équipe que je voulais à mes côtés.

— Et tu gagnes de l'argent malgré la crise, ajoute Christian, sans cacher sa fierté. Mais... j'aimerais t'avoir *pieds nus et enceinte dans ma cuisine*, comme dans la chanson.

Je m'écarte pour voir son visage. Il me dévisage, les yeux brillants.

— J'aime bien cette image, dis-je dans un souffle.

Il m'embrasse, les mains toujours plaquées sur mon ventre. Le voyant d'aussi bonne humeur, je décide d'aborder un sujet délicat :

— Tu as réfléchi à ma suggestion ?

Il se fige.

— Ana, la réponse est non.

— Mais Ella est un si joli prénom !

— Je ne donnerai pas à ma fille le nom de ma mère. Pas question. Fin de la discussion.

— Tu en es sûr ?

— Oui.

Il m'attrape le menton pour plonger son regard dans le mien, son exaspération exsude de tous ses pores.

— Ana, laisse tomber. Je ne veux pas voir ma fille souillée par mon passé.

— D'accord. Je suis désolée.

Zut... je ne veux pas qu'il se mette en colère.

— voilà qui est mieux. Arrête d'essayer de tout arranger, marmonne-t-il. Tu as réussi à me faire admettre que je l'aimais, tu m'as entraîné voir sa tombe... Ça suffit.

Oh non. Je me retourne pour me mettre à califourchon sur lui et prendre sa tête entre mes mains.

— Je suis désolée. Vraiment. Ne sois pas fâché contre moi, s'il te plaît.

Je dépose un baiser sur ses lèvres, puis au coin de sa bouche. Il hésite le temps d'un battement de cœur, puis me désigne l'autre coin. Je souris et l'embrasse. Il désigne son nez. Je l'embrasse aussi. Il sourit et pose ses mains sous mes fesses.

— Ah, Mrs Grey – que vais-je faire de toi ?

— Je suis sûre que tu trouveras une idée.

Il se retourne brusquement et me couche sur le plaid.

— J'en ai déjà une, chuchote-t-il avec un sourire salace.

— Christian !

Tout d'un coup, Ted pousse un cri perçant. Christian bondit sur ses pieds, souple et agile comme un félin, pour s'élançer vers la source du problème. Je le suis d'un pas plus nonchalant. Pour dire la vérité, je ne suis pas inquiète – ce n'est pas le genre de cri qui me ferait gravir l'escalier quatre à quatre pour arriver à temps.

Christian soulève Ted à bout de bras. Notre petit garçon pleure, inconsolable, en pointant du doigt les restes informes de son sorbet qui fond dans l'herbe en un petit tas gluant.

— Il l'a laissé tomber, explique Sophie, toute triste. Je lui aurais bien donné le mien, mais je l'ai déjà fini.

— Sophie, ma chérie, ne t'inquiète pas.

Je lui caresse les cheveux.

— Maman !

Ted me tend les bras, j'avance vers lui et Christian me le remet à regret.

— Là... là...

— Gace, sanglote-t-il.

— Je sais, mon bébé. On va aller voir Mrs Taylor pour lui demander un autre, d'accord ?

Je l'embrasse sur la tête... il sent si bon ! Il sent mon petit garçon.

— Gace, renifle-t-il.

Je lui prends la main pour embrasser ses doigts collants.

— Tu sais, tes doigts ont le goût de ta glace.

Ted s'arrête de pleurer pour examiner sa main.

— Mets tes doigts dans ta bouche, tu vas voir.

Il le fait.

— Gace !

— Oui, c'est bon.

Il sourit. Mon petit garçon change d'humeur d'une seconde à l'autre, tout comme son papa. Mais lui, au moins, il a une excuse : il n'a que deux ans.

— Tu veux qu'on aille voir Mrs Taylor ?

Il hoche la tête avec son beau sourire de bébé.

— Tu veux laisser papa te porter ?

Il refuse et met ses bras autour de mon cou pour me serrer de toutes ses forces, le visage appuyé contre ma poitrine. Je lui dis à l'oreille :

— Je pense que papa aussi voudrait goûter ta glace.

Ted fronçe les sourcils en me fixant, l'air perplexe, il regarde sa main et la tend à son père. Avec un sourire, Christian, se met les doigts de Ted dans la bouche.

— Hmm... délicieux.

Ted glousse et tend les bras à Christian pour se faire porter. Tout heureux, Christian me lance un grand sourire et cale son fils sur sa hanche.

— Sophie, où est Gail ?

— Elle était dans la grande maison tout à l'heure.

Je jette un coup d'œil à Christian, dont le sourire s'est teinté d'amertume. À quoi pense-t-il ? Je me le demande...

— Tu es si géniale avec lui, murmure-t-il.

J'ébouriffe les cheveux de Ted.

— Ce petit bonhomme ? C'est juste parce que j'ai appris à vous gérer, vous-autres, les hommes – les Grey.

Il éclate de rire.

— Oui, je sais, Mrs Grey.

Ted se tortille pour que Christian le lâche : il veut marcher, mon petit entêté. Je le prends par la main, Christian aussi, et nous le balançons entre nous jusqu'à la maison. Sophie gambade devant nous.

En passant, j'adresse un signe à Taylor, vêtu d'un jean et d'un débardeur. C'est un de ses rares jours de congé, il est devant le garage, en train de bricoler une vieille moto.

Je m'arrête devant la chambre de Teddy pour écouter Christian lui lire une histoire.

— *Je suis le Lorax*¹³⁴ ! Je parle au nom des arbres...

Quand j'ouvre la porte, Teddy dort déjà à poings fermés et Christian continue sa lecture. Il lève les yeux et m'aperçoit. Il referme le livre, pose un doigt sur ses lèvres et allume le baby-phone posé à côté du berceau. Il borde Ted, lui caresse la joue, puis se lève pour me rejoindre sur la pointe des pieds, sans faire le moindre bruit. J'ai du mal à me retenir de rire.

Une fois dans le couloir, Christian m'attire vers lui et m'enlace.

— Bon Dieu, j'adore ce gosse, mais quel pied quand il dort ! murmure-t-il contre mes lèvres.

— Je suis bien d'accord.

Il me contemple tendrement.

— J'ai du mal à croire qu'il est avec nous depuis deux ans.

— Moi aussi.

Je l'embrasse, je repense à la naissance de Ted : la césarienne d'urgence, l'angoisse de Christian, le sang-froid du Dr Greene quand Petit Pois était en détresse... Je frissonne de terreur rétrospective.

Christian me renverse le menton en arrière.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je repensais à la naissance de Ted.

¹³⁴ Livre pour enfants écrit par le Dr Seuss et publié pour la première fois en 1971.

Il blêmit et pose les mains en coupe sur mon ventre.

— Je ne veux pas revivre ça. Cette fois, césarienne programmée.

— Christian, je...

— Non, Ana. Tu as failli mourir la dernière fois. Non.

— Je n'ai pas failli mourir.

— Non.

Son ton n'admet aucune discussion, mais lorsqu'il me regarde, il s'adoucit :

— J'aime bien Phoebe, comme nom, chuchote-t-il.

— Phoebe Grey ? Phoebe... (Je lui souris.) Oui. J'aime bien aussi.

— Tant mieux. Bon, maintenant, je veux installer le cadeau de Ted.

Il me prend par la main et nous descendons. Christian trépigne d'impatience et d'excitation. Il a attendu ce moment toute la journée.

— Tu crois que ça lui plaira ?

Son regard gris et inquiet cherche le mien.

— Il va adorer... pendant environ deux minutes. Christian. Je te rappelle qu'il n'a que deux ans.

Christian a fini d'installer le petit train en bois qu'il a acheté à Ted pour son anniversaire. Il a demandé à Barney, de Grey House, de convertir les deux locomotives pour les faire fonctionner à l'énergie solaire, comme le modèle réduit d'hélicoptère que je lui ai offert, il y a quelques années. Christian a hâte que le soleil se lève. À mon avis, c'est parce qu'il meurt d'envie de jouer lui-même avec le petit train. Le circuit recouvre presque tout le sol en pierre de notre terrasse.

Demain, nous organisons une fête pour Ted. Nous avons invité Ray et José ainsi que tous les Grey, y compris la nouvelle cousine de Teddy, la petite Ava de Kate et Elliot, qui n'a que deux mois. J'ai hâte de pouvoir échanger avec Kate les derniers potins et lui demander comment elle vit la maternité.

Je contemple le paysage, le soleil disparaît derrière la péninsule Olympic. Cette vue aussi belle que me l'avait promis Christian et, chaque fois que je la vois, j'éprouve le même frisson de plaisir que le premier jour. Le crépuscule sur Puget Sound est tout simplement spectaculaire.

Christian me prend dans ses bras.

— C'est magnifique...

— En effet, répond-il.

Quand je me retourne vers lui, c'est moi qu'il contemple. Il pose un doux baiser sur mes lèvres.

— C'est magnifique, chuchote-t-il. C'est la vue que je préfère au monde.

— C'est notre maison, notre foyer.

Il sourit et m'embrasse à nouveau.

— Je t'aime, Mrs Grey.

— Je t'aime aussi, Christian. Je t'aimerai toujours.

Anniversaire Teddy

14 mai 2014

Ana

Sur la pointe des pieds, je me glisse jusqu'à la nurserie où Teddy dort encore, Christian se trouve sur mes talons. Depuis le seuil, tous les deux, nous jetons un coup d'œil. Christian pose la main sur ma taille qu'il serre, doucement. Nous sommes aussi excités que des enfants ! Après tout, c'est le second anniversaire de Teddy et aujourd'hui, il réalisera mieux que l'an passé qu'il s'agit d'une fête dont il est le héros.

Pour le moment, il dort encore dans son petit lit. Je regarde avec amour la pièce peinte en jaune et bleu : Christian et moi en avons choisi le moindre détail. Le jour de sa naissance, j'ai reçu de nombreuses peluches qui trônent, sur les étagères, parmi d'autres jouets. Ses livres de chevet sont soigneusement rangés dans une petite bibliothèque. Tous les soirs Christian en choisit un afin de lire une histoire à Teddy au moment de se mettre au lit. Depuis sa naissance, notre petit garçon s'endort en entendant la voix de son père. Une petite tente parapluie est montée dans un coin de la pièce, Teddy aime s'y cacher. Il y avait aussi un portique et sa balançoire, mais Teddy est désormais trop grand pour l'utiliser. Non loin du lit, une table et trois chaises, deux étant pour Christian et moi. Notre fils de temps à autre, (rarement mais cela arrive) accepte de s'asseoir pour une activité plus calme, le dessin par exemple. Dans ce cas, il peut se montrer très autoritaire et exiger notre présence pour admirer ses œuvres.

Je vois aussi le fauteuil à bascule que j'ai utilisé pour allaiter mon bébé, durant les premiers mois.

— Christian, nous devrions peut-être le laisser dormir...

— C'est l'heure à laquelle il se réveille d'habitude, Ana. Pourquoi a-t-il choisi ce jour précis pour faire une grasse matinée ?

J'étouffe un petit rire amusé en notant l'impatience dans sa voix. Christian se tourne vers moi et, pour jouer, tire sur mon oreille.

— Est-ce que tu te moquerais de moi, Mrs Grey ? Gronde-t-il, menaçant.

— Juste un tout petit peu.

Je ne sais si c'est à cause de nous, mais à ce moment précis, Teddy ouvre les yeux. Oh mon pauvre bébé ! Il a le regard encore embrumé de sommeil. Il nous repère instantanément, il se redresse, agrippé à ses barreaux blancs, et trépigne, un grand sourire heureux sur le visage. Son père et moi pénétrons dans la chambre pour nous approcher de lui.

J'entonne « heureux anniversaire », Christian se joint à moi, plus fort. Il a une voix merveilleuse, j'aime l'entendre chanter ! J'ai le cœur qui déborde d'amour en le voyant soulever son fils dans ses bras, embrasser la petite joue rebondie, et lui ébouriffer cheveux.

— C'est ton anniversaire, aujourd'hui, bonhomme. Tu veux descendre et ouvrir tes cadeaux ?

J'en ai les larmes aux yeux. Pour Christian, c'est un moment très important, un rite familial. Teddy pousse des cris de joie et se tortille, manifestant un enthousiasme débridé pour les nouvelles aventures qui l'attendent.

Je dépose aussi un doux baiser sur le front de mon fils, puis nous descendons en procession l'escalier jusqu'au salon. Christian chuchote à mi-voix tout un discours et Teddy piaille de temps à autre, en guise

de réponse. Je les regarde tous les deux, derrière eux : mes deux hommes ! Ils ont les mêmes cheveux aux reflets cuivrés. J'espère que ma petite fille me ressemblera un peu, mais je ne me plaindrai pas si elle est aussi le portrait de Christian.

Le salon est illuminé de soleil, le ciel tout bleu, c'est une magnifique journée de printemps. Les paquets de Teddy sont installés sur la table basse, en particulier le train que Christian a monté cette nuit. J'espère que Teddy ne va pas décevoir son père. Mes craintes sont sans fondement. Il fonce tout droit sur la locomotive en bois et la fait tourner sur ses rails, en poussant des hurlements. Christian me jette un regard entendu : « *tu vois, j'avais raison !* »

Je m'installe sur le canapé, la main sur le ventre. En les regardant jouer, je me demande lequel des deux s'amuse le plus.

— Mama ! hurle Teddy en me montrant son train.

Il veut que je vienne jouer i. Je pousse un soupir, puis je traîne mon corps alourdi et je m'installe sur le tapis.

Pour une fois, Christian ne se plaint pas que nous n'ayons pas pris le petit déjeuner à peine descendus. Nous aurons bien le temps quand Teddy se lassera de ses paquets.

Quelques heures plus tard

Nous avons invité toute la famille pour célébrer l'anniversaire de Teddy.

Ils arrivent tous en même temps, dans un joyeux chaos d'embrassades et de félicitations, et d'autres cadeaux, bien entendu.

Je finis par me retrouver seule, avec Kate, qui tient dans les bras à sa poupée blonde de deux mois et demi : Ava.

— Oh Kate, comme elle est belle !

— Je suis d'accord. Je me suis débrouillée comme un chef, répond mon amie en riant. Mais tu sais, ton fils n'est pas si mal, même s'il ressemble à son père.

— Je n'arrive pas à croire qu'il ait déjà deux ans ! Incroyable ce que le temps passe vite. C'est un cliché, je sais, mais tu le constateras très bientôt par toi-même : on ne profite jamais assez de ses enfants, ils grandissent bien trop vite.

— Ce n'est pas un problème pour toi, Steele, tu as déjà un autre polichinelle dans le tiroir.

Kate n'a pas changé depuis nos années de colocation, à l'université. Elle plaisante toujours autant. Je lui envoie un coup de coude, mais nous partageons le même fou rire. Je trouve bien agréable de retrouver, un moment durant, notre ancienne intimité.

Je pose ensuite les deux mains sur mon ventre d'un geste protecteur.

— Plus que deux mois à attendre et j'aurai aussi ma fille. Ma petite Phoebe.

— Phoebe ? Ana, tu es une vraie girouette, je croyais que tu devais l'appeler Ella.

Zut, j'avais oublié ce coup de téléphone, le mois passé, où j'ai avoué à Kate ma dernière lubie : donner à ma fille le prénom de la mère biologique de Christian. J'aurais probablement dû consulter mon

mari avant de répandre la nouvelle, parce qu'il a refusé. Formellement. Mais il me paraît si naturel d'échanger avec ma meilleure amie les idées qui me passent par la tête, aussi irréalisables soient-elles.

Durant sa grossesse – et même depuis son accouchement –, il est aussi arrivé que Kate me demande mon avis concernant des petits détails de la vie courante d'une future (ou nouvelle) maman. Incroyable ! Je n'aurais jamais cru qu'un jour, je sois en mesure de conseiller l'indomptable Katherine Kavanagh Grey. Quand nous étions étudiantes, à mes yeux, elle avait tout : beauté, argent, famille. Et elle était plus en avance que moi dans tous les domaines : sexe, relationnel, confiance en soi, style vestimentaire... Je ne lui en ai jamais voulu – parce que je l'aimais beaucoup. Et je continue.

— Non, Christian n'a pas voulu. Je comprends son point de vue. Nous avons opté pour un prénom qui n'ait aucun lien avec le passé.

— J'espère au moins que tu as réussi à obtenir « Phoebe Ella » !

— Euh... Non. Elle s'appelle Phoebe Grace.

— Ah, ricane Kate. Sainte Grace, bien sûr !

Je la regarde avec surprise.

— Pourquoi dis-tu ça ? Et sur ce ton-là ? Grace est la seule belle-mère que je connais, mais d'après les articles que j'ai pu lire, nous avons plutôt de la chance. Elle ne nous reproche pas de lui avoir « volé » ses garçons. Elle nous voit toutes les qualités !

Je ris, mais pas Kate. Au contraire, elle me lance un regard sarcastique.

— Écoute, Steele, arrête les boniments, je les connais par cœur ! Je suis d'accord, Sainte Grace te comble de compliments, mais c'est à moi qu'elle adresse ses critiques plus ou moins subtiles.

Je suis éberluée. Je croyais que seul Christian, chez les Grey, avait des réserves concernant Kate – et encore, celles-ci proviennent plus d'un parti pris systématique que d'un véritable différend. De plus, Christian est le premier à reconnaître que Kate a changé son frère – en mieux ! –, et qu'elle a un cerveau, et qu'elle valorise son mari...

Voyons, Elliot est heureux avec sa femme, Grace le sait mieux que personne !

— Je ne comprends pas, Kate. Je ne vois pas ce que Grace pourrait te reprocher ! C'est grâce à toi qu'Elliot est diplômé, qu'il s'est rangé, qu'il est devenu père... Je...

— Peuh ! Tu vis dans ta petite bulle rose, Ana. Pour toi, tout le monde est beau, tout le monde est gentil... Moi, j'affronte les politiques au quotidien, je connais bien les sous-entendus mielleux qui cachent une agression délibérée.

— Houlà ! Est-ce que tu ne t'emballes pas un peu ?

— Non. Jusque-là, Grace considérait que je privilégiais ma carrière au détriment de ma vie conjugale, elle ne va pas tarder à me traiter de « mauvaise » mère puisque je n'arrête pas de travailler.

— Mais non, tu exagères. Je n'ai pas arrêté non plus ! Pire, Christian m'a nommé P-DG de Grey Publishing quelques mois après la naissance de Teddy. Et Grace a toujours exercé à l'hôpital...

Kate m'interrompt en levant la main. Elle soupire et secoue la tête.

— Ouais, ben c'est l'Hôpital qui se moque de la Charité.

Elle ricane de son jeu de mots, mais je suis trop choquée pour partager son humour noir. Maintenant que j'y réfléchis, je vois ce qu'elle veut dire. D'accord, je suis sans doute plus proche de Grace que Kate, mais seulement pour une question d'affinités. Rien de plus. Ma conscience me tance : *Anastasia*,

Grace considère que tu as sauvé son cadet. Elle se faisait un sang d'encre pour lui. Jamais Elliot n'a causé de tels soucis à ses parents.

Est-ce que Kate reproche aussi aux Grey de s'être davantage inquiété du côté renfermé de Christian que de l'exubérance d'Elliot – qui cachait peut-être d'autres blessures secrètes. Oh lala ! Que tout ça est compliqué !

— Désolée, Ana, je ne veux pas plomber l'ambiance. Allez, viens boire un coup pour te remonter le moral. Si tu tires une gueule d'enterrement, Mr Pété-de-Thunes va vouloir ma peau.

— Je ne peux pas, je suis enceinte.

— Je boirais pour toi.

Kate se lève et sort sur la terrasse. Je reste assise, sonnée par ses révélations. Une minute plus tard, Grace apparaît et s'assoit à mes côtés.

— Ma chère petite, comment vas-tu ? Pas trop fatiguée ? Tu me parais un peu pâle.

— Non, ça va. Merci Grace.

— Comment ça s'est passé avec Christian à Lakeview ? Je voulais te poser la question l'autre dimanche, mais nous n'avons jamais été seules, je n'en ai pas eu l'occasion...

— Eh bien... J'ai trouvé très dur de voir cette tombe. J'ai réalisé qu'Ella était plus jeune que moi lorsqu'elle est morte. Christian pense qu'elle s'est suicidée, qu'elle a fait une overdose délibérément. Et il l'aimait, il a fini par l'admettre.

— Et Christian, comment a-t-il réagi ?

— Compte tenu du contexte, il a été plutôt calme. Il faisait beau, l'ambiance de ce cimetière était paisible. Nous avons trouvé sans problème, grâce à vos indications. Ces vers que vous avez fait graver sur la stèle sont superbes, Christian m'a expliqué leur origine. C'était un moment... très émouvant.

— Il a lu le journal que je lui ai remis ?

— En partie, oui, je crois.

Grace soupire.

— J'ai toujours ressenti une grande pitié pour cette jeune femme... La vie peut basculer si vite. J'ai beau être médecin, et donc (en principe) avoir l'esprit scientifique, j'aime à croire que l'amour perdure même après la mort. J'aime à penser qu'Ella veille sur son fils – où qu'elle se trouve.

— Je comprends. Je ne me pose pas ce genre de questions, mais je vois en quoi ça peut vous aider, au moment des épreuves.

— Chaque fois que je regarde mon fils à tes côtés, Ana, je remercie le ciel de t'avoir mise sur son chemin.

Je pense soudain aux réflexions de Kate.

— Christian et moi étions destinés l'un à l'autre. Tout comme Kate et Elliot.

— Certainement. Ils ont mis du temps à se décider à être parents, j'espère que cette petite fille resserrera leurs liens.

Oh, j'en reste sans voix. Kate a raison : Grace est de mauvaise foi !

— Grace ! Kate et Elliot s'adorent ! Un enfant n'est pas le ciment d'un couple, je vous assure.

Et j'ajoute avec amertume :

— Sinon, il n'y aurait pas tant de divorces !

Elle me prend la main.

— Ma chérie, je suis désolée, j'ai parlé sans réfléchir. J'aimerais juste...

Elle soupire et détourne les yeux. J'insiste un peu sèchement :

— Quoi ?

— Eh bien, que Kate se consacre moins à sa *carrière*...

Elle a (presque) fait la grimace en prononçant ce mot. Je m'emporte sans lui laisser le temps de finir sa phrase. Je tiens à défendre mon amie, ma belle-sœur.

— Grace, tout comme Christian, je n'aime pas les paparazzis, ce sont des vautours qui se repaissent des scandales, mais Kate n'est pas comme eux. C'est une journaliste d'investigation. Elle accomplit son métier avec passion, elle est entière, enthousiaste, intègre. Elle travaillait pour la campagne présidentielle quand elle a convaincu Elliot de passer son diplôme d'ingénieur, elle réussit sur tous les tableaux, elle a toujours trouvé du temps à lui consacrer...

— Je sais, je sais...

Mais je suis emballée.

— Vous avez été la première à vous opposer à Christian lorsqu'il voulait me voir rester à la maison dès le début de ma grossesse. Vous êtes pédiatre. Vous avez exercé même après avoir eu des enfants, vous ne vous êtes pas contentée d'être un faire-valoir paradant au bras d'un avocat à succès...

Elle s'accroche à mon avant-bras.

— Ma chérie, calme-toi. Tu as raison.

Au bout d'un moment de silence, Grace chuchote :

— Vois-tu, Cary est avocat des médias, ce qui a dû me laisser des préjugés.

Nous sommes seules dans le salon. Les autres sont sur la terrasse.

Grace reprend avec un sourire :

— Mon père disait toujours : *La jeunesse croit beaucoup de choses qui sont fausses, la vieillesse doute de beaucoup de choses qui sont vraies*. Je crois que vieillir n'empêche pas les bêtises.

— Ah... Ray me disait parfois : *Les années font plus de vieux que de sages*...

Un éclat de rire retentit au dehors. Grace et moi tournons la tête. Elliot fait tourbillonner Teddy à bout de bras et Christian les surveille, assis sur le banc, avec la petite Ava qui dort sur ses genoux.

— Mes fils sont heureux, murmure Grace. Ils ont chacun trouvé la femme qui leur convient. Viens, chérie, allons les rejoindre.

Nous sortons ensemble. En nous voyons, Elliot pose Teddy à terre et crie :

— Maman ! Ana ! Vous tombez bien. Teddy tient à savoir comment sa sœur va arriver en ce bas-monde. J'estime que c'est au frangin de répondre, non ?

Christian s'étouffe. Ava s'est alanguie dans ses bras, confiante, les yeux clos et un sourire béat aux lèvres. Je ne sais pas où est Kate.

— Ted ? grince Christian. Tu veux retourner jouer avec le train ? Ou bien préfères-tu refaire de la balançoire que ton oncle t'a apportée ?

Mon petit garçon hoche la tête et court vers son aire de jeux.

Elliot éclate d'un rire heureux. Il est beau et rayonnant comme Apollon – le dieu du soleil –, avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus. Grace lui sourit et s'approche de lui pour l'embrasser sur la joue. Elle récupère ensuite Ava des bras de Christian.

— Et si nous allions voir ce que fait ta maman, ma jolie poupée ? Il est temps de te laisser dormir au calme pendant que les grandes personnes vont déjeuner.

Christian le lève et vient jusqu'à moi. Il me prend le visage à deux mains et se penche pour m'embrasser.

— Où avais-tu disparu, Mrs Grey ? Tu me manquais.

— Je crois que le repas est prêt, Christian. Mia insiste pour que nous mangions sur la terrasse.

— Excellente idée !

À signer

Juin 2014

Chez le Dr Greene

Ana

— Anastasia, tout va bien, je trouve juste votre tension artérielle un peu forte.

Le Dr Greene m'adresse un sourire rassurant tout en rangeant son équipement médical. Christian semble inquiet, il me broie la main ; il s'adresse à Brenda :

— Comment ça, « tout va bien », ça ne va pas bien du tout si sa tension est trop forte ! Quels risques une forte tension artérielle fait courir à une femme au cours d'une grossesse ?

Brenda Greene jette à Christian un regard mauvais, avant de répondre :

— J'allais y venir, Mr Grey. Il faudrait que Mrs Grey se repose le plus possible jusqu'à la naissance, fin août.

Oh lala... Comment puis-je me reposer avec un énergique petit garçon de deux ans, un métier, un mari, une maison...

Je ne peux m'empêcher de me plaindre :

— Mon mari m'empêche déjà de conduire.

— De conduire ? Pourquoi ça ? s'étonne le Dr Greene.

Christian me fusille d'un œil noir avant de rétorquer :

— Elle possède une Audi R8 avec laquelle elle n'hésite pas à rouler à 160.

— Ce n'est pas vrai !

Je me tourne pour rassurer le Dr Greene :

— Je ne dépasse jamais le 120.

Elle cache un sourire amusé.

— Mrs Grey, vous pouvez conduire, mais je préférerais que vous restiez à 90. Bien, ce sera notre dernier rendez-vous avant le jour de l'accouchement. Auriez-vous des questions à me poser ?

— J'en ai une, intervient Christian, concernant cette tension artérielle...

Le Dr Greene soupire.

— Je n'aurais sans doute pas dû soulever la question, Mr Grey, il est normal pour une parturiente d'avoir une tension un peu forte, il suffit de la surveiller, afin que ni la mère ni l'enfant ne risquent d'en souffrir en cas d'excès.

— Quel genre d'excès ?

— Eh bien, il faudrait que Mrs Grey évite toute situation de stress et qu'elle soit toujours accompagnée, au cas où... il y ait des vertiges, des sensations d'évanouissement.

Elle étudie mon dossier ouvert devant elle et fronce les sourcils, elle s'adresse à moi d'un ton sévère :

— Mrs Grey, au sujet de votre accouchement, j'espère que nous n'allons pas recommencer à tergiverser comme il y a deux ans. Je veux que vous signiez à l'avance une autorisation de délivrance par césarienne.

— Je préférerais tenter un accouchement par voie basse...

— Non, Anastasia, ce ne serait pas prudent.

Christian s'emporte :

— Bon Dieu, Ana, tu ne veux pas aussi une naissance dans l'eau de mer avec les dauphins ? Ou bien à la maison, dans ton lit, comme ça se faisait il y a deux ou trois siècles ?

Il me prend pour une idiote ou quoi ? Je me renfrogne sans mot dire. Le Dr Greene s'abstient très sagement d'intervenir durant cette brève querelle. Je finis par céder.

— D'accord... Où dois-je signer ?

— Ici, Anastasia.

Elle me tend un feuillet puis se lève et s'adresse à Christian :

— Mr Grey, pourriez-vous nous attendre un moment dans le couloir ? J'aurais quelques mots à dire en privé avec votre épouse.

Voilà qui ne plaît pas du tout à Fifty. Si le Dr Greene n'était pas le meilleur gynéco-obstétricien de Seattle, il la menacerait déjà de quitter définitivement son cabinet. Il se tourne vers moi :

— Tu veux que je sorte, Anastasia ?

— Oui, s'il te plaît, je suis sûre que ça ne prendra pas longtemps.

Il se penche pour m'embrasser. Il me lâche ensuite la main et quitte la pièce. À contrecœur. Il referme la porte plus vigoureusement que nécessaire.

Dès que nous sommes seules, je m'inquiète :

— Que se passe-t-il, Dr Greene ? Pourquoi n'avez-vous pas pu le dire devant mon mari ? Y aurait-il d'autres soucis me concernant ?

— Non, non, Anastasia, je vous en prie, calmez-vous. C'est simplement une précaution... Hum, voyez-vous, la dernière fois, les choses ont failli déraiper. En cas d'urgence, un médecin a parfois une décision difficile à prendre...

— Je ne comprends pas.

— Anastasia, s'il y a un risque à votre sujet durant votre césarienne, que voulez-vous que je fasse ? Voulez-vous privilégier l'enfant... ou pas ?

— Vous voulez que... Vous voulez que... Pourquoi ne pas avoir posé la question à mon mari ?

— Parce qu'un homme privilégie son épouse. Je pense que la mère a aussi son mot à dire, mais elle n'est pas toujours en état de le faire au moment crucial.

Comment peut-elle me demander de choisir entre mon enfant et moi ? Je baisse les yeux sur le document posé devant moi, espérant désespérément que je me suis trompée, qu'il s'agit simplement d'une prescription de vitamines ou je ne sais quoi, mais non, c'est bien ce que j'ai cru comprendre. Que dois-je faire ? Est-ce que le Dr Greene s'attend à ce que je ne survive pas à cet accouchement ?

Que deviendrait Christian ?

— Vous pouvez y réfléchir, Anastasia, si vous le désirez.

— Non, je n'en ai pas besoin. En cas d'urgence, sauvez l'enfant, en priorité. Mais il faut que j'en parle à mon mari, il faut qu'il soit au courant, il est en droit de connaître ma décision.

— Très bien, c'est à vous de voir. N'oubliez pas qu'il s'agit simplement d'une précaution au cas où... Ne dramatisez pas ce document, je vous en prie. J'ai vu des mariages se briser parce que les couples n'avaient pas pris en compte les conséquences d'un choix trop hâtif, je pense qu'il est préférable de se préparer au pire même s'il n'est jamais affronté.

Dans le couloir de l'hôpital, Christian tente de m'extorquer une réponse, mais j'esquive son interrogatoire. Je suis vidée, je veux rentrer chez moi. Le trajet en voiture est tendu, Christian et moi sommes chacun plongés dans nos pensées. Je lui jette un coup d'œil en dessous, je devine sans peine à la dure ligne de sa mâchoire qu'il est furieux. Il sait déjà que ce que j'ai appris de Brenda ne lui plaira pas. Taylor est au volant, présence familière et rassurante. Christian attendra donc que nous soyons seuls pour reprendre ses questions.

C'est bien le cas. À peine sommes-nous entrés au salon, il se tourne vers moi, les yeux intenses :

— Alors, qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Écoute... pas maintenant. Je t'en parlerai plus tard, il faut que je réfléchisse.

— Anastasia, il n'est pas question que j'attende d'une minute de plus !

J'ai la sensation que ce fichu document brille à travers le cuir et que Christian va sentir sa présence. À cette idée, mes mains se crispent sur mon sac. Bien entendu, mon geste attire l'attention de Christian. Il fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que tu caches là-dedans ?

J'ouvre la bouche pour répondre « rien d'important », mais je ne peux pas. Je ne veux pas lui mentir, ce serait aller contre toutes mes convictions. Je me souviens de ma colère quand il m'a caché la menace de Leila Williams et son arme, de Jake Hyde ... Je comprends enfin pourquoi il cherchait à me protéger. D'un autre côté, la réalité finit toujours par reprendre ses droits.

Christian a remarqué mon affolement. Il pâlit.

— Le bébé ? chuchote-t-il. Ne me dis pas qu'il y a un problème avec le bébé.

— Non, Christian, non ! Tu as entendu le Dr Greene. Tout va bien.

— Ana, je ne comprends pas que cette bonne femme ait une aussi bonne réputation ! Comment peut-elle foutre dans la même phrase un « tout va bien » et te parler ensuite d'une hypertension. J'ai lu sur Internet que l'hypertension est l'une des complications les plus redoutées de la grossesse. Quand elle n'est pas prise en charge, elle peut entraîner un risque d'éclampsies très dangereuses aussi bien pour toi que pour le bébé.

— C'est quoi au juste, l'éclampsie ?

— Des convulsions dans un contexte d'hypertension gravidique, qui s'appelle justement pré-éclampsie ou toxémie gravidique...

— Tous ces termes sont un peu effrayants...

— Justement ! Pourquoi le Dr Greene n'a-t-elle pas pris de précautions ?

— Réfléchis, voyons, c'est parce que je ne risque rien de tout ça. Je me souviens du terme « toxémie », ça arrive dès la première grossesse, non ?

— Effectivement.

— Bien, ce n'est pas mon cas. Christian, j'ai déjà fait un peu d'hypertension au troisième trimestre en attendant Teddy et après l'accouchement, tout s'est arrangé. J'ai une tension normale en dehors de mes grossesses aussi il n'y a rien d'inquiétant dans mon état actuel. De plus, tu sais bien qu'une infirmière vient deux fois par semaine prendre ma tension et faire des analyses urinaires.

— Oui, la protéinurie...

— Donc, je suis suivie médicalement, si le Dr Greene ne m'a pas donné d'autres rendez-vous à son cabinet avant l'accouchement, c'est qu'elle n'est pas aussi inquiète que ça.

— Très bien, alors pourquoi a-t-elle voulu te voir en tête à tête ? Et que caches-tu dans ton sac à main ?

Cette fois, je suis au pied du mur.

Après une dernière hésitation, je sors l'enveloppe Kraft et je la tends à Christian. Il l'ouvre et en tire deux documents. Deux ? J'ouvre de grands yeux étonnés, je croyais qu'il n'y avait qu'un seul feuillet, celui que je devais signer.

Christian s'intéresse d'abord à une plaquette, je m'approche pour en lire l'en-tête : *Les conséquences d'une césarienne* :

*

La césarienne est un mode d'accouchement différent, qui a une influence aussi bien sur les processus intra-utérins liés à la naissance que sur les premières minutes de vie de votre bébé.

- ⇒ *Date d'accouchement imposée*
- ⇒ *Absence de travail*
- ⇒ *Risques de détresse respiratoire et d'inhalation de méconium*
- ⇒ *Usage de produits anesthésiants*
- ⇒ *Soins plus intenses après la naissance*
- ⇒ *Perturbation de l'établissement du lien mère-enfant ou père-enfant*
- ⇒ *Risques de blessure de l'enfant*
- ⇒ *À long terme : risques d'asthme*
- ⇒ *À long terme : risques d'allergie*

*

— Oh mon Dieu !

— Anastasia, ne t'inquiète pas. J'avais déjà vu ce genre de baratin sur Internet, les médecins sont obligés de prévenir une patiente des éventuelles séquelles, mais je t'assure que statistiquement, l'enfant risque bien moins que durant un mauvais accouchement si son cœur fatigue, s'il respire mal, ou si son cerveau n'est pas suffisamment irrigué. Regarde Teddy !

J'esquisse un sourire. Effectivement, mon vaillant petit garçon a connu un accouchement difficile. J'espère que Petit Pois n°2 s'en sortira aussi bien.

Il me faut quelques secondes pour réaliser que Christian parcourt déjà le second feuillet. Il fronce les sourcils. Seigneur, il va se mettre en colère...

— Pourquoi n'as-tu pas signé ce papier à l'hôpital ? Pourquoi ne l'as-tu pas laissé au Dr Greene ?

Quoi ?

— Mais... mais...

— Ana ? Est-ce que ça va ? Tu es toute pale. Viens, assois-toi. Que se passe-t-il, baby ?

— Ce papier...

— Oui, et alors ?

Là, je sens que quelque chose m'a échappé. Est-ce que je n'ai pas compris ce que m'a dit Brenda ? Est-ce que j'ai une fois de plus tout dramatisé ? D'ailleurs, en y réfléchissant, est-il possible à un médecin de proposer à une mère un choix entre sa vie et celle de l'enfant ? C'est tellement... médiéval !

— Que dit ce papier, Christian ?

— C'est une autorisation qui donne à ton médecin le droit d'agir en cas d'urgence. Tu te rappelles, pour Teddy ? Ton entêtement a retardé la césarienne de plusieurs heures. J'imagine que...

— Mais j'ai déjà accepté une césarienne !

— Je sais, baby, mais le Dr Greene a préféré prendre ses précautions, ce document lui donne carte blanche sans avoir besoin de ton accord – ou du mien.

— Ah...

Le soulagement me coupe les jambes. Christian m'examine, brusquement suspicieux.

— Ana, tu me caches quelque chose. Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit d'autre ?

— Rien, rien de spécial... mais je n'avais pas compris... Entre ces papiers à signer et cette histoire de tension, j'ai cru... J'ai cru...

— Quoi, Ana ? Parle, bon Dieu !

— J'ai cru qu'il y avait un problème... et qu'elle n'était pas certaine que l'accouchement se passerait sans... dégâts.

À ma grande surprise, Christian éclate de rire. Ce n'est pas du tout la réaction que j'attendais.

— Ana ! Si le Dr Greene s'inquiétait pour toi, tu serais dans un lit d'hôpital, entourée d'appareils médicaux, et tu ne poserais plus un pied à terre jusqu'au jour de la naissance. D'accord, elle t'a dit de ne pas stresser, mais elle t'a aussi autorisée à conduire ta voiture. Tu crois vraiment qu'elle l'aurait fait si elle craignait qu'il t'arrive quelque chose ?

— Tu as raison, je suis stupide.

Christian me prend dans ses bras et m'embrasse, tendrement. Puis il regarde autour de lui.

— Où est Teddy ?

— Avec Gail, je présume.

— Allons voir ce qu'il devient, d'accord ?

— Bien sûr.

Le Harceleur

Ana

Où est Christian ?

Sur une impulsion, je décide d'aller lui faire un petit coucou dans son bureau. Je frappe à la porte. Il ne répond pas. Tiens, c'est étrange... J'ouvre et passe la tête, la pièce est vide, mais son ordinateur portable est posé sur son bureau. Il a dû s'absenter un moment. Il y a des post-it, je vais en déposer un sur son clavier avec un petit cœur dessus. C'est puéril, mais ça m'amuse.

Je m'assieds sur son fauteuil, prends un stylo qui à portée de ma main, et, machinalement, mon regard est attiré par le texte affiché sur l'écran.

Au début, je ne comprends pas ce que je vois. C'est un mail, avec une photo jointe qui prend le quart supérieur de l'écran. On dirait un SDF. Il semble débraillé dans son molleton au capuchon relevé et son pantalon de survêtement informe. Pourquoi Christian a-t-il reçu cette photo ?

Poussée par la curiosité, je lis le mail :

... surpris deux fois à proximité de Grey Publishing et une fois devant l'Escala, vendredi passé. Homme - caucasien - quarantaine d'années - brun - environ 1m78. Un rat des villes qui connaît bien les métros et les ruelles où filer.

Mr Grey, il est possible que ce soit l'homme qui envoie ces messages signés « l'admirateur » à Mrs Grey « à mon idole »...

J'ai commencé à trembler en voyant « Grey Publishing », mais le reste du message me consterne. Un homme m'aurait écrit ? Quand ? Je n'ai rien reçu. Comment Christian a-t-il osé me le cacher ?

Cette fois, je lis la totalité du mail – il provient de Mr Fred Welch. Apparemment, le premier message est arrivé il y a dix jours... mais au cours de la dernière semaine, j'en ai reçu dix. Dix ? J'ai le cœur qui se met à taper. Pas étonnant que Christian m'ait proposé de passer le dernier week-end à Aspen avec Teddy « pour me changer les idées ! » Tu parles !

Dois-je le confronter à ses mensonges ? Ou bien est-il préférable que j'attende ce soir, quand je serai calmée et que nous aurons le temps d'aller jusqu'au bout des choses ?

Je regarde ma montre, Teddy va bientôt se réveiller de sa sieste. C'est décidé, j'attendrai ce soir.

Peu avant l'heure du dîner, j'entends des voitures s'arrêter devant notre allée. Très surprise, je descends dans l'entrée, où je croise Gail.

— Mr et Mrs Grey sont arrivés, dit-elle avec un sourire.

— Pardon ?

Souffrant d'un début de migraine, je suis restée étendue sur mon lit au cours de la dernière heure. J'ignorais que nous avions des invités ce soir. Ça tombe mal. Je voulais m'entretenir avec mon cachottier de mari, la scène risque d'être animée. Je n'ai pas besoin de témoin.

La porte s'ouvre, Kate entre avec un sourire.

— Hey, Steele, comment va ?

— C'est quoi ces conneries, frangin ? Proteste Elliot qui la suit. Une réunion de famille, franchement ? Je pensais que ça n'existait plus depuis le XVIIIe siècle ! N'as-tu pas entendu parler des moyens de communication modernes : le téléphone, les mails ?

Je n'avais pas entendu Christian arriver derrière moi.

— Elliot, fous-moi la paix. L'idée ne vient pas de moi.

— Effectivement, mon chéri, c'est moi qui ai proposé à ton frère de tous nous réunir ce soir.

C'est Grace. Elle adresse à son fils aîné un froncement de sourcils menaçant, puis elle avance vers moi pour m'embrasser, ensuite, elle se tourne vers Kate et Christian. Pendant ce temps, je passe dans les bras de mon beau-frère et de mon beau-père.

— Grey, on passe au salon ou on règle nos comptes tout de suite, dans l'entrée ? Demande Kate.

Que se passe-t-il encore ?

— Kate, s'il te plaît...

Christian m'a déjà interrompue :

— Suivez-moi, je préférerais ne pas avoir à répéter cette foutaise.

Là, il m'intéresse, même si j'aurais préféré être la première au courant. D'ailleurs, j'aurais aussi aimé être consultée avant que toute la famille soit convoquée ce soir.

— Où est Teddy ? Demande Grace. Est-ce que nous le verrons ?

— Maman, s'il te plaît, je voudrais d'abord vous parler d'un problème qui concerne Anastasia.

— Moi ?

— Oui. Écoute, tu es censée de pas stresser, je sais. Malheureusement...

— Malheureusement quoi ? C'est ce harceleur, c'est ça ?

Un véritable tollé répond à ma réflexion.

— Quel harceleur ? (*Carrick.*)

— Oh merde ! (*Elliot.*)

— Comment es-tu au courant ? (*Christian.*)

— Ciel ! (*Grace.*)

— C'est quoi ces conneries ? (*Kate.*)

Christian lève la main pour réclamer le silence, le plus surprenant, c'est qu'il obtient. Il en profite pour me fusiller d'un regard gris incandescent :

— Anastasia, comment es-tu au courant de cette histoire ? Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Tu es gonflé ! Toi non plus, tu ne m'as rien dit. D'ailleurs, je suis au courant par hasard, j'ai trouvé un mail sur ton PC cet après-midi ...

Il étrécit les yeux, je sens bien qu'il voudrait de me demander ce que je faisais dans son bureau et pourquoi je me suis permis de « fouiller » son courrier, mais il préfère réserver ce sermon à plus tard. Quand nous serons seuls.

— Je vois.

— Christian, que se passe-t-il ? Qui est cet homme ? S'agirait-il de Hyde ?

— Non, Hyde est mort en prison. Là, nous avons affaire au harceleur type : il s'est manifesté il y a une dizaine de jours, mais son comportement a très vite escaladé – et c'est inquiétant. Un des hommes de Welch a réussi à prendre un cliché de lui devant SIP, nous avons aussi les textes qu'il dépose dans la boîte aux lettres de Grey Publishing.

— Que disent-ils ?

— Tous plus ou moins la même chose : Anastasia est « son idole », il est « son admirateur », il est prêt à tout pour elle, il veut la rencontrer...

— Quoi ?

La réunion de l'autre soir n'a rien apporté, à part mettre la famille au courant. Christian m'a interdit de sortir seule – ce que je ne fais jamais. Et Sawyer est sur les dents. Des hommes de Welch sont en poste devant Grey Publishing, mais depuis qu'il a été poursuivi par un agent près de l'Escala, l'homme ne s'est plus manifesté.

En attendant, je vais passer ce samedi après-midi chez mes beaux-parents, Grace tient à voir son petit-fils.

J'attache Teddy dans son siège auto, à l'arrière de la voiture, Sawyer s'installe au volant. Mon fils surveille le moindre de mes gestes, l'œil étréci, le front plissé, je retiens un fou rire : il ressemble tellement à son père.

La voiture démarre, descend la longue allée gravillonnée et s'arrête au niveau des grilles de fer forgé le temps d'actionner leur ouverture par télécommande. Le trajet n'est pas très long de Broadview à Bellevue, une petite demi-heure. Sawyer roule au pas pour traverser notre quartier de belles demeures riveraines cachées derrière de hauts murs. Au même moment, mon BlackBerry sonne, c'est *Your Love is King*. Teddy regarde l'appareil avec intérêt.

— C'est ton papa, Teddy.

— Papapa !

Avec une rapidité que je n'avais pas anticipée, il se penche, récupère le BlackBerry et répond. Je suis sidérée. Un enfant de deux ans devrait-il savoir comment fonctionne un téléphone portable ? Bien sûr, Teddy agit probablement par mimétisme, il nous a vus le faire un millier de fois.

— Yooo ! crie-t-il dans le combiné. Papapa !

Teddy fronce les sourcils, très contrarié. Il secoue mon BlackBerry. Je le récupère juste avant qu'il le jette par terre.

— Christian, c'est toi ?

— Ana ! C'est Ted qui m'a répondu ! Il m'a dit « allô papa ? », c'est incroyable, non ?

— Effectivement. Pour le moment, il est en train de dire « coucou » un chien qui passe sur le trottoir. Manifestement, il enrichit son vocabulaire tous les jours.

— Je croyais qu'un enfant de deux ans ne savait dire que mama, papa et dada ! s'étonne Christian.

— Eh bien, Teddy est précoce. Tu sais, quand un enfant apprécie les livres, ça lui permet d'acquérir plus rapidement les bases du langage.

Christian ignore ma pique.

— Il est précoce, tu le confirmes ?

J'entends l'excitation dans sa voix.

— Bien sûr, avec les gènes qu'il a, comment pourrait-il en être autrement ?

À l'autre bout du fil, j'entends Christian marmonner quelques mots où je crois reconnaître : « *Taylor, Sophie...* » Qu'est-ce qu'il raconte ? Je n'ai pas le temps de lui poser la question. Il reprend déjà :

— J'ai un rendez-vous de plus ce soir, je rentrerai vers 19 heures. Tu veux que je passe te chercher chez mes parents ?

— Non, je rentrerai plus tôt pour donner son bain à Teddy et le coucher. Je t'attendrai à la maison.

— À tout à l'heure, baby.

— À tout à l'heure, Christian.

À Bellevue

Après une petite sieste dans la chambre que Christian occupait enfant, au second étage, je me réveille sonnée. Il y a un miroir en pied sur le mur du fond. Je contemple la silhouette déformée qui me fait face. J'espère que je perdrai vite mes kilos après la naissance ! Je m'approche de l'ancien bureau de Christian, surplombé d'un panneau d'affichage. Au cours des dernières années, Grace y a épinglé de nouvelles photos : une de notre voyage de noces, mais surtout quelques clichés de Christian enfant, avec elle, Carrick, Elliot et Mia. Je me penche pour contempler celle de mon beau-père accompagné de ses deux fils à une compétition sportive, en primaire. Elliot arbore un sourire victorieux, mais Christian semble tendu et concentré. Je décroche la photo pour mieux la voir. La grimace furieuse de Christian m'enchanté, j'envisage sans difficulté Teddy avoir un jour exactement la même.

Derrière la photo, en capitales et au feutre bleu, il y a écrit d'une grosse écriture enfantine :

LELLIOT ET CHRISTIAN

C'est de Christian. Et son frère a rajouté, en rouge :

VIVE LES FRÈRES GREY !

Christian a toujours été de nature protectrice. Grace m'a souvent raconté la façon dont il veillait sur sa petite sœur, aussi bien bébé qu'enfant ou jeune fille. Même envers son frère aîné, malgré leurs différends, il se sentait des responsabilités. Bien sûr, il est excessif, maniaque, trop contrôlé, mais tout part d'un excellent sentiment.

Je pousse un soupir, le cœur étreint d'un malaise que je ne comprends pas.

Pourquoi ai-je la sensation qu'une catastrophe va arriver ? D'instinct, je pose les deux mains en coupe sur mon ventre, comme pour protéger mon bébé à naître. Depuis ce dernier rendez-vous avec le Dr Greene, je ne cesse de me faire du souci. Dire qu'elle m'a conseillé de ne pas stresser ! C'est raté. Je viens de faire un rêve étrange où se mêlaient Jake Hyde et le SDF inconnu ; j'ai vu apparaître un médecin

avec un document à la main, qui exigeait la condamnation de « mon idole »... « *Signez !* » a demandé la mort en blanc.

Oh Seigneur !

J'espère que ces troubles sont momentanés et que mon bon sens est juste perturbé par les hormones de la maternité. Je ne sais plus... je me sens lourde, maladroite, incompétente, et surtout fatiguée.

Très fatiguée.

Je veux rentrer chez moi.

Grace nous sert un somptueux goûter, auquel je fais honneur – plus encore que Teddy. Christian serait ravi s'il était là. C'est étrange, mon appétit est fluctuant ces derniers temps, mais d'après le Dr Greene, je n'ai pas à surveiller mon poids.

Mia et Elliot sont là tous les deux, sans les Kavanagh. Kate est actuellement absente de Seattle, son journal qui l'a envoyée à un colloque à l'autre bout du pays ; quant à Mia, sa relation avec Ethan reste énigmatique. Ils vivent plus ou moins ensemble à Pile Market, l'ancien appartement de Kate, mais de temps à autre Mia passe la nuit chez ses parents. Elle gère aussi sa boutique de traiteur, Grey Gourmet, j'ignore si cela occupe ou pas l'essentiel de son temps.

Elliot est un oncle parfait avec Teddy, drôle, attentif, aimant. Il nous fait part des derniers progrès de sa fille, Ava, dont il est très fier.

— Elle est belle à tomber avec ses boucles blondes, affirme-t-il.

— Kate et toi êtes blonds tous les deux, ricane sa sœur. Tu aurais tiré une drôle de tête si ta fille était née brune.

— Les mystères de la génétique sont insondables ! Regarde, Ana, si ça se trouve, elle nous fera un bébé blond qui ne ressemblera pas du tout à Christian et... il en deviendrait fou. Au fait, ma belle, c'est un garçon ou une fille ? Le frangin n'a rien voulu me dire la dernière fois que je lui ai posé la question.

— D'après le médecin, c'est une fille, mais Elliot, tu sais ce qu'on dit : ce n'est jamais garanti à 100 %. Nous verrons bien.

— Vous allez l'appeler comment ?

— Phoebe.

— Ah... Pourquoi ne pas lui donner le nom de quelqu'un de la famille ? s'étonne Mia.

— Elle s'appellera Phoebe Grace, mais c'est quand même plus simple s'il n'y a qu'une personne du même nom dans une famille, tu ne crois pas ?

— Ca, c'est sûr ! Le voisin s'appelle Alan Rodd II... tu imagines ?

— C'est mieux que junior ! Ricane Elliot. Sa fille aînée était plutôt mignonne il y a quelques années. Qu'est-elle devenue ?

— Elle est mariée à un publiciste, à Portland. La cadette a épousé un des cadres de son père.

— Ah, elle produira peut-être Alan Rodd Untel III.

— Elliot ! gronde Grace.

Elle se tourne vers moi :

— Phoebe est un nom charmant, Ana.

— Je voulais l'appeler Ella, mais Christian ne veut pas.

— Il n'a pas gardé de bons souvenirs de sa mère, soupire Grace. Je ne sais pas comment tu as réussi à le convaincre d'aller enfin visiter sa tombe, j'ai essayé plusieurs fois, en vain.

— Pour lui pardonner, il faut qu'il la comprenne. Elle a mal agi, mais ce n'était pas par manque d'amour. C'était simplement par désespoir.

Tandis que je chuchote à Grace mes confidences, Mia et Elliot se disputent, Mia pousse un cri et jette des grains de raisin à travers la table. Sa mère prend l'air sévère.

— Mia Barbara Grey ! Qu'est-ce qui te prend ? Je ne veux pas te voir jouer avec de la nourriture, franchement ? J'ai parfois l'impression que vous êtes tous les deux restés adolescents. Elliot, tu as de la chance que ta fille ne soit pas là ! Ce serait un exemple déplorable à lui donner.

— Maman, Ava n'a que quatre mois ! S'esclaffe Elliot.

Lui et Mia tentent de prendre l'air penaud, mais à mon avis, la leçon n'a pas véritablement porté. Il existe entre eux deux une très grande complicité. Avec un sourire secret, j'imagine le même genre de scène entre Teddy et sa petite sœur... dans quelques années.

Il est 17 heures quand je me lève pour faire mes adieux à Grace.

— Tu es sûre que tu ne veux pas rester, Ana ? Nous pourrions dire à Christian de nous rejoindre. Elliot et Mia vont attendre Carrick et dîner ici ce soir.

— Merci, Grace, mais non, je préfère rentrer. J'ai déjà dit à Christian que je serai à la maison quand il reviendrait. Ça risque d'être assez tard, il a du travail.

Grace soupire en levant les bras au ciel.

— Christian a *toujours* du travail ! Je me demande quand il prendra le temps de se reposer ! Les cimetières sont pleins de gens indispensables, il gâche sa vie derrière son bureau.

— Il restera aux commandes à GEH jusqu'à ce qu'il ait des cheveux blancs, mais vous êtes sévère, Grace, il a fait des progrès. Il rentre plus tôt désormais, il a souvent le temps de jouer avec son fils. Et tous les soirs, il lui lit une histoire avant de se coucher. C'est un rituel auquel tous les deux tiennent beaucoup.

— Carrick faisait la même chose quand les enfants étaient petits. C'est une tradition familiale.

L'Accident

Ana

Je me suis trop attardée : le soleil est bas dans le ciel. Teddy somnole tandis que je l'installe dans son siège auto. Sawyer s'arrête au « stop » devant la propriété des Grey, il y a peu de circulation à cette heure-ci, la route est presque déserte. Je remarque une voiture devant chez les Rodd, ces voisins dont Mia parlait tout à l'heure. Je les ai rencontrés aux galas de *Unissons-Nous*. Ils sont plus du genre à conduire une Jaguar ou une BMW qu'une Camry¹³⁵ ! Malgré moi, j'étudie cette Toyota qui me semble une anomalie dans ce quartier rupin.

Sawyer est au téléphone.

— Mais qu'est-ce que...

J'ai à peine le temps de m'inquiéter du grondement de Sawyer. Tout va trop vite. Un brusque coup de volant, un choc brutal qui m'enfoncé dans mon siège, un grincement de carrosserie... Un hurlement retentit – je crois qu'il vient de moi – suivi des pleurs affolés de Teddy réveillé en sursaut. La voiture rebondit, bascule et s'immobilise avec brutalité. Je ne sais plus où je suis... Puis je retrouve mes esprits : nous avons quitté la route et capoté sur le talus, deux-roues dans la rigole. Nous ne sommes pas sur le toit, grâce au ciel, mais je suis suspendue à ma ceinture de sécurité.

La portière s'ouvre, le visage effaré de Sawyer apparaît :

— Mrs Grey, vous n'avez rien ?

— Non... non... que s'est-il passé ? Teddy ?

— Il n'a rien, madame, il a juste eu peur. Il est attaché dans son siège auto, le choc n'a pas été très brutal.

Pas brutal ? Qu'est-ce qu'il lui faut ? J'ai la sensation d'être passée à la moulinette ! J'ai des douleurs dans le cou et dans les reins. Au creux de mon ventre, mon bébé proteste d'un coup de pied contre la décharge d'adrénaline que je viens de recevoir.

Your Love Is King.

Oh Christian...

Sawyer est également au téléphone – avec Taylor, d'après ce que j'entends de son débit rapide. Il s'éloigne. Il ne m'a même pas libérée ! Je me demande pourquoi il nous abandonne.

En désespoir de cause, je trouve une position moins inconfortable et je décroche mon BlackBerry.

— Ana !

— Christian, oh Christian... Je ne sais pas ce qui s'est passé... Il y a eu un choc... Un accident...

J'ai du mal à parler, je n'ai plus de souffle... le contrecoup sans doute. Tout à coup, je me mets à pleurer. Teddy hurle toujours, mais la voiture est sens dessus dessous, aussi je n'ose pas le détacher. Je ne sais pas où est Sawyer. Christian parle à toute vitesse, je ne comprends rien de ce qu'il me dit entre

¹³⁵ Voiture fabriquée par Toyota au Kentucky et la plus vendue aux États-Unis, (hors SUV, 4x4, et pick-up)

mes sanglots et les cris de mon fils. Je tends la main vers Teddy pour le rassurer et je lâche mon téléphone. Zut ! Je ne le vois plus, comment le récupérer ?

Une autre voiture s'arrête. Serait-ce un complice de...

— Ana ? Est-ce que tu vas bien ? Que s'est-il passé ?

C'est Carrick. Il se penche, détache ma ceinture, et m'aide à sortir de la voiture. Sawyer revient en courant.

— Mr Grey, la voiture est blindée, Mrs Grey serait plus à l'abri à l'intérieur.

— À l'abri ? Que se passe-t-il ? Il y a eu un accident ? Mais pourquoi...

— L'accident a été délibéré, monsieur. Le chauffeur de cette Camry... (Sawyer agite le bras,) nous a foncé dedans, j'ai pu éviter un impact de plein fouet, mais il a perdu le contrôle de son véhicule. J'ai prévenu Taylor, deux hommes de Welch vont nous rejoindre.

Effectivement, une grosse Lexus 4x4 noir s'arrête, je vois descendre deux agents de sécurité. Le premier, je le reconnais, c'est John Reynolds – il est grand, avec des cheveux blonds coupés en brosse ; je n'ai jamais vu le second, un Afro-américain immense, au crâne rasé.

Sawyer les salue d'un signe du menton avant de dire :

— Evans, tu pourrais aller voir le conducteur de la Camry ? Il n'a pas bougé depuis l'impact.

Son téléphone sonne, il le sort de sa poche, regarde l'écran, et décroche :

— Mr Grey ? Mrs Grey n'a rien, monsieur. Il y a Mr Grey – votre père – avec elle... Non monsieur, Mr Grey l'a déjà fait sortir... Euh, je crois qu'elle a laissé tomber son BlackBerry à l'intérieur... Dans le fossé, monsieur... Il est toujours dans son siège auto. Non monsieur, il n'y a aucun risque d'incendie... J'ai simplement quitté la route pour éviter un impact frontal. Oui monsieur... Oui, monsieur... deux hommes de Welch... Très bien, monsieur.

Il tend son téléphone à Carrick en disant :

— Mr Grey aimerait vous parler, Monsieur.

J'ai profité de ce bref interlude pour détacher Teddy – avec l'aide de Reynolds. Je serre très fort mon pauvre petit garçon dans mes bras, mais il n'arrête pas de hurler. Je le berce contre moi. Il cherche à se libérer et me frappe à coups de pieds. Non, je ne peux pas le poser par terre, nous sommes sur la route. Oh lala, je n'arrive pas à le calmer.

Carrick revient vers moi, il me prend par le bras et me fait monter, avec Teddy, dans sa propre voiture. Il en donne les clés à Reynolds et m'embrasse, en me disant que tout va s'arranger.

Teddy hurle de plus belle quand la voiture démarre. Il se débat. Je n'ai pas de siège auto, aussi je l'attache en même temps que moi avec la ceinture de sécurité. Mes larmes coulent sans discontinuer. Je suis très désorientée, j'ai du mal à réaliser que toute cette agitation est derrière moi. Pourquoi repartons-nous aussi vite ?

— Est-ce que nous n'aurions pas dû attendre la police ?

— Sawyer s'en occupe, Mrs Grey. Mr Grey tient à ce que vous rentriez à Broadview le plus vite possible.

Au même instant, Reynolds reçoit un appel. Une minute après, il me passe son téléphone.

— C'est pour vous, Mrs Grey. C'est Mr Grey.

— Christian ?

— Ana ? Est-ce que tu vas bien ? Et le bébé ? Et Teddy ?

— Oui, oui, ça va, nous n'avons rien, Teddy a eu très peur, il a crié longtemps et là, il commence à se calmer. Ton père est resté sur place, ainsi que Sawyer et un autre homme de Welch, Evans, je crois. Moi, je rentre à la maison avec Reynolds.

— Oui, je sais... oh Ana...

— Je n'ai pas du tout compris ce qui s'était passé. Apparemment, une voiture a cherché à nous intercepter. Evans est allé voir le chauffeur. Est-ce qu'il est blessé ? Qui est-ce ? Que voulait-il ?

— N'y pense pas pour le moment, baby. Rentre à la maison. Je t'attends.

— Oui...

Avec les gestes raides d'un robot, je rends son téléphone à Reynolds, puis je resserre les bras sur mon petit garçon endormi. J'ai mal à la tête, j'ai des crampes partout, j'ai envie de vomir... je ne suis pas bien du tout. Je devrais peut-être aller à l'hôpital ? À cette seule idée, tout mon être se crispe. Non, ce qu'il me faut, c'est ma maison, mon lit, du silence et du repos... Je veux dormir et tout oublier.

Si le choc avait été plus violent, j'aurais pu perdre mon enfant. Cette idée me donne le vertige. Et si Teddy avait été blessé ? Oh mon Dieu !

Lorsque nous arrivons devant la maison, Christian y est déjà, Sawyer aussi. La portière s'ouvre, je suis quasiment arrachée de mon siège et serrée dans des bras puissants. J'étouffe un gémissement, mes courbatures se réveillent. J'ouvre la bouche pour dire à Fifty de faire attention à Teddy, mais je ne peux pas... Mes jambes lâchent, je sombre dans le gouffre noir ouvert devant moi.

Quand j'ouvre les yeux, je réalise que Christian m'emporte dans l'escalier, en direction de notre chambre. Mon évanouissement n'a duré que quelques secondes.

Je l'entends hurler :

— Mrs Taylor ? Prévenez Miss Valdivia.

Qui est Miss Val... ? Ce nom m'est familier... Oh bien sûr, c'est l'infirmière qui vient régulièrement s'occuper de moi, elle n'habite pas loin, elle...

Où est teddy ?

— Teddy ?

— Tu as repris conscience, baby ? Teddy est avec Taylor, ne t'inquiète pas.

J'ai la bouche sèche, la gorge en feu. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie.

L'heure qui suit passe dans un tourbillon... Auscultation, conseils chuchotés : « ... *du repos, ce n'est rien... juste des courbatures... le choc... adrénaline...* » Une main fraîche me soulève la tête, un verre s'approche de mes lèvres ; je bois avec reconnaissance, les yeux clos. Oh, c'est un breuvage amer. J'aimerais de l'eau, juste de l'eau... Je sens une piqûre dans le haut du bras...

Et je n'arrête pas de pleurer.

Une fois encore, je m'évade dans l'inconscience.

Christian

J'étais dans le garage souterrain de GEH lorsque Taylor a reçu cet appel de Sawyer, indiquant une voiture suspecte faisant le guet à Bellevue, devant chez mes parents.

Immédiatement, j'ai téléphoné à Anastasia...

— Quoi ? beugle Taylor. Fais attention...

Je n'ai pas le temps de lui demander ce qu'il y a encore, Ana met une éternité à répondre. Quand elle finit par décrocher, j'entends Ted hurler en arrière-fond ; quant à Ana, elle a le souffle rauque. Mon cœur rate plusieurs battements.

— Ana !

— Christian, oh Christian... Je ne sais pas ce qui s'est passé... Il y a eu un choc... Un accident...

Un accident... j'entrevois une carrosserie sanglante et des corps prisonniers... Taylor m'empoigne par le bras et me propulse dans la voiture dont il claque la portière. Je le fusille du regard.

Ana pleure à gros sanglots, Ted hulule comme une sirène à incendie.

— Ana, bon Dieu, arrête de pleurer et dis-moi ce qui se passe ! Ana ! Tu es blessée ? Pourquoi Ted crie-t-il comme ça ? Est-ce que tu saignes ? Et le bébé ? Bordel, Ana ! ANA !

Un choc assourdi... les cris sont plus lointains... je n'arrive pas à y croire ! Qu'est-ce qu'elle fout bon sang ?

« Ana ? Est-ce que tu vas bien ? Et l'enfant ? »

C'est la voix de mon père. Quelqu'un lui répond, un homme... Je ne comprends plus leurs paroles, ils ont dû s'éloigner de la voiture. Je raccroche et j'appelle Sawyer.

Taylor conduit comme un fou dans les rues embouteillées.

— Mr Grey ? Demande-t-il. Où voulez-vous aller ? À Bellevue ou bien à Broadview ?

— Avec la circulation, nous mettrons une heure à traverser le pont Washington. Rentrez à la maison, je vais exiger que Sawyer raccompagne ma femme et mon fils au plus tôt.

Je compose le numéro de l'agent de sécurité de ma femme et je passe en haut-parleur pour que Taylor entende.

— Mr Grey ?

— Ma femme ?

— Mrs Grey n'a rien, monsieur. Il y a Mr Grey – votre père – avec elle.

— Elle n'est pas coincée dans la voiture ?

— Non monsieur, Mr Grey l'a déjà fait sortir...

— Pourquoi n'a-t-elle plus son téléphone ?

— Euh... je crois qu'elle a laissé tomber son BlackBerry à l'intérieur.

— Où est la voiture ?

— *Dans le fossé, monsieur...*

— Et mon fils ?

— *Il est toujours dans son siège auto.*

— Il n'y a pas de fuite d'essence ?

— *Non monsieur, il n'y a aucun risque d'incendie. J'ai simplement quitté la route pour éviter un impact frontal.*

— C'était une agression ?

— *Oui monsieur.*

— Vous avez des renforts disponibles ?

— *Oui monsieur, deux hommes de Welch...*

— Je veux que vous raccompagniez ma femme, immédiatement.

— *Très bien monsieur.*

— Et passez-moi mon père.

Carrick est en ligne quelques secondes après :

— *Fils, ils n'ont rien, ne t'inquiète pas. La police est prévenue, nous allons...*

— Je verrai ça plus tard, papa. Dis, tu pourrais nous prêter ta voiture et demander à Sawyer de me ramener Ana et Ted à la maison ? Je les veux près de moi sans tarder.

— *Bien sûr, Christian. Je pense que ce serait mieux que Sawyer attende la police, il est au courant de ce qui s'est passé. Je vais donner mes clés à Reynolds, c'est un des...*

— Ou, je le connais. Parfait papa. Merci.

Je respire un grand coup pour tenter de me calmer... Ils n'ont rien. Je n'en serai certain que quand je tiendrai ma femme et mon fils dans mes bras.

Je compose un autre numéro :

— Welch ? Vous êtes au courant ?

— *Oui monsieur, mes hommes m'ont averti. Le chauffeur a la jambe brisée. Je suis déjà en train de vérifier les plaques d'immatriculation de la Camry, j'aurai très vite des réponses. La police est sur les lieux.*

— Tien bien, rappelez-moi dès que vous en saurez davantage. En attendant, je veux le numéro de Reynolds !

J'arrive à la maison dix minutes avant Anastasia. Dès que la voiture de mon père se gare devant chez nous, j'ouvre la portière pour la serrer dans mes bras, elle s'évanouit à peine le pied posé à terre.

Ana

À peine ai-je repris des forces que je me relève, Christian cherche à m'en empêcher, bien entendu, mais je me débats. Je veux voir Teddy. Je veux m'assurer que mon petit garçon n'a rien. Je sais d'ores

et déjà que le bébé, dans mon ventre, n'a pas souffert de toutes ces émotions : ses coups de pied ont repris, tout est normal. Moi, j'ai toujours des courbatures dues au choc de l'accident, mais rien de grave. Je n'ai qu'une petite entaille au bras qui n'a pas eu besoin de sutures. Ma tension artérielle est normale. J'ai accepté d'avalier un bol de soupe et un morceau de fromage pour caler mon estomac, toujours contracté, mais maintenant, je veux voir mon fils.

Rien ni personne ne m'en empêchera.

Je me tiens accrochée au bras de Christian. Il est l'axe autour duquel tourne mon univers. Pour une fois, je suis heureuse qu'il soit aussi contrôlé, j'ai besoin de sa force.

Il me conduit jusqu'à la nurserie, Teddy est endormi dans son lit. À travers les barreaux, je vois le sel encore collé à ses longs cils. Il a tellement pleuré ! J'ai honte de l'avoir laissé si longtemps crier dans son siège auto. Après l'accident, j'étais bouleversée, je n'ai pas repris mes esprits avant plusieurs minutes. Il faut dire aussi que la voiture ayant basculé sur le côté, il ne m'était pas facile de me débarrasser de ma ceinture pour m'occuper sans risque d'un enfant affolé.

Oh lala. Ça ne sert à rien de regretter ce qui s'est passé, je veux simplement que Teddy l'oublie le plus vite possible et qu'il n'en garde aucune séquelle.

Deux semaines plus tard

Christian se fait un sang d'encre : Teddy n'a plus dit un mot depuis l'accident. Le Dr Flynn est venu nous rendre visite. À mon avis, c'était indispensable aussi bien pour le père que pour le fils. Et même moi, je ne suis pas certaine d'être au top de ma forme. Nous savons désormais qui était mon harceleur, nous avons même compris comment il avait opéré, mais pour moi c'est sans importance. Il est en prison, il ne s'attaquera plus à moi. Le seul qui m'intéresse, c'est Teddy.

Depuis deux semaines, Christian refuse que je quitte la maison. Je ne suis pas retournée à Grey Publishing. Je reste en contact avec mon équipe par téléphone ou par mail. Christian lui aussi passe autant de temps que possible auprès de son fils et moi.

À dire vrai, Teddy ne paraît pas traumatisé du tout ; il sourit et joue comme d'habitude, il mange avec appétit, il se promène dans le jardin, il s'active dans son aire de jeux, mais il ne parle pas. Il ne parle plus. Et Christian ne comprend pas pourquoi. Il ne peut rien faire pour aider son fils, ça le rend fou.

Je suis assise dans la prairie, « ma » prairie, où je viens de faire goûter Teddy.

— Viens faire un câlin à maman, mon petit amour.

Sans se faire prier, il s'accroche à mon cou et m'étrangle à moitié ; il frotte son petit visage contre ma peau. Je lui embrasse les cheveux, j'ai les yeux pleins de larmes.

Christian, couché sur la couverture, se redresse et nous prend tous les deux dans ses bras.

— Bordel ! grogne-t-il, furieux. Je pourrais tuer cet enfoiré pour ce qu'il vous a fait !

Je le fusille d'un regard noir.

— Mais enfin, Christian, ne parle pas comme ça devant Teddy, voyons ! Je ne veux pas entendre de gros mots en sa présence.

— Désolé, baby.

Il baisse les yeux, l'air penaud. On dirait un adolescent qui vient d'être réprimandé. Cette idée me fait sourire.

— Puisque tu parlais de Jeremiah Kerry, que va-t-il lui arriver ? Il ne restera pas éternellement en prison...

Jeremiah Kerry, c'est mon harceleur. Mr Welch n'a eu aucun mal à trouver le nom du propriétaire de la Camry accidentée : Boyce Fox. En reconnaissant ce nom, j'ai été sidérée : c'est mon dernier auteur vedette, ses ventes sont au top de la dernière liste parue dans *USA Today*¹³⁶, tout le monde ne parle plus que de lui. Boyce Fox a vingt-cinq ans ; après une enfance difficile, il s'en est sorti tout seul, il écrit des thrillers basés sur ses expériences personnelles. Sa plume au vitriol est sa marque de fabrique. De plus, il est amoureux fou de l'agent littéraire qui l'a adressé à moi, Samantha Raine. De cinq ans son aînée, elle lui a donné un vernis social et une ambition démesurée. La police a interrogé Boyce Fox, bien sûr, puisqu'il est le propriétaire d'une voiture suspecte. Il roule actuellement dans une Chevrolet Corvette flambant neuve, il a éclaté de rire en parlant de sa vieille Toyota... Il la croyait toujours à l'abandon derrière le taudis que, avant sa célébrité, il partageait avec un ami d'enfance : Jeremiah.

Il est difficile à deux garçons réunis par une misère commune de rester proches quand un seul d'entre eux réussit. Au début, Boyce Fox tenta d'aider Kerry. Il lui présenta sa fiancée, Sam, il lui parla aussi de moi, me présentant comme une envoyée du ciel l'ayant mis sur orbite. C'est ainsi, j'imagine, que Jeremiah Kerry a déraillé et commencé à focaliser sur moi son obsession malade.

Welch est formel : Kerry est bien l'homme qu'il a vu en molleton et capuchon s'enfuir un vendredi soir devant l'Escala, c'est aussi celui qui m'a écrit toutes ces absurdités déposées dans la boîte aux lettres de Grey Publishing. Accusé de conduite dangereuse ayant provoqué un accident, Kerry s'est défendu : il affirme avoir juste perdu le contrôle du véhicule parce que son pied a glissé sur la pédale. Le tribunal l'a condamné à quelques mois de prison – du moins, quand il sortira de l'hôpital. Il a un genou déboîté, la mâchoire et deux côtes cassées. Je soupçonne Sawyer d'avoir joué un rôle là-dedans, mais Christian a refusé de me le confirmer. Il a mis ses avocats sur l'affaire, Kerry a reçu l'interdiction légale de m'approcher ou de chercher à entrer en contact avec moi. De plus, Christian le fera surveiller désormais.

C'est une histoire banale qui aurait pu très mal tourner, mais d'après moi, ce malheureux est plus à plaindre qu'à blâmer.

— Je me contrefous de ce type, Anastasia. J'aimerais qu'il reste en prison des années durant, ce qui ne sera pas le cas. Je veillerai à ce qu'il quitte Seattle dès que l'État de Washington l'aura relâché.

— Qu'allons-nous faire avec Teddy ?

— Tu as entendu comme moi le Dr Flynn. Il n'y a rien à faire. Il a dit que certains enfants, après une chute, refusaient de marcher durant quelques mois. Il a dit que c'était une réaction normale. Ted reparlera bientôt. Flynn serait bien plus inquiet si Ted s'était renfermé sur lui-même. Ce n'est pas le cas. Il ne faut pas qu'il sente notre anxiété, ce serait le plus déstabilisant pour lui.

— Oui, je sais, je sais...

Ce que je sais également, c'est que je comprends mieux le besoin obsessionnel et excessif qu'a Christian de nous protéger. J'aimerais presque élever Teddy dans du coton, pour que plus rien ne puisse jamais le menacer. Tout comme sa sœur. Malheureusement, c'est impossible. La vie comporte des

¹³⁶ Quotidien national américain fondé en 1982 et journal le plus diffusé aux États-Unis

épreuves, des aléas, des difficultés. Rien n'est jamais sûr. Rien n'est jamais acquis. Et c'est effrayant. Surtout quand on réalise tout ce qu'on a à perdre !

J'ai l'impression d'avoir vieilli d'un seul coup.

Christian me prend dans ses bras et me berce, en marmonnant des mots qui répètent tous la même chose : « *ça va aller, ça va aller* ». Je l'espère de toute mon âme. Je suis censée être forte – pour lui, pour nos enfants – je veux me reprendre. Je ne comprends pas ce qui m'arrive, ni le pourquoi de cette terreur diffuse que je n'arrive pas à repousser. C'est comme un mauvais pressentiment, un nuage noir qui me menace à l'horizon.

J'ai peur de l'accouchement...

Retour à la Normale

Ana

Je me sentais nerveuse cet après-midi. Après avoir couché Teddy, que nous avons laissé aux bons soins de Gail, Christian m'a emmenée faire un tour en voiture. Nous avons remonté la côte jusqu'à une petite ville anonyme et tranquille, au milieu des bois. Peu à peu, je me détends. J'ai la sensation d'être à la maison, à Montesano, il y a bien longtemps, quand Ray et maman étaient mariés. Nous partions parfois passer le week-end à la campagne, nous revenions en pleine nuit. Pour moi, c'était magique. Je me souviens de cette clairière où Ray s'arrêtait souvent, au bord de la rivière, il attendait que la nuit tombe pour m'indiquer le nom des étoiles – mais je ne les voyais jamais toutes. Il m'avait dit qu'un jour, je les verrais. Je me souviens d'avoir protesté : je ne voulais pas attendre, je ne voulais pas grandir.

J'avais raison. Aujourd'hui, étant adulte, je donnerais n'importe quoi pour retrouver mon âme d'enfant.

Christian se gare dans un chemin de terre, au milieu de nulle part. Je me demande à quelle distance nous sommes de Seattle. Nous avons roulé trente minutes – quarante peut-être... Il se tourne dans son siège et me fait face, je souffle une mèche de cheveux bruns qui me tombent devant les yeux.

— Ou sommes-nous ?

Depuis que nous avons quitté Broadview, ni lui ni moi n'avons prononcé un mot. Christian esquisse un sourire un peu triste.

— Pas très loin de Mukilteo¹³⁷.

— Comment connais-tu cet endroit ?

— C'est là que vivaient jadis les parents de Ros Bailey. Je suis venu la récupérer... il y a très longtemps. C'est une ville tranquille, tu ne crois pas ?

— Si.

Je tourne la tête pour regarder par la fenêtre.

— Comment te sens-tu, Ana ?

— Mieux.

— À quoi penses-tu, baby ?

— Aux étoiles...

La tête levée, je regarde Orion. C'était mon étoile préférée autrefois. C'est la seule dont j'ai retenu le nom durant les cours d'astrologie de mon père. Pour moi, Orion représente aussi la force.

— Il y en a beaucoup, chuchote Christian.

— La ceinture d'Orion – ou encore son baudrier – est facilement reconnaissable. C'est la plus belle. Dans la mythologie grecque, Orion était un chasseur géant réputé pour sa beauté et sa violence. La légende raconte que Zeus, le roi des Dieux, l'a transformé en constellation après sa mort.

¹³⁷ Ville de l'État de Washington aux États-Unis, à 45 km au nord de Seattle.

— C'est vrai ?

Je me tourne vers Christian, avec un sourire. Dans le clair de lune, je dévisage cet homme si beau et énigmatique, qui est mon mari.

— Tu sais, quand j'étais enfant, j'aurais aimé aussi laisser une trace, afin qu'on se souvienne de moi après ma mort.

Christian fronçe les sourcils, il déteste m'entendre parler de mort – et surtout de la mienne. Il pose la main sur ma joue, je m'y appuie d'instinct, à la recherche de sa chaleur, de sa force, de son contact.

— Anastasia, pourquoi dis-tu ça ?

Je secoue la tête, consciente d'avoir les yeux pleins de larmes. Je m'accroche à son poignet de toutes mes forces.

— Après cet accident, Christian, j'ai réalisé que ce que je laisserai derrière moi n'a aucune importance. J'ai un mari, un fils, un bébé à naître... j'ai une famille. Je veux vivre ma vie sans me préoccuper de la postérité.

— C'est bien, baby.

— Demain, je retournerai travailler.

— Quoi ?

— Pas longtemps, je te promets que je m'arrêterai à la mi-août, mais il faut que je retrouve une vie normale. Ces dernières semaines m'ont fatiguée.

— Justement ! Il n'est pas question que tu t'épuises davantage !

De : Christian Grey

Objet : Protocole

Date : 18 juillet 2014, 08:24

À : Anastasia Grey

À mon insupportable épouse,

Je crains que tu ne comprennes pas suffisamment à quel point ta sécurité est essentielle pour moi, laisse-moi te rafraîchir la mémoire :

1. Tu portes mon enfant, il ne s'agit plus que de toi seule, tu accepteras le nouveau protocole sans la moindre discussion.

2. Cet abruti qui t'a poursuivie l'autre jour aurait pu causer un accident bien plus grave si Sawyer ne s'était pas méfié. Il n'est plus question que tu touches à ta R8 jusqu'à l'automne.

3. Je crains fort que tes insolences et insubordinations se transmettent à ma fille, je sens déjà qu'elle sera aussi rebelle que toi.

Je vais devoir sévir.

Christian Grey

P-DG et mari consterné, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey

Objet : Protocole

Date: 18 juillet 2014, 08:29

À : Christian Grey

À mon mari trop protecteur,

S'il te plaît, ne me traite pas d'insupportable.

J'ai lu ta liste, je n'ai pas été impressionnée.

Je veux bien admettre qu'il s'agit de « notre » enfant, mais c'est également « mon » corps et de « ma » vie. Si j'ai envie de conduire « ma » voiture, je le ferai, tu ne m'enfermeras jamais dans une cage, Mr Grey, je ne suis pas ta soumise.

Je suis ta femme, nous sommes égaux, nous prenons les décisions ensemble.

Je suis parfaitement consciente de ce qui aurait pu se passer durant cet accident, j'y étais, mais nous sommes entourés d'agent de sécurité précisément pour contrecarrer des problèmes de ce genre.

Anastasia Grey

P-DG adulte et responsable de Grey Publishing.

De : Christian Grey

Objet : Objection

Date: 28 juillet 2014, 08:34

À : Anastasia Grey

À ma très chère épouse égalitaire,

Je me souviens t'avoir entendu dire que ton corps m'appartenait. J'aurais dû te le faire signer par écrit.

T'enfermer dans une cage me paraît une excellente idée, je te vois également nue, attachée, et bâillonnée. Ne me tente pas !

Je te rappelle que l'infirmière passera ce soir à 16 heures à Broadview. Ne sois pas en retard.

Christian Grey

P-DG qui se renseigne déjà sur les meilleures cages, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey

Objet: Objection rejetée

Date: 28 juillet 2014, 08:47

À: Christian Grey

Cher propriétaire de mon corps,

Tu as dû rêver, je ne me rappelle pas du tout avoir admis une ineptie pareille. Mais si tu veux chercher à me convaincre ce soir, je suis d'accord...

À dire vrai, j'attends cette session avec beaucoup d'impatience

xo

Anastasia Grey

P-DG à la mémoire courte de Grey Publishing

Naissance Phoebe

Ana

— ... sa tension artérielle ne cesse de chuter ! Il faut stopper cette hémorragie, donnez-moi...

— Je veux un hémogramme, un bilan d'hémostase, un RAI ...

— Mettez-lui une perfusion d'ocytocine pour favoriser la rétraction utérine ! Vous, pratiquez un massage utérin...

— Elle perd conscience !

J'entends des cris, quelques mots cohérents, par-ci par-là, mais je suis emportée par un tourbillon, j'ai l'esprit qui s'égare. Je suis comme entraînée dans un couloir sombre et... je me retrouve à flotter au-dessus du sol. J'ai quitté mon corps, c'est assez étrange. J'ai déjà connu cette sensation... quand était-ce ? Je ne m'en souviens pas. Je ne ressens que paix et sérénité. Un homme apparaît en face de moi, il est jeune et beau, il me tend les bras – ce n'est pas Christian ! Je recule, du moins, mon corps astral recule pour échapper à l'étreinte de cet inconnu. Il a une vingtaine d'années, des cheveux bruns, des yeux très bleus. Oh, ces yeux me sont familiers... ils me regardent avec un tel amour que malgré moi, je fais quelques pas à sa rencontre...

— Ma petite fille... ô Annie !

Ray est le seul à m'appeler Annie. Qui est ce jeune étranger ? D'ailleurs, il disparaît déjà et tout redevient noir...

Non ! Un éclair lumineux apparaît au-dessus de moi. Est-ce que je suis morte ? Serait-ce là cette « lumière » dont parlent ceux qui ayant vécu une EMI – une Expérience de Mort Imminente ? Je me concentre, consciente qu'il s'agit d'un moment important. Puis je reconnais les scialytiques.

Je suis couchée sur une civière, en salle d'opération. Je suis entourée de blouses vertes.

— Mrs Grey ? Anastasia ? ANA !

Cette voix féminine m'est familière, tout comme les yeux verts qui me fixent au-dessus d'un masque opératoire, mais je n'arrive pas à mettre un nom sur ce visage. D'ailleurs, je suis fatiguée. J'ai soif. J'ai la bouche desséchée. Où est Christian ? Je veux mon mari !

— Mrs Grey, ne vous inquiétez pas, nous allons vous anesthésier...

Non ! Je ne veux pas ! Mon bébé naîtra complètement drogué. J'ai juste accepté une péridurale, je ne veux pas d'une anesthésie complète. J'ouvre la bouche pour protester, mais il est déjà trop tard, je sombre dans un gouffre noir, je ne ressens plus rien.

— Ana ? Ana, ma chérie, ouvre les yeux.

Ce n'est pas la même voix de femme. Grace. Oui, c'est Grace. Elle est médecin, elle va m'aider.

— Chr...Chris...

Je n'arrive pas à prononcer ce viatique que mon cerveau ne cesse de hurler : « Christian ! »

Par miracle, ma belle-mère me comprend.

— Christian est dans la salle d'attente, ma chérie, calme-toi. Surtout, reste bien calme. Je vais le prévenir que tu as repris conscience. Tu es encore sous anesthésie. Tout va bien. D'ici quelques minutes, tu seras reconduite dans ta chambre. Christian t'y retrouvera.

Il y a quelque chose... que je veux lui dire. C'est très important. C'est...

Petit Pois ! Où est mon bébé ? Un instinct animal et primitif m'indique : mon ventre est vide. Mon enfant n'y est plus. Est-il né ? Est-il vivant ? Où est ma fille ? Où est Phoebe ?

— P-p... B-b-b...

Une fois encore, Grace comprend mes gémissements incohérents.

— Du calme, chérie. Le bébé va bien. Ne t'inquiète pas. C'est une belle petite fille, parfaitement formée. Elle est en couveuse. Elle est magnifique, tu la verras dès que tu seras de retour dans ta chambre. Ana, je t'en prie, du calme.

Le Dr Grace Trevelyan Grey est une femme solide et efficace. Ce qui fait d'elle un excellent praticien, ce sont ses mains, si fortes, si apaisantes ; et aussi sa voix assurée et sereine. On fait confiance à une voix pareille. Elle m'a dit que Christian serait bientôt là ; elle m'a dit que mon bébé dormait ; je me sens rassurée. Les battements erratiques de mon cœur ralentissent, le « bip-bip » du moniteur qui me perçait les tympans devient moins bruyant. À nouveau, les ténèbres m'entourent, mon corps n'est pas encore libéré des séquelles de l'anesthésie. J'avais pourtant dit au Dr Greene que je n'en voulais pas ! Elle n'a rien écouté. *Peut-être n'a-t-elle pas pu*, grogne ma conscience. *Peut-être qu'elle t'a sauvé la vie. Tu devrais être reconnaissante au lieu de faire un caprice.*

Peut-être...

Ma dernière pensée avant de sombrer, c'est que Teddy a une petite sœur. Où est-il, mon petit garçon ? Je veux le voir, le serrer contre moi. Il a des yeux bleus comme les miens et comme ceux de...

Je vais demander à Christian de me l'amener. Je veux embrasser mon fils. Je veux m'assurer que tout va bien pour lui. Et pour moi.

15 août

J'ouvre les yeux avec difficulté, comme s'il s'agissait d'un effort incommensurable. Pourquoi ai-je les paupières si lourdes ? Pourquoi ai-je la bouche si sèche ? Pourquoi une telle fatigue ?

Et puis, ça me revient, je suis à l'hôpital – pour la naissance... Oh lala, ça a été encore plus épuisant que la première fois, pour Teddy. J'ai mal partout. Cette vive brûlure au ventre, c'est probablement dû à une autre césarienne. Je fais un bref bilan mental : gorge irritée par l'intubation ; seins gonflés et douloureux – la montée de lait ; courbatures et crampes ; piqûres au creux du coude et sur la main... pour ce dernier point, je ne vérifie même pas, je sais qu'il s'agit de mes intraveineuses et les voir ne ferait que les rendre plus réelles.

Il y a de la lumière, sur ma droite, je tourne la tête vers la fenêtre. Quel jour sommes-nous ? Quelle importance ? Je bouge les doigts. En réponse, il y a un mouvement près de moi. Christian !

J'ouvre la bouche, mais je ne produis qu'un miaulement inaudible.

— Chut, baby, calme-toi. Je suis là. Je suis là.

C'est vrai, il est là. Comme toujours. Mon mari, mon amour. Il a les yeux hantés, les joues mal rasées, les cheveux ébouriffés, les vêtements froissés. Normal. Il a passé la nuit à l'hôpital, à mon chevet. Le pauvre ! Je lui ai déjà fait traverser une fois cet enfer quand j'ai été agressée par Jack...

— Tu as soif, baby ? Ton toubib est passé tout à l'heure, elle a dit de te faire boire dès que tu seras éveillée.

Comme je n'ai plus de voix, je bats les paupières. Christian se penche et récupère quelque chose sur la table de chevet. C'est un gobelet en plastique, protégé d'un couvercle où est plantée une longue paille. J'aspire de toutes mes forces. Mmm... l'eau tiède ranime mes papilles desséchées. Mais très vite – trop vite, Christian me le retire.

Je proteste d'un gémissement.

— Il ne faut pas que tu en prennes trop d'un coup, baby. Ça te rendrait malade. Je te redonnerai à boire d'ici quelques minutes, d'accord ?

Non, je ne suis pas d'accord, mais je n'ai pas la force de l'exprimer. Je fronce les sourcils, dépitée, il reprend :

— Tu as mal ? Tu veux que j'appelle une infirmière, un médecin ?

Non, je ne veux que lui. Je le bois des yeux. Je suis tellement soulagée que tout soit terminé – et bien terminé. J'ai la nuque raide, je n'arrive pas à bouger la tête, mais je cherche machinalement des yeux si, à côté du lit... oui, le berceau est là. Il a des parois en plastique transparent. Je vois un petit ballot emmaillotté de rose dormir à l'intérieur. Ma fille.

Christian a suivi mon regard.

— Voici Phoebe, Ana. Elle est sortie de couveuse il y a une heure. Maman l'a examinée, elle est parfaite. Elle fait tout juste 3 kg, pour 50 cm. Cinquante, c'est un chiffre qui me poursuit vraiment.

J'ai la commissure des lèvres qui frémit. En guise de sourire, c'est ce que je peux faire de mieux.

Phoebe dort tranquillement, sans réaliser que son entrée au monde a été quelque peu dramatique. Serait-ce un augure ? Cette petite créature va-t-elle toute sa vie faire du bruit et des drames, être au centre du chaos et du bruit ? Et si elle ressemble à son père ? Seigneur !

Teddy a le physique de Christian et un peu de son caractère autoritaire et exigeant. C'est un petit garçon gentil, tranquille. D'un autre côté, que serait devenu mon mari dans un autre contexte durant ses premières années, si fondamentales pour former un caractère... ? Je me suis souvent posé la question, je l'ai également demandé au Dr John Flynn, le psychiatre qui suit Christian depuis des années. Je me souviens de sa réponse : *qui peut le savoir, Anastasia ? Ce qu'un parent peut donner de meilleur à un enfant, c'est de l'amour et de l'attention, certes, mais rien n'est pour autant garanti. Jamais.*

Pour la première fois, je comprends la terreur de Christian à l'idée d'être un « mauvais » père. Quand on devient parent, la moindre erreur a des répercussions irréparables : quelle écrasante responsabilité ! J'aime déjà de tout mon être la petite créature qui dort dans le berceau à mes côtés, je suis terrorisée pour elle, je ferais n'importe quoi pour la protéger.

— Ana, baby, est-ce que ça va ? Pourquoi tu pleures ? Tu as mal ?

Je ne savais pas que les larmes coulaient sur mes joues. C'est en sentant les doigts de Christian les essuyer sur mes tempes que j'en prends conscience. Il paraît affolé, je suis désolée d'ajouter à son fardeau.

— Non... ça va...

Tiens, j'ai retrouvé ma voix. Un peu d'eau tiède a accompli un miracle.

— Oh Ana ! Ne recommence jamais à me faire une terreur pareille, je... Je...

J'essaie de bouger, mais c'est difficile, j'ai des tuyaux partout ; des sachets de fluides sont suspendus sur un portique au-dessus de moi ; des appareils bipent derrière mon lit. C'est assez sinistre. J'aimerais bien qu'on m'enlève tout ça. Je veux rentrer à la maison. Ce ne sera pas possible, je le sais bien. Pour Teddy, ils m'ont gardée une semaine – c'est le minimum, il paraît, à cause de la césarienne. Je n'ai aucune chance d'y échapper, la naissance a été encore plus difficile cette fois-ci.

— Je suis désolée...

— Baby, ce n'était pas de ta faute. Mais quand tout a commencé à déconner, ils m'ont fichu dehors de la salle d'accouchement... j'ai dû rester une éternité en salle d'attente, c'était atroce. Je ne savais rien, personne ne me disait rien.

Je suis bouleversée pour lui. Je me souviens de cette salle sinistre, il y a trois ans, à Portland, quand j'attendais des nouvelles de Ray après son accident. J'avais José avec moi, et Sawyer. Puis Christian m'a rejointe dès qu'il a pu.

— Je déteste t'imaginer tout seul dans cette salle d'attente...

— Je n'étais pas tout seul, il y avait Taylor, mes parents, Elliot, Mia... Tout le monde. Même Kate est venue aussi, avec son bébé.

Oui, Ava... ma meilleure amie a aussi eu une petite fille il y a quelques mois. Une vague de tristesse me tombe dessus, Kate et moi ne sommes plus aussi proches que jadis. Elle est très impliquée dans son travail de journaliste, elle s'absente souvent de Seattle. Évidemment, quand elle revient, elle se concentre essentiellement à son foyer, à son mari. Comment Elliot supporte-t-il de vivre seul durant des semaines entières ? Je me le demande souvent. Christian ne l'accepterait jamais. Mais bien sûr, les deux frères n'ont pas le même sang, pas les mêmes gènes, ils ont peu en commun. Et puis, cet éloignement n'est pas entièrement dû à Kate. Moi aussi, je suis très prise par mon mari, mon fils, et ma maison d'édition. Le peu de temps qu'il me reste, je le consacre à mon père, Ray est plus fragile depuis son hospitalisation. Son cœur n'est plus aussi solide que jadis. Cela m'inquiète souvent.

Durant toute ma grossesse, en particulier quand j'ai appris que j'attendais une fille, j'ai gardé une idée en tête : Ava et Phoebe auront presque le même âge, et j'espère que les deux cousines partageront la même complicité que Kate et moi autrefois. En tout cas, je ferai tout ce qui est en mon possible pour que ça arrive.

Christian me prend le visage à deux mains.

— Anastasia, je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie !

— Je suis là.

— Je ne peux supporter l'idée de te perdre.

— Je suis là.

Il resserre ses doigts sur mes mâchoires et chuchote :

— Tu as fait une hémorragie. Tu t'en souviens ? Tu étais consciente de ce qui se passait ?

— Vaguement. C'est très flou dans ma mémoire. Tout le monde criait... le Dr Greene m'a parlé d'une anesthésie. Et ensuite... Il y a eu la lumière...

Christian blêmit.

— Bon Dieu !

— Non... C'était juste les scialytiques. J'avais repris conscience. Pendant un moment, j'ai été dans le brouillard, j'ai cru...

Je m'interromps en fronçant les sourcils. Je sais désormais qui était cet inconnu que j'ai cru reconnaître, Frank Lambert, mon père biologique. Maman me l'a souvent dit, c'est de lui que je tiens mes cheveux sombres et mes yeux bleus. Je préfère ne pas en parler à Christian, il croirait que j'ai failli mourir et ça lui donnerait de nouveaux cauchemars. Il a tendance à se faire un sang d'encre dès que je suis concernée. Je veux désormais ne penser qu'au présent. Eleonore Roosevelt affirmait : *chaque jour est un cadeau, c'est pour ça qu'on l'appelle le présent*. Cette image me fait sourire.

— Oh Ana ! souffle Christian.

Il cache son visage dans mon cou, les épaules agitées de frissons. Nous restons un long moment, l'un contre l'autre, le temps qu'il se calme.

J'ai dû m'endormir.

Quand j'ouvre les yeux, ma vision est redevenue normale, j'ai l'esprit plus vif. Du coup, j'examine autour de moi, la chambre est superbe ! Elle ressemble à celle que j'avais la première fois, pour la naissance de Teddy, avec un écran géant sur le mur, un coin salon, des fleurs partout. Une baie vitrée du sol au plafond illumine la suite d'une lumière dorée et estivale. Les rideaux sont pourpres, une teinte qui me rappelle cette robe que je portais en 2011, pour mon premier dîner avec Christian au Heathman. Une de mes couleurs favorites. Oh Fifty ! Je me demande s'il a fait construire ces suites somptueuses à l'hôpital juste pour que j'y passe une semaine agréable après mes accouchements.

À propos... Où est mon bébé ? Je suis une mère indigne de ne pas avoir instantanément pensé à Phoebe. Je me tourne, le berceau est vide. Je panique. Christian n'est pas là non plus.

Je hurle :

— Christian !

Il émerge en courant de la salle de bain. Au même instant, la porte s'ouvre et Sawyer fait irruption, la main dans sa veste. Les deux hommes crient ensemble :

— Que se passe-t-il, Mrs Grey ?

— Ana ? Tu vas bien ?

Je me sens ridicule de mon accès de panique. Pour tenter de les rassurer, je leur adresse un sourire tremblant, puis je désigne de la main le berceau :

— Où est Phoebe ?

— Taylor l'a accompagnée au bout du couloir pour sa visite médicale, Mrs Grey. Le Dr Trevelyan Grey est également avec elle.

— Oh...

Christian adresse un signe à Sawyer, qui hoche la tête et disparaît en refermant la porte derrière lui. Je retombe sur mes oreillers, lessivée après ma décharge d'adrénaline. J'ai la tête qui tourne. Je pose une main sur mon ventre. Il est redevenu plat, mais j'éprouve une sensation bizarre... un engourdissement, comme si j'avais des fourmis dans les muscles. C'est à cause de la césarienne, il me faudra des mois avant de retrouver mes connexions nerveuses. Je le sais, j'ai déjà connu ça la première

fois. Je soulève le drap pour étudier les dégâts : la cicatrice est au ras de mes poils pubiens. Bientôt, ils auront repoussé et elle ne se verra plus. Sauf si Christian préfère que je sois épilée...

Je soupire. Les semaines à venir ne vont pas être faciles ! Zut, je n'aurais même pas le droit de soulever Teddy. Je me souviens de ce que m'a conseillé le Dr Greene la première fois : *rien de plus lourd que votre bébé*. Et elle parlait du nouveau-né, pas d'un petit garçon de deux ans et demi.

— Christian, j'ai faim.

— Parfait, baby, je vais envoyer Sawyer te chercher à manger. Peut-être de la soupe, des œufs et des petits pains briochés, qu'en penses-tu ?

— C'est parfait.

Il sort déjà son téléphone – alors que Luke est juste devant la porte. J'ai un grand sourire, quelque part, nous avons retrouvé notre routine. C'est rassurant.

Une fois mon repas avalé, je me sens beaucoup mieux. Phoebe est revenue, elle dort dans son berceau. Je l'ai mise au sein, bientôt, mon lait va monter.

J'ai eu quelques visites, mais brèves. Je suis trop fatiguée pour avoir une chambre pleine. Ils sont tous bien intentionnés certes, mais en pleine santé. C'est étrange, mais quand on est allongé, la santé des autres peut vite vous épuiser. Tous m'ont apporté des fleurs et Elliot des ballons en baudruche, il les a accrochés aux montants de mon lit. J'ai aussi reçu d'innombrables cadeaux de naissance. Certains sont pour Teddy. Il les ouvrira quand il viendra voir sa sœur.

— Christian, tu devrais rentrer à la maison. Tu pourrais prendre une douche, te changer, et voir ce que fait Teddy.

— Il est avec Gail Taylor. Je téléphone régulièrement. Tout va bien.

— J'ai vu Ray ce matin. Tu sais où en est maman ?

Il regarde sa montre.

— Elle ne devrait pas tarder à atterrir. J'ai envoyé Ryan la chercher à l'aéroport. Je vais attendre qu'elle soit là pour aller te chercher Teddy à la maison. Nous reviendrons tous les deux passer un moment avec toi.

Il se penche et récupère un sac sous le lit.

— Tiens, baby, j'ai un cadeau pour toi.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une caméra numérique. Tu pourras filmer le premier sourire de ma fille.

— Oooh, quelle merveilleuse idée ! Tu te rappelles de cet appareil que je t'ai acheté en France, durant notre voyage de noces ? Tu ne t'en sers jamais. Il doit être quelque part, dans un carton...

Sans répondre, il pose sur le lit un autre sachet, en papier kraft, tout bosselé.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des oranges. C'est Taylor qui les a apportées, de la part de Gail.

— C'est une bonne idée, tu la remercieras de ma part.

— Tu as besoin de vitamines, baby, tu es trop pâle !

On frappe à la porte. Sawyer passe la tête et échange un regard avec Christian. Au même moment, le Dr Greene ouvre la porte en grand et pénètre dans la chambre d'un pas décidé.

— Mr Grey, veuillez nous laisser. Je vais examiner ma patiente.

Christian s'est habitué au fait que Brenda ne ferait jamais partie de son fan-club. Au contraire ! Si Kate, comme elle l'affirme souvent, crée un jour un groupe *Anti-CTG* et vend des tee-shirts marqués « *Keep calm & hate Fifty* », le Dr Greene serait la première à acheter le sien.

Christian sort le visage fermé, sans dire un mot.

Durant quelques minutes, je subis un examen complet. En silence. Puis Brenda me sourit gentiment.

— Vos constantes vitales – pouls et ECG – sont excellents, votre pression artérielle est bien remontée, je vais bientôt vous libérer de vos perfusions.

— Je peux rentrer chez moi ?

— Certainement pas avant quelques jours, le temps d'enlever vos points. La cicatrice est belle, elle se fondra avec la première. Vous avez un mois d'héparine, mais n'oubliez pas de marcher régulièrement. N'oubliez pas non plus de boire et de vous nourrir. Je vois que vous avez reçu des oranges, parfait, c'est bon pour vous. Si je me souviens bien, votre mari ne fait pas confiance aux cuisines de l'hôpital, je verrai avec lui les menus qui vous sont recommandés.

Christian revient dès que Brenda Greene a quitté la chambre. Il m'embrasse et demande :

— As-tu besoin que je te ramène quelque chose de la maison ?

— Non, juste Teddy. Dis-moi, je pensais à quelque chose...

— Oui, quoi ?

— Elliot et Kate sont parrain et marraine de Teddy, qui allons-nous choisir pour Phoebe ?

— Ana, ce n'est pas vraiment urgent...

— Mais si, bien sûr. Je voudrais que Mia soit sa marraine.

— Si tu veux.

Je vois bien qu'il m'écoute à peine. Il joue avec mes cheveux étalés sur l'oreiller.

— Et pour le parrain... Peut-être José ?

— Il. N'en. Est. Pas. Question ! aboie Christian.

Il a raison. Ce serait de mauvais goût, je ne sais pas ce qui m'a pris de faire une telle proposition. La fatigue me brouille les idées. Mais alors qui ?

Christian répond comme s'il avait entendu ma question :

— Nous mettrons Ethan, ça ne sortira pas de la famille.

Pourquoi pas ?

Maman est arrivée, nous avons pleuré dans les bras l'une de l'autre. Christian est parti avec Taylor à la Grande Maison, récupérer notre fils. Maman et moi sommes penchées sur le berceau pour regarder cette petite merveille : Phoebe Grace Grey.

Maman s'exclame :

— Elle est adorable ! Elle te ressemble. Tu étais exactement comme ça à ta naissance, ma chérie. Mêmes traits fins, mêmes cheveux bruns, même nez minuscule, même bouche en bouton de rose. Regarde ses petits doigts parfaits, ces petits ongles roses... J'ai l'impression d'avoir remonté le temps d'un quart de siècle. Tu sais, j'étais jeune quand tu es née, ton père...

Et voilà, c'est reparti. De temps à autre, maman me parle de son premier amour, Franklin Lambert, ce père que je n'ai pas connu. Je pourrais réciter leur histoire par cœur, mais je sais que ça lui fait plaisir d'y revenir. Aussi j'écoute, avec un sourire ému. Je n'oublierai jamais avoir cru reconnaître Frank durant cette étrange transe au cours de mon accouchement. Est-ce que j'ai vraiment failli mourir ? Je ne m'attarde pas à cette idée, je la trouve terrorisante.

— Pourquoi Phoebe ?

La question de ma mère m'arrache à mes réminiscences.

— Parce que c'est joli... C'est d'origine grecque, un nom qui signifie « lumière ». C'est aussi, d'après ce que Christian a vu sur Internet, un des surnoms d'Artémis, la déesse de la Lune dans des textes anciens. Je voulais l'appeler Ella, comme la mère biologique de Christian, morte si jeune, mais il n'a pas voulu.

Il a violemment refusé. *Je ne veux pas voir ma fille souillée par mon passé !*

— Il a raison. Le nom d'une femme décédée de façon tragique porte malheur.

Et encore, ma mère ne sait pas tout. J'entends dans sa voix une certaine sécheresse, peut-être est-elle jalouse que le second prénom de ma fille soit Grace et non Carla ? C'était une question d'équilibre : Teddy s'appelle Theodore Raymond, en l'honneur de papa – je parle de Ray Steele et non de Frank Lambert. Qu'il est difficile de satisfaire à tout le monde !

Pour changer le sujet de la conversation, je sors la caméra que Christian m'a offerte. Je demande à maman de lire le mode d'emploi.

— Mais pourquoi ? s'étonne-t-elle.

— Parce que Christian va revenir avec Teddy et j'aimerais que tu filmes sa première rencontre avec sa petite sœur. Ce serait un souvenir émouvant à garder.

— Ah ? Excellente idée... Voyons voir, ça ne devrait pas être compliqué, j'ai l'habitude. Bob a une caméra, tu sais, je filme souvent ses entraînements.

— C'est l'heure de la tétée, je vais prendre Phoebe.

— Attends, chérie, je vais t'aider à ouvrir ta chemise d'hôpital.

J'ai encore le bébé dans les bras quand Christian et Teddy reviennent à la maternité. Maman actionne la caméra et la braque sur moi. Quoi ? Non ! Je ne suis pas coiffée, pas maquillée, pas...

J'agite le bras en criant :

— Maman, ne me filme pas, je suis affreuse !

Christian éclate de rire.

Vers la Lumière

Septembre 2014

Christian

Je n'oublierai jamais la première fois où j'ai tenu ma fille dans mes bras, si petite et vulnérable, et pourtant si puissante. Dès la première seconde, elle m'a enroulé autour de son minuscule petit doigt. J'ai su que je la chérirai de toute mon âme jusqu'à la fin de mes jours. Elle est si belle, si précieuse, si unique. Phoebe Grace Grey. Elle ressemble à sa mère, Ana. Elle ressemble aussi à la mienne, Ella, du moins, d'après les rares souvenirs que j'ai d'elle : mince, pâle, brune. Je n'aurais jamais cru pouvoir associer ma fille et ma mère, surtout après la façon dont j'ai formellement refusé la proposition d'Ana de de prénommer notre fille Ella. Je ne voulais pas voir mon sordide passé souiller l'existence de cette enfant innocente.

Et pourtant, en la regardant, c'est à Ella Watson que je pense.

C'est à cause d'Ana qui, au printemps dernier, m'a forcé à aller me recueillir sur sa tombe.

Anastasia. Ma femme. Elle m'a tout donné en ce monde : l'amour, une famille et des enfants, la lumière. Elle a ranimé ce cœur que je prétendais ne pas avoir. Et son dernier cadeau a été de me réconcilier avec une partie de mon passé. J'en garderai toujours des cicatrices, morales et physiques, mais d'après mon psychiatre, le bon Dr Flynn, je suis en voie de guérison. Et je n'arrive pas encore à y croire : j'ai toujours cru que ce but ultime était inatteignable.

*À cœur vaillant, rien d'impossible*¹³⁸, dit le proverbe.

C'est grâce à l'amour d'Ana, à sa confiance en moi, à sa présence dans ma vie. D'accord, je suis (très) loin d'être parfait : je reste toujours un maniaque du contrôle, lunatique, colérique, excessif. Elle m'aime malgré tous mes défauts. Et à ses côtés, j'apprends à me détendre, à savourer un bonheur tranquille et quotidien. J'ai une famille. MA famille. Bien sûr, depuis qu'ils m'ont adopté, les Grey m'ont entouré d'amour et offert une solide structure familiale dans laquelle grandir et m'épanouir, mais c'était différent. J'avais la sensation d'être le mouton noir arrivé là par erreur, aussi je m'attendais sans cesse à ce que mes parents réalisent la vérité et me flanquent à la porte. Aujourd'hui, tout mon passé m'apparaît comme une gigantesque foutaise. Je déteste l'enfant tourmenté que j'ai été, l'adolescent rebelle, le dominant violent. Je déteste quasiment tout de ma vie avant Anastasia. Elle a dessiné pour moi une frontière infranchissable entre le bien et le mal, ou plutôt entre ce qu'il convient de faire et ce qui est interdit. Et Dieu sait si cette frontière, avant de connaître ma femme, je l'ai souvent franchie !

Autrefois, je ne ressentais aucune culpabilité en maniant le fouet sur des femmes consentantes, qui ressentaient un plaisir malsain à recevoir ce genre de traitements. Je connaissais du sexe ce qu'Elena m'avait appris, je voyais le monde à travers sa vision déviée. Aujourd'hui, je suis un homme marié, père de deux enfants. Je sais ce que j'éprouverais si une femme perverse s'attaquait à Teddy ou si un homme brutal profitait de ma fille... Je n'accepterais jamais que mes enfants deviennent celui que j'ai été. Je veux qu'ils gardent une âme pure, un idéal. Heureusement, leur mère est là pour les guider. Je ne peux

¹³⁸ Devise de Jacques Cœur, homme d'affaire français devenu grand argentier du roi Charles VII. À Bourges, sa ville natale, est gravée sa devise : "*A cuers vaillans, riens impossible*".

changer mon passé, je le porte autour du cou comme un joug de souffrances qui m'étrangle parfois. J'aimerais pouvoir m'en amputer, c'est impossible, aussi je fais de mon mieux pour expier.

Ana s'est toujours intéressée à Ella. Dès le début de notre relation, elle m'a interdit de la nommer comme « la pute à crack ». Elle m'a aussi posé des questions, auxquelles je ne savais pas répondre. J'ai alors réalisé combien j'ignorais tout de ma mère biologique. Qui était Ella Watson avant de se droguer, de se prostituer ? Pourquoi n'avait-elle pas de parents pour l'aider durant sa grossesse ?

Ana a insisté. Connaissant mon addiction à la collecte d'informations, elle a tenu à ce que j'en sache davantage sur cette femme décédée depuis si longtemps. À ma grande surprise, j'ai découvert que ma mère – l'autre, la véritable, c'est-à-dire, Grace Grey –, avait déjà constitué un dossier sur Ella Watson au moment de mon adoption. J'ai demandé à Welch de le compléter et d'en vérifier chaque renseignement. Cela n'a pas été difficile. Dans les années 80-90, l'informatique était moins présente et la paperasserie s'entasse dans les archives de la police, des hôpitaux, ou des services sociaux.

J'ai reçu un épais dossier. J'ai appris sans surprise que ma mère avait un casier judiciaire pour usage de stupéfiants, vol à l'étalage, prostitution et racolage. En lisant ça, j'ai ressenti une honte violente à l'idée que son sang coule dans mes veines. Ensuite, j'ai regretté de ne pas avoir vérifié plus tôt.

Je n'avais jusqu'ici qu'une seule photo d'Ella Janet Watson, en noir et blanc, une triste jeune femme aux grands yeux écarquillés. Dans le sous-dossier concernant ses études, je le vois au lycée, parmi un groupe d'adolescents de son âge, jeune fille radieuse et souriante. Une telle joie de vivre évoque pour moi Anastasia. Et je ne peux m'empêcher de me demander : comment une innocente a-t-elle pu devenir une prostituée amorphe capable de se suicider, par lâcheté, en abandonnant derrière elle un enfant de quatre ans dans un taudis sans chauffage ni nourriture ?

J'ai mieux compris en lisant la suite de son dossier...

*

Ella a fait ses études à Southfield, près de Detroit, dans une petite école privée de bonne réputation. Elle menait une vie tranquille, ses parents étaient des commerçants aisés, elle travaillait sérieusement, si je dois en juger par ses bons résultats, et son avenir s'annonçait sous d'heureux auspices. Après la mort d'Ella, Grace a récupéré dans ses affaires un journal intime, il ne contient que quelques pages, écrites juste avant le bal de fin d'année au lycée. Ella venait d'apprendre qu'elle avait été admise à LSA¹³⁹, elle se destinait à une carrière d'architecte d'intérieur. Pour fêter la fin d'une époque, elle est sortie en boîte avec son groupe d'amis.

Ce soir-là, elle a été droguée et violée. Ses parents ont porté plainte, Ella a été suivie par un psychiatre. Très dépressive, elle a refusé d'aller à l'université et fait plusieurs fugues – la police l'a récupérée une fois ivre morte. Peu après, les parents d'Ella sont morts dans un accident de voiture. Encore jeunes, ils n'avaient rien prévu pour un cas pareil. Tous leurs avoirs ont été engloutis dans la mise en règlement judiciaire de leur magasin.

Sans ressources, Ella a dû chercher un travail : elle est devenue serveuse dans un bar. Je ne sais qui elle a rencontré alors, mais elle est tombée enceinte. Lorsque sa grossesse est devenue apparente, elle a été renvoyée, le gérant ne tenait pas avoir de problèmes avec les services sociaux. Ella a erré quelques temps, elle a été arrêtée une première fois pour vol à l'étalage, puis elle a disparu du radar de l'administration... avant de réapparaître à l'hôpital, émaciée et misérable, le jour de ma naissance.

¹³⁹ The College of Literature, Science, and the Arts – université du Michigan, à Ann Harbor, près de Detroit

— C'est quoi ce bordel ? Comment ça, vous ne saviez pas ?

Accroché à mon BlackBerry, je hurle afin de bien faire comprendre à ce connard, à l'autre bout du fil, que sa réponse ne me satisfait pas.

— Je suis désolé, Mr Grey. Je n'avais pas compris que vous attendiez ce rapport aujourd'hui.

Le mec a tellement les jetons qu'il en bredouille. Bien fait pour lui !

— Je me fous que vous y passiez toute la nuit, je veux ce rapport sur mon bureau demain matin à 8 heures, sinon vous prenez la porte sans préavis. C'est bien compris ?

— Oui, monsieur.

Je jette mon téléphone sur mon bureau d'un geste rageur. Quelle journée de merde ! Cette compagnie à la con que je viens d'acheter ne m'apporte que des problèmes. Je le savais déjà, mais je ne m'attendais pas à cet effet d'avalanche : chaque caillou soulevé déséquilibre davantage ce tas d'emmerdes. Je n'ai qu'une envie : rentrer chez moi, parce que retrouver ma famille m'aidera à oublier tout ce merdier. Ce n'était pas le cas autrefois, je suis conscient de la chance que j'ai. Quel jour sommes-nous... jeudi. J'ai un sourire d'anticipation. Demain soir, comme tous les vendredis, Ana et moi passerons la nuit ensemble à l'Escala. Mes parents ayant déjà prévu je ne sais quelle fête pour leurs petits-enfants, nous n'avons pas à nous soucier d'eux avant dimanche soir. Parfois, Ana et moi restons à Broadview, mais le plus souvent, nous nous offrons des sessions dans la salle de jeu. Samedi, j'aimerais emmener Ana quelque part, mais où ?

« Ding. » Je viens de recevoir un mail prioritaire. Il provient justement de ma femme. Quand on parle du loup...

De : Anastasia Grey

Objet : N'OUBLIE PAS le déjeuner dimanche

Date : 25 septembre 2014 16:58

À : Christian Grey

Mon très cher mari,

Je préfère te rappeler que nous sommes invités, toi, moi, et les enfants, à déjeuner dimanche à Bellevue. Ta grand-mère Trevelyan sera là.

Anastasia Grey

P-DG Grey Publishing

Et merde ! J'avais oublié, bien entendu. Et Ana le sait très bien, d'où ce mail de rappel. Est-ce que je deviens sénile ? Je devrais peut-être faire une cure de vitamines. Grand-mère a exigé de voir Phoebe, sa seconde petite fille. Après tant d'années d'attente, elle est heureuse de voir naître la future génération. Elle s'est beaucoup affaiblie depuis la mort de grand-père, en janvier dernier.

Je relis le mail d'Anastasia, je ne suis pas certain d'apprécier les majuscules de son titre. Il n'est pas prudent de sa part d'être insolente alors qu'elle sera bientôt dans ma salle de jeu, à ma merci.

De : Christian Grey

Objet : re. N'OUBLIE PAS le déjeuner dimanche

Date : 25 septembre 2014 17:05

À : Anastasia Grey

Je n'ai pas oublié, Anastasia, et je note aussi le ton impératif de ton message. Je te signale que nous serons demain soir à l'Escala, toi et moi, en tête-à-tête. Alors continue à utiliser des majuscules. Plus vives seront tes provocations, plus animée sera notre session.

J'ai quelques idées à ce sujet.

Christian Grey

P-DG Grey Entreprises Holding Inc.

Je suis née le 18 juin 1983 à l'hôpital public de Detroit. St. John Hospital and Medical Center. Ma mère y a reçu les soins minimums, les médecins ayant vite déterminé qu'elle n'aurait pas les moyens de payer son séjour. Elle a quitté les lieux le lendemain de ma naissance, sans argent, sans travail, avec une autre bouche à nourrir. Bien sûr, elle m'a probablement allaité, mais comme elle se nourrissait peu et mal, je doute que ça ait été facile pour elle. Elle a trouvé un poste de caissière dans un supermarché, elle a été renvoyée deux mois plus tard quand son supérieur a découvert qu'elle cachait un bébé dans les vestiaires du personnel. Il l'a menacée de prévenir les services sociaux. Elle a changé de quartier. Elle s'est remise à voler des vêtements pour moi, des couvertures. Elle a été arrêtée, mais relâchée après un simple avertissement.

Recueillie par une femme de la rue dont personne n'a retenu le nom, Elle est devenue strip-teaseuse, puis prostituée. Je n'ai pas besoin d'en lire davantage, je devine la lente spirale dans laquelle ma mère est tombée. Malgré tous ces aléas, elle n'a jamais envisagé de m'abandonner sur le seuil d'un orphelinat. Il lui aurait été bien plus facile de s'en sortir sans un bébé de quelques mois accroché à ses basques.

*

— Papa ! Tu es rentré !

Ted hurle et se jette sur moi dès que je pénètre dans la maison. J'ouvre les bras, je le récupère pour le serrer contre moi. J'embrasse ses cheveux aux tons cuivrés. Ana, Phoebe dans les bras, contemple le tableau avec un sourire ému.

— Tu rentres tôt, Christian. Tant mieux.

Je me penche pour l'embrasser sur les lèvres. Nous décidons de manger tôt. Gail Taylor nous a préparé un délicieux repas. Depuis notre déménagement à Broadview, Gail n'est plus seule à gérer la maison – bien plus grande que mon appartement à l'Escala. Une femme de ménage, sous ses ordres, l'assiste à temps plein. Nous avons également deux jardiniers qui passent régulièrement. Gail Taylor est essentiellement notre cuisinière et notre garde d'enfant.

Ana mange avec appétit, même si je vois bien qu'elle s'est servi une portion plus modeste que la mienne. Phoebe assiste au repas depuis son transat, où elle somnole. Teddy dine désormais avec nous. Il avale le contenu de son assiette avec application, sachant bien que sur ce plan-là, je n'accepterais aucun caprice, Jamais je ne laisserai mes enfants souffrir de la faim ! J'ai connu ça, c'est la sensation la plus atroce qui soit.

— Ana, Ted mange davantage que toi, dis-je à ma femme.

Elle sourit et rétorque, d'un air insolent :

— C'est normal, il est en pleine croissance. Ce n'est pas mon cas.

Je lui jette un regard étréci. Elle lève les yeux au ciel. Très bien, elle ne fait qu'aggraver son cas, nous réglerons nos comptes très bientôt, à l'Escala.

Après le dîner, nous restons un moment à jouer avec les enfants dans le salon. Puis Ted insiste pour regarder à la télévision son dessin animé préféré. Depuis que je suis père, j'ai découvert que quasiment tout ce qui passe sur Disney Channel est « le dessin animé préféré » de mon fils. Mais peu importe, c'est un spectacle en soi de le regarder trépigner devant les mésaventures d'un personnage virtuel, j'y ai pris goût. Ted est assis sur le canapé, près de sa mère et tout ce qu'il ressent s'affiche sur son visage animé. C'est merveilleux. J'ai ma fille est sur mes genoux. Je la regarde davantage que l'écran. Plusieurs fois, je l'embrasse, sur les cheveux, sur la joue. Parfois, elle sourit, d'autres fois, elle fait des petits bruits de bouche. Ted nous jette un œil sévère : apparemment, Phoebe et moi l'empêchons de se concentrer sur ce qui passe à la télévision.

Une heure après, Ana annonce à Ted qu'il est l'heure de se coucher. Elle l'aide à se mettre en pyjama. Je couche ma fille déjà endormie dans son berceau et j'attends Ted dans sa chambre, un livre à la main. C'est la coutume : c'est moi qui lui lis une histoire le soir, du moins quand je suis à la maison, c'est-à-dire la plupart du temps. J'adore ce moment intime avec mes enfants. J'ai commencé ce rituel quand Ted n'était qu'un bébé, incapable de comprendre le sens de mes paroles. Je me souviens que Carrick lisait aussi pour Elliot et moi, quand nous étions petits. J'ai la sensation – très agréable – de poursuivre une tradition familiale.

Pour ce soir, j'ai choisi *Une flaque d'eau*¹⁴⁰, de David McPhail¹⁴¹, une histoire pleine d'inspiration où un enfant transforme, grâce à un petit bateau et une flaque, une banale journée pluvieuse en un fabuleux voyage plein de péripéties.

Quand je quitte la chambre des enfants, je trouve Ana dans la nôtre, déjà prête à se coucher. Je m'approche d'elle pour l'embrasser sur la bouche. Comme d'habitude, un frisson électrique me parcourt en sentant ses lèvres douces et pulpeuses s'ouvrir sous les miennes, j'approfondis mon baiser, puis je la renverse sur le lit. Je la regarde, étalée et offerte, tandis que je déshabille. Penché sur elle, je dépose une pluie de baisers sur sa gorge, ses seins. Elle se cambre, puis elle s'écarte un peu et secoue la tête.

Je ne comprends pas.

— Baby, qu'est-ce que tu as ?

— Il faut qu'on parle. Je veux savoir si tu as fait ce que je t'ai demandé.

Je retiens un grognement frustré.

— Nous ne pourrions pas en parler demain ?

— Non.

— Écoute, j'ai reçu le dossier de Welch et je l'ai parcouru... en entier.

— Et alors ?

— Et alors, d'accord, Ella a connu une vie difficile. J'en suis désolé, mais ça n'excuse pas ce qu'elle a fait, sa négligence, son indifférence. Je suis toujours en colère contre elle. C'est à cause de moi qu'elle a foutu sa vie en l'air !

Ma voix se casse. Merde, c'est vrai, c'est à cause de moi que ma mère a sombré. Elle n'aurait jamais dû mener cette grossesse à terme. Mais je ne veux rien ressentir en ce qui concerne Ella Watson. Quand

¹⁴⁰ *The Puddle*

¹⁴¹ Auteur et illustrateur américain de livres pour enfants, surdoué du dessin depuis son plus jeune âge.

son souteneur me torturait sous ses yeux, elle le laissait faire. Bien sûr, chaque fois qu'elle intervenait, elle prenait des coups. Tant que la brute s'occupait de moi, elle était tranquille.

— Oh Christian !

Ana se redresse. Je roule sur le dos, un bras sur les yeux.

— Ella avait toute la vie devant elle, Ana... une famille qui l'aimait, une place à l'université, un avenir... elle a tout perdu. Et quand je suis né, plus personne n'a voulu employer Ella parce qu'elle avait un bébé avec elle.

— Ça n'a rien à voir avec toi, voyons !

Ana soulève le bras que j'utilise comme écran, pour me regarder dans les yeux. Je me noie dans ses prunelles immenses, si bleues, si pures.

— Mais si, réfléchis.

— Non, Christian. Tu n'étais qu'un bébé, rien ne peut être de ta faute. Ella a choisi de t'avoir, de te garder. Parce qu'elle t'aimait. Parce que tu étais son fils. Et si tu veux mon avis, t'avoir avec elle a probablement été sa seule joie durant ces épouvantables années.

Elle a des larmes plein les yeux. C'est une jeune mère, elle aussi, aussi je présume qu'elle sait de quoi elle parle. Mais quand même...

— Ella est devenue strip-teaseuse juste avant de se prostituer. C'est qu'elle en était réduite aux dernières extrémités.

— Une mère ferait n'importe quoi pour son enfant, Christian. Comme une femme ferait n'importe quoi pour l'homme qu'elle aime.

— Ne pleure pas, baby. Ne pleure surtout pas pour moi. C'est du passé, c'est terminé. C'est toi qui as voulu que j'en apprenne davantage sur Ella Watson.

— Je suis désolée. Je ne pensais pas que ça te bouleverserait autant. Que puis-je faire pour te consoler ?

Je repousse une mèche de ses cheveux derrière ses oreilles, puis je chuchote :

— Te voir suffit toujours à me remonter le moral, baby. Mais si tu acceptais aussi... Un peu de baise tordue est le meilleur des réconforts.

Je ricane parce qu'Ana prend l'air horrifiée. Puis elle m'envoie, pour rire, un coup de poing dans le biceps.

— Tu ne penses vraiment qu'à ça ! Il est impossible d'avoir avec toi une conversation sérieuse.

Elle n'est pas vraiment fâchée, elle rit comme une folle quand je roule sur elle pour l'écraser de tout mon poids. Je lui prends les deux poignets et relève ses mains au-dessus de sa tête. Elle est à moi. Nous avons toute la nuit pour nous aimer...

Matin de Noël

Décembre 1987
Christian

Mon chandail me gratte. Il est neuf. Tout est neuf ici. J'ai une nouvelle maman. C'est un docteur, avec un « télescope ». Quand je le mets dans mes oreilles, j'entends mon cœur. Elle est gentille et elle sourit. Elle sourit tout le temps. Elle a des petites dents toutes blanches.

— *Tu veux bien m'aider à décorer l'arbre, Christian ?*

Il y a un arbre dans la pièce avec les grands canapés.

Un grand arbre. J'ai déjà vu des arbres comme ça, mais seulement dans des magasins, pas dans des maisons avec des canapés. Ma nouvelle maison a plein de canapés, pas juste un canapé marron tout taché.

— *Tiens, regarde.*

Ma nouvelle maman me montre une boîte pleine de boules. Des tas de jolies boules qui brillent.

— *Ce sont des décorations pour l'arbre.*

Dé-co-ra-tions. Dé-co-ra-tions. Je répète le mot dans ma tête. Dé-co-ra-tions.

— *Et ça... (Elle s'arrête pour sortir un grand fil avec des petites fleurs.) Ce sont les guirlandes. On met d'abord les lumières, ensuite on décore l'arbre.*

Elle met ses doigts dans mes cheveux. Je ne bouge plus, mais j'aime ses doigts dans mes cheveux. J'aime bien être avec Nouvelle Maman. Elle sent bon. Elle sent le propre. E elle touche seulement mes cheveux.

— *Maman !*

C'est Lelliot. Il est grand et il parle fort. Très fort. Il parle tout le temps. Moi, je ne parle jamais. Je n'ai pas de mots. J'ai des mots seulement dans ma tête.

— *Elliot, mon chéri, nous sommes dans le salon.*

Il arrive en courant. Il revient de l'école. Il a fait un dessin pour elle – ma nouvelle maman, c'est aussi la maman de Lelliot.

Elle se met à genoux et le serre dans ses bras et regarde le dessin. C'est une maison avec une maman et un papa et un Lelliot et un Christian. Le Christian est tout petit dans le dessin de Lelliot. Lelliot est grand. Il a un grand sourire et Christian a un visage triste.

Papa arrive. Il marche vers maman. Moi, je serre mon doudou très fort. Il embrasse Nouvelle Maman. Elle n'a pas peur, elle sourit, elle l'embrasse aussi.

Je serre mon doudou.

— *Bonjour, Christian.*

Papa a une voix gentille. J'aime bien sa voix. Il ne parle jamais fort. Il ne crie jamais. Il ne crie pas comme... Il me lit des histoires quand je me couche. C'est l'histoire d'un chat avec un chapeau¹⁴² ; il y a aussi une autre histoire, des œufs verts avec du jambon¹⁴³. Je n'ai jamais vu des œufs verts.

Papa se penche pour être plus petit.

— *Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? demande-t-il.*

Je lui montre l'arbre.

— *Tu as acheté un arbre ? Un arbre de Noël ?*

Je dis oui avec la tête.

— *C'est un très bel arbre. Toi et maman, vous l'avez très bien choisi. C'est un travail important, de choisir le bon arbre.*

Il me donne une petite tape sur la tête. Je ne bouge plus et je serre mon doudou très fort. Mais papa ne me fait pas mal.

— *Papa, regarde mon dessin.*

Lelliot est toujours un peu fâché quand papa me parle. Je crois que Lelliot est souvent fâché contre moi. Je tape sur Elliot quand il est fâché contre moi. Et alors, Nouvelle Maman est un peu fâchée contre moi. Lelliot ne me tape pas dessus. Lelliot a peur de moi.

Les lumières de l'arbre sont jolies.

— *Regarde, je vais te montrer comment faire. Tu passes le crochet dans le petit trou, ensuite tu peux l'accrocher sur l'arbre.*

Maman met la dé-co... la dé-co-ra-tion rouge sur l'arbre.

— *Essaie avec cette petite clochette.*

La petite clochette sonne. Je l'agite. C'est un joli bruit. Je l'agite encore. Maman sourit. Un grand sourire. Un sourire spécial rien que pour moi.

— *Tu l'aimes bien, la clochette, Christian ?*

Je dis oui avec la tête, j'agite encore la clochette qui fait un joli bruit.

— *Tu as un sourire adorable, mon petit garçon chéri.*

Maman cligne des yeux et passe la main sur son visage. Elle caresse mes cheveux.

— *J'adore te voir sourire, chuchote-t-elle.*

Sa main se pose sur mon épaule. Noon. Je recule et je serre mon doudou. Maman a l'air triste, et puis elle sourit encore, et elle me caresse les cheveux.

— *Tu veux qu'on mette la clochette sur l'arbre ?*

Je dis oui avec la tête.

— *Christian, il faut que tu me dises quand tu as faim. Tu peux faire ça, non ? Tu prends la main de maman, tu emmènes maman dans la cuisine et tu pointes du doigt ce que tu veux manger.*

¹⁴² *Le chat dans le chapeau*, par Dr. Seuss

¹⁴³ *Les Œufs Verts au Jambon*, par Dr. Seuss

Elle pointe son grand doigt vers moi. Son ongle est rose et brillant, c'est joli. Mais je ne sais pas si Nouvelle Maman est fâchée contre moi. J'ai fini toute mon assiette. Des macaronis avec du fromage. C'est bon.

— *Je ne veux pas que tu aies faim, mon chéri. D'accord ? Tu veux de la crème glacée ?*

Ma tête dit oui ! Maman me sourit. J'aime bien quand elle sourit. J'aime mieux ça que les macaronis avec du fromage.

L'arbre est joli. Je le regarde en serrant mon doudou. Les lumières brillent et elles sont de toutes les couleurs, et les dé-co-ra-tions sont de toutes les couleurs aussi. J'aime bien les bleues. Au-dessus de l'arbre il y a une grande étoile. Papa a soulevé Lelliot, et Lelliot a mis l'étoile sur l'arbre. Je voulais mettre l'étoile sur l'arbre... mais je ne veux pas que papa me prenne dans ses bras. Je ne veux pas. L'étoile est brillante.

A côté de l'arbre il y a un piano. Ma nouvelle maman me laisse toucher le noir et le blanc sur le piano. Noir et blanc. J'aime bien les sons blancs. Les sons noirs ne sont pas aussi jolis. Mais j'aime bien aussi les sons noirs. Je fais blanc noir. Blanc noir. Noir blanc. Blanc, blanc, blanc, blanc. Noir, noir, noir, noir. J'aime bien les sons. J'aime beaucoup, beaucoup ça.

— *Tu veux que je joue pour toi, Christian ?*

Ma nouvelle maman s'assoit. Elle touche le blanc et le noir, et il en sort des chansons. Elle appuie sur les pédales qui sont en dessous. Parfois c'est fort, parfois c'est doux, La chanson est gaie. Lelliot aime bien que maman chante, lui aussi. Maman chante la chanson du vilain petit canard. Maman fait coin-coin, c'est drôle. Lelliot fait coin-coin aussi, et il fait comme si ses bras étaient des ailes et il les agite comme un oiseau. Lelliot est marrant.

Maman rit. Lelliot rit. Je ris. Et maman a son visage triste-heureux.

— *Tu aimes bien cette chanson, Christian ?*

J'ai une chaussette de Noël. Elle est rouge et montre l'image d'un homme avec un chapeau rouge et une grosse barbe blanche. C'est Santa – le Père Noël. C'est celui qui apporte des cadeaux. J'ai vu des images du lui. Mais il ne m'apportait jamais de cadeaux avant parce que j'étais méchant. Le Père Noël n'apporte pas de cadeaux aux méchants petits garçons. Maintenant je suis gentil. Ma nouvelle maman dit que je suis gentil, très gentil.

Ce n'est pas vrai. Nouvelle Maman ne sait pas. Il ne faut pas que je le lui dise... mais je suis méchant. Je ne veux pas qu'elle le sache.

Papa accroche la chaussette au-dessus de la cheminée. Lelliot en a une, lui aussi. Lelliot peut lire le mot dessus. C'est écrit Lelliot. Il y a un mot aussi sur la mienne. Christian. Nouvelle Maman l'épelle.

C-H-R-I-S-T-I-A-N

Papa est assis sur mon lit, il me lit une histoire. Je tiens mon doudou. J'ai une grande chambre. Parfois il fait noir dans la chambre et je fais des mauvais rêves. Des mauvais rêves d'avant.

Ma nouvelle maman vient dans mon lit quand je fais des mauvais rêves. Elle se couche près de moi et elle me chante des chansons douces et je m'endors. Elle sent le doux, le neuf, elle sent bon. Ma nouvelle maman n'est pas froide. Pas comme... pas comme... mes mauvais rêves s'en vont quand elle dort avec moi.

Santa est passé. Il ne sait pas que je suis méchant J'ai eu un train et un hélicoptère et un avion et un hélicoptère et une voiture et un hélicoptère.

Mon hélicoptère peut voler. Mon hélicoptère est bleu. Il vole autour de l'arbre de Noël. Il vole au-dessus du piano et atterrit au milieu du blanc. Il vole au-dessus de maman, il vole au-dessus de papa, il vole au-dessus de Lelliot qui joue avec ses Lego. L'hélicoptère vole partout dans la maison, à travers la salle à manger, à travers la cuisine. Il vole dans le bureau de papa, il vole dans l'escalier jusqu'à ma chambre, la chambre de Lelliot, la chambre de papa et maman. Il vole à travers la maison, parce que c'est ma maison.

La maison où j'habite.

24 décembre 2014

Aujourd'hui

— Papa ! Papa ! Debout !

Je reconnais cette voix. Ted adore me réveiller le matin en sautant sur le lit jusqu'au moment où je cède. Je dois avouer, c'est plutôt marrant. Surtout quand je fais semblant de dormir, ce qui le pousse aux dernières extrémités : il tente déjà de m'écartier les paupières avec ses doigts et je crains pour mes orbites. J'ouvre les yeux. Je m'étire en poussant un long grognement, Ted est déjà en train d'agresser sa mère. Il la secoue par les épaules.

— Maman, réveille-toi. Maman, je veux ouvrir mes cadeaux.

Ana geint et enfonce sa tête dans l'oreiller. Je ne retiens pas mon rire. Pauvre baby ! Elle doit être dans le cirage, Phoebe l'ayant réveillée plusieurs fois au cours de la nuit. J'aimerais vraiment pouvoir la soulager de ses tâches nocturnes, je me demande pourquoi j'ai accepté qu'elle allaite notre fille au sein. Soit j'ai oublié comment ça s'était passé la première fois pour Ted – et bien entendu, je ne retiens pas cette option – soit Miss Grey est particulièrement exigeante. Ana déteste se lever le matin, mais pour faire plaisir à Ted, elle finit par s'asseoir sur le matelas et se frotter les yeux.

Elle baille à s'en décrocher la mâchoire, puis elle sourit à Ted.

— Ne gigote pas comme ça, chéri, tu vas tomber du lit. Regarde, maman est réveillée maintenant.

— Viii !

Avec ce hurlement, Ted tombe à la renverse et m'atterrit sur le ventre. J'en profite pour l'immobiliser et je me mets à le chatouiller. Il crie, il rit, il se tortille, il devient tout rouge... Je lui laisse le temps de retrouver son souffle.

— Bonhomme, il faut que nous allions chercher ta petite sœur, elle aussi doit être présente le matin de Noël.

Ted prend très au sérieux son rôle de frère aîné, ce qui m'amuse beaucoup. D'après Grace, j'ai ressenti la même chose quand Mia est arrivée dans la famille. Bien sûr, j'avais déjà cinq ans, mais le même sentiment de responsabilité m'animait. Ted attend avec impatience que Phoebe grandisse : il veut qu'elle marche, qu'elle parle, et qu'elle joue avec lui. Je n'ai pas tenté de lui expliquer que parfois, les petites sœurs étaient bien encombrantes, j'en sais quelque chose. À mon avis, Phoebe est bien partie pour ne rien avoir à envier à sa tante, Mia.

— Viii ! Je veux Fibi ! Maman, viens, on va chercher Fibi.

Sur certains sujets, Ted est un petit garçon obéissant et nous lui avons interdit d'approcher sa sœur sans la présence d'un adulte. Il ne manquerait plus qu'il tente de la sortir de son berceau ou qu'il veuille lui faire découvrir les joies de la balançoire – sous la neige !

— J'arrive, mon nounours. D'accord, je vais aller chercher Phoebe, mais il va te falloir un peu de patience. Je pense qu'elle s'intéressera davantage à son petit déjeuner qu'à ses cadeaux. Tu sais, elle est encore toute petite.

Je ne peux supporter de voir Ted aussi déçu. Je sors du lit et lui tends les bras.

— Tu veux faire « à dada » avec papa ?

— Viii !

Il saute directement du lit sur mon dos et serre ses deux bras autour de mon cou. Je l'attrape par derrière, le soutenant sous les fesses, et je le relève afin que sa tête dépasse de la mienne. Puis je me mets à galoper en rond dans la chambre. Au même moment, Ana émerge de la salle de bains. Elle éclate de rire en nous voyant. D'accord, nous devons être ridicules, mais je trouve son attitude bien insolente. Je lui claque les fesses. Elle rit plus fort encore avant de se sauver dans le couloir. Ted et moi la poursuivons avec des hurlements d'Indiens sur le sentier de la guerre.

— Où est la cavalerie quand on a besoin d'elle ? dit Ana.

— Ted a deux ans et demi, baby, il a de l'énergie à dépenser.

— Tel père, tel fils.

Devant la nurserie, je me dis qu'il serait mieux que Ted prenne son petit déjeuner plutôt qu'affoler sa sœur. Aussi, je continue vers l'escalier.

— Ana, nous t'attendrons en bas, dans la cuisine, je m'occupe de Ted.

Je saute d'une marche à l'autre pour secouer mon petit cavalier. Il adore ça ! Il ne cesse de rire et de crier sa joie.

Nous faisons un arrêt dans le salon, où un immense sapin trône au milieu de la pièce. Ted et moi avons aidé Ana à le décorer, pendant que Phoebe, assise dans son transat, jetait autour d'elle tout ce que nous lui donnions : boule colorée ou pomme de pin. Elle y goûtait aussi parfois, mais à voir son petit nez se plisser, elle n'a pas apprécié le goût du plastique. Sous le sapin illuminé de guirlandes multicolores, il y a un gros tas de paquets bien enrubannés.

— Je veux ouvrir mes cadeaux ! Crie Ted en me tirant les cheveux.

Il considère manifestement ma tignasse comme les rênes de son cheval. Je m'arrête devant l'arbre.

— Non, bonhomme. Nous attendrons maman et ta petite sœur. Viens, si tu as déjà déjeuné quand elles descendront, ce sera toujours du temps de gagné.

Mon fis sait déjà que je ne plaisante pas – jamais –, quand il s'agit de repas et de nourriture. Aussi, il soupire comme si j'exigeais de lui une tâche phénoménale, mais il ne proteste pas.

Je l'installe dans sa chaise haute, devant le comptoir, avant de demander :

— Que veux-tu manger, bonhomme ?

Il pose le coude sur le comptoir, le menton dans la main, son petit front est tout plissé sous l'effort de sa réflexion. Il est drôle, on dirait le penseur de Rodin, mon cœur manque exploser. J'adore mon fils, c'est à mes yeux le petit garçon le plus intelligent du monde, le plus merveilleux. Mais de temps à autre,

en regardant son visage, je me retrouve – et c’est une sensation très étrange, parce que je n’ai aucun souvenir heureux de mes premières années.

Ted fait un bond comme s’il venait de recevoir une décharge électrique.

— Je veux des pancakes !

Il a hurlé si fort qu’on pourrait croire que je me trouve à l’autre bout d’un terrain de football. Ce n’est pas le cas, je suis juste devant lui, appuyé au même comptoir. Par contre, des pancakes ? Je suis à peine capable de les réchauffer au micro-ondes, s’ils sont déjà cuits. Merde ! J’ouvre le frigidaire. Pas de pancakes. Il y a des œufs, de la farine... Je ne sais absolument pas ce que je peux en faire.

— Pour les pancakes, euh... nous allons attendre maman. En attendant, tu vas boire du lait et manger un yaourt et des fruits.

Tout en parlant, je sors du frigo les éléments nécessaires. Au moins, je n’ai rien à cuire.

— Ravie de savoir que je vous suis indispensable, les garçons.

Ana apparaît sur le seuil de la cuisine, Phoebe dans les bras. Je me retourne pour regarder les deux femmes les plus importantes de ma vie, aussi belle l’une que l’autre. À quatre mois et demi, ma fille sait faire des tas de choses : sourires, grimaces, bulles de salive. Elle réussit aussi à sucer le gros orteil de son pied. Elle est très souple ! J’ai beaucoup d’admiration pour ses nombreux talents.

— Fibi ! crie Ted.

Je me demande pourquoi cet enfant est incapable de parler à un niveau normal de décibels. Phoebe répond par un « *bl-bl-bl* » qui manque de cohérence, mais semble satisfaire son frère.

Ana installe le bébé dans son petit transat, puis elle se met à préparer la pâte. En attendant, je me sers un café.

— Tu sais, Teddy l’Ourson, déclare Ana, papa n’est pas très doué en cuisine.

Devant un tel coup de Jarnac, je manque m’étouffer avec la gorgée de café que j’avais dans la bouche.

— Anastasia ! Comment veux-tu que je conserve mon autorité sur cet enfant si tu t’obstines à me critiquer ? Si j’étais réduit à la famine, je saurais me débrouiller en cuisine, je t’assure. J’ai simplement trouvé plus rapide et efficace de déléguer certaines tâches. Voilà.

— Je veux ouvrir mes cadeaux !

— Tout à l’heure, mon chéri, quand tu auras fini de déjeuner, répond Ana. Tu as besoin de forces. Je te rappelle que grand-père et grand-mère nous rejoindront à midi, ainsi que tes oncles et tantes, et ta cousine Ava. Tu auras d’autres cadeaux tout à l’heure.

Bordel, j’avais oublié cette brillante idée d’Ana : inviter toute la famille. J’aurais préféré que nous restions bien tranquilles tous les quatre. J’évite de le dire à haute voix. C’est en quelque sorte un cadeau que je fais à ma femme : elle m’a expliqué combien, étant enfant, elle avait regretté les réunions familiales dont lui parlaient certains de ses camarades de classe. Elle aime le bruit, le chaos, les conversations animées et festives... Pas moi. Mais pour elle, je suis prêt à faire un effort. Pour elle, je suis prêt à tout.

Je verse le yaourt dans un bol, je le saupoudre de quelques Corn Flakes et une banane coupée en carrés. Je pose le tout devant Ted :

— Tiens, bonhomme. Voici la preuve que maman s’est trompée : papa peut te nourrir.

Ana éclate de rire. Déjà le beurre grésille dans la poêle où elle fait cuire ces pancakes. L'odeur est apéritive et délicieuse. Pour me rendre utile, je sors du placard une bouteille de sirop d'érable. En passant derrière Ana, je me penche pour l'embrasser sur la nuque. Phoebe pousse un cri et agite les mains – je décide qu'elle aussi veut une caresse, aussi je l'embrasse sur le front. Elle m'adresse un adorable sourire édenté.

— Joyeux Noël, mon petit bijou, dis-je à son oreille.

Que ma fille est belle ! Elle a les mêmes traits fins que sa mère, de grosses boucles brunes à reflets chatoyants, de grands yeux en amande – gris, comme les miens. Chaque fois que je plonge dans ce regard couleur de nuage, je suis frappée par le miracle que représente cette enfant.

Ma fille. Phoebe Grace Grey... Oh bon Dieu !

— Christian, attention ! Crie Ana. Teddy va tout renverser !

J'interviens juste à temps pour empêcher le bol de faire un vol plané. Comme il est encore à demi plein, ça aurait été du gâchis. J'adresse à mon fils un regard sévère, il éclate de rire. Comme c'est Noël, je ne peux lui faire un sermon sur le gaspillage de la nourriture alors que tant d'autres êtres sur terre meurent de faim.

Une fois le petit déjeuner terminé, Ana range rapidement la vaisselle, consciente que Ted trépigne d'impatience.

Dans le salon, je m'installe sur le canapé, Phoebe sur les genoux. Elle joue avec le motif de mon pyjama qu'elle cherche à agripper. Ana s'assied à côté de nous, puis elle dit gentiment à Ted :

— Tu seras le petit lutin de Noël, mon chéri. Va chercher un cadeau, amène-le-moi, je te dirai à qui il est.

Teddy file en courant vers le sapin, il prend un gros paquet et revient en le tirant à grand-peine, Anastasia et moi sourions, nous savons tous les deux que ce cadeau est à lui.

— Ouvre-le, bébé, c'est pour toi.

Teddy déchire le papier – à dire vrai, il en fait des confettis. Il sort de la boîte un Lego qui lui permettra de construire un avion. Il a les yeux qui lui sortent de la tête, il saute sur place en hurlant :

— Maman, regarde ce que Santa m'a apporté ! Je peux l'ouvrir maintenant ? Je peux faire mon avion ?

— Tu as d'autres paquets, mon chéri. Tu construiras ton avion avec papa tout à l'heure, qu'en penses-tu ?

Ted paraît déçu, mais ça ne dure pas. Il retourne chercher un paquet.

— Celui-ci est pour Phoebe. Elle est trop petite pour l'ouvrir, il va falloir que tu t'en charges pour elle.

Il s'exécute, un grand sourire aux lèvres, manifestement aussi heureux de gâter sa petite sœur que d'avoir un autre jouet pour lui. Il sort un serre-tête avec un gros nœud rose et fait la moue.

— Fibi n'a pas d'avion !

Il paraît très inquiet à l'idée que sa sœur soit déçue. Ana sourit gentiment.

— Phoebe est une fille, mon chéri, elle est très contente d'avoir un accessoire qui la rendra encore plus jolie.

Ana récupère le nœud et l'accroche, délicatement, sur la tête de notre fille. Phoebe fronce les sourcils. Elle lève les mains, mais sans réussir pas à se débarrasser de son nouveau couvre-chef. Ses bras sont trop courts pour faire le tout de sa tête. Je suis chaque fois sidéré de voir qu'un bébé n'est pas proportionnellement bâti comme un mini-adulte. Ma fille est adorable avec ce serre-tête, on dirait un œuf de paques enrubanné. J'éclate de rire. Ted paraît très sceptique sur ce cadeau, mais il ne dit rien. Sur l'insistance de sa mère, il retourne sous le sapin.

— Santa a été très généreux envers toi, mon bonhomme, tu as dû être très sage cette année.

Je tends à Ana ce que j'avais caché sous le siège du canapé.

— Et comme ta mère a été une bonne épouse, voici un paquet pour elle.

Elle rougit, les yeux brillants, puis ouvre la petite boîte rouge au logo Cartier. Elle en sort une chaîne en or avec un bijou en arbre de Noël décoré de saphirs, diamants, rubis, émeraudes.

— Oh, c'est magnifique. Toutes ces couleurs... Ce sont de vraies pierres ?

Je lève les yeux au ciel. Vraiment ? Comme si j'allais lui offrir du plastique ou du verre ?

— Bien sûr, Ana. Pour qui me prends-tu ?

— Je veux le mettre tout de suite, c'est un bijou parfait pour le jour de Noël.

Je l'aide à accrocher le collier sur sa nuque. Elle caresse le lourd pendentif qui repose au creux de ses seins. Elle a un sourire qui illumine toute la pièce.

— Je veux ouvrir mes autres cadeaux ! crie Ted.

— Bien sûr, mon chéri. Regardons un peu ce que tu as rapporté cette fois-ci.

Noël en famille et le plus merveilleux des jours de l'année !

2015

Tu seras un homme, mon fils

Avril 2015

Christian

Ted et moi sommes dans la salle de bain, à Broadview. Mon fils tape du pied en chouinant :

- Mais papa, je peux faire pipi assis !
- Je sais, Ted. Mais tu deviens un homme à présent, tu dois agir comme tel.
- Maman dit que je suis un grand garçon, pas un homme !
- Peu importe, il est temps que tu apprennes ce genre de choses. Debout !
- Je préfère être assis.
- Ted, tous les hommes font pipi debout.
- Les garçons aussi ?
- Oui, les garçons aussi.
- Oncle Lelliot aussi ?

J'étouffe un fou rire.

— Absolument. N'oublie surtout pas de lui en demander confirmation quand tu le reverras chez grand-père et grand-mère.

J'imagine la tête que va tirer mon frère avec cette question piège. Ah, je m'en réjouis déjà !

- Et Grand-père fait aussi pipi debout ? Et papi Theo. Et Edan ?
- Oui, mais mieux vaut éviter de leur poser la question. De plus, je t'ai déjà dit qu'il s'agissait d'Ethan, pas d'Edan.
- C'est ce que j'ai dit : Edan.
- D'accord, fils, on verra ton orthophonie plus tard. Et si nous en revenions à l'ordre du jour ? Veux-tu être un grand garçon ou pas ?
- Les filles, ça fait pipi assis ?
- Hum, à ce qu'il paraît. Je n'ai pas été vérifier.
- Je peux demander à maman ?
- Ted, je présume qu'il vaut mieux que tu ne le fasses pas. Ce genre de choses, tu vois, c'est privé. Tu es prêt ?
- Oui papa.

Il paraît aussi enthousiasmé qu'un condamné à mort s'appêtant à monter sur l'échafaud. Je l'entraîne devant les toilettes, je lui explique qu'il doit soulever le siège, viser... et bref, s'exécuter. Je le laisse tout seul, j'espère qu'il a compris.

En attendant dans le couloir, je me rassure : Ted connaît le processus. Il m'est arrivé de lui tourner le dos pour arroser un arbre quand nous étions ensemble en montagne. Même si je l'ai laissé s'accroupir pour assouvir ses besoins naturels.

Il ressort en courant des toilettes et me dit :

— Voilà !

— Bravo. Je suis très fier de toi. Pourquoi fais-tu cette tête ?

Il est tout renfrogné. Il grimace, regarde à droite et à gauche, puis avoue :

— Papa, je ne suis pas un homme ! Je ne suis pas un grand garçon. Je n'ai pas de poils !

Il semble au bord des larmes. Oh bon sang !

— Hum, ça viendra, mon fils, ça viendra. D'ici... une dizaine d'années.

— Tu crois ?

— J'en suis quasiment certain.

— Pourquoi ?

Je reste éberlué, les enfants posent parfois les questions les plus extravagantes. Du moins, mon fils le fait.

— Pourquoi, quoi ?

— Pourquoi je vais avoir des poils... là ?

Il désigne son entrejambe.

— Tu auras des poils partout, Ted : sur le visage – ça s'appelle de la barbe –, sur les bras et en dessous, sur les jambes. Et tu auras aussi des poils pubiens.

Il prend l'air horrifié.

— Des quoi ?

Je soupire. J'agite la main devant mon pantalon.

— Des poils, là...

— Je peux voir les tiens, papa ?

Je fais un bond.

— Non, pas question.

— Pourquoi ?

— Parce que les grandes personnes ne s'exhibent pas tout nus, Ted. Je te l'ai déjà dit. Ça ne se fait pas. Ce n'est pas correct. Écoute, tu ne dois pas parler de tout ça. C'est... c'est un secret.

— Je ne peux pas le dire à Phoeb ?

— Non, surtout pas. Il ne faut jamais dire aux filles les secrets qui concernent les garçons. Gardons ça entre nous autres.

— C'est qui, nouzôtre ?

— Je parlais de nous, les hommes.

Il m'adresse un grand sourire et tend la main, paume ouverte.

— Juré craché, dit-il. Tope là !

Je m'exécute en levant les yeux au ciel. Encore une imbécillité qu'Elliot a apprise à son filleul. MON Fils ! Dès que Nikki aura grandi, je veillerai à lui transmettre ce genre de perles éducatives.

— Est-ce que j'ai bien fait pipi, papa ? insiste Ted.

Je n'ai pas été vérifier l'état des toilettes, mais j'estime que quelques paroles d'encouragement ne lui feront pas de mal.

— Très bien.

— C'était rigolo !

Là, je crains le pire. Je demande, inquiet :

— Pourquoi ?

— Parce qu'au début, j'ai raté le trou, mais après, j'ai réussi. Je peux recommencer ? Je veux aller à un autre endroit, là où c'est pas tout mouillé.

J'ai intérêt à trouver TRÈS VITE une serpillère, sinon Ana va me tuer !

*Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir ;
Si tu peux être amant sans être fou d'amour,
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre,
Et, te sentant haï, sans haïr à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre ;
Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par des gueux pour exciter des sots,
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles
Sans mentir toi-même d'un mot ;
Si tu peux rester digne en étant populaire,
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois,
Et si tu peux aimer tous tes amis en frère,
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi ;
Si tu sais méditer, observer et connaître,
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur,
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,
Penser sans n'être qu'un penseur ;
Si tu peux être dur sans jamais être en rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudent,
Si tu sais être bon, si tu sais être sage,
Sans être moral ni pédant ;
Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres les perdront,*

*Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tous jamais tes esclaves soumis,
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la Gloire
Tu seras un homme, mon fils.*

*

*Rudyard Kipling (1910)
Traduit de l'anglais par André Maurois (1918).*

Promesse Tenue

Ana

*Tu as des seins superbes, Ana. Un jour, je vais les baiser.*¹⁴⁴

Je me réveille en sursaut, le corps en feu. Les paroles de Christian résonnent dans mes oreilles. Pendant une brève seconde, je suis désorientée... Où suis-je au juste ? Il fait nuit noire.

Je reconnais le corps dur et chaud plaqué au mien par derrière. Christian m’embrasse sous l’oreille en frottant son ventre contre le mien. Oh, il paraît... « heureux » d’avoir été réveillé, son sexe pointe déjà contre mes reins.

— Je me demande à quoi tu rêvais, Mrs Grey... Tu as chuchoté quelques mots qui m’intéressent : qui va baiser qui ? Je suis toute ouïe.

Oh non ! Encore ma somniloquie ! C’est très gênant. Qu’est-ce que j’ai dit durant ce fantasme érotique ?

— Je rêvais à toi, bien sûr.

Il prend un de mes seins dans sa grande main chaude et commence à le malaxer doucement.

— Donne-moi des détails, baby. Tu as parlé de tes seins. Je les adore, ce sont les plus beaux que je connaisse. Nous baisions, c’est ça ? Comment ? Où ? Dans quelle position ? Que me disais-tu... ?

— Justement, c’est bizarre, je te reprochais de ne pas avoir tenu ta promesse.

Derrière moi, je le sens se raidir.

— Quelle promesse ?

Je cherche à me souvenir des bribes de mon rêve... J’étais avec Christian dans la salle de bain, à l’Escala. Je lui coupais les cheveux. Je ne portais qu’une chemise à lui, trempée et transparente... En dessous, j’étais nue. Il cherchait à me caresser...

— Un jour, tu m’as dit que tu me baiserais les seins. Je n’avais pas compris, sur le coup, je ne sais toujours pas à quoi ça correspond. La seule chose dont je suis certaine, c’est que nous n’avons jamais fait ça.

Il se met à rire et frotte son nez contre mes cheveux.

— C’est vrai, je l’ai dit. Je l’ai aussi souvent pensé. Et je n’ai pas tenu parole ? Que c’est lamentable de ma part, Mrs Grey. À ma décharge, tu étais enceinte. Ensuite, tu as allaité Teddy. Et cette pratique est assez... brutale pour la poitrine. Je ne voulais pas te faire mal.

— Christian, je ne comprends pas. Comment baiser des seins ?

— Toujours aussi curieuse et avide d’apprendre, baby. Je suis tout à fait disposé à te satisfaire. (Il rit.) Comme tu le sais, c’est mon but dans la vie.

Il tend le bras et allume la lumière. Je cligne des yeux pour m’adapter à cette soudaine illumination – bien qu’elle soit plutôt tamisée. Christian est penché sur moi, à la fois érotique et menaçant. Ses iris

¹⁴⁴ Chapitre 8 – tome 3 de la trilogie originelle.

gris luminescents sont assombris par le désir. Son sourire d'anticipation exhibe des dents très blanches, on dirait un prédateur s'appêtant à dévorer une proie. Hmm... Tout mon corps s'enflamme et se prépare. Mon rêve sensuel m'ayant déjà servi de préliminaires, des frissons me courent sous la peau. Je lui tends les bras.

Ma déesse intérieure fait des pirouettes, ravie à l'idée d'enrichir ses connaissances. Elle sort de sa bibliothèque le Kâma-Sûtra au cas où...

Christian éclate de rire.

— Franchement, Ana, je n'arrive pas à y croire ! Si tu voyais ta tête ! Après tout ce que nous avons fait ensemble, il te reste tant de naïveté d'innocence. Je crois que ça ne changera jamais. C'est comme ça que je t'aime, d'ailleurs.

Il m'embrasse doucement, puis son baiser devient plus agressif. Je suis accrochée à ses épaules, le corps tendu vers le sien. Je frotte mes seins contre son torse dur, après tout, ils seront cette nuit aux premières loges.

Christian finit par s'écarter, il m'enlève le tee-shirt que je porte pour dormir et me laisse mon pantalon de pyjama. Il se déshabille entièrement. C'est incroyablement érotique de le voir nu, tandis que moi, je ne le suis pas. Mais c'est aussi un peu frustrant. Quand il se recouche sur moi, j'agite les jambes en relevant les genoux pour mieux me plaquer à lui.

— Non, non, non, Mrs Grey, ce n'est pas comme ça que ça se passe.

Christian se met à genoux pour m'emprisonner entre ses cuisses. Il remonte un peu le long de mon corps. Il pèserait sur mon ventre s'il s'asseyait. Il ne le fait pas. Je suis avec attention ses gestes, je ne sais pas ce qu'il va faire.

— Ne me regarde pas comme ça, tu vas me déconcentrer, gronde-t-il.

J'éclate de rire.

— Tu m'accordes un bien grand pouvoir : comment serais-je capable de déconcentrer un sexpert ?

— Pas d'insolence, Mrs Grey. Sinon au lieu de baiser tes seins, je baiserais ta bouche. C'est un excellent moyen de faire taire une bavarde, si je dois en croire mon spécialiste de frère.

Quoi ? De quoi parle-t-il ?

Christian se penche et m'embrasse, ce qui me distrait. Vu sa position, son sexe pointe entre mes seins. Et lorsqu'il en prend chacun d'eux dans ses paumes et les resserre, l'un contre l'autre, je commence à comprendre. Je baisse les yeux et j'étouffe un cri. Un gland rose et luisant émerge entre les deux globes laitieux de ma poitrine. Christian fait coulisser son sexe dans l'étai qu'il a créé.

J'ai les mains libres, mais je ne sais trop quoi en faire. Aussi, je m'accroche à ses bras en chuchotant :

— *En avant, McDuff*¹⁴⁵.

— Du Shakespeare, Mrs Grey ? Je suis impressionné. Mais si tu veux mon avis, la véritable citation serait plutôt : *En garde, MacDuff*¹⁴⁶.

— Pfut, c'est un détail. *Vos lèvres parlent de sorcellerie*¹⁴⁷.

¹⁴⁵ *Lay on, MacDuff*

¹⁴⁶ *Lead on, MacDuff* – citation de *Macbeth* (Acte 5, Scène 8), tragédie de William Shakespeare

¹⁴⁷ *You have witchcraft in your lips* – citation de *Henry V* (Acte 5, Scène 2)

Christian me regarde l'œil fixe. Ah, est-ce que je l'ai eu ?

— *Henry V*¹⁴⁸, mais je ne pense pas que ce soit le meilleur moment pour citer Shakespeare. Tu as un diplôme de littérature anglaise, baby, j'aimerais que tu l'oublies quand tu es dans mon lit. Je veux que tu ne penses qu'à moi. *Tu es la seule compagnie que je désire au monde*¹⁴⁹.

— *La Tempête*¹⁵⁰.

C'est ma conscience qui répond, trouvant que la conversation prend un tour sérieux qui réclame sa participation. Ma déesse intérieure lui saute dessus, lui fait une clé de catch, et l'envoie au tapis. Puis elle hoche la tête pour m'indiquer, dans un ordre muet : « *continue !* » Et elle parle de baiser, pas de bavarder.

— Je reviens tout de suite.

— Quoi ?

Horriifiée, je vois Christian quitter le lit et disparaître dans la salle de bain. Est-ce que je l'ai contrarié ? Il revient deux secondes après avec un flacon d'huile d'amande douce. Il en fait couler un filet sur ma poitrine et me masse doucement. C'est agréable. Et je devine que ce lubrifiant va nous aider à reprendre les opérations en cours. Je meurs d'impatience.

— Tu as les seins tellement sensibles que je peux te faire jouir rien qu'en les caressant. Tu es chargée de les resserrer sur ma queue, baby, moi, je m'occupe de tes mamelons.

Grâce à l'huile, Christian fait coulisser son sexe bien plus aisément et, en me fiant à l'intensité de ses grognements appréciateurs, j'apprends à bien faire rouler un globe après l'autre tout sa longueur. Lui qu'il maintient ses coups de reins, d'avant en arrière, tout en me caressant. C'est une expérience nouvelle, étrange, mais très agréable. Il pince et étire les pointes de mes seins. C'est bon, au point que j'en perds parfois mon rythme. Mon sexe est trempé, brûlant, il se sent abandonné. Mais ce léger inconfort rajoute au brouillard sensuel dans lequel je me perds.

— Tu veux que nous allions jusqu'au bout comme ça ? Halète Christian. Où tu préfères repasser à la position du missionnaire ?

— Continue... Continue... J'y suis presque...

Effectivement. Peu après, je crie ma jouissance et, quasiment en même temps, je sens des jets chauds et collants me tapisser la poitrine et le cou avant de couler de chaque côté de ma gorge. Oh lala, c'est salissant ! Je n'avais pas songé aux conséquences matérielles de cette position.

C'est bien le problème, Anastasia, quand prends-tu le temps de penser ?

Je suis encore secouée de spasmes quand je sens Christian glisser le long de mon corps. Il m'arrache mon pantalon de pyjama, m'ouvre les cuisses, pose la bouche sur moi, comme une ventouse. Mon clitoris est gorgé de sang, ultrasensible, je décolle du matelas quand des lèvres gourmandes le sucent. Mon orgasme redémarre, plus violent encore. J'entends un long cri strident, il émane de ma gorge, j'enfoncé ma tête dans l'oreiller, le corps en arc de cercle. Ça dure et dure encore. Au moment où je retombe à plat sur le lit, Christian me pénètre. Il a déjà récupéré ? Je n'arrive pas à y croire. Il me martèle, à toute vitesse, si fort que le lit claque contre le mur. Je subis sans réagir, molle et inerte. Il s'écarte, me retourne, me soulève les reins, et à nouveau, il me pilonne. Je suis obligée de me protéger, les paumes

¹⁴⁸ Pièce de théâtre de William Shakespeare écrite aux alentours de 1599.

¹⁴⁹ *I would not wish any companion in the world but you* – citation de *The Tempest* (Acte 3, Scène 1)

¹⁵⁰ *The Tempest*, tragicomédie en cinq actes écrite par William Shakespeare et créée en 1611

en avant, pour ne pas que mon crâne heurte la tête de lit. Avec un grognement, Christian jouit une seconde fois.

— Waouh ! C'était plutôt intense...

Je n'ai pas la force de lui répondre. De plus, nous sommes au milieu de la nuit, je suis fatiguée. Je me rendors. Je n'ose imaginer mon état ou celui du lit – je verrai tout ça demain...

Juste avant de sombrer dans l'inconscience, je sens Christian me serrer contre lui. Il remonte la couette sur nos deux corps en nage et chuchote :

— Dors bien, mon amour. Et n'hésite pas à me réveiller si tu as un autre rêve qui mérite d'être mis en pratique.

Week-end Surprise

10 septembre 2015

Ana

Quand j'entends crier mon bébé, je n'ai pas peur, je reconnais le son de sa joie enthousiaste, j'ouvre les yeux juste à temps pour voir Phoebe pénétrer dans la chambre, son père et son frère derrière elle. Les petits pieds de ma fille tambourinent sur le plancher de bois sombre et le tapis, une véritable musique à mes oreilles. Je m'assieds dans le lit pour lui tendre les bras, mais je sais qu'elle n'arrivera pas à escalader le matelas. Heureusement, Christian place une de ses grandes mains sous les fesses de Phoebe pour l'aider – et me soulager d'une partie de son poids. Teddy, lui, grimpe tout seul sur mon lit.

Les rayons du soleil passent à travers la fenêtre, éclairant la chambre depuis la terrasse extérieure. Deux visages identiques, ceux de mon mari et de mon fils, me regardent avec le même regard brillant d'amour et de plaisir. Yeux bleus, yeux gris, sinon Christian et Teddy sont de vrais clones. Assise sur l'oreiller, Phoebe essaie de se mettre debout et de se pendre aux rideaux du baldaquin.

— Bon anniversaire, baby, chuchote mon mari.

Teddy répète :

— Bon niversaire, baby.

Il ne sait certainement pas ce dont il s'agit, et Phoebe encore moins, mais tous deux sentent l'excitation dans l'air, aussi Teddy tape des mains et Phoebe crie de plus belle. C'est à mes yeux le plus merveilleux des réveils, la meilleure façon de célébrer le jour anniversaire de ma naissance.

Aujourd'hui, je vingt-six ans.

— Merci.

Je renverse la tête en tendant lèvres et Christian répond volontiers à mon invitation. Il dépose sur ma bouche le plus tendre des baisers. Nous ne pouvons pas nous attarder, Phoebe se glisse déjà entre nous deux, elle prend d'une main l'oreille de son père, de l'autre, mes cheveux, et rapproche nos deux têtes comme si sa participation était indispensable. Christian et moi éclatons de rire ensemble.

— Bien, dit ensuite mon mari, il est temps de déjeuner. J'ai eu du mal à retenir ce petit bonhomme le temps de venir te réveiller.

Je souris. Même le jour de mon anniversaire, Christian n'oublie pas ses priorités : nous nourrir, ses enfants et moi. Mais Teddy ne s'en plaint pas, loin de là ! À peine les yeux ouverts le matin, il ne pense qu'à une chose : se remplir l'estomac. C'est bien le fils de son père ! Phoebe est plus impatiente d'explorer le monde que de passer à table.

Christian reprend d'un air complice :

— Grace passera bientôt chercher les enfants. Toi et moi, Mrs Grey, célébrerons en tête-à-tête cette journée mémorable.

Il cligne de l'œil, ma peau s'enflamme déjà. Qu'a-t-il prévu pour moi ? Il y a trois ans, il devait m'emmener quelques jours à New York, ses projets ont été contrariés par l'accident de Ray, mon père, et j'étais à l'hôpital, à Portland, le jour de mon anniversaire. Nous l'avons fêté cependant le soir même, avec toute la famille que Christian avait convoquée, à l'hôtel Heathman où nous résidions durant notre

séjour. Il y a deux ans, nous étions à Aspen, et l'an passé... oh, c'était juste après la naissance de Phoebe, nous sommes restés à la maison.

Je sors du lit et prends un peignoir en soie que j'attache autour de moi, puis nous sortons tous les quatre de la chambre. Dans l'escalier, Christian et moi ralentissons parce que Phoebe descend une marche après l'autre, accrochée à la rampe. Bien sûr, ça irait plus vite que nous la prenions chacun par une main, mais mon petit bébé est une véritable aventurière : elle tient à faire les choses « toute seule ». Elle fait déjà montre de beaucoup d'entêtement et d'indépendance, des traits de caractère qui enchantent son père, aussi Christian se soumet volontiers à ses diktats.

Tout en surveillant ma fille, je chuchote :

— Qu'as-tu prévu au juste lorsque nous serons tout seuls, Mr Grey ?

— C'est une surprise, baby. Tu me connais, je ne dévoile jamais mes plans. Je peux simplement te dire que nous ne serons pas à la maison cette nuit.

Il me désigne le bas de l'escalier d'un hochement du menton. Je remarque alors deux valises posées devant la porte d'entrée. Oh lala ! Quand ont-elles été préparées ? C'est certainement Gail Taylor qui s'en est chargée, je ne l'ai même pas vue le faire.

Le petit déjeuner se passe dans une ambiance taquine et chaleureuse, Teddy mange avec application, Phoebe en met partout, comme d'habitude, mais suffisamment de nourriture arrive dans son estomac pour satisfaire son père. Quant à moi, le soleil qui brille à l'extérieur ne me semble pas plus lumineux et chaud que l'amour qui flambe dans mon cœur. Ma curiosité est éveillée : j'envisage plusieurs possibilités concernant les projets de Christian, mais je suis certaine qu'une fois de plus, il va me surprendre.

Grace arrive à 9 heures pétantes, j'ai eu le temps de prendre ma douche et de m'habiller. Teddy accueille sa grand-mère avec des cris de joie, il lui saute dans les bras et accepte de partir avec elle sans paraître nous regretter, son père ou moi. Et Phoebe suit son frère, son héros. Comme d'habitude, nous ne leur faisons pas à nos adieux : inutile de troubler leur petite bulle de bonheur. Je sais qu'Elliot et Kate passeront l'après-midi à Bellevue, avec leur fille. Teddy n'est jamais plus heureux en compagnie de son parrain et Phoebe adore jouer avec sa petite cousine, Ava.

Depuis le seuil de la maison, j'envoie des baisers à la voiture qui s'éloigne. En vérité, il y en a deux, puisque deux de nos agents de sécurité accompagnent Grace, Phoebe et Teddy : un au volant du véhicule ayant amené ma belle-mère, une grosse berline gris perle, un autre dans le 4x4 qui les suit en arrière-garde. Christian ne prend jamais de risques avec ses héritiers !

— J'espère que mes parents ne seront pas trop épuisés après avoir supporté Ted et Phoeb durant quarante-huit heures, dit Christian en riant.

Il me serre dans ses bras et m'embrasse sur le sommet de la tête. Alanguie dans ses bras, je regarde le jardin de la grande maison, on se sent déjà l'automne qui arrive. Les dernières fleurs embaument encore et, au loin, je vois la prairie dans laquelle j'ai encore emmagasiné cet été tant de merveilleux souvenirs. Tout à coup, ce que Christian vient de dire me frappe. Je m'écarte pour le regarder dans les yeux :

— Deux jours entiers rien que pour nous ?

— Oui. Tu es prête ?

— Bien sûr, comme toujours, je te suivrai n'importe où... *monsieur*.

Je baisse les yeux avec un sourire secret et je sens, même sans avoir besoin de le regarder, la vague d'excitation qui le traverse des pieds à la tête.

Taylor est au volant, nous traversons Seattle. La circulation du début de journée s'est fluidifiée, nous roulons assez facilement. Je devine tout à coup notre destination : l'Escala. Je jette un regard à Christian une œillade enflammée. Il me répond par un ricanement discret. *La salle de jeu !* s'exclame ma déesse intérieure en tapant des mains comme la lubrique créature qu'elle est. Ma conscience lève les yeux au ciel et préfère disparaître pour ne pas assister à un spectacle indigne d'elle.

— Ce n'est pas ce que tu penses, déclare alors Christian, très amusé.

Dépitée, ma déesse intérieure croise les bras et tape du pied. Elle n'est pas contente. *Pas de salle de jeu ?* Et est même furieuse !

Je ne comprends plus. Taylor gare la voiture dans le parking souterrain de l'Escala, il prend nos deux valises à l'arrière. Une idée saugrenue me vient alors : je ne sais pas du tout lesquels de mes vêtements sont à l'intérieur. Christian l'a fait exprès, bien entendu, parce que je pourrais deviner notre destination si je trouvais des maillots de bain, des tenues de ski, ou je ne sais quoi d'autre. Nous prenons l'ascenseur et, à ma grande surprise, nous nous dirigeons tout droit jusque sur le toit. Je sais bien qu'il y a un hélicoptère au sommet de l'Escala, mais je n'y pensais plus.

Charlie Tango nous attend, prêt à s'envoler : ses pales tournent déjà. Je resserre autour de moi les pans de mon blouson pour me protéger du vent violent, Christian pose le bras sur mon épaule et me pousse en avant. Je suis heureuse d'avoir mis une tenue décontractée et un jean, le genre de vêtements adaptés à toutes les situations.

Je reconnais le vieux monsieur qui nous accueille devant l'hélicoptère, Joe. Il nous serre la main pendant que Taylor met nos valises à l'arrière.

— Tout est en ordre, Mr Grey, annonce Joe à Christian. Bon vol.

Même si Joe a déjà fait la check-list, Christian recommencera. Il n'a pas changé, il reste un maniaque du contrôle. J'ai l'estomac serré d'excitation et d'anticipation à l'idée de voler. Il y a bien longtemps que je ne suis pas remontée avec mon mari dans son hélicoptère, depuis... Seigneur, combien de temps ? Pas depuis son accident, c'est certain. Quel dommage ! J'adore voir Seattle de haut, alors, pourquoi me suis-je privée d'un tel plaisir ? D'un autre côté, même Christian vole moins ces derniers temps. Est-ce que ça lui manque ? Il se rend simplement à l'université de Portland une fois par mois pour rencontrer les chercheurs qu'il finance. Est-ce suffisant ?

Je ne suis pas remise de ma surprise que Christian resserre les sangles de mon siège, il me coiffe d'un casque à écouteurs, et m'embrasse sur les lèvres.

— Ça me rappelle bien des souvenirs, Mrs Grey. Pour moi, c'était hier !

Je suis d'accord, je pense aussi à la première fois où il m'a emmenée dans sa tanière, la nuit où j'ai découvert la salle de jeu, son mode de vie... je l'aimais déjà. Je l'aime infiniment plus aujourd'hui.

Perdue dans mes pensées, je remarque à peine que Christian s'installe à mes côtés. Le temps de terminer les différents contrôles et nous décollons ! Comme la première fois, j'éprouve une sensation de lévitation, mon estomac est resté sur le toit de l'immeuble tandis que je suis déjà au-dessus de Seattle. Nous nous dirigeons vers le nord, l'océan est à gauche, la ville à droite.

— Christian, où allons-nous ?

J'ai beau regarder autour de moi, je n'en ai pas la moindre. Je suis curieuse, je l'ai toujours été.

— Tu verras bien, répond Christian dans mes écouteurs.

J'essaye de bouder, mais son sourire est contagieux, aussi je me contente d'admirer le paysage, de profiter de la balade. Nous flottons dans l'azur, l'eau bleue brille dessous de nous, parsemée d'une multitude d'îlots. C'est vraiment la sensation de pouvoir tenir le monde dans le creux de ma paume. Un vol en hélicoptère, dans une bulle de verre, est tout à fait différent d'un vol en avion, où l'on ne voit que par un petit hublot. Ici, je suis en plein ciel, comme un oiseau.

Qu'ai-je fait pour mériter une vie aussi facile, aussi merveilleuse, aussi magique ? Parfois, la générosité du sort envers moi me fait presque peur.

À nouveau, je braque les yeux sur le sol en dessous. L'État de Washington est à droite, le Canada à gauche. *Quelle est cette grande île devant nous ?*

Christian répond à ma question muette.

— L'île de Vancouver¹⁵¹.

Je hoche la tête, sans réaliser qu'il ne le voit probablement pas. Je suis sans voix tellement le panorama autour de moi est somptueux. À côté de l'île principale, il y en a de plus petites, certaines ne sont que des cailloux avec quelques arbres couleur émeraude, une teinte qui tranche violemment sur le bleu céruléen du ciel et le bleu marine des eaux.

Je ne vois pas le temps passer avant que nous survolions la cité de Vancouver. À ma grande surprise, nous continuons sans nous poser en direction du nord-ouest. Très vite, il n'y a plus de quartiers urbains en dessous de nous, rien que des étendues sauvages, quasiment désertes, parsemées de-ci de-là quelques toits: quelques locaux travaillent sur le rivage, ils ont des magasins et des foyers.

Christian tend le bras et me désigne la gauche de l'appareil :

— Voici le détroit de Géorgie¹⁵² !

Étrange, on dirait une immense clairière. Quand j'examine les lieux de plus près, je distingue un petit aéroport, avec seulement cinq ou six avions sur une piste de gazon, auprès de quelques maisonnettes regroupées auprès d'un petit hangar. Mon estomac fait des soubresauts tandis que nous entamons notre descente vers le sol. Christian devine mon anxiété, il me serre brièvement le genou avant de se concentrer sur sa tâche : faire atterrir Charlie Tango.

— Tu ne risques rien avec moi, baby, murmure-t-il dans mes écouteurs.

Je hoche la tête, tout en avalant la boule qui m'étouffe. Peu après, heureusement, nous atterrissons en douceur sans le moindre accroc. Quand les portes de l'appareil s'ouvrent, un vieillard à la longue barbe blanche s'approche pour nous accueillir :

— Bienvenue à Roberts Creek, Mr Grey.

Il hoche la tête avec un grand sourire. J'ai rarement vu un visage aussi ridé ! Plissé comme du vieux cuir, il a sans doute été buriné par les éléments au cours d'une longue vie passée à l'extérieur.

¹⁵¹ *Vancouver Island*, grande île côtière de Colombie-Britannique (Canada) sur la côte Pacifique. Séparée du continent par le détroit de Géorgie, elle est la plus grande île de la côte ouest de l'Amérique avec 32 134 km², soit, à titre de comparaison, une superficie légèrement supérieure à celle de la Belgique.

¹⁵² *Strait of Georgia*, détroit de l'océan Pacifique de 240 kilomètres de long entre l'île de Vancouver et la côte continentale de la Colombie-Britannique au Canada.

— Bonjour, Marshall.

— Joe nous a téléphoné dès que vous avez décollé de Seattle, il avait annoncé que vous seriez là dans deux heures. Vous avez accompli un bon temps.

— Effectivement, le temps était beau, les vents favorables.

Christian saute à terre pour saluer le vieux monsieur d'une solide poignée de main. L'homme agit ensuite la main en direction du parking, près du hangar :

— Votre voiture vous attend, Mr Grey.

Je tourne la tête, il s'agit d'un cabriolet noir. Je suis trop loin pour voir quelle est la marque de cette voiture, mais comme je connais bien mon mari, je parierais pour une Audi...

— Merci, Marshall.

— Auriez-vous besoin d'aide pour porter vos valises, monsieur ?

— Non merci, je m'en occupe.

Christian me détache – enfin ! – Et va récupérer les bagages. Je ne comprends pas pourquoi les pales de l'hélicoptère tournent toujours au ralenti.

— Dans ce cas, je m'occupe tout de suite de votre appareil. Charlie Tango sera prêt lors ce que vous reviendrez demain, Mr Grey.

— Merci, Marshall.

Je descends de l'appareil pour saluer le vieillard. Christian me prend le bras et m'entraîne à travers la pelouse. Je ne m'étais pas trompée, c'est une Audi A5 qui nous attend. Christian m'ouvre la portière, et me laisse attacher ma ceinture pendant qu'il met les valises dans le coffre. Peu après, il passe au volant.

— Tu es prête ?

Il me regarde, les yeux brillants, de la curiosité que je ne cherche pas à cacher. J'ignore toujours quelle est la surprise organisée pour mon anniversaire.

— Je ne peux pas être prête, dis-je en esquissant une moue boudeuse. Je ne sais même pas où nous allons !

— Quelle importance ? Nous avons deux jours rien que pour nous.

Il se penche pour m'effleurer la mâchoire du bout des doigts, j'ai un long frisson qui éveille un éclair de feu au creux de mon ventre.

— Alors, je suis prête.

Je chuchote, je n'ai plus de souffle.

— C'est parfait.

Peu après, nous quittons l'aéroport pour une destination inconnue.

Tout d'abord, nous suivons une route ventée le long de la côte ouest du Canada. Plusieurs fois, je m'accroche à la poignée de ma portière, un peu effrayée. La route est étroite, la falaise profonde, des deux côtés. Si Christian fait une erreur de trajectoire, nous basculons dans le ravin : soit dans l'eau, soit dans les arbres en contrebas. J'essaie de garder un visage impassible, je ne veux pas montrer à Christian mon appréhension. Il va me prendre pour une froussarde. *Tu viens de faire à une balade en hélicoptère, tu ne risques rien en voiture*, grommelle ma conscience.

Peu de temps après, nous arrivons dans un petit chalet absolument adorable : il me semble émaner tout droit d'un conte de fées.

Ébahie, je contemple le paysage somptueux qui s'étale devant moi. Christian se gare devant la maison, sur une petite esplanade contre le ponton en bois qui cerne le chalet des quatre côtés. Une rambarde pleine de charme ajoute au côté sauvage les lieux.

— C'est là que nous résiderons ? Dis-je, sans trop y croire.

— Bien sûr. Bon anniversaire, Mrs Grey.

Je me tourne vers Christian, il a les yeux rétrécis, il surveille ma réaction. Je lui souris, béate.

— Tu es contente ? Chuchote-t-il.

Je hoche la tête. Je n'ai plus de voix, encore une fois. J'essaie d'absorber tout ce que je vois à la fois, le porche devant le chalet, la terrasse qui donne sur la forêt aux ramures verdoyantes, la haute falaise, sur l'arrière, où chante une cascade d'eau vive.

— Contente ? Je suis follement heureuse, Christian.

Pour tenter de le remercier de ce moment merveilleux, je prends son beau visage entre mes deux paumes pour l'embrasser de tout mon cœur.

— Tu sais le nom de ce chalet ? demande Christian en quittant la voiture.

— Non, bien sûr.

— *La Lune qui danse dans la Baie des Huîtres.*

Nous éclatons de rire ensemble. Puis Christian me tend la main.

— Viens, baby, allons visiter l'intérieur.

Main dans la main, nous approchons de la porte d'entrée, encadrée de rondins solides. Les fenêtres sont immenses, pour ne rien cacher de la vue superbe. Christian ouvre le panneau vitré et me laisse entrer la première. Le chalet est très bien organisé, lumineux, une vraie vitrine. Il est construit en bois clair et doré, du sol au plafond, avec la patine que donne les années. Les murs sont blancs, décorés de tableaux aux vives couleurs représentant des paysages canadiens.

— La cuisine est par là, dit Christian en agitant la main vers la droite.

Quant à moi, j'ai la tête renversée pour examiner le puits de lumière qui, depuis le plafond, éclaire toute la maison. Je finis par m'aventurer dans la cuisine : séparée du salon par un comptoir, elle est minimaliste et fonctionnelle. Par contre, la pièce à vivre comporte une grande cheminée, un tapis en peau d'ours, un grand canapé. De l'autre côté de la cheminée qui forme le pilier central de la maison, il y a une chambre avec un (très) grand lit, et une salle de bain dont la baignoire est en forme d'œuf. Je crois n'en avoir jamais vu de pareille. Immédiatement, il me vient des images sensuelles sur ce que Christian et moi pourrions faire dans cette... mini-piscine. Quant au lit, il paraît très confortable, immense et rustique, avec un baldaquin en bois. Ma déesse intérieure tape des mains, elle commence déjà à se déshabiller.

— Il y a aussi une salle d'eau à l'entrée, dit Christian.

Ce chalet est un véritable nid pour amoureux. Je me demande depuis combien de temps Christian avait prévu de m'y emmener. D'ailleurs, comment a-t-il trouvé cet endroit ? J'ai les larmes aux yeux, je me sens bouleversée.

Christian lâche les valises sur le parquet et me prend dans ses bras.

— Hey ! Proteste-t-il. Tu es censée être heureuse, pourquoi ces larmes ?

— Je ne sais pas, je suis trop heureuse.

Il secoue la tête. Il a raison, je suis idiote. Je ris au milieu de mes larmes, puis je l'embrasse pour ne pas qu'il me pose d'autres questions.

— Oh, Ana, qu'est-ce que je vais faire de toi ?

J'éclate de rire, et ce moment d'émotivité est très vite oublié. En reculant, je heurte les bagages. Du coup, ma curiosité me revient.

— Qu'y a-t-il dans ma valise ?

— Pas grand-chose, deux jeans, des tee-shirts, des sweats et une parka pour se balader. Mais si nous ne bougeons pas d'ici, je ne m'en plaindrai pas.

— Pas de sous-vêtements ?

— Je n'ai quand même pas demandé à Mrs Taylor de ne pas en mettre, mais à mon avis, tu n'en auras pas besoin... Il fait très bon à l'intérieur du chalet, tu pourras rester toute nue.

Je rougis. Puis je jette un coup d'œil en direction des fenêtres. En principe, bien sûr, il n'y a personne, mais je ne me sentirais pas à l'aise de m'exposer.

— Tu as faim ? Demande Christian.

Je le regarde, horrifiée.

— Nous n'avons pas fait de courses ! Et tu n'as apporté aucune provision.

Il éclate de rire.

— Baby, le chalet est loué avec un frigo bien rempli, je t'assure. Il y a tout ce dont nous avons besoin. Et en particulier... (Il agite les sourcils,) aucune couverture Internet. Pas de téléphone pendant quarante-huit heures.

— Tu as pensé à tout.

— Oui, ça m'arrive, j'ai parfois quelques qualités.

Il tente de prendre l'air modeste. Il échoue. Personnellement, je suis ravie à l'idée de ne recevoir aucun coup de téléphone pendant deux jours, mais je m'étonne que Christian, qui a tellement de responsabilités, puisse rester aussi longtemps injoignable. Et s'il arrivait quelque chose aux enfants ? Un moment, je m'inquiète, puis je secoue la tête. Ils sont avec leurs grands-parents, Grace est pédiatre, il ne pourrait être en de meilleures mains. Ces quarante-huit heures sont pour nous. Exclusivement.

Nous sommes devant le feu, nus. Christian gît sur moi, il me caresse les reins, avant de resserrer les doigts sur la rondeur d'une fesse. Il s'agite et une jambe musclée se relève, glissant entre mes cuisses. Et tout à coup, un sexe érigé se presse entre mes jambes ouvertes.

Tout arrive si vite ! Il me pénètre avant même je sois complètement prête.

Il roule sur lui-même, me plaquant au sol sur la couverture, puis il m'empale jusqu'à la garde. Je sens son sexe en moi – rigide et brûlant. Il me prend avec des va-et-vient frénétiques, rapides et urgents. Cette pénétration est presque douloureuse – je me sens écartelée –, mais c'est aussi délicieux. Désorientée, mais incroyablement excitée, je cambre le dos pour le laisser plonger davantage en moi. Aux tréfonds

de mon corps, le sexe de l'envahisseur heurte mon utérus, ce qui me fait crier. Haletante, je renverse la tête et laisse les sensations m'envahir et faire vibrer la moindre de ses connexions nerveuses.

Il ne donne pas dans la finesse, il ne cherche pas de variantes érotiques. Comme un sauvage primitif, il me martèle d'un rythme régulier, avec tout son poids derrière ses pressions. Je resserre les bras et les jambes autour de lui, mon amour, mon mari, mon homme, en relevant les hanches pour mieux l'accueillir, mieux m'offrir à ce rituel de possession. Dans la lueur douce du feu et des lampes, je fixe son visage. Il a les yeux ouverts, ses iris gris légèrement brumeux sous la montée du plaisir. Son beau visage est durci de tension sexuelle. Il agit poussé par un instinct primitif : un homme, une femme, un feu de cheminée.

À ce niveau, physique et animal, le plaisir devient différent de que tout ce que j'ai pu connaître avec Christian. Je me sens femme jusqu'au bout des doigts, oui, je ressens avec acuité mon propre corps et la dureté masculine de Christian – et surtout chaque centimètre carré du sexe qui me pénètre tandis que mon homme bouge, allant et venant en moi. Je me concentre sur la crispation accueillante de ma chair intime, trempée de désir, qui le caresse de l'intérieur. Houlà, j'avance très rapidement vers la jouissance. J'ai chaud, ma peau brûle. Je tremble sous le joug d'un plaisir qui paraît à portée de main. Je m'agrippe aux reins de Christian, je m'y accroche désespérément, avant de me plaquer à lui aussi fort que possible, criant déjà sous la jouissance insupportable qui montait en moi. Avec un cri rauque, lui aussi se convulse, il rue en moi, ses hanches me martelant tandis que sa semence jaillit en jets brûlants. J'explose dans un orgasme si violent que je crains un moment de me dissoudre sous la force de mes sensations.

Christian retombe lourdement sur moi, il tremble de tout son corps, son cœur bat avec force, il a une respiration rauque et sifflante. Je l'entoure de mes bras et le serre contre moi.

De façon incroyable, nous nous endormons. Je suis vidée, émotionnellement et physiquement, quand je laisse l'obscurité me tomber dessus. Je ne fais rien pour lutter. Inerte, Christian pèse lourd. Je réussis à lever une main pour lui caresser la joue et repousser de son front ses cheveux ébouriffés aux reflets de cuivre. Puis je cède au besoin irrésistible de me reposer.

Quand je me réveille, je réalise que Christian l'est aussi. Il est immobile, mais chacun de ses muscles est raidi de tension. Son sexe, toujours en moi, s'épaissit de seconde en seconde. Je lui caresse le dos, passant sa paume de haut en bas sur la large étendue de ses muscles.

— Je suis réveillée, dis-je doucement.

— Je sais, baby.

Il lève la tête, nos yeux se croisent. Je m'empourpre, je sais que j'ai les joues brûlantes. Christian sourit, avant de tracer du bout du doigt le pourtour de ma bouche, puis il me caresse gentiment la joue.

— Veux-tu que je m'arrête ? chuchote-t-il. On pourrait aller dans le lit...

La chambre est trop loin. Et il n'y a pas de cheminée. J'aime le contact de la peau d'ours sous mes fesses nues.

— Non. Ne t'arrête pas.

Alors, il m'embrasse, d'un baiser très doux qui s'attarde, comme si nous avions tout le temps du monde, s'il n'était pas déjà en moi. À la façon dont il me savoure doucement, on devine un sexpert, je suis addict au goût de sa bouche, à la douceur de ses lèvres, puis nos langues dansent un ballet plus intime. En même temps, Christian fait glisser ses mains jusqu'à mes seins, il s'approprie leur relief, il connaît bien la façon dont j'aime être caressée. Sous ses doigts habiles, mes mamelons pointent, devenant de petits bourgeons de sensations. Il effleure ensuite mon ventre, mes hanches, mon sexe. Remontant la main jusqu'à sa bouche, il se lèche le doigt, puis le glisse doucement dans ma fente

sensible, passant et repassant. Je pousse un cri étouffé, et me cambre. Christian grogne quand mon geste l'enfonce encore plus profondément en moi.

Je crains de ne plus pouvoir endurer ce tourment sensuel quand – enfin ! – il ondule en moi. Je savoure tellement ses caresses que je ne le presse pas d'accélérer le rythme. C'est si bon, l'attention d'un homme, le poids de son corps sur moi... Comment se passer des sensations exquises de l'amour ? Je renais différente à chacun de ses baisers, chaque caresse, chaque coup de reins. Accrochée à Christian, je lui rends ses attentions, je ne veux pas être égoïste dans le plaisir qu'il me procure. Je cherche à lui plaire... et d'après ses grognements appréciatifs, j'y parviens.

Puis arrive le temps vint où la douceur n'est plus nécessaire. Plus rien ne compte que la course effrénée vers l'orgasme. Tandis qu'il me martèle, je me perds à nouveau dans l'urgence du moment – mon corps se noyant dans un océan de pur plaisir...

Penché sur moi, attentif, exigeant, Christian murmure :

— Je veux encore te voir jouir. Je veux t'admirer.

Il est au bord de l'orgasme et son self-control vacille. Dès que mes spasmes se déclenchent, il cède aussi et explose en même temps que moi. Un sourd grondement émane de sa gorge, il frissonne longuement en pesant sur moi.

— Le feu est presque éteint. Il faudrait y remettre quelques bûches, dis-je.

— Je m'en occupe dès que je peux bouger, grogne Christian. Tu as froid ?

— Non !

Il rit. Je sais qu'il n'a aucun problème de modestie. Effectivement, il se relève d'un geste souple, avance jusqu'au tas de bois, avant de ranimer le feu. Je l'examine attentivement, des pieds à la tête. J'adore ce que je vois – chaque centimètre carré de sa peau doré. Soulignés par la lueur du feu, ses muscles révèlent des épaules larges et musclées, une poitrine solide, des cuisses puissantes. Il a des fesses rondes et fermes. Quant à son sexe, même flaccide, il reste long et épais, et repose sur de lourdes bourses. Miam...

— On joue les voyeuses, Mrs Grey ? Tu vas me payer ça !

Oooh ouiii ! crie ma déesse intérieure. Elle est increvable ! Je ne survivrai pas à ce week-end !

Le vent s'est rafraîchi et souffle autour de moi. Je suis sur la terrasse en bois, derrière la maison, à regarder le paysage. Les arbres feuillus jettent des ombres denses sur les eaux de la rivière, en dessous, le soleil est en train de se coucher derrière les montagnes. Je resserre autour de moi les pans du plaid écossais que nous avons acheté en Angleterre, Christian et moi, durant notre voyage de noces, et je m'allonge plus confortablement dans la chaise longue en teck. Je ne porte qu'un tee-shirt, un jean et des chaussettes, j'ai bien besoin du confort de ma couverture au crépuscule. À la main, je tiens un livre, mais j'ai du mal à me concentrer. Christian est dans la cuisine, il a insisté pour se débrouiller seul, affirmant qu'il n'avait pas besoin de mon aide. Je souris. Tout devait être prêt d'avance, Christian est incapable de faire autre chose qu'allumer un micro-ondes. Peu importe, c'est l'intention qui compte : il me prépare à dîner ; c'est émouvant. J'ai cherché à cacher mon fou rire, mais il s'en est aperçu. Il m'a claqué les fesses avant de m'expulser hors de la maison.

La curiosité me dévore, je ne peux plus m'attarder plus longtemps sur la terrasse, mais au même moment, la porte s'ouvre et Christian apparaît, un plateau dans les mains. Il dépose son fardeau sur la table, à côté de moi.

— Madame est servie, déclare-t-il, une main dans le dos, en s'inclinant.

J'applaudis en riant, il me fait un clin d'œil enflammé : il paraît très content de lui.

— Au menu, reprend-il, salade de roquette au parmesan, risotto au safran, coquilles Saint-Jacques, et courge, et crumble aux pommes de saison.

J'en ai l'eau à la bouche.

— Mr Grey, voilà qui me paraît tout à fait délicieux, sauf...

Je me mordille la lèvre en cherchant à afficher un air déçu. Christian lève un sourcil inquisiteur.

— Quoi, baby ?

— J'ai déjà été l'apéritif, je voulais aussi être le dessert !

Christian éclate de rire, il prend les deux assiettes qu'il a préparées et installe le couvert sur la table basse. Quand il a terminé, il m'embrasse et chuchote :

— Crois-moi, Mrs Grey, j'ai la ferme intention de consommer *plusieurs* desserts ce soir.

Il insiste sur le mot « plusieurs » ; connaissant sa sexpertise et son endurance, je le crois sur parole.

Tout est délicieux, mais je dois avouer que mon esprit s'attarde surtout sur la nuit à venir dans les bras de mon mari. Quand nous avons terminé, Christian accepte que je débarrasse, il hoche aussi benoîtement la tête quand je propose de faire la vaisselle. À dire vrai, je remplis juste le lave-vaisselle, ce qui ne me prend pas longtemps. Avant de rejoindre Christian dehors, je décide de nous servir un verre à tous les deux. Le cellier est bien achalandé, j'y trouve une bouteille dont le nom m'inspire – l'étiquette indique : Roscato Rosso Dolce. Même après plusieurs années en compagnie de Christian, je doute d'être devenu un vrai œnologue, mais je présume que si ce vin se trouve là, c'est qu'il est bon.

Quand je retourne sur la terrasse où j'ai laissé Christian, je suis sidérée. Comment a-t-il eu le temps en quelques minutes d'installer et d'allumer toutes ces bougies ? Il me semble qu'il y en a un millier.

— C'est ton anniversaire, baby, il fallait bien des bougies avec le dessert, chuchote Christian qui vient de se matérialiser derrière moi.

Il me chante « Joyeux anniversaire » d'une voix enrouée par l'amour et le désir, je le regarde, en tremblant. Son visage est magnifique dans la lueur des bougies qui souligne le moindre de ses traits. Je les connais par cœur, et pourtant une fois encore, je les découvre : hautes pommettes, nez droit, solide mâchoire, lèvres ciselées, si douces... et ces yeux gris inoubliables qui m'ont captivée au premier regard. J'aime Christian, j'aime mon mari. Quand il cesse de chanter, je ferme les yeux, je fais un vœu : *que notre bonheur dure !* Nous avons tous les deux connu des épreuves difficiles durant notre enfance, perdu des êtres chers, alors que Dieu m'accorde une longue vie sans (trop) de soucis, entourée de mon mari et de nos deux enfants.

J'ouvre les yeux, Christian me regarde avec adoration.

— Quel vœu as-tu fait, Ana ?

— Que notre bonheur dure ; je ne pourrais être plus heureuse !

Christian sourit, il récupère nos verres de vin que je tiens toujours et les pose sur la table, puis il prend mon visage entre ses deux paumes et m'embrasse ; ses mains glissent sur mon cou, mes flancs et se resserrent autour de ma taille.

— C'est pareil pour moi, baby. Je vous ai tous les trois, toi, Ted et Phoebe... c'est plus que je n'aurais jamais pu l'imaginer. Une famille. Chaque jour quand je me réveille, je réalise le miracle que cela représente.

Il me serre contre lui, le visage caché dans mon cou. Un oiseau de nuit chante à distance, quelques derniers criquets strident en regrettant l'été. La chaleur corporelle qui s'exsude du corps de Christian est incroyable, je me pelotonne contre lui. Il en profite pour passer les mains sous l'ourlet de mon tee-shirt.

J'ouvre des grands yeux affolés.

— Christian, nous sommes sur la terrasse, en plein air !

— Et alors ? Il n'y a personne à des kilomètres à la ronde.

C'est là que je remarque le lit qu'il a préparé à même le plancher avec les coussins des chaises longues, ceux des canapés du salon, plusieurs couvertures, et les oreillers de notre chambre.

— Je veux te faire l'amour ici, en pleine nature, sous les étoiles, encore et encore...

Chaque mot est ponctué par un baiser gourmand, mouillé, qui enflamme mon désir. Bien entendu, je le laisse me déshabiller, je lève docilement les bras pour qu'il me débarrasse de mon tee-shirt, puis il s'agenouille et détache la ceinture de mon pantalon avant de le faire glisser le long de mes jambes. Quand il se relève, je suis en sous-vêtements, culotte en dentelle blanche et soutien-gorge assorti. Je baisse les yeux. J'ai aussi mes chaussettes. Étrangement, je me sens d'autant plus sensuelle.

Christian m'examine de la tête aux pieds et confirme :

— Tu es belle à couper le souffle.

Il m'embrasse et, d'une main ferme, me conduit jusqu'au lit de coussins. Je suis à peine étendue qu'il m'ôte ce qui me reste de vêtements. Il joue avec mes seins, qui sont aussi sensibles que d'ordinaire ; je me cambre, tandis que les sensations exquisées se répandent de mes mamelons érigés jusqu'à mon sexe. Christian pose sur moi sa bouche brûlante, ses dents acérées, sa langue savante. Je suis déjà au bord de l'orgasme.

— S'il te plaît... S'il te plaît...

Il souffle doucement sur un sein tandis que sa main s'avance vers l'autre : il en fait rouler la pointe sous son pouce, ce qui l'allonge encore. Je gémiss. Je suis trempée. Je m'agrippe aux bras de Christian quand ses lèvres se referment sur mon autre sein. Quand il tire dessus, je suis au bord de la convulsion.

— Voyons un peu si je peux toujours te faire jouir comme ça, murmure-t-il.

Oh... j'ai une sensation de déjà-vu, mais que... Christian poursuit son assaut sur mes sens. Il est impitoyable. Mes seins subissent l'attaque délicieuse de ses doigts et ses lèvres habiles jusqu'à ce que tous mes nerfs s'embrasent. Mon corps se tord sous ce supplice exquis.

— S'il te plaît...

Je l'implore, tête renversée en arrière, bouche ouverte, jambes raidies.

— Laisse-toi aller, baby ! ordonne-t-il.

À ces mots, j'explose. Il m'embrasse et sa langue bâillonne mes cris.

Oh mon Dieu ! C'était extraordinaire. Maintenant, je me souviens : il a répété mon tout premier orgasme, à l'Escala, il y a bien des années... quatre au moins. Je fixe Christian avec gratitude et émerveillement. Il affiche un sourire satisfait.

— Tu es toujours aussi réceptive, Mrs Grey, mais tu n'arrives toujours pas à te contrôler. Je ne m'en plains pas.

Il m'embrasse encore.

Je halète toujours de la violence de mon orgasme. Christian passe la main de ma taille à mes hanches, puis il m'empoigne entre les jambes... Oh ! Son doigt s'insinue en moi. Il ferme un instant les yeux et inspire brusquement.

— Tu es trempée. Bon Dieu, que j'ai envie de toi !

Mais je sais déjà qu'il ne se dépêchera pas, nous avons toute la nuit devant nous, il va me torturer jusqu'à ce que je perde la tête. Il se redresse pour se déshabiller, puis s'agenouille au-dessus de moi, glorieusement nu. Je trouve incroyablement érotique l'idée de faire l'amour en pleine nature, même si personne ne peut nous voir, il reste un côté interdit qui me séduit. Christian a peut-être raison quand il affirme que j'ai en moi un « côté obscur ».

Je tremble d'anticipation.

— Tu as froid, baby ? s'inquiète-t-il. Tu veux que nous rentrions ?

— Ô que non ! dis-je en lui tendant les bras.

— Tant mieux.

Il me couvre de son corps, la plus intime et merveilleuse des couvertures, avant de plonger en moi. Il me prend aux hanches et commence la danse éternelle de l'amour. J'oublie tout, le paysage, la terrasse, le chalet, il n'y a plus au monde que mon homme et moi.

C'est le plus merveilleux des anniversaires !

2016

Premier Jour de Classe

Septembre 2016

Christian

Aujourd'hui, mon fils Teddy est entré à l'école. Ce matin, j'ai libéré deux heures pour l'accompagner dans son nouvel établissement avec Ana et deux agents de sécurité. Il n'a pas été facile pour moi de quitter les lieux en laissant mon fils à l'intérieur, même si je sais qu'un agent spécifiquement dédié à Ted – Ettore Cusco – restera posté devant la porte, à disposition, au cas où...

Ted n'a pas été scolarisé l'an passé en petite année de maternelle, j'ai voulu attendre qu'il ait quatre ans révolus avant d'affronter « le monde extérieur ». Il ne m'a pas été facile de convaincre Ana, mais j'ai fini par obtenir gain de cause. Grâce au ciel, Gail Jones Taylor possède un Bachelor universitaire, elle a pu tenir le poste d'assistante maternelle, en plus de celui de nourrice, gouvernante, cuisinière. Son salaire a été revu à la hausse, bien entendu. Elle a également deux autres personnes sous ses ordres.

Pour le moment, Ted n'ira en classe que le matin et rentrera déjeuner à la maison. Le jour de sa rentrée scolaire, je me suis organisé pour manger avec lui. Malheureusement, Ana n'a pu se libérer : une réunion importante prévue depuis longtemps ayant été déplacée au dernier moment suite à la lubie d'un politicien quelconque. J'ai conseillé à ma tendre épouse de tous les envoyer se faire foutre, elle a refusé. Curieuse réaction de sa part !

J'arrive à Broadview à midi pétantes. Au même moment, le 4x4 qui ramène mon fils se gare devant la porte d'entrée. Taylor a à peine le temps de couper le moteur que je me précipite : je veux vérifier par moi-même que Ted a survécu à sa première matinée scolaire.

Grey, est-ce que tu n'en fais pas un peu trop ? Tu finiras dans une camisole, c'est évident.

Ted sort de la voiture, il me voit et s'écrie :

— Papa !

Il paraît heureux mais étonné. Je ne rentre jamais manger à la maison en semaine. Je le prends dans mes bras et le fais voltiger. Il éclate de rire.

— Alors, bonhomme, comment ça s'est passé ? Quelles sont les nouvelles ?

— Gail m'a fait du poulet rôti. J'aime le poulet rôti.

— Oui, mon fils, je sais, mais je parlais de ce matin.

— J'ai été à l'école. J'ai faim !

Je soupire. Je sens que l'interrogatoire ne va pas être facile. Je décide de laisser Ted s'exprimer par lui-même, à son rythme. Je le conduis donc jusqu'à la cuisine où Gail a installé notre couvert.

Phoebe est dans sa chaise haute ; elle a déjà déjeuné et joue avec des cubes de couleurs. Ravie de voir arriver son frère, elle débarrasse son plateau en envoyant tout bouler par terre. Ted ramasse les jouets. Il aura plusieurs fois à recommencer au cours du repas, ce qui nuit à la conversation. Mais pas à la façon dont Ted engloutit la nourriture. Où met-il tout ça ? Mange-t-il vraiment autant chaque jour ou bien compense-t-il le choc émotionnel de ce matin ?

Quand je finis par intervenir, nous sommes déjà au dessert. Il n'y a pas un quart d'heure que nous avons commencé !

— Ted, s'il te plaît, mâche avant d'avaler. Tu vas t'étouffer.

— Mais j'aime les gaufres aux myrtilles, papa !

— Il y en a largement assez, je ne pense pas que tu risques de manquer. Mange proprement, tu as de la Chantilly sur le nez.

Du bout du doigt, je récupère dans mon assiette de la crème moussieuse que je tends à Phoebe. Elle plisse les yeux et goûte, sceptique, puis elle éclate de rire et s'attaque à mon doigt avec voracité : elle manque me sectionner une phalange. Elle n'a pas beaucoup de dents, mais elles sont sacrément pointues. Je libère mon index avec une grimace.

Gail vient alors récupérer ma fille pour aller la coucher. Dès que nous sommes seuls, Ted me demande, très calme :

— Papa, pourquoi est-ce qu'on pète ?

Je contemple mon fils avec stupéfaction. Il me faut bien dix secondes pour retrouver ma voix.

— Quoi ? Quoi ?

Grey, tu as tout du vieux crapaud : coa-coa ! Ferme la bouche, tu vas gober des mouches.

— Tu sais, je croyais que c'était juste moi, enchaîne Ted qui se ressert de dessert, mais Jimmy et Pedro, ils arrivent aussi à péter.

Hein ?

— Qui sont Jimmy et Pedro ?

Je crois que mon fils évoque *enfin* sa journée d'école, mais pas de la façon dont je l'avais prévu.

— Des petits garçons dans ma classe. J'ai parlé avec eux.

Trois enfants – *non, Grey, trois garçons !* – se rencontrent pour la première fois et ils parlent de pet ?
Brillant !

— Écoute, Ted, nous sommes à table. Ce n'est pas un sujet de conversation convenable. Ça suffit !
Finis ton dessert

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi ce n'est pas convenable ?

— Parce que c'est dégoûtant. Tu vas te couper l'appétit.

— C'est pas vrai. J'ai encore faim. Je veux de la Chantilly. Et des myrtilles. Plein de myrtilles !

J'ai enfanté un monstre ! Je prends une mine sévère :

— Theodore, j'ai dit : ça suffit. Je ne plaisante pas ! Nous ne parlerons pas de pet à table.

Et je regarde furtivement autour de moi pour m'assurer que personne ne m'a entendu proférer une insanité pareille. J'en perdrais toute crédibilité auprès de mon personnel.

— Tu es fâché ? s'étonne Ted.

— Non, mais je veux que tu changes de sujet.

- Si, tu es fâché. Tu fais la grimace et tu as des rides de front.
- Bon Di...

J'étouffe à grand-peine mon juron. Où est Ana quand j'ai besoin d'elle ? Où est Gail ? Je cherche à m'accrocher à ce qui me reste de patience.

- Quoi, papa ? J'ai pas entendu.
- Je n'ai rien dit. Mange, Theodore. Et tais-toi !
- Tu es fâché. Quand tu m'appelles Theodore, c'est que tu es fâché. Sinon, tu dis : Ted.

Je grince des dents. Ce qui ne m'aide pas à articuler. Pourtant je veux que mon fils comprenne une évidence : je ne suis pas fâché. Consterné. Eberlué. Sidéré... mais pas fâché ! Merde, quoi !

- Je. Ne. Suis. Pas. Fâché !

Ted est entêté – c'est certainement de sa mère qu'il tient ce déplorable défaut ! Il ne paraît pas convaincu par mes dénégations. Il penche la tête pour me dévisager, puis il marmonne :

— C'est pareil avec maman, quand tu es fâché avec elle, tu l'appelles Anastasia, pas Ana, pas baby. En plus, c'est n'importe quoi ! Maman n'est pas un bébé, c'est Phoebe qui est un bébé.

Il paraît attristé, comme s'il pensait son vieux père à moitié gâteux. Le hoc, c'est que je ne sais pas comment me défendre de ce coup bas, aussi je ne dis rien. Après un moment de réflexion, Ted en revient à sa question :

- Papa, quand on pète, ça sent mauvais. Pourquoi ?

Un vrai bull-dog : il ne lâchera pas le morceau. Deux solutions : soit je m'énerve pour de bon – *mais dans ce cas-là, je lui prouve être fâché, ce qui...* – soit je cède. C'est son premier jour de classe, je peux faire une concession. Je serai plus strict... la prochaine fois.

Je trouve une échappatoire brillante :

- Écoute, tu devrais poser cette très intéressante question à ta grand-mère.
- Laquelle ? Grand-mère Grace ou grand-mère Carla.
- Grace. Elle saura t'expliquer le fonctionnement du corps humain.
- Pourquoi ?

Je commence à prendre ce mot-là en aversion.

- Parce qu'elle est médecin.
- Est-ce que les médecins aussi, ça pète ?
- Je ne me suis jamais posé la question, je présume que oui. C'est...hum, c'est une fonction naturelle du corps, mais ce n'est pas poli d'en parler. D'ailleurs, pourquoi ne pas interroger ta mère ?

- Maman ? Elle ne sait rien.

Voilà une assertion qui m'étonne beaucoup.

- Pourquoi dis-tu ça ?
- J'ai demandé à maman comment on faisait des bébés, elle a dit qu'elle ne savait rien et qu'il fallait poser toutes les questions à papa.

La traîtresse ! Elle ne perd rien pour attendre ! Parler de pet me semble moins risqué que la conception des bébés. Mon fils n'a que quatre ans, il est bien trop jeune pour un cours d'éducation sexuelle.

— Alors, tu sais ? insiste Ted.

Je me sens paumé, j'ai perdu le fil de la conversation.

— Je sais quoi ?

— Pourquoi on pète ? Et comment on fait les bébés ?

— Euh... C'est un processus de digestion, mon fils. Quand tu avales des aliments, ils fermentent dans ton estomac, dans ton intestin, il y a ensuite des gaz qui peuvent ressortir soit par la bouche, soit par, hum...

Ted m'interrompt. C'est impoli, mais je ne proteste pas – parce qu'il me sauve (de justesse) d'avoir à préciser la nature de cet autre orifice.

— Comme Phoeb quand elle rote après avoir pris son biberon ?

— Exactement.

— Ça sentait pas bon.

— Justement. Autant évacuer ces gaz, tu ne crois pas ?

— Pourquoi ça sent comme ça ?

— Parce qu'il y a dans le ventre des acides qui aident à la digestion.

— Maman avait Phoeb dans son ventre avant de la sortir, tu te souviens ?

— Euh... oui.

Houlà, je la sens très mal. Qu'est-ce qu'il va encore inventer ?

— Jimmy dit que c'est les papas qui font les bébés...

Il me surveille. Je tente de prendre l'air innocent. Soudain, son petit visage s'éclaire – je vois presque une ampoule s'allumer au-dessus de sa tête, comme dans les dessins animés que je regarde avec lui.

— J'ai compris ! crie Ted à tue-tête. C'est pour ça que tu embrasses toujours maman ? Pour mettre un bébé dans son ventre ?

Je reste sans voix. Mais cette explication en vaut bien une autre, pas vrai ? Je me sers un café en me demandant comment me tirer de ce piège. Pourquoi ne pas tenter une diversion ?

— Hum... Plus ou moins... Et sinon, à l'école, comment ça s'est passé ?

Ta diversion est la-men-ta-ble, Grey. Tu perds la main !

— Bien, répond Ted. Papa, est-ce que maman et toi allez divorcer ?

Là, je passe de Charybde en Scylla. Bordel ! J'étais en train de boire mon café, je m'étouffe en recrachant ce que j'ai dans la bouche. J'en fiche partout sur le comptoir. Je dois éponger le désastre avec ma serviette. Tout ça me prend quelques minutes ; ensuite, je me tourne vers mon fils.

— Divorcer ? Pourquoi cette question absurde ? Qu'est-ce que tu connais du divorce ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Je commence à m'énerver. Foutue école ! Si l'institutrice de mon fils leur a parlé de divorce le premier jour, je vais exiger son renvoi. Je pourrais soit changer Ted d'établissement, soit – mieux encore ! – engager un précepteur personnel et...

— C'est Jimmy et Pedro, papa. Ils sont divorcés.

J'ai presque envie de rire de cette formulation étrange, mais le sujet est bien trop grave. Bien sûr, même dans cette école privée hyper-select, les enfants sont touchés par les drames du monde contemporain. Il y a des divorces dans toutes les classes de la société.

— Et que sais-tu sur le divorce, Ted ?

— Jimmy m'a tout expliqué : ça arrive quand les parents crient beaucoup. Après, ils se divorcent. Maman a crié hier soir, tu te rappelles ?

Ô que oui ! Ana était furieuse contre moi. Je me demande bien pourquoi. J'avais juste suggéré que Cusco, l'agent de Ted, se fasse passer pour un instituteur auxiliaire afin de prendre poste directement dans la classe. Je l'aurais bien fait sans demander l'avis d'Ana, mais garder le secret était difficile – mettons même impossible. Je ne suis pas suicidaire !

Ted a raison : Ana a crié. Elle était en colère. C'est malin ! Il va nous falloir faire plus attention. Les enfants sont l'œil et les oreilles de Moscou¹⁵³. Bientôt, Phoebe sera aussi en âge de comprendre. Ne dit-on pas que les filles sont plus éveillées que les garçons – au moins, durant leurs jeunes années ?

— Ted, maman et moi n'allons pas divorcer, je t'assure. Ne t'inquiète pas.

— Je sais. C'est ce que m'a dit Pedro.

— Quoi ? Et comment le sait-il ?

— Il m'a demandé si tu embrassais souvent maman, si tu la touchais...

Oh bon sang ! Je regarde mon fils, horrifié.

— Et alors ? Qu'est-ce que tu as dit ?

— J'ai dit : tout le temps.

J'en reste sans voix. Ted enchaîne, avec beaucoup de naturel :

— Pedro a dit que c'était bon. Maintenant que sa mère embrasse son tonton Javier, elle n'est plus divorcée.

Il faut que je parle avec Ana de TOUTE URGENCE : si en quelques heures, notre fils a déjà fait de tels progrès concernant le monde des adultes, je ne suis pas certain d'être capable de suivre le rythme. Ni de survivre aux semaines, mois et années à venir.

— Je comprends tout, déclare tout à coup Ted avec un grand sérieux.

Il a bien de la chance ! Moi, je ne comprends rien.

— C'est-à-dire ?

— Tu ne vas pas divorcer maman parce que tu fais toujours ce qu'elle veut. Oncle Lelliot dit que maman te mène à la baguette

J'ai bien fait de ne pas me resservir de café, je l'aurais à nouveau renversé. Je prends note d'assommer mon frère la prochaine fois que je le vois. A-t-il réellement dit une connerie pareille à mon fils ? Ou bien

¹⁵³ Expression datant de la guerre froide : espions

Ted a-t-il surpris une conversation qui ne le regardait pas. C'est bien d'Elliot de parler à tort et à travers sans se soucier de son audience. L'enfoiré !

Une chance que je n'ai rien prévu d'important pour cet après-midi : ce repas m'a achevé ! J'ignorais qu'une rentrée était une telle épreuve.

Encore vingt-cinq ans à tirer, avant que ta fille sorte de l'Université, Grey. Prends des vitamines !

Querelle par mail

De : Christian Grey
Objet : Erreur
Date : 3 octobre 2016 11:02
À : Anastasia Grey

Sawyer a reçu ton emploi du temps pour la semaine prochaine et m'a informé d'un rendez-vous avec Mrs Tyler et son fils Jimmy à Shoreview Park mercredi. Je préfère le Carkeek Park et je vais en informer Mrs Tyler.

Christian Grey
P-DG, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey
Objet : Erreur ?
Date : 3 octobre 2016 11:04
À : Christian Grey

Inutile de parler à Mrs Tyler. Nous avons déjà convenu d'un « rendez-vous » (autrement dit une session de jeux !) au Shoreview Park.

Anastasia Grey
P-DG, Grey Publishing

De : Christian Grey
Objet : Erreur confirmée
Date : 3 octobre 2016 11:06
À : Anastasia Grey

Je suppose que tu as des difficultés à dactylographier et/ou à orthographier ta destination, Mrs Grey. Peut-être as-tu besoin d'un de mes informaticiens.

Christian Grey
P-DG promu informaticien d'urgence, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey
Objet : AUCUNE erreur
Date : 3 octobre 2016 11:07
À : Christian Grey

Ma dactylographie et mon orthographe sont PARFAITES, Mr Grey, tout comme mon matériel informatique. Mes collaborateurs seront heureux de te le confirmer QUAND TU VEUX.

Anastasia Grey
P-DG, Grey Publishing

De : Christian Grey
Objet : Dysfonctionnement du clavier
Date : 3 octobre 2016 11:09
À : Anastasia Grey

Je suis au regret de devoir marquer mon désaccord, Mrs Grey. Il semble que tu as maintenant un problème de clavier et la touche des majuscules qui bugge. Je te conseille de régler ce problème qui risque de mettre en péril notre correspondance.

J'appellerai Mrs Tyler soir.

Christian Grey

P-DG spécialiste en diplomatie, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey

Objet : Problème d'âge

Date : 3 octobre 2016 11:11

À : Christian Grey

Je n'ai AUCUNE ERREUR à rapporter, Mr Grey Senior, mais je crains que ta vision habituellement impeccable n'ait été victime des ravages de la vieillesse. Je te suggère un rendez-vous d'urgence chez un ophtalmo avant d'altérer davantage tes facultés à lire et assimiler l'information.

Anastasia Grey

P-DG et auxiliaire médicale, Grey Publishing

De : Christian Grey

Objet : Bilan de Santé

Date : 3 octobre 2016 11:12

À : Anastasia Grey

Je suis heureux de t'annoncer que mon dernier bilan de santé a été parfait. Cependant, je ne peux te garantir qu'une certaine partie de l'anatomie de ma femme sera dans le même état si celle-ci s'obstine à poursuivre notre conversation sur ce ton.

Christian Grey Senior

P-DG avec une main qui le démange, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey

Objet : Bilan de Santé 2

Date : 3 octobre 2016 11:14

À : Christian Grey

Je suis tout aussi heureuse de t'annoncer que toutes mes fonctions physiques sont opérationnelles, y compris mes doigts et mon cerveau. Aussi lorsque je prends la décision de taper les mots « Shoreview Park » il ne s'agit aucunement d'un problème technique ou autre.

Je ne vois pas en quoi l'intervention de « certaines parties de mon anatomie » apporte à cette discussion.

Anastasia Grey

P-DG, ET NON PAS IGNORANTE STAGIAIRE, Grey Publishing

De : Christian Grey

Objet : Jugement

Date : 3 octobre 2016 11:15

À : Anastasia Grey

Je suis ravi d'apprendre que ton ordinateur fonctionne et que tu possèdes une admirable maîtrise de la langue. Toutefois, s'il ne s'agit pas d'erreur typographique, je dois hélas conclure à une erreur de jugement...

Et réagir en conséquence.

Christian Grey

P-DG et Juge Suprême, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey

Objet : Juge, juré et bourreau ?

Date : 3 octobre 2016 11:16

À : Christian Grey

Je n'ai rien d'un expert en droit pénal, mais je crois me souvenir qu'un juge honnête accorde à un accusé le temps de présenter sa défense avant de prononcer la sentence.

Anastasia Grey

P-DG et avocat de la défense, Grey Publishing

De : Christian Grey

Objet : Les preuves sont accablantes !

Date : 3 octobre 2016 11:18

À : Anastasia Grey

... je crains que l'affaire soit d'ores et déjà jugée.

Christian Grey

P-DG et Juge Suprême, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey

Objet : Une tangente

Date : 3 octobre 2016 11:20

À : Christian Grey

Je tiens beaucoup à revenir sur ces « preuves accablantes ».

Anastasia Grey

P-DG sceptique, Grey Publishing

De : Christian Grey

Objet : Pièce à conviction A

Date : 3 octobre 2016 11:22

À : Anastasia Grey

Voici un extrait d'une correspondance en date du 22 septembre 2016 :

« Pourrais-tu demander à Mrs Tyler qu'elle amène Jimmy soit à la maison soit au Carkeek Park. Je préfère que Teddy et toi n'alliez pas au Shoreview Park. »

Christian Grey

P-DG, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey

Objet : Avocat de la défense

Date : 3 octobre 2016 11:24

À : Christian Grey

Merci pour ton témoignage, Mr Grey.

Pourrais-tu me rappeler la définition exacte du verbe « préférer » ?

Anastasia Grey

P-DG, Grey Publishing

De : Christian Grey

Objet : Avec plaisir

Date : 3 octobre 2016 11:26

À : Anastasia Grey

Préférer, verbe transitif

Sens : Aimer mieux (une personne ou un objet), considérer comme supérieur.

Synonyme : choisir, distinguer, opter, pencher, pencher pour, sélectionner.

Exemple : Mon mari intelligent, aimant, et bien informé, PRÉFÉRERAIT que j'emmène notre fils unique au Carkeek Park plutôt qu'au Shoreview Park.

Christian Grey

P-DG et spécialiste en linguistique, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey

Objet : Clarification

Date : 3 octobre 2016 11:29

À : Christian Grey

Préférer, verbe transitif

Sens : Aimer MIEUX (une personne ou un objet), CONSIDÉRER comme supérieur.

Exemple : Mon mari, maniaque du contrôle et excessivement protecteur PRÉFÉRERAIT que j'emmène notre fils unique au Carkeek Park plutôt qu'au Shoreview Park, mais Mrs Tyler PRÉFÉRERAIT nous rencontrer dans le parc près de chez elle pour une fois, et notre fils PRÉFÉRERAIT jouer avec son ami l'aire de jeux de Shoreview.

Anastasia Grey

P-DG et expert en linguistique, Grey Publishing

De : Christian Grey

Objet : Des précisions

Date : 3 octobre 2016 11:31

À : Anastasia Grey

Exemple n 2 : Je PRÉFÉRERAI que ma femme respecte mes avis et évoque avec moi ses plans plutôt que de me cacher des décisions controversées qui nuisent à son protocole de sécurité.

Christian Grey

P-DG agacé, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey

Objet : PLUS de précisions

Date : 3 octobre 2016 11:32

À : Christian Grey

Exemple n° 3 : Je PRÉFÉRERAI que mon mari respecte MES avis plutôt que d'édicter des ordres injustifiés assortis de menace et sanctions.

Anastasia Grey

P-DG également agacé, Grey Publishing

De : Christian Grey

Objet : Pièce à conviction B

Date : 3 octobre 2016 11:32

À : Anastasia Grey

Le témoin peut se rappeler que j'ai déjà donné les justifications concernant ma suscitée préférence.

Christian Grey

P-DG, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey

Objet : Contestation de la pièce à conviction B

Date : 3 octobre 2016 11:33

À : Christian Grey

Si tu fais référence à ton énigmatique déclaration comme quoi « Shoreview Park n'est pas assez

sûr », j'aimerais avoir d'autres informations à ce sujet.

Anastasia Grey
P-DG curieux, Grey Publishing

De : Christian Grey
Objet : Cœur du problème
Date : 3 octobre 2016 11:34
À : Anastasia Grey

Je présume que le cœur du problème est la sécurité et le bien-être de la famille Grey quand chacun de ses membres suit le protocole de sécurité et respecte les décisions de ceux qui sont le plus au courant des risques encourus.

Christian Grey
P-DG et patriarche, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey
Objet : Cœur du problème contesté
Date : 3 octobre 2016 11:35
À : Christian Grey

Au contraire, Mr Le Patriarche, je me réfère aux nombreuses occasions où « ceux qui sont le plus au courant des risques encourus » ont démontré des signes évidents d'une paranoïa galopante assortie de surprotection concernant la sécurité de la famille Grey en certains lieux, en compagnie de certaines personnes, en consommant certains produits au cours de certaines fêtes ou événements.

En guise d'exemples :

- ⇒ la piscine municipale,
 - ⇒ le *barrista*¹⁵⁴ Nick,
 - ⇒ le Denny's bar à 19 heures,
 - ⇒ l'instituteur de petite section de maternelle, Mr Trent,
 - ⇒ l'auteur Jonathan Wise, UN DE MES CONFRÈRES,
 - ⇒ ou encore la poussière de météorite sur les sucettes mangées en plein air,
- ... pour n'en citer que quelques-uns.

Anastasia Grey
P-DG et femme du XXIe siècle, Grey Publishing

De : Christian Grey
Objet : Contestation acceptée - en partie
Date : 3 octobre 2016 11:37
À : Anastasia Grey

Je concède que mon jugement a été un peu trop rapide concernant CERTAINS des exemples cités, Mrs Grey. Cependant, je confirme ma décision concernant Shoreview Park.

Christian Grey
P-DG, qui a PRESQUE toujours raison, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey
Sujet : Étant curieuse d'esprit...
Date : 3 octobre 2016 11:39
À : Christian Grey

... j'aimerais des détails sur ton raisonnement, Mr Christian « non-infaillible » Grey.

¹⁵⁴ Terme d'origine italienne désignant un barman qui sert au comptoir expressos et boissons alcoolisées

Anastasia Grey
P-DG qui ne comprend rien, Éditions Grey

De : Christian Grey
Objet : Collecte de renseignements
Date : 3 octobre 2016 11:42
À : Anastasia Grey

Mon équipe de sécurité a révélé les lacunes suivantes dans une protection rapprochée à Shoreview Park :

1. Les rues adjacentes comportent des risques sécuritaires de haut niveau, y compris une propriété avec nombreuses menaces potentielles (et incontrôlables) et un carrefour très fréquenté où j'ai noté au moins six accidents durant les deux derniers mois ;
2. Il y a aussi eu divers incidents dans l'aire de jeux pour enfants – qui n'a pas obtenu le certificat et la garantie des Services Jeunesse de Seattle ;
3. Neuf employés de Shoreview Park ont des comportements à risques d'après les enquêtes que j'ai réclamées sur eux après : vérifications des antécédents, y compris deux infractions graves ;
4. Le parc adjacent – Shoreview – est si grand qu'il faudrait que Sawyer augmente les membres de son équipe (et passe au moins à douze) afin d'assurer une sécurité plénière, et je rappelle à ma bienaimée femme qu'il s'agit là d'une condition non-négociable d'après notre dernière discussion sur la sécurité.

Christian Grey
P-DG très inquiet, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey
Objet : Gérer les renseignements de façon intelligente
Date : 3 octobre 2016 11:44
À : Christian Grey

Merci d'avoir partagé tes informations, Mr Grey. J'ai considéré tous ces faits avec soin, en incluant bien évidemment les désirs de Mrs Tyler et ceux de notre fils... j'ai décidé de proposer aux parties concernées un éventuel changement de lieu.

Nous irons à Carkeek Park si – et SEULEMENT SI – tout le monde est d'accord. La décision finale sera soumise à conditions, par exemple que nous emmenions Mrs Tyler et Jimmy avec nous en voiture et que tu leur expliques, ainsi qu'à Teddy, le pourquoi de cette décision (*Note bien le verbe « expliquer » – ce n'EST PAS un synonyme de dicter, menacer, corrompre, payer ou toute autre action coercitive.*)

S'il te plaît, note aussi les points suivants pour référence future :

1. Communiquer avec ton épouse en respectant mieux sa capacité de prendre une décision éclairée en vue d'un résultat accepté par les deux parties ;
2. Des erreurs de jugement (des deux côtés) sont acceptables, des désaccords sont possibles sans sombrer dans l'anarchie ;
3. Ton amour et le souci que tu as du bien-être de ta famille ne cesseront jamais de me surprendre C'est l'une des choses que j'aime le plus chez toi.

Anastasia Grey
P-DG et épouse satisfaite, Grey Publishing

De : Christian Grey
Objet : Marché conclu
Date : 3 octobre 2016 11:46
À : Anastasia Grey

Comme toujours, tu as raison, Mrs Grey. Je me réjouis de ton verdict final concernant

l'emplacement et j'accepte les termes suggérés.

Tu es intelligente, insolente, défiante, provocatrice, c'est l'une des choses que j'aime le plus à chez toi - même si ça fait monter ma pression artérielle ;)

Christian Grey

P-DG et mari également satisfait, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey

Objet : Est-ce mon seul moyen...

Date : 3 octobre 2016 11:47

À : Christian Grey

... de faire monter ta pression artérielle ? ;)

Anastasia Grey

P-DG et séductrice, Grey Publishing

De : Christian Grey

Objet : Tu as encore raison

Date : 3 octobre 2016 11:48

À : Anastasia Grey

Certainement pas, Mrs Grey. J'ai hâte de découvrir tes autres méthodes ce soir...

Christian Grey

P-DG excité Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey

Objet : J'ai hâte

Date : 3 octobre 2016 11:49

À : Christian Grey

... de faire tout monter chez toi, Mr Grey.

Anastasia Grey

P-DG et séductrice à la culotte trempée, Grey Publishing

De : Christian Grey

Objet : Décision mutuelle

Date : 3 octobre 2016 11:51

À : Anastasia Grey

Dans ce cas, verrais-tu une objection à ce que je demande à Mrs Taylor de garder les enfants ce soir ?

Christian Grey

P-DG qui communique, Grey Entreprises Holdings, Inc.

De : Anastasia Grey

Objet : Décision mutuelle

Date : Mai 2015 11:53

À : Christian Grey

Fais-le, Mr Grey, merci aussi de m'avoir demandé mon AVIS.

Toutes mes excuses, j'ai (peut-être) un peu dérapé sur la touche « majuscules ».

Maintenant, je dois vraiment me remettre au travail, mais je vais prendre le temps de réfléchir aux meilleures façons de te montrer ma gratitude...

À xx

Anastasia Grey

Parfois, P-DG mais épouse ardente à plein-temps, Grey Publishing

De : Christian Grey

Objet : Je « monte » déjà

Date : 3 octobre 2016 11:54

À : Anastasia Grey

J'ai hâte de découvrir les résultats de ta réflexion.

À plus, bébé.

xx

P.-S. Nous réglerons ce soir les problèmes de tes dérapages « accidentels »...

Christian Grey

Parfois, P-DG mais mari adorateur à plein-temps, Grey Entreprises Holdings, Inc.

Séparation

Novembre 2016

Ana

La pluie martèle la fenêtre tandis que je branche la cafetière, ce qui n'améliore en rien mon humeur. Je n'ai qu'une envie : retourner au lit. Je suis fatiguée ! Il faut dire que Christian va partir une semaine en voyage d'affaires, aussi, il ne m'a pas ménagée la nuit passée. Dès que je me déplace dans la cuisine, mes muscles protestent, en me rappelant leur exercice excessif.

J'entends des pas dans l'escalier, je me retourne, Gail apparaît avec Phoebe dans les bras, Teddy marche à côté d'elle, en lui donnant la main. Il est rare qu'elle soit « de garde » le dimanche, mais elle m'a proposé son aide à cause du départ de Christian. Et j'ai accepté.

Gail installe ma fille dans sa chaise haute. Phoebe se met immédiatement à taper du poing sur le granit du comptoir en chouinant :

- Je ne veux pas que papa s'en aille !
- Bienvenue au club, chérie. Je n'en ai pas plus envie que toi.

Je pose devant elle une assiette bien garnie en espérant que la nourriture va la distraire de son caprice.

— Ta grand-mère arrive aujourd'hui, Phoebe, annonce gentiment Gail pour reconforter ma petite fille.

Maman passera la semaine avec nous, ce qui fait plaisir à tout le monde : Christian est satisfait que j'aie de la compagnie et maman apprécie que je puisse me consacrer davantage à elle. De plus, elle adore ses petits-enfants, qu'elle gâte autant que possible.

Malgré les efforts de Gail Taylor, Teddy et Phoebe gardent la mine longue. Ils ont hérité des gènes de leur père, ils sont capables de bouder avec une application qui me consterne et m'éblouit à la fois. Ils mériteraient tous les deux un Oscar !

Un tintamarre retentit dans la cage d'escalier, Sawyer descend les bagages, deux énormes valises. Peu de temps après, Christian apparaît dans la cuisine, dans son costume sombre, sa cravate gris clair et sa chemise blanche, son uniforme de travail habituel. Ses cheveux sont encore humides de la douche. C'est Sawyer qui l'accompagnera cette semaine, Taylor restera à Seattle, Christian l'ayant chargé de veiller sur la maison, moi, et mes enfants. Chaque fois, c'est la même chose : Taylor considère comme une offense à sa dignité de faire du baby-sitting. Ces derniers jours, il n'a cessé de donner des conseils à Sawyer pour gérer « le patron ».

Christian remarque la maussaderie de ses héritiers, il lève un sourcil :

- Que se passe-t-il ? Quelqu'un est mort ? C'est Elmo¹⁵⁵ ?

Phoebe relève les yeux avec horreur, et son siège les cours vers son père, elle jette ses deux bras autour de ses jambes et se met à hurler :

- Papa ! Ne t'en va pas ! Reste avec nous !

¹⁵⁵ Personnage de la série télévisée *Les Muppets*

Je lève les yeux au ciel. Christian, quant à lui, paraît bouleversé.

— Ma petite chérie, je suis désolé, je ne peux pas. J'ai des rendez-vous très importants, mais je serai revenu vendredi.

Il la prend dans ses bras et lui passe avec amour la main dans le dos. Il y a entre ces deux-là un lien très fort, je me souviens avec un sourire combien Christian s'inquiétait à l'idée de devoir élever une petite fille... Pourtant, dès le jour de sa naissance, il est tombé sous son charme. Je crois que Phoebe obtiendrait de lui absolument n'importe quoi.

Elle s'écarte un peu et lève sur son père des yeux gris pleins de larmes.

— Qui va me lire une histoire le soir avant de me coucher ?

— Je crois que maman pourra s'en charger, affirme Christian, sérieux.

Phoebe me jette un coup d'œil, cherchant à s'assurer que je n'écoute pas une conversation privée entre son père et elle. C'est pourtant le cas. Elle a beau chuchoter, je l'entends parfaitement se plaindre :

— Mais maman ne sait pas faire toutes les voix comme toi, papa.

À nouveau, je lève les yeux au ciel.

— Phoebe ! Franchement, tu exagères ! Il n'y a que la voix d'Elmo que je ne fais pas bien, parce que selon toi, seul ton père y réussit.

— Phoebe ma chérie, murmure Christian à l'oreille de sa fille, sois gentille avec maman. Elle fait du mieux qu'elle peut.

Phoebe paraît peu convaincue. Christian la serre contre lui, puis il l'embrasse très fort avant de s'approcher de son fils.

— Ted, tu te rappelles du deal que nous avons conclu ?

— Oui papa.

Quel deal ? Christian répond de lui-même à ma question informulée :

— Pendant mon absence, c'est toi l'homme de la maison. Surveille bien ta mère et ta sœur. J'ai peur qu'elles fassent des bêtises si je ne suis pas là pour les avoir à l'œil.

— Oui, papa, c'est promis, dit Teddy avec un grand sourire.

— Fils, je suis vraiment désolé de ne pas être là cette semaine pour assister à ton match de soccer. J'ai téléphoné à grand-père, il viendra avec sa caméra, comme ça je pourrai au moins regarder le film à mon retour ce week-end.

— D'accord. Je comprends que tu sois obligé d'aller travailler, papa. Ne t'inquiète pas pour moi.

Christian embrasse son fils sur la tête, il se redresse et avance jusqu'à moi.

— Toi aussi, Mrs Grey, tu as la mine défaite ce matin. Que se passe-t-il ?

— À ton avis ?

Houlà ! Je suis aussi peu aimable qu'une lionne affamée. Je soupire, puis je me jette contre Christian et pose la tête sur sa poitrine. Il referme les bras sur moi et me berce.

— Tu vas me manquer, baby.

Il m'embrasse. Du coin de l'œil, je remarque que les enfants, aussi bien Teddy que Phoebe, font la grimace et se cachent les yeux. Ils le font tout le temps, comme s'ils trouvaient choquant que leurs

« vieux » parents soient aussi amoureux. Plus tard, quand ils réaliseront le nombre de divorces, j'espère qu'ils verront la situation différemment et apprécieront la chance qu'ils ont de vivre dans un foyer uni.

Nos ébats ne durent guère. Rassurés, les enfants reprennent leur petit déjeuner, Christian a déjà mangé, il est prêt à partir. Je l'accompagne jusqu'à la voiture, qui attend devant la porte d'entrée, avec Sawyer au volant. Taylor, le visage rigide, ouvre la porte arrière pour inciter Christian à monter.

— Ana, rappelle bien à mon père de filmer le match de Ted. Je tiens à le voir.

— N'exagérons pas, il n'a que quatre ans. Il ne s'agit pas du Super Bowl !

— C'est Elliot son entraîneur. Et il affirme que Ted est brillant.

— Peuh ! C'est aussi son parrain, il n'est sûrement pas objectif. Allez, sauve-toi maintenant, tu vas être en retard. Et tu auras ton film, c'est promis.

Dès que la voiture disparaît dans l'allée, j'ai le cœur qui sombre. Taylor déclare, gentiment :

— Je vais partir chercher Mrs Adams à Sea-Tac, Ana. Vous voulez venir avec moi ou rester avec les enfants ?

Je suis dans la cuisine, sans trop savoir quoi faire. Ted parti jouer chez son ami Jimmy, un petit voisin. Phoebe est avec Gail, dans son appartement, au-dessus du garage, où elle apprend à constituer un herbier. Je me demande comment une enfant de quatre ans avec de l'énergie à revendre sera capable de de s'appliquer à une tâche aussi minutieuse, mais si quelqu'un en a la patience, c'est bien Gail.

Quant à maman, elle est couchée pour se reposer des fatigues du voyage.

Et je m'ennuie. Un dimanche après-midi, je devrais avoir des projets, non ? Je ne peux pas téléphoner à Kate, elle est partie avec son mari et sa famille au Montana. Je n'ai pas envie de lire les manuscrits que, comme d'habitude, j'ai emmenés avec moi. Je suis franchement contrariante... Quand Christian est à la maison, il se plaint souvent que je travaille durant le week-end, et maintenant que je suis toute seule, je ne sais pas quoi faire. L'idée de regarder la télévision ne m'inspire pas. En désespoir de cause, je remonte à l'étage pour me jeter sur mon lit.

Dans deux semaines, Christian va fêter ses trente-cinq ans. Je n'ai pas encore déterminé quel cadeau lui offrir. Dans cinq ans, c'est la quarantaine. C'est effrayant, non ? Presque... vieux. Je suis sûre que cette perspective le terrorise à l'avance. Voyons, est-ce qu'en réfléchissant je pourrais trouver de d'inspiration...

Je me réveille en sursaut. Je suis toujours sur mon lit et mon téléphone sonne : *Your Love is King*. Je manque avoir un choc cardiaque. Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à Christian ?

— Allo ? dis-je d'une voix tremblante.

— *Pourquoi es-tu aussi essoufflée, Ana ?*

— Parce que je faisais la sieste et que tu m'as fait peur... C'est idiot, je ne sais pas ce qui m'a pris.

— *J'avais commencé à t'écrire, mais j'ai préféré entendre ta voix. Tout va bien à la maison ?*

— Bien sûr. Tu n'es parti que depuis ce matin.

— *Ta mère est bien arrivée ?*

— Oui, elle paraît plutôt éteinte. Elle est allée se coucher après le déjeuner et là... Quelle heure est-il ? 17 heures... elle n'est pas encore sortie de sa chambre. Je me demande ce qu'elle a... Tu crois qu'elle s'est disputée avec Bob ?

— *Comment le saurais-je. Ana ? Mais si ta mère a un problème, elle ne manquera pas de t'en parler. Je n'ai jamais connu de femme plus... expansive.*

Même au bout du fil, j'entends Christian ricaner. Il trouve maman soûlante, il ne me l'a jamais caché.

— C'est ma mère, je l'aime.

— *Je sais, baby. Ce n'était pas une critique. Sinon, je suis à l'hôtel. Je pense à toi... j'aimerais que tu sois là pour faire baisser ma pression, les jours à venir vont être tendus. Tu es partante pour un peu de sexe par téléphone ?*

— Quoi ? Tu es fou ? Phoebe a passé l'après-midi chez les Taylor, mais elle ne va pas tarder à revenir et ma mère va se lever. Nous serons interrompus d'ici quelques minutes.

— *Tu as raison, j'avais oublié le décalage horaire. Dans ce cas, Mrs Grey, je te laisse à tes obligations familiales. Ce sera pour une autre fois.*

Cinq minutes après, je reçois un mail de Christian.

À : Anastasia Grey

Objet : Rendez-vous

Date : 7 novembre 2016, 17 h 05

De : Christian Grey

Ma chère épouse très occupée,

Je n'ai pas l'intention d'attendre éternellement ce dont tu m'as privé. Rendez-vous ce soir, à 22 heures au téléphone. Tu ne porteras qu'une nuisette en satin, pas de culotte. Et tu obéiras à la moindre de mes consignes. Compris ?

J'ai besoin de ce viatique pour affronter cette semaine de solitude.

Je t'aime

Christian Grey

P-DG priapique, Grey Entreprises Holding, Inc.

À 22 heures

— Allo ?

— *Encore essoufflée, Mrs Grey... Que se passe-t-il ? Tu dormais ?*

— Non ! Christian ! Après ton mail de tout à l'heure, je... je...

Il éclate de rire. *Crétin !*

— *Oh baby, c'est le sexe par téléphone qui t'affole à ce point ? Je ne vois pas pourquoi. Nous l'avons déjà pratiqué, l'aurais-tu oublié ?*

Non, justement ! hurle ma déesse intérieure, à moitié hystérique.

— *Anastasia, réponds ! ordonne Christian.*

— Non, monsieur.

Ce n'est qu'un chuchotement, mais (inconsciemment ou pas) j'ai donné le ton de nos ébats : soumise et dominant.

— *Je vois, susurre la voix chaude de mon mari. Que portes-tu, baby ?*

— Seulement ma nuisette.

— *Très bien. Tu es à genoux ?*

— Oui.

— *Par terre ?*

— Non, sur le lit.

— *Alors, couche-toi. De tout ton long. Garde le téléphone dans ta main droite et accroche-toi de l'autre au montant du lit. Étire ton corps au maximum.*

J'obéis à chacune de ses instructions, je suis comme en transe. Les yeux fermés. Je le vois... presque à mes côtés.

— *Anastasia !*

Sa voix a claqué comme un coup de fouet. Je sursaute.

— *Quoi ? Euh, pardon... quoi, monsieur ?*

— *Réponds quand je te parle. Tu es dans la position demandée ?*

— Oui, monsieur.

— *À quoi penses-tu ?*

— À toi.

— *Baby, il me faut quelques précisions. Je répète : à quoi penses-tu ?*

— À tes mains sur moi, sur mes seins... sur mon ventre et... plus bas.

Il rit doucement, sa voix est comme une caresse qui me brûle la peau.

— *Très bien. Je pense à la même chose. Mes mains sont sur tes seins, ma bouche aussi.*

— *Argh !*

Je me cambre déjà. *Franchement ? Anastasia, tu n'as pas honte ! Tu es une vraie nymphomane.*

Perdue dans mon fantasme onirique, je n'écoute pas la voix de ma conscience. D'ailleurs, ma déesse intérieure s'est déjà jetée sur elle, armée d'une batte de base-ball, et je ne veux pas assister au massacre. Ça pourrait me déconcentrer !

— *Je passe les mains sous tes aisselles, Ana, chuchote Christian.*

Je suis tellement prise à ce jeu érotique qu'un frisson me parcourt immédiatement le corps ; j'en ai la chair de poule. Je glousse. Il me demande aussitôt :

— *Pourquoi ris-tu ?*

— Parce que ça me chatouille.

— *C'est bien, baby. Continuons... Je me demande si tu peux jouir par autosuggestion ou si je vais te demander de te caresser.*

— Christian !

Cette fois, j'ouvre les yeux. Non ! Je n'aime pas me masturber devant lui ! J'ai essayé, à sa demande, mais ça n'est pas mon truc.

— Je sais, baby, répond-il comme s'il devinait mes pensées, mais je ne suis pas là pour te voir. Ferme les yeux et pense qu'il s'agit de moi. Change le téléphone de côté, et mets ta main droite entre tes jambes.

J'obéis, inquiète mais curieuse de voir ce que va donner cette expérience.

— *Baby, tu vas apprendre beaucoup avec tes doigts. C'est la meilleure façon d'appriivoiser ton corps et de découvrir ce qui te plaît – ou pas. Il ne s'agit pas de sexe en solitaire, je suis là...*

Je gémis. Sa voix est plus efficace que mes caresses maladroitement. Je sens autour de moi la présence de Christian, presque son poids sur moi.

— *Il y a trois étapes au plaisir, Anastasia, le désir, l'excitation, je pense que tu les as franchies, et la dernière, la stimulation. Alors, vas-y !*

Mon ventre est en feu, une douleur sourde bat entre mes jambes. C'est bon. Je me trémousse pour que la friction apaise ma tension. Je suis trempée. J'en veux encore. J'en veux plus. J'effleure mon sexe, mais c'est insuffisant. Mes attouchements sont trop légers, ça me rend folle.

— *Plus fort !* ordonne Christian. *Plus vite. Quand je suis brutal, tu aimes ça !*

— Je...

J'insinue deux doigts en moi. Oh, lala, ça me procure un choc violent, presque électrique. Je geins de plus belle, en me tordant sur le lit. Et là, je perds le rythme, ce qui fait retomber de mon petit nuage. Je grogne ma déception.

— *Continue*, réclame Christian.

À nouveau, je me pénètre profondément. Mes doigts sont trop petits. Je préférerais avoir mon mari avec moi.

— *Prends l'entrée de service...* chuchote la voix du diable.

Deux minutes après, je suis emportée dans une spirale, mon ventre se crispe. Une sensation exaltante se libère en moi... une multitude de spasmes et je m'envole, je me disperse. J'entends des cris étranglés, des gémissements rauques, des balbutiements incohérents. C'est moi ? Oui, je crois... je découvre la masturbation. Waouh !

Quand je retombe sur terre, c'est le visage de Christian que j'évoque en premier. Où est mon téléphone ? Je l'ai lâché durant mon orgasme... J'espère ne pas avoir raccroché !

— Allo ? Christian ? Tu es toujours là ?

— *Oui, baby. C'était... superbe ! Bravo !*

Il paraît très satisfait de moi – et de lui-même.

— Mmm, dis-je les yeux clos. Je t'aime.

— *Moi aussi. Dors, maintenant. Je t'appellerai demain.*

À Broadview

Ana

Hier soir, nous avons assisté à un match de soccer dans l'école primaire de Teddy. Son équipe a obtenu le meilleur score. Toute la famille – ou presque – était dans les gradins. Elliot a félicité Teddy comme s'il venait de gagner la coupe du monde. Ensuite, il a tenu à fêter ça chez lui, dans la superbe résidence écologique qu'il s'est construite, avant de rencontrer Kate, au milieu des bois, au-dessus de Seattle. Christian est revenu de Cincinnati juste après le dîner. Sawyer l'a conduit tout droit de Sea-Tac chez son frère.

Elliot et Kate ont décidé de garder les enfants : Teddy s'est endormi dans la chambre d'amis, Phoebe partage la chambre de sa cousine. Et Christian et moi sommes rentrés à Broadview.

Un vendredi, un soir qui, depuis notre mariage est réservée à notre couple. Nous étions dans les bras l'un de l'autre dès 21 heures.

À peine dans le vestibule, je lui ai sauté au cou comme si son absence avait duré des mois, et non quelques jours.

— Tu m'as manqué, baby, chuchote-t-il à mon oreille.

— Toi aussi, Mr Grey. Le téléphone ne suffit pas toujours. Nous avons la maison rien que pour nous.

— J'en suis très heureux. Viens, je veux me changer, je veux aussi que tu me racontes tout ce qui s'est passé durant mon absence.

J'éclate de rire. Il le sait déjà ! D'abord, parce que je lui ai parlé au téléphone tous les jours, ensuite, parce que nos agents de sécurité l'ont tenu au courant, j'en suis certaine.

Dimanche matin, l'ambiance est explosive. Les enfants, excités de retrouver leur père, se montrent capricieux comme pour lui faire payer son absence.

— Papa ! J'ai gagné le match de mon école, vendredi soir, tu n'étais pas là !

— Je sais, Ted. Je suis désolée. J'avais du travail. Ton oncle Elliot a enregistré le match, je l'ai déjà regardé hier matin dès le réveil.

— J'ai dormi avec Ava, chantonne Phoebe. Maman a dormi avec tante Kate.

Christian se tourne vers moi, un sourcil levé dans une interrogation muette.

— Je pars quelques jours, baby, et tu désertes déjà notre lit ?

Je lui jette un regard noir.

— Chut, voyons, pas devant les enfants. Kate et moi avons juste fait la sieste à Bellevue, dans le salon... Et ne panique pas, les enfants étaient surveillés : Ethan et Elliot se sont occupés de les faire goûter.

— Où était Mia ?

— Elle organisait une réception de fiançailles. Tu sais, sa boîte Grey Gourmet réussit vraiment bien, financièrement parlant, mais Ethan râle souvent de devoir passer la plupart de ses week-ends tout seul.

Christian se renfrogne et ne répond pas.

La cuisine est un vrai foutoir. Gail Taylor n'est pas là, elle ne travaille pas durant le week-end, sauf en cas d'urgence. Je me demande comment je ferais sans elle ! Cette femme admirable est capable de prendre tous les rôles : gouvernante, cuisinière, nourrice, grand-mère d'adoption, confidente... Bien entendu, elle a de l'aide, mais c'est elle qui gère le personnel de la maison, pas vraiment moi.

2017

Retour à la maison

16 juin 2017

Christian

Je ne supporte plus ces déplacements professionnels ! Je déteste devoir dormir loin de ma femme, de mes enfants. Il est 22 heures ce vendredi quand je reviens à la maison. Taylor se gare devant la porte d'entrée.

— Taylor, je partirai tôt demain matin, je ne vous reverrai donc pas avant dimanche prochain. Passez de bonnes vacances.

— Merci, Mr Grey. Vous ne voulez pas que je reste avec vous, hum... au moins durant la matinée ? Ma femme et moi pouvons parfaitement nous mettre en route demain, dans l'après-midi.

— Non, Taylor, dis-je d'un ton sans réplique. Mrs Jones a déjà préparé ses bagages, Cusco sait ce qu'il doit faire. (Je ricane.) Je pense que nous réussirons à nous passer de vous quelques jours.

J'entends presque le grondement frustré qu'il a du mal à retenir. Il part en vacances avec sa femme, qui est aussi notre gouvernante. Je me demande ce que nous allons manger cette semaine... À mon avis, Mrs Taylor a rempli le congélateur de plats tout préparés, nous devrions avoir de quoi tenir un mois.

La maison est silencieuse, les enfants dorment, bien sûr, mais il y a de la lumière au salon. Je trouve Ana installée sur le canapé, un livre à la main. Elle se réveille et me sourit.

Dieu, qu'elle m'a manqué !

Je lâche mon attaché-case pour me précipiter sur elle, je l'embrasse comme si ma vie en dépendait. À deux sur ce canapé, il n'y a pas assez de place. Je la fais rouler sur le tapis, à plat ventre, avec moi couché sur elle. Elle rit en se trémoussant, ce qui ne fait que renforcer mon excitation.

Elle porte une chemise de nuit et un peignoir. J'en trouve l'ourlet d'une main déjà fébrile, je remonte la soie le long de ses jambes pour dénuder ses reins, exposant sa peau nue à l'air nocturne. Elle tremble. Je coince ses vêtements sous mes genoux, ce qui empêche ma proie de bouger. La peau de ses cuisses est si douce, si soyeuse... le tissu de mon pantalon doit lui paraître rêche. Je détache ma ceinture, ouvre la fermeture éclair de ma braguette.

— Ici ? demande-t-elle, pantelante. Maintenant ?

— Oui.

Son corps presque nu est brûlant contre le mien. Son odeur m'enivre. Je passe la main droite sous son ventre pour la mettre à genoux d'une secousse. Elle a fermé les yeux. Mon sexe en érection se presse contre elle, mais j'attends, je veux savourer le moment où je la prendrai.

Je lâche Ana pour me redresser et libérer mon sexe érigé. Elle reste en place, à genoux, le cul en l'air. Elle est superbe ! Je vois ses doigts griffer le tapis, comme s'ils cherchaient désespérément à y trouver une prise. J'attends encore. Je veux qu'elle hurle de désir, folle d'anticipation. Pour mieux l'y inciter, je la caresse d'une main de propriétaire. De la rondeur de ses fesses, mes doigts glissent entre ses jambes

et se referment sur son sexe. Je l'ouvre délicatement, l'exposant davantage. Elle pousse un cri rauque, ses reins se cabrent. Elle est déjà prête à jouir, mais non, je ne veux pas. Pas encore...

Je me penche sur elle, la recouvrant de mon corps, je soutiens mon poids de mon bras gauche.

— Mets ta tête sur mon bras, baby.

— Christian... Bredouille-t-elle. S'il te plaît...

— Obéis !

Frémissant d'impatience, elle appuie le front contre mon avant-bras. De ma main libre, je guide mon sexe en elle. Enfin, je la pénètre. Elle ne peut rien faire pour m'échapper. Elle enfonce ses ongles dans mon biceps et geint doucement. En entendant ses petits cris de gorge, j'ai l'impression d'être un conquérant, un soir de pillage. Je continue à m'enfoncer, elle ondule et adapte sa cambrure.

Je commence à aller et venir, de plus en plus vite, de plus en plus fort. Mon corps tout entier vibre d'un feu intense, capable de me consumer. C'est un tourment subtil qu'un plaisir aussi paralysant, je n'ai aucun moyen, ni aucune envie, de m'y dérober. J'aime tout particulièrement cette position, en levrette, parce que je domine Anastasia. Elle est à moi, entièrement ! Je suis le maître de sa jouissance.

— Oh, Christian, gémit-elle, je t'en prie... encore. Encore! Je n'en peux plus... Non !

— Non ? Oh, si, ce n'est pas fini, baby.

Je dois l'avouer, ma voix est haletante, je réprime de justesse la plainte sourde qui monte de mon gosier.

— Je n'en peux plus, répète Ana.

Elle essaye de bouger pour mettre un terme à sa délicieuse torture, mais je plaque mon bras droit dans son dos. *Dans ce combat érotique, je suis le plus fort, baby, tu ne peux que prendre ce que je t'accorde, et attendre ta libération.* Je ferme les yeux, malgré l'attrait du spectacle qu'elle m'offre. Des étincelles explosent sous mes paupières closes. Mon cœur bat à tout rompre, j'ai du mal à respirer, mes muscles durcissent douloureusement, dans l'attente de l'orgasme.

Ana pousse un faible cri, elle tourne la tête dans le creux de mon bras et plante ses dents dans mon biceps. Ouille ! Je grogne : « Merde ! » Je ne m'y attendais pas. Ce bref élan de douleur me fait frémir, cette fois, un grondement guttural m'échappe. Je perds toute maîtrise, mon self-control vole en éclats.

Tu vas me le payer, baby ! Je lui saisis la nuque avec mes dents, comme un étalon maintient sa jument en position durant la monte. D'un brusque mouvement des hanches, je plonge en elle. Elle hurle, électriifiée, aussi bien par cette intrusion brutale que ma morsure primitive. J'ai à peine conscience de mes mouvements furieux pour posséder ma femme. Je continue à la marteler, profondément, rapidement, jusqu'au moment où un plaisir insensé nous submerge enfin. Ana se cramponne à mon bras tandis qu'un véritable cataclysme nous emporte tous les deux.

Le silence qui suit nous enveloppe comme un linceul. Je me demande si Ana n'a pas perdu connaissance. La réalité me revient par bribes. D'abord la froideur du sol, puis la chaleur du corps sous le mien. J'ai le bras mouillé de salive et de larmes. L'odeur de notre plaisir, forte et musquée, flotte dans l'air autour de nous. Le corps d'Ana tremble encore, secoué de pulsations qui font écho aux battements de mon cœur. Je sens l'humidité de ma semence nous coller l'un à l'autre. Je suis toujours en elle. La nuit n'est pas finie

Mon esprit s'éclaircit. J'espère ne pas lui avoir fait mal. J'ai été un peu... brutal !

— Ça va, baby ?

— Mmm mmm.

Je la soulève dans mes bras et l'emporte jusqu'à l'étage, dans notre chambre. Je la débarrasse de ses vêtements et dépose sur notre lit, où je la rejoins très vite après m'être déshabillé. Dès que je me couche sur elle, Ana écarte les jambes pour m'accueillir, puis resserre les cuisses autour de mes hanches. Elle cherche à m'attirer en elle, mais je roule sur le dos, je l'installe sur moi. Elle est à nouveau impatiente, affamée. Je lui caresse les seins, le dos, les fesses. Mon désir se ranime avec une violence surprenante. Je sens ses muscles intimes se contracter autour de moi.

Elle renverse la tête en arrière et se met à rire, une sonorité rauque et sensuelle, illuminée par la blancheur perlée de ses dents. Le regard planté dans le mien, Ana commence à bouger. Le spectacle est incroyable : regard voilé et corps cambré, elle est libre, déchaînée.

Pour me faire pardonner la violence de mon premier assaut, je m'offre à elle, la laissant faire ce qu'elle veut de moi. Elle s'empare de mes lèvres, la saveur unique et la puissance de ses baisers me montent à la tête. Ana me provoque en s'écartant de moi, en glissant le long de mon corps, en me prenant dans sa bouche. Sachant combien je tiens à mon contrôle, elle multiplie ses caresses. Un nouvel orgasme ne ralentit pas son ardeur. Je finis par la plaquer sur le lit. Je m'allonge sur elle.

— Tu n'y as pas été de main morte, baby, dis-je en grondant. À mon tour, maintenant.

Je glisse en elle. Je la croyais assouvie, mais je découvre qu'il n'en est rien. Sous mes caresses, elle s'abandonne sans retenue. Lorsqu'une bienheureuse béatitude m'accorde enfin un peu de répit, je découvre qu'Ana dort à poings fermés.

Samedi 17 juin 2017

Ana

— Maman, maman, maaaaaan !

Je me réveille en sursaut en entendant mon fils hurler dans le couloir. Teddy ne fait jamais la grasse matinée, même un samedi. J'ouvre les yeux, Christian n'est pas dans le lit avec moi. Il s'est levé tôt, ce matin. Il avait une réunion urgente, mais il devrait rentrer pour déjeuner. Pauvre Teddy ! Je me doute bien de ce qu'il veut, il va être déçu.

Avec un soupir, je repousse ma couette et quitte mon lit douillet pour aller à sa rencontre.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon chéri ?

Pour ses cinq ans, le mois dernier, Teddy a eu droit à un « grand lit », ou plus exactement à un « lit de grands ». Il est très fier de son nouveau statut. En ce moment, il n'est qu'un petit garçon qui tient à la main le cadeau confectionné à l'école pour son père, pour la fête des Pères. Demain, dimanche, nous irons déjeuner pour cette occasion chez Grace et Carrick. Et je téléphonerai à Ray. Je regrette de le savoir tout seul ce jour-là, mais il a refusé mon invitation à se joindre à nous. « *Je ne veux pas vous déranger, Annie.* »

Oh papa ! Comme si c'était le cas !

J'ai récemment appris que la première célébration de la fête des Pères avait eu lieu à Spokane¹⁵⁷, Washington le 19 juin 1910, à l'initiative de Sonora Smart Dodd. Fille d'un vétéran de la guerre civile¹⁵⁸, elle tenait à honorer son père qui l'avait élevée seul. Ce que Ray a fait avec moi, d'une certaine façon.

Cette année, la fête des Pères tombe en même temps – coïncidence amusante – que l'anniversaire de Christian. Il aura 34 ans...

— Où est papa ? réclame Teddy. Je veux lui donner mon cadeau !

— Mon petit cœur, la fête des Pères, c'est demain.

Je vois son petit visage se décomposer. Hier soir, Christian est rentré tard d'un déplacement professionnel, Teddy était déjà endormi, sinon il aurait organisé une célébration anticipée de la Fête des Pères, il n'a parlé que de cela toute la semaine. L'anniversaire de son père l'intéresse nettement moins.

Teddy s'accroche à ma chemise de nuit et tire dessus de toutes ses forces.

— Maman, il *faut* que papa ait son cadeau. Maintenant. *Tout de suite.*

Physiquement, il ressemble beaucoup à son père, et il a aussi hérité de son impatience. Comme je m'y attendais, il est déçu. Je ne supporte pas de voir son regard bleu noyé de larmes. Sur une impulsion, je prends ma décision :

¹⁵⁶ Aux États-Unis, on célèbre la Fête des Pères le troisième dimanche de juin..

¹⁵⁷ Ville américaine de l'État de Washington, située à l'est de Seattle

¹⁵⁸ Ou guerre de Sécession, survenue entre 1861 et 1865 entre « l'Union », dirigée par Abraham Lincoln, et « la Confédération », dirigée par Jefferson Davis.

— Tu sais ce que nous allons faire ? Rejoindre papa et déjeuner avec lui en ville. Ça sera une surprise ! Qu'est-ce que tu en dis ?

Teddy hésite un moment, puis il hoche la tête avec un grand sourire.

— D'accord.

— Très bien, alors attends-moi ici le temps que je prenne une douche. Je reviens très vite.

Dix minutes plus tard, en sortant de la salle de bain, je trouve Teddy occupé à sauter sur mon lit à pieds joints. Il en a sans doute besoin pour expurger son énergie. Comment Christian et moi avons-nous réussi à produire un enfant aussi turbulent ? Je me le demande souvent. Et Phoebe n'aura rien à lui envier, j'en suis persuadée.

— Ne saute pas, chéri, tu risques de tomber.

Je passe dans ma penderie pour m'habiller discrètement. Je continue à parler :

— Nous allons vérifier si ta sœur est réveillée, puis nous descendrons prendre tous les trois le petit déjeuner. Je vais vous préparer des gaufres. Je suis sûre que Gail a laissé tout ce qu'il faut dans le frigo.

Oh zut ! Taylor et Gail sont partis tous les deux ce matin de bonne heure, Christian leur ayant accordé une semaine de vacances bien méritées. Dans l'urgence de ses préparatifs, Gail aura-t-elle pensé à me préparer (comme d'habitude) de la pâte à gaufres ou à pancakes ? Et puis ce matin, Christian m'a annoncé qu'il prendrait sa R8 pour aller travailler. Je dormais, l'information s'est à peine gravée dans mon cerveau, mais cela vient juste de me revenir. Ettore Cusco, l'agent de sécurité de Teddy, sera d'astreinte ce week-end pour remplacer Taylor. Il a dû suivre Christian dans une autre voiture... je sais que mon maniaque de mari ne cède jamais le volant de son Audi préférée. Mais Cusco est à GEH, ça fait un agent de moins à la maison... Christian sera-t-il fâché si je sors avec les enfants sans l'avoir prévenu ? J'ai Luke Sawyer, bien sûr, mais je connais le protocole de sécurité établi par Taylor : je ne peux pas sortir de la propriété avec les enfants et un seul agent. D'ailleurs, Sawyer refuserait de nous emmener dans ces conditions. J'ai une idée : je vais téléphoner à Roger Garcia, l'agent de Phoebe, pour lui annoncer le changement de nos plans pour ce samedi. Je lui demanderai de venir avec nous et s'il n'est pas libre, Welch me trouvera un remplaçant.

Dois-je m'occuper personnellement de ces préparatifs ou bien laisser Sawyer s'en charger ?

Anastasia, tu as pris l'habitude de te décharger sur ton personnel, je ne te reconnais plus.

Je reviens dans la chambre. Teddy saute toujours sur mon lit. Il ne m'a pas écoutée ! Pourquoi faut-il que je hurle souvent pour me faire entendre alors Christian n'a jamais besoin d'élever la voix avec son fils ? C'est injuste !

— Teddy ! Arrête de sauter ! Si tu n'obéis pas, nous n'irons pas trouver papa.

La menace est efficace, il s'interrompt et m'examine, la tête penchée.

— Je veux m'habiller tout seul, tranche-t-il. Je veux mettre mon jean neuf et ma chemise blanche, comme papa.

Il négocie avant de suivre mes instructions ? Oh Seigneur ! Il est impayable... Et puis « comme papa », c'est une formule que mon fils utilise souvent. Son père est son idole, son modèle. Je hoche la tête avec un sourire ému.

— C'est d'accord.

Il ne me reste plus qu'à démêler ma tignasse pour être prête, j'ai oublié de le faire dans la salle de bain en sortant de la douche.

J'accompagne ensuite mon fils jusque dans sa chambre, je lui sors les vêtements qu'il a réclamés, puis je le laisse se débrouiller. S'il se trompe dans ses boutons, j'aurai toujours la possibilité de rectifier tout à l'heure. Et s'il se salit en déjeunant ? Oh, nous verrons bien...

Je vais jusqu'à la nurserie, désormais exclusivement consacrée à Phoebe, Teddy ayant sa chambre « de grand » à l'étage supérieur, et j'entrouvre la porte sans faire de bruit. Mes précautions sont inutiles, ma fille est réveillée. Assise dans son lit blanc à barreaux, elle tient contre sa joue une petite couverture au crochet son doudou, et me regarde de ses grands yeux gris. Grande pour ses deux ans et demi, elle est vive et très dégourdie. Elle a marché à dix mois. Christian est très fier que sa fille soit aussi précoce.

Mon cœur s'emballa quand Phoebe m'adresse un grand sourire édenté. Elle est si adorable dans son berceau de princesse, avec un baldaquin en tulle blanc surmonté d'un gros nœud rose pâle – un cadeau de Mia, sa marraine. La grenouillère noir et blanc AC-DC que porte Phoebe détonne un peu dans le décor. C'est Kate qui la lui a offerte ; Christian a grincé les dents, je ne sais pas pourquoi.

— Tu es réveillée, ma chérie, parfait. Tu viens avec maman ?

Je lui tends les bras, elle se redresse en se tenant aux barreaux de son petit lit blanc et met à trépigner. Elle aussi saute sur les lits ? Oh lala !

J'ai à peine fini de la changer et de l'habiller quand Teddy fait irruption dans la pièce, toujours aussi excité.

— Fibi ! hurle-t-il. Nous allons voir papa ! C'est la fête des Pères ! J'ai un cadeau. Pas toi, tu es trop petite, mais c'est pas grave : moi, j'ai un cadeau ! C'est moi qui l'ai fait, tout seul ! À l'école !

— Da-da-da, répond Phoebe qui bave d'admiration devant un tel accomplissement.

En me retrouvant avec les enfants dans la cuisine déserte, je me demande si mon idée « géniale » n'est pas une erreur, mais je ne peux revenir sur ce que j'ai promis à Teddy. Il me faut continuer.

J'ouvre le frigidaire, j'y trouve un Tupperware rempli de pâte. J'ai un grand sourire reconnaissant. Que le ciel bénisse Gail et sa prévoyance !

— Nous aurons des pancakes, les enfants, ça vous va ?

Teddy grimpe sur son tabouret, devant le comptoir.

— Je veux aussi du bacon et du sirop d'érable, déclare-t-il, péremptoire.

— On dit « je voudrais », chéri, pas « je veux ». Et tu dois ajouter : « s'il te plaît, maman ».

Teddy lève un sourcil sceptique. Il me rappelle tellement son père que c'en est comique. Évidemment, Christian ne s'exprime qu'en disant « je veux ». Il donne un très mauvais exemple aux enfants.

— S'il te plaît, maman, concède mon fils, avec un sourire.

Je lui fais un clin d'œil. J'installe Phoebe sur sa chaise haute avant de lui faire chauffer un biberon. Je vérifie la température du mélange, en faisant tomber quelques gouttes sur le dos de ma main, avant de le lui donner. Elle s'empare de son butin avec enthousiasme et se colle la tétine dans la bouche.

Teddy regarde sa sœur en plissant le front.

— Tu vas aussi lui donner des pancakes, maman ?

— Oui, mais elle est encore petite. Il vaut mieux qu'elle prenne d'abord son biberon, mon chéri. Ne t'inquiète pas, elle sera bien nourrie.

Je dépose devant mon fils une assiette garnie – pancakes, et bacon, et sirop d'érable – avant de retourner devant ma poêle m'occuper de ma portion.

— Où allons-nous manger à midi ? demande Teddy la bouche pleine.

— Finis de manger avant de parler, chéri. Et attache ta serviette autour de ton cou, si tu fais des tâches sur ta chemise blanche, ce serait dommage.

— Oui maman.

Oh, il doit vraiment tenir à faire bonne impression aujourd'hui, il est rare qu'il soit aussi conciliant.

— Où allons-nous manger à midi ? répète-t-il, cinq secondes après.

— Nous verrons... Une fois en ville, nous aurons l'embarras du choix.

— Ça veut dire quoi ?

— Que nous choisirons sur place, Teddy.

Je me tourne vers ma fille.

— Tu as déjà fini, Phoebe ? Parfait. Tiens, goûte... Non, chérie, pas avec les mains, sinon, je vais devoir te changer...

Une fois le petit déjeuner terminé, j'installe Phoebe avec des jouets au salon, et je demande à Teddy de jouer un moment avec d'elle, parce que j'ai des coups de téléphone à passer.

Mon fils a l'habitude de voir son père en permanence avec un BlackBerry à l'oreille. Il accorde donc un grand respect au mot « téléphone ». C'est important chez les Grands.

— D'accord.

Je m'attarde une minute sur le seuil du salon pour les regarder tous les deux, Phoebe dans sa petite robe jaune d'or à volants, Teddy vêtu comme un adolescent – il a même pris son petit veston sombre. Mes enfants sont superbes ! Christian et moi les avons bien réussis. Je regrette presque qu'il refuse que nous en ayons davantage... Je secoue la tête, ce n'est pas le moment de lanterner sur le sujet. Je baisse les yeux pour examiner ma tenue ; pressée par le temps ce matin, j'ai enfilé ce qui me tombait sous la main : un pantalon de couleur prune – Christian aime particulièrement cette couleur sur moi – assorti d'un chemisier rose pâle.

Je convoque Sawyer pour lui expliquer la situation. Mon agent de sécurité d'une placidité à toute épreuve, nous nous entendons bien, lui et moi.

— Mr Grey est-il au courant, madame ?

Je lève les yeux au ciel. J'ai dû rater une étape de mon raisonnement. Sawyer n'a rien compris !

— Non, Luke, absolument pas. Les enfants et moi voulons lui faire une surprise, vous ne devez prévenir ni Christian ni Cusco.

Il fronce les sourcils, ce qui ne m'étonne pas. Aucun agent de sécurité n'apprécie le mot « surprise ». Taylor en particulier le déteste, Christian aussi. Mais Sawyer n'ose rien me refuser. Il se contente de faire remarquer :

— Nous ne pouvons pas sortir tous les quatre, Mrs Grey. Le protocole le précise bien.

— Je sais, je sais. Je vais prévenir Roger Garcia et lui demander de nous accompagner. Luke, que risquons-nous en allant à Grey House, dans une voiture blindée ? Ensuite, nous irons déjeuner, il y aura avec nous mon mari et Cusco.

— Très bien, Mrs Grey. Avec Garcia en renfort, c'est d'accord. Je vais prévenir Mr Welch, à toutes fins utiles. Je lui recommanderai le secret.

Je présume que c'est un compromis acceptable.

— D'accord.

— Voulez-vous que je me charge d'appeler Garcia ?

Devant cette proposition, j'oublie mes vellétés d'autonomie.

— Oui, volontiers, merci Luke. S'il n'est pas libre, demandez s'il vous plaît un remplaçant à Mr Welch ... euh, quelqu'un que nous connaissons déjà.

J'ai ajouté cette précision parce que Christian déteste voir de nouvelles têtes autour de moi et des enfants. Sawyer secoue la tête.

— Il sera libre, ne vous inquiétez pas, madame. T... je veux dire Mr Taylor ne serait pas parti sans s'assurer que tous vos agents soient disponibles.

J'ai un grand sourire. Voilà qui ne m'étonne pas. Taylor est pointilleux à l'extrême question sécurité, il prend très à cœur son travail de nous protéger tous les quatre. Je sais que Christian a dû insister pour convaincre Taylor de partir quelques jours, mais faire plaisir à Gail compte aussi énormément pour lui...

Une fois Sawyer parti, je regarde ma montre. Il n'est que dix heures, si nous quittons Broadview trop tôt, nous arriverons à Grey House bien avant l'heure de déjeuner. Et je n'ose imaginer l'effolement général si un Teddy surexcité reste lâché trop longtemps dans les bureaux de son père. Un quart d'heure me paraît être le grand maximum. Je ne tiens pas à ce que Christian ait à sévir et/ou gronder son fils le jour de la fête des Pères.

Pour distraire mon fils, je lui propose d'emballer son cadeau pour son père.

Il s'agit d'un joli cadre en bois, avec à l'intérieur un arbre stylisé dessiné par quatre empreintes de la main de Teddy, en différentes teintes de vert et jaune. En dessous, est écrit : « *Happy Father's Day – June, 18 2017* ». Avec un sourire, j'évoque tout ce que j'ai confectionné pour Ray au cours de mes années de maternelle et de primaire : des cartes, des moulages de pâte à sel, d'affreux gobelets, cendriers ou porte-crayons faits des éléments les plus variés, épingles à linge, capsules de bière, bouchons de liège, coquillages... Il a pieusement conservé ces reliques, sur une étagère de sa chambre. Christian s'apprête à commencer la même collection. Je me demande ce qu'il en pensera. Il sait que la fête des Pères tombe ce dimanche, puisque nous allons tous déjeuner chez les Grey et qu'il a prévu un cadeau pour Carrick de notre part à tous : des stylos Montblanc¹⁵⁹. « *Ce n'est pas très original, mais pour un avocat, c'est mêler l'utile à l'agréable, non ?* » m'a-t-il dit avec ce sourire timide que j'aime tant. Bon, il n'a probablement pas pensé que son fils lui ferait un cadeau personnel. C'est à l'école que Teddy a appris la signification de ce jour particulier ; il a pris l'affaire à cœur. Depuis que Christian est devenu père, je lui offre le troisième dimanche de juin un cadeau « de la part de » son fils, mais la signification n'est pas la même.

¹⁵⁹ Montblanc International GmbH, entreprise allemande spécialisée dans la fabrication de stylos de luxe (60 % du marché mondial), montres, maroquinerie, bijouterie/joaillerie et parfumerie...

Et pour son anniversaire, nous le fêterons deux fois : d'abord à midi, avec toute la famille, ensuite... tous les deux.

Il est enfin l'heure de partir. Je trouve Roger Garcia avec Luke Sawyer devant l'entrée de la maison lorsque nous sortons tous les trois, je tiens Teddy par la main, je porte Phoebe sur un bras.

Roger me salue :

— Bonjour, Mrs Grey. Laissez-moi vous la prendre, je vous en prie.

— Bonjour, Roger. Merci. Elle commence à faire son poids !

Phoebe lui tend volontiers les bras, elle a l'habitude d'avoir auprès d'elle cet homme placide, souriant et calme. Elle l'aime beaucoup, elle plaque sa petite main sur sa joue en faisant des petits bruits de bouche affectueux.

— Hello, ma poupée. Tu es bien jolie, ce matin, dit Roger qui sourit ma fille.

Nous nous dirigeons ensemble jusqu'au garage. Pourquoi Sawyer n'a-t-il pas avancé la voiture ? J'en comprends très vite la raison.

— Quelle voiture voulez-vous prendre aujourd'hui, Mrs Grey ? La SAAB ou bien le 4x4 Audi ?

Il ne parle pas de ma R8. D'accord, nous ne rentrerions pas à cinq dedans, mais quand même : je ne conduis *jamais* ma voiture ! Je n'en ai ni le temps ni l'occasion, ni rien... Ce n'est pas juste. Christian le fait, pourquoi pas moi ?

— Nous prendrons l'Audi Quattro, décide Teddy.

Je souris de son ton autoritaire, il a de qui tenir. De plus, il a raison, c'est le plus gros modèle de notre parc, le plus fiable également. Un choix parfait.

Soudain, Phoebe pousse un hurlement d'angoisse. Nous nous figeons tous pour la regarder. Elle pleure à grosses larmes. Que se passe-t-il ?

— Elle a perdu son doudou, déclare Teddy.

Oh, elle a dû le laisser tomber en changeant de bras, quand elle est passée des miens à ceux de Roger. Nous sortons du garage et Teddy retourne en courant jusqu'au seuil de la maison, suivi par Sawyer. Je suis soulagée en le voyant récupérer la petite couverture sans laquelle ma fille ne se déplace jamais. Christian a eu une grimace lorsqu'il a constaté ce tic chez sa fille. Il m'a expliqué que lui-même, étant enfant, avait également une couverture-doudou... Et ce n'est pas un bon souvenir.

Peu après, Grace m'a fourni de plus amples explications concernant cet attachement infantin.

« Quand j'ai connu Christian, il venait d'être découvert près du cadavre de sa mère, police l'a amené à l'hôpital où je travaillais en pédiatrie. Je n'oublierai jamais ce premier contact... Il serait contre lui une petite couverture en polyester jauni, couverte de taches. J'ai tenté de lui enlever ce chiffon crasseux, mais il s'y est accroché avec une telle terreur que je n'ai pas insisté... Au cours des mois qui ont suivi ; il n'a jamais lâché sa couverture – que j'avais réussi à laver ! – Cary et moi déterminions le niveau d'anxiété de notre petit garçon par rapport à la proximité de son objet fétiche. Mais tu sais, Ana, un tel attachement n'a rien d'inhabituel : Cary aussi avait un doudou-couverture, sa mère le lui avait confectionné au crochet. »

Je ne me souviens pas que Teddy enfant ait eu un doudou... il avait bien un ours en peluche avec lequel il exigeait de dormir, mais il ne l'emmenait pas partout avec lui. Du moins, je ne crois pas.

La couverture de Phoebe est en crochet, c'est grand-mère Trevelyan (la mère de Grace) qui la lui a offerte peu après sa naissance. Pour moi, c'est un souvenir précieux : je la revois à l'hôpital, sur le berceau de mon bébé. Elle est rose pâle, avec une bordure en satin que ma fille aime à caresser du doigt. Ce geste semble l'apaiser, la rassurer ; elle le fait toujours avant de dormir.

Il est 11 h 30 lorsque nous quittons la propriété, je me retourne pour voir les grilles se refermer derrière la voiture. Peu après, nous sommes en route pour rendre à Christian une visite-surprise.

Oh lala ! J'espère que tout se passera bien !

Le voyage jusqu'au centre-ville de Seattle se passe à peu près tranquillement, même si Teddy réclame plusieurs fois de savoir si : « *on est arrivé ?* » Le siège social de la multinationale de Christian est une tour de vingt étages, toute en verre et en acier incurvé, avec « GREY HOUSE » écrit discrètement en lettres d'acier au-dessus des portes vitrées de l'entrée principale.

Sawyer se gare dans le parking souterrain, à côté de la R8 noire de Christian. C'est étrange de la voir là... Depuis combien de temps n'avait-il pas conduit lui-même pour aller en ville ?

— C'est la voiture de papa, explique mon fils à sa sœur.

— Da-da-da, chante-t-elle gaiement.

Christian affirme qu'elle dit : « dada », pour « daddy » – *c'est-à-dire « papa », en anglais* –, mais à mon avis, son interprétation est fortement biaisée. Et pour le moment, Phoebe ne dit rien d'autre.

Une fois la voiture arrêtée, je détache les ceintures de sécurité des enfants puis, suivis des deux agents, nous avançons en groupe jusqu'à l'ascenseur. Il nous emmène jusqu'au vingtième étage à une vitesse étourdissante. Je présume que Sawyer ou Garcia ont prévenu la sécurité, personne ne nous intercepte. D'un autre côté, nous sommes arrivés dans la voiture de Christian, bien connue de tous ses agents.

Les portes s'ouvrent sur un hall en verre et en acier ; devant nous, un bureau en grès blanc. Une femme blonde tirée à quatre épingles – tailleur anthracite parfaitement coupé et chemisier immaculé, son uniforme habituel – se lève avec un grand sourire pour nous accueillir. Andrea Parker est à Grey House un samedi matin ? Cette femme est aussi addict que Taylor au travail, je me demande s'il lui arrive de prendre des vacances.

Y a-t-il quelqu'un dans sa vie ?

Anastasia, cela ne te regarde pas...

— Bonjour, Mrs Grey, nous ne vous attendions pas, mais c'est un plaisir de vous voir à Grey House. Bonjour, jeune homme, tu es Theodore, non ? Et voilà Miss Phoebe.

— Bonjour, madame, répond Teddy, poli et très digne.

Phoebe s'accroche à mon pantalon en cachant son visage dans sa couverture. Pourtant, elle doit jeter un coup d'œil à travers, parce qu'elle crie tout à coup, le bras tendu :

— Da-da-da !

Zut ! Christian a raison, elle parle bien de lui en disant « dada » ! Je me tourne et il est bien là, à l'autre bout de l'open space, dans une des salles de conférence – j'en connais au moins trois ! – qui se trouvent son étage, sa haute silhouette est bien visible derrière la paroi en partie vitrée. Il n'est pas seul, une dizaine d'autres personnes sont assises autour de la longue table ovoïde qui n'est qu'à moitié remplie.

— Voulez-vous que je prévienne Mr Grey de votre arrivée, madame ? demande Andrea.

— Non, merci, nous allons attendre qu'il ait terminé. Les enfants tiennent à lui faire une surprise.

Un peu étonnée, elle hoche la tête avec un sourire. Elle sait s'adapter à toutes les circonstances, c'est ce qui la rend si précieuse aux yeux de Christian. Elle travaille pour lui depuis une dizaine d'années (je crois), et ils forment une bonne équipe.

J'entraîne les enfants jusqu'à des sièges en cuir blanc, dans la zone réservée aux visiteurs, derrière lesquels se trouve une autre salle de réunion, plus vaste, avec une immense table en bois sombre et une ses sièges assortis. Par la baie vitrée, on peut contempler Seattle jusqu'au Puget Sound.

— Il ne faut pas déranger papa pendant qu'il travaille, nous allons...

Tout en parlant, je soulève Phoebe par la taille pour l'asseoir, près de la fenêtre, la vue superbe sur la baie distrait un moment mon attention. Quand je me retourne, je vois Teddy filer à toute vitesse vers la salle de conférence où se trouve son père. Seigneur, il ne m'écoute jamais !

— Teddy ! Reviens ici !

Phoebe en profite pour redescendre de son siège et se lancer à la poursuite de son frère. Je jette à Andrea un regard penaud, avant de courir derrière les enfants. Phoebe trébuche sur sa couverture et tombe à plat ventre, elle se met à hurler. Teddy est déjà à la porte vitrée, il la fait coulisser en criant :

— Papa ! Papa ! Bonne fête !

Bon, c'est la catastrophe. *Bravo, Anastasia, beau boulot !*

Je récupère ma fille et vérifie qu'elle n'a rien ; elle cesse de pleurer dès qu'elle est dans mes bras. Je crois qu'elle apprécie cette position parce que ça lui donne une meilleure vue de son environnement. Ensemble, nous rejoignons Teddy. Je suis écarlate d'embarras : j'ai démontré à tout le personnel de Christian que j'étais incapable de maîtriser mes propres enfants.

Quand je pénètre dans la salle de réunion, ils sont tous debout, tournés vers moi ; certains visages sont étonnés, la plupart souriants. Phoebe s'agitant férocement, je suis obligée de la poser à terre, j'ai peur qu'elle m'échappe des mains. Elle se rue vers Christian qui s'est accroupi, pour parler à son fils. Il voit arriver la petite et il la rattrape quand elle se jette sur lui.

Il se relève avec elle serrée contre sa poitrine et me salue :

— Bonjour, Anastasia.

Il continue, en levant un sourcil inquisiteur :

— À quoi dois-je le plaisir de cette visite... inattendue ?

Il a un visage impassible, j'ignore s'il est furieux ou simplement surpris. Houlà, il a dit « Anastasia ». Ce n'est jamais bon signe. D'un autre côté, il est toujours plus formel en public et nous sommes cernés de regards curieux.

Teddy continue à parler à toute allure de la fête des Pères, de son cadeau, du fait qu'il a attendu hier son père jusqu'à point d'heure, et qu'il n'était pas là, et patati et patata. Il a du souffle, je dois le reconnaître !

— Theodore, silence, s'il te plaît, dit gentiment Christian. J'aimerais comprendre ce qui se passe.

Il n'a pas élevé la voix, Teddy obtempère instantanément.

— Oui, papa.

Je les fusille du regard tous les deux, le fils et le père, deux complices, deux vauriens ! J'espère bien que ma fille, dès qu'elle sera en âge de raisonner, s'alliera avec moi par solidarité féminine. Au moins, cela équilibrera les forces.

Pour le moment, Phoebe est passée à l'ennemi : sa couverture toujours serrée contre elle, se penche pour embrasser son père. Il la regarde, un sourire émerveillé adoucit ses lèvres, ce qui transforme son expression. Il a les yeux brillants d'amour et de fierté.

— Coucou, ma chérie, murmure-t-il. Que tu es belle dans cette robe !

— Da-da-da.

Je toussote pour retrouver ma voix.

— Nous sommes venus déjeuner avec toi, Christian. Tedd...

Je ravale de justesse la dernière syllabe : « Teddy », cela fait enfantin, et aujourd'hui, mon fils tient beaucoup à être « un grand », si je dois en croire son choix de vêtements. Je reprends avec un sourire :

— Ted a un cadeau pour la fête des Pères, il tenait absolument à te l'offrir.

— Je vois.

Christian ne statue pas l'évidence : c'est *demain*, la fête des Pères. Il le sait, mais il connaît aussi l'impatience de Teddy. Après tout, c'est un trait de caractère qu'il partage avec son fils. Il se tourne vers ses collaborateurs qui nous examinent toujours. Maintenant que j'ai un peu retrouvé mes esprits, je reconnais plusieurs d'entre eux : Ros Bailey et Barney Sullivan presque des amis, et d'autres que je rencontre aux soirées Grey House au moment de Noël. J'en connais certains par leurs noms : Walter Tighwater, le chef comptable de GEH, et ses adjoints, Dwayne Warren et Samuel Alexander Madison – que tout le monde, même Christian, appelle « Sam » –, ainsi que le trio du service de gestion prévisionnelle Alejandro Sampras, Joe White, et la jeune et jolie blonde, Marion Denison, leur adjointe. Ils sont mes interlocuteurs à Grey Publishing au moment des bilans...

— Bonjour à tous, dis-je la cantonade. Je suis vraiment désolée de vous avoir dérangés, mais les enfants m'ont échappé. Ils étaient si impatients de souhaiter bonne fête à leur père qu'ils ont pris... hum, un jour d'avance.

Je fais la grimace ; Ros éclate de rire, même Christian a un gloussement. Il n'y a que des sourires sur les visages qui me font face.

— Mesdames et messieurs, déclare mon mari, une urgence me réclame. La réunion est close.

— Christian, je ne voulais pas...

— Ne vous inquiétez pas, Mrs Grey, me dit gentiment Barney, nous avons quasiment terminé.

Il s'approche de Christian et déclare :

— Votre fils est votre sosie, patron. Étrange... j'aurais juré que le clonage était interdit...

Le directeur du service informatique de Grey House est un homme au look un peu étrange, genre savant fou. Je ne sais jamais s'il est sérieux ou s'il plaisante. Christian affirme que Barney possède un cerveau exceptionnel, ce qui, dans sa bouche, est le plus grand des compliments.

Ros tend la main à Christian en disant :

— Bon, alors, je vais rentrer chez moi, Gwen m'attend. Mrs Grey, vous avez une famille superbe. Comment pouvez-vous passer le samedi enfermé dans votre bureau ? Il fait beau, profitez-en !

Il la regarde de haut, d'un air féroce, mais ce n'est qu'une façade. Je sais qu'il aime beaucoup son directeur général – *ou bien est-elle sa directrice générale ?* Ros a son franc-parler, certes, mais elle est aussi d'une intelligence incisive. Et Christian lui confie Grey House lorsqu'il doit s'absenter, ce qui indique la confiance qu'il a en elle.

En un rien de temps, j'ai serré d'innombrables mains et... pft ! tout le monde a disparu. Comme par magie. Nous nous retrouvons tous les quatre seuls dans la salle de conférence désertée.

Je baisse les yeux, confuse.

— Je suis vraiment désolée de t'avoir interrompu, Christian. Je pensais...

— Ce n'est pas grave, baby. Ne t'inquiète pas. Barney a raison, nous avons quasiment terminé. Mais je ne comprends pas ce qui t'a poussée à venir jusqu'à Seattle... Je comptais rentrer tôt pour déjeuner à la maison. Tu te souviens ? Je te l'ai dit ce matin... Il est vrai que tu dormais, je ne suis pas certain que tu m'aies écouté.

— Papa !

— Da-da-da !

Les enfants ont tenu bon une dizaine de minutes après l'injonction de leur père, mais ils recommencent à s'agiter. Phoebe se tortille pour descendre et Christian la pose par terre ; elle se met à explorer la pièce, très vite, elle passe à quatre pattes sous la table. Je la surveille sans m'inquiéter : je doute qu'elle puisse faire des bêtises là-dessous. Teddy tapote la jambe de Christian, qui baisse la tête vers lui :

— Oui, mon fils ?

— Bonne fête, papa !

Christian affiche un grand sourire ravi.

— Tu as raison, c'est la fête des Pères ! Comment ai-je pu l'oublier ? Et toi, comment le sais-tu ?

— C'est le maître qui nous l'a dit à l'école. Il nous a dit qu'il fallait un cadeau. (Il trépigne d'enthousiasme.) Papa, ton cadeau, je l'ai fait tout seul pour toi !

— Qu'est-ce que c'est ?

Le visage de Teddy se fige, il se tourne vers moi, accusateur :

— Maman, où est mon cadeau ?

Oh lala ! J'espère que nous ne l'avons pas oublié à la maison. Je sens pointer le drame.

— Hum... chéri, la dernière fois que je l'ai vu, il était sur la table basse du salon, quand nous l'avons emballé dans du papier doré. Ensuite...

Je fronce les sourcils en cherchant à me souvenir. Je n'ai pas pris ce cadeau, j'en suis certaine, j'avais Phoebe dans les bras. Zut, quoi ! Pourquoi est-ce que Teddy cherche à transférer la faute sur moi ? Considère-t-il ne rien avoir à faire parce que moi ou un agent sommes toujours à sa disposition ?

Ah, tu es bien placée pour le critiquer ! s'exclame ma conscience, furieuse. Qui lui donne le mauvais exemple ? Et lui au moins, il a l'excuse de n'avoir que cinq ans !

Je suis au bord des larmes à l'idée de la déception que je vais causer à mon petit garçon.

— Maman, déclare Teddy, très sûr de lui, j'ai apporté mon cadeau dans le garage et après, je l'ai donné à Sawyer quand j'ai été ramasser la couverture de Phoebe.

Me voilà rassurée. Le cadeau n'est pas loin ; au pire, il a été oublié dans la voiture. Non, Sawyer doit l'avoir avec lui. Teddy, qui a suivi le même raisonnement, ressort déjà en courant et retourne dans le hall d'accueil à la recherche de mon agent de sécurité. Sawyer est probablement dans le bureau de Taylor, là où se trouvent tous les écrans des caméras intérieures de l'étage.

J'entends vaguement des voix, je ne perçois pas ce qu'elles disent.

Christian s'approche et me prend dans ses bras :

— Pourquoi aujourd'hui, baby ? Pourquoi Ted n'a-t-il pas attendu demain, pour m'offrir son cadeau chez mes parents, avec toute la famille ?

Je souris, le visage pressé contre sa poitrine. Hmm, il sent si bon !

— Tu ne m'as pas laissé le temps de te parler la nuit passée, nous...

Je rougis. Hier soir en rentrant à la maison, Christian s'est jeté sur moi pour me porter jusqu'à notre chambre. Ensuite... disons que je n'ai plus eu la capacité de penser avec cohérence.

— Après deux jours loin de toi, baby, mes priorités n'étaient pas à la conversation.

— Je sais, c'est ce que j'ai constaté. Mais ces deux jours, Teddy les a passés à travailler sur son cadeau à l'école. Il était si impatient de te l'offrir ! Il t'a attendu hier soir le plus tard possible, avant de s'endormir. Ce matin, dès son réveil, il t'a cherché partout. Il paraissait si déçu que j'ai voulu le consoler ; alors, je lui ai proposé cette visite-surprise, je lui ai également promis que nous mangerions tous les quatre quelque part en ville.

— Pourquoi pas ? C'est une bonne idée. Comme le disait Ros, autant profiter du beau temps. Où veux-tu aller ?

— Où tu veux... Ce qui compte, c'est que nous soyons en famille.

— Bien sûr, mais il faut un endroit où les enfants pourront courir sans déranger les autres convives, et suffisamment isolé pour être sécurisé. À propos... (Sa voix se durcit.) Tu es venue comment ?

Je sais ce qu'il veut savoir, je l'informe rapidement que j'ai bien suivi le protocole établi. Il sourit et m'embrasse.

— C'est très bien, baby.

Teddy revient, toujours en courant, son paquet à la main. Christian le remercie et s'installe au bout de la grande table, sur le fauteuil qu'il occupait précédemment, il ouvre le paquet avec un soin attentif. Teddy le surveille, les yeux pétillants de plaisir et d'anticipation. Christian sort le cadre, qu'il écarte à bout de bras pour mieux l'admirer – un bon moment, avec des petits bruits approuvateurs. Ensuite, il félicite son fils :

— C'est magnifique, Ted ! Je suis très fier de toi. Tu sais, c'est le premier cadeau que j'aie jamais reçu pour la fête des Pères.

Quoi ? Oh, ce culot ! J'y ai pensé chaque année depuis la naissance de Teddy ! Mais je ne dis rien, bien sûr, je comprends ce qu'il veut dire.

Teddy est tout rouge de joie et de fierté.

— C'est vrai, tu l'aimes ?

— Beaucoup. Maintenant, je me demande où je vais le mettre... Dois-je le garder ici, dans mon bureau à GEH, ou bien le ramener à la maison pour l'accrocher dans ma chambre ?

Teddy étudie la question (rhétorique) avec un grand sérieux.

— Je préfère que tu le mettes à la maison, mais dans ton bureau.

Christian semble surpris d'un choix aussi déterminé.

— Pourquoi ?

— Parce que dans ta chambre, tu dors, tu ne pourras pas le regarder. Tu passes beaucoup de temps dans ton bureau, mais si tu le mets ici, c'est moi qui ne pourrais pas le regarder. Dans ton bureau, à la maison, nous pourrions le regarder tous les deux. Et maman aussi. Et Phoebe aussi. Et Gail et Taylor aussi.

— Je vois. C'est une excellente idée. C'est ce que je vais faire.

Christian serre son fils dans ses bras. Je sais qu'il est ému... et qu'il fait de son mieux pour le cacher. Pour lui laisser le temps de se reprendre, je me penche sous la table à la recherche de Phoebe. Elle s'est endormie, la tête posée sur sa petite couverture. Je souris. Décidément, les enfants sont toujours imprévisibles.

— Andrea !

Je sursaute en entendant la voix impérieuse de mon mari. Quelle idée de crier comme ça ! Il va réveiller sa fille ! D'un autre côté, si nous allons déjeuner... je ne fais aucune réflexion.

— Oui, Mr Grey ?

— Téléphonez chez SP, un bar-restaurant sur Elliot Bay Marina. Demandez le gérant, Dante, et réservez-lui la salle privée. Pour quatre, dont deux enfants. Envoyez Sawyer sécuriser l'endroit, nous le rejoindrons d'ici une demi-heure.

Je reconnais le nom, SP... C'est un bar ambiance Nouvelle-Angleterre où Christian et moi avons déjeuné plusieurs fois ; ils servent la plus délicieuse *clam chowder*¹⁶⁰ qui soit ! Et une bière particulière quez Christian apprécie... Quant à Dante, c'est un grand Noir, très accueillant. Il ressemble à un pirate, les enfants vont être impressionnés de voir le gros diamant qu'il porte à l'oreille.

— Oui, Mr Grey, répond Andrea.

— On va manger où ? demande Teddy, curieux.

— Au bord de l'eau, à la marina. Et cet après-midi, nous allons faire un tour sur *le Grace*.

Christian se tourne vers moi :

¹⁶⁰ Chaudrée de palourdes, soupe traditionnelle de la région nord-est des États-Unis.

— Sawyer organisera avec Cross notre sortie pendant que nous déjeunerons. Roger Garcia est bon marin, tu auras Sawyer et Cusco pour surveiller les enfants. Ça te va ?

Je hoche la tête en silence. Je suis ravie ! Je sais que Christian regrette toujours le départ de Liam McConnell, son vieil ami irlandais, qui a pris sa retraite dans son pays natal, sur la côte sud, dans la baie de Bantry... Simon Cross, le nouveau responsable du bateau est un homme solide et fiable, mais moins pittoresque.

— En bateau ? hurle Teddy. Yes !

— Comment s'appelle la bière que tu prends toujours au SP ?

— L'Adnams Explorer. Elle est très légère, avec une acidité agréable. Dante est le seul barman qui en sert à Seattle. C'est Elliot qui me l'a fait découvrir... il y a un bail !

Christian ébouriffe les cheveux de Teddy. Il sourit, il est heureux...

Et moi aussi...

Surprise à GEH

17 juin 2017

Christian

Je me réveille à 6 heures le lendemain matin. J'ai convoqué Cusco, l'agent qui m'escortera cette semaine, dans une heure. J'ai un petit déjeuner d'affaires à Seattle. En attendant, je passe une heure dans ma salle de sports, avant de remonter prendre une douche. J'entends le vrombissement d'une voiture quand je sors de la salle de bain, ce sont les Taylor qui s'en vont. Ana dort toujours, étalée sur le ventre, de mon côté du lit. Elle a les deux bras serrés sur mon oreiller, le nez enfoui sous la masse de ses cheveux bruns ébouriffés.

Je m'assois à côté d'elle, je lui caresse l'épaule.

— Mmm ? demande-t-elle, sans ouvrir les yeux.

— Baby, je m'en vais, mais je rentrerai déjeuner à la maison. J'aurai tout le reste du week-end libre pour profiter de toi et des enfants. Vous m'avez manqué, ces deux derniers jours.

Elle ne répond pas. Je ne suis pas certain qu'elle se soit réveillée suffisamment longtemps pour m'écouter. C'est sans importance, je lui laisserai un message sur le comptoir de la cuisine.

En descendant l'escalier, je réalise que Taylor, mon ombre fidèle, ne sera pas là de toute la semaine. Le fait est rare. Je n'aime pas les changements de routine. Je n'ai rien contre Cusco, l'agent de mon fils est un homme calme, fiable, mais je n'ai pas envie de passer une demi-heure enfermé avec lui dans une voiture, pas ce matin, je me sens à cran. Je décide donc de prendre ma R8, je conduirai moi-même et Cusco me suivra avec une des autres Audi du garage.

Ana n'a pas à sortir ce matin, je suis certain que Mrs Taylor fait le plein du garde-manger avant de partir en vacances.

Je suis de retour à GEH vers 8 h 30, Andrea m'accueille avec le planning des rendez-vous que j'ai programmés ce samedi – 48 heures d'absence réclament toujours de moi ce genre de tribut. La dernière réunion sera avec Ros Bailey, mon bras droit, les responsables de mon service informatique, mes principaux comptables et gestionnaires, je dois les l'informer des résultats de ma dernière acquisition et organiser sa mise en production immédiate. Je veux que tout soit opérationnel à la rentrée de septembre, ce qui ne nous laisse pas beaucoup de temps. J'ai donc exigé leur présence à tous, je n'ai pas eu la moindre défection.

La matinée passe à toute vitesse, rien de notable ; la dernière réunion se déroule dans une ambiance dynamique et efficace. Barney travaille depuis déjà 24 heures pour intégrer la nouvelle société à notre organigramme : il a déjà mis au point un plan intéressant. Ce sera à Tighwater, le chef comptable de GEH, d'en chiffrer le coût, tandis que Sampras est chargé d'établir un bilan prévisionnel des retombées sur les prochains mois. Satisfait que mes objectifs soient réalisables, je m'adosse dans mon siège en examinant ceux qui sont installés à droite et à gauche de la longue table que je préside. Ros est dans son élément : les chiffres. Elle discute avec Joe White de diverses interactions possibles. Une jeune blonde à petites lunettes rondes m'adresse un sourire lumineux, je hoche la tête. Ms Denison ne cherche pas à me draguer, c'est juste que le projet la passionne. Cette fille a été l'une des rares stagiaires intéressantes

que m'ait envoyées l'Université de Seattle ces dernières années. D'ailleurs, elle n'a même pas terminé son stage, je lui ai fait signer un contrat dès que j'ai réalisé qu'elle possédait un cerveau.

Du coin de l'œil, je vois une agitation à travers les vitres de la salle de conférence, qui donnent sur l'accueil de mon étage. Je fronce les sourcils. WTF ! Personne n'est censé me déranger ce matin. Surtout à cette heure ! Je veux conclure au plus tôt cette réunion et retourner auprès d'Ana et de mes enfants.

Comme si penser à eux les avait fait se matérialiser, ils sont là, tous les trois. À GEH ? Bordel, je rêve ou quoi ? Pas du tout, c'est bien Ana qui tient dans les bras ma fille, adorable dans une petite robe couleur de soleil. Je les admire encore d'un œil énamouré quand la porte coulissante s'ouvre, et Ted fait son apparition.

Je me redresse, notant vaguement que toutes les autres personnes de la pièce se sont tues, pour se retourner et regarder mon fils. Je dois me mordre l'intérieur des joues pour ne pas sourire comme un parfait crétin : Ted a une dégaine incroyable, les cheveux bien peignés, la main dans la poche de son petit jean – ces derniers temps, il cherche souvent à afficher une allure « décontracté » – avec son blouson et sa chemise blanche immaculée.

— Papa ! Papa ! Bonne fête !

Ana est juste derrière lui, à l'embrasement de la porte, le visage ponceau. Elle jette autour d'elle un regard de biche aux abois. Je suis obligée de faire un effort pour contrôler la réaction de mon corps à cette rougeur sur sa peau d'albâtre. Je n'ai qu'une envie : saisir ma femme, la renverser sur la table, la prendre... Ce n'est pas possible. Et ça m'énerve, ça me contrarie même prodigieusement !

J'examine Ana d'un œil fiévreux, tout en veillant à garder un air impassible. Elle est superbe, elle porte un pantalon sombre qui moule ses longues jambes et ses fesses rondes. Je la revois la nuit dernière, à quatre pattes, dans mon salon.

Grey, ça n'est pas comme ça que tu vas arrêter de bander !

Je n'ai pas le temps de m'attarder davantage sur Ana, Ted tire sur la jambe de mon pantalon, je m'accroupis pour me mettre à sa hauteur.

— Bonne fête, papa ! répète-t-il.

Bonne fête ? De quoi parle-t-il, de mon anniversaire ou bien de la fête des Pères ? Les deux sont demain, dimanche. Je vois Phoebe courir vers moi, les bras tendus, je la récupère de justesse quand elle cherche à me tackler. Elle ne parle pas beaucoup, mais elle est solide. Quand elle sera plus grande, les recruteurs de l'équipe de football féminin de l'État chercheront certainement à la contacter.

— Da-da-da, chantonne ma fille à mon oreille.

Mon petit amour ! Je frotte doucement mon nez contre ses cheveux soyeux, puis je me redresse et demande à ma femme ce qui me vaut le plaisir de cette visite inattendue. C'est Ted qui me répond, pas du tout intimidé par les adultes qui l'entourent. Mon fils a une confiance en lui qui m'enchant. Il sera un jour mon digne successeur à la tête de GEH.

— Papa, c'est la Fête des Pères, je t'ai fait un cadeau, mais tu n'es pas revenu à la maison hier soir, je t'ai attendu, tard, très tard, mais maman voulait que je dorme...

Il se tourne pour jeter à Ana un regard lourd de reproches avant d'enchaîner, ses yeux bleus à nouveau braqués sur moi :

— Et quand je me suis réveillé ce matin, tu n'étais pas là. Alors, maman a dit qu'on pouvait t'apporter le cadeau à ton bureau. J'ai dit : « d'accord », alors on a pris le 4x4, mais Phoebe a perdu son doudou, alors, elle a pleuré, mais je l'ai retrouvé...

Comment a-t-il réussi à prononcer autant de paroles en quelques secondes à peine ? Tous les yeux sont fixés sur lui. Je ne suis pas sûr de comprendre cette histoire de cadeaux. La fête des Pères, c'est demain, Ana a certainement expliqué à Ted que nous irions la fêter en famille, chez mes parents, à Bellevue. J'ai un cadeau pour mon père, bien entendu. Des stylos – ce qui n'a rien d'original. J'ai demandé à Grace de ne rien faire en plus pour mon anniversaire, mais elle a secoué la tête. Je suis résigné : quoi que je dise, j'aurai droit à un gâteau au chocolat avec des tas de bougies, comme chaque année. Les enfants m'aideront à les souffler, ça les amuse beaucoup. Une chance que Mia ne soit pas là, elle aurait organisé une autre de ses ridicules fêtes surprises ! Et Dieu sait si je déteste les surprises !

Je réclame d'un ton ferme à mon fils le silence, j'aimerais comprendre ce qui se passe.

— Oui, papa.

Je lui souris, il est parfait ce gamin, intelligent, rapide... et obéissant. Ce n'est pas de sa mère qu'il tient ce dernier trait – et probablement pas davantage de moi. À ma grande surprise, Ana paraît contrariée, mais est-ce contre moi ou contre Ted ? Je n'arrive pas à le discerner. Pas plus que je ne peux imaginer le motif de sa mine renfrognée.

Phoebe m'embrasse sur la joue, ce qui distrait mon attention de ma femme. Ma petite fille adorée tient à exister, c'est bien normal !

— Que tu es belle dans cette robe ! dis-je à son oreille.

Elle m'adresse un merveilleux sourire, j'ai le cœur qui fond.

— Nous sommes venus déjeuner avec toi, Christian. Tedd... bredouille Ana, hum... Ted a un cadeau pour la fête des Pères, il tenait absolument à te l'offrir.

— Je vois.

C'est un mensonge, je ne vois pas du tout l'urgence de la situation, mais je ne tiens pas à le signaler à tout vent. Anastasia s'excuse à la ronde de nous avoir dérangés en pleine réunion. Ros se met à rire, en regardant ma femme avec un sourire charmeur. J'étrécis les yeux. Je me méfie toujours (un peu) de Ros – après tout, elle chasse dans la même catégorie que moi, pas vrai ? Puis je ricane en me moquant de moi-même. Je sais bien que je ne risque rien, Ros est fidèle depuis des années à sa compagne, Gwen O'Reilly.

Peu importe, je veux me débarrasser au plus vite de mes collaborateurs, je n'ai plus besoin d'eux. Je veux rester seul avec ma femme et mes enfants.

— Mesdames et messieurs, une urgence me réclame. La réunion est close.

Ana prend l'air affolé, elle s'excuse à nouveau, mais Barney lui pose la main sur le bras.

— ... Mrs Grey, nous avons quasiment terminé.

Je sens mon sang bouillonner. Depuis quand mon directeur informatique se croit-il autorisé à toucher ma femme ? Je le fusille d'un regard meurtrier. Il s'écarte immédiatement d'Anastasia et vient vers moi.

— Votre fils est votre sosie, patron. Étrange... j'aurais juré que le clonage était interdit...

Quoi ? Sa réflexion inattendue me déride. D'ailleurs, Barney n'est pas un rival, il vit dans une autre dimension, un monde virtuel de figures fractales. C'est ce qu'il m'a répondu, *textuellement*, un jour. Très connement, je lui ai demandé ce que c'était au juste, il a répondu : « *une courbe ou surface de*

forme irrégulière ou morcelée qui se crée en suivant des règles déterministes ou stochastiques impliquant une homothétie interne... » J'ai préféré ne pas insister. Plus tard, j'ai cherché sur Internet, où j'ai trouvé : « Les fractales sont définies de manière paradoxale, ils peuvent être envisagés comme une conception hologigogne (c'est-à-dire gigogne en tout point) des fractales ce qui implique cette définition tautologique... » Je n'ai RIEN compris – sauf que Barney est un cas !

Ça, tu le savais déjà, Grey.

Je suis arraché à mes pensées nébuleuses lorsque Ros me tend la main en m'annonçant qu'elle rentre chez elle, parce que Gwen l'attend. Elle m'adresse en sus un clin d'œil, une familiarité qui de sa part me surprend.

— Mrs Grey, vous avez une famille superbe. Comment pouvez-vous passer le samedi enfermé dans votre bureau ? Il fait beau, profitez-en !

Je me tourne vers la fenêtre : un grand soleil illumine Seattle ; au loin, la baie du Puget étincelle. J'ai soudain envie d'aller en bateau. Il est rare que je cède à une impulsion, mais pourquoi pas ? C'est la journée des surprises, non ? C'est décidé, je vais emmener les enfants et Ana sur *le Grace*. Dommage que Taylor ne soit pas là, il aurait tout organisé en trois coups de cuillère à pot. Je vais voir si Sawyer est à la hauteur de son mentor.

Tout le monde est enfin parti, nous sommes seuls. Ana se tortille devant moi, les joues rougies, les yeux baissés. Elle est adorable. À nouveau, un violent désir me traverse. Quand elle s'excuse encore de son irruption, je me rapproche d'elle pour l'embrasser sur la tête. J'ai toujours ma fille dans mes bras.

— Ce n'est pas grave, baby.

Cette réunion est déjà du passé, je ne veux plus y penser. Ce qui m'intéresse, c'est la raison qui a poussé ma femme et les enfants à me rejoindre, à Seattle. Pourquoi Ana ne m'a-t-elle pas attendu à la maison ? Elle dormait quand je suis partie, ce matin : sans doute n'a-t-elle pas entendu ce que je lui disais. Et j'ai oublié mon intention de lui laisser un mot dans la cuisine.

Tu gâtouilles déjà, Grey ?

— Je comptais rentrer tôt pour déjeuner à la maison. Tu te souviens ? Je te l'ai dit ce matin...

Ana ne répond pas. Phoebe s'agite pour descendre, je la pose par terre et elle passe sous la table. Je souris. Puis Ted réclame mon attention.

— Oui, mon fils ?

— Bonne fête, papa !

Diable, quand il a une idée dans la tête ! C'est bien mon fils – une idée qui m'enchant. Ted recommence à parler à toute allure, de l'école, de son maître, de... Il saute sur place, comme s'il avait des ressorts sous ses sneakers.

— Papa, ton cadeau ! s'écrie-t-il. Je l'ai fait tout seul pour toi !

Je ne peux que manifester ma curiosité. Je me demande ce qu'il a créé pour moi. Il y a un mini drame lorsque Ted réalise ne plus avoir son cadeau dans les mains. Il interroge sa mère, dont le visage se décompose. *Oh, baby ! Ne me dis pas que tu es venue jusqu'à Seattle m'apporter un paquet... et que tu l'as oublié à la maison ?* Pour dire la vérité, j'aime bien le manque d'organisation d'Ana, parce qu'elle a besoin de moi pour gérer tous les détails de la vie courante. Ce qui me convient parfaitement. Je détesterais une femme autonome et arrogante. L'image honnie de ma belle-sœur, la Walkyrie, me vient en tête, je la repousse très vite. Inutile de gâcher une journée productive.

C'est Ted qui le premier, se souvient avoir laissé son paquet aux mains de Sawyer ; il ressort donc pour le récupérer. Je jette un rapide coup d'œil autour de nous, Andrea n'est pas à son bureau, il n'y a personne dans l'*open space*, et Phoebe est toujours cachée sous la table. J'ai quelques minutes en tête-à-tête avec ma femme. Je la prends dans mes bras, savourant son contact contre moi, ses seins doux qui s'écrasent contre ma poitrine, sa taille fine que je serre à deux mains.

Malheureusement, je ne peux céder à mon désir de la baiser, aussi pour tenter de ne plus y penser, je saisis le premier sujet qui me passe par la tête :

— Pourquoi aujourd'hui, baby ? Pourquoi Ted n'a-t-il pas attendu demain...

Ana se presse davantage contre moi. Merde, elle ne m'aide pas ! D'autant plus qu'elle évoque la nuit passée... Je ricane. Bien sûr que nous n'avons pas discuté quand je suis rentré hier soir à la maison !

— Après deux jours loin de toi, mes priorités n'étaient pas à la conversation.

Ana s'écarte pour me sourire, puis elle m'explique avoir décidé de venir sur une impulsion, pour calmer la déception de notre fils. Je vois... Ted est aussi impatient que moi quand il veut quelque chose, il a dû jouer sur le bon cœur de sa mère. C'est un manipulateur, ce gamin.

Il a de qui tenir, Grey.

— Je lui ai également promis, ajoute Ana, l'air délicieusement contrite, que nous mangerions tous les quatre quelque part en ville.

Elle lève sur moi de grands yeux qui m'implorant. Je suis prêt à tout lui accorder, même l'inattendu. Pourquoi pas ? J'ai déjà décidé d'aller faire du bateau. Nous pourrions avant déjeuner à la marina, où les enfants seraient libres de courir sans déranger les autres convives. Il me faut un endroit suffisamment isolé pour être sécurisé. À ce propos...

Je fronce les sourcils en examinant Ana d'un œil sévère. A-t-elle suivi le protocole de sécurité ? Elle n'est pas censée sortir de la propriété avec mes deux enfants et un seul agent. Elle le sait. Et si Sawyer s'est fait embobeliner pour désobéir aux consignes, il prend la porte.

Très fière d'elle, Ana me dit avoir appelé Garcia en renfort.

Tu vois, Grey, elle apprend.

— C'est très bien, baby.

Ted fait irruption dans la salle de conférence, il me tend un paquet rectangulaire et recouvert de papier doré, avec plusieurs nœuds enrubannés où je reconnais la main de ma femme. J'ai un sourire en les imaginant tous les deux, ce matin, emballer ce cadeau... pour moi. Je l'ouvre, le cœur battant. Quoi que ce soit, il a pour moi une valeur inestimable. À ma grande surprise, c'est très joli. Très simple, mais émouvant. Un cadre en bois avec, à l'intérieur, un arbre sommairement dessiné de quatre petites empreintes de mains aux couleurs printanières. J'évoque les grottes que j'ai visitées en Europe, les Néandertaliens faisaient pareil en plaquant leurs paumes sur la paroi rocheuse. Il faudra que j'y emmène Ana un jour. Malheureusement, je crois que certaines d'entre elles sont dorénavant condamnées, trop de touristes (et trop de gaz carbonique) commençaient à détériorer des peintures qui dataient du Paléolithique supérieur, une période de la Préhistoire caractérisée par le développement de nouvelles techniques et l'explosion de l'art rupestre – c'est-à-dire entre 35 000 et 10 000 ans avant notre ère.

Je me tourne vers mon fils, il est attentif, mais il vibre d'anticipation. Du bout du doigt, je caresse l'inscription au bas de mon cadre :

Happy Father's Day – June, 18 2017

La gorge serrée, je murmure :

— C'est magnifique, Ted ! Je suis très fier de toi.

C'est le premier cadeau que je reçois pour la fête des Pères. Parfois, c'est encore un choc pour moi de réaliser que je le suis – père. J'ai une femme et deux enfants. J'ai une famille. C'est incroyable ! Et tout ça, grâce à Anastasia, parce qu'elle m'a fait confiance, parce qu'elle m'a offert ce cadeau inestimable : son amour :

Je la fixe, le regard brouillé ; elle m'adresse son sourire lumineux et joyeux.

Ted se presse contre mon bras et demande :

— C'est vrai, tu l'aimes ?

— Beaucoup.

Et je suis sincère. J'adore ce cadeau ! Je le veux sous les yeux tous les jours de ma vie, pour me souvenir de ce moment précieux. Mais où accrocher mon cadre ? Je pose la question à voix haute, sans réellement attendre de réponse :

— ... le garder ici, dans mon bureau à GEH ou bien le ramener à la maison pour l'accrocher dans ma chambre ?

Ted déclare d'un ton ferme :

— Je préfère que tu le mettes à la maison, mais dans ton bureau.

— Pourquoi ?

— Parce que dans ta chambre, tu dors, tu ne pourras pas le regarder.

C'est beau, l'innocence de la jeunesse. *Je ne fais pas que dormir dans ma chambre, mon fils, je fais aussi l'amour à ta mère, mais tu as raison, je ne regarde pas trop les cadres de mes murs.*

Ted continue ses explications :

— Tu passes beaucoup de temps dans ton bureau, mais si tu le mets ici, c'est moi qui ne pourrais pas le regarder. Dans ton bureau, à la maison, nous pourrions le regarder tous les deux.

Il m'énumère ensuite tout le reste de la famille censé regarder son œuvre : sa mère, sa sœur, les Taylor... J'ai du mal à retenir mon fou rire. Mais il a encore raison, je vais suivre son avis – son ordre. Pour cacher mon émotion, je le serre dans mes bras. Ana s'écarte et se met à genoux pour regarder sous la table de réunion pour voir ce que fait Phoebe. Tout en admirant la courbe de son cul, je me pose aussi la question : il est rare que ma petite fille ne galope pas partout.

Grey, et si tu allais nourrir tes troupes ?

J'appelle mon assistante, je lui demande de téléphoner chez SP, le bar de Dante, sur Elliot Bay Marina. En quelques mots rapides, je réserve (via Andrea) une salle privée et j'envoie Sawyer sécuriser l'endroit

— ... nous le rejoindrons d'ici une demi-heure, dis-je en signalant d'un geste de la tête à Andrea en avoir terminé.

— On va manger où ? demande Ted.

Ce gosse a toujours faim ! J'en suis ravi. Il pousse un hurlement de joie lorsque je lui annonce mon projet de bateau. Merde, j'espère qu'Ana est d'accord. Les enfants ne risqueront rien, bien entendu.

— Roger Garcia est bon marin, dis-je, pour la rassurer. Tu auras aussi Sawyer et Cusco pour surveiller les enfants. Ça te va ?

Elle accepte avec un sourire. Sawyer veillera à tout organiser avec Cross, qui s'occupe de mon bateau depuis que Mac est retourné en Irlande.

— En bateau ? hurle Teddy. Yes !

Je lève les yeux au ciel. C'est sûrement Elliot qui lui a appris à lever comme ça les deux bras au ciel, en pompant. À moins que... il a pu acquérir à l'école cette déplorable habitude.

Je souris lorsqu'Ana évoque la bière que Dante commande spécifiquement pour moi. L'Adnams Explorer est légère, acide et agréable. C'est Elliot qui me l'a fait découvrir... Mon frère a de bons côtés parfois !

Ted nous écoute avec attention :

— Je suis grand maintenant, j'ai cinq ans ! Je pourrai goûter ta bière, papa ?

— Pas avant quelques années, mon fils, dis-je amusé de son culot.

Il sourit, sans insister. Il sait bien qu'il n'avait aucune chance, il choisit ses batailles. Je n'ai jamais eu à le lui enseigner, c'est une aptitude qu'il possède depuis sa naissance.

— Allons, en route ! dis-je en quittant la salle de réunion. Dans quelle voiture êtes-vous venus ?

— L'Audi Quattro, répond Ted.

— Parfait, nous rentrerons tous dedans.

Je vais devoir laisser ma R8 au parking ce week-end. Je la récupérerai lundi.

Le Grace II

17 juin 2017

Christian

Me voici donc dans mon 4x4, avec Ana et des enfants, en route pour la marina où se trouve mon catamaran. À l'avant, Garcia est au volant, Cusco à ses côtés. Sawyer est parti le premier dans une autre voiture, celle que Cusco conduisait ce matin pour venir à GEH. Je me demande ce que font Taylor et sa femme... Ils ont prévu passer la semaine au nord de Coos Bay¹⁶¹, dans un pavillon que leur loue un ami de Taylor, Jim Henrys. Sont-ils déjà arrivés ? Oui, sans doute, il n'y a que six cents kilomètres après tout.

Ted est muet d'admiration lorsque nous arrivons, il regarde les bateaux avec de grands yeux bleus écarquillés. Je me souviens que sa mère avait la même expression, la première fois que je l'ai emmenée ici... Jamais je n'aurais cru alors qu'un jour nous y reviendrions mariés, et accompagnés de nos deux enfants.

Comme quoi l'avenir n'est pas toujours prévisible, Grey. Et parfois, c'est une bonne chose.

Comme prévu, nous nous garons devant chez Dante pour déjeuner. Il nous accueille avec naturel et chaleur. Aussi imposant qu'il soit, sa gentillesse innée plaît aux enfants, qui lui sourient sans crainte. Dante nous conduit à l'arrière de son bar, une salle bien trop grande pour quatre, mais c'est sans importance. Je suis satisfait : nous avons une porte-fenêtre sur le mur du fond et une sorte de ponton privatif en bois donnant sur le côté de la bâtisse préfabriquée. Un des agents – Garcia – prend poste à l'extérieur, les deux autres gardent la seule porte d'accès. Ana et moi commandons la soupe de fruits de mer, spécialité de la maison, avec une bière Adnams Explorer. Pour les enfants, nous préférons un *Fish-and-Chips*¹⁶² et du soda.

Pendant le déjeuner, je pose à Ana quelques questions sur ce qui s'est passé durant les deux jours de mon absence, Ted embraye immédiatement sur la fabrication de son cadeau en classe, la façon dont son ami Pedro a cassé la vitre de son cadre, sur le fait qu'une dénommée Emma voulait avoir son arbre rose, rouge et orange, etc. Son babillage ne l'empêche pas de vider son assiette, sa mère et moi l'écoutons avec un sourire amusé. Très vite, Phoebe en a assez de rester assise, elle demande à descendre et commence à explorer la pièce, en passant sous toutes les tables. J'espère que Dante fait régulièrement le ménage ! D'un autre côté, elle ne risque rien, pourquoi ne pas la laisser se salir ? Elle ne porte pas exactement la tenue idéale pour aller en bateau ; j'espère qu'Ana a pensé à un petit gilet.

J'envoie un SMS à mes agents, probablement occupés à l'heure actuelle à sécuriser le bateau, en leur réclamant d'acheter de l'écran total et quelques paquets de biscuits secs à la boutique de la marina. Je demande aussi à Dante un pack de bouteilles d'eau à emporter...

Nous ne resterons pas longtemps sur *le Grace* cet après-midi, les enfants sont encore petits. Cette année, c'est la première fois que je sortirai avec mon catamaran. Merde ! Autrefois, je travaillais

¹⁶¹ Ville américaine située en Oregon

¹⁶² *Poisson et frites*, plat d'origine britannique.

l'essentiel de mon temps (avec des week-ends bien occupés), mais je me réservais du temps libre pour la voile ou le vol à voile. La vie de famille est un véritable chronophage !

Est-ce que tout va bien se passer ? Je sais qu'Ana a le pied marin, mais je n'ai jamais eu l'occasion de tester Ted et Phoebe. J'envoie un autre SMS à Sawyer pour réclamer de la nautamine, dosage enfant.

Nos trois agents de sécurité ont mangé, l'un après l'autre, au bar de la salle principale. Je réclame l'addition et, peu après, nous faisons à Dante nos adieux.

Ensuite, main dans la main, Ana et moi tenant chacun un des enfants, nous allons à pied jusqu'au quai où est amarré *le Grace*. Je respire à pleins poumons. Que j'aime cette sensation : le vent qui souffle du large, le bleu du ciel, l'ivresse de la balade à venir... Je me sens si bien, si libre, quand je suis perdu dans l'immensité de l'océan.

Ana est pétillante d'animation et de plaisir. J'aime le côté changeant de sa nature : tout à l'heure, à GEH, elle était mal à l'aise, timide, rougissante ; à Grey Publishing, elle est un PDG ayant confiance en ses capacités, en ses choix d'édition ; dans mon lit, elle est une déesse aux multiples figures, soumise parfois, sensuelle toujours ; et là, elle redevient une jeune maman insouciant et heureuse, rien d'autre.

Au bord de l'eau, je soulève Phoebe dans mes bras et l'assois au creux de mon coude. Elle a les traits de sa mère. Parfois, en la regardant, j'imagine Ana au même âge. Tout à l'heure, dans la voiture, ma femme m'a raconté comment Phoebe avait trébuché dans le hall de GEH, devant la salle de réunion. J'ai éclaté de rire. Ma fille serait elle-aussi maladroite ? Je n'oublierai jamais ma première vision d'Ana, à quatre pattes, dans mon bureau. Elle considère cette chute comme plutôt vexante, mais ce n'est pas mon cas. Au contraire ! C'est l'un des plus beaux souvenirs de ma vie. Il a marqué la première heure du premier jour de ma nouvelle existence A.A. Avec Anastasia.

Ana aime la voile presque autant que moi. J'avais commencé à lui donner des leçons de voile de façon ce qu'elle devienne un bon mousse, mais avec deux grossesses successives et deux jeunes enfants, elle n'a pas pu mettre en pratique mon enseignement.

Les enfants sont impressionnés devant mon catamaran, un des plus gros de la marina et, à mes yeux, le plus beau. Ils ne peuvent en discerner les spécificités techniques haut de gamme, mais *le Grace II*, comme sa version précédente, a été construit ici, dans mon chantier naval de Seattle, d'après les plans de mes meilleurs ingénieurs.

— Super bateau ! Déclare Ted.

C'est un bon résumé. À nouveau, j'éclate de rire, j'avais dit exactement la même chose à Ana, il y a quelques années.

— Bravo, tu as l'œil. *Le Grace II* est incontestablement un « super bateau ».

— *Le Grace* ? S'étonne-t-il, les sourcils froncés de perplexité.

— C'est le nom de mon catamaran.

— Il s'appelle comme grand-mère ? Mais c'est UN bateau, papa, pourquoi tu ne lui as pas donné le nom de grand-père, ou le tien, ou le mien ?

— Parce que pour un marin, un bateau est toujours une femme, aimée passionnément.

Je cligne de l'œil en direction d'Ana... qui bien entendu, rougit, comme je m'en doutais

Dès que nous montons à bord, Simon Cross émerge de l'escalier menant au carré. Je le salue, puis je lui présente ma femme et mes enfants, en faisant de mon mieux pour que ma fierté ne se voie pas (trop). Je trouve encore étrange de ne plus voir Liam McConnell – surnommé Mac –, le vieil Irlandais autrefois

responsable de mon précédent catamaran. Il a pris sa retraite, et il me manque. Cross a soixante ans, il en paraît quatre-vingts tellement il a le visage buriné, marqué de rides profondes. Je me demande comment il réussit à être aussi hâlé dans l'État de Washington. À mon avis, il a du sang indien, mais ce n'est pas indiqué dans son dossier. Une célèbre tribu amérindienne, les Nez-Percés¹⁶³, a longtemps vécu dans le Nord-Ouest des États-Unis, ainsi que les Shoshones¹⁶⁴ au Sud de Seattle, et surtout les Blackfeet¹⁶⁵ au Nord-Est.

Simon Cross a géré des années durant une petite entreprise familiale de pêche, à Port Angeles¹⁶⁶. Il est à la retraite à présent et considère comme un cadeau du ciel de surveiller mon bateau pour « arrondir » ses fins de mois. Je le paye plus que largement.

Il a une excellente connaissance des bateaux, mais différente de celle de Mac. L'Irlandais était né en Irlande du Nord, où sa famille avait construit de navires des générations durant. Cross provient d'un milieu plus modeste, mais il a une formation de mécanicien et connaît le détroit de Puget comme le dos de sa main. J'aime l'entendre parler de ce qu'il a appris de son père, de son grand-père, ou évoquer l'évolution des côtes au cours des décennies. Il apprécie la mer autant que moi ; il s'est mis à la voile sur le tard, par inclination.

Ana ayant acquis les bases, il faudrait maintenant que je les enseigne aux enfants. Ils ont presque l'âge, non ? Ted a appris à nager dans la piscine. Quant à Phoebe, elle porte toujours des bracelets gonflables... Elle est trop petite !

Sawyer était à bord avant nous. Je lui adresse un geste imperceptible du menton. Une question muette. Taylor aurait compris, Sawyer ne bronche pas. Je retiens un soupir.

— Sawyer, tout est en ordre ?

— Oui, Mr Grey.

— Parfait, alors, allons-y.

Je me tourne vers Cross :

— Nous n'aurons pas besoin de vous cet après-midi, Cross. Nous ne resterons que deux heures en mer pour faire prendre l'air aux enfants. Veillez à être à quai pour nous aider au retour.

— D'accord, patron.

Les pêcheurs amérindiens, tout comme les Irlandais, ont une façon à part de considérer la hiérarchie. Je ne fais aucune remarque.

Une seule chose me déçoit un peu dans mes projets de l'après-midi : je ne pourrai pas prendre Ana dans la cabine du capitaine, en dessous du pont. Dommage ! J'ai passé avec elle quelques heures mémorables au large, seuls tous les deux... C'était comme si nous étions les deux derniers êtres vivants sur la terre. Aujourd'hui, avec deux enfants et trois agents à bord, ce serait difficile – *non, Grey, impossible !* Une autre fois peut-être...

Je veille à ce que ma femme et mes enfants soient sanglés dans un gilet de sauvetage à peine ont-ils le pied sur le pont.

¹⁶³ *Nee-Me-Poo*, signifie « les hommes » ou « le peuple »

¹⁶⁴ On les appelle aussi « les gens du serpent », ils sont proches des Comanches, et des Utes.

¹⁶⁵ Ou Pikunis, (Piegan en anglais), qui sont répartis entre les États-Unis et le Canada.

¹⁶⁶ Anciennement Puerto de Nuestra Señora de los Angeles, est situé à 135 km de Seattle.

— Il y a des gilets à la taille des enfants ? s'étonne Anastasia. Tu les as fait faire quand ? C'est la première fois qu'ils viennent à bord ?

Je souris.

— Baby, j'ai commandé des gilets de toutes les tailles, depuis nouveau-né jusqu'à dix-huit ans, le jour de la naissance de mon fils. Tu me connais, j'aime être paré pour toutes les éventualités.

Pour une raison qui m'échappe, Anastasia considère qu'il s'agit là d'une tentative d'humour, elle éclate de rire. Je lève un sourcil sévère, je suis parfaitement sérieux.

Elle a un sourire de connivence.

— Tu ne changeras jamais.

— C'est vrai, dis-je, en tirant fermement sur les sangles de son gilet.

Je m'écarte d'elle pour la surveiller, avec un sourire

— Tu aimes toujours m'attacher, chuchote-t-elle.

— Ô que oui, Mrs Grey. Ça ne changera jamais !

Je lui adresse un sourire lubrique, mais rapide, parce que nous ne sommes pas seuls. *Baby, dans le cas contraire, je t'entraînerai dans ma tanière, ma cabine, pour te faire subir les derniers outrages. Tu ne perds rien pour attendre...*

Soit j'ai prononcé ces mots à haute voix, soit mon regard est éloquent, parce qu'Ana répond, les yeux enflammés :

— Oui, monsieur.

La chipie ! Elle me provoque délibérément !

Bien entendu, Ted tient absolument à visiter les lieux. Je l'accompagne, tout en lui recommandant une obéissance immédiate au moindre de mes ordres. Il n'y a pas de place pour les mutins sur un catamaran.

— Je suis le capitaine, tu es le mousse. Compris ?

— Oui, papa, répond-il avec un grand sérieux. Et Phoebe, elle est quoi ?

— Notre figure de proue, mon fils.

Si je dois en juger à sa mine ébahie, il ignore de quoi je parle, mais il n'insiste pas. Il a bien trop à faire en regardant autour de lui. Je réponds de mon mieux à ses nombreuses questions. Ana est restée sur le pont avec Phoebe, j'espère qu'elle la surveille de près. Bien entendu, j'ai aussi recommandé à Garcia de ne pas les quitter des yeux, toutes les deux. Lorsque Ted et moi remontons, nous trouvons Cross occupé à dénouer les cordages pour libérer le bateau. Ted s'approche de lui, passionné par la complexité des nœuds marins. Voilà qui me donne une idée : dès que nous aurons un moment, je demanderai à Garcia de lui enseigner les nœuds de base. Cela devrait le faire tenir tranquille un moment.

Penser à une corde et des nœuds fait naître dans mon esprit des images très précises... traversé par un éclair de désir, je fixe Ana. J'aimerais lui démontrer, à l'instant présent, ce dont je suis capable avec une corde. *Merde, Grey ! Ce n'est pas le bon moment...*

J'ai déjà expérimenté avec elle le bondage, dans la salle de jeu, durant des sessions inoubliables qui restent gravées dans mon cerveau. Le Kinbaku, art séculaire japonais aux nœuds compliqués, permet de transformer une femme attachée en œuvre unique, éphémère et incroyablement érotique. Ana m'a fait

confiance, elle s'est entièrement offerte. Elle en a été récompensée ! Il n'y a aucune douleur dans le bondage, juste du plaisir – plus de mon côté, contrôle et jouissance différée. Ana a désormais oublié qu'au départ, elle considérait le bondage comme une limite majeure. Par contre, elle n'a pas dépassé son blocage concernant les bâillons. Cela ne me gêne pas, j'aime entendre ce qu'elle a à dire durant nos sessions, qu'elles soient « tordues » ou conjugales.

Je suis très vite rassuré : les enfants apprécient la balade, ils ne sont pas malades, Phoebe reste tranquille dans les bras de sa mère, à savourer la caresse du vent sur sa peau et dans ses cheveux. Elle est plus sage que je ne m'y attendais. Quant à Ted, il s'intéresse à tout. Pour qu'il ne s'ennuie pas, je le fais participer autant que possible. Je lui demande de tenir la barre – sous la supervision de Cusco – pendant que Garcia et moi déroulons les voiles. Au début, Ana semble inquiète de me voir confier une telle responsabilité à un enfant aussi jeune, mais je la rassure d'un clin d'œil. *Voyons, baby, réfléchis : notre fils ne risque rien, toi et Phoebe non plus !* Jamais je ne les aurais délibérément mis en danger, Ana devrait le savoir. Ted suit mes instructions avec application, il garde *le Grace* en ligne et coupe les moteurs quand que je lui en donne l'ordre, c'est-à-dire quand la voilure est en place.

Je le félicite avec chaleur. Les voiles blanches prennent le vent, le spi est rouge sang – comme toujours, sur mes bateaux – et *le Grace II* file à grande vitesse vers la péninsule Olympic. Ted hurle à pleins poumons, enivré par l'air du large. Je m'imagine tout à coup dans quelques années, en tête-à-tête avec mon fils sur mon bateau. Bien sûr, nous emmènerons aussi Ana et Phoebe, mais je suis certain que nous réussirons à nous ménager des sorties tous les deux. Le futur a tant de possibilités...

Remettant Ted à la barre, je me place derrière lui et pose mes grandes mains sur les siennes. Il renverse la tête pour me sourire, j'ai l'impression d'être un géant, au sens littéral et figuratif... c'est grisant.

L'enthousiasme de Ted, comme celui d'Ana, est contagieux. Le paysage me paraît d'autant plus ensoleillé, la mer d'autant plus immense. Les réunions de ce matin sont oubliées, tout comme les décisions prises pour les mois à venir. Le vent du large me libère de tous mes soucis.

Nous revenons en fin d'après-midi ; les enfants sont silencieux, gorgés de grand air et de soleil. Ils s'endorment tous les deux dans la voiture.

Une fois à la maison, après un bain rapide (qui les réveille à peine), et un dîner composé de bouillie d'avoine, nous les couchons sans difficulté. Je pense leur avoir lu l'histoire la plus courte qui soit :

— *Il était une fois...*

Ils sont déjà rendormis.

Je trouve Ana dans le couloir. À sa vue, j'ai un sourire vorace : la nuit est à nous !

Le verdict

Septembre 2017

Ana

Ce matin, Teddy a fait sa seconde rentrée, il était ravi de retrouver ses deux meilleurs amis de l'an passé, Jimmy et Pedro, même s'il les a vus plusieurs fois au cours de l'été. J'ai pris ma journée pour le conduire à l'école et faire la connaissance de son institutrice : Miss Bornes. Une jeune femme charmante et dynamique. Teddy est en de bonnes mains. Je n'ai pas à m'inquiéter pour lui. Je regrette que Christian soit absent cette semaine. Il est à New York.

De retour à Broadview, je n'arrive pas à chasser ce qui me pèse sur le cœur. Le ciel est bleu, le soleil éclatant ; les portes-fenêtres sont grandes ouvertes sur la terrasse. L'air tiède garde les parfums du mois d'août. Je devrais être heureuse, détendue...

Ce n'est pas le cas. Un nuage noir pèse sur moi, sur toute la maison.

Phoebe, ma petite fille chérie, est assise sur le tapis, elle joue avec des figurines en plastique. Nous avons fêté le mois dernier ses trois ans... Elle a aimé ses cadeaux. Elle a tapé des mains en chantonnant : « da-da-da ». Et voilà le problème : elle ne parle pas. Elle ne dit rien de plus que ces syllabes. Et cela dure depuis trop longtemps.

Comment ne pas me poser des questions ? Ted a marché à neuf mois, Phoebe aussi. Je les ai filmés tous les deux faire leurs premiers pas au salon, Teddy avec son père, Phoebe avec Gail – un jour où Christian est rentré tardivement. Il a tant regretté de ne pas avoir assisté à ce moment magique !

À deux ans, Teddy savait dire « papa, maman, dada », et plusieurs autres sons plus ou moins cohérents. Un de ses premiers mots a été « Allo ». C'était drôle, il avait un téléphone portable à l'oreille. Il est bien le fils de son père ! Christian tenait absolument à ce que son fils soit précoce dans tous les domaines. Grace étant pédiatre, elle nous a expliqué que chaque enfant apprend à son rythme. Concernant les étapes du langage, le langage d'un bébé est rarement composé de vraies phrases. Il est inutile de s'inquiéter avant trois ans.

L'âge que ma fille a désormais. Depuis sa naissance, Phoebe a toujours su se faire entendre, et même se faire comprendre. Grâce à ses pleurs au début, comme tous les enfants. Elle a émis ses premières vocalises de façon normale : que des voyelles ! Pour l'éveiller, selon tous les conseils des livres adresser aux parents, nous lui avons régulièrement parlé, même quand elle ne pouvait pas nous comprendre. Et Christian lit tous les soirs une histoire à ses deux enfants, avant qu'ils s'endorment. C'est une tradition à laquelle il tient beaucoup. Phoebe écoute son père avec attention. Je suis certaine qu'elle comprend tout ce que je lui dis : si je réclame un jouet précis, ou ses chaussons, ou son doudou, elle va le chercher, depuis qu'elle sait marcher. Donc, elle n'est pas sourde. Vers un an, ou peut-être un peu plus tard, elle a prononcé « dada ». J'ai ensuite attendu les « mama » ou « papa », qui ne sont jamais venus. Plus ça va, plus ma fille s'exprime essentiellement par des sons aigus et inarticulés.

Pour l'aider dans son apprentissage, je lui ai toujours nommé les situations et les objets que j'utilisais, en lui expliquant ce qui se passait autour d'elle. D'après ce que j'ai lu, son petit cerveau enregistrait tout. Donc, ça pourrait lui servir, le jour où elle se déciderait à parler.

L'été passé, lorsque Phoebe a eu deux ans, j'ai commencé à m'inquiéter de ce retard de langage, mais elle est une petite fille si active, si drôle... Je n'ai pas voulu croire qu'il y avait un problème, je

n'ai pas voulu la pousser. Et puis sa cousine, Ava, parle pour deux, Teddy aussi. Je me suis convaincu que ma fille avait juste besoin de temps. Après tout, Christian n'a parlé qu'à cinq ou six ans, non ? D'accord, les circonstances étaient différentes, mais JE NE VOULAIS PAS croire que mon bébé avait un problème. Je me suis comportée comme une autruche. Aujourd'hui, je me sens coupable.

Pourtant, je n'étais pas la seule impliquée, ni Christian ni Grace ne se sont affolés, pas vrai ? Et quand on connaît le caractère de mon mari, c'est étrange a posteriori.

Le mois passé, je me trouvais au bord de la piscine, à surveiller les enfants lorsque Grace s'est assise à côté de moi, sur une chaise longue, le visage grave. Nous étions seules, un peu à l'écart. Ma belle-mère, en mode médecin, m'a suggéré de voir un pédopsychiatre pour ma fille. Je me souviens du choc que j'en ai ressenti, j'étais assommée...

*

— *Vous la croyez autiste ?*

— *Comment ? Mais non, absolument pas ! Ma chérie, ne t'inquiète pas, Phoebe n'en a aucune des caractéristiques.*

Grace me prend la main et la serre, tout en me fixant droit dans les yeux. Elle attend quelques secondes. Je ne dis rien. Elle insiste :

— *Ana, ce n'est pas normal qu'elle ne parle pas. Elle a bientôt trois ans. Et regarde Ava, cette pipelette !*

— *Vous disiez que tous les enfants avaient un rythme différent, dis-je, d'un ton accusateur.*

Grace ne relève pas, elle se contente de remarquer :

— *Il faudrait auparavant que Phoebe voie un ORL.*

— *Pourquoi ? Elle n'est pas sourde !*

— *Je le sais bien, mais elle a peut-être un problème de végétations, ou bien une anomalie de l'oreille interne. Ce n'est pas ma spécialité, mais j'ai parlé de son cas à mon confrère, le Dr Deborah Adams. Elle exerce au Harborview Medical Center, c'est là que je l'ai rencontrée, mais aussi au Yakima Valley Memorial Hospital qui est spécialisé en Oto-rhino-laryngologie et surtout à l'hôpital des enfants de Seattle. C'est là qu'il te faudra emmener ta fille.*

— *Je vais y réfléchir.*

*

J'en ai parlé à Christian le soir même, quand nous nous sommes retrouvés tous les deux à la maison. Il a exigé que je prenne contact le lendemain matin, sans faute. Nous avons obtenu un rendez-vous en début de semaine suivante. Christian s'est énervé du délai, mais Deborah Adams était en vacances. Et Grace nous l'a tellement recommandée ! Il y a donc plusieurs jours que ce rendez-vous me pèse sur le cœur : j'emmène cet après-midi Phoebe au Seattle Children's Hospital.

Malgré moi, je fais des comparaisons : entre deux et trois ans, Teddy a fait tant de progrès dans le langage, il associait les mots et, même s'il utilisait souvent un verbe en début de phrase sans le conjuguer, nous le comprenions parfaitement. Il a très vite acquis la notion du « je ». Cela ne m'a pas étonné, mon petit garçon a conscience de son individualité. C'était un vrai plaisir de le voir s'éveiller au monde, il savait ce qu'il voulait, ce qu'il aimait. Il usait du mot « non », d'un ton aussi autoritaire que Christian.

Phoebe est très différente, elle reste discrète... Je croyais qu'il s'agissait d'un trait de caractère que je lui avais transmis, je me suis trompée.

Je ne comprends toujours pas comment nous avons pu attendre aussi longtemps sans réagir. Phoebe est suivie par un pédiatre – il ne s'agit pas de ma belle-mère, mais d'un de ses confrères. Le Dr Leonora Dias. De plus, ma fille a subi plusieurs contrôles de l'audition, comme tous les enfants de son âge – au moins un tous les trimestres. Le Dr Dias n'a rien remarqué d'anormal. J'étais là, je sais que Phoebe a réagi aux différentes fréquences ou aux tests spécifiques destinés aux tous petits, notamment à l'aide des boîtes de Moatti qui émettent des cris d'animaux quand on les retourne. Phoebe s'en amusait, elle tendait les mains pour les récupérer.

J'ai regardé sur Internet les signaux censés alerter les parents d'un éventuel problème. Ils parlent de troubles comportementaux. Peuh ! Phoebe n'en a aucun, elle n'est ni agressive, ni hyperactive ni, à l'inverse, trop effacée ou distraite... Il y a une différence entre le calme et l'atonie, non ?

Je n'ai en vérité qu'un seul signe indiscutable est indéniable : son retard de langage. Puisqu'il ne s'agit pas de surdité, puisqu'elle réagit au bruit, aux paroles, c'est peut-être beaucoup plus grave : et si c'était une anomalie cérébrale ? Une tumeur... ?

Oh mon Dieu !

Children's Hospital

Le Dr Deborah Adams est une femme charmante, très souriante, mince, brune ; elle a dépassé la trentaine. J'ai eu le temps, pendant son examen de Phoebe, de lire les diplômes accrochés au mur du cabinet. Elle les a obtenus à Johns-Hopkins¹⁶⁷, à Baltimore. C'est plutôt bon signe – l'université est régulièrement classée meilleure école de santé publique des États-Unis, tandis que l'école de médecine arrive en seconde position, derrière Harvard...

Phoebe n'a manifesté aucune crainte devant cette inconnue, qui me ressemble un peu. Maintenant, l'auscultation est terminée, je tiens ma fille sur les genoux, je regarde la jeune femme qui remplit son dossier, j'attends son verdict. Elle relève les yeux et me fixe, elle a des pupilles couleur de brandy, d'un brun doré à reflets chatoyants. Je me demande pourquoi je m'attache à ce détail.

— Bien, Mrs Grey, comme vous le savez sans doute, votre fille a été dépistée à sa naissance contre la surdité.

Non, je ne le savais pas. J'en suis surprise. Je ne le cache pas.

— Ah bon, pourquoi ?

— Ne vous inquiétez pas, c'est un examen systématique, même si la surdité permanente néonatale ne concerne qu'un enfant sur mille. Ce dépistage est effectué avant la sortie de la maternité ou, à défaut, avant le troisième mois de l'enfant. C'est indiqué dans le carnet de santé de votre fille.

Je suis une mère indigne : je ne l'avais jamais remarqué. Le Dr Adams continue :

— D'après mon examen et les symptômes que vous me décrivez, j'envisage plutôt une surdité de transmission...

¹⁶⁷ Johns Hopkins University (ou JHU), université privée américaine, située au Maryland

Je pousse un cri étouffé en entendant ce mot affreux : « surdité ».

— qui correspond à une altération de la transmission de l'onde sonore au niveau de l'oreille externe ou moyenne, enchaîne le médecin.

Je proteste, malgré moi :

— Non ! Elle n'est pas sourde, elle entend et comprend tout ce que je lui dis.

— Oui, bien sûr, ce n'est pas incompatible. Il ne s'agit donc pas d'une malformation congénitale d'oreille. Chez un jeune enfant, la surdité de transmission provient le plus souvent d'une otite séreuse – c'est-à-dire une otite chronique qui s'est installée depuis plus de trois mois. Ce n'est pas douloureux, aussi l'enfant ne se plaint pas. Les sécrétions s'accumulent derrière le tympan dans l'oreille moyenne. L'accumulation de ces sérosités est à l'origine des infections à répétition. Nous devons traiter rapidement votre fille, il y a risque de dégradation du tympan, voire à terme une surdité définitive.

Je blêmis. Elle me sourit et continue, d'un ton rassurant :

— Ne vous inquiétez pas, cela s'opère aisément, je serais probablement amenée à poser à Phoebe des aérateurs trans-tympaniques...

Elle remarque sans doute mon air abasourdi, elle pourrait aussi bien me parler en chinois. Elle me précise :

— On les appelle aussi diabolos ou yoyos.

Ah, je n'en ai jamais entendu parler non plus. Je trouve inepte d'utiliser des noms aussi grotesques pour une opération aussi grave.

— Cela sert à quoi ? dis-je, la voix cassée.

— C'est un système de drainage qui permet la ventilation de l'oreille moyenne et l'élimination de ses sécrétions. L'effet est immédiat, votre fille entendra mieux dès qu'elle se réveillera de l'anesthésie. En vérité, un diablo joue le rôle d'une trompe d'Eustache artificielle puisque celle de Phoebe est actuellement bouchée. L'opération est très simple, je ferai juste une petite incision dans le tympan pour y placer un tube très fin.

— Ma fille va être opérée !

— Je ne ferai rien dans l'urgence, Mrs Grey, les pratiques actuelles ont évolué depuis quelques années. Je vais d'abord ordonner à Phoebe un traitement aux antibiotiques pour soigner son otite. Je vais aussi vous demander de pratiquer des analyses afin de vérifier si ces infections ne sont pas liées avec un reflux gastro-œsophagien, des allergies ou un manque de fer, ce qui imposerait un autre traitement.

Elle tape sur son ordinateur, une imprimante se met en route, plusieurs feuillets émanent. Je ne bouge pas, le corps tétanisé par l'angoisse.

— J'ai remarqué que Phoebe avait des végétations adénoïdes hypertrophiées, ce qui peut aussi expliquer ses otites. Rien d'anormal cependant, pour le moment, je ne préconise pas leur ablation chirurgicale. Mais il faut que vous vous prépariez, la pose de diabolos reste la solution la plus probable.

— Oh mon Dieu ! C'est une opération lourde ?

— Toute anesthésie générale est à prendre au sérieux, Mrs Grey, mais j'opérerai en ambulatoire. Phoebe entrera le matin à l'hôpital et en ressortira à l'heure du déjeuner, ou en début d'après-midi. Je réaliserai dans un premier temps une paracentèse, qui me permettra de vérifier la présence de liquide dans l'oreille moyenne et d'en apprécier la qualité : liquide ou épaisse. L'aspiration permet de la vider

en partie. Ensuite, je mettrai en place les aérateurs en les introduisant, sous microscope, au travers de la membrane tympanique.

— Et ces diabolos, elle devra les garder combien de temps ?

— Cela varie, disons entre neuf mois à un an et demi. Lorsque le liquide a disparu derrière le tympan, le diabolo sèche peu à peu ; en général, il tombe spontanément. Dans le cas contraire, je veillerai à les enlever lors d'une consultation ultérieure.

— Est-ce que ces diabolos lui feront mal ? Est-ce qu'ils la gêneront dans sa vie de tous les jours ?

— Non, absolument pas. La seule contrainte, c'est que votre fille ne devra sous aucun prétexte mettre la tête dans l'eau. Je vous donnerai une ordonnance pour lui faire faire des bouchons d'oreille en silicone. Ils protégeront ses tympans lorsqu'elle prendra sa douche ou son bain. Bien entendu, je le suivrai régulièrement, termine le médecin avec un sourire.

Au moment où je m'apprête à sortir, on frappe à la porte. Le Dr Adams lève un sourcil étonné avant de crier : « entrez ! » C'est Christian. Il a les cheveux hérissés, il a dû se passer la main dedans je ne sais combien de fois, c'est un geste qu'il a souvent quand il est stressé. Comment peut-il être là ? Je le croyais à New York ? Aurait-il bâclé ses rendez-vous pour revenir plus vite que prévu ?

Il me jette un coup d'œil, juge de mon état de tension ; il pose la main sur ma nuque et, debout derrière moi, il s'adresse au médecin :

— Bonjour, Dr Adams, je suis Christian Grey, le père de Phoebe. Je suis désolé d'être en retard, mon avion...

Il grince des dents et secoue la tête, puis il reprend, angoissé :

— Que se passe-t-il ? Comment va ma fille ?

— Da-da-da ! crie Phoebe tout heureux en lui tendant les mains.

C'est avec sa fille dans les bras que Christian écoute le verdict. Je le sens crispé, à plusieurs reprises, mais il ne dit rien.

Il n'y a rien à dire.

Dans la voiture, je reçois un coup de fil de mon père. Il sait combien j'étais angoissée, il cherche probablement à me reconforter après ce rendez-vous. C'est adorable de sa part, Ray est du genre taciturne, il exprime peu ses sentiments.

— Allô, papa ?

— *Annie chérie, est-ce que ça va ? Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?*

— Ils vont l'opérer, sinon elle risque d'être sourde définitivement. Ils vont mettre des tubes dans les oreilles pour assécher un liquide... Je n'ai pas tout compris, mais ce liquide empêche les trompes d'Eustache de Phoebe de fonctionner normalement. Apparemment, ça se solidifie, c'est pour ça qu'elle entend de moins en moins.

— *Oh, oh, une opération ? C'est grave ?*

— Pas trop, le médecin a cherché à me reconforter L'hospitalisation serait de courte durée. Phoebe serait opérée le matin et nous sortirions vers midi. Mais quand même, oh papa...

— *Allons, allons, Annie... Quel dommage que Christian ne soit pas là !*

- Il est revenu de New York, papa, il est avec moi dans la voiture.
- *Alors, c'est très bien. Me voilà rassuré, ma petite fille, tu n'es pas toute seule. Je vais te laisser avec lui, je te rappellerai très bientôt.*
- D'accord, papa. Merci. Je t'embrasse.

Quinze jours plus tard

Christian et moi sommes au Children's Hospital depuis 6 h 30. Phoebe est de mauvaise humeur, elle ne cesse de pleurnicher. Nous l'avons réveillée en dehors de ses heures habituelles, elle sent bien notre tension, elle n'a pas déjeuné. Le traitement antibiotique n'a rien donné, à part lui couper l'appétit et troubler son transit intestinal. Quant à moi, j'ai dû perdre 5 kg au cours des deux dernières semaines. Christian a les traits tirés, des cernes sous les yeux. Il se charge de la paperasserie, tant mieux, j'ai du mal à aligner deux idées cohérentes. Je caresse la joue de ma petite fille, en chantonnant pour la calmer. J'ai le cœur qui pèse une tonne.

Un anesthésiste vient dans la chambre, il nous explique le processus, je ne retiens rien de son discours, sauf que ma fille va recevoir une prémédication. C'est très efficace, elle est tout de suite plus sereine. Évidemment, elle ne sait pas ce qui l'attend, ce n'est pas mon cas. Je donnerai n'importe quoi pour pouvoir endurer à la place de Phoebe les heures à venir. Pour une mère, savoir que l'on va utiliser un scalpel sur son enfant est insupportable. Un infirmier vient chercher ma fille à 8 heures pour la conduire au bloc opératoire, elle ne part pas en civière, elle est trop petite, il la tient sur son bras plié. Roger Garcia part derrière lui, Christian aussi. Moi, je reste dans la chambre, les mains jointes, j'essaie de retrouver quelques prières. *Je vous en supplie, mon Dieu... Elle est si petite... Je vous en supplie...*

Une heure après, une infirmière vient me rassurer et me dire que tout est bien passé. Christian est toujours dans le couloir, devant le bloc opératoire. Phoebe est en salle de réveil, mais avec d'autres jeunes patients et nous ne pouvons pas nous rendre auprès d'elle. Christian revient dans la chambre lorsque sa fille y est ramenée. Elle a repris conscience, elle geint doucement, assommée par les analgésiques ou les séquelles de l'anesthésie, je ne sais pas... Nous nous asseyons chacun d'un côté du lit, à son chevet, je vois du sang séché dans son cou, sous ses oreilles. J'ai un frisson en imaginant que mon bébé a dû souffrir.

Vers midi, nous obtenons l'autorisation de rentrer chez nous. Le médecin est passé, elle s'est montrée très rassurante. Christian et moi lui répondant par monosyllabes. Elle nous donne un rendez-vous dans une semaine et nous rappelle de ne pas oublier les bouchons obturateurs, quand Phoebe prendra son bain. Nous les avons déjà fait faire, sur mesure, par un audioprothésiste. Christian en a réclamé plusieurs paires...

Les progrès de Phoebe après son opération sont étonnants. Elle a des réactions curieuses : par exemple, elle sursaute en hurlant lorsque je tire la chasse, après qu'elle passe aux toilettes. Je réalise alors qu'elle n'entendait pas tous les sons. J'ai du mal à me débarrasser de ma culpabilité : j'aurais dû réagir plus tôt, j'aurais dû...

Phoebe est suivie par un orthophoniste, elle parle beaucoup désormais, en déformant tous les mots.

Peu à peu, elle acquiert le langage, elle récupère son retard. Elle rentrera à l'école l'an prochain, à quatre ans. Elle ne gardera aucune séquelle de cette épreuve, j'en suis très soulagée. Le Dr Adams surveille ses progrès, afin de s'assurer que l'otite séreuse n'aura pas de récurrence.

Ce n'est pas le cas.

À partir du moment où Phoebe se met à parler, elle n'arrête plus jamais.

Teddy s'en plaint parfois :

— Maman, pourquoi tu as appris à parler à Phoebe ? J'aimais mieux avant... quand elle m'écoutait.

Oh, mon pauvre chéri !

L'été suivant

Christian

J'ouvre lentement la porte. Phoebe me voit, elle a ce grand sourire merveilleux qui me fend le cœur, surtout avec ces deux petites incisives lui manquent sur le devant – ça la rend encore plus adorable. Je me mords l'intérieur de la bouche pour ne pas éclater de rire.

— Mr Nounours est puni ! déclare-t-elle.

— Qu'a encore fait ton ours en peluche ?

— Il est insupportable. Il ne m'écoute jamais.

— Ah, je compatis – je conçois que ça puisse être frustrant.

Après tout, je le sais d'expérience : je suis marié à une rebelle invétérée. Cette fois, je ne retiens pas mon sourire.

Un énorme ours en peluche est dans le fauteuil à bascule sur lequel j'ai passé tant d'heures à regarder ma fille dormir ; il porte des lunettes en plastique et... je n'y crois pas ! Il a aux poignets des putains de menottes !

— Hum... Phoebe... où as-tu trouvé ces menottes ?

Elle plisse le front de perplexité

— Ces menottes... quoi ?

— Ces choses argentées que porte Mr Nounours ?

— C'est un « brasse à lait ». C'est à maman. Je l'ai trouvé dans sa chambre.

C'est quoi un « brasse à lait » ? Oh, un bracelet. Il faut tout décrypter avec Phoebe. Elle m'adresse un sourire enchanteur en battant des cils.

— Tu veux mon goûter maintenant ?

Je jette un coup d'œil à ma montre. J'ai du travail mais je ne peux lui résister.

— Bien sûr, mon cœur.

— Super ! Tu t'assois là.

Elle me présente une petite chaise d'enfant. Je n'ai aucune chance de réussir à y poser le cul sans tout casser. Je m'accroupis, puis croise les jambes en tailleur.

— Je crois que je préfère encore m'asseoir par terre.

Elle lève les yeux au ciel.

— Jeune fille, ne lève pas les yeux au ciel, c'est une habitude déplorable.

Et je sais d'où Phoebe la tient !

— Pardon, dit-elle, la lèvres boudeuse.

Je me demande si toutes les petites filles savent d'instinct que prendre l'air aussi triste pousse leur père à leur accorder n'importe quoi.

Je lui montre ma joue du doigt, elle se penche et y dépose un baiser mouillé et chocolaté. Cette petite sera une briseuse de cœurs !

Elle s'entraîne déjà avec le mien.

2018

Week-end camping

Printemps 2018

Christian

— Ted, pousse-toi de là et laisse ton grand-père récupérer ce poisson !

— Mais grand-père a dit que je pouvais l'aider !

Ted est tout excité, c'est bien normal de la part d'un enfant de six ans qui découvre les joies de la pêche. Ray se tourne vers moi avec un sourire :

— C'est bon, Christian, ne t'inquiète pas, il ne fait que nettoyer mes prises. Je le surveille, il ne risque rien. C'est moi qui manie le couteau.

Effectivement, je tiens à ce que mon fils conserve ses dix doigts. S'il est aussi empoté que sa mère – surtout à la pêche – il va certainement se blesser. J'ai confiance en Ray ; mon beau-père, ancien militaire, a également exercé dans la police en revenant dans le civil, il est capable de veiller sur Ted. Et il y a Ettore Cusco, l'agent de sécurité de mon fils. Si Ted tombe à l'eau, je préfère que ce soit cet Italien dans la force de l'âge qui aille le récupérer. Ray est resté fragile depuis son accident en 2011. De plus, même s'il en parle peu, je sais qu'il a des problèmes cardiaques. Ana s'inquiète souvent à l'idée qu'il vive tout seul. Elle prend de ses nouvelles aussi régulièrement que possible.

Mon frère cherche à me rassurer :

— Du calme, frangin, Ray connaît la pêche bien mieux que toi. Il sait y faire avec mon filleul. Regarde-les tous les deux : grand-père et petit-fils s'amusez autant l'un que l'autre !

Il a raison, j'en suis conscient, mais ça me fait un drôle d'effet qu'il me donne des conseils. Depuis quand est-il si sérieux ? La paternité l'a drôlement changé !

Je proteste, plus par habitude que par réelle contrariété :

— Elliot, fou...

Merde, Ana ne veut pas que je jure devant Ted ! Je reprends très vite :

— ... fiche-moi la paix. Les accidents, ça arrive, même si on surveille un enfant de très près. Je ne veux pas voir mon fils avec un couteau pointu dans la main. Il est bien trop jeune.

— Tu as intérêt à ce que Ray ne t'entende pas. Il n'apprécierait pas que tu le croies incapable de veiller sur Ted.

— Mais non, ce n'est pas ça du tout... Merde !

Je jette un coup d'œil coupable en direction de mon fils Ouf ! Passionné par sa tâche, il n'a pas entendu de mon lapsus. Ray affiche un sourire complice, affectueux... je ne peux rien faire. Je soupire, résigné. Ray m'a déjà expliqué que, des années durant, il a tenté de convaincre sa fille unique des joies de la pêche. En vain. Il a été obligé de se rabattre sur le fils de son vieil ami Rodriguez : José. Grrrr. Ce nom-là me laisse toujours un goût amer dans la bouche. J'ai cru être débarrassée de ce freluquet avant la naissance de Ted, mais bien sûr, ça n'a pas duré. Ana a fini par lui pardonner. Par chance, José a acquis une vague célébrité, ce qui le pousse à voyager à travers le monde. Bon débarras ! Je l'ai peu

revu au cours des six dernières années. Il est venu une fois à Broadview, pour l'anniversaire de Ted... Quand était-ce au juste ? Pour ses deux ans il me semble, Phoebe n'était pas encore née.

Depuis, Ana ne l'a plus invité. J'en suis très soulagé. Je sais qu'elle l'a au téléphone deux ou trois fois par an. Pour moi, c'est déjà trop. J'aurais préféré que Ray ne convoque pas son père, José Rodriguez senior. Je n'ai rien contre ce vieux monsieur, mais sa présence me rappelle l'existence de son fils.

Un hurlement de Ted me ramène au présent. Je fais un bond, m'apprêtant à intervenir. Il me faut quelques secondes pour réaliser qu'il crie de joie, non de terreur ou de douleur. Bon Dieu, je vais finir cardiaque ! Comment me détendre avec une telle responsabilité ? Mon fils qui dépend de moi !

— Grand-père, regarde, mes mains sont toutes sales ! C'est dégoûtant ce qu'il y a dans un poisson ! Je ne comprends pas... Pourquoi le poisson est bon quand on le mange, alors que ça sent aussi mauvais ?

Je ricane. Je laisse volontiers Ray répondre aux « pourquoi ? » incessants de mon fils. Il n'est pas sorti de l'auberge !

Ted se tourne vers moi en me tendant les mains :

— Papa, ça pue. Tu veux sentir ?

— Merci, fils, je vais m'en passer. Tu sais, je connais bien les poissons, j'ai déjà eu l'occasion de les sentir.

Elliot éclate d'un rire moqueur.

— Pas si souvent que ça, frangin. Tu n'es pas le meilleur pêcheur que je connais. Ethan est bien plus doué que toi, et moi aussi.

Je le foudroie du regard, sans me donner la peine de répondre à cette accusation grotesque.

— Ted, tu devrais faire sentir tes mains à ton oncle Lelliot ! Je suis sûr que lui ne connaît pas cette odeur.

Elliot part en galopant et Ted lui court derrière. Tous les deux ululent comme des Indiens sur le sentier de la guerre. De vrais clowns ! Je lève les yeux au ciel en secouant la tête. Ils vont effrayer tous les poissons des environs. Je me demande pourquoi Ray n'intervient pas pour ramener le calme. Et si je demandais à Taylor de tirer sur Elliot ? Pas pour le tuer, bien sûr, juste... Merde, je suis contre le port d'armes aux États-Unis, est-ce que je l'aurais oublié ?

D'ailleurs, Taylor est au téléphone. Si j'en juge par son sourire idiot, il parle à sa femme. Il est rare qu'il s'accorde un appel personnel lorsqu'il travaille, mais nous sommes en « mode détente ». Question sécurité, nous ne risquons pas grand-chose dans ce coin paumé.

Elliot s'approche de lui en disant :

— Taylor, fichez la paix à cette pauvre Gail !

Taylor raccroche et jette à mon frère un regard léthal.

— Je crois me souvenir que vous avez aussi appelé Mrs Grey, monsieur.

— Peuh ! Une seule fois, rétorque Elliot, goguenard.

— Nous sommes en pleine nature ! crie Carrick – il est avec Ray au bord de la rivière. Profitez-en et oubliez un peu vos téléphones portables. Vous êtes de vrais intoxiqués de la technologie moderne ! C'est valable pour tous les trois !

Elliot envoie une bourrade amicale dans le dos de Taylor.

— Mon vieux, rassurez-vous, vous n'êtes pas aussi atteint que Christian ! Il a téléphoné à sa femme six fois au moins depuis que nous sommes arrivés.

— Quoi ? Pas du tout ! J'ai simplement prévenu Ana que tout allait bien, puis je lui ai demandé son avis concernant... Mer... Mercredi, Elliot, ça ne te regarde pas, fous-moi la paix !

— Papa ! crie Ted, le doigt tendu. Tu as dit un gros mot.

— C'est de la faute de ton abruti d'oncle !

Franchement, Grey ?

— C'est pas grave, papa, je ne le dirai pas à maman.

Brave petit ! Voilà l'intérêt d'une sortie exclusivement entre hommes : cela renforce la solidarité masculine. Quand Ted me tend la main en criant : « tope là ! » Je m'exécute machinalement. Et je réalise trop tard qu'il ne s'est pas lavé les mains... Je suis quasiment certain qu'il la fait exprès. Évidemment, je ne peux pas le prouver. Laisant mon fils et mon frère rigoler, pliés en deux, je pars d'un air digne me nettoyer au bord de la rivière – tout en méditant sur le machiavélisme d'un garçon de six ans.

Il est ton fils, Grey, il a de qui tenir.

Aujourd'hui, José Rodriguez senior ne pêche pas : il est derrière l'objectif de son appareil photo. J'entends régulièrement cliqueter l'obturateur et j'ai la sensation d'être agressé par un paparazzi. Taylor le surveille d'un œil étréci. J'ai beau un avoir confiance en Mr Rodriguez, il ne gardera aucune de ses photos. Nous en avons convenu à l'avance et il a accepté de nous remettre ses cartes en fin de séjour. Je sais que ça fera plaisir à Ana de les avoir. C'est bien la seule raison qui m'a poussé à accepter d'être pris en photo.

— Christian, je ne vous aurais jamais cru homme à apprécier le camping, déclare Mr Rodriguez en s'approchant de moi.

Il se fout de ma gueule, c'est évident. Il s'agirait du fils, je lui flanquerais illico mon poing dans le nez... Mais je ne peux me montrer désagréable envers ce vieux monsieur très digne. Surtout pas en présence de mon fils à qui je donnerai le mauvais exemple. Et pas plus devant mon père et mon beau-père. Parce que Ray connaît José Rodriguez senior depuis des années : ils ont été dans l'armée ensemble. Je me demande s'il a organisé cette rencontre pour apaiser la situation tendue entre moi et le fils de Rodriguez, l'ami d'université d'Ana... Est-ce ma femme qui le lui a demandé ?

Elliot intervient en désignant les tentes installées dans une clairière, à une cinquantaine de mètres de la rive.

— C'est du camping cinq étoiles – sinon dix ! Je n'ai jamais vu des trucs pareils ! Ce ne sont pas des tentes, mais des palaces en toile ! Le vrai campeur pugnace dort à la belle étoile, enveloppé dans sa couverture imperméable, avec son sac à dos en guise d'oreiller.

Tout le monde éclate de rire, même moi, parce que cette image est absurde. Quel est l'intérêt de se réveiller frigorifié, trempé de rosée, en risquant en plus d'être agressé par un animal sauvage ?

— Frérot, je trouve que ton standing a baissé, insiste Elliot ravi d'avoir un public. Où est la télé à écran géant ? La couverture satellite ? La baignoire à jets bouillonnants ? Tu vas vraiment prendre une douche aussi néandertalienne ?

Il gesticulant désignant le système de douche en plein air que j'ai fait installer par Taylor et Cusco. C'est sommaire, certes, mais nous aurons de l'eau chaude à volonté. Pour deux jours, ça me suffit.

Claude Bastille émerge de la forêt. Il nous a annoncé il y a une heure son intention de constituer un herbier. C'est une bonne idée, Ted sera intéressé par ses découvertes. Mon coach est accompagné par Ethan Kavanagh.

— Edan ! hurle Ted en le voyant. Regarde ! Regarde le poisson *énorme* que j'ai attrapé *tout seul* !

La première prise de mon fils fait au moins 30 cm de long. Pour immortaliser cet exploit, j'ai demandé à Mr Rodriguez de nombreuses photos. Je ferai encadrer la meilleure et l'accrocherai dans la chambre de Ted. Je pourrai aussi la montrer à Ana !

Ethan s'accroupit et félicite Ted, la main posée sur sa petite épaule. Il lui adresse un sourire plein d'empathie.

— Bravo, Ted ! Ce poisson est bien plus gros que le premier que j'ai pris à ton âge.

— Ouaip, je suis super bon à la pêche, c'est grand-père qui me l'a dit.

Ce n'est pas la modestie qui étouffe mon rejeton, mais je m'en tape. Je n'ai jamais considéré la modestie comme une qualité. Autant être conscient de ses points forts, dans toutes les matières. Fier comme un paon – *merde, je déteste ces bestiaux* ! – Ted gonfle sa petite poitrine, il n'en est pas encore à tambouriner dessus des deux poings à la Tarzan, mais pas loin.

Carrick s'approche également pour féliciter son petit-fils :

— Tu es un excellent pêcheur, bonhomme. Je suis fier de toi.

— Il est temps de cuisiner nos prises, intervient Ray. Sinon nous aurons tous l'estomac creux en allant nous coucher.

Je sais pourquoi mon beau-père s'est interposé. Du genre taciturne, il n'éprouve pas le besoin de se répandre en compliment. Cependant, il aime profondément Ted, tout comme il adore Ana, sa fille adoptive depuis près d'un quart de siècle. Et même moi, je crois que mon beau-père m'a accepté. Nous nous comprenons dans le silence ; nous nous entendons bien.

J'entends la conversation entre Rodriguez et mon beau-père :

— Alors, tu as des nouvelles de José ?

— Oui. Je regrette qu'il ne revienne pas aux States cet été. Peut-être à Noël... Il est passionné par son nouveau travail, alors il s'y donne à fond...

Oui, je sais que José a été engagé par le *National Geographic*. Ana me l'a dit. Welch me l'a confirmé. Je garde à l'œil l'ancien prétendant de ma femme. C'est dans ma nature.

— Ne tire pas cette gueule, frangin, chuchote Elliot à mon oreille. Tu ne risques rien. Ana n'aime que toi.

Je me flatte d'être capable de garder un visage impassible, mais mon frère me connaît bien.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, dis-je, en prenant l'air innocent.

— C'est ça, cause toujours ! Tu es jaloux, tu ne supportes pas que José s'approche d'Ana, je l'ai réalisé depuis le premier jour où je les ai vus ensemble, à Portland.

Je vérifie d'un rapide coup d'œil que personne ne nous écoute. C'est le cas.

— Elliot, tu es un emmerdeur, un vrai. Tu étais au courant ?

— Tu es le seul à t'en plaindre, petit frère. Ce n'est pas grave, je t'aime quand même.

Dans la soirée

Autour du feu, les conversations et les rires sont animés, les échos s'envolent avec le vent vers la rivière, qui chantonne calmement non loin de là. Le poisson pêché aujourd'hui a été mangé, mais il n'aurait pas suffi à apaiser nos appétits. Nous avons aussi fait griller des travers de porc, des épis de maïs et des pommes de terre en robe des champs. Comme dessert, Gail Taylor nous a préparé une salade de fruits et des cookies aux pépites de chocolat. Taylor et Cusco se sont chargés de ramasser du bois, Ethan et Carrick ont été nommés chefs cuisiniers, Claude et moi nous sommes occupés des boissons. Elliot joue avec Ted qui a de la peine à garder les yeux ouverts. Quant à Ray et Mr Rodriguez senior, ils se reposent des fatigues de la journée.

John Flynn nous a rejoints juste avant le dîner.

— Je n'aurais jamais cru que camper soit aussi confortable, déclare-t-il.

— Mon fils a du camping une conception très particulière...

Après ce coup de Jarnac, Carrick lève son verre dans ma direction. Elliot éclate de rire. Il n'est pas le seul.

— J'ai rarement goûté à un tel festin ! insiste John

— C'est parce que le grand-air, ça creuse, dit Bastille. Demain matin, je propose un footing le long de la rivière pour éliminer les calories. À moins que vous ne préfériez un peu d'entraînement en kickboxing, Christian ?

— Non, le footing me va. Et papa, tu peux parler ! Si je me souviens bien, tu nous faisais porter à Elliot ou à moi ton fauteuil pliant quand nous allions à la pêche à Aspen, pour ne pas rester debout en attendant que le poisson morde.

— C'est tout à fait différent ! proteste mon père de mauvaise foi. J'ai des problèmes de lombaires et ta mère tient beaucoup à ce que je veille au bon état de mes vertèbres.

— Papa, grogne Elliot, il y a des années que nous entendons cette excuse bidon, plus personne n'y croit.

— Ne soyez pas insolents envers votre vieux père, les garçons, dit Carrick dignement.

— Christian, c'est un mauvais exemple que vous donnez à votre fils.

— Peuh ! Il dort.

Ted me contredit. Le traître ! Je me suis emballé un peu vite sur la solidarité !

— Non, je repose juste mes yeux. Et j'ai tout entendu. Mais je ne dirai rien du tout. Papa ?

— Oui, fils ?

— Pourquoi est-ce que les hommes, ça a des secrets qu'il ne faut jamais dire aux femmes ?

Un chorus de questions répond à cette réflexion malencontreuse.

— Quoi ? (*Elliot*)

— Oh, voilà qui est intéressant. (*John et Ethan*)

— Des secrets ? (*Ray et Bastille*)

— Quel secret ? (*Carrick*)

— De quoi parle-t-il ? (*Mr Rodriguez*)

Les deux agents de sécurité la bouclent, mais ils se marrent en douce, je le vois bien. Ils sont intrigués. Comme tout le monde.

Ted ouvre les yeux et se rassied, ravi d'être le centre de l'attention générale.

— Quand papa m'a appris à faire pipi debout, comme un grand garçon...

Oh bon sang ! Je ferme les yeux, tétanisé d'horreur. Quelle idée m'a pris d'organiser ce week-end avec ma famille, mes amis et mon fils ? Je sens que je vais endurer des craques pendant un bail après... Non. Personne ne rit. Il y a dans l'air une chaleureuse affection, comme un cocon qui nous enveloppe dans ses plis. Nous sommes tous pendus aux lèvres de mon petit garçon.

— ... papa m'a dit que les hommes avaient parfois des secrets que les femmes ne pouvaient pas comprendre. Qu'il fallait les garder rien que pour nous. Est-ce que la pêche ça fait partie de ces secrets, grand-père ?

Carrick et Ray répondent en même temps :

— Absolument.

— Bien sûr, bonhomme.

Ted se tourne vers mon père :

— Grand-mère aime le base-ball. Je croyais que le base-ball, c'était aussi un secret d'hommes. Maman ne s'y intéresse pas du tout.

— Ta grand-mère est une femme remarquable, rétorque Carrick, tout fierot.

Il jette autour de lui un regard victorieux. Je fronce les sourcils. C'est vrai, Ana n'aime pas le base-ball, mais moi non plus. Est-ce que ce sera un point d'achoppement plus tard entre mon fils et moi ? Et si Ted décide de jouer... ? Et s'il aime le football ou le soccer ? Merde, je n'y connais rien non plus. Je lui conseillerai plutôt les arts martiaux, le kickboxing, la natation ou l'aviron. Là au moins, je pourrais l'aider, le conseiller, l'entraîner. Et s'il s'acharne à vouloir taper dans un ballon – quelle qu'en soit la taille –, eh bien il verra ça avec son parrain. Elliot a joué au soccer au lycée, si je me souviens bien. Il se défend aussi au base-ball. Tout comme Ethan.

Ted n'est pas hom... pas garçon – bref, peu importe – à laisser passer une opportunité de marquer des points.

— Papa, tu as dit un gros mot tout à l'heure, je ne vais pas le répéter à maman, mais est-ce que moi aussi, je peux en dire ?

— Fils, déclare mon père, je te laisse régler ce problème, j'ai déjà donné.

Ray et Mr Rodriguez senior me dévisagent en silence d'un air réprobateur. Elliot ricane.

— Ce que tu vas dire m'intéresse. Je risque d'en avoir besoin un jour.

Pourquoi ? Envisage-t-il d'avoir d'autres enfants ? Je croyais que... *Merde, Grey, le problème n'est pas là !* Oui, il faut que je réponde à Ted et je ne peux espérer l'aide des autres convives. Ils ne sont bons qu'à s'empiffrer, mais dès qu'il s'agit de donner un coup de main... Pfut !

— Il n'en est pas question, Ted !

J'espère avoir mis dans ma voix la fermeté qui convient. À mes yeux, le sujet est clos. Ted rate complètement ce point évident.

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que maman ne veut pas. (*Est-ce suffisant ? Non...*) C'est mal élevé, tu ne dois pas donner le mauvais exemple... euh, à ta sœur.

Les ricanements étouffés que j'entends autour de moi ne m'aident pas vraiment à garder mon sérieux en proférant une ineptie pareille.

Ted paraît outré de ma mauvaise foi :

— Et toi ? Toi aussi, tu dois donner le bon exemple à Phoeb – et à moi ! C'est maman qui l'a dit.

— Et Ana a toujours raison, c'est bien connu, ricane Elliot entre ses dents.

C'est sur lui que je tourne ma colère :

— Toi, la ferm... Tais-toi !

John intervient avec tact pour alléger l'ambiance qui devient volatile.

— Christian, je trouve intéressant que vous partagiez ce genre de secret avec votre fils à un âge aussi tendre. De quand date cette expérience concernant... le modus operandi des hommes de la planète quand il s'agit de miction ?

Ted le regarde avec de grands yeux. Il n'a rien compris, mais il se doute bien que John l'a fait sciemment ; ce qui ne lui plaît pas.

Mr Rodriguez senior marmonne des conseils de l'autre côté du feu, il me semble percevoir quelques mots d'espagnol « ... *dile que no...* ».

— Christian, dit Ray en secouant la tête, tu te rends compte de la position dans laquelle tu me mets ? À cause de toi, je suis complice ; je dissimule à Annie des informations concernant son mari et son fils. Si elle l'apprend, je suis un homme mort.

L'humour pince-sans-rire de mon beau-père provoque des gloussements, ce qui était son intention. J'espère que Ted a oublié sa question. Merde, quoi ! Je n'ai pas l'intention de l'autoriser à jurer avant... disons, sa majorité. Il le fera plus tôt, bien sûr, mais pas en ma présence. Et encore moins en celle de sa mère ! Sinon, je suis aussi un homme mort. Ça serait une hécatombe...

— Papa, insiste Ted. Tout seul, je peux ?

— Tu peux quoi ?

— Quand il n'y a pas maman et Phoeb, je peux dire des gros mots ?

— Non !

— Et quand je suis juste avec toi, je peux ? ajoute-t-il l'air enjôleur.

— Non. Et c'est définitif, n'insiste pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis ton père, c'est moi qui décide, tu n'es pas encore majeur.

— Je pourrai dire des gros mots quand je serai grand ?

— Non ! Hum... Peut-être. Mais je préférerais que tu ne le fasses pas.

Ted se tourne vers Carrick :

- Grand-père, tu laissais papa dire des gros mots quand il avait mon âge ?
- Certainement pas !
- Pourquoi ?
- Parce que Gracie m'aurait tué ! s'écrie Carrick, avec une terreur feinte.

Tout le monde éclate de rire. Ted réfléchit un moment, le front plissé ; il doit considérer cet argument comme valable, parce qu'il finit par abandonner le sujet. Ce n'est pas trop tôt ! Si j'avais entendu « gros mot » une fois encore, j'aurais fini par perdre mon calme – qui n'a rien de légendaire.

Le soleil est couché, mais il ne fait pas encore complètement nuit. Claude Bastille nous fait ses adieux, il rentre à Seattle. Quelques convives s'attardent à discuter autour du feu, d'autres décident de marcher un moment au bord de l'eau. L'air est agréable, frais et parfumé des senteurs de la forêt. Je me retrouve au bord de la rivière, avec mon père qui jette des cailloux pour faire des ricochets dans l'eau.

- Papa ?
- Oui, Christian ?
- Est-ce que ça devient plus facile au fil du temps ?
- Pardon ?
- Être père... Est-ce qu'un jour on s'habitue aux questions de ses enfants ?

Carrick met un moment à me répondre.

— Non, je suis désolé, mais en toute sincérité, ça ne devient pas plus facile. Ted a du caractère et, d'après ce que j'ai pu voir, Phoebe n'a rien à lui envier. Ana et toi feriez mieux de vous préparer à quelques années plutôt agitées. Mais elles te laisseront les plus merveilleux souvenirs, ce qui te permettra d'endurer les moments plus difficiles. Tu verras, quand tes enfants atteindront l'adolescence, tu comprendras mieux mon impatience et mes colères devant ton comportement d'autrefois.

- Bon Dieu !

Carrick rit doucement.

— Si ta mère t'entendait, elle te dirait qu'on n'évoque pas en vain le nom du Seigneur. Mais ne t'inquiète pas, Christian, tu t'en sors très bien. Ton fils a confiance en toi ; il t'adore ; il n'y a qu'à vous voir ensemble pour savoir que vous êtes très proches. C'est un spectacle qui me fait chaud au cœur.

Ray s'est approché de nous, je l'ai vu faire, sans m'inquiéter. Il fait partie de la famille ; il est également le grand-père de mon fils. J'ai tout autant besoin de ses conseils que ceux de Carrick.

— Vous avez raison, Carrick, c'est pareil pour moi. Je suis très fier de mon petit-fils, c'est un garçon du tonnerre.

Ray s'adresse à moi :

— Christian, toi et Annie l'élevez très bien. Je dois avouer que j'avais des craintes au début, mais vous m'avez très vite prouvé qu'elles étaient infondées.

Des craintes ? Ah, je le savais : Ray me considérait comme incapable d'être père. Avant que je ne puisse m'attarder sur le sujet, Carrick intervient en riant :

— Ah, Ray ! Vous étiez comme moi ! Je craignais que mon fils et Ana ne gâtent trop leurs enfants – et rien n'est pire qu'un jeune blasé et prétentieux. Mais non, ils ont su inculquer à Ted des valeurs et

des limites, malgré tous les cadeaux qu'il reçoit, le luxe dans lequel il vit. Je suis certain que ce sera pareil pour sa sœur. Je suis tout à fait rassuré.

— Le problème, ce sera la puberté, reprend Ray, le front plissé. Après mon divorce avec Carla, je vivais seul quand Annie est revenue avec moi. J'étais heureux de la retrouver, bien sûr, mais c'était une adolescente. J'avais terriblement peur de ne pas être à la hauteur. Je crains d'avoir été trop strict envers elle...

Il secoue la tête, perdu dans ses souvenirs. Ni mon père ni moi ne disons mot. Il est si rare que Ray le taciturne se confie ainsi !

— Elle était facile à vivre, reprend-il à mi-voix, responsable, d'humeur égale, discrète... Peut-être un peu trop sage. Elle ne sortait pas beaucoup et parfois, je m'en inquiétais.

C'est grâce à Ray qu'Ana a traversé sans séquelles une période difficile, je le sais. Elle a beaucoup souffert à l'adolescence avec le mari n°3 de sa mère, un homme brutal et mauvais, un pervers narcissique. Par chance, Carla ne s'est pas attardée avec lui, mais Ana a quand même préféré retourner vers le seul homme stable de son enfance : son père adoptif, Ray Steele.

J'en garde à mon beau-père une grande reconnaissance.

— Vous avez beaucoup apporté à Ana, Ray. Elle me l'a dit. C'est grâce à vous qu'elle a traversé ces années difficiles.

— Tant mieux, tant mieux... mais avec les enfants, rien n'est gagné malgré tous les efforts des parents. Je dois à Annie mes premiers cheveux blancs. Et Jos me disait la même chose avec son fils.

— Qui est Jos ? Ah... Mr Rodriguez ? Vous le connaissiez quand Ana était enfant ? demande Carrick.

— Oui et non. Nous avons fait l'armée ensemble, mais nous nous étions perdus de vue. C'est seulement lorsque José a retrouvé Annie, à l'université de Portland, que j'ai reconnu son nom. Son père et moi vivions à quelques kilomètres l'un de l'autre, sans le savoir. Le monde est petit, non ? Je suis heureux d'avoir mon vieil ami à mes côtés, maintenant que nos enfants ont quitté le nid.

Je n'ose imaginer le temps où Ted et Phoebe partiront à l'université... comment le vivrai-je ? Bien sûr, j'ai encore le temps, mais tous les grands-parents sont unanimes : les années filent à toute vitesse.

— Christian, pourquoi une mine aussi sombre ? Auriez-vous besoin de mes conseils de psychologue ?

Je me tourne vers John Flynn, qui vient d'arriver.

— Ray et Carrick affirment que je vis en ce moment mes « belles » années – même avec les incessantes questions de mon fils. Je sens que je serai chauve quand il aura atteint l'adolescence !

— J'ai une certaine expérience sur le sujet, dit John, les mains croisées dans le dos. Comme vous le savez, j'ai moi-même deux fils ; l'un est à l'université, l'autre en dernière année de lycée. Je dois avouer que tout n'a pas toujours été facile. La communication parent-ado... brrr. Rhianne et moi avons dû parfois faire des concessions, bien entendu, comme tous les parents, mais nous commençons à voir le bout du tunnel. Vous savez ce qu'on dit, Christian ? *Petits enfants, petits soucis.*

— John, pourquoi faut-il toujours que vous utilisiez des proverbes, maximes, et autres couillonades ?

— Christian ! s'offusque Carrick, d'un ton sévère. Tu as de la chance que ton fils ne soit pas là pour t'entendre. Il serait quand même préférable que tu veilles à châtier ton langage : ça t'aiderait à éviter des lapsus devant tes enfants.

Merde, je n'ai plus quinze ans ! À dire vrai, j'ai un peu honte. Je n'ai pas l'habitude de parler aussi vulgairement devant mon père, encore moins devant mon beau-père. Mais, je ne me censure jamais avec John, aussi je n'ai pas fait attention. *Chassez le naturel, il revient au galop*. Diable, voilà que moi aussi j'utilise des proverbes ! C'est donc contagieux.

— Pourquoi vous inquiéter à l'avance, Christian ? dit John d'un ton moqueur. *À chaque jour suffit sa peine*. Laissez vivre ce petit vaurien.

— John, vous êtes viré. Et je vous interdis d'appeler mon fils un « vaurien ».

— Heureusement que je ne compte plus uniquement sur vous comme patient, Christian, il y a bien longtemps que nos entretiens sont plus amicaux que professionnels. Vous pourrez toujours me réengager lundi matin.

Derrière nous retentissent des hurlements hystériques, aussi bruyants que si les *Mariners* avaient marqué un *home run* contre les *Oakland A's*¹⁶⁸. Nous nous retournons. Je souris en voyant Ted sauter sur place, les deux bras en l'air. Elliot et Ethan ont sorti un gant de base-ball, une batte et une balle. Ils lui enseignent les règles du jeu. Carrick les regarde avec un sourire heureux.

John et Ray retournent vers le feu. Je retiens mon père par le bras.

— Hey, papa ?

— Oui ?

— Je suis désolé. Sincèrement désolé.

Il paraît sidéré.

— De quoi ?

— De tout le tracas que je vous ai causé, à maman et à toi. Je me demande souvent comment vous avez supporté mes humeurs, mes colères, hum... mes caprices, il faut bien le dire, durant toutes ces années je suis désolé de ne pas avoir accordé à tes conseils le respect qu'ils méritaient. Toi et maman avez été des parents merveilleux, vous l'êtes toujours, j'en suis conscient.

Carrick à la bouche ouverte, ses lèvres remuent, mais aucun son n'émerge de sa gorge nouée. Quant à moi, je me demande ce qui m'a pris de lui sortir, comme ça, sans préavis, un discours aussi intime.

— Christian... chuchote enfin mon père, nous t'avons adopté pour te rendre heureux, parce que nous t'aimions... Je n'aurais jamais cru que ça nous prendrait si longtemps, mais te voir comme ça, avec Ana, Teddy, ta petite fille. Eh bien, ça valait le coup.

Je ne sais quoi dire. Je suis sauvé *in extremis* par l'arrivée turbulente de mon fils ; il se jette sur nous en hurlant :

— Papa ? Grand-père ? Vous avez vu ? J'ai attrapé la balle ! J'ai réussi !

Carrick s'agenouille et pose sa grande main sur la joue de Ted.

— Bravo, mon garçon. J'aime le base-ball, je suis heureux de voir que tu partages mes goûts.

¹⁶⁸ *Oakland Athletics* en anglais, franchise de la MLB (*Major League Baseball*)

Je réalise alors que John Flynn a raison : ce sont les moments pareils qui comptent, quand le bonheur est accessible, simple et familial ; ce sont les souvenirs que la mémoire emmagasine, pour s'en repaître et continuer à avancer dans la tourmente, lorsque les difficultés s'accroissent à l'horizon.

Elliot, une bière à la main, frappe sa bouteille contre celles d'Ethan et de John. En voyant que je le regarde, il porte de loin un toast dans ma direction. Mon père part avec Ted, main dans la main, pour les rejoindre. J'entends quelques mots de leur échange : *...les buts sont remplis, un maximum de quatre points est marqué par l'équipe en offensive, ce qui s'appelle un grand chelem...*

Je reste seul, le temps de retrouver mes esprits. Je devine la présence de Taylor derrière moi. Il devait être là depuis le début. Il représente la sécurité dont je cherche à pourvoir ma femme, mes enfants, ma famille. Plus que jamais, je trouve mes précautions justifiées. Parce que le bonheur pétillote autour de moi : il s'entend dans les rires, les conversations, les entrechoquements de verre ; il existe au cœur de cette réunion décidée à l'improviste des hommes qui comptent dans ma vie. *Pour te rendre heureux*, a dit mon père. Jadis, je n'aurais jamais cru que ce soit possible. Il ne manque à mon nirvana que ma femme et ma fille, mais elles sont toutes les deux dans mon cœur.

Je sors mon BlackBerry pour envoyer à Ana un SMS :

***Ici, tout va bien. Et toi ? Je pense à toi.
Je t'aime. Tu es toute ma vie.
C.***

Le lendemain matin

Après une nuit calme, Ted recommence ses questions au petit déjeuner :

— Papa, pourquoi est-ce que maman n'est pas venue ? Pourquoi grand-mère n'est pas venue ? Pourquoi Phoebe n'est pas venue ?

— Je n'ai même pas eu le temps de boire un café, grogne Elliot en bâillant. Et lui, il mitraille déjà ? Je l'ignore pour expliquer à mon fils :

— Ni ta mère ni ta grand-mère n'apprécient beaucoup la pêche. Quant à ta sœur, elle est encore trop petite pour dormir à la dure.

— À la dure ? Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre !

— De mon temps...

Je méprise les commentaires et ricanements qui suivent ma déclaration. Le camping, par définition, manque du confort que l'on connaît chez soi. Mes tentes sont confortables et nous avons de vrais matelas, certes, mais il y a eu des insectes durant la nuit. La prochaine fois, je prévois des moustiquaires.

Y aura-t-il une prochaine fois, Grey ?

— Elle fait quoi, maman, pendant que nous sommes à la pêche ? dit Ted.

— Elle a organisé un week-end « filles » à la maison, avec Phoebe et Carla.

— Pourquoi Bob n'est pas venu ? Pourquoi il est resté avec les filles ?

— Parce que Bob a du mal à marcher depuis sa dernière opération. Il préfère se reposer. Je pense qu'il restera dans sa chambre, devant la télévision, pendant que maman et Carla discuteront près de la piscine.

Je jette en direction de Ray un coup d'œil un peu gêné : je suis certain qu'il n'a jamais oublié sa femme. Après tout, il ne s'est pas remarié, pas vrai ? Il doit lui être difficile d'entendre parler d'elle mariée à un autre.

— J'aime ces corn flakes, déclare Ted en levant sa boîte de Cheerios. J'ai vu la pub à la télé.

La conversation varie alors sur l'influence des publicités sur les consommateurs, de tous âges. Ray en est très soulagé.

— Savez-vous que les premiers corn flakes ont été inventés en 1897 dans le Michigan ? dit le Dr Flynn. Le Dr John Kellogg, qui dirigeait un sanatorium dans le Michigan, en a eu l'idée dans le cadre du régime végétarien qu'il imposait à ses patients

— John ! Comment un Anglais en sait-il autant sur la culture américaine ?

— Grâce au *Trivial Pursuit*¹⁶⁹. Vous n'imaginez pas ce qu'on peut apprendre avec ce jeu-là !

— J'ai entendu dire que le bon docteur était un extrémiste, ajoute Ethan. Il interdisait l'alcool, le tabac, le café et préconisait l'abstinence sex... humph. Bref, d'après lui les corn flakes ont un effet anti-aphrodisiaque.

— Quoi ? Je ne toucherai plus jamais à ces machins-là ! grogne Elliot. Je vais me faire griller du bacon et des œufs ? Il y a d'autres amateurs ?

Plusieurs mains se lèvent. Ted ayant vidé son bol, il se purlèche les lèvres.

— Papa, est-ce que tu aimes embrasser maman sur la bouche ?

Après ce pavé dans la mare, il y a bien entendu un grand silence autour de la table du petit déjeuner. Elliot ricane :

— Voilà qui va pimenter la discussion. Le Dr Kellogg n'aurait pas apprécié !

Je le fusille du regard avant de me tourner vers Ted, mécontent :

— Dis-moi, Ted, est-ce que tu as un filtre entre le cerveau et la bouche ?

— Quoi ?

— Tu n'es pas censé répéter en public ce qui se passe entre ta mère et moi. C'est mal élevé. Ted, tu vas bientôt avoir l'âge de raison. Il faut que tu fasses plus attention à ce que tu dis.

— Tu es fâché contre moi ?

— Non, mais je veux que tu évites de proférer à haute voix *toutes* les idées ineptes qui te passent par la tête. Réfléchis avant de parler !

— J'ai réfléchi. Est-ce que tu aimes embrasser maman ?

Bon Dieu ! Je n'y arriverai jamais. Autant admettre ma défaite.

— Oui, dis-je, avec un soupir.

¹⁶⁹ Jeu de société qui dépend de la capacité des participants à répondre à des questions de culture générale ou ciblées, selon les versions.

— Pourquoi ?

— Parce que je l'aime. Parce qu'elle a des lèvres très douces, adorables...

Grey, tu as un public. Quitte cet air idiot ! Reprends-toi !

— Christian ! proteste Ray en s'étouffant.

Mais en même temps, il rit, aussi je ne suis pas très inquiet de l'avoir choqué. Ted compte sur ses doigts :

— Oncle Elliot aime embrasser tante Kate ; grand-père embrasse grand-mère ; Edan embrasse Mia ; Taylor...

— Ted !

— Ça suffit !

Cette fois, les grognements proviennent de tous les côtés de la table. Seuls Ray, Mr Rodriguez et John Flynn, les épargnés, se tiennent les côtes de rire. Je cherche des yeux Ettore Cusco : occupé à plier les tentes, il n'a rien entendu. Taylor n'aurait pas aimé que son subordonné assiste à cette scène gênante.

Elliot est le premier à récupérer :

— Ted, bonhomme, tu trouveras un jour une très jolie fille que tu auras envie d'embrasser. Et tu comprendras alors le plaisir que cela procu... Ouille !

Il s'interrompt en recevant une claque sur l'arrière de la tête. Elle provient de mon père, à qui j'adresse un hochement de tête approbateur. Je ferais bien le tour de la table pour taper à mon tour sur mon frère, mais je n'ai pas terminé mon assiette. Elliot ne perd rien pour attendre.

Ted adresse un sourire béat à son parrain. Il n'a pas encore acquis le talent d'être sélectif.

— Oncle Elliot, quel goût a tante Kate quand tu l'embrasses ?

— Un goût d'épices et de miel, susurre Elliot, les yeux dans le vague.

Ted hoche la tête, dûment impressionné.

— J'aime bien le miel, mais je préfère la cerise. Sophie a un goût de cerise.

À nouveau, un grand blanc. Tout le monde regarde mon fils avec de gros yeux ronds – tout particulièrement Taylor, le père de Sophie. Oups, je ne dois pas oublier que le responsable de ma sécurité est toujours armé, même en pleine nature. Je tente de calmer la situation – en le reprenant en main :

— Theodore ! Ça suffit !

— Mr Grey, permettez-moi de vous contredire, mais là, ça m'intéresse, gronde Taylor.

Il demande très calmement à mon fils :

— Ted, tu as dit que ma Sophie avait un goût de cerise ?

— Oui.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sens... (Ted touche son nez,) quand elle me dit bonjour. Je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a dit que c'était son bomi... bomidratan. Alors elle m'en a mis aussi. Là !

Ted se frotte la bouche dans un silence de mort. Taylor est resté sur le cul – je parle métaphoriquement.

— Son... quoi ?

— Il me semble que Ted parle d'un baume hydratant, intervient Ethan.

— Taylor, dit mon père, l'honneur de votre fille est sauf.

Taylor m'adresse un regard légal en disant :

— C'est également ce que j'avais conclu. Je vais aider Cusco à replier le camp, Mr Grey, si vous n'avez plus besoin de moi.

Il faudra que je parle à Ted : certaines femmes lui sont strictement interdites, et Sophie Taylor en fait partie. Puis je secoue la tête et reprends la situation en perspective. Mon petit garçon n'aurait rien vu de mal à embrasser –même sur la bouche – une petite à qui il tient beaucoup. Quant à Sophie, maintenant adolescente, elle considère Ted comme son petit frère. Taylor le sait très bien.

— Quand je serai grand, déclare Ted. Je veux épouser Sophie. Comme ça, je pourrais l'embrasser sur la bouche. Je l'aime !

Un éclat de rire général reçoit la déclaration de mon fils. Bon sang ! Une chance que Taylor soit hors de portée d'oreilles.

— On ne s'ennuie jamais avec les Grey, dit le Dr Flynn.

— Cher confrère, j'en sais quelque chose, répond le Dr Kavanagh.

Quelle idée tu as eue d'inviter deux psychothérapeutes, Grey ?

Carrick se lève en disant :

— Nous sommes venus pêcher, pas vrai ? Il nous faut du poisson pour le déjeuner, avant de reprendre la route pour Seattle. Qui vient à la rivière ?

— Moi, grand-père ! Je vais attraper un poisson encore plus gros que hier.

— Acceptons-en l'augure, bonhomme. Mais ne vends pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

— Je ne veux pas tuer un ours, c'est gentil les ours... T'as pas vu le dessin animé *Frère des Ours* ?

— Non.

— Je vais te le raconter.

Je regarde, un sourire aux lèvres, mon père et mon fils partir main dans la main, bientôt suivis d'Elliot et d'Ethan. Ray et Mr Rodriguez senior sont à la traîne mais eux, ils ont pensé à emporter le matériel.

Je prends un moment pour mieux savourer le bonheur que j'éprouve.

Vie Quotidienne

Avril 2018

À Bellevue

Ana

La scène en face de moi pourrait être une publicité télévisée pour piscine. Ava et Phoebe sont dans le petit bassin, à jouer je ne sais quel jeu adorable qui passionne les fillettes de cinq ans ; Elliot, Ethan et Teddy Joe font un water-polo ; Kate, maman et moi sommes installées dans des chaises longues, à surveiller les enfants.

Kate pousse un long soupir de chatte satisfaite.

— J'aime que nos deux filles soient d'âge aussi proche, Steele. D'une certaine façon, ça maintient la connexion qui existait entre nous.

— Parce que tu trouves qu'être mariées à deux frères ne suffisait pas ?

Elle hausse les épaules.

— Tu sais bien ce que je veux dire.

Elle sirote son verre avec un sourire à la Mona Lisa. Maman intervient :

— Ne croyez-vous pas qu'Elliot aimerait avoir un garçon, Kate ? Voyez comme il s'occupe bien de Teddy.

Oh, maman ! Toujours le don de mettre les pieds dans le plat et de parler sans réfléchir. J'interviens très vite avant que Kate n'ait le temps de répondre :

— C'est normal, Elliot est le parrain de Teddy, il a toujours été très proche de lui. Maman, ces histoires de préférence en fonction du sexe des enfants sont horriblement démodées. Elliot adore sa fille, tout le monde le sait.

Je me tourne vers Kate avec un sourire malicieux :

— D'ailleurs, si tu veux, je te vends mon fils. Parfois, il est épuisant. Aussi exigeant et impatient que son père !

— Non ! Il me rappellerait bien trop son père ! crie Kate.

Elle a oublié sa bouffée de colère, elle éclate de rire et se détend dans sa chaise longue.

— Carla ? Demande-t-elle avec une amabilité un peu trop sirupeuse. Comment va Bob ? Il dort toujours ?

Ma mère fait la grimace.

— Oui. Il se repose... il a encore des problèmes d'arthrose. C'est normal... à son âge.

Oh lala, le sujet est délicat. Bob est plus âgé qu'elle d'une bonne quinzaine d'années. Et comme il fait dix ans de plus que son âge, maman dix ans de moins, la différence entre eux est parfois sidérante.

Je lève les yeux au ciel, en espérant un miracle qui nous éviterait les lamentations de ma mère sur les ravages du temps. Qu'est-ce qui a pris à Kate de soulever le sujet ?

— Maman, regarde ! hurle mon fils.

Je m'exécute, avec une joie béate et une patience toute maternelle. Ethan tient mon fils sur ses épaules, tous les deux sont occupés à noyer Elliot dans des hurlements et des éclaboussures. Seigneur ! J'aurais préféré un miracle moins bruyant. Il faudra un jour qu'on m'explique pourquoi les hommes restent toujours de grands enfants.

— C'est très bien, mon chéri.

Kate s'est déjà redressée. Elle brandit un appareil photo.

— Voilà un spectacle que je compte bien immortaliser ! crie-t-elle en riant.

Elliot ressort en crachant de l'eau

— Princesse ? Se plaint-il. Tu crois vraiment que c'est indispensable ?

Je vis avec Christian depuis plusieurs années, aussi j'ai appris quelques manœuvres machiavéliques. J'adresse à ma belle-sœur (et meilleure amie) mon sourire le plus innocent en disant :

— Quelle bonne idée ! Christian sera vraiment heureux d'avoir une photo pour commémorer le jour où son frère aîné a été vaincu par son fils de six ans...

Kate s'interrompt, le doigt sur l'obturateur de son appareil photo. Elle baisse lentement son objectif, et se tourne vers moi, les yeux incendiaires. Elliot s'est déjà redressé. Le scoop est raté.

Au même moment, Carrick et Grace nous rejoignent sur la terrasse. Ma belle-mère s'adresse à son mari :

— Cary ! Quelle bonne idée tu as eu de faire installer cette piscine. Tu vois, les enfants l'apprécient autant que nos petits-enfants.

Je lève les yeux au ciel. Est-elle consciente que Christian, en apprenant sa décision, a failli en faire une crise cardiaque ? Après m'avoir ressorti toutes les statistiques des dernières décennies concernant les noyades domestiques, il a exigé tous les éléments de protection : clôture, couverture, radar aquatique, et je ne sais quoi encore. Malheureusement, Teddy était déjà conquis. Et Christian a dû également faire creuser une piscine à la maison.

Carrick s'approche de nos chaises longues avec un sourire.

— Comment vont mes belles-filles préférées ?

Il m'embrasse sur la tête, puis serre Kate contre lui en lui chuchotant quelques mots à l'oreille. Elle se met à rire. Ces deux-là s'entendent vraiment très bien. Bien sûr, la froideur initiale que me manifestait Carrick lorsque je suis arrivée dans la famille a disparu depuis longtemps, je crois qu'il ne me prend plus pour une croqueuse de diamants, mais il se sent plus proche de Kate. Il aime discuter avec elle sur de nombreux sujets, événements politiques ou méandres de la presse. Carrick est avocat spécialisé dans les médias, Kate est une journaliste de renom, chacun d'eux a une vision dépendante de leurs champs professionnels, mais ils se respectent mutuellement et leurs échanges, toujours animés, sont affectueux. À mon avis, Carrick considère mon métier et l'édition en général, comme un agréable passe-temps, rien de bien sérieux.

Grace parle avec ma mère. Par politesse, j'en suis certaine. Ces deux femmes n'ont jamais rien en commun, à part des enfants mariés...

2019

Claude Bastille

Février 2019

Ana

Je m'essuie le front d'une serviette, le coach de Christian ne m'a pas ménagée. Je considère avoir fait des progrès question souplesse, psychomotricité, coordination... Bien obligée ! Christian a exigé tout un programme de remise en forme avant de m'autoriser à monter sur des skis. Il est impossible ! Il y a je ne sais combien de temps qu'il invente toutes les excuses possibles pour m'interdire d'essayer. Cette fois, je lui ai posé un ultimatum. Après une discussion mémorable, nous avons trouvé un compromis : d'où mon entraînement aussi régulier. Je n'avais plus suivi de cours avec Claude depuis la naissance de Phoebe, il y a déjà un moment.

— Bravo, Ana ! C'est la dernière séance, vous êtes dorénavant prête à affronter les pistes. Si Christian cherche à vous en empêcher, envoyez-le-moi. Je tâcherai de le convaincre.

— Vous croyez qu'il vous écouterait ? dis-je, sceptique.

Claude connaît mon mari depuis des années : il éclate de rire.

— C'est une tête de pioche, je vous l'accorde. Mais je crois qu'il me fait confiance, du moins quand il s'agit de mon domaine.

— Je peux vous offrir un jus de fruit ou une tasse de thé ?

— Du thé ? Volontiers.

Nous sommes peu après assis tous les deux devant le comptoir de la cuisine.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de vous le demander, Claude, mais comment avez-vous connu Christian ? Vous êtes un ancien champion olympique, je le sais, vous seriez-vous converti en quittant la compétition ?

Il sourit. Son visage d'un noir d'ébène brille de santé, malgré les rides qui lui marquent les tempes. Il a des cheveux tout gris, même s'il n'a pas encore cinquante ans.

— Non, pas vraiment. J'ai été amené à rejoindre ma sœur et son mari, qui gère un gymnase. Je comptais sélectionner ma clientèle, vous comprenez, je ne voulais pas des ronds-de-cuir snobs et prétentieux, incapables de s'entraîner véritablement. Je me rappelle le jour où ma sœur, Michelle, m'a parlé de Christian Grey...

Claude Bastille

— Claude ! Bouge ton cul s'il te plaît, je ne suis pas payée pour faire des heures supplémentaires en étant ta secrétaire ! J'en ai ras la frange !

En général, je n'écoute pas ma sœur, Michelle. Elle a l'habitude de me hurler dessus. C'est le rôle d'une grande sœur de vouloir de tout gérer, pas vrai ? Ou plutôt toutes les femmes tentent de le faire dès qu'un malheureux homme leur tombe entre les pattes.

— *Claude, je ne plaisante pas ! Je te signale que j'ai des cours de fitness à donner, je ne suis pas à ta disposition. De plus, je refuse de cautionner des rendez-vous suspects !*

Elle n'a pas tort. Parmi ceux qui cherchent à obtenir mes services comme coach personnel, il y a beaucoup de femmes. Bien sûr, étant athlète, j'ai toujours obtenu sans difficulté l'attention de la gent féminine, mais aujourd'hui, je ne veux pas mêler les affaires et le plaisir. Même si certaines de mes clientes sont à tomber !

C'est au gymnase que ma sœur reçoit mes messages. Je ne donne jamais mon numéro de portable, seule ma famille l'utilise : Michelle, son mari, Stuart, et quelques amis, qui parfois sont aussi des clients.

Stuart est le fondateur du gymnase, le Triangle. Il a engagé ma sœur parmi cinq autres entraîneurs, avant de l'épouser. Moi, je faisais alors du kickboxing aux Jeux olympiques. Je n'ai pas eu de médaille, je suis arrivée cinquième, ce qui me reste sur le cœur – mais quand la vie te donne des citrons, fais-en une citronnade¹⁷⁰. Je ne me souviens plus où j'ai lu ça.

Né à Seattle, j'aime la pluie, le ciel gris, l'ambiance de cette ville. J'ai suffisamment voyagé durant ma vie, maintenant, je pose mes valises pour rester auprès de Michelle, j'ai toujours été très proche d'elle.

Stuart m'a proposé de m'associer avec lui : mon nom donnerait au Triangle une publicité gratuite et un apport financier permettrait des rénovations et un agrandissement. J'ai accepté. Je donne des cours collectifs, mais je préfère ma clientèle privée. Je la sélectionne avec un soin maniaque.

— *Tiens, dit Michelle, voici le numéro d'un client potentiel.*

— *Comment s'appelle-t-il ?*

— *Aucune idée.*

— *Comment ça, aucune idée ? Tu as eu au téléphone !*

— *Non. C'est avec son chauffeur que j'ai parlé. Il s'appelle Taylor. Son patron tient à apprendre le kickboxing avec toi.*

Le client potentiel a un chauffeur ? Donc, il est riche. Voilà qui n'augure rien de bon. D'un autre côté, je viens d'acheter une nouvelle voiture. Un peu d'argent frais ne me ferait pas de mal. Je décroche mon téléphone et compose le numéro indiqué. Une voix grave et profonde me répond :

— *Taylor.*

— *Ici Claude Bastille, c'est au sujet de cours de kickboxing.*

— *Oui monsieur. Seriez-vous disponible ce soir pour une session d'essai ?*

Il ne perd pas de temps. Ça me plaît. Par contre, quand il me demande de me déplacer, je me braque.

— *Taylor, j'ai une salle au Triangle avec tout le matériel nécessaire, pourquoi devrais-je emporter...*

— *Monsieur, nous avons aussi notre matériel, vous n'aurez rien à transporter.*

¹⁷⁰ *When life gives you lemons, make lemonade* – proverbe anglosaxon.

Pour qui se prend ce freluquet ?

— *J'enseigne dans MON gymnase, nulle part ailleurs. C'est à prendre ou à laisser. Si votre patron n'a pas envie de se déplacer, qu'il trouve un autre entraîneur !*

— *Restez en ligne, s'il vous plaît.*

— *Je n'ai pas que ça à fai...*

Je parle dans le vent, il couvre probablement son appareil de la main ; j'entends un brouhaha de voix, puis Taylor revient en ligne :

— *Très bien, Mr Bastille. À quelle heure ferme le gymnase ?*

— *Dix-neuf heures.*

— *Nous serons chez vous à 18 h 45 pour sécuriser les lieux, votre client se présentera à 19 heures.*

Sécuriser les... ? Qui est ce mystérieux inconnu ? Le président des États-Unis ? J'imagine la tête de Michelle si une troupe de Men in Black débarque au gymnase, lunettes noires et arme au poing ! D'un autre côté, elle sera probablement déjà partie retrouver ses enfants.

— *D'accord.*

Je l'avoue, je suis curieux.

À l'heure dite, Taylor se présente accompagné d'un autre dur à cuire, un Black au crâne rasé. Tous les deux ont l'allure d'anciens militaires. Je leur fais visiter le gymnase, dont la salle commune où les clients sont rares à cette heure tardive ; un groupe de femmes termine une session d'aérobic. En vérité, elles ne sont vraiment pas attentives, elles ont toutes les yeux fixés... Je vérifie. Il y a un jeune homme sur le treadmill. Je ne le reconnais pas, ce doit être un nouveau. Je l'examine d'un œil professionnel : des muscles de sprinter, une foulée régulière et puissante. Je hoche la tête, impressionné.

Si le jeunot est conscient d'avoir des groupies, il ne le montre pas. Ses écouteurs d'iPod dans les oreilles, il garde le regard fixé droit devant lui.

Pourtant, il me remarque. Dès que j'avance, il arrête la machine, en descend et s'approche de moi, un sourire aux lèvres. J'espère qu'il ne compte pas me faire une proposition, ça ne m'intéresse pas.

Il me tend la main.

— *Mr Bastille, bonjour, dit-il. Je m'appelle Christian Grey. Je crois que Taylor a pris rendez-vous pour moi à 19 heures.*

Là, je reste comme un con. Ce gamin qui n'a pas vingt-cinq ans a besoin d'un chauffeur ? Bon sang, mais oui, bien sûr : ce nom... Christian Grey est aussi riche que Bill Gates à ce qu'on dit. Je comprends mieux qu'il s'entoure de gardes du corps.

J'accepte sa poignée de main en disant :

— *D'après ce que j'ai compris, Mr Grey, vous vous intéressez au kickboxing ?*

— *Oui. J'aimerais me perfectionner.*

— *Quel niveau avez-vous ?*

— *Il y a quelques années que je pratique le kickboxing japonais¹⁷¹. Jusqu'ici, c'était avec Toshio Satoshi.*

Waouh, je suis impressionné. Toshio était une célébrité, jusqu'à son infarctus, il y a trois mois. J'ignorais qu'il prenait des élèves.

Christian Grey répond à ma question informulée :

— *Toshio Satoshi n'enseignait pas aux États-Unis. Il a fait une exception pour moi.*

— *Suivez-moi, Mr Grey. Nous aurons le gymnase rien que pour nous.*

Taylor et l'autre garde se positionnent à la porte tandis que Grey et moi passons dans les vestiaires, enfiler un gi¹⁷². J'étudie ses longs membres. Voilà un adversaire qui sera certainement intéressant.

— *Bien, je vous propose de commencer par dix minutes d'étirements, puis vingt minutes d'entraînement pour que je vérifie votre niveau, ensuite une vingtaine de minutes de combat. Nous prendrons le reste de l'heure pour nous décontracter.*

Je n'attends pas son approbation ; c'est moi le professeur, je suis dans mon gymnase. Les types très riches, ça aime jouer au grand patron, j'ai l'habitude.

Très vite, je découvre que Christian Grey est différent. Il écoute, il obtempère, il suit mes indications. Et j'avais raison : il est en grande forme physique. J'irais même jusqu'à dire qu'il a le potentiel de devenir un athlète de niveau olympique. Il ne s'est pas entraîné depuis un certain temps, ça se sent, et ma technique diffère de celle de Toshio – je suis plus moderne. Je devine les mouvements de Grey, je réussis à les contrer. J'envoie Grey au tapis avec plus de brutalité que nécessaire. Je veux voir comment il réagira. Certains ne supportent pas ce genre « d'humiliation ».

Lui ? Il revient chaque fois à l'attaque, plus vindicatif ; il apprend de ses erreurs. Il réussit même à me surprendre une fois d'un coup bien placé. Puis il prend un risque et, à nouveau, il se retrouve sur le cul. Il se relève, furieux.

— *Quel con ! Non mais quel con ! Je suis bien trop lent !*

C'est à lui qu'il en veut, pas à moi. Je sens que nous allons nous entendre. Je lui souris.

— *Écoutez, Mr Grey il y a manifestement un bail que vous n'avez pas remis un gi. Ne soyez pas trop dur envers vous-même. Quels autres sports pratiquez-vous régulièrement ?*

— *Le footing, de préférence en plein air. De temps à autre, je fais aussi de la boxe, soit contre Taylor, soit je tape dans un punching-ball.*

— *Pour le kickboxing, vous envisagez des sessions régulières ?*

— *Oui, mais j'aimerais qu'elle se passe chez moi.*

Je me renfrogne. Nous y revoilà.

— *Je l'ai déjà dit à Taylor ce matin : je préfère rester dans mon gymnase.*

— *Je comprends. J'ai un gymnase au sous-sol de mon immeuble, à GEH. Il est entièrement équipé, parfaitement sécurisé, nous y serions tranquilles. Je veux vous voir quotidiennement.*

¹⁷¹ Full-contact – avec coups de pied circulaire en ligne basse et coups de genou

¹⁷² Tenue d'entraînement aux arts martiaux japonais (le terme *kimono* est une erreur).

Quotidiennement ? Je l'imaginai occupant tout son temps à gérer son empire. D'un autre côté, avec les responsabilités qui vont avec ses millions, il vaut mieux qu'il s'aère l'esprit de temps en temps, sinon il exploserait.

— *Même le week-end ?*

Il fronça les sourcils et semble hésiter.

— *Non, j'ai d'autres... occupations le week-end.*

Bien sûr, un homme aussi beau, jeune et riche, doit sortir sans arrêt. Il change probablement de maîtresse tous les week-ends. Peu importe, ça n'est pas mon problème. Je décide de faire un effort pour un client aussi satisfaisant :

— *Je veux bien passer chez vous demain... Si votre gymnase me convient, je suis d'accord.*

— *Merci, Mr Bastille. Mon gymnase vous conviendra. À demain.*

Et il me tend à nouveau la main.

Le lendemain, je découvre son gymnase : deux fois plus grand et mieux achalandé que le mien. Nous établissons un planning...

Il n'en variera jamais au cours des deux ans qui suivront. Il n'annule jamais, sauf s'il est absent de Seattle, ce dont il me prévient au moins dix jours à l'avance. Manifestement, Christian Grey est un homme pour qui la discipline et l'organisation comptent beaucoup. De plus, j'ai la sensation qu'il dort très peu. Ce n'est pas mon cas, il me faut mes huit heures de sommeil.

Taylor est presque toujours là quand je me présente pour nos sessions. Au bout d'une semaine ou deux, il se détend en ma présence et s'entraîne à nos côtés. Il ne parle pas beaucoup, mais sa loyauté envers son patron ne fait d'aucun doute. D'ailleurs, je ne discute pas davantage avec mon client : je ne suis pas là pour ça.

Au bout d'un an, Grey apprend que je suis un excellent golfeur. Il décide que le golf est nécessaire à son réseau professionnel. Il découvre vite qu'il déteste taper dans une balle et n'a aucune patience, mais il s'acharne. Je le suis et le coache sur les greens une ou deux fois par semaine, quatre mois par an.

Grâce à moi, il finira par être un joueur tout à fait correct.

Ana

Je suis pendue aux lèvres de Claude qui évoque un Christian que je ne connaissais pas encore. Il me sourit gentiment et dit :

— Je me souviens de la première fois où je vous ai vue, Anastasia. C'était en mai 2011, le jour de l'anniversaire de ma sœur, Michelle. Grey hurlait au téléphone pendant que j'étais dans son bureau. Nous remontions juste d'une session dans son gymnase. Je l'avais maltraité, il était de très mauvaise humeur. Je craignais qu'il ne tienne longtemps avec une telle tension : il était comme un volcan sur le point d'exploser.

— Bien sûr, Claude, je me rappelle de vous. Vous êtes sorti en parlant de jouer au golf...

— Oui, effectivement. C'était ma façon de le mettre en colère. Ça marchait à tous les coups. Au début, je vous ai à peine jeté un coup d'œil, je m'intéressais alors à l'assistante de Christian : la belle et si blonde Andrea Parker. Il me semblait que j'avais mes chances avec elle.

— Andrea ! dis-je, très étonnée.

— Oh, j'ai fini par abandonner, cette fille-là ne pense qu'à son travail. Quel dommage, je...

Il secoue la tête avec un toussotement gêné, avant de reprendre :

— Ce sont vos yeux qui m'ont frappé, Anastasia. Les yeux les plus bleus et les plus purs qu'il m'ait été donné de voir. Vous étiez nerveuse, si je me souviens bien. J'ai eu peur pour vous : j'avais quitté Christian de si mauvaise humeur ! Je vous ai imaginé en larmes...

— Non, ça n'a pas été le cas. Il est montré très... indulgent.

— Vous m'avez gâché un client sérieux, vous savez. Il a rapidement abandonné ses sessions quotidiennes après vous avoir rencontrée. Actuellement, nous nous voyons une fois par semaine – au mieux. Mais je vous pardonne : grâce à vous, Christian et moi sommes devenus amis.

— Il vous a toujours respecté, Claude, parce que vous ne vous prosterniez pas devant son argent.

— Merci. Votre mari est quelqu'un de très bien.

— Je sais.

Il se lève et récupère son manteau.

— Bien, il est tard, je vais rentrer chez moi. N'oubliez pas de me raconter vos exploits sur des skis.

— Bien sûr, Claude. Je vais vous raccompagner. À bientôt...

Leçon de ski

Mars 2019

Ana

— Et maintenant, Phoebe, sois sage avec ta grand-mère, d'accord ?

Je serre ma petite fille – qui n'est plus si petite – dans mes bras, elle plisse le nez d'un air outré.

— Bien sûr, maman.

— Ne t'inquiète pas, tout se passera bien, déclare Grace d'un ton rassurant.

Elle a été réquisitionnée pour faire du baby-sitting – et j'admets qu'elle a volontiers cédé. En fait, elle meurt toujours d'envie de passer plus de temps avec les enfants. J'embrasse la petite joue soyeuse de Phoebe avant de laisser sa grand-mère lui prendre la main.

— Mamie, est-ce qu'on pourra jouer au restaurant ?

C'est son nouveau jeu préféré, elle ne cesse de le réclamer – avec des convives, bien entendu. Grâce au ciel, Gail Taylor est d'une patience de sainte.

— Bien sûr, ma chérie, roucoule Grace.

— Combien de fois ? Insiste le petit tyran.

Je jette à ma belle-mère un regard lourd d'excuses anticipées.

— Aussi souvent que tu le voudras, ma chérie.

Oh lala ! Elle vient de faire une promesse dont elle ignore les conséquences. J'ai le pressentiment qu'elle va le regretter très vite. Je n'ai qu'à voir la façon dont les yeux de Phoebe se sont étrécis, tandis que ma fille surveille sa grand-mère, en suspectant une trahison devant une offre aussi tentante.

Elle finit par dire avec un hochement de tête :

— D'accord.

Je me tourne vers mon fils pour demander :

— Et toi, Teddy, vas-tu jouer aussi ?

C'est un petit homme magnifique et si sérieux, assis sur le canapé, occupé à lire. Il a le visage marqué d'une concentration si intense qu'un petit V se forme entre ses deux sourcils. D'après Christian, c'est de moi que notre fils tient cela, mais je n'en suis pas certaine. Une telle attention, ça me paraît tout à fait « fiftyesque ».

Deux yeux gris au regard grave se lèvent sur moi, par-dessus le livre.

— Maman, je suis obligé ? Demande Teddy à mi-voix.

Je retiens un rire, je sais qu'il tente de ne pas provoquer la colère de sa sœur, tellement autoritaire. Je lui propose un compromis :

— Peut-être, une seule fois ?

Il pousse un très long soupir et cherche une contre-attaque :

— Maman, je peux venir avec toi ?

— Non, mon chéri, pas maintenant. Tu risquerais de te blesser.

— C'est dangereux ce que tu vas faire ?

Il a les yeux pleins d'inquiétude. Je m'empresse de le rassurer

— Mais, non, pas pour une grande personne, chéri.

Au même moment, mon cher (et exaspérant) mari intervient, il passe le bras autour de ma taille en m'adressant un regard furibond.

— Christian, ne recommence pas, dis-je entre mes dents.

— Je voulais juste te signaler qu'il n'est pas trop tard pour tout arrêter, grogne-t-il. Tu peux rester ici avec les enfants. Si je reste aussi, on pourrait...

Alors que je l'embrasse pour le faire taire, il fait glisser sa main jusqu'à mes fesses qu'il presse doucement, de manière suggestive. Je vois très bien ce qu'il cherche à faire : à me distraire. Avec un rire, je lui échappe et j'essaie de retrouver un peu de fermeté.

— Non, Christian, je ne veux pas que tu utilises ta...

Je m'interromps avant de dire « *sexpertise* » parce que Teddy est toujours là. Je lui jette un coup d'œil inquiet. Grâce au ciel, il a repris sa lecture. Je mime le mot à Christian en silence.

En réponse, il me prend par le menton pour me regarder dans les yeux, ses prunelles d'un gris incandescent sont assombries par le désir. Il est irrésistible !

— Tu es sûre ? Insiste-t-il en ricanant.

Au moment où mes résolutions vacillent, Grace et Miss Diva viennent à mon secours.

— Grand-mère, je veux jouer *maintenant* ! crie Phoebe avec impatience

— Très bien, ma chérie, passons alors dans la cuisine.

Grace se tourne vers mon fils :

— Teddy, viens avec nous, s'il te plaît. Tu pourras lire dans la cuisine.

Échappant au regard de basilic¹⁷³ de Christian, j'adresse à Teddy un sourire encourageant.

— Va vite, mon nounours¹⁷⁴.

— D'accord.

Il marque avec soin la page de son livre avant de descendre du canapé.

— Vous devriez filer tous les deux, suggère Grace avec un grand sourire.

Je lui réponds de la même façon – nous ne pourrions rêver d'une grand-mère plus enthousiaste. Puis, je penche la tête d'un air entendu en fixant mon mari.

Avec un soupir effondré, il lève les deux mains, en signe de défaite.

— D'accord, mais ne viens pas me dire que je ne t'aurais pas prévenue...

¹⁷³ Créature légendaire de l'Antiquité gréco-romaine, présentée comme un reptile, dont le regard pétrifie.

¹⁷⁴ Un *Teddy-bear* aux États-Unis est un ours en peluche, surnom provenant du président Theodore Roosevelt, grand amateur de chasse.

Une heure après, je commence à me demander s'il n'avait pas raison. Quel froid ! Maintenant, il est trop tard pour reculer. Je baisse la tête et tape des pieds, en souhaitant que mes dents cessent de claquer.

— Tu verras, tu vas te réchauffer dès que tu bougeras, prétend Kate pour me reconforter.

Je suis vraiment contente qu'Elliot, Grace et elle soient venus avec nous à Aspen, sinon Christian aurait été encore plus obstiné à m'empêcher m de skier. Ça fait des années que je tente de la convaincre ! *Tu n'as pas arrêté d'être enceinte*, me rappelle ma conscience en secouant la tête.

D'accord, mais peu importe. Elliot et Kate ont été mes alliés, ils n'ont cessé d'affirmer que je pourrais apprendre. En regardant Kate, je ressens un bref élan de jalousie. Moi, j'ai tout d'un bonhomme Michelin, j'ai de la peine à bouger les bras sous les couches de vêtements et autres rembourrages que Christian m'a forcée à enfiler. Kate paraît mince et élégante dans une combinaison noir et blanc qui la moule de la tête aux pieds ; elle porte des Oakleys haut de gamme.

— Elle n'ira pas assez vite pour se réchauffer ! proteste Christian.

Kate penche la tête. Même avec ses lunettes de soleil qui lui cachent les yeux, je suis certaine qu'elle le fusille du regard, tout en levant les yeux au ciel.

Je m'apprête à avancer quand Christian lève une main.

— On va faire une dernière révision.

— Pétard ! Mais j'ai déjà tout compris, dis-je avec un soupir.

— J'ai dit encore une fois.

— Franchement, je pourrais réciter tes consignes même en dormant.

— C'est très important, baby, insiste-t-il.

— Christian, je vais m'en sortir. Quel est l'intérêt d'apprendre à m'arrêter si je n'ai jamais l'occasion de démarrer ?

Kate ricane. Christian est écartelé entre l'envie de l'engueuler et celle de le convaincre. C'est moi qui gagne. Il me dit d'un air suppliant :

— Une dernière fois...

Il a beau faire cette promesse, j'entends plutôt « *une cinquantaine de fois* ».

— Christian, il faut que tu me fasses confiance, dis-je, très fermement.

— Je te fais confiance, baby, mais pas du tout aux innombrables connards qui sévissent dans le coin.

Avec un grand geste, il désigne la foule qui s'amuse sur les pistes enneigées. Oh non ! Il ne va pas recommencer. Bien entendu, Christian a voulu réserver (partiellement) la station, mais j'ai formellement refusé. Je me serais sentie trop coupable de priver tous les autres touristes de leur plaisir sous prétexte que mon mari est complètement parano.

— Écoute, laisse-moi essayer. Si je tombe sur le nez, tu pourras me dire que tu m'avais prévenue.

Avec une détermination renouvelée, je fais quelques pas en avant.

— Non, marmonne Christian, horrifié. Je ne veux pas que tu tombes !

— Grey, arrête de déconner ! intervient Kate. Ana n'est pas en cristal. Elle a dévalé une fois toutes les marches de l'escalier, chez mes parents, elle s'en est sortie avec une petite bosse.

Christian me dévisage, consterné, la bouche ouverte. Très frustrée, je jette un regard furibond en direction de Kate : franchement, ce n'était pas le bon moment pour ramener cette anecdote sur le tapis. Il va décider que je suis trop maladroite pour monter sur des skis.

— Peut-être devrions-nous skier en tandem ? offre Christian, le front plissé.

Je prends une grande goulée d'oxygène, puis je carre les épaules.

— Non. Ta notion du tandem, Christian, c'est de me porter sur ton dos. Ce n'est pas comme ça que j'apprendrai. Je veux le faire toute seule. Je serai peut-être nulle, mais ça m'amuse d'essayer. Pigé ?

Kate éclate de rire.

— Bien dit, Steele !

— Elle s'appelle Grey ! aboie Christian ulcéré.

Comme d'habitude, elle se fiche complètement de sa colère.

— Peu importe, déclare-t-elle avec nonchalance. Tu pourrais lui foutre un peu la paix, s'il te plaît ? Donne-lui de l'espace. Si tu continues à la gonfler, tu n'obtiendras qu'une chose, qu'elle se fasse mal et toi aussi.

Oh lala, c'est mal barré. Je jette un coup d'œil à Christian : va-t-il réussir à se contrôler ? Pour désamorcer la situation, je lui suggère gentiment :

— Et si tu partais devant ? Tu pourras me regarder te rejoindre.

— Excellente idée, intervient Kate. Dégage, Grey. Je reste avec elle.

Pliant les genoux, elle pousse sur ses bâtons et fait un demi-tour gracieux, afin de se placer en dessous de moi.

Christian se penche par-dessus son épaule pour me regarder.

— Baby, c'est vraiment ce que tu veux ?

— Oui, répond Kate en agitant son bâton dans sa direction. Allez, file.

Il lui jette un regard noir et crache :

— Fais attention à ça, bordel, tu vas la faire tomber.

— Non, tout va très bien, Christian. Je te retrouve en bas.

Je lui adresse mon sourire le plus éclatant, bien que je commence à avoir un poids terrible dans l'estomac. Après tout, il y a quand même une grande descente, d'un blanc éblouissant... Je sens que ça va être une catastrophe. Je n'ai jamais été très coordonnée ni sportive – c'est le moins qu'on puisse dire. En plus, avec le regard de Christian sur moi, je ne suis pas rassurée du tout. Mais il est trop tard pour reculer. Ma conscience me regarde par-dessus ses lunettes d'écaille en brandissant un annuaire pour me montrer le numéro des urgences de l'hôpital d'Aspen. La garce ! Quant à ma déesse intérieure, elle feuillette un catalogue de voyages exhibant des photos de plage tropicale et de ski nautique...

Je ne suis pas aidée...

Christian finit par céder.

— Très bien. J'y vais. Va tout doucement. Je pense que tu devrais...

— Mais oui, coupe Kate. Elle respectera la limitation de vitesse. Oust !

Une fois encore, elle agite son bâton. Christian s'accroche aux siens, le regard meurtrier. J'essaie de retenir mon fou rire.

Finalement, mon cher mari exécute un remarquable demi-tour puis il se lance dans la pente, je ne sais pas comment il réussit en plus, dans le même mouvement, à tourner la tête pour me regarder.

— Il est magnifique ! dis-je, subjuguée par ses talents sportifs.

— Il se débrouille, admet Kate à contrecœur. Mais ne rêve pas, Steele, tu ne seras jamais aussi à l'aise. J'espère juste que tu finiras par savoir skier – si Mr Maniaque te lâche un peu les baskets.

Elle m'adresse un grand sourire encourageant. Je grimace... Kate est toujours d'une honnêteté confondante.

— Tu as raison, dis-je avec détermination. Allez, on y va.

— On se gèle, déclare-elle. Elliot va se demander si nous n'avons pas congelé sur pied en haut de la piste

— Tu as raison.

J'agite les doigts à l'intérieur de mes gants fourrés pour leur rendre un peu de sensibilité. Kate utilise son bâton pour me faire relever les miens

— D'accord, plie les genoux, mets bien ton poids en avant. Très bien. Encore un peu. D'accord. Essaie de mettre un peu de pression sur le devant de tes pieds. Maintenant, garde bien cette position, si tu te redresses, tu seras déséquilibrée et tu vas tomber. On ne peut pas lutter contre la gravité.

Elle m'adresse un sourire moqueur.

Je resserre ma prise sur mes bâtons comme si ma vie en dépendait et j'essaie d'appliquer les instructions qu'elle vient de me donner – tout en revoyant les innombrables leçons toutes plus ridicules les unes que les autres que Christian m'a forcée à prendre avant de m'autoriser à approcher des pistes.

— Tu es prête ? demanda Kate, impatiente.

— Je crois, dis-je, en marmonnant entre mes dents.

— D'accord, alors pousse un peu sur tes bâtons. Encore. Très bien. Maintenant, garde les genoux pliés et les jambes souples.

Alors que je me penche en avant, je sens la neige glacée bouger sous mes skis, c'est effrayant.

Arrête, Ana ! Grince ma conscience.

Même à distance, je vois Christian tourné vers moi, je n'ai pas besoin de l'examiner, l'horreur absolue de ses yeux m'est très familière. Étrangement, cela me rend plus forte. Je concentre tout ce que j'ai à pousser mon poids en avant, même si mon instinct de survie m'indique de faire le contraire.

Et tout à coup, mes skis sont attirés par la pente douce, ils commencent à glisser. Je pousse un long soupir émerveillé : ça y est, je skie !

— Parfait, Ana ! crie Kate quelque part sur ma gauche. N'oublie pas, garde les genoux pliés et le corps en avant.

Je m'y efforce, concentrée sur cette notion qui devient de plus en plus difficile à maintenir. J'ai de plus en plus envie de me redresser alors que la pente s'accroît... oh pétard, toute la montagne est devant moi... je ressens une profonde décharge d'adrénaline tandis que j'accélère.

— Je skiiiiie !

Ce hurlement strident provient de moi, Kate y répond par un éclat de rire.

— C'est parfait, crie-t-elle.

Le vent siffle fort à mes oreilles, je cligne des yeux parce que l'air froid me fait pleurer – et peut-être aussi la vitesse.

— Allez, maintenant, on tente un petit virage, propose Kate. Si tu continues tout droit, tu vas emplafonner ton cher mari.

Je ne peux pas dire que cette perspective paraisse beaucoup la troubler. Je réponds sans bouger la tête :

— D'accord, j'essaye.

Après une profonde inspiration, j'appuie un peu sur mon ski droit, en me penchant à droite autant que possible, presque dans la pente. Immédiatement, je sens mes skis répondre, c'est une sensation très satisfaisante de voir qu'ils obéissent à mes ordres.

— Bravo ! m'encourage encore Kate.

Je ne sais pas comment elle y réussit, mais elle est toujours au même endroit par rapport à moi.

— Allez, de l'autre côté.

Plus rassurée à présent, je pèse sur mon ski gauche, qui mord dans la neige crissante et forme un arc de cercle tandis que je tourne assez lentement.

— Appuie davantage, indique Kate. Le principe, c'est quand même de descendre, pas de faire du sur place.

Avec un fou rire, je fais ce qu'elle me demande ; à nouveau, je fais face à la pente – avec un grand sourire

— C'est parfait ! crie Kate. Recommence.

Très fière de moi, je réalise très vite que je peux tourner à gauche, puis à droite. Sauf que ces mouvements réclament effort et attention : très vite, chaque muscle de mon corps devient douloureux. J'adresse à un remerciement mental à Claude Bastille, l'entraîneur de Christian, qui a tenté de me donner ces derniers mois un peu plus de tonus musculaire et d'endurance.

Je hurle en direction de Kate :

— C'est génial !

Je l'entends rire et elle apparaît brusquement à côté de moi, et... oh ! Incroyable ! Elle skie en marche arrière ! J'écarquille des yeux affolés.

— Continue, ne t'occupe pas de moi, crie-t-elle. Il y a derrière toi un snowboard, mais tu n'as pas à modifier ta trajectoire. Il te dépassera sans problème.

Quelqu'un derrière moi ? Ça m'inquiète, j'en perds un peu mon équilibre en me mordant la lèvre.

— Reste concentrée ! hurle Kate.

Très bien, un petit virage à gauche, j'appuie sur mon pied gauche... À droite... Je me force à ne pas réfléchir à ce qui se passe dans mon dos, aussi j'ai un gros choc quand une silhouette apparaît près de mon épaule droite... très près de moi ! C'est un homme qui surfe... Oh ! Il a les deux mains dans les poches.

- Ça baigne, les filles ? déclare-t-il, avec un clin d'œil lourdingue en direction de Kate.
- Mais oui, on s'éclate, marmonne-t-elle.

Je jette un bref regard latéral à ce malotru sur son snowboard : il a de longs cheveux châains et, je dois l'avouer, une belle allure dans sa combinaison vive et colorée. Il cherche à se rapprocher de Kate.

Et là, tout se passe très vite. Il lui sourit béatement en cherchant désespérément à attirer son attention, puis il veut faire un saut pour l'impressionner, il rate son atterrissage et s'affale à plat sur le dos avec sa planche en l'air. J'essaie de modifier ma trajectoire, mais je n'y arrive pas suffisamment vite, aussi je lui rentre dedans de plein fouet – et fais une remarquable cabriole. Je vis la neige... le ciel... l'univers qui bascule.

- Ana !

Je reconnais le rugissement enragé (et lointain) de mon cher mari.

Pfut ! Je recrache une plaine bouchée de neige, en tâtonnant à mes côtés pour retrouver mes bâtons que j'ai perdus durant ma chute.

- Et merde de merde ! râle Kate qui s'agenouille à côté de moi. Ana ? Est-ce que ça va ?
- Très bien, mais je n'arrive plus à respirer, dis-je, encore pantelante.

Folle furieuse, elle se tourne vers le mec toujours par terre.

- Espèce de sombre crétin !
- Désolé, mon chou. C'est sûrement ta beauté qui m'a ébloui.

Il adresse un grand sourire, pas du tout troublé par ses récents exploits.

— Je suis mariée, connard ! hurle Kate. Et tu viens de flanquer par terre ma meilleure amie. Tu as intérêt à dégager vite fait avant que son mari ne remonte pour te transformer en chair à pâté.

Cette fois, le type paraît un peu inquiet. Il se rassoit dans la neige, les yeux écarquillés, et regarde autour de lui.

- Dégage, débile ! insiste Kate. Sinon c'est moi qui te massacre.
- D'accord, d'accord, poupée blonde. Ne t'énerve pas, maugrée-t-il.

Il se redresse, époussette la neige qui le macule, puis jette à Kate un dernier regard brûlant avant de se lancer dans la descente.

Kate reporte son attention sur moi.

- Tu t'es fait mal ?
- Mais non, ça va, dis-je pour la rassurer. Tu peux m'aider à me relever ?
- Bien sûr.

Elle pousse mes skis jusqu'à ce qu'ils soient tous les deux parallèles et perpendiculaire à la pente. Puis elle me dit :

- Accroche-toi à moi.

Je lui prends les mains tandis qu'elle me soulève. J'ai les jambes un peu tremblantes et je sens un bleu se former sur ma cuisse, là où j'ai heurté la planche de surf, mais sinon, je n'ai rien du tout. C'est incroyable !

— Tu es certaine que tu ne t'es rien cassé ? Insiste Kate qui me surveille d'un œil sceptique.

— Mais oui, je ne suis pas en cristal, dis-je avec un sourire mielleux.

Elle rigole.

— Parfait. Je vois que tu vas très bien. Allez, on y va, Steele. Quand on tombe de cheval, il faut remonter tout de suite.

Je dois quand même inspirer plusieurs fois pour calmer ma nervosité avant d'affronter une nouvelle fois la pente. Je me répète plusieurs fois : *je peux le faire*. D'ailleurs, ce n'était pas si terrible de tomber. Je suis toujours en un seul morceau, pas vrai ?

Au moment où je m'apprête à pousser sur mes bâtons, une silhouette arrive vers moi à toute vitesse.

— Oh lala, dis-je à Kate. Je sens que ça va chauffer pour mon matricule.

— Ana ! Baby ? Est-ce que ça va ? s'époumone mon pauvre mari.

Je ne l'ai jamais vu aussi essoufflé, mais ce n'est pas seulement d'être remonté au pas de course avec ses skis sur le dos – c'est parce qu'il a eu peur pour moi. *Ah Fifty, mon amour...*

— Je vais très bien. Tu n'avais pas besoin de venir à mon secours.

Il ricane.

— Ne sois pas ridicule. Tu viens d'être agressée.

— Mais non, dis-je avec un soupir. Ce n'était pas si grave. Et si tu veux des précisions, c'est moi qui lui suis rentrée dedans.

Fifty se met à grogner et démarre au quart de tour :

— Parce que c'est un con ! Qui ne sait pas ce qu'il est ! Un danger public ! Un mec pareil devrait être interdit sur les pistes ! Cet enfoiré t'a...

— D'accord, j'ai déjà dit à ce nullard l'essentiel, coupe Kate d'une voix ferme. La situation est sous contrôle.

Christian se tourne vers elle comme un cobra prêt à attaquer :

— Vraiment ? Je la laisse avec toi cinq minutes, et tu t'arranges pour qu'on lui passe dessus.

— Ana n'est pas une enfant !

— Ça suffit. Je reste avec elle. C'est non-négociable.

— Négociable ? Hurle Kate. Depuis quand connais-tu le sens de ce terme ?

Mon Dieu, mais ce n'est pas vrai ! Je lève les yeux au ciel – parce que j'en ai ras la frange de ces deux-là. Je sais qu'ils sont obligés de se supporter mutuellement, à cause de moi, à cause d'Elliot, mais franchement, ils sont pires que des gosses la plupart du temps.

Aïe-Ouille... je remue un peu pour calmer une crampe qui me remonte dans la jambe, je sens la pente qui m'appelle. Et si...

— Elle apprend à skier, Christian, continue Kate. Tu n'es jamais tombé toi, pendant tes premiers essais ?

— Si, bien sûr, mais...

— Alors tu vois ? Même Mr Parfait s'est mangé quelques gamelles, mais le reste d'entre nous n'y a pas droit, c'est ça ?

J'inspire profondément, je serre mes deux bâtons, pousse mon poids en avant... et je me lance. Derrière moi, il y a un double hurlement :

— Ana !

Tiens, pour une fois, ils disent la même chose... Mais leurs voix sont étouffées par le vent qui à nouveau me siffle aux oreilles. Mon cœur bat très fort parce que je vais de plus en plus vite. C'est dément ! Pour vérifier que je le peux, je pousse légèrement sur une jambe, sur l'autre... Ouhiii ! Ça y est, je fais des virages – dans ma tête, c'est presque de la godille. En plus, ça a l'avantage de réduire un peu ma vitesse. Je sens que je maîtrise totalement mes skis.

J'éclate d'un rire sauvage que la montagne engloutit instantanément.

J'entends tout à coup un autre bruit à mes côtés, c'est Christian, il n'a eu aucun mal à me rattraper, ni à maintenir la même vitesse. Par contre, il ne menace pas à ma trajectoire.

— Ça va ? hurle-t-il, l'air affolé.

— Oui, j'adore ! dis-je en poussant un cri de joie.

Cette fois, je l'entends rire.

— Bon Dieu, Ana, tu finiras par me tuer.

— Je suis désolée, mon chéri.

Même à mes propres oreilles, ma voix manque totalement de sincérité. Je cesse de faire des virages et je m'accroupis un peu sur mes skis, pour augmenter ma vitesse. Bien entendu, Christian n'en est pas distancé pour autant.

— Depuis quand as-tu appris à accélérer ? grogne-t-il, mécontent. Et c'est quoi, cette addiction à la vitesse ? C'est dangereux pour une débutante !

— Tu dois avoir une mauvaise influence sur moi.

Je cherche à lui jeter un coup d'œil, ce qui est risqué dans ma position. Je le vois secouer la tête. Vexée, je lui lance :

— On fait la course ?

Je me sens toute puissante en filant tout droit dans la pente – je ulule parce que mes skis accélèrent de plus en plus vite. Bien sûr, Fifty n'a pu résister à mon défi : il me rattrape, me dépasse. Quel spectacle magnifique : ce corps souple qui ondule sur la neige étincelante.

En bas de la pente, le terrain remonte légèrement. Avant d'y arriver, Christian pivote sur lui-même et lui aussi skie en marche arrière. Il s'arrête enfin en souplesse et me sourit.

— Tu ne gagneras pas contre moi, Mrs Grey, dit-il, sardonique.

J'ai du mal à retrouver mon souffle, j'ai mal partout : dans mes muscles, à la cuisse où je suis tombée... Mais je n'arrive pas à cesser de sourire ; le terme « imbécile heureuse » prend un nouveau sens pour moi.

— Waouh, Ana, tu as été brillante ! S'exclame Kate.

Elle est quelque part derrière moi. Elle me dépasse et exécute un arc de cercle parfait avant de s'arrêter à coté de Christian qu'elle asperge – accidentellement – d'une grande gerbe de neige.

Je ne retiens pas mon fou rire tandis que mon mari s'ébroue ; il maugrée des insultes entre ses dents, tout en la fusillant des yeux.

Kate sourit, sans montrer le moindre remords.

— Je vais rejoindre Elliot, nous annonce-t-elle ensuite. Il a dit qu'il m'attendrait près des remonte-pentes. À tout à l'heure.

Elle jette à Christian un dernier regard moqueur avant de s'éloigner à grandes enjambées sportives.

Il la suit un moment, les yeux assombris et furieux, le corps vibrant de tension. Mmm... Il est si beau. Cette fois, si je n'ai plus de souffle, c'est pour une raison complètement différente...

Au chalet

— Tu te sens mieux, baby, demande Christian qui me mordille l'oreille.

Pour vérifier, je m'étire dans la baignoire remplie d'eau chaude – et je pousse un gémissement heureux. J'ai encore des courbatures, mais dorénavant, elles sont supportables. Je suis simplement ankylosée. Je rougis en sentant les doigts de Christian effleurer la pointe de mes seins. Il est derrière moi, je suis entre ses jambes, la tête sur son épaule.

— Tu as fait aujourd'hui pas mal d'exercice, insiste mon mari. Et tu sais, tu étais merveilleuse sur les pistes.

Je me cambre pour m'offrir davantage à ces caresses. Il m'embrasse le cou, son souffle s'accélère.

— Tu es merveilleuse même quand tu n'es pas sur les pistes... souffle-t-il.

— Oh Christian... s'il te plaît...

Il repousse derrière mon oreille une mèche de cheveux égarés et ses doigts s'attardent, caressants et sensuels.

— Alors ? chuchote-t-il. Ça te plaît le ski ?

Je note dans sa voix un mélange de fierté et d'anxiété. J'éclate de rire.

— Oui. J'ai attrapé le virus. Tu ne pourras plus m'empêcher d'y retourner.

— C'est bien ce que je craignais, gémit-il.

Je presse ma joue dans sa main en coupe et lui embrasse les doigts – qui sont tout fripés de notre longue trempette dans cette baignoire

— Ne t'inquiète pas... dis-je en chuchotant, le cou renversé vers lui. J'aime encore plus l'après-ski !

Il grogne en me serrant contre lui, ce qui éclabousse de l'eau partout sur le carrelage de marbre. Je pousse un cri surpris.

— Je vais m'occuper de ton cas, Mrs Grey !

Il se relève et m'emporte avec lui.

Skateboard

Octobre 2019

Christian

— Papa, arrête, je suis en retard. Jimmy et Pedro doivent déjà m'attendre à Shoreview Park. Je leur ai promis de les retrouver.

— Ted, j'ai dit non. Tu connais le protocole de sécurité et les règles de la maison : tu aurais dû nous prévenir plus tôt de cette sortie.

— Quoi ? Nous l'avons décidée au dernier moment. Nous allons simplement faire du skate, il y aura TOUS les garçons de l'école, je ne risque pas de croiser un kidnappeur, un terroriste, ou un pédophile !

Je regarde mon fils en cachant ma grimace. Pour moi, « pédophile » a une connotation qu'il ne peut pas comprendre, il y a dans mon passé des fantômes que je préférerais oublier.

— Ted, tu n'es pas drôle. J'ai dit non. La discussion est terminée.

Ana assiste à la conversation. Nous sommes dans mon bureau, à Broadview, un samedi après-midi. Ted se tourne vers sa mère pour réclamer son soutien :

— Maman, explique-lui.

— On ne dit pas « lui » en parlant de son père, Ted. C'est irrespectueux.

— Maman, explique à papa qu'il y aura plein de parents ! Tu sais le bien ! Et il y a aussi plein de caméras de sécurité dans le parc. Je ne risque rien.

Il est inconscient, mais ce n'est pas mon cas. Ma voix se durcit :

— Ted, cesse ce caprice infantile. C'est inutile, je ne changerai pas d'avis.

Curieusement, c'est sa mère que Ted fusille du regard. Il lève les bras au ciel et sort en claquant la porte. Je reste impassible. Ana attend que nous soyons seuls pour intervenir :

— Christian, Teddy n'a pas tort... il y aura tous ses amis à Shoreview, c'est un endroit qu'il connaît bien, tu l'as déjà autorisé à s'y rendre plusieurs fois depuis l'arrivée du nouveau gérant qui a revu la sécurité. Beaucoup de parents resteront sur place pour encadrer les enfants et Cusco, son agent, serait avec lui. Et comme je ne bouge pas cet après-midi, Sawyer peut aussi se libérer, ou Taylor... Welch a certainement des hommes susceptibles de vérifier que le parc est sécurisé avant que Teddy s'y rende. Question sécurité, il n'y a pas...

Je lève la main pour stopper cette logorrhée verbale.

— Ana, j'ai dit non. Tu as lu les journaux récemment ? Il y a eu une tentative pour enlever le fils Zuckerberg, il y a des détraqués partout... Je ne peux pas...

Je déteste ce foutu parc Shoreview : il est immense, avec un plan d'eau, des bois, des sentiers de randonnée... Jamais un coup d'œil de dernière minute ne suffirait à éliminer un prédateur potentiel. De plus, il est situé à carrefour très fréquenté où les accidents sont fréquents. Je secoue la tête et reprends :

— Je ne supporterai pas de faillir à ma responsabilité vis-à-vis de nos enfants, je les veux en sécurité. À tout prix.

Je quitte mon siège pour prendre ma femme dans mes bras, je la serre contre moi... j'ai tellement besoin qu'elle comprenne ! Elle prend mon visage en coupe entre ses deux paumes et soupire.

— Christian, tu as fait d'énormes progrès, mais de temps à autre, tu as encore des accès de paranoïa. Tu ne peux pas empêcher nos enfants de vivre, tu ne peux pas les contrôler à 100 %.

Ah ouais, baby ? C'est ce qu'on verra.

— Quand le comprendras-tu ? insiste Ana.

Je glisse mes mains de la taille de ma femme à ses fesses ; je malaxe la chair ferme, en frottant mon érection contre son ventre. J'entends le cri étouffé et choqué que pousse Ana en réalisant que je bande.

— Christian, mais qu'est-ce qui te prend ? Nous sommes en train de discuter de Teddy, ce n'est ni le moment ni l'endroit pour...

Je la fais taire en l'embrassant.

— Baby, quand je suis avec toi, tous les moments sont parfaits, tous les endroits sont adéquats.

Elle se débat et s'écarte d'un pas.

— Non ! Tu cherches à utiliser ta *sexpertise* pour éviter une discussion sensée. Ça ne marchera pas. Je veux que nous parlions de Teddy.

Cette fois, je suis en colère.

— Il n'y a rien à ajouter. J'ai dit non. Le sujet est clos.

Elle croise les bras et me défie.

— Ah, tu crois ça ? Eh bien, tu te trompes. Tes enfants et moi acceptons de vivre en permanence encadrés par des agents de sécurité, d'accord, c'est une mesure nécessaire, mais il n'est pas question que nous soyons condamnés à rester enfermés à la maison !

Elle hausse le ton et tape du pied :

— ... Parce qu'une cage aussi dorée soit-elle devient vite une prison. Tu as engagé les meilleurs hommes, tu fais confiance à Taylor, non ? Quant à Ettore, il est au service de notre fils depuis sa naissance – je crois qu'il surveillait son berceau quand Teddy ne marchait pas encore !

— Ana, tu exagères. Tu deviens irrationnelle.

— Non, c'est toi qui perds la tête et le sens de la mesure. Je suis certaine que nos agents sauront veiller sur notre fils, surtout pendant deux heures pour une sortie décidée au dernier moment dans un parc à quelques kilomètres de chez nous. De plus, tu connais tous les garçons de la classe de Teddy, ce sont de gentils enfants. Notre fils ne risque rien en leur compagnie.

Merde, nous avons régulièrement cette discussion, je dirais une fois par semestre... ou peut-être par trimestre...

Dis plutôt toutes les deux semaines, Grey.

Je suis sauvé *in extremis* par un appel sur l'interphone de mon bureau.

— Oui, Taylor ?

— Mr Grey, il y a à la grille un Mr Peterson, Mr Forrest Peterson ; il conduit Sam Peterson qui doit passer l'après-midi avec Ted.

Taylor marque une pause avant de conclure :

— Nous n'étions pas prévenus.

Si je dois en croire son ton glacial, il n'apprécie pas cette arrivée impromptue. Moi non plus !

— Je n'étais pas au courant, Taylor.

Il marmonne quelques mots inarticulés où je crois discerner « *foutu gamin !* » Je ne peux lui donner tort.

Je reconnais ce nom, Sam Petersen est aussi dans la classe de Ted. J'ai une illumination : voilà le compromis idéal. Si Ted est avec Sam, il oubliera son projet ridicule d'aller faire du skate à Shoreview. Je lui ai construit un *skate park* au fond du jardin, merde ! Autant qu'il l'utilise. D'ailleurs, pourquoi ai-je accepté qu'il apprenne à en faire ? Je n'en reviens pas – c'est certainement une brillante idée de Pedro Soles, un des clampins que Ted a rencontré dès son premier jour à l'école. Une bête planche à roulettes composée d'un plateau sous lequel sont fixés deux essieux, des roulements à billes et quatre roues minuscules ? C'est très dangereux comme sport, il n'y a qu'à voir les statistiques : il y a parmi les skateurs je ne sais combien de fractures, entorses, et chocs crâniens. Une chance que Ted n'en soit qu'au début, il n'envisage pas – *pas encore* – de dévaler les rampes d'escalier ou de faire des sauts périlleux.

Non, Grey, ça, il essaie sur son snowboard, à Aspen.

Bon sang ! Entre deux maux, autant choisir le moindre.

— Je vais parler à Ted, Taylor. Laissez entrer les Petersen. Je m'en occupe.

— Christian, que se passe-t-il ? s'inquiète Ana.

Je raccroche sans lui répondre, traverse mon bureau au pas de course, ouvre la porte, et hurle :

— Theodore Raymond Grey !

Je suis en colère. Ted le saura en m'entendant beugler l'énoncé de ses nom et prénoms au complet. Je me penche au-dessus de la balustrade. Mon fils surgit de la cuisine où il devait s'empiffrer, à son habitude. Ce n'est pas encore l'heure du goûter, mais je ne dis rien. D'expérience, je sais que rien ne lui coupe l'appétit. Il engloutira au dîner un repas complet, sinon davantage.

— Oui papa ?

— Taylor vient de me prévenir qu'il y avait Sam Petersen et son père à la grille de la propriété. Aurais-tu oublié de me dire quelque chose ?

— Quoi ? Oh mer... Mercredi ! J'avais invité Sam, c'est vrai, mais c'était samedi dernier et euh... ça m'est complètement sorti de la tête.

Il est idiot ou quoi ? Je n'arrive pas à y croire. Je le contemple, sidéré. J'hésite à m'arracher les cheveux ou à lui hurler dessus, mais je m'en abstiens : les deux options ne m'apporteraient qu'un répit, pas une solution.

— Ted, dis-je, les dents serrées pour maîtriser ma rage, combien de fois devrais-je te le répéter ? Tu n'as pas à amener des personnes sous notre toit sans nous en demander l'autorisation.

— Mais j'ai déjà reçu Sam, son nom est sur la liste des personnes autorisées.

— La n'est pas la question. Par courtoisie, tu dois nous informer des invitations que tu lances.

— Je n'ai rien le droit de faire dans cette maison ! s'emporte Ted.

— Je t'interdis de hausser le ton, dis-je, glacial. Va accueillir Sam et lui ouvrir la porte, nous réglerons cette histoire ce soir.

Il part en courant. Je ne le vois plus, mais j'entends ses sneakers claquer sur le marbre de l'entrée.

Je reviens dans mon bureau, ferme la porte, m'assieds, pose mes coudes sur la table et ma tête dans mes mains.

Ana s'approche, elle met les deux mains sur mes épaules, me les serre doucement, puis commence à me masser pour dénouer mes muscles crispés.

— Ana, Ted n'a que sept ans. Et tu as vu comment il réagit ? Il a déjà tous les symptômes de la rébellion adolescente. Il n'écoute rien. Il n'obéit pas. Il est encore pire que toi !

Elle ricane.

— Christian, tu exagères. Teddy a du caractère, je te l'accorde, mais il se montre très raisonnable compte tenu des circonstances. Il ne rue dans les brancards que quand tu exagères en cherchant à le restreindre.

— En clair, tu prends son parti contre moi ?

— Mais non, pas du tout.

Elle lève les yeux au ciel, j'en suis certain. Je tourne la tête pour lui jeter un regard menaçant. Elle me sourit, puis change prestement de sujet :

— Est-ce que Sam n'est pas avec son père ?

— Si, pourquoi ?

— Nous devrions peut-être descendre lui dire bonjour, qu'en penses-tu ?

Je n'en ai aucune envie, mais au point où j'en suis, pourquoi pas.

Ana et moi trouvons Ted sur le perron, devant la maison, il parle avec une petite rousse aux cheveux coupés courts. Samantha Petersen est un vrai garçon manqué ! Elle peut cacher son sexe tant qu'elle ne sourit pas. Mais lorsqu'elle exhibe ses fossettes – incontestablement féminines – et ses petites dents, elle ressemble à un elfe malicieux. C'est une enfant charmante, vive et intelligente. Depuis la rentrée scolaire, elle partage en classe un bureau avec Ted ; ils sont devenus les meilleurs amis du monde. Aujourd'hui, Sam arbore une casquette des *Red Sox* – visière à l'envers –, et un sweater de la même équipe. En août dernier, la famille Petersen a quitté Boston pour s'installer à Broadview. Malgré cet exil dans l'État de Washington, Sam affiche toujours un parti pris pour l'équipe de baseball du Massachusetts. Quant à Ted, il s'intéresse beaucoup plus au *Mariners* cette année !

— Bonjour Mrs Grey, dit poliment la petite fille. Bonjour, Mr Grey.

— Bonjour, Sam, répond Ana avec un sourire. Je croyais que tu étais venu avec ton papa ?

— Il m'a juste déposée, il a dû repartir pour le match de foot de Jessie – c'est mon frère aîné. Papa ne veut pas manquer ça.

Elle se tourne vers Ted et annonce :

— Ted, j'ai amené mon skate, comme tu me l'as demandé.

Je remarque alors la planche qu'elle tient à la main. Je fronce les sourcils. C'est seulement depuis la rentrée que Ted fait du skate et s'entraîne régulièrement... j'en ai rendu Pedro responsable, mais je me suis peut-être trompé. Est-ce Ted qui a contaminé cette gamine ou bien a-t-elle ramené de Boston l'idée grotesque que la planche à roulette était un sport intéressant ?

— Ne bouge pas, Sam ! crie Ted déjà dans la maison. Je vais chercher ma planche et je reviens.

J'ai un dossier sur Sam et sa famille. Que fait au juste Forrest Petersen... ? Ah oui, il travaille chez AIG¹⁷⁵, il est responsable du secteur nord-ouest américain. Un poste important.

Quand Ted revient, il entraîne son amie en direction du *skate park*. Je les suis du regard tandis qu'ils traversent la pelouse. Mon fils n'ira pas rejoindre ses amis à Shoreview, je devrais être satisfait. D'un autre côté, il me paraît bien empressé auprès de cette petite, et il était naguère amoureux de Sophie, il n'a guère de constance. Aurait-il hérité de son parrain, Elliot, ce déplorable trait de caractère ?

Grey ? Il n'a que sept ans !

Je regarde ma montre en fronçant les sourcils.

— Où est Phoebe, Ana ? Ne devait-elle pas rentrer après le déjeuner ?

Phoebe est depuis hier soir chez Kate et Elliot, sur les hauteurs de Seattle.

— Si, mais tout a changé : Kate a téléphoné ; elle m'a proposé de garder Phoebe jusqu'à demain parce que Mia et Ethan viennent dîner ce soir. Tu sais combien les filles adorent leur tante ? Mia leur aurait promis des soins manucure et pédicure, une offre irrésistible. J'ai accepté. Phoebe passera donc la nuit chez sa cousine. J'ai oublié de t'en parler.

— Tu ne vaux pas mieux que ton fils, dis-je. Garcia est avec elle ?

— Oui, bien entendu.

Roger Garcia est le dernier homme que nous avons engagé à la maison, il est chargé de veiller sur notre fille, Phoebe. Malheureusement, je vais bientôt devoir remplacer l'agent de Ted, Ettore Cusco, qui envisage de rejoindre la famille de sa femme, à Chicago. J'en suis contrarié, je déteste devoir changer les êtres auxquels je me suis accoutumé. Bon, il me faudra y passer et Welch aura certainement d'autres candidats. Je préférerais des agents que nous connaissons depuis longtemps, par exemple Alex Ryan ou John Reynolds, mais tous deux sont trop jeunes et actifs pour un poste de « baby-sitter » – même s'ils n'ont pas osé me présenter leurs objections de cette façon.

Ana n'a pas remarqué que je tire la gueule, elle continue à papoter gaiement :

— ... Elliot leur joue de la guitare. J'espère seulement que les deux chipies ne se ligueront pas contre Nikki. Il est tellement gentil, le pauvre ! Il se laisse faire sans protester.

Nikki est le fils de mon frère et de Kate. Un petit garçon tranquille, aux grands yeux sérieux. Comme il parle peu, je ne le connais pas vraiment. Il me semble beaucoup plus proche de son autre oncle, Ethan Kavanagh, que de moi. Il est vrai que l'animosité latente qui existe entre sa mère et moi ne favorise pas notre relation.

Je regrette de ne pas voir ma fille à table ce soir, mais je ne veux pas être égoïste. Je sais qu'elle s'amusera avec ses oncles, tantes et cousins. Quant à Elliot, il a beau avoir gardé un côté pitre, c'est un excellent père ; j'ai confiance en lui.

— Dis-moi, Mrs Grey, puisque nos enfants n'ont pas besoin de nous, si nous retournions dans mon bureau reprendre la conversation là où nous l'avons laissée tout à l'heure ? Tu ne peux pas dire cette fois que je cherche à utiliser le sexe comme un prétexte !

— Christian !

¹⁷⁵ *American International Group, Inc*, un des leaders mondiaux de l'assurance et des services financiers pour les particuliers, institutions et entreprises. Aux États-Unis, AIG est le plus grand arbitre d'assurance pour les secteurs commercial et industriel

— Baby, je te veux... Toujours. Viens !

Je la prends par la main et l'entraîne dans ma tanière. Ted et sa rébellion m'ont laissé un peu frustré, je connais un excellent moyen de faire baisser ma tension.

Skate park

Teddy

— Attention, Sam ! Ne t'arrête pas comme ça, en plein milieu !

Je l'évite de justesse et je m'arrête sur un dérapage (plus ou moins) contrôlé.

— Ted, tu as fait de super progrès en deux mois ! Tu réussis déjà toutes les figures de base !

— N'exagérons pas. Les ollie¹⁷⁶s, c'est facile,

Ouais, un truc de débutant obligatoire pour évoluer. Mais Sam a l'air impressionnée.

— Je me demande combien de temps tu passes à t'entraîner. Des heures, non ? Regarde un peu ce skate park ! Il y a des traces noires dans tous les sens sur le béton.

J'essaie de prendre l'air modeste, mais à mon avis, c'est raté.

— Je manage aussi le wheeling¹⁷⁷ et les flips¹⁷⁸.

— Franchement, je pense que tu es prêt pour une nouvelle étape. On va rester old school : le no comply.

— Hein ?

Avec Sam, j'ai parfois la sensation d'être idiot. C'est déstabilisant.

— Regarde, je te montre... Tu fais glisser ton pied avant hors de la planche pour toucher le sol. Ton pied arrière reste sur le tail, du coup, ta planche bascule en arrière comme pour un pop. Et là, ton pied grippe vers le nose, ce qui lève ton skate.

Tout en parlant, elle exécute – parfaitement – le mouvement. Elle continue sa démonstration :

— En même temps, ton pied avant (celui qui est au sol) te propulse en l'air et se repositionne à l'avant du skate pour la replaque. Dément, non ?

Je suis d'accord. Je veux essayer ! Je jette un coup d'œil autour de moi, je ne vois ni Ettore ni Taylor, j'imagine qu'il n'y a pas de caméras dans l'enceinte de la propriété. Donc, papa ne sera pas au courant. Il n'aimerait pas cette nouvelle expérience probablement casse-gueule. Je baisse les yeux, mon pantalon est déjà en piteux état, mais je pourrais (sans doute) me faufiler tout à l'heure dans ma chambre, me changer et me laver sans qu'il me voie. Gail est adorable, elle ne cafte jamais sur l'état de mes vêtements. Elle a déjà jeté, sans faire de commentaire, un ou deux tee-shirts en septembre.

Sam a remarqué la façon dont j'étudiais les alentours. Elle devine pourquoi.

¹⁷⁶ Sauts effectués avec la planche.

¹⁷⁷ Rouler sur les deux roues arrière de la planche en restant en équilibre

¹⁷⁸ Rotation longitudinale

- *Ton garde du corps n'est pas là, chuchote-t-elle.*
- *Taylor préfère qu'on les appelle des « agents de sécurité ».*
- *Taylor ?*
- *C'est lui qui gère tous les agents.*
- *Ah. J'aime mieux dire « garde du corps », ça me fait penser à ce vieux film avec Kevin Coster que nous avons regardé ensemble, Bodyguard¹⁷⁹.*
- Papa aurait une crise cardiaque s'il savait que j'ai vu un film pareil !*
- *C'était chouette. Dommage que l'actrice principale ait disparu, j'aimais bien sa voix (et le reste). Celle qui chante tout le temps, tu sais...*
- *Oui, Whitney Houston¹⁸⁰. Maman adore la chanson du film, I Will Always Love You¹⁸¹. C'était un vieux truc qui a été repris et ça a fait un succès planétaire, marrant, non ?*
- Je hoche la tête, subjugué. Cette chanson – Je t'aimerais toujours – me fait penser à Sam.*
- Sam penche la tête et m'examine avec une franche curiosité.*
- *Dis-moi, pourquoi tu as toujours un agent avec toi ? Même quand tu es à l'école, il t'attend devant les grilles. Papa dit que ton père est un vrai nabab.*
- *Un... quoi ?*
- Je ne sais pas ce que ça veut dire ! Elle éclate de rire.*
- *J'ai regardé dans le dictionnaire ! Avant, c'était un prince de l'Inde moghole, mais aujourd'hui, c'est un homme très très riche.*
- *Waouh !*
- Je me demande comment elle sait des trucs pareils ! C'est une fille étonnante.*
- Elle est également plutôt obstinée, parce qu'elle reprend sa question initiale :*
- *Alors, Ted, pourquoi est-ce que tu as des gens toujours avec toi ? Ils te suivent tout le temps ?*
- *Oui. Mais tu sais, j'y suis habitué. Ils sont tous plutôt sympas, pas le genre à être pesants.*
- *Et pourquoi tu dois être protégé ?*
- *C'est compliqué. C'est essentiellement à cause de mon père.*
- *Parce que c'est un prince oriental ? Un milliardaire ? L'homme le plus riche des États-Unis ?*
- J'éclate d'un rire nerveux.*
- *Tu exagères. Il est dans le Top 20¹⁸², mais pas dans les premiers... Sinon, oui, c'est à cause de son argent. Ma mère, ma sœur et moi ne sortons jamais sans être accompagnés. Mon père prétend que les kidnappeurs nous guettent derrière chaque tronc d'arbre.*
- *Ça ne doit pas être facile tous les jours.*

¹⁷⁹ Film américain sorti en 1992 sur les écrans français.

¹⁸⁰ Chanteuse, actrice, productrice et mannequin américaine (1963 /2012)

¹⁸¹ Chanson américaine de musique country composée par Dolly Parton en 1974 et reprise par Whitney Houston

¹⁸² Tous les ans, le magazine américain *Forbes* publie la liste des milliardaires du monde

— *Ouais, tu peux le dire. Surtout que mon père n'a rien d'un rigolo quand il s'agit des protocoles de sécurité. Tout à l'heure, je me suis fait incendier parce que je voulais aller rejoindre les autres à Shoreview... Il n'a pas voulu.*

— *Pourquoi ? Nous y étions ensemble il y a quinze jours.*

— *Ouais, mais pour ce genre de trucs, je dois prévenir au moins vingt-quatre heures à l'avance. Mon père est un peu... maniaque, si tu vois ce que je veux dire.*

Elle hausse les épaules.

— *C'est pareil pour tous les parents ! Moi, je suis la seule fille après trois garçons. En plus, Phil et Kyle ont pas mal exagéré étant ados. Ils se sont calmés depuis qu'ils sont au lycée, mais mon père est resté méfiant.*

— *Sam, ça m'étonnerait que tu fasses tellement de bêtises.*

— *Je me suis cachée un soir dans la voiture de mes frères, ça a bardé.*

— *Houlà ! J'imagine. Moi, je suis l'aîné, je me méfierai de ma sœur dans quelques années. J'imagine déjà mon père hurler : « Theodore Raymond Grey ! Pourquoi n'as-tu pas vérifié que Phoebe était sur ton siège arrière ? »*

— *Tu as tous ces noms-là ? Theodore Raymond ? Impressionnant.*

— *Theodore Trevelyan était le grand-père de papa, mon arrière-grand-père. Il est décédé quand j'étais petit. Et Raymond Steele, c'est le père de ma mère. Il m'a appris à pêcher... Et toi, tu t'appelles comment ? À part Samantha...*

— *Samantha Audrey Melanie. Si tu prends les initiales, ça fait Sam. (Elle rit.) Ça me vient aussi de mes grands-mères. Tu vois, les traditions sont les mêmes dans toutes les familles, nababs au pas.*

— *Oh merde !*

Je perds l'équilibre et je m'étale comme une crêpe sur le... popotin. Je me redresse, vexé, en essayant de ne pas me frotter le coccyx. J'ai hyper mal !

— *C'est rare que je t'entende dire des gros mots, chuchote Sam.*

— *Ouais, mon père n'apprécie pas trop.*

— *Oh, et lui, il n'en dit pas ?*

— *Si, tout le temps, même s'il essaie de faire attention. Il prétend que j'aurais le droit de faire la même chose quand je serai adulte, pas avant.*

— *Mon père dit la même chose. En plus, il n'arrête pas de jurer ! Surtout quand il fait du bricolage. Et tu entendrais mes frères !*

Elle fait une grimace comique. Mais je ne veux pas être en reste question grossièretés familiales.

— *Mon oncle Elliot – qui est aussi mon parrain – a un chouette répertoire aussi. Il est très marrant. Tu verrais les regards que ma tante Kate lui jette quand il nous suggère des bêtises, à Ava, Phoebe et moi ! J'aime beaucoup mon oncle. Il rigole tout le temps.*

— *Moi, je n'ai pas d'oncles et tantes. Et je n'ai plus mes grands-parents.*

Oh...

— *Ma grand-mère nous emmène des fois au cinéma, dis-je, maladroitement.*

— *C'est gentil.*

— *Ouais, mais c'était juste un dessin animé pour les gosses : Dragon 4.*

Franchement ? J'ai bien aimé. J'ai préféré Bodyguard avec Sam, mais je ne le dis pas.

Nous restons, les yeux dans les yeux, un long moment... J'ai l'impression qu'elle attend quelque chose... mais quoi ?

— *Ted, est-ce que tu as déjà embrassé une fille ?*

Ana

Je frappe à la porte du bureau de Christian. J'entre sans attendre sa réponse.

— Christian, je ne sais pas quoi faire. Depuis que Sam est partie, Teddy s'est enfermé dans sa chambre. Il ne me paraît pas dans son état normal.

Christian fronce les sourcils, l'air sceptique.

— Ne me dis pas qu'il parle encore d'aller retrouver ses amis à Shoreview ? Ana, s'il fait un caprice, je ne veux pas y céder. Ce serait trop facile.

— Non, non, ce n'est pas ça. D'ailleurs, il a passé deux heures avec Sam sur la piste de skate, dans le jardin, les autres ont dû rentrer. Il s'est passé quelque chose... et Teddy ne veut pas m'en parler.

Cette fois, Christian se relève d'un bond.

— Tu crois qu'il est tombé ? Je vais faire venir un docteur.

— Non, il n'a rien, si je dois en croire sa vélocité dans les escaliers.

— Bon Dieu, Ana, pourquoi me fais-tu des frayeurs pareilles ?

Christian avance jusqu'à moi et demande, plus calmement :

— S'il n'a rien, pourquoi dis-tu qu'il n'est pas dans son état normal ?

— Gail lui avait fait des crêpes. Il n'a pas voulu goûter.

Comme moi, Christian connaît l'appétit de notre fils. Teddy refusant de manger, ce n'est pas normal. Pourtant, il hésite encore.

— Pourquoi moi, baby ? Teddy se confie beaucoup plus à toi qu'à moi.

— À mon avis, c'est une histoire... (Je souris,) d'homme. Je crois qu'il est amoureux de Sam, il ne sait pas comment l'exprimer.

Christian me regarde, horrifié.

— Anastasia ! Tu es folle ! Il n'a que sept ans !

— Et alors, il est précoce. Quand l'instituteur nous l'a dit à la réunion de rentrée, tu en étais très fier.

— Je veux que mon fils soit précoce dans l'apprentissage de la lecture, des mathématiques, de la géographie, pas dans les relations avec les filles. Je n'y crois pas, c'est du grand n'importe quoi !

— Christian, ça suffit. Va parler à ton fils !

Il me fusille d'un regard meurtrier, mais s'il s'exécute. Je le suis dans le couloir. Il marche d'un pas récalcitrant. Grrr... On ne peut pas dire qu'il soit pressé d'affronter la tâche qui l'attend !

Il frappe à la porte. Aucune réponse. Il essaye la poignée, elle est verrouillée. Il frappe plus fort. Du coup, il s'énerve.

Typiquement « fiftyesque » ! ricane ma conscience.

— Theodore Raymond Grey ! Ouvre-moi cette porte.

Teddy sait que quand son père parle sur ce ton, il n'a pas intérêt à résister. Il tourne la clé et entrouvre la porte. Christian pousse le battant et pénètre à l'intérieur. Je me rapproche pour écouter.

— *Ted, qu'est-ce qui se passe ? Tu as un problème ?*

— *Non.*

— *Tu es tombé en faisant du skate ? Tu veux voir un médecin ?*

— *Quoi ? Non !*

Je note que sa délégation est nettement plus virulente cette fois. J'entends Christian soupirer, puis les ressorts du lit grincer sous son poids. J'imagine qu'il s'est assis pour se trouver à la hauteur de son fils. J'essaie de jeter un coup d'œil, mais je ne vois rien.

— *Fils, qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que je peux t'aider ?*

— *Papa... (Un énorme soupir qui exprime toute la douleur et l'incompréhension du monde.) Pourquoi les filles sont aussi bizarres ?*

— *Houlà, bonhomme, le jour où tu auras la réponse, tu deviendras célèbre dans le monde entier. Les hommes se posent la même question depuis la Préhistoire, personne n'a encore trouvé la solution.*

Un silence de plusieurs minutes suit cette réflexion que je considère sexiste. Je m'en expliquerai tout à l'heure avec Christian, pour le moment, c'est de notre fils qu'il s'agit.

— *Ted, est-ce qu'il s'agit de Sam ?*

— *Oui.*

— *Vous vous êtes disputés ?*

— *Non.*

— *Alors qu'est-ce qui ne va pas ?*

— *C'est bien le problème ! Je n'en sais rien. Elle était en train de me parler, elle m'apprenait des nouveaux tricks, et elle est devenue bizarre. Je ne sais pas pourquoi. Elle a voulu partir. Elle a téléphoné à son père, il ne pouvait pas venir la chercher, alors elle a appelé sa mère. Je l'ai accompagnée jusqu'à la grille, nous avons attendu la voiture. Elle n'a pas voulu rester goûter avec moi.*

— *Pourquoi s'est-elle mise en colère ? De quoi parlez-vous ?*

— *De rien. De tout. De cinéma, de gros... euh, des trucs que les enfants n'ont pas le droit de faire. Elle a demandé si j'avais déjà embrassé une fille !*

Là, ça m'intéresse, je tends l'oreille.

— *Qu'est-ce que tu as dit ?*

— *J'ai dit : oui, tout le temps... et elle ne m'a plus parlé.*

- *Comment ça, tout le temps ? Qui embrasses-tu ?*
- *Maman, Phoebe, grand-mère, Tante Mia, Tante Kate, Ava...*
- *Je vois...*

J'entends le fou rire que Christian cherche à dissimuler. Mais c'est d'une voix très solennelle qu'il poursuit :

- *Ecoute, fils, il faut bien que tu comprennes une chose : quand tu es avec une fille, tu n'avoues jamais en avoir embrassé d'autres, ou bien tu précises bien qu'il s'agit de ta famille.*
- *Je ne comprends pas. Tu crois que Sam voulait que je l'embrasse ?*
- *Peut-être, ou peut-être pas, mais elle ne voulait certainement pas t'entendre dire que tu embrassais « tout le temps » d'autres filles. Elle a dû penser aux filles de ta classe.*
- *Quoi ? Mais je n'embrasse jamais les filles de ma classe ! Elles sont idiotes, elles passent leur temps à ricaner ! Elles ne savent pas faire du skate, elles ne connaissent rien au base-ball.*
- *Effectivement, fils, tu mets la barre très haut.*
- *Au fait, j'ai aussi embrassé Sophie...*
- *Ted, je crois que nous en avons déjà parlé, il vaut mieux que tu évites de parler de Sophie Taylor. Son père est très protecteur vis-à-vis d'elle, il pourrait se faire des idées.*
- *Quelles idées ?*
- *Hum... Oublie Sophie. Revenons-en à Sam. Quand tu la retrouveras lundi à l'école, tu lui expliqueras, et... Non, d'abord, tu t'excuseras.*
- *De quoi ?*
- *Aucune importance. Avec les femmes, il faut toujours s'excuser, sinon elles n'écoutent pas les explications.*

Bon, c'est décidé, je vais assassiner mon mari. Pourquoi l'ai-je laissé gérer cette entrevue ? S'il donne à Teddy une conception aussi ridicule de la gent féminine, je vais devoir intervenir. Mais pas maintenant, parce que ni Christian ni Teddy n'apprécieraient de savoir que je les espionnais derrière la porte.

Zut, j'ai raté la suite de la conversation.

- *... tu es vraiment sympa. Même si tu m'empêches de sortir voir les autres copains, de dire des gros mots et que tu n'aimes pas le skateboard, tu es quand même un père génial.*
- *Tu es un fils plutôt supportable, Ted, malgré ton entêtement, tes caprices et ta façon de te liguer avec ta mère contre moi.*

Ils éclatent de rire tous les deux. Je devine qu'ils se serrent brièvement l'un contre l'autre. Cela ne dure pas.

- *Papa ! Tu crois que Gail m'a gardé des crêpes ? Je suis mort de faim !*
- *Je t'ai déjà dit de ne pas utiliser cette expression, mon fils. La faim, la vraie, est une calamité et tu n'imagines pas ta chance de ne jamais connaître ce fléau. D'innombrables enfants dans le monde en souffrent encore aujourd'hui. Et ne lève pas les yeux au ciel, jeune insolent !*
- *J'ai quand même le droit d'aller manger des crêpes ?*
- *Oui, je suis certain que quelques-unes t'attendent encore dans la cuisine.*

Je m'esquive juste à temps, le sourire aux lèvres.

Christian a résolu le problème, même si ce n'était pas exactement ce que j'avais prévu.

Mon héros !

Épilogue

*Les prophéties prendront fin,
Les langues cesseront,
La connaissance disparaîtra.
Quand viendra la perfection, ce qui est limité sera aboli
Mais l'Amour ne disparaît jamais,
L'Amour seul survit
Quand tout le reste est tombé.*

*

Nouveau Testament – les Corinthiens